TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Purchased
Bound Sept. 1903

46155.

LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXIIIe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME XIII. — 1er JANVIER 1903.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXIIIe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME TREIZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1903

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

46155.

DANS L'INDE AFFAMÉE

I

HYDERABAD. — GOLCONDE. — ODEYPOURE.

I. — VERS HYDERABAD

Il n'y a plus de verdure, plus de grandes palmes ; la terre n'est plus rouge ; il fait presque froid... Et ce sont les étonnemens du premier réveil, au Nizam, quand on a voyagé toute la nuit, après avoir quitté hier la région encore si verte de Pondichéry et de Madras. On arrive ce matin sur le plateau central de l'Inde, au milieu des steppes de pierre, et tout est changé, — sauf le croassement des éternels corbeaux.

Des landes brûlées, des plaines grisâtres, alternent avec des champs de mil, qui sont vastes comme des petites mers. Au lieu des cocotiers superbes, quelques rares aloès, quelques dattiers maigres, épuisés par la sécheresse, apparaissent autour des villages, qui ont eux-mêmes changé d'aspect, pour prendre un faux air arabe. L'Islam a posé son empreinte ici sur les choses, — l'Islam qui d'ailleurs se complaît toujours aux régions mornes, à l'étincellement des déserts.

Changement aussi dans les costumes. Les hommes ne vont plus le torse nu, mais drapés dans des robes blanches ; ils ne portent plus de longues chevelures, mais s'enveloppent la tête dans des turbans.

La sécheresse augmente d'heure en heure, à mesure que l'on s'enfonce dans la monotonie des plaines. Les rizières, dont on voit encore les sillons tracés, sont détruites comme par le feu.

Les champs de mil, bien que plus résistans, sont pour la plupart jaunis, condamnés sans espoir; dans ceux qui vivent encore, il y a partout des veilleurs perchés sur des tréteaux de branchages, pour chasser les rats et les oiseaux, qui mangeraient tout : pauvre humanité, guettée par la famine, s'obstinant à défendre quelques graines contre la faim exaspérée des bêtes.

Après le froid de la nuit, le soleil impitoyablement déverse sur la terre une chaleur de fournaise; le ciel s'étend limpide et bleu comme un grand saphir.

Le paysage, vers la fin de la journée, devient tout à fait étrange. Sur l'infini des mils brûlés, des jungles brûlées, il y a des amas de monstrueuses pierres brunes, sortes de blocs erratiques aux flancs polis, aux fantasques silhouettes, qui ont l'air d'avoir été entassés avec une continuelle recherche du bizarre et de l'instable, ceux-ci tout debout, ceux-là tout penchés et en porte-à-faux, de manière que leurs groupemens, aussi hauts parfois que des montagnes, soient toujours de la plus complète invraisemblance.

Au coucher du soleil, Hyderabad enfin apparaît, très blanche dans un poudroiement de poussière blanche, et très musulmane avec ses toits en terrasses, ses minarets légers. Les arbres d'alentour s'effeuillent, altérés et mourans; ils apportent une impression anormale d'arrière-saison, une tristesse d'automne dans le soir torride. La rivière qui passe au pied de la ville, dans un lit aussi large que celui d'un fleuve, n'est pas loin de tarir; ses eaux se traînent si bas qu'on les voit à peine; et des éléphans en troupe, grisâtres comme la vase des bords, descendent lentement tout au fond, pour essayer de se baigner et de boire.

Le jour finit par un embrasement rouge de tout l'Occident, derrière la ville dont les blancheurs s'éteignent dans du bleu cendré, et alors les chauves-souris géantes s'épandent en silence sur le ciel trop beau.

II. — HYDERABAD ATTEND LE NIZAM

Cependant les gens de ce royaume n'ont pas encore la faim torturante aux entrailles, comme leurs voisins du Radjpoute, et la féerie de leur capitale bat son plein, en ces jours où l'on attend le retour du roi, — du *Nizam*, comme on l'appelle ici.

« Longue vie au Nizam, notre prince ! » disent de grandes

lettres dorées sur toutes les banderoles qui flottent, et au fronton de tous les arcs de triomphe, garnis de soie et de mousseline, qui traversent les chemins et les rues.

Hyderabad la blanche, dominant sa rivière presque tarie, où ses troupeaux d'éléphans sont descendus dans la vase encore fraîche, Hyderabad, pavoisée et en fête, attend depuis une semaine, de jour en jour, son roi qui ne revient plus.

« La bienvenue au Nizam, notre seigneur! » En tête du vaste pont de pierre qui mène à la ville, cela se lit à la frise d'un portique tendu de crépon rouge et tout couvert de paillettes d'or.

Et sur ce pont, c'est un continuel défilé de passans de toutes couleurs, d'attelages, de montures, de cortèges. On ne s'attendait point, en arrivant à travers tant de tristes solitudes, on ne s'attendait point à trouver si vivante et si follement colorée cette ville perdue au milieu des terres, au milieu des steppes pierreux et gris.

Les rues s'en vont, blanches, larges et droites, encombrées d'une foule qui a des nuances de fleurs. Ce qui éblouit les yeux tout d'abord, c'est le luxe et l'infinie diversité des turbans; ils sont roses, d'un rose de saumon, ou de cerise, ou de fleur de pêcher; ils sont lilas, amarante, jonquille ou bouton d'or; ils se portent très larges, démesurément larges; ils s'enroulent autour de petits bonnets pointus, et, par derrière, l'extrémité retombe, pour flotter sur la robe.

Les rues s'en vont, blanches, larges et droites, traversées de distance en distance par des arcs de triomphe qui s'élèvent beaucoup plus haut que les maisons et que surmontent des minarets au croissant d'or. A ces arcs de pierre s'ajoutent en ce moment quantité d'autres portiques très légers, en soie et en bambou, plantés pour faire honneur à ce prince qui ne revient pas. Et au milieu de la ville, au grand carrefour du centre, il en est un tout à fait gigantesque, un arc monumental à quatre faces, dont les quatre minarets dominent tous ceux d'alentour, dominent toutes les flèches fuselées des mosquées, et s'élancent au-dessus de la blanche poussière d'Hyderabad, dans la pureté de l'immuable ciel.

L'ogive arabe, en venant ici, s'est beaucoup compliquée de festons et de dentelures, les Indiens ayant renchéri encore sur la fantaisie des modèles. Au rez-de-chaussée de toutes les mai-

sons, les arceaux se succèdent en une variété infinie, très pointus ou bien très écrasés, ayant forme de rosace ou bien de trèfle à plusieurs feuilles. Et, tout le long des rues, à l'abri de ces porches aux courbures si cherchées, les marchands sont installés sur des coussins et des tapis; le fond de leurs échoppes, découpé comme l'arceau extérieur, et peinturluré de vert, de bleu et d'or, imite toujours la queue éployée de quelque grand oiseau, paon ou phénix, qui ferait la roue. Il y a le quartier des bijoux, des colliers, des bracelets, où les verroteries miroitent dans toutes les boutiques, à côté des pierres précieuses, et le clinquant, à côté de l'or pur. Il y a le quartier des parfums, où toutes les essences de fleurs sont contenues dans de vieux vases de Chine, apportés jadis par caravane. Il y a la rue étincelante des babouches, lesquelles sont toutes pailletées et dorées, et dont la pointe se recourbe en proue de gondole. Au hasard, un peu partout, les marchands de parures en fleurs vraies étalent des amas de roses roses, sans tige, empilées en petites montagnes, et des amas de fleurs de jasmin, que des enfans travaillent à enfiler comme des perles. On vend aussi des armes, des lances, de grandes épées d'autrefois qui se maniaient à deux mains; et des couteaux à tigre, d'une forme spéciale, pour les leur plonger dans le gosier quand on les rencontre et qu'ils foncent sur vous la bouche ouverte. On vend des robes de mariage, pour hommes, entièrement dorées, et des turbans de noces, ruisselans de paillettes. Voici un quartier où, devant les maisons jusqu'au milieu de la chaussée, chacun s'occupe à imprimer des étoffes légères, souvent transparentes comme des brumes; sur fond rose, vert ou jaune, on sème des petits dessins d'argent et d'or; ce n'est guère solide, tout cela; une goutte de pluie, et ce serait perdu; mais le coloris en est toujours adorable, et le moindre chiffon sans valeur, sortant des mains de ces artistes de plein vent, a l'air du voile enchanté d'une péri. De l'or, de l'or; ici, il faut toujours de l'or partout, ou, à défaut, du clinquant, du papier doré, quelque chose qui brille au splendide soleil, et qui amuse les yeux.

Blanche, la poussière; blanches, les maisons, et blanches, les robes de tous les gens du peuple; c'est le blanc neigeux qui domine dans les rues, dans les foules en marche, et c'est sur le blanc des costumes qu'éclate, en fraîches couleurs, toute la gamme des grands turbans de mousseline.

Les femmes, invisibles puisque nous sommes en pays de Mahomet, passent ensevelies du haut en bas sous une housse blanche, — et cette housse, le plus souvent, est percée d'une fenêtre ronde, comme une chatière, par où l'on voit sortir la petite tête impayable et charmante de quelque bébé tenu sur les bras.

« Gloire au Nizam ! » C'est inouï tout ce qu'il y a de soies, de mousselines ou de velours tendus au vent, pour glorifier ce prince, en long voyage. Hyderabad exulte dans l'attente de son roi, et depuis huit jours, tout est prêt, même les fleurs que le soleil flétrit. Or, il est à Calcutta, le Nizam, où il se promène dans les rues en gala asiatique, suivi d'une douzaine de carrosses tout dorés. Il ne revient pas, ne donne plus de ses nouvelles, n'en fait qu'à sa fantaisie; mais cela ne surprend point les Indiens, qui feraient de même, et qui continuent d'attendre. D'ailleurs, aucun danger, hélas! que la pluie vienne détremper les étoffes légères, les dorures des arcs de triomphe, puisque le ciel n'a plus jamais de nuages.

Chaque jour, à mesure que l'heure avance, le mouvement de la ville, les bruits, les musiques augmentent jusqu'au soir, dans plus de poussière, pour s'apaiser ensuite dès que la nuit tombe.

Continuel va-et-vient de voitures attelées de chevaux, ou de charrettes traînées au trot par des zébus; pour les mystérieuses dames, ce sont des carrosses en sparterie, ayant forme de nacelle et très enveloppés de rideaux, avec des trous çà et là dans l'étoffe, par où les belles dardent sur la foule leurs grands yeux fardés. Il y a de beaux cavaliers, au bonnet pointu, au turban d'Aladin, qui galopent, la lance en arrêt. Dromadaires de caravanes, processionnant en longue file. Éléphans de peine, tout poussiéreux ou crottés, revenant du travail. Éléphans de luxe, défilant au son des musettes, pour des cortèges de noces, et promenant sur leurs dos les époux, qui sont cachés dans des petites tours aux draperies closes.

On entend la psalmodie monotone des porteurs de palanquin, qui courent d'une allure souple, charriant sur des piles de coussins brodés quelque important vieillard à lunettes, ou quelque grave prêtre en prière. Des mendians se traînent, en haillons couverts de coquillages, des fous inquiétans, qui sont sacrés et qui ont déjà les yeux ailleurs, dans l'autre monde. Des vieux der-

viches à longs cheveux, tout barbouillés de cendre, s'en vont vite, en agitant des sonnettes, marchent sans rien voir, et, devant eux, chacun, par respect, doit s'écarter. On rencontre des bandes d'Arabes de l'Yemen, dont le Nizam favorise l'infiltration dans son royaume. Et voici un chef de province lointaine, qui fait son entrée au galop de fantasia, l'air sauvage et magnifique, suivi de cavaliers brandissant des lances.

Parfum des encens qui brûlent; parfum des roses roses, empilées en montagne chez les marchands de parures; parfum des jasmins blancs, qui débordent des corbeilles trop pleines, tombent comme de la neige sur la poussière de la rue... Qui donc dirait que la famine arrive du côté de l'Ouest, que déjà elle a passé la frontière en montrant ses dents longues? Et avec quelle eau, dans quels jardins privilégiés, a-t-on fait s'épanouir toutes ces fleurs?

Vers le coucher du soleil enfin, des personnages des *Mille et une Nuits* commencent à sortir, des élégans aux yeux cerclés de peinture bleue, à la barbe teinte de vermillon, qui portent des robes de brocart ou de velours chamarré d'or, des colliers de pierreries ou de perles, et qui tiennent sur le poing gauche un oiseau apprivoisé.

« La bienvenue à Son Altesse le Nizam! » Cela se lit cette fois au couronnement d'un portique tendu de crépon jaune orange, avec des fanfreluches tailladées en crépon jaune citron et jaune soufre, le tout pailleté d'or vert. Et le portique se découpe en avant d'une grande mosquée neigeusement blanche, à pointes et à croissans d'or, où s'engouffrent, à l'heure de la prière du soir, des fidèles en vêtemens blancs, des têtes enroulées de mousseline, qui de loin semblent une très multicolore jonchée de fleurs trop grandes...

Cependant le bruit court qu'il tardera davantage, le Nizam; il laissera sûrement passer la lune du Ramadan... A la lune prochaine, peut-être reviendra-t-il, ou bien plus tard, Allah seul pourrait dire...

III. — GOLCONDE

Au tournant d'un faubourg d'Hyderabad, on lit cette inscription sur un vieux mur : chemin de Golconde. Et autant il eût valu écrire : chemin des ruines et du silence.

Le long de ce « chemin » désolé, où le trot des chevaux soulève tant de poussière, on rencontre d'abord quantité de petites mosquées à l'abandon, quantité de petits minarets un peu croulans, mais qui ont des élégances rares, des finesses de fuseau. Ensuite, plus rien; on s'enfonce dans les steppes brûlés, couleur de cendre, et les amoncellemens de blocs granitiques y forment çà et là des collines, des pyramides, des tumuli qui, à force d'étrangeté, n'ont même plus l'air d'appartenir à notre monde terrestre.

Après une heure de course, on arrive au bord d'un lac sans eau, desséché jusqu'à la vase de son lit, derrière lequel tout l'horizon est comme muré par un grand fantôme de ville, du même gris sinistre que le sol de la plaine. Et c'est là Golconde, qui fut pendant trois siècles une des merveilles de l'Asie.

On sait que les villes, les palais, tous les monumens des hommes semblent toujours agrandis lorsqu'ils sont en ruines. Mais vraiment cette apparition-là est un peu écrasante. Un premier rempart crénelé, d'au moins trente pieds de haut, avec des bastions, des mâchicoulis, des guérites de pierre, prolonge ses méandres jusque dans les lointains de la campagne déserte. Et, au-dessus de cette enceinte, déjà formidable, se dresse une citadelle cyclopéenne; elle est une montagne que l'on a utilisée, une de ces montagnes singulières, une de ces agglomérations de blocs granitiques, auxquelles le pays doit l'imprévu de ses aspects : ce besoin du gigantesque, du surhumain, qu'avaient les rois et les peuples de jadis, a trouvé là tout à souhait. Parmi les monstrueux cailloux, on a accumulé des murailles, qui s'enferment les unes les autres, se superposent, enchevêtrent leurs lignes crénelées. Tout au bord des blocs les plus hardis, il y a des bastions avancés, surplombant des abîmes; il y a des mosquées suspendues, à différens étages; il y a des arceaux compliqués, de prodigieux contreforts. Et le caillou d'en haut, par superstition ou par fantaisie, on l'a laissé tel quel, accroupi au sommet de tout comme une grosse bête ronde.

A l'entrée de la ville morte, à côté de boulets empilés, de boulets de fonte et de boulets de pierre, de tout un attirail d'anciens sièges et d'anciennes batailles, voici de très modernes fusils à répétition formés en faisceaux : des soldats du Nizam, des sentinelles veillent, et il faut montrer au passage une autorisation spéciale. N'entre pas qui veut dans ces ruines, qui consti-

tuent encore une forteresse imprenable, et où l'on raconte que le souverain cache ses trésors.

Ce sont de terribles portes, celles de Golconde, qui ne tournent pour s'ouvrir que sous l'effort combiné de plusieurs hommes. Leurs doubles battans, plaqués aujourd'hui contre les parois, dans l'épaisseur du rempart, sont bardés de pointes de fer encore acérées, longues comme des dagues, — et cette armature formidable était pour écarter les éléphans, qui jadis endommageaient à coups de leurs ivoires les énormes boiseries, pour s'amuser, lorsqu'ils s'engouffraient en troupe dans la ville. Quel air de mesquinerie occidentale prend tout à coup, en pénétrant là, mon petit attelage, malgré ses deux cochers à turban doré, et son coureur, agitant aux flancs des chevaux un long chasse-mouches!...

La première rue qui se présente, au sortir des épaisses murailles, est la seule un peu habitée, par quelques pauvres hères, qui nichent dans des débris de palais et tiennent d'humbles boutiques à l'usage des soldats gardiens.

Ailleurs, tout est silencieux et vide, dans l'enceinte immense. Golconde n'est plus qu'une plaine de cendres, semée de pierres en déroute, d'éboulemens de toutes sortes, et d'où surgissent, comme des dos d'énormes bêtes endormies, les cailloux primitifs, plus résistans que les constructions des hommes, toujours ces mêmes blocs aux flancs ronds et polis, qui jonchent le pays entier et qui, par endroits, s'élèvent en montagne (1).

Les portes de la citadelle, aussi farouches et bardées de fer que celles du rempart d'en bas, donnent accès dans un chaos de granit, où on s'élève tantôt par des chemins à air libre, tantôt par des escaliers obscurs, à travers des forteresses ou des roches vives. Tout cela est stupéfiant d'énormité, même dans l'Inde où tant de choses démesurées n'étonnent plus. Les murailles crénelées, alternant avec les blocs naturels, forment jusqu'en haut des séries de positions inexpugnables. Il y a des citernes, pour conserver l'eau en temps de siège, qui sont des gouffres profonds, creusés en plein roc. Il y a des trous noirs, menant à des souterrains qui descendaient au cœur même de cette montagne travaillée, et débouchaient au loin dans la campagne, pour les sorties de désespoir

(1) La légende indienne sur ces blocs du Nizam est que Dieu, ayant fini de créer le monde, se trouva en présence d'un surcroît de matière non utilisée, et qu'alors il la roula dans ses doigts pour la jeter ici, au hasard, sur la terre.

et les suprêmes fuites. A différentes hauteurs, il y a des mosquées, afin de pouvoir prier dans le danger jusqu'au dernier jour. Tout a été prévu et puissamment réalisé comme pour la résistance contre des hordes de géans, et la résistance indéfinie. On ne s'explique plus comment, il y a trois siècles, avant l'invention de nos canons modernes, les puissans sultans de Golconde ont été chassés de leur repaire surhumain.

A mesure que l'on s'élève, les désolations d'alentour élargissent leur cercle morne, sous le soleil de feu. Les ouvrages supérieurs, de plus en plus hardis et effrayans, sont aussi plus déjetés; ils surplombent à donner le vertige et ils penchent; des masses s'inclinent pour des chutes prochaines; on voit des arceaux brisés, de gigantesques lézardes. Il y a aussi des restes de monumens incompréhensibles, dont on ne sait plus la destination ni l'âge, et, dans des cavernes, des dieux antérieurs à l'Islam, des Hanouman à tête de singe, habitent parmi les chauves-souris, enfumés par des petits lumignons, que sans doute de mystérieux adorateurs viennent encore, de temps à autre, leur apporter.

Au sommet de tout, sur la dernière terrasse, une mosquée, et un kiosque, d'où les sultans de jadis surveillaient le pays, regardaient venir du fond de l'horizon les armées. La vue qu'on avait d'ici, sur les campagnes, les jardins, les ombrages, fut célèbre aux siècles passés. Mais aujourd'hui ces plaines ont cessé de vivre.

Les climats sont changés, il ne pleut plus; l'Inde, à ce qu'il semble, se dessèche en même temps qu'elle décline et s'épuise. Au delà de ce chaos de rochers et de remparts, qui est la citadelle, et qui dévale, dans le grand silence, jusqu'en bas, la muraille extérieure de la ville, la muraille crénelée, que le Nizam fait entretenir, serpente au loin pour dessiner encore les contours de ce qui fut Golconde, la Golconde aux diamans merveilleux; mais on se demande à quoi bon, pourquoi une telle muraille pour enfermer ainsi une zone particulière de désolation qui est devenue en tout semblable à la désolation immense d'alentour : même désert gris, et mêmes obsédans cailloux lisses, que l'on prendrait pour des monstres assis en troupeaux sur des cendres. A l'extrême lointain, Hyderabad apparaît à peine, en traînée toute blanche. Et, çà et là, aux confins de la plaine, ces éternels cailloux qui s'entassent en montagnes disloquées, en

fantastiques forteresses, prolongent à l'infini l'illusion et la tristesse des cités détruites.

Non loin des murs de la ville morte, il y a cependant de grands dômes soigneusement blanchis, qui n'ont pas l'air de ruines; et ils s'élèvent au milieu de bocages enclos, dont la verdure encore vivante, presque fraîche, étonne sur cette terre calcinée. Ce sont les tombeaux des anciens rois de Golconde; grâce au respect des Indiens pour la mort, ils ont été épargnés, et, en ces dernières années, on a replanté alentour les grands jardins funéraires.

Plusieurs sultans et sultanes de ce féerique royaume sont là endormis sous les larges coupoles superbes. Un seul d'entre eux manque à la muette compagnie, le dernier, qui pourtant avait fait construire lui-même sa demeure d'éternité, mais qui fut chassé de sa sépulture comme de ses États par Aurangzeb le conquérant, et mourut en exil.

Leur lieu de repos est exquis; on y retrouve, un peu étiolés par la chaleur de l'Inde, nos cyprès, arbres des morts dans les cimetières d'Orient comme dans les nôtres; les allées de sable fin y sont droites comme dans nos vieux jardins de France, avec des alignemens de vases contenant des rosiers tout roses de fleurs. Des équipes de femmes et de jeunes filles, chargées d'entretenir la vie factice de cette oasis, déversent matin et soir sur les plates-bandes une eau rare qu'elles apportent dans des vases de terre et que des hommes tirent à grand'peine du fond des puits, creux comme des abîmes.

De loin, la chaux donnait à ces dômes un faux air vivant. Mais l'intérieur des vastes mausolées n'a plus une peinture, plus un objet d'ornementation; tout le luxe d'autrefois s'y est éteint dans la vétusté grise.

Cependant, sur chaque petit tombeau de marbre, isolé sous sa coupole vide, il y a des guirlandes de fleurs, — hommage d'une piété adorable, à ces souverains dont la dynastie s'est éteinte depuis trois fois cent ans.

Le charme étrange et nostalgique de ces jardins, entretenus à force d'arrosage au milieu d'une solitude brûlée, est que les cyprès longs et frêles y voisinent avec les palmiers, et que, sur les vases de roses, des colibris confians voltigent, comme feraient chez nous des papillons.

IV. — LES ÉPOUVANTABLES GROTTES

Elles sont consacrées à toutes les divinités des Pouranas; mais les plus immenses sont à Çiva, Dieu de la mort.

Des hommes, dont le rêve fut terrible et colossal, s'acharnèrent jadis, durant des siècles, à les tailler dans des montagnes de granit. Il en est de bouddhiques, de brahmaniques, d'autres qui remontent au temps des rois Jaïnas; les civilisations, les religions ont passé sans interrompre le prodigieux travail du creusement et des ciselures.

Vers l'an mille de notre ère, au dire du plus ancien auteur qui en ait parlé, l'Arabe Maçoudi, elles étaient toujours en pleine gloire, et, de tous les points de l'Inde, d'innombrables pèlerins ne cessaient d'y accourir.

Maintenant elles sont délaissées, et de longues périodes de sécheresse ont désolé l'âpre région d'alentour. Leur durée indéfinie se continue dans l'abandon et le silence, au fond d'un pays d'où la vie s'en va.

On y arrive de nos jours en traversant un petit désert couleur de bête fauve, uni comme une grève marine, où des montagnes isolées, bizarrement régulières, surgissent çà et là de l'uniformité plate, avec des aspects de donjons, de citadelles trop grandes.

En charrette indienne, aujourd'hui, sous un lourd soleil, j'ai franchi cette solitude, en suivant une route jalonnée d'arbres morts.

Vers le soir, nous avons passé par un fantôme de ville, la jadis célèbre Dalantabad, où mourut exilé, il y a trois cents ans, le dernier des sultans de Golconde, et qui de loin ressemble à la tour de Babel, ainsi que la représentent les vieilles images. Une ville-montagne, un temple-forteresse, un rocher que les hommes d'autrefois avaient retaillé, maçonné, à peu près régularisé, du sommet à la base, et qui étonne, plus encore que les pyramides d'Égypte au milieu de leurs sables. Des centaines de tombeaux, effondrés aux abords; on ne sait combien d'enceintes crénelées, hérissées de pointes, s'enserrant les unes les autres, autour du rocher géant. Nous sommes entrés par de doubles portes formidables, qui avaient, comme à Golconde, gardé leurs pointes de fer. Mais, là dedans, personne, du silence, des ruines, des arbres

desséchés; des squelettes de banians, avec leurs gerbes de racines retombant du haut des branches comme de longues chevelures. Et nous sommes ressortis par d'autres portes doubles, aussi inutiles, et d'un appareil aussi féroce.

Dans l'Est, des plateaux rocheux s'étendaient à l'horizon, et il a fallu y monter par des lacets, mettre pied à terre et marcher derrière la charrette paresseuse. C'était l'heure du soleil couchant, l'heure de l'inaltérable splendeur rouge, en ce pays qui va mourir faute de nuages; Dalantabad, la farouche ville-montagne, avec ses tours, avec ses amas de remparts et de temples, semblait s'élever en même temps que nous et se profilait en plein ciel, dans un rayonnement d'apothéose, tandis que se déployait toujours davantage la muette immensité des plaines rousses, comme incendiées, où rien n'indiquait plus la vie.

Sur les plateaux, un autre groupement de ruines nous attendait encore, Rozas, ville très musulmane, ville de mosquées à l'abandon et de frêles minarets fuselés. Quantité de coupoles funéraires encombraient les abords de ses grands remparts, qui nous sont apparus au crépuscule. Le long de ses rues mortes, où il faisait déjà presque nuit, quelques personnages à turban étaient assis sur des pierres : derniers habitans obstinés, vieillards retenus entre ses murs par la sainteté des mosquées.

Ensuite, pendant une heure environ, plus rien que la monotonie des roches, et l'étendue brune, dans le grand silence du soir...

Et tout à coup, une chose si surprenante et si impossible, que c'en était presque à avoir peur, dans la première minute, avant d'avoir compris. La mer! La mer devant soi, alors que l'on savait être au Nizam, dans la partie centrale de l'Inde! Une coupée à pic dans le sol des plateaux, et l'infini mouvant était là, déployé de toutes parts: nous le dominions du haut d'une immense falaise, au bord de laquelle notre chemin passait, et en même temps, une brise puissante nous arrivait d'en bas, une brise moins chaude, telle une brise du large...

Mais ce n'étaient que les plaines au delà, les plaines brûlées, émiettées, sur lesquelles le vent promenait des ondes de poussière ou de sable, et formait comme des embruns et des lames.

D'ailleurs, nous touchions au but : les grottes (1), que cepen-

(1) Les grottes d'Ellora.

dant rien ne révélait encore, étaient au-dessous de nous, le long du triste rivage, creusées dans ce semblant d'énormes falaises, et c'est en face de cette mer sans eau qu'elles ouvraient leurs gouffres d'épouvantes.

Il faisait nuit, les étoiles brillaient, et ma charrette s'est arrêtée devant une petite « maison du voyageur » où les hôtes, deux vieux Indiens aux cheveux blancs, se sont empressés à me recevoir, appelant par de grands cris leurs serviteurs, qui flânaient aux environs dans la campagne.

Personne, cette nuit, ne consentait à me conduire dans les grottes de Çiva : il valait mieux, disait-on, attendre le jour. Un berger, enfin, qui ramenait ses chèvres, s'est décidé, pour de l'argent, et nous sommes partis, emportant une lanterne, qu'on allumera en bas, aux sombres entrées.

La nuit est sans lune, mais limpide, et les yeux s'habituent, on y voit.

D'abord la descente dans cette plaine qui joue la mer. C'est par une rampe de cinq ou six cents mètres ; c'est dans le silence et sous le scintillement magnifique des étoiles, parmi des roches tourmentées et parmi des cactus, — desséchés sans doute comme sont ici toutes choses, mais qui tiennent encore debout et dont les branches rigides simulent de grands cierges dans des candélabres.

En bas, l'obscurité est plus épaisse, quand nous commençons de suivre les contours du faux rivage, au pied des falaises qui nous font de l'ombre. Le vent, qui soufflait si fort à la tombée de la nuit, s'est apaisé ; on n'entend plus un bruissement nulle part, et le lieu est étrangement solennel.

Dans les flancs de la montagne, voici les entrées béantes, plus intensément noires que tout ce qui est noir alentour, trop grandes, semble-t-il, pour être l'œuvre des hommes, mais trop régulières pour être naturelles ; d'ailleurs, je les attendais ainsi, *je sais que c'est cela...*

Nous passions sans nous arrrêter ; mais le berger hésite, et, par une brusque volte-face, revient sur ses pas. Une crainte religieuse peut-être, ou bien la simple peur, le retient d'aller où il avait projeté de me conduire ; — sans doute, était-ce en quelque lieu plus épouvantable encore. Alors, avec un air de dire : « Non, après tout, contente-toi de ceci ! » il s'enfonce avec

moi, à travers des éboulemens de pierres, des cailloux, des cactus, dans la première venue de ces ténébreuses portes.

Et c'est déjà effroyablement beau, bien que j'aie parfaitement compris que cela ne doit rien être auprès de ce que l'on n'ose pas me faire voir.

Des cours à ciel ouvert, grandes comme des carrousels, et taillées à même le granit énorme, à même la montagne primitive. Leurs parois verticales, dont la hauteur nous écrase, ont trois ou quatre étages superposés de galeries à colonnes trapues, le long desquelles des dieux de taille surhumaine sont en rang, comme un public figé dans quelque théâtre de la mort. Tout cela est noir dans la nuit; mais le plafond de ces salles de Titans est le ciel tout poudré d'étoiles, et une vague lueur diffuse nous permet de distinguer la foule des gigantesques spectateurs sombres qui nous regardent venir.

Et il y en a des séries, on ne sait combien, de ces excavations sculptées, qui représentent chacune le travail de tout un peuple.

Le chevrier que j'ai pour guide, d'abord craintif, s'enhardit de plus en plus au cours de notre promenade dantesque. Maintenant il allume son fanal pour que nous entrions dans une caverne tout à fait ténébreuse, qui doit remonter à des époques antérieures, lourdement barbares, et où nous n'aurons même plus la sauvegarde des étoiles, puisque le ciel sera remplacé sur nos têtes par les granits épais de la montagne. C'est une avenue haute et profonde comme une nef de cathédrale gothique, où, sur les parois lisses, des espèces d'arceaux en relief imitent des vertèbres; on est là comme dans l'intérieur d'une bête, d'un léviathan vidé. D'abord, tant notre petite lanterne éclaire mal au milieu de telles obscurités, il semblait qu'il n'y eût rien, ni personne, dans cette salle si longue. Mais une forme apparaît, quelqu'un se précise tout au fond; un dieu solitaire de vingt ou trente pieds de haut, assis sur un trône; son ombre, derrière lui, monte jusqu'à la voûte, et danse au gré de la petite flamme que nous avons apportée; il est du même granit et du même ton noirâtre que le lieu tout entier, mais sa figure de colosse a été peinte en rouge, avec des prunelles noires sur de gros yeux blancs, des prunelles abaissées vers nous, comme dans la stupeur d'être ainsi troublé au milieu de sa paix nocturne. Le silence ci est tellement sonore que les vibrations de nos voix se pro-

longent longtemps après que nous avons fini de parler, et nous sommes gênés par la fixité de l'horrible regard.

Cependant, mon chevrier n'a plus peur, ayant constaté que tous ces personnages de pierre étaient aussi immobiles pendant la nuit qu'en plein jour. En sortant de cette grotte, sa lanterne éteinte, délibérément il rebrousse chemin ; je comprends qu'il va me mener vers quelque chose qu'il n'osait pas affronter d'abord, et, sur ce sable qui rappelle celui des grèves, nous marchons plus vite, suivant en sens inverse la ligne des falaises, passant cette fois sans nous arrêter devant toutes ces entrées dont nous avons déjà pénétré le mystère

La nuit s'avance lorsque nous touchons au but. L'homme rallume sa lanterne et se recueille. Il paraît que, où nous allons, il va faire très noir.

Ce qui ajoute une horreur imprévue à cette entrée, plus grande encore que toutes les autres, c'est que les divinités, les formes gardiennes du seuil, au lieu d'être calmes ainsi que là-bas d'où nous venons, s'étreignent, se tordent dans des convulsions de rage, de souffrance ou d'agonie ; on y voit si mal que l'on ne sépare plus exactement, dans ces amas de noirceurs, ce qui est personnages taillés de ce qui n'est que reliefs de la montagne, mais les roches elles-mêmes, les énormes masses surplombantes ont des attitudes prostrées, des contournemens douloureux : nous sommes ici devant les demeures de Çiva, implacable Dieu de la mort, celui qui tue pour la joie de voir mourir.

Et le silence du seuil prend je ne sais quoi de spécial et de terrible ; rochers ou grandes formes humaines, angoisses pétrifiées, agonies en suspens depuis plus de dix siècles, tout est baigné dans ce silence-là, qui est sonore à faire frémir ; on s'inquiète de ses propres pas, on s'écoute respirer...

Aussi, nous nous attendions à tout, excepté à du bruit. Mais à peine entrions-nous sous la première voûte, qu'un bruit soudain, effarant, éclate en l'air, comme si nous avions touché la détente de quelque mécanisme d'alarme ; un bruit qui, en une seconde, se propage jusqu'au plus profond des temples : fouettement de grandes plumes noires, tournoiement affolé de grands oiseaux de proie, aigles, hiboux ou vautours, qui dormaient là-haut parmi les pierres. Toute cette symphonie d'ailes est amplifiée sans mesure par des résonances caverneuses, répétée par

des échos, et puis elle s'apaise peu à peu ; elle s'éloigne, et c'est fini, le silence retombe...

Au sortir de cette partie voûtée, qui n'était qu'un péristyle, nous retrouvons tout de suite les étoiles au-dessus de nos têtes, mais les étoiles aperçues par échappées et comme du fond d'un abîme. Ces nouvelles cours à ciel ouvert, obtenues en supprimant la moitié d'une montagne, en enlevant du granit de quoi bâtir une ville, ont ceci de particulier que leurs murs, de deux cents pieds de haut, avec tous leurs étages de galeries superposées et de dieux rangés en bataille, *ne sont pas d'aplomb*, mais penchent sur vous effroyablement. On a compté sur la solidité de ces granits, — qui, depuis le sommet jusqu'à la base, se tiennent en un seul et même bloc, sans une lézarde, ni une fissure, — pour produire cet effet de gouffre qui se referme, de gouffre qui va vous engloutir.

Et puis, les cours de là-bas étaient vides. Celles-ci au contraire sont encombrées de choses colossales, obélisques, statues, éléphans sur des socles, pylônes et temples. Le plan d'ensemble ne se démêle pas, dans cette obscurité de bientôt minuit, où notre petite lanterne est si perdue ; on perçoit surtout la profusion et l'horreur ; au passage, quelque grande figure de cadavre, esquissée dans la pierre, quelque rire de squelette ou de monstre, s'éclaire un instant et rentre aussitôt dans la mêlée confuse.

D'abord nous n'avions vu que des éléphans isolés ; en voici maintenant toute une compagnie alignée, debout, trompe pendante, les seuls qui aient l'air calme, au milieu de tant d'êtres convulsés qui grimacent la mort. Et ce sont eux qui supportent sur leur dos la série des trois grands temples monolithes du milieu.

Nous passons entre ces temples et les parois penchées, les parois menaçantes du pourtour, dans une sorte de chemin de ronde où l'on continue de voir par instans les étoiles, qui jamais ne m'avaient semblé si lointaines. Et partout, des enlacemens de formes furieuses, des combats de monstres, des accouplemens horribles, des tronçons humains coupés, qui perdent leurs viscères, mais qui s'embrassent encore. Çiva, toujours Çiva ; Çiva qui a pour parure des colliers de crânes, Çiva qui féconde et Çiva qui tue ; Çiva qui a des bras multiples pour pouvoir tuer de dix côtés à la fois ; Çiva qui, la bouche tordue d'ironie, s'accouple cruellement pour pouvoir, après, tuer ce qu'il enfante ;

Çiva qui danse et hurle de triomphe sur des débris pantelans, des bras arrachés, des entrailles déchirées; Çiva qui se pâme de joie et de rire en piétinant des petites filles mortes, et fait jaillir, à coups de talon, les cervelles. C'est par en dessous toujours que la lueur de notre lanterne joue sur ces épouvantes, et elles émergent une à une de l'ombre, pour aussitôt s'y replonger et disparaître. Les groupes, par endroits, sont devenus frustes, indistincts sous l'usure des siècles ; à peine dessinés, ils s'estompent et fuient dans l'immense noir ambiant, confondus avec les roches qui en prolongent obscurément la tourmente ; *on ne voit pas, on ne sait pas où cela s'arrête*, et alors on s'imagine la montagne entière, jusqu'en son cœur même, toute remplie de vagues formes affreuses, tout imprégnée de luxure et de râle.

Ces éléphans cariatides, alignés pour soutenir les édifices du centre, détonnaient dans ce lieu par leur tranquillité ; mais sur l'autre face des temples, dont nous faisons le tour, nous trouvons leurs pareils, leurs symétriques, entrés eux aussi dans le mouvement général de lutte et de torture ; des tigres, des bêtes de rêve les étreignent, ou les mordent au ventre ; ils se débattent à mort, déjà écrasés à demi par les murailles qui pèsent sur leur croupe. Et, de ce côté, la grande paroi enveloppante, la masse géologique des granits d'alentour, penche encore davantage ; la profusion des figures ne commence à s'y ébaucher qu'à dix ou vingt pieds de haut ; toute la base, — qui fait ventre, ainsi que l'on dit en parlant d'une ruine prête à crouler, d'une ruine qui surplombe comme une voûte, — est lisse, avec des boursouflures aux aspects mous ; on croirait les flancs d'une volute d'eau noire, on croirait une monstrueuse lame de mascaret, soulevant des édifices dont la retombée va être immédiate et ensevelissante...

Ces temples monolithes, que des compagnies d'éléphans surélèvent et que des pans de montagne taillée dominent de toutes parts, nous en avons maintenant achevé le tour. Il nous reste à y pénétrer, et là mon guide hésite encore, propose d'attendre à demain, d'attendre le soleil levé.

Les escaliers qui y conduisent sont en désarroi ; toutes les marches en sont brisées, dangereusement glissantes à force d'avoir été polies, dans les temps, par le continuel passage des pieds nus.

D'instinct, sans savoir pourquoi, nous montons avec des précautions de silence ; mais la moindre pierre qui vacille, le moindre caillou qui roule, fait un bruit que l'écho répète et qui

nous gêne. Et toujours, autour de nous, l'horreur cent fois répétée des Çiva gesticulant, des Çiva crispés, des Çiva qui cambrent leur taille fine et gonflent leur poitrine charnue, dans l'ivresse des procréations ou des tueries.

Au milieu de si épaisses ténèbres, en entrant là, je ne me soucie guère de n'avoir songé à prendre ni une arme, ni seulement un bâton, tant la possibilité d'une surprise de la part des hommes ou des bêtes est loin de ma pensée; et cependant la peur du chevrier me gagne, la peur sombre, la peur de ce qui n'a pas de nom et ne s'exprime pas.

J'attendais, dans ce sanctuaire, le summum de la terreur épandue alentour, le dernier excès des symboles atroces. Mais non, tout est apaisant et simple ; c'est comme, après les affres de la mort, le grand calme soudain qui doit vous accueillir au delà ; aucune représentation humaine ou animale nulle part ; il n'y a plus une figure, plus une étreinte, plus un geste, plus rien ; des temples vides, d'une solennité reposante et grave. Seules, les résonances funèbres s'exagèrent plus encore qu'à l'extérieur, si l'on parle ou si l'on marche ; à part cela, vraiment il n'y a quoi que ce soit pour effrayer, pas même, en l'air, un remuement d'ailes noires. Et les colonnes carrées, qui sont d'un même morceau avec les dessous et avec la voûte, ont une décoration sobre et sévère, formée surtout de lignes s'entre-croisant.

Visiblement, du reste, malgré les ruines et la vétusté millénaire, le lieu demeure toujours sacré ; dès l'entrée, il s'impose comme tel, et la crainte qu'il inspire est surtout religieuse. Pour que les murs soient ainsi enfumés, par la flamme des torches ou des lampes, il faut que l'on y vienne encore en foule, et pour que le granit du sol soit ainsi luisant et comme imprégné d'huile. Le dieu de la mort n'a pas délaissé la montagne que les peuples d'un autre âge avaient creusée pour lui; le vieux sanctuaire a encore une âme.

Il y a trois salles, trois temples, qui se succèdent et se commandent, taillés dans cette seule et même pierre. Et le dernier des trois est le Saint des Saints, la partie habituellement très défendue, que, dans aucun autre temple brahmanique, je n'avais jamais pu pénétrer.

Là encore, j'attendais je ne sais quoi de terrible à voir. Et, là encore, il n'y a presque rien.

Mais la seule chose qu'il y ait, par sa simplicité quintes-

senciée, par sa brutale audace, étonne, inquiète et assombrit plus que toutes les épouvantes amoncelées au dehors : sur la pierre fruste de l'autel, un petit caillou noir, d'un luisant de marbre poli, ayant forme d'œuf allongé et se tenant debout, avec, de chaque côté, gravés sur le socle, ces mêmes signes mystérieux que les sectateurs de Çiva ne manquent jamais de retracer sur leur front, le matin, avec de la cendre. Tout est noirci de fumée alentour ; les niches, dans le mur, pour recevoir de pieuses flammes, sont enduites d'une suie épaisse, et graissées d'huile, pleines des débris de mèche que l'on n'ose plus enlever. Tout est sordide, témoignant d'un culte obstiné, mais d'un culte peureux et sauvage.

Or, ce caillou noir, centre de tout, raison d'être, cause première d'un si prodigieux travail de déblaiement et de sculpture, est le plus condensé et le plus douloureusement significatif des symboles qu'imaginèrent jadis les Indiens pour figurer le dieu qui féconde sans cesse, pour sans cesse détruire ; il est le Lingam ; il représente la procréation, *qui ne sert qu'à alimenter la mort.*

L'étendue qui joue la mer commence de s'éclairer faiblement quand je sors ce matin de la « maison du voyageur, » où j'ai dormi à mon retour des grottes épouvantables. Sous un voile de poussière, en suspens comme une brume, l'étendue est bleuâtre, avant jour, bleuâtre et imprécise comme de l'eau dans du brouillard. Mais le soleil, qui surgit brusquement, la révèle une plaine rousse, altérée sous une atmosphère sèche, avec, çà et là, des arbres morts.

Je vais revoir, à la lumière violente, les temples de Çiva, vérifier si c'est bien réel, tout ce dont je me souviens, et cette fois je descends seul, connaissant la route, entre les roches brunes et les hauts cactus desséchés, rigides comme des cierges de vieille cire jaune.

A peine levé, déjà ce soleil sanglant cause une impression de brûlure aux tempes ; c'est un soleil méchant et destructeur, qui chaque jour répand un peu plus de mort sur la terre de l'Inde... Trois hommes à bâtons, espèces de pâtres sans troupeau, remontent de la plaine, passent près de moi avec de profonds saluts ; ils sont d'une maigreur jamais vue, les yeux fébriles et trop grands ; sans doute viennent-ils du pays de la faim, au seuil duquel me voici arrivé. Les mille petites plantes, qui jadis par

places tapissaient la montagne, ne forment plus qu'un triste feutrage sans vie. Mais les bêtes qui restent sont, comme toujours, en pleine guerre ; sur le sol, des débris de petits oiseaux s'étalent, déchiquetés fraîchement par les aigles ; partout, de grosses araignées voraces ont tendu des toiles, pour manger les derniers papillons, les dernières sauterelles. Et la magnificence de ce soleil, de minute en minute plus brûlant, comme un brasier qui se rapproche, est sinistre autant que la gloire de Çiva... Le Dieu qui féconde et le Dieu qui tue, comme je pense à Lui, ce matin, en descendant à son horrible sanctuaire ! Et comme je le conçois bien, cette fois, à la façon brahmanique !... Le Dieu qui multiplie les germes des hommes ou des bêtes avec une ironique et folle profusion, mais qui a pris soin, pour chaque espèce créée, d'inventer un ennemi, infernalement armé tout exprès ! Avec quel art inépuisable et minutieux il s'est complu à préparer les dents, les griffes, les cornes, la faim, les virus, les venins des serpens et des mouches ! Au-dessus des étangs où les poissons glissent, il a aiguisé tous les becs des oiseaux pêcheurs. Pour les hommes, qui devaient à la longue se rire des grands fauves, il a sournoisement réservé les maladies, les épuisemens et les vieillesses. Dans la chair de tous, il a enfoncé l'écharde cuisante et stupide de l'amour. Pour tous, il a combiné l'innombrable et ténébreux essaim des infiniment petits; jusque dans l'eau des ruisseaux clairs, cachant des myriades de destructeurs invisibles, ou bien des germes de vers aux armatures féroces, prêts à dévorer les entrailles de qui viendrait boire... « La souffrance est pour élever les âmes ; » je le veux bien ; mais nos enfans, nos petits, qui meurent sans comprendre, étouffés par un mal inventé pour eux?... D'ailleurs, je l'ai vue aussi, la souffrance, et la suprême angoisse, et l'inutile prière, dans les pauvres yeux effarés des moindres bêtes... Et les oiselets blessés à mort par quelque chasseur imbécile, est-ce aussi pour élever leur âme ? Et les bestioles de l'air, sous la sucée atroce des araignées?... Toute cette infinie cruauté, épandue sur le tourbillon des êtres ; tout cela qui est vrai à hurler, qui a été connu de tout temps et ressassé par tout le monde, jamais ne m'était aussi impitoyablement apparu qu'à cette heure, en redescendant aux grottes de Çiva. Et cependant je suis l'un des heureux, moi, et des bien vivans, que la famine proche n'atteindra pas, ni sans doute aucune autre cause d'immédiate destruction. Au plus,

ai-je à redouter la brûlure de ce soleil qui monte, et la morsure des cobras aux anneaux noirs, enroulés sous l'herbe morte...

Quand j'arrive en bas, dans la plaine de sable et de poussière, tournant à main droite, je n'ai plus que quelques minutes de marche pour me retrouver devant les portes énormes et béantes.

Aucun bruit d'alarme, ce matin, n'accueille mon entrée dans l'effroyable sanctuaire : aigles, vautours ou faucons, qui nichent aux voûtes, sont déjà partis et en chasse, la serre, le bec prêts à déchirer et à manger. Silence partout, moins terrible cependent que le silence d'hier minuit.

Les temples monolithes, que les obélisques précèdent et que les rangées d'éléphans soutiennent, sont bien là, debout dans l'excavation profonde, qui penche sur eux ses flancs peuplés de figures. Mais tout me semble moins colossal, moins surhumain, vu au soleil levant; moins surhumain et *plus assez horrible* pour célébrer comme il convient le Dieu créateur. Œuvre d'une race encore enfantine, qui n'avait pas compris suffisamment encore l'immense férocité de la vie, ou qui ne savait pas mieux symboliser. Et rien aujourd'hui ne me rend l'impression d'hier, l'impression d'arriver ici dans la nuit noire, avec une lanterne éclairant mal et par en dessous.

Le délabrement s'indique extrême, à la lumière du matin. Non seulement les siècles ont passé, fauchant çà et là des colonnes, des chapiteaux, des têtes ou des corps; mais de plus, à l'époque de la conquête musulmane, ces temples ont été assaillis, comme tous ceux de Çiva, par des hommes fanatisés, qui tenaient à nommer Dieu d'un autre nom.

Ce que l'on ne soupçonnait pas, hier en pleine nuit, c'est que tous ces épouvantails avaient jadis été peints. Les personnages, dent on distingue à présent la multitude entière, dont on aperçoit de tous côtés les gestes multiples, dans la pénombre des roches surplombantes, sont encore légèrement verdâtres, couleur de cadavre, tandis que le fond de leurs loges est resté un peu rouge, comme du sang qui aurait séché.

Les temples monolithes du milieu étaient polychromes, eux aussi, en leur temps; des nuances comme on en voit à Thèbes ou à Memphis, des blancs, des rouges, des ocres jaunes y persistent encore, aux places abritées.

Ce matin, j'y monterai donc seul, ainsi que je le souhaitais;

le chevrier de la veille, si sauvage qu'il fût, n'en demeurait pas moins un homme pensant, et mon tête-à-tête avec Çiva était troublé par sa présence.

Au dedans, c'est bien le silence que j'avais prévu, mais j'attendais plus de lumière sous les voûtes; il fait très sombre, malgré ce soleil levant dont la grande plaine rousse est déjà tout incendiée; un peu de fraîcheur nocturne reste, comme emprisonnée sous les granits lourds; et, dans le fond du plus secret sanctuaire, aux parois ternies depuis des siècles par les torches fumeuses, une éternelle obscurité entoure la dernière, la plus sarcastique expression du dieu de l'engendrement et de la mort, qui est le caillou noir, cyniquement taillé en Lingam...

V. — LA CHANSON DE LA FAMINE

Ce sont des petits enfans surtout, ce sont de pauvres petits squelettes, aux grands yeux étonnés de tant souffrir, qui la chantent ou qui la hurlent, cette chanson, à l'entrée des villages, aux carrefours des routes, en tenant à deux mains leur ventre affreusement creusé, dont la peau s'est plissée comme celle d'une outre vide.

Pour l'entendre dans toute sa violence, cette chanson-là, il faut faire encore, depuis les grottes du dieu destructeur, environ cent lieues vers le Nord-Ouest, vers le pays Radjpoute, où les hommes en ce moment tombent par milliers, faute d'un peu de riz qu'on ne leur envoie pas.

Dans cette région, les forêts sont mortes, la jungle est morte, tout est mort.

Les pluies de printemps, que la mer d'Arabie envoyait jadis, font défaut depuis quelques années, ou bien changent de route, vont se répandre, inutiles, sur le Beloutchistan désert. Et les torrens n'ont plus d'eau; les rivières tarissent, les arbres ne peuvent plus reverdir.

C'est par la route peu suivie de Rutlam et d'Indore, que je me rends au pays de la faim, et c'est en chemin de fer, car on sait que l'Inde en est maintenant sillonnée. Le train s'en va presque vide, et les rares voyageurs sont tous Indiens.

Sous mes yeux, pendant des heures, les forêts passent; elles n'ont plus de palmiers, mais des arbres qui ressemblent aux

nôtres; on les prendrait pour les forêts de chez nous, si elles n'étaient si grandes, avec des horizons si sauvages. Des ramures délicates, des ramures grises. Et la teinte générale est celle de nos feuillées de chêne en décembre; l'ancienne Gaule, à l'arrière automne, devait avoir de tels aspects; or, nous sommes dans l'Inde, en avril; et cette chaleur de printemps tropical déroute l'esprit, cette chaleur de fournaise sur ces paysages d'hiver; rien cependant, au cours de cette première journée de voyage, ne révèle encore la pressante détresse humaine; mais on a le sentiment de quelque chose d'anormal, d'une désolation sans recours, d'une espèce d'agonie de la planète usée.

L'Inde, aïeule de notre Europe, est, il va sans dire, un pays de ruines. Un peu partout apparaissent les immenses fantômes des villes qui moururent dans les temps, il y a des siècles et des millénaires; des villes dont le nom est oublié, mais qui furent des villes géantes, superbement perchées sur des montagnes et dominant des abîmes. Remparts de deux lieues de long, palais et temples, aujourd'hui abandonnés aux singes et aux serpens cobras... Auprès de tels débris, combien sembleraient mesquins nos donjons, nos manoirs, tous les restes de notre moyen âge féodal!

Ruines et forêts, couleur d'ocre ou de sienne brûlée, se succèdent le long de ma route, baignant jusqu'au soir dans la même incandescence de l'air. Et, sur la végétation détruite, sur les ossemens des vieilles cités de légende, l'ardent soleil se couche, terni de poussière, tristement rose, d'une hivernale pâleur.

Le lendemain on s'éveille dans la jungle infinie.

Et au premier village où l'on s'arrête, sitôt que s'apaise le bruit des roues, leur fracas de ferraille, une clameur monte, une clameur très spéciale, qui tout de suite vous glace, même avant qu'on ait bien compris : c'est l'horrible chanson qui commence, et qui ne vous quittera plus. On est entré dans le pays de la faim. Il n'y a guère que des voix enfantines, et cela ressemblerait presque au tumulte d'une école en récréation, mais avec on ne sait quoi d'éraillé, d'épuisé, de glapissant, qui fait mal à entendre...

Oh! les pauvres petits êtres, se pressant là contre la barrière, et tendant vers nous leurs mains desséchées, au bout des os qui

sont leurs bras! Sous leur peau brune, aux plis retombans, tout leur frêle squelette se dessine, à faire peur; on dirait qu'ils n'ont pas d'entrailles, tant leur ventre est plat, et des mouches se sont collées à leurs paupières, à leurs lèvres, pour y boire ce qui reste d'humidité. Ils n'ont plus de souffle, presque plus de vie, et cependant ils tiennent debout, et ils crient encore. Manger, ils voudraient manger, et il leur semble que ces inconnus qui passent, dans de si grandes voitures, doivent être riches, qu'ils auront pitié et leur jetteront quelque chose.

— « Maharajh! Maharajh! » (Monseigneur! Monseigneur!) appellent ensemble toutes les petites voix, sur des notes chantées et tremblotantes. Il en est qui ont à peine cinq ans, et qui crient aussi : « Maharajh! Maharajh! » et qui allongent à travers la barrière des menottes lamentables.

Dans ce train, ceux qui voyagent avec moi sont d'humbles Indiens, de 3e et de 4e classe; ils lancent ce qu'ils ont, des restes de gâteaux de riz, des monnaies de cuivre, et sur tout cela les affamés se ruent comme des bêtes, en se piétinant les uns les autres. Des pièces de monnaie peuvent donc leur servir? Alors, c'est donc qu'il y a des provisions encore dans les boutiques en terre du village, mais pour ceux-là seuls qui ont de quoi en acheter!... De même, quatre wagons de riz sont attelés derrière nous, et il en passe ainsi chaque jour; mais on ne leur en donnera point; non, pas une poignée, pas quelques grains qui prolongeraient un peu leur vie; c'est destiné aux habitans des villes, à ceux qui ont encore de l'argent et qui paieront.

Qu'est-ce qui nous empêche de repartir? Pourquoi si longtemps s'arrêter devant ce lugubre village, où, de minute en minute, le troupeau des affamés s'assemble plus nombreux et la chanson de détresse va s'exaspérant?

Aux environs, tant la terre est sèche et poudreuse, ce qui fut rizières ou champs cultivés simule un désert de cendre. Et voici des femmes, — des squelettes de femmes plutôt, avec des seins pendans comme des lambeaux de basane, — qui arrivent en hâte, épuisées par l'effort, dans l'espoir de vendre de lourds et infects paquets, apportés sur leur tête : des peaux de leurs vaches, qui sont mortes de faim et qu'elles ont écorchées. Mais le prix d'une vache à peu près vivante est tombé ici à un quart de roupie (environ dix sous), puisqu'on ne pourrait pas la nourrir et que pour rien au monde, dans ce pays brahmanique,

on ne se déciderait à manger de sa chair. Alors, qui donc achèterait une peau qui sent la pourriture et qui attire un essaim de mouches?

J'ai jeté maintenant tout ce que j'avais de pièces sur moi... Mon Dieu, on ne repartira donc pas!... Oh! le désespoir d'un tout petit, de trois ou quatre ans, auquel un autre, un peu plus grand que lui, vient d'arracher l'aumône qu'il serrait dans sa main crispée!...

Le train enfin s'ébranle, et la clameur s'éloigne. Nous voici lancés à nouveau dans la jungle silencieuse.

La jungle est morte, la jungle qui, au printemps, devrait fourmiller de vie; les graminées, les broussailles n'y reverdissent plus; l'avril n'a plus le pouvoir d'y réveiller les essences languissantes; elle affecte, comme la forêt, un aspect d'hiver sous le soleil torride. On y voit errer des gazelles, maigres, effarées, qui ne trouvent plus d'herbe, qui ne savent où aller boire. Et de loin en loin, sur le tronc de quelque arbre sec, un jeune rameau, une branchette isolée a pris tout ce qui restait de sève, pour donner encore deux ou trois feuilles tendres, ou bien une grande fleur rouge mélancoliquement épanouie au milieu de la désolation.

A chaque village où l'on s'arrête, les affamés sont là, vous guettant à la barrière. Leur chanson que l'on redoute d'entendre, et qui est toujours pareille, en fausset déchirant, sur les mêmes notes, s'élève dès qu'on approche; et puis elle s'enfle, et vous poursuit en s'exaltant de désespoir, quand on s'éloigne à nouveau dans les solitudes brûlées.

VI. — BRAHMINES DU TEMPLE D'ODEYPOÛRE

A cent cinquante lieues à peu près au delà des épouvantables grottes, — dans la direction du Nord-Ouest, qui est celle de la sécheresse croissante, — la ville blanche d'Odeypoure, au pays de Meswar, est encore une étape délicieuse, sur cette route de la grande famine, que j'ai commencé de suivre.

Quand on arrive, on aperçoit de très loin les blancheurs de cet amas de palais et de temples, se détachant sur le fond des hautes montagnes dentelées, couvertes de forêts, qui l'entourent et l'enferment de toutes parts. Malgré la teinte feuille morte, qui a remplacé ici le vert des ramures, depuis qu'il ne pleut

plus, malgré toujours cette anormale tristesse d'une terre qui se dépouille et jaunit, au printemps, la ville, quand on y regarde à distance, conserve un air heureux et privilégié, dans ces arbres, au pied de ces pentes boisées, qui lui font comme un nid de tranquillité et de mystère.

Mais, de près, combien la détresse déjà s'indique ! Dans l'avenue bordée d'arbres morts qui conduit aux portes, de lugubres mendians se promènent, de ces êtres comme on n'en avait vu nulle part et dont la vie persistante n'est plus vraisemblable : des momies, des ossemens desséchés qui marchent, et à qui des yeux restent au fond des orbites, et une voix, au fond de la gorge, pour demander l'aumône. Ils sont les débris de la population des champs ; ils se traînent vers la ville, ayant ouï dire que l'on y mangeait encore. Mais souvent aussi, en chemin, ils s'affaissent ; on en voit çà et là de gisans, sur l'épaisse poussière qui tout de suite enveloppe leur agonie et donne à leur nudité la couleur des squelettes.

Le long de cette avenue, des enclos mélancoliques et sans fin appartiennent au Maharajah d'Odeypoure : par-dessus les murs d'enceinte, on voit monter des mausolées, des ruines de temples, des kiosques en pierre et en marbre, des édifices à coupoles ayant servi à la crémation de princes défunts, et de grands arbres effeuillés, mourans, sur les branches desquels sont assis des singes.

Aux portes enfin, aux portes des remparts, qui sont hautes et blanches, et que gardent des Indiens le sabre nu, la sinistre marée envahissante des meurt-de-faim est arrêtée comme un flot par une écluse ; ils restent là entassés et la main tendue, — non point qu'on leur interdise de passer, mais, dans tous les pays du monde, les entrées de ville sont un lieu d'élection pour ceux qui mendient.

Odeypoure, fondée il y a trois siècles (après la destruction de Chitore (1), l'ancienne capitale de Meswar, dont les ruines gisent à quelques lieues dans l'Est), a déjà pris un air de vétusté extrême, sous son épais linceul de chaux. Elle renferme quantité de temples brahmaniques, à colonnes blanches, à pyramides blanches, dont le plus grand et le plus vénéré appartient au dieu Chri-Jannath-Raijie. Très blancs aussi, sur un rocher, les

(1) Chitore, bâtie en 728 ; mise à sac en 1303 par Allaudin, en 1533 par Bahadur, shah de Guzerat, et complètemeut détruite en 1568 par Akbar.

grands palais du Maharajah, qui, d'un côté, dominent toute la ville et, de l'autre, mirent leurs blancheurs dans un lac frais et profond, entouré de montagnes et de forêts.

Une circonstance particulière m'a fait ici, dès le premier instant, l'ami de deux jeunes brahmines, qui sont frères et tous deux prêtres au grand temple. Chaque jour, aux heures silencieuses et brûlantes où je ne sors pas, je reçois leur visite discrète, dans la petite « maison du voyageur » qui est en dehors des murs, au milieu d'une solitude de poussière. Ils sont vêtus d'une robe blanche et coiffés d'un mince turban. Ils ont le même visage, d'une finesse exquise, les deux freres, et les mêmes grands yeux mystiques. Leur noblesse de race, sans croisemens ni mésalliances, remonte à deux ou trois mille ans : fils et arrière-petits-fils de rêveurs qui, depuis les origines, se sont tenus en dehors et au-dessus de notre humanité vile ; qui jamais ne se sont adonnés à l'intempérance, au commerce ni à la guerre ; qui n'ont jamais tué, même une humble bête ; qui n'ont jamais mangé *d'aucune chose ayant vécu.* Ils sont pétris d'un limon différent du nôtre et plus pur ; ils sont presque un peu dématérialisés avant la mort, et possèdent des sens moins lourds, capables de percevoir des choses au delà de cette vie transitoire.

Cependant mon espérance était chimérique, d'obtenir par eux quelque lumière ; leur brahmisme s'est obscurci, de génération en génération, par l'abus des rites et des observances ; ils ne connaissent plus le sens caché des symboles.

— « Le roi Chri-Jugat-Singhie, fils de Chri-Karan-Singhie, grand adorateur du dieu que nous servons, commença la construction de notre temple en 1684, lors de son avènement au trône. Ce prince bâtit deux autres temples sur le lac, et ces trois bâtisses durèrent ensemble vingt-quatre ans. Pour l'inauguration, quand l'image de notre dieu fut placée dans le sanctuaire, en 1708, plusieurs princes des environs arrivèrent en cortège, avec beaucoup de magnificence, amenant une grande quantité d'éléphans... »

C'est l'un des deux frères qui raconte, dans le silence de midi et dans la pénombre de la « maison du voyageur, » fermée contre le soleil, contre les mouches, et contre le vent desséchant, le vent de famine. Ils sont très érudits sur les temples

d'Odeypoure et sur tous les dieux du panthéon Pouranique. Mais, sur les causes de leurs espoirs éternels, sur leur vision de l'au-delà, si je les interroge, ils ne savent répondre rien qui me soit intelligible; tout de suite nous perdons contact, nous ne nous sentons plus des âmes de même espèce; entre nous tombe comme un rideau de nuit isolante. Ils sont des voyans sans doute, comme la plupart des prêtres, leurs pareils, mais ils sont aussi des simples qui n'expliquent pas.

Chaque jour ils m'apportent des présens naïfs, les deux prêtres, des fleurs, de modestes gâteaux préparés à leur usage. Ils sont courtois et doux. Cependant des abîmes nous séparent. Et au respect qu'ils me témoignent, se mêle un irréductible dédain de caste; ainsi, non seulement ils aimeraient mieux mourir que partager les mets horribles, souillés de chair et de sang, auxquels m'ont habitué mes ancêtres; non seulement ils n'accepteraient même pas de ma main un verre d'eau; mais de plus, le fait de boire ou de manger quoi que ce soit en ma présence, leur semblerait un déshonneur que rien ne laverait plus.

Ce matin, avant l'heure habituelle de leur visite, ils ont entr'ouvert ma porte, — laissant pénétrer avec eux un rayon de lumière ardente, une envolée de poussière, un souffle de fournaise. C'était pour m'informer qu'aujourd'hui est la fête de leur dieu; qu'ils ne seraient donc pas libres de revenir, mais que je pourrais les retrouver, au baisser du soleil, dans la première enceinte de leur temple.

Et ils m'ont laissé des guirlandes de fleurs de jasmin, comme on en porte ici autour du cou pendant les fêtes, — mais de notre vrai jasmin de France, qui était inconnu, là-bas, dans l'Inde méridionale... Or, ces petites fleurs blanches, enfilées en guirlande enfantine, je n'avais plus revu cela depuis les premiers étés de ma vie, depuis l'âge où, dans la cour de ma maison familiale, à l'ombre des vieux murs garnis de ce même jasmin, je m'amusais à faire des colliers pareils à ceux que mes amis indiens viennent de m'apporter... Et j'ai retrouvé tout à coup dans ma mémoire ces étés lointains, la retombée des feuillages le long de ce mur, les herbes et les fleurs de cette cour qui jadis, à mes yeux, représentait le monde. Alors, dans un recul infini, se sont effacés pour un instant les pays de Brahma, la ville d'Odeypoure, ses dieux, son soleil et sa famine...

Au déclin du jour cependant, je me suis rendu à la fête du dieu Chri-Jannath-Raijie.

Son temple est blanc comme de la neige fraîchement tombée. On y monte par un escalier monumental de trente ou quarante marches, que gardent des éléphans de pierre.

La pyramide brahmanique, ici, au nord de l'Inde, n'est pas, comme dans le sud, une folle mêlée de divinités et de bêtes; elle est plus sobre, plus mystérieusement calme; de loin elle ressemble à un grand if de cimetière. — Et le temple de Chri-Jannath-Raijie possède plusieurs de ces pyramides, qui sont blanches aussi, blanches comme de la neige fraîchement tombée.

Sachant que nul ne pénètre dans le sanctuaire, s'il n'est Hindou et de caste noble, je suis resté dans la cour, et j'ai fait demander mes amis.

Ils sont venus à mon appel, mais vraiment ce n'étaient plus les mêmes que dans la « maison du voyageur; » l'abîme d'incompréhension s'était creusé entre nous davantage. Et, d'abord, ils se sont excusés de ne pouvoir prendre ma main comme d'habitude, étant aujourd'hui officians et appelés à toucher des choses saintes.

Pour la première fois, je les voyais presque nus, ainsi que les prêtres ont coutume d'être en présence de leur dieu, la petite cordelette des « fils de la bouche de Brahma » traversant en bandoulière leur poitrine de belle statue bronzée. Et leurs yeux dilatés avaient une expression d'absence que je ne leur avais jamais connue.

Toujours courtois pourtant, ils m'ont fait asseoir à une place d'honneur, aux pieds d'un Vichnou de cuivre, en face même de la porte du sanctuaire.

La cour du temple était encombrée de marchands de parures, ayant des paniers tout remplis de colliers en jasmin blanc, en jasmin jaune, en roses du Bengale. Et parmi les étalages de fleurs, rôdaient, de plus en plus nombreux, les spectres de la faim, les pauvres squelettes d'une couleur terreuse, avec des yeux de fièvre.

Devant moi défilait le peuple de Brahma, montant ou descendant les marches du temple, entre les grands éléphans de pierre qui, en haut des escaliers, dressaient leurs trompes vers le ciel. Tous les hommes étaient vêtus de robes blanches, un sabre à la ceinture et plusieurs rangs de fleurs étagés sur la

poitrine. Il venait des vieillards que leur barbe de neige, rebroussée à la mode radjpoute, faisait ressembler à de vieux chats blancs. Il venait beaucoup d'enfans tout petits, les jambes à peine assez longues pour monter, mais l'air pénétré et grave, et toujours solennellement coiffés d'une espèce de tiare en velours brodé d'or. Et les femmes étaient merveilleuses, drapées à l'antique dans des mousselines de toutes couleurs avec des dessins dorés, ou bien dans des mousselines noires avec des étoiles d'argent. Une musique caverneuse m'arrivait du fond de l'obscur et impénétrable temple, et parfois les coups de quelque monstrueux tamtam grondaient sous les voûtes comme le tonnerre.

Chacun, avant de monter, s'inclinait pour baiser la marche d'en bas. Et de même, là-haut avant de sortir de l'ombre sainte, chacun se retournait sur la porte, pour saluer et pour baiser le seuil. Mais les spectres de la famine, qui arrivaient toujours, horriblement nus et macabres, gênaient cette foule en habits de fête, essayaient d'arrêter les passans avec leurs pauvres mains desséchées, crochaient dans les voiles de mousseline, avaient des brusqueries et des crispations de singe pour attraper les aumônes...

Et puis le vent s'est déchaîné, comme chaque soir à la même heure, sans pour cela rafraîchir la ville brûlante, et, dans une brume de poussière, le soleil s'est couché, jaune, triste, et terni autant qu'un soleil du Nord.

Dans les rues, malgré tout, la fête a continué jusqu'à nuit close. On se jetait les uns aux autres, à pleines mains, des poudres parfumées et colorées, qui adhéraient aux visages, aux vêtemens. Des gens sortaient de la bagarre avec une moitié de figure poudrée de bleu, ou de violet, ou de rouge. Et toutes les robes blanches portaient la trace de mains trempées dans des teintures éclatantes, cinq doigts marqués en rose, en jaune ou en vert.

VII. — LE BOIS CHARMANT D'ODEYPOURE

Dans le bois charmant habitent trois fakirs, tout au bord de la route, sous un toit de chaume, au pied d'une colline et devant le miroir d'un lac tranquille. Ce sont trois jeunes hommes régulièrement beaux, nus avec de longues chevelures, et poudrés de la tête aux pieds en gris pâle couleur de pierre.

Tout le jour et tous les jours, à n'importe quelle heure on passe, ils sont là, ces trois fakirs, sous l'humble abri que rien ne ferme, assis à terre, les jambes croisées dans la pose bouddhique et immobiles devant les eaux réfléchissantes, où se renverse l'image des montagnes, des forêts sombres et des palais blancs du roi d'Odeypoure.

Derrière la ville blanche, aussitôt dépassées les grandes portes ogivales, sans transition, commence le bois silencieux qui s'en va, par-dessus les hautes cimes d'alentour, rejoindre au loin la forêt, la jungle et les tigres.

Les arbres de moyenne futaie, les buissons aux branchages légers, ressemblent aux nôtres, et ils sont très effeuillés, comme il arrive chez nous à la fin des automnes. Cependant c'est le printemps ici, le printemps tropical, et l'air brûle ; mais il fait trop immuablement beau dans le bois comme dans le reste de l'Inde, et tout se meurt de ce beau temps-là, qui dure depuis déjà trois années.

Pour être si près des portes, ce lieu d'ombre est étonnant de rester toujours solitaire et calme ; tout le mouvement s'est porté de l'autre côté de la ville, et presque personne ne passe sur cette route, devant les trois fakirs en contemplation.

Il y a dans le bois des sangliers, des singes et quantité d'oiseaux, des vols de tourterelles, des tribus de perruches. Les paons superbes s'y promènent en troupe ; entre les arbres morts, sous les broussailles grises et sur le sol teinté de cendre, on les voit courir tout allongés, à la file, merveilleux d'éclat et semblables à des fusées de métal vert. Toutes ces bêtes sont libres, mais on ne saurait dire sauvages, car, en ce pays où l'homme ne tue pas, elles n'ont pas comme chez nous l'idée de le fuir. Quant aux tigres qui habitent l'autre versant des montagnes, de mémoire d'homme on ne les a jamais vus rôder dans le bois charmant.

En arrivant par le tour du lac, on éprouve d'abord le vague effroi du surnaturel, au premier aspect de ces trois hommes couleur de pierre, étrangement immobiles tout au bord de la route. Ils diffèrent des statues en ce que leurs chevelures longues, leurs moustaches, leurs sourcils sont restés noirs ; mais la fixité de leurs yeux surtout est inquiétante, et on ne sait plus.

Ce sont des hommes d'une vingtaine d'années, des débutans en fakirisme ; les macérations et les jeûnes n'ont pas altéré en-

core leur belle forme; leurs jambes qui, avec le temps, vont se momifier dans la pose éternellement repliée, sont grasses et un peu féminines. Ces dessins rouges, qui sont peints pour signifier Çiva, sur leurs fronts couverts de poudre, devraient rappeler le visage des pitres; mais on n'y songe même pas, tant le regard est grave.

Derrière eux, sous l'abri de chaume, on voit luire, bien nets et bien en ordre, les ustensiles de cuivre qui servent à leurs ablutions de chaque matin et à leur dîner frugal. Et au-dessus de leur tête, les branches mortes qui s'étendent, sont un rendez-vous d'oiseaux; perruches, tourterelles, paons magnifiques, ou tout petits chanteurs emplumés, que tant de sécheresse déroute, viennent picorer les graines de riz laissées pour eux, après le repas des trois sages.

Le passant qui s'arrête devant les trois fakirs et leur adresse la parole est parfois invité, d'un geste et d'un sourire distrait, à s'asseoir à l'ombre de leur toit; mais la terre est balayée là si soigneusement, qu'ils prient qu'on ait soin de retirer ses chaussures avant de s'approcher. Ensuite leurs yeux se perdent à nouveau dans le rêve; vous vous en allez quand vous voulez, ils ne vous parlent plus et cessent même de vous voir.

Ce lac, au milieu du bois, appartient au roi d'Odeypoure; ses palais seuls y sont reflétés, et aussi quelques vieux temples aux blancheurs éternelles; dans les deux îlots du milieu, des palais encore, et des jardins murés; partout ailleurs sur la rive, c'est le fouillis des broussailles, l'enlacement des arbres. Et les très hautes et abruptes montagnes, tapissées de forêts mourantes, enferment le lieu de toutes parts, avec çà et là, au sommet de quelque cime pointue, l'éclat blanc d'une petite citadelle d'autrefois, d'un petit sanctuaire brahmanique plus haut perché que les aigles. Juste au bord des eaux qui baissent chaque jour, une ceinte verte persiste aux branches; autrement, n'importe où l'on regarde, c'est, dirait-on, la rouille de l'arrière-automne, ou les grisailles de l'hiver.

Pour la première fois, aujourd'hui, j'ai vu vraiment remuer l'un des trois fakirs.

J'étais entré dans le bois charmant à l'heure du coucher du soleil, — l'heure où, sur l'autre rive du lac, au-dessus d'une maison abandonnée qui appartient au Maharajah, s'élève tou-

jours la même colonne d'épaisse fumée. (Un simple tourbillon de poussière, soulevé par le piétinement des sangliers d'alentour; il en vient des centaines chaque soir, se ruer là pour manger le maïs qu'on leur jette du haut des fenêtres, de la part du roi, depuis que la jungle se meurt.)

Donc, l'un des trois fakirs s'est levé, pour aller chercher derrière lui un miroir, de la poudre, du carmin; ensuite, ayant repris sa pose hiératique, les jambes croisées, il a reblanchi son visage et repeint soigneusement le signe de Çiva sur son front. Il n'y avait personne, que les paons et les tourterelles, ralliant de tous côtés pour le repas du soir. Alors, à la tombée du crépuscule, pour faire honneur à qui, cette toilette?...

Cependant on entendait là-bas, sous le couvert des branches, le galop, très vite rapproché, d'une troupe de chevaux. Or, c'était le roi qui passait avec une trentaine de personnages de sa cour. De jolis chevaux harnachés de mille couleurs. Tous les cavaliers, vêtus de blanc, leur taille svelte, prise dans de longues robes. Des barbes, des moustaches très retroussées en l'air, à la mode d'Odeypoure, donnant quelque chose du chat à toutes ces figures de camée, d'un bronze pâle, à la fois très fines et très viriles.

Et le roi galopait à la tête de son escorte, la barbe en chat, lui aussi, le visage, l'allure, d'une beauté et d'une distinction parfaites.

En les regardant s'éloigner dans l'allée sans feuilles, on songeait à quelque chevauchée de notre moyen âge occidental, quelque prince ou quelque duc, suivi de ses chevaliers et de ses barons, revenant de la chasse, en automne, un beau soir des siècles passés...

PIERRE LOTI.

LA
SECONDE ABDICATION

I

LE RETOUR DE L'EMPEREUR A PARIS

I

En France, on attendait avec anxiété des nouvelles de l'armée. L'opinion générale était que l'Empereur gagnerait les premières batailles. On croyait, on pariait qu'il serait à Bruxelles avant le 30 juin. Malgré ses succès en Espagne, on ne craignait guère Wellington. On disait qu'à Talavera, aux Arapiles, à Vittoria, il n'avait combattu que les maréchaux et qu'il verrait la différence quand il se mesurerait avec Napoléon. Néanmoins l'inquiétude était grande. Après ces premières victoires n'en faudrait-il pas remporter d'autres et d'autres encore? La France pouvait-elle résister à l'Europe entière! Les optimistes pensaient, il est vrai, que la défaite de l'armée anglaise, dont personne ne doutait, déconcerterait les coalisés au point de les engager à faire des ouvertures de paix. Au début de cette guerre, la paix était le vœu unanime. En 1815, on aimait la paix avec passion, mais on n'accusait pas Napoléon d'avoir à reprendre les armes. Le bon sens public comprenait que, si l'Empereur était la cause ou le prétexte de la guerre, il n'en était point le promoteur. Cette guerre redoutée et exécrée, c'était l'Europe qui l'avait vou-

lue, qui l'avait rendue inévitable. Tout l'odieux en retombait sur les étrangers et sur les Bourbons, leurs protégés. On disait que charbonnier est maître chez lui; la fierté française se révoltait à la pensée que les puissances prétendaient imposer un gouvernement au peuple de la Révolution. Plus on aimait la paix, plus on était animé contre ceux qui la troublaient pour d'insolentes raisons. La menace d'une nouvelle invasion ralliait les esprits à Napoléon, car on voyait toujours en lui l'épée de la France.

S'ils dominaient dans la masse de la population, ces sentimens n'y régnaient pas sans partage. Les royalistes continuaient d'espérer et d'agir. Ils ne se bornaient pas à souhaiter la défaite de l'Empereur; ils le combattaient par tous les moyens en leur pouvoir : fausses nouvelles, propos alarmans, chansons, pamphlets, menaces aux fonctionnaires, appels à la désertion, tentatives corruptrices, embauchages, séditions, prises d'armes. Marseille, Bordeaux, Toulouse, Caen, le Havre, étaient agités. Dans l'Aveyron, la Lozère, le Gard, le Vaucluse, l'Orne, la Sarthe, des bandes d'insurgés et de réfractaires escarmouchaient contre les gendarmes et les colonnes mobiles. L'armée vendéenne, qui s'était dispersée à la mort de Louis de La Rochejaquelein, se reformait sous le commandement de Sapinaud. Les principaux chefs, d'Autichamp, Suzannet, Auguste de La Rochejaquelein, Saint-Hubert, rassemblaient de nouveau leurs paysans pour les mener à la rencontre des troupes de Travot et de Lamarque. Sur la rive droite de la Loire, les chouans de Sol de Grisolles se concentraient à Auray au nombre de quatre à cinq mille.

A côté des royalistes, il y avait les constitutionnels de profession et les libéraux de carrière; à côté des petites armées de Vendéens et de chouans, il y avait la Chambre. Sans doute, les libéraux n'étaient pas disposés à prendre le fusil comme les Vendéens, et ils ne faisaient point de vœux, comme les royalistes, pour le succès des alliés. Mais ils n'envisageaient pas sans appréhension de nouvelles victoires napoléoniennes. Par delà la lutte entre l'Europe et la France, ils voyaient la lutte entre l'Empereur et la liberté. Ils redoutaient que le triomphe de la France par l'épée de Napoléon n'eût pour conséquence le retour au despotisme. Tel était chez quelques-uns l'attachement aux idées libérales qu'ils en arrivaient à se demander s'il ne fallait pas préférer encore la victoire de l'étranger à la perte des libertés

publiques. La plupart d'entre eux, cédant à l'instinct du patriotisme, souhaitaient tout de même des succès aux frontières, mais c'était l'esprit contraint et avec plus de résignation que d'ardeur. « On éprouve une vive douleur, écrivait La Fayette, dans une lettre intime, en pensant qu'on ne peut, dans les circonstances présentes, s'abstenir de porter secours à l'Empereur. » Ces sentimens dominaient dans la Chambre. La grande majorité des représentans ne voyaient en Napoléon que le moindre de deux maux. Elle le subissait comme une condition de l'état de guerre; elle n'était bonapartiste que dans le sens de la défense du pays. En cette assemblée de six cents députés, on n'en aurait pas trouvé cent sincèrement dévoués à la personne de l'Empereur et partisans convaincus du régime impérial. « J'ai bien moins d'inquiétudes, écrivait, le 17 juin, Sismondi à sa mère, sur les opérations militaires que sur la conduite de la Chambre. Elle est tout à fait déraisonnable. Jusqu'à présent, elle ne me donne que de la crainte. »

La Chambre des pairs jugeait de bon goût et de politique habile de se modeler sur l'esprit de la Chambre des représentans. Les pairs tenaient leur nomination de la seule volonté de l'Empereur et, pour la plupart, ils se trouvaient fort heureux de siéger au Luxembourg, mais ils se gardaient bien de témoigner leur reconnaissance et de manifester leur dévouement. (Il est juste de dire que le plus grand nombre des officiers généraux membres de la Chambre haute avaient rejoint les armées.) Les pairs étaient déterminés à rivaliser de libéralisme avec les représentans. Ces hommes qui presque tous avaient fait partie du servile Sénat impérial voulaient désormais étonner le monde par leur indépendance. Si Napoléon, ayant reçu de la victoire une nouvelle investiture, avait seulement levé « le vieux bras de l'Empereur » selon son expression, sans doute leur volonté eût fléchi. Les députés, eux aussi, se fussent vraisemblablement montrés moins revêches. Mais qu'advinssent des revers, Napoléon aurait tout à craindre de la Chambre des représentans et rien à espérer de la Chambre des pairs.

Le 18 juin, Paris fut réveillé par le canon des Invalides. On courut aux Tuileries, au Palais-Royal, à la place Vendôme pour avoir des nouvelles de la victoire. Enfin le *Moniteur* parut. Il y avait une dépêche de six lignes, datee du 16 juin, au soir, annonçant que l'Empereur venait de remporter en avant de Ligny

une victoire complète sur les armées de Wellington et de Blücher. « Ce furent des transports de joie, disent des témoins véridiques. L'orgueil brillait dans tous les regards. » Ce jour-là étant un dimanche, la foule se pressait dans les rues et sur les promenades. Des groupes se formaient pour entendre la lecture de l'*Extrait du Moniteur*, imprimé sur une feuille volante que l'on distribuait gratuitement. Chacun suppléait à la concision du bulletin par de merveilleux commentaires : Wellington était prisonnier, Blücher blessé à mort; on avait fait 25000 prisonniers. Bientôt connue dans les départemens, la victoire de Ligny y eut pour effet d'exalter les patriotes, d'entraîner les indécis et de consterner les opposans de tout parti.

Le 19 juin, et jusqu'au matin du 20, les bonnes nouvelles continuèrent. La rue était joyeuse, la stupeur régnait dans les salons. A la Bourse, les jours précédens, les agioteurs avaient fait monter les cours dans l'espoir d'une défaite de l'Empereur qui, selon leurs prévisions, amènerait vite la paix. Ils prirent peur et vendirent. La rente tomba de 56 francs à 53 francs. Mais la Chambre céda à l'entraînement des bons Français. « Aujourd'hui pour la première fois, écrivait, le 19 juin, le conseiller d'État Berlier, la Chambre a, presque à l'unanimité, développé le désir de faire tout ce qu'exigeront les besoins de l'État. » La veille, sous l'impression de la dépêche datée de Ligny, le président Lanjuinais avait adressé à l'Empereur une lettre de félicitations, l'assurant « qu'il n'avait dans le Corps législatif que des admirateurs passionnés et des amis intrépides dont même les plus grands revers n'ébranleraient pas le dévouement. »

Dans le monde politique, cependant, et jusque chez les plus chauds partisans de l'Empereur, il y avait des doutes sur l'importance de la victoire. On attendait avec une anxieuse impatience le bulletin détaillé de la bataille de Ligny, et l'on s'alarmait que l'état-major impérial tardât tant à l'envoyer. On disait que ce n'avait été qu'une action très disputée et très meurtrière, et non un succès décisif comme Austerlitz ou Iéna. En proie à de mauvais pressentimens, Lucien Bonaparte conseilla même à son frère Joseph de ne point faire tirer le canon pour célébrer cette victoire, qui risquait d'être sans lendemain.

II

Dans l'après-midi du 20 juin, Joseph reçut l'effrayante lettre que l'Empereur vaincu lui avait écrite la veille, pendant la halte à Philippeville. Napoléon relatait le désastre de Waterloo sans en rien atténuer et annonçait son retour immédiat à Paris. A cette lettre pour Joseph seul, en était jointe une autre destinée à être lue au conseil des ministres et qui ne révélait qu'avec certaines réticences l'issue de la bataille. Joseph réunit le conseil aux Tuileries. On se borna à entendre la lecture de la lettre, car l'Empereur devant être à Paris dans la nuit ou le lendemain matin, il n'y avait point de décision à prendre. On exprima seulement l'avis que l'Empereur ferait mieux de rester à l'armée; une dépêche lui fut même envoyée par un courrier extraordinaire pour l'engager à différer son retour. Ce courrier put-il rejoindre l'Empereur? C'est douteux. En tout cas, l'opinion de ses ministres, dont un au moins lui était plus que suspect, n'aurait pas modifié la résolution que lui dictaient impérieusement le soin de renforcer sur l'heure l'armée vaincue à Waterloo et la crainte de trahisons dans le ministère et de complots dans la Chambre. Autant pour la défense désespérée du pays que pour sauver sa couronne, Napoléon jugeait que, pendant quelques jours, sa place était à Paris.

La princesse Hortense, Rovigo, Lavalette, avaient été instruits de la fatale nouvelle presque en même temps que les ministres. Chose en vérité surprenante, chacun garda le secret, sauf sans doute Fouché, qui mit dans la confidence deux ou trois familiers. Ce soir-là, la catastrophe demeura à peu près ignorée à Paris. Dans les salons, dans les spectacles, dans les cafés des boulevards et du Palais-Royal, l'inquiétude régnait, on parlait de mauvaises nouvelles arrivées aux Tuileries; mais on ne savait rien de précis. Chez Carnot lui-même, qui recevait quelques amis intimes, on en resta aux conjectures jusqu'assez tard dans la soirée. Assailli de questions, le ministre, pour s'y dérober, s'assit à une table de whist. Comme il battait machinalement et longuement les cartes, absorbé dans sa pensée, son partenaire, le baron de Gérando, leva le regard vers lui. Le visage de Carnot était contracté par la douleur, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Son émotion l'avait trahi. Il se leva en jetant les cartes

et dit d'une voix étouffée : « — Oui, la bataille est perdue ! »

Le lendemain, de très bonne heure, le désastre était connu dans tout le monde gouvernemental et parlementaire. Pendant la nuit, Sauvo, directeur du *Moniteur*, avait reçu le courrier extraordinaire qui apportait le Bulletin de la bataille; le duc de Bassano précédant Napoléon était arrivé à Paris; le personnel de la Maison de l'Empereur avait été commandé de service. De grand matin, Joseph adressa aux ministres une convocation pour un conseil à l'Élysée, et les affidés de Fouché, parmi lesquels Jay et Manuel, ses commensaux et ses porte-paroles, colportèrent les nouvelles chez les coryphées du parti libéral. Les membres du Parlement étaient en émoi. Déjà grondaient les colères et s'annonçaient les défections. On se rappelait ce qui s'était passé, l'année précédente, à Fontainebleau. Les mêmes désastres semblant devoir aboutir à un même dénouement, l'idée de l'abdication était dans tous les esprits, le mot sur toutes les lèvres. On courait les uns chez les autres. C'étaient des visites multiples, des entrevues rapides, des intrigues ébauchées. On allait aux nouvelles chez le prince Joseph, on allait aux conseils chez Fouché, qui seul dans ce grand trouble conservait tout son calme.

Fouché n'avait été nullement surpris de la victoire des alliés. Dès le mois de mai, il avait dit à Pasquier : « L'Empereur gagnera une ou deux batailles, il perdra la troisième; et alors notre rôle commencera. » Ce rôle, c'était de profiter de la défaite subie par Napoléon pour le renverser au plus vite. En faveur de qui ? Les circonstances et aussi les intérêts du duc d'Otrante en décideraient. Toutefois le retour soudain de l'Empereur ne laissa pas de déconcerter un peu Fouché. Il se serait senti plus tranquille et plus libre si Napoléon fût resté avec les débris de l'armée bien loin de l'Élysée. L'Empereur revenait à Paris, avait dit Joseph, pour demander de grands pouvoirs à la Chambre. Ces pouvoirs dictatoriaux, Fouché doutait fort qu'on les donnât au souverain vaincu, mais il pensait que Napoléon serait bien capable de les prendre, nonobstant les députés. Il aurait pour lui la garnison, les fédérés, les ouvriers. Les bourgeois libéraux et la garde nationale ne s'aviseraient pas de bouger pour défendre la Chambre. La dictature de l'Empereur ne durât-elle que quelques jours, elle pourrait cependant être redoutable à ses ennemis politiques. Et Fouché, surtout depuis la découverte de sa correspondance avec Metternich, se savait très suspect. Au lieu d'agir

lui-même, il jugea donc plus prudent pour le présent et tout aussi profitable pour l'avenir de faire agir les autres jusqu'à ce que les choses fussent tout à fait décidées.

Avec une habileté diabolique, jouant tour à tour l'animation et l'abattement selon l'opinion de ses interlocuteurs, décourageant ceux-ci, enflammant ceux-là, paraissant de l'avis de chacun et amenant chacun à son propre avis, Fouché sut associer pour un même dessein et pousser vers un même but les hommes les plus opposés d'opinions. Aux libéraux comme La Fayette, il dit : « Napoléon revient furieux ; il veut dissoudre la Chambre et prendre la dictature. Souffrirez-vous ce retour au despotisme ? Le danger est pressant. Dans quelques heures, la Chambre n'existera plus. Il ne faut pas se contenter de faire des phrases. » Aux partisans de l'Empereur, comme Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, il représenta que la fermentation était extrême dans l'Assemblée, que la majorité semblait déjà acquise au projet de proclamer la déchéance comme l'année précédente. Il insinuait qu'une abdication spontanée était peut-être le seul moyen pour l'Empereur d'éviter la déposition, de préserver le pays de l'invasion et du démembrement, et de sauver la dynastie. Les souverains qui n'avaient entrepris la guerre que pour en finir avec lui, arrêteraient leurs armées et ne s'opposeraient pas sans doute à la reconnaissance de Napoléon II. Le duc d'Otrante laissait entendre qu'il avait, quant à cela, par des rapports secrets de Vienne, des quasi-certitudes. A d'autres bonapartistes moins faciles à endoctriner, il disait que la Chambre était avant tout patriote et que dans l'intérêt public elle ne refuserait pas son concours à Napoléon ; mais qu'il devait se confier franchement à elle, car en présence d'un si grand péril il fallait l'union complète entre l'Empereur et la nation. Par ces manœuvres, Fouché rendait l'abdication, volontaire ou forcée, presque inévitable, et, en même temps, il prenait ses sûretés contre tout événement. Si même Napoléon gardait le pouvoir, le duc d'Otrante trouverait des défenseurs convaincus parmi les familiers du souverain qu'il aurait tout fait pour détrôner.

III

Pendant ces menées et ces conciliabules, le 21 juin, à huit heures du matin, Napoléon arriva à l'Élysée. Avec lui étaient

Bertrand et Drouot, ses aides de camp Corbineau, Gourgaud, Labédoyère, son écuyer Canisy et son secrétaire-adjoint Fleury de Chaboulon. Le duc de Bassano qui l'avait quitté à Laon, la veille dans la soirée, était déjà rentré à Paris.

Caulaincourt, devançant l'heure fixée par Joseph pour le conseil des ministres, se trouvait à l'Élysée. Il accourut vers l'Empereur quand celui-ci descendit de voiture. Napoléon semblait terrassé par les journées fatales. Il respirait péniblement. Son visage avait la pâleur de la cire, ses traits étaient tirés, ses beaux yeux, naguère si brillans, fascinateurs, où passaient des éclairs, étaient sans vie. Après un soupir pénible qui trahissait l'oppression et la souffrance, il dit d'une voix haletante : « — L'armée avait fait des prodiges, la panique l'a prise. Tout a été perdu... Ney s'est conduit comme un fou; il m'a fait massacrer toute ma cavalerie... Je n'en puis plus... Il me faut deux heures de repos pour être à mes affaires. » Il porta la main à sa poitrine, disant : « J'étouffe là! » Il commanda de lui préparer un bain, et reprit : « Mon intention est de réunir les deux Chambres en séance impériale. Je leur peindrai les malheurs de l'armée; je leur demanderai les moyens de sauver la patrie. Après cela, je repartirai. » Depuis trois mois, le duc de Vicence ne cessait pas de désespérer. A force de pressentir la catastrophe, il était préparé à la subir sans résistance, comme on accepte l'inévitable. Sans chercher un mot de réconfort dont Napoléon avait si grand besoin, il s'empressa de lui apprendre les dispositions hostiles des représentans. Il dit ses craintes que l'Empereur ne trouvât pas d'appui dans les Chambres, et ses regrets qu'il ne fût point resté au milieu de son armée « qui était sa force et sa sûreté. » Napoléon l'interrompit : « — Je n'ai plus d'armée! je n'ai plus que des fuyards. » Puis, se reprenant à l'espérance, déjà tout ranimé, il dit : « — Mais je trouverai des hommes et des fusils. Tout peut se réparer. Les députés me seconderont. Vous les jugez mal, je crois. La majorité est bonne et française. Je n'ai contre moi que La Fayette et quelques autres. Je les gêne. Ils voudraient travailler pour eux... Mais je ne les laisserai pas faire. Ma présence ici les contiendra. »

Les princes Joseph et Lucien arrivèrent à l'Élysée à quelques minutes d'intervalle. Joseph, qui venait d'avoir avec Lanjuinais une entrevue peu encourageante, était aussi abattu que Lucien était ardent. Tous deux s'accordèrent, bien que guidés par des

sentimens très différens, à confirmer l'opinion de Caulaincourt sur l'hostilité de la Chambre. L'Empereur les quitta pour se mettre au bain. Il s'y trouvait depuis quelques instans quand on lui apprit la venue de Davout. Il donna l'ordre de l'introduire dans sa salle de bains. Lorsqu'il le vit entrer, il leva les deux bras en l'air et les laissa retomber de tout leur poids dans l'eau qui rejaillit jusque sur l'uniforme du maréchal. « Eh bien! Davout! Eh bien! » s'écria-t-il. Puis il retraça le désastre, décrivit l'état de dissolution où se trouvait l'armée, s'épancha en plaintes, comme avec Caulaincourt, contre le prince de la Moskowa. Davout prit la défense de Ney : « Il s'est mis la corde au cou pour vous servir, » dit-il. L'Empereur l'interrompit par ces mots : « Qu'est-ce que tout ça va devenir? » « Rien n'est perdu, répondit Davout, si Votre Majesté prend promptement des mesures énergiques. La plus urgente est de proroger les Chambres, car, avec son hostilité passionnée, la Chambre des représentans paralysera tous les dévouemens. »

Le temps passait, les ministres étaient réunis. Davout pressa l'Empereur de sortir du bain pour venir au conseil. Napoléon n'y mit nulle hâte. Il se fit vêtir lentement ; quand il fut habillé, il prit un léger repas. Dix heures avaient déjà sonné. Les ministres étaient surpris que l'Empereur tardât tant; ceux d'entre eux qui lui gardaient encore leur foi s'alarmaient de cette indolence. Il parut enfin.

Le conseil était au complet. Il y avait les princes Joseph et Lucien, Bassano, ministre secrétaire d'État, les huit ministres à portefeuille, Cambacérès, Caulaincourt, Carnot, Gaudin, Mollien, Davout, Decrès et Fouché, les quatre ministres d'État, membres de la Chambre des représentans, Defermon, Regnaud, Boulay, Merlin de Douai, et le secrétaire du conseil des ministres, Berlier.

L'Empereur ouvrit la délibération par un court exposé des événemens militaires et de l'état actuel de l'armée du Nord. Puis il dit : « Nos malheurs sont grands. Je suis venu pour imprimer à la nation un grand et noble dévouement. Que la France se lève, l'ennemi sera écrasé... J'ai besoin pour sauver la patrie d'être revêtu d'un grand pouvoir, d'une dictature temporaire. Dans l'intérêt public, je pourrais me saisir de ce pouvoir; mais il serait plus utile et plus national qu'il me fût donné par les Chambres. » Les ministres gardant un morne silence, expression trop

visible du découragement qui les paralysait, Napoléon interpella chacun d'eux.

Carnot, qui comme tous les grands cœurs connaissait mal les hommes, les croyant à sa ressemblance, se faisait illusion sur le patriotisme des représentans. Il approuva le dessein de l'Empereur et conclut qu'il fallait déclarer la Patrie en danger, mobiliser les fédérés et toutes les gardes nationales, rappeler les armées de Vendée et du Midi, livrer bataille appuyé aux retranchemens de Paris, et, si l'on était vaincu, se replier derrière la Loire pour y continuer la guerre.

Caulaincourt objecta à Carnot qu'il était prouvé par les événemens de 1814 que l'occupation de Paris décidait de l'issue de toute campagne. Il ajouta qu'il ne fallait pas néanmoins désespérer, s'il y avait union sincère entre l'Empereur et les Chambres. Bassano et Cambacérès exprimèrent aussi l'avis que l'Empereur devait agir de concert avec le Parlement. Mais on sentait à leur accent, que, comme Caulaincourt, ils parlaient sans conviction et sans espoir.

Davout prit la parole : « En de pareils momens, dit-il d'une voix assurée, il ne faut pas deux pouvoirs. Il n'en faut qu'un seul, assez fort pour mettre en œuvre tous les moyens de résistance et pour maîtriser les factions criminelles et les partis aveuglés dont les intrigues et les menées feraient obstacle à tout. Il faut sur l'heure proroger les Chambres, conformément au droit constitutionnel. C'est parfaitement légal. Mais, pour atténuer l'effet de cette mesure sur l'esprit des gens méticuleux, on peut annoncer la convocation des Chambres dans une ville de l'intérieur, qui sera ultérieurement désignée, pour une époque fixée à deux ou trois semaines d'ici, sauf à renouveler la prorogation si les circonstances l'exigent encore. »

Le conseil donné par Davout traversait les plans de Fouché. Le duc d'Otrante avait imaginé de répandre le bruit que l'Empereur voulait proroger ou dissoudre la Chambre. Mais que cette hypothèse gratuite devînt une réalité, que ce projet fût mis à exécution, voilà qui l'eût fort déconcerté, Il composa son visage, prit une expression ouverte et cordiale et demanda hypocritement pourquoi l'on prendrait une mesure aussi grave, puisque, en raison du danger public, les Chambres ne marchanderaient pas à l'Empereur leur concours dévoué. « Je vous assure, conclut-il, que tout est très tranquille. » L'Empereur haussa

les épaules et dit : « Ah! selon vous, on est tranquille! »

Avec sa rudesse coutumière, le duc Decrès déclara qu'il ne pensait pas du tout comme le ministre de la Police, que l'on ne devait point songer un instant à gagner les représentans dont la majorité était nettement hostile et paraissait résolue à voter les motions les plus violentes.

Regnaud avait été d'abord très déconcerté par les paroles de Fouché. Pourquoi le duc d'Otrante assurait-il à l'Empereur, en conseil des ministres, l'appui des Chambres, quand, deux heures auparavant, dans son cabinet, il avait déclaré cet appui inespérable? Regnaud pénétra les raisons de Fouché, mais il ne les pénétra qu'à demi. Il crut comprendre que le duc d'Otrante voulait empêcher une tentative de dissolution, qui échouerait et qui aurait pour résultat, non plus seulement l'abdication de Napoléon, à laquelle il fallait dès maintenant se résigner, mais une déclaration de déchéance entraînant la chute de la dynastie impériale. Il pensa que la suspicion dont Fouché était l'objet le contraignait à ruser. Mais lui, Regnaud, que l'Empereur regardait comme un de ses amis les plus dévoués bien qu'il fût devenu l'instrument inconscient de Fouché, qui l'avait persuadé de la possibilité de la Régence, ne devait pas avoir de telles craintes. Il pouvait, croyait-il, parler avec franchise. Il dit : « Je doute malheureusement que les représentans consentent à seconder les vues de l'Empereur; ils paraissent croire que ce n'est plus lui qui peut sauver la patrie. Je crains qu'un grand sacrifice ne soit nécessaire. » L'Empereur l'interrompit : « Parlez nettement. C'est mon abdication qu'ils veulent. » « Je le crains, Sire, quelque pénible que cela soit pour moi, il est de mon devoir d'éclairer Votre Majesté... J'ajouterai même qu'il serait possible, si l'Empereur ne se déterminait point à offrir son abdication de son propre mouvement que la Chambre osât la demander. »

Lucien répliqua vivement : « Si la Chambre ne veut pas seconder l'Empereur, il se passera d'elle. Le salut de la patrie est la première loi. Puisque la Chambre refuse de s'unir à l'Empereur pour sauver la France, il faut qu'il la sauve seul. Il faut qu'il se déclare dictateur, qu'il mette tout le territoire en état de siège et qu'il appelle à sa défense tous les bons Français. »

Sans approuver positivement Lucien et sans répondre directement à Regnaud, l'Empereur dit alors : « La présence de l'en-

nemi sur le sol de la patrie rendra, j'espère, aux députés le sentiment de leurs devoirs. La nation les a nommés, non pour me renverser, mais pour me soutenir... Je ne les crains point; quoi qu'ils fassent, je serai toujours l'idole du peuple et de l'armée. Si je disais un mot, ils seraient tous assommés... Mais, en ne craignant rien pour moi, je crains tout pour la France. Si nous nous querellons au lieu de nous unir, nous aurons le sort du Bas-Empire. Tout sera perdu, au lieu que le patriotisme de la nation, sa haine pour l'étranger, son attachement à ma personne nous offrent encore d'immenses ressources. » Et recouvrant dans un suprême rayon d'espoir toute la force, toute la lucidité, toute l'assurance de son génie, il exposa avec une précision lumineuse les moyens de résister et de vaincre, qui restaient encore au pays: Depuis un mois, toutes les mesures militaires étaient prises dans l'hypothèse de premières batailles perdues. Les places fortes du Nord et de l'Est, bien armées, bien approvisionnées, pourvues de solides garnisons, gouvernées par des chefs énergiques, pouvaient défier trois mois et davantage les efforts de l'ennemi. Le corps de Brune s'appuyait sur Toulon, les corps de Suchet et de Lecourbe allaient se replier pour couvrir Lyon qui se trouvait en bon état de défense. Plus de 200 000 soldats, militaires retraités, conscrits de 1815 et gardes nationaux mobilisés étaient réunis dans les dépôts ou en marche pour les rejoindre. Dans quatre jours (le 25 juin), il irait à Laon reprendre le commandement de son armée ralliée dont l'effectif, en y comprenant les détachemens des dépôts déjà mis en route et le corps de Grouchy qui devait avoir peu souffert, atteindrait d'ici la fin du mois plus de 80 000 hommes. Elle serait renforcée par les 25 000 soldats d'élite que Rapp avait l'ordre de replier sur la Seine. Ainsi, dans les premiers jours de juillet, une armée de 110 000 hommes, presque égale en nombre à celle qui avait ouvert la campagne, couvrirait Paris. Les Anglo-Prussiens, réduits à 100 000 hommes par le feu, les marches et les détachemens laissés sur les derrières pour protéger les lignes de communications et masquer les places, ne chercheraient pas une bataille. Ils attendraient derrière la Somme l'entrée en ligne des Russes et des Autrichiens qui ne pourraient arriver sur la Marne que du 15 au 20 juillet. A Paris, on aurait donc vingt-cinq jours pour achever les retranchemens, mettre en batterie 600 bouches à feu, organiser militairement 36 000 gardes na-

tionaux, armer et exercer 30 000 tirailleurs fédérés, et faire venir des troupes de tous les dépôts. Les dépôts vidés seraient bientôt remplis avec les 160 000 hommes formant le complément de la conscription de 1815 et de la levée des gardes nationaux mobilisés, et l'on pourrait encore faire de nouveaux appels (1). La France contenait plus d'élémens militaires qu'aucun autre peuple au monde... « Et la Chambre veut que j'abdique! poursuivit l'Empereur. A-t-on calculé les suites de mon abdication? C'est autour de moi, autour de mon nom, que se groupe l'armée : m'enlever à elle, c'est la dissoudre. Si j'abdique, vous n'aurez plus d'armée. Les soldats n'entendent rien à vos subtilités. Croit-on que des déclarations de droits, des discours de tribune, arrêteront une débandade?... On ne veut pas voir que je ne suis que le prétexte de la guerre, que c'est la France qui en est l'objet. Ils disent qu'ils me livrent pour sauver la France; demain, en me livrant, ils prouveront qu'ils n'ont voulu sauver qu'eux-mêmes... Me repousser quand je débarquais à Cannes, je l'aurais compris. Mais maintenant je fais partie de ce que l'ennemi attaque, je fais donc partie de ce que la France doit défendre. En me livrant, elle se livre elle-même, elle se reconnaît vaincue, elle encourage l'audace du vainqueur... Ce n'est pas la liberté qui me dépose, c'est la peur. »

Ces paroles d'une éloquence pénétrante comme l'acier et brûlante comme la flamme, galvanisèrent les ministres. Leur dévouement se ranimait avec l'espérance. Ils semblaient prêts à faire tout ce que voudrait l'Empereur. Fouché devint très in-

(1) Le tableau que traçait Napoléon était à peu près exact quant au nombre de soldats et de mobilisés qui se trouvaient aux armées, dans les garnisons et dans les dépôts ou qui étaient en marche pour les rejoindre, et quant à celui des hommes à mettre en activité. Dès le 15 juin, 28 000 hommes de l'armée foudroyée à Waterloo allaient se trouver réunis autour de Laon. Grouchy ramenait 25 000 soldats et toute son artillerie. Les dépôts de Paris et des départemens environnans pouvaient fournir immédiatement 25 000 hommes au moins. Dans les dépôts des départemens plus éloignés, il y avait 46 000 conscrits de 1815 et 120 000 gardes nationaux mobilisés. Un mois plus tard on aurait eu encore 74 000 hommes formant le complément de la conscription de 1815 et 84 000 hommes formant le complément de la levée de la garde nationale mobile. En comprenant les petites armées du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, de la Vendée, les garnisons des places : soldats, fusiliers marins, mobilisés, militaires retraités, enfin les tirailleurs fédérés, les douaniers, organisés militairement, les corps francs, etc., la France pouvait encore opposer à l'ennemi plus de 550 000 combattans. Mais l'Empereur se faisait des illusions sur la possibilité d'armer ces masses. On aurait eu assez de canons; mais les fusils et les chevaux auraient manqué. Il y aurait eu aussi la question d'argent.

quiet. « Ce diable d'homme ! dit-il quelques heures plus tard à un royaliste de ses amis, il m'a fait peur ce matin. En l'écoutant, je croyais qu'il allait recommencer. Heureusement, on ne recommence pas. »

IV

Pendant que l'on discourait à l'Élysée, la Chambre agissait.

Les séances commençaient généralement à deux heures, mais dès le matin, ce jour-là, les députés étaient venus en foule au Palais du Corps législatif. Ils remplissaient les salles et les couloirs, formant des groupes effarés et bourdonnans où se mêlaient des membres de la Chambre des pairs, des journalistes, des gardes nationaux, des gens de toute espèce qui entraient, sortaient et rentraient tour à tour. « C'était l'aspect d'une ruche d'abeilles en anarchie, » dit le général Thiébault. On se communiquait des détails sur le désastre de Mont-Saint-Jean, on en exagérait encore l'étendue. L'armée entière était détruite; pas un homme n'avait échappé; déjà la cavalerie anglaise était à Saint-Quentin. On fulminait contre l'Empereur. Le matin, Sieyès avait dit à Lanjuinais, qui se trouvait avec lui chez le prince Joseph : « Napoléon a perdu une bataille, il a besoin de nous. Marchons avec lui. C'est le seul moyen de nous sauver. Le danger passé, s'il veut être despote, nous nous réunirons pour le pendre. Mais aujourd'hui sauvons-le pour qu'il nous sauve. » Dans les Chambres, nul ne raisonnait comme Sieyès. On pensait non pas à sauver la France par l'Empereur, mais à perdre l'Empereur, quitte à perdre la France. Chaque parole était une accusation. L'Empereur était la seule cause de la guerre. On ne s'était rallié à lui, malgré les menaces de son despotisme latent, que par un reste de confiance dans ses talens militaires. Et vieilli, usé, devenu à demi fou, il n'était plus même capable de commander. Il ne savait plus que faire massacrer ses soldats et s'enfuir. Il venait d'abandonner son armée comme il l'avait fait deux fois, en Égypte et en Russie. Il arrivait à Paris pour exiger du pays de nouveaux sacrifices qui lui permissent de mener encore follement cent mille Français à la boucherie et à la défaite. Que n'était-il resté à l'île d'Elbe ! Que n'avait-il été tué à Mont-Saint-Jean ! Et maintenant l'abdication n'était-elle pas l'unique parti qu'il eût à prendre ? Les députés criaient d'autant

plus fort qu'ils avaient peur. On avait colporté parmi eux les fausses confidences de Fouché, que Napoléon voulait se proclamer dictateur; et d'instant en instant, des émissaires, dépêchés secrètement de l'Élysée par le même Fouché, rapportaient dans les couloirs du Palais législatif, d'une façon plus alarmante qu'exacte, tout ce qui se disait au conseil. A les en croire, Lucien et Davout poussaient l'Empereur à dissoudre la Chambre. Sa décision était prise, déjà stationnaient dans la cour de l'Élysée les voitures de parade où Napoléon allait monter pour venir en personne déclarer la Chambre des représentans dissoute et la Chambre des pairs prorogée. Ces rapports évoquaient à l'esprit troublé des députés la vision des grenadiers de Brumaire.

Tandis que la foule consternée et avide de nouvelles s'amassait au dehors, les privilégiés commencèrent de prendre place dans les tribunes, et nombre de députés s'assirent à leur banc. Tous les yeux convergeaient vers un groupe que formaient au bas de l'hémicycle Flaugergues, le général Sébastiani, Roy, Manuel et La Fayette qui les dominait de sa haute taille restée encore svelte.

Parmi tous les députés qui clamaient contre l'Empereur avec tant de colère, La Fayette, sous sa froideur apparente, était le plus animé. Bien qu'il eût à Napoléon l'obligation assez sérieuse d'avoir imposé sa mise en liberté comme condition particulière du traité de Campo-Formio (1) (en 1797 La Fayette, croupissait depuis cinq ans dans les casemates des forteresses

(1) S'il est vrai que Bonaparte agit en cela d'après les instructions du Directoire, il est vrai aussi qu'il prit à cœur la libération de La Fayette, à laquelle s'opposait très vivement le cabinet autrichien, et qu'il l'obtint par son ardente persévérance. Voici d'ailleurs en quels termes La Fayette, dans une lettre du 6 octobre 1797, exprimait sa reconnaissance à Bonaparte : « Les prisonniers d'Olmütz aiment à rendre hommage à leur libérateur... le héros qui a mis notre résurrection au nombre de ses miracles... Nous allons tâcher de rétablir les santés que vous avez sauvées. Nous joindrons aux vœux de notre patriotisme pour la République l'intérêt le plus vif à l'illustre général auquel nous sommes encore plus attachés pour les services qu'il a rendus à la cause de la liberté et à notre patrie que pour les obligations particulières que nous nous glorifions de lui avoir et que la plus vive reconnaissance a gravées à jamais dans notre cœur. »

Le 6 mars 1798, il écrivait encore à Bonaparte : «... Je vous dois plus que ma liberté et ma vie, puisque ma femme, mes filles, mes camarades de captivité vous reconnaissent aussi pour leur libérateur... J'espère n'avoir pas besoin de vous assurer que ma gratitude durera, comme mon attachement, autant que ma vie. »

La Fayette rentra en France grâce au 18 Brumaire, qu'il fut bien loin de blâmer. Le 20 mai 1802, il écrivit au Premier Consul : « Le 18 Brumaire sauva la France. »

allemandes), il ne lui avait jamais pardonné de s'être fait proclamer Consul à vie, puis Empereur. Le retour de l'île d'Elbe, malgré le rétablissement de la cocarde « qu'il avait instituée, » ne lui avait inspiré, selon son expression encore, que « des vœux contre le destructeur de toutes les idées libérales. » Élu député sur son refus d'accepter la pairie que lui faisait offrir Napoléon, il s'était mis à la tête de l'opposition parlementaire; et il y a des indices que, peu de jours avant le Champ de Mai, il avait été du groupe de députés qui firent des ouvertures à Fouché et à Carnot en vue de profiter de cette « ridicule cérémonie » pour déposer l'Empereur. Après Waterloo, l'entreprise était plus facile. La Fayette s'y dévoua. Bien entendu, il croyait, avec une naïveté imbécile, que les alliés « qui ne faisaient la guerre qu'à Napoléon, » rentreraient chez eux à la première nouvelle de la déchéance et laisseraient la France libre d'installer le meilleur des gouvernemens constitutionnels sous le sceptre du souverain qui agréerait le plus à lui, La Fayette. Pour le cas où l'Europe s'aviserait de continuer la guerre, La Fayette avait d'autres illusions à son service. Il s'imaginait que la chute de l'Empire « rendrait son élasticité à la nation qui repousserait alors la coalition des rois avec cette énergie populaire que Bonaparte n'avait plus le droit ni le pouvoir d'exciter. »

Déjà mis en garde par Fouché et ses émissaires contre le prétendu projet de l'Empereur de dissoudre la Chambre pour prendre la dictature, La Fayette eut la confirmation de ces desseins par Regnaud lui-même qui venait de quitter le Conseil de l'Élysée (1). Il fallait gagner Napoléon de vitesse. La Fayette se concerta avec Lanjuinais qui, bien qu'il ne fût encore que midi un quart, se pressa d'ouvrir la séance.

Pendant la lecture du procès-verbal, les députés assis à leurs bancs ou debout sur les degrés de l'hémicycle continuaient de parler avec la même véhémence que dans les couloirs. Un bruit

(1) La Fayette à Mme d'Hénin, Paris, 29 juin 1815.

Il est difficile de révoquer en doute cette assertion précise d'une lettre écrite par La Fayette huit jours après les événemens et où il n'avait aucun intérêt à compromettre ou à faire valoir Regnaud. On peut dire que Regnaud, persuadé que l'Empereur était condamné de toute façon et s'imaginant que l'abdication assurerait la couronne au Prince impérial tandis qu'une tentative contre la Chambre perdrait Napoléon II avec Napoléon Ier, crut devoir employer tous les moyens pour paralyser son souverain. L'Empereur a dit, à Sainte-Hélène : « Regnaud m'a trahi un des premiers. »

confus et assourdissant emplissait la vaste salle. Soudain il se fit un grand silence. La Fayette montait à la tribune.

D'une voix grave et calme, que l'on écouta avec une attention qui tenait du recueillement, il dit : « Lorsque, pour la première fois depuis bien des années, s'élève une voix que les vieux amis de la liberté reconnaîtront encore, je me sens appelé à vous parler des dangers de la patrie que vous seuls à présent avez le pouvoir de sauver... Permettez, messieurs, à un vétéran de la cause sacrée de la liberté de vous soumettre quelques résolutions préalables dont vous apprécierez, j'espère, la nécessité : — Article premier. La Chambre des représentans déclare que l'indépendance de la nation est menacée. — Article II. La Chambre se déclare en permanence. Toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison ; quiconque se rendrait coupable de cette tentative sera traître à la patrie et jugé comme tel. — Article III. L'armée et la garde nationale ont bien mérité de la patrie. — Article IV. Le ministre de l'Intérieur est invité à porter au plus grand complet la garde nationale parisienne, cette garde citoyenne dont le patriotisme et le zèle éprouvés depuis vingt-six ans offrent une sûre garantie à la liberté, aux propriétés, à la tranquillité de la capitale et à l'inviolabilité des représentans de la nation. — Article V. Les ministres de la Guerre, des Relations extérieures, de l'Intérieur et de la Police sont invités à se rendre sur-le-champ dans le sein de l'Assemblée. »

On applaudit. La motion répondait aux sentimens de la Chambre, à ses colères comme à ses craintes. Mais pour proposer publiquement cet attentat à la Constitution, il fallait un homme qui eût le passé et l'autorité de La Fayette. Nul autre n'aurait pu raisonnablement l'oser. C'est pourquoi Napoléon ne s'est pas trompé en écrivant dans son testament que sa seconde abdication est due à La Fayette.

Les trois premiers articles furent votés sans discussion. Des bonapartistes, s'il en était encore, les uns gardaient un silence timide, les autres cédaient à l'entraînement général; ils hurlaient avec les loups. Aucun d'eux n'osa ou ne voulut protester contre ce coup d'État parlementaire. Pour les libéraux qui pendant la Restauration s'étaient posés en apôtres de la Loi, en champions de la légalité, ils passèrent sans nul scrupule sur l'illégalité de la mesure. Que Napoléon, dans la plénitude de ses droits constitutionnels, décrétât la prorogation ou la dissolution de la Chambre,

ils estimaient, comme l'avait dit La Fayette, que ce serait « un crime de haute trahison. » Mais que la Chambre se mît en insurrection contre l'Empereur et usurpât le pouvoir exécutif, c'était, à leurs yeux, l'acte le plus naturel et le plus légitime.

Un léger débat s'étant élevé sur la rédaction de l'article IV, Merlin de Douai en fit ajourner le vote jusqu'après la comparution des ministres. On adopta ensuite l'article V, puis l'ensemble de la motion. A la demande de l'ancien préfet de police Dubois, que l'Empereur, deux mois auparavant, n'avait pas voulu réintégrer au Conseil d'État, la Chambre vota l'affichage de la résolution dans Paris et les départemens. On décida, enfin, que cette résolution serait à l'instant transmise sous forme de message « aux deux autres branches de l'autorité représentative, » ce qui signifiait, en jargon parlementaire, la Chambre des pairs et l'Empereur.

V

L'Empereur aurait pu sans doute détourner ce coup, si au lieu de laisser parler longuement ses ministres et d'entreprendre de les convaincre en se grisant de ses paroles, il leur eût imposé sa volonté et se fût rendu avant midi à la Chambre dans son uniforme terni par la poudre. Mais il cherchait précisément dans son conseil l'énergie qu'il n'avait plus. Brisé de fatigue, ses forces physiques épuisées, il retardait le moment d'agir. Loin de brusquer la décision des ministres, il différait d'en prendre une lui-même. On ne s'était donc arrêté à aucun parti et l'Empereur continuait d'exposer ses plans pour sa nouvelle campagne de France, quand on fut informé, probablement par Regnaud, de la motion de La Fayette et du vote de la Chambre. En une seule pensée, rapide comme l'éclair, Napoléon mesura toutes les conséquences de cet acte. « J'aurais dû congédier ces gens-là avant mon départ, dit-il. C'est fini. Ils vont perdre la France. » L'impression est la même chez les ministres. Un instant gagnés par son éloquence fascinatrice aux grands desseins de l'Empereur, ils les jugent maintenant impraticables. Davout lui-même, qui a parlé avec ardeur pour les mesures énergiques, violentes au besoin, s'intimide. Il lui vient des scrupules de légalité. Il réfléchit que, s'il faut dissoudre la Chambre par la force, c'est lui, ministre de la Guerre, qui sera chargé de cette exécution. Il re-

cule devant la responsabilité. « Le moment d'agir est passé, dit-il. La résolution des représentans est inconstitutionnelle, mais c'est un fait consommé. Il ne faut pas se flatter, dans les circonstances présentes, de refaire un 18 brumaire. Pour moi, je me refuserais d'en être l'instrument. » Le droit passait du côté de ceux qui avaient violé la loi. Napoléon, une heure auparavant en possession de tous les pouvoirs légaux, était constitutionnellement désarmé.

Après un instant de rêverie, l'Empereur dit : « Je vois que Regnaud ne m'avait pas trompé. J'abdiquerai s'il le faut. » Mais s'apercevant, au visage de ses ministres qui se détendait, bien qu'ils s'efforçassent de garder leur mine contrite, qu'il s'était en quelque sorte condamné par cet aveu d'impuissance, il ajouta vivement : « Cependant, avant de prendre un parti, il faudra voir ce que tout ça deviendra. » Puis il enjoignit à Regnaud de retourner à la Chambre pour calmer les représentans et se rendre compte de leur esprit. « Vous leur annoncerez, dit-il en substance, que l'armée, après de grands succès, a été prise de panique; qu'elle se rallie; que je suis venu à Paris pour me concerter avec mes ministres et avec les Chambres sur les moyens de rétablir le matériel de l'armée, sur les mesures législatives qu'exigent les circonstances; que le Conseil est réuni pour s'occuper des propositions à présenter aux Chambres. » Cette déclaration rédigée à la hâte et transcrite en double, l'Empereur chargea Carnot d'en donner lecture à la Chambre des pairs en même temps que Regnaud la communiquerait à la Chambre élective. Ce n'était là encore qu'un prétexte à temporiser. L'esprit de la Chambre, l'Empereur ne le connaissait que trop par tout ce qu'on lui en disait depuis le matin, et par la résolution qu'elle venait de prendre. Et, raisonnablement, il ne pouvait espérer qu'un message si embarrassé eût la moindre action sur les représentans.

La Chambre écouta le porte-paroles de l'Empereur avec convenance mais avec un silence de glace qui était une manifestation. Avant de quitter la tribune, Regnaud, assez maladroitement, car le document n'était certes pas de nature à réchauffer les cœurs, proposa de lire le bulletin de la bataille; il avait une épreuve du *Supplément au Moniteur* où allait paraître cette relation. « Quand on attend, s'écria un député, les renseignemens officiels que doivent donner les ministres, il paraît peu convenable que la

Chambre prenne connaissance des faits d'une manière aussi indirecte. » A une très grande majorité, les représentans refusèrent d'entendre la lecture. Puis, comme s'ils tenaient pour nulle la communication qu'avait faite Regnaud au nom de l'Empereur, ils passèrent à la discussion sur la façon dont on interrogerait les ministres.

Presque au même moment, entre une heure et demie et deux heures, Carnot faisait la même communication à la Chambre des pairs qui venait d'entrer en séance. La déclaration impériale, lue par ce ministre, d'une voix mal assurée, troubla profondément l'assemblée. On ne savait quel accueil y faire. Nul ne demandait la parole et chacun parlait à son voisin. Il y eut comme une tacite suspension de séance. C'est au milieu de cet effarement que le message de la Chambre des représentans fut remis au président Cambacérès. Il invita Thibaudeau, l'un des secrétaires, à en donner lecture. Après un instant d'hésitation qui se traduisit par un silence assez long, la Chambre des pairs se sentit soudain ranimée. Elle s'était faite le satellite de la Chambre élective; celle-ci la tirait d'embarras en lui marquant le parti à prendre. « La Chambre des représentans, s'écria Thibaudeau, donne un bel exemple. Nous devons nous empresser de partager ses sentimens et de les manifester. » « La résolution de la Chambre, dit Quinette, doit être appuyée et consolidée par une résolution semblable de la Chambre des pairs. » Pontécoulant et Boissy d'Anglas parlèrent dans le même sens. Lavalette, Rovigo, Sieyès, Drouot, d'autres encore étaient atterrés, mais ils n'étaient pas hommes de tribune. Seul le général de Valence eut le courage de prendre la parole. Pour parer à un vote par entraînement, il demanda le renvoi à une commission. Bien qu'appuyée à deux reprises par Carnot, cette proposition fut repoussée après une véhémente réplique de Boissy d'Anglas. Cambacérès, sentant que la situation devenait grave, s'était retiré sous prétexte de se rendre à l'Élysée. Le vice-président Lacépède, qui avait pris le fauteuil, mit les articles aux voix. Sur l'article II, déclarant traître à la patrie, quiconque tenterait de dissoudre les Chambres, Pontécoulant crut devoir motiver son vote ou plutôt en accentuer la signification. « Cette disposition, dit-il, est une dérogation formelle à l'Acte constitutionnel, mais je la vote sciemment et veux en encourir toute la responsabilité. » Pour la troisième fois, Valence demanda le renvoi à une commission,

invoquant le règlement qui interdisait à la Chambre toute délibération d'urgence. « C'est vous-même, interrompit Pontécoulant, qui violez le règlement en revenant sans cesse sur une décision prise par l'Assemblée. La nomination d'une commission a été rejetée. » Valence reprit la parole au milieu des murmures. « Je ne comprends pas, dit-il, je ne comprendrai jamais comment vous déclareriez traître à la patrie quiconque tenterait de dissoudre la représentation nationale! Qui nous menace? Qui? Est-ce le gouvernement?... » « C'est la canaille excitée par nos ennemis! s'exclama tout en feu Pontécoulant. Et d'ailleurs, si un ministre présentait un arrêté de dissolution, je me déclare dès à présent son accusateur. » « Il est indécent, dit Boissy d'Anglas, de revenir quatre fois sur la même proposition. Je demande que l'on passe aux voix et que celui qui entrave encore la décision de l'Assemblée soit rappelé à l'ordre. » On vota aussitôt une résolution conforme à celle de la Chambre des représentans, avec cette même clause que le texte en serait transmis à l'Empereur. L'article IV qui enjoignait aux ministres de se rendre à l'Assemblée fut cependant repoussé. Pontécoulant avait exprimé à cet égard des scrupules de légalité, lui qui assumait si allégrement la responsabilité de l'article II, attentat bien plus grave à la Constitution. Après avoir voté cette déclaration de guerre à l'Empereur, la Chambre des pairs suspendit la séance.

La Chambre des représentans était restée en permanence. On commençait à y manifester une vive irritation que les ministres ne se présentassent point selon l'invitation impérative qui leur en avait été faite. Sur la proposition de Jay, appuyée par Manuel et par Durbach, on vota l'envoi à chaque ministre nominativement d'un second message lui enjoignant de se rendre incontinent devant la Chambre. Entre temps, on engagea une discussion sur les mesures à prendre pour la sécurité de l'assemblée. « M. de La Fayette, dit Manuel, vous a proposé de faire appeler les chefs de la garde nationale. Mourir pour la patrie est un sort si beau qu'il n'est personne parmi nous qui ne s'en fît un titre de gloire et de bonheur. Mais nous devons nous conserver, non pour nous, mais pour la patrie. » Un député demanda que la Chambre nommât à l'instant un commandant de la garde nationale, le général Durosnel pouvant se refuser d'obéir au Parlement, sous prétexte qu'il n'était que commandant en second sous les ordres immédiats de l'Empereur. Le général Sébastiani insista pour

que l'on appelât les douze chefs de légion et qu'il leur fût enjoint de mettre chacun un bataillon sous les armes afin de protéger la représentation nationale. Le général Sorbier répliqua que l'on devait procéder régulièrement et s'adresser à Durosnel. L'ordonnateur Lefebvre, membre de la commission administrative de la Chambre, ferma la discussion en assurant que lui et ses collègues venaient d'inviter officiellement le général Durosnel à envoyer 500 grenadiers. Un autre membre de la commission, Gamon, ajouta que déjà était arrivé un bataillon de garde nationale qui faisait le service autour du palais.

Durosnel n'était pas responsable de cette prise d'armes insolite. Le chef d'état-major de la garde nationale, Tourton, grand ami de Fouché, se trouvait au Corps législatif quand La Fayette avait fait sa motion. Sans tarder, il avait insinué à Benjamin Delessert, qui cumulait le mandat de représentant avec le grade de chef de la 3e légion, qu'il serait « peut-être bon de prendre les mesures que commandait l'intérêt public. » Delessert quitta la Chambre incontinent, alla revêtir son uniforme, et après s'être concerté avec Billing, son chef d'état-major, il fit de sa propre autorité battre le rappel dans le quartier des Petits-Pères. Environ quatre cents gardes nationaux s'assemblèrent; il leur dit que la représentation nationale étant menacée, ils avaient mission de la protéger. Les gardes, croyant marcher en vertu d'un ordre régulier, s'acheminèrent sans objection vers le Palais-Bourbon; Delessert les rangea en bataille devant les grilles, face au pont de la Concorde et leur fit même distribuer des cartouches.

C'était un excès de précaution, car pour être redoutable la foule qui grossissait aux abords du Corps législatif était d'opinion trop divisée. D'ailleurs il lui manquait un chef ou un mot d'ordre. Tel groupe de curieux où les bourgeois et les boutiquiers se trouvaient en majorité approuvait la conduite des représentans. Ils pensaient que la Chambre, en se déclarant si résolument contre l'Empereur, l'allait contraindre à une nouvelle abdication, qui aurait pour conséquences la paix et la reprise des affaires. Avec le roi, que quelques-uns désiraient en secret et que d'autres se résignaient déjà à accepter, on aurait du moins la tranquillité! Ils jugeaient comme à la Bourse, où l'on saluait par une hausse de deux francs le plus cruel désastre qu'eussent éprouvé les armes françaises. Ces sentimens avaient dominé autour du Palais-Bourbon pendant une partie de l'après-midi,

car l'élément populaire y était encore peu nombreux. Dans les quartiers éloignés, les nouvelles avaient tardé à se répandre. Par une confusion explicable, le bruit avait même couru d'abord que c'était l'impératrice qui était arrivée à Paris. Vers quatre heures seulement, les ouvriers et les fédérés commencèrent à se porter en nombre vers l'Élysée et vers la Chambre. A mesure qu'ils apprenaient les incidens de la séance, ils manifestaient leur mécontentement par des sarcasmes et des menaces contre les représentans et des cris de « Vive l'Empereur ! » Malgré l'effroyable bulletin de la bataille qui venait de paraître en un supplément du *Moniteur* et en diverses feuilles volantes que l'on se passait de main en main et dont on faisait des lectures à haute voix, ceux-là n'étaient point découragés. La défaite exaltait leur patriotisme, avivait leur haine contre l'étranger, leurs colères contre ses partisans, et laissait entière leur confiance en l'Empereur. Ils voulaient la continuation de la guerre, mais tout leur espoir était Napoléon.

L'Empereur était informé d'instant en instant de tout ce qui se passait au Corps législatif et au Luxembourg. La défection de la Chambre des pairs l'affligea dans ses sentimens plus qu'elle ne déconcerta ses plans. Il ne comptait pas trouver un appui bien efficace dans la Chambre haute qu'il savait aussi déconsidérée déjà que naguère son Sénat. La nouvelle injonction des représentans aux ministres lui donna quelque colère. « Je vous défends de bouger, » dit-il. Tout de même, à moins de recourir à des mesures extrêmes, qu'il était bien loin de vouloir employer, il fallait céder. Après avoir assez longtemps hésité, il autorisa les ministres à se rendre au Corps législatif. Mais afin qu'ils ne parussent point obéir aux ordres factieux de la Chambre, il les y dépêcha comme porteurs d'un second message. D'après l'Acte additionnel, l'Empereur avait le pouvoir de se faire représenter au Parlement par des commissaires de son choix. Il adjoignit aux ministres le prince Lucien en qualité de commissaire extraordinaire. Ses ministres, dont il voyait l'abattement et dont il jugeait la tiédeur, lui semblaient désormais impuissans à défendre ses droits. Pour faire un dernier appel au patriotisme des Chambre , il avait plus de confiance dans l'ardeur et la fermeté de Lucien. « Allez, dit-il, et parlez de l'intérêt de la France, qui doit être cher à tous ses représentans. A votre retour, je prendrai le parti que me dictera mon devoir. »

L'Empereur quitta le salon pour aller respirer un peu sous les grands arbres du jardin. Lucien le suivit. Il avait accepté sa mission à contre-cœur; il jugeait qu'obtempérer à l'audacieuse sommation des députés en leur envoyant les ministres était déjà une sorte d'abdication. Seul à seul avec l'Empereur, il lui conseilla de nouveau de dissoudre la Chambre. A cette époque, le jardin de l'Élysée avait pour toute clôture un saut de loup et un petit mur très bas, en partie écroulé. La foule qui s'amassait dans l'avenue Marigny en criant : « Vive l'Empereur ! » et : « Des armes ! des armes ! » aperçut Napoléon au débouché de la grande allée. Les acclamations redoublèrent. « Eh bien ! dit Lucien, vous entendez ce peuple?... Un mot, et les ennemis de l'Empereur auront succombé. Il en est ainsi par toute la France. L'abandonnerez-vous aux factions? » L'Empereur s'arrêta, salua de la main la foule hurlante, et répondit à son frère, ému jusqu'aux larmes de la grandeur de ses paroles : « Suis-je plus qu'un homme pour ramener une Chambre égarée à l'union qui seule peut nous sauver? ou suis-je un misérable chef de parti pour allumer la guerre civile? Non! jamais! En brumaire, nous avons pu tirer l'épée pour le bien de la France. Pour le bien de la France, nous devons aujourd'hui jeter cette épée loin de nous. Essayez de ramener les Chambres; je puis tout avec elles. Sans elles, je pourrais beaucoup pour mon intérêt, mais je ne pourrais pas sauver la patrie. Allez, et je vous défends en sortant de haranguer ce peuple qui me demande des armes. Je tenterai tout pour la France; je ne veux rien tenter pour moi. »

Quelques instans après, l'Empereur exprima les mêmes sentimens à Benjamin Constant, qu'il avait mandé, et qu'il reçut dans le jardin. Les : « Vive l'Empereur ! » et les cris : « Aux armes ! » continuaient autour de l'Élysée. Benjamin Constant qui, le matin, avait considéré l'abdication comme funeste et qui, depuis la révolte de la Chambre, ne voyait plus d'autre issue, écoutait avec anxiété « ces manifestations d'un enthousiasme en quelque sorte sauvage. » Il songeait à l'unique, mais terrible ressource qui restait à Napoléon, s'il déchaînait la démagogie en l'excitant par les spoliations et le sang. « Cet homme, pensait-il, pourrait être le Marius de la France, et la France deviendrait le tombeau des nobles et peut-être le tombeau des étrangers. » L'Empereur avait longtemps gardé le silence, les yeux fixés sur la foule qui l'acclamait; il dit soudain : « Vous les voyez ! ce

n'est pas eux que j'ai comblés d'honneurs et gorgés d'argent. Que me doivent-ils ? Je les ai trouvés, je les ai laissés pauvres. Mais l'instinct de la nécessité les éclaire, la voix du pays parle en eux. Si je le veux, dans une heure, la Chambre rebelle n'existera plus... Mais la vie d'un homme ne vaut pas ce prix. Je ne veux pas être le roi de la Jacquerie. Je ne suis pas revenu de l'île d'Elbe pour que Paris soit inondé de sang. »

VI

Il était six heures quand Lucien, accompagné des ministres de l'Intérieur, des Affaires étrangères, de la Guerre et de la Police, entra dans la salle des séances. La nouvelle qu'une foule énorme acclamait l'Empereur autour de l'Élysée avait jeté l'alarme parmi les députés. Le bruit courait que des ordres étaient donnés d'assembler les dépôts de la vieille garde et deux bataillons de tirailleurs fédérés pour les faire marcher contre la Chambre. A l'arrivée du Président des Cinq-Cents au 18 brumaire, chacun sentit un léger frisson; on regardait instinctivement si derrière les commissaires de l'Empereur ne luisaient pas des baïonnettes. L'assemblée reprit son assurance en voyant l'attitude embarrassée de Lucien et la sérénité de Fouché. Sur la demande du prince, la Chambre se forma en comité secret. Lucien lut le message où l'Empereur disait en substance que les négociations allaient être rouvertes pour mettre un terme à la guerre, si cela était compatible avec l'indépendance et l'honneur de la nation, et que le prince Lucien et les ministres étaient chargés de donner à la Chambre tous les renseignemens qu'elle pourrait désirer. « La plus grande union est nécessaire, terminait l'Empereur, et je compte sur la coopération et le patriotisme des Chambres et sur leur attachement à ma personne. » Lucien acheva cette lecture par un appel à l'union entre les corps politiques, puis Davout, Caulaincourt et Carnot, montant tour à tour à la tribune, donnèrent quelques renseignemens d'un optimisme timide sur les ressources militaires et les espérances diplomatiques.

Jay, l'homme de Fouché, prit la parole. « Je ne me dissimule pas, dit-il avec emphase, le danger auquel je m'expose, si la proposition que je vais faire n'est pas soutenue par la Chambre tout entière. Mais dussé-je essuyer le même sort que les anciens

députés de la Gironde, je ne reculerai pas devant mon devoir. Avant d'émettre ma proposition, je prie le Président d'interpeller les ministres de déclarer avec franchise s'ils pensent que la France peut résister aux armées combinées de l'Europe, et si la présence de Napoléon n'est pas un obstacle invincible à la paix? »

Fouché avait posé la question par la bouche de son compère Jay. Il se chargea lui-même de la réponse. Tandis que les ministres, hésitans, se consultaient du regard, le traître, sans leur laisser le temps de prendre un parti, vint à la tribune et dit négligemment que « les ministres n'avaient rien à ajouter à leurs rapports antérieurs. » Prenant acte de cette déclaration évasive, Jay montra l'armée décimée, épuisée, incapable d'opposer une résistance efficace à l'étranger, dont les forces croîtraient chaque jour, et rappela les manifestes des puissances, « qui s'étaient coalisées non contre l'indépendance de la nation française, mais contre la seule personne de Napoléon. » Encouragé par l'approbation de la Chambre, il interpella Lucien : « Vous, prince, s'écria-t-il, qui avez montré un noble caractère dans l'une et l'autre fortune, souvenez-vous que vous êtes Français, que tout doit céder à l'amour de la patrie. Retournez vers votre frère, dites-lui que l'Assemblée des représentans du peuple attend de lui une résolution qui lui fera plus d'honneur dans l'avenir que ses nombreuses victoires; dites-lui qu'en abdiquant le pouvoir, il peut sauver la France, qui a fait pour lui de si grands et de si pénibles sacrifices. »

Le coup était porté. Lucien tenta d'y parer. Il opposa aux paroles de Jay sur la désorganisation de l'armée le tableau des ressources qui restaient en hommes et en matériel. « Quant à l'étranger, conclut-il, quelle confiance pouvez-vous avoir dans ses déclarations. Ils ne combattent, disent-ils, que contre l'Empereur. Quelle dérision ! C'est pour envahir la France, c'est pour se partager ses provinces que les puissances se sont armées. Je le répète, ce n'est pas Napoléon que l'Europe veut attaquer, c'est la nation française. Et on propose à la France d'abandonner son Empereur ! On l'exposerait devant le tribunal des peuples à un jugement sévère sur son inconstance et sa légèreté. » A ces mots, La Fayette se lève et s'écrie avec véhémence : « C'est une assertion calomnieuse ! Comment a-t-on osé accuser la nation d'avoir été légère et peu persévérante à l'égard de Napoléon ? Elle l'a suivi

dans les sables d'Égypte et dans les déserts de Russie. Et c'est pour l'avoir suivi qu'elle a à regretter le sang de trois millions de Français ! »

Le discours de Lucien, très habile et très éloquent, avait presque ramené l'Assemblée; sa dernière phrase, qui provoqua la dure réponse de La Fayette, ruina tout l'effet obtenu. Le prince, interdit, ne trouva rien à répliquer. Manuel, Dupin, Lacoste, Girod de l'Ain parlèrent dans le même sens que Jay, appuyant plus ou moins sa motion qu'une députation fût envoyée à l'Empereur pour lui demander d'abdiquer et lui signifier que, s'il s'y refusait, on prononcerait la déchéance. Bien que gagnés à cette proposition, les députés reculèrent au moment de l'adopter; d'un accord tacite, elle fut temporairement écartée sans être mise aux voix. Comme mesure provisoire, on décida la nomination d'une commission de cinq membres de chaque Chambre pour être associée aux délibérations du conseil des ministres.

La séance redevenue publique à huit heures du soir, la Chambre arrêta que ses délégués seraient son président, Lanjuinais, et ses quatre vice-présidens La Fayette, Flaugergues, Dupont de l'Eure et le général Grenier. Entre temps, Davout crut devoir faire cette déclaration à la tribune : « J'apprends que des malveillans font courir le bruit que j'ai fait avancer des troupes pour cerner l'Assemblée. Ce bruit est injurieux à l'Empereur et à son ministre, qui est bon Français. » De son côté, le général Durosnel, commandant en second la garde nationale, rédigea, sans en référer à l'Empereur ni au ministre de l'Intérieur, un ordre du jour commençant par ces mots : « Au moment où les Chambres vont délibérer sur les moyens de sauver la patrie, il faut que leurs délibérations puissent être calmes; en conséquence, les postes de la garde nationale y seront doublés, et MM. les chefs de légion tiendront dans chaque mairie une réserve commandée par un capitaine, pour se porter partout où le besoin pourrait l'exiger. » Ces déclarations, ces mesures protectrices, ces adhésions détournées, tout cela n'était point fait, il s'en fallait, pour fléchir l'opposition factieuse des députés.

Du Corps législatif, Lucien et les ministres se rendirent à huit heures et demie à la Chambre des pairs, qui se forma en comité secret. La séance fut très courte. Les commissaires de l'Empereur se bornèrent à lire le message et à inviter la Chambre haute à désigner ses cinq délégués au conseil des ministres. On

élut Boissy d'Anglas, Thibaudeau et les généraux Drouot, Dejean et Andréossy.

Lucien retourna à l'Élysée. L'Empereur avait dîné seul, en présence de la princesse Hortense. L'animation qu'il avait montrée tout le jour cédait à la fatigue physique. Il était triste et abattu, causait peu; sa pensée flottante semblait incapable de se fixer pour une décision quelconque. Tantôt il déclarait vouloir user de ses droits constitutionnels contre la Chambre insurgée, tantôt il parlait d'en finir tout de suite par une seconde abdication. Hortense lui ayant conseillé de prendre des sûretés en écrivant à l'Empereur d'Autriche, ou au Czar, il dit avec force : « Jamais je n'écrirai à mon beau-père. Je lui en veux trop de m'avoir privé de ma femme et de mon fils. C'est trop cruel! Alexandre n'est qu'un homme; si j'en suis réduit là, j'aime mieux m'adresser à un peuple, à l'Angleterre. » Lucien lui rendit compte de sa mission sans rien dissimuler des sentimens ouvertement hostiles, presque haineux, de l'Assemblée. « La Chambre, conclut-il, s'est prononcée trop fortement pour qu'il y ait espoir de la ramener. Dans vingt-quatre heures, l'autorité de l'Empereur ou celle de la Chambre doit avoir cessé. Il n'y a que la dissolution ou l'abdication. » C'était aussi l'avis de Bassano et de Caulaincourt, présens à l'entretien. Mais, tandis que Lucien insistait énergiquement pour un coup de force, les deux ministres conseillaient le parti contraire avec une égale fermeté. Ils insinuèrent même que si l'Empereur tardait trop à se soumettre, on prononcerait sa déchéance. « Ils n'oseraient! » dit Napoléon avec un accent qui décelait plus de doute que de conviction.

Cette journée, déjà si remplie, n'était pas terminée. A onze heures, les princes Joseph et Lucien, tous les ministres et les dix délégués des Chambres se réunirent sous la présidence de Cambacérès dans la grande salle du Conseil d'État aux Tuileries. Les ministres n'avaient eu ni le temps ni la liberté d'esprit de méditer « les moyens de salut public, » qui devaient faire l'objet de la délibération. Leur embarras était extrême. Pour dire quelque chose, ils déclarèrent que les ministres d'État proposeraient à la Chambre les mesures propres à fournir des hommes et de l'argent et à contenir les ennemis de l'intérieur. On approuva à l'unanimité cette vague déclaration, bien qu'elle fût loin de répondre à l'attente de La Fayette et de ses collègues de la Chambre.

Pour eux, le seul « moyen de salut public » était l'abdication. On arriva à en parler, d'abord implicitement. Thibaudeau demanda qu'il fût posé en principe que l'on sacrifierait tout pour la patrie, sauf la liberté constitutionnelle et l'intégrité du territoire. Cette motion, qui impliquait que l'on était prêt à sacrifier l'Empereur, fut votée à une voix de majorité. L'un des députés proposa ensuite d'envoyer au quartier général ennemi des négociateurs au nom des Chambres, puisque les puissances ne voulaient pas traiter avec Napoléon. Seul de ses collègues du Cabinet, Fouché appuya cette motion. Les autres ministres, retenus par un reste de pudeur, objectèrent que ce serait prononcer de fait la déchéance. La proposition fut repoussée, puis reprise et votée par seize voix contre cinq, grâce à ce correctif illusoire que les plénipotentiaires des Chambres seraient nommés avec le consentement de l'Empereur.

La discussion avait échauffé les esprits. La Fayette jugea le moment opportun pour aborder ouvertement le sujet de l'abdication. Lucien l'interrompit : « Si les amis de l'Empereur, dit-il, avaient cru son abdication nécessaire au salut de la France, ils auraient été les premiers à la lui demander. » « C'est parler en vrai Français, reprit La Fayette. J'adopte cette idée. Je demande que nous allions tous chez l'Empereur lui dire que son abdication est devenue nécessaire aux intérêts de la patrie. » Malgré l'insistance de Flaugergues et de Lanjuinais, Cambacérès se défendit de mettre aux voix « une motion de cette espèce. » On se sépara à trois heures du matin, avec la certitude que le jour qui se levait verrait la chute de Napoléon.

HENRY HOUSSAYE.

DANTE ET LA MUSIQUE

Le sujet a deux aspects, ou deux faces. Il faut premièrement le prendre par le dehors : chercher quand et comment la musique s'est en quelque sorte appliquée soit aux personnages, soit aux paroles dantesques. Nous tâcherons ensuite, — et c'est le dedans ou le cœur d'une telle étude, — de saisir ce qu'il y a de musical ou de musique dans l'œuvre de Dante, dans son génie et dans son âme même.

I

L'un des premiers compositeurs connus, peut-être le premier, qui s'inspira de la *Divine Comédie*, se nommait Vincenzo Galilei. Père de l'illustre astronome, auteur d'un « Discours sur la musique ancienne et moderne, » qui fit grand bruit, il compte, avec les Peri, les Caccini et autres, parmi les membres du cénacle ou de la « camerata » florentine où naquit l'opéra. Galilei avait choisi l'épisode d'Ugolin. Il le chanta lui-même, accompagné par un petit orchestre de violes. On dit que sa voix était belle et que son visage ressemblait à sa voix. Son œuvre est perdue, et Verdi, peu d'années avant de mourir, la fit rechercher en vain. C'est dommage : elle avait, paraît-il, quelque rudesse et sentait un peu trop l'antiquité. Mais elle serait pour nous un exemple, et non des moindres sans doute, de la monodie récitative et du style alors nouveau (1).

(1) Voir, pour plus de détails sur l'œuvre de Galilée, l'ouvrage remarquable et que nous avons cité souvent, de M. Romain Rolland : *les Origines du drame lyrique moderne. Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti.*

Deux cents années s'écoulèrent ensuite sans qu'à la poésie dantesque la musique fît écho. La cantate et l'oratorio tiraient leurs sujets des Écritures; l'antiquité fournissait à l'opéra les siens. Mais notre siècle musical, — j'entends celui qui s'achève à peine et peut encore s'appeler nôtre, — s'est quelquefois souvenu de Dante. Un des plus beaux poèmes symphoniques de Liszt est inspiré par la *Divine Comédie*. Le théâtre fut moins heureux. Sans parler d'un opéra de Benjamin Godard, qui n'a de Dante que le nom, il faut avouer que le compositeur d'*Hamlet* se reconnaît à peine, et seulement au début, dans *Françoise de Rimini*. Pourtant (nous citons ici notre collaborateur M. de Wyzewa) : « Seule la musique, au théâtre, serait capable de nous faire pénétrer dans les deux cœurs de Paolo et de Francesca. Je dirai plus : chez Dante même, l'immortelle vie qui anime pour nous ce « couple désolé, » ne tient pas à la vigueur tragique du récit, ni à la justesse de l'accent, ni à la beauté des images : elle tient toute à la puissante et sensuelle musique dont le poète a su animer ses vers. » Rien n'est plus exact, et toutes les fois qu'une traduction lyrique de l'immortel épisode vous en semblera la trahison, c'est donc le musicien que vous devrez accuser plutôt que la musique elle-même.

Mais deux fois au moins la musique, et la musique italienne, a bien servi la parole, cette parole de Dante, admirable entre toutes celles qui tombèrent jamais des lèvres de l'Italie. La première fois, c'est dans une œuvre d'un homme qui fut grand par le génie le plus contraire à celui de Dante et qui règne en quelque sorte sur l'autre hémisphère de l'idéal italien. Cet homme est Rossini; son œuvre, c'est *Otello*. La page la plus belle d'*Otello* (qui ne compte guère que deux très belles pages), n'est peut-être pas la romance du Saule, mais, peu d'instans auparavant, le chant du gondolier qui passe sous la fenêtre de Desdemona.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice,
Nella miseria.

L'effet dramatique de ce passage et de ce chant est sans pareil. Dans l'absurde *libretto* qui semble une parodie de Shakspeare, les trois vers de Dante viennent tout à coup jeter un éclair unique de vérité et de vie. Et sa lueur porte loin. Elle

nous découvre, un instant rapprochées, deux héroïnes inégalement pures, mais douces, et tristes, et touchantes également : Françoise et Desdemone, sœurs par leur infortune et par notre pitié.

L'effet musical n'est pas moindre, et sublime est ici la mélodie, ou plutôt la mélopée.

C'est bien une mélopée qu'il fallait : je veux dire le contraire d'un couplet ou d'une romance; quelque chose de vague et surtout de populaire, afin que le peuple s'unît à l'angoisse de la jeune patricienne et que la cité semblât partager la détresse de son enfant. Ainsi la beauté dramatique, humaine, s'accroît de cette beauté des choses et des lieux que j'allais, mais que je n'ose plus dire immortelle, puisque à Venise justement elle se meurt. Elle est bien, la triste cantilène, de celles qui flottent dans les nuits de Venise et sur ses eaux. Libre et comme improvisée, elle a des éclats, des écarts aussi qui déchirent. Qu'elle traîne les sons, ou les précipite, ou les brise; soit qu'elle s'élance vers les notes hautes, soit que sur celles du bas elle retombe et s'écrase, tantôt elle fond le cœur et tantôt elle le fend. L'admirable chant a des résonances lointaines. Il fait un sombre pendant à la chanson matinale et claire qu'au début de *Guillaume Tell*, une barque aussi porte sur d'autres flots. Il est le signe enfin d'une rencontre encore plus glorieuse et peut-être unique entre deux génies, entre les deux génies de la race. Voilà la seule page rossinienne où la rieuse Italie se soit souvenue de l'Italie dolente et ne l'ait pas seulement comprise, mais égalée. Est-ce la poésie qui porta si haut la musique? Peut-être; mais la musique alors ne fut pas ingrate. Les sons ont agrandi, creusé la parole déjà si vaste et si profonde. Ils ont ajouté à son âme, et c'est unie à la musique de Rossini, que, depuis un siècle bientôt, la maxime de Dante étend son voile de mélancolie, non seulement sur le front de « Desdemona pensive, » mais sur celui de tout infortuné qui se souvient du bonheur.

L'autre page de musique, et de musique italienne, inspirée par la poésie de Dante et digne d'elle, est une des dernières œuvres de Verdi : les *Laudes* à la Vierge, récitées par saint Bernard au début du dernier chant du *Paradis*. La prière est écrite pour quatre voix de femmes sans accompagnement « *Voci bianche*, » dit la partition. Elle dit mal, car la beauté de ce quatuor vocal consiste au contraire dans la délicatesse et la variété

du coloris. « *Vergine madre, figlia del tuo figlio.* » Ainsi commence la première terzine, et dans la transparence de l'accord parfait, à travers la tonalité claire, on voit rayonner la pureté de la « Vierge mère, fille de son fils. » L'oraison continue : les humbles vocables alternent avec les appellations de magnificence, et la musique donne aux unes plus de retentissement, aux autres plus de timidité. « *Donna, sei tanto grande e tanto vali!* Dame! vous êtes si grande et si précieuse! » Entonnée par les quatre voix tour à tour, l'affirmation monte comme une fanfare; mais, si la direction du mouvement, la fermeté de l'attaque fait l'apostrophe éclatante, le mode mineur l'attendrit, et la gloire de l'élue apparaît comme tempérée par la modestie de la femme. En cette longue supplique, la musique embellit encore tous les titres que la poésie prodigue à la madone et les vertus dont elle la pare. Bien que mélodique et chantante, cette musique ne consiste guère qu'en des accords. Le style *a capella* convenait, si même il ne s'imposait, à ce sujet, à ces paroles, et par la recherche même de l'archaïsme, la polyphonie de Verdi est délicieuse ici de spiritualité mystique, comme la mélopée rossinienne est ailleurs, nous venons de le voir, sublime de douloureuse et tragique humanité.

II

« Le poème de Dante est un chant. C'est Tieck qui l'appelle un mystique et insondable chant, et tel est littéralement son caractère... Je donne à Dante ma plus haute louange quand je dis de sa *Divine Comédie* qu'elle est, en tout sens, essentiellement un chant. Dans le son même qu'elle rend, il y a un *canto fermo;* elle procède comme par un chant. Le langage, sa simple *terza rima*, sans doute l'aidait en ceci. On lit tout du long naturellement avec une sorte de psalmodie. Mais j'ajoute qu'il n'en pouvait être autrement; car l'essence et la matière de l'œuvre sont elles-mêmes rythmiques. Sa profondeur, et sa passion ravie, et sa sincérité la font musicale. Allez assez profond, il y a de la musique partout... Dante est le porte-parole du moyen âge; la pensée dont on vivait alors s'élève là, en musique éternelle... Dante, l'homme italien, a été envoyé dans notre monde pour incarner musicalement la religion du moyen âge, la religion de notre moderne Europe et sa vie intérieure. »

Ainsi parle Carlyle, dans son livre des *Héros* (1). Et comme un jour nous méditions cette page, voici que nous reçûmes d'Italie, et d'un Italien, musicien et poète, une lettre, digne aussi d'être citée : « Dante et la musique ! nous écrivait M. Arrigo Boito, que de fois j'y ai songé ! Comment ne s'est-il pas trouvé jusqu'ici, à travers six siècles de lecture, un lecteur de la *Divine Comédie* assez musicien pour sentir la beauté de ce thème et la nécessité de le proclamer !... Prenez-y garde : Dante a créé la polyphonie de l'idée ; ou, pour mieux dire, le sentiment, la pensée et la parole s'incarnent chez lui si miraculeusement, que cette trinité ne fait plus qu'une unité, un accord de trois sons, parfait, où le sentiment, lequel est l'élément musical, prédomine. La divination par laquelle il choisit la parole ; la place que cette parole occupe, ses liens mystérieux avec les vocables, les rythmes, les assonances, les rimes qui précèdent et qui suivent, tout cela, et quelque chose de plus secret encore, donne au tercet de Dante la valeur d'une véritable musique de musicien. Il opère avec les mots le même prodige que votre divin Mozart et mon divin Sébastien Bach opéraient avec les notes, et de la même manière. Mais, des trois, il est le plus divin. Mozart et Bach n'ont pas dépassé la région de leur art ; Dante est monté plus haut que celle du sien... Il a touché, franchi les limites de la connaissance... Dans le cénacle des musiciens *in partibus*, ce convive-là n'a pas de place. Il est trop grand. Un seul serait digne de s'asseoir au pied de son lit tricliniaire : c'est Léonard, ce magicien qui savait tout, lui aussi, et qui dépassa, lui aussi, les connaissances de son siècle et presque du nôtre. »

Voilà, n'est-ce pas, des paroles assez éloquentes, et plutôt que d'y ajouter rien et de les affaiblir, il n'y avait qu'à les répéter.

Cela, c'est la part de la musique dans la poésie de Dante ; c'est ce qu'on pourrait appeler la musicalité de son génie. Cherchons maintenant ce qui dans le poème dantesque a trait aux musiciens, aux genres musicaux, à l'idée enfin ou à l'idéal que le poète avait de la musique en soi.

III

Il n'y a pas de musique dans l'Enfer de Dante. Serait-ce parce que dans l'Enfer tout est souffrance ? Non pas, et jamais la

(1) Traduction Izoulet.

musique ne fut incompatible avec la douleur. La raison véritable, et métaphysique plutôt que morale, c'est que dans l'Enfer, — Job l'a dit, croyons-nous, le premier, — tout est désordre. Mais le Purgatoire, et le Paradis plus encore, baignent dans la musique autant que dans la clarté

Una melodia dolce correva
Per l'aer luminoso.

Voilà le Purgatoire et surtout le Paradis; voilà les deux sortes d'impressions et les doubles délices éprouvées par le mystique voyageur. Les âmes se révèlent à lui comme des voix et comme des rayons ou des flammes, et malgré les splendeurs qui souvent l'éblouissent, il semble que Dante soit encore moins touché, moins ravi par la lumière que par les sons. Tout, jusqu'à la brise elle-même, est pour lui mélodie. A peine a-t-il commencé de gravir les degrés qui mènent au quatrième cercle du Purgatoire, qu'il sent près de lui comme un battement d'ailes, et, dans le vent qui lui souffle au visage, il entend : « Heureux les pacifiques, ceux qui n'ont pas de colère (1). » Entre les phénomènes lumineux et les phénomènes sonores, la relation, la proportion même est constante. Au troisième cercle du Paradis, dans l'obscure clarté de la lune, un *Ave Maria*, soupiré par Piccarda Donati, s'évanouit comme la lueur de l'astre pâle. La correspondance peut même aller jusqu'à l'identité. Il arrive que Dante mêle indifféremment les images de l'un et de l'autre ordre :

E come in fiamma favilla si vede,
E come in voce voce si discerne (2).

ou que dans un seul vers :

Si del cantare e si del fiammeggiarsi (3),

il unisse l'une et l'autre beauté et célèbre la double merveille, rayonnante et chantante à la fois. Il l'écoute et la contemple avec transport au vingt-septième chant du *Purgatoire :*

(1) E tosto ch' io al primo grado fui,
Senti'mi presso quasi un muover d'ala
E ventarmi nel volto e dir : *Beati*
Pacifici, che son senza ira mala.

(*Purgat.* XVII.)

(2) *Parad.*, VIII.
(3) *Parad.*, XII.

L'ange du Seigneur nous apparut joyeux. Hors de la flamme, il se tenait sur la rive et chantait : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, » mais d'une voix plus puissante que la nôtre... Et mon doux Père, pour m'encourager, allait parlant toujours de Béatrice, et disant : « Il me semble déjà voir ses yeux. » Une voix nous guidait, qui chantait sur l'autre rive, et nous, n'écoutant qu'elle, nous sortîmes du feu à l'endroit où l'on montait.

Venite, benedicti Patris mei. Ces paroles se firent entendre au milieu d'une lumière qui était là si vive, que nos yeux furent vaincus et ne purent la regarder (1).

Quelle musique, sur ces paroles, Dante peut-il avoir entendue ? Sans doute une mélodie grégorienne qui se trouve dans les plus anciens manuscrits et se chante à *Laudes*, au *Benedictus* de la *Feria* 2ª, le premier dimanche de Carême. C'est la même qu'en lisant le poète on croit entendre encore. Mais une autre, qu'on ne saurait non plus séparer de ce texte, chante aussi dans la mémoire : je veux parler de la célèbre phrase de *Judex* dans *Mors et Vita*. Et parce qu'ici la musique de Gounod met une sorte d'auréole autour de l'antienne liturgique, parce que l'accompagnement environne la mélodie comme d'une gloire, la phrase en question rappelle et n'est pas loin de reproduire justement cette combinaison des sons et de la lumière que Dante a si tendrement aimée.

J'ai vu, dit-il ailleurs, j'ai vu des éclairs vivans et vainqueurs se faire de nous un centre et d'eux-mêmes une couronne. Plus douce était leur voix que leur aspect n'était éclatant... Dans le royaume du ciel, d'où je reviens, il y a des joies si précieuses et si belles, qu'on ne peut les emporter en quittant ce séjour; et le chant de ces flammes est du nombre (2).

Ainsi la musique le ravit encore plus que ne fait la lumière et leur union surtout lui paraît un tel miracle, qu'il ne peut l'imaginer hors du Paradis.

Autour du pèlerin qui prête l'oreille, tout chante et tout est

(1) Toutes les citations du *Purgatoire* sont empruntées à la belle traduction d'Ozanam.

(2) Io vidi più fulgor', vivi e vincenti
Far di noi centro e di sè far corona,
Più dolci in voce che in vista lucenti
. . . . . .
Nella corte del ciel, dond'io rivegno,
Si trovan molte gioie care e belle
Tanto, che non si posson trar del regno,
E il canto di quei lumi era di quelle. (*Parad.*, x.)

chanté. Quelquefois il entend sans voir (1). Les oraisons, les hymnes, les psaumes, les béatitudes sont mélodie. Un récit même de la Genèse : l'histoire du Paradis terrestre, devient une *canzone* sur les lèvres de Matelda, la gentille dame qui va seulette, « *come donna innamorata,* » et marche le long d'un ruisseau, cueillant des fleurs et chantant : « *Beati quorum tecta sunt peccata.* » Dante a fait chanter les princes, les rois et les empereurs : ceux du moyen âge et ceux, y compris Justinien, des premiers siècles ou de l'antiquité. Il a fait chanter les prophètes, les apôtres et les anges; les vertus cardinales et théologales : une au moins de celles-ci, la charité, sans doute parce que plus encore que les deux autres elle est sentiment et que le sentiment forme l'essence de la musique. Un concert s'élève après que Dante, interrogé sur l'espérance par saint Jacques et sur l'amour par saint Jean l'Évangéliste, a répondu, et saint Pierre, l'ayant interrogé sur la foi, l'illumine à trois reprises de sa propre clarté et le bénit en chantant.

Que d'ombres, ou plutôt que de lumières chantantes, le poète rencontre et salue! Au dire de ses biographes, il avait connu les meilleurs musiciens de son siècle (2). Dans le Purgatoire et dans le Paradis — car il n'en mit pas un seul en Enfer — il est heureux de les retrouver et de les écouter encore. Voici Belacqua, le fameux luthier, dont l'habileté n'eut d'égale que la paresse. Au seuil du Paradis, il attend son salut éternel, dont il a trop différé le soin quand il était sur la terre et qu'il remettait jusqu'au dernier moment les utiles soupirs (*Perche indugiai al fin li buon sospiri*). Plus heureux et déjà sauvé, voici Folchetto, l'amoureux trouvère de Provence, dont la voix réjouit le ciel, mêlée aux cantiques des Séraphins, « ces flammes pieuses qui se font un manteau de leurs ailes. » Le Purgatoire garde encore un autre troubadour, Arnaldo Daniello, qui se nomme à Dante en ce vers provençal, adorable de musique et de mélancolie : *Jeu sui Arnaut, que plore et vai chantan.*

Est-il enfin, dans *la Divine Comédie*, une plus douce et plus

(1) E verso noi volar furon sentiti,
Non però visti, spiriti, parlando
Alla mensa d'amor cortesi inviti. (*Purgat.*, XIII.)

(2) « Dante sommamente si dilettò in suoni ed in canti nella sua giovinezza, e ciascuno che a quei tempi era ottimo cantore e suonatore fu suo amico ed ebbe sua usanza. »

(Boccace, *Vita di Dante.*)

mélodieuse figure que celle de Casella? Du moins il n'en est pas une autre que Dante ait plus de plaisir et d'émotion à revoir, tant il aima le musicien et tant il en fut aimé.

« *Casella mio,* » si quelque loi nouvelle ne t'enlève pas la mémoire et l'usage des chants d'amour, de ces chants qui naguère apaisaient en moi toute peine, oh! qu'il te plaise, en chantant, de consoler mon âme, qui d'être venue ici, portant le poids du corps, éprouve une telle lassitude!

Aussitôt Casella se met à chanter, et le chant de cette âme courtoise n'est autre que l'admirable *canzone* de Dante lui-même : *Amor che mi ragiona nella mente.* Casella, sans doute, l'avait mise en musique sur la terre, et même après la mort il n'avait pu l'oublier. L'exquise rencontre a lieu dans le second chant du *Purgatoire.* Et c'est l'honneur de la musique, que Dante, à peine sorti de l'Enfer, ne sache déjà plus se passer d'elle, et c'est l'honneur des musiciens que l'un d'eux soit parmi les êtres que Dante a le plus aimés.

IV

Aucune des formes de l'art n'est étrangère au poète de la *Divine Comédie*, et ces formes, de son temps même, eurent plus de richesse et de variété qu'on ne pourrait croire. « Les tendances musicales du XIIIe siècle, a dit avec raison M. Gevaert, étaient éminemment favorables à l'art du chant. Les compositions de cette époque n'étaient pas exclusivement harmoniques. Nous possédons dans la notation originale une foule de chansons françaises composées entre 1200 et 1350. Ce sont, avec les *cantigas* du roi de Castille Alphonse le Sage, les plus anciens spécimens authentiques de mélodie profane qui soient parvenus jusqu'à nous. » Il est donc vrai que l'art du XIIIe siècle n'était pas exclusivement harmonique; mais il pouvait l'être, et nous trouvons dans la *Divine Comédie* des exemples tantôt d'harmonie vocale et tantôt de monodie.

C'est un *solo* sans accompagnement que la *canzone* de Casella. Matelda chante à voix seule aussi, parmi les fleurs « dont sa route est peinte, » et le poète, sensible à la diction non moins qu'à la musique, la prie de s'approcher afin qu'il saisisse mieux les paroles et que « le doux son » arrive à son oreille « *coi suoi intendimenti.* » Mais Dante goûte également le charme que les

instrumens ajoutent à la voix : *voce mista al dolce suono.* Tantôt il définit les rapports de l'accompagnement et du chant :

E come a buon cantor buon citarista
Fa seguitar lo guizzo della corda,
In che più di piacer lo canto acquista (1).

Tantôt (*Purg.* IX, *in fine*) il note avec justesse l'impression que nous cause l'accompagnement instrumental, « quand le chant se marie à l'orgue, et que tantôt on entend les paroles, tantôt on ne les entend plus. »

Dans une vallée fleurie, à la tombée du jour, Pierre III d'Aragon et Charles Ier, comte de Provence, entonnent ensemble le *Salve Regina.*

Quel... che s'accorda
Cantando con colui,

porte le texte. « *S'accorda* » signifie peut être l'unisson, peut-être cette forme primitive de la polyphonie à deux voix qu'on appelait le *déchant.* Quant à l'unisson véritable, et nombreux, on le rencontre souvent dans la *Divine Comédie.* Nous en citerons deux exemples entre tous admirables. Au second chant du *Purgatoire*, sur une mer frissonnante et que l'aube colore, Dante voit s'approcher une barque légère. Un ange de lumière et qui semble un « oiseau divin, » n'ayant pour rames et pour voiles que ses ailes, la conduit. Plus de cent âmes y sont assises et toutes chantent ensemble, *ad una voce*, le psaume : *In exitu Israël de Egypto.* Ailleurs — c'est au seizième chant du *Purgatoire* — le poète entend des voix :

Chacune semblait demander paix et miséricorde à l'Agneau de Dieu qui lave les péchés du monde.

Agnus Dei, ainsi commençaient toutes leurs invocations; une seule parole était sur toutes les lèvres, avec un seul rythme, de sorte qu'entre ces âmes la concorde semblait parfaite.

Una parola in tutte era ed un modo,
Si che pareva tra esse ogni concordia.

En peu de mots voilà toute la définition et toute la psychologie, ou tout l'*éthos*, d'une des principales formes de la musique, d'une

(1) *Parad.*, XX.

des catégories de l'idéal sonore. L'âme du moyen âge s'exprima par elle et Dante fut témoin de sa gloire : c'est le chant grégorien, ou plain-chant, plus « concordant », plus unanime encore que ne le sera la polyphonie du XVIe siècle, car dans l'une les voix chantent ensemble, mais dans l'autre elles chantent pareillement.

Voici maintenant de véritables cantates, pour *soli* et chœurs. Pierre d'Aragon et Charles de Provence ont achevé le *Salve Regina*. Dans le silence, le poète écoute en vain, ou, plus littéralement, il ressent l'inutilité même d'écouter :

Quand' io incominciai a render vano
L'udire...

Parole de musicien encore plus que de poète, comme si l'oreille de l'homme n'était faite que pour la musique, et que celle-ci méritât seule d'être entendue. Bientôt elle recommence. Une âme s'est levée, les mains jointes vers l'Orient ; l'hymne *Te lucis ante* s'échappe dévotement de ses lèvres, et d'autres âmes, semblables à des coryphées, âmes de princes et de rois, lui répondent avec la même dévotion et la même douceur.

Il arrive aussi, comme dans la lyrique chorale des Grecs, que le chant se mêle à la danse :

Tre donne in giro...
Venian danzando.

Ces trois femmes qui viennent en dansant : l'une vêtue de rouge feu, l'autre d'émeraude et la troisième d'un blanc de neige, sont les vertus théologales. Elles dansent toutes les trois, mais la charité seule chante. Ailleurs encore les sons provoquent des mouvemens ; la musique fixe des figures féminines en des attitudes charmantes : muettes, aux écoutes, elles suspendent leurs pas un instant pour les reprendre aussitôt, les réglant sur la mélodie qu'elles avaient perdue et qu'elles retrouvent (1).

« *Volgi, Beatrice, volgi gli occhi santi,* »
Era la lor canzone, « *al tuo fedele,*
Che, per vederti ha mossi passi tanti. » (*Purg.* XXXI.)

(1) Donne mi parver non da ballo sciolte,
Ma che s'arrestin tacite ascoltando
Fin che le nuove note hanno ricolte
(*Parad.*, X.)

« Tourne, Béatrice, tourne tes yeux sacrés vers le fidèle ami qui pour te voir a fait un si long chemin. Telle était leur chanson » et cette chanson-là, par le rythme, par l'inflexion et par l'accent, en évoque une autre qui plus tard l'égalera, que peut-être même la musique fera plus belle encore : un chœur d'âmes aussi, conduisant vers l'ombre chérie, sur les gazons divins, Orphée, autre pèlerin d'amour.

Dante, qui ressemble ici à Gluck, annonce ailleurs les maîtres d'un art plus complexe; il devine des formes ou des genres que son époque ne pouvait connaître. Au vingtième chant du *Purgatoire*, certain *Gloria in excelsis* n'est pas chanté, mais crié :

Poi cominciò da tutte parti un grido.

La montagne en est ébranlée tout entière. De même, quelques siècles plus tard, le *Gloria* de la messe en *si* mineur de Bach et celui de la messe en *ré* de Beethoven, commenceront — avec quel éclat! — beaucoup moins par des chants que par des cris.

La musique dantesque n'a rien de monotone. Elle abonde en effets imprévus et variés sans cesse.

Un peu devant nous et par le travers de la côte, venait une troupe qui chantait le *Miserere* verset par verset.

Quand ils s'aperçurent que mon corps ne donnait point passage aux rayons, leur chant se changea en une exclamation longue et rauque :

Mutâr lor canto in un O lungo e roco (1).

Où trouverons-nous une telle interruption, un pareil point d'orgue? Ce ne sera que dans les sonates, ou les quatuors, ou les symphonies du plus tragique des musiciens. Dante aurait pu dire de cette exclamation « longue et rauque » ce que Wagner fait dire à Beethoven des points d'orgue qui coupent les premières mesures de la symphonie en *ut* mineur : « Tenez mon point d'orgue longuement et terriblement. Je n'ai pas écrit des points d'orgue par plaisanterie ou par embarras, comme pour avoir le temps de réfléchir à ce qui suit... Alors la vie du son doit être aspirée jusqu'à extinction. Alors j'arrête les vagues de mon océan et je laisse voir jusqu'au fond de ses abîmes, ou je suspends le vol des nuages, je sépare les brouillards confus, je fais

(1) *Purgat.*, v.

apparaître aux regards le ciel pur et azuré, je laisse pénétrer jusque dans l'œil rayonnant du soleil. Voilà pourquoi je mets des points d'orgue (1). » C'est pour des raisons du même genre que Dante en met quelquefois aussi.

La plainte des luxurieux tourmentés par les flammes est encore un chant mêlé de cris (2). Il semble que l'ordonnance en ait été réglée par un musicien supérieur, et le génie de Dante a deviné ici des oppositions de tons et de voix, de *tessitures* et de timbres, en un mot des formes ou des coupes musicales, que les plus grands siècles de la musique devaient peu à peu découvrir.

L'ensemble ou le *tutti* le plus magnifique éclate au trentième chant du *Purgatoire*, autour de Béatrice apparue. Sur un char symbolique elle se tient debout. Des vieillards, qui sont les prophètes et les apôtres, l'environnent.

Et l'un d'entre eux, comme envoyé du ciel, chanta trois fois d'une voix forte : *Veni sponsa de Libano;* et tous les autres le répétèrent.

Comme au jour des dernières assises les bienheureux se lèveront agiles, chacun de sa fosse, exhalant un *Alleluia* de leur voix ressuscitée,

Ainsi, à la voix du grand vieillard, se levèrent sur le char divin plus de cent ministres et messagers de la vie éternelle.

Tous disaient : *Benedictus qui venis*, et jetant des fleurs au-dessus du char et tout alentour, ils ajoutaient : *Manibus o date lilia plenis!*

Poésie hébraïque, virgilienne, dantesque, toute poésie est rassemblée en cette scène. Tout y est musique également. Un vers en particulier, et dans ce vers, le dernier mot, est d'une musicalité qui le rend impossible à traduire :

La rivestita voce alleluiando.

Rien qu'en ces quatre syllabes la joie, la jubilation de tous les *Alleluias* grégoriens semble éclater et fleurir. Et dans la mémoire des musiciens, il est impossible que d'autres souvenirs encore ne s'éveillent pas. Il est impossible, ayant lu cette magnifique période, de ne la point associer à maint chef-d'œuvre sonore : au *Benedictus* de la messe en *ré*, dont le rythme, qui retombe sans cesse, est justement celui d'une éternelle effusion de fleurs; aux chœurs célestes écrits par Schumann pour certaines parties du

(1) Traduit et cité par M. Maurice Kufferath dans sa brochure : *l'Art de diriger l'orchestre*. Paris, chez Fischbacher.

(2) *Purgat.*, XXV, à partir du vers 120.

second *Faust*, que la *Divine Comédie* à coup sûr inspira. Ainsi, dans l'ordre entier de la musique et dans toute son histoire, la poésie dantesque a des racines profondes et, la symphonie instrumentale exceptée, il n'est rien de notre art que Dante autrefois n'ait deviné, rien qu'il ne nous rappelle aujourd'hui.

V

Il n'en est rien non plus qu'il n'ait compris et qu'il n'ait aimé. Si la parole chantée le ravit, il sent aussi la beauté de la musique pure ; non seulement d'un accord ou d'une mélodie :

Una melode,
Che mi rapiva senza intender l'inno (1),

mais d'une note on d'un son isolé. Il écoute, charmé, l'horloge appelant à matines les épouses du Seigneur, avec un tintement si doux, que l'âme pieuse se gonfle d'amour (2). A chaque heure du jour Dante prête une voix. Le matin, il entend « l'hirondelle commencer ses tristes chansons, peut-être en souvenir de ses premières douleurs. » Et parmi les « soirs » sans nombre que la musique a célébrés, je n'en sais pas de plus musical que les deux fameuses terzines par où s'ouvre le huitième chant du *Purgatoire :*

Déjà c'était l'heure qui tourne vers la terre les regrets des navigateurs et qui attendrit leurs cœurs à la pensée du moment où ils dirent adieu à leurs doux amis ;

L'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend de loin la cloche qui semble pleurer le jour près de mourir (3).

Le poète pouvait bien associer la musique à l'heure douce

(1) *Parad.*, XIV.

(2) Indi, come orologio, che ne chiami
Nell' ora che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo perchè l'ami,
Che l'una parte l'altra tira ed urge,
Tin tin sonando con si dolce nota,
Che'l ben disposto spirto d'amor turge. (*Parad.*, X.)

(3) Era già l'ora che volge 'l disio
Ai naviganti e intenerisce il cuore,
Lo dì ch'han detto a' dolci amici addio;
E che lo nuovo peregrin d'amor
Punge, se ode squilla di lontano,
Che paia il giorno pianger che si muore. (*Purg.*, VIII.)

entre toutes, car la musique pour lui ne fut que douceur. Il n'y a pas un passage du *Purgatoire* ou du *Paradis* qui n'en rende au besoin témoignage.

L'hymne *Te lucis ante* s'échappa de sa bouche avec tant de dévotion et avec des modulations si douces, qu'elle me fit oublier à moi-même.

Puis les autres, dévotement et doucement, l'accompagnèrent jusqu'au bout de l'hymne.

« Je suis, chante ailleurs une ombre féminine, je suis la douce sirène. *Io son, cantava, io son dolce sirena.* »

Elle chantait, ajoute le poète,

per modo
Tal, che diletto e doglia parturie,

et pour Dante, la musique ressembla toujours à cette femme : toujours elle lui fit plaisir et peine à la fois.

Le plaisir pourtant l'emporte et la mélancolie, qui le tempère ou le voile, ne le corrompt jamais. Tantôt la suavité des chants divins enivre le poète, tantôt elle l'assoupit et le plonge dans une extase qui ressemble au sommeil. Au seul souvenir des célestes cantiques son âme se fond, et pour les répéter son imagination, dit-il, aurait trop de vivacité, sa parole trop peu de douceur. *Dolce, dolcemente*, voilà les termes qui reviennent sans cesse; voilà, selon Dante, le caractère ou l'*éthos* général de la musique. Il l'associe de préférence à l'ordre des sentimens bienveillans et tendres. Pas une seule fois il ne fait d'elle, comme il fait si souvent de la poésie, l'interprète de la colère, de la haine ou du désespoir. C'est pour cela qu'il ne la rencontre que dans le Purgatoire et dans le Paradis : dans la région où le bonheur se prépare et dans celle où il se consomme. Élément de paix et non de passion, la musique agit sur Dante et ne l'agite point. Des deux principes opposés que les anciens distinguaient en elle, venant l'un d'Apollon et l'autre de Bacchus, il ne reconnaît et ne subit que le principe apollinien. Sensible au bienfait, il échappe au maléfice. Qu'ils soient d'amour divin ou profane, tous les chants, pour lui, sont d'amour.

Cet art qu'il aimait tant l'a fait lui-même plus aimable. Lorsqu'il parle de la musique, et rien qu'à sa manière d'en parler, on découvre un Dante non pas ignoré, mais trop peu connu, et que souvent un autre cache. « Quiconque, a dit très bien Montégut, ne

lira que l'*Enfer*, risquera fort de prendre de Dante une idée injuste. Et cependant c'est sur l'*Enfer* que la nature morale du grand poète a été jugée. Si le *Purgatoire* avait plus de lecteurs, ce faux type de Dante qui s'est imposé à l'imagination de la postérité ne résisterait plus depuis longtemps. Pour nous, continue le pénétrant critique, si nous avons une prédilection particulière pour cette partie de la *Divine Comédie*, c'est qu'elle est la plus complète apologie du poète et qu'elle détruit ce type d'homme formé sur le modèle des passions infernales : orgueilleux, atrabilaire, colérique et vindicatif, fait tout entier de justice et de haine (1). » Ce n'est là que la moitié de son âme. Pour que l'autre nous soit révélée, il faut suivre le poète gravissant la montée de Pénitence, « semant autour de lui les paroles affectueuses et les saluts courtois, payant en larmes de pitié les récits qu'il écoute, donnant et recevant l'amour (2). » Montégut aurait pu ajouter que de cet amour réciproque la musique est souvent la cause, la messagère et l'interprète. Pour la musique et pour ceux qui l'ont chérie, le poète garde la fleur de sa tendresse. De quel doux sourire il salue Belacqua, le faiseur de luths! Et le trouvère Arnauld, de quelle amicale promesse :

E dissi ch'al suo nome il mio desire
Apparecchiava grazioso loco.

« Je lui dis qu'à son nom mon désir préparait une gracieuse demeure. »

Surtout n'oublions pas la délicieuse rencontre de Casella. « *Casella mio.* » Est-il une autre âme que Dante ait, comme celle-là, nommée sienne? Rappelons-nous enfin la suavité des cantiques innombrables dont résonnent le *Purgatoire* et le *Paradis*. Alors nous serons touchés par l'exquise sensibilité du poète ailleurs terrible. Alors nous verrons cet « être gracieux et bienveillant, *animal grazioso e benigno*, » ainsi que Francesca le salue, se révéler tout entier à l'occasion et je dirais presque aux sons mêmes de sa musique bien-aimée.

La musique, selon Dante, apaise l'âme et la console. Mais elle fait mieux encore : par une vertu plus haute, elle la purifie et la délivre. On trouve au trentième chant du *Purgatoire*, après la réprimande sévère de Béatrice, un admirable exemple de cet

(1) E. Montégut, *Poètes et Artistes de l'Italie* (*Le Purgatoire de Dante*).
(2) É. Montégut, *ibid.*

effet, de cette opération de la musique sur l'esprit et sur l'âme, que les Grecs désignaient par le mot de καθαρσις.

Regarde-moi; je suis bien, je suis bien Béatrice. Comment donc t'es-tu cru digne d'approcher de la montagne? Ne savais-tu pas qu'ici l'homme est heureux?

Mes regards se baissèrent vers la claire fontaine; mais, y voyant mon image, je les tournai vers l'herbe, tant la honte avait appesanti mon front.

Telle la mère paraît menaçante à son fils, telle me parut Béatrice, parce que la pitié qui châtie laisse une saveur amère.

Elle se tut, et les anges chantèrent aussitôt : *In te, Domine, speravi.* Mais ils n'allèrent pas au delà de : *pedes meos.*

Comme la neige parmi les arbres, sur le dos de l'Italie, se resserre et se congèle au souffle des vents esclavons,

Puis, se liquéfiant, tombe goutte à goutte, pour peu que la terre qui n'a point d'ombre envoie son haleine, pareille au feu qui fond le cierge;

Ainsi je restai sans larmes et sans soupirs jusqu'au chant de ces esprits qui mesurent leurs accords sur les accords des sphères éternelles.

Mais après que dans leurs doux concerts j'eus compris leur compassion pour moi, mieux que s'ils avaient dit: « Madame, pourquoi le confondre ainsi? »

La glace qui s'était endurcie autour de mon cœur devint soupirs et pleurs et s'échappa douloureusement de ma poitrine par les lèvres et par les yeux.

C'est la même émotion et la même détente que saint Augustin naguère avait éprouvée en écoutant les chants de l'église ambrosienne : « Mes larmes coulaient et j'étais bien avec mes larmes; *et bene mihi erat cum eis.* »

Il s'agit ici du poète seul et ce n'est que de sa douleur, une douleur de la terre, que nous le voyons affranchi. Ailleurs la musique nous apparaît encore plus saintement libératrice; plus mystique et vraiment divine est l'œuvre qu'elle accomplit. Rappelons-nous, au second chant du *Purgatoire*, l'approche de la nef légère où cent âmes sont assises. A peine dégagées de leurs corps, elles commencent leur pèlerinage expiatoire. Elles chantent; elles chantent ensemble, à l'unisson, le psaume *In exitu Israël de Ægypto*, et la musique fidèle, unie, peut-être coopérant à leur purification, les suit et semble même les aider sur le chemin du salut.

VI

Compagne de l'épreuve passagère, la musique enfin le sera de l'éternelle béatitude. « *La dolce sinfonia di Paradiso,* » qui

débute par le pâle *Ave Maria* de Piccarda Donati, s'accroît et s'épure, à mesure que le poète s'élève avec Béatrice qui le guide. Ils sont parvenus tous les deux au ciel de Saturne. Alors la divine conductrice, qui plusieurs fois, traversant des cieux moins sublimes, avait souri, s'interdit de sourire. « Si je souriais, me dit-elle, il en serait de toi comme de Sémélé quand elle fut réduite en cendres (1). »

La musique à son tour se taisant, Dante s'étonne et s'afflige que l'une et l'autre joie lui soient ravies. « Pourquoi, demande-t-il, pourquoi fait-elle silence, la douce symphonie du Paradis, qui résonnait ailleurs si dévotement? » Et l'âme interrogée (celle de Pierre Damien) lui répond : « Ton oreille est mortelle comme tes yeux et tout cesse ici de chanter de même que Béatrice a cessé de sourire (2). »

Bientôt, parmi des nuées d'anges, le Christ et la Vierge apparaissent et nous touchons au centre, au foyer de la divine splendeur. Sur les lèvres de Béatrice le sourire est revenu. Les concerts aussi recommencent et le poète plus fort, plus pur en peut supporter le ravissement sans mourir. Une mélodie entonnée par l'archange Gabriel et reprise par les chœurs célestes, se forme et se ferme pour ainsi dire en un cercle parfait :

Così la circulata melodia
Si sigillava,

et sur le front de la Vierge la couronne sonore s'ajoute à la couronne de lumière.

Tout est musique désormais : en d'autres termes, l'impression reçue est si profondément émouvante, si purement sentimentale, qu'elle nous vient beaucoup moins de la poésie que de la musique. Cette région supérieure du Paradis est celle des magnifiques ensembles, des *tutti* prodigieux. A travers l'em-

(1) « S'io ridessi, »
Mi cominciò, « tu ti faresti quale
Fu Semelè, quando di cener fêssi... »
(*Parad.*, XXI.)

(2) E di' perchè si tace in questa ruota
La dolce sinfonia di Paradiso,
Che giù per l'altre suona si devota.
« Tu hai l'udir mortal, si come il viso, »
Rispose a me; « peró quì non si canta
Per quel che Beatrice non ha riso... »
(*Parad.*, XXI.)

pyrée, les *Te Deum* et les *Salve Regina*, les *Sanctus* et les *Hosanna* se mêlent ou se répondent. Une voix d'abord, puis toutes les hiérarchies en chœur entonnent un suprême *Ave Maria*. *La dolce sinfonia* finit comme elle avait commencé. Mais cette fois l'angélique salutation ne tremble plus, solitaire, dans les vapeurs de la lune; renforcée à l'infini par des voix innombrables, elle roule comme le tonnerre et remplit les cieux. C'est l'épilogue, c'est la conclusion, dira le lecteur ordinaire; mais le lecteur musicien dira, lui : c'est la dernière reprise, c'est le « motif augmenté, » c'est la cadence.

Quels échos laisse-t-elle en nous et, quand nous penserons à la musique, qu'est-ce que la pensée de Dante ajoutera désormais à notre pensée?

D'abord un peu de mélancolie. Au cours de son étude sur le *Purgatoire*, Émile Montégut a ressenti quelque tristesse. « Toutes ces âmes, se demande-t-il, avec lesquelles le poète s'entretient, où sont-elles maintenant? Ont-elles achevé de gravir la montagne de purification et sont-elles entrées enfin dans le sein de Dieu? Si elles n'ont pas achevé de gravir la montagne, combien lente aujourd'hui doit être leur ascension! Bien des siècles se sont écoulés déjà depuis que le poète les visita, leurs noms ont péri, le souvenir de leurs vertus et de leurs bienfaits a péri, et il y a longtemps qu'à leurs souffrances est venue s'ajouter la douleur de sentir qu'aucun secours ne leur venait plus de la terre. Si elles ont encore besoin de prières, où peuvent-elles en trouver? Y a-t-il aujourd'hui un Romagnol, un Toscan, un Lombard qui s'intéresse à un Provenzan Salvani, à un Guido del Duca, à un Conrad Malaspina? Y a-t-il quelque part sur toute la terre italienne une âme de femme que touche le sort de Pia di Tolommei ou de Sapia la Siennoise? Est-il un artiste ou un poète qui s'inquiète de ces confrères anciens : Casella le musicien, Belacqua le facteur d'instrumens, Daniel Arnauld? »

Nous à notre tour, en songeant à ceux-ci, nous ressentons une sympathie, une inquiétude fraternelle, et dans le secret de notre âme, nous demandons pour eux la délivrance et le repos éternel.

Mais si le destin des musiciens nous demeure caché, combien nous apparaît éclatant celui de la musique elle-même! Un Dante nous est garant, en ayant été témoin, de son immortalité.

« Il est croyable, a dit saint Thomas, qu'après la résurrection les saints chanteront les louanges de Dieu. *Credibile quod post resurrectionem erit in sanctis laus vocalis.* » En maint endroit de la *Divine Comédie*, le grand poète confirme la croyance et la promesse du grand docteur. Il nous assure même que la voix des bienheureux, cette voix qu'ils auront de nouveau « revêtue » (*La rivestita voce alleluiando*), sera plus vivante encore que celle des vivans (*In voce assai più che la nostra viva*). Dante eut de la musique une idée si haute, que lui, l'un des maîtres du verbe, il n'a cru celui-ci ni capable ni digne de tout exprimer. Il a senti que la musique défie la parole et la dépasse infiniment. « Des voix, dit-il au douzième chant du *Purgatoire*, des voix chantèrent *Beati pauperes spiritu*, mais d'un tel accent, que les mots ne peuvent le rendre (1). » Ainsi le Verbe, qui s'est fait chair ici-bas, là-haut se fera chant. Seule entre tous les arts, la musique au ciel survivra. Que dis-je, elle revivra plus pure et plus belle. Dépouillant elle aussi tout ce qu'elle eut d'humain et de passager : la sensualité, la passion et la douleur, ce qu'elle contient de divin et d'impérissable : l'ordre, la raison, l'amour, demeurera seul en elle et s'y épanouira pour jamais, et comme les autres créatures, elle trouvera près de Dieu la plénitude et la perfection de son être.

Voilà la conception dantesque de notre art. Pour la musique elle-même, c'est un titre d'honneur, une promesse de gloire infinie; pour ceux qui l'aiment et souhaitent de n'en être jamais séparés, c'est le gage d'une immortelle espérance.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) Voci
Cantaron si, che nol diria sermone.

CAVALIERS ET DRAGONS

DERNIÈRE PARTIE (1)

La guerre de sécession venait à peine de finir que la guerre austro-prussienne de 1866 commençait. L'emploi de la cavalerie, aussi bien du côté prussien que du côté autrichien, comparé à ce qui venait de se faire en Amérique, présente un contraste saisissant.

Avec des cavaleries exercées depuis tant d'années, on était, semble-t-il, en droit d'espérer des résultats plus considérables encore que ceux dont il vient d'être fait mention. La désillusion fut complète. Leur rôle fut presque nul. Ceci doit paraître inexplicable à ceux qui ne se rendent pas compte du voile que, dans les choses militaires, la routine et le parti pris jettent souvent sur les intelligences les plus claires.

En 1866, les cavaleries européennes ne prètent aucune attention aux événemens d'Amérique. Elles n'ont en vue qu'un seul but : l'action dans la bataille, comme arme de choc, par la charge et l'emploi de l'arme blanche. Quant au combat par le feu, il ne saurait en être question.

Cette erreur a été si funeste à l'Autriche, qu'il est permis d'affirmer qu'elle a causé sa défaite.

L'Autriche avait une magnifique cavalerie, admirablement montée et bien encadrée. Mais sa doctrine étant fausse, cette cavalerie devait être inutile, et elle le fut en effet. En Bohême, elle comptait 178 escadrons, dont 38 attachés aux corps d'armée.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1902.

Il restait donc à la disposition du général en chef 140 escadrons avec 94 pièces de canon.

De son côté, la Prusse disposait de 194 escadrons, dont 88 de cavalerie divisionnaire, ce qui laissait libre 106 escadrons et 46 pièces. La supériorité autrichienne comme cavalerie disponible pour une action à grande envergure, était donc de 34 escadrons et de 48 pièces. Il convient toutefois de remarquer que du côté autrichien, sur 140 escadrons, 78 de lanciers et cuirassiers ne sont pas pourvus de carabines.

Les événemens vont montrer la gravité de cette erreur.

Au début des hostilités, le grand état-major prussien pensait que l'armée autrichienne se réunirait à celle de la Saxe et se concentrerait à Dresde, pour de là menacer le cœur de la Prusse. En conséquence, les troupes destinées à opérer contre l'Autriche furent réparties en trois armées qui, à la date du 15 juin, jour de la déclaration des hostilités, étaient ainsi disposées : l'armée de l'Elbe, sous le général Herwarth de Bittenfeld, autour de Torgau; la première armée, sous le prince Frédéric-Charles, vers Gorlitz, pour couvrir Berlin; la deuxième armée, sous le prince royal, près de Neisse, pour couvrir la Silésie.

Le front total de ce déploiement atteignait 300 kilomètres. La première et la deuxième armée étaient séparées par un intervalle de 180 kilomètres. Entre leurs lignes de marche, vers la Bohême, se trouvait le massif du Riesen-Gebirge, dépourvu de voies de communication praticables aux armées

Le 16 juin, la Saxe est envahie par l'armée de l'Elbe; l'armée saxonne se retire devant elle pour gagner la Bohême et se réunir aux corps avancés autrichiens. En même temps qu'il constatait la retraite de l'armée saxonne, le grand état-major prussien recevait le 19 juin par son service de renseignemens tous les détails concernant les cantonnemens et les mouvemens de l'armée autrichienne. En conséquence il se décidait à opérer en Bohême et à fixer à Gitschin la concentration des trois armées prussiennes.

Dès le 10 juin, l'armée autrichienne était établie entre Brunn et Olmütz et occupait une zone de cantonnement de 80 kilomètres de profondeur. Le 12, elle commençait à resserrer ses cantonnemens, et le 17 elle se mettait en mouvement; mais le défaut d'organisation entraînait des lenteurs; le Feldzeugmeister Benedeck, mal renseigné sur les positions et les mouvemens des

Prussiens, hésitait sur le parti à prendre, si bien que le 20 juin, les trois armées prussiennes concentrées autour de Dresde, Gorlitz et Neisse ne se trouvaient pas plus éloignées de Gitschin que l'armée autrichienne.

Cependant, dès le 30 mai, la 1re division de cavalerie de réserve autrichienne était à Prosnitz, à 200 kilomètres de l'Iser, affluent de l'Elbe, dont la vallée formait la première coupure sur la ligne d'invasion de la Bohême par la Lusace et la Suisse Saxonne.

La 2e division de cavalerie de réserve était à Kremnitz, à 220 kilomètres de l'Iser et à 280 kilomètres des défilés de la montagne. Ces deux divisions allaient être maintenues sur leurs positions jusqu'au 20 juin.

La 3e division de cavalerie était à Wischau, à 200 kilomètres de l'Iser et à 250 kilomètres du débouché de la Suisse Saxonne. Le 20 juin elle fut portée à Steinberg au nord d'Olmütz.

La 1re division de cavalerie légère attachée à l'armée saxonne et le corps autrichien du général Clam-Gallas se trouvaient sur la frontière de la Lusace, battant en retraite en Bohême devant la première armée prussienne et l'armée de l'Elbe.

Enfin, la 2e division de cavalerie légère était en Silésie avec son quartier général à Freudenthal, en observation devant la pointe sud du comté de Glatz, pour surveiller l'armée du prince royal.

Ce ne fut que le 20 juin que la cavalerie autrichienne se mit en marche! Or, le 22 juin, la tête de colonne de l'armée de l'Elbe pénétrait en Bohême et atteignait Schluckenau. Le 24 juin, la 1re armée franchissait à son tour la frontière et les montagnes.

Le 25, la 1re armée prussienne, réunie à celle de l'Elbe, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, occupait le front Reichenberg, Gabel (en Bohême) au débouché sud des monts de Lusace et de l'Iser-Gebirge, à 25 et 30 kilomètres au nord-ouest de l'Iser, l'aile gauche à 60 kilomètres de l'aile droite de l'armée du prince royal, qui était encore au delà de la chaîne du Riesen-Gebirge et de l'Erz-Gebirge, entre Liebau et Glatz.

Ce même jour, les têtes de colonne de l'armée autrichienne atteignaient l'Elbe vers Josephstadt et Kœniggrætz. Mais la 1re division de cavalerie de réserve seule avait été portée en avant de l'armée. Elle était le 24 juin à Skalitz ayant parcouru depuis le

20 juin 130 kilomètres en 5 jours, soit une moyenne journalière de 26 kilomètres et se trouvait encore à 70 kilomètres de l'Iser. Les deux autres divisions de cavalerie de réserve avaient été maintenues en arrière des troupes d'infanterie et se trouvaient encore, la 2e à Leitomischl à 110 kilomètres de l'Iser, n'ayant parcouru depuis le 20 juin que 100 kilomètres; la 3e à Abtsdorf, à 125 kilomètres de l'Iser, ayant parcouru 65 kilomètres.

Seule la 1re division de cavalerie légère était au contact des Prussiens vers Turnau et Podol.

Quant à la 2e division de cavalerie légère, elle était toujours en observation devant le comté de Glatz à Gabel et n'avait pas reconnu le mouvement de flanc de l'armée du prince royal partant de la basse Neisse pour gagner, en contournant le comté de Glatz, les défilés de l'Erz et du Riesen-Gebirge.

En mettant en mouvement dès le 15 juin, jour de l'ouverture des hostilités, les quatre divisions de cavalerie disponibles pour leur faire garnir les défilés de la Lusace, puis la ligne de l'Iser, Benedeck pouvait porter le gros de ses forces dans l'autre direction à la rencontre de l'armée du prince royal qu'il eût attaqué en tête. En même temps, il aurait pu la faire suivre en queue par la 2e division de cavalerie légère dans les défilés des Sudètes.

La distance maxima à parcourir pour atteindre les monts de Lusace était de 300 kilomètres. La cavalerie autrichienne donnait assez de preuves d'endurance pour lui faire faire ce mouvement en cinq ou six jours. D'ailleurs, dès les premiers jours de juin, il était facile de pousser la cavalerie vers la frontière et de lui faire gagner quelques marches.

Le 25 juin, il était encore temps de faire un effort et de porter la cavalerie de réserve sur l'Iser. L'armée du prince Frédéric-Charles n'atteignit cette rivière que le 27 juin.

Le grand état-major prussien n'était d'ailleurs pas sans inquiétude sur la situation; aussi, le 22 juin, le maréchal de Moltke, en envoyant ses instructions pour la marche concentrique des armées prussiennes sur Gitschin, écrit en particulier au commandant de la 1re armée :

« La 2e armée est la plus faible et c'est à elle qu'incombe la tâche la plus difficile puisqu'elle doit déboucher des montagnes. En conséquence, dès que la 1re armée aura effectué sa réunion avec le corps du général Herwarth, elle devra, afin d'abréger la

crise, redoubler d'efforts pour hâter son mouvement en avant. » Et dans la relation de la campagne, de Moltke ajoute : « Il suffisait de forces relativement faibles pour défendre la grande coupure formée par l'Iser ou celle de l'Elbe selon qu'on voulait réunir des forces supérieures pour opérer contre le prince royal ou le prince Frédéric-Charles. »

Les quatre divisions de cavalerie autrichienne, bien pourvues d'artillerie et opérant comme dragons, étaient plus que suffisantes pour remplir cette mission. Mais il aurait fallu que cette cavalerie consentît à combattre à pied.

En ce qui concerne la cavalerie dans le combat, il est facile d'établir que la bataille de Sadowa eût été gagnée par les Autrichiens, s'ils avaient appliqué les principes exposés par Sheridan.

Le matin du 3 juillet, l'armée autrichienne est concentrée à l'ouest de Kœniggraetz. Le Feldzeugmeister Benedeck se propose d'attendre l'ennemi sur les hauteurs entre l'Elbe et la petite rivière Bistritz. Il place en 1re ligne, face au nord-ouest de Lubno à Chlum, trois corps d'armée : le corps saxon à gauche, avec sa cavalerie à l'extrême gauche, puis le Xe et le IIIe corps d'armée. Il établit en réserve, derrière l'aile gauche, le VIIIe corps d'armée et la 1re division de cavalerie, sous les ordres du général Edelsheim ; à l'aile droite il place les IVe et IIe corps, établis de Chlum jusqu'à Lochenitz sur l'Elbe, avec la 2e division de cavalerie légère de Tour et Taxis, surveillant les ponts de l'Elbe et le cours d'un petit affluent : la Trottina. Enfin, en réserve générale, en arrière de Chlum, il garde les Ier et VIe corps d'armée, la réserve d'artillerie et les 3 divisions de grosse cavalerie des généraux prince de Schleswig-Holstein, Zaitseck et comte de Coudenhove.

Chaque corps d'armée dispose d'un régiment de cavalerie qui lui appartient en propre.

Le maréchal de Moltke attribue à l'armée autrichienne un effectif total de 200000 combattans, dans lequel les 5 divisions de cavalerie entrent pour un effectif de 18000 cavaliers, répartis en 118 escadrons et 10 batteries d'artillerie.

On sait ce que fut la bataille. La 1re armée prussienne et l'armée de l'Elbe, formant un total de 125000 hommes, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, se porte à l'attaque dès 8 heures du matin sur un front de 12 kilomètres. A la gauche, le général Fransecky se jette dans le bois de Swiep-Wald et

l'occupe dès 8 heures du matin, pour tendre la main à la 2e armée prussienne dont les pointes d'avant-garde sont à la même heure vers Kœniginhoff, sur la rive gauche de l'Elbe, à 15 kilomètres de distance. Le prince royal vient de recevoir l'ordre de l'amener au plus vite tout entière, sur le flanc droit de l'armée de Benedeck.

« Or, à 8 heures du matin, de toute la 2e armée, il n'y avait en marche sur la rive droite de l'Elbe que le VIe corps prussien, dont l'effectif était très faible, avec les avant-gardes du corps de la garde et du Ier corps qui s'étaient mis en route quoiqu'ils n'eussent encore reçu aucun ordre de départ. » (*Campagne de 1866*, Section historique prussienne.)

On sait le reste. Au moment où le roi de Prusse, voyant l'offensive du prince Frédéric-Charles arrêtée ou repoussée partout, toutes les réserves engagées et la troupe à bout de forces, va donner l'ordre de la retraite, la 2e armée entre enfin en ligne. Il est midi. L'armée autrichienne reste figée dans ses positions, tandis que le prince royal amène constamment de nouvelles forces et, vers 3 h. 30 du soir, les armées prussiennes réunies et soudées procèdent à une attaque générale, en convergeant sur le plateau de Chlum. L'infanterie autrichienne est refoulée en désordre sur l'Elbe.

C'est alors seulement qu'intervient la cavalerie. Elle se dévoue brillamment et montre, en protégeant la retraite de l'infanterie et en tenant tête partout à la cavalerie prussienne, dont elle arrête la poursuite, ce qu'on aurait pu attendre d'elle si, au lieu de la conserver pour atténuer la défaite, on l'eût employée pour concourir au succès.

Or, on l'a vu : à 8 heures du matin, la plus grande partie de la 2e armée prussienne n'avait pas encore franchi l'Elbe. Cette armée avait, tout entière, passé la nuit du 2 au 3 juillet sur la rive gauche du fleuve.

A 11 heures du matin, les têtes de colonne de la garde et du VIe corps prussien atteignaient à peine la Trottina et se trouvaient encore à près de 6 kilomètres de la division Fransecky : le reste de la 2e armée s'échelonnait jusqu'à l'Elbe.

La section historique du grand état-major prussien s'étend avec complaisance sur les difficultés de parcours que rencontrèrent les troupes du prince royal dans leur marche au combat. Que serait-il donc arrivé si les 116 escadrons et les 10 batteries

de la réserve autrichienne se fussent portés dès l'aube du 2 juillet au-devant des têtes de colonne de la 2e armée prussienne! En se répandant sur tout le front de marche et en utilisant les accidens de terrain que signale le maréchal de Moltke, pour tendre de tous côtés des embuscades, ils auraient harcelé sur tous les points et à tout instant les colonnes ennemies, en ayant recours, suivant les circonstances, soit au sabre, soit au canon, soit à la carabine. On peut être sûr que l'armée du prince royal, ainsi retardée au passage de l'Elbe, puis au passage de la Trotina, ne serait jamais arrivée à temps sur le champ de bataille de Kœniggraetz. Peut-être même aurait-elle été complètement annihilée. Sadowa eût été une victoire pour l'Autriche, au lieu d'être un désastre.

On s'est demandé si Benedeck était informé du mouvement de l'armée du prince royal. Les combats précédens de Trautenau, de Nachod, de Skalitz, avaient dû suffisamment l'éclairer sur la position de la 2e armée prussienne sur son flanc droit.

Il faut aussi faire remarquer que la cavalerie autrichienne tenant à n'opérer qu'en masse et ne battant pas l'estrade, avait complètement négligé d'éclairer le général en chef sur ce qui se passait à sa droite. Mais déjà, dans la matinée du 3 juillet, un télégramme de Josephstadt annonçait le passage de fortes colonnes s'avançant du Nord-Est vers le Sud-Ouest. Il était donc encore temps d'intervenir avec les 5 divisions de cavalerie de réserve.

Comme nous voilà loin d'Henri IV partant avec 900 chevaux et précédant son armée de quatre jours de marche pour se porter à la rencontre des troupes de la Ligue, dans l'espoir, avec sa poignée d'hommes, de les jeter dans la Saône, pendant qu'elles en opéreraient le passage.

Était-ce donc que la cavalerie autrichienne fût incapable de jouer un tel rôle? Ce qui s'est passé en Lombardie prouve le contraire. Il eût suffi de lui indiquer ce qu'elle devait faire.

Sur l'Adige, l'archiduc Albert, qui commande l'armée autrichienne contre les armées italiennes, sait employer sa cavalerie et en tirer un excellent parti.

Dès le début des hostilités, l'archiduc, dont l'armée borde l'Adige, de Vérone à Badia, se couvre d'un côté sur le Mincio, par un rideau formé par la brigade de cavalerie du colonel Pulz, soutenue par un bataillon de chasseurs établi à Custozza,

et de l'autre sur le Pô, par la brigade d'infanterie du général Scudier, soutenu par le 13e régiment de hussards. Pas un espion ennemi ne pourra franchir ce rideau et l'état-major italien restera dans l'ignorance absolue des mouvemens des Autrichiens.

Le 22 juin, résolu à porter son effort contre l'armée du roi de Sardaigne, établie entre la Chiese et le Mincio et mettant à profit une crue du Pô, qui rend difficile le passage de ce fleuve, l'archiduc rappelle à lui la brigade Scudier et ne laisse devant les 90000 hommes du général Cialdini, établis autour de Ferrare, que le 13e hussards et le 10e bataillon de chasseurs, sous les ordres du colonel de Szapary. Ce dernier s'acquitte parfaitement de sa mission, tient constamment l'archiduc au courant des mouvemens des Italiens, recule pas à pas devant eux, en les tenant en haleine et détruit les ponts de chaque cours d'eau qu'il abandonne. Le 23 juin, à 8 heures du soir, il faisait savoir par télégraphe à l'archiduc que l'armée de Cialdini, encore occupée sur le Pô, n'avait pas rallié l'armée du roi et ne pouvait être le lendemain à la bataille entre le Mincio et l'Adige.

Le 24 au matin, l'armée royale franchit le Mincio et se porte en avant dans la direction de Vérone, Elle est absolument surprise de se heurter à l'armée autrichienne, dont elle ignorait la présence en avant de cette ville. Les deux divisions de la droite : prince Humbert et Bixio, viennent donner contre les deux brigades de cavalerie des colonels Bujanovics et Pulz (15 escadrons, 2400 chevaux) que l'archiduc a réunis sous le commandement du dernier. Celles-ci n'hésitent pas; elles attaquent à fond et avec beaucoup d'à-propos les deux divisions italiennes. Chaque régiment, tout en se conformant au mouvement général, agit de sa propre initiative. En particulier, les lanciers de Trani et les hussards de l'empereur, emportés par leur élan, attaquent de front, les premiers, les carrés du prince Humbert, les seconds, ceux de la division Bixio.

Ces deux brigades perdent la moitié de leur effectif. Mais les 36 bataillons et les 6 batteries des 2 divisions prince Humbert et Bixio sont immobilisés pour le reste de la journée. Il n'était que 8 heures un quart du matin. Encore, crut-on nécessaire de renforcer plus tard ces troupes, pour remonter leur moral, avec la brigade Pistoja.

Les débris de la cavalerie du colonel Pulz se rallient et pendant tout le reste de la journée menacent le flanc de ces deux

divisions d'infanterie qu'elles tiennent ainsi figées sur leurs positions. Bien plus, vers deux heures du soir, les deux brigades autrichiennes chargent pour la deuxième fois, et cette fois prennent plus de 1 000 hommes aux régimens italiens qui descendent en fuyant le Monte Croce et le Monte Torre. Elles poussent même l'audace jusqu'à sommer les deux généraux de division de capituler.

A l'autre aile et également à 8 heures du matin, la brigade autrichienne d'infanterie du général Benko était obligée d'abandonner devant les forces très supérieures des brigades italiennes Pisa et Forli, la position de Monte Cricol, Mongabia, Fenile, où elle était en train de se déployer. Le colonel de Berres qui, avec six pelotons de lanciers de Sicile, servait de soutien à la réserve d'artillerie du Ve corps autrichien, voyant le mouvement de recul du général Benko, envoie aussitôt trois de ses pelotons sous les ordres du capitaine Bechtoldsheim, pour chercher à prendre en flanc les colonnes italiennes. Celui-ci dépasse les troupes du général Benko, gravit le Monte Cricol pour reconnaître l'ennemi et aperçoit la brigade italienne Forli marchant en pleine confiance sur Fenile. A sa tête se trouvent le général Cerale, commandant la division, et le général Dho, commandant la brigade. Sans hésiter, il descend la pente comme un ouragan avec ses trois pelotons; traverse la brigade Pisa, qui garnit le revers des pentes du Monte Cricol, tombe dans le flanc de la brigade Forli, stupéfaite de tant d'audace, et la met en pleine confusion. Les deux généraux sont grièvement blessés. Des cinq bataillons présens, un seul résiste ; les quatre autres sont en panique. Les trois pelotons de lanciers, décimés par le feu du bataillon qui n'a pas fui, sont, il est vrai, réduits à 17 hommes. Ils ont perdu, tués, blessés et manquans : 2 officiers, 94 hommes et 79 chevaux, mais l'aile droite autrichienne est dégagée et désormais va pouvoir reprendre l'offensive, progresser sans arrêt et achever de décider le succès.

A Custozza, la cavalerie autrichienne n'est donc pas, comme à Sadowa, employée à sauver l'armée d'un désastre. Elle sert à l'archiduc Albert à s'envelopper avant la bataille d'un rideau impénétrable, à tromper l'ennemi et à tenir éloignée du champ de bataille toute une armée.

Au début du combat, elle profite avec à-propos des occasions offertes et les résultats qu'elle obtient compensent ses pertes.

Mais il faut faire remarquer que ces résultats n'ont été obtenus que par de très petites fractions. Ce sera dorénavant la règle, car seules elles peuvent saisir l'occasion et en profiter.

Lorsque la cavalerie autrichienne est coagulée en lourdes masses qui se réservent pour la bataille, comme dans la campagne de Bohême, elle ne peut ni éclairer ni combattre. Quand tout est perdu, alors seulement elle intervient pour ralentir la poursuite. Elle sait se dévouer sans restriction et subir avec le plus grand courage les pertes les plus cruelles ; mais pour quel résultat? Quelques escadrons pied à terre, appuyés par leur artillerie, n'auraient-ils pas arrêté plus sûrement la poursuite que ne le firent des charges meurtrières ?

La cavalerie prussienne, plus divisée, éclairait mieux principalement au moyen de ses pointes d'officiers. Toutefois, son action, comme arme combattante, fut restreinte, parce que le combat à pied n'était pas dans ses mœurs.

La décroissance progressive de la force de la cavalerie en tant qu'arme de choc ne cesse donc pas de se manifester. Cependant les grands chefs ne veulent pas s'en rendre compte. En vain la guerre américaine l'a-t-elle clairement démontré, En France, le même aveuglement existait. Quatre ans plus tard, la guerre franco-allemande éclatait et nous en apportait la preuve cruelle.

En juillet 1870, à l'armée du Rhin, nous disposons de 220 escadrons : 84 de cuirassiers et de lanciers, 84 de chasseurs d'Afrique, hussards et chasseurs et 52 de dragons. Ceux-ci sont enfin parvenus au but depuis si longtemps poursuivi, de se soustraire définitivement au service pour lequel ils ont été créés : le combat à pied. Peu à peu, ils s'étaient débarrassés de l'armement spécial qui leur avait été donné à cet effet.

Leur premier armement réglementaire date de 1717. Ils avaient alors le même fusil que l'infanterie avec la baïonnette à douille inventée en 1688.

Ils conservent et suivent dans ses transformations l'armement de l'infanterie, en 1734, 1777, 1822.

En 1832, on supprime leur baïonnette ; on l'avait enlevée en 1816 aux hussards qui, après avoir eu le fusil comme les dragons, avaient reçu le mousqueton de cavalerie modèle 1786 avec baïonnette. En 1842, les dragons reçoivent un fusil de modèle spécial à garnitures en cuivre, à percussion et sans baïonnette, qui est suivi par le fusil modèle 1857.

En 1867, on modifie ce fusil suivant le système Chassepot, et l'arme des dragons se trouve ainsi peser 200 grammes de plus que le fusil d'infanterie modèle 1866.

Enfin, le 4 décembre 1869, sur la proposition du Comité d'artillerie et dans le but d'unifier tout l'armement de la cavalerie, le fusil de cavalerie modèle 1866 est adopté. Mais les dragons, n'acceptant pas d'avoir un fusil comme l'infanterie, le baptisent du nom de carabine.

Mieux encore. Pour que personne ne puisse les obliger à reprendre leur vrai rôle de dragons, ils se font désigner, ainsi que les lanciers, sous le nom de cavalerie de ligne, et fixent ainsi leur rôle dans la bataille.

D'autre part, la faiblesse du commandement supérieur laissait la cavalerie se cristalliser dans son particularisme.

Le service en campagne, théoriquement enseigné. était peu pratiqué. L'instruction se bornait à des évolutions schématiques sur des terrains plans, agrémentées de vaines parades. Le tir était considéré comme une inutile corvée et même dans certains régimens qui croyaient affirmer ainsi leur esprit cavalier, des corvées brûlaient les cartouches pour s'en débarrasser plus vite. Les funestes conséquences de ces erreurs ne se firent pas attendre.

Dès le début des opérations, notre cavalerie fut groupée en lourdes masses, comme l'avait été la cavalerie autrichienne en 1866, et les mêmes fautes amenèrent les mêmes désastres. Les généraux spécialisés dans leur arme tenaient à réunir sous leur commandement le plus grand nombre possible d'escadrons et n'en laissaient détacher sous aucun prétexte. D'où cette conséquence que nos troupes, n'étant pas éclairées, furent partout surprises.

Un écrivain allemand (le prince de Hohenlohe) dit à ce sujet: « Les tendances imprimées à la cavalerie française la portent à veiller à sa propre sécurité, plutôt qu'à pousser en pays ennemi d'audacieuses reconnaissances. » Cette appréciation n'était même pas exacte, comme le prouve l'affaire du 15 août 1870, où la division du général Forton fut surprise au bivouac, n'ayant même pas su se garder elle-même.

Dans cette campagne, notre cavalerie s'est montrée nulle dans son rôle stratégique, nulle dans le service d'exploration, nulle dans le service de sûreté; malavisée et inutile dans son rôle

tactique. Elle fut simplement brave. Était-ce donc suffisant?

Cependant son armement était excellent. La plupart des régimens était dotés du fusil de cavalerie modèle 1869, les autres avaient l'ancien fusil de dragon, transformé, en 1867, au système Chassepot : mais, pour s'en servir, il aurait fallu mettre pied à terre, et la cavalerie ne le voulait pas.

Après les désastres de Sedan et de Metz, les Allemands s'empressèrent d'armer leur cavalerie avec nos carabines tombées entre leurs mains et dont nous n'avions pas su faire usage.

Il semble que tout au moins notre cavalerie pouvait battre l'estrade. Elle se désintéresse de ce service. Elle reste en masses, se réservant pour la bataille. Aussi, dès l'ouverture des hostilités, les alertes commencent et se succèdent sans interruption jusqu'à Sedan.

A Wissembourg, au lieu de lancer de la cavalerie au loin, de lourdes reconnaissances sont envoyées les 2, 3 et même 4 août de grand matin. Elles rentrent de bonne heure, ne voient rien, mais leurs mouvemens renseignent parfaitement l'ennemi. La division Douay est attaquée au moment où elle s'y attend le moins.

Le 29 août, à Beaumont, c'est notre 5e corps (général de Failly) qui est surpris à midi dans ses bivouacs, sans aucune organisation de surveillance.

Cette échauffourée nous coûte 4 800 hommes et 42 bouches à feu. Notre cavalerie n'avait su renseigner ni sur l'approche ni même sur l'arrivée de l'ennemi, et cependant elle était prévenue, puisque, la veille, une colonne allemande avait été rencontrée à Nouart. Elle continue à se mouvoir en lourdes divisions et, dès lors, laisse le champ libre à toutes les patrouilles de l'adversaire. C'est au point qu'à Beaumont, un des escadrons de celui-ci vient à la lisière des bois contempler notre camp, pendant que le commandant de la colonne prussienne, prévenu sans retard, accélère la marche de l'infanterie de son avant-garde et fait rapidement mettre en batterie, près de Petite-Forêt, 24 pièces qui ouvrent soudain le feu sur le 5e corps alors en pleine quiétude.

Les rapports sont pleins de récits de surprises analogues à celles de Wissembourg et de Beaumont.

Combien la situation eût été différente, si notre cavalerie s'était inspirée des procédés de Stuart ou de Sheridan !

A la fin de juillet, dans la concentration hâtive de notre

armée, nous avions 20 000 cavaliers à la frontière. Les Allemands se formaient au nord de la ligne Trèves-Spire. La plus grande partie de leurs troupes était sur la rive droite du Rhin; la masse principale de leur cavalerie en arrière de l'infanterie, Le Palatinat était donc ouvert à nos incursions. Le grand état-major prussien ne comptait que sur la barrière du Rhin pour arrêter nos cavaliers. Ceux-ci ne bougèrent pas. Bientôt rassurés, les Allemands purent du 15 au 27 juillet, devant toute notre cavalerie immobile, garnir la ligne Trèves-Sarrebruck avec 9 bataillons et 8 escadrons et protéger ainsi leurs premières marches. Bientôt le prince Frédéric-Charles pouvait lancer à quatre jours de marche, en avant du front de la IIe armée, les 5e et 6e divisions de cavalerie, qu'il faisait soutenir sur chaque aile par une division d'infanterie. Cette cavalerie avait beau jeu. Elle ne rencontrait aucun obstacle. Cependant, au début, alors qu'elle pensait devoir se heurter à un adversaire sérieux, elle se montre prudente.

Du 1er au 5 août, elle précède l'infanterie d'une journée de marche (25 à 30 kil.). Le 5, alors que le contact est pris, elle n'est plus qu'à 5 kilomètres en avant de l'armée, et le 6 août, jour de la bataille, elle passe derrière l'infanterie. Aussi, à la fin de la journée n'est-elle pas à même d'entreprendre la poursuite de notre armée vaincue.

Cependant, au dire des Allemands, après la bataille de Reichshoffen, la déroute complète offrait une proie facile à la cavalerie. Celle-ci, trop loin du champ de bataille, ne put se porter en avant que le 7 au matin, alors que le contact était perdu. La faute commise en groupant la cavalerie en grosses masses et aux ailes, apparaît ici clairement. Il n'en reste plus sur le front.

Le 10 août, le maréchal de Moltke donne à sa cavalerie l'ordre de se porter en avant à grande distance, pour couvrir la marche des armées et rechercher celles de l'ennemi.

A partir de ce moment, la cavalerie allemande, rassurée par l'inaction de la nôtre, devient plus hardie. Elle lance des pointes d'officiers, dont l'audace eût été excessive sans notre inertie. Cependant cette cavalerie à qui rien ne s'oppose laisse, après Sedan, un de nos corps s'échapper.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, le général Vinoy, qui amenait le 13e corps au secours de l'armée du maréchal de Mac-

Mahon, apprend le désastre. Il se décide à battre en retraite sur Laon par Rethel. Il ignorait qu'il avait sur sa gauche, à 5 ou 6 kilomètres de la route qu'il allait suivre, la 6e division de cavalerie du duc Guillaume de Mecklembourg-Schwerin et, plus au sud, la 5e division de cavalerie du général comte Rheinbaben, tandis que le 6e corps prussien tenait la ligne de l'Aisne avec la 12e division d'infanterie à Rethel, la 11e échelonnée de Rethel à l'Argonne.

Le 2 septembre, au lever du jour, la 6e division de cavalerie prussienne découvre la marche du 13e corps français et avertit aussitôt la 5e division de cavalerie et le 6e corps prussien. Mais ces deux divisions, au lieu de gagner la tête de la colonne française et de lui barrer la route avec leurs carabines et leurs canons, se contentent d'envoyer quelques salves inoffensives et de faire caracoler sur son flanc gauche quelques cavaliers en patrouille. Le général Vinoy, sachant Rethel occupé par l'ennemi, reporte sa ligne de marche au nord de cette ville et prend sa direction de retraite vers l'ouest, sans que les deux divisions de cavalerie allemande songent à l'y suivre,

De son côté, le 6e corps prussien, au lieu de lier son action à celle des 5e et 6e divisions de cavalerie et de se tenir en contact avec la colonne française, préjuge de la direction que suivra celle-ci le lendemain et va occuper Château-Porcien sur l'Aisne, tandis que le général Vinoy reporte sa marche à 10 kilomètres plus au nord sur Chaumont-Porcien. Il arrive à Montcornet dans la soirée du 3 septembre, n'ayant perdu que 40 hommes tués ou blessés et 56 disparus, après une marche de 72 kilomètres en quarante heures.

Comment le général Vinoy a-t-il pu sauver sa colonne, dans la situation critique où elle se trouvait ? Quelle résistance aurait-il été capable de surmonter ? Une des deux brigades était formée de conscrits, qui ignoraient l'usage de leurs armes et dont les fusils étaient plus dangereux pour leurs camarades que pour l'ennemi.

Rien n'était plus simple que de cerner la colonne Vinoy et de l'obliger à mettre bas les armes. Les deux divisions de cavalerie pouvaient, à leur gré, laisser passer la colonne et la poursuivre à revers, en la jetant sur la 12e division prussienne, ou la devancer sur la route de Rethel, avec une partie de leur effectif, tandis que l'autre partie se serait portée sur son flanc

droit, pour la prendre ainsi entre deux feux. Le 6e corps prussisn aurait en même temps attaqué la tête. Mais il aurait fallu une cavalerie sachant manier aussi bien le fusil et le canon que le sabre. Et cette cavalerie n'existe pas encore.

Malgré le champ libre qui lui fut laissé, la cavalerie allemande n'a pas voulu tenter des raids, comme ceux des Américains dans la guerre de Sécession.

Le grand état-major prussien « n'ose faire avancer les divisions de cavalerie seules au cœur du pays, par crainte des francs-tireurs. Le général von der Thann, établi à Orléans, ne permet pas de pousser plus loin que la forêt de Blois à l'ouest, que Salbris sur la Sauldre au sud. Il ne croit pas possible d'exécuter un coup de main sur Bourges, où pourtant on eût détruit les ateliers qui permettaient à l'ennemi d'équiper les corps nouveaux qu'il formait. » (Hohenlohe.)

Cependant, pas un instant notre cavalerie ne gêne l'adversaire. Depuis le premier jour de la campagne jusqu'à la fin, elle ne se détache pas de l'infanterie et continue à se réserver pour la charge dans la bataille. Quand elle y parut, elle n'y fut guère heureuse!

L'étude du rôle tactique joué par les cavaleries des deux partis montre que les Allemands n'ont fait charger leur cavalerie en masse que dans une seule journée, le 16 août, à Mars-la-Tour, tandis que nous avons employé la nôtre trois fois : à Reichshoffen, à Mars-la-Tour et à Sedan.

Le 6 août (bataille de Reichshoffen), vers une heure de l'après-midi, le 11e corps allemand venait de s'emparer de Morsbronn, après une lutte violente : la 4e division d'infanterie qui formait notre aile droite était débordée et se trouvait ainsi très compromise. Le général de Lartigue, commandant cette division, demande alors au général Michel de lancer dans le flanc de l'assaillant un de ses régimens de cuirassiers. Sans se faire éclairer, la brigade part aussitôt tout entière (8e et 9e cuirassiers), suivie de deux escadrons du 6e lanciers. Le terrain de l'attaque était coupé de vignes, de houblonnières, d'arbres abattus, de fossés nombreux et profonds, qui formaient des obstacles pour les cavaliers et des abris pour les Allemands. Ceux-ci pouvaient sans danger fusiller nos cuirassiers. Ce fut une folie, un massacre aussi inutile que cruel.

Quelques compagnies (disent les Allemands) « repoussèrent

avec de grandes pertes la brigade de cuirassiers Michel, qui se jetait sur le village de Morsbronn, et cette cavalerie ne fut pas en état d'arrêter un temps appréciable l'infanterie allemande. »

Dans son *Historique de la guerre*, le grand état-major prussien admet que, grâce au sacrifice des cuirassiers, notre infanterie, à l'extrême droite, put se replier sur Eberbach, sans être inquiétée. Dans tous les cas, il eût été facile avec quelques carabines d'obtenir un aussi maigre résultat d'une façon moins sanglante. Mais on pouvait faire mieux.

Un peu plus tard, à trois heures, à l'autre aile, Elsasshausen nous est enlevé. On fait encore appel à la cavalerie pour rétablir le combat. Les quatre régimens de cuirassiers (1er, 2e, 3e et 4e) de la division Bonnemains sont lancés à l'attaque. Le terrain n'est pas meilleur qu'à Morsbronn et n'est pas mieux reconnu. L'entreprise est aussi folle. Le résultat est le même.

Bien plus, cette dernière charge favorisa l'offensive allemande, car elle fit cesser le feu de mousqueterie et de mitrailleuses dont était criblée une colonne d'infanterie prussienne qui venait d'échouer dans son attaque. Celle-ci put alors se ressaisir et accueillir à son tour nos cuirassiers par un feu meurtrier.

Néanmoins, en admettant même que les deux charges des cuirassiers aient permis à l'armée du maréchal de Mac-Mahon d'opérer sa retraite, elles n'en demeurent pas moins de coupables folies.

Qu'on se représente au contraire l'effet de surprise qu'auraient pu produire ces 3000 cavaliers, si, au lieu de se jeter éperdument à travers toutes sortes d'obstacles contre une infanterie bien protégée par le terrain, ils avaient, grâce à la vitesse de leurs chevaux, gagné rapidement les flancs et même les derrières de l'assaillant. La brigade Michel en tournant Morsbronn, au sud par Hegeney, la division Bonnemains en se glissant par les bois au nord vers Frœschviller, ne pouvaient-elles gagner une position d'où elles auraient ouvert un feu violent sur l'infanterie allemande? Quel n'eût pas été le résultat d'une pareille manœuvre. Mais au lieu de cuirassiers, il eût fallu des dragons ou de la cavalerie légère et surtout une cavalerie exercée au combat à pied.

Le 16 août fut la journée des grandes chevauchées. La première fut la charge de nos cuirassiers de la garde, exécutée à midi et demie, vers Flavigny, contre la 10e brigade d'infanterie

prussienne; le résultat fut la perte de 22 officiers, 244 sous-officiers et soldats et 250 chevaux (la moitié de l'effectif), et l'effet nul.

Puis vint la charge de la brigade allemande Redern. Les hussards de Brunswick faillirent enlever le maréchal Bazaine et le général Frossard, mais ils furent arrêtés par le 3e bataillon de chasseurs à pied et chargés à leur tour par les escadrons d'escorte du général Frossard et du maréchal Bazaine, qui les achevèrent.

A 1 heure et demie, la 6e division de cavalerie prussienne se lance à l'attaque entre Flavigny et Bussières. Prise sous le feu des grenadiers de la garde, elle ne peut même pas se déployer. Pertes 13 officiers, 193 hommes.

A 2 heures, a lieu la célèbre charge de la brigade Bredow (6 escadrons des 7e cuirassiers et 16e uhlans), lancée pour parer à une attaque du maréchal Canrobert sur Vionville. Elle prend comme objectif une longue batterie d'artillerie française établie entre le bois de Villiers et la route de Verdun. Elle parcourt 2 kilomètres et fait retirer l'artillerie, mais, reçue par la division de cavalerie du général Forton et par les dragons de la division Valabrègue, décimée par la mousqueterie, elle est vivement repoussée, laissant 409 chevaux sur le terrain et ne ramenant que 7 officiers et 70 hommes dans un régiment; 6 officiers et 80 hommes dans l'autre. En somme, une ligne d'infanterie momentanément traversée et une ligne d'artillerie déplacée; résultat à peu près nul.

Peu après, le 1er régiment de dragons de la garde prussienne, suivi de deux escadrons du 4e cuirassiers, est lancé contre l'infanterie de la division Cissey, de notre 4e corps, afin de protéger la retraite de la 20e division d'infanterie prussienne vivement talonnée par nos troupes. Les cuirassiers tombent sous le feu de l'infanterie et ne peuvent même pas fournir la charge. Quant aux dragons, ils perdent 12 officiers, 125 cavaliers et 150 chevaux.

Les Allemands attribuent à cette charge, comme à celle du général Bredow un résultat considérable. C'est grâce à elle, disent-ils, que la 20e division d'infanterie prussienne fut dégagée des étreintes du 4e corps français. Cette appréciation n'est pas exacte; le 4e corps fut arrêté par ordre.

Vers la fin de la journée, pour soutenir l'aile gauche alle-

mande, le commandant du 10e corps réunit tout ce qu'il trouve de cavalerie, soit 6 régimens (4e cuirassiers, 13e, 16e et 19e dragons, 13e uhlans, 10e hussards) et les jette sur le même nombre de régimens français : 2e et 7e hussards, 3e dragons, lanciers et dragons de la garde, 2e chasseurs d'Afrique. Il en résulte une mêlée, sur l'issue de laquelle personne ne s'est jamais mis d'accord, chaque parti s'étant attribué le succès final, mais dont le résultat n'eut absolument aucune influence sur le développement de la bataille.

Enfin, à la tombée de la nuit (8 heures du soir), le prince Frédéric-Charles ordonna une nouvelle attaque de cavalerie sur Rezonville et lança à la charge deux brigades de la 6e division de cavalerie entre Vionville et Flavigny (3e et 15e uhlans, 6e cuirassiers, 9e et 12e dragons, 16e hussards). Cette cavalerie ne put même pas se déployer. Le résultat fut désastreux.

En employant leur cavalerie, les Allemands étaient ce jour-là logiques, puisqu'ils n'avaient encore en ligne que fort peu d'infanterie et qu'il fallait soutenir leur déploiement d'artillerie. Mais si l'idée était juste, les procédés d'exécution furent déplorables, parce que les charges seules furent employées. Elles n'aboutirent qu'à des pertes cruelles.

C'est à tort que quelques-uns de leurs écrivains ont attribué à l'action de la cavalerie notre retraite sur Metz. Nous nous sommes retirés parce que ce mouvement répondait au plan de Bazaine.

De notre côté, l'emploi de la cavalerie fut aussi mauvais et les résultats encore plus tristes.

A Sedan, notre meilleur général de cavalerie, Margueritte, ayant été mortellement blessé en reconnaissant le terrain de la première charge, aucune d'elles n'est arrivée jusqu'aux lignes prussiennes. « Le feu de quelques batteries et d'un petit nombre de compagnies, » disent les Allemands, « firent échouer tous les efforts de cette division, dont toute la bravoure succomba sous le feu rapide. »

Néanmoins, cette charge fut justifiée.

De toute la campagne, c'est même la seule qui eut sa raison d'être.

Il ne s'agissait pas de rétablir une situation irrémédiablement perdue, mais bien d'avoir l'honneur sauf. Dans de telles conditions, la course à la mort est un devoir.

La guerre Sud-Africaine vient encore de confirmer ce fait que l'emploi du feu par la cavalerie s'impose et doit se généraliser de plus en plus. Sous la pression des événemens, les Anglais n'ont pas tardé à se défaire des lances et des carabines pour prendre le fusil d'infanterie. Depuis 1901, leur cavalerie a dû renoncer aux charges et n'a combattu qu'à pied.

Quant aux Boers, ils ont montré ce que doivent être des corps de vrais dragons, s'éclairant et se couvrant au moyen d'éclaireurs spéciaux.

La loi de décroissance des effets de la cavalerie, en tant qu'arme de choc, est donc établie d'une manière indiscutable.

Aussi ses effectifs diminuent-ils successivement.

Quelques chiffres permettent de s'en rendre compte.

Pour un bataillon d'environ 650 hommes, il y a en 1648 (Condé), 3 esc. 55; 1678 (Créqui), 4,65; 1691 (Luxembourg), 4,58; 1709 (Villars), 2,00; 1745 (maréchal de Saxe), 1,72; 1805 (Napoléon), 1,03; 1812 (*id.*), 0,80; 1859 (Napoléon III), 0,40; 1866 (Guillaume II) 0,88; 1870 (*id.*), 0,80; 1870 (Napoléon III), 0,72.

Le perfectionnement des armes à feu accentue chaque jour ce changement. En revanche, lorsqu'elle sait utiliser ses carabines, la cavalerie prend une force redoutable et particulièrement dangereuse pour les lignes de communication.

Sa mobilité en fit toujours l'arme des surprises. Elle en fait maintenant l'arme des destructions soudaines de matériel, des désorganisations et des paniques, vu l'effet démoralisant et presque instantané des armes à répétition, des mitrailleuses et des canons à tir rapide.

Elle n'est plus, comme au XVIIe siècle, l'âme souveraine de la bataille, mais elle aura souvent dans les mains le sort d'une campagne, si elle sait renoncer aux erremens actuels et comprendre que l'esprit cavalier ne consiste pas dans le mépris du combat à pied.

L'idolâtrie du cheval a depuis longtemps dévoyé son jugement. Les cavaliers de Sheridan ne connaissaient pas les airs de manège. Ils n'en ont pas moins fait capituler l'armée de Lee.

L'esprit cavalier, c'est l'esprit d'entreprise, l'audace, la témérité même, appuyés sur la décision et le sang-froid. C'est la volonté toujours tendue à saisir l'occasion et à en profiter; c'est la poursuite du but jusqu'à l'épuisement complet des forces

sans regarder en arrière, sans s'occuper du retour. Il est l'apanage de la jeunesse.

Il ne faut donc pas en temps de paix former des divisions de cavalerie, ni même des brigades. Les régimens de cavalerie doivent, comme les bataillons de chasseurs, ne relever que des corps d'armée. Il faut les faire commander par des majors. Ils auront alors des chefs de trente-cinq à quarante ans, qui seront ensuite envoyés, comme lieutenans-colonels, dans les régimens d'infanterie et d'artillerie. Plus tard, devenus généraux, ils pourront remplir le rôle que leur titre comporte : le commandement de toutes les armes.

La guerre seule peut mettre en relief les vrais officiers de cavalerie. Point n'est besoin de beaucoup de temps pour les découvrir. Dès les premiers jours d'une campagne, les caractères se dessinent. Les premières hostilités font évanouir les réputations de cabinet, dit de Brack. Le général en chef qui, vers la fin de la bataille, réunira, ici 1 200 chevaux, là 2 000, plus loin 1 500, donnera le commandement de chacun de ces groupes à l'officier qu'il jugera le plus capable. Souvent Napoléon agit ainsi. Mais il n'avait pas besoin de s'adresser à des majors, parce que ses généraux de cavalerie avaient de trente à trente-cinq ans.

Les Allemands ont compris que la formation des divisions de cavalerie en temps de paix les exposerait à mettre à leur tête des généraux âgés. Aussi, n'ont-ils qu'une division de cavalerie : celle de la garde qui est sous la main de l'Empereur.

Au moment des grandes manœuvres annuelles (et il en serait de même lors de la déclaration de guerre), des chefs désignés par l'Empereur sont mis à la tête des divisions et brigades provisoires. Ils sont ainsi essayés et jugés. Leur commandement n'est que de courte durée ; on ne risque pas d'en être embarrassé.

Ainsi, en 1901, il a été formé pour les grandes manœuvres, deux divisions de cavalerie, dont l'une a été confiée au général-lieutenant von Hagenow, alors âgé de cinquante-cinq ans, et l'autre au prince Léopold de Prusse, qui n'avait pas quarante-six ans.

En 1902, une division de cavalerie a été formée pour les grandes manœuvres et placée sous le commandement temporaire du général-lieutenant von Hennings, inspecteur de cavalerie de l'arrondissement de Stettin. L'autre division était la

division de cavalerie de la garde, commandée par le général-lieutenant von Winterfeld.

Ces deux officiers généraux sont âgés de cinquante-cinq ans.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations que nous ne devrions avoir qu'une seule espèce de cavalerie : les dragons. En raison de nos casernemens, nos régimens resteraient à cinq escadrons, dont un de chasseurs éclaireurs, recrutés et instruits d'une manière spéciale et montés en chevaux de sang, car c'est une grave erreur de croire que n'importe quel cavalier peut faire un éclaireur ! Les autres escadrons utiliseraient les ressources normales dans les conditions actuelles, les remontes s'efforçant de leur donner des chevaux de galop, car la vitesse sur de longs parcours à travers champs est plus que jamais nécessaire. Les cuirassiers seraient donc transformés en dragons. Déjà Napoléon les armait pour combattre à pied. Le 12 novembre 1811, il écrit de Saint-Cloud, à Clarke, duc de Feltre, ministre de la Guerre : « Les régimens de cuirassiers de l'ancien régime avaient des mousquetons qu'ils portaient, non comme la cavalerie légère, suspendus en bandoulière, mais qu'ils portaient pour s'en servir comme de fusils... Mon intention est que chaque homme ait un fusil, que cela soit un mousqueton très court, porté de la manière la plus convenable aux cuirassiers, peu m'importe. J'ai déjà fait donner à la grosse cavalerie des mousquetons. A la paix, ils les ont renvoyés. Dans la dernière campagne, ils n'en ont pas eu. »

Le 26 décembre 1811, il ajoute : « J'ai pris un décret pour armer les cuirassiers d'un mousqueton et les lanciers d'une carabine. »

Enfin, le 15 février 1812, il ordonne : « Le mousqueton sera armé d'une baïonnette dont le fourreau s'attachera au ceinturon du sabre comme dans l'arme des dragons. »

Les cuirassiers firent la campagne de 1812 avec le mousqueton et la baïonnette.

Il faut savoir le reconnaître, les cuirassiers ne doivent leur existence qu'à notre sentimentalité. Nous leur savons gré de s'être fait détruire à Waterloo et à Reichshoffen. Une légende s'est créée, qui plaît à notre nation. Elle se personnifie dans ces charges désespérées et inutiles. L'auréole dont les cuirassiers sont entourés empêche leur transformation, cependant nécessaire. Le sentiment chez nous dominant la raison, personne n'ose tou-

cher à cette cavalerie bardée de fer, inutilisable pour le combat à pied, incapable des galops prolongés dans les terrains défoncés, et uniquement destinée à l'action par le choc.

Cependant chacun sait maintenant à quelles pertes inutiles la charge en masse aboutirait.

Les cuirassiers sont, il est vrai, décoratifs. Ils augmentent la solennité des escortes. On pourrait, à cet effet, conserver à Paris les deux régimens de cuirassiers qui s'y trouvent.

Mais avons-nous le droit, pour des raisons de sentiment, de priver l'armée de soixante-cinq escadrons de dragons?

Le 13 juillet 1880, sur l'avis du Comité de cavalerie, qui demandait la suppression totale des cuirasses, celles-ci furent enlevées aux six régimens de numéros pairs. Un des membres du Comité disait à ce propos : « Il peut arriver que, dans une circonstance donnée, je regrette de ne pas avoir de cuirassiers sous la main. Mais cette circonstance ne se présentera peut-être jamais et nous ne devons pas pour une éventualité si peu probable priver notre cavalerie de 8000 carabines. »

La question semblait donc résolue. Mais les vieilles idées sur la fameuse et hypothétique bataille de cavalerie reprirent le dessus, et, le 29 avril 1883, les cuirasses furent rendues. La France est maintenant la seule puissance qui se donne le luxe d'entretenir des cuirassiers.

La Russie les a supprimés en 1859. L'Allemagne en 1888, l'Autriche en 1881. Allons-nous les conserver?

Ils sont plus chers que les autres régimens et difficiles à remonter. Leurs chevaux seraient mieux utilisés comme trait léger pour atteler les batteries de cavalerie appelées à un si grand rôle.

Pour des raisons du même ordre, les lances de nos dragons doivent être supprimées.

Un article remarquable, paru récemment dans la *Revue de cavalerie* (1), a démontré leur inutilité. Voici quatorze ans que la question se discute; il est temps d'en finir. La lance est une mauvaise arme. Nous avons perdu de vue que les lanciers n'ont apparu dans notre armée qu'en 1811, par conséquent après l'époque où notre cavalerie s'est montrée la plus brillante.

Alors, nos dragons, nos chasseurs, mettaient en déroute les

(1) Et que l'on dit inspiré, sinon rédigé, par notre État-Major général.

lanciers ennemis. Faut-il citer quelques exemples (1). A Austerlitz, les uhlans du grand-duc sont culbutés par nos dragons et perdent 400 hommes avec leur général comte Essen. A Essling, les uhlans de Liechtenstein sont battus par les chasseurs de Marulaz.

Le 8 octobre 1805, à Lembach, un escadron du 3e dragons, se heurte au régiment de uhlans de Mersfeld, soutenu par les hussards de Liechtenstein; tout est mis en déroute par ce seul escadron.

Le 6 mai 1809, le 2e chasseurs attaque à Blindenmarkt le régiment de uhlans autrichien « archiduc Charles, » le culbute et le poursuit une lieue et demie. Le chemin, dit le témoin oculaire Baudin de Réville, était jonché de leurs lances.

Mais une légende sur les lanciers polonais a fait croire à la puissance de leurs armes. Elle se réduit à ceci :

Dès 1796, il existait dans notre armée un corps étranger : la légion polonaise, passée ensuite à la solde de l'Italie, sous le nom de *Polacco Italiane*. Elle fut de nouveau prise à notre service en 1808, comme régiment de lanciers de la Vistule. Seuls, ces cavaliers portèrent la lance jusqu'en 1811, sans que leur exemple ait paru assez probant pour déterminer l'adoption de cette arme. Il est donc inexact de répéter que la lance est l'arme nationale des Polonais.

Lors de la formation, en 1809, de l'armée du Grand-Duché, les corps de cavalerie nouveaux comprenaient trois régimens de chasseurs et trois de lanciers. Le régiment de jeunes gens nobles de Varsovie, qui se constitua pour servir d'escorte d'honneur à l'Empereur, portait le costume devenu célèbre, bleu à bande rouge et la shapska, mais pas la lance. Il n'en avait pas quand il s'illustra, le 28 novembre 1808, à Somo-Sierra.

C'est sans lances encore qu'à Wagram, ce régiment devenu chevau-légers, à la suite de la garde, culbuta le régiment de uhlans autrichiens O'Reilly, qui, eux, avaient des lances et qui, d'après Niegolowski, les jetèrent pour prendre leurs sabres au moment de charger.

Dans ses « avant-postes de cavalerie légère » le général de Brack écrit : « Les lanciers serrés ne peuvent ni parer, ni pointer, et de deux choses l'une : ou ils jetteront leurs lances pour pren-

(1) *Revue de Cavalerie.*

dre leurs sabres et, dans ce cas, vous combattrez à chance égale, ou ils voudront conserver leurs lances, et, dans ce second cas, vous aurez bon marché d'eux. »

Il faut aussi se rappeler que le 1er régiment de lanciers, qui chargea l'infanterie autrichienne à Solférino, n'avait pas de lances, car les hommes s'en débarrassèrent dès qu'on prit le galop.

Les Autrichiens ont supprimé la lance en 1884. Les Russes également. En dehors des régimens de la garde, ils n'ont plus que des dragons et des cosaques; ceux-ci, armés de fusils, sont dressés au combat à pied. Les cosaques du Caucase n'ont pas de lances. Ceux des steppes les ont encore au premier rang.

Dès le commencement de décembre 1899, le 1er royal dragons anglais, qui servait au Natal sous les ordres du général Buller, obtenait d'être débarrassé de ses lances. Cet exemple était suivi par tous les autres régimens. Les lances furent mises en magasin, et, disait récemment une haute personnalité militaire, « j'espère qu'elles n'en sortiront plus. »

Cette manière de voir s'accorde peu avec les idées de l'Empereur allemand.

Le 3 janvier 1890, un ordre impérial armait de la lance (sans préjudice de la carabine) toute la cavalerie. Il semble qu'en ce moment encore, la lance est l'arme favorite du souverain.

« Nous nettoierons les abords de la bataille avec nos balais d'acier, » disent les partisans de cette arme. Quelques groupes de dragons pied à terre les feraient vite rentrer dans les lignes.

En ce qui concerne l'exploration, il ne faut pas perdre de vue que la cavalerie est maintenant arrêtée par le feu à des distances où elle ne peut encore rien voir. Plus que par le passé, elle est exposée à tomber dans des embuscades.

La guerre Sud-Africaine a donné à cet égard des exemples probans. Les Anglais n'ont pu obtenir de la cavalerie que des renseignemens sur la ligne apparente du rideau de mousqueterie, dont s'enveloppait l'adversaire et sur les points qu'il n'occupait pas.

Un tel résultat peut être acquis avec de faibles forces, pourvu qu'elles soient actives, très mobiles et adroites. Pour ce service le groupement en divisions est nuisible. Il vaut mieux que la cavalerie soit répartie dans les détachemens de couverture composés des trois armes formant rideau, et qui tiennent tout le réseau routier menant à l'ennemi. Faudrait-il entendre par là

qu'il n'y aura plus de combat de cavalerie et que toute idée de choc doit être abandonnée? Ce n'est pas la question. Il faut seulement renoncer à l'idée de la bataille de cavalerie précédant les grandes rencontres de toutes armes. Pourquoi faire détruire une partie de sa cavalerie en pure perte, puisqu'une cavalerie si victorieuse qu'elle soit n'en sera pas moins arrêtée par la mousqueterie des rideaux et ne pourra pas donner d'autres renseignemens que ceux que procureraient plus facilement quelques patrouilles d'éclaireurs bien menées.

Le combat de mousqueterie a pris, pour la cavalerie, une importance de premier ordre. Il permet à une troupe peu nombreuse, mais bien instruite au combat à pied, de se débarrasser en quelques instans d'une cavalerie très supérieure qui voudrait agir par la charge et à l'arme blanche. Les rideaux dont les armées devront s'envelopper fourniront à la cavalerie l'occasion fréquente de s'employer à pied. Pour les constituer, on aura recours à des fractions multipliées (régimens et mêmes unités moindres agissant d'après les ordres directs des commandans des groupes). De même, pour déchirer les rideaux de l'adversaire, la cavalerie aura recours au combat de mousqueterie, comme la cavalerie anglaise a été forcée de le faire au Transvaal.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de se représenter une prise de contact. Laissons la parole à un officier de cavalerie qui comprend l'avenir de son arme :

« Nous ignorions, avant les campagnes sud-africaines, nous savons maintenant (si nous ne nous obstinons pas à détourner notre vue de faits patens), ce que vaut le fusil à tir rapide et sans fumée, manié par des hommes de sang-froid, d'initiative et de résolution. Entre les mains d'hommes ainsi trempés ayant le courage de renoncer à la passivité, voulant et sachant avancer sous le feu, le fusil actuel, c'est là le fait nouveau et capital, peut, lorsqu'il parvient à se rapprocher suffisamment, remplacer l'assaut à l'arme blanche. Arrivé à courte portée, il vaut le couteau sous la gorge.

Ainsi s'expliquent les marches offensives de combattans sans baïonnette, enveloppant et faisant capituler des troupes très supérieures en nombre, mais passives et massées.

Autre fait nouveau : une ligne, dont quelques points bien choisis sont garnis de feu, est presque aussi forte dans ses trouées que dans ses saillans occupés.

Ainsi s'explique la facilité avec laquelle la retraite a été coupée aux partis de cavalerie allant à la découverte. Cette découverte ne peut rien voir avec les yeux. Elle peut dire qu'en arrivant dans une certaine zone elle a vu tomber ses hommes et ses chevaux. Mais quels étaient les points d'origine des balles? Étaient-elles lancées par un rideau insignifiant, ou par de gros effectifs?

Mise brutalement en face de ces faits, la cavalerie anglaise a été décontenancée. Elle n'a rien vu, parce qu'elle n'a trouvé que l'invisible; elle n'a pas chargé, parce qu'elle ne pouvait charger l'inconnu; elle a parfois capitulé parce que, dans son service d'exploration, elle se trouvait tout d'un coup entourée d'un cercle de fusils invisibles, et que ce cercle mystérieux, mais infranchissable à cheval, allait sans cesse en se rétrécissant.

On dira : Que nous importe ! Nous ne sommes pas destinés à nous mesurer avec des Boers. Nous n'avons donc pas à nous occuper de leurs procédés plus ou moins bizarres, mais bien de la tactique des armées européennes, qui est identique à la nôtre.

Les armées européennes, lorsqu'elles mettront des balles dans leurs nouveaux fusils, seront bien obligées de prendre, après les premières échauffourées, la tactique correspondant à ces fusils.

Ne chargerons-nous donc plus jamais?

Oh! que si : nous n'aurons pas toujours en face de nous des virtuoses du fusil dernier modèle. La même arme, mise entre les mains du Chinois, devient presque inoffensive, parce qu'elle ne vaut que par les qualités de celui qui la porte : adresse, instinct du terrain, endurance, initiative, courage, en deux mots haute valeur physique et morale.

Or, les armées européennes se rapprocheront tantôt du Chinois, tantôt du Boer : composées en grande partie d'hommes habitués à la ville, à des positions sédentaires, au bien-être familial, et dont les aptitudes physiques sont diminuées de tout ce qu'a gagné leur intellectualité, elles sont inexpérimentées, nerveuses, impressionnables, exaltées un jour, déprimées le lendemain.

Quand, à des indices qui ne trompent pas, vous sentirez le moral de vos ennemis tourner au Chinois, alors chargez : aucune arme, dans ce cas, ne vaut le cheval. Ainsi, quand, dans un défilement rapproché d'un front découvert que personne n'ose

aborder parce que la mort y est installée, se presseront, se bousculeront les échelons d'infanterie, chacun destiné à pousser l'autre (comme si jamais le mouvement en avant avait été déterminé par une poussée de l'arrière !) et chacun s'arrêtant, paralysé, devant la même ligne fatidique, alors sortez de terre ou tombez du ciel, mais surgissez, les cavaliers ! piétinez le troupeau jusqu'à ce qu'il demande grâce.

Mais quand ces armées, qui sont intelligentes, généreuses, que le moindre succès exalte, se rapprocheront du Boer, quand elles joueront juste et serré de leurs nouvelles armes à feu, n'allez pas vous terrer dans un coin ou vous agiter dans le vide en vous plaignant qu'il n'y a rien à faire pour la cavalerie. Il n'y a rien à faire par la vue, le choc et l'arme blanche; il y a tout à faire par le cheval et l'arme à feu.

La tactique universellement adoptée jusqu'à ce jour par la cavalerie, n'a pu soutenir l'épreuve de la guerre, faite avec les nouvelles armes à feu employées dans le sens de leur nouvelle puissance. Donnons donc plus d'envergure et d'élasticité à cette tactique que l'évolution de la guerre a prise au dépourvu. Quand nous ne pouvons pas voir avec les yeux, voyons avec le fusil. Quand nous ne pouvons pas attaquer par le choc et l'arme blanche, attaquons par le cheval et l'arme à feu. Voilà la solution. Il n'y en a pas d'autre. En théorie, elle paraît simple; dans la pratique, il y aura bien des difficultés à surmonter pour la faire entrer dans les mœurs de la cavalerie.

Établir vivement, au moyen de groupes à pied bien placés, largement espacés, une ligne de feu longue, offensive et débordante, soutenue, quand c'est possible, par du canon et de la mitrailleuse, gardée, sur ses flancs et derrière, par des tireurs et des réserves à cheval, voilà ce que doit faire aujourd'hui notre cavalerie, toutes les fois que ses yeux, sa puissance de choc et ses armes blanches lui refusent le service.

Qu'il s'agisse d'exploration, de couverture, de bataille ou de poursuite, l'arme à feu s'offre au moment où l'arme blanche se dérobe; et la tactique de feu, très simple, consiste à se servir des chevaux pour égrener vivement un chapelet de groupes à pied. La longueur de la ligne, sa densité, les intervalles séparant ses groupes varieront à chaque cas : ce qui ne variera pas d'un bout à l'autre de la ligne, c'est l'idée de l'en avant.

Il y a un abîme entre cette tactique de feu, si simple soit-elle,

et nos habitudes de manœuvres, qui consistent à descendre un peloton derrière une barricade pour s'y défendre passivement. Vos hommes sont Français et cavaliers, leur double nature est offensive, et vous leur demandez de la défensive et de la passivité. Ils vous répondent par un dégoût instinctif du combat à pied, par l'envie obsédante de remonter à cheval, et ils ont raison.

Au contraire, en pratiquant la ligne de feu longue, offensive, à tendances débordantes, vous réveillerez l'instinct de la race française, qui supporte le rang, mais ne l'aime pas; et dont le vieux sang gaulois ne s'échauffe que lorsqu'on le livre sans contrainte à son besoin d'en avant.

L'en avant à pied n'est plus l'élan furieux des zouaves à la baïonnette, que les cavaliers ne pourraient imiter sans renoncer à leurs éperons; car, là où l'assaut est possible, la charge à cheval est indiquée. L'en avant à pied, lorsque l'assaut et la charge sont impossibles, consiste, pour chaque groupe, dans chaque groupe pour chaque homme, à gagner en rampant 20 mètres, quand le terrain présente 20 mètres de couvert; à n'en gagner que deux ou trois, d'un bond brusque, précédé et suivi de la disparition couchée, quand le sol n'offre aucun abri. Le but connu de tous, sans qu'il soit besoin d'ordres, est d'arriver à la courte portée où les balles cessent d'être folles pour devenir dociles comme des baïonnettes; où l'ennemi demande grâce, parce qu'il ne peut plus lever la tête, et que, même avec le nez en terre, il sent la mort lui effleurer les cheveux.

Ces audaces d'attaques offensives à pied contre un ennemi plus fort, ou plutôt contre un ennemi sans nous occuper de sa force, nous sont permises à nous cavaliers, et à nous seuls. Car nos chevaux nous ont transportés d'un galop à l'endroit favorable, à celui où nous avions l'espoir de charger. La charge n'étant pas opportune, ces mêmes chevaux nous donnent la mobilité nécessaire pour mener le combat à pied en largeur, par unités souples et légères, sans encombrement de lourds effectifs, que seule l'infanterie est capable de manier en profondeur. Enfin, ce sont encore les chevaux qui nous assurent la possibilité de déguerpir, pour recommencer plus loin, lorsque notre coup est manqué, que l'ennemi prend lui-même d'écharpe notre tentative d'enveloppement.

Quand les cavaliers sauront se servir de leurs armes à feu de

cette façon-là, le commandement pourra confier sans crainte de belles missions à leurs détachemens. Le fameux parti de 100 chevaux du premier Empire recommencera ses exploits. En combinant l'invisibilité et la puissance de ses fusils avec la vitesse de ses chevaux, il sera difficile à saisir. Il pourra donc s'éloigner des siens, faire de la découverte ou se lancer dans les lignes de communications ennemies, pour torpiller les chemins de fer, artères des armées modernes. »

Oui, c'est bien ainsi qu'il faut comprendre l'action de la cavalerie.

Mais ce n'est là qu'une partie des services que nous sommes en droit d'attendre d'elle. Quoique changé, son rôle dans la bataille va grandir. Grâce aux dragons, le commandement pourra porter, en quelques instans, où il voudra, les carabines et les canons nécessaires. Alors la réunion de nombreux escadrons et la nécessité de les faire agir par masses de 1 500 à 2 000 chevaux s'imposera. Mais il serait mauvais de constituer à l'avance ces groupemens, puisqu'ils doivent correspondre à des situations variant d'un jour à l'autre. Quand le moment sera venu, le général en chef mettra à leur tête l'officier qu'il croira le plus apte à la mission donnée, quitte à le remplacer le lendemain, s'il s'est montré insuffisant. Ce procédé fut souvent employé par Napoléon. Il est à retenir.

Ces groupemens de cavalerie auront presque toujours un grand rôle à jouer à la fin de la bataille.

Rendons la parole à notre officier de cavalerie.

« Dans les grandes batailles de l'avenir, qui dureront deux ou trois jours sur des fronts de 40 et 50 kilomètres, avec 500 000 hommes peut-être de chaque côté, il arrivera un moment où ces masses impressionnables ne pourront plus supporter l'extrême tension de leurs nerfs, où elles n'auront plus de force morale à opposer à l'événement ; où elles seront mûres pour la panique. Qui donc mieux que la cavalerie peut produire l'événement, peut causer la panique ? Quand le général croit, sent, devine que le moment psychologique approche, il réunit ce qu'il peut trouver d'escadrons. Il fait appeler l'officier qui les commande et lui dit : La situation est parvenue à son dernier degré. L'heure approche où un événement décidera de la victoire ou de la défaite. Je vous ai réuni là environ 5 000, 6 000 chevaux.

Rôdez, cherchez, tâtez et, si vous trouvez chez l'ennemi un point faible, lancez-vous, votre heure est arrivée.

L'officier part et la masse des escadrons le suit de loin, d'abri en abri. De tous les côtés s'élancent des officiers éclaireurs, montés sur des chevaux de sang. En quête d'occasions, ils apportent au général, dans des va-et-vient rapides, des renseignemens ou impressions, qui ne sont pas toujours favorables. Ici, le terrain est impossible ; là, l'ennemi est sur ses gardes et ne paraît pas ébranlé.

Tout à coup, guidé par un officier, le général, d'un galop allongé, gagne un point d'observation. Oui, c'est l'endroit et le moment

En avant !

Les régimens quittent leur dernier abri. Ils traversent au trot, par des évolutions simples et souples, les encombremens inévitables derrière une armée qui se bat. — Enfin les lignes amies sont franchies, et l'on prend le galop. Au galop, pendant des kilomètres, au galop allongé à travers l'infanterie, l'artillerie, les obstacles de tous genres, au galop, jusqu'à ce que tout soit traversé, car il faut s'emparer des défilés sur les lignes de retraite.

La trouée est faite, l'événement est produit, la panique est amorcée, la victoire s'offre ; un dernier effort des autres armes, et elle est gagnée. »

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut envisager les charges que, depuis quelques années, l'Empereur allemand commande en personne à la fin des grandes manœuvres. Il tient à mettre en lumière ce fait, que la cavalerie reprend toute sa puissance comme arme à cheval, lorsque l'adversaire, démoralisé par une lutte qui a excédé ses forces, se met en retraite, en désordre. La cavalerie peut alors tout oser.

Il est clair que dans une bataille, 50 ou 60 escadrons ne seraient pas réunis sur le même point. Là où 1 500 chevaux ne pénétreraient pas, 4 000 chevaux ne réussiraient pas davantage. Les groupes de cavalerie seraient en fait répartis sur tout le front du combat et agiraient sur les terrains convenables aux heures psychologiques. Si, dans les manœuvres, afin de donner des leçons qui frappent l'imagination, l'empereur Guillaume constitue des groupemens énormes, il ne s'ensuit pas que, dans la bataille, toute sa cavalerie serait formée en une seule masse,

il y a donc dans ces charges autre chose que le désir d'offrir aux assistans un spectacle impressionnant. Mais nos dragons envisageront un rôle plus élevé. Ils doivent songer aux attaques dirigées contre tous les moyens de communication, sans lesquels les armées ne peuvent pas vivre. Les chemins de fer ne sont-ils pas le but naturellement offert à toutes les entreprises hardies des jeunes officiers? Tout nœud de chemin de fer dans la zone utile du réseau ferré est un nœud vital, et sa destruction peut amener la retraite forcée des troupes qu'il alimente. Nos dragons les attaqueront par la carabine et le canon. Ils ne pourront pas, il est vrai, se ravitailler en munitions. Qu'importe, si la destruction est accomplie. Ils perdront leur artillerie? Qu'importe encore; il y en a d'autre dans les arsenaux. Qu'ils atteignent le but, le reste est secondaire.

Cette étude n'est pas pour plaire à ceux des officiers de l'ancienne école qui, dans la création des divisions de cavalerie, ont cru pouvoir développer la puissance de l'arme, en groupant derrière eux de nombreux escadrons évoluant au geste.

Les armes nouvelles imposent des changemens dans l'organisation comme dans la tactique. Certes, les quiétudes peuvent en être troublées. Nous laisserons-nous arrêter par des intérêts particuliers? La nation qui consent de si lourds sacrifices a le droit d'être exigeante. Elle ne doit satisfaire les ambitions que dans la limite de son intérêt. Elle se rappellera donc que ce n'est pas en confiant ses escadrons à des vieillards de soixante ans qu'elle obtiendra d'eux des coups de torpilleurs. Notre cavalerie doit être commandée par des officiers jeunes et hardis, dont l'élévation du caractère et la hauteur des sentimens seront la garantie qu'en toutes circonstances, ils feront plus que leur devoir. Alors, quoi qu'il advienne, nous serons au moins sûrs que ses chefs possèdent la principale, la plus féconde des qualités de l'homme de guerre : la jeunesse.

***

LA FIN DE DONATIENNE

DERNIÈRE PARTIE (1)

III. — LE THÉATRE

Le soir, après le dîner pris dans l'arrière-boutique, elle s'habilla, et elle avait bon air, malgré la fatigue du visage, avec son chapeau à plumes roses et noires, et son tour de cou de fourrure grise; elle marchait bien; elle avait de petites mains dont la peau, tachée et entaillée par le travail, disparaissait sous des gants. L'homme l'entraîna, rapidement. Les voisines qui ne perdaient aucun incident de la rue, pas plus qu'en province, dirent : « Les voilà encore partis pour le théâtre, je parie. Ils gagnent gros. Mais c'est elle qui lui fait dépenser tout cet argent-là. Elle n'aime que s'amuser. »

La cravate épinglée d'un faux brillant, la jaquette bombée sur la poitrine, l'air vainqueur et insolent, Bastien Laray marchait près de Donatienne. Il cherchait à réparer l'effet désastreux de ses brutalités du matin; il avait aperçu clairement que cette Donatienne avait dit vrai dans un moment de colère, qu'elle le quitterait sans même avoir besoin d'une raison... Ils prirent le train, et furent bientôt sur les boulevards. Il était près de neuf heures.

Dans la salle illuminée, quand ils entrèrent, la pièce était commencée. On riait. Les mêmes mots avaient mis la même expression sur le visage des quelques spectateurs de l'amphi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

théâtre, qui durent se lever pour laisser Donatienne et son amant prendre chacun sa place, au premier rang, vers le milieu. Lui, il était déjà à l'unisson. Elle désirait s'y mettre, pour échapper à l'obsédante pensée qui la suivait depuis le matin. Elle aimait le théâtre. Elle avait dépensé beaucoup d'argent sur ses gages, du temps qu'elle était domestique, pour « rire aux comédies, » comme elle disait. Et l'assurance avec laquelle elle passa, la première, le visage levé, la lèvre entr'ouverte et murmurant : « Pardon, » le geste avec lequel elle ramena sa robe à gauche, s'assit, et, sans regarder les acteurs, commença par lorgner la salle, indiquaient la longue fréquentation.

Bientôt, elle s'accouda sur la rampe de velours rouge; et tendit son esprit vers cette scène, tout en bas, d'où montaient les mots qui devaient faire rire. Mais on eût dit que ce qui venait vers elle, ce n'étaient que des enveloppes de mots vides de sens, des sons vagues, et qui ne la touchaient pas; il y en avait d'autres au contraire, que personne ne prononçait, que personne ne savait, et qu'elle entendait rouler comme des vagues au dedans d'elle-même : « Noémi! Lucienne! Johel! » Elle ne pouvait pas ne pas les entendre, ces mots qui portaient avec eux tout le drame de sa vie, pas plus qu'avec la main elle n'eût empêché de jaillir une source d'eau. Le théâtre ne la délivrait pas d'elle-même. Elle regarda l'orchestre, les loges, les toilettes... Mais le trouble profond de son cœur ne s'apaisait plus. Elle sentait, au contraire, grandir sa peine, de tout le contraste que formaient avec elle ce décor et cette foule. N'en pouvant plus, elle se tourna du côté de son amant. Elle voulait lui dire : « Emmène-moi! » Et, de l'autre côté de Bastien Laray, avant même d'avoir ouvert les lèvres, elle aperçut, assise dans une stalle d'amphithéâtre, une femme de même condition, comme elle, jeune, la joue en fleur, et qui était venue avec son enfant, un bébé de deux ans peut-être, qu'elle tenait pressé contre elle, poitrine contre poitrine. La tête blonde pendait et dormait sur l'épaule de la mère. Un souffle régulier soulevait le petit corps, qui parfois, dans un rêve, s'agitait, puis retombait.

Comme la femme était près de la balustrade, et qu'elle paraissait uniquement attentive à la pièce qui se jouait, Donatienne pensa : « Si elle lâchait l'enfant! Si elle desserrait seulement les bras; il coulerait dans la salle, et s'y briserait! Comme il est joli, cet innocent! » Elle le regarda longtemps, si long-

temps que la mère finit par la remarquer. Les deux femmes comprirent qu'elles étaient mères l'une et l'autre. Donatienne n'alla pas au delà d'un sourire triste ; mais elle en vint à penser que si elle tenait ce petit sur ses genoux, elle en aurait une douceur de cœur. Elle n'osa pas le dire. L'autre s'absorba de nouveau, les yeux fixes, dans le spectacle qui se jouait en bas, sur les planches. Donatienne, cependant, demeura à demi tournée du côté de l'enfant, et elle se sentait pâlir, comme si la source de sa vie était atteinte. Le théâtre, les mots, les rires, que c'était loin ! L'homme qui assistait à cette comédie, et qui ne se doutait pas de ce qui se passait tout près de lui, comme il lui paraissait bien étranger à elle-même, et comme il l'était en effet ! Ce qu'elle voyait, c'étaient les dernières images que la vie commune lui eût laissées, les images qu'elle repoussait depuis des années, âprement victorieuses ce soir, et ravageant son âme. Elle voyait la maison de Ros Grignon, au sommet de la butte pierreuse, le champ de sarrasin et le champ de seigle qui faisaient deux bandes claires, au bas de la colline, et au delà, la lande et la forêt qui chantaient dans le vent ; elle voyait la chambre avec le lit et les berceaux, avec la porte qui ouvrait sur l'étable ; elle voyait les trois enfans qui l'enveloppaient, quand elle rentrait des champs. « Mes bien-aimés, où êtes-vous ? Est-il vrai que vous viviez ? »

Tout avait été vendu. Oui, et d'autres cultivaient les pauvres champs où Louarn avait usé ses bras... C'était bien fini. Et Donatienne ne souhaitait pas reprendre la vie d'autrefois. Mais, dans cette salle de théâtre, là, tout en haut, folle qu'elle était, il lui parut, plus sûrement que jamais, qu'en se séparant de ses enfans, elle avait rompu avec une joie infinie, une joie durable, qu'elle était autrefois trop jeune et trop légère pour comprendre. A présent, elle eût été sans défense contre les petites mains, les bras, les yeux, les lèvres de ces trois bien-aimés qu'elle avait connus autour d'elle. « Oh ! les petits, les petits, comment les mères peuvent-elles vous quitter autrement que par la mort ? Quelle folie m'a prise d'aller me louer à Paris ? Quelle autre folie de rester, quand j'étais libre de revenir !... La caresse de vos mains me manque, et le poids de vos corps sur mes genoux. Je souffre ! » Elle souffrait si évidemment que Bastien Laray, s'étant retourné, la face réjouie et lourdement épanouie, demanda :

— Tu ne ris pas, Donatienne ?

— Non.

— Tu n'entends donc pas ?

— Non.

— Je ne t'ai pas payé ta place pour que tu aies des airs pareils ! Qu'est-ce qu'il te faut ?

La voisine, ayant entendu les reproches, regardait du côté de Donatienne, et balançait lentement, câlinement, son jeune buste souple, qui berçait l'enfant. Elle vit les mains gantées se tendre à demi vers elle, incertaines, hésitantes ; elle entendit :

— Madame, si vous vouliez me le donner à bercer ?

— Cela vous ferait plaisir ?

— Cela me ferait du bien : je n'en ai plus, moi...

Elle était si pâle que la femme vit qu'elle disait vrai, et qu'elle eut pitié.

— Tu es ridicule, Donatienne ! fit l'amant.

Mais la femme, doucement, avait pris l'enfant, et, derrière le dos de l'homme qui protestait, à la joie des voisines, au scandale des voisins qui disaient : « Chut ! les femmes ! » elle le tendait à Donatienne, avec une petite peur cependant. Et, quand elle eut lâché la robe bleue et blanche, elle ne fut plus maîtresse à son tour d'écouter ni de regarder la scène, et elle eut un regret. Sans cesser de sourire, par politesse, elle jetait souvent les yeux du côté de Donatienne. Celle-ci avait couché l'enfant sur ses genoux, et l'entourait de ses bras ; maternelle, immobile et pliée comme un berceau, elle le regardait dormir. Un frémissement l'agitait, et elle ne pouvait le calmer, non de plaisir, comme elle l'avait cru, mais de chagrin et de remords plus profond...

Les acteurs achevaient la pièce. Le rideau se baissait.

— Assez de bêtises ! dit l'homme. Rends le gosse, et partons !

Elle ne répondit pas, leva le petit corps chaud jusqu'à ses lèvres, hésita un moment, comme si elle avait honte et se jugeait indigne, puis, rapidement, elle baisa la joue rose, qui se plissa sous le baiser.

— Merci ! dit-elle en remettant l'enfant à sa mère.

Elle partit avec Bastien Laray.

Il était une heure du matin quand ils rentrèrent dans le petit appartement de Levallois, au-dessus du café. L'homme, las et mécontent, se coucha presque sans mot dire. Donatienne se déshabilla lentement ; elle perdit du temps, avec intention, à tourner dans sa chambre ; elle eût voulu, ce soir-là, s'étendre sur le tapis, ou dans un fauteuil. Quand elle vit que son amant

dormait, elle se coucha, à son tour; mais elle s'écarta de lui le plus possible, et dans la nuit, longtemps, elle pleura.

. . . . . .

Un regret avait donc passé dans la vie de Donatienne. Mais aucun grand changement ne suivit cette souffrance. Elle s'atténua même, comme les autres, avec les semaines. Personne ne connut le secret. La mère s'appliqua à combattre les imaginations qui lui venaient, et à se dire qu'il n'y aurait point de retour de ce messager qui l'avait tant troublée.

L'hiver passa. Mars commença à déchirer les nuages d'hiver. Chaque matin, Donatienne, en ouvrant la devanture du café, cherchait l'homme qui avait promis de revenir.

Il n'était pas là. Elle avait, malgré elle, une déception. En allumant le feu, en mettant à bouillir le café, elle songeait invinciblement à ceux qu'elle avait délaissés. Et sa plus vive tristesse, c'était de ne pouvoir se les représenter tels qu'ils devaient être maintenant, les enfans qui étaient sortis d'elle. Ils ne la regardaient point. Ils n'avaient point de sourire. Ils étaient sans voix. Quelle façon auraient-ils eue de la nommer? Quelle taille avaient-ils, et quels vêtemens?...

Cela la torturait jusqu'à l'arrivée des premiers cliens, qui la sauvaient de sa misère d'âme.

Le mois de mars continua de traîner ses jours.

IV. — CELUI QUI PASSE

Il y avait, loin de Paris, plus loin encore de la Bretagne, une plaine où la terre était toute remuée de collines et de vallons. Du côté du nord, un haut plateau tombait presque à pic dans la vallée, et la fermait. De moindres hauteurs s'en détachaient, à l'est et à l'ouest, pour enserrer cette plaine en corbeille, verte au printemps et couleur d'osier sec lorsque l'été avait passé. On pouvait juger combien elle était vaste, à la lenteur des nuages que le vent poussait au-dessus. Quand le vent ne soufflait pas en tempête, ils mettaient une demi-journée à disparaître. Les pâtres, habitués à la contempler, avaient des yeux de songe. Ils menaient des troupeaux de moutons et de porcs à travers les landes du plateau, où des étangs peu profonds luisaient parmi des bruyères et des seigles. Les villages, dans la plaine, étaient distans les uns des autres. Lorsqu'il faisait beau,

on les reconnaissait de loin, non pas à la pointe de leur clocher, car les églises avaient de petites tours carrées, mais au rouge de leurs toits de tuiles. Centre des terres françaises, région emprisonnée dans tant et tant de terres, que jamais ni le vent de l'océan, ni celui des grandes montagnes n'y atteignaient sans s'être brisé les ailes ; région où l'été cuisait le froment encore laiteux, et séchait souvent les fruits dans leur verdeur.

Non loin de l'entrée de la plaine, la route, après avoir descendu, remontait, puis descendait encore, et, au bas de la seconde descente, passait à quelques mètres d'une maison de pauvres : deux chambres sous un toit de vieilles tuiles, crevassées, disjointes, recouvertes d'une couche de poussière et de feuilles mortes, dont les saisons variaient l'aspect. Dans l'enclos, quelques planches de choux et de carottes, une mare, un peu plus loin, un puits, quelques plates-bandes étroites, semées de giroflées. Tout autour de ce mince domaine, qui avait la forme d'un coin, une haie vive se tordait, épaisse, emprisonnant quelques troncs de peupliers, coupés à six mètres du sol, et qui donnaient du bois de fagot ; c'était tout. Au delà, les prés, les blés, les trèfles couvraient la terre de leurs larges rayures. Il n'y avait pas de construction voisine ; seulement, un chemin de moyenne grandeur, embranché à l'angle de la haie, conduisait au village qu'on devinait à droite, parmi les arbres des vergers, à un demi-kilomètre.

Le 20 mars, la journée était froide ; le vent soufflait du plateau violet, et, au-dessus de la plaine, entraînait un lourd tapis de nuages qui semblait ne point avoir de fin. Depuis plus d'une semaine, le nuage glissait vers le sud ; quelquefois seulement, par une fissure de ce plafond, une averse de rayons tombait et faisait fulgurer un coin de campagne, où s'enlevaient en clair les plus petits détails, un troupeau, une voiture en marche, le dessin des fossés et des talus, le coq d'or d'un clocher ou d'une girouette. On voyait alors, à la couleur tendre des prés et des groupes d'arbres, que le printemps était commencé, et qu'il y avait des bourgeons aux branches. Le vent ni le ciel ne l'eussent dit. Le vent sifflait, et, dans le maigre enclos, au bord de la route, faisait claquer le linge qu'une enfant étendait. Elle l'avait lavé dans une mare dont la canetille était encore divisée et cherchait à se joindre en une nappe uniforme, là, au bout du jardin, du côté opposé à la route, et, à présent, l'ayant mis sur une brouette, elle prenait, pièce par pièce, les chemises, les mou-

choirs, les culottes d'enfant et les torchons, et les déployant, les fixait, avec des pinces de bois, le long d'une corde tendue devant la maison, dans le sens des rangées de choux jusqu'à la grande route. Les chemises, gonflées, battaient l'air de leurs bras; les carrés de toile se ridaient, ondulaient et claquaient. L'enfant, grave, continuait son travail, qu'elle avait commencé par l'extrémité de la corde, près du seuil.

Elle n'était pas grande, mais elle était svelte et bien faite, et fine assurément, plus qu'une paysanne ordinaire. Quelqu'un en ce moment la regardait avec attention, quelqu'un qu'elle ne voyait pas, un homme vêtu en ouvrier, d'un complet mal ajusté en gros drap foncé à côtes, coiffé d'un melon râpé, et qui portait sur l'épaule, au bout d'un bâton, un paquet volumineux, noué dans une blouse blanche. Il arrivait du fond de la plaine, et la boue couvrait ses gros souliers de cuir brut. Il marchait contre le vent. Sa figure était rouge, et ses yeux pleuraient, à cause de cette piqûre de l'air. En apercevant la petite, cent mètres avant le jardin, il avait ralenti la marche, et il approchait à petits pas, s'arrêtant souvent pour reprendre haleine, comme un homme très las. Il l'était un peu; il voulait surtout observer cette maison, ce jardin, les gens qu'il y trouverait. Et il tâchait de ne pas être trop tôt remarqué par l'étendeuse de linge.

Celle-ci ne pensait qu'à sa besogne. Elle allait, venait, se baissait, se relevait, et cela empêchait le voyageur de distinguer le visage, tantôt détourné, tantôt caché derrière une pièce de linge, ou par les bras qui tendaient l'étoffe. Elle avait une jupe courte, laissant voir une paire de sabots, et, sur des jambes toutes menues, des bas qui avaient dû être rouges, mais qui étaient, à présent, d'un rose éteint et tout rapiécés. La jupe était noire, comme le corsage, et par devant, l'enfant portait un tablier de coton bleu qu'elle avait mis pour faire sa laverie, et qu'elle n'avait pas quitté, bien qu'il fût tout mouillé et recroquevillé en un paquet.

L'homme, quand la distance ne fut plus que d'une quinzaine de pas, s'arrêta au coin de la haie qui tournait autour du jardin, et, sur son visage placide, l'émotion marqua sa trace. Elle tira en bas les coins des lèvres lourdes et gercées. Il reconnaissait l'enfant qu'il avait vue de loin et assise, un an plus tôt; elle se rapprochait de la haie vive et par conséquent de la route; elle était fine de traits comme de corps, avec des yeux sombres, des

cils longs, une bouche toute petite,... comme celle de Donatienne, et le teint pâle, et un menton pointu, et l'air triste et réservé. Le vent ramenait par devant ses jupes, et quelques mèches de cheveux; mais l'édifice des cheveux bruns, couleur de châtaigne cuite, était solide, et relevé en petit casque. Elle eût paru une demoiselle de ville, sans ses vêtemens de pauvresse. Rien ne bougeait dans l'enclos de quelques ares... Si,... un gamin de cinq à six ans, là-bas, dans l'encadrement de la porte de la maison.

Le maçon se rappelait la promesse qu'il avait faite, de parler, au retour, à ces gens qu'on disait venus de loin, et de rapporter des renseignemens. Il allait prendre le train là-haut, sur le plateau, pour Paris. Quelques mètres le séparaient à peine de la petite qui étendait une grande chemise de coton, à carreaux, que la brise froide souffla aussitôt et gonfla. L'homme toussa, pour s'annoncer. L'enfant frissonna, se recula, tenant encore une des pinces de bois qu'elle voulait poser sur la corde, et, ayant regardé dans la route, par-dessus la haie, découvrit le passant, qui avait déposé son paquet de hardes au bord du fossé, et qui, du revers de sa manche, s'essuyait la figure. Il n'avait pas l'air méchant. Elle était chez elle, de l'autre côté de la haie. Elle demeura. Il tâcha de se faire une voix douce :

— Est-ce qu'il y aurait moyen, ma petite, d'avoir un verre de vin?

Cela lui parut trouvé. Elle répondit :

— Il n'y a que de l'eau chez nous.

— Eh bien ! un verre d'eau, car j'ai soif.

Avant de répondre, elle s'assura encore qu'il n'avait pas la mine d'un chemineau dangereux, et regarda du côté du village. Puis, sérieuse toujours, et vive de mouvement :

— Je vais vous en donner.

En une minute, elle eut couru à la maison, puisé de l'eau dans la seille, et elle reparut, portant, au bout de son bras, un verre plein, dont l'eau en mouvement jetait des éclairs bleus.

— Elle est bonne, dit-elle, et fraîche, vous allez voir.

Il souleva son chapeau, but d'un trait, secoua le verre, en le tendant par-dessus les épines.

— Je vous remercie, dit-il, mademoiselle Noémi !

Elle prit le verre, puis demeura immobile. L'étonnement grandissait en elle. L'expression grave de ce très jeune visage devenait hostile, ou inquiète.

— On ne m'appelle guère mademoiselle; mais je suis Noémi, en effet. Comment le savez-vous?

— Je vous ai vue, l'an dernier, quand je passais pour aller faire ma saison à Paris. Vous ne vous rappelez pas?

— Non.

— Un de mes camarades m'a indiqué la maison: « Ce sont des gens qui ne sont pas du pays, qu'il m'a dit. C'est venu de loin. Il y a un gosse qui a nom Joël. » Est-ce vrai?

— Oui.

— C'est lui, là-bas?

— Non. Celui-ci, c'est Baptiste; Joël est avec le père, à la carrière.

— Combien en tout?

— Quatre.

— Tant pis!

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? dit-elle, rassurée sans savoir pourquoi, et riant d'un rire frais.

— Ce n'est pas mon compte, fit l'homme en hochant la tête, et se parlant à lui-même. Tant pis!

— Allons, continuez votre route, à présent, dit la petite en se remettant au travail; j'ai la fin de ma laverie à étendre; si on me voyait m'amuser, j'en aurais, une secouée!

Le maçon avait souffert, comme d'une déception personnelle, de cette réponse: « Nous sommes quatre. » Voilà donc ce qu'il rapporterait à la patronne, là-bas, à l'ardente, et jolie, et si maternelle hôtesse du café de Levallois! Il la vit en imagination pleurer, et dire: « Pourquoi êtes-vous venu? Avant de vous avoir vu, je n'avais pas d'espérance, et voilà maintenant que vous me l'ôtez. » Il avait une âme facile à toucher, et naïve. Il considéra l'enfant qui le regardait encore, soupçonneuse, étendant d'autres pièces de linge sur les choux, car il n'y avait plus de place sur la corde. Et la ressemblance était si grande, entre la physionomie de cette petite, et l'autre, qu'il se rappelait, qu'il ne releva pas le bâton, ni le paquet de hardes vers lesquels il s'était déjà baissé pour partir.

— Faut pas vous fâcher, petite Noémi, ni croire que je suis comme ces chemineaux qui causent avec tout le monde, pardessus les haies, et qui n'ont pas toujours des jolies histoires dans leur vie. Moi, je suis du pays; je suis de Gentioux, et on m'y connaît pour être d'une famille de bonnes gens... Si je vous ai parlé... Revenez donc, que je vous dise?

Elle fit trois pas, tenant encore un carré de toile entre les mains pendantes.

— C'est que j'ai vu, à Paris, quelqu'un qui était, je crois bien, de vos parens...

— Je ne m'en connais pas, dit Noémi. Est-ce un homme ?

— Non.

Elle s'était dressée sur ses sabots, pour mieux voir le voyageur; elle avait la bouche entr'ouverte, et les ailes du nez toutes blanches d'émotion. Le passant songea : « Elle sait quelque chose ! » Et il vit que les mains avaient laissé tomber la toile. De l'autre côté de la haie, tout près de lui, la petite, avec un accent passionné, demanda :

— Elle est donc vivante ?

— Voyons, fit l'homme, qui comprit que le chagrin ou la joie avait une large prise sur cette enfant; voyons, avant de vous dire ce qui en est, il faut que je sache plusieurs choses. Ne vous en allez pas comme cela;... n'ayez pas les mains tremblantes... Vous disiez quatre enfans ?

— Oui, Baptiste, le dernier, et, en remontant, Joël, Lucienne et moi. Ça fait quatre.

— Un de plus qu'on ne m'avait dit. Vous êtes venus de Bretagne ?

— Oui. J'avais plus de cinq ans. Je me rappelle, moi : j'allais à pied; les autres dans la voiture à bras.

— Vous avez votre mère, ici ?

La petite fronça le sourcil, et hésita avant de révéler ce qu'elle avait caché au plus profond de son âme. Elle s'assura, encore une fois, que le visage de ce passant était vraiment ému; qu'elle avait devant elle un bon homme, puis, penchée, rapide de parole, et femme et enfant à la fois :

— Il y a la mère de Baptiste, monsieur. Mais ce n'est pas ma mère à moi. La mienne, il paraît qu'elle a laissé vendre notre bien, en Bretagne, qu'elle n'a pas voulu revenir ; elle était partie pour nourrir un enfant de riche : on ne l'a jamais revue.

— Comment s'appelait-elle ?

— Donatienne.

— Alors, je l'ai vue ! dit l'homme.

— Oh ! qu'est-ce que vous dites là ? Vous l'avez vue ?

— Oui, je lui ai même parlé.

Elle se mit à pleurer, silencieusement, en levant les yeux;

les larmes coulaient, et elle regardait au-dessus de l'homme, vers le haut des arbres, où devait flotter l'image de celle qui s'appelait Donatienne... Puis elle abaissa les paupières, et elle sanglotait, et elle continuait de sourire à la vision.

— Dites, monsieur, est-ce qu'elle a parlé de moi ?

— De tous.

— Elle ne nous a pas oubliés, comme ils disent ? Je le savais bien... J'en étais sûre... Je l'aimais... Est-ce qu'elle est vieille ?

— Non pas ! belle femme encore.

Il pensa : « Vous serez, vous êtes sa jeunesse renouvelée. »

Il dit seulement :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Quand je lui ai raconté qu'il y avait un Joël dans le pays, elle a voulu en savoir plus long ; je lui ai appris tout ce que je savais ; elle a crié : « Je suis leur mère !... » Peut-être que pour pas grand'chose, pour une permission qu'on lui donnerait, elle lâcherait tout à Paris, et qu'elle reviendrait...

— Ah ! Dieu ! non, qu'elle ne vienne pas ! dit la petite, effrayée : dites-lui bonjour pour moi, Noémi ; dites que je l'avais dans mes rêves ; dites que je la nomme dans ma prière, — les autres, c'est trop petit, n'est-ce pas ? — mais qu'elle ne revienne pas !... Je le voudrais bien... Eux, ils ne voudront jamais !

— Qui ?

Elle répondit, ardente, tragique comme Donatienne :

— Mon père, et l'autre. Quand ils parlent d'elle, ils demandent qu'elle meure, ou bien ils assurent qu'elle est morte, et ils sont d'accord pour en dire toute espèce de mal, et moi, qui ne veux pas appeler l'autre « maman, » ils me font des scènes, et elle voudrait bien me battre, si elle le pouvait... On n'est pas bon pour moi tous les jours, vous pouvez bien le rapporter à maman Donatienne... Oh ! monsieur, je ne vais plus penser qu'à elle... Mais je ne dirai pas que je sais qu'elle vit. Non, je vous jure que non. Dites-moi où elle habite ?...

Il écrivit l'adresse sur un carnet mou, usé, serré par un élastique, détacha la page, et la tendit à l'enfant. Noémi regarda encore du côté du village, et répondit :

— Elle revient, la mère de Baptiste ! La voilà ! Vous ne pouvez la voir, mais, moi qui connais le chemin, je sais que c'est elle... Elle est allée, avec Lucienne, acheter du charbon au bourg... Ne restez pas... Quand le père est monté par elle, il est

rude! Il va revenir, lui aussi, tout à l'heure, de la carrière;... allez-vous-en, je serais cognée, et vous peut-être...

— Oh! moi, fit l'homme, je suis tranquille!

Il montra le bâton à terre; il se baissa, remit sur son dos le paquet de hardes, puis, levant son chapeau :

— Je dirai que j'ai vu Noémi, n'est-ce pas?

La pauvre enfant était si émue que les larmes venaient trop abondantes, et l'étouffaient. Elle fit signe : « Oui, vous le direz, » puis elle montra le chemin du bourg, et, sentant qu'elle était en faute, se courba pour finir d'étendre le linge de la laverie.

Le maçon s'éloigna. Déjà elle se détournait pour le voir monter la côte, en haut de laquelle se trouvaient les roches calcaires et la carrière où Louarn travaillait. Elle suivait, de toute sa jeunesse d'âme émue, ce messager qui avait apporté un tel secret, celui qui avait vu la mère véritable. Elle oubliait, ayant achevé le travail, de reprendre la brouette et de la remiser sous le hangar. L'homme montait, forme roulante sur la poussière pâle. Le vent froidissait. Le soleil baissait. La grande plaine, déjà triste sous le voile des nuages fuyans, s'enténébrait et perdait ses lointains...

— Qu'est-ce que tu fais là, fainéante? Qu'est-ce que tu regardes?

Noémi tressaillit, et se dépêcha de soulever la brouette et de revenir vers la maison. La voix reprit :

— Tu vas être secouée par ton père! Il va te donner une danse! Depuis deux heures que je suis partie, ta laverie n'est pas seulement sèche, avec un vent comme ça!

L'enfant était déjà sous l'appentis, et n'écoutait plus. Le vent l'y aidait. Il soulevait les tuiles; il commençait à siffler dans les branches des peupliers étêtés qui entouraient la maison. Mais Noémi ne pouvait échapper. Une femme tournait le chemin, prenait la grande route, et, tout de suite après le détour, ouvrait la barrière à claire-voie qui divisait en deux la haie vive. Cette femme, qu'accompagnait une fille de onze ans, mince, déhanchée et blonde, était une mégère de corps solide, large d'épaules, et dont les yeux jaunes et perçans semblaient toujours en quête d'un sujet de querelle. Les bras étaient terminés par des mains énormes, qui eussent lutté avec celles d'un homme robuste. C'était celle avec qui vivait Louarn, celle qu'on appelait « la Louarn » dans le pays, celle qu'il avait rencontrée par hasard dans les premières semaines de l'exil, et qui s'était approchée,

un soir que le pauvre errant, au bord d'une route, essayait d'allumer du feu et de cuire le dîner pour les enfans qui criaient. Noémi se le rappelait. Elle était le seul témoin gênant du passé, la seule qui pût dire : « J'ai eu une autre mère, en Bretagne. »

— Fainéante! reprit la femme, quand Noémi rentra dans la première chambre de la maison. Vas-tu te mettre à faire la soupe, à présent? La marmite n'est pas sur le feu! Les pommes de terre ne sont pas épluchées!... Qu'est-ce que tu as donc fait?...

— J'ai étendu le linge, d'abord, fit Noémi.

— D'abord... D'abord, le père va rentrer, et je lui dirai que tu es une propre à rien!

Lucienne, derrière elle, portait une mesure de charbon dans un sac et des bonnets repassés dans un panier. Elle était suivie de Baptiste, qui écorçait un brin d'osier avec un fragment de verre.

— Maman, dit-elle, voilà le charbon. Mais fais travailler Noémi! Ce n'est plus mon tour.

La Louarn montra du doigt l'appentis, où se trouvait la provision de pommes de terre, et cria :

— Allons! fainéante, à la soupe!

Noémi se sentit blessée plus douloureusement que d'habitude. Elle avait dans le cœur la certitude que sa vraie mère n'aurait pas parlé ni agi comme cette femme. Au lieu d'obéir, elle enleva son tablier, et répondit :

— Vous pouvez bien la faire vous-même! Je vais me sécher, moi, je suis toute mouillée, et j'ai plus travaillé que vous!

L'autre devint pourpre :

— Ah! mauvaise graine, tu ne veux pas obéir? Ah! tu résistes? Ah! tu as des paroles contre moi?

Elle se baissa, saisit son sabot par la bride de cuir, et le lança violemment dans la direction de Noémi. La petite fut frôlée par la semelle de bois, qui alla heurter le mur du fond de la pièce, et retomba sur la terre.

— Voilà pour t'apprendre! avait crié la Louarn.

Ces mots sonnaient encore dans la chambre, mêlés aux cris de peur de Baptiste, quand une forme étroite et haute boucha presque entièrement l'ouverture de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda une voix d'homme basse et voilée.

C'était Louarn.

Le chagrin, l'usure du travail et de l'air, la défiance de soi-même et des hommes, avaient sculpté cette statue de la pauvreté dans le corps ligneux du Breton transplanté. Il était naturellement long de visage, et la mâchoire avait descendu encore et pendait, entr'ouvrant les lèvres gercées, comme ces gueules de harengs séchés que la mort et le feu ont convulsées. Sans doute, ses lèvres avaient pris l'habitude de se plaindre, et le bas du masque avait gardé l'expression et le geste de ceux qui appellent au secours. Aucune barbe; des joues plates; la peau du nez tendue; de grands trous d'ombre au-dessous des sourcils, des creux faits par la fatigue et les larmes, et, au fond, des yeux qu'on voyait à peine, qui paraissaient bruns à cause de la profondeur d'ombre, mais qui, en pleine lumière, quand par hasard on les voyait bien, étaient la seule note claire de ce visage sombre, des yeux d'un gris de mer presque bleu, de la couleur qu'elle a, lorsqu'elle entre dans les ports de pêche, lasse et striée d'écume. Jean Louarn portait les cheveux demi-longs, coupés au ras du col de sa veste, et ils étaient déteints et rougis par le grand air, comme la peau. Il marchait penché en avant, la poitrine rentrée. Rien n'était plus jeune en lui. Mais il tenait par la main un bel enfant rose de huit ans, Joël, depuis longtemps revenu de cette ferme, aux marches de Bretagne, où il avait été laissé et nourri, et qui passait maintenant la journée dans la carrière avec le père, en haut de la colline.

Tout le jour, et comme tous les jours, Louarn avait travaillé sur cette colline qui se levait à une petite distance de la maison, colline pelée, à peine réjouie par quelques bouquets de chênes mal nourris, dont les branches s'aplatissaient contre le sol, et au sommet de laquelle se dressait, comme un château fort, une crête de roches fauves que la route éventrait par le milieu. Là se trouvait la carrière où, sept années plus tôt, Louarn, en quête de travail et vagabond à travers la France, avait été embauché pour une semaine. La semaine durait encore. Incapable d'apprendre un métier difficile, manœuvre condamné aux besognes où l'esprit n'a point de part, il abattait la pierre, dans une carrière à ciel ouvert, taillée dans cette falaise. A coups de pic, lentement, sous le chaud du soleil, sous le froid du vent en marche, qui venait reconnaître la colline comme un vaisseau reconnaît une île, Jean Louarn attaquait le marbre rouge et jaune, dont les parois, vues de la route, ressemblaient à des

tranches de chair. La pierre servait aux maçons du pays. Le métier était dur, le gain médiocre. Heureusement les chômages étaient rares. Quand Louarn descendait vers le village, à la nuit tombante, avec la trentaine d'hommes employés au même travail, rien ne le distinguait de ses compagnons, si ce n'est sa taille anguleuse, sa tête petite, mobile et farouche comme celle des oiseaux de rivage. Les yeux du Breton étaient demeurés inquiets dans le pays des collines calmes, que la tempête laisse à leur place. Ils ne pouvaient se reposer sur aucune chose, ni sur les moissons qui n'avaient pas de ressemblance avec celles du pays de Plœuc, ni sur les étangs qu'on voyait luire, çà et là, sur le plateau, et qui le faisaient trop songer à la mer, ni sur les maisons du bourg voisin, ou les villages moins proches, car plusieurs années d'habitation n'avaient pas suffi à le faire adopter, et Louarn n'était, comme au premier jour, qu'un ouvrier de passage, qu'on tolère, un étranger dont on se défie. Aucun lien ne l'attachait là plutôt qu'ailleurs, et rien n'attachait à lui.

Certes, il y avait longtemps qu'il logeait le chagrin dans sa maison! Mais cela lui apparut plus clairement que d'habitude, quand il rentra, ce soir de mars, et qu'il les trouva tous en larmes ou criant de colère.

— Allons, dit-il en clignant les yeux pour voir Baptiste qui, dans l'ombre, ramassait le sabot de sa mère; c'est des batteries, encore!

— Elle ne travaille pas quand je la laisse à la maison! cria la femme... Elle est d'une espèce que je hais, une demoiselle, une écouteuse de chansons, une fille qui ne te fera pas des rentes, Louarn! Elle n'a pas seulement trouvé le moyen de faire la soupe...

Et, pendant cinq minutes, la voix forte et rude retentit sous les poutrelles enfumées de la chambre, pendant que les quatre enfans et Louarn, immobiles dans le jour presque éteint, attendaient la fin de l'injure que la femme proférait contre la fille aînée.

Quand elle eut fini :

— Dis pardon à maman! fit Louarn. Et, puisqu'il n'y a pas de soupe, faites du feu, les femmes; nous attendrons.

La petite fit signe que non.

— Dis pardon! répéta Louarn.

Un moment de silence encore, et puis, droite, rapidement, Noémi jeta :

— Elle n'est pas ma maman à moi ! Elle me déteste ! Maman s'appelait Donatienne !

— Qu'est-ce que tu dis là !

Louarn arrêta, de son bras solide, la mégère qui s'élançait pour répondre par des coups, et qui, se voyant empêchée de frapper, se retourna contre Louarn, et l'invectiva.

— Tu me laisses injurier, Louarn ; tu défends ta fille ; j'en ai assez de ta vie de misère, de ce sale pays où il n'y a jamais eu pour nous que de la misère et du mépris ! Qui est-ce qui te regarde seulement ici ? Tu ne dis jamais rien ; tu ne réponds pas ; tu ne te mets pas en avant ; tu es le chien de tout le monde ! J'en ai assez, je m'en irai, je laisserai ta boutique et la vermine que tu y a mise !

— Va donc ! dit Louarn en la lâchant.

Elle répondit très bas, pour elle seule, et, au lieu de s'en aller, frotta une allumette, et l'approcha d'un fagot d'épines. Et tout le monde fut soulagé de voir la flamme s'élever et le silence se faire, tout le monde, sauf Louarn, qui n'osait plus parler à Noémi, de crainte d'exciter trop violemment la colère de la femme, mais qui avait attiré Joël et, passant la main dans les boucles brunes du gamin, prenait plaisir à cette tendresse, comme s'il caressait le passé. Il n'avait point changé de figure. Sa main osseuse et lente de mouvement lissait les cheveux qui se relevaient en rayons sombres, bordés d'or par la flamme. Noémi, pressée contre la fenêtre, faisait semblant de considérer la nuit, les têtes proches des peupliers, et les nuages courant toujours en nappe fermée, un peu tachée de clarté livide vers le couchant.

Louarn avait le cœur malade. Il pensait à Donatienne.

Mais ce n'était plus le jeune mari amoureux, qui avait tant pleuré, quand Donatienne avait quitté la closerie de Ros Grignon et la campagne de Plœuc, pour se placer comme nourrice à Paris. Il était loin, celui qui, chaque semaine, inquiet pour la petite Bretonne expatriée, se reprenait à espérer des nouvelles qui ne venaient pas ; celui qui défrichait la lande, afin de gagner un peu plus, et d'avoir la maison mieux en fête et plus douce pour celle qui rentrerait ; il était loin, le fermier détaché du sol, dépouillé de son pauvre mobilier qu'on avait vendu pour indemniser le maître, le chemineau sans travail, sans paroisse, sans projet, sans autre idée que la faim, et qu'on avait vu, un matin,

prendre avec ses trois enfans le chemin de la Vendée, le chemin par où l'on sort de Bretagne, et par où ceux qui passent ne reviennent pas souvent. Depuis longtemps la colère avait remplacé l'amour. Et Louarn n'avait pas cessé de songer à elle, mais c'était pour l'accuser. Il disait : « C'est elle qui a tout fait. Mauvaise femme! Mauvaise mère! » Il lui reprochait ainsi de l'avoir ruiné, de l'avoir abandonné, et réduit à la vie misérable et coupable qu'il menait. Car la foi n'était pas morte en ce fils de la Bretagne, et, bien qu'il eût la conscience diminuée par la durée de sa faute, il sentait encore le besoin de s'excuser à ses propres yeux, et il le faisait en chargeant l'absente, l'infidèle, l'indigne Donatienne... En sa pensée obscure, quand il songeait à cela, tout finissait par se mêler, sa peine et sa faiblesse, et son mot le plus commun c'était : « Je n'ai pas eu de chance ! »

Cependant, comme il n'y a rien de plus caché, même à nous-mêmes, que nos vraies pensées, Louarn avait été content de reconnaître en Noémi une image de l'autre... Par sa fine taille, par ses traits pareils à ceux des poupées de porcelaine, par le son de sa voix, Noémi rappelait beaucoup Donatienne. Mais le cœur n'était pas léger comme celui de la mère...

Ce soir où, brusquement, le nom de celle-ci avait été jeté dans la maison d'exil, Louarn fut plus taciturne encore que de coutume. Après le souper, tandis que la femme écartait les tisons du foyer, grondait Joël et Baptiste qui se couchaient trop lentement dans la chambre voisine, et sortait pour aller fermer à clef la cage des poules et le clapier, il contemplait, avec une fierté qu'il ne pouvait dire à personne, Noémi et Lucienne qui apportaient le linge séché sur les cordes du jardin. Elles pliaient, morceau par morceau, les draps, les serviettes ou les chemises qu'elles avaient jetés en paquet sur leur épaule gauche. Il faisait noir dehors. La salle était éclairée, tout au fond et loin de l'entrée, par une petite lampe fumeuse, et quand, dans cette demi-ombre, Noémi entrait, chargée, à moitié décoiffée, riant parce que ses quatorze ans avaient besoin de joie et s'en créaient là où il n'y en avait pas, Louarn avait la vision claire de celle qu'il venait d'entendre nommer de nouveau.

L'intensité du souvenir était telle qu'il regarda, un moment, ses mains, ses pauvres mains qui avaient tant souffert, autrefois, en abattant la lande, pour l'amour de Donatienne, et qu'il dit :

— Elle me poursuivra donc toujours !

— Que demandez-vous? dit l'enfant, qui s'arrêta de plier un drap.

Elle était si ressemblante, penchée, les yeux brillans, que Louarn se mit à pleurer.

Elle eut envie de lui dire le secret.

Mais elle n'osa pas...

. . . . . .

La nuit berça les innocences, les fautes, les colères, les rancunes. La fatigue fut victorieuse, un par un, de ces pauvres que le nom d'une même femme troublait.

Noémi, dans l'arrière-chambre, dans le lit de bois blanc, tout bas et étroit, où elle couchait avec Lucienne, s'endormit la dernière. Elle avait mis sous son oreiller le papier où était écrite l'adresse de sa mère, de la lointaine mère qu'elle entrevoyait encore, quand elle pensait à sa petite enfance. Elle murmurait quelquefois : « Maman, je vous croyais morte... Vous vivez!... Je voudrais vous revoir. Oh! tant vous revoir!... Mais il ne faut pas... L'autre vous tuerait... Elle est si méchante!... Maman Donatienne, si je pouvais vous avoir là, seulement une petite minute, au bord de mon lit, et vous embrasser!... Ils n'entendraient rien! »

Elle entendait le vent qui coulait du plateau dans la plaine, et qui travaillait, faisant son obscur devoir d'ouvrier, dans les charpentes, dans les feuilles. dans l'enclos dont il pénétrait et assainissait la terre...

Elle revoyait l'homme qui s'était approché de la haie, l'après-midi; elle répétait les mots qu'il avait dits; elle récitait toute la conversation, comme autrefois son catéchisme, demandes et réponses. Où était-il? Sûrement il avait pris le train pour Paris; à présent, il était loin, emportant le secret qu'il avait vu Noémi...

V. — L'ÉTÉ REVENU

L'homme, en effet, à toute vitesse, regagnait Paris. Lui non plus, il ne dormait pas. Étendu sur la banquette de son compartiment de troisième classe, il réfléchissait à ce qu'il devait faire. L'image de Noémi, debout de l'autre côté de la haie, toute jeune, inquiète, puis violemment émue, lui revenait à l'esprit, et il la comparait avec celle de Donatienne, pour mieux

affirmer : « Elles sont mère et fille, oui, assurément. » Il se demandait quelles seraient les conséquences de sa visite à Levallois-Perret? S'il y allait, cette mère, qu'il avait vue si frémissante et si passionnée, accourrait dans la Creuse. Rien ne la retiendrait. Il y aurait des scènes terribles, dans la maison du carrier, comme celles qu'il lisait, chaque jour, dans le journal, des « drames de la jalousie. » La petite avait eu raison : il ne fallait pas que Donatienne revînt. Non, c'était le plus sûr. Mais le meilleur moyen d'empêcher le conflit, n'était-ce pas de se taire? En tout cas, rien ne pressait. La mère n'avait-elle pas la presque-certitude que ses enfans vivaient? Puisqu'elle ne pouvait pas retourner auprès de son mari, et auprès d'eux, ne valait-il pas mieux en rester là? « Ma foi, conclut-il, je ne risque rien en n'y allant pas. Je ne lui dois rien, à cette femme. Je lui épargne même des ennuis. Je n'irai pas. »

C'était un homme prudent, qui avait déjà du regret de figurer dans un commencement de querelle. Il reprit son travail, et oublia Donatienne.

Et le grand été a reparu sur toute la terre de France. Il chauffe le quartier ouvrier où Donatienne n'attend plus rien de la vie, et cherche à se persuader que ses enfans n'ont jamais été vus par ce client de passage, autrefois. « Celui qui m'a parlé m'a trompé, pense-t-elle, ou bien il a rencontré le Joël d'une autre que moi, et c'est pourquoi il n'est pas repassé par ici. » Elle a conscience qu'elle aurait été capable d'un effort, pour eux, si elle avait su où ils vivaient ; elle se dit qu'il n'y a plus de chance de rien savoir maintenant, et qu'elle est condamnée à vieillir dans cette misère et cette lassitude de tout.

Le soleil chauffe encore les champs de Ros Grignon, où le nom des Louarn n'est plus même un souvenir. Il chauffe la forêt de Plœuc, qui remue sa feuillée immense. Des mouettes égarées viennent, et la regardent vivre, et la prennent pour la mer, à cause des houles et à cause du bruit, et elles hésitent avant de donner le coup d'aile qui les oriente vers la côte.

Il chauffe la plaine où habitent les pauvres qui ont émigré de Bretagne, et la colline où est la carrière. Louarn travaille tout au sommet, les pieds enfoncés dans l'éboulis de terre et de pierrailles, au bas d'une muraille de roches toute droite, haute et jaune, qu'il attaque à coups de pic. Le fer sonne contre l'obstacle, et rebondit. Il fait si chaud, dans cette cuve rocheuse, que

les chiens qui ont suivi les ouvriers, trouvant le sol brûlant, ont secoué leurs pattes et pris la grande route, pour aller chercher de l'ombre. Les hommes restent, pour le pain. Ils sont espacés, tout petits au pied des falaises qu'ils abattent par tranches. De leur château de pierre, ils dominent toute la plaine, où le silence est grand à cause de l'accablement des choses et des gens. La campagne est presque aussi muette que par la neige. La vibration des pics de fer coule, monotone et aiguë comme un chant de grillon, vers les lieux bas...

Il était trois heures de l'après-midi, lorsqu'un cri terrible brisa ce petit bruit des mineurs de pierre. Et les gens épars au bas de la colline, dans les champs, tournèrent la tête, et virent s'élever une fumée de poussière, comme il en sort d'une aire où l'on bat le froment. Puis six ouvriers parurent sur le bord de la route qui, ayant traversé la carrière, descendait vers les villages Ils faisaient des signes, et leurs mots, criés en même temps par deux ou trois, roulaient en désordre. Ils portaient, étendu sur une civière, un homme sans connaissance et couvert de sang.

Ils auraient voulu de l'eau fraîche et du linge.

Personne ne vint. Ils descendirent. Le visage du blessé, dans la lumière, était blanc comme de la poussière de craie, et, pour le protéger, un des mineurs le couvrait avec deux feuilles de fougère, cueillies au bord du fossé. Elles étaient balancées par la marche. Personne ne parlait. Les ouvriers de la carrière, les compagnons habituels du blessé, groupés au sommet de la côte, regardaient le malheur descendre. Les porteurs pleuraient, avec des figures dures, et les larmes tombaient avec la sueur.

Quand ils furent au bas de la pente, où l'ombre commençait, ils tournèrent à droite, ouvrirent une petite barrière, et entrèrent dans l'enclos des Louarn. Des cris de femmes retentirent aux deux angles opposés. Noémi, les bras levés; la compagne de Louarn, avec un jurement de douleur, se jetèrent au-devant des porteurs.

— Qu'est-ce qu'il a? Dites-le donc? Est-ce qu'il est mort?

— Laissez-nous, Noémi ;... allez tirer la couverture de son lit...

— Il ne parle plus! Il ne voit plus! Oh! du sang qui coule! Père? père?

Repoussant la jeune fille, et la femme qui criait : « N'y a qu'à nous que ça arrive! Ça ne tombe que chez nous! » les carriers longèrent le carré de choux, et, dans la première chambre,

sur le lit, près de la fenêtre, déposèrent leur camarade. Le reflet des rideaux de serge verdissait la figure de Louarn.

— Il est mort, n'est-ce pas? demanda Noémi.

Deux vieux ouvriers, qui restaient là, immobiles de stupeur et de lassitude, cessèrent de contempler le blessé, et dirent :

— On ne croit pas : il a un peu de souffle.

Un jeune, qui avait une figure pâle, tout en pointe, et de petites moustaches relevées, s'écartant pour que Noémi s'approchât, dit :

— J'ai une bécane qu'est pas loin, mam'selle Noémi. Je vas courir au médecin. S'il y a espoir, il le dira. Il ne faut pas plus de trois quarts d'heure. Je ne m'amuserai pas en route, soyez tranquille !

Et, tandis qu'elle se penchait pour écouter le souffle :

— Voilà ce qui est arrivé : le grand chaud fend la pierre, des fois ; Louarn n'a pas eu le temps de se garer ; ça lui est tombé sur les jambes, là, du haut de la carrière, de plus de quatre mètres. C'est moi qui l'ai relevé. Il était presque enterré. Il n'a poussé qu'un cri, avec les yeux tout grands, et puis il les a fermés comme à présent, et il n'a pas plus bougé qu'un mort. N'est-ce pas, vous autres?

Il fit un signe de tête pour prendre congé, enfonça son chapeau, et sortit pour aller chercher le médecin. Les autres ouvriers confirmèrent le récit ; ils se mordaient les lèvres, en écoutant pleurer Noémi, Lucienne et les deux petits groupés sur le seuil de l'arrière-chambre, et qui appelaient leur père. Et, l'un après l'autre, ils répétaient, comme une explication et une consolation :

— C'est le métier qui veut ça. Tout le monde n'a pas de chance. Pauvre Louarn !

Bientôt, ils se retirèrent, sauf un, le plus ancien, qui aida la femme à déshabiller Louarn inanimé. Le sang coulait de vingt endroits, depuis le ventre jusqu'au-dessous des genoux, trous béans, mâchures, coupures produites par l'éclatement des chairs comprimées, et que poudraient des fragmens de pierre, de la poussière et des morceaux d'étoffe...

A la nuit, une voiture s'arrêta sur la route. Louarn, sorti de son long évanouissement, criait, sans interruption, depuis deux heures.

Deux femmes le veillaient, et celle qui vivait avec lui depuis

sept années n'était pas parmi elles. C'étaient deux femmes du bourg, venues au bruit du malheur. L'autre, affolée, irritée par la plainte qui ne cessait point, se tenait dehors, guettant le médecin, inventant des courses à faire dans le bourg, n'apparaissant à la porte que pour répéter, les poings sur les tempes : « Je ne peux pas l'entendre ! » et se sauver aussitôt.

Ce fut elle qui ouvrit la barrière, et précéda un gros homme court, rapide, qui n'était jamais venu en ce coin de pays, et s'était trompé de route.

— Pas facile de vous trouver, la femme ! Quelle contrée de sauvages ! Où est-il ?

— Là, vous ne l'entendez donc pas ?

Le médecin entra dans la salle qu'éclairaient les flammes du foyer, car on cuisait les pommes de terre pour le souper. La flambée montant plus haut que le bois du lit où était couché le blessé, le médecin aperçut une figure maigre, rasée, convulsée, et deux yeux éclairés jusqu'au fond, comme des cornets lumineux, et qui regardaient fixement, avec angoisse, tandis que les lèvres ouvertes, tendues en arc, jetaient la même plainte sans arrêt : « Ah ! ah ! » et s'étiraient encore quand la douleur était plus aiguë.

— Voyons les jambes !

D'un mouvement brusque, le médecin souleva les couvertures et les draps, et les rejeta contre le mur. Un hurlement sortit de la bouche du blessé. Les quatre enfans, massés dans la seconde chambre et pressés contre les montans de la porte, s'enfuirent vers l'appentis, ne pouvant supporter cette angoisse qui leur tordait les nerfs.

Les linges sanglans, la blouse prêtée par un camarade pour envelopper un des genoux et toute maculée de sang noir, furent enlevés d'une main hâtive. L'une des femmes du bourg tenait une chandelle ; l'autre une cuvette. La tête du médecin et ses épaules vêtues d'orléans noire étaient penchées vers le milieu du lit. Et des gouttes de sueur coulaient sur le visage de Louarn, dont les prunelles se perdaient quelquefois dans le haut de l'orbite, tandis que la plainte ininterrompue de ses lèvres emplissait la chambre, et s'échappait dans la campagne nocturne, chaude et sentant la moisson.

La Louarn allait et venait, demandant à demi-voix :

— Monsieur le médecin, est-ce qu'il va périr ?

Au bout d'une heure, celui-ci, qui n'avait fait aucune attention à la question, se redressa, et, comme s'il l'entendait pour la première fois, répondit :

— Non, je crois qu'il vivra, mais les jambes ne reviendront pas.

La femme se rapprocha, hagarde, le corps penché en avant, insultante dans la douleur, dans l'épreuve où le fond de l'être apparaît.

— Qu'est-ce que tu dis? Tu n'es pas capable de le raccommoder?

— Pas complètement, répondit le médecin qui regardait ses mains, embarrassé et cherchant une cuvette et du savon.

— Vendu! Qui est-ce qui va fournir au ménage, à présent? Sais-tu qu'il y a quatre enfans, ici? Vendu! Si tu étais chez des riches, tu le tirerais d'affaire;... qu'est-ce que tu veux que je devienne avec un infirme?

Le médecin saisit un linge, qu'une des voisines du bourg lui tendait, et ne répondit pas.

Puis, négligeant celle qui venait de parler, il recommanda aux autres diverses choses, et promit de revenir sans préciser le jour, comme ils font quand ils prévoient une souffrance longue et sans remède.

Il traversa seul le petit jardin. Tout au bout, dans la nuit, le long de la barrière, une forme svelte se leva; Noémi demanda :

— Monsieur, est-ce vrai qu'il ne pourra plus travailler?

Le gros homme qui marchait en roulant sur la terre de l'allée, las de sa journée, las de l'heure qu'il venait de passer dans la maison, et commençant à sentir que l'air vicié de la chambre se détachait de ses vêtemens et se dissipait dans la nuit, sursauta, et s'arrêta, prêt à répondre rudement. Il reconnut, à la voix, à la silhouette, au profil fin de Noémi qui se dessinait sur le blanc de la barrière, qu'il avait devant lui une enfant de ce blessé et de ce condamné.

— Ma petite, répondit-il, je crains bien que ce ne soit vous qui deviez travailler pour lui, à présent.

— J'y ai pensé déjà, fit la voix. J'aurai mes quatorze ans bientôt. Je me mettrai en condition. Et j'enverrai l'argent que je gagnerai. Je suis forte.

Le médecin considéra cette grêle apparition

— Et les plus petits?

— Lucienne les gardera. Nous avons convenu de tout, elle et moi, tout à l'heure.

— Je reviendrai demain sans faute, dit l'homme en ouvrant la barrière, je reviendrai vers midi.

Il fit quelques pas sur la route, au bord de laquelle son cheval, intentionnellement mal attaché, mangeait de l'herbe. La lanterne de la voiture trembla, pendant cinq minutes, entre les chênes du chemin, et disparut.

Le lendemain, au petit jour, lorsque Noémi se leva, ayant mal dormi, elle passa la tête par l'ouverture de la porte qui faisait communiquer les deux chambres. La plainte, qui s'était apaisée une partie de la nuit, recommençait, mais faible, épuisée, haletante... L'enfant vit que le père demandait à boire. Les femmes étaient retournées dans le bourg, vers onze heures du soir, promettant de revenir; elles n'étaient pas encore revenues. Noémi sauta du lit, passa un jupon court, et donna à boire un peu de lait au blessé, que la fièvre avait saisi et accablait. Celui-ci reconnut peut-être sa fille, mais ne lui sourit pas.

Elle eut le sentiment que le danger avait augmenté. Il fallait quand même allumer le feu, pour la soupe, et augmenter la chaleur dans cette chambre déjà chaude, et relancer la flambée du bois dans ces yeux malades.

Noémi sortit pour aller prendre de la tourbe, qui ferait moins de flamme, et dont il y avait une provision près des niches à lapins, dehors. Sans doute celle qu'on appelait la Louarn avait eu la même idée, puisqu'elle ne se trouvait pas dans la chambre.

L'enfant revint avec des mottes de tourbe, sans avoir rencontré la femme, et alluma le feu.

En ce moment, les coqs chantaient. Les voisines du bourg entraient.

— Où est ta mère, petite? demandèrent-elles.

— Peut-être au bourg, dit Noémi, car je ne la vois ni ne l'entends, depuis que je suis levée.

— Nenni, fit l'une des voisines, car le débit n'est pas encore ouvert.

— Elle sera montée à la carrière, alors, parce que les outils du père y sont restés, dit Noémi, et elle ne laisse rien perdre.

Le médecin revint, et refit le pansement des plaies, puis il quitta la maison, avec un hochement de tête et des mots vagues qui ne signifiaient rien de bon. Mais la Louarn ne reparut ni

pour le repas de midi, ni à deux heures, ni à trois. Le père délirait et s'affaiblissait. Joël et Lucienne, envoyés à la carrière, pour avoir des nouvelles, puis au bourg, rapportèrent que personne n'avait vu la Louarn.

Une des femmes qui soignaient le malade, la grosse qui avait des moustaches, dit :

— Elle s'est peut-être détruite.

— Non, fit l'autre. Quand elle a appris qu'il était si malade, elle a eu l'air toute perdue; et j'ai bien vu qu'elle ne pensait pas à lui, mais à elle... Ma petite Noémi, faut pas te faire du chagrin, mais je crois bien qu'elle ne reviendra pas.

— Ne dites pas cela aux petits, dit simplement Noémi.

Elle ne pleura pas. L'autre fut stupéfaite. Mais, la nuit venue, les petits commencèrent à s'inquiéter. Lucienne, Joël, qui se croyaient les enfans de cette femme, demandèrent avec des larmes : « Où est-elle? » Baptiste, les voyant pleurer, courut avec eux autour de la maison, criant : « Maman, où êtes-vous? Maman, où êtes-vous? » Et aussi longtemps qu'ils furent éveillés, les petits eurent autant de chagrin qu'on peut en avoir à onze ans, à huit ans, à six ans.

Cette nuit-là, ce fut Noémi qui veilla le père, depuis minuit jusqu'à l'aube. Elle se sentait toute seule, dans l'ombre, qui est pleine de rêves, de peurs et de projets. Leur troupe l'enveloppait, comme elle avait enveloppé sa race, autrefois, dans les champs de blé noir et d'ajoncs, comme elle avait effrayé, consolé ou bercé une autre femme jeune, semblable à elle, longuement penchée sur des berceaux, et même ce pauvre homme émacié, brûlé de fièvre, délaissé deux fois, et qui avait eu une jeunesse et des songes aussi pendant les nuits de veille. Il dormait d'un sommeil coupé de frissons, de plaintes, de visions de fièvre. Elle le considérait, croyant quelquefois qu'il parlait pour elle, comprenant aussitôt qu'il divaguait. Quand elle ne le regardait plus, elle pensait au lendemain, et quand elle le regardait, elle pensait à son enfance, à des choses lointaines. Et peut-être se retrouvaient-ils dans ce lointain, voyageurs qui suivaient le même souvenir, sans se voir, sans être sûrs du voisinage. Il y en avait un qui délirait ; l'autre songeait, sa petite tête appuyée sur ses mains, ayant la chandelle entre elle et son père. Quelquefois, elle disait des mots à demi-voix, pour briser la grande solitude et la plainte du vent qui rôdait autour de la maison, et que le silence

enhardit. Pauvre père, elle ne se souvenait plus de la figure qu'il avait lorsqu'il était jeune, mais elle se souvenait de la maison au sommet d'une butte, et de la grande clarté que c'était, tout alentour, et de l'ombre à l'intérieur, et d'une vache qui montrait sa bonne tête quand on ouvrait la porte, au fond de la chambre, et du berceau de Joël que Noémi, toute petite, balançait à l'aide d'une ficelle.

Elle rassembla ces images, et quelques autres qui formaient pour elle le bonheur passé. Elle se demanda si le père n'avait pas, de ce temps-là, les mêmes souvenirs heureux, et elle ne douta pas qu'il en fût ainsi. Il semblait dormir, mais il souffrait. Alors, comme si elle eût voulu envoyer un message à cette âme prisonnière derrière son masque clos, à cette âme garrottée par la douleur et le cauchemar, elle tendit ses lèvres plus nerveusement que de coutume, elle jeta, avec netteté et presque sans voix, dans la chambre muette :

— Donatienne !

Elle attendit ; le visage enfiévré ne reçut aucune vie, aucune joie, aucune peine de ce mot inhabituel.

Une seconde fois, le nom de la mère qu'elle aimait, de la femme qu'il avait aimée, frissonna dans la nuit. Les paupières du blessé se soulevèrent faiblement, assez pour que Noémi eût l'impression d'un regard, d'une réponse de l'âme égarée et malade. Elle crut que le regard était plein de reproches, et que l'instant d'après, les lèvres en s'agitant disaient : « Tais-toi ! ne prononce pas le nom de ma plus grande douleur ! »

Puis ce fut de nouveau l'entière absorption de l'être dans la souffrance, les yeux clos, les joues qui se creusent, et qui pâlissent aux coins de la bouche grimaçante.

Noémi continua de songer. Au petit matin, quand un peu de jour mit comme du givre aux fentes des volets, elle s'approcha de la fenêtre qui était percée du côté des peupliers et des champs, et elle se pencha sur l'appui de bois qu'il y avait en avant, et elle tourna le dos, de peur que le père ne surprît le secret.

Elle voulait écrire.

Avec lenteur, non pour trouver les mots, mais pour les former, l'aînée des Louarn écrivit à « Madame Donatienne, » et mit l'adresse qu'avait donnée le passant.

Elle attendit que le jour fût levé, puis, guettant le marchand d'œufs qui passait, elle lui tendit la lettre qu'il devait jeter dans

la boîte de la gare, là-bas, sur le plateau. Le marchand arrêta son maigre cheval lancé au trot.

— Ça sera fait, ma jolie, dit-il.

Il lut et épela l'adresse, qui ne lui causa aucun étonnement, à lui qui était du loin, et à qui ces Louarn importaient peu, petites gens dont le jardin n'était qu'une tache sur la route que suivait la voiture. Mais Noémi avait rougi, en lui remettant la lettre, comme si ç'avait été une lettre d'amour. Elle avait enfermé tout son espoir et tout son rêve dans cette enveloppe menue, sur laquelle la grosse écriture appliquée disait : « A Madame, madame Donatienne; » et quand elle vit diminuer, puis disparaître la carriole du marchand, elle chercha à s'imaginer ce qui allait arriver. Combien de temps mettrait la lettre pour parvenir à destination? Peu sans doute. Bien que Noémi n'eût jamais mis le pied dans un train, elle en avait vu passer; elle savait qu'ils vont tous vers Paris, avec leurs fumées blanches couchées sur le dos, et si vite, si vite... Où serait la mère? Dans quelle maison, que Noémi se représentait pareille à celles du bourg?... Donatienne était debout sur un seuil de briques posées sur tranche; elle tricotait, comme les femmes du bourg; elle ouvrait la lettre; elle disait : « C'est de mon enfant, Noémi! Il y a du malheur chez nous!... » Mais l'enfant ne voyait plus ce qui arriverait ensuite, et elle sentait en elle une inquiétude, une angoisse qui grandissait, à mesure que les heures s'écoulaient.

Et cela devint si fort, que, vers le soir, lasse d'avoir souffert sans se plaindre, plus lasse encore d'avoir entendu souffrir le blessé, elle laissa un moment les deux femmes charitables qui gardaient le malade, et fit signe à Lucienne et à Joël. Dès la porte, tout bas :

— Où allons-nous? fit Lucienne.

L'aînée mit un doigt sur ses lèvres. Derrière elle, traversèrent l'enclos, Lucienne blonde, rose, moins élégante et moins vive, et Joël tout frisé, comme un mousse, et vêtu d'une culotte qu'une seule bretelle attachait aux épaules. Ils s'avancèrent, en file, jusqu'à la route, et tournèrent à gauche, par où la terre montait.

Ils montent la colline, les trois petits, ayant dans le cœur, l'un de la peine comme une femme, les autres un peu de chagrin comme des enfans. Ils ne se parlent pas. Joël mange des mûres aux haies qui sont poussiéreuses. On entend les coups de pic

des ouvriers, car le travail continue, sans le blessé de la veille. Les chênes deviennent maigres et clairsemés sur la pente où le rocher affleure partout. La route est dure à gravir. Noémi traverse la carrière d'une extrémité à l'autre, et quelques-uns des abatteurs de pierre, debout sur d'invisibles saillies de la falaise attaquée, et comme incrustés en elle, crient de loin :

— Petite Noémi ?... Le père Louarn va-t-il mieux ?

Elle fait signe que non, de sa tête mignonne dont le menton se lève un peu, fiérottement, et elle va sans s'arrêter. Elle ne peut parler : son cœur lui parle trop. Elle dépasse le défilé où la route n'est qu'une entaille dans la muraille rocheuse, et au delà duquel la colline commence à s'abaisser vers le nord, toute vêtue de genêts et de fougères. Personne ne peut plus la voir, sauf Lucienne et Joël qui demandent : « Où va-t-on ? » et qui s'étonnent. Mais elle s'avance jusqu'à une motte de terre en promontoire, qui est là, au bord de la route, et d'où la vue est grande sur tout le pays. Elle a bien des fois, cette Noémi, jeté de là des cailloux dans la seconde vallée, profonde et toute pleine de pointes d'arbres tremblantes ; bien des fois flâné en regardant, sur la gauche, la fuite indéfinie des guérets, des blés, des luzernes, des prés, et le ciel voyageur qui est au-dessus. Aujourd'hui, elle n'a d'yeux que pour le plateau qui se lève, au nord, après la vallée étroite, et pour le ruban de route qu'on y peut suivre, tordu, effacé, reparu, jusqu'à l'endroit où les choses se mêlent et s'apparentent comme des grains de poussière ; c'est la grande route qui part de la gare invisible, bâtie dans une brande, la route que prennent les rares voyageurs qui ont affaire dans la région. Les deux enfans plus jeunes ont rejoint Noémi sur le tertre avançant. La lumière, inclinée, rase le sol, et rend douce l'étendue.

— Est-ce que tu vois du monde, sur la route ? dit Noémi.

— Un troupeau de moutons avec son berger. Mais c'est bien loin... Est-ce le médecin qui va venir par là ?

— C'est notre mère, répond Noémi.

— Elle a f... le camp, tu le sais bien ! dit Lucienne.

Et elle approche son visage rousselé, et ses cheveux ébouriffés, tout dorés dans le soleil, de ce mince visage angoissé de la sœur aînée. Celle-ci reprend :

— Celle qui va venir, c'est la vraie.

Elle parle doucement ; elle a les yeux fixés sur le lointain ;

elle est si grave, que les deux cadets la croient sur parole, et cherchent, eux aussi, à découvrir sur la route, là-bas, la mère qui doit venir.

— Elle n'est pas vieille ? demande Lucienne, comme avait fait Noémi.

Noémi répond :

— Pas vieille du tout. Il faut qu'elle vienne. Sans cela nous sommes perdus, mes petits...

Ils ne comprennent pas bien pourquoi. Cependant ils s'attendrissent, et leurs yeux s'emplissent de larmes. La nuit va tomber. La route est grise déjà, grise jusqu'au bout. Personne n'y passe. La mère ne vient pas.

Les petits se lassent de fixer le même point. Ils se mettent à toucher les herbes et les pierres. Noémi, seule, les yeux en avant, la moitié de son visage éclairé par le couchant qui pâlit, joint les mains sous son tablier, et dit, dans le vent qui souffle de l'ombre : « Reviens ! reviens ! »

L'ombre a complètement caché la seconde vallée ; elle a confondu, même sur le plateau, la route avec la lande. Alors Noémi se détourne. Elle a l'air si triste que les petits la regardent en dessous, à présent, de chaque côté, et lui prennent la main, pour se rassurer. Tous trois, ils regagnent la maison. Les ouvriers sont partis. La journée est finie. Louarn a toujours la fièvre. Les femmes disent qu'il ne vivra pas...

Le lendemain, sur la même motte, au sommet de la colline, Noémi revint, avec Lucienne et Joël, et le surlendemain de même. L'attendue ne parut point. Et, le quatrième jour, la petite Noémi désespéra, et ne monta plus là-haut.

VI. — LA MÈRE

Le quatrième jour, les petits Louarn cessèrent donc de monter sur la carrière.

Cependant, une femme venait vers eux, ce jour-là même.

Elle n'avait reçu la lettre que le matin, le marchand d'œufs ayant oublié, dans la poche de sa blouse, le papier dont il était chargé. Inconnue traversant des pays inconnus, pliée en deux et la tête dans ses mains, ou bien rencognée dans un angle du compartiment de troisième classe, elle venait. Une chose l'absorbait, une seule : comment reparaître devant eux ? Que répondre,

quand ils demanderaient : « Maman, où étiez-vous ? » Jamais ils ne la croiraient, si elle disait : « Je vous aimais pourtant. » Ne pas être crue ; être méprisée, ou maintenant ou plus tard, de ceux qu'elle avait enfantés ; apporter avec soi dans la maison son péché de sept années, et le sentir toujours là, quand ils la baiseraient au front ! Vivre entre ce remords et la vengeance possible et les reproches certains de son mari ! Retrouver l'ancienne misère aggravée par la maladie ! S'ensevelir dans tous les devoirs d'autrefois, tous accrus, et n'avoir même plus, pour reprendre courage, la première jeunesse qui aide tant !... Quel avenir ! Et n'était-ce pas vers cela qu'elle allait ?... Pourquoi était-elle partie ? Elle se le demandait. Elle ne se comprenait pas elle-même. « Comment ai-je fait cela ? Je vais à mon malheur ! Toujours plus ! Toujours plus ! »

Le train courait depuis des heures. Le soleil brûlait la place où elle était blottie. Déjà il penchait. Ses rayons étaient de biais, comme les blés qui versent. Elle ne voyait et ne sentait rien autre que sa peine.

Oui, comment s'était-elle décidée si brusquement ? Elle repassait indéfiniment, dans son esprit, les circonstances qui avaient marqué cette matinée. Quelle heure était-il ? Sept heures et demie... C'est bien cela,... un peu plus, peut-être... Elle allait sortir pour les provisions... Elle avait mis son chapeau de paille, contre son habitude, qui était de sortir en cheveux, dans le quartier. Le facteur entre. Une lettre,.. Elle ne connaît pas l'écriture... Elle ouvre, elle lit... Heureusement, pas un client n'est là ! Elle peut baiser la page, dix fois, vingt fois... C'est Noémi qui l'a écrite, la lettre ! Elle appelle au secours... Et il n'y a pas même une hésitation, pas un raisonnement. Elle appelle au secours : il faut aller ; revoir celle qui est l'aînée, Noémi qui lui ressemble ; il faut retrouver contre sa poitrine le cœur de ses enfans, les avoir là, tous trois, autour d'elle, leur bras autour de son cou... Et l'image de cette joie maternelle avait été si puissante que Donatienne était remontée en hâte dans sa chambre, avait ouvert l'armoire, et, sur la plus haute planche, saisi un paquet enveloppé dans une serviette cousue, et tout gris de poussière accumulée. « Qu'est-ce que tu cherches, Donatienne ? Pourquoi reviens-tu ? » Bastien Laray dormait à moitié. « Rien ; rendors-toi ; je vais chez la lingère. » Vivement, elle était redescendue, elle avait pris la clef du comptoir, et mis dans sa poche l'ar-

gent qui s'y trouvait... Tout le reste ne serait-il pas pour lui? Oh! elle ne le volait pas, non, loin de là... Elle lui laissait plus qu'il n'avait à réclamer. Et, comme folle, de joie et de peur, elle avait pris le chemin de fer de ceinture, puis la grande ligne du centre.

Maintenant, et de plus en plus, elle aurait voulu ne pas achever le voyage. Il lui semblait qu'elle était emportée vers un gouffre. L'effroi grandissait en elle à mesure qu'elle approchait du terme de la route, et des révoltes la prenaient contre sa résolution première, comme ceux qui vont se constituer prisonniers, et qui luttent, et qui se détournent à la dernière minute... Reprendre le chemin de Paris, elle n'y songeait pas. C'était fini. Elle était libérée d'une servitude... Mais pourquoi courir à l'autre?... Il était facile de descendre à cette station, à cette autre, dans ce village... Elle trouverait toujours à gagner sa vie...

Donatienne savait que les arrêts n'étaient plus nombreux, avant celui qui serait définitif, car la fin du jour s'annonçait. L'air était tout doré. Parmi les touffes sèches d'asphodèles, sur le plateau couvert de bruyères et de pâtures, les étangs luisaient, rayés de lames d'or qui unissaient les rives déjà violettes, et que perçait, çà et là, un jonc brisé. C'était le dernier éclat du soleil, l'heure d'arrivée pour elle. Trois fois, la voyageuse, quand le train s'arrêtait, toucha de la main le paquet posé sur la banquette, et se leva, résolue à descendre dans ces campagnes, qui étaient du moins pour elle sans autre effroi que celui de l'inconnu. Mais quelque chose de plus fort que la peur la fit renoncer à la fuite; trois fois elle entendit monter, comme la voix de la mer dans les cavernes qu'on ne voit pas, les noms de Noémi, de Lucienne et de Joël. Elle se rappela les termes de la lettre qu'elle avait là, dans son corsage, et qui disait : « Nous avons eu du malheur; aujourd'hui le père a eu les jambes écrasées; il crie; il va peut-être mourir; bien sûr il ne pourra plus travailler dans la carrière. Ah! maman, si ma lettre vous arrive, revenez pour lui, et revenez pour Noémi! »

Elle se rasseyait; elle reprenait la force d'aller jusqu'à la station prochaine...

Le soleil baissa encore... Le train s'arrêta, et l'employé cria un nom, celui du village d'où était datée la lettre de Noémi.

C'était là.

Sur le quai une femme descendit, seule, son paquet à la main.

Les wagons se remirent à rouler. Quant ils eurent disparu, elle demanda son chemin, et, après qu'on le lui eut dit, resta immobile, si pâle que le chef de station demanda : « Vous êtes malade ? » Elle secoua la tête. Elle était seulement incapable de porter plus loin sa peine et de faire un mouvement.

Ne comprenant pas, l'employé la laissa.

Elle demeura ainsi, plusieurs minutes. Puis, sans raisonner de nouveau sa résolution, sans rien qui marquât dans son âme une lutte et une victoire, elle fit ce premier pas qui signifiait une acceptation de la destinée. Ce fut une volonté obscure, un acte presque inconscient dans le présent et dont les causes étaient anciennes. Mais le moindre sacrifice, le plus pauvrement, le plus tardivement consenti, renouvelle une âme. Donatienne, dès qu'elle eut seulement traversé le quai de la gare, se sentit plus forte. Elle continua en tournant à gauche, et répétant : « C'est pour vous ravoir, mes trois petits ! » Et son cœur s'anima d'une espèce de joie de souffrir pour eux. Elle se hâta. Elle apercevait, en avant, le bord du plateau et, dans la poussière rouge du couchant, la plaine immense où il fallait descendre.

Il le fallait.

A quelque distance de la gare, comme il n'y avait personne sur la route, elle ouvrit le paquet enveloppé d'un linge, en tira une robe noire à petits plis, galonnée de velours, — celle avec laquelle jadis elle était venue à Paris, — elle trouva aussi trois coiffes de mousseline, trois coiffes de Plœuc qui ressemblent à une fleur de cyclamen, et elle en choisit une, bien que l'étoffe fût froissée et jaunie. Et, entrant par la barrière d'un champ, elle reprit l'ancien costume de Bretagne, et serra dans la serviette la robe achetée à la ville.

« Ils me reconnaîtront mieux, » songea-t-elle.

Elle se remit en marche, et elle réentendit le battement doux que faisaient sur ses tempes les ailes de la coiffe de lin.

Donatienne traversa le plateau, descendit dans la plaine où, d'un regard d'épouvante, tout à l'heure, elle avait cherché à deviner la maison. Elle était décidée à entrer. Elle gravit la première colline, celle que couronnaient les falaises de roches, et au delà de laquelle il y avait l'enclos. Mais elle ne le savait pas. Elle était toute nouvelle au pays. Pour se donner du courage, elle se demandait si elle allait être reconnue par ses enfans, et lequel des trois abandonnés la reconnaîtrait le premier.

Dans le jour finissant, les ouvriers travaillaient encore.

Elle entendit le bruit de leurs pics. Un enfant jouait au bord de la route, avec des pierres qu'il disposait en pyramides. C'était Baptiste, que les carriers avaient adopté, depuis le malheur, et qu'ils emmenaient avec eux dès le matin, le payant d'une écuelle de soupe, pour que l'enfant descendît au bourg et fît les commissions. Donatienne allait le dépasser.

— Bonjour, petit !

— Bonjour, madame !

— Dis-moi, est-ce loin, la maison de Jean Louarn ?

Il tourna vers elle sa face carrée et ses yeux brillans de vie, où le songe des mers bretonnes n'avait jamais passé.

— Nenni, c'est pas loin. C'est la première au bas de la côte.

Pendant qu'elle regardait au-dessous d'elle, dans le soir qui creuse les vallons :

— Je peux vous conduire, reprit le jeune gars ; c'est chez moi : je suis un Louarn.

— Toi ? Ce n'est pas vrai !

— Pas vrai ! Dites donc, les hommes, là-bas, est-ce que je ne suis pas un Louarn, moi, Baptiste Louarn ? Elle ne veut pas me croire !

De grosses voix, renvoyées en échos par les falaises, répondirent : « Mais si ! Vous pouvez vous fier à lui ! C'est le fils d'un camarade ! »

Et, comme le petit guettait, tout fier, ce qu'elle allait répondre, il la vit devenir si blanche de visage, qu'il pensa à la figure de son père blessé. Donatienne comprenait. C'était l'enfant de l'autre qui lui disait le premier bonjour !...

Alors, des profondeurs du passé de sa race et de son propre passé, l'appel à Dieu s'échappa. Dans l'agonie de son cœur, elle chercha vaguement, parmi les verdures, une croix pour y suspendre une pauvre prière faible, une croix comme il y en a toujours, en Bretagne, aux carrefours des chemins. Mais elle n'en rencontra pas.

Un court moment elle se recueillit, et, se sentant moins faible, elle regarda de nouveau le petit.

— Baptiste Louarn, demanda-t-elle, ta mère est-elle chez toi ?

— Non, madame. Ils disent qu'elle ne reviendra plus.

— Qui a dit cela ?

— Mes sœurs, et aussi les femmes du bourg.

Donatienne prit la main de l'enfant.

— Conduis-moi, petit. Elles se trompent. Ta mère est déjà revenue, puisque me voici.

Il ne la comprit pas. Tous deux, côte à côte, ils se mirent à descendre. L'enfant lui montrait du doigt, entre les souches de peupliers, le toit de la maison. Elle ne le voyait plus. Elle avait les yeux grands ouverts, un peu levés, et des lèvres qui buvaient le vent, et qui remuaient. Donatienne disait : « J'ai envie de mourir; faites-moi porter la vie ! »

Baptiste entendait à peine, car elle parlait tout bas. Il crut qu'elle prononçait le nom de Noémi. Et il dit :

— Elle va venir. Quand ma grande sœur me voit, elle vient toujours au-devant.

En ce moment, ils arrivaient au bas de la colline, et l'on voyait la haie vive des Louarn, avec les feuilles des peupliers, au-dessus, qui frissonnaient. La barrière était ouverte. C'était l'heure où la campagne se tait, pour boire la première ombre et la première fraîcheur. Baptiste siffla deux notes. Dans le jour cendré, au bout du jardin, une tête jeune, éveillée, répondit à l'appel, et se pencha hors de la porte. Elle allait sourire. Elle allait parler. Mais tout à coup, elle eut une secousse, comme si elle se retirait. Les yeux s'agrandirent. Ils venaient de découvrir, près de Baptiste, une femme qui s'appuyait à la barrière, et qui était mince, et jeune encore, et pâle, et coiffée tout autrement que les femmes du pays.

Noémi hésita une seconde. Puis elle eut la force de ne pas crier, et elle sortit en courant, muette, brave, les bras levés vers sa joie. Elle était sûre. Son cœur, mieux que ses yeux, avait reconnu la mère.

Celle-ci la voyait venir, et se tenait immobile.

Et elle ferma les yeux, de bonheur et de douleur, quand Noémi fut tout près, et, toute droite, elle se laissa envelopper par les bras de l'enfant, qui disait le mot qu'elle avait tant souhaité entendre : « Maman ! maman Donatienne ! »

Mais elle se sentait indigne, et la joie fuyait, à mesure qu'elle tombait dans son cœur.

— Maman Donatienne, papa est mieux : depuis ce matin, il reconnaît; la fièvre a diminué... Ah! maman, je ne comptais plus sur vous!

Personne ne les entendait, l'une qui pleurait, l'autre qui parlait bas.

L'ombre était presque faite ; le jardin se taisait. Mais on pouvait venir. La mère dénoua les bras qui la serraient, écarta l'enfant qui voulait l'embrasser et lui parler encore, et nerveuse, mettant les doigts sur les lèvres de Noémi, craignant une question qui la torturait :

— Ne me demande rien, dit-elle. Je vous ai toujours eus dans le cœur, mes petits... Je reviens pour vous... Mène-moi !...

Légère, troublée et fière, l'enfant prit par la main sa mère, et, levant le front, longea le carré de choux, la mare, et tourna pour entrer dans la maison.

Il n'y avait point de lampe allumée dans la chambre, et toute la lumière était une faible rayée qui coulait de la fenêtre, en biais, sur le lit du père, et se diluait dans les ténèbres grandissantes.

Les voisines étaient assises à côté de la fenêtre ; Joël et Lucienne jouaient sur la terre nue, dans l'ombre. Le blessé sommeillait.

Quand Donatienne entra, derrière Noémi, personne n'y fit attention. Elle s'avança, sans être remarquée, jusqu'auprès du lit. La tête de Louarn endormi était dans l'ombre. Celle de sa femme recevait la lumière, faiblement. Les voisines chuchotèrent : « Qui est-ce ? » Les deux ailes de la coiffe de lin se penchèrent vers le blessé. Et les anges de Dieu purent voir que cette femme, qui avait péché et souffert, en ce moment du moins avait pitié. Elle considérait le visage émacié, tourmenté, vieilli, usé par le chagrin et le travail, le visage qu'elle avait fait en s'en allant. Et ses lèvres tremblaient.

Noémi, qui s'était écartée et mise un peu en retrait, mais tout près de la jupe à petits plis qu'elle tenait de la main, souffla, dans la chambre silencieuse, un seul mot :

— Maman !

L'homme releva les paupières, et, des profondeurs du sommeil et de l'oubli, son âme monta lentement vers ses yeux, qui s'effarèrent de cette vision de la coiffe bretonne, et se perdirent en haut, puis revinrent à elle, puis frémirent, puis s'avivèrent de deux larmes, qui coulèrent.

Tant d'autres avaient passé avant, qu'elles tombaient plus vite.

Il demanda :

— C'est-il toi, Donatienne ?

— Oui, c'est moi.

Les voix étaient faibles comme le jour. Le regard de Louarn parut se creuser. On eût dit qu'un chemin s'ouvrait jusqu'à la peine cachée de son âme.

— Comme tu viens tard ! dit-il. Je n'ai, à cette heure, que de la misère à te donner.

Elle voulait répondre. Mais les yeux du blessé se fermèrent, et le visage retomba de profil sur l'oreiller, inerte, accablé par le sommeil.

Donatienne se tourna vers le milieu de la salle. Elle respirait vite, comme celles qui vont pleurer. Les deux femmes du bourg s'étaient approchées. Noémi lui amenait Lucienne et Joël, hésitans et luttans, et leur disait en vain : « C'est maman, la vraie, je vous assure. » Ils ne l'avaient pas connue. Ils avaient peur d'elle. Et, dès que Donatienne les eut embrassés, ils s'échappèrent, et glissèrent dans l'ombre.

Alors, près du lit d'où elle n'avait pas bougé encore, elle demanda :

— Donnez-moi de la lumière, mes enfans.

Quand la lumière fut posée sur la table du milieu, on vit que la petite Bretonne n'avait pu retenir ses larmes, mais qu'elle ne voulait pas leur donner toute puissance sur elle. Debout près de Noémi, elle avait l'air d'une sœur un peu plus grande, et qui avait de la peine. Elle poussa un grand soupir.

— Noémi, dit-elle doucement, il est l'heure de préparer le souper ?

— Oui, maman.

Donatienne s'arrêta un instant, comme si les mots qu'elle avait à ajouter étaient difficiles à dire.

— Donne-moi les sabots de celle qui est partie.

— Oui, maman.

— J'irai tirer de l'eau, et je ferai la soupe, pour vous tous quatre.

Et, ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler.

René Bazin.

UNE VIE D'AMBASSADRICE

AU SIÈCLE DERNIER

I

A LA COUR DE RUSSIE

De nouveau, je viens entretenir de Dorothée, comtesse, puis princesse de Liéven, les lecteurs de la *Revue*. En lui consacrant ce récit, je me plais à penser qu'ils ne trouveront pas mauvais qu'une fois de plus, je leur parle d'elle (1). La place qu'elle a tenue dans la société diplomatique de son temps, l'influence qu'elle y a exercée, les illustres amitiés qu'elle y contracta, voilà qui suffirait, me semble-t-il, à justifier une étude complémentaire de celles dont elle a été l'objet de ma part, n'eussé-je pas d'autres motifs pour l'entreprendre. Mais, j'en ai d'autres. Ils m'ont été fournis par le comte Alexandre Apponyi, petit-fils du comte Alexandre de Benckendorff, frère de Mme de Liéven. Je lui dois la communication de quelques centaines de lettres (2)

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre 1901 et 15 mars 1902.

(2) Quatre cents, pour préciser. Écrites en français, elles sont presque toutes adressées par Mme de Liéven à son frère Alexandre de Benckendorff, officier dans l'armée russe, qui devint général et aide de camp des empereurs Alexandre Ier et Nicolas Ier. On en trouve dans le nombre quelques-unes adressées au même correspondant par le mari de Mme de Liéven ou par elle à son père et à la comtesse Apponyi son amie. Parmi celles qu'elle envoyait à son frère, cent cinquante traduites en anglais viennent d'être publiées à Londres : *Letters of Dorothea princess Lieven, during her residence in London*, 1812-1834, edited by Lionel G. Robinson. London, Longmans, Green and C^o^. En les publiant, notre éminent confrère

écrites par sa grand'tante. La première date de 1802, la dernière de 1838. Cette volumineuse correspondance embrasse donc trente-six années de la vie de la princesse, la période la plus active de son existence si pleine et si mouvementée, ces temps où elle brilla sur l'une des premières scènes du monde, parmi les hommes d'État les plus éminens. Là, nous sommes, en ce qui la concerne, sur des terres à peu près inexplorées. Pour y marcher utilement, pour y découvrir ce qu'elles renferment, il fallait un flambeau. La correspondance de la princesse avec son frère me l'a mis en main.

I

En 1800, au moment où elle va épouser le comte de Liéven, Dorothée de Benckendorff vient de quitter le couvent de Smolny, institut des demoiselles nobles protégées par l'Impératrice, où elle a été élevée dans la religion luthérienne, celle de sa famille. Elle a quinze ans. Qu'on se figure une toute jeune fille aux cheveux bruns, grande, mince, trop mince même, et qui promet de grandir encore. La poitrine est plate à l'excès, le cou plutôt disgracieux à force d'être long. Mais elle rachète ces imperfections par la grâce du visage et par l'éclat du regard. Ses yeux caressans révèlent la vivacité de son intelligence, l'ardeur de son âme. Dans cette enfant, la femme qu'elle sera plus tard perce déjà, prime-sautière, spontanée, impressionnable au plus haut degré, voire un peu frivole, ce qui est de son âge.

Aussi instruite que le peuvent être les jeunes filles d'un rang social égal au sien, elle parle quatre langues : le russe, le français, l'allemand et l'anglais; elle les écrit; c'est le français qu'elle préfère. Elle en use ordinairement dans sa conversation comme dans sa correspondance. Entre tous les arts qu'on lui enseigna, elle n'est guère captivée que par la musique; et encore, manifeste-t-elle ce goût plus encore comme auditrice que comme exécutante.

Sa mère est morte. Son père lui reste; elle lui a voué un culte passionné, ainsi qu'à sa sœur Marie et à ses deux frères

M. Lionel Robinson les a enrichies d'annotations instructives. Il en reste deux cent cinquante qui n'ont jamais vu le jour, Le comte Apponyi a bien voulu me les communiquer avec le texte français des précédentes. Je me plais à le remercier ici de la bienveillante libéralité avec laquelle il m'a ouvert ses archives.

Alexandre et Constantin, à ceux-ci surtout. L'esprit de famille règne à ce foyer. Une affection réciproque en règle toutes les actions. Le père, le comte de Benckendorff, général d'infanterie, a fait un beau chemin dans l'armée sous le règne de Catherine. Il a su gagner, avec l'estime de ses camarades, celle de sa souveraine. Elle lui a été maintenue par le successeur de celle-ci, l'empereur Paul Ier qui, d'ailleurs, a connu au couvent de Smolny la petite Dorothée. « Il venait souvent au couvent où j'ai été élevée, écrira-t-elle plus tard dans son journal (1). Il s'amusait quelquefois des jeux des petites filles; il y prenait volontiers part lui-même. Je me souviens d'avoir joué un soir, dans l'année 1798, au colin-maillard avec lui, le dernier roi de Pologne, le prince de Condé et le maréchal Souvaroff. L'Empereur fit mille folies très gaies et toujours convenables. » Quant à l'impératrice Marie Feodorowna (2) elle ne s'est pas contentée de jouer avec la jeune pensionnaire : elle l'a prise en affection, a promis de la marier. Elle lui destine un emploi de dame d'honneur.

Il y avait alors à la cour de Russie une haute dignitaire qui par ses services et l'influence qu'ils lui avaient assurée, était devenue toute-puissante. C'était la baronne de Liéven, gouvernante des enfans impériaux, amie de leur mère, sa compagne inséparable, fixée à demeure au palais. Rien de banal en cette femme, ni l'existence ni le caractère. Veuve à vingt ans d'un major général, qui l'avait laissée sans fortune avec deux fils, elle vivait à Riga, pauvre et obscure, pas assez obscure cependant pour qu'à diverses reprises son nom n'eût pas été prononcé devant la grande Catherine. Ceux par qui il l'était y avaient sans doute ajouté divers traits révélateurs d'une rare trempe d'âme puisqu'en 1783, l'Impératrice s'en souvint lorsqu'elle eut à chercher une éducatrice pour les enfans du grand-duc Paul, son héritier.

(1) La princesse de Liéven a laissé un journal autographe. Elle y raconte sa vie et ne recule pas, m'assure-t-on, devant les confidences personnelles les plus intimes. Mais, aux termes du testament de son fils aîné, le prince Alexandre qui lui survécut, ce précieux document et d'autres provenant de sa succession ne pourront être communiqués ni publiés avant 1936. Il en a été cependant distrait un fragment. Il figure dans un volume que vient de publier à Berlin le savant professeur Theodor Schiemann, sous ce titre : *Die Ermordung Pauls und die Thronbesteigung Nikolaus I.* La lecture de ces quelques pages inspirera à tous ceux qui en prendront connaissance le regret que la divulgation des autres échappe encore à l'histoire d'une vie dont nous n'ignorons guère plus les secrets.

(2) Née Augusta de Wurtemberg, seconde femme de Paul, dont elle eut dix enfans.

On sait qu'au mépris du droit des parens, elle entendait s'occuper seule de les élever. Elle n'aimait pas leur père, soit qu'il lui rappelât trop vivement le mari dont on lui imputait la mort tragique; soit que, comme la mère d'Hamlet, elle craignît de lire en ses yeux l'accusation véhémente qu'elle le soupçonnait de porter dans son cœur. Elle l'avait relégué loin d'elle. Lui-même eût d'ailleurs refusé de vivre à ses côtés, d'être le témoin de ses désordres. Catherine et son fils semblaient séparés par un abîme. Les griefs, légitimes ou non, que le tsarewitch nourrissait contre sa mère s'étaient encore aggravés quand elle lui avait arraché ses enfans pour les avoir à sa cour et pour façonner à son gré leur esprit et leur âme. Cet outrage à l'autorité paternelle accompli lorsqu'ils étaient encore en bas âge, il avait fallu bientôt songer à leur donner une gouvernante. Le souvenir de l'Impératrice s'était alors porté sur cette « petite Liéven » qui végétait tristement dans sa pauvre maison de Riga.

Un matin, elle y voit entrer le comte de Broron-Camus, gouverneur général de la province. Il est porteur de l'offre que fait à la jeune femme l'Impératrice. Elle l'appelle à sa cour pour y diriger l'éducation des enfans du tsarewitch. Tombée de si haut, une telle offre est presque un ordre. Cependant, la baronne de Liéven y répond en la repoussant. Peut-être connaît-elle les dissentimens qui existent entre la mère et le fils et redoute-t-elle de s'y trouver mêlée; peut-être aussi, révoltée par tout ce qu'on raconte des mœurs de l'Impératrice, ne veut-elle pas la voir. Elle refuse résolument, sans avouer les causes de son refus. Le négociateur insiste; il énumère les avantages proposés; puis, à bout d'argumens, il montre à Mme de Liéven ses deux fils qui courent pieds nus dans la chambre.

— Vous aurez de quoi leur payer des souliers, dit-il.

Elle rougit et, après une brève hésitation, s'écrie :

— Eh bien ! ce sera pour eux que j'essaierai.

D'après une autre version, empruntée aux mêmes sources et qui complète celle-ci sans la démentir, le consentement n'aurait pas été aussi prompt. Elle nous montre Mme de Liéven restant sourde aux objurgations du comte de Broron, ne partant pour Saint-Pétersbourg que sur un ordre formel et décidée à y faire connaître les causes de son refus.

Présentée à l'Impératrice par la comtesse Branicka, elle tombe à genoux.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous charger de l'éducation de mes petits-enfans? lui demande Catherine.

— Majesté, répond-elle, il y a dans cette cour trop de débordemens, trop de scandales.

Comment a-t-elle osé parler ainsi à la despotique souveraine qui tient dans ses puissantes mains la vie de ses sujets? Sans doute, une parole foudroyante va la faire rentrer sous terre. Il n'en est rien. Catherine demeure calme. Elle ne s'offense pas de cette allusion à ses désordres. Très douce, elle dit :

— Vous ne les verrez pas (1).

Ce n'est pas au surplus la seule circonstance où la baronne de Liéven (2) ait tenu tête à la grande Impératrice. Ayant accepté les fonctions difficiles qu'on lui a presque imposées, elle apporte à les remplir autant d'indépendance que de sollicitude. Quoiqu'elle les tienne de sa souveraine, elle se souviendra toujours qu'au-dessus de l'autorité que celle-ci s'est arrogée sur ses petits-enfans, il y en a une supérieure, plus légitime, plus sacrée : celle du père et de la mère. Toutes les fois que sur des questions d'éducation, de conduite, il y aura conflit entre l'une et l'autre, c'est du côté des parens que la gouvernante se mettra, et avec tant d'habileté, de savoir-faire, mais aussi tant de résolution, que Catherine, qui cependant ne cède à personne, presque toujours finira par lui donner raison, Il est vrai que Mme de Liéven n'hésite jamais à mettre les fers au feu quand il le faut, et à déclarer qu'elle s'en ira plutôt que de prêter la main à ce qu'elle considère comme une injure à l'autorité paternelle.

J'ai sous les yeux un portrait d'elle qui ne permet pas de douter de la fermeté de son caractère. Il a été fait quand elle commençait à vieillir. Elle y est représentée en une toilette quasi asiatique. Les traits trop durs et par trop dépourvus de grâce concourent à révéler une volonté sans défaillance. Dans le regard l'énergie le dispute à la bonté. C'est l'image d'une maîtresse femme et d'une femme de cœur. Elle rend vraisemblable tout ce qui nous a été rapporté d'elle. Elle explique aussi la reconnaissance que lui avaient gardée ses élèves. Leur père, Paul Ier, une fois sur le trône, et sa femme l'impératrice Marie, à son exemple, lui en donnèrent maints témoignages. Elle devait en

(1) Renseignemens inédits, communiqués à l'auteur.

(2) Elle fut faite comtesse en 1799 et princesse en 1825 à l'avènement de Nicolas Ier. Ses fils eurent droit aux mêmes titres.

recevoir d'autres de leur successeur Alexandre Ier. Il n'oublia jamais que Mme de Liéven avait largement contribué à sa formation intellectuelle.

Les fils de la gouvernante, naturellement, participèrent à sa faveur. Entrés dans l'armée en 1777, ils allaient parvenir aux plus hautes fonctions militaires et civiles. L'aîné fut major général, curateur de l'université de Dorpat et, en 1833, sous le règne de Nicolas, ministre de l'Instruction publique. Avec le souvenir de sa science, dont l'étendue le différenciait de son cadet, il a laissé celui d'une dévotion intolérante, exaltée, poussée jusqu'au mysticisme et de fréquentes colères au cours desquelles il devenait si terrible que sa famille tremblait toujours devant lui. Son frère cadet, d'un naturel plus malléable, mais sec de cœur et d'esprit moins ouvert, fut aussi heureux dans sa carrière. On le verra tour à tour lieutenant général, ambassadeur à Berlin et à Londres, gouverneur du futur Alexandre II. A l'époque où se préparait son mariage avec Dorothée de Benckendorff, sous le patronage de l'Impératrice, il avait vingt-sept ans. Depuis trois ans, aide de camp de Paul Ier, il était nanti du portefeuille de la Guerre. Il exerçait ses fonctions ministérielles sous l'autorité directe et quotidienne de l'Empereur.

A ces détails, il est aisé de se figurer ce qu'était alors la situation de sa mère à la cour de Russie. En possession de l'amicale confiance de l'Impératrice, aimée par ses maîtres, adulée par ses inférieurs, enviée par ses égaux, la rigidité de ses mœurs, l'éclat de ses services, le prix qu'elle en recueillait incessamment lui assuraient un respect universel. L'Empereur venait de lui donner un nouveau gage de sa bienveillance, en accordant son consentement au mariage de son jeune ministre avec Dorothée de Benckendorff. Les deux familles s'étaient rapidement mises d'accord. Quant aux jeunes gens, de la joie qu'ils laissaient voir, on eût pu conclure que leur mariage était, à proprement parler, un mariage d'amour, si l'âge de la fiancée, — elle avait quinze ans, — n'eût autorisé les esprits sagaces et prévoyans à concevoir quelques doutes sur la durée des sentimens qu'elle éprouvait alors.

Après la bénédiction nuptiale, les nouveaux époux s'installèrent à Saint-Pétersbourg d'où les fonctions du mari ne lui permettaient pas de s'éloigner. Le général de Benckendorff retourna

à son commandement. Mais, pour faciliter à sa fille la transition d'un état à un autre, il laissait dans la capitale ses autres enfans : Alexandre, Constantin et Marie. Ils y finissaient leur éducation. Alexandre se destinait à l'armée, Constantin à la diplomatie. Quant à Marie, promue au rang de demoiselle d'honneur, elle allait bientôt vivre à la cour (1). L'union était étroite et tendre entre les frères et les sœurs. Dès lors, on conçoit sans peine que Dorothée ait souscrit d'un cœur enthousiaste à l'arrangement qui fixait à ses côtés les compagnons de ses jeunes années et lui épargnait les tristesses d'une séparation dont son nouveau foyer, quelque bonheur qu'elle espérât y trouver, eût été assombri.

Dès ce premier jour, elle aima son mari. La preuve en est dans sa correspondance. On la voit à tout instant se louer de lui, se plaindre amèrement lorsque son service auprès de l'Empereur le retient loin d'elle, se réjouir quand il revient et plus encore quand il lui a annoncé en rentrant qu'il va pouvoir rester quelques jours à la maison. Parmi les nombreuses lettres que j'ai dans les mains et qui, de 1802 à 1838, se suivent régulièrement, j'en ai trouvé une sans date qui assurément a été écrite au lendemain du mariage, pendant une courte indisposition du cher frère Alexandre. Elle témoigne de l'état d'âme de la petite comtesse. Tout y révèle, en ce qui touche son mari, un parfait contentement.

« Croyez, mon cher Alexandre, que je souffre autant que vous d'être privée de vous voir dans ce moment. J'ai besoin de votre présence pour compléter mon bonheur. Je n'entreprendrai pas de vous le décrire. Vous connaissez mon mari (avec quel plaisir je lui donne ce nom !). Aussi vous devez comprendre combien je l'aime, combien je suis heureuse. Tâchez de vous remettre bien vite. Je suis d'une impatience extrême à vous voir et à vous dire tout ce que mon cœur ressent de tendre pour vous. Adieu, je t'embrasse tendrement (2). »

(1) De cette sœur qui, nous dit-on, mourut jeune, il est rarement question dans la correspondance qui est sous nos yeux. Elle y est désignée sous le nom de Macha. On aimait dans la famille à se débaptiser, à substituer au prénom un diminutif, Alexandre devient Arrar; Constantin, Costa; Dorothée, Dacha. Elle-même, dans les premières années de son mariage, quand elle parle de son mari, ne l'appelle que Bonsi.

(2) Cette lettre ni celles qui vont de 1802 à 1813 ne figurent dans le recueil publié à Londres. Ce recueil contient uniquement celles ui furent écrites de 1813 à

En exprimant avec cette ardeur toute juvénile son amour pour l'homme dont, depuis quelques jours, elle porte le nom, la jeune mariée ne joue pas une comédie. Elle traduit les sensations de son âme ; elle est sincère comme elle ne cessera jamais de l'être en parlant de lui. Quelques années après, elle n'osera plus dire qu'elle l'aime ; mais elle dira toujours qu'elle l'estime et se consacrera à le faire briller en lui attribuant ses propres talens. Le trait est à retenir. Au cours d'une longue vie qui a parsemé sa route de tentations entraînantes, notre héroïne n'a su qu'imparfaitement y résister, et encore qu'on lui ait calomnieusement prêté des amans qu'elle n'a jamais eus, on ne saurait nier qu'elle ne s'est pas piquée, son mari vivant, d'une fidélité rigoureuse à ses devoirs conjugaux, et, son mari mort, d'un attachement durable à sa mémoire. Sa liaison avec Metternich ne peut être mise en doute et pas davantage la passion que lui avait inspirée un grand seigneur anglais dont ses intimes d'alors associaient le nom au sien. Il est également visible que dans son amitié pour Guizot contractée avant qu'elle fût veuve, il y a eu une part d'amour et qu'au total, son cœur, une fois détaché de celui de son époux, a longtemps erré avant de se fixer à la dernière et suprême affection qui embellit sa vieillesse et l'accompagna jusqu'à la tombe. Du moins, convient-il de constater qu'à travers ces aventures de caractères si divers, menées en marge de sa vie, la dignité de son foyer est toujours restée sauve et celle de son mari par conséquent.

Elle a porté beau, s'est fait un visage impassible, n'a rien laissé voir ni rien livré à la malignité publique de ce qu'elle devait et voulait cacher. Ce que l'on sait, on l'a surpris, et sans doute enjolivé ; elle avait l'horreur de l'incorrection, du scandale. Elle n'a cessé de nourrir, plus encore que la crainte d'une déchéance bien improbable dans le monde où elle vivait, l'ardent désir de ne pas être une cause de chagrins pour le père de ses six enfans (1), pour eux-mêmes. Cette préoccupation apparaît en elle toujours si dominante qu'on n'est pas étonné de l'entendre, parvenue à la maturité de l'âge, parler de son mari avec

1834 ; et encore s'en faut-il de beaucoup qu'elles y soient toutes, l'éditeur ayant eu surtout en vue de prendre dans la Correspondance ce qui intéressait exclusivement l'Angleterre. Pour le même motif, il n'en donne aucune d'une date postérieure à 1834.

(1) Cinq fils et une fille qui ne vécut pas.

autant de tendre sollicitude qu'aux temps rians de la lune de miel, et gémir d'être séparée de lui, alors que des douleurs successives et les coups répétés du malheur lui font souhaiter ardemment une réunion qui leur permettrait de mêler leurs larmes.

Cet avenir de tristesse et de regrets, elle ne le prévoyait pas, à l'aube de sa vie conjugale. Heureuse, elle jouissait de son bonheur. La conviction qu'il durerait en doublait le prix. Son existence est alors celle des jeunes femmes ses égales. Tout lui plaît, tout lui sourit, tout lui est rose. Ses jours se partagent entre l'accomplissement de devoirs qui ne sont encore ni nombreux, ni lourds, ni difficiles, et les obligations mondaines auxquelles elle est tenue. A la cour comme à la ville, elle est de toutes les fêtes, mise en vedette par la fonction de son mari et par celles de sa belle-mère. On la voit au palais d'Hiver quand l'Empereur y réside; au palais Michel, qu'il préfère parce qu'il s'y croit plus en sûreté; à Gatchina, à Paulowski, dans les salons de la capitale; elle se trouve partout où vont les « Impériautés; » admise dans l'intimité de l'Impératrice, elle est l'amie des grandes-duchesses. Les personnages les plus haut placés la comblent de prévenances; tout le monde a des attentions pour elle; la rudesse tartare s'émousse au contact de cette jeune femme frêle, délicate et rieuse dont la jeunesse captive quiconque l'approche et dont les saillies spirituelles allument toujours autour d'elle un rayon de gaieté.

Elle s'abandonne à ce tourbillon moins encore par goût que parce que son mari s'y plaît ou tout au moins parce que, déjà courtisan souple et délié, il l'a persuadée que feindre de s'y plaire est le plus sûr moyen de se maintenir dans les bonnes grâces de l'Empereur. Elle paraît alors s'y livrer tout entière et il en est ainsi jusqu'au jour où le despotisme impérial, qui déjà tant de fois a fait des victimes et autorisé tous les doutes sur l'état des facultés mentales de Paul Ier, soumet la Russie à un régime de compression intolérable et y répand la terreur.

« Le caractère ombrageux de l'Empereur, raconte dans son journal la princesse de Lieven, avait pris dans la dernière année un caractère effrayant. Les apparences les plus puériles prenaient à ses yeux les proportions d'un complot. Il destituait et exilait arbitrairement. La forteresse recevait de nombreuses victimes et il ne fallait quelquefois pour cela que des gilets trop longs ou

un habit trop court. Les gilets étaient proscrits. L'Empereur disait que les gilets avaient fait la révolution française... Dans les dernières six semaines, plus de cent officiers de la garde impériale avaient été jetés dans les prisons. Mon mari avait le malheur d'être l'organe de ces sentences iniques. »

Après avoir mentionné les dispositions du malheureux Paul Ier à la violence et à l'extravagance, Mme de Liéven se plaît à reconnaître qu'il possédait de réelles qualités d'esprit et de cœur, qu'il était « grand et noble, ennemi généreux, ami magnifique, sachant pardonner grandement et réparer un tort ou une injustice avec effusion. » Par malheur, « la toute-puissance, cet écueil des plus fortes têtes, avait achevé de développer en lui de tristes germes. » Néanmoins, jusqu'à ce jour, le comte de Liéven n'avait pas eu à souffrir des caprices de son terrible maître. En une circonstance, il est vrai, où il s'était rendu coupable d'un oubli dans le service, l'Empereur lui avait envoyé un aide de camp pour lui dire en propres termes et sans y rien ajouter qu'il était « un sot. » L'aide de camp avait dû bel et bien s'exécuter et aller, lui, simple colonel, jeter cette épithète à la tête du chef de la maison militaire impériale. Mais, en rappelant ce souvenir, Mme de Liéven observe que « c'est le seul mauvais moment que son mari ait eu à subir de la part de l'Empereur. »

Ce fut la vérité jusqu'au 11 mars 1801, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de la nuit tragique qui devait voir périr Paul Ier. Ce soir-là, le ministre de la Guerre, alité depuis quelques jours, recevait à l'improviste ce billet écrit par l'Empereur : « Votre indisposition se prolonge trop; et comme les affaires ne peuvent pas se régler sur vos vésicatoires, vous aurez à remettre le portefeuille de la Guerre au prince Gagarine. » En même temps que ce témoignage de la fin de sa faveur, le comte de Liéven recevait, d'autre part, la nouvelle que l'Empereur, à la demande de Gagarine et afin d'atténuer la rigueur de cette disgrâce soudaine, avait donné l'ordre de mettre à l'ordre du jour du lendemain sa promotion au grade de lieutenant-général. Ceci était fait pour le consoler de cela. Il s'endormit néanmoins l'esprit inquiet. Le style du billet, ce qu'il savait du caractère de Paul Ier, lui donnaient tout à craindre, en dépit de l'avancement promis. Il était loin de se douter que, quelques heures plus tard, l'Empereur serait mort, victime d'une conjuration ourdie par des hauts personnages de sa cour.

A leur tête, on le sait, était le comte de Pahlen : il cumulait alors plusieurs grands emplois qui le mettaient en rapports fréquens avec le ministre de la Guerre. Pendant que celui-ci était indisposé, il venait souvent le voir. « C'était, dit encore Mme de Liéven, un homme d'une haute stature, large d'épaules, le front élevé, de la physionomie la plus ouverte, la plus honnête, la plus joviale, plein d'esprit, d'originalité, de bonhomie, de finesse, de drôlerie dans le langage ; une nature inculte, mais forte, beaucoup de bon sens, ferme, hardi, portant la vie légèrement. C'était l'image de la droiture, de la joie et de l'insouciance... Je le voyais toujours arriver avec un plaisir infini ; il ne manquait jamais de me faire rire et il y prenait plaisir. J'étais fort contrariée de me voir renvoyée lorsque la conversation prenait une tournure sérieuse. Il rendait compte à mon mari des incidens de la journée. J'étais de trop pour cela, mais j'étais un peu curieuse et j'obtenais souvent de mon mari la confidence de ce que je n'avais pas entendu. »

C'est ainsi qu'elle apprit qu'un soir, l'Empereur, soupçonnant ses fils de conspirer contre lui, était descendu après souper chez l'aîné, le grand-duc Alexandre, où il n'allait jamais. « Il voulait le surprendre. Il trouva sur sa table, entre autres livres, la tragédie de la mort de César. Cela lui parut décisif. Il remonta dans son appartement et prenant l'histoire de Pierre le Grand, il l'ouvrit à la page de la mort d'Alexis, et ordonna au comte Koutaisoff (1) de porter ce livre au grand-duc et de lui faire lire cette page. » Pahlen avoua encore à Liéven qu'étant données les dispositions de l'Empereur, il s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'Impératrice au couvent et les grands-ducs à la forteresse. Mais il ne poussa pas ses confidences jusqu'au bout. Voyant son jeune collègue malade, incapable de servir, il s'abstint de l'initier au complot.

La princesse n'hésite pas à déclarer que ce fut là « l'une des bonnes fortunes de la carrière de son mari. » — « Je lui ai souvent entendu débattre cette question. Que faire d'une aussi dangereuse confidence? Sauver l'Empereur, voilà le devoir. Mais quoi? Livrer à la vengeance, à sa rigueur tout ce que la Russie comptait de plus grand, de plus élevé? Où s'arrêterait la proscription, alors que les impliqués étaient si nombreux? L'échafaud, l'exil,

(1) Son ancien valet de chambre dont il avait fait son grand écuyer et son favori.

la prison pour tous. Et après? Un régime plus terrible encore que celui sous lequel gémissait la Russie. L'alternative était horrible. Si Pahlen avait parlé, il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de se brûler la cervelle. »

Le jeune ménage ne connut donc la sanglante tragédie du palais Michel que lorsque le dernier acte venait d'être joué. C'était dans la nuit du 11 au 12 mars. Vers deux heures et demie, les Liéven, qui s'étaient couchés et dormaient, sont brusquement réveillés par un officier chargé d'un message de l'Empereur.

— C'est la forteresse, dit le mari à la femme. Et il n'en doute plus en apprenant qu'il est mandé au palais d'Hiver où Sa Majesté l'attend. Toutefois, comme il sait que l'Empereur réside au palais Michel, il croit à une erreur de l'officier. — Vous êtes ivre, lui reproche-t-il.

Offensé, l'officier réplique qu'il vient de quitter Sa Majesté et a répété ses propres paroles. Et Liéven s'étonnant que l'Empereur ait changé de résidence au milieu de la nuit, le messager ajoute :

— L'Empereur est très malade, et c'est le grand-duc Alexandre, c'est-à-dire l'Empereur, qui m'envoie vers vous.

A cette nouvelle, la surprise du ministre devient de l'effroi. Il renvoie l'officier et discute avec sa femme sur le parti à prendre. Le messager a-t-il dit la vérité? N'est-ce pas un piège que Paul Ier tend à son favori d'hier? « Il était inutile de chercher à deviner cette énigme. Il fallait prendre un parti. Mon mari se leva; il demanda son traîneau et passa en attendant dans sa chambre de toilette qui donnait dans la cour. La chambre à coucher était située sur la Grande Millionne exactement en face de la caserne du premier régiment de la garde impériale Préobrajensky, et cette rue aboutissait au palais d'Hiver. Mon mari me fit lever et me plaça à la fenêtre en m'engageant d'observer tout ce qui se passerait dans la rue et de l'en prévenir.

« Me voilà en fonction. J'avais quinze ans, l'humeur gaie, aimant assez un événement et regardant très légèrement à travers une catastrophe quelconque, pourvu qu'elle amenât un changement à la routine de la veille. Je pensais avec curiosité au lendemain. Où ferais-je ma visite à ma belle-mère et aux grandes-duchesses chez qui j'allais tous les jours? Voilà quel était mon plus grand souci. Il n'y avait qu'une veilleuse dans la chambre.

Je levai le rideau de la fenêtre, je m'y établis et je restai les yeux fixés sur la rue. De la glace, de la neige. Pas un passant. Le factionnaire retiré et blotti dans sa guérite. Pas une lumière à aucune fenêtre de la caserne, pas le moindre bruit. Mon mari me demandait de l'autre chambre ce que je voyais. Je répondais : Rien du tout. Il ne hâtait pas beaucoup sa toilette, hésitait à sortir. Les quarts d'heure se succédaient et je m'ennuyais de ne rien voir. J'avais quelque envie de dormir. Enfin, j'entends un bruit bien faible encore, mais que je reconnais pour être celui d'une voiture. J'annonçai à grands cris cette grande nouvelle. mais avant que mon mari eût le temps d'accourir, la voiture avait passé; un coupé à deux chevaux (dans ce temps tout le monde allait à quatre ou six chevaux à Pétersbourg) de très chétive apparence, mais deux officiers derrière en guise de laquais et à la lueur de la neige, je crus reconnaître M. Ouwaroff aide de camp général de l'Empereur. Cette circonstance était frappante. Mon mari n'hésita plus. Il se jeta dans son traîneau et se fit conduire au palais d'Hiver. »

C'est là tout ce que vit Mme de Liéven des dramatiques scènes qui précédèrent et suivirent le meurtre de Paul Ier. Ce qu'elle en raconte ensuite, elle le sut le lendemain par sa belle-mère qui était au palais Michel, durant cette terrible nuit. Son récit ajoute peu à ce que l'on savait déjà; il ne diffère que par de menus détails de celui que j'ai publié ailleurs (1). Il n'y a donc pas lieu d'y faire de plus nombreux emprunts. Je n'en veux retenir que les quelques lignes où la narratrice, après avoir décrit l'allégresse qui, d'un bout à l'autre de la Russie, salua l'avènement d'Alexandre, successeur de Paul Ier, la justifie et l'explique. « Nous avons manqué d'historiens et de poètes pour redire cet enthousiasme, cet enivrement général. Quatre années de despotisme tombant parfois à la folie, souvent à la cruauté, venaient de trouver un terme. La catastrophe oubliée ou exaltée, il n'y avait pas de milieu. Le moment de la juger n'était pas venu encore. On s'était couché esclave opprimé; on se réveillait libre et heureux. Cette pensée dominait toutes les autres. On était affamé de bonheur et on s'y livra avec la confiance de l'éternité. »

(1) Voir mon livre : *Conspirateurs et Comédiennes.*

II

A la date où s'ouvre la correspondance qui va me servir de guide, — février 1802, — on ne semblait plus se rappeler en Russie les circonstances en lesquelles s'était accompli ce changement de règne. Salués, au lendemain de leur crime, comme des libérateurs, les meurtriers de Paul Ier avaient été maintenus d'abord dans leurs emplois. La veuve de Paul demandait en vain leur punition. Le sentiment public ne permettait pas à l'empereur Alexandre de les châtier. Mais, peu à peu, cédant aux sollicitations de sa mère comme à l'horreur qu'ils lui inspiraient, il commençait, sous divers prétextes, à les bannir. Pahlen lui-même, le plus puissant d'entre eux, après avoir poussé l'arrogance jusqu'à déclarer « que s'étant débarrassé du mari, il saurait bien se débarrasser de la femme (1), » avait payé de la disgrâce et de l'exil ses révoltantes bravades. Il venait d'être interné dans ses terres de Courlande, sous la défense absolue d'approcher jamais de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Son départ, l'éloignement de ses complices, effaçaient de sanglans souvenirs. Il n'y est jamais fait allusion dans les lettres qu'écrivait Dorothée de Liéven à son frère, même quand elle y parle du successeur de Paul Ier. Déjà populaire avant de monter sur le trône, le jeune empereur — il avait vingt-trois ans — était adoré. Partout où il paraissait, on l'acclamait. Ses sujets enveloppaient dans le même culte sa femme, l'impératrice Élisabeth « si belle et si charmante, pleine de la dignité la plus gracieuse » et que Mme de Liéven nous montre « vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, la tête sans ornemens, rien que ses belles boucles blondes flottant sur son cou. Sa taille était fort belle et rien alors n'était comparable à l'élégance de son port, de sa démarche. L'Empereur aussi était beau. Il resplendissait de jeunesse et de cette sérénité qui formait le trait distinctif de sa physionomie et de son caractère. L'aspect de ce couple impérial était saisissant. On s'inclinait devant eux, on les entourait avec un amour qui tenait de la passion. »

Le changement de règne n'avait pas modifié la situation de la famille de Liéven. La mère demeurait à la cour, investie des

(1) Journal de Mme de Liéven.

mêmes fonctions, attachée à la personne de l'Impératrice douairière, honorée de sa confiante amitié. Le mari de Dorothée n'était plus ministre de la Guerre. Mais, nommé lieutenant général, aide de camp de l'Empereur, il n'avait rien perdu de son crédit. Sous les ordres de son maître, il participait à la haute direction des affaires militaires. Il devait en être ainsi pour lui jusqu'à la fin de 1809, époque de son entrée dans la carrière diplomatique et de sa nomination à la légation de Prusse.

Durant cette période de huit années, rien dans l'existence de sa femme ne permet de prévoir le grand rôle qu'elle tiendra plus tard. Les événemens publics qui, dans l'avenir, absorberont son attention, ses facultés et la passionneront ne semblent pas l'intéresser. Il en est à peine question dans ses lettres de jeunesse ; elle y parle surtout d'elle, de son mari, de ses enfans, au fur et à mesure qu'ils viennent au monde, — elle en avait quatre en 1809, — des menus faits de sa vie, de ceux de la ville et de la cour. Elles n'offriraient qu'un médiocre intérêt pour l'histoire si elles n'éclairaient du jour le plus vif celle de la société russe dans les premières années du règne d'Alexandre. A ce point de vue du moins. elles méritent de retenir le lecteur, car elles sont une chronique vivante et piquante, où revit tout un monde avec ses mœurs, ses plaisirs, ses scandales, ses drames.

Au commencement de 1802, le frère aîné de Mme de Liéven, entré dans l'armée en qualité d'officier, venait de quitter Saint-Pétersbourg pour aller faire au loin son apprentissage de la vie militaire. Très attristés de leur séparation, le frère et la sœur s'étaient promis de s'écrire souvent, tant qu'elle durerait. Dès le 27 février, Dorothée tient parole :

« J'ai eu bien du plaisir, mon cher Alexandre, à recevoir votre billet d'hier. J'étais impatiente de savoir des nouvelles de votre course nocturne. Vous voilà en grand train de voyage à l'heure qu'il est. Le mari vient de partir ; je n'ai plus d'Arrar à traîner après moi dans la maison ; les matinées me paraissent d'un long tuant ; je n'ose pas lire encore et pour comble de disgrâce je n'ai plus d'oranges à peler, car vous savez que depuis qu'il n'y a plus de progéniture à attendre, on a cessé de m'en donner. Khitroff a passé hier la soirée chez nous ; il m'a dit une nouvelle dont on fait encore un grand secret, mais qui va être connue ces jours-ci : le comte Flinsky se divorce décidément de sa femme et part de suite pour épouser la princesse Lubo-

mirska... On marie déjà la comtesse Flinska à un autre; mais je ne sais encore qui.

« Depuis votre départ, le temps est mauvais; il fait sale dans les rues. Cela n'empêche cependant pas nos belles dames de traîner leurs longues queues et leurs charmes sur le quai... On dit qu'il y avait une foule prodigieuse à la mascarade allemande. Il s'y est passé un assez joli tour. Cinq masques s'approchent du buffet, s'y font servir et gobent pour une centaine de roubles de vins, etc., etc. Quatre d'entre eux le quittent; le cinquième reste, assis. Comme il se faisait tard, l'hôte s'approche du masque et lui demande le paiement qui lui est dû. Celui-ci ne répond pas le mot. Feuillete lui fait des reproches, le menace de la police : même silence. L'officier de police arrive, lui dit qu'il le découvrira s'il s'obstine à ne pas payer. Mais voyant que tout cela n'avance à rien, il le prend par les épaules et... toute la machine s'écroule; c'était de la paille... J'ai bien du plaisir à penser que mes lettres vous en font un peu et c'est bien une raison pour vous écrire souvent, outre la satisfaction que j'y trouve moi-même; j'attends avec impatience votre première lettre. Adieu, mon cher ami. Bonsi vous embrasse; bon chemin et de temps en temps un regret à vos amis. Je me mets sur les rangs la première, car personne assurément ne peut vous être plus sincèrement attaché que moi. »

J'ai cité presque en entier cette lettre parce qu'elle donne une idée exacte de toutes celles qui datent des huit années qu'au lendemain de son mariage, Mme de Liéven passa à Saint-Pétersbourg. Elle me permet non de ne leur rien emprunter, mais d'en abréger les extraits, de les réduire à ce qui nous fait pénétrer dans la société russe, au moment où, à la faveur des plus grands événemens du siècle, elle va se répandre en Europe, se mêler plus étroitement à celle de Paris et de Londres, et, pour me servir d'un mot qui manque à notre langue, puisqu'il caractérise mieux que tout autre ce mouvement de fusion, se « cosmopolitiser. » De mois en mois, les notes de Mme de Liéven se succèdent, révélant chez leur auteur, en même temps qu'une large part d'esprit naturel, une claire vision des êtres et des choses, un sens très net de l'ordre moral, des préjugés de caste, un amour passionné pour sa famille, son pays, ses souvenirs, une rare faculté d'exprimer ce qu'elle ressent, de décrire ce qu'elle a vu. Totalisées au bout de chaque année, elles sont comme des chapitres

de petite histoire, écrits en marge de la grande, par la rédaction desquels, celle qui les a écrits se prépare à des observations d'envergure plus large, qui s'exerceront ultérieurement avec une incomparable *maëstria* sur des sujets plus dignes des historiens et y apporteront de précieuses informations.

Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'à la chronique. Mais, quand il s'agit de nous initier à des mœurs ignorées ou peu connues, de nous apprendre ce qu'il est advenu de certains personnages qui n'ont paru qu'un jour sur quelque illustre théâtre pour disparaître ensuite, la chronique a aussi son prix. Plus encore que l'Histoire, elle est la clé des âmes.

« Le comte Valérien Zouboff (1), écrit le 3 mars Mme de Liéven, a eu ces jours passés une espèce de coup d'apoplexie; si on ne l'eût secouru sur-le-champ, c'en était fait de lui; il est beaucoup mieux à présent. Je crois que sa veuve se serait consolée de sa perte, d'autant plus qu'on parle de divorce entre eux... Hier, j'ai fait ma première sortie en voiture, accompagnée de Costa (2). Vous eussiez ri de voir sa figure lorsque nous rencontrâmes l'Empereur et qu'il s'arrêta avec nous; il le fixait tant qu'il pouvait et avec la plus drôle de mine. Un aide de camp a été arrêté hier pour être venu à la parade avec un gilet noir. Le général Rayefsky est de retour de Moscou. On le dit très capot de ce que le chambellan Hitroff lui a enlevé sa promise. »

« *6 mars.* — On ne parle en ville que d'un article de la *Gazette de Londres*, où notre ambassadeur en France est furieusement bafoué. La cause est une balourdise à la vérité, qu'il a commise en faisant insérer dans le bulletin à Paris une note officielle au Premier Consul sur laquelle celui-ci, écrit-on, lui a fait une sortie assez verte devant tous les ministres. Là-dessus, comme vous pensez bien, s'ensuit commentaires sur commentaires. »

« *10 mars.* — J'ai encore une mort à vous annoncer, et quelle mort! la belle Naschokin; on en a eu la nouvelle hier de Moscou; elle est décédée après huit jours de maladie seulement. La Gerebzoff la Polonaise (3) va la suivre bientôt, je crois; elle

(1) Un des célèbres favoris de Catherine.

(2) Constantin, le plus jeune de ses frères.

(3) Sœur des Zouboff. Avait été l'amie de lord Withworth ambassadeur d'Angleterre en Russie sous Paul Ier. Du vivant de ce prince, c'est chez elle que se réunissaient les mécontens et que furent jetées les bases du complot de 1801.

est déjà à toute extrémité. Voilà une malheureuse époque pour nos beautés. La princesse Toufaikin a été enterrée hier... Encore une singulière et triste aventure. La princesse G..., jeune fille de quinze ans au plus, fille du ci-devant ministre des Finances, a disparu depuis quatre jours; toutes les recherches qu'on a faites jusqu'à présent ont été inutiles. Toute la famille devait partir pour Moscou. La nuit de ce jour, elle s'évade. Le pire de l'affaire est que ces jeunes filles ont reçu une très mauvaise éducation, que jamais elles n'ont vu de monde, en sorte qu'il y a tout lieu de supposer qu'elle s'est enfuie avec quelqu'un du commun. Le père est hors de soi de désespoir et il y a bien de quoi. » Et en post-scriptum de la même lettre : « La G... est enfin retrouvée; elle s'était enfuie avec un écrivain de son père. La belle affaire! »

« *31 mars.* — L'ambassadeur de France Hédouville est arrivé (1). On dit sa femme jolie et assez ressemblante à la défunte Toufaikin; ni lui ni elle n'ont encore paru. L'ambassadeur est habillé à l'ancienne : beaucoup de poudre, des boucles, le front découvert... L'Empereur ira demeurer à Kaméni Ostrow. Nous y avons déjà loué une maison tout proche du palais, assez vaste. Costa y demeurera avec nous. A propos, je ne vous ai pas dit encore que la promenade devant ma maison m'est absolument interdite parce que c'est un *lieu indécent*. Vous devinez bien que cela vient d'une haute part; mais ce que vous auriez peine à deviner, c'est que c'est le Verd (?) qui en est cause. Il me rencontre; il me parle; effectivement, c'est scandaleux; donc tout de suite, défense de me montrer. Qu'en dites-vous? Bonsi est très fâché de cela; aussi a-t-il dit vertement sa façon de penser là-dessus. Mais, en attendant, il faut se soumettre. »

« *4 avril.* — Les Françaises ont paru (2); tout ce qu'on avait débité sur leur figure est faux. Ce n'est pas moi qui parle ici, car mon jugement pourrait vous paraître suspect. Mais c'est par d'autres que j'ai appris qu'elles sont laides tout à fait. Le général Ouwaroff, grand admirateur du beau sexe, me l'a confirmé. Outre cela, elles ont très mauvaise tournure et sont mal mises. La renommée trompe fort. »

« *8 avril.* — J'étais fort étonnée depuis quelque temps de ne

(1) Le général d'Hédouville que le Premier Consul venait de nommer à Saint-Pétersbourg.

(2) La générale d'Hédouville et ses filles.

plus voir la comtesse Zouboff. J'ai appris hier que, sur les reproches que lui a faits son mari de sa vie dissipée, elle s'est condamnée à une retraite volontaire et a fermé sa porte à tout le monde, même à sa grande et grosse amie, même au cousin (?), qu'en dites-vous? Le mari s'en moque; le cousin passe sa vie dans sa chambre... J'ai vu hier les Françaises. Vous eussiez ri de voir la foule de monde qui courait après elles. »

« *22 avril.* — Je reviens dans ce moment du théâtre des chevaux au Galerenhoff. Il est arrivé ici depuis quelques jours une voltigeuse italienne nommée Chiarini, qui excelle vraiment dans son genre. Elle est âgée de seize ans et belle comme un ange. En voilà bien assez pour faire que le théâtre ne se désemplit pas depuis trois semaines qu'elle est arrivée, et, tous les jours, il y a représentation. »

« *5 mai.* — Costa a été l'autre jour chez l'Impératrice, qui a eu la bonté de le présenter elle-même à l'Empereur. Il a été décidé que, dans quelques semaines d'ici, il ira à Ratisbonne y passer quelques mois et, de là, on l'enverra à quelque mission plus considérable.

« Le général Talisin, que vous connaissez, a été renvoyé de la ville, il y a de cela trois ou quatre jours. Tout le monde a été ravi de cette nouvelle. Il était généralement haï et à bien juste titre. Voici la cause de son renvoi. Il voulait être commandant du régiment de Séménowsky et, pour parvenir à ses fins, il avait gagné à force d'argent deux des valets de chambre de l'Empereur. Deux mille roubles leur avaient été déjà payés et Talisin leur avait donné une lettre de change de quinze mille, payable aussitôt qu'il aurait atteint son but. L'Empereur découvre l'intrigue. Il a les preuves en main et, tout de suite, il envoie ordre à Talisin de quitter la ville; il a eu son congé et il est dit dans l'ordre pourquoi. Les deux valets de chambre dont l'un était le favori de l'Empereur ont été renvoyés avec des feld-jagers. Tout le monde bénit la justice de notre cher souverain qui mérite vraiment chaque jour davantage l'amour de son peuple.

«... L'Impératrice est déjà établie à Paulowsky. Samedi, il y aura bal à propos de la fête de la grande-duchesse Catherine. Nous y sommes invités et comme il n'y aura en tout que dix danseurs, il faudra que Bonsi étale aussi ses grâces. »

« *9 mai.* — Avant-hier, il y eut bal chez la comtesse Schouvaloff et, comme de raison, votre sœur en a été. Elle donne dans

le grand genre comme vous voyez. La fête était délicieuse; c'était un goûter à la viennoise du plus joli goût possible. On avait pratiqué un jardin délicieux dans la salle du thé. Tous les appartemens étaient éclairés en transparens; c'était vraiment une féerie; l'Empereur et l'Impératrice en étaient. »

« *12 mai.* — Je suis encore toute harassée de ma course à Paulowsky, je me suis bien amusée; j'ai dansé comme une folle, quoiqu'il y eût fort peu de danseuses. Bonsi s'en est donné aussi; nous avons beaucoup valsé surtout. Les Français ont apporté une nouvelle danse, la *Bernoise*, qui naturellement est fort à la mode ici.

« Le petit Scherbatoff est parti hier pour Vienne. C'est celui qui, vous savez, eut cette affaire avec le chevalier de Saxe (1); il va vider sa querelle avec lui. Le chevalier avait appelé le prince Zouboff en duel pour avoir raison de son renvoi de la Russie après son histoire du temps encore de l'Impératrice défunte. Scherbatoff, auteur de la dispute, apprenant ce cartel se rend en toute diligence à Vienne afin de le prévenir. Ceci prouve du caractère chez un jeune homme tout au plus de vingt-quatre ans... Zouboff l'a échappé belle à Varsovie. Un Polonais lui envoie un défi pour venger sur lui les malheurs de sa patrie; beaucoup d'autres se joignent à lui. Enfin, ils assiègent la maison du prince; la populace s'en mêle; le gouverneur a été obligé, pour mettre à couvert les jours du prince, de le faire partir secrètement la nuit avec une bonne escorte qui l'a conduit jusqu'aux frontières d'Autriche; il est maintenant à Vienne. »

En ce même mois de mai, la verve de notre petite mariée se voile d'un peu de tristesse. Pour la première fois, elle va connaître le chagrin de se séparer de ce qu'on aime. L'Empereur doit faire une visite au roi de Prusse, à Memel; M. de Liéven, en sa qualité d'aide de camp, est désigné pour l'accompagner. Il a été décidé qu'en son absence, sa femme s'installerait à Paulowsky

(1) Fils du prince Xavier de Lusace, oncle de Louis XVI. Sa querelle avec Scherbatoff datait des temps de l'émigration (1794). Réfugié alors en Russie, il en avait été chassé à la demande de Valerien Zouboff avant que ce différend eût été vidé. Ce n'est qu'au bout de huit ans qu'il put demander compte à Zouboff de son expulsion dont il le rendait responsable. Mais, soit que, comme on l'a prétendu, Zouboff eût refusé de se battre, soit que Scherbatoff eût revendiqué le droit d'avoir le premier satisfaction c'est avec celui-ci que le chevalier de Saxe dut d'abord se mesurer. L'issue du duel fut fatale au chevalier. Dans une des lettres suivantes, Mme de Liéven raconte qu'il a été tué.

auprès de sa belle-mère. Elle n'aime pas ce séjour où règne une étiquette « fort ennuyante » et que l'absence de Bonsi lui rend insupportable. Ses « compagnes de veuvage » les femmes des aides de camp qui ont suivi l'Empereur, y résident avec elle. Les impératrices s'efforcent de les distraire. Mais, en dépit des plaisirs, il n'y a de consolation pour Dorothée que lorsque arrivent des nouvelles des voyageurs. Elle en fait part joyeusement à son frère et, du même coup, la correspondance reprend son caractère de chronique historique et mondaine.

« Partout, l'Empereur est acclamé. A Riga, le peuple a dételé ses chevaux à la porte des faubourgs et a traîné la voiture jusqu'au château. Les gardes qui avaient eu l'ordre de ne pas venir à la rencontre de l'Empereur sont sortis malgré cela et l'ont reçu avec des cris de joie qui ont été répétés par tous les habitans. Les matelots de toutes les nations qui se trouvent à Riga semblaient en ce moment ne faire qu'un peuple avec la nation russe. L'Empereur a été touché jusqu'aux larmes et il y avait bien de quoi. Il s'est arrêté pendant trois jours à Riga, pendant lesquels il n'y avait que fêtes, que bals. Mon mari a dansé du matin au soir.

« Je m'ennuie ici à périr; vous ne vous faites pas idée de l'étiquette qui y règne. Cependant, depuis quelques jours, je ne vais plus aux sociétés; je prétexte une cure que je fais et je m'en trouve fort bien. Au moins, je passe mon temps plus agréablement et je suis libre, c'est un grand avantage. Lanskoï, l'aide de camp du grand-duc Constantin, a été congédié du militaire et placé au ministère des Affaires étrangères. On dit que c'est pour un uniforme déboutonné. »

Au mois de juillet suivant, le mari et la femme sont de nouveau réunis. Ils ont suivi la cour à Kaméni-Ostrow. Mais ils y habitent dans une maison qu'ils ont louée. C'est encore de la solitude pour Dorothée. Elle n'a plus auprès d'elle ni frère ni sœur. Alexandre, après un séjour en Sibérie, se rend au Caucase à moins qu'il n'aille en Chine ou en Égypte, voire à Constantinople; c'est un grand voyageur. Macha a commencé auprès de l'impératrice Élisabeth son service de demoiselle d'honneur. Costa, apprenti diplomate, vient d'être envoyé à Ratisbonne et Bonsi passe son temps aux ordres de l'Empereur. La correspondance devient plus active. Elle est une distraction pour Mme de Liéven, le meilleur moyen de combler le vide des journées.

Le 7 juillet, elle est riche d'informations.

« Costa ne m'a pas écrit depuis son départ de Riga. Mais le prince Scherbatoff venant de Vienne l'a rencontré à Vilna. A propos de Scherbatoff, je crois vous avoir dit qu'il était parti pour l'étranger afin de vider son ancienne querelle avec le chevalier de Saxe. Il vient de l'expédier dans l'autre monde. On a employé mille supercheries pour perdre Scherbatoff. D'abord, le chevalier ne voulait pas se battre au pistolet. Mais voyant que Scherbatoff ne voulait pas s'en désister, il a exigé de lui de prendre le pistolet qu'il lui donnerait lui-même. Heureusement, celui-ci l'essaya avant et il se trouva que la balle au lieu d'aller droit donnait trois pas à droite. Il a arrangé le pistolet de son mieux et du premier coup, il perce le chevalier d'outre en outre. Celui-ci s'écrie : Je meurs, et tire encore son coup. Mais la balle n'a fait que friser le chapeau de Scherbatoff. Le chevalier de Saxe est mort sur la place.

« ... Nous avons eu ces jours-ci une aventure d'un autre genre. Vous devez connaître et vous rappeler un certain prince G..., réputé coquin, escroc, qui possède les choses les plus rares, qui a gagné Koutaisoff dans le temps par ses belles pierres. Vous y êtes. Et bien, ce G..., après avoir perdu une somme énorme au jeu, à Moscou, est venu ici où il a continué à jouer et à perdre. Pour faire face à une partie de ses créanciers, il fabrique une fausse lettre de change sur un banquier de Vienne ; je crois qu'il ne s'en est pas tenu à une, tant il y a que voyant l'Empereur et la ville à demi instruits de ses friponneries, il adresse avant-hier une lettre à mon mari, l'enjoignant de remettre l'incluse à l'Empereur. Cette lettre lui annonce le dessein qu'il a pris de finir ses jours, en se noyant ; il prie en même temps l'Empereur de se charger d'un enfant qu'il a. Aussitôt après la réception de la lettre, on envoie dans tous les postes, dans toutes les villes frontières afin de l'arrêter, car il est évident que ce prétendu désespoir n'est qu'une feinte pour éloigner les recherches afin qu'il puisse s'évader. Jusqu'ici, il n'y a point de nouvelles et il y a tout lieu de craindre qu'il n'ait déjà passé la frontière.

« Tous les jours, je fais une promenade à cheval. Vous auriez meilleure opinion de mon courage, si vous pouviez me voir à présent à cheval. Je viens d'en acheter un charmant qu'Egert me dresse et que je pourrai monter d'ici à quelques semaines. En attendant, je me sers des chevaux de la cour. »

Quelques jours plus tard, la cour est réinstallée à Paulowsky. On y fête le retour de l'Impératrice qui revient de Prusse où elle avait suivi son mari et où elle est restée après lui. « Il me semble par ouï-dire qu'on est enchanté de la reine (1), je ne sais même si elle ne plaît pas plus que l'Impératrice; vous me direz que cela est difficile. »

Le 30 juillet, nouveau déplacement. La cour est à Péterhoff, séjour préféré de l'Impératrice mère. De récens embellissemens viennent de transformer cette résidence de rêve. Le 7 août, Mme de Liéven les décrit : « Vis-à-vis de la grande fontaine de Samson, en face du palais, on a élevé deux beaux pavillons d'où continue une superbe colonnade coupée au milieu par le chemin. La coupole des pavillons est dorée. En haut, il sort une fontaine qui arrose cette coupole et descend le long des fenêtres à la vénitienne, pratiquées dans ces pavillons. L'effet est de la plus grande beauté. Lorsque vous vous trouvez devant ces pavillons, cela fait absolument l'effet d'une pluie à verse. Sur la terrasse qui descend du palais, on a placé, de distance en distance, des vases en bronze doré de forme antique. Toutes les statues qui sont dans le jardin vont être dorées.

« ... Nous avons deux étrangers dans notre ville depuis environ une semaine. Le premier est l'oncle de l'Impératrice, le prince de Bade, frère de feu son père; le second, le prince de Glocester, neveu du roi d'Angleterre. Il est arrivé à Péterhoff le jour de la fête; il y avait mascarade et illumination, le tout fort beau. Ce prince peut avoir vingt-cinq ans; il est de la taille de l'Empereur, mais pas si gros; il a une tournure charmante, un beau visage, l'air très comme il faut. Il s'arrêtera un mois ici. » Comme toutes les lettres que Mme de Liéven écrit à son « cher Alexandre » celle-ci se termine par les expressions les plus affectueuses, les plus tendres; elles ont même ce jour-là un caractère d'effusion plus accentué : « Bonsi vous embrasse bien tendrement. Adieu, mon cher, mon bon ami; voilà bientôt un demi-an que vous nous avez quittés. Il vous en reste encore cinq fois autant, et puis vous nous serez rendu, j'espère. »

Le surlendemain, elle corrige son premier jugement sur le prince de Glocester. Elle l'a rencontré à un bal donné en son

(1) La belle reine Louise de Prusse qui plus tard, lors des malheurs de sa patrie, révéla tant d'héroïque grandeur d'âme.

honneur par le prince Kourakin (1). « Il prouve bien qu'il ne faut pas juger des apparences; il se découvre qu'il est d'une bêtise rare; la Bagration s'en est emparée (2). » Le 11 septembre, ce n'est que détails sur sa vie privée et ses plaisirs qui se succèdent sans interruption. Entre les lignes, on devine le dépit que commence à lui inspirer la solitude où la laisse son mari. « Je continue toujours mes promenades à cheval. Comme je les fais après que mon mari est revenu de chez l'Empereur, nous ne dînons plus qu'à quatre heures, quelquefois plus tard; c'est aussi l'heure du dîner de l'Empereur. Cela ne m'arrange nullement. Aussi, y a-t-il toujours dispute entre nous. Il y a des jours où je ne le vois pas du tout. De fondation, vous savez qu'il y va tous les matins; il finit quelquefois ses affaires à trois heures; il y dîne et puis, après dîner, des affaires encore. »

Pour remplir cette solitude et aux heures où elle lui pèse, elle recourt à l'amitié. Elle commence à nouer ici ou là des relations que la mort seule brisera. C'est alors qu'elle se lie avec la princesse Alexandre de Wurtemberg, fille aînée de Paul Ier, durant un séjour que fait celle-ci à la cour de son frère. « C'est une bien intéressante femme. Sans être belle, elle a une physionomie extrêmement douce et gracieuse qui fait qu'on l'aime dès qu'on la voit; elle est toute charmante. » Le 20 octobre, elle écrit encore : « Macha est venue avec la princesse Alexandre de Wurtemberg passer quelques jours chez moi pour voir partir le ballon aérostatique. Deux jours de suite, l'Empereur, toute sa famille et tout le public de Pétersbourg étaient rassemblés pendant quelques heures et finalement, le ballon n'est point

(1) Frère de celui qui fut ambassadeur à Paris sous Napoléon Ier.

(2) Femme du général Bagration qui commanda les armées russes pendant les campagnes contre la France et fut tué en 1812, à la bataille de Borodino. Après sa mort, sa veuve quitta la Russie et se rendit à Vienne où elle devint l'amie de Metternich. Pendant le Congrès, elle fut l'ornement de toutes les fêtes. Elle était belle et passait pour galante. En 1815, elle parut à Paris. Elle s'y fixa définitivement un peu plus tard et y mourut vers 1855. Elle s'y était remariée, tout en conservant son nom, avec le général anglais Caradoc, qui lui survécut. Elle avait essayé de se poser en rivale diplomatique de la princesse de Liéven. Mais elle n'avait ni son esprit, ni sa fidélité à ses amis. Sa beauté disparue ne pouvait plus lui en tenir lieu, bien que, comme la Jézabel de Racine, elle recourût à mille artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage. Sa tentative échoua et après avoir été une des plus jolies femmes de son temps, elle dut se résigner à n'être qu'une ex-jolie femme. C'est, cependant, quoique excentrique, une figure attachante que j'espère remettre un jour en lumière.

parti. La populace était furieuse. On dit que dans la confusion le grand maître de la police a été maltraité. »

Au commencement de novembre, elle est toute à la joie; son père, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps, vient passer quelques jours près d'elle. « Il occupera vos chambres. Je les ai fait arranger fort joliment. La petite chambre qui répond à la bibliothèque en haut sera son cabinet, il y a de nouvelles tapisseries françaises fort jolies, un divan en perse, des rideaux à l'antique... et dans l'escalier un tapis *anglais* qui fait fort bien... L'Impératrice mère est de retour en ville; elle a recommencé son train de vie ordinaire. Elle ne se montre jamais en public, ni aux messes, ni aux Ermitages. »

La retraite en laquelle s'est confinée l'auguste veuve de Paul Ier fait contraste avec les divertissemens de la cour. Elle assiste, le 30 novembre, à l'inauguration du théâtre de pierre, « le plus beau qui existe, » écrit Mme de Liéven, pouvant contenir deux mille spectateurs, brillamment éclairé « par une vingtaine de lampes à quinquets » qui répandent « une clarté incroyable. » On fait toilette pour y aller « parce que l'on quitte en bas déjà ses pelisses, le théâtre étant plus chaud qu'aucun appartement. » Pour attendre ses voitures, « il y a douze foyers revêtus de faux marbres et ornés de statues. C'est de la plus grande magnificence. » Mme de Liéven parle, avec le même enthousiasme, d'une représentation donnée le 12 décembre au théâtre de l'Ermitage, par Mlle Félix, nouvelle actrice arrivée de Paris, « qui vient de se déclarer épouse de M. Andrieux, » comédien lui aussi, arrivé avec elle. « Ah! mon cher, que vous avez bien fait de partir avant que de l'avoir vue! Elle est jolie, belle tout ensemble, un maintien, une tournure, une mise la plus noble, la plus élégante du monde, un organe délicieux. Pour le jeu, elle dépasse de beaucoup la Valville. J'en raffole. »

Ce n'est pas trop de ces distractions ininterrompues pour consoler Mme de Liéven du gros chagrin que lui a causé le départ de la princesse de Wurtemberg. « C'est aussi vraiment une charmante femme; on ne voit pas de figure plus intéressante ni de commerce plus agréable. Pendant son séjour ici, nous étions tous les jours ensemble. »

Est-ce ce chagrin qui dicte à la correspondante du « cher Alexandre, » au moment où s'achève cette année 1802 si pleine pour elle d'agitations, de bruit et peut-être de déceptions, ces

accens mélancoliques? « Nous vivotons tranquillement et orageusement aussi, si vous voulez, car à la cour, il y a de tout. Heureusement que notre petit individu n'en est pas atteint. Mais, il y a cependant bien des momens où l'on forme le vœu d'en être bien loin. Et pourtant, tel est l'homme et la force de l'habitude et l'habitude des grandeurs qu'il ne se sépare jamais qu'à regret des choses mêmes qui lui sont le plus à charge et le plus désagréables. En vérité, mon cher, j'envie bien de bon cœur votre sort, s'entend si je pouvais le partager avec Bonsi, car sans lui, point de plaisir pour moi. Pétersbourg est d'un morne insupportable. »

III

Telles sont, dans ces premières années de son mariage, les préoccupations et les impressions de Mme de Liéven. Elle les raconte et les traduit avec l'abondance et la spontanéité de sa jeunesse; elle s'occupe surtout de petites choses parce que dans le cadre limité où est enfermé sa vie, les grandes lui échappent encore. Si son existence est uniforme, elle est facile; elle ne comporte dans le présent ni lourds devoirs, ni cuisans soucis, et cette jeune femme de dix-sept ans ne saurait prévoir ceux que lui réserve l'avenir; elle n'y songe même pas.

A ce point de vue, sa correspondance en 1803 ne diffère guère de celle de 1802. C'est toujours de sa part même application à entretenir son frère des menus faits qui se déroulent sous ses yeux, les événemens de la cour, les absences de son mari, les visites qu'elle reçoit, celles qu'elle fait, ses déplacemens, ses projets, les aménagemens de son intérieur. Il y a peu à glaner dans ces notes quasi quotidiennes, où se trahit parfois, avec une absence totale de volonté, l'impatience passagère que causent à Mme de Liéven la monotonie des jours qui se succèdent pareils et l'impossibilité où elle est d'en remplir à son gré toutes les heures.

Cette impatience apparaît jusque dans la satisfaction qu'elle éprouve au mois de mars en annonçant à son frère qu'elle va voyager « et courir le monde seule. » — « Ne vous en scandalisez pas trop cependant. » Si son mari la quitte comme l'année précédente, ce qui n'est que trop probable et sans doute pour plus longtemps, elle ne retournera pas à Paulowsky où, durant son

dernier séjour, « elle n'a eu que des désagrémens ; » mais « pour ne pas rester en ville à s'ennuyer, elle ira, accompagnée de « la Hoven, » à Marienbourg chez sa belle-sœur Vietinghoff et de là en Courlande « prendre les eaux de mer ou celles d'une source très vantée et très salutaire. » Elle y restera jusqu'au retour de son mari. « Le voyage d'abord, le séjour de la campagne et les eaux me feront certainement un bien infini outre le plaisir que cette course me procurera. Aussi, je m'en réjouis bien. Si on pouvait rapprocher un peu le Caucase, j'irais y prendre les eaux et je verrais mon cher Arrar. »

Revenant à son rôle de chroniqueuse, elle annonce dans la même lettre « le mariage de Scheremitoff avec une de ses esclaves qu'il a déclarée son épouse légitime lorsqu'elle est accouchée d'un fils. Elle vient de mourir ces jours-ci et a été enterrée avec toute la pompe imaginable. Son fils s'appelle comte Dmitri et hérite seul des grands bien du comte. »

Le 12 mai, elle a un grand crève-cœur. Son mari part à la suite de l'Empereur; pour elle, il n'est plus question de voyage, il faut retourner à cet ennuyeux Paulowsky. « Le grand plaisir! écrit-elle; une année d'intervalle n'a pas apporté de changement à l'agréable manière de vivre ici : même gêne, même étiquette, même ennui, il y a de quoi périr. Je suis logée dans les mêmes appartemens que nous occupions, il y a de cela trois ans. Combien cela m'a rappelé d'agréables souvenirs : vos arrivées à cheval avec Kretoff, nos promenades en lignes à la datche de Soltikoff; tout plein de choses me sont revenues en tête. En vérité, c'était un temps bien agréable pour moi. Que de changemens depuis! Comme toute cette société s'est dispersée! »

Quelques semaines plus tard, nous la retrouvons remise du dépit de son voyage manqué. Son mari est revenu : « Aujourd'hui pour la première fois, il passe toute la journée chez lui. Il a maintenant des jours marqués pour le travail ainsi que l'ont les ministres; il a dans la semaine trois jours tout à lui. Il en est enchanté et moi aussi comme de raison. » Mais cet arrangement dure peu. Au mois de septembre, sa vie est redevenue très grise : « Je m'ennuie assez. Je ne vois presque pas mon mari; il est même rare qu'il dîne à la maison. » En revanche, elle a en perspective le bonheur qu'elle souhaitait le plus ardemment. Elle nourrit l'espoir d'une maternité prochaine. Au fur et à mesure qu'il se précise, elle se résigne mieux à sa solitude. On

pourra danser sans elle, cela lui est bien égal. Elle ne ment pas lorsqu'en parlant à son frère des fêtes auxquelles vont donner lieu les fiançailles de la grande-duchesse Marie, — dîner de trois cents personnes et bal paré dans la salle Saint-Georges, « le premier qui ait eu lieu depuis ce règne » — elle ajoute : « Je passerai tout cela dans ma chambre et j'en ai peu de regrets. »

D'ailleurs, comme elle a la mobilité de son âge, ces velléités de retraite durent peu. Au commencement de 1804, la cour étant en grand train de plaisirs, elle a recommencé à y prendre part : « Je suis de tout cela, ne vous en déplaise, malgré ma taille assez disgracieuse. Au reste, qu'importe la façon, pourvu qu'on s'amuse. » Elle met à s'amuser d'autant plus d'entrain que le moment approche où elle devra se condamner à la réclusion. Et puis, tout est à cette heure pour lui faire savourer la joie de vivre. Les faveurs pleuvent sur sa famille. Sa belle-mère vient d'être pourvue d'une belle starostie en Pologne. A ce don de l'Empereur, l'Impératrice a ajouté des diamans. Son père qu'elle attend sous peu de jours est nommé conseiller privé. Son frère Alexandre qui fait campagne en Géorgie, signalé pour sa belle conduite devant l'ennemi, a reçu le prix de sa vaillance : le grade de lieutenant et l'épée de Sainte-Anne. L'Empereur l'a admis au nombre de ses aides de camp. Constantin est nommé secrétaire d'ambassade à Berlin. Enfin, elle espère un fils. « Je suis bien impatiente de pouvoir vous annoncer l'arrivée d'un petit neveu. Je vous assure que je ne puis pas attendre ce moment. C'est sûrement papa qui vous l'apprendra le premier. Je voudrais seulement avoir une adresse sûre pour que vous en soyez informé plus tôt, parce que votre amitié m'assure de la part que vous prendrez à cet événement. » — « D'ici à trois semaines, j'espère pouvoir vous marquer ma délivrance. Je suis bien impatiente que tout soit fini et heureusement fini. Je redoute un peu ce moment. »

Entre temps, elle ne se lasse pas de bourrer de nouvelles sa correspondance. Elle y parle notamment de quelques-uns des émigrés français qui ont pris du service en Russie. « Le comte de Saint-Priest le cadet épouse la princesse Galitzin surnommée Patriarche ; le comte de Langeron, une veuve Kachintzoff assez jolie et très riche. Girard se marie à la fille de Dehmouth, l'aubergiste, qui a un bien immense. Tous ces messieurs ne font pas mal leurs affaires. »

Enfin, vers la mi-février, un heureux accouchement met un terme à sa grossesse. Son frère en est aussitôt averti ; le mois suivant, le comte de Liéven lui confirme la nouvelle : « Je suis père enfin, mon cher ami. Ma femme a très heureusement accouché d'une fille et moi d'un gros volume d'inquiétudes. Elle est déjà presque entièrement rétablie, quoiqu'il n'y ait pas encore quatre semaines qu'elle est délivrée du petit mignon d'enfant que je souffre un peu plus que ses semblables. »

Les inquiétudes dont parle ici le comte de Liéven, il était destiné à les ressentir d'année en année, pendant les trois suivantes. Dans cet intervalle, sa femme lui donna trois fils : Alexandre, Paul et Constantin. La naissance de sa fille l'avait mise en goût de maternité et préparée à être la mère admirable que révèle jusqu'à la fin de sa vie sa correspondance. Elle le fut avec son premier enfant comme avec les autres. Dans la plupart de ses lettres à son frère, elle parle de sa fille : « Je passe mon temps chez ma petite quand je ne suis pas interrompue par le monde. » — « Ma petite a été vaccinée la semaine passée, voilà une grande inquiétude de moins pour moi. Elle va bien et j'espère pouvoir la produire dans le monde sous quelques jours. » — « L'Impératrice voulait que j'allasse à Paulowsky comme les années précédentes. Mais je m'en suis dispensée celle-ci à cause de ma petite qu'il y avait trop d'embarras à transporter là-bas, outre que j'aurais été peut-être logée dans des appartemens humides. Je suis donc restée toute seule ici avec elle et mon temps s'est passé plus vite que je ne l'avais cru : elle commence à devenir bien gentille, bien jolie. Que ne donnerais-je pas pour que vous la vissiez, mon cher Alexandre ; vous l'aimeriez, j'en suis sûre. » — « Je ne sais ce que je donnerais pour que vous vissiez mon mari avec son enfant. Il en est occupé sans cesse. Vous n'avez pas d'idée comme il l'aime. Dans le fait, elle est charmante, cette petite créature, et bien faite pour plaire. Elle a tant d'esprit, d'entendement. Comme je voudrais déjà qu'elle pût parler. »

Ces propos sont ceux de toutes les mères. Mais ils sont à signaler, tenus par une femme qu'on verra bientôt occuper la première place dans les milieux diplomatiques et qu'on pourrait croire, à ne la voir que là, assez dédaigneuse de ses devoirs maternels, disposée à ne pas prendre au tragique les soucis que lui donnent ses enfans.

En réalité, ils ont dominé toujours toutes ses autres préoccupations. La petite nouvelle née ne vécut pas. En 1807, il n'en est plus question dans la correspondance qui est muette quant à l'époque de sa mort. Trois berceaux ont remplacé le sien et contribué sans doute à rendre moins cruelle à sa mère sa disparition. Au mois de mai de cette année, à peine relevée de couches, Dorothée mande à son frère : « Mes trois garçons vont bien. Constantin sera bien joli avec le temps; il l'emportera certainement sur les deux aînés, quoique je ne pense pas qu'il puisse faire tort à mon affection pour Paul. » Désormais ses lettres témoigneront, pour la plupart, de sa sollicitude maternelle et de son désir de faire de ses fils des hommes dignes d'elle.

A la même date, les dramatiques événemens déchaînés en Europe par les visées ambitieuses de Napoléon se compliquaient et s'aggravaient. Des divers points où on les avait vus d'abord se dérouler, ils se répercutaient en coups retentissans jusqu'aux frontières de l'empire russe. L'armée française les avait franchies en entrant en Pologne. Austerlitz, Eylau, Friedland sont, de la fin de 1805 au milieu de 1807, les étapes de la marche épique qui conduisait l'un vers l'autre Napoléon et Alexandre. Des actions sanglantes préludaient à la paix de Tilsitt. La guerre d'où allait sortir l'alliance mettait le monde en feu.

En lisant les lettres qu'écrivait à cette époque à son frère Mme de Liéven, on est étonné de n'y recueillir que de rares échos des inquiétudes auxquelles les victoires françaises livraient la Russie. Cet étonnement est d'autant plus fondé que les préoccupations patriotiques se doublaient pour la jeune femme de préoccupations d'ordre plus intime non moins douloureuses. Son mari était désigné pour suivre l'Empereur dont on annonçait le prochain départ pour l'armée; son frère venait d'y être envoyé, comme attaché à l'état-major du général en chef Benningsen. C'est à peine cependant si sa correspondance mentionne ces événemens. Quand elle y fait allusion, c'est pour souhaiter des succès à son cher Alexandre ou pour se plaindre d'être séparée de son mari dont les absences, durant cette période, furent fréquentes.

Lors de la première, à la fin de 1805, elle écrit : « Vous n'avez pas d'idée combien cette séparation d'avec lui m'est pénible puisque je suis tout à fait dans l'ignorance du moment où je pourrai le revoir et que, selon toute ap arence, leur absence doit

encore durer bien longtemps. Ils marchent maintenant avec l'armée, Dieu sait quand ils pourront la quitter. J'ai au moins l'avantage sur les autres femmes d'avoir tous les jours des nouvelles bien fraîches. Je ne sors point du tout, excepté pour voir ma belle-mère. On dit qu'une forte armée française se trouve fort près de chez vous. Je vous avoue que cela me donne bien des inquiétudes et me fait désirer bien vivement des lettres de votre part. » Ni dans celle-là, ni dans les suivantes, il n'est parlé de la bataille d'Austerlitz qui vient de mettre aux prises Français et Russes.

En revanche, l'année suivante, au jour anniversaire de ce mémorable combat, une lettre du comte de Liéven, datée de Saint-Pétersbourg et adressée à son beau-frère, au quartier général de Benningsen, trahit les alarmes de la cour de Russie.

« Ne négligez pas, mon cher ami, de me mander tout ce qui est intéressant à savoir, accompagné même de vos réflexions; je saurai en tirer un bon parti pour le bien général. Vous m'avez dit que Benningsen a besoin d'être encouragé. Aussi n'ai-je pas manqué de soigner un rescrit très flatteur que le courrier porteur de la présente lui a remis. Mais je ne puis vous cacher, mon cher ami, l'inquiétude que j'ai sur le sort de notre armée depuis aujourd'hui. Cette journée qui nous fut si fatale l'année passée peut avoir produit un second revers et, dans le moment que vous recevrez cette lettre, il doit y avoir eu de grands événemens chez vous. Je fonde ces suppositions par les nouvelles que nous avons de la marche de l'armée française. Je crois entrevoir les calculs de Bonaparte de donner une bataille le même jour. Si Benningsen, dans ce cas, aura eu le bon esprit de se replier sur Bonshorden (1), voyant les forces de l'ennemi supérieures aux siennes, le danger ne pourra pas être grand. Mais, je crains qu'il n'aura pas voulu plier et par là se sera trop exposé. Kamensky est parti le 16; une troupe de jeunes gens l'ont suivi; Kretoff est du nombre; Knorring est parti aujourd'hui. Tout ce qui a pu être envoyé d'ici pour subvenir aux besoins de l'armée a été fait; toutes les mesures que l'urgence des circonstances a exigées ont été prises; enfin on a fait ici tout ce qu'il a été possible de faire. Si les premiers coups ne sont pas décisifs, il y a de l'espoir que nous finirons par des succès, surtout si nous pouvons nous tenir

(1) Le général Bonshorden commandait le corps d'armée qui suivait celui de Benningsen.

jusqu'au printemps sans grandes pertes, puisque alors nous aurons les secours de l'intérieur qui nous rendront supérieurs à l'ennemi. »

Le danger que redoutait le comte de Liéven parut d'abord devoir être conjuré, Benningsen étant parvenu à éviter le contact avec l'armée française. Mais, serré de près par Napoléon, il fut bientôt réduit à accepter le combat. C'était à Eylau, le 7 février. Si, malgré son caractère horriblement sanglant et tragique, cette bataille ne fut pas décisive, du moins prépara-t-elle l'écrasement des forces russes, qui eut lieu à Friedland le 14 juin suivant. Quelques jours plus tard, les deux empereurs se rencontraient à Tilsitt et la paix était signée entre la Russie et la France.

Le 22 juillet, l'empereur Alexandre rentré à Peterhoff, Mme de Liéven, pour la première fois subit le contre-coup des événemens, non plus comme une petite fille à l'âme mobile et légère, sur qui ils glissent sans y creuser une trace profonde, mais comme une femme que le malheur vient de mûrir. Humiliée d'avoir vu son souverain qu'elle idolâtre contraint de traiter avec ce Français, un soldat de fortune, ce qu'elle éprouve, elle l'exprime sous des formes simples et familières. Mais, dans ses paroles un caractère se trahit; une personnalité s'en dégage et, quoiqu'elle n'ait que vingt-deux ans, commence à paraître en elle une patriote aussi sensible aux revers de son pays qu'à ses triomphes.

« J'ai été si longtemps sans vous écrire, mon cher Alexandre, par la même raison que vous me donnez de votre silence dans votre lettre. J'ai l'esprit peu disposé à cela; je suis d'une humeur abominable; je me dispute du matin au soir avec tout ce que je rencontre et nommément avec mon mari, sans que cependant cela porte préjudice à l'amour conjugal. C'est un besoin de disputer, de dégoiser toute ma mauvaise humeur, que je ne puis pas vaincre. Tout reflue aujourd'hui à Péterhoff pour les fêtes. Je suis restée seule chez moi parce que la disposition de mon esprit m'éloigne absolument des plaisirs. Malgré l'arrivée de mon mari, je suis restée établie ici (à Tsarkoé-Sèlo), me contentant de le voir quelques heures, une fois par semaine. J'ai double intérêt à ce séjour, d'abord pour ma santé et celle de mes enfans qui y gagnent beaucoup et puis, parce que j'aurais honte de voir du monde. Je ne puis vous dire à quel point je suis humiliée de ce qui s'est passé. »

Cette lettre, qui révèle beaucoup d'amertume et qui prouve

aussi que Mme de Liéven n'est plus, au même degré qu'aux débuts de son mariage, l'amoureuse candide et naïve dont la gaieté remplissait la maison, est la dernière de cette période de sa vie. Bientôt après, Alexandre de Benckendorff, nommé capitaine, rentrait à Saint-Pétersbourg pour y remplir ses fonctions d'aide de camp de l'Empereur. La correspondance entre la sœur et le frère fut naturellement interrompue; ils n'avaient plus à s'écrire puisqu'ils se voyaient tous les jours. Elle ne fut reprise qu'en 1810, lorsque Mme de Liéven se fut installée à Berlin avec son mari. Transporté, sur sa demande, de la carrière militaire dans la carrière diplomatique, il venait d'être nommé ministre de Russie à la cour de Prusse.

De ce séjour à Berlin, qui ne dura pas deux ans, elle ne devait garder que d'assez ternes souvenirs. La mission du comte de Liéven fut sans éclat. Elle ne comportait guère et n'eût comporté pour personne l'emploi de talens diplomatiques. Vaincu par Napoléon, ne régnant que sur un royaume dépecé, où il n'était même plus son maître, le morose Frédéric-Guillaume, abaissé et sacrifié par l'alliance contractée entre la France et la Russie, attendait sa revanche d'une rupture des nœuds qui s'étaient formés à Tilsitt sans profit pour lui. Cette rupture, il l'espérait; en 1810, tout la faisait présager ; il s'y préparait, secrètement encouragé par Alexandre qui lui aussi la sentait venir. Le rôle de l'ambassadeur impérial à la cour de Prusse se bornait à entretenir ces espoirs, à transmettre les instructions que nécessitaient ces circonstances. Il n'y avait guère place en cela pour l'activité intellectuelle de Mme de Liéven.

D'ailleurs les facultés qu'elle devait bientôt déployer à Londres ne s'étaient pas encore révélées. Elle ne songeait qu'à jouir des avantages attachés à la haute fonction qu'occupait son mari, qu'au bonheur d'avoir ses enfans autour d'elle, de les associer aux satisfactions matérielles et morales qui lui étaient assurées à elle-même. On ne trouve pas autre chose dans les lettres qu'elle écrit alors. Elles ne présenteraient qu'un médiocre intérêt si elles ne témoignaient, dans les récits où elle raconte ce qu'elle voit et répète ce qu'elle entend, du rare don d'observation qu'elle a si heureusement exercé depuis. Sa présentation à la belle reine Louise est narrée par elle non à son frère, cette fois, mais à sa sœur, avec un luxe de détails, qui contribue à en faire le plus piquant tableau.

« Elle m'a fait un accueil extrêmement aimable; elle m'a retenue au delà de deux heures chez elle, m'a fait cent mille questions sur Pétersbourg, de vous aussi, et, en général, ne parle que Russie et Russes, qu'elle paraît aimer beaucoup. Elle m'a montré son appartement, qui est assez joli, surtout sa chambre à coucher, qui est arrangée dans le goût de Pétersbourg : des draperies, des albâtres, des colonnes et un grand encensoir fumant au milieu de la chambre; en un mot, c'est très joli. Elle-même était mieux que tout cela. Elle avait un habit court ouvert par-devant, ponceau brodé d'or, broderies des uniformes de cosaques, les manches cosaques de même ; dessous, un habit en satin blanc, mêmes broderies en or, un bonnet demi-cosaque, demi-houlan, sur la tête, fort haut, large par le haut, étroit par le bas, ponceau et or, comme l'habit. Cela faisait un costume charmant et lui allait à merveille ; collet montant comme les cosaques. C'était assez singulier, mais joli. Elle n'a pas changé depuis Pétersbourg; mais le roi est un peu engraissé. C'est aujourd'hui la fête de la reine, il y a un grandissime bal au grand palais. J'y vais, et je serai aussi belle que je puisse l'être. »

Elle ne parle pas de la société de Berlin aussi favorablement que de la toilette royale. Trois mois après son arrivée, elle sent qu'elle va s'ennuyer beaucoup. » Les sociétés sont tuantes, les femmes très peu aimables; les hommes ne le sont qu'autant qu'on leur donne à manger, et, comme ma maison n'est point encore montée à recevoir beaucoup de monde, je ne puis pas juger de l'effet que produirait mon cuisinier sur leur humeur. Je me borne maintenant à voir quelques étrangers, parmi lesquels les ministres de France et d'Autriche, tout ce qu'il y a de plus distingué et qui serait distingué partout sous tous les rapports. Je suis invitée parfois à dîner chez des Majestés et des Altesses. Mon mari et ses collègues sont traités en marchandise anglaise. Il sort du reste plus que moi. Je me promène au parc avec mes enfans, et puis je mange et je dors : voilà les plaisirs de Berlin. »

Le temps ne modifie pas son opinion sur les personnages du milieu où elle vit : « Ce sont de drôles de gens. Le roi est bien peu de chose et entêté comme toutes les bêtes. On lui a remâché qu'il ne devait pas avoir l'air trop bien avec nous et il suit très exactement cet avis envers nous, et au delà; et, d'un autre côté, il va, à ce qu'on dit aujourd'hui, faire trente milles pour voir

quelques matelots russes qui passent. Son fils est habillé en cosaque et paraît ainsi dans les rues et aux bals de la cour ; ils n'ont pas le sens commun, tous. Au reste, ceci m'importe peu. Je songe maintenant à mettre à profit pour ma santé le temps que je suis en Allemagne, et j'espère que ce ne sera pas long. »

Ce devait être plus long qu'elle ne pensait. Elle se résigna, et trompa son attente en ne donnant aux devoirs diplomatiques que le strict nécessaire, en se consacrant à ses enfans, en les conduisant à la campagne, à la mer, aux eaux et en y séjournant le plus qu'elle pouvait. En septembre, sous les ombrages de Charlottenbourg, « elle ne s'ennuie ni ne s'amuse. » Sa vie est « douce et commode. » Elle la supporterait si elle en voyait la fin. « Mais, être sotte pendant quelques années encore, c'est violent ; et vrai, je crois qu'à moins de grands événemens, nous pourrirons ici. » Ces événemens, on les prévoit au mois d'avril 1811 : « Les environs se remplissent de troupes françaises. Vous aurez bientôt des lauriers à cueillir. Ces lauriers-là me feront sans doute prendre le chemin de la Russie et j'en serai fort aise. Ma santé n'est pas bonne, ma beauté est au diable et mon humeur pas brillante ; il n'y a pas de quoi l'avoir gentille non plus. »

Les vœux de Mme de Liéven ne se réalisèrent qu'à quelques mois de là, à la fin de 1811, au moment où Napoléon et Alexandre se préparaient à marcher l'un contre l'autre. Son mari fut rappelé ; elle quitta Berlin avec satisfaction, s'inquiétant cependant un peu « de ce qu'on allait faire d'eux. » Ils ignoraient encore qu'on leur destinait le poste de Londres. Nous allons maintenant les y suivre.

Ernest Daudet.

CORNEILLE

ET LE THÉATRE ESPAGNOL

P. Corneille et le Théâtre espagnol, par M. Guillaume Huszär, 1 vol. in-18, Paris, 1903, Émile Bouillon ; — *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, par M. Ernest Martinenche, 1 vol. in-8°, Paris, 1900, Hachette ; — *Corneille*, par M. Gustave Lanson, dans la collection des *Grands écrivains français*, 1 vol. in-18, Paris, 1898, Hachette.

Avant tout, remercions M. Guillaume Huszär, qui est Hongrois, d'avoir écrit ce livre sur *P. Corneille et le Théâtre espagnol*, et de l'avoir écrit en français. Remercions-le d'avoir, en l'écrivant, apporté ce que l'on appelle une intéressante « contribution » à l'histoire de la littérature européenne. Et remercions-le enfin de l'intention qu'il a eue, pour renouveler ou pour rajeunir une question presque aussi vieille que Corneille ou du moins que *le Cid*, de n'y mêler lui-même aucune de ces « préventions » qui jusqu'ici, nous dit-il, auraient troublé le jugement des critiques espagnols ou français... Il y pouvait bien ajouter, comme n'étant pas les moins prévenus de tous, quelques critiques allemands, dont les deux Schlegel !

A la vérité, c'est cette intention même d'un auteur hongrois qui nous a mis d'abord en défiance, et nous nous sommes douté tout de suite que, si quelqu'un avait à se féliciter de l'impartialité de M. Guillaume Huszär, ce ne serait pas Corneille. Il y a deux ans déjà qu'un jeune professeur, M. Ernest Martinenche, dans un fort bon livre sur *la Comedia espagnole en France depuis Hardy jusqu'à Racine*, avait traité le même sujet : puisque M. Guillaume Huszär y revenait à son tour, nous nous

sommes douté qu'il en avait ses raisons, et qu'elles n'étaient pas de souscrire purement et simplement aux conclusions de M. Ernest Martinenche. M. Ernest Martinenche, tout en faisant la part très large, dans l'œuvre de Corneille, à l'influence du théâtre espagnol, l'y avait faite plus large encore au génie de Corneille : nous avons tout de suite conjecturé que, si M. Guillaume Huszär avait écrit son livre, c'était pour faire la part moins large au génie de Corneille, et d'autant plus large à l'influence du théâtre espagnol. Et nous ne nous sommes point trompé! Mais, bien loin de lui en vouloir, c'est là précisément ce qui fait l'intérêt de son livre. Rien ne saurait être plus instructif pour nous que l'opinion des étrangers sur quelques-uns de nos grands écrivains. « Il est impossible aux critiques français d'être impartiaux, nous dit M. G. Huszär, lorsqu'ils parlent de ce poète de grand talent, sans doute, — c'est Corneille, — mais pour l'appréciation duquel ils ne trouvent pas d'expressions assez élogieuses dans le vocabulaire littéraire. » Voilà donc qui est entendu. Si les étrangers ne sont pas plus « impartiaux » que nous, — et pourquoi le seraient-ils? — ils sont « partiaux » d'une autre manière. C'est bien le cas de M. G. Huszär. Il est « partial; » il l'est au delà de tout ce qu'il peut croire; et s'il ne l'est pas pour les mêmes raisons que « les critiques français, » il l'est pour d'autres, dont je ne voudrais ici retenir que les principales, et d'abord celles qui peut-être intéressent moins la question des rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol que la question même de méthode en « Littérature comparée. »

I

Par exemple, M. G. Huszär relève quelque part une assertion d'A. de Puibusque, en son livre intitulé *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*, et il ajoute : « Il nous paraît que, dans cette assertion, se manifeste l'habitude des critiques français qui veulent à tout prix démontrer la supériorité des adaptations sur leurs originaux. » Laissons de côté, pour le moment, la question de savoir ce que c'est au juste qu'une « adaptation! » La vérité est que les « critiques français » n'ont jamais prétendu « démontrer la supériorité des adaptations » en général, sur « leurs originaux, » mais uniquement la « supériorité » d'une adaptation donnée sur un original donné,

du *Cid* de Corneille sur celui de Guillen de Castro, ou encore de son *Menteur* sur celui d'Alarcon. En d'autres termes, ils ont soutenu, et ils soutiennent, avec beaucoup de critiques ou d'historiens qui ne sont pas Français, qu'une « adaptation » n'est pas de soi, comme telle, en sa seule qualité d'adaptation, nécessairement ou fatalement inférieure à son « original. » Elle le serait peut-être, si les questions littéraires se décidaient en quelque manière *a priori*, logiquement, et sans avoir égard à la réalité de l'histoire des littératures. Mais, en fait, l'histoire des littératures est remplie d' « adaptations » qui passent, et à bon droit, pour être « supérieures à leurs originaux. » Ne sortons pas encore du domaine de la littérature française et supposons, puisque aussi bien c'est ce qui est en question, que *le Cid* de Corneille soit « supérieur » à celui de Guillen de Castro : il en sera donc en ce cas du *Cid* de Corneille comme de *l'École des Femmes* de Molière, qui est très « supérieure » à la nouvelle de Scarron : *La Précaution inutile*, dont elle n'est qu'une « adaptation ; » et comme du *Bajazet* de Racine, qui n'est aussi qu'une « adaptation » de la *Floridon* de Segrais, dans ses *Divertissemens de la Princesse Aurélie*, et combien au-dessus de son modèle ! Mais il ne s'ensuivra pas de là que *la Suite du Menteur* soit « supérieure » à la délicieuse comédie de Lope de Vega : *Aimer sans savoir qui ;* et aucun « critique français » n'a jamais soutenu qu'elle en fût autre chose qu'une « adaptation, » ou une « imitation » assez gauche, une copie dont la lourdeur a comme écrasé, en y appuyant, toutes les grâces légères qui font le charme de l'original.

Cette question de « supériorité » ou d' « infériorité » serait sans doute, ou du moins, — car elle ne le serait pas, et j'ai tort de faire cette concession, — elle pourrait paraître assez vaine, si elle ne se rattachait à la question de l' « invention dans l'art ; » et celle-ci, toujours très intéressante, n'a nulle part, on le conçoit, plus d'importance qu'en littérature comparée. Simplifions-la pour la mieux poser. *Quis primus...* qui des deux est le poète, celui qui « invente, » ou celui qui « achève ? » celui qui « crée, » ou celui qui « fait vivre ? » et quel est le créateur, celui qui « trouve la matière, » ou celui qui « lui donne une forme ? » Ici encore, nous n'avons qu'à consulter l'histoire, ou plutôt l'expérience, et nous verrons qu'en littérature comme en art, l'invention proprement dite, la découverte ou la « trouvaille » du

sujet n'est rien, ou assez peu de chose; et tout dépend de l'usage que l'artiste ou le poète en sait faire.

> ... Pour que le néant ne touche point à lui,
> C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi;

a dit Musset, et, s'il ne nous avait lui-même avertis qu'il parlait là de Raphaël, de combien de peintres, de Pérugin et de Titien, de Léonard et de Corrège, de Memling et de Rubens n'en aurait-il pas pu dire autant? Mais je n'ai pas voulu tout à l'heure sortir du domaine de la littérature française : restons ici sur le terrain de la littérature dramatique. De quelles sources Lope de Vega, Calderon, Alarcon, Tirso de Molina ont-ils tiré les sujets de leurs *Comedias?* C'est une recherche que je ne sache pas que l'on ait encore faite. Mais nous connaissons les sources de Racine, qui semble avoir affecté de ne porter à la scène aucun sujet qu'un Rotrou, qu'un Scudéri, qu'un la Calprenède n'y eussent traité avant lui. Nous connaissons les sources de Shakspeare, et toute la critique est tombée d'accord que, pour être imitée des nouvelles de Bandello et de Luigi da Porta, — qui sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre, — l'originalité de son *Roméo et Juliette* n'en était pas diminuée. Et nous connaissons encore les sources d'Euripide, de Sophocle, et d'Eschyle, lesquels n'en sont pas moins tout ce qu'ils sont, pour avoir l'un après l'autre traité les mêmes sujets, et les avoir tous ou presque tous reçus d'une tradition légendaire dont il ne semble pas qu'ils aient altéré les grandes lignes. Leurs *Agamemnon*, leurs *Electre*, leurs *Oreste* ne sont, à proprement parler, que des « adaptations. » Leur originalité, quelle qu'elle soit, consiste donc en autre chose que dans l' « invention » de leurs sujets, au sens littéral, mais peu littéraire, du mot. S'ils sont poètes, ce n'est pas pour les avoir « trouvés. » Ce qui fait l'intérêt ou la valeur de leurs tragédies, comme aussi bien des drames de Shakspeare, et des « comédies » de Calderon ou de Lope de Vega, n'a qu'un lointain rapport avec le sujet de leurs pièces, puisque les mêmes sujets, en d'autres mains, n'ont pas rendu les mêmes effets, ni produit les mêmes chefs-d'œuvre Et, généralement, les « critiques français » auraient tort de vouloir « démontrer la supériorité des adaptations sur leurs originaux, » mais les critiques hongrois ou allemands n'auraient pas raison, eux non plus, s'ils posaient en principe la « supériorité

des originaux sur leurs adaptations, et qu'ils confondissent « primauté » avec « priorité. »

C'est précisément ce que semble avoir fait M. G. Huszär dans son *Corneille*; et, de ce que Corneille n'a « inventé » ni le sujet du *Cid*, ni celui du *Menteur*, il en conclut, sans plus d'hésitation, au défaut d'originalité. Disons-le donc encore, et une fois de plus, à ce propos : les études de « littérature comparée » deviendraient trop faciles, et le profit en serait bien mince, pour ne pas dire tout à fait nul, s'il ne s'agissait que de savoir quelle est l'origine des fables! Tous les commencemens sont humbles, et les plus poétiques fictions ne prennent leur valeur d'art ou leur signification d'humanité, qu'en se chargeant pour ainsi dire de sens, à mesure qu'elles vivent, et qu'en durant elles s'enrichissent de ce qui n'était pas toujours contenu dans leur germe. Il ne suffit pas de descendre aux enfers pour en rapporter *la Divine Comédie*, mais le principal est encore d'être l'Alighieri. *La Dévotion à la Croix* ne serait qu'une affreuse histoire de brigands, si Calderon n'y avait ajouté son génie. Mais ce que l'on peut se proposer de rechercher, si ce n'est pas précisément à quelles conditions et comment on devient Calderon, Dante, ou Corneille, c'est du moins en quoi Corneille, Dante, ou Calderon sont en effet ce qu'ils sont, par quelles qualités de leur génie, quel rapport de ces qualités avec le génie de leur temps ou de leur race; — et là même est le véritable objet de la « littérature comparée. » C'est encore ce que M. G. Huszär nous paraît avoir un peu perdu de vue dans son livre, et ce que nous résumerons d'un mot en disant que, dans la comparaison des « adaptations » de Corneille avec ses originaux espagnols, il n'a oublié que la question du style.

Je m'empresse d'ajouter que son erreur ne lui est pas personnelle ; et je suis frappé de voir le peu de place qu'occupe aujourd'hui, dans les études d'histoire ou de critique littéraire, cette question du style. On rend justice en passant, pour mémoire ou par acquit de conscience, à « l'écriture » de Corneille, mais du reste, et ce banal hommage une fois acquitté, on parle de Corneille à peu près comme on parlerait de Hardy ou de Rotrou : c'est une suite assez naturelle de l'importance exagérée qu'on attache à la question de l'invention ou de l'originalité, d'ailleurs mal entendues l'une et l'autre. Qui donc a dit que les tragédies de Campistron étaient mieux intriguées que celles de Racine? Il

se pourrait que ce fût Voltaire! Et, puisque je le nomme, il y a plus d' « invention, » au même sens, dans sa *Zaïre*, dans son *Alzire*, dans son *Tancrède*, que dans le théâtre tout entier de Racine. Oui, voilà des sujets « inventés » ou « fabriqués » de toutes pièces! On ne s'est cependant pas avisé jusqu'ici de mettre *Tancrède*, ni *Zaïre*, au-dessus d'*Andromaque* ou de *Bajazet*. Mais je crains fort que l'on n'y vienne! Et on y viendra si l'on continue de s'aveugler, à force d'érudition, sur la différence qui sépare le style de Voltaire de celui de Racine, ou la personnalité de Corneille de celle de Rotrou. Ce serait un étrange résultat des études de « littérature comparée! » Ou plutôt, et dès à présent, c'est un regrettable effet de ces méthodes qui, dans l'analyse de l'œuvre d'art, tiennent compte aujourd'hui de tout, excepté de sa valeur d'art. Dans un « original » espagnol, d'Alarcon ou de Lope de Vega, quand on a reconnu la source d'une tragédie de Corneille, et confrontant alors, acte par acte, ou scène par scène, l'original et la « copie, » quand on a soigneusement, scrupuleusement, scientifiquement noté les points de contact et de différence, les retranchemens et les additions, les modifications ou les changemens, on croit avoir traité la question des rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol. Mais ce ne sont là que des matériaux. Il s'agit de les mettre en œuvre. Et c'est ici que, la considération du style dominant toutes les autres, on ne commet pas seulement un oubli, si l'on omet d'en tenir compte, mais on passe à côté de la question qu'on prétendait traiter.

Car, le « style, » en littérature comme en art, de quelque façon qu'on le définisse, étant ce qui seul achève les œuvres, est aussi ce qui les distingue, ce qui les juge, et ce qui les classe. Sans doute, il ne faut pas le confondre, — en dépit des grammairiens, et même de quelques professeurs, — avec l'art d'écrire correctement ou élégamment, tel qu'il s'enseigne en « vingt leçons. » Il ne faut pas non plus le réduire à quelques-unes de ses qualités, qui peuvent bien être quelquefois, mais qui ne sont pas toujours ni nécessairement les siennes : il y a précisément autant de styles qu'il y a de sortes ou de genres d'écrire, et peut-être autant que de grands écrivains ou d'écrivains originaux. Et il ne faut pas croire enfin que, les grands écrivains ayant fixé pour ainsi dire le modèle éternel du style, on écrirait bien ou mal à proportion que l'on se rapprocherait de ce modèle, ou qu'au contraire

on s'en éloignerait. Le style est quelque chose de plus intérieur et de plus personnel. « Bien écrire » ce n'est pas écrire de telle ou telle manière, mais, *de quelque manière qu'on le dise*, et avec des moyens qui, d'un écrivain à un autre écrivain, ne sont presque jamais les mêmes, c'est réussir à *dire tout ce qu'on a voulu dire*, et rien que ce qu'on a voulu dire, et de telle sorte qu'il n'apparaisse pas *que l'on puisse autrement le dire*. Qu'ils décrivent ou qu'ils peignent, qu'ils racontent ou qu'ils raisonnent, qu'ils exposent ou qu'ils discutent, en prose comme en vers, au théâtre comme dans le roman, en français comme en espagnol, je pense, et, en tout cas, comme en latin et comme en grec, c'est à ce signe que se reconnaissent les grands écrivains. Les autres, — les moindres ou les médiocres, — réussissent à se faire entendre. Tout le monde se fait entendre : une cuisinière, un reporter, un politicien. Mais regardez-y de plus près, et, parmi les contemporains de Corneille, lisez Rotrou, par exemple, ou Tristan L'Hermite, ou Quinault, ou Thomas, frère de Pierre, La Calprenède ou du Ryer : vous les trouverez toujours au-dessous, ou au-dessus, ou à côté, dans les parages ou dans les environs de ce qu'ils auraient voulu dire. Leur langue est celle de Corneille, — leur vocabulaire, et aussi leur syntaxe, — mais un don leur a été refusé, qui est celui *d'égaler leur pensée par l'expression*, et, quoi qu'ils disent, et qui n'est pas toujours plus mal pensé ni moins vivement senti que du Corneille, ce qui leur fait défaut, c'est le don de nous procurer, à nous spectateurs ou lecteurs, la sensation du définitif et de l'achevé. Corneille a eu ce don! Dans ses chefs-d'œuvre, — et déjà dans les comédies de sa jeunesse, non pas *Clitandre*, mais *la Suivante* ou *l'Illusion comique*, — il a dit tout ce qu'il voulait dire; et il l'a dit comme il le voulait dire; et ce qu'il n'a pas pu dire comme il l'aurait voulu, il s'est abstenu de le dire :

... Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est par là qu'il est éminent. Il a le don du « style » et de l'invention verbale; le don de ceux qui sont « nés » écrivains. C'est en eux, et d'abord, ce qui frappe leurs contemporains et leurs « nationaux. » Ils enrichissent de leurs trouvailles le trésor commun de la langue maternelle. Ils en étendent les moyens à de nouveaux usages. On les comprend, quoiqu'ils se servent

de termes, et de tours, et de rapprochemens de mots qui n'appartiennent qu'à eux. Et comme ils n'inventent, comme ils ne peuvent inventer utilement que dans le sens du génie de la race, voilà pourquoi toute étude que l'on fait d'eux, mais particulièrement toute étude comparative, qui ne regarde pas d'abord, qui ne s'attache pas principalement à ce qu'il y a de plus « national » en eux, leur fait tort, ainsi qu'à la littérature dont ils sont les représentans, du meilleur de leur originalité.

Mais c'est aussi pourquoi le livre de M. G. Huszär, qui n'a presque pas égard au style de Corneille, porte, si je puis ainsi dire, à faux, et ne tient pas, ni ne pouvait tenir les promesses de son titre. Dans une étude sur *Corneille et le théâtre espagnol*, s'il était sans doute intéressant de préciser la nature et l'étendue des emprunts que l'auteur du *Cid* et du *Menteur* a pu faire à Lope de Vega ou à Guillen de Castro, ce qui l'eût été davantage encore, — et je crois pouvoir dire ce que l'on attendait, — c'était l'analyse de ce qu'un même sujet devient quand il se réfracte en quelque manière au travers d'un tempérament espagnol ou d'un tempérament français; et là même, dirons-nous, là surtout, et non ailleurs, est le véritable intérêt des études de « littérature comparée. » Elles ne relèveraient autrement que de la statistique, non de la critique ou de l'histoire de la littérature. Elles ne rendront ce que nous en espérons que si la considération d'art y domine. Et, manifestement, cette considération ne dominera que si, dans ce genre d'études, on fait au mérite éminent du « style, » ou de la forme, et à la recherche des rapports qu'ils soutiennent avec l'esprit d'un temps ou le génie d'une race, la place qu'ils y doivent occuper.

M. Guillaume Huszär dit ailleurs : « La comedia espagnole est fortement imprégnée du caractère national : le théâtre de Corneille n'est qu'un reflet pâle et partiel de l'esprit de son peuple et de son époque... C'est pour ainsi dire malgré Corneille que l'esprit contemporain et national a effleuré de son faible souffle son monde classique; » et il conclut en ces termes : « Les héros et les idées de Corneille ne sont pas issus du sol natal; on retrouve en eux le cachet de l'esprit antique et de l'esprit espagnol. Aussi les comedias espagnoles, jaillies de l'organisme vivant d'une nation, ont-elles plus d'intérêt, font-elles plus d'effet et sont-elles plus vivantes que les pièces de Corneille, artificielles et inanimées. » Ce sont autant d'opinions ou de para-

doxes auxquels nous ne pouvons souscrire, et au contraire, nous répondrons, en nous autorisant des observations que nous venons de faire sur le « style, » qu'il n'y a rien de plus « français, » — ni de plus contemporain de la société du temps de Louis XIII et de Richelieu, — que les comédies de la jeunesse de Corneille, à moins que ce ne soient son *Menteur* ou son *Cinna*, son *Polyeucte* ou sa *Rodogune*.

Mais il y a mieux encore, et on pourrait prouver qu'aucun poète plus que Corneille ne s'est inspiré de l'*actualité;* n'y a plus habilement ou plus ingénieusement conformé le choix de ses sujets; n'a fait dans ses tragédies la part ou la place plus large, plus complaisante, à ces allusions par le moyen desquelles un auteur dramatique rattache aux préoccupations de l'heure présente les motifs de drame qu'il emprunte à la légende ou à l'histoire. C'est ce que M. G. Lanson a très bien montré naguère, — dans le *Corneille* qu'il a écrit pour la collection des *Grands écrivains français*, — et nos lecteurs se rappelleront peut-être combien cette ressemblance de la tragédie de Corneille avec les mœurs du temps de la Fronde a frappé Mme Arvède Barine, dans les études qu'elle a consacrées à *la Grande Mademoiselle*. A vrai dire, dans le personnage de Chimène ou dans celui de l'Émilie de *Cinna*, de la Cléopâtre de *Pompée*, de la Pauline de *Polyeucte*, ce ne sont ni des Romaines qui revivent, ou la reine d'Égypte, et bien moins encore des Espagnoles, mais des Françaises du temps de la Fronde et de l'hôtel de Rambouillet, avec leurs sentimens et avec leur langage, avec leur goût de la galanterie, de la politique et de l'intrigue, avec la complication de leurs desseins et la virilité de leurs résolutions. « Émilie, nous dit M. Huszär, parle la même langue que les héroïnes de Calderon ; le vigoureux langage dans lequel elle sait rendre plausible la justification de sa vengeance contribue à mieux faire ressortir ce qu'il y a d'essentiellement espagnol en elle. » Mais ce « vigoureux langage » ne fait pas moins ressortir ce qu'il y a de traits communs entre elle, et une duchesse de Chevreuse, par exemple, ou une Mme de Longueville. Et, de ces aristocratiques aventurières, de l'espèce de la sœur de Condé ou de l'amie de Chalais, combien en trouverait-on dans l'Espagne de Philippe III et de Calderon?

Si donc les critiques français, en général, trop préoccupés d'insister sur le caractère d'universalité de la tragédie de Cor-

neille, n'en ont pas assez mis en lumière le caractère d'actualité, le moment est venu de le faire. Le *Polyeucte* de notre poète est-il vraiment inspiré de Calderon, — dont M. G. Huszär, à ce propos, cite jusqu'à trois pièces : *El principe Constante; Los dos amantes del cielo*, et *El José de las mujeres?* — Je ne saurais le dire ; et la preuve n'en est pas encore faite. Mais ce que l'on peut faire, et ce que Sainte-Beuve a fait dans son *Port-Royal*, c'est de montrer le rapport de *Polyeucte*, sinon peut-être avec le jansénisme, du moins avec les préoccupations religieuses qui agitaient les esprits aux environs de 1640. C'est le *Saint-Genest* de Rotrou dont on ne voit pas les liaisons avec cette nature de préoccupations, qui est situé en dehors du temps, dont les péripéties se déroulent dans la région vague et indéterminée qui est avant Corneille l'habituel « milieu » du théâtre français, comme en général aussi du théâtre espagnol; et, après la supériorité du style, rien, à notre avis, n'est plus caractéristique du génie de Corneille, que ce qu'il y a dans son théâtre, pour reprendre les expressions de M. G. Huszär, de précisément « issu du sol natal » et comme de « jailli de l'organisme vivant d'une nation. »

Est-ce que, d'ailleurs, nous nierons pour cela l'influence du théâtre espagnol sur le génie de Corneille ? En aucune manière, et au contraire, si nous sommes justes, nous saurons gré à M. G. Huszär de l'avoir mise en tout son jour. Un critique français écrivait, il y a quelques années, que la « part de l'influence espagnole dans le théâtre de Corneille se réduit à deux tragédies : *Le Cid* et *Don Sanche d'Aragon*, et à deux comédies : *Le Menteur* et *la Suite du Menteur :* » c'est une « erreur grave, » répond M. G. Huszär, et il le prouve. Nous serons sages de nous en souvenir. La lecture d'une pièce de Lope de Vega, *El honrado hermano*, semble bien n'avoir pas été tout à fait étrangère au choix du sujet d'*Horace;* et on trouve au moins de curieux rapports entre la *Théodore* de Corneille et *Los dos amantes del cielo*, de Calderon. Il y en a de plus étroits encore entre une autre pièce de Calderon. *En esta vida todo es verdad y todo es mentira*, et la tragédie d'*Héraclius;* et, si la critique française admet communément que c'est Calderon qui aurait imité Corneille, M. G. Huszär ne partage pas cette opinion, et il en donne d'assez bonnes raisons. Éditeurs ou commentateurs, biographes ou historiens futurs de Corneille, nous devrons tenir compte de ces rapprochemens, et nous n'imiterons pas M. G. Lanson, qui,

dans le livre que nous citions tout à l'heure, n'a dit que quelques mots à peine des rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol. Nous nous garderons surtout de répéter avec Henri Martin qu'au lendemain du *Cid*, » la France sentit à l'instant qu'elle avait plus que Lope de Vega et que Calderon. » Car d'abord il ne paraît pas qu'en 1636 ou 1637, Calderon fût très connu en France, et puis, sous prétexte de patriotisme, « on ne se dit pas à soi-même de ces choses. » Mais nous reprendrons à nouveau la question, et, suivant à notre tour M. G. Huszär sur le terrain où il l'a placée, nous tâcherons, en faisant sa juste part à l'influence espagnole, de ne pas la disputer à l'originalité du génie de Corneille. Après les raisons « nationales » il s'agit d'en trouver maintenant d' « européennes. »

II

« Les trois élémens de la civilisation du moyen âge, écrit M. G. Huszär, la religion, l'honneur et la galanterie étaient plus vivaces en Espagne que partout ailleurs. Le culte de l'honneur et de la femme, la fidélité, le respect de l'ennemi même avaient trouvé parmi les Espagnols leurs champions les plus enthousiastes; » et ce sont, en effet, ces trois sentimens, tour à tour ou ensemble, tantôt se fortifiant et s'exaltant l'un l'autre, ou tantôt au contraire s'opposant et se combattant, qui ont inspiré les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Prenons-en, si l'on veut, pour exemples, en des genres assez différens : *Les Prouesses du Cid* et *Le Médecin de son Honneur; Aimer sans savoir qui*, — le modèle de la *Suite du Menteur*, — et *la Dévotion à la croix*. De l'usage ou de l'emploi de ces trois élémens dans le drame ne recherchons pas la première origine littéraire, et ne nous demandons pas non plus si quelques trouvères, — de ceux qui ont chanté en français les héros de la Table Ronde — ou quelques « novellieri, » tels que Sacchetti, par exemple, et Boccace, ne s'étaient pas avisés, longtemps avant qu'il y eût un théâtre espagnol, de ce que les jeux de l'amour et du hasard ont, selon l'occasion, de romanesque ou de tragique. Admettons, — ce qui n'est pas tout à fait démontré, ce que contestent même, et non sans en donner d'assez bonnes raisons, les biographes d'Alexandre Hardy, — admettons que le théâtre français du XVIIe siècle, à ses débuts, se soit abondamment inspiré du théâtre espagnol, quoique non

pas de celui de Calderon, lequel, en effet, n'a pu commencer d'écrire pour le théâtre qu'à peine deux ou trois ans avant P. Corneille. Expliquons, si l'on le veut, par l'imitation de ce même théâtre, et quoique je sois prêt pour ma part à en fournir une tout autre explication, le développement et la fortune de la tragi-comédie entre 1610 et 1640. Et, à l'exception de l'*Illusion comique*, s'il semble bien que les premières comédies de Corneille, — *La Veuve*, *La Suivante*, *La Galerie du palais*, etc., — ne doivent rien à l'Espagne, supposons cependant que sa première rencontre avec le théâtre espagnol ait été pour lui ce qu'on appelle une révélation. La question est de savoir ce qu'il a tiré de cette révélation.

On ne saurait sans doute s'autoriser de *Polyeucte* ou de *Théodore* pour prétendre qu'il ait eu, deux fois au moins dans sa carrière, l'idée de mêler l'un à l'autre, comme le font constamment Calderon ou Lope de Vega, le romanesque et la religion. Il a traité, dans *Polyeucte* et dans *Théodore*, deux sujets religieux, mais il les a traités en historien du christianisme naissant, si je puis ainsi dire, et non pas du tout, comme Calderon et Lope de Vega, en imitateur des mœurs ou des idées de son temps. Excellent chrétien, qui ne s'est distrait du théâtre qu'en traduisant en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*, — et en beaux vers, quoique d'ailleurs ils ne nous rendent rien, ou presque rien de l'accent de l'original, — Corneille, s'il n'est pas janséniste, est cependant de ces Français qui, pendant tout un demi-siècle, de 1610 à 1660, ont travaillé consciencieusement à séparer la religion, à la distinguer, et comme à l'isoler de tout ce qui n'est pas elle. Je dis qu'il y a « travaillé; » et, en effet, quand on considère le nombre des livres de dévotion qu'on a fait passer alors de l'espagnol en français, on se rend compte que l'un des caractères du mouvement religieux en France, au XVIIe siècle, a été sa résistance à l'invasion d'un catholicisme méridional, dont la forme, superstitieuse et passionnée, semble avoir offusqué la lucidité raisonneuse de l'esprit français. Si *les Provinciales*, 1656-1657, sont le témoignage le plus éloquent de cette résistance, on en retrouve un peu partout des traces. Elle sont manifestes, à notre avis, dans la manière dont Corneille a traité le sujet de *Polyeucte;* et le lecteur n'aura pas de peine à s'en apercevoir qui se donnera le plaisir de comparer la « couleur » de *Polyeucte*, avec celle du *Prince constant*.

D'un autre côté, si l'on veut que Corneille, séduit à la beauté du sujet du *Cid*, et averti par son succès même, ait entrevu, dans le théâtre espagnol, une conception particulièrement passionnée de l'amour, on est obligé pourtant de reconnaître qu'il n'y a qu'un *Cid* dans son œuvre entière, — qu'un Rodrigue et qu'une Chimène ; — et, au résumé, rien n'est moins espagnol, si rien n'est moins passionné, je veux dire moins ardent, plus raisonnable et moins fou, moins « romantique » enfin, que l'idée qu'il s'est formée de l'amour. « Lope de Vega, Calderon, Alarcon, dit à ce propos M. G. Huszär, ont vécu d'une vie orageuse, romanesque, analogue à celle de leurs héros; Lope ne renonça même pas à l'amour, quand, dans sa vieillesse, il se fut retiré dans le sein de l'Église. La vie de Corneille, au contraire, a été régulière, monotone; il ignora les élans fougueux du cœur, et aima à peine... quoi qu'il ait fait un mariage heureux. » Et, à la vérité, je ne sache pas que Shakspeare ou Racine, qui furent pourtant, s'il y en a, des poètes de l'amour, aient, eux non plus, beaucoup aimé. Peut-être, comme le dira Figaro, « n'est-il pas toujours nécessaire de tenir les choses pour en parler! » et pourquoi l'un des caractères du génie ne serait-il pas précisément le pouvoir qu'il aurait d'anticiper ou de suppléer l'expérience de la vie? En tout cas, et quelle qu'en soit la cause, l'amour, dans le théâtre de Corneille n'est habituellement que de la « galanterie ; » et, de cette « galanterie, » dans une société qui vivait, comme la société de l'hôtel de Rambouillet, les intrigues amoureuses de *l'Astrée*, de l'*Endymion* ou du *Polexandre*, le poète, pour en trouver autour de lui des modèles, n'avait qu'à ouvrir les yeux. C'est à cet égard encore qu'il est bien de son temps, et du monde où il fréquente. La « galanterie, » dans le théâtre de Corneille, ne se sépare point du langage qui lui sert d'expression, et on n'aime point tant chez lui les belles personnes, que la beauté des sentimens qu'elles inspirent, ou l'honneur qu'elles font à leurs galans de s'en laisser aimer.

Et n'est-il pas bien encore et toujours de son temps, je veux dire : a-t-il eu besoin des leçons de l'Espagne, quand, avant *le Cid*, mais bien plus après le *Cid*, il donne au ressort de l'honneur, ou du « point d'honneur, » dans sa tragédie, l'importance qu'il lui donne? On pourrait discuter. Mais j'aime mieux avouer qu'ici, l'exaltation du point d'honneur apparaît comme tellement caractéristique du théâtre espagnol, et il faut même dire de la

littérature espagnole tout entière, du roman picaresque, *Lazarille de Tormes* ou *Gusman d'Alfarache*, aussi bien que du drame de Calderon ou de Lope de Vega; le point d'honneur en est tellement le principe dominant, déterminant et agissant; on en voit partout des effets tellement inattendus, qui engendrent à leur tour de si beaux cas de conscience, de si sublimes dévouemens ou des crimes tellement odieux; tout un peuple, et un grand peuple, depuis le plus fier de ses grands seigneurs jusqu'au dernier de ses *picaros*, en a si docilement subi les exigences les plus farouches, que, si le théâtre espagnol a dû frapper les imaginations étrangères par quelqu'un de ses caractères originaux, assurément c'est par celui-là. « Les auteurs de comédies, dit M. G. Huszär, ont fait jouer à l'honneur et à ses lois, singulièrement compliquées, un rôle immense. L'honneur remplaça le *Destin*, le *Fatum* des anciens. Les ressorts de l'intrigue de la plupart des pièces se trouvent dans l'honneur. Lope de Vega s'en servit souvent et avec bonheur. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, ses successeurs n'ont fait que suivre ses traces. Mais Calderon surtout est le vrai poète de l'honneur, et c'est en s'appuyant sur ses œuvres, qu'un critique espagnol a fait dans une étude spéciale, [A. Rubio y Lluch, *El sentimiento del honor en el teatro de Calderon*, 1882, Barcelone] l'analyse de ce sentiment. » Contemporain de Calderon, qui vécut de 1600 à 1681, je ne crois pas que Corneille, né en 1606 et mort en 1684, ait pu lui faire beaucoup d'emprunts. Mais, qu'il se soit inspiré, comme l'auteur d'*Hernani* devait le faire à son tour, de « l'honneur castillan, » c'est, encore une fois, ce que nous reconnaissons volontiers. Ajoutons tout de suite qu'il en a profondément transformé la notion, comme aussi les effets; et, si nous en avions ici la place, rien ne serait plus intéressant que de suivre et de caractériser d'œuvre en œuvre, depuis *Le Cid*, 1636, jusqu'à *Rodogune*, 1645, le progrès de la transformation.

On peut, je crois, le résumer d'un mot, en disant que, d'un mobile d'action tout égoïste ou personnel qu'il était dans le théâtre espagnol, Corneille a fait du « point d'honneur » un mobile d'action extérieur à ses personnages; qui leur est donné ou plutôt imposé du dehors; « héroïque » plutôt que « chevaleresque; » social au lieu d'individuel, et féroce quelquefois ou farouche, mais, dans sa férocité, général ou universel, et généreux, pour ainsi parler, de sa généralité même.

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père,

dit le Rodrigue de Corneille : le Rodrigue espagnol ne « devait » qu'à lui-même. Là est le vice ou l'exagération, là le sophisme du « point d'honneur. » Car, nous ne nous devons rien à nous-mêmes, et ceux de nos « devoirs, » que la rapidité du langage nous permet de considérer comme « personnels, » sont toujours relatifs à quelqu'un qui n'est pas nous. C'est ce que savait Corneille. Ce n'est pas à lui-même, Horace, que le héros de sa tragédie fait le sacrifice de ses liens de famille ou l'immolation de sa sœur, c'est « à la patrie. » Quand Auguste pardonne à Cinna, ce n'est pas à lui-même qu'il fait le sacrifice de sa vengeance, mais à l'État, ou du moins à l'idée générale et impersonnelle qu'ils se forment, Corneille et lui, de ce que doit être un maître du monde.

Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être !

La transformation est-elle encore douteuse? Auguste, Horace, Rodrigue ne voient-ils pas eux-mêmes très clair dans leur cœur? Confondent-ils peut-être leur « devoir » avec leur « point d'honneur, » et leurs résolutions procèdent-elles autant de leur orgueil que de leur volonté? Ou bien encore leur volonté n'est-elle pas assez détachée des motifs qui la déterminent? Considérons donc, au lieu d'eux, Polyeucte ou Pauline, mais surtout César ou Cornélie, Rodogune ou Cléopâtre. L'évolution est ici accomplie. De la conception jalouse du « point d'honneur » s'est dégagée la conception cornélienne de la volonté. Ce qui est noble désormais, et vraiment « héroïque, » ce n'est plus de vivre conformément à un idéal plus ou moins arbitraire d'honneur ou de vaine gloire, mais conformément à soi-même. Ζῆν ὁμολογουμένως, disait l'antique stoïcisme, dont Corneille a puisé les leçons dans le théâtre de Sénèque et dans *la Pharsale* de Lucain. Vivre, c'est agir, et agir, c'est établir la domination d'une volonté forte et consciente de soi sur les volontés incertaines qui l'entourent, sur les passions qui en contrarient le développement, sur les obstacles qui l'empêchent de se réaliser.

Je m'étonne un peu que M. G. Huszär, qui a très bien vu que l' « exaltation de l'honneur espagnol amena Corneille à glorifier la volonté, » n'ait pas mieux vu la différence profonde qu'il y a de l'un à l'autre principe. « Ses héros et ses héroïnes, nous

dit-il de Corneille, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, quels que soient leur âge et leur position sociale, ne veulent que parce qu'ils veulent vouloir, parce qu'ils trouvent plaisir à démontrer le pouvoir terrible de leur volonté. » Je ne dis pas le contraire, et même je crois reconnaître ici sous la plume du critique hongrois une opinion que j'ai plusieurs fois exprimée. J'accorde aussi à M. G. Huszär qu'il y ait plus d'artifice logique, dans cette conception ou dans cette représentation de la volonté, que d'observation de la vérité. Mais il faut distinguer ! Il y a toute une partie de l'œuvre de Corneille qu'on tenterait inutilement de sauver de l'oubli, et dont la connaissance ne nous sert qu'à mieux étudier dans ses propres déformations la nature de son génie. Mais le vrai Corneille, celui qu'il s'agit de comparer avec les Calderon et les Lope de Vega, c'est le Corneille de son « midi » comme disait Boileau ; c'est le Corneille de ses dix ou douze ans de pleine maturité, l'auteur de ses chefs-d'œuvre, — depuis *le Cid*, 1637, jusqu'à *Don Sanche*, 1650, et *Nicomède*, 1651 ; — celui-là seul, si l'on veut être juste, et non pas évidemment l'auteur d'*Agésilas* ou d'*Attila*. C'est ce Corneille dont nous disons en France, qu'en substituant sa conception de la volonté à celle du « point d'honneur » espagnol, il a « humanisé » en l' « universalisant » ce qui donne au drame espagnol son caractère si « national, » mais en même temps si « particulier. » Là est sa part d' « invention, » si la véritable « invention » littéraire est, comme nous le croyons, de nature psychologique, et s'il est toujours assez facile de « trouver » des situations qui étonnent, mais moins aisé de les « motiver » et, en les motivant, de leur donner un air de vraisemblance qu'elles ne tiennent pas toujours de la réalité.

Mais une autre « invention » de Corneille, celle qui achève de le classer au rang des « génies originaux, » et qui fait de son théâtre, comme de celui de Calderon ou de Shakspeare, — j'oserai même dire comme du théâtre grec, — une « création » unique dans l'histoire de la littérature dramatique, c'est l'emploi qu'il a fait de l'histoire dans le drame, et que personne, remarquons-le bien, ni Shakspeare, ni les Grecs, n'en avait fait avant lui. On a écrit tout un livre, et un savant livre, qui n'est pas bon, sur le *Grand Corneille historien;* il y en aurait un autre, et un meilleur à écrire, sur l'*Emploi de l'histoire dans le drame*, et comment se fait-il qu'on ne l'ait pas écrit? Car, évidemment, et

sans remonter jusqu'aux anciens, — qui croyaient peut-être à l'historicité de quelques-unes des légendes qu'ils ont mises à la scène, telle que celle des Atrides, — Shakspeare, quand il écrit *Richard III*, Corneille, quand il écrit *Rodogune*, ou Schiller, quand il écrit *Wallenstein*, ni ne font de l'histoire un même usage, ni ne semblent avoir eu les mêmes raisons d'en compulser les annales, ni ne s'en sont servis aux mêmes fins. Quelles furent ces fins, ces raisons, cet usage? On ne voit pas qu'aucun historien ou critique se soit proposé de nous le dire, et voilà sans doute le prétexte ou la matière d'une belle étude de « Littérature comparée. » Il nous suffit aujourd'hui d'en avoir indiqué le projet. Mais si jamais quelqu'un le réalise, nous avons la ferme confiance qu'on ne saurait guère traiter de sujet plus intéressant, — puisse le motif en être un pour des « critiques français! » — et c'est alors, et alors seulement, qu'on aura pleinement rendu justice à l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*, de *Polyeucte* et de *Rodogune*, de *Nicomède* et de *Sertorius*.

S'il ne saurait en effet y avoir, à proprement parler, de « tragédie bourgeoise, » et si même ces deux termes sont aussi contradictoires que le seraient ceux de « vaudeville sérieux, » ou de « farce héroïque, » ce que Corneille a parfaitement vu, c'est que la tragédie ne saurait donc se déterminer dans sa forme qu'en s'encadrant dans le décor de l'histoire. — Si le sujet d'une belle tragédie « doit n'être pas vraisemblable, » et si, comme il le faut, nous entendons par là que les événemens extraordinaires, ceux qui ne se sont vus qu'une fois, sont seuls de son domaine, ce que Corneille a parfaitement vu, c'est que l'histoire seule, en nous garantissant l'authenticité de ces événemens extraordinaires, nous assurait donc de la réalité de ces situations et de ces sentimens extrêmes, en dehors desquels il n'y a jamais eu de tragédie vraiment digne de ce nom. — Si les volontés des hommes ne se tendent, et, comme on disait jadis, ne se « bandent » jamais plus énergiquement que lorsqu'elles entrevoient dans la possession du pouvoir le terme et le couronnement de leur effort, ce que Corneille a parfaitement compris, c'est que l'histoire étant le « lieu » des volontés, l'action tragique, dont le ressort est le déploiement de la volonté, ne se réaliserait donc jamais plus pleinement qu'en s'inspirant de l'histoire. — Si l'intérêt d'émotion que nous prenons aux malheurs de nos semblables est à proportion, non pas du tout de la nature de ces malheurs, puisqu'elle

ne varie guère, — « on ne meurt qu'une fois, » dit le proverbe, — mais à proportion de la hauteur d'où tombent les victimes, ce que Corneille a parfaitement vu, c'est que, la qualité des victimes faisant ainsi l'une des parties de l'émotion tragique, il ne s'en rencontrait nulle part de plus « qualifiées » qu'en histoire. — Et si enfin l'histoire, parce qu'elle est l'histoire, est en même temps « poésie, » n'y ayant pas de grand poète dont les regards ne soient d'eux-mêmes involontairement tournés vers le passé, ce que Corneille a parfaitement vu, c'est que l'emploi de l'histoire pouvait suppléer, lui tout seul, à tout ce que l'on sacrifierait de lyrisme, et de caprice, et de fantaisie, en réglant la notion de la tragédie.

On objectera, je le sais, que cet emploi de l'histoire dans le drame a ses dangers, et que Corneille lui-même ne les a pas toujours évités. La « tragédie politique » du XVIIIe siècle en est issue, qui est peut-être bien ce qu'aucune littérature dramatique ait jamais produit de moins « théâtral. » Il n'est pas prouvé non plus, je le veux bien, que pour être historiques, des aventures comme celles de *Pertharite, roi des Lombards*, ou de *Surena, général des Parthes* en soient véritablement plus « tragiques » ni surtout plus intéressantes. On peut même douter qu'elles soient « arrivées, » et, au fait, qu'y a-t-il d'historique, de vraiment authentique, dans *Rodogune* elle-même ou dans *Héraclius?* Les Dumas et les Hugo, de nos jours, se sont à peine donné avec l'histoire plus de libertés que Corneille. Il est vrai qu'en revanche, et tout en en faisant moins de bruit, Corneille ne s'est pas plus qu'eux soucié de la « couleur locale. » Il a bien pu reprocher à Racine que ses Turcs n'en étaient point : je ne crois pas qu'il ait cru sincèrement que ses Bithyniens, ceux de *Nicomède*, ou ses Syriens, ceux de *Rodogune*, eussent rien de très asiatique. Mais tout cela n'empêche pas qu'il ait découvert, dans l'alliance de l'histoire et du drame, des ressources dramatiques nouvelles; que *Rodogune* elle-même, que *Pompée*, que *Polyeucte*, que *Cinna*, qu'*Horace* soient des chefs-d'œuvre de cet art nouveau; qu'on n'en ait pas vu d'essais, depuis lui, qui ne fussent très au-dessous des modèles qu'il en a donnés; — et si ce n'est pas ici de l'invention, je voudrais bien savoir ce que nous appellerons désormais de ce nom?

A cette conception de la tragédie se rattachent tout naturellement quelques traits où M. G. Huszär a cru reconnaître encore

l'influence du théâtre espagnol. « L'influence de Lope et de son école, nous dit-il quelque part, se fait sentir dans cette recherche des scènes terribles qu'on a si souvent constatée chez Corneille. L'emploi de l'extraordinaire, et du merveilleux même, peut se ramener, en grande partie, à l'influence du théâtre espagnol. Lui-même préférait, parmi ses tragédies, celles qui abondent en situations capables d'éveiller l'épouvante. » Le « merveilleux, » dans laquelle de ses tragédies Corneille l'a-t-il donc employé, dans *Polyeucte* ou dans *Rodogune?* Mais, pour l'emploi de « l'extraordinaire, » je crains, en vérité, que M. G. Huszär ne le confonde avec l'emploi de l'histoire, tel que nous venons précisément d'essayer de le définir; et on voit, si je ne me trompe, comment cet emploi de l'histoire sauve ici Corneille du reproche, — puisque c'en est un qu'on lui fait, — d'avoir imité le théâtre espagnol. Il a tout simplement « imité » l'histoire, qui n'est, après tout, qu'une forme de l'expérience ou de la vie, dont on pourrait dire qu'elle conserve la trace comme les coquilles témoignent de l'animal qui les habita. Et, en effet, toutes les fois que l'emploi de l'histoire dans le drame ne se réduira pas, comme dans les drames historiques de Shakspeare, à n'être qu'une sorte de « chronique » dialoguée, le poète sera poussé, comme invinciblement, à la recherche des situations « extraordinaires » et « capables d'éveiller l'épouvante. » Quelques efforts que l'on fasse, comme de nos jours, pour transformer l'histoire en un recueil de renseignemens statistiques, — et je ne méconnais pas l'intérêt de cette nature de renseignemens, — on ne fera pas que l'histoire des « individus » et des catastrophes dont ils furent les auteurs ou les victimes ne continue d'être le principal attrait de la connaissance du passé. Mais ce que l'on fera bien moins encore, c'est que ce ne soit pas là ce qui parle à l'imagination des poètes et des foules. L' « extraordinaire » dans le théâtre espagnol, est tiré du « commun, » si je puis ainsi dire, ou d'une complication d'effets dont aucun pris à part ne s'écarte sensiblement du train de la vie quotidienne; mais, dans le théâtre de Corneille, il est tiré d'ailleurs, et particulièrement de cet ordre de faits que l'histoire n'enregistre que pour les avoir précisément jugés rares ou « extraordinaires, » et, comme dit Corneille, différens de l' « ordre commun. »

« On retrouve chez Corneille, nous dit encore M. G. Huszär, un autre trait essentiellement caractéristique du drame espagnol :

c'est la recherche des situations extrêmes et des contrastes qui en résultent. Comme ses modèles, il sait mettre ses héros et ses héroïnes en présence d'alternatives également critiques, et les scènes où les personnages sont déchirés de sentimens contraires, ont assurément un caractère espagnol. » M. G. Huszär songeait-il en écrivant cette phrase, aux stances de Rodrigue :

> Misérable vengeur d'une juste querelle,
> Et malheureux objet d'une injuste rigueur...

ou encore au monologue d'Auguste :

> Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre ?

et nous, toutes les fois qu'un conflit de sentimens s'élèvera dans une âme, y verrons-nous quelque chose d' « assurément espagnol? »Autant vaudrait faire honneur à l'Espagne d'avoir inventé la psychologie dramatique ! Mais la vérité, c'est qu'on trouverait des modèles de ces conflits de sentimens contraires dans le répertoire de Robert Garnier, par exemple, et c'est surtout qu'à son défaut, l'expérience et l'histoire suffisaient ici largement à Corneille. L'histoire elle-même, vue de haut, par un poète, n'est qu'un répertoire de « situations extrêmes, » qui n'ont généralement d'issue que la mort ou la honte de la défaite ; et l'ordinaire des personnages qui en sont les acteurs ou les protagonistes est justement de se trouver « en présence d'alternatives également critiques. » Le rythme en est réglé, pour ainsi dire, par elles, par leur succession ou leur opposition, comme aussi bien celui de la vie même, et si les héros de Corneille « sont toujours sur le point de tomber de Charybde en Scylla, comme les *caballeros* et les *damas* espagnols, » c'est qu'ils appartiennent à l'histoire. Quand le vaincu de Pharsale vint chercher un refuge aux rivages d'Égypte, je ne crois pas que les perplexités de Ptolémée, — qui font avec les audaces de Cléopâtre, sa sœur, tout le sujet de *la Mort de Pompée*, — fussent imitées d'un modèle espagnol, et Corneille, pour se les représenter, n'avait sans doute besoin ni de Calderon, ni de Lope de Vega. Mais aux yeux de M. G. Huszär, *Pompée*, dont il n'a pas retrouvé l'original espagnol, à moins que de le voir dans le poème de Lucain, — et, au fait, Lucain était de Cordoue, — *Pompée* ne rappelle pas moins « la comedia, par le culte de la vengeance qu'incarne Cornélie, trahissant par là sa parenté éloignée avec les dames

espagnoles; et Cléopâtre, par son orgueil, son amour de la gloire, son ambition, présente de nombreux traits du caractère castillan ! »

Maintenant, et en dehors de ce qu'il dut aux données de l'histoire, — dont je persiste à croire que ce ne sont pas les poètes espagnols qui lui ont révélé l'intérêt et enseigné l'emploi dans le drame, — si nous nous demandons ce que Corneille a emprunté de ses modèles « castillans, » j'admets volontiers que leur influence ne soit pas étrangère au goût qu'il a si souvent montré pour les subtilités de la casuistique. Ses héros sont bavards, mais surtout ils sont pleins de distinctions infinies. On ne les trouve jamais à court de raisons ni surtout de raisonnemens pour expliquer, pour justifier, pour louer eux-mêmes leur conduite. Quoi qu'ils fassent, ils ont toujours d'excellens motifs de le faire; ils le croient du moins; ils essaient de nous le faire croire; et cela les mène souvent à énoncer d'étranges maximes : Escobar et Sanchez en énoncent à peine de plus surprenantes. Et puisqu'il ne semble pas douteux que l'Espagne ait été la patrie d'élection de la casuistique, on peut donc imputer ce que l'on en trouve dans la tragédie de Corneille à l'influence du théâtre espagnol. Mais ce ne sera toujours qu'à la condition de ne rien exagérer, et, notamment, de nous souvenir que la casuistique, en général, n'étant qu'une forme de la délicatesse de conscience, elle n'a donc rien de particulièrement espagnol, ni même de « catholique » ou de chrétien, quoi qu'on en puisse dire; et le développement n'en est qu'une suite ou une conséquence du progrès psychologique et moral. Les anciens eux-mêmes n'en ont pas ignoré l'usage. Les *Controverses* de celui qu'on appelle Sénèque le Rhéteur et qu'on aimerait en vérité qui fût le même que Sénèque le Tragique, ne sont, en un certain sens, qu'un recueil de cas de conscience; et, sans avoir ici l'intention de réhabiliter les sophistes grecs, il ne paraît pas prouvé que leur morale ne soit pas tout aussi délicate que celle de Socrate, et surtout de Platon. J'en appelle à témoin le théâtre entier d'Euripide.

Faisons donc attention, si nous voulons discuter utilement les questions, de commencer par les bien poser. La question des rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol n'a vraiment pas d'importance en soi, ni même d'autre intérêt que celui d'une assez vaine curiosité. Le *Cid* est le *Cid*, *Polyeucte* est *Polyeucte*, *Rodogune* est *Rodogune*. S'ils ne les étaient pas, on

prouverait bien inutilement que Corneille en a « inventé » les sujets; et supposé qu'il n'eût tiré son *Attila*, sa *Pulchérie*, son *Suréna* que du trésor de sa seule imagination, nous ne les admirerions pas pour cela davantage. Inversement, de quelque source étrangère et, si l'on le veut, encore ignorée, qu'il ait tiré *Rodogune*, *Polyeucte*, et le *Cid*, ni l'intérêt, ni la valeur, ni la signification n'en sauraient être diminués. Il nous faut nous placer à un point de vue plus élevé. Les questions de « littérature comparée » ne sont pas, ne sauraient être des questions d'amour-propre national, et le malheur est qu'avec ces méthodes statistiques, on court le danger de les y réduire. C'est uniquement pour ce motif que nous avons cru devoir examiner et critiquer d'un peu près le livre de M. G. Huszär. Il est plein de choses et même de bonnes choses. La lecture en est instructive et facile. Il témoigne d'une connaissance étendue, précise, et en quelques points assez approfondie de deux grandes littératures. Que si l'auteur préfère la liberté du théâtre espagnol à la contrainte du théâtre français, c'est son droit. Ce le serait encore, s'il était Français au lieu d'être Hongrois. Mais, quelques-unes des questions que son livre soulève, le débordent pour ainsi dire, et le dépassent. C'est ce que nous avons essayé de montrer, chemin faisant, et, avant de prendre congé de lui, c'est pour cette raison que nous voudrions insister sur deux ou trois points essentiels.

III

Et d'abord nous ne saurions douter, après avoir lu M. G. Huszär, que nous ne connaissions pas encore assez, en France, l'histoire de la littérature espagnole. Rien qu'à nous enfermer dans le seul examen des rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol, la question des rapports de l'*Héraclius* avec l'*En esta vida*... de Calderon est tout entière à revoir; et je ne sache pas qu'aucun éditeur, commentateur, critique, biographe ou historien de Corneille ait étudié les analogies de son *Polyeucte* avec les trois pièces que cite M. G. Huszär : *El principe constante*, *El José de las mujeres*, et *Los dos Amantes del cielo*. L'une des plus belles scènes du *Cid*, la IVe de l'acte III;

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre...

offre encore de singulières ressemblances avec la scène XIe de la 1re journée de *la Dévotion à la Croix*. « Sensible à l'amour d'un côté, accablée de l'autre par le malheur présent, je voudrais en même temps te châtier et te défendre, et dans la confusion mortelle de mes pensées la clémence me combat et le ressentiment me pousse. » C'est la Julia de Calderon qui parle en ces termes à son amant Eusebio, qui reparaît devant elle tout couvert du sang de Lisardo, son frère, et n'est-ce pas aussi le discours que tient Chimène à Rodrigue? *La Dévotion à la Croix* avait paru en 1634.

Mais la question plus générale des rapports de la littérature espagnole avec la littérature française est sans doute plus importante encore, et M. A. Morel-Fatio ne l'a guère qu'effleurée dans ses savantes *Études sur l'Espagne;* M. G. Lanson, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (1896-1897), n'en a touché que la période qui s'étend de 1600 à 1660; et c'est également entre les mêmes limites que s'est enfermé M. Martinenche, en écrivant le livre que nous avons cité sur *La Comédie espagnole en France, de Hardy à Racine* (1900). C'est aussi la même période, et j'ajouterai la même question, — celle des rapports du théâtre espagnol et du théâtre français, — qu'éclairent les recherches de M. P. Morillot sur *Scarron*, de M. Eugène Rigal sur *Alexandre Hardy*, de M. G. Reynier sur *Thomas Corneille*. Mais, trois fois au moins, quatre peut-être, la littérature espagnole a profondément agi sur la nôtre : — au XVIe siècle, par l'intermédiaire de d'Herberay des Essards et de sa traduction d'*Amadis*, qui a commencé de paraître en 1540; — au XVIIe siècle, par l'intermédiaire, non seulement des auteurs dramatiques, Hardy, Mairet, Rotrou, Corneille, mais aussi par celui des traducteurs de romans, au premier rang desquels il faut nommer Chapelain, et des livres de dévotion, tels que *la Fleur des Saints*, de Ribadeneira ou la *Grande Guide des Pécheurs*, de Louis de Grenade; — au XVIIIe siècle, par l'intermédiaire de Mme d'Aulnoy, mais surtout des « imitations » ou des « adaptations » de Lesage : *le Diable boiteux*, *Gil Blas* lui-même, *Gusman d'Alfarache; Estevanille Gonzalez*, etc.; — et enfin, au XIXe siècle, par l'intermédiaire des romantiques ou du romantisme, en général, sous l'inspiration de la critique allemande, des leçons de Guillaume de Schlegel, dans son *Cours de Littérature dramatique*, et de l'éloge démesuré que son frère Frédéric a fait de Calderon, dans son *Histoire*

de la Littérature ancienne et moderne. Il serait temps que l'on étudiât de plus près l'histoire de cette influence, et dans un livre dont le plan serait plus large, et plus libre à la fois que celui de Puibusque dans son *Histoire comparée des Littératures espagnole et française.* Agé qu'il est de plus de soixante ans, ce livre, d'ailleurs estimable, n'a aucune des qualités qui « gardent les écrits de vieillir ; » et on y voit bien que la littérature espagnole a exercé plusieurs fois sur la littérature française une influence profonde, ou plutôt une influence étendue, mais on n'y voit malheureusement ni les raisons de cette influence, ni les causes qui l'ont interrompue, ni ses liaisons avec le développement intérieur de la littérature française, ni les modifications qu'elle a opérées, ni quelles sont enfin les autres influences qui l'ont elle-même contrariée ; — et encore une fois, c'est tout cela qui est « la littérature comparée. »

Ce qu'il faut essayer de nous mettre dans l'esprit, c'est qu'en effet l'histoire particulière de l'une quelconque des grandes littératures de l'Europe moderne ne saurait désormais s'écrire, ou même se comprendre, qu'à la lumière, et je dirais volontiers « en fonction » de toutes les autres. Littéralement, l'étude de Dante ou celle de Shakspeare sont des questions « internationales » qui n'appartiennent exclusivement ni à l'Italie, ni à l'Angleterre. Pareillement la question qui nous occupe aujourd'hui, celle des « rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol. » C'est ce que n'a pas vu M. G. Huszär. Il l'a traitée comme n'intéressant que la France et que l'Espagne, et sans doute elle les intéresse, elle nous intéresse, mais d'une tout autre manière que ne l'a cru M. G. Huszär, et par d'autres côtés, et à un autre titre.

Car, de ce point de vue plus général, — qu'on eût voulu qui fût le sien, — voyez comme les questions changent d'aspect, de signification, et même de position. Il n'y a presque pas un de nos historiens de la littérature française qui n'attribue pour une large part la forme « oratoire » de notre tragédie, — telle que déjà l'idée s'en dessine dans les pièces de Jean de la Taille ou de Robert Garnier ; — la direction qu'elle a prise de bonne heure ; et les caractères généraux qui sont demeurés les siens jusque dans les déclamations mal écrites, et plus mal rimées, de Marmontel ou de La Harpe. à l'influence de Sénèque. « Les tragédies de Jean de la Taille, dit à propos M. G. Huszär, montrent l'*influence*

de Sénèque;... Robert Garnier, ce *disciple de Sénèque*, est le moins indigne des prédécesseurs de Corneille au XVIe siècle... » et il ne fait, en le disant, que redire ce que nous avons tous plus ou moins dit. Nous avions raison, et lui aussi, s'il n'est pas douteux qu'au XVIIe siècle même, on retrouve le souvenir, sinon l'influence de Sénèque, dans le théâtre de Corneille et dans celui de Racine. Passons cependant la Manche, et consultons les historiens du théâtre anglais. Eux aussi nous parlent de Sénèque, et nous disent, en propres termes, que, dans les premières années du règne d'Élisabeth, il n'y a pas un « classique » dont la popularité soit comparable, non seulement entre les lettrés mais parmi les auteurs dramatiques, à celle de Sénèque le Tragique. Ils en donnent d'excellentes raisons, dont celle-ci n'est pas la moins ingénieuse ni la moins solide, que, de tous les écrivains de l'antiquité gréco-latine, Sénèque étant le plus « cosmopolite, » avec Plutarque, est donc aussi, comme Plutarque, celui que les modernes ont dû le mieux comprendre. Ils nous rappellent alors que, de 1559 à 1581, toutes les tragédies de Sénèque ont été traduites en anglais. Ils ajoutent que les preuves abondent de l'influence de ces traductions sur les commencemens de la tragédie anglaise : les *Iphigénie*, les *Ajax*, les *Persée*, les *Mucius Scevola*, les *Quintus Fabius*, les *Scipion*, se succèdent sur la scène, les *Jocaste* et les *Catilina*. Et, naturellement, la question se pose de savoir pourquoi les choses s'étant passées jusque-là, — c'est-à-dire jusqu'aux environs de 1580, — en Angleterre comme en France, elles commencent donc alors de s'y passer autrement. Nous soupçonnons que, si les historiens du théâtre français ne se sont pas exagéré l'influence de Sénèque sur la formation de la tragédie, leur explication n'explique en réalité rien du tout. En littérature et en art, comme ailleurs, les mêmes causes ne sauraient manquer d'opérer les mêmes effets. Et si l'on dit que, les effets n'étant pas les mêmes, étant même contraires ou contradictoires, les « mêmes causes » n'étaient donc pas à vrai dire les mêmes, la question change ici de nature! Les différences qui séparent la conception générale du drame anglais de celle de la tragédie française ne viennent pas d'une différence de culture ou d'éducation littéraire. Si le drame anglais est ce qu'il est en dépit de Sénèque, il y a lieu de croire que, sans Sénèque, la tragédie française n'en serait pas moins ce qu'elle est. Il faut creuser plus profondément. Il faut chercher ailleurs,

et une question d'histoire littéraire se trouve transformée en une question d'histoire générale de la civilisation.

J'en donnerai un autre exemple.

M. G. Huszär emprunte à Désiré Nisard les lignes que voici : « Les mœurs de la France avaient mis à la mode le mélange de la politique et de la galanterie. Corneille fit des politiques galans. » Et il continue : « M. J. Lemaître dit une chose analogue : « Les Romains de Corneille n'étaient que des Français du temps de Louis XIII ou de la Fronde. » Et il ajoute en son nom personnel : « A notre avis, Corneille a subi aussi bien l'influence de son époque que celle de l'Espagne. Mais les élémens de ses tragédies, qui peuvent être regardés comme exprimant l'esprit contemporain, se confondent avec ceux qui sont dus à l'Espagne, ou bien ils sont absorbés par eux. » C'est ici qu'il faudrait essayer de s'entendre, et, par exemple, si « l'amour » dans la tragédie de Corneille, — c'est M. G. Huszär qui le dit, — ressemble autant à l'idée que l'on s'en formait à la cour de Louis XIII qu'il diffère de la manière dont on le comprenait en Espagne, voilà un singulier raisonnement! Si Corneille imite l'Espagne, il l'imite, et quand il ne l'imite pas, il l'imite tout de même, car en ce cas, nous dit-on, ce qu'il imite, ce sont les « mœurs de son époque; » et les mœurs de son époque peuvent être regardées comme « se confondant avec celles de l'Espagne, » ou bien elles sont « absorbées par elle. »

Mais la question est mal posée. La vérité, c'est qu'à ce moment de l'histoire, entre 1580 et 1650 ou environ, « l'esprit contemporain » est sensiblement le même dans l'Europe à peu près entière : je veux dire en Allemagne, en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie; et là, pour décider la question des rapports de Corneille avec le théâtre espagnol, — comme aussi bien dix autres questions de la même nature, — là est précisément le « phénomène littéraire » qu'il s'agirait d'expliquer. Gongorisme ou cultisme en Espagne, marinisme en Italie, préciosité chez nous, euphuisme en Angleterre, tout cela, c'est partout, et à la fois, ce que l'on pourrait appeler une même maladie du langage; un même idéal de littérature ou d'art qui se précise en s'exagérant : c'est aussi le symptôme et le signal d'une même transformation de l' « esprit contemporain, » et des mœurs. Corneille n'en est que l'un des représentans. Et au lieu de dire, avec M. G. Huszär « qu'il subit l'influence de son époque

aussi bien que celle de l'Espagne, » il nous faut dire que l'Espagne et la France traversent en même temps une même phase de l'évolution de la « littérature européenne. » Ici encore la question est plus haute que de savoir qui des deux est supérieur à l'autre, du *Cid* de Corneille ou de celui de Guillen de Castro, plus générale et plus intéressante que d'examiner lequel des deux est le plus espagnol ou le plus français. Car, souvent, c'est à cela que se réduisent les études de « littérature comparée » qu'on nous donne ; et on est étonné, selon les cas, amusé ou irrité de voir qu'un gros livre, bien savant et bien « documenté » sur le *Roman picaresque*, n'aboutisse qu'à prouver que Mateo Aleman fut un auteur espagnol, et Alain-René Lesage un écrivain français ! Il y avait *a priori* de fortes raisons de le croire ! Mais ce qu'il fallait essayer de montrer c'était, entre des mains différentes, ce que devient une même « matière, » et comment, tout en subissant les mêmes influences, l'originalité des génies nationaux ou des talens individuels trouve pourtant les moyens de s'en libérer.

Ou, en d'autres termes, étant donné le sujet du *Cid*, et généralement la matière du théâtre espagnol, quels en sont les rapports avec le génie national de l'Espagne ; — comment, dans quelles conditions de fait, à la faveur de quelles circonstances, et pourquoi, par lesquelles de ses qualités, ou peut-être de ses défauts, par quels traits de ce qu'on en pourrait appeler l'état signalétique, ce théâtre a-t-il fait fortune hors de ses frontières ; — de quelle manière, en l'imitant, ou plutôt en essayant de se l'approprier, les exigences de l'esprit français, ou anglais, ou allemand, l'ont-elles transformé ; — de quel progrès de l'art ou de la pensée cette transformation a-t-elle été l'origine, ou le signal, ou quelquefois le chef-d'œuvre ; — qu'est-ce qu'un Corneille ou un Racine y ont ajouté de leur fond, je veux dire d'eux-mêmes, et pour ainsi parler de leur substance, — et enfin, de ce concours d'influences ou de leur contrariété même, de cette succession de métamorphoses, de cet accroissement de signification profonde, quel enrichissement en est-il résulté pour l'art dramatique, pour la littérature européenne, pour l'esprit humain, ce sont les questions auxquelles il faudra que la « littérature comparée » s'efforce de répondre. Elle n'y réussira qu'en assouplissant ce que ses méthodes ont présentement d'un peu raide, et surtout qu'en élargissant ce qu'elles ont de trop étriqué. Elle devra aussi pré-

ciser ce que, sous leur apparence de rigueur érudite, elles ont jusqu'ici d'incertain et de flottant.

Trois indications l'y aideront peut-être, que je formulerai de la manière suivante :

1° Il y a une littérature « européenne, » dont les littératures « nationales » ne sont que les manifestations particulières;

2° Ces manifestations particulières, continues en apparence, sont en réalité « successives » ou « alternatives ; » et chacune de ces « littératures nationales » prend à son tour, dans des conditions assez difficiles à définir, l'hégémonie de la « littérature européenne ; »

3° L'une de ces conditions semble être la rencontre ou la coïncidence de ce que leur génie propre a de plus « national » avec les exigences qui sont, à un moment donné, les exigences actuelles de l'esprit « européen. »

Il ne me reste, en terminant, qu'à remercier encore une fois M. G. Huszär, de m'avoir procuré l'occasion d'exprimer ces idées. J'ai dit quels étaient les défauts, mais aussi les qualités de son livre. Je ne voudrais pas, en le critiquant, en avoir méconnu la valeur, qui est grande. Il ne tiendra qu'à son auteur, dans une prochaine édition, et sans rien modifier à son plan, de faire de ces trois cents pages l'étude à la fois la plus précise et la plus complète qu'on ait encore écrite sur les rapports du théâtre de Corneille avec le théâtre espagnol... Je n'oserais, après cela, décider s'il sera, pour les Espagnols et pour nous, plus flatteur ou plus humiliant de la devoir à un Hongrois.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA MUTILATION SPONTANÉE CHEZ LES ANIMAUX

On a dit, — et un poète célèbre s'est fait l'écho de cette légende, — que le renard pris au piège rongeait son pied captif et brisait lui-même sa chaîne vivante. C'est aussi une opinion très répandue que d'autres animaux sont capables du même stoïcisme, et que le rat, en particulier, lorsqu'il est pris par une patte, n'hésite pas à la couper de ses propres dents et parvient, par ce moyen, à reconquérir sa liberté. Ces histoires n'ont pas une authenticité suffisante pour mériter une complète créance. Il n'est pas douteux, à la vérité, que des bêtes prisonnières réussissent quelquefois à se dégager de leurs entraves et à s'évader en abandonnant à l'instrument de supplice un membre plus ou moins mutilé. Mais peut-on affirmer que ce soit là une amputation volontaire ? Est-ce vraiment l'effet d'un calcul, à la fois héroïque et intelligent, qui décide le sacrifice d'une partie pour assurer le salut du tout, et qui règle les moyens d'exécution ? Il y a bien des raisons d'en douter. D'ordinaire, la mutilation n'est pas le fait de l'animal : elle est l'effet de la cause vulnérante et de la mortification des tissus qui en résulte. Ce sont les mâchoires du piège qui ont broyé le membre et l'ont réduit à l'état de chose morte qui se sépare à la suite des efforts exercés en vue de la fuite. La mutilation volontaire, accomplie sur soi-même dans un dessein déterminé, reste le propre de l'homme et témoigne, suivant les cas, d'une sagesse ou d'une aberration également stoïques (1).

(1) Il y a des animaux qui, maintenus en captivité, prennent l'habitude de ronger quelque partie de leur corps. Le fait a été observé sur des singes de ménagerie. Une sauterelle de vigne, l'*Ephippigera*, dans les mêmes circonstances

On rencontre, dans le monde animal, une multitude d'éclopés : des lézards et des iguanes sans queue; des crabes, des langoustes, des écrevisses qui n'ont pas leur nombre de pattes; des étoiles de mer amputées de quelques-uns de leurs rayons; des araignées bancales; des annélides incomplètes. Beaucoup de ces invalides ont perdu leurs membres à la bataille ou les ont laissés entre les dents de l'ennemi. Mais, il y en a beaucoup aussi qui sont les propres auteurs de leurs mutilations. Il existe, en un mot, des exemples innombrables d'*amputations spontanées*. Des recherches récentes viennent de rappeler l'attention sur ces curieux phénomènes, dont l'ingénieux physiologiste de l'Université de Liège, M. Léon Frédericq, a fait connaître, il y a quelques années, la véritable nature.

Il y a, dans tous les embranchemens du règne animal, des espèces qui sont capables de pratiquer sur elles-mêmes l'amputation d'un membre; et cela, dans des cas où ce sacrifice révèle une apparente sagesse. Le lézard, que l'enfant saisit violemment, échappe souvent à cette étreinte en laissant dans les mains de son persécuteur un fragment de queue brusquement détaché, et il s'évade allégrement vers les cachettes ménagées dans la vieille muraille. L'orvet, qui habite aussi les trous des murs ou qui se creuse des galeries souterraines, se libère au prix du même sacrifice. Tout le monde a vu cette sorte de lézard sans pattes qui a toutes les apparences d'un serpent; il est très commun partout et tout à fait inoffensif, malgré le préjugé contraire. Il vit d'insectes divers et de mollusques terrestres et ne cherche même pas à mordre lorsqu'on le saisit. Il est connu du vulgaire sous le nom de *serpent de verre*, qui exprime précisément son extrême fragilité, ou plutôt la fragilité de sa queue, qui se casse beaucoup plus aisément encore que celle du lézard.

Les vertébrés ne nous offrent pas d'autres exemples d'animaux sujets à l'amputation spontanée. Mais, en revanche, l'embranchement des articulés est extrêmement riche sous ce rapport. Insectes de divers ordres, arachnides, crustacés, se débarrassent de leurs pattes avec la plus grande facilité, dans certains cas pressans. Et, à vrai dire, ce sacrifice — que nous allons voir n'être pas du tout volontaire — n'a pas non plus le mérite d'être définitif et sans retour; car, le plus souvent, le membre perdu se régénère et se rétablit en peu de temps. — Parmi les mollusques, les phénomènes d'autochirurgie sont plus rares; on voit cependant des lamellibranches comme les *Solen*, et des

dévore ses pattes de devant. Maria von Linden, en 1893, a fait connaître des larves de Phryganes qui agissent de même.

gastéropodes comme certaines *Helix* et *Harpa*, amputer, au besoin, une partie de leur organe de reptation que l'on appelle le « pied: » tandis que d'autres, comme les Doris, coupent et rejettent une portion de leur manteau. — Mais c'est dans l'embranchement des rayonnés et particulièrement parmi les échinodermes, que se rencontrent les faits d'amputation spontanée les plus frappans. Les étoiles de mer détachent leurs bras à la moindre sollicitation, et certaines holothuries vont jusqu'à rejeter, de la même manière, leur tube digestif.

Néanmoins, les cas les plus instructifs sont offerts par les crustacès. C'est en observant les crabes, les homards et les langoustes, et en instituant sur ces animaux des expériences bien conçues que M. L. Frédericq a fait connaître pour la première fois la nature et le mécanisme véritable du phénomène de l'amputation spontanée.

I

Le caractère le plus essentiel de cet acte c'est que, en dépit des apparences contraires et de son nom même, il n'est nullement spontané ni volontaire. L'amputation est inconsciente. Chez les crabes, où cette opération chirurgicale exécutée par l'animal sur lui-même, — cette « autotomie, » comme L. Frédericq l'a appelée, — est facile à étudier, on constate qu'elle est indépendante de la volonté de l'animal et purement automatique. Elle est le résultat d'un acte réflexe bien caractérisé. Comme tous les réflexes, elle a pour point de départ, une excitation nettement définie, portée sur le membre et atteignant le nerf sensitif. La nature de l'excitation importe peu, pourvu qu'elle soit brusque. La plus efficace est l'excitation électrique : il suffit de toucher l'extrémité de la patte avec une pince électrique, pour en observer le détachement. Un coup de ciseaux, une brûlure, une pression brusque, auraient le même résultat.

L'amputation spontanée est un procédé de défense adéquat à une espèce d'agression étroitement déterminée : il en résulte qu'il est inefficace aussitôt que l'attaque prend une autre forme. S'il témoigne dans certains cas d'une appropriation et d'une sagesse que l'on puisse admirer, ce n'est pas à la volonté de l'animal qu'on en peut faire remonter le mérite, — car celui-ci fonctionne comme une machine montée, — c'est à l'adaptation héréditaire qui a organisé ce mécanisme aveugle. Voilà ce que les expériences de M. Frédericq ont bien mis en

lumière et ce que certains naturalistes comme Frenzel, en 1891, ont vainement contesté.

L'étude que le savant belge avait faite sur les crustacés, un physiologiste français Ch. Contejean l'a exactement reproduite quelque temps après, sur le lézard et la sauterelle. Son travail, présenté à l'Académie des sciences la même année où Frenzel produisait ses vaines interprétations, y répondait indirectement. Exactement calqué sur celui de L. Frédericq, il en confirmait les conclusions. Le mécanisme se montrait assez général. L'amputation de la queue du lézard, celle des pattes sauteuses chez la sauterelle, comme celle de la pince du homard ou des pattes ambulatoires du tourteau sont soustraites à l'action de la volonté. Les unes et les autres sont des actes réflexes provoqués par l'excitation portée en un certain point des membres, mais faisant défaut si l'excitation n'a pas ce point de départ. Il faut que l'agresseur mette, en quelque sorte le doigt sur le bouton qui déclanche le mécanisme; alors, celui-ci entre en jeu; le membre se détache. Si l'on presse fortement sur la queue du lézard, sur la patte de la sauterelle ou du crustacé; si on les entame et qu'on les blesse ; si c'est, par exemple, la mâchoire d'un carnassier, d'un animal de proie qui attaque le membre et en excite les nerfs, l'appareil réflexe fonctionne et le lézard, la sauterelle ou le crustacé s'enfuient laissant à l'ennemi le seul organe qu'il ait appréhendé. Mais, si la queue du lézard ou la patte du crustacé sont saisies avec précaution, et ménagement, et entourées d'un lien qui ne les presse pas trop fortement au début, l'animal restera prisonnier. Son ennemi pourra le tourmenter, le dévorer en détail, à la condition de respecter le membre captif; celui-ci ne se détachera pas, et la bête subira jusqu'au bout son supplice.

Le caractère automatique et inintelligent du phénomène apparaît bien dans ces circonstances. Le lézard attaché par la queue peut être blessé ensuite ou brûlé en divers points du corps. Il cherchera vainement à se dégager. La cassure de la queue n'aura pas lieu alors qu'elle serait pourtant nécessaire au salut de l'animal : elle se produira, au contraire, dans des cas où elle lui sera entièrement inutile. En voici deux exemples : L. Frédericq fixe au moyen d'un emplâtre circulaire un lien à la base de la queue d'un lézard, aussi près du tronc que possible. L'animal retenu par cette sorte de collier, s'épuise en efforts infructueux pour s'échapper. La queue résiste. Mais, vient-on à s'attaquer à elle directement : vient-on à en pincer l'extrémité libre, l'organe se détache aussitôt par le mécanisme ordinaire. Mais alors, la

rupture a lieu au-dessous du point d'attache, c'est-à-dire à un niveau où le sacrifice n'est d'aucun profit à l'animal, puisqu'il ne lui procure pas la liberté. Cette expérience nous apprend incidemment que la cassure ne se fait pas toujours au point utile. Elle se produit en certains points de choix ; elle a des lieux d'élection. Chez les crustacés et chez les insectes, le nombre de ces places de choix se réduit à une seule : le détachement des pattes se fait en un point déterminé, toujours le même.

Une autre épreuve, pour en revenir au lézard, montre encore le caractère automatique et non intentionnel de l'amputation caudale. Elle s'obtient, en effet, chez l'animal à qui l'on a enlevé les hémisphères cérébraux, c'est-à-dire l'organe qui préside aux manifestations de l'intelligence et de la volonté. Si l'on froisse l'extrémité de la queue d'un lézard décapité, l'organe se rompt et se détache. Il y a plus : la rupture se produit encore de la même façon si l'animal a été coupé en deux, et s'il est réduit au train postérieur. Il suffit, pour que le mécanisme de la rupture puisse fonctionner, qu'il y ait intégrité du système nerveux au niveau du point d'attache des pattes postérieures.

Ces détails suffisent à montrer qu'il s'agit ici d'un phénomène réflexe. Une excitation suffisante, produite par une cause vulnérante quelconque, par une brûlure, par un froissement, par une piqûre, par une décharge électrique, est recueillie par les nerfs sensitifs de la région caudale ; conduite à la moelle épinière, à un centre placé à la hauteur des membres postérieurs, elle se réfléchit automatiquement à ce niveau, et revient provoquer à l'action certains muscles. La rupture est le fait d'une contraction musculaire produite à propos, en un certain point de moindre résistance. Le mécanisme d'exécution en est très curieux. Deux points en sont particulièrement surprenans : la facilité apparente de l'amputation et son innocuité. La facilité de l'opération a fait quelquefois conclure à la fragilité de l'organe. Mais ni la queue du lézard ou de l'orvet, ni la pince du homard ne sont fragiles en réalité. Nous nous en rendons bien compte pour le homard qu'on sert sur nos tables : ce n'est pas sans effort que nous parvenons à détacher ses pattes. Pour la queue de l'orvet, L. Frédericq a eu la curiosité de mesurer sa résistance à l'arrachement. Il a, chez un orvet mort qui pesait 19 grammes, attaché à l'extrémité de la queue des poids croissans jusqu'à ce que la rupture s'ensuivît. Il fallut employer une charge de 490 grammes, c'est-à-dire plus de vingt-cinq fois supérieure au poids de l'animal. Contejean, pour arracher la patte

sauteuse d'une sauterelle morte, dut exercer une traction soixante et une fois plus grande que le poids de l'animal. C'est assez dire que la brisure du membre ne se produit pas à la moindre tentative quelconque, mais seulement sous l'action d'un effort musculaire approprié, dirigé et exercé d'une manière convenable.

Le second sujet d'étonnement résulte de l'innocuité de l'amputation. Il n'y a pour ainsi dire pas d'hémorragie. Or la section pratiquée par un opérateur, au moyen d'un instrument tranchant, serait suivie d'un écoulement de sang considérable dans le cas du lézard, intarissable et mortel dans le cas du homard.

L'une et l'autre particularité ont reçu une explication parfaitement satisfaisante. Nous y reviendrons, dans un moment. La seconde nous éclaire immédiatement sur la signification biologique de cette catégorie de phénomènes. Il n'était pas douteux que ce fussent des actes de défense : il restait à en apprécier le caractère. Nous en avons maintenant le moyen. Les naturalistes, et tout d'abord M. Giard qui est l'un des mieux qualifiés, ont rangé l'amputation spontanée dans la catégorie des actes de *défense évasive*, c'est-à-dire ayant pour but ou résultat de permettre à l'animal d'échapper à ses ennemis carnassiers. Tel est, en effet, le bénéfice évident de l'opération.

On peut tenter d'expliquer la manière dont s'est formé et perfectionné ce mécanisme remarquable. Et c'est ce qu'a fait L. Frédericq en suivant la formule habituelle de la théorie de l'évolution.

Les premiers crustacés chez qui s'est produite l'autotomie, se sont sans doute débattus tant et si bien qu'ils ont rompu en quelque point le membre captif. Ils se sont comportés comme les oiseaux sauvages qui, appréhendés par la queue, s'échappent, abandonnant une touffe de plumes à l'étreinte ennemie, ou comme le Lérot dont parle Frenzel, cette sorte de petit loir, ravageur de nos espaliers, qui possède une queue très fournie dont la peau se déchire facilement et reste dans la main qui l'a saisie. Ainsi fait encore le homard lorsque l'on vient à le prendre par une patte autre que celle qui est armée de pinces et passible d'amputation spontanée. Il se livre à des mouvemens furieux et désordonnés, incontestablement volontaires, qui ont souvent pour résultat d'amener la rupture de la patte au point de moindre résistance, c'est-à-dire au niveau de la membrane qui sépare le deuxième article du troisième. — Mais, au cours des temps le procédé de réaction violente et générale du crustacé a pu se régulariser et se perfectionner progressivement de génération en génération : les contractions musculaires se sont concentrées sur un point de la patte

dont la force de résistance a simultanément diminué : la résistance à la traction dans la direction du membre y est restée grande; elle est devenue faible, au contraire, dans le sens de l'axe d'un certain muscle qui est le muscle autotomiste. La contraction de celui-ci a cessé d'avoir besoin de la sollicitation de la volonté; elle est devenue progressivement réflexe comme il advient à tous les mouvemens habituels. De telle sorte que l'effort désordonné certainement volontaire et intentionnel au début, serait devenu, au cours des générations, réglé, économisé et purement réflexe. Et c'est cet état qui s'observe chez le crabe. Lorsqu'on pince l'une des pattes, l'animal la soulève, l'appuie légèrement contre le bord de la carapace; on entend un craquement, et la patte tombe, brisée le long d'un sillon circulaire qui préexiste au milieu du deuxième article.

C'est là un type d'explication classique. Nous n'y ferons qu'une légère restriction. C'est que l'amputation envisagée dans son caractère actuel n'est plus seulement un acte de défense évasive. Il peut arriver qu'il ne serve pas à l'évasion; que celle-ci soit impossible. Il sert alors à la préservation de l'animal; la blessure faite par un carnassier qui aurait pour conséquence une hémorragie mortelle, reste sans inconvénient grâce à l'autotomie. On pourrait dire, à cet égard, que l'amputation est devenue un acte de défense *curative*.

C'est dans l'interprétation des actes de ce genre qu'apparaît nettement la différence foncière des points de vue des hommes de science, suivant qu'ils sont zoologistes ou physiologistes. Le zoologiste, le naturaliste, cherchent à situer le phénomène dans la nature : ils lui assignent une place et un rôle en rapport avec l'idée qu'ils se forment de l'utilité qu'il peut avoir. C'est ce qu'ils appellent « expliquer » le phénomène : et c'est là une explication finaliste. « C'est, dit Huxley, pour conquérir sa liberté que l'écrevisse rompt son membre captif. » « C'est, dit un autre, — M. Parize, — sous l'influence de la peur que lui fait éprouver le terrible poulpe, l'octopus, que se produit cette rupture. » — Le physiologiste, comme le physicien, cherche l'explication scientifique du mécanisme phénoménal, abstraction faite des déductions, inductions et vues hypothétiques qu'il peut permettre. Le crabe rompt sa patte, parce qu'une excitation partie du membre plus ou moins froissé ou blessé s'est réfléchie sur un centre nerveux et a provoqué la contraction brusque et excessive de muscles normalement destinés à étendre le membre.

II

Le fait de l'amputation spontanée des pattes chez les crustacés et de leur régénération ultérieure avait été aperçu par Réaumur au commencement du XVIIIe siècle. Dans un curieux mémoire présenté en 1712 à l'Académie des Sciences « sur les diverses reproductions qui se font dans les écrevisses, les homards, les crabes, » le célèbre naturaliste rapporte une expérience caractéristique à cet égard. « Je pris, dit-il, plusieurs écrevisses auxquelles je coupai une jambe. Je les renfermai dans un de ces bateaux couverts que les pêcheurs nomment *Boutiques*, où ils conservent le poisson en vie... Au bout de quelques mois, je vis, et ce ne fut pas sans surprise, quelque lieu que j'eusse de l'attendre, — je vis, dis-je, de nouvelles jambes qui occupaient la place des anciennes que je leur avais enlevées. » Et l'auteur ajoute une réflexion, une sorte de moralité, dans le goût du temps : « Une pareille source de reproduction n'excite guère moins notre envie que notre admiration. Si, en la place d'une jambe ou d'un bras perdu, il nous en renaissait un autre, on embrasserait plus volontiers la profession des armes. »

Ceci est pour la régénération. Voici maintenant ce qui concerne l'amputation spontanée : « C'est lorsque l'on coupe la jambe près de la quatrième jointure qu'elle se reproduit le plus aisément. Et, ce qui est digne de remarque, c'est que c'est aussi là que les jambes se cassent naturellement... Si l'on va considérer, quelques jours après, les écrevisses dont on a coupé une jambe à la première, à la seconde, ou à la troisième jointure, on trouvera, pour l'ordinaire, et peut-être avec quelque étonnement, que les jambes que l'on avait coupées sont toutes cassées dans la suture qui est proche de la quatrième; comme si les écrevisses, instruites que leurs jambes reviennent plus vite lorsqu'elles sont cassées en cet endroit qu'ailleurs avaient eu la prudence de se les y rompre. »

L'observation est parfaitement exacte de tous points. Lorsque l'on coupe l'extrémité d'une patte, elle se détache toujours au même endroit, au niveau de l'article qui est le second en comptant à partir de l'attache du membre au tronc et qui est le quatrième, en effet, si l'on compte les articles à partir de l'extrémité, comme faisait Réaumur. Chez l'écrevisse, comme chez le homard, d'ailleurs, c'est la patte de la première paire, la pince, qui se rompt le plus facilement. Et cette rupture, pour la pince, ne se fait pas dans l'intervalle de deux articles,

par exemple entre le deuxième et le troisième (que les zoologistes appellent *basipodite* et *ischiopodite*). Elle ne se fait pas dans cette partie molle et membraneuse qui sépare les parties rigides, mais dans la continuité du deuxième article, en pleine partie dure. La place de la rupture est d'ailleurs indiquée par un sillon préexistant. Tous ces faits avaient été aperçus déjà par Réaumur et ils étaient tombés dans l'oubli. C'est d'ailleurs sur les crabes, plutôt que sur les écrevisses, qu'ils s'observent bien. Toute personne qui a manié ces animaux vivans sait avec quelle facilité ils décrochent et sèment leurs pattes sous l'influence d'une irritation très légère. Les dix pattes peuvent tomber ainsi successivement, et le crabe se trouver réduit, en quelque sorte, à l'état de cul-de-jatte.

Il n'est pas permis d'incriminer ici, pas plus que pour le lézard ou la sauterelle, une fragilité spéciale du membre. Cette fragilité n'existe pas. Il faut des poids de 4 à 5 kilos pour détacher la patte chez un crabe qui aurait les dimensions de la paume de la main. La séparation, dans ce cas, ne se produit presque jamais au lieu d'élection habituel; le membre tout entier est arraché à son insertion au tronc. De plus, la surface de rupture, au lieu d'être propre et nette, montre des masses musculaires déchirées, en lambeaux. La nature est, dans ce cas, meilleur chirurgien que le physiologiste.

Reste à expliquer le mécanisme de l'amputation et son innocuité. Il faut pour cela se rappeler la constitution des pattes des crustacés que H. Milne Edwards a fait connaître autrefois dans ses belles recherches sur l'histoire naturelle de ces animaux. Une patte est formée par une série d'étuis durs, plus ou moins cylindriques, placés bout à bout. Une membrane flexible les relie, qui permet les mouvemens des uns sur les autres, à peu près comme le joint de cuir qui dans les tuyaux d'arrosage public unit entre eux les tubes métalliques. Les articles sont au nombre de six, et c'est le second à partir du tronc qui nous intéresse ici. Ce second article, en effet, est formé par la soudure, plus ou moins complète, de deux pièces : un sillon visible en indique extérieurement la jonction. C'est là que se fera la rupture : c'est le lieu d'élection; le point de moindre résistance. Un muscle puissant, étalé en éventail sur le premier article, vient s'attacher par un tendon en pinceau sur le bord le plus voisin du deuxième article. Sa contraction, lorsqu'elle est modérée et qu'aucun obstacle ne se met en travers, a pour effet d'écarter la patte de l'axe du corps, de l'étendre en dehors (muscle extenseur). Lorsque la contraction est violente, et c'est le cas pour celle qui est provoquée d'une manière réflexe par le froisse-

ment, la piqûre, l'écrasement de l'extrémité du membre, celui-ci fortement étendu vient buter contre le bord de la carapace. Un craquement se fait entendre, le sillon se creuse, la coque se fend, éclate; les tissus mous se déchirent; la rupture est consommée. Le muscle extenseur, qu'on pourrait appeler amputateur, gonflé par la contraction, obstrue l'orifice, et forme une sorte de moignon qui s'oppose à l'écoulement du sang.

M. Ch. Contejean a fait connaître le mécanisme de la rupture de la queue chez le lézard. Il est très analogue. Les articles sont représentés ici par les vertèbres qui forment le squelette caudal. Celles-ci, en forme de sablier, ont un point faible en leur milieu, correspondant à l'étranglement; il y a là une zone qui n'a pas subi l'ossification et s'est maintenue à l'état de cartilage. La rupture se fait en cet endroit, sous l'influence d'une forte contraction des muscles qui tirent de part et d'autre. La queue se courbe en S et quelques secousses convulsives suffisent à rompre la peau écailleuse au niveau de la fracture et à séparer le fragment caudal. Ici, encore, la rétraction des muscles pare à l'hémorrhagie.

III

L'amputation spontanée n'est pas un fait accidentel, propre seulement à un petit nombre d'espèces et destiné à leur défense. C'est un phénomène très général et qui peut servir à d'autres objets qu'à protéger la retraite de l'animal devant ses ennemis. M. Giard a distingué les divers cas d'autotomie en deux grands groupes suivant leur genre d'utilité. La mutilation que s'impose l'animal peut servir, suivant cet éminent naturaliste, soit à faciliter la fuite de l'animal; c'est l'*autotomie évasive;* soit à assurer sa propagation, et c'est alors l'*autotomie reproductrice.*

Dans ce qui précède, il n'a été question que des exemples les mieux étudiés des mutilations destinées à la défense de l'animal, et ceux-là sont offerts par quelques vertébrés et par un grand nombre de crustacés. Mais, ce procédé de défense n'est pas moins répandu chez les Insectes. Il existe à peu près chez tous ceux qui possèdent des membres longs et grêles. C'est un fait assez général et comportant peu d'exceptions. On cite parmi ces exceptions les insectes haut perchés qui courent à la surface des eaux tranquilles, et que les enfans appellent à tort araignées d'eau : ce sont des hydromètres.

Tout le monde connaît la facilité avec laquelle les sauterelles per-

dent leurs longues pattes sauteuses. Celles-ci restent souvent dans les mains de l'enfant qui les saisit sans précaution. On ne peut prétendre cependant que ce soient des organes fragiles, car ils sont capables de supporter un poids considérable sans les rompre. Contejean a employé jusqu'à 180 grammes pour un insecte qui pesait 3 grammes; et lorsque la patte cède enfin, l'arrachement se fait au point par où elle s'unissait au tronc. Au contraire, quand elle cède à la légère pression de la main qui l'appréhende, ce n'est pas un arrachement qui se produit : c'est un phénomène actif, une désarticulation, un décrochement réalisé par la contraction réflexe des muscles. Le lieu aussi en est différent : c'est entre la première et la seconde pièce, entre la cuisse et la hanche, qu'elle se produit. — On peut d'ailleurs éviter la mutilation de la sauterelle en la saisissant à l'extrémité de la grosse cuisse (ou fémur) sans presser trop fortement. Mais alors, il suffit de pincer le bout de la patte, de donner un coup de ciseaux sur les crochets du pied, pour que la cuisse se détache du corps et que l'animal tombe à terre. — Le fait se produit encore chez l'insecte décapité.

Dans l'ordre des Diptères, l'amputation spontanée s'observe chez les tipules aux pattes longues et grêles comme celles des cousins, et aussi chez nombre de mouches dont les membres cependant sont plus courts et ramassés.

De nombreux papillons abandonnent aussi très aisément leurs pattes. Ce sont le plus souvent des espèces à musculature puissante, les nymphales, les vanesses, des sphinx, des noctuelles, des pyrales. L. Frédericq a observé le fait chez de petites espèces, les ptérophores aux ailes laciniées.

Les araignées communes, les faucheurs, désarticulent leurs pattes aussitôt qu'elles sont exposées à la moindre violence; mais, si l'on se contente de les retenir en les attachant ou en les engluant, l'animal reste captif et le réflexe de prétendue défense évasive ne se produit pas.

Il faut arrêter cette énumération. Pour qu'elle fût complète il faudrait citer, parmi les Mollusques, les éolis qui abandonnent leurs papilles dorsales; — parmi les Échinodermes, les oursins qui se débarrassent, dans les cas pressans, de leurs ambulacres; — parmi les Annélides, les polynoës et les cirrhatules qui se défont de leurs cirrhes. Dans ce dernier groupe, le fait est si général et si fréquent qu'il est difficile de rencontrer des exemplaires entiers et complets d'un grand nombre d'espèces de Chétopodes.

Enfin, dans l'embranchement des Rayonnés, les comatules et les étoiles de mer, astérides et ophiures, se mutilent avec la plus grande facilité. W. Preyer, après Lütken, a étudié le détail de ces curieux phénomènes, à la station zoologique de Naples. Il a vu les bras se détacher par groupes de trois et de quatre. Et comme ces fragmens continuent de vivre après leur séparation et qu'ils reconstituent le type, la mutilation devient ici un procédé de diffusion de l'espèce; c'est l'*autotomie reproductrice*. Le bras détaché peut lui-même se subdiviser en fragmens secondaires. C'est chez les comatules que le phénomène est poussé à son comble. Si l'on excite par l'électricité le disque central d'un de ces gracieux rayonnés qui ressemblent plus ou moins exactement à des tulipes de mer, tous les bras se détachent et chacun d'eux, sous la même excitation, se divise et se fragmente. Il semble que ce soit une association qui se dissout. Et, de fait, ces rayonnés sont des sortes de colonies formées par la réunion d'un assez grand nombre d'individus.

On voit ici l'autotomie confiner à la division reproductrice chez les étoiles de mer; il en est de même chez les échinodermes; de même encore chez les céphalopodes qui se débarrassent d'un bras ectocotyle reproducteur. L'autotomie, enfin, devient *économique*, ainsi que le dit M. Giard, chez les synaptes, les phoronis et d'autres espèces qui, en cas de disette alimentaire ou de difficulté respiratoire, s'allègent et réduisent leur volume, afin d'entretenir, dit-on, avec plus de facilité un corps plus petit.

Il est toujours hasardeux d'envisager les actes des animaux au point de vue finaliste, comme font les naturalistes. Il est facile, mais en même temps chanceux de sonder les intentions de la nature, le but d'un acte, ou d'en apprécier seulement les résultats. Il est plus scientifique et plus sûr d'en rechercher le mécanisme.

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LES AFFAIRES DU VENEZUELA

31 décembre.

Il y a quelque dix ans, lorsque éclata l'un de ces scandales qui viennent périodiquement troubler et affliger notre pays, de mauvaises langues prétendaient que, dans les antichambres ministérielles et les couloirs du Parlement, on feignait d'être ailleurs et de mettre une curiosité anxieuse à se demander : « Que se passe-t-il donc à Caracas ? » Aujourd'hui encore, en des circonstances qui malheureusement ne font que trop penser à celles-là, c'est une question que l'on peut se poser d'autant plus légitimement que, cette fois, il se passe à Caracas des choses sérieuses, et même graves, où sont intéressées trois ou quatre des plus grandes puissances du monde, et desquelles, par conséquent, on ne saurait nulle part distraire son attention.

Le point de départ de toute l'affaire est naturellement une révolution. Nous disons « naturellement » parce que le Venezuela est l'un des États de l'Amérique du Sud où se vérifie le mieux cette « loi » des Républiques espagnoles d'aller d'insurrections en *pronunciamientos*, comme s'il fallait coûte que coûte tailler de la besogne à ces généraux improvisés et inoccupés dont on assure, en plaisantant à peine, qu'ils sont plus nombreux que leurs soldats ; qui, en tout cas, sont presque aussi nombreux que les sous-officiers ; et qui, ne trouvant que rarement à employer leur activité ou à faire briller leurs talens au dehors, se retournent vers le dedans et, plutôt que de ne pas faire la guerre, aiment mieux déchaîner guerre civile sur guerre civile. Là, dans ces Républiques du plein soleil, entre le tropique et l'équateur, s'est exagéré

le type espagnol, s'est exaspéré le mal espagnol; là s'est développée jusqu'à l'état aigu l'espèce d' « ingouvernabilité » de la race que les ambassadeurs florentins relevaient déjà à la charge des Espagnols du XVIe siècle. Le Venezuela, pour sa part, n'a eu garde de manquer à ces traditions, par lesquelles, s'en étant séparée par tout le reste, l'Amérique du Sud se rattache à la mère patrie; et, si l'on en croit le compte qu'en a fait le propre ministre des Affaires étrangères du Royaume-Uni, lord Lansdowne, il en serait, depuis soixante-dix ans, à sa cent quatrième révolution : à peu près une et demie par an.

Ce qui est sûr, c'est que l'année qui finit en a vu deux, ou, sinon deux révolutions distinctes, au moins une révolution en deux temps et comme en deux actes. Un ancien ministre des Finances, M. Matos, transformé subitement en « général » Matos, a levé contre le président Cipriano Castro,

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas,

ce même étendard de la révolte qu'accourant jadis de ses montagnes des Andes, le général Castro avait levé contre le président Andrade. A son tour, il a enrôlé et entraîné contre le tyran une « armée libératrice; » — les armées révolutionnaires sont toujours, tant que durent les révolutions, des armées libératrices; ce n'est que plus tard que l'on s'aperçoit qu'une autre armée et une autre révolution sont nécessaires pour se libérer du libérateur. Après mille vicissitudes, que seul un Hurtado de Mendoza serait digne de raconter : — *guerra larga de varios sucesos, tomas y desolaciones de ciudades populosas,* — tantôt battant, tantôt battu, longtemps menacé, puis soudain victorieux, au bout de plusieurs mois de lutte, le président Castro paraissait avoir triomphé de ses adversaires, et il rentrait dans sa bonne ville de Caracas, au son tonnant et carillonnant du canon et des cloches.

Il est vrai que ces cloches, le clergé s'était refusé à les sonner, et que le Président avait dû y faire pourvoir par sa police; ce qui n'était pas un excellent signe. Cependant, la discorde s'était mise au camp des conjurés; la révolution elle-même s'était divisée. A la suite d'une querelle entre le général Matos et l'un de ses principaux lieutenans, le général Rolando, on annonçait que le général Matos s'était retiré, mais non sans avoir passé ses pouvoirs au général Hernandez, l'Estropié, *el Mocho,* ainsi nommé ou surnommé à cause d'une blessure qu'il avait reçue au bras dans une précédente campagne.

Quoi qu'il en fût, les télégrammes officiels devenaient ou redevenaient dithyrambiques : maintenant qu'il s'estimait consolidé, le pré-

sident Castro haussait le ton jusqu'au défi : « Les petits peuples, faisait-il dire par la presse à sa dévotion, les petits peuples, au moyen de leur armée et de leur marine, ont aussi la force et peuvent la faire sentir. On ferait bien de ne pas mettre le président Castro dans l'obligation d'agir et de procéder avec énergie, car on pourrait en souffrir. » Qui, on ? Ni plus ni moins que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, et un peu les États-Unis, la France, la Hollande, mêlés à des titres divers et par certains de leurs nationaux à ces histoires vénézuéliennes, car voilà le mauvais côté de la civilisation moderne : avec l'extrême facilité des communications et l'appât d'un commerce plus étendu, il y a partout des gens de partout ; les peuples à présent se compénètrent, et l'on ne peut plus se battre entre soi sans risquer par là même d'en blesser d'autres et de se voir contraint à des réparations coûteuses.

On avait appris vers le milieu de juin que le président Castro venait de déclarer confisqués les biens provenant de la succession d'un de ses prédécesseurs, l'ancien président de la République Guzman Blanco, et que le représentant de la France à Caracas, notre consul M. Quiévreux, avait dû protester contre la saisie de ces biens, dont une partie appartient à M. le duc de Morny, du chef de sa femme, fille de Guzman Blanco. Le rétablissement de nos relations diplomatiques avec le Venezuela était tout récent, si récent que la légation de France à Caracas était encore vacante ; et ce nouvel incident faisait craindre une nouvelle rupture. D'autre part, la révolution s'était, comme d'ordinaire les révolutions, abandonnée à toutes sortes d'excès. En vingt endroits, et notamment à Barcelona, beaucoup de propriétés avaient été détruites ; vingt-neuf maisons de commerce, la plupart étrangères, et quinze maisons particulières, saccagées ; des perquisitions, opérées ; et de l'argent extorqué aux habitans terrorisés, sous promesse d'épargner leur vie et celle des leurs. Cela se passait en août. En septembre, lesdits révolutionnaires faisaient sauter les ponts du chemin de fer allemand de Valencia à Caracas et deux ponts du chemin de fer anglais de Caracas à la Guayra. Aussi révolutionnaire qu'eux, le gouvernement faisait plus fort. Le navire vénézuélien le *Restaurador* s'avançait *sous pavillon américain* et bombardait Ciudad-Bolivar, le grand port de l'Orénoque, occupé par les insurgés ; il s'en tirait avec des excuses, en saluant le drapeau éloilé. Ce qui n'empêchait pas le président Castro de faire arrêter en octobre à Carupano notre agent consulaire, qu'il ne relâchait que sur une protestation vigoureuse. La Hollande y joignait la sienne pour la saisie de deux goélettes ; et, avec l'Angleterre, elle

demandait l'abolition des droits différentiels de 30 pour 100 sur les marchandises venant des Antilles.

Cette longue liste de griefs se grossissait de tout un paquet de créances demeurées depuis longtemps irrécouvrables. L'Allemagne, entre autres, réclamait au Venezuela un certain nombre de millions soit prêtés, soit engagés dans la construction de ce chemin de fer de Caracas à Valencia, dont, précisément, l'insurrection venait de ruiner les ouvrages d'art; soit enfin exigés en dédommagement de pertes subies par des sujets allemands. Le gouvernement vénézuélien commençait par repousser de telles réclamations; il leur déniait tout fondement légal : ses tribunaux, selon lui, et ses tribunaux seuls, apprécieraient. Au surplus, il ne prétendait pas ne rien devoir, et ce qu'il devait, il le paierait quand il pourrait; mais il ne pourrait point tant que la révolution déchirerait le pays, tant que la guerre civile ne serait pas achevée, tant que l'ordre n'aurait pas ramené la prospérité.

« Demain, » disait le président Castro, *mañana*; et il atermoyait, il chicanait, il répondait par d'autres griefs. Quoi d'étonnant, s'il ne venait pas à bout de l'insurrection? Elle avait, insinuait-il, les sympathies secrètes, ou même déclarées, des puissances, parce que son chef, M. Matos, avait osé promettre ce à quoi il n'aurait jamais voulu consentir, quant à lui : l'institution d'un contrôle étranger sur les finances nationales. Et ce n'étaient pas des sympathies inactives ou platoniques : en échange de ces complaisances, les autorités anglaises de la Trinité, — le général Castro les en accusait formellement, — avaient d'abord suscité ou favorisé la révolution, puis l'avaient ravitaillée par les expéditions du navire flibustier le *Ban Righ*, qui jetait de temps en temps sur les rives de l'Orénoque des armes et des provisions. Que si, se défendant et hâtant de son mieux la pacification, il décrétait le blocus de l'embouchure de ce fleuve et des côtes vénézuéliennes, les mêmes puissances, les grandes puissances, par un abus scandaleux de la force, soutenaient que ce blocus n'était pas effectif, et s'en souciaient comme si de rien n'était. L'Angleterre avait abusé bien plus scandaleusement encore; elle avait occupé l'île de los Patos, considérée par elle comme une dépendance de la Trinité, par le Venezuela comme terre vénézuélienne. Qui donc avait endormi les farouches gardiens de la doctrine de Monroë? Lui, cependant, président Castro, en face de la révolution, il représentait le gouvernement régulier, en face de l'étranger l'indépendance nationale, et en face de l'Europe coalisée l'intégrité, l'inviolabilité du continent américain. C'étaient de grandes causes et qui, s'il devait succomber,

valaient bien une grande chute! A mesure, d'ailleurs, que la fortune lui revenait et que la situation se dessinait en sa faveur, il espérait un peu plus chaque jour qu'il ne succomberait pas, et, sous l'empire de ces dispositions, à la fin de novembre, il avisait l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie, la Hollande, et indirectement les États-Unis, de prendre garde à ne pas le mettre « dans l'obligation d'agir. »

Mais il avait tant dit et répété qu'il paierait « demain, » et que « demain, » ce serait quand l'insurrection serait abattue ; il disait maintenant si fièrement que c'en était fait des conspirateurs et des traîtres, que la révolution était en pièces et les révolutionnaires en morceaux; il faisait sonner avec une telle allégresse les cloches et tonner avec une telle solennité les canons pour la paix, que les puissances, impatientes, croyant arrivé ce « demain » qu'elles avaient redouté peut-être de ne voir arriver jamais, toutes ensemble, sans tarder, présentaient leur note, parlant, suivant leur caractère et leurs inclinations, plus ou moins impérieusement. C'est le 14 novembre qu'un décret présidentiel avait réinstallé à Caracas le siège du pouvoir exécutif. Le 25, la Grande-Bretagne adressait un ultimatum au gouvernement vénézuélien. Elle lui signifiait d'avoir à verser immédiatement une indemnité convenable à ceux des sujets de Sa Majesté qui avaient été lésés par sa faute, durant la dernière guerre ou antérieurement, et à donner, de plus, des garanties de sécurité pour l'avenir. Un délai de quinzaine lui était imparti, à l'expiration duquel, s'il n'avait pris un arrangement satisfaisant, l'Angleterre rappellerait son représentant à Caracas et romprait toute relation diplomatique.

En outre, il apparaissait bientôt que l'Allemagne, penchait, à son habitude, vers la manière forte. Dès l'origine du conflit, elle s'était prononcée, comme en témoignaient les articles de la *Gazette de Cologne*, lors de l'arrestation de l'agent consulaire français à Carupano, pour une solution nette et complète, avait lié partie avec l'Angleterre et avec elle combiné une action commune au Venezuela en vue d'y faire prévaloir de concert leurs droits et leurs intérêts. Une escadre impériale recevait l'ordre de se rendre dans les eaux vénézuéliennes, et d'y rallier les croiseurs déjà détachés pour y faire la police maritime et couvrir de leur protection, le cas échéant, les sujets allemands qui en auraient besoin. Désormais il s'agissait de bien autre chose que d'une opération de police, même rude : il fallait régler tous les comptes, tout d'un coup, et tout de suite.

En ces conjonctures plus que délicates, le président Castro se re-

jetait alors vers les États-Unis, qui, eux aussi, avaient pu avoir à se plaindre de lui et, eux aussi, avaient pu prendre quelques précautions contre lui, mais qui, pensait-il, oublieraient vite ses torts, si l'Europe se plaçait envers eux dans le tort incomparablement et infiniment pire d'offenser la doctrine de Monroë, de manquer au premier de leurs principes, consacré et posé par un siècle d'histoire comme la condition même de leur existence, comme la règle même de leur politique : l'Amérique aux Américains. A la Maison-Blanche, on affectait de ne pas entendre, et, sans doute pour ne pas encourager le général dans une résistance entêtée, on lui laissait entendre, on lui faisait même expressément savoir que « la doctrine de Monroë n'a nullement pour objet de protéger les républiques sud-américaines dans les tentatives qu'elles peuvent faire pour se soustraire à leurs engagemens; » et qu'en conséquence on avait « informé l'ambassadeur d'Angleterre que les États-Unis ne font pas la moindre objection à ce que la Grande-Bretagne saisisse les douanes vénézuéliennes, à l'effet d'assurer le paiement des indemnités dues à ses nationaux. »

Vainement le président Castro revenait sur ce point, qu'il jugeait décisif : l'occupation par les autorités anglaises de l'île de los Patos, — n'y avait-il pas là violation du sol américain? — les États-Unis se contentaient de la déclaration de l'ambassadeur d'Angleterre, que « la Grande-Bretagne n'a pas l'intention de s'établir à demeure sur le territoire du Venezuela; » et, comme la même déclaration était faite par l'Allemagne, ils ne pouvaient, concluaient-ils, que rester neutres.

L'intervention armée des deux puissances, Angleterre et Allemagne, se dessinait très vigoureuse : six vaisseaux anglais, six vaisseaux allemands; et, en Allemagne, on déplorait que l'amirauté ne fît pas davantage et n'en envoyât pas trois de plus, ainsi qu'il en avait été question. De toute manière, on voulait que le différend avec le Venezuela fût tranché une bonne fois par ce qui tranche une fois pour toutes, par l'épée. « Autrement, disaient les *Berliner Neueste Nachrichten*, le seul résultat aura été d'endurcir le président Castro dans son insolence et de lui permettre peut-être de se vanter de nouveau d'avoir repoussé les navires de guerre allemands avec quelques tonneaux de bière. »

Un peu refroidi dans son espérance de voir les États-Unis interposer entre les alliés et le Venezuela la doctrine de Monroë, le Président faisait appel au sentiment national, à cet orgueil de race toujours vivant dans toute population de sang espagnol, à cette chevalerie qui ne déteste pas et recherche même avec une noble folie les batailles

disproportionnées; et la grandiloquence de son langage n'allait pas sans une certaine grandeur de desseins et de pensées. Après s'être qualifié, lui et les siens, de « héros du droit » et avoir qualifié les autres, les partisans du général Matos, de « mercenaires assassins, soudoyés pour le malheur du Venezuela, » subitement il les amnistiait, il tentait de se les réconcilier, il leur montrait et il offrait de leur confier le drapeau, générosité qui sans doute n'était pas exempte de quelque calcul : se servir du danger de la patrie pour se sauver de la révolution.

Les insurgés, du reste, n'y étaient pas pris : leur chef, M. Matos, escomptait le même péril, en sens contraire. « L'Angleterre et l'Allemagne vont se saisir des douanes : bien! se disait-il, *bueno!* c'est autant de ressources que Castro n'aura plus : qu'il perde le nerf de la guerre, et c'est la révolution qui l'emporte, cette révolution qu'il s'est vanté trop tôt d'avoir réduite, qu'il avait provoquée par sa tyrannie, et que son aveuglement, son ambition insensée, la frénésie de son égoïsme charge de tant et de si effrayantes complications ! » Ainsi, pour tous deux, le point de vue intérieur commandait le point de vue extérieur, et ce point de vue intérieur se confondait presque avec le point de vue personnel : pour le général Castro, la fin de la révolution, c'était le salut de la patrie; et pour le général Matos, le danger de la patrie, c'était le succès de la révolution.

En attendant, n'ayant pu refaire, même contre l'ennemi national, l'unité sous son commandement, et sentant en quelque sorte déjà le poids de la puissance anglo-allemande, dont les forces se concentraient tout près de sa capitale, à la Guayra, le président Castro épiloguait afin de gagner du temps, afin surtout de donner aux États-Unis le temps de se réveiller et de réveiller la doctrine de Monroë sommeillante; peut-être qu'à la fin, tout de même, les États-Unis supporteraient mal cette flotte de douze ou quinze vaisseaux de guerre, la plus considérable que l'Europe se soit jamais permis de rassembler dans la mer des Caraïbes !... En effet, une vague inquiétude gagnait l'opinion américaine; quinze vaisseaux, n'était-ce pas beaucoup pour contraindre le Venezuela à payer ses dettes, et n'y avait-il pas quelque chose là-dessous, quelque chose comme le secret désir de faire impression sur l'Amérique du Sud tout entière et d'éprouver la portée et la résistance de la doctrine de Monroë? L'*américanisme* s'inquiétait, l'*impérialisme* s'agitait, la presse « jaune » grondait et grognait : le *Times* de New-York criait à l'invasion, à la conquête européennes; le *Sun* traçait des limites, formulait des réserves, examinait

des hypothèses : « En tout cas, — c'était le dernier mot, — si quelque puissance européenne traite une république sud-américaine comme la France a traité le Mexique, et l'Angleterre l'Égypte, elle aura affaire aux États-Unis. »

Brusquement, le 10 décembre, les faits se précipitèrent. L'escadre anglo-américaine s'empara, dans le port de la Guayra, de la flottille vénézuélienne, composée de quatre ou cinq canonnières, sur huit, dont cinq utilisables, que le Venezuela possédait au commencement de la guerre civile. Les ministres anglais et allemand à Caracas, MM. Haggard et de Pilgrim-Baltazzi, remettaient au gouvernement vénézuélien un second ultimatum et quittaient la ville, en priant le ministre des États-Unis, M. Bowen, qui acceptait, de se charger de la défense de leurs nationaux.

La dernière chance du président Castro s'évanouissait. Très irrité, dans le premier moment, il ripostait par une provocation et faisait arrêter, non plus un agent consulaire ou quelques particuliers isolés, mais bien tout ce qu'il pouvait trouver à Caracas de résidens anglais ou allemands, en ajoutant qu'il les garderait comme otages. Il lançait en même temps proclamations sur proclamations. « Si le Venezuela, s'écriait-il, avait refusé de remplir ses engagemens fiscaux, si la justice et la diplomatie avaient épuisé toutes leurs ressources, alors seulement on aurait pu s'attendre à des mesures aussi extrêmes, mais cela ne s'était pas produit. Le fait que le gouvernement n'a jamais augmenté la dette et qu'il a payé tout ce qu'il a commandé pendant la révolution, y compris les trains réquisitionnés pour le transport des troupes sur les chemins de fer allemands, prouve l'honnêteté de son administration et montre ce à quoi les étrangers devraient s'attendre de sa part. » Ensuite il élevait la voix : « Je ne puis honorablement faire davantage, et je ne chercherai pas d'excuses pour désarmer des inimitiés folles. Ce serait se soumettre à des humiliations qui offenseraient la dignité des Vénézuéliens, et qui ne seraient pas en accord avec ma vie publique. La cause de notre dignité nationale est fondée sur nos droits, sur notre sens de la justice, et sur nos relations d'amitié mutuelle et de respect avec les nations étrangères. »

Qu'est-ce que cachait la conduite, à ses yeux inique et brutale, de l'Angleterre et de l'Allemagne? Au développement de quel plan mystérieux voulait-on faire servir cet étalage insolite de la force? Le président Castro ne le disait pas, mais il souffrait que le consul du Venezuela à Londres le dît publiquement, reprochât aux Anglais et aux Allemands d'avoir acheté le général Matos et fomenté la révolution.

« Nous savons de la façon la plus positive que la *Disconto Gesellschaft*, la banque allemande bien connue, et un comité révolutionnaire de Londres se tenaient dans la coulisse et avaient établi leur principale base d'opérations dans l'île anglaise de la Trinité. Matos a échoué, et l'on conçoit le mécontentement de ceux qui perdaient ainsi les grosses sommes qu'ils avaient aventurées dans l'affaire. » Toutes ces réclamations, toutes ces notes à payer, fabriquées de toutes pièces ou enflées par tous les moyens, accrues d'intérêts usuraires, il faudrait voir ce qu'elles pèseraient si on les portait devant un tribunal, vénézuélien ou autre! Mais, quand bien même elles seraient reconnues exactes, est-ce que vraiment on ne pourrait pas, donnant un peu de répit au Venezuela épuisé par ses discordes intestines, en faire le report à plus tard, pas beaucoup plus tard, aussitôt que la paix aurait effacé les maux de la guerre? Et l'éternel « à demain » revenait : *mañana!* La France avait consenti un sursis; et l'on opposait sa modération aux exigences impitoyables de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Pour celles-ci, qu'elles réfléchissent. « Le Venezuela ne peut évidemment songer à se mesurer avec les deux puissances dont les escadres sont en rade de la Guayra, mais il ne serait pas surprenant que la population de Caracas exerçât sur les étrangers de terribles représailles, si, par malheur, un débarquement avait lieu. » Ce débarquement avait lieu malgré tout, et les représailles ne se faisaient pas attendre. A peine un détachement d'infanterie de marine allemand avait-il saisi la douane de la Guayra, que des bandes de manifestans se répandaient dans les rues de Caracas, essayaient d'enfoncer les portes de la légation et du consulat d'Allemagne, aux cris de : « Mort aux Allemands! » sous l'œil indifférent, sinon bienveillant, de la police. Le drapeau allemand et le drapeau anglais étaient déchirés. Le gouvernement vénézuélien, lui-même et plus directement, prenait sa part de responsabilité. Il frappait d'embargo le chemin de fer anglais de Caracas à la Guayra et le chemin de fer central anglais. Tous les résidens anglais, sauf deux, quatre-vingt-dix-sept membres de la colonie allemande, étaient emprisonnés; pour ne point parler des étrangers appartenant à d'autres nationalités, molestés « par méprise; » mais, en ce qui concernait Anglais ou Allemands, il n'y avait pas de méprise : ils répondraient au Venezuela des démarches et des visées de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Le président Castro, jamais à court d'argumens, et d'autant plus hardi qu'il y découvrait le moyen de reconquérir la faveur populaire, se hâtait de s'en expliquer en son style le plus acerbe : « Les étran-

gers ont, de leur pied insolent, profané le sol sacré du Venezuela. C'est un acte remarquable dans l'histoire des nations civilisées, sans précédent et sans justification possible. C'est un acte barbare, une atteinte aux principes les plus élémentaires du droit des gens. C'est un acte ignoble, parce qu'il est le résultat d'un mélange immoral et lâche de force et de perfidie,... etc., etc. » De pareils discours, accompagnés de gestes plus vifs encore, ne devaient qu'envenimer le conflit. Le bombardement de Puerto-Cabello, le blocus des côtes vénézuéliennes allaient suivre. L'Italie faisait connaître qu'elle avait de son côté des réclamations à présenter, relatives aux dommages éprouvés pendant les révolutions de 1898 et de 1900, dommages estimés par elle à la somme de près de 3 millions de « bolivars » ou de francs, sans préjudice des réparations dues pour l'insurrection courante ; elle déposait à son tour un ultimatum et à son tour annonçait l'envoi de cinq navires de guerre dans les eaux du Venezuela, rendant par là patente son accession à l'entente anglo-allemande et notifiant de ce fait la formation d'une Triplice nouvelle et occasionnelle. L'heure était venue de se demander comment tout cela finirait ; ou plutôt on ne se le demandait déjà plus, et on ne le prévoyait que trop clairement, lorsqu'un changement se fit jour dans l'opinion américaine vis-à-vis des alliés, et même dans l'opinion anglaise vis-à-vis de l'Allemagne ; ou, sans changement véritable, des dispositions s'y condensèrent, qui étaient demeurées jusqu'alors à l'état diffus ; et l'on se mit, aux États-Unis et en Angleterre, à exprimer tout haut ce que jusqu'alors on s'était borné à penser et à murmurer tout bas.

A Washington, on ne dissimulait plus le soupçon, que, dans les derniers événemens et, par exemple, dans le bombardement de Puerto-Cabello, les lois internationales aient été violées : pour le dissiper, il ne fallait rien de moins que le témoignage du ministre des États-Unis à Caracas, M. Bowen. M. Hay, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, s'opposait officiellement à l'extension aux navires américains du blocus qualifié, par un aimable euphémisme, de « pacifique. » Il soutenait qu'une telle forme de blocus, pour ne pas excéder sa définition, n'est applicable qu'aux bâtimens de l'État bloqué et n'existe pas au regard des neutres ; et il invoquait en faveur de cette opinion non seulement l'avis de jurisconsultes éminens, — ce qui n'eût été que peu de chose, — mais « le droit de protection de la liberté commerciale que la doctrine de Monroë confère aux États-Unis dans les eaux du Nouveau Monde ; » — et c'était beaucoup, car c'était l'apparition de ce spectre que le président Castro s'était efforcé, et

inutilement auparavant, de faire se lever, qui se dressait enfin, et, les bras étendus, marquait aux puissances non américaines la ligne qu'il leur serait interdit de franchir.

A Londres, la revue conservatrice, le *Spectator*, parlait amèrement de la coopération anglo-allemande : « Les Allemands, imprimait-elle, ne seraient probablement pas fâchés que les choses s'embrouillent au Venezuela, ou que le président Castro les embrouille à ce point que tout accommodement soit impossible. Peut-être même le souhaitent-ils... Mais il ne faut pas se réjouir de la faiblesse du Venezuela. C'est la faiblesse de résistance de l'Amérique latine, jointe à sa richesse, à son étendue, qui en fait une telle tentation pour l'Allemagne, pour l'Italie, pour tous les peuples à population essaimante. Un Venezuela, grand comme deux fois la France, riche comme plusieurs Antilles, cela serait pour l'Allemagne ce que l'Inde a été pour l'Angleterre ! Avec un tel déversoir et un tel retour de richesses, on viendrait vite à bout du socialisme à l'intérieur. La prépondérance de l'Allemagne serait alors insoutenable en Europe. » De cette prépondérance, de cette hégémonie de l'Allemagne impériale, l'Angleterre ne veut ni ne saurait vouloir en Europe, et, pour ne pas la subir en Europe, elle doit se garder de lui ouvrir les voies hors d'Europe. « Le ciel nous préserve, nous autres Anglais, de servir cette politique ! »

D'autres organes encore, reflétant d'autres nuances, adaptaient au goût de leur public la fable où le chat tire du feu les marrons qu'il ne mangera pas. Le barde des récentes épopées britanniques, M. Rudyard Kipling, oublieux de la sollicitude amicale qu'il avait, dans la maladie qu'il fit il y a quelques années, rencontrée chez Guillaume II, bouillonnait et couvrait de la lave de ses strophes, — *Quidlibet audendi...* — « le Goth et le Hun sans honte. » Ceux mêmes que retenait le respect traditionnel et constitutionnel de la majesté impériale et royale n'étaient pas loin de maudire en leur cœur ces entretiens de Sandringham, ces tête-à-tête d'oncle à neveu, cette façon de « pacte de famille » qui se substituait ou se superposait à une politique vraiment nationale. Et, comme on n'en voulait pas rejeter la faute sur l'initiative du roi, on s'en prenait à « l'insuffisance » des ministres. Le moins qu'il faille dire, c'est qu'on se rendait compte en Angleterre que l'on marchait à cause de l'Allemagne, à la suite de l'Allemagne, au profit de l'Allemagne, et que, pour toutes ces raisons, on marchait sans élan.

L'Amérique du Sud franchement impatiente ; les États-Unis moins patiens qu'on ne s'en était flatté ou patiens seulement jusqu'à un certain point ; la Grande-Bretagne peu décidée, du moins pas du tout

enthousiaste; c'étaient des conditions médiocres pour se ruer à fond dans une aventure. Il n'était pas jusqu'à cette faiblesse de l'ennemi, jusqu'à l'inégalité absolue entre la petite république du Venezuela et les trois grands empires ou royaumes, Allemagne, Angleterre, Italie, qui ne rendît une pareille expédition difficile et presque odieuse. Aussi, dès qu'un règlement amiable, une solution pacifique et juridique du différend, dès que l'arbitrage était proposé, il s'imposait.

Restait à choisir l'arbitre. L'Angleterre et l'Allemagne auraient désiré que ce fût le président des États-Unis, M. Roosevelt. Le président des États-Unis a préféré que l'on soumît le litige à la Cour de la Haye. Les alliés ont leurs motifs et M. Roosevelt a les siens. L'Allemagne et l'Angleterre craignent que l'arrêt de la Cour de la Haye n'ait pas de sanction; peu pressées d'éprouver les premières une juridiction dont elles ont été les dernières à approuver le principe même, elles n'eussent pas été fâchées, par surcroît, de lier, en la personne de M. Roosevelt, les mains aux États-Unis. Mais les motifs de M. Roosevelt, quoique contraires, ne sont pas moins bons. Il tient, lui, à ce que les mains des États-Unis demeurent libres, et, pour éviter d'être juge, il s'est constitué partie. Il y a mis une obstination douce, qu'on a sentie irréductible; l'affaire sera donc portée devant la Cour d'arbitrage, qui fera là un début sensationnel. Nous ne nous perdrons pas en commentaires sur cet événement peut-être mémorable et ses conséquences futures; nous nous abstiendrons d'en augurer des destinées nouvelles pour l'humanité; nous nous contenterons de nous réjouir, très simplement et très sincèrement, que les choses aient pris cette tournure, et qu'en ces jours de Noël où fut dite la grande parole : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » la cause de la paix n'ait point été trahie. — Pourvu seulement qu'il y ait sur la terre assez d'hommes de bonne volonté !

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

DANS L'INDE AFFAMÉE

II[1]

VIII. — CHEZ UN PRINCE RADJPOUTE

Le landau correctement attelé, qui est venu par ordre du roi d'Odeypoure me prendre dans la « maison du voyageur, » monte au galop les rampes sablées, que bordent des balustres et des massifs de roses. C'est sur la rive du lac, sur le rocher où les palais s'arrangent en amphithéâtre. Des éléphans de marbre émergent çà et là des feuillages et des fleurs. Sur la pente rapide, aux tournans brusques, on se sent enlevé sans effort par l'élan des deux bêtes vigoureuses, et très vite s'élargit le champ de la vue ; très vite le bois charmant se déploie, et le lac bleu, avec ses îlots qui sont d'autres palais, tandis que semble s'élever avec nous la muraille de forêts et de montagnes qui fait comme une mystérieuse toile de fond derrière toutes les choses d'Odeypoure.

Ce Maharajah, prince de Meswar, chez lequel je me rends aujourd'hui, descend de la plus ancienne et de la plus haute en dignité de toutes les familles royales du pays radjpoute ; il est des *suryabans de la race solaire :* bien des siècles et des siècles avant que fussent sorties de l'ombre nos plus vieilles familles

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

princières d'Europe, ses ancêtres levaient des armées pour conquérir des royaumes ou pour délivrer des reines captives (1).

Le héros déifié Rama, père de la race solaire, ainsi qu'il est dit dans le *Ramayana*, eut deux fils, dont l'aîné fonda Lahore. Les arrière-descendans du second, vers le milieu du IIe siècle, étendirent leur domination sur les peuples radjpoutes; cependant, lors du grand sac des barbares du Nord, en 524, tous les princes de cette famille furent massacrés, excepté la reine, qui accomplissait un pèlerinage; elle était enceinte et se cacha dans une caverne, où elle mourut en donnant le jour à un fils. De pieux brahmes recueillirent l'enfant; mais il fut difficile à garder, car son sang royal le poussait aux exercices sauvages des Bhils de la montagne; ceux-ci bientôt le choisirent pour chef, et l'un de leurs guerriers, se coupant un doigt, le marqua au front avec son sang, en signe de royauté. L'an 723 enfin, les descendans de ce fils de la caverne s'établirent ici même comme souverains; leur lignée n'a cessé d'y régner depuis cette époque, et aujourd'hui encore, après treize siècles, l'usage s'est conservé à Odeypoure de faire marquer de sang au front chaque nouveau roi, par la main farouche d'un Bhil, en mémoire de cette rude origine.

Le landau s'arrête dans une cour intérieure, plantée de palmiers et de cyprès, où me reçoit un officier de la maison royale, en robe blanche.

Comme chez tous les princes de l'Inde, il y a plusieurs palais; celui que l'on me montre d'abord est moderne, avec des salons européens, des glaces, des dressoirs chargés d'argenterie, des billards, — et tout cela, dans cette ville si indienne, est stupéfiant d'imprévu.

Mais le Maharajah préfère la vieille demeure de ses ancêtres; c'est là qu'une audience de lui me sera donnée, et il est l'heure de s'y rendre.

D'abord nous traversons quantité de jardinets et de couloirs silencieux. Et puis soudain, au sortir d'une haute porte ogivale à battans de cuivre, voici une foule, des clameurs, d'assourdissantes musiques : nous sommes dans une immense cour, un *carrousel pour les combats d'éléphans;* d'un côté, le vieux palais domine de toute sa majestueuse façade blanche, ornée de sculp-

(1) L'expédition de Ceylan, relatée dans le *Ramayana*.

tures archaïques, de faïences bleues, et de soleils d'or ; de l'autre, il y a contre la muraille une série de loges, où des éléphans entravés, tout en se dandinant, mâchent des herbages ; au milieu, trois ou quatre cents hommes de farouche allure, — montagnards, Bhils arrivés pour la fête du Dieu, — tenant des bâtons qu'ils frappent les uns contre les autres, s'exercent à une danse guerrière, que leur jouent des musettes, des trompes, des tamtams énormes et des cymbales de bronze ; sur une terrasse, des femmes par centaines se penchent pour les voir danser, et c'est une exposition de beautés aux yeux sombres, aux gorges admirables sous des mousselines.

Pour arriver jusqu'au souverain, combien de couloirs il me faut traverser encore ! Combien de cours, où de grands orangers fleurissent et embaument, entre des arcades de marbre blanc ! Et tant de vestibules, encombrés de babouches qui traînent ! Des hommes à long sabre, assis dans tous les coins. Et des passages resserrés en souricière, et des petits escaliers obscurs, du vieux temps, aux marches roides et glissantes, si étroits qu'ils inquiètent, taillés dans l'épaisseur des murs ou de la pierre vive. Toujours des gardes, dans l'ombre, toujours des babouches par terre, et, çà et là, des divinités horribles, du fond de leur niche nous regardant passer. A une porte enfin, après que nous sommes montés très haut dans l'échafaudage des roches et des salles superposées, l'officier qui me guide s'arrête respectueusement, dit à voix basse : « C'est ici qu'est Son Altesse, » et me laisse entrer seul.

Une galerie blanche, aux arcades de marbre, donnant sur une très vaste terrasse blanche ; par terre, une toile blanche, neigeuse ; pas un garde ; pas un meuble non plus, rien — que deux chaises dorées, pareilles, l'une près de l'autre, dans cette petite solitude immaculée, fraîche, un peu aérienne. Et je reconnais là, seul, debout et la main tendue, le cavalier pour qui l'autre soir les fakirs du bois arrangeaient leur visage : il est vêtu d'une simple robe blanche, avec un collier de saphirs.

Maintenant, nous nous sommes cérémonieusement assis sur les légères chaises dorées, et, derrière nous, se tient un interprète arrivé sans bruit, qui met devant sa bouche, chaque fois qu'il parle, une serviette de soie blanche, pour empêcher son haleine d'aller vers son souverain, — précaution inutile du reste, car les dents sont claires et le souffle pur.

Ce prince silencieux, que je sais difficilement accessible, possède le charme et la grâce; une exquise courtoisie, jointe à certaine forme particulière de timidité que je n'ai jamais rencontrée que chez de très grands seigneurs. D'abord, il daigne s'informer si je suis bien traité dans son pays, si les chevaux que l'on m'a envoyés de sa part me plaisent, et la voiture : banalités par où commence notre conversation, qui est forcément hésitante, car des mondes de conceptions et d'hérédités différentes nous séparent. Mais ensuite, quand il est question des choses d'Europe, et des pays d'où je viens, et de la Perse où j'irai bientôt, j'entrevois combien de pensées, curieuses sans doute pour l'un et pour l'autre, nous aurions pu échanger, s'il n'y avait entre nous tant de barrières...

Cependant, on vient avertir le prince que c'est l'heure de sa chevauchée du soir, dans le bois charmant qu'habitent les trois fakirs. Il doit contourner cette fois les eaux du lac, jusqu'à la maison où s'assemblent chaque jour les sangliers; des serviteurs l'attendent, avec de grands parasols asiatiques, pour l'abriter sur les terrasses, le maintenir à l'ombre jusqu'en bas où ses *barons* et ses *chevaliers* sont déjà en selle, prêts à le suivre.

Avant de me congédier, il veut bien donner l'ordre de me montrer le palais inachevé qu'il fait construire, et de préparer ensuite une barque pour me mener dans les vieux palais des îles.

A notre époque où tout s'en va, il se trouve donc encore dans l'Inde des princes pour construire des demeures purement indiennes, comme en imaginaient leurs ancêtres, dans les temps magnifiques.

Très haut perché, ce nouveau palais, sur une esplanade circulaire qui s'avance en promontoire vers le lac. Une suite de salles blanches, de kiosques blancs, — tout en festons, en dentelles de grès ou de marbre, — orientés de façon à regarder sous ses différens aspects ce lac royal, où l'on descend par de majestueux escaliers flanqués d'éléphans de pierre, et dont les eaux s'entourent de hautes montagnes laissées sauvages, feutrées de forêts. A l'intérieur, des mosaïques de verre et de porcelaine courent sur toutes les murailles; dans telle salle, des branches de roses, dont chaque fleur est composée de vingt porcelaines différentes; dans une autre, des plantes d'eau, des nénuphars, avec des hérons et des martins-pêcheurs. De patiens mosaïstes

sont encore là, taillant par myriades les petites parcelles colorées, ou bien, accroupis, combinant par terre des feuillages et des pétales. Une chambre vient d'être achevée; sur ses murs d'un vert mousse, rien que de grands lotus roses, — dont le dessin très archaïque fait songer à ce que nous appelons chez nous l'*art nouveau ;* au milieu est un lit en cristal, avec des rideaux en satin du même vert que les murs, et des matelas en velours du même rose que les lotus.

Au pied d'un vieux petit temple brahmanique, tout déjeté sous les arbres et prêt à crouler au fond de l'eau, je prends place dans la barque où l'on m'attendait, et les rameurs m'emmènent vers les îles. Il fait grand vent, toujours ce vent qui se lève le soir, qui promène sur tout le pays Radjpoute la poussière et la mort, mais qui devient frais et pur, ici, sur ce lac, et ne soulève autour de nous que de minuscules vagues bleues.

D'abord la plus petite des deux îles, où le palais n'a guère que cent ans. Comme tout cela est muré, séquestré, même au milieu de ces eaux profondes, qui déjà pourtant semblaient assez isolantes! Des petits jardins, très enclos entre des murs en mosaïque, et envahis aujourd'hui par une végétation de cimetière; des fouillis de ronces, de longues herbes folles, et surtout de roses trémières fleuries partout, en quenouilles géantes. Un dédale de petits appartemens étranges, bas et sombres, ornés de mosaïques ou de peintures qui s'effacent; il en est d'orientés dans toutes les directions, pour que l'on ait, à chaque moment de la journée, l'ombre et la fraîcheur, et pour que l'on puisse rêver tantôt devant les parterres mélancoliques et sans vue, tantôt devant les grands lointains sauvages, les forêts à tigres, ou bien encore devant les blancs palais de féerie, bâtis sur la rive plus prochaine. Oh! qui dira ce qu'elles ont étouffé de drames ou de traînantes agonies, les petites chambres de l'île, les petites chambres aujourd'hui abandonnées, lentement détruites par l'humidité du lac, la moisissure et le salpêtre?... Dans des niches du mur, en pleine pénombre sépulcrale, il y a des bibelots scellés sous des vitres, de pauvres choses venues d'Europe et qui devaient être précieuses, ici, il y a cent ans : porcelaines vieillottes, bonshommes de Saxe en habit Louis XVI, fleurs artificielles dans des petits vases Empire... Quelles reines, quelles

jeunes princesses défuntes, avaient reçu ces frêles cadeaux, les avaient enfermés avec tant de sollicitude, et, en s'en allant, les ont laissés là?...

Dans la grande île, où nous abordons ensuite, les palais, construits par un glorieux souverain, ont environ trois siècles; ils sont plus vastes et somptueux, mais aussi plus délabrés. Le monumental escalier de débarquement, aux marches blanches à demi plongées dans l'eau, est orné de grands éléphans de pierre qui semblent s'être alignés au bord du lac pour regarder les barques venir. Les jardins de mélancolie sont cloîtrés comme dans l'îlot voisin, mais entre des murailles plus ouvragées, entre de plus patientes mosaïques; on y retrouve le palmier à grandes palmes du Sud, qui ne croît plus ici à l'état sauvage, mais reste un arbre de luxe autour des habitations de princes; et l'air y est délicieusement embaumé par des bosquets d'orangers dont les pétales s'épandent sur le sol, sur les feuilles mortes, comme une couche de givre. Quand nous pénétrons là, il est déjà tard, le soleil est très descendu derrière ces montagnes si hautes et si abruptes qui font sur le lac tomber le crépuscule avant l'heure. C'est l'instant du coucher des perruches: elles ont élu domicile sur les branches de ces orangers jalousement enfermés; on les voit arriver du bois charmant par bandes, par petits nuages verts, — bien plus verts que les feuilles languissantes, car, même ici au bord de l'eau, tout commence à jaunir, sans parler de la teinte hivernale qu'ont prise les forêts d'alentour. Et le vent de sécheresse et de famine souffle de plus en plus fort, augmentant l'inquiétude triste du soir, dans cette île, dans ces ruines...

IX. — LA BELLE VILLE DE CAMAIEU ROSE

Cent lieues plus loin vers le Nord. Depuis Odeypoure, les déserts succédaient aux déserts. La terre semblait maudite (1).

(1) Pendant son séjour aux Indes, M. Pierre Loti, ému de la détresse des populations radjpoutes, avait envoyé directement, de Jeypore, au *Figaro*, ses impressions sur la famine, dans l'espoir de réveiller la pitié publique et de provoquer des secours. Son article d'alors avait été reproduit dans plusieurs journaux, surtout en Angleterre; cependant il nous a paru si fâcheux de tronquer l'ensemble de l'œuvre, que nous n'avons pas hésité à réimprimer ces quelques pages. En faveur de l'intention charitable, nos lecteurs pardonneront sans doute à M. Pierre Loti, et, au nom de leur intérêt même, à la rédaction de la *Revue*.

Sous une couche de cendre blanchâtre, comme semée pa quelque éruption volcanique immense, tout ce qui avait été jun gles, villages ou cultures se confond en une même teinte morne Et enfin voici, après tant de désolations, une ville qui paraît en pleine activité orientale et charmante. Les avenues qui viennent aboutir à ses hauts remparts crénelés, à ses portes ogi vales, sont peuplées de cavaliers en robe blanche, de femmes en longs voiles jaunes ou rouges, de chars à bœufs, de files de chameaux en harnais de fête : des couleurs et de la vie, comme aux temps d'abondance.

Mais qu'est-ce que c'est que tout ce sinistre déballage de haillons, au pied des remparts? Il y a des formes humaines cachées là-dessous... Qu'est-ce que c'est que tous ces gens par terre? Des hommes ivres, des malades? — Ah! des êtres desséchés, des ossemens, des momies! — Pourtant non, cela remue encore; les paupières battent et les yeux regardent! En voici même qui se dressent, tout chancelans, sur de longs os en guise de jambes...

La première porte franchie, il en apparaît une autre, découpée dans une muraille intérieure qui est peinte en rose jusqu'à la pointe de ses créneaux, — en rose de ruban, avec un semis de fleurs blanches imitant le dessin régulier des indiennes. Et, sur l'épaisse poussière, des tas humains sont là encore, noirâtres et comme vautrés dans de la cendre, plus affreux devant le rose charmant et les bouquets de ce mur. On dirait des squelettes sur lesquels de la basane serait collée; les ossatures s'indiquent avec une précision horrible ; les rotules et les coudes font de grosses boules, comme des nœuds sur des bâtons, et les cuisses, qui n'ont qu'un os, sont plus minces que les bas de jambe, qui en ont deux. Il y en a de groupés par famille, et il y en a d'isolés qu'on abandonne; les uns agonisent, étendus en croix; les autres se tiennent encore accroupis, immobiles et stupides, avec des yeux de fièvre et des lèvres retirées sur des dents longues. Dans un coin, une vieille femme sans chair, probablement seule au monde, pleure, en silence, sur des guenilles.

Quand enfin, au sortir de ces doubles portes, l'intérieur de la ville se découvre, c'est une surprise et un enchantement.

Avoir une grande ville rose, entièrement rose, du même rose

et semée des mêmes bouquets blancs, ses maisons, ses remparts, ses palais, ses temples, ses tours et ses miradors, quel étonnant caprice de souverain! On dirait qu'on a tendu tous les murs d'une même vieille indienne à fleurs, on dirait une ville en vieux camaïeu du XVIIIe siècle; cela diffère de tout ce qu'on avait vu ailleurs, cela arrive à des effets de complète et charmante invraisemblance.

Des rues d'un kilomètre de long, alignées au cordeau, larges comme deux fois nos boulevards et bordées de hauts palais dont la fantaisie orientale a varié les façades à l'infini. Nulle part plus extravagante superposition de colonnades, d'arceaux festonnés, de tours, de balcons, de miradors. Tout cela pareillement rose, tout cela d'une même teinte d'étoffe ou de fleur; et la moindre moulure, la moindre arabesque, relevée d'un filet blanc. Sur les parties sculptées, on dirait qu'on a cloué des passementeries blanches, tandis que, sur les parties plates, reprend l'éternel camaïeu avec ses mêmes bouquets surannés.

Et tout le long de ces rues s'agitent des foules, dans un immense éblouissement de couleurs.

Des marchands par milliers, ayant par terre leurs étalages d'étoffes, de cuivres et d'armes, encombrent les deux côtés des trottoirs, tandis que parmi eux se démènent les femmes, aux voiles bariolés de grands dessins fantasques et aux bras nus cerclés d'anneaux jusqu'à l'épaule.

Au milieu de la chaussée, le défilé est continuel, de cavaliers aux armes d'argent sur des selles éclatantes, de lourds chariots traînés par des zébus aux cornes peintes, de chameaux attachés en longue file, d'éléphans en robe dorée dont on a barbouillé la trompe de mille dessins. Passent aussi des dromadaires, que montent deux personnages l'un derrière l'autre, et qui vont au trot léger, le cou tendu, comme des autruches à la course; passent des fakirs entièrement nus, poudrés à blanc de la tête aux pieds; passent des palanquins et des chaises à porteurs: tout l'Orient des féeries, processionnant à grand spectacle, dans l'inimaginable cadre de camaïeu rose.

Et des gens promènent en laisse, pour leur donner l'habitude du monde, les panthères apprivoisées du Roi, qui marchent sournoises et comiques, coiffées de petits bonnets brodés, avec une rosette sous le menton, posant l'une après l'autre leurs pattes de velours avec des précautions infinies, comme par peur

de casser des œufs. Pour plus de sûreté, on les tient aussi par leur queue annelée, et quatre serviteurs encore les suivent en cortège.

Mais il y a aussi des rôdeurs bien lugubres, — des échappés de sarcophage, dans le genre des êtres qui gisent là-bas aux portes des remparts... Ils ont osé entrer dans la belle ville couleur de fleur, ceux-là, et y traîner leurs ossemens!... Il y en a même beaucoup plus qu'on n'eût dit au premier abord. Ceux qui errent, chancelans et les yeux hagards, ne sont pas seuls ici : sur les pavés, parmi les marchands, parmi les gais étalages, se dissimulent d'horribles paquets de haillons et de squelettes, qui obligent les passans à se détourner pour ne pas marcher dessus... Et ces fantômes-là, ce sont les paysans des plaines d'alentour. Depuis qu'il ne pleut plus, ils ont lutté contre la destruction du sol, et les longues souffrances les ont préparés à ces maigreurs sans nom. A présent, c'est fini. Le bétail est mort, parce qu'il n'y avait plus d'herbe, et on en a vendu la peau à vil prix. Quant aux champs qu'on ensemençait, ce ne sont plus que des steppes de terre émiettée et brûlée, où rien ne saurait germer. On a vendu aussi, pour acheter de quoi manger, les hardes qu'on avait pour se couvrir, les anneaux d'argent qu'on portait aux bras et aux chevilles. On a maigri pendant des mois. Et puis la faim est venue pour tout de bon, la faim torturante, et bientôt les villages se sont remplis de l'odeur des cadavres.

Manger! Ils voulaient manger, ces gens, voilà pourquoi ils étaient venus vers la ville. Il leur semblait qu'on aurait pitié, qu'on ne les laisserait pas mourir, car ils avaient entendu dire qu'on amassait ici des grains et des farines comme pour un siège, et que tout le monde mangeait dans ces murs.

En effet, les chars à bœufs, les files de chameaux apportent, à toute heure, les sacs de riz et d'orge, commandés au loin par le Roi, et cela s'empile dans les greniers, ou même sur les trottoirs, par peur de la famine envahissante qui menace de tous côtés la belle ville rose. Mais cela s'achète, et il faut de l'argent. Le Roi, il est vrai, en fait distribuer aux pauvres qui habitent sa capitale. Quant à secourir aussi les paysans qui agonisent par milliers dans les plaines d'alentour, on n'y suffirait plus, et, de ceux-là, on détourne la tête. Donc, ils errent par les rues, autour des lieux où l'on mange, dans l'espoir encore de quelques

grains de riz qu'on pourrait leur jeter, et puis vient l'heure pour eux de se coucher n'importe où, le front à même le pavé, pour mourir...

En ce moment, il s'agit de décharger sur un trottoir, devant des greniers sans doute trop remplis, une centaine de sacs de grains que des chameaux apportent, et il faut pour cela déranger trois petits enfans-squelettes, de cinq à dix ans, tout nus, qui reposaient ensemble à la place choisie.

— Ce sont trois frères, explique une voisine ; les parens qui les avaient amenés sont morts (de faim, c'est sous-entendu) ; alors ils sont là, ils restent là, ils n'ont plus personne.

Et elle paraît le trouver tout naturel, cette créature, qui pourtant n'a pas l'air d'une méchante femme !... Mon Dieu, qu'est-ce donc que ce peuple ? Et comment sont faites les âmes de ces gens, qui pour rien au monde ne tueraient un oiseau, mais qui ne se révoltent pas de ce qu'on laisse devant leur porte mourir les petits enfans.

Le plus petit des trois paraît le plus près de finir. Il est sans mouvement, il n'a plus la force de chasser les mouches collées au bord de ses paupières closes ; on dirait que son ventre a été vidé comme celui d'une bête à faire cuire ; et les os de son frêle bassin ont percé la peau, à force de traîner sur les pavés de la rue.

Allons, il faut déménager, pour laisser la place à ces sacs de grains que l'on apporte. Le plus grand se relève, prend tendrement à son cou le pauvre tout petit, emmène par la main le second qui peut marcher encore, et ils s'en vont, en silence.

Cependant les yeux du tout petit se sont un instant rouverts. Oh ! ce regard d'innocent martyr ! Tout ce qu'il exprime d'angoisse, de reproche, d'étonnement d'être si malheureux, si abandonné et de tant souffrir !... Mais ils se referment vite, les yeux mourans ; les mouches reviennent s'y coller, et la pauvre petite tête retombe sur l'épaule maigre de l'aîné qui l'emporte.

Un peu chancelant, mais sans une larme, sans un murmure, adorable de résignation et de dignité enfantine, il emmène ses frères, ce petit aîné qui se sent chef de famille. Puis, après avoir regardé s'il est assez loin pour ne plus gêner personne, il les recouche avec des précautions infinies, la tête sur les pierres, et s'étend aussi près d'eux.

Au carrefour central, où les plus belles rues viennent aboutir, le luxe si particulier de cette ville arrive à ses plus étranges effets. Roses jusqu'à l'extrême pointe, sortes de grands ifs roses à fleurs blanches, les pyramides des temples brahmaniques, qui se dressent dans le ciel de poussière, parmi des tourbillons d'oiseaux noirs. Rose et semée de fleurs blanches, la façade du palais du Roi, qui dépasserait en hauteur nos façades de cathédrales, et qui est la répétition, la superposition d'une centaine de kiosques pareils, ayant chacun les mêmes colonnades, les mêmes grillages, les mêmes petits dômes compliqués, — avec, tout en haut, des oriflammes aux couleurs du royaume, que le vent desséchant fait claquer dans l'air. Roses à bouquets blancs, les palais, les maisons, qui de tous côtés s'alignent en fuite vers les lointains poudreux des rues.

La foule est là plus parée de bijoux, plus animée, à ce carrefour, plus bruyante, dans toute la diversité de ses couleurs de fête. Plus nombreux aussi, les rôdeurs de la faim, — les pauvres petits enfans surtout, car au milieu de cette place on fait cuire en plein vent des gâteaux de riz, des galettes au sucre et au miel, et cela les attire ; on ne leur en donne pas, bien entendu, mais ils demeurent quand même, tout tremblans de faiblesse sur leurs petites jambes, et les yeux dilatés dans la fiévreuse convoitise des pâtisseries.

Du reste, elle augmente d'heure en heure, l'invasion des affamés ; c'est comme une marée funèbre, qui monterait de la campagne vers la ville, et les chemins dans la plaine sont jalonnés de ceux qui meurent avant d'arriver aux portes.

En face d'un marchand de bracelets, qui mange des crêpes toutes chaudes, une femme vient de s'arrêter suppliante, un spectre de femme, serrant sur ses mamelles sèches et sur ses os de poitrine un petit nourrisson-squelette. — Non, il ne donnera rien, le marchand, et même il dédaigne de regarder. — Alors elle s'affole, la mère au sein tari dont le petit va mourir, et ses dents se desserrent pour un long cri de louve. Elle est jeune et sans doute elle était jolie ; sa jeunesse s'indique encore sur ses joues ravagées : seize ans peut-être, c'est presque une enfant... Elle vient de comprendre à la fin que personne n'aura pitié et qu'elle est condamnée ; alors elle prolonge son cri sans espoir, par besoin de hurler, comme font les bêtes aux abois, — tandis que près d'elle passent tranquillement, de leur pas sourd, de

gros éléphans dodus, qui mangent à présent du fourrage venu de très loin et coûtant très cher.

Et, au-dessus de la clameur des foules, il y a la clameur des corbeaux, sur les toits et dans l'air assemblés par milliers. Cet éternel ensemble de croassemens qui, dans l'Inde, domine tous les autres bruits terrestres, s'enfle ici en *crescendo*, arrive à un vrai délire : les temps de famine, quand on commence à sentir partout l'odeur de la mort, sont des temps d'abondance et de joie pour les corbeaux, les vautours et les mouches.

Cependant les crocodiles du Roi vont prendre leur repas, au fond des jardins murés.

C'est tout un monde, ce palais du Roi, avec ses dépendances sans fin, ses écuries d'éléphans; et, pour arriver au lac artificiel où les crocodiles habitent, il faut franchir encore tant de hautes portes hérissées de fer, tant de cours grandes comme les cours du Louvre, bordées de farouches bâtimens aux fenêtres grillées — et aux murailles roses, il va sans dire, avec semis de fleurs blanches! Dans ces quartiers, il y a foule aujourd'hui, et on y fait des appels; c'est jour de solde pour les soldats, et ils attendent tous, un peu sauvages et souvent superbes, tenant des lances ou des étendards; on les paye en lourdes pièces d'autrefois, monnaies rondes en argent, ou monnaies en bronze de forme carrée.

Dans une salle de marbre, aux colonnes et aux arceaux ciselés, un vélum de velours pourpre est tendu sur un métier gigantesque, et une dizaine de brodeurs travaillent à le couvrir de fleurs d'or en haut-relief : une robe neuve, pour l'un des éléphans favoris.

Les jardins, à force de laborieux arrosage, sont encore à peu près verts, surprenans comme une oasis au milieu de ce pays brûlé ; d'ailleurs, vastes comme des parcs et tristement exquis entre leurs murailles crénelées de cinquante pieds de haut : des allées droites à la mode ancienne et pavées de marbre ; des cyprès, des palmiers, beaucoup de roses, et des petits bois d'orangers qui embaument l'air ; partout des fauteuils de marbre pour se reposer à l'ombre, des kiosques de marbre pour les danses de bayadères, et des bassins de marbre pour les bains princiers. Des paons, des singes, — et même, sous les orangers, des chacals en maraude montrant leur museau furtif.

Enfin, le grand étang, enfermé lui aussi dans de terribles

murs et à demi desséché par deux ou trois années sans pluie. Là, sur les vases, sommeillent les énormes crocodiles centenaires, semblables à des rochers ; mais un vieil homme tout blanc arrive et se met à chanter, sur les marches d'un escalier qui descend dans l'eau, à chanter, chanter, d'une voix claire de muezzin, avec de grands gestes de bras pour appeler. Alors ils s'éveillent, les crocodiles, d'abord lents et paresseux, bientôt effroyables de rapidité et de souplesse, et ils s'approchent à la hâte, nageant en compagnie de grosses tortues voraces qui ont comme eux entendu l'appel et veulent manger aussi. Tout cela vient former cercle au pied des marches où le vieillard se tient, assisté de deux serviteurs portant des corbeilles de viandes. Les gueules visqueuses et livides s'ouvrent, prêtes à engloutir, et on y jette des quartiers de chèvre, des gigots crus, des poumons, des entrailles.

Mais dehors, dans les rues, personne n'appelle, avec des chants de muezzin, les affamés pour leur donner la pâture. Les nouveaux venus ròdent encore, tendant la main, frappant leur ventre plat si quelqu'un les regarde ; les autres, qui ont perdu l'espoir d'un secours, gisent n'importe où, sous les pieds, parmi la foule et les chevaux.

Au croisement de deux avenues de palais et de temples roses, sur une de ces places qu'encombrent les marchands, les cavaliers, les femmes drapées de mousselines et couvertes d'anneaux d'or, un étranger, un Français, vient d'arrêter sa voiture, près d'un tas sinistre de décharnés qui ne bougent plus, et il s'est baissé pour mettre des pièces de monnaie dans leurs mains inertes.

Alors, soudainement, c'est comme la résurrection de toute une tribu de momies; les têtes se dressent de dessous les haillons qui couvraient les figures; les yeux regardent, puis les formes squelettales se remettent debout : « Quoi! on fait l'aumône! Il y a quelqu'un qui donne! On va pouvoir acheter à manger. » Le macabre réveil se propage en traînée subite jusqu'à d'autres tas qui gisaient plus loin, dissimulés derrière des promeneurs, derrière des piles d'étoffes ou des fourneaux de pâtissier. Et tout cela grouille, surgit et s'avance : masques de cadavres dont les lèvres recroquevillées laissent voir trop les dents, yeux caves aux paupières mangées par les mouches, ma-

melles qui pendent comme des sacs vides sur les cercles du thorax, ossatures qui se heurtent avec des bruits de morceaux de bois. Et l'étranger, en une minute, est entouré d'une ronde de cimetière, pressé, griffé par des mains déjà terreuses, aux grands ongles, qui cherchent à lui arracher son argent, — tandis que les pauvres yeux, au contraire, demandent pardon, remercient et supplient...

Et puis, silencieusement, cela s'effondre. Un des spectres, qui chancelait de faiblesse, s'est accroché au spectre voisin, qui a chancelé à son tour, et la chute s'est communiquée de proche en proche, sans un cri, sans une résistance, tous les épuisés se cramponnant les uns aux autres et tombant ensemble, comme de lamentables marionnettes, comme s'abattent des quilles, puis roulant dans la poussière, évanouis, et ne se relevant plus...

A cet instant, une musique s'approche et on perçoit un bourdonnement nouveau de la foule : c'est un cortège qui arrive, un cortège religieux annonçant une solennité pour demain dans les temples de Brahma. Alors, un des gardes chargés de faire faire place empoigne une vieille affamée qui, dans sa chute, les bras en croix, le visage dans la poussière, avait dépassé l'alignement permis, et il la rejette sur le trottoir, meurtrie et gémissante.

Voici donc le beau cortège qui passe. Un éléphant noir ouvre la marche, peinturluré d'or jusqu'au bout de la trompe; derrière vient la musique, au pas de procession, jouant, avec des musettes et des cuivres, un air lugubre en mode mineur.

Puis, quatre éléphans gris s'avancent de front, portant des éphèbes costumés en dieux, coiffés de hautes tiares de perles, qui lancent des poudres colorées et parfumées sur le peuple. Ils semblent lancer des nuages, tant ces poudres sont ténues et légères; leurs éléphans, qui en reçoivent de première main, en sont teintés bizarrement, l'un de violet, l'autre de jaune, l'autre de vert et l'autre de rouge. Ils lancent à pleine poignée, les sourians éphèbes, et la foule se colore à leur gré, robes, turbans et visages. Même des petits enfans à l'agonie, des petits squelettes de la famine, qui regardaient d'en bas, couchés sur le dos, reçoivent une charge de poudre rouge embaumée de santal; le geste de leurs mains affaiblies a été trop lent pour les préserver, et ils en ont plein les yeux.

C'est maintenant la brusque tombée du jour; le camaïeu

rose à bouquets blancs commence de pâlir partout à la fois, sous un ciel couleur de pervenche, tellement saturé de poussière que la lune argentée y paraît blême. Les tourbillons d'oiseaux noirs s'abattent ensemble pour dormir, sur les corniches des palais roses, ils s'alignent innombrables, pigeons et corbeaux, à se toucher, formant de longs cordons sombres. Mais des vautours et des aigles s'attardent en l'air et planent encore. Et les singes libres, qui habitent sur les maisons, se poursuivent, très agités à l'heure du couchage, hauts sur pattes et queue relevée, petites silhouettes étranges qui courent au bord des toits.

En bas, les larges chaussées se dépeuplent, — car les cités orientales ne connaissent point de vie nocturne.

Une des tigresses que l'on apprivoise et qui va rentrer au palais se coucher, bien repue, le bonnet de côté, et pour l'heure bonne personne, est assise au coin d'une rue sur son derrière, entre ses serviteurs assis de même, y compris celui qui toujours la tient par la queue. Ses yeux énigmatiques, d'un vert pâle de jade, fixent un groupe de petits enfans de la famine, qui halettent par terre, à deux pas d'elle.

Les marchands se hâtent de replier leurs étoffes multicolores, de ramasser dans des corbeilles leurs cuivres brillans, leurs plateaux et leurs vases. Ils regagnent leurs demeures, découvrant peu à peu les groupes de décharnés qui gisaient parmi leurs gais étalages. Ces derniers vont demeurer seuls; pendant la nuit, ils seront les maîtres du pavé.

Ils s'isolent, les groupes agonisans; autour d'eux, le vide se fait et les révèle plus nombreux. Bientôt on ne verra plus que leurs formes cadavériques et leurs guenilles, dont le sol restera jonché.

Hors des murs, dans la campagne désolée, tous les arbres sans vie se peuplent prodigieusement, à cette heure crépusculaire. Les aigles, les vautours ou les paons magnifiques s'y groupent par famille, formant des épaisseurs au milieu des branchages légers qui n'ont plus de feuilles; leurs cris du jour peu à peu s'apaisent, finissent en appels intermittens, de plus en plus espacés. Les voix geignantes des paons sont celles qui persistent le plus avant dans le soir, et bientôt les chacals lugubres commencent à y répondre

Dix heures : très tard pour cette ville où tout s'arrête presque

avec le jour. La campagne, alentour, est devenue infiniment silencieuse. Dans les lointains, on dirait du brouillard; mais c'est de la poussière encore, puisque tout est desséché. Sur le sol poudré à blanc, tombe la lumière blanche de la lune, et sur les arbres morts, sur les cactus couverts de cendre, avec le refroidissement soudain de la nuit, cela donne l'illusion de la neige et de l'hiver. Il va faire froid pour les petits mourans, qui sont tout nus à râler par terre.

En dedans des murs, c'est le silence comme au dehors. A part des musiques assourdies, qui se font çà et là au cœur des temples brahmaniques, on n'entend plus rien. Par les hauts escaliers de ces temples, que gardent des éléphans de pierre, montent ou descendent quelques derniers groupes en vêtemens blancs; ailleurs, plus personne, et les rues sont vides, — les longues rues droites, qui paraissent plus larges et plus immenses, sans passans ni cortèges. Dans le calme nocturne, la ville de camaïeu rose, rose encore sous le rayonnement lunaire, semble avoir agrandi le décor de ses palais et de ses miradors dentelés.

Mais, sur les chaussées, à côté de ces sacs de grains amoncelés par peur de la famine, et surveillés par des gardiens à bâtons, restent aux mêmes places les tas noirâtres, haletant sous des loques, les tas macabres, la foule effondrée des meurt-de-faim. On voit aussi, de distance en distance, des petites niches, des petites guérites de pierre qui, pendant le jour, disparaissaient dans la foule; chacune d'elles abrite un dieu, l'horrible Ganesa au visage d'éléphant, ou bien Çiva, prince de la Mort, et chaque idole a sa guirlande de fleurs, et aussi sa lanterne qui brûlera jusqu'au jour.

C'est presque informe et indéfinissable, ces tas couverts de haillons, qui font toutes ces taches noires dans le gris rose de la ville enchantée; mais il en sort de temps à autre une toux, un gémissement ou un râle; parfois aussi des os de bras se relèvent et s'agitent, secouent fiévreusement les guenilles, — ou bien ce sont des os de jambe, réunis par une grosse rotule saillante... Pour ceux-là qui sont par terre, qu'importe le jour bruyant, ou la nuit tranquille, ou le radieux matin, puisqu'il n'y a plus d'espérance, puisque personne n'aura pitié, puisqu'il faut rester où la tête alourdie est tombée, et attendre là, sur le même pavé, la grande crispation qui finira tout...

X. — TERRASSES POUR TENIR CONSEIL AU CLAIR DE LUNE

La pleine lune encore pâle, suspendue dans le ciel crépusculaire, n'a pas commencé d'épandre sa lumière morte sur le nouvel amas de ruines qui s'en va dévalant à mes pieds. Le soleil, bien qu'il ait disparu depuis une heure derrière les montagnes d'alentour, continue d'éclairer d'une lueur jaunissante. Et j'attends la nuit, seul, dans un lieu pompeux et farouche, au sommet des terrasses d'une ancienne demeure de rois, sorte d'immense nid d'aigle qui fut jadis empli de richesses, inabordable et redouté, mais qui est vide aujourd'hui, à la garde de quelques serviteurs, au milieu d'une grande ville abandonnée.

Je suis déjà très haut dans l'air; si je me penche sur les granits luxueusement ciselés qui servent de balustres à ces terrasses, je surplombe des abîmes, — au fond desquels gisent des débris de maisons, de temples, de mosquées, de splendeurs. Je suis très haut dans l'air, et cependant je suis dominé de tous côtés; les rochers qui portent ce palais s'abritent au centre d'un cirque de montagnes plus élevées encore, et, autour de moi, de grandes cimes en pierres rougeâtres, presque verticales, minces et comme tranchantes, sont couronnées de remparts qui suivent la ligne du faîte extrême, et dont les créneaux en dents de scie se découpent cruellement sur le ciel jaune. Cette muraille en l'air, bâtie à coups de blocs cyclopéens sur des pointes à peine accessibles, et enfermant un cercle de plusieurs lieues, est une de ces œuvres du passé dont l'audace et l'énormité nous confondent; tout cela monte trop haut, se tient debout avec trop de confiance, et donne un peu le vertige à regarder. Pour cette ville, depuis longtemps défunte, et pour ce palais de rois qui est sous mes pieds, on avait imaginé une clôture sans pareille, on avait transformé en forteresse toute la chaîne des sommets enveloppans. Et il n'y a qu'une seule coupée donnant accès dans le cirque défendu, une espèce de grande fissure naturelle, là-bas, par où l'on aperçoit les lointains d'un désert qui semble passé au feu.

Pour venir ici, je suis parti, au déclin du jour, de Jeypore, qui, depuis deux siècles (1), a remplacé comme capitale cette ville d'Amber, ces ruines dont me voici entouré.

(1) Jeypore fut fondée en 1728.

Je suis parti avec des guides et des chevaux mis à ma disposition par le Maharajah de la belle ville rose, — successeur des rois qui habitaient jadis ce palais d'Amber, ces terrasses où je viens de monter. J'avais hâte de sortir de cette Jeypore, d'échapper à son charme de féerie et à son horreur dantesque, hâte d'arriver dans la campagne, où au moins tout est fini et où c'est le silence de la mort.

Cependant, je savais quel passage de plus grande épouvante il me faudrait encore traverser aussitôt que j'aurais franchi les portes des remparts : quelque chose comme un champ de bataille longtemps après la déroute ; quelque chose comme une jonchée de cadavres longuement desséchés au soleil, mais des cadavres qu'on entendrait souffler, des cadavres qui remueraient, et qui parfois seraient capables de se lever, de me poursuivre, de m'attraper avec leurs pauvres mains terreuses, dans une soudaine exaltation de prière...

Et, en effet, j'ai trouvé tout cela qui m'attendait.

Dans le charnier, aujourd'hui, il y avait beaucoup de vieilles femmes, paquets de haillons et d'os, aïeules abandonnées, dont tous les descendans étaient morts, de faim sans doute, et qui s'étaient couchées là avec résignation pour laisser venir leur tour; elles ne demandaient rien, celles-là, elles ne bougeaient pas; seulement leurs yeux grands ouverts exprimaient l'infini morne de la désespérance, Et des corbeaux, au-dessus d'elles, perchés sur les branches des arbres morts, ne les perdaient pas de vue, *attendant qu'il fût l'heure.*

Mais il y avait surtout, et plus encore que les autres jours, des enfans. Oh! leurs petites figures, comme étonnées de tant de misère et d'abandon, qui vous regardaient d'en bas avec une expression d'appel!... On mettait pied à terre, on s'arrêtait aux plus décharnés, ne pouvant s'arrêter à tous, car ils étaient légion... Petites têtes affaiblies, petites têtes emmanchées sur de frêles squelettes qui ne pouvaient plus les porter; on les soulevait doucement, et elles retombaient, confiantes, dans vos mains, les têtes enfantines, en refermant les paupières, comme pour dormir là, sous votre protection. Parfois, on devinait bien que le secours offert arrivait trop tard; mais souvent aussi les innocens fantômes se remettaient debout, et avec la pièce de monnaie qu'on leur avait donnée, se traînaient chez les marchands de riz pour acheter à manger.

Mon Dieu! cela coûterait si peu de chose, ce qu'il faudrait à ces petits-là pour ne pas mourir (1)!

Au sortir de ces portes roses, deux lieues de ruines, avant d'arriver au vrai désert de la campagne; dans des jardins d'arbres morts, une suite interminable de coupoles, de temples, de kiosques en pierre ajourée, où n'habitent plus que des tribus de singes, des corbeaux et des vautours. — Et il en va de même aux environs de toutes les villes de ce pays; la terre, pleine de sépultures, y est encombrée toujours par le prodigieux déchet des civilisations antérieures.

Plus aucune trace de champs cultivés, il va sans dire, et, dans les villages infestés de mouches, plus personne.

Quand ensuite nous avons atteint la base des montagnes, la région des pierres rougeâtres, on eût dit qu'il y avait des braisiers partout; même à l'ombre, chaque bouffée du vent sec, chargé de poussière, causait une brûlure au visage. Pour végétation, par ici, plus rien autre que de grands cactus morts, restés debout; toutes les roches étaient hérissées de leurs bâtons épineux. Et mes deux guides chevauchaient le bouclier au flanc, la lance droite, tels autrefois des soldats de Bahadur ou d'Akbar.

Le soleil de cinq heures du soir éclaboussait nos yeux, lorsque enfin nous avons aperçu devant nous cette brèche étroite qui donne accès dans la vallée close d'Amber; une porte redoutable ferme l'unique passage, après lequel, tout de suite, l'ancienne capitale nous est apparue.

Par des rampes dallées, où nos chevaux glissaient, nous sommes montés au palais des rois, au palais de grès et de marbre qui trône orgueilleusement sur les rochers, commandant toutes les autres ruines.

D'abord, à l'entrée, à l'un des premiers tournans de la route ascendante, nous rencontrions un temple noir et sinistre, dont le sol est souillé d'éternelles taches de sang, et qui exhale une puanteur de bête morte, de vieille boucherie; au fond, dans une niche, réside la très horrifique Dourga, toute petite et presque informe, l'air d'un gnome malfaisant blotti sous les plis d'une loque rouge; et un tamtam aussi large qu'une tour est posé à ses pieds. — Là, depuis des siècles, on n'a cessé d'égorger chaque matin, dès l'aube, un bouc, au bruit du tamtam énorme, pour

(1) La nourriture frugale d'un Indien coûte à peu près trois sous par jour!

en offrir à la Déesse le sang tiède, dans un vase de bronze, et, sur un plateau, la tête cornue. Comment a-t-elle pu s'introduire dans le panthéon brahmanique, à titre d'épouse du dieu de la mort, la Dourga, la terrifiante Kali, si altérée de sang que, même en ce pays où, depuis des millénaires, il est défendu de tuer, on lui faisait naguère encore des sacrifices humains à cette place? D'où sort-elle, avec son manteau rouge, de quels temps antérieurs et de quelle nuit?...

A différens étages de la route, on a ouvert devant nous des portes de bronze, lourdement cloutées. Et puis nous avons quitté nos chevaux pour continuer à pied l'ascension, par des cours, des escaliers, des jardins.

Des salles en marbre, aux piliers trapus, décorées avec un goût minutieux et barbare; les voûtes, jadis patiemment revêtues de mosaïques en verroteries, en parcelles de miroir, y restent encore étincelantes par places, sous la moisissure et le salpêtre, comme des parois de cavernes à stalactites, et les portes en bois de santal sont incrustées d'ivoire. Des piscines, très haut perchées, recélant encore un peu d'eau précieuse; des bains creusés dans le roc, pour les dames du harem. Et, au centre de tout, un jardin suspendu, très muré, sur lequel s'ouvrent des appartemens sombres, qui furent ceux des princesses, des reines, de toutes les belles cloîtrées; des orangers de cent ans y embaumaient l'air, quand j'y suis passé tout à l'heure pour monter aux plus hautes terrasses; mais le vieux gardien se plaignait amèrement des singes, qui, paraît-il, s'y croient les maîtres aujourd'hui et ne se gênent point pour y cueillir toutes les oranges.

Maintenant donc, j'attends la nuit, seul, sur ces terrasses extrêmes: les rois les avaient fait construire et entourer de somptueux balustres pour y tenir des assemblées, y donner des audiences *au clair de lune*, et j'ai voulu connaître ce lieu *à son heure*, sous cette lune qui dans un instant rayonnera.

Le coucher des oiseaux, aigles, vautours, paons, tourterelles et martinets, vient de finir, et, dans le palais abandonné, cela laisse un redoublement de silence. Le soleil, qui m'était depuis longtemps caché par les si hautes montagnes, vient sans doute de s'éteindre, car, sur une esplanade au-dessous de moi, des gardiens, des musulmans, qui connaissent toujours avec précision

l'heure sainte du Moghreb, s'orientent à présent vers la Mecque et se prosternent pour la prière du soir.

En même temps, un bruit caverneux monte soudain jusqu'à moi, d'en bas, du sanctuaire ensanglanté : c'est aussi l'heure de la prière brahmanique, et le tamtam prélude, le tamtam de la déesse-gnome au manteau rouge.

Il prélude à grands coups sourds, et c'était le signal attendu pour une orgie de sons féroces ; des musettes gémissantes le suivent aussitôt, et des cymbales de fer, et une trompe, qui beugle tout le temps sur deux notes, en appel lugubre indéfiniment répété ; cela m'arrive comme de dessous terre ; cela s'enfle et se défigure en traversant, pour s'élever jusqu'aux terrasses, tant de salles superposées, qui sont vides et sonores. Et tout à coup, du haut de l'air, répond un carillon de cloches ; c'est un petit temple de Çiva qui sonne ainsi à pleine volée ; il est perché là-bas sur une des cimes coupantes qui m'entourent ; il est adossé à cette muraille aérienne dont les créneaux se profilent maintenant comme les dents d'un peigne noir, sur le jaune du ciel pâlissant.

Je ne prévoyais pas tant de bruit dans ces ruines ; mais, aux Indes, la désuétude des villes, le délabrement des sanctuaires n'arrêtent point le cours des rites sacrés : les dieux continuent d'être servis, même au milieu des régions les plus délaissées...

Depuis quelques minutes, je levais la tête vers le petit temple carillonnant. Et lorsque je jette ensuite les yeux à terre, je frémis presque en y reconnaissant mon ombre, très nette, très subitement dessinée ; d'instinct, je me retourne, comme pour voir si on ne vient pas d'allumer derrière moi, en surprise, quelque lampe de clarté étrange, ou si quelque projecteur électrique ne m'envoie pas ses rayons blêmes. — Mais non, c'est la grande lune ronde, la lune des audiences royales, que j'avais oubliée et qui déjà, sans transition, commence de remplir son office, tant le jour a vite fait de mourir, en ces climats. D'autres ombres, des ombres immobiles de choses, se sont au même moment précisées partout, alternant avec des lueurs spectrales. La lune, sur la terrasse des audiences lunaires, épand sa majesté blanche...

Je descendrai quand aura cessé la musique sauvage ; elle me gêne, cette musique-là, pour traverser seul à cette heure tant d'escaliers étroits, tant de couloirs, tant de salles dans ce

palais qui, la nuit, doit être livré aux singes et aux fantômes.

Et c'est très long, très long. Cela me laisse le temps de voir s'allumer toutes les étoiles.

Combien ce lieu est à la fois dominateur et secret! Et quels princes du rêve étaient ces souverains, pour avoir imaginé ici des *assemblées lunaires!*

Au bout d'une demi-heure cependant, les coups de tamtam s'apaisent et s'espacent, les beuglemens aussi de la trompe sacrée; cela se traîne, cela s'alanguit, — avec par instans des reprises désespérées, mais de plus en plus courtes; on dirait que cela agonise, — et cela meurt, comme d'épuisement. Le silence enfin revient, et, tout en bas, au fond de la vallée que remplissent les ruines d'Amber, on commence de distinguer la petite voix flûtée et lugubre des chacals.

Il n'y a pas de vraie obscurité, dans les escaliers et les salles du palais, quand je redescends. Tout y est imprégné de blancheurs de lune, de blancheurs bleuâtres; par les petites fenêtres dentelées, entrent les rayons d'argent, qui dessinent sur les dalles la découpure charmante des ogives, ou bien font revivre les mosaïques éteintes, sur des pans de murailles que l'on croirait ce soir semés de gemmes ou de gouttelettes d'eau. Et dans le jardin saturé de parfums de fleurs, les plus hautes branches des orangers, quand je passe, s'emplissent de mouvement et de bruit, au réveil éperdu des singes.

Devant les premières portes, en bas, où l'air semble tout à coup surchauffé après la quasi-fraîcheur des terrasses, mes guides m'attendent, déjà en selle et la lance au poing. Et nous repartons, en tranquille chevauchée nocturne, pour cette Jeypore que je quitterai définitivement demain matin. Je renonce à connaître la ville de Beckanire, où je comptais aller, à une centaine de lieues plus loin, mais où je sais à présent que l'horreur atteint son comble et que les rues sont pleines de morts. Non, j'en ai assez vu, hélas! et je rebrousse chemin vers les pays moins désolés où le voisinage de la mer de Bengale entretient encore la vie.

XI. — LA VILLE DE GRÈS AJOURÉ

Au pays de la famine, que je quitte pour regagner les bords du golfe de Bengale, ma dernière étape est dans la ville du roi

de Gwalior (1), la ville sculptée, la ville toute en dentelle blanche, célèbre dans l'Inde pour la magnificence et la fantaisie de ses ciselures sur pierre. C'est presque trop joli, tout ce qu'on voit, trop travaillé, trop ajouré ; on dirait des maisons de parade, qui seraient en fin cartonnage découpé à l'emporte-pièce ; mais elles sont en grès dur et leur luxe délicat n'est point fragile. Les milliers de petites colonnes, encadrant les porches festonnés ou les fenêtres frangées de stalactites, ont des chapiteaux qui imitent des feuillages, et des bases en forme de calice de fleur. Une quantité extravagante de loggias, de moucharabiehs, — toujours en ce grès des carrières voisines, — se superposent et débordent sur la rue. Au pays de Gwalior, si l'on veut faire un grillage de balcon, ou une persienne pour rendre les belles dames invisibles, on prend une grande plaque de grès, amincie comme une planche, et on y découpe des arabesques finement exquises ; une fois en l'air, cela ressemble à de frêles boiseries, ou même cela simule des légèretés de papier. Et tout est peint à la chaux, blanc comme neige, avec çà et là, sur les murailles, d'éclatantes peinturlures représentant des fleurs, des promenades d'éléphans, des cortèges de dieux.

Dès qu'on entre dans la ville féerique, le cauchemar de la famine est déjà presque oublié, malgré la désolation des campagnes, la désolation qui de jour en jour augmente et s'approche ; les gens sont riches, ici, pour acheter des graines ; les gens ont de l'eau encore pour entretenir les jardins, et on vend les roses roses à pleins paniers sur les places, pour les parfums ou les parures.

C'est une ville de Brahma, et cependant les turbans y règnent comme en pays de Mahomet ; — des turbans très particuliers, il est vrai, qui s'enroulent toujours sur une forme rigide et qui, suivant les castes et les situations, varient à l'infini. Les uns ressemblent à une conque marine, les autres à un chaperon Louis XI, à un escoffion, ou encore à un bicorne aux longues ailes relevées. Ils sont en soie écarlate, fleur de pêcher, aurore, jaune soufre ou vert céladon ; comme à Hyderabad, leurs nuances fraîches éclatent sur la blancheur des foules et la blancheur des rues. — Quant au signe de Çiva sur les fronts, il devient ici une sorte de papillon blanc, très soi-

(1) A environ 80 lieues dans l'est de Jeypore.

gneusement peint : deux ailes, éployées de chaque côté d'une boule rouge ; tandis que le signe fourchu de Vichnou demeure pareil à ce qu'il était dans le sud de l'Hindoustan.

C'est une ville de cavaliers, qui partout galopent, caracolent sur des bêtes fières, aux harnais dorés ; on y monte aussi beaucoup à éléphant, et les chameaux y processionnent en files nombreuses, et les mulets n'y font point défaut, non plus que les petits ânes, aux pelures grises tirant sur le rose.

Les voitures y sont de la plus diverse extravagance. Il y a les toutes petites, de louage, en cuivre étincelant, avec un toit aussi pointu qu'un dôme de pagode, qui vont comme collées à la croupe de leur cheval, et tout le temps assaillies de ruades. Il y a celles qui roulent avec une lenteur majestueuse, traînées par deux gros zébus indolens, qu'une barre de bronze maintient écartés à un mètre l'un de l'autre, de manière à encombrer toute la rue ; invariablement elles sont en forme d'avant de trirème, en forme d'éperon de navire très orné, mais d'éperon tout à fait aigu, sur lequel les voyageurs sont assis à la file et à califourchon. Les plus grandes enfin, à l'usage des belles qui font leur mystérieuse, ont la tournure d'un œuf de quelque oiseau monstre ; toutes rondes, et jalousement enveloppées d'étoffes rouges, elles se traînent aussi sans hâte ; par l'entre-bâillement d'une draperie, de temps en temps on en voit sortir un beau bras de chair ambrée, avec des cercles d'or, ou bien un pied nu, aux doigts chargés de bagues. Ensuite, il y a des litières de toutes les formes, sur lesquelles on promène de jeunes seigneurs en robe de soie orange ou de soie mauve, les yeux allongés à l'antimoine et les oreilles ornées de diamans ; ou bien de vieux nabahs sévèrement vêtus d'un fourreau en velours violet, en velours pourpre, sur lequel s'épand une barbe couleur de neige ou teinte en vermillon.

Et on se salue beaucoup, le long des jolies rues en dentelle, des jolies rues en *tulle* de pierre blanche, car on est très courtois, à Gwalior.

C'est assurément dans les hautes castes de ce pays que la beauté des races ariennes atteint son maximum de perfection et de finesse, en des pâleurs à peine plus bistrées que celles des Iraniens. Oh ! les admirables yeux, les presque trop régulières et exquises figures des promeneuses qui passent, en groupes

d'un coloris éclatant, drapées à la romaine dans des mousselines claires !

Comme on est loin, ici, de l'Inde des grandes palmes, des nudités de bronze et des longues chevelures épandues !

Ces mousselines du Radjpoutan, où l'on s'enveloppe de la tête aux pieds, ont des dessins savamment barbares; les couleurs y sont toujours jetées comme des taches, comme des cernes sans contours. Telle femme a choisi pour son voile du vert mousse semé de larges cernes roses; une autre, qui chemine en sa compagnie, est en jaune d'or taché de bleu lapis et de bleu turquoise, ou bien en lilas avec des marbrures jaune orange. La légèreté des tissus, les rayons de soleil qui traversent, la transparence des ombres, font jouer tout cela comme les feux du prisme. Et, parfois, au milieu de ces nuances de fleurs et de matin, passe une autre belle vêtue comme une fée de la nuit, apportant la surprise de voiles tout noirs, zébrés de longues raies d'argent.

L'amusement des couleurs prend une telle importance pour les gens de Gwalior, qu'il y a des rues entières où l'on ne s'occupe qu'à teindre les mousselines, à y semer des taches harmonieuses. Cela se fait en présence des passans, qui s'arrêtent pour regarder, pour exprimer leur avis. Et, quand une pièce est achevée, on l'étend sur les balcons ajourés, ou bien on la confie à deux enfans qui, la prenant chacun par un bout, s'en vont la promener au soleil pour qu'elle sèche. Le quartier des teinturiers a l'air en perpétuelle fête, avec toutes ces étoffes légères, jetées en velum sur les maisons, ou promenées à la main, flottant comme des banderoles.

On rencontre par la ville des cortèges de noce, qui s'avancent d'une allure lente, précédés par des tambourins et des musettes, le marié à cheval, et à l'abri d'un immense parasol que des serviteurs balancent au-dessus de sa tête. On rencontre des cortèges de mort, qui courent à toutes jambes, le cadavre ligoté empaqueté d'étoffes, secoué par le trot des gens qui le portent à l'épaule, et suivi d'une horde essoufflée qui hurle comme les chiens à la lune. Aux coins des rues, des fakirs, barbouillés de cendres, se tordent épileptiquement dans la poussière, et prient comme s'ils agonisaient. Sur la grande place du marché, entourée de temples et de kiosques en fines découpures, les femmes, aux voiles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, assaillent les

marchands de tapis, de soieries, de fruits, de galettes et de graines; on n'aperçoit nulle part ces horreurs cadavériques, toujours étalées chez nous, — poissons fétides, entrailles ou lambeaux de chair, — puisque le peuple de Brahma ne mange d'aucune chose ayant vécu; et ce qui se vend surtout, ce sont les roses roses, sans tige, apportées en monceaux, pour servir à composer des essences, ou simplement à faire des colliers.

Des portiques très blancs, surmontés de miradors en grès ajouré, donnent accès dans l'immense quartier royal : ce sont des palais, tout neigeux de blancheur et entourés de parterres de roses blanches, parmi de grands arbres languissans qui gardent en avril leurs teintes d'arrière-automne; ce sont des parcs solitaires, qui se dessèchent de jour en jour, sans que le roi ait le pouvoir de l'empêcher; ce sont des petits lacs, aujourd'hui taris, avec, sur les bords, des kiosques merveilleusement ciselés, où la cour venait prendre le frais, au temps où il y avait de la pluie, de l'eau et des feuillées épaisses.

Dans les allées quasi automnales où, à force de soins, les roses de bordure fleurissent encore, des paons se promènent, et des singes plaintifs, qui ont l'air de s'inquiéter de toute cette soif de la terre, de toute cette détresse envahissante.

Le roi de Gwalior, en ce moment, s'est retiré sur la cime des rochers voisins, pour essayer d'échapper à la fièvre qui le ronge. Je suis cependant autorisé de sa part à entrer, et les portes s'ouvrent.

Des salles meublées à l'européenne; des dorures, des brocarts, des lustres de Baccarat : on se croirait au Palais-Bourbon ou à l'Élysée. Mais, au milieu de ce luxe banal des appartemens, on sent quand même l'Inde, qui est là derrière les murs tendus de soie; on sent la mélancolie de ces parcs, effeuillés au printemps, et l'angoisse de ce pays qui souffre. Quant au jeune seigneur, qui m'a introduit là et qui me guide avec une grâce élégante, c'est un personnage de féerie, vêtu de blanc et coiffé d'un chaperon de soie rose : aux oreilles, des perles, et deux rangs de grosses émeraudes en collier. Comme visage, il rappelle ces princes invraisemblablement jolis, que représentaient les vieilles miniatures indiennes ou persanes : des yeux déjà trop grands, allongés par des fards, un nez trop fin, une trop soyeuse moustache noire, et trop de sang vermeil aux joues, formant tache rosée sous l'ambre transparent de la peau.

Les palais funéraires des anciens rois de Gwalior occupent, de l'autre côté de la ville, tout un silencieux quartier. Au milieu de jardins, ce sont des temples en grès ou en marbre, dont les pyramides ont forme de cyprès colossal, de grand if de cimetière.

De tous ces mausolées, qui dressent leurs tours pointues vers le ciel, le plus somptueux est celui où dort, depuis peu d'années, le précédent Maharajah. Le grès et le marbre blanc y sont travaillés avec magnificence, et, au fond, à la place très sacrée, est assise une vache en marbre noir, un des symboles les plus vénérés du brahmanisme. On vient à peine de le finir, ce tombeau royal, et déjà les oiseaux l'ont envahi. Hiboux, tourterelles et perruches nichent par tribus dans la pyramide, dont les escaliers sont semés de plumes vertes ou grises. La pyramide est très haute, et, du sommet, la ville, sous le tournoiement des corbeaux et des aigles, apparaît toute, avec ses maisons en dentelle, ses palais, ses jardins mourans, les grands ifs de pierre de ses temples. Ses environs, ainsi qu'il arrive toujours dans l'Inde, sont encombrés de ruines : anciens Gwalior, anciens quartiers, anciens palais, abandonnés au cours des siècles, à la suite de fantaisies ou de guerres. Un côté de l'horizon est occupé par une de ces citadelles de Titans comme on en construisait partout dans ces pays, aux âges héroïques, alors que les nobles peuples hindous, non encore domestiqués par l'étranger, vivaient d'une vie libre, belliqueuse et superbe : une lieue de remparts, de donjons et de vieux palais farouches, couronnent là-bas des rochers abrupts, de plus de cent mètres de haut. Enfin se déroulent les lointains extrêmes, d'une nuance de cendre et de feuille rousse ; et ces forêts mortes, ces jungles mortes, aperçues dans le recul effacé des derniers plans, jettent leur menace silencieuse à la ville encore insouciante et gaie, annoncent que la famine s'approche.

Sur un éléphant du roi, le dernier soir, et en compagnie d'un aimable personnage de la cour, j'ai fait ma promenade d'adieu dans la ville du grès ajouré, à l'heure moins chaude où les femmes aux mousselines peintes, aux mousselines argentées, prennent l'air sur les balcons précieux.

On reconnaissait mon compagnon et le costume des deux coureurs qui nous précédaient ; alors on saluait beaucoup.

Le long des rues étroites, le dos de l'énorme bête — un éléphant femelle, dans la soixante-quinzième année de sa vie, — nous mettait à la hauteur des premiers étages, à toucher les moucharabiehs délicats, les galeries sculptées où rêvaient les belles, et toutes s'inclinaient en portant les deux mains au front.

A un carrefour, des nattes avaient été tendues pour enclore, jusqu'à hauteur d'homme, une partie de la place; mais nous passions assez haut montés pour voir par-dessus la fermeture légère. Et c'était une fête de mariage que l'on avait ainsi installée dans la rue, devant la maison des époux, jugée trop petite; quantité de jeunes femmes très parées, aux voiles pailletés d'or, se tenaient là assises en cercle pour écouter des musiciens et des chanteurs.

Sur la place du marché, que de saluts! Les humbles marchands et les pauvres se courbaient en révérences profondes. Les beaux cavaliers se bornaient à un signe de tête, chacun retenant son cheval — que toujours un éléphant terrorise — et qui ruait ou se cabrait, chavirant des mannequins de roses. Même des troupes de bébés, même d'adorables petites filles de cinq ou six ans, aux yeux très peints, s'arrêtaient pour porter gravement les mains au front, et leur gentil salut comique nous arrivait de tout en bas, de presque dessous notre bête monstre, — qui du reste posait ses pieds l'un devant l'autre avec des précautions maternelles, pour ne pas leur faire de mal.

Et je me rappelle, au tournant d'une rue à peine assez large, où nos flancs rasaient les murs, une secousse, un brusque arrêt: la tête d'un autre éléphant plus énorme encore, un mâle avec de longs ivoires, apparaissait, arrivant en sens inverse, juste en face de nous... Une minute d'indécision! Vraiment on eût dit qu'ils se consultaient avec courtoisie, les deux colosses, — d'ailleurs commensaux dans les mêmes écuries royales et devant beaucoup se connaître. L'autre, enfin, fit trente pas en arrière, entra à reculons dans une cour, et nous passâmes, frôlés par sa trompe.

XII. — LA MONTAGNE DES ROIS

L'heure méridienne approche, resplendissante et morne, sur les désolations de l'Inde. Calmement, l'éléphant monte; par une rampe, taillée en des proportions surhumaines, il s'élève au

flanc d'une montagne encombrée de ruines, qui est comme une immense nécropole de dieux, de temples et de palais.

En montant, il zigzague sur la route, pour rendre l'ascension plus douce; toute sa masse dandinante me berce d'ondulations molles, et chacun de ses pas donne le sentiment de sa lourdeur de colosse, par l'écrasis de poussière qui se fait sous son pied large. Cependant sa marche feutrée est à peine bruyante et, dans le silence absolu des entours, on n'entend guère que le son grave des deux cloches d'argent pendues à ses côtés, qui sonnent un carillon mélancolique, à intervalle mineur. Parfois aussi un grand fouettement de plumes, dans l'air immobile et chaud : un vautour, un aigle passe.

La montée est raide, au flanc des roches verticales. Du côté du vide, un mur épais et bas, aux créneaux de forteresse, se découpe sur les lointains grisâtres, estompés de poussière et d'éblouissemens de soleil. Du côté de la montagne, on est dominé par des choses cyclopéennes ; cent mètres de granit à pic, avec un couronnement de châteaux, de donjons comme les hommes de nos jours n'oseraient ni ne pourraient plus en construire ; en levant la tête, on aperçoit, sur une longueur infinie, ces prodigieux palais des anciens âges, en style inconnu, qui, depuis des siècles, tout au bord de l'abîme, se tiennent debout sans vertige, avec leurs guérites surplombantes et leurs miradors. Par-dessus la forteresse naturelle qu'était déjà cette montagne, des dynasties de rois dont nous n'imaginons plus l'existence ont fait pendant plus de mille ans entasser les blocs sur les blocs pour se créer là-haut d'imprenables repaires. Vraiment les manoirs et châteaux forts de nos petits hobereaux d'Occident font sourire, à côté de ces ruines écrasantes dont l'Inde est partout surchargée.

L'éléphant monte lourdement, au carillon de ses deux cloches monotones et douces. Le soleil vertical dessine sous lui son ombre ballottante et reproduit en noir par terre le balancement de sa trompe. Deux hommes, qui par étiquette nous précèdent, grimpent comme en somnolence, tenant en main de longues cannes de parade à pomme argentée. Des portes, à différentes altitudes, coupent ce chemin, par lequel nous nous élevons avec une lenteur orientale ; il va sans dire, ce sont de terribles portes, surmontées de donjons à meurtrières ; et des soldats de Gwalior les gardent, sans doute parce que leur roi habite en ce moment

là-haut, parmi les débris du passé grandiose. Les lointains élargissent autour de nous leur cercle vague; la nuance des arbres desséchés s'y fond en grisaille, sous l'espèce de brouillard de cendre suspendu dans l'air; l'horizon gris se perd dans le ciel gris, saturé de poussière étincelante, et les grands oiseaux de proie se lassent de tourbillonner depuis le matin au-dessus de tout cela, qui sent la soif, l'épuisement et la mort.

Une réverbération torride émane des rochers; il n'y a aucun souffle dans l'atmosphère; voici que les oiseaux mêmes s'endorment, vaincus par la torpeur méridienne; aigles et vautours replient leurs ailes, se posent et nous regardent passer. L'allure de l'éléphant engourdit l'esprit peu à peu, comme un continuel bercement de gondole; les yeux se ferment éblouis, et, bientôt, au milieu de cet ensemble de choses grises, où le rouge même des granits s'atténue sous la poussière des années sans eau, je ne perçois plus guère que les premiers plans, les objets qui éclatent devant moi tout proches. C'est d'abord un turban doré, une nuque brune, un dos drapé de blanc, une petite lance acérée : le cornac hindou, accroupi à la Bouddha sur le front de la bête et tenant en main l'arme directrice. Ensuite c'est un peu du drap écarlate de la têtière, et ce sont les deux gigantesques oreilles roses, tigrées de noir, qui s'agitent en continuel mouvement d'éventail, pour écarter les taons et les mouches.

Il monte, l'éléphant, infatigable, docile et calme, meurtrissant la route sous ses pieds lourds. A côté de lui, au flanc des roches, de gros blocs arrondis, qui déjà lui ressemblaient, ont été plus ou moins retaillés à son image, par des hommes d'on ne sait quelle époque perdue dans la nuit; de vagues bas-reliefs représentent des trompes, des têtes à longues défenses, ou parfois des croupes, à peine dégagées de la masse primitive. Il y a aussi maintenant des inscriptions en plusieurs langues disparues, et beaucoup de dieux sculptés à même la montagne, dans des niches, — œuvres des Pals ou des Jaïnas, qui furent les premiers habitans de ce lieu formidable.

En bas, dans la plaine brûlante, sous l'espèce de buée de cendre qui flotte, les ruines de l'ancien Gwalior commencent de se découvrir; et aussi les blancheurs du nouveau, — que les Indiens appellent dédaigneusement Lachkar (le campement), — ses grands ifs de pierre, les tours de ses temples brahmaniques. Il est midi. Du feu blanc descend sur nos têtes, les granits sur-

chauffés ont un rayonnement de fournaise. Aigles, vautours et corbeaux dorment, hébétés de silence et de chaleur.

Et, montant toujours, nous arrivons au pied de ces palais terrifians, qui sont assis au bord du vide et qui prolongent en hauteur la crête de la montagne. Les façades à tourelles ont une magnificence incomparable, bâties dans toute leur étendue par assises régulières, en monstrueux blocs toujours égaux, et ornées d'une profusion de mosaïques, en émail bleu, vert et or, représentant toutes sortes de personnages et de bêtes. C'étaient jadis les demeures des puissans rois de Gwalior, qui, jusqu'au XVIe siècle, vécurent là perchés, et inaccessibles.

Une dernière porte colossale, revêtue d'émaux bleu-de-lapis, que gardent encore des soldats du Maharajah, nous donne enfin accès sur ce plateau du sommet qui a presque une lieue de long; qui est entièrement entouré de remparts; qui est réputé la position la plus imprenable de toute l'Inde occidentale; qui depuis les temps historiques n'a cessé d'être un objet de convoitise pour les rois guerriers; qui a vu d'étonnantes batailles; dont l'histoire emplirait des volumes, — et qui n'est plus qu'une haute solitude couverte de palais, de tombeaux, de temples et d'idoles de toutes les civilisations et de tous les âges. Nulle part dans notre Europe on ne trouverait un lieu qui puisse lui être comparé, un si tragique musée des grandeurs disparues.

Devant le premier palais orné d'émail, qui est aussi le moins farouchement archaïque et le moins détruit, l'éléphant s'agenouille, nous mettons pied à terre, et nous entrons.

Il a cinq cents ans à peine, celui-ci; mais ses soubassemens cyclopéens datent des rois Pals, dont la dynastie fut régnante à Gwalior depuis le IIIe siècle jusqu'au Xe siècle de notre ère. Des salles trapues, formidables, plafonnées en blocs de granit. Le silence particulier des ruines, une pénombre subite et, pour nous qui venons du brûlant dehors, un peu de fraîcheur. Il ne reste du luxe d'autrefois que la profusion des sculptures et les merveilleux émaux des murailles, représentant des bêtes ailées, des phénix, des paons, aux plumes vertes ou bleues, d'un coloris éclatant et inaltérable dont le secret est perdu. La vision du monde extérieur ne pénétrait dans ce palais qu'à travers des plaques de granit, scellées dans la maçonnerie et percées de petits trous : telles étaient les fenêtres où venaient rêver les belles captives, et où sans doute les rois s'installaient pour observer les

nuages, les lointains de la plaine, les armées, les batailles. Toute la façade qui regarde l'abîme, — et qui n'a pas moins de cent pieds de haut sur trois cents pieds de long, — toutes les salles, toutes les chambres, solides comme des casemates, ne respirent que par ces plaques ajourées, qui ne pouvaient s'ouvrir ni pour la fuite, ni pour le suicide, ni pour l'amour; qui sont oppressantes plus que les barreaux de fer de nos prisons. Et partout, sous les dalles, des escaliers sournois descendent dans des caves, des souterrains, des oubliettes; on ne sait jusqu'à quelle profondeur la montagne est creusée de puits perdus et de galeries noires.

D'autres palais, à côté de celui-là, se succèdent, de plus en plus barbares. L'un, construit en blocs plus lourds encore, et qui date des rois Pals. Un autre qui est du temps des Jaïnas, presque informe aujourd'hui et confondu avec le rocher, n'ayant que de toutes petites fenêtres percées en triangle, comme des meurtrières.

Ailleurs, ce grand plateau fortifié est couvert de temples dont la diversité seule raconterait toutes les phases du brahmanisme; il est percé de citernes, en cas de siège, assez grandes pour approvisionner indéfiniment des milliers d'hommes; il est tout planté de statues et de tombeaux.

Dans un temple Jaïna. dont les dieux furent mutilés jadis par les soldats du Grand-Mogol, je m'arrête à songer, à comparer avec les monumens religieux de notre antiquité chrétienne... nos églises, même les plus belles, sont faites de petites pierres inégales, collées au ciment. Ici au contraire, les blocs énormes, choisis et tous réguliers, ajustés, emboîtés les uns dans les autres avec une précision d'horlogerie, tiennent d'eux-mêmes par leur exactitude et par leur masse, forment un ensemble presque éternel...

Maintenant j'ai repris place, avec mes Indiens, sur le dos de la bête lente et berceuse, et, au son des mêmes cloches argentines, avec la même tranquillité, nous redescendons par l'autre versant de la montagne, dans un gouffre de rochers rouges qui bientôt jettent sur nos têtes un peu d'ombre. Nous croisons des cavaliers qui montaient, mais dont les chevaux se cabrent et s'affolent, et un dromadaire qui fait brusque volte-face, en laissant tomber sa charge: même en ce pays de l'éléphant, il est

peu d'animaux qui s'habituent à passer près de lui sans terreur.

Cette gorge, par laquelle nous descendons, est peuplée de géans de pierre (1); elle est la demeure des colosses des Tirthankars, taillés à même la montagne, debout ou assis, dans des niches, dans des cavernes. Il en est de vingt pieds de haut, complètement nus et presque obscènes dans les détails de leur nudité. D'un côté à l'autre de la vallée, ils se regardent, et nous cheminons au milieu d'eux.

Mais l'armée iconoclaste du Grand-Mogol est passée, au XVIe siècle, par cette route, entre les mêmes personnages, brisant à ceux-ci la tête, à ceux-là le sexe ou les mains, et tous sont mutilés (2).

Il nous semble à présent en apercevoir de nouveaux, là-bas, à travers la chaude poussière dont tout le pays s'embrume... Dans d'autres vallées, qui se découvrent devant nous, dans d'autres rochers, la peuplade immobile se continue ; nous ne la voyons pas finir. Il y a comme de la cendre en suspens dans l'air, et toujours, partout, des éblouissemens de soleil ; la chaleur nous endort, et aussi le tranquille carillon de nos deux cloches ; à mesure que nous descendons, tout se voile de plus en plus, et c'est en demi-sommeil que nous continuons notre marche oscillante, au milieu des géans, dont la notion peu à peu se déforme dans notre esprit...

PIERRE LOTI.

(1) Les plus grandes de ces statues sont celles de Parvasnath et celle du Tirthankar Adinath, fondateur de la religion Jaïna; elles ne remontent guère au delà du XVe siècle.

(2) Mutilations ordonnées par l'empereur Babar, en 1527.

AUGUSTIN COCHIN

SON ACTION SOCIALE ET RELIGIEUSE

Est-ce le moment de parler d'un homme dont il semble que les événemens aient pris à tâche de confondre les efforts et de démentir les espérances? Qui, plus qu'Augustin Cochin, a eu foi pendant le dernier siècle aux conquêtes de la liberté? Qui a cru, plus que lui, à l'apaisement des luttes de classes par le progrès social et économique; au triomphe définitif des idées de tolérance, de justice et de bonté? Qui a travaillé avec plus d'ardeur à faire cesser les malentendus dont souffrent l'Église catholique et la société contemporaine, à réaliser entre elles une solide alliance dans le respect mutuel de leurs droits? A quel point la déception est profonde, il serait vain de le démontrer, quand on constate que la notion même de la liberté se perd au milieu de nous, et qu'elle est remplacée par d'incessans appels à la force. L'antagonisme aigu, le réveil d'un fanatisme brutal, la haine croissante, la guerre religieuse rallumée, l'amour du bien-être et de la fortune substitué à tout idéal, voilà ce qu'est devenu le rêve d'autrefois.

Et cependant, loin qu'il y ait une sorte d'ironie à choisir le moment où tant de nobles causes semblent près de succomber pour parler d'un de ceux qui les ont défendues avec le plus de vaillance, nous croyons, au contraire, plus opportun que jamais

de ramener l'attention publique vers les hommes de la trempe d'Augustin Cochin, et de faire entendre, en évoquant leur souvenir, des paroles d'espérance, l'affirmation d'une foi invincible dans la liberté. Cochin était de ceux dont l'exemple nous fait croire au bien, et, comme il l'a dit lui-même, « dès que l'on croit au bien, on en devient capable. »

I

Je n'entreprends pas ici une étude biographique : cette étude a été faite par un illustre écrivain (1). Tout mon dessein est de faire connaître la vie de Cochin sous ses principaux aspects, dans les idées maîtresses qui la dirigèrent.

Il faut bien le constater : dans la génération nouvelle, beaucoup n'ont entendu d'Augustin Cochin que le nom; et encore leur est-il connu surtout par les héritiers qui le portent si brillamment aujourd'hui. On sait trop peu de chose de ce qu'a été cet homme vraiment moderne, pénétré du sens exact de la démocratie, désireux de la servir, amoureux à la fois de l'Évangile et de la liberté, et demeuré en même temps, par sa croyance et sa vie, un catholique des premiers âges.

Sans doute, l'éclat extérieur a manqué à l'existence d'Augustin Cochin. Les dramatiques événemens de ce temps ne l'ont pas mis en lumière comme d'autres. Il n'a pas connu la popularité bruyante, l'orgueil des premiers rôles. Par une singulière fatalité, il semble que les grandes charges publiques se soient dérobées devant ce bon Français, si bien préparé à les remplir, et qui en était plus digne que tout autre ; ou bien, quand elles allaient le chercher, quand le pays réclamait ses services, il mourait à quarante-huit ans, ayant, longtemps avant sa mort, dit adieu à la gloire, — non au devoir, — et s'étant résigné volontiers « à faire du bien au lieu de faire de l'effet. » La carrière publique de Cochin tient en quelques lignes. Né en 1824, à Paris, il se fait inscrire, après de brillantes études, au barreau de la capitale sans exercer la profession d'avocat. Bientôt, il est maire du Xe arrondissement, membre de l'Institut, administrateur d'importantes sociétés industrielles, — des Compagnies du chemin de fer d'Orléans et des glaces de Saint-Gobain, notamment,

(1) *Augustin Cochin*, par le comte de Falloux, de l'Académie française. Librairie Didier, 1875.

— et il meurt en 1872, après avoir été appelé à administrer le département ou siège l'Assemblée nationale.

Je ne sache pas qu'aucune vie offre un exemple plus frappant de ce que peut l'influence du milieu et des traditions, ni fasse ressortir d'une façon plus saisissante la réalité des phénomènes d'atavisme. Depuis l'ancêtre qui fut échevin de Paris sous saint Louis, et dont presque tous les descendans exercèrent des charges municipales, la vieille bourgeoisie parisienne revit tout entière en Cochin, cette bourgeoisie à laquelle il appartenait par le sang : religieuse, raisonneuse, laborieuse, indépendante, avec ses volontés fortes et persévérantes, son sens pratique et sa bonne humeur.

De son grand-oncle, l'avocat Cochin, celui que le barreau du XVIIIe siècle avait surnommé le grand Cochin, il avait la souplesse, la largeur, la lucidité d'esprit, l'abondance de ressources; il le rappelait par la flamme, par l'accent communicatif de son éloquence et jusque par le son flatteur de sa voix. D'autres aïeux, fondateurs d'écoles, d'asiles, d'hôpitaux, il tenait l'esprit de charité, de dévouement, de sacrifice, et cette douceur patiente qui est la plénitude de la force. Enfin, tous les traits caractéristiques de la physionomie morale de son père se retrouvaient en lui : l'amour désintéressé du travail et du progrès, une hardiesse réelle, quoique sans témérité dans les aspirations; le goût des réformes, la confiance dans la liberté, l'esprit de modération et de tolérance.

Ceux qui l'ont connu ont pu constater à quel point il se révélait dans son extérieur, et combien se trahissaient vite ses qualités : la gravité et l'enjouement, la bonne grâce et la fermeté, la douceur et la décision, la distinction et la modestie. Sur son visage aux traits virils, au front puissant, encadré par une chevelure d'un blond clair, se lisait l'habitude de la réflexion; ordinairement méditatif, il était prompt à s'animer; le rayonnement de ses yeux bleus profonds et questionneurs avait une vivacité singulière ; il semblait toujours que ses lèvres fines, spirituelles, allaient se montrer railleuses : elles s'ouvraient pour un sourire dont l'exquise bonté complétait celle du regard. De toute sa personne se dégageait un charme irrésistible, je ne sais quoi de cordial et de captivant. L'effort personnel, l'éducation, la haute culture développèrent tous ces dons naturels. Cochin trouva dans la sollicitude du vénérable abbé Senac, aumônier de

Rollin, et avant tout dans la direction éclairée de son père, à la fois un stimulant et l'appui le plus précieux. Avocat à la Cour de cassation, maire du XIIIe arrondissement, député de Paris, si absorbé que fût M. Cochin père par ses travaux multiples, par les initiatives fécondes qu'il sut prendre dans le domaine des institutions scolaires et charitables, il suivait attentivement les progrès de son fils, dont il était le confident et l'ami.

Préoccupation devenue trop rare, M. Cochin entendait que son fils se préparât, d'abord par une culture générale, ensuite par des études spéciales, par des voyages, par des observations recueillies à l'étranger, à remplir dignement les hautes fonctions de la vie publique. Il était de ceux qui pensent que, chez un grand peuple, et là particulièrement où prévalent des courans démocratiques et égalitaires, il doit se former librement une élite capable d'administrer le pays. Il pensait que les hommes d'État ne s'improvisent pas, et il comprenait la démocratie comme l'entendait, aux États-Unis, l'illustre Jefferson lorsqu'il montrait en elle le meilleur moyen de conduire au pouvoir les supériorités naturelles. Il ne vit malheureusement pas l'application de ce programme; mais il en avait pénétré l'esprit de son fils. Augustin Cochin alliait à une éducation littéraire très complète la connaissance des sciences naturelles et physiques. Docteur en droit, il possédait à fond la législation et l'économie politique. L'usage familier des langues étrangères lui permettait de tirer profit de tous ses voyages, d'apprendre à connaître le monde et la politique de son temps, d'étudier et de comparer les conditions industrielles, les finances des diverses nations. Mais le problème qui l'intéressa de meilleure heure et le plus profondément fut celui de l'éducation. Il avait eu occasion de l'approfondir en prenant part à un concours institué par l'Académie des sciences morales et politiques sur les doctrines de Pestalozzi (1). Peut-être dut-il à la fréquentation de ce philosophe une de ses idées maîtresses, la conviction que la solution de toutes les questions vitales dépend de l'éducation, et que celle-ci a pour point de départ, pour fondement essentiel, la famille, le foyer domestique.

Lui-même, toutefois, fut de bonne heure privé du moyen de formation qu'il appréciait le plus. Sa mère était morte lorsqu'il

(1) Son mémoire fut couronné par l'Académie.

n'avait que trois ans, et il perdit son père en 1841, au moment où il se réjouissait de pouvoir le soulager dans ses travaux. Il restait, à vingt ans, abandonné à sa propre et unique responsabilité. Avec un sang-froid et une énergie extraordinaires, il sut organiser sa vie et, — chose rare dans un si jeune homme, — l'orienter d'une manière définitive. Une maturité précoce lui permettait de se gouverner lui-même et de tenir déjà ses yeux fixés sur le but auquel devaient tendre ses efforts.

Dans l'isolement où il se trouvait, son oncle, M. Benoist d'Azy, lui fut d'un grand secours. Mais sa consolation véritable, sa ressource suprême, ce fut l'action. Il a été par excellence l'homme d'action. Croyant, enthousiaste, confiant, épris de l'idéal le plus élevé, et, malgré ses tristesses prématurées, envisageant la vie dans ce qu'elle a de beau, dans les grandes choses qu'elle permet d'accomplir pour Dieu, pour son pays, pour ses semblables, ayant une haute idée du métier d'homme et, plus encore, du rôle du chrétien, il se lança dans l'action à corps perdu, justifiant dans toute sa conduite ce qu'il devait dire plus tard et qui caractérise si bien cet esprit ouvert, cette âme épanouie : « J'aime la vie, la gaîté, la science, la liberté. » Un champ indéfini s'ouvrait devant son ardente activité, car il était né avec deux passions au cœur : l'amour de l'homme qui travaille et l'amour de l'homme qui souffre.

II

La connaissance des problèmes qui se rattachent à la condition des ouvriers dans la société contemporaine a été le constant objet et comme le point central des études de Cochin. Il ne s'est pas borné à les approfondir dans des ouvrages spéciaux, dans les écrits de Le Play, notamment, dont il était le disciple ; mêlé de près à la direction de grandes industries, il a vécu au milieu des ouvriers, et, quand il lui est arrivé de parler d'eux, il l'a fait en homme du métier, avec l'expérience du professionnel. Cochin n'avait pas seulement l'amour, il avait le respect du travailleur. Il s'inclinait devant la noblesse du travail et s'étonnait que l'on ne considérât pas comme un devoir pressant de s'occuper de ceux qui, à peu d'exceptions près, constituent la grande famille humaine. Ne sortons-nous pas tous, en effet, de souches de travailleurs? « Une loi mystérieuse ne conduit-elle et ne reconduit-

elle pas au travail tous les hommes, après qu'ils ont traversé pendant quelques générations la richesse, comme une région fortunée vers laquelle ils aspirent tous et où ils se perdent? » Quand ce n'est pas un soldat, c'est un laboureur, un artisan qui ont été les aïeux des plus illustres familles.

D'un autre côté, il ne pouvait sans s'émouvoir constater à quel point, depuis des siècles, sur le sol de notre patrie, le travailleur a été trompé par les vaines promesses des meneurs et des utopistes; comment, après tant de révolutions censément faites pour lui et qui tournent toujours contre lui, il demeure en définitive, selon l'énergique expression populaire, un homme de peine. Mais était-ce une raison pour séparer sa condition de celle des autres classes sociales, comme si les gains et les pertes, les risques et les périls, les progrès et les défauts de tous les membres d'une nation ne se mêlaient pas, ne se correspondaient pas? Rien ne semblait plus dangereux à Cochin que d'opposer sans cesse les intérêts et les droits des ouvriers à ceux des autres citoyens. Il y voyait autant de provocations à la division, à la haine, et une façon de refaire par en bas la classe des privilégiés. Ce n'était pas, bien entendu, qu'il se refusât à admettre l'existence de maux spéciaux, inhérens à l'organisation nouvelle de l'industrie dans la société contemporaine, tels que l'isolement moral de l'ouvrier, les agglomérations factices, loin de la saine vie des champs, la destruction du foyer, l'instabilité, le paupérisme; mais il comprenait que, si ces maux particuliers appellent des remèdes particuliers, cependant il existe au-dessus de tout le reste une vie générale de la société, à laquelle tous ses membres participent, en sorte que les progrès de la condition ouvrière dépendent premièrement des progrès communs de la société prise dans son ensemble.

Décidé à se garder de la théorie pure, Cochin se mit de bonne heure en contact direct avec les ouvriers. D'une initiative hardie, il fonde pour eux, dès l'âge de dix-neuf ans, dans le faubourg Saint-Jacques, une société de secours mutuels dont il reste président jusqu'à sa mort. Sa porte leur est toujours ouverte; il se fait leur conseiller; il les aide à résoudre leurs difficultés et même à placer leurs économies. Mais il s'impose aussi le devoir d'étudier très méthodiquement tout ce qui se rattache à leur existence : salaire, habitation, nourriture, vêtement. Il ne faut pas oublier que ce fut lui qui, à l'Exposition de 1855, or-

ganisa sous le nom de galerie d'Économie domestique une section spéciale destinée aux objets à bon marché, utiles au bien-être physique et au développement intellectuel des classes laborieuses. Le fait était absolument nouveau. On vit pendant des mois cet esprit délicat et raffiné s'attacher à cette spécialité sans éclat, n'ayant pas de préoccupation plus vive que de mettre en lumière tout ce qui constitue l'humble vie de l'ouvrier. Il poursuit le même but aux Expositions de 1862 à Londres, de 1867 à Paris. Mais ces généreuses initiatives, il trouve moyen de les exercer sur un terrain bien autrement vaste et important, quand il est devenu maire d'un des arrondissemens de Paris et administrateur de grandes compagnies industrielles. L'énumération serait longue de tout ce qu'il a entrepris et réalisé d'utile de 1855 à 1867 pour améliorer les habitations ouvrières, pour propager les caisses d'épargne, la pratique des assurances, en un mot, tout ce qui peut permettre au travailleur d'accéder au capital et lui faciliter le libre exercice de ses facultés, de son énergie physique et morale. Pour le dire en passant, on lui doit certainement la création des caisses d'épargne postales. Mais c'est dans les mesures prises en faveur des ouvriers par les compagnies des chemins de fer d'Orléans et des glaces de Saint-Gobain que s'est manifestée surtout son intervention. On peut mesurer à quel point elle a été féconde, en constatant que les résultats qu'elle a obtenus non seulement subsistent encore, mais se sont fortifiés et généralisés. Son activité s'est étendue à toute une série de mesures ou de créations : logemens, restaurans, magasins de vêtemens, sociétés coopératives, écoles ménagères, écoles du soir, cercles, bibliothèques, chambres garnies pour les jeunes gens, voilà quelques-unes des créations, nouvelles en ce temps-là, qui excitaient la curiosité parisienne et attiraient, il m'en souvient, nombre de visiteurs.

Personne n'a, je le crois, plus attentivement médité que Cochin sur les solutions que comporte ce que l'on a appelé le problème ouvrier. Il n'estimait pas possible de le résoudre sans le concours simultané des quatre facteurs suivans : l'ouvrier, le patron, l'État, la religion.

C'est de l'effort individuel qu'avec raison il faisait avant tout dépendre l'amélioration du sort de l'ouvrier. Si, en effet, la destinée du travailleur est à la merci de bien des influences diverses, rien ne saurait le dispenser d'être laborieux et prévoyant. Le

rôle de l'effort collectif, c'est-à-dire de l'association, est immense, sans doute, et nécessaire; mais l'association elle-même repose sur l'effort particulier, elle ne vaut que par ceux qui la composent et la dirigent. Elle n'est qu'un instrument; c'est toujours à l'individu qu'il appartient de s'en servir. Tout dépendra donc de la formation intellectuelle et morale de l'ouvrier, c'est-à-dire de la bonne organisation de la famille, de l'éducation. C'est à cette conclusion que Cochin est sans cesse ramené.

Il croyait à l'avenir de l'association libre, non obligatoire, et elle lui semblait, — à condition bien entendu, de ne pas devenir un instrument politique, un organe de combat, — destinée à transformer, en partie, le prolétariat, notamment en supprimant les intermédiaires, au moins dans les grandes villes. Mais il ne considérait pas le salariat lui-même comme un obstacle à l'ascension pacifique du prolétariat vers la propriété industrielle ou commerciale, et assez d'exemples lui donnaient raison : 80 pour 100 des patrons ont commencé par être ouvriers. Peut-être même Cochin se serait-il mis en garde contre certain engouement qui s'est emparé aujourd'hui des esprits, et qui fait que l'on attribue à la mutualité le secret de toutes les solutions, et comme une vertu magique, perdant trop facilement de vue que tout réside dans la valeur des sociétaires.

A l'époque où vivait Cochin, le mot de patronage ne sonnait pas aussi mal qu'aujourd'hui à l'oreille d'une démocratie ombrageuse. Des incitations de toutes sortes n'avaient pas encore amené l'ouvrier à prendre, dans certaines régions, le patron en méfiance; mais on commençait déjà à dire que l'ouvrier, plus instruit, plus éclairé, ayant part à la souveraineté publique par le droit de vote, avait de moins en moins besoin de tutelle et que l'émancipation politique devait avoir pour corollaire l'émancipation économique. Dans l'opinion de Cochin, le rôle du patron n'avait, malgré tout, rien perdu de son utilité. Il estimait que, là où le patron est non pas hostile, mais seulement indifférent, l'amélioration sérieuse du sort des ouvriers est rendue très difficile; que les lois qui leur sont le plus favorables peuvent être compromises dans l'application quotidienne; que la contrainte est insuffisante; que le bon vouloir est nécessaire. Et l'on ne devait pas oublier, selon lui, que, sur bien des points du pays, les patrons ont pris l'initiative de presque toutes les réformes qui constituent l'inventaire de l'économie sociale; que tous les

jours, au point de vue de l'installation matérielle, au point de vue de l'hygiène, leur sollicitude est précieuse; qu'il n'est pas indifférent d'avoir ou de n'avoir pas des ateliers inondés d'air et de lumière, avec tout un ensemble de facilités, de conditions spéciales, qui sauvegardent mieux la vie de famille, rendent l'existence plus commode, plus saine, plus gaie. Il eût déploré de voir l'action du patron étouffée entre le syndicat et l'intervention de l'État, toujours persuadé que, dans l'intérêt de l'ouvrier, le but pratique à poursuivre est de combiner, par une alliance féconde, le principe de l'association avec le patronage librement offert et librement accepté. Avec tous les esprits sensés, Cochin admettait que l'État garde ici une mission à remplir; que son intervention est légitime, nécessaire, quand il s'agit de préserver l'ouvrier des abus du régime industriel, de défendre sa santé, de protéger la faiblesse de la femme et de l'enfant contre la cupidité, contre l'inhumanité de certains patrons, oublieux de leurs devoirs. Tout n'est pas dit, évidemment, quand on a prêché à l'ouvrier la résignation, le courage pour supporter la misère et les inégalités sociales, ni quand on a fait appel à l'esprit de justice, à l'intelligence pratique des patrons. Il y a des mesures qui doivent être placées sous la sauvegarde des pouvoirs publics; une législation protectrice à édicter, à maintenir, à compléter. Cochin accordait même, — c'est le duc de Broglie qui en a fait la remarque — « qu'en forçant les heureux de ce monde, ne fût-ce que par intérêt bien entendu, à songer un peu plus à ceux qui souffrent à côté d'eux, et un peu moins à leurs propres jouissances, la démocratie obtient parfois de leur égoïsme ce que l'Évangile réclame vainement de leur conscience. »

Mais, en dehors de sa mission de protection et d'encouragement, l'intervention de l'État rencontrait en lui un adversaire résolu. Il s'élevait avec force contre la tendance qui porte de plus en plus à faire appel à la contrainte sous toutes les formes, à changer toutes les obligations morales en obligations légales. Il s'élevait contre la proclamation de ces prétendus droits, comme il les appelait : droit au travail, à la pension de retraite, qui n'engendrent que des fainéans; et il les envisageait comme devant, dans l'avenir, tuer l'initiative, détruire tous les ressorts qui font un pays riche et prospère et, partant, une classe ouvrière aisée. A la question des retraites ouvrières, en particulier, il ne voyait de solution que dans la liberté, dans le concours

d'institutions volontaires et libres, comme celles dont la Belgique a donné l'exemple.

Quant au quatrième facteur appelé à résoudre le problème social, c'est-à-dire la religion, les faits à eux seuls et l'état d'esprit de la classe ouvrière suffisaient, d'après Cochin, pour en justifier la nécessité. Depuis cinquante ans, les ouvriers sont devenus plus libres, plus instruits, plus puissans; ils ont bénéficié des découvertes, des progrès de la science, de plus de justice dans les lois, d'un mouvement généreux; ils vivent dans une société fondée sur l'égalité et la liberté. Or, ils deviennent, à mesure que ces progrès s'accomplissent, plus aigris, plus mécontens, plus menaçans à l'égard des autres classes; le fardeau, depuis qu'il est moins lourd, leur paraît plus pesant; ils ne le supportent qu'avec colère. D'où viennent cette contradiction, ce trouble, cette absence de sécurité? C'est qu'il y a dans le problème ouvrier, comme le disait avec tant de justesse Jules Simon, avant tout un mal moral, et que ce sont les âmes qu'il faut guérir. Or, il n'est qu'une seule puissance au monde qui possède le secret d'agir efficacement sur les âmes, de les pacifier, de refréner les appétits, de réveiller les consciences; et cette puissance, elle vient des enseignemens de l'Évangile. Seul, le christianisme peut atténuer les conséquences d'un régime économique fondé sur le facile avancement des forts, et sur le mépris ou l'oubli indifférent des faibles, des petits, des vaincus de la vie. Je me souviens d'un fait qui m'a singulièrement frappé, à ce sujet, lors de l'Exposition universelle de 1867, à Paris. Appelé à l'honneur de diriger les enquêtes du jury spécial du nouvel ordre de récompenses, institué pour mettre en lumière les établissemens et les localités agricoles et industrielles, où règnent, au degré le plus éminent, le bien-être et l'harmonie sociale, j'ai eu entre les mains, examiné, annoté des milliers de dossiers venus de tous les points du monde. Or, je puis affirmer que je n'ai, à vrai dire, pas rencontré de milieux réunissant ces conditions là où le sentiment chrétien n'existait pas, et que j'en arrivais presque invariablement à cette conclusion, devenue banale tant elle a été souvent formulée, qu'un progrès de bien-être dépend d'un progrès moral, et qu'un progrès moral dépend d'un progrès religieux (1).

(1) Dans une conférence faite à la mairie du VIIIe arrondissement de Paris, en 1868, sous la présidence d'Augustin Cochin, j'ai exposé les résultats de cette

Le programme de Cochin, approprié à son époque, a-t-il perdu aujourd'hui son actualité? Je ne le pense pas; je crois, au contraire, que les généreux esprits dont le zèle s'inspire à la même source, et qui, sous le nom de démocrates-chrétiens, se dévouent à la classe ouvrière, n'ont pas eu beaucoup à innover. Cochin eût applaudi certainement à leur ardent désir de servir l'ouvrier, sous quelque nom que ce désir se produise; il eût applaudi à leur courage, à leur activité. Mais peut-être, avec son esprit si juste, si avisé, leur eût-il signalé certains périls. De tout temps, l'on a risqué d'aigrir davantage l'ouvrier, en ne mettant en lumière que ses souffrances, les torts dont il a à se plaindre, les injustices sociales, de même que l'on s'expose à lui donner des illusions, à le conduire à de graves mécomptes, en allant trop loin dans la voie des promesses, en exagérant ce que peuvent l'État, la loi. Le danger ne serait pas moindre, dans un temps surtout où les idées jacobines ont repris faveur, de frayer la voie au socialisme révolutionnaire, de familiariser l'opinion avec son succès, de faire tomber les méfiances, les craintes dont il était à bon droit l'objet. Le nombre est de plus en plus grand aujourd'hui des esprits qui considèrent qu'aimer l'ouvrier, se rapprocher de lui, panser ses plaies, le défendre contre une exploitation cupide, travailler à obtenir une meilleure répartition des avantages sociaux, c'est le socialisme. A ce compte, tous les cœurs généreux lui appartiendraient. Mais Cochin voyait tout autre chose dans le socialisme : il y voyait avant tout la suppression de la propriété individuelle. Absolument chimériques dans leur application, les doctrines socialistes ne lui semblaient que trop définies et trop positives dans les haines qu'elles inspirent, et il estimait qu'avec le parti de la destruction violente, aucune transaction n'était possible, aucune coquetterie inoffensive. Au fond, comme il l'a écrit, l'homme et la société ne se nourrissent que de cinq ou six grosses vérités, que l'on peut appeler le pain, la chair et le vin des nations. Lorsque l'homme a dit : « Mon Dieu, ma femme, mes enfans, mes parens, ma maison, il a nommé les principaux biens dont il lui soit donné de jouir en cette vie. » Or, ce sont ces biens, la religion, la famille, la propriété que détruit le socialisme, et en retour desquels il ne promet que de fallacieuses compensations. Les démocrates-chrétiens ne peuvent

enquête sous ce titre : *De la condition de l'ouvrier dans la société contemporaine.*

avoir et n'ont rien de commun avec une école révolutionnaire et athée. Ils sont, au contraire, trop près de l'Évangile pour ne pas entrer dans la plupart des vues de Cochin, pour ne pas chercher, par des méthodes qui se rapprochent de la sienne, à améliorer le sort des travailleurs et à défendre efficacement leur cause.

III

Des deux passions qui s'étaient emparées du cœur de Cochin, je serais embarrassé pour dire quelle était la plus forte, ou son amour pour l'homme qui travaille, ou son amour pour l'homme qui souffre. Il apportait dans ses rapports avec les pauvres quelque chose d'autre que son respect pour l'ouvrier : un sentiment indéfinissable, composé à la fois de délicatesse, de pitié, de tendresse; une crainte extrême d'humilier, de montrer un air protecteur. Consolateur incomparable, il savait entrer dans toutes les tristesses, écouter les plaintes avec une patience sans bornes, trouver le mot qui réconforte. La grande œuvre charitable d'Ozanam l'avait séduit dès ses jeunes années. A peine sorti du collège, il établit la conférence de Saint-Vincent-de-Paul du faubourg Saint-Jacques, et il en est élu président. A partir de ce moment, sa vie devient un véritable apostolat. Il appartient à tout ce qui souffre. Il choisit un jour de la semaine, le vendredi, pour recevoir les pauvres, et il demeure fidèle jusqu'à sa mort à cette coutume. « Dieu sait, a écrit son fils, Henry Cochin, à travers quelle foule de solliciteurs il lui fallait démêler une misère réelle et honnête; il s'y trompait souvent, mais ne s'en repentait pas. Je revois encore l'antichambre remplie de ces visiteurs mystérieux dont mon père ne parlait jamais (1). »

L'effort de sa charité prend toutes les formes. Il assure, en 1855, l'installation des Petites Sœurs des Pauvres et de leurs 180 vieillards dans la maison qu'elles occupent avenue de Breteuil; il trouve des patronages; il recueille les fonds nécessaires. En 1858, il facilite aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu la création d'un établissement pour les petits incurables, rue Lecourbe, et comble ainsi une grave lacune en offrant un asile à des malheureux qui ne peuvent en trouver ni à l'école, ni à l'atelier, ni

(1) Henry Cochin, Préface des *Espérances chrétiennes*.

même à l'hôpital. Il s'occupe de la fondation d'une maison de convalescence pour les pauvres aux environs de Paris, d'un hôpital pour les enfans phtisiques dans le Midi; il assure le bénéfice du séjour de Berck-sur-Mer aux enfans pauvres. Avec le vénérable M. Meignan, il établit pour la jeunesse ouvrière le cercle Montparnasse, qui a été le point de départ de toutes les créations de ce genre en France. Partout, en un mot, dès qu'il s'agit d'instituer une œuvre utile, on retrouve son ingénieuse et infatigable activité. Elle se déploie, en particulier, dans tout ce qui touche au bureau de bienfaisance du Xe arrondissement, qu'il présidait comme maire; il sait recruter, multiplier les concours sans distinction d'opinions, susciter les dons, rechercher et adopter les meilleurs modes d'assistance, assurer la distribution intelligente des secours, dresser la statistique de la misère, veiller aux mesures d'hygiène et de salubrité. Aussi discret qu'infatigable, il ne donne son nom à aucune des œuvres qu'il fonde.

Mais, il faut le reconnaître, Cochin a eu la précieuse fortune d'être initié à la pratique de la charité par deux maîtres incomparables, M. de Melun et la sœur Rosalie ; « car, si la charité est bien plus qu'une science, si elle est une vertu, — comme il le dit très justement, — la manière d'exercer la charité est une science et touche à une infinité de questions qu'il n'est pas prudent d'ignorer. »

M. de Melun, dont le nom ne devrait être prononcé qu'avec un sentiment de respect et de reconnaissance, est un des hommes de ce temps auxquels les malheureux sont le plus redevables. C'est à son initiative, à son zèle persévérant, qu'il faut rapporter l'origine de la plupart des mesures législatives qui ont eu pour objet d'organiser l'assistance, de remédier à la misère, de même qu'il a participé, et le plus souvent d'une manière prépondérante, à presque toutes les grandes œuvres dont la charité privée a doté notre pays dans la seconde moitié du siècle dernier. Sa carrière parlementaire n'a pas été longue, et l'on est émerveillé de sa fécondité. Le nom de M. de Melun est resté attaché aux lois sur l'assistance votées en 1850; aux lois sur les logemens insalubres, sur les caisses de retraites, sur les sociétés de secours mutuels, sur l'éducation et le patronage des jeunes détenus, aussi bien qu'aux mesures projetées alors relativement aux hôpitaux, aux secours à domicile, au service médical dans les

campagnes, à l'apprentissage, au travail des femmes et des enfans dans les manufactures.

Quant à la sœur Rosalie, cette humble fille de saint Vincent de Paul, qui a passé cinquante ans dans l'obscure maison dont elle était supérieure, rue de l'Épée-de-Bois, près de la rue Mouffetard, toute son ambition était de se montrer la servante de Jésus-Christ et des pauvres ; elle a été vraiment l'incarnation vivante de la charité dans Paris au XIXe siècle. Une sorte de célébrité l'a poursuivie malgré elle. Sa petite salle d'audience était assiégée à toute heure, non seulement par des misérables, mais par les heureux ou les soi-disant heureux du siècle. Quelques-uns, sans doute, y étaient amenés par la curiosité, et d'autres par le désir de rendre hommage à la sainteté du dévouement ; mais presque tous y venaient chercher un appui, un conseil, un réconfort. Remarquée et visitée par les souverains eux-mêmes, par les hommes les plus illustres de ce temps, elle était adorée de la multitude, au point qu'elle garda toute son autorité dans les heures les plus sanglantes de la Révolution de 1848. Dieu sait le nombre de pauvres qu'elle a vêtus, consolés, nourris ! Il les faut compter par milliers. Dieu sait que de courages elle a relevés, que de généreuses actions et de dons magnifiques elle a suscités ; que de blessures, si je l'ose dire, elle a fermées, en y apposant la douce main du Christ !

Ce sont ses leçons qui ont instruit Cochin. C'est d'elle qu'il a appris combien le secours matériel est insuffisant, corrompt même et dégrade, s'il est donné mal à propos ou séparé de l'action moralisante ; combien toute réforme de l'âme profite au corps ; combien l'extinction de la misère dépend de l'extinction du vice. « Enlevez à un homme un vice, disait-elle souvent, vous écartez de lui une cause de ruine ; à mesure que vous lui donnez une vertu, vous lui ôtez une chance de misère. » Elle lui enseigna encore dans quel large esprit la charité doit être pratiquée, sans demander aux institutions de bienfaisance leur extrait de baptême ; sans considérer la couleur du drapeau politique de leur fondateur ; sans hésiter jamais à s'associer, pour faire le bien, avec des hommes dont on reste séparé sur beaucoup de points, avec l'unique souci de faire sortir de chaque bonne volonté tout ce qui est en elle. Sœur Rosalie encore lui enseigna comment l'on parle aux malheureux le langage qu'ils ont besoin d'entendre et, par-dessus tout, combien est profitable,

pour ne pas dire nécessaire, le contact direct avec les pauvres. Il a senti auprès d'elle toute l'étendue des devoirs qui incombent aux favorisés de la fortune, et à quel point sont coupables ou insensés ceux qui se dispensent de payer la rançon de leur condition privilégiée, ou qui s'imaginent pouvoir l'acquitter sans aucun effort personnel, sans s'imposer de sacrifice. C'est sans doute au retour d'un de ses entretiens avec elle, et encore tout enflammé en constatant dans le monde la folie des dépenses inutiles, l'oubli de la souffrance d'autrui, qu'il écrivait, comme pour soulager son indignation, les lignes suivantes, apostrophe sanglante jetée aux cœurs endurcis par la prospérité :

« Qu'est-ce qu'on donne en comparaison de ce qu'on garde, et quand donc la générosité va-t-elle jusqu'à se priver? Quel abus de se faire remplacer et de ne pas voir le champ de bataille de la vie! Qui donc visite les pauvres et entre un peu avant dans leur histoire? Vous ne savez rien, si vous n'avez pas vu en tous lieux, à la ville, aux champs, l'escalier noir, la chambre sale, le petit carreau de papier, la paillasse infecte, le haillon sans nom, la poussière, la nudité. Et vous le voyez au jour, au soleil, la porte ouverte, quand l'homme est dehors et qu'un peu de feu cuit un peu de soupe. Mais la nuit, le soir, par la neige, la pluie, la lueur de la chandelle, quand les enfans tremblent et que le père se tait, sous le toit, sur la paille et sans lendemain! Vous ne connaissez pas la voisine qui jure, le créancier qui menace, le boulanger qui refuse, la maladie qui entre et le sein tari.

« Connaissez-vous le vieux pauvre qui se refroidit peu à peu près de son tison, sous ses guenilles sans forme? Connaissez-vous le brutal qui s'alourdit, et surtout la femme pauvre, tantôt un ange, tantôt une sauvage sans décence et sans bonté? Et les étrangers emprisonnés par leur langage, fuyant la pitié et détestés? Les connaissez-vous? Et la plaie qui saigne et les cheveux malpropres? Savez-vous que ces gens ne mangent jamais de viande, jamais?

« Oh! si je dis ces choses, c'est pour ajouter que nul sentiment humain ne peut donner le désir d'entrer là ni l'amour de ces êtres dégradés, et qu'on n'aime la face hideuse du pauvre que seulement quand on voit la face radieuse du Christ (1). »

(1) Notes inédites.

Les occasions n'ont pas manqué à Cochin de professer en public les principes et les conclusions de ses doctrines, en matière d'assistance. Il l'a fait notamment, avec beaucoup d'éclat, au Congrès de bienfaisance tenu à Londres, en 1862, sous la présidence du vénérable lord Shaftesbury. Son programme a été souvent formulé depuis : aider avant tous ceux qui s'aident ; s'attacher à distinguer les divers élémens dont se compose la foule des misérables, afin d'appliquer à chacun le remède qui convient ; se garder avec soin de tout ce qui pourrait encourager les familles à déserter les devoirs qui leur incombent, à se décharger sur l'État de leurs enfans, de leurs malades, de leurs vieillards ; distribuer les secours autant que possible dans la famille même, dont le lien ne se relâche que trop ; développer dans la plus large mesure possible l'emploi des moyens préventifs, la moralité, l'instruction, l'épargne, les assurances ; empêcher les familles de tomber dans la misère héréditaire. Il précisait avec beaucoup de netteté le rôle, la mission des deux assistances publique et privée, estimant que le rôle principal de la première est de parer aux défaillances de la seconde, mais que l'action vraiment efficace, féconde, reste l'apanage de celle-ci ; que l'assistance privée doit être secondée, stimulée, subventionnée par l'État ; que l'État cependant garde son droit de surveillance, et qu'il a pour mission directe de créer, d'entretenir certains établissemens ayant un caractère d'utilité générale, comme ceux qui sont, par exemple, destinés aux aliénés ou bien aux aveugles. On retrouve ici encore l'aversion de Cochin pour les monopoles, pour un monopole surtout capable de fermer toutes les issues par où la charité privée tenterait de se faire jour ; sa crainte des empiétemens de l'État, des confiscations, de la bureaucratie coûteuse et stérile, de la charité purement légale ; on y retrouve, disons-le, sa confiance dans la liberté et l'initiative privée.

Mais les misères dont le spectacle frappait ses yeux n'étaient pas les seules à l'émouvoir, à le porter vers l'action. Si lointaine qu'elle fût, la plainte de la souffrance humaine arrivait à son oreille ; il semblait qu'il fût toujours aux écoutes, prêt à vibrer au cri de toute créature opprimée. Ainsi, la plaie de l'esclavage faisait saigner son cœur. Il s'étonnait qu'elle pût subsister encore et s'indignait en particulier de rencontrer un tel fléau dans la grande République américaine, pour laquelle il

s'était laissé aller à un enthousiasme qui passait un peu la mesure : « Qu'une nation illustre, chrétienne, généreuse, éclairée, qui possède des orateurs, des poètes, des historiens, contienne, tolère, justifie, autorise des hommes qui achètent des hommes, des pères qui vendent leurs enfans, des magistrats qui chassent aux esclaves, des femmes qui ne servent qu'à reproduire des enfans qui seront vendus; des mœurs qu'aurait flétries, des lois qu'aurait réprouvées l'antiquité païenne, ah ! je ne crois pas qu'on rencontre dans l'histoire un démenti plus douloureux infligé à la sagesse humaine, et un mécompte plus dur imposé à de généreuses espérances. »

Sa campagne contre l'esclavage ressemble à une véritable croisade : il se multiplie, écrit, parle, remue la presse ; se met en rapport, au nom du comité anti-esclavagiste, dont il est le secrétaire, avec les abolitionnistes de tous les pays; agit auprès des gouvernemens, et d'une façon particulièrement pressante auprès de l'empereur du Brésil. Ses deux volumes sur l'abolition de l'esclavage, composés à la suite d'une véritable enquête sur les colonies du monde entier, constituent une œuvre magistrale.

Il lui avait semblé qu'en présence d'un fléau comme l'esclavage la voix la plus humble devait faire entendre sa protestation. Il était, du reste, pénétré de la conviction que le bon droit l'emporte toujours à la longue, et que les campagnes entreprises contre l'injustice finissent nécessairement par triompher. Il avait pitié à la fois des opprimés et des oppresseurs, — oui, des oppresseurs, pour le mal qu'ils se font à eux-mêmes. Il ne croyait pas qu'on pût séparer l'idée du christianisme de celle d'une pareille croisade. « On n'a pas, disait-il, aboli l'esclavage avant lui; on ne l'abolit pas en dehors de lui, on ne l'abolira pas sans lui. » L'intervention si persévérante de Cochin a certainement porté ses fruits, et on peut à juste titre lui attribuer une part importante dans l'abolition de l'esclavage au Brésil.

Au fond, dans toutes les luttes auxquelles il s'est associé, ou dont il a eu l'initiative, c'est toujours, on le voit, la liberté qui est en cause et qui fait l'objet de ses efforts. Nous le pourrions constater une fois de plus, si nous suivions la campagne qu'il mena avec ses amis pour renverser le monopole universitaire et conquérir la liberté de l'enseignement. Mais c'est la période la plus connue de sa vie. La part qu'il a prise à la

préparation de la loi de 1850 a été rappelée bien des fois et, plus que jamais, en présence des événemens actuels. On sait que la merveilleuse activité qu'il avait déployée au service des travailleurs et des pauvres, il l'avait portée dans ces luttes mémorables. Aussi est-ce de son exemple que s'inspirent, en ce moment, tout ce qui reste à la liberté de défenseurs résolus. Il semble qu'il suffirait de lui trouver beaucoup d'imitateurs comme ceux qui portent aujourd'hui son nom, pour conduire à bien la campagne nouvelle qu'il faut, hélas! recommencer, alors que l'on s'était accoutumé à considérer comme au-dessus de toute atteinte les résultats d'une victoire si laborieusement achetée, et qui consacrait un droit primordial.

IV

Pour servir les causes auxquelles il s'était dévoué, Cochin disposait de deux armes puissantes : la plume et la parole. On le doit compter parmi les bons écrivains de ce temps. Cependant, il n'a fait paraître qu'un seul grand ouvrage, ses deux volumes sur l'esclavage, qui lui ont ouvert les portes de l'Institut. Les *Espérances chrétiennes* sont restées inachevées. Son tort a été de ne prendre aucun souci de sa réputation littéraire. Il se fût amèrement reproché de négliger la moindre occasion d'être utile pour rendre plus parfait un écrit sorti de sa main et obéir à ce qu'il appelait un vain souci de gloriole littéraire. Il a, en prodigue, dépensé des trésors dans ses conférences, dans des articles de revues, de journaux. Quelques-unes de ces conférences et certaines études économiques et sociales ont été réunies; elles forment deux volumes. On en ferait je ne sais combien, si on réunissait ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, du *Correspondant*, du *Français*, des *Annales de la Charité*, sans parler de ses lettres, qui seront publiées, ni des notes ou fragmens encore inédits.

Dans les conférences de 1869, dont les plus remarquables sont des portraits d'Abraham Lincoln, d'Ulysse Grant, de Henry Longfellow, ou nous font connaître la Philosophie d'un grand seigneur écossais, la Vie de village en Angleterre, le *Récit d'une sœur*, il se rencontre des pages exquises de forme et à la fois d'une singulière richesse d'idées. Clair, abondant en images saisissantes, d'un tour original, ayant le secret de porter toujours

en haut la pensée, Cochin excelle à s'emparer de l'attention des lecteurs, comme de celle des auditeurs, soit qu'il traite des poésies de Longfellow ou de la condition de l'ouvrier français, soit qu'il étudie les institutions de prévoyance, ou la réforme sociale, soit encore qu'il décrive les spectacles qui s'offraient à ses yeux, au cours de ses voyages.

Il possédait à un haut degré le sentiment de la nature. Sa correspondance abonde en descriptions, dont la couleur, le pittoresque, l'inattendu, sont d'un charme achevé. Quel tableau, par exemple, que celui qu'il trace, en traversant, en 1863, l'Italie centrale, de ces plages de Porto d'Anzio « où la nature, l'histoire, la vie présente s'unissent, à ses yeux, pour composer un spectacle unique : la nature fournissant les couleurs, l'azur du ciel, les rayons du soleil, l'aspect changeant de la mer, la sombre ceinture des falaises entremêlées de riantes villas; l'histoire ressuscitant les plus anciens souvenirs de la Rome païenne, les Volsques, Antium, Néron, sa naissance, les ruines de son palais avancé dans la mer, l'Apollon découvert dans ces ruines, le triomphe de l'Église sur l'Empire; et, sur cette scène, décorée de tant de splendeurs naturelles, agrandie par tant de réminiscences historiques, au déclin du jour, des groupes animés, remuans, pleins de joie : ici, des enfans; là, des pêcheurs avec leurs filets; à l'horizon, les zouaves pontificaux faisant retentir les clairons, pendant que leur drapeau flotte sur les tentes de leur camp; au centre enfin de tous les regards, le Pape, revêtu de sa soutane blanche avec son chapeau rouge à franges d'or, marchant gaiement au bord des flots, suivi et entouré de la foule, comme l'était autrefois son maître sur la rive lointaine des lacs de Judée! »

Cochin avait un culte pour la poésie; aussi lui arrivait-il de sentir et d'écrire en poète. On en peut juger en lisant ses pages sur Longfellow, ce poète tendre et viril, dont la sensibilité mêlée de force révèle une inspiration si chrétienne : « La poésie, écrivait-il (1), ne nous charme que parce qu'elle rend plus aimable ce qui peut être aimé, plus admirable ce qui doit être admiré, plus sensible ce qui doit être senti. C'est la prose vulgaire qui a tort. L'enthousiasme a raison : Dieu, amour, gaieté, courage, lutte, ardeur, larmes, fidélité, merveilles de l'âme, splendeurs

(1) *Conférences et Lectures*, 1877. Librairie Perrin.

de la nature, tous ces mots sont les mots vrais, les mots sacrés de la vie. Les effacer, c'est remplacer la réalité par un rêve, et la chimère est du côté de ceux qui nient. » Et, dans ces quelques lignes tirées des *Espérances chrétiennes*, quelle profondeur, quelle délicatesse et quelle poésie à la fois! « En vain, la science et la force, unissant leurs mains, rayent le nom de Jésus-Christ dans les lois, l'effacent des livres, le grattent sur le front des monumens. Peine perdue! Au coin des sentiers fleuris, au fond des mansardes, sur les tombes silencieuses, deux bâtons mis en croix parlent toujours de lui! »

On a souvent comparé son éloquence à celle de Thiers. On l'appelait « le Thiers catholique. » Il avait de lui la clarté, la belle ordonnance; mais il possédait en plus l'élévation, l'originalité; une voix, un geste qui, à eux seuls, commençaient de persuader. Par un rare privilège, son éloquence s'adaptait comme spontanément aux auditoires les plus variés : ouvriers, jeunes gens, lettrés, mondains; et elle abordait avec le même bonheur les sujets les plus différens. Il s'en fallait pourtant qu'il ne fût qu'un artiste habile à prendre des rôles successifs. L'art, chez lui (si c'en est un), consistait « à donner de l'intérêt aux questions les plus arides, par la hauteur des principes auxquels il les rattachait et à faciliter l'accès des plus hautes par la grâce familière de l'expression. Sachant ainsi élever tour à tour et baisser sa pensée comme sa voix, sans en changer le ton, il comblait sans effort la distance qui sépare les ordres d'idées les plus différens. Puis, sous la diversité extérieure, on sentait persister le même fond, une conscience toujours inquiète de la vérité, un désir toujours ardent de tout bien faire (1). » J'étais auprès de lui à l'Assemblée de Malines, en 1863, quand il prononça le grand discours où il s'attache à démontrer que « toutes les sciences prouvent Dieu, que tous les progrès servent Dieu. » J'ai pu suivre les mouvemens divers provoqués par sa parole chez les trois mille hommes qui l'écoutaient. J'ai pu constater à quel point il savait associer l'auditoire au travail de sa pensée, le remuer par la force communicative de sa conviction, le surprendre et le charmer par les horizons nouveaux qu'il ouvrait devant lui, par les saillies de son esprit; j'ai senti cette foule s'échauffer de plus en plus pour éclater

(1) Duc de Broglie, Préface aux *Études économiques et sociales* d'Augustin Cochin, 1880. Librairie Perrin.

dans un indescriptible enthousiasme. Le plus souvent, il improvisait, possédant cette faculté si peu commune, non pas de réunir rapidement quelques lieux communs, des phrases banales et déclamatoires, mais de rencontrer soudainement et d'exprimer des idées, neuves, profondes, justes, dans un langage choisi, avec un à-propos surprenant, et en restant toujours maître de sa parole.

Il serait étrange qu'un homme doué à ce point n'ait pas eu l'intelligence des arts. Combien sont restés gravés dans ma mémoire certains entretiens sur les grandes œuvres des maîtres, que nous avions au sortir des concerts du Conservatoire à Paris, et que j'aurais voulu prolonger indéfiniment! Les beautés de la peinture ne lui étaient pas davantage fermées. Dans le cours de ses voyages, en Italie surtout, il a étonné plus d'une fois ses compagnons par sa connaissance approfondie des diverses écoles, par la sûreté de ses jugemens sur la valeur comparative des maîtres, sur les influences qui modifièrent leur génie. Tel chef-d'œuvre de Raphaël, longuement contemplé au musée du Vatican, ou, à Florence, tel Primitif, lui ont inspiré des appréciations que n'eût pas désavouées le plus expérimenté et le plus délicat critique d'art.

Cependant, tous ces dons, mis au service des plus nobles causes, devaient être encore fortifiés et fécondés par les influences extraordinairement précieuses de son foyer et de ses amitiés. Je voudrais pouvoir raconter ici, — et ce serait le plus délicat, le plus attachant des poèmes, — ses fiançailles avec sa cousine Mlle Benoist d'Azy, la vie de famille au château d'Azy, cet intérieur si doux, si respecté, tout imprégné de foi. Depuis la mort de son père, son oncle M. Benoist d'Azy, qui fut vice-président de l'Assemblée nationale, avait été son conseil, son meilleur appui. Cochin avait trouvé à son foyer un peu de cette tendresse qui avait fait défaut au douloureux isolement de son enfance et de sa jeunesse : il n'avait pas connu sa mère, qui, jeune et belle, était morte en le sauvant d'une angine. L'amour était entré dans son cœur sans qu'il s'en doutât. Il avait cédé à l'attrait que lui inspirait une compagne digne de lui. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher Mme Cochin savent quels dons incomparables étaient réunis en elle, et comprendront que, dans son testament daté de 1870, Cochin ait pu dire « qu'elle avait mérité tous les jours, à toute heure, son ardente

tendresse et son profond respect, et qu'il laissait, avec une absolue confiance, entre ses mains la tutelle de ses trois enfans, leur recommandant d'aimer, d'écouter, de respecter, toute leur vie, la sainte et intelligente mère qu'ils tenaient de la bonté de Dieu. »

On peut apprendre de Cochin comment se fonde un foyer chrétien, tout ce qui s'y rencontre de charme, de pureté, de paix; comment des enfans se gouvernent par la confiance, par l'honneur, par le sentiment du devoir. Aucun intérieur n'était mieux ordonné que le sien. Levé de grand matin, nous dit son biographe, il appelait le premier tout le monde au travail; il disait la prière en commun avec sa famille, entendait une lecture spirituelle habituellement empruntée à Bossuet, faisait souvent cette lecture lui-même et la commentait. Après les premiers instans donnés à Dieu et à sa famille, il n'appartenait plus qu'à ses fonctions et à ses devoirs. C'est le comte de Falloux, si au courant des moindres détails de cette existence, qui rapporte le fait. On sait la place que M. de Falloux a tenue dans la vie et les affections de Cochin, et combien lui et le comte de Melun contribuèrent à donner tout leur essor à ses merveilleuses facultés. Cochin méritait de telles amitiés, il méritait le privilège dont il a joui d'être étroitement lié, non seulement avec plusieurs des hommes les plus remarquables de son temps, mais avec quelques-unes des plus belles âmes qui aient jamais existé : Lacordaire, Ozanam, Montalembert, Dupanloup, Albert de Broglie, Gratry, Perreyve...

Ozanam était pour lui le type du chrétien du XIXe siècle, au premier rang des maîtres de la littérature nationale par ses écrits, au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité par sa charité et par l'œuvre qu'il avait fondée. L'amitié de Montalembert avait éclairé sa route comme une gerbe lumineuse, et l'avait réchauffé pour tout le reste de sa vie; c'était l'homme en qui les arts, le patriotisme, la puissance, l'amour, l'histoire lui étaient apparus marqués du sceau de la croix. Mgr Dupanloup représentait à ses yeux l'apôtre que le souci de la vérité et de la justice tient toujours en éveil, d'une ardeur que rien ne lasse pour conquérir les âmes et pour les défendre. Il admirait dans Albert de Broglie une hauteur, une puissance de pensée, une noblesse de caractère auxquelles s'alliaient une simplicité, une bonté trop peu connues. Comment n'eût-il pas été séduit par le

P. Gratry, par ce cœur d'enfant, d'artiste et de prêtre, par ce grand semeur de désirs, d'idées, par ce missionnaire de la paix? Comment ne se fût-il pas laissé emporter en haut par ses coups d'ailes, et rapprocher de la lumière de Dieu? Et quelle tendresse dans son attachement pour l'abbé Perreyve dont Ozanam avait formé l'adolescence, et Lacordaire inspiré la jeunesse, pour ce prêtre jeune et imposant, attrayant et austère, virginal et viril, amoureux de tout ce qui était bon, saint, généreux!

Ah! les grands croyans, si courageux, si délicats, si fiers et si humbles, si épris de liberté et d'honneur, inébranlables dans leur foi, et en même temps ouverts à tous les souffles de progrès, pitoyables à toutes les souffrances, adversaires de toutes les injustices, défenseurs intrépides des faibles! A quelque parti, à quelque religion que l'on appartienne, il les faut saluer. Ce sont de telles âmes qui font l'air pur autour de nos demeures. Je m'estime heureux, pour ma part, d'en avoir approché, connu, aimé quelques-unes. Elles m'ont vraiment révélé ce qu'est sur terre la beauté morale, et elles ont donné une forme visible à l'idéal dont j'aurais voulu inspirer ma vie.

V

Le charme d'un commerce assidu avec des amitiés si rares, et, par-dessus tout, les joies de son foyer atténuèrent singulièrement et même eurent bien vite effacé l'amertume qu'avait pu laisser à Cochin, en 1869, l'échec d'une campagne électorale à laquelle le succès semblait promis. Ces joies du foyer étaient dans leur plein épanouissement. Cochin en jouissait et en faisait jouir ceux qui l'entouraient, quand vinrent le frapper, coup sur coup, la mort de Montalembert, — vide irréparable, — et, bien peu de temps après, les terribles événemens du mois de juillet 1870. Ce fut Léopold de Gaillard, alors directeur politique du *Correspondant*, qui lui porta à sa campagne, près de Corbeil, l'annonce de la défaite de Reichshoffen. « Je le vois encore, a écrit Léopold de Gaillard, essayant de lire tout haut la fatale dépêche et ne pouvant l'achever, tant son émotion était profonde. » Quelques jours après, son fils aîné, âgé de moins de dix-neuf ans, obtenait de ses parens l'autorisation de s'engager. Il fit cette rude campagne comme porte-fanion du général Bourbaki.

Cependant les désastres se succédaient, et la Révolution écla-

tait à l'intérieur, à la suite de l'invasion. Le 4 septembre, l'Empire cessait d'exister. On a peine à s'imaginer à quel point Cochin se multiplia pendant le siège de Paris. On le voit tour à tour faire son service actif comme garde national, avec son plus jeune fils, et se rendre aux remparts par 21 degrés de froid; recueillir, comme ambulancier, les blessés sur le champ de bataille, sous le feu de l'ennemi; s'occuper des pauvres, provoquer des libéralités en leur faveur, créer avec l'argent recueilli des fourneaux économiques, des réfectoires populaires, et, au milieu de tant de devoirs remplis, trouver encore le secret de réconforter le moral des assiégés, soit par la parole publique, soit par des articles de journaux. Il garde toute sa confiance, malgré les angoisses qu'il éprouvait comme père de famille, — car il était sans nouvelles de son fils, — et aussi malgré le déchirement que lui causait le bombardement de Paris. Cette œuvre de destruction, s'abattant sur une ville qu'il aimait comme une personne, lui causait une douleur inexprimable. Paris était pour lui, il l'a dit, une créature vivante, ayant un sens, une histoire; il aimait les tours de Notre-Dame comme le paysan aime le clocher de son village. Lui-même s'étonnait « que l'on pût sentir au cœur quelque chose de semblable pour un amas de pierres. » Il avait applaudi à l'immense effort tenté pour prolonger la résistance, remplacer les armées prisonnières par des armées nouvelles, recruter des soldats de toutes parts et faire face à l'ennemi. Plus tard, il s'est demandé si l'audacieuse entreprise de Gambetta, qui a singulièrement contribué à sauver l'honneur du pays devant l'Europe, n'aurait pas pu, à défaut de la victoire devenue impossible, avoir pour objet de rendre moins dures les conditions de la paix. Elle permettait de traiter debout, quand Paris résistait au delà de toute prévision, quand les armées nouvelles se formaient, quand on pouvait encore faire du mal à l'ennemi. Bien des faits donnent à penser qu'il se présenta, dans le cours du mois de décembre, une heure où l'ennemi lui-même était las, où l'on aurait pu éviter de se rendre à merci et conclure peut-être une paix moins désastreuse.

Cochin, qui partagea toutes les illusions du peuple de Paris sur l'efficacité de sa résistance, fut atteint en plein cœur par la capitulation. La guerre civile, avec ses horreurs, vint bientôt mettre le comble à sa douleur. Malgré les menaces de la Commune, il s'obstinait à demeurer à Paris. « Cependant, a écrit

M. Henry Cochin (1), dès le 19 mars, mon père fut secrètement averti, par un ouvrier, que son arrestation était résolue au Comité central. Après une grande hésitation, il se décida à partir. A onze heures, nous étions en route avec mon frère aîné, revenu l'avant-veille seulement de captivité. A midi, les fédérés arrivaient à la maison et la trouvaient vide. A la gare, un homme galonné fouilla nos valises, il mania le manuscrit des *Espérances Chrétiennes* et, n'y trouvant sans doute rien de suspect, nous laissa passer. A Vitry, nous attendîmes deux heures le visa des autorités allemandes sur nos feuilles de route ; un peu plus loin, on nous fit descendre de voiture, sans donner de raisons, et il nous fallut continuer la route dans le fourgon des bagages, assis sur des caisses. Enfin, nous arrivâmes à la nuit tombée dans notre maison dévastée, évacuée depuis peu de jours par les troupes allemandes. Là, que restait-il à mon père de tout le labeur de sa vie, de toutes ses confiances, de toutes ses illusions? »

Qu'on se représente l'état d'esprit d'un homme passionné pour la grandeur de son pays, et qui le voit tout à coup envahi par l'étranger, réduit à la dernière extrémité par une lutte fratricide. Comment s'expliquer un écroulement si subit et si complet au lendemain de splendeurs sans pareilles? Cochin demeurait étourdi, accablé par ce spectacle, se croyant le jouet d'un cauchemar affreux, et cherchant autour de lui une réponse à ses questions poignantes, un médecin qui lui dît si vraiment sa patrie n'allait pas mourir.

C'est alors que, dans sa maison désolée, au son du canon de Paris, sur sa table de travail à moitié brisée par les coups de crosse des fusils allemands, en même temps qu'il écrivait l'Introduction de son livre *Les Espérances Chrétiennes*, il adressait à Le Play la lettre admirable que l'on connaît, et où sont consignées toutes ses angoisses patriotiques. Il se tourne vers l'homme dont Sainte-Beuve a dit qu'il avait étudié et comparé tous les peuples avec un diagnostic merveilleux, qu'il était muni de toutes les lumières de son temps. Il lui demande où en est la société française. Est-elle guérissable? Est-elle fatalement vouée à la décadence? L'appel fut entendu, et Le Play y attacha tant d'importance, que plusieurs publications spéciales qu'il fit alors, et qui obtinrent du retentissement, eurent pour but d'y

(1) Préface des *Espérances chrétiennes*.

répondre. Ces écrits ont mis en lumière la désorganisation qui s'est produite dans les rapports fondamentaux d'une société troublée par les luttes de la religion et de la politique. Ils ont indiqué la cause du mal et ses remèdes. Ils ont montré comment l'Allemagne abaissée, écrasée au début du siècle dernier, a pu se relever, grâce à l'énergique effort de quelques hommes supérieurs, grâce à la fidélité de tout un peuple aux lois éternelles du travail et du devoir. Ils ont montré le rôle qu'a joué, dans la reconstitution nationale, la préoccupation constante de mettre à profit le sentiment religieux et d'en favoriser le développement jusque dans la composition des chants patriotiques, des chants militaires. A ces considérations, Le Play donna plus tard un commentaire significatif en publiant la lettre que lui adressait, sur la même matière, un membre de la Chambre des communes, lord Robert Montagu. Elle ne sera pas, croyons-nous, sans intérêt pour le lecteur.

« Lorsque je vins à Paris, en décembre dernier (1872), quelqu'un me demanda si j'y étais venu pour assister à des fêtes ou aller au théâtre. Je répondis : « Je suis venu pour savoir si les Prussiens reviendront. » Alors mon interlocuteur me débita une longue tirade sur l'armement, les soldats, et la résolution de chaque Français « d'avoir une revanche. » Quand il s'arrêta enfin, je lui dis : « Je pense qu'il vous serait possible de l'avoir, cette revanche. — Comment donc ? — En devenant meilleurs chrétiens que vos vainqueurs. »

Cochin eut dès lors la vue claire de la grande bataille du lendemain ; il vit que le problème qui se posait pour notre pays, allait être le choix entre la bonne et la mauvaise démocratie. L'une, chrétienne et libérale, pouvait amener l'avènement de la justice et de la paix parmi les hommes ; l'autre, autoritaire et athée, conduisait au triomphe de la brutalité et des convoitises sauvages. Laquelle devait l'emporter ? C'était alors le secret de l'avenir. Cochin, toutefois, ne put jamais se résoudre à admettre l'abaissement définitif de son pays. De tout temps, il s'était élevé contre les appréciations pessimistes ; je l'ai entendu plus d'une fois protester contre certaines prophéties de Donoso Cortès, annonçant, au début de l'Empire, que la France reviendrait à la République, mais pour tomber au-dessous des Républiques Sud-américaines, et montrant d'avance la multitude appliquée à se servir, pour des destructions stupides, de l'arme redoutable que

le suffrage universel aurait mise en ses mains. Un moment déconcertée, sa foi dans l'avenir du pays avait repris toute sa force. Il croyait les Français capables de revenir à la pacification sociale et à la prospérité, pourvu qu'ils voulussent bien se corriger du détestable préjugé qu'il n'y a de beau dans leur histoire que les révolutions qu'ils y ont faites; pourvu qu'ils se souvinssent que, suivant une parole de J.-J. Weiss, « le drapeau de Jemmapes et de Marengo n'est pas d'une seule couleur, mais a gardé précieusement dans ses plis la couleur de Bouvines et de la Mansourah. » La part que les catholiques étaient appelés à prendre dans l'œuvre de la rénovation le préoccupait vivement : le concours du clergé pouvait être singulièrement efficace et précieux, s'il arrivait à convaincre la nation qu'il ne prétendait plus à rien qu'au droit commun, qu'il respectait le passé, mais ne voulait pas faire revivre les choses mortes, qu'il n'aspirait qu'à une chose : à l'entière liberté de sa parole, de ses mouvemens, de son enseignement, dans le respect sincère de la liberté d'autrui. C'était le programme de Lacordaire : ni oppresseurs, ni opprimés. C'est celui dont, en ce moment, les Évêques de France se réclament pour protester contre des mesures oppressives. Cochin s'était placé, dès le début de sa carrière, sur le terrain de la liberté générale, ne demandant pour l'Église ni privilèges, ni faveurs; il s'y est maintenu avec une loyauté, un scrupule absolus, s'élevant en toute occasion, et dans l'intérêt de ses adversaires comme dans l'intérêt de ses amis, contre l'emploi de la contrainte dans le domaine de la conscience, montrant, avec les enseignemens de l'histoire, combien les expériences contraires ont été souvent désastreuses pour la vitalité chrétienne.

VI

Au milieu de tant de ruines, sous le coup de tant d'émotions et d'incertitudes douloureuses, la pensée de Cochin se tournait plus que jamais en haut. Peu à peu, reprenaient possession de lui les études qui l'avaient passionné jadis. Depuis plusieurs années, la composition d'un ouvrage apologétique le préoccupait. Déjà, en 1869, banni de la politique, il était retourné vers une œuvre plus sereine, et, comme écrit son fils, « vers la demeure qu'il s'était faite au-dessus de l'ingratitude des hommes, des

folies de la foule et des déceptions de la vie. » Tout entier à ce travail, Cochin prit alors la résolution de renoncer définitivement à la vie publique.

Il n'avait, du reste, pas eu de peine à s'élever aux spéculations philosophiques. Au cours de sa vie si remplie et, à la fois, si morcelée, si dispersée en apparence, il avait toujours gardé le secret de la vie intérieure. J'ai eu occasion de constater plus d'une fois à quel point il avait pris l'habitude de vivre dans le monde invisible, dans ce monde qu'il a si bien décrit, où résident l'art, l'idéal, la poésie, la justice, la certitude, Dieu enfin, qui en est le centre et le pivot. Ceux qui le connaissent insuffisamment pourront être surpris de mon affirmation : elle est justifiée. Peu d'hommes parmi ses contemporains, même les plus religieux, ont possédé au même degré le don si rare de la réflexion, cette faculté maîtresse par où l'âme se retrempe en sa source, se recueille dans son fond.

Mais Cochin n'a laissé que des fragmens du grand ouvrage où il avait dessein d'exposer toute l'économie de la doctrine chrétienne, — fragmens écrits au jour le jour, sans apprêt et tout naturellement, quelques-uns d'une rédaction achevée, d'autres à l'état de simples notes. L'un de ses fils, M. Henry Cochin, a entrepris de les classer dans un ordre qui représentât les grandes divisions de l'ouvrage et formât un tout homogène. C'est ainsi que nous possédons le livre intitulé : *Les Espérances chrétiennes*. Si inachevée et incomplète qu'elle soit, l'œuvre est pleine de beautés, d'envolées, de démonstrations originales, saisissantes, faites pour émouvoir quiconque cherche de bonne foi la lumière.

Cochin s'y est complu, ne se plaignant pas d'avoir eu très jeune, avec les vérités éternelles, la rencontre qu'il faut accepter tôt ou tard. La plupart des hommes, disait-il, aiment à reculer cette entrevue jusqu'au moment de quitter le monde ou la vie; ils reçoivent la religion comme on prend, le soir, un flambeau avant d'entrer dans les ténèbres. « Du moins, ajoutait-il, mon premier acte de foi n'aura pas fait alliance avec mon dernier soupir. » Son livre était, à ses yeux, un nouvel essai de démonstration de la vérité par l'expérience de la vie. C'était, en effet, par cette expérience que s'était formée sa philosophie. « Je ne suis pas un docteur ni un prédicateur, disait-il. Je suis un homme du monde, emporté par le tourbillon des études, des affaires, de

la presse, de la politique, mais rattaché par la foi aux croyances qui rendent l'âme forte et le devoir facile. Je viens raconter simplement comment, par la grâce de Dieu, la vérité chrétienne m'est apparue et pourquoi je l'aime. » Cochin n'était pas un rêveur, bien qu'il goûtât fort la poésie ; c'était un esprit scientifique, méthodique, très peu enclin à une vague métaphysique, mais avide, au contraire, de faits, de réalité. Il avait vécu dans l'action. Nul n'était d'humeur plus indépendante, ni de raison plus fière. Sa nature correspondait donc aux préoccupations de ce temps, accoutumé à tout rapporter à l'observation précise et au jugement libre.

Divisé en quatre parties, — Dieu, la Vie humaine, la Rédemption, le Temps présent, — ce livre n'aboutit à aucune conclusion qui n'ait pour point de départ des faits. S'il affirme Dieu, c'est parce que l'observation de la nature, du plus petit fait de la nature, présente, dans le moindre détail, des combinaisons et un dessein qui ne peuvent venir de la créature, et obligent à affirmer qu'il y a, au delà des sens, un esprit souverain ; c'est parce que, constatant qu'il y a une cause et que ce n'est pas lui, une perfection et que ce n'est pas lui, une vérité et que ce n'est pas lui, il constate en même temps que cette cause, cette perfection, cette vérité lui apparaissent en lui-même, dès qu'il réfléchit : au fond de son esprit, il sent la présence d'un esprit autre, et, s'il peut se défendre de cette vision, il ne peut s'en défaire.

Regarde-t-il du côté de la vie, du côté de la créature humaine, il observe que plus on avance dans la découverte des lois universelles, plus elles dénotent un ordre parfait et une souveraineté sans limites, tandis que, dès que l'on touche aux lois qui concernent les hommes et leurs relations avec la nature terrestre, on constate un ordre imparfait, une souveraineté bornée. De toutes parts s'élève vers un sauveur le cri de la nature meurtrie, le cri d'une volonté blessée. — Un être qui n'atteindrait pas sa fin, qu'un lourd et stupide destin écraserait, serait un non-sens. — La chute de notre race et l'infirmité de notre volonté mènent à l'effort de toute notre existence pour se relever, et à l'espoir d'une seconde existence. — L'homme est conduit dans la vie par quelqu'un de meilleur que l'homme, à quelque chose de meilleur que la vie.

Cochin résume sa foi chrétienne en la croyance à trois grands faits : la Création, la Rédemption, la Résurrection. Au-dessus de

l'homme responsable et immortel, un créateur, un sauveur, un juge expliquant la naissance et la mort : autant d'affirmations qui sont des faits avant d'être des dogmes. Mais c'est la Rédemption qui fait le centre et qui illumine en quelque sorte toutes ses croyances. Il y rattache naturellement l'idée de l'épreuve et du rachat, et voit en elle les autres dogmes : la Rédemption, en effet, suppose l'Incarnation d'une personne divine; elle implique le pardon et la grâce, et la grâce elle-même implique une forme sensible pour parvenir à l'homme, c'est-à-dire les sacremens, en même temps qu'une institution pour les dispenser et garder intacte la doctrine, c'est-à-dire l'Église. Le Dogme tient dans ce résumé, et Cochin s'étonnait que, présenté en ces termes, il parût si difficile à accepter à des esprits pleins d'admiration, d'ailleurs, pour l'influence morale du christianisme. Il ne s'expliquait pas ce christianisme sans dogmes, qu'il serait question d'instituer, et en dehors duquel, prétend-on, les meilleures volontés des penseurs du xxe siècle seraient condamnées à se heurter à des postulats théologiques, inconciliables avec l'esprit moderne.

Il y a dans le livre *Les Espérances chrétiennes* une réponse indirecte, sans doute, mais singulièrement forte et émouvante, à l'espèce de mise en demeure qu'adressent dans ce sens, au catholicisme, certains écrivains actuels. Je veux parler de cette école qui, tout en reconnaissant que le cadre de l'Église est admirable et fort, que le dessin du tableau tracé par la main de Jésus s'y retrouve encore, estime cependant que ce dessin est défiguré par des surcharges artificielles. Ce badigeonnage enlevé, c'est-à-dire les dogmes supprimés, il resterait, selon eux, un christianisme qui ne serait plus en contradiction avec la critique scientifique, le christianisme de la raison et de la bonté, où les vertus purement humaines prendraient je ne sais quels reflets du divin, nom nouveau donné à un Dieu moins exclusif que les dieux anciens. Toute l'argumentation de Cochin dans les *Espérances chrétiennes* tend, au contraire, à établir que ce n'est pas d'une doctrine transformée, remaniée, encore à formuler, qu'il peut être question, quand on proclame que la société contemporaine ne saurait se passer du christianisme, qu'elle tient de lui toute force morale, et que, sans lui, nous allons à la barbarie. Il s'agit de la doctrine chrétienne telle qu'elle existe, telle que nous la connaissons et la pratiquons, et qui n'est opposée ni à la raison, ni à la bonté. Est-il déraisonnable, en effet, que Dieu s'occupe de sa

créature, qu'il remédie aux conséquences de l'abus de la liberté, qu'il aide l'homme à satisfaire à la justice? Est-il déraisonnable qu'il ait voulu s'unir plus étroitement à la créature? Dieu déjà est présent dans chaque âme, et sa lumière est le fond de la raison; on ne s'explique pas comment, il est vrai; mais s'explique-t-on la vie? s'explique-t-on la mort? Et les nie-t-on pour cela? Est-il déraisonnable que Dieu assiste l'homme en renouvelant son union avec lui sous une forme sensible, plus mystérieuse encore, dans une union, en quelque sorte, organique et substantielle? Est-il déraisonnable que le Christ ait voulu confier la dispensation de cette force nouvelle, la garde de sa parole à une institution permanente, créée par lui? Or, voilà tout le christianisme.

Rien ne pouvait être plus vain au regard d'un esprit aussi pratique que celui de Cochin, que la prétention de retenir le christianisme, de le conserver vivant, de sauvegarder l'efficacité de son action, en faisant de son fondateur une sorte de fantôme impalpable et crépusculaire, trop parfait pour être homme, pas assez pour être Dieu; en fait, dépourvu de toute réalité. Dans ce christianisme intérieur dont chacun serait le prêtre, il ne voyait que l'effort d'une imagination pieuse, d'une représentation fantaisiste, et qui ne répondrait qu'à un seul côté de la nature humaine, le côté sensible; tandis que la religion véritable doit correspondre à l'homme tout entier : intelligence, volonté, sensibilité. Insuffisante même pour une élite, une telle doctrine ne pourrait être que sans action sur la multitude; elle ne laisserait plus subsister de société religieuse. Et, enfin, qu'est-ce qui atteste la nécessité de ce christianisme nouveau et l'impuissance de l'ancienne doctrine? Ce Christ, tel que nous le montre l'histoire, tel que l'ont connu et adoré tant de siècles, qu'est-ce qui nous prouve que l'humanité s'en détourne et que l'écho de sa voix aille s'affaiblissant? Inspire-t-il moins d'amour? inspire-t-il moins de haine? Par la violence des assauts dont son enseignement reste l'objet, on peut juger si sa doctrine est une doctrine vieillie et prête à disparaître; par les prodiges d'abnégation et de dévouement qu'elle ne cesse d'inspirer, on peut juger si, après deux mille ans, elle a rien perdu de sa puissance.

C'est ainsi que Cochin, au cours de ce livre, est ramené sans cesse vers le Christ, comme l'était Pascal. Comme Pascal, il voit le Christ annoncé par un peuple, espéré par tous, réalisant les

prophéties juives, confirmant les théories grecques, répondant à un besoin de la vie, à un désir de l'âme, étant lui-même la vérité qu'il annonce, le mot de l'énigme, le *Verbe*, le mot devenu vivant : « Ne me parlez pas, dit-il, de séparer les préceptes et les exemples du Christ de sa Divinité. S'il n'est pas Dieu, ils sont déraisonnables. Dieu seul peut tout demander et tout obtenir... Et ne m'objectez pas que la philosophie est suffisante, que la morale est native. Quelle philosophie me porte à aimer l'âme de mon voisin, et quelle morale me porte à ne pas aimer sa femme?... Vous ne pouvez comprendre, ô philosophes, combien nous aimons le Christ et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours là, devant nos yeux, en quelque sorte, la main sur notre épaule... Nous ne sommes jamais seuls; il y a entre lui et nous une alliance que l'Écriture a raison de comparer au mariage. Il est pour l'âme un époux... Quand viennent les heures solitaires, les heures sombres, la visite de l'injustice, de l'ingratitude, de la maladie, du désenchantement, du long ennui, sans cause et sans trêve, il est là... Mais aussi, quand viennent les heures saintes, les heures de combat généreux, d'effort isolé contre tous, de lutte pour opérer le bien, réaliser le beau, les heures où, à un degré quelconque, l'on sacrifie ce qui est bas et agréable à ce qui est pénible et haut, il est là. »

Et, transporté sur ces sommets, tout disparaît aux yeux de Cochin, hormis le Christ :

« Passez, passez, visions charmantes des poètes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, démons familiers; passez aussi, apparitions réelles, dames des chevaliers, amantes des poètes, charmeresses de la vie; passez, passez vous-mêmes encore, saintes affections, femmes chéries, enfans aimés souvenirs d'une mère, trésors du cœur! Ni poésie, ni passion, ni charme, n'égaleront jamais le réel, énergique et tendre amour que nous inspire certainement la personne de Jésus-Christ. J'en appelle à vous, mes frères protestans, aussi bien qu'aux croyans de mon Église. »

Comme ces accens trahissent l'âme de Cochin! quelle tendresse et quelle éloquence! Mais une foi si ardente ne se sépare pourtant point de l'observation, de l'expérience des faits. « Au moment, dira-t-il encore, à propos des sacremens, au moment où vous croirez sacrifier votre raison, Dieu viendra la délier et l'inonder de joie, de paix et de lumière. Comment vous en con-

vaincre? Chaque croyant est ici un témoin, un voyageur qui connaît la traversée. Qu'y a-t-il au delà de la mort et comment le savoir? Nul n'en est revenu. Mais, au delà des sacremens, qu'y a-t-il? La paix, la joie, la force, la lumière. On en est revenu et l'on peut l'affirmer. Il en est de ce voyage comme de la visite aux malheureux. Je puis vous affirmer que vous descendrez de la mansarde humble et rafraîchi avec l'âme chaude. Ici le témoignage est la seule preuve, mais souveraine. »

Tel est ce livre, dont le but est de prouver que la foi est belle, qu'elle est possible, qu'elle est certaine, et qui a pour ambition de la rendre accessible, de la propager. Il s'inspire, dans sa méthode, d'une sorte de positivisme chrétien. Cochin n'est pas de ceux qui séquestrent la foi, sous prétexte de la mieux préserver, qui sont pressés de condamner, d'exclure quiconque pense autrement qu'eux, qui mettent une sorte de complaisance à restreindre le nombre de leurs coreligionnaires; il n'est pas de ceux, non plus, qui, pour faire accepter leurs croyances, en diminuent le caractère et la portée, et qui, volontiers, se prêteraient à des compromis. S'il n'hésite pas à aller au delà des frontières, à porter jusque dans les camps opposés la parole de paix, si, partout où il rencontre une parcelle de vérité, il s'applique à profiter de ce point de contact, s'il tend la main aux frères séparés, à tous ceux qui, cherchant la vérité d'un cœur sincère et avec le désir de la servir, font partie de l'âme de l'Église, si, en un mot, il met en pratique sa maxime : *dilatamini*, aucune considération au monde ne pourrait l'entraîner à une concession téméraire, faire dévier ses croyances religieuses, solides comme le roc, le séparer un instant des enseignemens et de l'autorité de l'Église catholique. Il représente plus particulièrement une des forces qui existent dans cette Église, comme dans toute association renfermant en elle-même les conditions de vitalité et de durée, la force qui porte en avant les hommes d'initiative, d'élan, préoccupés d'étendre l'action de la société dont ils sont membres, de lui faire réaliser d'incessans progrès, d'appeler à eux des adhésions nouvelles. Mais, à côté de cette force, il sait qu'il en existe une autre qui, s'appuyant sur l'expérience et la sagesse, est la gardienne fidèle du patrimoine commun, le conserve dans son intégrité, le met à l'abri des surprises et des aventures. Nul n'a mieux compris ni plus admiré que Cochin le grand rôle de la Papauté, chargée de pon-

dérer ces deux forces, en dépit du violent et changeant effort des passions, tour à tour prête à intervenir contre les emportés et contre les attardés pour maintenir en tout la juste mesure. Il ne croyait pas abdiquer sa raison en s'inclinant devant une autorité que sa raison avait délibérément acceptée ; et les doctrines mêmes qu'il a professées dans son livre prouvent combien il reste de vraie liberté aux penseurs chrétiens.

Pour moi, en lisant les *Espérances chrétiennes*, je me suis dit plus d'une fois que mon chagrin serait profond de ne pas partager la foi de celui qui a écrit ces pages. Se peut-il rencontrer une force de démonstration plus décisive que celle qui sort de ce livre, résumé d'une vie consacrée tout entière à la pratique du bien? Et si une âme si droite, si pure, si sincère, si lumineuse, n'a pas connu la vérité, quelles peuvent donc être les conditions qu'il faut réunir pour la découvrir?

VII

Cochin s'était flatté vainement de quitter la vie politique et de se vouer désormais à sa grande étude d'apologie. Les instances de ses amis vinrent le chercher dans sa retraite. Ils lui représentèrent l'état du pays, le besoin qu'on avait de services tels que les siens; à côté des plaies matérielles à panser, la grande œuvre de restauration morale, nationale, à accomplir. Pouvait-il rester indifférent, même en apparence, à tant de maux, à une semblable tâche, lui, si profondément patriote et chrétien? Alors qu'un devoir pressant le conviait à l'action, allait-il s'enfermer dans les spéculations philosophiques, se murer dans sa tour d'ivoire? Ne craignait-il pas d'y être bientôt poursuivi par le remords, et n'était-ce pas démentir toute une existence de dévouement?

Ces efforts finirent par triompher, non seulement de goûts très décidés, mais encore de la sourde résistance qu'opposait une santé compromise. Déjà, en effet, malgré son énergie, on pouvait lire sur ses traits quelque altération, et dans ses regards une expression de tristesse ; mais c'étaient là des symptômes que l'on avait sujet d'attribuer aux épreuves de la guerre et du siège.

Cochin finit par se rendre. Qu'allait-on lui proposer? On ne pouvait guère songer pour lui à un portefeuille : il n'était pas député. M. Thiers, alors chef du pouvoir exécutif, le connais-

sait et l'appréciait de longue date ; il savait qu'il pouvait compter sur son zèle éclairé et ardent ; il eut la pensée de l'appeler à un poste qui faisait contraste avec sa valeur et ses services, mais auquel les circonstances donnaient une importance exceptionnelle, je veux parler de la préfecture de Versailles, où siégeait l'Assemblée nationale, et qui était ainsi le centre du Gouvernement. C'était une sorte de poste diplomatique, dont le titulaire devait être capable de travailler à l'apaisement et à la concorde. La préfecture de Versailles fut acceptée. Plus d'un d'entre nous trouva, d'une part, que Cochin se diminuait et, d'autre part, que c'était une faute de ne pas tirer meilleur parti d'un homme aussi remarquablement doué, d'un orateur de premier ordre. Mais cette âme, si haute et si humble à la fois, était insensible à toute considération d'amour-propre, et mesurait l'importance des fonctions au bien immédiat qu'elles permettaient d'accomplir. Dans cette situation nouvelle, Cochin se dépensa sans mesure. On a dit alors de lui, et avec raison, qu'il était, hors de la Chambre, un des députés les plus remarquables, et, hors du pouvoir, un des ministres les plus compétens.

Les occupations multiples de sa charge ne l'empêchaient pas de suivre encore ses œuvres charitables et de se dévouer, avec une persévérance que rien ne lassait, à la grande cause de l'abolition de l'esclavage. Il la soutenait, la défendait la plume à la main, ou auprès des gouvernemens par ses démarches multiples. Il se surmenait ainsi, achevait d'user ses forces et hâtait les progrès du mal qui le minait. Ce mal le terrassa tout à coup avec une violence inouïe. Après quelques alternatives d'espoir et de découragement, il apparut clairement qu'on ne le pouvait plus conjurer. Cependant de longues souffrances précédèrent le dénouement fatal. Cochin demeura pendant vingt-neuf jours une partie du corps sans mouvement, ne remuant le bras libre que pour chasser de son front l'atroce douleur qui le torturait. Et cette douleur ne put lui arracher une plainte, un murmure.

La nouvelle d'un état si grave s'était bientôt répandue et donnait lieu à des manifestations bien rares de sympathie. Non seulement les amis accouraient, mais des pauvres, des ouvriers s'informaient, écrivaient, exprimaient leurs inquiétudes et leurs vœux. Les travailleurs, dont il s'était occupé avec tant d'amour, et qui, par milliers, devaient bientôt assister à ses funérailles, prouvaient qu'ils n'étaient pas ingrats. Je me souviens des té-

moignages d'intérêt, des préoccupations qui se manifestaient au sein même de l'Assemblée nationale. Le vénérable M. Benoist d'Azy, beau-père de Cochin, était chaque jour entouré, questionné sur les progrès du mal, sur les chances de succès des médecins. Il semblait qu'on eût conscience qu'un bon citoyen allait manquer au pays dans un moment où son concours eût été particulièrement précieux. Et, en effet, Cochin disparaissait alors que son intervention eût pu s'exercer de la manière la plus utile pour les intérêts publics. Il avait la confiance de M. Thiers, il était intimement lié avec les membres de la majorité de l'Assemblée, avec ses chefs, avec le duc de Broglie, notamment. Il était écouté. Nul n'aurait eu plus de chances d'empêcher la rupture entre les conservateurs et le chef du pouvoir exécutif, — rupture qui devint inévitable du jour où n'exista plus, entre les deux camps, aucun porte-parole, aucun messager de paix. Cette scission évitée, que de conséquences auraient pu s'ensuivre pour l'avenir du pays, pour l'orientation de sa politique intérieure!

Faut-il, au même degré, déplorer pour Cochin une mort prématurée? Revenu à la santé, il aurait peut-être joué un grand rôle. Il y était, en tous cas, parfaitement préparé : aucune des qualités de l'homme d'État ne lui manquait; son éloquence seule l'eût placé au premier rang. Mais, d'autre part, qui nous assure que Cochin eût connu de la politique autre chose que ses mécomptes, ses amertumes, ses trahisons; qu'il n'eût pas été promptement la victime des factions, perdu par ses qualités mêmes, taxé de faiblesse pour sa modération, réduit à l'impuissance et à l'isolement par son impartialité, méconnu dans ses meilleurs actes, calomnié dans toute sa conduite? Qui sait si ceux-là mêmes, qu'il eût voulu défendre, n'auraient pas rendu ses efforts stériles?... Et qui oserait dire qu'il ne serait pas sorti de ces luttes diminué, abattu, écœuré? La seule chose dont on ne puisse douter, c'est que, dans n'importe quelle situation, il eût fait son devoir jusqu'au bout. Mais, sans nous arrêter vainement à des hypothèses, félicitons-nous d'avoir devant les yeux, pour nous élever, nous consoler, nous fortifier, le spectacle réel de cette admirable vie, toute de charité, et si une, si harmonieuse, qu'elle fait songer à ces êtres privilégiés dont l'antiquité pensait qu'ils avaient une lyre dans le cœur, et dans l'esprit une musique qu'exécutaient leurs actions.

A l'heure où succombait Cochin, les destinées de la France demeuraient indécises, et son regard défaillant entrevoyait sans doute bien des épreuves encore. Mais il avait conscience que les causes auxquelles il s'était dévoué ne pouvaient pas périr, qu'elles n'avaient pas à s'inquiéter des outrages de l'homme, assurées qu'elles étaient d'être vengées par le temps. Aucun peuple, répétait-il souvent, n'a jamais pu vivre sans religion ni sans liberté : cela suffit à l'avenir. Accoutumé à voir en tout l'action providentielle, il demeurait plein de confiance, soit qu'il pensât à son pays, soit qu'il se préoccupât des siens. Jusqu'à son dernier soupir, il appartint « au parti de l'espérance, » et telle fut la sérénité de sa mort, qu'elle donne raison à la pensée de Lacordaire, voyant dans notre dernière heure la plus belle de la vie. C'est là, en effet, que se retrouvent toutes les vertus qu'on a pratiquées, toute la force et la paix dont on a fait provision, tous les souvenirs, toutes les images chéries, et cette belle perspective de Dieu, devant laquelle s'évanouissent les choses terrestres.

Cochin s'éteignit le 15 mars 1873. Il mourait avec la certitude de n'avoir travaillé qu'au triomphe de la vérité et au rapprochement des esprits, de n'avoir réellement ambitionné qu'un seul titre, celui, qu'il reçut souvent, de bienfaiteur des pauvres. Quand il sentit que ses instans étaient comptés, il fit approcher ses enfans et ses serviteurs, et il leur dit : « Venez me voir dans la paix du Seigneur. » Et, comme on lui objectait que tout espoir n'était pas perdu, qu'il ne devait pas devancer l'arrêt de la Providence, mais s'associer à ceux qui demandaient pour lui la vie : « Ah ! répondit-il, enfermant dans ces suprêmes paroles le testament de son âme, je ne désire vivre que pour servir Dieu, et mourir que pour le rencontrer ! »

LÉON LEFÉBURE.

L'INUTILE EFFORT

PREMIÈRE PARTIE

I

Lorsque les Perreuse dînaient en ville, — quatre ou cinq fois par semaine dans la saison, — ils ne se faisaient jamais attendre : Léonard mettait une sorte de coquetterie à passer pour exact; et il éprouvait un vrai plaisir lorsqu'une maîtresse de maison, ennuyée des retards de ses invités de marque, l'accueillait en disant :

— Avec vous, mon cher maître, on est tranquille : vous êtes toujours à l'heure. Pourtant ce ne sont certes pas les occupations qui vous manquent.

Il répondait presque toujours :

— Affaire d'habitude, madame. Un homme actif sait régler son temps, s'il tient à profiter de ses loisirs pour la société.

Et il souriait, de ce sourire qui lui était particulier : un sourire presque gai, presque juvénile, qui changeait pour un instant l'expression calculatrice de son visage fermé, trop sérieux, mal éclairé par des yeux pâles ; un sourire tellement inattendu sur ses lèvres dures, que quelques-uns s'en méfiaient, l'interprétaient comme un signe de fausse bonhomie ou de ruse hypocrite.

En réalité, Me Léonard Perreuse était simplement de ceux qui ont deux manières d'être : l'une pour leurs proches et pour eux-mêmes, l'autre pour la galerie, — et cela moins par habileté que

parce que la vie leur a fait une seconde nature, sous laquelle une autre subsiste. L'avocat et l'homme public d'un côté, de l'autre le mari, le père et l'homme privé, différaient autant que peuvent différer deux êtres qui pourtant n'en font qu'un. Le premier, grave, âpre, préoccupé, très volontaire, l'esprit tendu vers son but, faisait sa carrière avec vigueur et précision; le second pouvait s'oublier. Ainsi, l'exactitude rentrait dans l'ensemble des qualités artificielles qu'il s'imposait : il l'adopta, une fois pour toutes, au moment où il coupa sa barbe, régularisa sa chevelure et déposa sa jeunesse; il s'en délivrait comme d'une gêne dès que rien ne l'obligeait plus à se contraindre. Quand il dînait chez lui, par exemple, il en prenait à son aise, sans s'inquiéter ni de sa femme, ni de son frère cadet, Raymond, qui partageait souvent leurs repas. La petite comédie qui se jouait alors dans son appartement formait un amusant contraste avec celle qu'il donnait chez les autres. A sept heures et demie précises, un coup du timbre électrique annonçait Raymond. Le valet de chambre, Frédéric, ne se gênait pas pour faire attendre : si bien que souvent le timbre résonnait une deuxième ou même une troisième fois, en prolongeant ses appels. Introduit enfin, Raymond entrait de son pas boiteux, en promenant autour de lui ses regards de myope comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas de maison. Il allait poser son chapeau sur un meuble, dans un coin, revenait vers la cheminée, dont ses épaules mal bâties dépassaient à peine la tablette, et restait debout jusqu'à ce que sa belle-sœur entrât à son tour :

— Bonjour, Raymond, vous êtes là?

— Bonjour, Lucienne, vous allez bien?

— Oui, je vous remercie.

— Les enfans aussi?

— Les enfans aussi.

Mme Perreuse avait les gestes décidés, la démarche bruyante, une figure énergique, presque virile, aux grands traits chevalins, sans autre beauté que celle d'une chevelure abondante, d'un blond riche. — Elle prenait sans cordialité la main fine, maigre, parfois un peu fiévreuse de son beau-frère, montrait un fauteuil à côté de la cheminée et s'installait en face de lui. Des phrases prévues se croisaient alors devant la flamme en hiver, devant l'écran dans l'été. Puis Lucienne regardait la pendule Empire, — un cadran sur le dos d'un bel aigle doré, — son pied s'agitait

sous sa jupe, ses doigts tambourinaient sur ses genoux ; elle disait :

— Votre frère est incorrigible : il n'aura jamais le sentiment de l'heure.

Son visage exprimait l'impatience et le blâme : à l'inverse de son mari, elle était exacte pour elle-même, par goût naturel de régularité.

La bonne anglaise amenait les deux enfans, Marc et Raymonde, — six et cinq ans — habillés comme deux bébés de Millais, avec beaucoup de velours et de dentelles. Marc, — une figure pâlotte, des membres menus, de longs cheveux blonds bouclés comme ceux du petit bonhomme qui souffle des bulles de savon sur l'éternelle affiche du *Pear's Soap* — s'asseyait à côté de sa mère, gravement, comme un invité ; Raymonde, plus brune, plus forte, avec des yeux immenses, des fossettes aux joues, des sourires aux lèvres, grimpait sur les genoux de son parrain. Les deux petits êtres se comportaient d'abord comme des visiteurs modestes, qu'intimident les splendeurs du salon et qui prennent bien garde de n'y rien déranger ; mais bientôt, l'attente se prolongeant, ils retrouvaient l'esprit de leur âge, devenaient bavards, rieurs, gentiment indiscrets, presque espiègles, couraient de leur mère à leur oncle, en gazouillant, et finissaient par se trouver aussi à l'aise que dans leur *nursery*. Alors Lucienne, qui les voulait très bien élevés, les rappelait à l'ordre :

— Marc, tu vas froisser ta fraise !... Raymonde, tu déranges tes cheveux !

Quand elle ne semblait pas d'humeur trop revêche, son beau-frère se hasardait à l'implorer :

— Laissez-les s'amuser un peu ; les enfans ont besoin de jouer de temps en temps.

Neuf fois sur dix elle répondait :

— Les enfans ne sont pas des chevaux sauvages !

Un « chut » sévère suivait aussitôt, les rires s'éteignaient, les deux petits reprenaient leur position première. Marc, les jambes ballantes, jetait des regards d'envie sur sa sœur que l'oncle amusait en sourdine, jusqu'à ce qu'elle s'oubliât de nouveau et partît d'un grand éclat de rire. Lucienne, dont les regards improbateurs suivaient le manège, s'écriait en grondant :

— En vérité, Raymond, cette enfant devient insupportable dès qu'elle est avec vous. Vous la gâtez abominablement.

Raymond, penaud, balbutiait quelque chose ; un coup d'œil

irrité lui coupait la parole; et il se tenait coi, en serrant contre lui sa filleule qui ne disait plus rien.

Ces discussions périodiques, qui d'ailleurs ne s'aigrissaient jamais davantage, attestaient la sourde antipathie du beau-frère et de la belle-sœur : antipathie instinctive, comme il s'en forme entre des âmes incompatibles que les hasards de l'existence obligent à tourner dans le même cercle, antipathie congénitale qu'un effort réciproque peut à peine atténuer, que la fréquence des rapports menace d'exaspérer, et qui, pour peu que les caractères ou les circonstances s'y prêtent, peut se changer en aversion ou éclater en haine.

La douceur passive de Raymond écartait un tel danger.

Il semblait de ceux que leur naissance a placés comme en marge de la vie, étant très petit, un peu boiteux, légèrement contrefait : pas assez pour prendre rang parmi les infirmes, assez pour attrister sa famille, pour prêter aux railleries, surtout pour se sentir d'avance vaincu dans l'arène ouverte aux forts. La faiblesse de sa complexion accentuait les défectuosités de sa taille, qu'aucun traitement ne réussit à corriger : on lui mit en vain des corsets de fer; on le soumit, sans succès, à l'hydrothérapie et à l'électricité : il resta presque nain, avec une jambe trop courte et une épaule déviée, dut s'astreindre à des soins de toute sorte, observer des régimes, s'envelopper dans des châles, des cache-nez, des tricots de laine, et voir quand même ses moindres rhumes se prolonger pendant des mois. Le médecin qui surveillait son enfance valétudinaire dit un jour : « — Ce garçon-là ne grandira jamais qu'en dedans. » La prédiction se réalisa : l'âme de Raymond Perreuse acquit la noblesse et même, à certains égards, la vigueur qui manquaient à ses membres; il devint un homme en gardant la taille d'un enfant; sa flamme intérieure le fit rayonner d'une espèce de beauté : les femmes l'admiraient quand elles ne voyaient que sa tête sérieuse aux traits finement dessinés, éclairée par de grands yeux de velours sombre qui reflétaient une pensée passionnée et fière; elles le plaignaient ensuite quand il dressait son corps malingre parmi des hommes au visage banal, mais qui le dépassaient de toute la tête et l'humiliaient par la comparaison de leur robustesse. Ses parens, — des industriels lyonnais qui avaient acquis dans les affaires une riche aisance, — rêvaient pour leurs deux fils plus de fortune et des honneurs : la mauvaise santé du cadet découragea leur réalisme.

Jugeant qu'ils ne pouvaient rien attendre de lui, ils l'abandonnèrent à son goût du travail désintéressé, tandis qu'ils plaçaient sur l'aîné seul le capital intégral de leurs ambitions. C'est ainsi qu'il put étudier à son aise sans dessein positif. Il prit son doctorat, après avoir soutenu une solide dissertation sur l'*Origine des idées politiques de Locke*, s'enfonça dans l'étude des philosophes anglais, en sortit un instant pour publier un fantaisiste *Dialogue sur la légalité*, dont les cent exemplaires distribués à des destinataires de choix ne trouvèrent pas dix lecteurs. Raymond ne souffrit point de cet insuccès : il aimait la réflexion pour elle-même ; les problèmes sociaux qu'il poursuivait de préférence ne l'intéressaient que dans l'abstrait, sans qu'il eût le moindre souci de leur importance pratique ; il pouvait donc, sans amertume, rester incompris. — Moins curieux des êtres que des idées, il possédait pourtant le sens aigu de l'observation : son œil perçait les apparences et pénétrait jusqu'au fond des caractères, dont son jugement excellait à dégager les traits les plus intimes. Il acquit ainsi une connaissance très fine des personnes de son entourage : en petites phrases incisives, il les expliquait, les détaillait, les définissait, les classait, comme un botaniste les plantes de son herbier, tantôt avec une humeur bienveillante, tantôt avec une pointe d'ironie, selon qu'il les jugeait d'une espèce inoffensive ou vénéneuse. Dans certains cas, sa pénétration devenait inquiétante : il lisait les pensées, il devinait les sentimens. Son frère utilisa plus d'une fois cette faculté singulière, dont il avait pu mesurer l'étendue et la sûreté ; mais, étant lui-même de ceux dont le regard ne dépasse pas la ligne de l'horizon immédiat, Léonard ne se douta jamais qu'elle pouvait le gêner un jour. Le culte aveugle que Raymond lui avait voué dès l'enfance le défendit longtemps contre les indiscrétions de cette clairvoyance, qui s'exerçait au contraire sur sa femme avec une liberté qu'il n'eût point soupçonnée. Pendant des années, en effet, Lucienne fut pour son beau-frère un objet de curiosité malveillante et d'étonnement hostile. D'imagination romanesque, de cœur sensible, d'intelligence désintéressée et contemplative, il souffrait de trouver en elle une âme sèche, ambitieuse, matérielle, exclusivement attachée aux réalités, incapable d'un élan généreux ou d'une rêverie inutile. Ayant renoncé à l'amour pour son propre compte, il avait toujours suivi avec une attention passionnée la vie sentimentale de son frère, dont il faisait les frais de poésie ;

et son désir eût été de la voir aboutir dans le mariage, après des expériences de jeunesse qu'il avait connues et désapprouvées sans perdre aucune de ses illusions, à un foyer de pure tendresse, de confiance absolue, d'union parfaite. Or, il devina d'emblée qu'avec Lucienne il ne pouvait être question de cet idéal : une telle femme, jugea-t-il, ne serait jamais pour son mari qu'une « associée, » — honnête d'ailleurs, fidèle, habile, soucieuse de la prospérité commune, incapable de la compromettre par quelque étourderie, et à ces points de vue digne de toute estime, mais inaccessible aux vertus moins utiles, aux délicatesses plus indispensables qu'il eût souhaité de voir fleurir en elle. Dès leur première rencontre, son opinion fut fixée ; et quelques jours avant le mariage de son frère, il traça de Lucienne, dans le carnet où il prenait des notes sur toutes choses, un croquis auquel il n'aurait eu plus tard que peu de lignes à retoucher :

« *Hyacinthe* (Raymond donnait des noms de fantaisie aux personnes réelles qui figuraient dans le recueil de ses instantanés) *Hyacinthe* a les traits trop allongés, le regard trop dur, le menton trop volontaire pour être jolie. Elle s'en est aperçue de bonne heure et en a pris son parti. Toutefois, comme elle a la taille bien faite, de beaux cheveux, de belles mains, elle pourrait plaire; mais elle n'en est pas assez sûre pour le désirer. Et puis elle a d'autres soucis. Elle croit bien plus à l'importance de la fortune qu'à celle de la beauté, du bonheur ou du sentiment. Pour elle, la grande affaire de la vie, c'est d'acquérir les biens qu'elle regarde comme les plus précieux : le succès, l'argent, une maison luxueuse, une position brillante, des relations considérables. Elle les veut pour elle-même, et surtout pour les siens qu'elle aime à sa manière; et sa manière de les aimer, ce sera de faire mille sacrifices pour leur assurer ces conquêtes : je la crois susceptible de grands dévouemens, — pourvu que ses dévouemens rapportent quelque chose qui demeure dans la famille.

« Si *Hyacinthe* épouse *Théodore*, c'est qu'elle devine en lui « un homme de grand avenir : » aussi l'épouse-t-elle avec plaisir. Dans son esprit, en effet, le mariage est une association dont les fins sont aussi déterminées que celles d'une entreprise commerciale : la femme et le mari mettent en commun ce qu'ils ont et ce qu'ils sont, exploitent ce capital, l'augmentent par des moyens honnêtes, s'en servent pour acquérir tous les biens accessibles, — de manière à grav[illegible] ainsi quelques échelons de

cette échelle sociale où grimpent patiemment les générations bourgeoises, et surtout à y pousser leurs enfans. La femme et le mari sont donc, à ses yeux, des outils : ils sont utiles. Les enfans seront le but : ils sont sacrés, — non pas pour cette raison commune et magnifique qu'ils continuent le mystère de la vie, mais parce que, nés un peu plus haut que leurs parens sur l'échelle en question, ils posséderont plus d'argent, représenteront une considération plus étendue, seront salués plus bas par un plus grand nombre de cliens mieux placés, et pourront à leur tour hisser leurs descendans à quelques degrés au-dessus d'eux-mêmes, — la hiérarchie étant en dernière analyse l'âme véritable du monde.

« Telle est *Hyacinthe*. En y regardant de près, on trouverait comme une sorte de bas idéalisme au fond de son âme toute terrestre; mais son regard ne se perdra jamais dans le ciel, son effort ne l'emportera jamais au delà du saisissable, la tentation du vol éperdu des Icares ne l'effleurera pas, elle restera parmi les êtres qui ne sortent jamais tout à fait du limon. Puisse-t-elle respecter le feu divin que j'ai vu quelquefois briller en *Théodore!...* »

La ressemblance était parfaite; quelques détails sur l'enfance de Lucienne eussent achevé le portrait.

Son père, le docteur Moncharny, exerçait la médecine dans le morne quartier de Grenelle. Il devint veuf après cinq ans de mariage. Totalement dépourvu de sens pratique, désintéressé, philanthrope, il soignait gratis les pauvres gens, payait leurs remèdes, fondait des œuvres pour les filles-mères ou les enfans abandonnés, en même temps qu'il s'endettait et négligeait ses deux filles. L'aînée, Sophie, — une blonde un peu effacée, mais gracieuse et douce, — eut la chance d'être recherchée en mariage dès sa dix-neuvième année par un jeune architecte nommé Robert Gastellier : cheveux au vent, confiance en soi, grands gestes sans façon, volonté généreuse de fonder un foyer selon son cœur et de conquérir le monde après. Lucienne, qui venait à peine d'atteindre ses seize ans, resta donc chargée d'un ménage où les largesses paternelles installaient la gêne en permanence : elle y prit en aversion la bienfaisance qui la privait des joies de son âge et multipliait ses soucis; elle aima peu son père, qu'elle surnommait à part soi « le père des autres, » en lui reprochant d'avoir plus de bonté pour les moindres guenilleux que d'atten-

tion pour elle; elle rêva pendant ses longues solitudes de quitter le voisinage des usines et des casernes pour s'élancer vers les magnificences du vrai Paris, qu'elle connaissait à peine; elle s'imprégna de cette croyance qu'il importe de vivre pour soi et pour les siens, la masse du prochain n'étant qu'une fourmilière ennemie. C'est ainsi que, souvent, le spectacle de certains excès jette de jeunes âmes vers des extrêmes opposés : ayant été victime d'une passion charitable poussée presque à la manie, Lucienne laissa se développer en elle, sans mesure, l'égoïsme et l'ambition personnelle.

L'héritage inattendu d'un collatéral en ligne maternelle ayant enrichi les deux sœurs, la cadette ne vit dans cette aubaine qu'une première mise de fonds pour des conquêtes futures : elle oublia de s'en réjouir, tant elle se promit d'en profiter. Son caractère, jusqu'alors indécis, s'affirma tout à coup dans l'énergie qu'elle mit à défendre son bien contre le docteur, qui voulait tout donner. C'est à ce moment que son beau-frère lui présenta Me Perreuse, auquel il devait le gain d'un petit procès. Elle avait hâte d'échapper à la tutelle paternelle : la rencontre d'un jeune homme ambitieux, devant qui s'ouvrait « une belle carrière, » la satisfit. De son côté Léonard, ayant depuis peu perdu son père, se trouvait à la tête d'un capital qui, triplé par un mariage avantageux, constituerait un commencement de fortune. L'entente fut facile. Sophie, un peu romanesque, se chargea de répandre autour des fiançailles la légende conventionnelle du « coup de foudre, » et le docteur Moncharny, en toute bonne foi, se félicita de voir sa seconde fille faire, comme l'aînée, un « mariage d'inclination. » En réalité, les deux jeunes gens avaient simplement reconnu en eux cette espèce de sympathie qui naît de la similitude des appétits.

Très vite, Lucienne jugea son mari, connut son fort et son faible, mesura les difficultés de sa carrière, en comprit les conditions.

Léonard Perreuse, malgré cette volonté de réussir qui gouvernait sa vie, avait des momens d'indolence, ou plutôt des accès de faiblesse, des défaillances qui pouvaient gêner son activité ou contrarier son ambition : elle s'efforça de lui inculquer la persévérance tenace que nul incident ne distrait. Il se laissait aller trop volontiers à compter sur sa chance : plus calculatrice, plus défiante aussi des forces inconnues qui troublent notre voie, elle

lui enseigna à compter plutôt sur son adresse. Elle l'aida autrement encore : avec un sens très juste de la puissance des coteries, elle lui composa un milieu où les élémens inutiles, quand il fallait les subir, devenaient bientôt efficaces. Gastellier, constructeur de maisons excentriques, propugnateur du « Modern Style, » décorateur des théâtres « à côté, » soldat bruyant du bataillon qu'il appelait « l'avant-garde des Idées, » se flattait de connaître beaucoup d'artistes, de journalistes, de gens de lettres : elle en attira quelques-uns, choisis prudemment parmi les plus notoires et les moins « avancés, » qui commencèrent à jeter le nom de Me Perreuse au vent de la renommée. Raymond, si dénué d'esprit d'intrigue, lui procura pourtant, sans s'en douter, de bonnes relations dans le monde universitaire. Des camarades d'étude de son mari, dont l'un devint bientôt ministre, quelques magistrats ou confrères, deux ou trois bons cliens de son père, formèrent bientôt autour d'elle un cercle un peu hétérogène, si l'on veut, mais assez bien composé pour qu'une femme de son intelligence en pût tirer parti. Sans coquetterie, elle sut retenir ces hommes, en caressant leurs faiblesses, en les enveloppant d'une atmosphère où ils pouvaient respirer, selon leurs tempéramens, une illusion de sympathie, d'intimité, de flatterie ou d'admiration. On revenait à ses mercredis, on se plaisait chez elle, on commença bientôt à lui faire une petite réputation de femme qui sait recevoir, et ses mains adroites, tout en distribuant les tasses de thé, tiraient déjà d'invisibles ficelles qui mouvaient deux ou trois douzaines d'hommes forts dont aucun ne sentait la despotique secousse. Du reste, Mme Perreuse déployait son activité dans des domaines assez divers : on la voyait partout où il est bon d'être vu ; jamais elle ne remettait au lendemain les visites utiles ; cheville ouvrière de plusieurs de ces « œuvres » où mille petites intrigues courent sous le manteau de la charité, tout en quêtant, en vendant, en semant des billets de concerts ou de tombolas, elle augmentait le nombre et élevait le niveau de ses relations. Placeuse aussi, à l'occasion, elle avait toujours quelque occupation à procurer, ou du moins à promettre, aux jeunes protégés que ses amis introduisaient chez elle. Aussi passait-elle pour très bonne ; et ceux qui ne pénétraient pas ses secrets mobiles chantaient ses éloges avec une entière bonne foi ; mais Raymond haïssait ses manèges :

«... *Hyacinthe*, nota-t-il dans ses carnets un jour de veine

satirique, fait le bien comme on exerce certains métiers, pour gagner. Elle y met d'ailleurs tant d'art qu'elle force l'admiration. Seulement, lorsqu'on pénètre le secret de ses manœuvres, on se prend de goût pour les francs égoïstes, de méfiance pour les philanthropes. Quand la charité n'est pas toute désintéressée, elle est la plus noire des hypocrisies; quand on se pousse dans le monde à coups de bonnes œuvres, on marche à pas précipités vers l'Enfer. Ne pouvoir aimer le bien pour le seul plaisir de le faire, jouer de la charité comme d'un levier ou d'un outil, feindre la bonté pour en tirer profit, voilà des signes certains d'instincts cupides. Je les trouve plus odieux chez une femme. »

Pourquoi Raymond, sévère à l'excès pour *Hyacinthe*, se montrait-il au contraire d'une aveugle indulgence pour *Théodore?* Ses cahiers ramenaient à chaque page le nom convenu de ce frère tant aimé. Ils évoquaient de place en place, en les enveloppant de voiles discrets, des souvenirs, des portraits, des paysages de leur commune enfance : des coins silencieux de la vieille cité lyonnaise; les profils allongés des collines du Rhône; un intérieur trop envahi par le souci du gain; un père strict et borné qui s'efforçait d'inculquer à ses fils ses notions de la vie où l'on acquiert, épargne et réussit; une mère plus affectueuse, mais si docile au despotisme de l'époux, si résignée à ses étroits horizons! Ils racontaient les exploits de l'aîné dans les batailles du lycée, les rêveries du cadet pendant les jeux violens des récréations. Ils recueillaient des anecdotes, des réponses, des traits qui dessinaient en vigueur les deux caractères dissemblables. Mais quelle que fût la couleur de ces notes, le nom de *Théodore* n'y passait jamais qu'accompagné d'expressions tendres ou louangeuses. Pour Raymond, *Théodore*, avec ses membres vigoureux et son esprit positif, représentait la force, le courage, l'énergie, l'homme complet qu'il eût ambitionné d'être; s'il ne parvenait pas toujours à l'admirer, du moins ne le blâmait-il qu'en des occasions très rares, et avec regret; il interprétait résolument dans le sens favorable les manifestations d'une âme où il ne lisait que ce qu'il voulait bien; il accomplissait ainsi chaque jour au profit de son frère, sans d'ailleurs s'en douter, le plus grand sacrifice qu'il pût accomplir : celui de sa clairvoyance; en un seul mot, il l'adorait, dans l'aveuglement que ce mot suppose.

Léonard devait ce culte à un trait de son caractère que l'imagination de son cadet amplifiait jusqu'à s'en éblouir : une certaine

générosité courageuse bien qu'intermittente, à la fois désintéressée et vantarde, chevaleresque et calculatrice. Jusqu'à la fin de leur adolescence, cette générosité fit de l'aîné le protecteur prêt aux coups de poing, mais en même temps le tyran aussi exigeant que dévoué du petit être malingre, effaré, souffreteux, susceptible, tremblant qui grandissait dans son ombre. Avec l'ardeur passionnée de son cœur silencieux, Raymond poussa la reconnaissance jusqu'à la superstition. C'était elle seule, à coup sûr, qui lui dictait des phrases comme celles-ci, absolument contraires à la vérité :

« *Théodore* a la bonté de la vraie force, qui ne pense jamais à soi ni au lendemain. »

Ou bien :

« Ceux qui méjugent *Théodore* ne le connaissent pas. En le voyant vivre au jour le jour, croître, se déployer, on comprend la noblesse de la plante humaine quand elle est vigoureuse et saine, quand elle peut profiter librement de l'air qui passe, de la pluie qui rafraîchit, de la beauté du monde éparse autour d'elle et de toute la lumière que lui verse le ciel. »

Ou encore :

« J'aime *Théodore* beaucoup plus qu'il ne m'aime. Je le sens, je le sais, et je n'en souffre pas : il est tellement plus digne d'être aimé ! »

Quand un incident trop clair venait contredire son parti pris, Raymond, s'il en avait un instant pressenti le sens, se hâtait de l'oublier ; ou bien il mettait les faiblesses de son héros sur le compte des « exigences de la vie, » et l'admirait encore de s'y soumettre. C'est ainsi qu'il put garder intacte son illusion, et ne lut jamais dans l'âme de Léonard que ses propres pensées, ses propres sentimens, ses propres rêves.

II

Ce jour-là, — un mercredi, — Léonard Perreuse se fit attendre plus longtemps encore que d'habitude ; et Lucienne eut une petite querelle avec son beau-frère.

Elle venait de renouveler son salon, d'après les indications de Gastellier et la mode du moment : jusque-là on s'était contenté des pesans sièges Louis-Philippe, recouverts d'une moquette inusable, qui faisaient partie de l'héritage inespéré. Jugés depuis

longtemps « province, » ils venaient d'être définitivement condamnés et vendus à un brocanteur. Des meubles anglais, contournés, tordus, incrustés, garnis d'étoffe à volutes, les remplaçaient, et se détachaient sur le fond d'un papier vert d'eau, décoré de virgules et d'éclairs couleur brique, tandis que de larges palmes orangées éclataient sur le vert plus foncé des rideaux. Les tapissiers avaient travaillé tout le jour. Une odeur de vernis flottait encore dans la pièce. Satisfaite comme on tient à l'être quand on arrive au bout d'une installation longuement méditée et coûteuse, Lucienne attendait un mot d'éloge. Marc et Raymonde, le petit à cheval sur ses genoux, la fillette comme posée à ses pieds sur un tabouret, avaient admiré les détails qu'elle désignait à leur curiosité attentive. Mais Raymond, enfoncé dans un fauteuil bas où il disparaissait presque, se bornait à regarder sans mot dire les sièges incohérens, les guéridons falots, les dessins compliqués du tapis pâle, la gamme des nuances que de petits vases multiformes s'efforçaient d'entonner sur la cheminée, des deux côtés de la pendule Empire qu'on avait conservée en raison de sa valeur; et ses yeux couraient d'un objet à l'autre avec une expression malicieuse que sa belle-sœur guettait. Il se leva, s'approcha d'un secrétaire en marqueterie, passa la main sur le meuble comme pour s'assurer de quelque chose, puis alla soulever deux vases sur la cheminée, les examina, revint s'asseoir sur une petite chaise haute où il semblait perché comme un oiseau inquiet. Lucienne n'y tint plus :

— Eh bien, demanda-t-elle, vous ne m'avez pas encore dit comment vous trouvez notre nouveau meuble ?

La petite flamme malicieuse pétilla plus fort dans les yeux de Raymond, qui tendit ses jambes vers le sol et ne parvint à y poser que la pointe des pieds.

— Oh ! tout à fait à la mode, répondit-il. Dernier cri !

Ses lèvres remuèrent, comme pour retenir la malice qu'elles finirent pourtant par laisser tomber :

— Seulement... pourquoi tant de virgules ? Il y en a partout ! Votre papier, on dirait une page où il n'y a que de la ponctuation !

Lucienne répliqua sèchement :

— Dites plutôt que cela est affreux. Dites-le, si vous le pensez !

Raymond n'avait pas résisté à la tentation de la taquiner ; il regrettait déjà d'y avoir trop bien réussi :

— Mon Dieu, fit-il, vous savez que j'ai des goûts particuliers. J'aime le style ; et je trouve que ce qu'on appelle le *Modern style* n'en est pas un. Mais la mode est contre moi. Je ne prétends pas avoir raison.

Cette demi-concession n'adoucit point Mme Perreuse, qui reprit, du même ton agressif et tranchant :

— Nous ne sommes d'accord sur rien : il y a longtemps que je m'en aperçois.

Ses regards passèrent une fois de plus la revue de son mobilier, en prenant une expression satisfaite :

— Du reste, expliqua-t-elle, ce n'est pas mon goût seul que j'ai écouté, ni même celui de mon mari. J'ai consulté mon beau-frère Gastellier, pour tout. C'est un artiste, lui !

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de Raymond. Il vit se dresser, dans les quartiers neufs, les combinaisons de briques, de faïences, de fer, de faux marbre, de faux verre, de faux bois, de faux bronze et de porcelaine auxquelles se complaisait l'architecte dans ses bâtisses ; il évoqua les monstres hybrides, les bêtes sans nom, les lignes enchevêtrées de leurs motifs décoratifs ; et il répéta, avec une ironie que Lucienne n'entendit pas :

— En effet, M. Gastellier est un artiste, dans son genre. D'ailleurs, qu'importent les meubles et les papiers ? Tout cela n'est qu'un décor. L'essentiel, c'est de se plaire chez soi.

Lucienne ne répliqua pas. Raymond essaya de parler d'autre chose : il n'obtint plus que des monosyllabes. Il se mit alors à jouer avec sa filleule, en sourdine. Tout à coup la petite, excitée, s'oublia jusqu'à pousser trois ou quatre miaulemens de chat, imités à la perfection. Mme Perreuse appela :

— Raymonde !

Et l'on n'entendit plus, entre les enfans, qu'un murmure de causeries discrètes, jusqu'à ce qu'enfin Léonard apparût.

Me Perreuse était grand, svelte, presque élégant d'allures. Bien qu'il n'eût guère plus de trente-cinq ans, ses cheveux, assez longs et plats, grisonnaient autour des tempes. Avec son front élevé et sans rides, les traits nets de sa figure rasée, au nez un peu fort, au menton un peu lourd, il eût été plutôt sympathique, sans l'expression ambiguë de ses yeux pâles. En entrant, il se laissa presque choir sur le sofa, dans une lassitude momentanée d'homme épuisé par le travail d'une journée trop rem-

plie. D'un geste brusque, il fit tomber son pince-nez, et passa deux ou trois fois la main sur ses yeux : courbé en avant, il parut un instant beaucoup plus vieux que son âge. D'ailleurs cette défaillance dura peu : ses enfans coururent à lui, grimpèrent sur ses genoux, l'entourèrent de leurs petits bras affectueux, et il se redressa pour rendre les caresses. Mais quelque passagère qu'elle eût été, sa faiblesse n'avait point échappé à Raymond, qui l'interpella en disant :

— Vraiment, Léonard, tu n'es pas raisonnable : tu as encore trop travaillé aujourd'hui, je le vois bien. A quoi bon te surmener ainsi ? Nos forces ont des limites.

L'avocat sourit en haussant les épaules : que faisait-il de plus que tant d'autres, dont les journées s'enfuient de même, aussi haletantes, fiévreuses, exténuées ? Sa femme répondit à sa place :

— Il faut bien travailler. On n'est pas maître de s'arrêter quand on veut, lorsqu'on a une carrière et qu'on tient à réussir.

Son regard dur reprochait à Raymond une paresse d'amateur. Pour être mieux comprise, elle ajouta :

— Tout le monde ne peut pas vivre dans le dilettantisme.

Raymond ne répondit que par un regard rapide de ses beaux yeux de velours, où passa la tristesse d'un scrupule ou d'un regret. Lucienne, satisfaite d'avoir frappé juste, quitta son fauteuil, s'approcha de son mari, lui frappa sur l'épaule et dit, d'une voix adoucie :

— Le dîner va te remettre. Il sera bon. Un bon dîner, c'est l'huile dans la machine. N'est-ce pas, cher ?

On passa dans la salle à manger, très gaie avec son dressoir à trois corps garni d'argenterie, sa rangée de potiches de Delft sur la cheminée, ses parois décorées de plats de cuivre imités de la Renaissance. Perreuse goûta le potage, l'approuva, but un verre de Marsala, — un vin dont la chaleur spéciale le réconfortait tout de suite, — et dit :

— Cela fait du bien !

Il ne parlait jamais aux repas de ses affaires en cours, soit pour en secouer la préoccupation, soit que, chargé d'intérêts délicats ou considérables, il craignît de laisser tomber quelque involontaire indiscrétion dans l'oreille des domestiques. Mais les sujets qu'il introduisait touchaient presque toujours à sa profession : c'étaient des « tuyaux » inédits sur une affaire retentissante, une plaidoirie que le Palais discutait, des réflexions

sur une pièce à thèse juridique ou sur une récente décision du Conseil de l'Ordre dans une question de discipline intérieure. Ce jour-là, il était préoccupé d'un crime anarchiste que la Cour d'assises jugeait depuis deux jours : une bombe lancée à la Bourse, dont les éclats avaient tué un cocher et un garçon de café.

— C'est cette affaire qui m'a mis en retard, dit-il. J'étais fatigué, mais j'ai tenu à entendre la plaidoirie de Me Lecot. Un modèle de prudence, d'adresse, de discussion serrée et correcte !

Il regarda son frère avec qui, la veille, il avait discuté la déposition des médecins chargés d'examiner l'état mental de l'accusé ; et il ajouta :

— Tu aurais reconnu, Raymond, que, vraie ou fausse, la seule thèse qu'un avocat pût plaider avec quelque chance de succès, était bien celle de l'atténuation de la responsabilité par les antécédens héréditaires et le dérangement des facultés.

Lucienne s'empressa de l'approuver, avec un regard de dédain à son beau-frère :

— C'est évident !

— Je n'en suis pas persuadé, répliqua Raymond. Je lirai la plaidoirie de ton confrère, dont j'admire le talent, mais je ne crois pas qu'elle me convainque. Plus j'y réfléchis, plus il me semble qu'on comprend mal ces sortes d'attentats ; c'est d'autant plus fâcheux qu'ils deviennent plus fréquens, qu'il faudrait donc les étudier de très près, comme un phénomène social important. Sauver la tête des coupables en inspirant au jury des doutes sur leur raison, ce n'est pas une méthode, c'est un expédient. Les récentes expériences prouvent que cet expédient n'a pas même l'excuse de réussir : les jurés ne l'admettent pas. De plus, il est détestable, parce qu'il est un mensonge. Ces malheureux ne sont pas fous : ils sont, au contraire, très maîtres de leur pensée, leurs déclarations en font foi. Si l'on veut donc trouver une atténuation à leur responsabilité, il faut la chercher là où elle se trouve, c'est-à-dire en dehors d'eux. Comme les autres malfaiteurs, ils sont des produits de causes multiples et fatales...

— Oh ! fatales ! interrompit Léonard, quel terme démodé, pour un philosophe ! Voyons, qui est-ce qui croit encore à la fatalité ?

— Mettons qu'elle ait perdu une partie de son mystère ; mettons, si tu veux, qu'elle ne soit que l'ensemble des causes

inconnues qui déterminent nos actes, et par conséquent notre destinée. Son rôle dans les affaires humaines ne reste-t-il pas essentiel? Éclairer ce rôle, voilà la vraie manière de défendre les criminels, à quelque catégorie, d'ailleurs, qu'ils appartiennent. En le fixant, on marque la nuance exacte de leur culpabilité : cela suffirait pour les sauver de la peine capitale.

— Tu peux y compter! dit ironiquement Léonard. Notre droit pénal repose sur une conception de la faute qui n'admet pas de pareilles atténuations et fait peser sur le coupable le poids intégral de sa responsabilité.

— Aussi je le trouve injuste et barbare.

Lucienne écoutait en donnant maint signe d'impatience; elle intervint, et s'échauffa :

— Comme on vous reconnaît à de tels paradoxes, mon pauvre Raymond! Vous êtes toujours dans la fantaisie, et dans quelle fantaisie, mon Dieu! Il n'y a pourtant pas besoin d'être un grand clerc pour voir que le crime de cet homme est abominable, lâche, monstrueux! Il n'a aucune excuse : la folie même, à mon avis, n'en serait pas une; à plus forte raison ces prétendues causes que vous voudriez éclairer. Je plains l'avocat qui a été forcé de le défendre : on a toujours l'air de pactiser avec ces gens-là, quand on essaye d'alléger leur juste châtiment. Si jamais Léonard se trouvait dans une telle obligation, — ce qu'à Dieu ne plaise! — j'espère bien que...

Perreuse la rassura, avec un geste de tranquille certitude :

— Sois sans inquiétude!... Quoi qu'il puisse m'arriver, je ne passerai jamais pour un anarchiste. Il y a, c'est vrai, des intellectuels qui flirtent avec ces doctrines-là. Je n'en suis pas! Mon point de vue est très net : nous vivons dans un monde que l'industrie humaine a rendu le meilleur possible. Les pessimistes disent : « Le moins mauvais. » C'est la même chose. Nous en avons accepté les conditions...

— Quand cela? demanda Raymond.

Léonard, sa fourchette à la main, fit un de ces beaux gestes d'indifférence par lesquels les gens positifs écartent les questions oiseuses :

— En naissant, si tu y tiens!... Nous n'avons pas le droit de les refuser, puisqu'elles sont la raison d'être de notre existence sociale. Et nous ne saurions nous montrer trop sévères pour les énergumènes qui violent ce pacte universel en attaquant une

organisation établie par le travail des siècles et le consentement de tous. J'ai pour eux la haine qu'ils méritent. Pourtant, comme avocat, je puis être appelé à défendre quelqu'un de leur secte. Je plaiderais alors comme Lecot. Affirmer leur folie, n'est-ce pas le meilleur moyen de les détruire ? Songe donc : il y a tant d'orgueil, dans leur cas, un besoin si maladif de faire du bruit! Ce sont des Érostrate du trottoir. Ils ne craignent pas la guillotine : c'est encore de la représentation. Fous ou non, il faudrait les traiter comme tels : pas de Cour d'assises, avec des journalistes qui transcrivent leurs réponses, des dessinateurs qui croquent leurs effets de torse, des belles dames qui ne demandent qu'à les trouver jolis garçons. Charenton ou Bicêtre, la cellule capitonnée, la camisole de force, les douches froides, — voilà leur affaire !...

— La torture est abolie ! insinua Raymond dont les lèvres frémirent.

Lucienne riposta :

— Hé ! hé ! elle avait du bon !

Et, se retournant vers son mari :

— Tu as raison. Un crime commis ainsi, au hasard, contre l'ensemble de la société, par haine des hommes...

Raymond voulut relever le mot, qui lui paraissait injuste :

— Oh ! par haine...

Mais Lucienne, sans l'écouter, lui imposa silence en haussant le ton :

— ... Est un crime si abominable, qu'il ne peut être que le crime d'un fou !

Elle fixa sur son beau-frère ses yeux despotiques, comme pour lui signifier que la cause était entendue. Raymond n'osa pas braver ce regard, qu'il évita ; il eut pourtant le courage de répliquer :

— C'est très bien raisonné, sans doute ; seulement, si cela n'est pas vrai ?

Lucienne affirma :

— Cela doit l'être !

Et Léonard :

— En tout cas, c'est bien la vérité la plus probable.

Aussitôt, Raymond reprit l'offensive.

— La vérité la plus probable ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?... La vérité provisoire, n'est-ce pas ? Celle qui nous

dérange le moins, celle qui s'adapte le mieux à nos habitudes...

— Mon Dieu ! oui, convint Léonard, sans paraître gêné par cet aveu. Appelons-la, si tu préfères, la vérité commune, la vérité pratique, la vérité relative. N'est-ce pas la seule que nous supportions ?

— Parce qu'elle n'est qu'une forme du mensonge !

— Peut-être. L'autre, la vérité vraie, qui l'a jamais vue, dis-moi donc ? Elle reste au fond de son puits.

— Elle en sort quelquefois.

— Toute nue : c'est dans la fable. On lui défend alors de paraître dans les rues, par respect pour la décence publique. Elle se promène un instant, dans des lieux abandonnés, regarde autour d'elle, et s'enfuit. Que pourrait-elle ? On se sent très timide, quand on est aussi nu qu'elle. Et sa seule arme est un pauvre miroir !

— Son miroir lui suffit : elle le tend à ceux qu'elle rencontre en passant, ils y voient leur image, telle qu'elle est, et malheur à eux !... Nous vivons sans nous connaître. Qu'un hasard nous place sur le chemin de la vérité, par une de ses rares sorties, que notre regard nous contemple une seule seconde dans le verre fragile qui ne ment pas : elle est à jamais vengée, car nous savons ce que nous sommes... Et trop tard, quelquefois, oui, trop tard pour que notre effort puisse réparer les maux que nous avons causés, les dégradations que nous avons subies...

Raymond donnait volontiers ce ton grave à leurs entretiens, peut-être pour maintenir les droits de sa pensée dans ce milieu où elle détonnait. Très sceptique dans l'ordre de la réflexion, où sa critique ne reconnaissait aucune des autorités devant lesquelles s'inclinait Léonard, il ne transportait pas ce scepticisme tout spéculatif dans l'ordre de l'action ; là, au contraire, il se heurtait à l'indifférence facile de son frère et au bon sens utilitaire de sa belle-sœur, l'un et l'autre d'ailleurs remplis d'affirmations sur tous les « principes, » et prêts à proclamer la nécessité de tous les cultes auxquels ils ne croyaient guère. Quel que fût le sujet qu'on discutât, cette opposition finissait par éclater. C'était la faute aux « chevaux bleus » du philosophe, disait Lucienne ; et elle détestait ces « chevaux bleus, » aux galops traîtres, dont elle redoutait l'influence sur son mari ; aussi mit-elle fin à la conversation en s'écriant :

— Vous parlez comme l'Apocalypse, Raymond ! Vous voyez

pourtant que votre frère est très las. Un homme qui travaille autant que lui doit trouver à la maison du calme et du délassement. Laissez-le donc causer de ce qui l'intéresse sans l'obliger à se fatiguer l'esprit pour discuter !

Frédéric servait le dessert. Les enfans s'agitèrent, excités par la vue des pâtisseries. Comme on allait se lever de table, Raymond demanda la permission d'amener à dîner, le lendemain, une de ses amies anglaises, lady Leavermore :

— Comment donc ! tu es ici chez toi ! répondit Léonard.

Lucienne, très froide, l'interrogea sur l'étrangère ; et l'on retourna au salon.

Bien que les sièges ne fussent plus ceux de la veille, chacun retrouva sa place habituelle. Lucienne s'installa sur un sofa, devant un guéridon, avec sa corbeille à ouvrage ; Raymond, avec un livre, au coin de la cheminée ; Léonard, dans le meilleur fauteuil, avec les journaux du soir. Il n'avait pas encore donné son avis sur l'aspect nouveau du salon ; il l'approuva, mais en ajoutant avec une nuance de regret qui fit pétiller les yeux de son frère :

— Pourtant, il est moins confortable, moins intime.

— Il est beaucoup plus élégant, dit Lucienne.

Léonard en convint :

— C'est vrai, il faut seulement s'habituer : affaire de deux ou trois jours !...

La bonne vint chercher les enfans, qui prolongèrent le plus possible leurs bonsoirs : ils savaient leur mère plus indulgente quand leur père était là, et leur malicieuse diplomatie exploitait cette tolérance. L'Anglaise, très digne dans sa robe noire, avec son bonnet et son tablier blancs, les attendit sur le seuil, dans une pose de sentinelle, jusqu'à ce que Léonard leur dît :

— Maintenant, assez, les petits ! allez dormir !

Ses yeux, si peu expressifs, s'attendrirent en les suivant jusqu'à la porte, qui se referma derrière eux. L'oreille tendue, il écouta leurs pas s'éloigner dans le vestibule. Et il s'écria, en regardant son frère :

— Tu me plains de me fatiguer : si tu savais avec quel plaisir je travaille, quand je pense que c'est pour eux ! J'en ferais trois fois autant, vois-tu. Nul effort ne me coûte, pour leur assurer une belle vie.

— On n'existe que pour ses enfans, appuya Lucienne.

— Naturellement ! On voudrait leur donner tout ce qu'on n'a pas eu soi-même, des choses qu'on n'oserait jamais ambitionner pour son propre compte. Moi, par exemple, je n'ai pas à me plaindre de mon sort, n'est-ce pas ? Mais je ne m'en contenterais pas pour eux. Aussi, j'entends leur mettre dans les mains tous les meilleurs outils : l'instruction, l'argent, les relations, — avec les moyens de s'en servir. Ils n'auront plus qu'à conquérir le monde !

Il regarda sa femme ; leur ambition commune s'épanouit dans un sourire de bonne entente. Raymond ne répliqua pas : il aurait eu trop de choses à dire ; mais il poussa un soupir étouffé, comme pour soulager la mélancolie qui l'envahissait chaque fois qu'il rencontrait, dans l'atmosphère de son frère, le souffle de cette ambition positive et de ces désirs vulgaires. Et la veillée commença, paisible, pareille aux rares soirées de loisir qu'ils passaient ensemble, et qui s'écoulaient lentes, douces, reposantes, comme des haltes salutaires. La lumière électrique, tamisée par des abat-jour vert pâle, éclairait agréablement les meubles neufs. L'aiguille de Lucienne bruissait dans le silence. Raymond tournait ses pages sans qu'on l'entendît. Léonard disparaissait derrière le déploiement de son immense gazette, qu'il parcourut une première fois, en cherchant les nouvelles, avant de lire avec plus d'attention les articles qui l'intéressaient. Il constata que les cours de la Bourse montaient allégrement ; et il dit, avec la satisfaction d'un homme qui se félicite d'une opération bien réussie :

— Les Beacock et Cie sont à 670. Vingt francs de hausse depuis hier !

Il ne se doutait pas que pour la dernière fois il s'intéressait à ces choses, et que jamais plus désormais il ne se réjouirait aux soubresauts de la cote.

— Bien, cela, fit Lucienne. Mais ne va-t-on pas bien vite ? Tu pourrais peut-être réaliser ?

— Sois tranquille, je vendrai au bon moment !

Raymond avait levé les yeux à la voix de son frère : il fronça légèrement les sourcils et se replongea dans sa lecture. La pendule sonna la demie après neuf heures. Elle avait un son grave dont les vibrations se prolongèrent. Il y eut un silence. Lucienne le rompit en disant :

— Bon ! j'ai cassé ma soie !

Ses mains froufroutèrent dans la corbeille, parmi les pelotes et les morceaux d'étoffes. Par moment, le roulement éloigné de quelque lourd véhicule faisait vibrer les vitres, puis le silence recommençait. On eût presque entendu le murmure régulier des haleines. Les minutes se succédaient ainsi, sans hâte, comme si elles devaient s'égrener tranquilles et pareilles jusqu'à l'heure du repos. Nulle oreille n'aurait deviné, là tout près, les pas muets du destin. Soudain, derrière le grand journal qui trembla comme au souffle d'un vent de mystère, le front de Perreuse se crispa, des éclairs d'effroi traversèrent ses yeux pâles, ouverts démesurément sur une *Lettre de Londres*, où il lisait :

« C'est le 21 du mois courant que s'ouvriront les débats d'une affaire criminelle qui paraît devoir passionner l'opinion, en raison du mystère dont elle est entourée. L'héroïne en est une modiste française, qui travaillait depuis plusieurs années dans une de nos maisons les plus élégantes. Elle est accusée d'avoir tué son enfant illégitime, une petite fille d'environ huit ans, en la poussant dans la Tamise, derrière Kew-Gardens, vis-à-vis de la belle propriété du duc de Northumberland qu'on appelle Syon-house. La prévenue est une jeune femme de trente-deux ans, sans famille, nommée Françoise Dessommes. Elle proteste énergiquement de son innocence, et affirme que sa fillette a glissé par accident, sans qu'elle ait pu la retenir. Cette version n'est pas invraisemblable, à cause de la crue du fleuve à ce moment-là et de la force du courant ; mais elle est contredite par les témoignages assez précis de deux promeneurs et d'un gardien du parc. L'accusation relève d'autres indices qui paraissent également défavorables à la prévenue, dont les déclarations se contredisent sur plusieurs points. Tout cela paraît fort obscur ; on compte que les débats feront la lumière sur cette dramatique affaire, dont je ne manquerai pas de suivre les péripéties. »

Il y avait bien là : *une modiste française... Françoise Dessommes,... une petite fille d'environ huit ans...* Et le reste : ce scénario de roman feuilleton, cette horrible histoire de noyade... Des milliers d'yeux pouvaient la lire, des milliers de voix la commenter avec la curiosité malsaine qu'on apporte à de tels drames. Mais tandis que cette « information » glissait sur tant d'âmes indifférentes, celle de Léonard Perreuse en frémissait d'une inexprimable horreur. Pour tous les lecteurs de ce journal et de tous les autres journaux, il ne s'agissait que d'un fait étranger,

dont l'émotion n'est pas même aussi directe que celle d'un cinquième acte où l'on pleure. Lui seul au monde frissonnait autrement devant le crime de cette mère sans famille, devant la mort de cette enfant qui n'avait que sa mère. Léonard sentit que sa figure se décomposait. Il s'abrita derrière le journal que serraient ses mains raidies. Et dans le silence amical, d'autres minutes tombèrent, pendant que Raymond continuait à lire et que l'aiguille de Lucienne bruissait dans la soie. Les dix coups de dix heures résonnèrent gravement. Lucienne demanda, sans lever la tête :

— Le journal est intéressant aujourd'hui ?

La voix étranglée de Léonard balbutia :

— Non... non... Il n'y a rien...

— Tu me le donneras quand tu auras fini, n'est-ce pas ? A cause du feuilleton...

La même voix, qui semblait venir de très loin, répondit :

— Le feuilleton... Il n'y en a pas, ce soir...

En même temps, plus maître de ses nerfs, Perreuse se levait, en jetant le journal froissé sur son fauteuil, et se mettait à marcher dans le salon.

— Qu'as-tu donc ? demanda Lucienne, de son ton paisible.

— J'ai pensé tout à coup que... que j'ai encore... un travail urgent... ce soir...

— Oh ! s'écria Raymond en fermant son livre, tu as un tel besoin de repos ! Laisse donc cela !

— Hé ! je ne peux pas .. J'avais oublié... Pour demain... Une affaire importante... de gros intérêts...

Il se troublait, gêné par les yeux fidèles qui devaient effleurer son secret. Il ne pensait qu'à cacher l'horrible chose. Il oubliait que, un peu plus tôt ou plus tard, son frère, le confident de toute sa jeunesse, serait bon gré mal gré celui de son angoisse ; pour donner le change ou gagner du temps, il se plaignit avec volubilité :

— Tu ne sais pas ce que c'est que les affaires, toi !... Quelle tyrannie !... Quel souci !... Un engrenage !... Cela vous prend, cela vous broie... Si je te racontais mon programme de demain... Ah ! tu ferais une jolie tête !... Il y en a tant qu'on en oublie... J'ai failli en oublier une... Et pas des moindres, ma parole !... Réellement, je n'y pensais plus... Non, pas plus que si elle n'eût jamais existé !... Et pourtant, c'est une affaire qui...

Il s'aperçut qu'il ne mentait plus, et s'interrompit net :

— Allons, bonsoir !

Sur le seuil, il se rappela le journal abandonné, revint le chercher, et attira ainsi, de nouveau, l'attention de son frère. Mais Raymond regarda Lucienne, qui se remettait paisiblement à son ouvrage.

III

Le trouble évident de Léonard, sa brusque sortie, son retour vers le journal oublié, réveillèrent dans l'âme de Raymond une sourde inquiétude, que la tranquillité de leur vie tenait assoupie. Habitué à se mouvoir dans la sphère des abstractions, il concevait la vie pratique comme une forêt semée de pièges, où mille dangers vous guettent dans les taillis. Aussi, dès l'enfance, craignait-il pour son frère un péril inconnu : cette sûreté de soi dans l'incertitude dont nous sommes comme enveloppés, cette activité toujours prête à se tendre vers quelque possession, cet égoïsme inconscient qui fausse sans s'en douter les balances où chacun pèse ses propres actes, cette ambition qui marche sans scrupule vers des fins avides, autant de traits étrangers à sa nature, et qu'il voyait parfois passer en Léonard comme des ombres menaçantes. L'aimant trop pour le juger, il les lui pardonnait sans peine; mais il en redoutait pour lui les effets, et le suivait à travers l'existence avec de continuelles émotions. Tantôt il établissait le bilan des convoitises qui croisaient celles du jeune avocat, irritées par la concurrence, menaçantes, perfides; tantôt il mesurait le cube des difficultés dressées devant lui, masse branlante dont la chute pouvait l'écraser. A plus d'une reprise, au spectacle d'une de ces catastrophes si fréquentes dans l'existence actuelle, il frissonna comme au souffle d'un ténébreux pressentiment : la vie, quand des désirs ambitieux la compliquent, lui semblait trop difficile pour être vécue sans accident, et son imagination l'excitait à en calculer les surprises. Cette inquiétude latente le tourmentait d'autant plus, que son aîné le laissait dans une complète ignorance de ses affaires et de ses soucis, soit pour ménager une sensibilité dont il connaissait les excès, soit parce qu'il le regardait comme un être un peu puéril et inachevé, impropre à rien comprendre au « positif. »

— Qu'est-ce que mon frère peut avoir aujourd'hui ? demanda

Raymond à sa belle-sœur, en ramenant sur elle le regard qui venait de suivre les pas de Léonard.

Il savait cette question inutile, en raison des sentimens de Lucienne à son égard ; il la posait pourtant, peut-être dans l'espoir d'y trouver lui-même, une fois qu'il l'aurait formulée, une réponse rassurante.

La jeune femme, qui comparait des soies de nuances diverses, répondit sans lever les yeux :

— Que voulez-vous qu'il ait ? Rien de grave, en tout cas. Vous l'avez entendu. Tous les hommes ont leurs préoccupations.

Elle avait trouvé la nuance qu'elle cherchait : d'un petit coup sec, elle cassa la soie, et l'aiguille glissa de nouveau dans l'étoffe. Le tic tac de la pendule résonna plus fort dans le silence plus profond. Raymond, le cœur en peine, aurait voulu parler encore, ne fût-ce que pour entendre le son de sa propre voix. Il n'osa pas : ce salon remis à neuf lui semblait une demeure étrangère, d'où l'âme familiale était partie avec les vieux meubles ; cette femme, vis-à-vis de lui, qui ne le regardait pas, était une ennemie ; les virgules de Gastellier frétillaient sur les tentures comme des tronçons de serpens. Il essaya de se remettre à lire : sa pensée abandonnait les phrases avant d'en avoir compris le sens Il lui tarda d'être seul, chez lui ; et il prit congé plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Au revoir, Lucienne.

Elle le regarda, debout devant elle, pas plus haut qu'un enfant, avec sa taille déviée et ses grands yeux tristes, et lui tendit le bout des doigts :

— Vous partez déjà ? Au revoir !

Avant de regagner la rue Perronet, où il occupait au dernier étage d'un vieil hôtel un petit appartement de garçon, Raymond Perreuse eut l'idée d'entrer dans un café, pour lire le journal reconnu dans les mains de son frère. On le lui apporta, avec un grog auquel il ne toucha pas. Il le parcourut une première fois, sans y rien voir de plus que les nouvelles courantes. Puis il le reprit, en cherchant mieux. Il pensa : « Peut-être s'agit-il d'une chose que je ne puis comprendre ; » et son imagination partit sur la piste des grandes affaires mystérieuses qui touchent à la politique. Mais ses yeux tombèrent sur la *Lettre de Londres :* il la négligeait, ne concevant pas que le coup pût venir de si loin.

Par hasard, il aperçut le nom de Françoise Dessommes; et il reçut le choc en plein cœur.

Plusieurs minutes passèrent. Dans la salle vide et morne, la dame du comptoir chuchotait avec le garçon. Deux cliens entrèrent en discutant. Raymond vida machinalement son verre, jeta une pièce de monnaie sur le marbre de la table, et sortit. A grands pas, courant presque, il redescendit le boulevard jusqu'à la porte de son frère. Mais sous quel prétexte remonter? Que dire à Frédéric quand il ouvrirait? à Lucienne s'il la rencontrait? Il hésita un moment, immobile sur le trottoir où se profilait son ombre falote, et reprit lentement le chemin de la rue Perronet. Mille souvenirs se levaient dans sa mémoire, évoquaient la figure de Françoise, lui rapportaient des épisodes charmans ou mélancoliques de l'idylle qu'il avait suivie en y mêlant sa poésie et sa tendresse; et des images de terreur les chassaient. En montant son escalier, il s'arrêta, hors d'haleine, pour se demander s'il ne rêvait pas; des visions de meurtre et de prison se dressèrent dans l'obscurité, si intenses qu'il faillit s'évanouir. Sur le palier, comme il introduisait sa clef dans la serrure de sa porte, il entendit tout à coup, — aussi distinctement que s'ils eussent été face à face, — la voix de son frère, résolue, péremptoire, lui renvoyer à travers les années la réponse qui l'avait repoussé, quand il intercédait pour la délaissée :

— Mon cher, si on écoutait les rêveurs de ta trempe, on ne ferait que des bêtises.

Ce fut alors comme si un mystérieux phonographe, réceptacle de tous les propos d'autrefois, se déroulait à côté de lui. Il retrouvait les mots, il reconnaissait l'accent, il revoyait l'allée du Luxembourg où leurs discussions se poursuivaient le plus souvent. Ses propres paroles résonnaient dans sa mémoire, suppliantes, désespérées, — tant il mettait de cœur dans son plaidoyer, — et du fond du passé, les réponses décisives de Léonard le cinglaient encore de leur dureté :

— Je t'assure que tu perds ta peine, mon ami. La chose n'a pas l'importance que tu crois. Françoise se consolera, elle est très raisonnable; et moi, par bonheur, je suis à l'abri des attendrissemens.

Et puis, la voix de Françoise parlait à son tour, très douce, celle-là, avec des vibrations de cristal :

— Que voulez-vous, monsieur Raymond, votre frère dit qu'il

ne m'a jamais rien promis. C'est la vérité ; aussi je ne lui demande rien.

Sa propre voix répondait, dans l'angoisse :

— Mais, qu'allez-vous devenir ?...

Et, de nouveau, celle de la jeune fille, assurée, confiante :

— J'ai toujours gagné ma vie, monsieur Raymond ; eh bien, je travaillerai pour deux ; et j'aimerai mon enfant. Si vous saviez comme je l'aime déjà !

La porte s'était ouverte ; Raymond tâtonnait dans l'entrée en cherchant des allumettes. Il cria :

— Non, non, elle n'est pas coupable, c'est une horrible erreur !

... Depuis plus d'une heure, Léonard tournait dans son cabinet, de ce mouvement de fauve enfermé qui devient naturel aux hommes pris dans les filets du destin. Les objets qui l'entouraient, meubles élégans, livres reliés avec soin, bibelots rares, affirmaient la prospérité de sa vie présente et la sécurité de son avenir. Un cartonnier Louis XV, en bois de rose orné de très beaux cuivres, regorgeait de dossiers dont plusieurs représentaient des profits importans, des succès probables, peut-être de la gloire. Sur sa table de travail, d'un côté de la chimère japonaise qui lui servait d'encrier, il y avait, dans un cadre d'argent ciselé, une jolie miniature de Lucienne, en toilette de soirée, au temps de leurs fiançailles : ce portrait, un peu flatté, attestait la persistante union du ménage ; de l'autre côté, dans un de ces cadres de vélin gaufré qui viennent de Rome, une grande photographie représentait Marc et Raymonde, les mains enlacées ; celle-ci, toute enfant, joufflue, potelée, avec un beau sourire qui dessinait les fossettes des joues ; celui-là, plus sérieux dans son premier costume de garçon, avec sa figure menue d'enfant trop réfléchi et ses jambes grêles. Placée ainsi sur la table où il travaillait pour eux, cette double image lui représentait son bien le plus précieux, la part durable de son être. En la regardant, il s'attendrissait à sa manière, songeait à la destinée plus brillante que ses efforts préparaient aux deux petits, en rêvait parfois les péripéties : Marc serait magistrat, procureur général, premier président de la Cour ; Raymonde épouserait un homme riche, de famille notable, titré peut-être. Il jouissait de ces espérances, — les plus hautes qu'il pût conce-

voir, — et son cœur se gonflait d'orgueil. Mais voici qu'une énorme vague du passé revenait sur lui, l'éclaboussait de sang et de honte, et qu'il se trouvait tout à coup, comme un naufragé, tremblant et seul dans l'orage.

Au premier moment, ce ne fut qu'une révolte furieuse contre la certitude du fait, un vouloir fou d'en secouer à tout prix l'obsession, la sensation d'une force obscure qui l'écrasait, des efforts désespérés pour s'en délivrer, comme dans une lutte où le plus faible se débat. Il se dégagea, comme d'un mouvement brusque, par surprise : « Cette affaire ne me regarde pas : je n'y suis pour rien ! » Mais aussitôt il comprit l'inutilité de ce mensonge de pilote qui nie la tempête au moment où le vent casse son timon. Et il revint à des habitudes plus retorses, il voulut plaider. Son aventure avec Françoise? Celle de tant de jeunes hommes, après tout ! Combien n'ont-ils pas rencontré la femme libre, chercheuse aussi d'amour, qui se donne sans rien demander, qu'on prend sans rien promettre ? On ne réfléchit pas, on écoute la nature, on s'abandonne, jusqu'au jour où le lien se dénoue comme il s'est formé. Cependant voici qu'un enfant survient... Ici, ses argumens fléchirent, ses idées se brouillèrent ; il essaya de continuer comme dans un discours où l'on a perdu le fil. Ceux qui le peuvent... oui, sans doute, ceux qui le peuvent, font leur devoir, et ils ont raison... Lui, dépendait d'un père intransigeant, qui n'aurait rien écouté ; il n'aurait pas pu... D'ailleurs, Françoise ne réclamait rien. Ah ! si elle eût pleuré ou menacé, comme eussent fait tant d'autres, — qui sait? peut-être aurait-il eu plus de courage... Mais tout s'était passé si facilement ! Vaillante et orgueilleuse — trop orgueilleuse ! — Françoise acceptait seule tout le fardeau de la commune faute, et disparaissait après des adieux très simples, sans récrimination, ni violence... Le nœud léger se rompait sans effort, si bien qu'il s'en apercevait à peine, et qu'il oubliait... Combien en font autant !... D'ordinaire, la vie passe son éponge complaisante sur ces choses-là !...

... Mon Dieu, oui ! il oubliait !

Il traversait alors la période importante où la carrière se dessine, où l'homme établit la base de ses édifices futurs. Il travaillait énormément, il allait passer ses derniers examens ; vraiment, sa petite amie disparut sans presque qu'il s'en aperçût. Sans les propos de Raymond, il se serait seulement félicité de rompre à

si bon compte. Puis, peu de temps après, vint la rencontre de Lucienne, l'établissement sérieux ; à ce moment-là, il brûla une boucle de cheveux, un portrait, quelques lettres, — tout ce qui lui restait de Françoise; et jamais plus, dès lors, sauf à peine en de très courts instans de langueur et de rêverie, son souvenir ne s'égara sur sa compagne de six mois. L'oubli fut si complet, qu'à cette heure, il retrouvait difficilement dans l'amas d'ombre du passé les traits incertains de la jeune femme, — sa jolie figure fraîche dans le cadre de ses cheveux blonds, son corps frêle, si fin, si blanc, sa grâce amoureuse dont aucun effort de mémoire ne pouvait lui rendre l'impression. Qu'était-elle devenue pendant toutes ces années? Il l'ignorait, comme le navire ignore où s'en vont les vagues que sa proue a brisées.... Hélas! il ne savait rien non plus de l'enfant, cette demi-sœur inconnue de Marc et de Raymonde, dont la Tamise avait emporté le corps submergé... La vision indistincte de cette pauvre petite, qui pouvait être blonde comme Françoise ou brune comme lui-même, arrêta sa plaidoirie. Il s'aperçut qu'il dénaturait les faits ou les arrangeait, et que c'était bien inutile, puisqu'il était son propre juge. Et dans le désespoir de ne pouvoir changer rien au passé, il se tordit les mains. Et puis, revenant à sa première idée, il s'assit devant sa table, frappa du poing sur un dossier ouvert, en s'écriant :

— Comment m'arrive-t-il ce qui n'arrive à personne?... Pourquoi un tel malheur sur moi... sur moi?...

C'était le cri suprême de son égoïsme aux abois, inutile aussi, comme les cris des naufragés que la tempête disperse sur les flots. Et pendant qu'il en suivait la vaine résonance, un mot de son frère traversa son désarroi : « le miroir de la Vérité... » Nul doute, le miroir passait devant lui; il y apercevait son image, confuse encore, comme une épreuve imparfaite qu'un peu de lumière ou quelques secondes d'attente suffiraient à préciser... Il commençait à craindre... Il allait raidir ses forces pour échapper au fantôme qui tendait la main vers lui... Oh! fermer les yeux pour ne pas voir!...

... Dans sa bibliothèque, — une pièce où, dans l'ombre laissée par la lampe, on ne distinguait que des livres et les formes confuses de quelques moulages d'œuvres aimées, — Raymond rassemblait ses souvenirs, réfléchissait, cherchait un plan d'action. Tandis que son frère pensait aux siens, à sa carrière,

à soi-même, il ne pensait, lui, qu'à Françoise. Cette abnégation simplifiait le problème ou, du moins, facilitait l'élaboration des plans romanesques. Du reste, sa mémoire était mieux armée que celle de Léonard, et il pouvait l'éclairer, puisque pendant une longue période le nom de la jeune femme avait rempli ses carnets. Il les feuilleta. Il cueillit le triste bouquet de ses impressions d'autrefois, fixées là comme des fleurs séchées entre les pages d'un herbier. Il relut :

« Quel doux être charmant que *Petite-Angèle !* Elle est bien la grâce et l'amour. Elle est blonde comme il faut l'être à vingt ans, avec des yeux couleur de tendresse, un petit nez au vent qui flaire les bonnes choses de la vie, une petite bouche qui sourit comme si le sourire était le rouge de ses lèvres, avec une petite âme gentille, insouciante et gaie, faite pour voleter sur les fleurs comme un papillon. Tout la réjouit, elle ne craint rien, elle a l'ignorance divine et la confiance sereine, qui sont des vertus célestes. J'entends les matrones lui reprocher de mal faire ! Mais le mal est dans la science qu'on en a, et *Petite-Angèle* ne soupçonne pas qu'il existe. Elle aime et se donne comme la fleur s'ouvre et répand son parfum, parce qu'ainsi le veut l'harmonie mystérieuse qui a fait d'elle un petit insecte d'amour. En la regardant courir par les prés épanouis, on voyait bien que la terre est son jardin. Les inconnus qui la rencontraient en avaient l'âme réjouie. Et moi je pensais : « Si *Petite-Angèle* aimait *Dorcis*, *Dorcis* n'aurait d'autre désir que de faire sourire la petite bouche, que de s'absorber dans la petite âme comme une goutte de rosée dans la corolle des primevères. Mais *Dorcis* est un pauvre être qu'elle ne regarde pas. Elle aime *Théodore*, parce qu'il est grand, fort et brillant, et qu'on ne peut le voir sans l'aimer. Hélas ! et *Théodore*, qui veut conquérir le monde, tuera peut-être un jour le sourire sur ses lèvres, la confiance dans son cœur !... »

Cette page datait d'un déjeuner printanier dans les bois de Meudon où le couple avait emmené « le petit frère, » — sans songer que le spectacle de l'amour n'est point une aumône prudente à jeter aux disgraciés. — D'autres notes suivaient, prises au jour le jour ; leur ton voilé trahissait pourtant un sentiment discret qui ne s'exprimait pas : chansons nostalgiques de désirs et de renoncement qu'accompagnait en sourdine le regret d'une jeunesse sans joie, tendresse profonde et pure, vouée en silence

à la petite amie légère, bienveillante et douce, qui plus d'une fois tendit charitablement sa joue au compagnon mélancolique, sans soupçonner qu'il en restait bouleversé. Le parfum de ces baisers, les seuls que Raymond eût jamais goûtés, sortit un instant des feuilles jaunies pour se dissoudre dans l'air où ne passaient plus que des souffles de tragédie...

Cependant l'idylle s'achevait — comme tant d'autres! — sans éclat violent, entre les derniers sourires des derniers rendez-vous et les premières larmes des premières heures d'abandon. Raymond s'attarda sur la courte page où, renonçant à ses déguisemens de bergeries, il avait exprimé l'amertume indignée que lui laissait ce dénouement :

« Étrange chose que le jeu des destinées! L....., certes, est un honnête homme; je le sais, j'en suis sûr, j'en ai eu mille fois la preuve. Et pourtant, lui dont je connais la bonté, commet une cruelle infamie : il abandonne sa maîtresse, qui va devenir mère, — sans comprendre que cet acte coupable ouvre une série de conséquences que nul n'oserait prévoir! C'est moi qui ai honte pour lui, et je crois bien que c'est moi qui pleure pour elle. Est-il possible qu'une telle chaîne se brise aussi facilement? Ils sont aveuglés l'un et l'autre, lui par son ambition, elle par son ignorance. Elle est vaillante avec la même inconscience qu'il est égoïste. Il a pensé : « Je ne veux pas cet enfant, je l'écarte; » elle s'est dit : « L'enfant est mien : je le prends pour moi seule! » Il a pensé : « L'enfant gênerait ma carrière, il n'aura pas de père; » elle a dit : « Une mère peut suffire : je lui dévouerai ma vie. » Je sais bien qu'elle est une fée et que son aiguille fera des miracles. Je sais aussi qu'il faut que L..... brille parmi les hommes, puisqu'il aime l'éclat et possède les dons nécessaires. Ah! si j'avais ses désirs, comme ils s'évanouiraient à la seule pensée de l'enfant que j'aurais appelé à la vie! Mais je ne le jugerai pas : j'enferme au fond de mon cœur le souvenir des heures où j'ai douté de lui. Je voudrais croire en Dieu pour le prier de ne jamais punir l'ambitieux qui s'est soustrait au devoir, et de protéger la mère qui a trop compté sur ses forces et que je ne reverrai plus! »

En écrivant ces lignes, Raymond croyait que « Petite-Angèle » allait disparaître à jamais de son horizon. Mais les événemens démentent souvent les probabilités. Au moment de partir pour Londres, où l'appelaient les avantageuses proposi-

tions d'une maison de Regent Street, Françoise tomba gravement malade. Ayant refusé la « compensation » offerte par Léonard, elle se trouvait à peu près sans ressources. Ce fut Raymond qui lui vint en aide : d'où une affection reconnaissante et, plus tard, quand elle put après son rétablissement reprendre ses projets, une correspondance assez active. Ses lettres étaient là, dans le même tiroir que les cahiers intimes où revenait si souvent le nom de *Petite-Angèle*. Dans le silence de la nuit qui passait lentement, Raymond les relut toutes : toujours confiantes, toujours courageuses, muettes sur les difficultés des premiers temps, puis joyeuses avec le succès, elles abondaient en détails charmans sur l'enfant, en confidences amicales, en petits croquis londoniens enlevés avec la prestesse et la grâce qui paraient si joliment les chapeaux des belles dames du West-End. Pas une qui ne révélât un sentiment maternel dont la simple et calme expression repoussait l'accusation terrible :

« Ne vous figurez pas que je m'ennuie, ou que je sois triste : ma petite Aurélie remplit ma vie. Je pense à elle quand je ne la vois pas; et dès que je la vois, je suis si parfaitement heureuse que je ne changerais pas mon sort contre celui de la *Queen* en personne. »

Une autre fois :

« ... Il me semble, mon cher Raymond, que j'ai ignoré la joie quand je croyais la posséder et vivais dans l'insouciance : je ne la connais que depuis que j'appartiens à ce petit être, qui pourtant me cause aussi de terribles tourmens. Peut-être qu'on n'a pas l'une sans avoir les autres. Aurélie vient d'avoir le faux croup. Quelle frayeur! quelle épouvantable angoisse! Mais quel bonheur aussi, quand le médecin m'a dit que ce n'était rien! Seulement, l'alerte m'a laissée toute nerveuse. Je n'avais jamais eu l'idée que je pouvais perdre ma fille. Maintenant, cette idée me traverse quelquefois. Et c'est horrible! Mais je la soignerai si bien, qu'aucune maladie n'osera l'atteindre. Oh! pour elle, je me battrais avec la Mort!... »

Ailleurs, — et dans la même enveloppe il y avait une carte de Noël, un cottage dans la neige au clair de lune :

« Je glisse à travers le *fog* sans le voir, aussi contente que si le plus beau soleil du Midi brillait sur cette ville sombre : c'est que je rentre dans mon *lodging*, où ma petite Aurélie m'attend sous la garde de Mrs Duke. Oh! si vous connaissiez

Mrs Duke, la grande Mrs Duke, la majestueuse Mrs Duke, femme solennelle d'un grave marchand de pipes, qui m'a loué son rez-de-chaussée et me tient mon ménage! Si vous voyiez sa robe de chambre bleu turquoise, très convenablement semée de taches de graisse, — d'une vraie constellation de taches, rondes, ovales, carrées, de toutes les formes, de toutes les dimensions! Si vous voyiez les mèches de ses cheveux respectables, qui pendent le long de ses joues comme des ficelles enduites de pommade! Si vous entendiez son français, le français qu'elle exerce avec moi (qui exerce ma patience), en me tenant des propos méthodistes! Car elle est d'une secte qui sera seule sauvée, dans l'autre monde, et veut absolument me convertir. Avec ces petits travers, Mrs Duke est une excellente personne; et puis elle a un faible pour Aurélie, qu'elle trouve belle comme un ange, très avancée pour son âge, beaucoup plus avancée que les petites filles anglaises. Moi, vous comprenez, je n'en demande pas davantage, parce qu'Aurélie, c'est tout... »

Ailleurs encore :

« Aujourd'hui, une cliente importante a fait l'éloge d'un de mes chapeaux. Cela m'a remplie de joie. J'en ai conclu que je ne baissais pas, qu'on n'allait pas me renvoyer à Paris pour me remettre au courant, comme on fait souvent : ce qui représente une forte dépense. Sans doute, j'ai quelquefois le mal du pays, et je m'attendris en songeant aux bords de la Seine. Mais quand ces idées-là me prennent, je me dépêche de penser : « Non, non, je suis ici pour Aurélie, c'est pour elle que j'avale le brouillard et la fumée et que je suis devenue très économe. Mon Dieu, que c'est bon, la fumée, le brouillard et l'économie! » Alors, je me mets à embrasser la petite coquine, qui m'embrasse aussi, et je sens bien qu'il n'y a pas d'autre bonheur, et qu'avec elle je suis bien partout! »

... Quels juges, en lisant ces lettres, les croiraient d'une criminelle?...

Peu à peu, cependant, le temps faisant son œuvre, les lettres devinrent plus courtes, moins fréquentes. Mais Raymond dut passer quelques jours à Londres, pour des recherches de bibliothèque. Il revit Françoise — avec une émotion que son visage ne trahit pas, — dans le *lodging* de Chelsea, où il fit la connaissance d'Aurélie et de Mrs Duke. Le *lodging* était le *lodging* classique, impersonnel et confortable, avec son *bow-window*

garni de fusains, sa bonne cheminée noire, son vaste fauteuil de cuir brun, sa table massive, son solide dressoir d'acajou ; la fenêtre ouvrait sur une petite rue, et les deux lignées de maisons toutes pareilles, poudrées du haut en bas de noir de fumée, fuyaient bien droit jusqu'à une vieille chapelle en pierres de taille, qu'entourait un gazon : l'appartement et la rue dégageaient cette impression de monotonie qui étonne l'étranger, mais dont s'imprègnent les habitans dans la douceur de l'accoutumance. Quant à Mrs Duke, avec sa robe de chambre bleue où chaque année ajoutait des taches nouvelles, ses cheveux enduits de pommade, la solennité de ses moindres gestes, elle semblait échappée toute vive d'un roman de Dickens. Et Aurélie, grasse, blonde, rose, pomponnée comme un bébé de conte de fées, confondait le français et l'anglais dans un gazouillis de petite perruche pas très bien élevée. Françoise s'épanouissait en la regardant, aussi jolie qu'autrefois, presque aussi fraîche encore, mais avec un air plus sérieux, des lèvres moins promptes au sourire, une lueur pensive au fond des yeux. Elle semblait d'ailleurs heureuse, n'eut pas un mot d'amertume pour Léonard, s'informa de lui sans affectation, apprit avec indifférence qu'il était marié : le petit être d'amour des folles années était bien mort ; Raymond ne voyait plus devant lui qu'une mère, éperdument mère. Il l'admira, — non sans regretter un peu *Petite-Angèle*, dont il n'existait plus dans ses carnets et dans sa mémoire qu'une image vacillante, qui s'effacerait bientôt. « Tous changent, se dit-il en pensant aussi à son frère ; moi seul, je garde les mêmes désirs, parce que je sais qu'ils ne seront jamais atteints... »

Ils dînèrent ensemble, un soir, dans un restaurant du Strand, avec Mrs Duke pour chaperon. Ils se quittèrent en se promettant de recommencer à s'écrire avec plus de régularité ; et en effet, Raymond reçut encore de bonnes lettres, affectueuses, confiantes, dont Aurélie fournissait la matière. C'était toujours la même ferveur exclusive, presque dévote, la même maternité passionnée, les mêmes extases, le même esprit enjoué et tendre. Puis, de nouveau, les lettres s'espacèrent ; puis elles cessèrent. Pourquoi ?...

La dernière remontait à deux ans : pourquoi, dès lors, cet oubli succédant aux expansions amicales, presque fraternelles ? Que cachait ce silence, que dix lignes dans un journal venaient de rompre si tragiquement ? Voilà ce que Raymond igno-

rait, — ce qu'il ne saurait pas expliquer aux juges, ce qui ouvrait devant lui le champ infini des hypothèses. Il y a tant de choses imprévues qui peuvent bouleverser une âme jusqu'en ses profondeurs, tant de raisons mystérieuses qui tirent une existence hors de sa voie paisible! Si Françoise s'était lassée de Chelsea, du *lodging*, de Mrs Duke? Si la femme d'amour s'était réveillée un matin, éprise et inconsciente comme au temps de Léonard? Si la petite Aurélie avait reculé dans son cœur à la seconde place, — puis davantage, — jusqu'à n'être plus qu'une gêne ou qu'un poids mort, — jusqu'à susciter au fond d'elle un regret déjà coupable, le vœu rétrospectivement criminel : « Si cette enfant n'était jamais née?... » Battu par ces pensées, Raymond se prit à douter. Les soupçons, repoussés d'abord, s'avancèrent pour une nouvelle attaque. Il se raidit pour les repousser encore :

— Non, non, c'est impossible, cela ne peut pas être, cela serait trop monstrueux!

Mais un doute empoisonnait sa douleur :

— Ah! mon Dieu! savoir, comment savoir?

... Des souvenirs correspondans, des doutes pareils labouraient l'âme de Léonard.

Il croyait son aventure avec Françoise si bien enterrée dans l'oubli! Jamais il ne la tirait de la chambre éloignée de sa mémoire où il l'avait reléguée comme un papier qu'on juge sans importance et qu'on jette au fond d'un tiroir. Et voici qu'elle revenait, non pas telle que tout à l'heure, lorsqu'il l'arrangeait comme un témoignage pour les besoins de sa défense, mais dans toute sa vérité accusatrice, et d'une minute à l'autre plus complète, plus claire. Des mots qu'il avait prononcés, des calculs qu'il avait échafaudés sans se les avouer, des sentimens si secrets qu'il les avait cru cachés à soi-même, remontaient peu à peu du passé : et maintenant qu'aucun regret, qu'aucun effort ne pouvaient plus les anéantir ni rien changer à leurs conséquences éloignées, ils prenaient tout à coup leur sens vrai, méconnu si longtemps, qui l'aveuglait! Une force intime le ramenait aux incidens de la rupture, — à ces heures dont le vol léger avait fixé sa destinée et celle de Françoise. Comme Raymond, il entendit des voix, — les mêmes, mais qui lui rapportaient des échos différens. Ce fut d'abord un cri, — le cri vulgaire qui lui échappa quand il apprit l'état de sa maîtresse :

— Ah! sapristi, quelle tuile!

Et la réplique de Françoise, d'une si sereine insouciance :

— Mais non. Je serai très contente d'avoir un bébé, moi!

Par delà les paroles qui résonnaient dans le lointain des années, il entendit d'autres voix encore, que lui seul connaissait, car elles n'avaient parlé qu'en son cœur : elles n'exprimaient que des craintes viles, des soucis bas, des souhaits meurtriers, jusqu'à ce qu'elles s'accordassent à lui suggérer cette résolution « d'en finir, » qui fut prise froidement et prudemment, dans la certitude qu'il n'y aurait au bout ni revolver ni vitriol.

Ensuite, ce fut la voix de Raymond, ignorant de la vie, mais instruit par une intuition si profonde de ce qui est humain et juste : elle parla longtemps, refusant de s'avouer vaincue, mêlant les bons argumens aux prières , concluant toujours :

— Tu n'as rien à lui reprocher. Elle va être mère. Épouse-la!

A présent il l'écoutait jusqu'au bout, cette voix qui tremblait d'émotion, sans éprouver la moindre envie de la railler, tandis qu'alors... Et il entendit — horreur! — le rire, oui, un rire sonore et clair de bon vivant, le rire dédaigneux dont il accueillit cette « énormité, » suivi d'une réponse nette et brutale, qui tranchait la question :

— Mon cher, un homme fort n'embarrasse pas sa vie au début!

Il vit les grands yeux tristes, pleins de reproches, de son frère, qui ne dit plus rien, et il se souvint encore des paroles exactes par lesquelles il avait tâché de le réconforter, en lui frappant sur l'épaule :

— Allons! allons! ne prends pas la chose plus au tragique qu'elle-même, que diable! Quand tu connaîtras la vie, mon petit, tu t'apercevras qu'on en voit bien d'autres!

Raymond avait repris, avec une timide insistance :

— Au moins, tu reconnaîtras l'enfant? Tu viendras en aide à la mère?...

— Sans doute, je me conduirai en galant homme, je ferai de mon mieux.

Là-dessus, il revit son geste, — le geste d'un homme un peu vexé, mais résolu à l'indifférence, — quand un facteur lui rapporta la lettre chargée (valeur deux mille francs, cinq cachets rouges) que Françoise lui retournait. Son frère étant là, par malechance, il avait dissimulé son dépit, et fourré la lettre

dans sa poche, en s'écriant, — et il entendit le son de sa voix :

— Oh! oh! elle fait la fière et la délicate!

— Non, Léonard, elle l'est!

— En tout cas, c'est autant de gagné...

Fut-ce l'humiliation de ce refus qui l'empêcha de songer à l'autre partie, si juste, de sa demi-promesse : reconnaître l'enfant? Personne ne lui en parla plus; et il se tint quitte. De temps en temps, la pensée importune de ce petit être traversa son esprit : il ne l'arrêtait pas, elle s'envolait, elle finit par disparaître : quoi qu'il fût arrivé, l'on n'avait sûrement nul besoin de lui, puisqu'on ne lui demandait rien. Et maintenant!...

Vers onze heures, Lucienne apparut sur le seuil. Son mari, affalé sur la table de travail, la tête dans les mains, ne l'entendit pas entrer. Elle eut peur :

— Qu'as-tu? s'écria-t-elle, qu'as-tu donc?

Léonard tressaillit, tâcha de détendre ses traits presque crispés, essaya de sourire :

— Ce que j'ai?... La fatigue, naturellement... Je m'endormais sur ce dossier.

On lit bien peu de chose sur les visages les mieux connus, quand ils veulent rester fermés. Lucienne ne put qu'accepter l'explication. Elle s'approcha de la table, remit en place quelques objets, en bonne ménagère qui pense à l'ordre, s'assit sur la chaise des cliens. Et elle se mit à causer des petites affaires qui la préoccupaient. Décidément, le tapissier n'avait pas placé les rideaux selon les instructions reçues :

— On n'obtient jamais ce qu'on veut de ces maîtres d'état. Quoi qu'on leur dise, ils n'en font qu'à leur tête. Aussi, il s'agira d'examiner le mémoire!

Léonard acquiesça :

— Sans doute.

Autre chose : Mme Leterrier, la femme du conseiller à la cour d'appel, ne rendait pas une visite qu'elle devait pourtant depuis plus de quatre semaines.

— Qu'est-ce que cela peut signifier? Comprends-tu?

— Je crois qu'elle a la grippe, dit Léonard.

— La grippe? Elle l'a bien souvent!... Enfin!

Après un silence, Lucienne aborda un sujet plus important, qui lui tenait au cœur : la croix que des amis influens avaient

failli obtenir pour Gastellier au nouvel an, et que des intrigues firent ajourner :

— Ce sera certainement pour le 14 juillet : Nagel, que j'ai rencontré cet après-midi, m'a dit que nous y pouvions compter.

— Gastellier l'a bien méritée! murmura Léonard sans écouter ses propres paroles.

— A coup sûr, et personne ne dira le contraire... Il fait de très belles choses, depuis quelque temps... Mais toi aussi, mon cher, tu la mériterais. Et ce serait le moment de s'en occuper. Il importe que chaque chose arrive à son heure, c'est-à-dire le plus tôt possible. Si l'on te décore à quarante-cinq ans, à quoi cela te servira-t-il? Tandis qu'à ton âge, c'est un bon atout pour ta carrière!... Quand tu auras la croix...

Elle poursuivit, dévidant l'écheveau de ses ambitions conjugales. Par momens, sa voix devenait agressive : elle attaquait des adversaires ou perçait à jour les machinations des envieux. Mais elle s'aperçut que Léonard ne l'écoutait pas :

— Ah! s'écria-t-elle, pourquoi donc es-tu si indifférent aux résultats, toi qui travailles tant? Dès qu'on te parle de choses pratiques, tu n'écoutes plus. Bonsoir!

... Coupable ou non? Comment savoir?... Tout est possible, dans ces vies de pauvres femmes délaissées, que mille dangers entourent, qui vacillent parmi la défiance universelle. Comme aussi, le soupçon les guette, la main de la Justice s'abat sur elles au moindre indice, elles sont la matière propice aux plus tragiques erreurs, — à celles qu'on ne répare jamais et qui demeurent ensevelies dans la fosse commune des iniquités sans éclat... Mais pourquoi prévoir d'aussi lugubres péripéties? Même dans ces affaires enveloppées de tant de mystère, la Vérité, le plus souvent, se manifeste, soit en cours d'instruction, soit au grand jour de l'audience. Peut-être en serait-il ainsi pour Françoise... Et cette espérance fut l'épave qui vient aider le naufragé : de même que tout à l'heure il se débattait pour se tromper à ses propres mensonges, Me Perreuse saisit ce lambeau flottant d'espérance, et parvint à s'y cramponner un moment. Oui, oui, cela se passerait ainsi : Françoise sortirait d'Old Bailey les mains libres, blanchie aux yeux de tous, mais sans ressources, malade peut-être. Alors il accourrait à son aide. Elle lui dirait : « Je ne vous en veux pas : il n'y a eu là qu'un affreux accident, dont ni

vous ni moi ne sommes responsables. » Rien ne subsisterait du cauchemar, il l'oublierait, et, ses anciens torts réparés par un acte généreux, les choses reprendraient leur cours paisible, comme la mer reprend son calme quand l'orage a passé... Mais tandis qu'il s'abandonnait à cet optimisme si conforme à son caractère, un frisson le secoua : il se trompait encore, il se berçait de vaines paroles : jamais plus sa vie ne pourrait être ce qu'elle était deux heures auparavant, jamais plus il ne pourrait répondre insoucieux aux caresses de ses enfans, jamais plus s'égayer aux promesses de leur avenir : entre eux et lui, entre lui et le monde entier, il y avait ce petit cadavre gonflé par l'eau de la Tamise, et cet effroyable mystère dont le dénouement, peut-être... Ses yeux se dilatèrent d'effroi : il n'y avait point d'erreur. Françoise était coupable, on la condamnait, le drapeau noir flottait sur la prison de New-Gate...

Il réprima un cri d'épouvante, et murmura, la main sur ses yeux :

— Mon Dieu! mon Dieu! ce que j'ai cru voir...

ÉDOUARD ROD.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

LA
SECONDE ABDICATION

II [1]

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — NAPOLÉON II. LE DÉPART DE L'EMPEREUR POUR LA MALMAISON

I

Dans la nuit, l'Empereur avait encore longuement réfléchi. Se résoudrait-il à abdiquer, ou, fort de ses droits constitutionnels, dompterait-il le parlement? Un instant, il arrêta dans sa pensée les mesures pour la prorogation de la Chambre. De bon matin, il irait avec ses ministres au Palais des Tuileries où serait convoqué le Conseil d'État et dont toutes les troupes de la Garde et de la ligne présentes à Paris, les tirailleurs fédérés et quelques bataillons de garde nationale occuperaient les abords. C'est aux Tuileries que serait rendu le décret de prorogation, qui serait aussitôt communiqué aux Chambres par les ministres d'État. En cas de résistance, on emploierait la force. Mais c'était moins une résolution ferme qu'un vague projet, moins un projet qu'un rêve. Pour ce coup d'État légal, bien du temps avait été perdu. Tout simple à faire dans la matinée de la veille, encore exécutable dans l'après-midi et surtout dans la nuit, où l'on aurait pu

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

arrêter chez eux les principaux meneurs, Fouché, La Fayette, Lanjuinais, Manuel, Jay, Lacoste (1), il devenait plus hasardeux le 22 juin. Cependant, si l'Empereur avait trop tardé d'agir, les moyens d'action ne lui manquaient pas encore. Il y avait à Paris 4300 hommes des dépôts de la garde, 6000 hommes de la ligne, huit compagnies de fusiliers vétérans, 700 gendarmes, deux bataillons de militaires retraités (2), enfin, les tirailleurs fédérés qu'aurait soutenus tout le peuple des faubourgs. C'était suffisant pour imposer à la garde nationale censitaire (3), en majorité hostile à l'Empereur, mais peu combative de sa nature. Des ministres de l'Intérieur, de la Guerre et de la Police, les seuls qui eussent à intervenir ce jour-là, Napoléon aurait entraîné aisément le premier et ramené, non sans quelque peine peut-être, le second à l'obéissance passive. Quant au troisième, il y avait, pour le remplacer sur l'heure, Rovigo ou Réal. Napoléon comprenait tout cela. S'il hésitait, s'il reculait même devant l'entreprise, ce n'est pas qu'il doutât du succès immédiat, c'est qu'il envisageait avec inquiétude les conséquences de ce succès. En ajournant le parlement, il supprimerait un obstacle capital, mais en même temps il détruirait le point d'appui qu'il jugeait indispensable pour soulever tout le pays. « Je pourrai tout avec les Chambres, avait-il dit à Lucien; sans elles, je ne pourrai sauver la patrie. » Et il continuait de penser qu'une mesure violente contre les Chambres, accréditant l'opinion que les puissances s'étaient armées contre lui seul, désintéresserait de la défense nationale, provoquerait la désunion jusque parmi les chefs de l'armée et paralyserait tous ses efforts. En cette journée et cette nuit douloureuses, l'Empereur eut des révoltes d'orgueil froissé et d'espérance déçue, des paroles de menace, des vel-

(1) « Pendant la nuit, a écrit La Fayette lui-même, Bonaparte pouvait faire arrêter les membres influens de la Chambre, la dissoudre et prendre la dictature. Il manqua de résolution. »

(2) Dépôts de la vieille garde, grenadiers, chasseurs et troupes à cheval : 2638 hommes. Jeune garde, 4e, 5e et 7e tirailleurs, 4e et 5e voltigeurs : 1648 hommes. — 4es bataillons des 11e, 23e et 37e de ligne; dépôts des 1er, 2e, 69e et 76e de ligne, et des 1er, 2e et 4e légers; 8 compagnies des 2e et 4e d'artillerie, 12 compagnies d'artillerie de la marine. Retraités de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne.

(3) Il y avait 36000 gardes nationaux inscrits sur les contrôles, mais seuls les grenadiers et chasseurs, ensemble 20245 hommes, étaient habillés et armés. (Situation de la garde nationale de Paris au 1er juin. Arch. Nat., F. 9, 760). C'était tout de même une force importante. Mais il ne semble pas probable que la garde nationale eût résisté à la troupe appuyée par les Fédérés et la population ouvrière.

léités de résistance; mais pas un instant, malgré les premiers conseils de Davout et les exhortations constantes de Lucien, il ne pensa sérieusement à dissoudre les Chambres. Et c'est précisément l'infamie de Fouché de lui en avoir attribué le dessein, et la mauvaise action de La Fayette d'avoir donné à cette imposture l'autorité de sa parole.

Caulaincourt, Regnaud, Rovigo, Lavalette vinrent au lever de l'Empereur. Tous lui représentèrent la nécessité d'abdiquer. Il y était déjà résigné. Avec une profonde tristesse, il répéta ses paroles de la veille : « Je ne puis rien seul. On croit se sauver en me perdant, mais on verra combien on s'abuse. » Il interrompit Lavalette qui s'étendait sur les périls d'un nouveau 18 Brumaire : « Cette pensée, dit-il doucement, est bien loin de moi. » Mais, comme il y a les révoltes de la chair devant la souffrance physique, il y a les révoltes de l'âme devant le sacrifice définitif, le renoncement à toute espérance, la tombe anticipée. De là, les dernières hésitations de l'Empereur, à mieux dire ses temporisations. Il avait pris son parti, mais il différait, il attendait. Dans l'illusion persistante d'un retour d'opinion à la Chambre, il craignait d'accomplir trop tôt l'acte irrémédiable.

Les ministres ayant rendu compte de la séance de nuit aux Tuileries, l'Empereur déclara consentir à la nomination par la Chambre d'une commission chargée de traiter directement avec les puissances coalisées. Il ajouta que, s'il était reconnu que sa présence sur le trône empêchât l'ouverture de toute négociation, il serait prêt à se sacrifier. En attendant que cette déclaration fût communiquée officiellement aux Chambres sous forme de message, il autorisa Regnaud à la transmettre officieusement à ceux des députés qui avaient été adjoints au Conseil des ministres. Comme Regnaud allait quitter l'Élysée, l'Empereur reçut des nouvelles de l'armée. Un officier du prince Jérôme, le capitaine de Vatry, venu à franc étrier, rapporta qu'il avait vu plus de 20000 hommes sur la route d'Avesnes. De son côté, Soult mandait qu'il avait rallié 2000 soldats de la vieille Garde et de nombreux détachemens de la ligne. Dejean avait rassemblé à Guise 1700 cavaliers des divisions Roussel, Jacquinot et Piré. Grouchy, enfin, écrivait de Givet qu'il ramenait ses deux corps d'armée, et que ses communications avec le maréchal Soult étaient libres. L'Empereur pressa Davout de courir à la Chambre afin de ranimer par ces réconfortantes nouvelles le courage des

représentans. Il y avait encore vers la frontière du Nord une armée de 60000 hommes.

II

Dès neuf heures et demie, la Chambre s'était réunie; on était impatient de connaître les résolutions prises dans la séance de nuit aux Tuileries. Le rapporteur, le général Grenier, résuma très sommairement cette longue délibération. Il dit que les ministres s'étaient engagés à proposer au parlement des mesures de salut public, et que l'on avait voté la nomination, par les Chambres, d'une ambassade chargée de négocier directement avec les puissances alliées. Il ajouta que l'Empereur allait donner par un message son assentiment à cette décision et déclarer en même temps qu'il était prêt à tous les sacrifices, s'il devenait un invincible obstacle à la paix.

La lecture de ce rapport fut écoutée avec un mécontentement non dissimulé. Ce n'était pas ce que la Chambre attendait. Elle croyait que la conférence tenue dans la nuit devait avoir eu à peu près pour unique objet la question de l'abdication, et ses délégués venaient lui parler de vagues mesures de défense et de police, et de l'assentiment promis par l'Empereur à un acte de la représentation nationale. La Chambre avait-elle donc besoin du consentement d'un souverain virtuellement déchu? Duchesne, de l'Isère, prit la parole. Nommé par l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, procureur général à Grenoble, et élu ensuite député comme bonapartiste, ce Duchesne s'était signalé dès l'ouverture de la session par son hostilité contre l'Empire. Il dit : « Je ne pense pas que la Chambre puisse offrir des négociations aux puissances alliées, car elles ont déclaré qu'elles ne traiteraient jamais tant que Napoléon régnerait. Il n'y a donc qu'un parti à prendre, c'est d'engager l'Empereur à abdiquer. » Des applaudissemens, des murmures, des protestations, des cris : « Appuyé! aux voix! aux voix! » accueillirent cette motion. On prononça même le mot déchéance : la déchéance était dans la pensée de la grande majorité de la Chambre, mais ses chefs, inspirés par le prudent Fouché, ne voulaient recourir à ce moyen extrême qu'après avoir épuisé tous les autres. Ils redoutaient un coup de violence de l'Empereur offensé, l'indignation du peuple de Paris, les colères de l'armée. Pour que la révolution souhaitée s'ac-

complît sans risques, il fallait que Napoléon abdiquât « de son propre mouvement. »

Le président Lanjuinais tenta de calmer l'Assemblée en lui conseillant d'attendre le message de l'Empereur avant de prendre aucune décision. Mais le général Solignac, qui avait coopéré aux journées du 13 vendémiaire, du 18 fructidor et du 18 brumaire, voulait aussi avoir un rôle ce jour-là. Reprenant, en la précisant, la proposition de Duchesne, il demanda qu'une députation de cinq membres, élue incontinent dans la Chambre, se rendît auprès de l'Empereur « pour lui exprimer l'urgence de sa décision. »

Ah! qu'en termes galans ces choses-là sont mises!

Malgré quelques murmures, la proposition allait être votée à la chaude, lorsque Solignac, écoutant les raisons de plusieurs de ses collègues, en demanda lui-même l'ajournement. « Je viens, dit-il, proposer un amendement. Plusieurs de nos honorables collègues m'ont fait observer qu'il est hors de doute que la Chambre ne soit bientôt informée de la détermination prise par Sa Majesté. Je pense donc qu'il est convenable que nous attendions une heure le message de l'Empereur. » Les avis semblaient très partagés. On criait : oui! à droite, et non! à gauche. Solignac reprit : « Nous voulons tous sauver la patrie, mais ne pouvons-nous pas concilier ce sentiment unanime avec le désir de conserver l'honneur du chef de l'État?... Si je demandais d'attendre à ce soir ou à demain, on pourrait m'opposer quelques considérations, mais une heure,... une heure seulement! » La proposition fut votée. La Chambre daignait accorder une heure à Napoléon pour se décider entre l'abdication et la déchéance.

Il était environ midi, la séance fut suspendue. Dans un groupe, La Fayette, très animé, dit brutalement à Lucien, qui se trouvait à la Chambre comme commissaire de l'Empereur : « — Dites à votre frère de nous envoyer son abdication; sinon, nous lui enverrons sa déchéance. » — « Et moi, riposta Lucien, je vous enverrai Labédoyère avec un bataillon de la Garde! » Vaines menaces qui ne pouvaient plus intimider La Fayette et auxquelles moins encore croyait Lucien.

Les députés rentrèrent bientôt en séance pour entendre Davout. Il était chargé par l'Empereur de leur communiquer les

nouvelles qui venaient d'arriver de l'armée. Son rapport, pourtant assez encourageant, ne produisit pas l'effet espéré. On suspecta Davout de donner des renseignemens faux. Un représentant lui demanda effrontément s'il n'était pas vrai que l'ennemi eût déjà des troupes légères aux environs de Laon? Tour à tour, la censure fut proposée contre le ministre et contre son interrupteur. On suspendit la séance au milieu du tumulte.

Le général Solignac était à l'Élysée. Il avait sans peine consenti à demander que l'on ajournât l'envoi, proposé par lui, d'une députation à l'Empereur pour le sommer officiellement d'abdiquer; mais il avait pensé au même moment à une démarche officieuse immédiate. Il s'en chargea lui-même avec deux autres membres de la Chambre. (Il fallait vraiment être enragé pour prendre la tâche d'une pareille mission sans y être contraint!) Admis en présence de l'Empereur, Solignac et ses collègues lui exposèrent les prétendues raisons d'intérêt national qui devaient l'engager à se sacrifier à la France. Il est présumable qu'ils parlèrent avec respect, et qu'ils s'abstinrent de dire à l'Empereur, qui l'avait déjà appris de Lucien, que les représentans lui accordaient une heure pour se déterminer. Après les avoir écoutés avec calme, Napoléon les congédia en les assurant qu'il allait envoyer un message qui donnerait satisfaction à la Chambre.

Regnaud, qui faisait constamment la navette entre le Corps législatif et l'Élysée, revint peu après dans le cabinet de l'Empereur, où se trouvaient réunis les ministres et les princes Joseph et Lucien. Il rapporta que la communication de Davout avait encore mécontenté la Chambre, que de minute en minute s'accroissaient l'impatience et l'irritation, qu'il avait entendu des propos menaçans. C'était rappeler un peu trop durement au général vaincu, au souverain abandonné, le délai d'une heure qui lui était concédé pour déférer au vœu impératif de l'Assemblée. Napoléon eut une dernière révolte. « — Puisque l'on veut me violenter, s'écria-t-il d'une voix que faisait vibrer l'indignation, je n'abdiquerai point! La Chambre n'est qu'un composé de Jacobins, de cerveaux brûlés et d'ambitieux. J'aurais dû les dénoncer à la nation et les chasser... Le temps perdu peut se réparer... » Et il se promenait à grands pas dans son cabinet et sur le perron du jardin, se parlant à lui-même, prononçant des mots entrecoupés, inintelligibles.

Il s'arrêta, les yeux radoucis, ayant repris son calme. « Sire, dit alors Regnaud, ne cherchez pas, je vous en conjure, à lutter plus longtemps contre l'invincible force des choses. Le temps s'écoule, l'ennemi s'avance. Ne laissez pas à la Chambre, à la nation, le moyen de vous accuser d'avoir empêché la paix. L'an dernier, vous vous êtes sacrifié au salut de tous... » La colère, chez l'Empereur, avait fait place à l'humeur. Il dit d'un ton bourru : « Je verrai. Mon intention n'a jamais été de refuser d'abdiquer. Mais je veux qu'on me laisse y songer en paix... Dites-leur d'attendre. »

Dans la pensée de Regnaud, jouet aux mains de Fouché, l'abdication impliquait la reconnaissance de Napoléon II. C'est pourquoi il mettait tant d'ardeur et de fermeté à vaincre les dernières hésitations de l'Empereur. Il redoutait que la Chambre, irritée et inquiète à la fois de ces temporisations, ne proclamât la déchéance comme en 1814, auquel cas tomberaient les droits du prince impérial. Derechef, il conjura l'Empereur d'abdiquer sans plus tarder. Joseph et Caulaincourt firent les mêmes instances. Cambacérès, Bassano, Carnot, étaient atterrés ; ils inclinaient plutôt vers la résistance, mais, pour prendre la responsabilité de la conseiller, celui-ci avait trop de scrupules de légalité et ceux-là trop de doutes sur le succès final d'un coup de force. Muet et impassible, Fouché cachait son triomphe sous son masque de glace. Les autres ministres gardaient un silence contraint comme s'ils ne voulaient pas ajouter à une si grande infortune l'humiliation de leurs tristes avis. Seul entre tous, seul contre tous, Lucien proposa encore de dissoudre la Chambre. « Vous ne vous êtes pas trop mal trouvé, dit-il à l'Empereur, d'avoir suivi mon conseil au 18 brumaire. Le pays nous a approuvés, il vous a acclamé ; mais il n'en est pas moins vrai que, légalement, nous n'avions pas le droit de prendre des mesures qui n'étaient ni plus ni moins qu'une révolution. Quelle différence aujourd'hui ! Vous avez tous les pouvoirs. L'étranger marche sur Paris. Jamais dictature, dictature militaire, ne fut plus légitime. » Inutiles raisons ! l'Empereur avait pris son parti. La veille, il avait admis l'éventualité de l'abdication, et quand Napoléon avait une fois reconnu la possibilité d'un événement dépendant de sa volonté, cet événement était déjà presque accompli dans sa pensée. Pendant les vingt-quatre heures qu'il venait de passer dans des affres pareilles à celles de la mort,

il n'avait eu que des velléités de résistance, sous l'action de passagers retours à l'espoir et de colères sans durée. Au fond de soi-même, il était plus ou moins inconsciemment résigné à l'inéluctable. Il temporisait quand Regnaud et Caulaincourt lui conseillaient de céder. Mis par Lucien en demeure d'agir, il prit brusquement sa résolution. « Mon cher Lucien, dit-il, il est vrai qu'au 18 brumaire nous n'avions pour nous que le salut du peuple; et pourtant, quand nous avons demandé un bill d'indemnité, une immense acclamation nous a répondu. Aujourd'hui, nous avons tous les droits, mais je ne dois pas en user... » D'une voix plus grave, il ajouta : « Prince Lucien, écrivez! » Puis, il se tourna vers Fouché et lui dit avec un sourire moqueur, d'une admirable ironie : « Écrivez à ces bonnes gens de se tenir tranquilles; ils vont être satisfaits. » Fouché subit le sourire sans avoir l'air d'en comprendre l'intention, et il griffonna aussitôt un petit billet à Manuel.

Lucien s'était assis à la table, mais, aux premiers mots dictés par l'Empereur, il écrasa sa plume sur le papier, se leva d'un soubresaut en repoussant sa chaise avec bruit et marcha vers la porte. « Restez! » commanda l'Empereur. Subjugué, Lucien se rassit, et devant ses ministres profondément émus, au milieu d'un silence solennel qui permettait d'entendre, par delà le grand jardin, les : Vive l'Empereur! criés par la foule, Napoléon dicta l'acte d'abdication : « En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à en espérer le succès. Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir voulu réellement qu'à ma personne. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante. »

Pas un mot sur les Chambres, sinon l'allusion que leur concours lui avait manqué pour défendre la France. Sa déclaration était adressée non aux mandataires du peuple, qu'il affectait de ne plus connaître, mais au peuple français tout entier. C'était un sacrifice complet, absolu, une renonciation sans conditions à tout droit, à toute garantie, à toute sauvegarde.

Fort surpris que l'Empereur n'eût point même nommé son fils,

Lucien, Carnot, et vraisemblablement aussi Regnaud, lui en firent la remarque; ils l'engagèrent avec instances à n'abdiquer qu'en faveur du Prince impérial. Quelqu'un ayant dit qu'il fallait écarter les Bourbons, l'Empereur s'écria : « — Les Bourbons!... Eh bien! ceux-là du moins ne seront pas sous la férule autrichienne. » Il céda cependant et fit ajouter ces mots : « Je proclame mon fils, sous le nom de Napoléon II, empereur des Français. Les princes Joseph et Lucien et les ministres actuels formeront provisoirement le conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par une loi. » Sur l'observation du duc de Bassano, que la participation de Joseph et de Lucien au conseil provisoire de gouvernement pourrait donner de l'ombrage à la Chambre, Napoléon fit biffer sur la minute les noms des deux princes. Que lui importait! En sa claire vision du lendemain, il ne s'abusait pas sur la valeur de la clause en faveur de son fils, que ses conseillers l'avaient engagé à ajouter à son acte d'abdication. Il connaissait trop ses « bons frères » les monarques pour espérer qu'ils sanctionneraient la transmission d'un pouvoir issu de la Révolution; il méprisait trop les Chambres pour croire qu'elles résisteraient à la volonté de l'Europe. « Les ennemis sont là, dit-il, et les Bourbons avec eux : il faut repousser les premiers ou subir les seconds. Unis, nous pourrions nous sauver encore; divisés, vous n'avez plus de ressources que dans les Bourbons. »

Fleury de Chaboulon avait achevé les deux expéditions de la minute; il les présenta à la signature de l'Empereur. En signant, Napoléon s'aperçut qu'une larme maculait le papier. Il remercia Fleury par un regard sans prix, et murmura, résigné : « Ils l'ont voulu! »

Carnot fut chargé de communiquer la déclaration à la Chambre des pairs. Pour la même mission à la Chambre des députés, l'Empereur, avec une élégance d'une ironie souveraine, désigna Fouché, le principal artisan de l'abdication.

III

Manuel, à la réception du billet de Fouché, avait modéré les impatiences et calmé les alarmes de la Chambre. On était tranquillisé, l'abdication n'étant plus qu'une question de minutes.

Quand, à deux heures, Fouché, Caulaincourt, Decrès et Regnaud entrèrent dans la salle des séances, chacun connaissait l'objet de leur mission. Lanjuinais, craignant que la lecture de l'acte d'abdication ne provoquât des manifestations injurieuses à l'Empereur, rappela l'article du règlement qui interdisait toute marque d'approbation ou d'improbation. Après cette précaution oratoire, il lut lui-même la pièce que lui avait remise Fouché. Cette lecture s'acheva dans le plus froid silence. Aussitôt, Fouché monta à la tribune pour demander la nomination immédiate de cinq commissaires chargés de négocier avec les puissances alliées. Il crut devoir ajouter quelques phrases à effet sur les sentimens que devaient inspirer le malheur et la grandeur d'âme de l'Empereur. Cette pitié du crocodile n'émut pas la Chambre.

On émit plusieurs projets de résolution. Dupin proposa que la Chambre se déclarât Assemblée nationale et qu'il fût nommé une commission exécutive, de cinq membres, dont trois élus par les députés et deux par les pairs, qui exercerait provisoirement le pouvoir avec les ministres actuels; il serait élu, en outre, une autre commission chargée de préparer une nouvelle Constitution et les conditions auxquelles le trône pourrait être occupé par le prince que le peuple aurait choisi. Scipion Mourgues appuya la motion de Dupin en ce qui regardait l'élection d'une commission exécutive de cinq membres, mais il voulait que la Chambre se fît Assemblée constituante, déclarât le trône vacant jusqu'à l'émission du vœu du peuple, et, enfin, nommât le maréchal Macdonald généralissime. Macdonald, qui avait accompagné Louis XVIII jusqu'à la frontière et qui avait refusé de prendre un commandement pendant les Cent-Jours, passait pour royaliste. Son nom prononcé dans cette Chambre, dont la majorité était ardemment anti-bourbonienne, fit l'effet d'une pierre qui tombe dans une mare à grenouilles. La voix de Mourgues fut couverte par les murmures, les protestations, les cris : « L'ordre du jour! » Malgré les efforts de Lanjuinais, l'ex-conventionnel Garraud lut, au milieu des applaudissemens du plus grand nombre et des réclamations de quelques-uns, l'article 67 de l'Acte additionnel portant que les Chambres, même en cas d'extinction de la dynastie impériale, n'auraient jamais le droit de proposer le rétablissement des Bourbons.

Nul, cependant, n'avait parlé de proclamer Napoléon II. Bien

loin de là, Dupin et Mourgues avaient marqué par le texte même de leurs projets de résolution que l'on devait tenir pour nulles et les Constitutions de l'Empire et la clause de l'acte d'abdication concernant la reconnaissance du Prince impérial comme empereur des Français. Regnaud était très déconcerté, car, en poussant avec tant d'ardeur et d'insistance Napoléon Ier à abdiquer, il avait cru agir dans l'intérêt de Napoléon II. Il combattit habilement les deux propositions, démontra que l'existence de la Chambre des pairs empêchait la Chambre des députés de se déclarer Assemblée nationale, et qu'à se déclarer Assemblée constituante, elle risquerait de livrer la nation à l'anarchie. « Notre premier devoir, dit-il, est de conserver, de maintenir et de réorganiser. » Mais il s'abstint de développer tout ce qu'il entendait par ces mots : conserver et maintenir. Vraisemblablement endoctriné par Fouché, qui, « voulant faire place nette, » conseillait de temporiser pour ne rien compromettre, il jugea imprudent d'aborder avec franchise la question dynastique. Il n'osa pas proposer l'établissement d'un conseil de régence et se borna à demander la nomination d'un conseil exécutif sans préciser comment il serait composé. Regnaud termina son discours en exaltant la grandeur du sacrifice qu'avait accompli Napoléon et en invitant le bureau de la Chambre à se rendre chez l'Empereur pour lui exprimer la reconnaissance du peuple français. Cette péroraison, émouvante parce qu'elle était d'une inspiration sincère, rachetait un peu l'équivoque voulue du discours. Les propositions de Regnaud furent votées d'enthousiasme. Les applaudissemens de l'Assemblée purent lui donner l'illusion qu'il avait sauvé les droits du Prince impérial.

Le bureau de la Chambre se rendit à l'Élysée. L'Empereur fit un accueil froid, presque sévère, à cette députation composée en partie de ses ennemis, Lanjuinais, La Fayette, Flaugergues. En leur phraséologie de circonstance, il entendait leur vraie pensée. « Je vous remercie, dit-il, des sentimens que vous m'exprimez. Je desire que mon abdication puisse faire le bonheur de la France, mais je ne l'espère point; elle laisse l'État sans chef, sans existence politique. Le temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi... Renforcez promptement les armées : qui veut la paix doit se préparer à la guerre. Ne mettez pas cette grande nation à la merci des étrangers. Craignez d'être déçus dans vos

espérances, c'est là qu'est le danger. » A ces paroles prophétiques, Napoléon ajouta qu'il recommandait son fils à la France et qu'il espérait qu'elle n'oublierait point qu'il n'avait abdiqué que pour lui. « Sire, répondit froidement Lanjuinais, la Chambre n'a délibéré que sur le fait précis de l'abdication. Je me ferai un devoir de lui rendre compte du vœu de Votre Majesté. »

De retour à l'Assemblée, Lanjuinais rapporta avec une inexactitude absolue la réponse de Napoléon (1). Il se fit néanmoins scrupule de ne pas dire que l'Empereur avait rappelé qu'il n'avait abdiqué qu'en faveur de Napoléon II. Durbach prit texte de ces derniers mots pour faire remarquer que, si la Chambre avait reconnu l'abdication de Napoléon, la loi d'hérédité n'en subsistait pas moins. « Le fils de Napoléon est mineur, continua-t-il; ainsi c'est au conseil de régence... » De tous côtés, on interrompit avec une sorte de fureur cet imprudent qui allumait un brandon dans une poudrière. Unanime le matin à exiger l'abdication de l'Empereur, la Chambre était maintenant divisée, indécise, désemparée. Mais adversaires et partisans de la régence s'entendaient d'instinct pour en éluder temporairement la discussion, les uns et les autres craignant, de cette assemblée en effervescence, un vote par entraînement.

Le tumulte calmé, on procéda à l'élection des trois membres de la Commission exécutive. Il y avait, à la Chambre, des partisans de Napoléon II, de Louis XVIII, du duc d'Orléans, de la République; mais aucun député n'était ardemment bonapartiste, bourbonniste, orléaniste ou républicain, et tous étaient éperdument libéraux. Il semblait donc que La Fayette, Lanjuinais, Flaugergues, chefs du parti libéral, dussent réunir la majorité des votes pour la Commission de gouvernement. C'était compter sans Fouché. Le duc d'Otrante voulait être élu par les députés, estimant que leurs suffrages lui donneraient plus d'autorité morale et effective que ceux des membres de la Chambre haute. En outre, il ne voulait avoir pour collègues à la Commission de gouvernement ni La Fayette dont il redoutait les élans inconsidérés, ni Lanjuinais dont il craignait la fermeté. Ces deux personnages étaient, en outre, de qualité à lui disputer la présidence de la

(1) Il est tout à fait curieux de comparer avec les paroles de l'Empereur la traduction qu'en donna Lanjuinais (*Moniteur* du 23 juin) : « S. M. a répondu en témoignant le plus touchant intérêt pour la nation française, le plus vif désir de lui voir assurer sa liberté, son indépendance et son bonheur. »

Commission, où il comptait régner en maître. A ces fins, Fouché s'entendit pendant les suspensions de séance avec les meneurs des divers partis, promettant, selon les personnes, la régence, le duc d'Orléans ou Louis XVIII avec le maintien des libertés constitutionnelles, pourvu que les impatiences inconsidérées de la Chambre ne vinssent pas traverser ses plans. Il désigna ses candidats. C'était d'abord lui-même, Fouché, qui se donnait pour l'homme indispensable et que chacun, d'ailleurs, prenait pour tel; puis, le maréchal Macdonald; enfin Lambrecht ou Flaugergues, comme on voudrait. Pour écarter La Fayette, il le représenta aux bonapartistes comme un adversaire irréconciliable de la dynastie impériale, aux libéraux comme un partisan de Louis XVIII, aux royalistes comme un républicain ; il ajouta que, en compensation, le commandement en chef des gardes nationales lui serait donné. Contre Lanjuinais, Fouché avait un autre argument : dans des circonstances si graves, ne devait-on pas le laisser à la présidence de la Chambre?

C'était bien manœuvrer. Le duc d'Otrante eut cependant des mécomptes. Il fut élu, mais le second seulement, avec 293 voix, tandis que Carnot passa le premier de la liste avec 324 voix. Les ex-conventionnels, tous les bonapartistes, dont un certain nombre n'étaient pas dupes de Fouché, et tous les ennemis déterminés des Bourbons avaient voté pour l'ancien membre du Comité de salut public. Un des vice-présidens de la Chambre, le général Grenier, obtint 204 voix. Malgré de beaux services (1), il n'avait jamais été *persona grata* au quartier impérial et il était resté pendant les Cent-Jours sans commandement aux armées. La Fayette eut seulement 142 voix; Macdonald, porté par Fouché et soutenu par les royalistes, 137; Flaugergues, 46; Lambrecht, 42. La majorité absolue étant de 236, il fallut, pour l'élection du troisième commissaire, un nouveau tour de scrutin. On se rallia au général Grenier, candidat neutre, qui donnait, sans le savoir, des espérances à tous les partis par la raison qu'il n'était compromis avec aucun. Il fut élu par 350 suffrages. La séance ne prit fin que passé neuf heures du soir.

(1) Général de division de 1794, Grenier prit part aux diverses campagnes sous Jourdan, Hoche et Championnet. Il fit la campagne du Rhin dans l'armée de Moreau et la campagne de 1809 dans le corps du prince Eugène. Employé ensuite dans le royaume de Naples, il rejoignit en 1812 la Grande Armée en Russie et revint en Italie où il combattit les Autrichiens en 1813-1814.

IV

La Chambre des pairs s'était réunie seulement à deux heures après midi. Dès le début de la séance, présidée par Lacépède, Carnot lut l'acte d'abdication. Afin de donner à la Chambre des députés le temps de prendre une résolution qui dictât la leur, les pairs renvoyèrent à une commission la déclaration de l'Empereur. Carnot remonta à la tribune pour lire la note que Davout avait déjà lue à la Chambre élective et qui résumait les nouvelles assez rassurantes reçues de l'armée le matin. Il n'avait pas tout à fait achevé sa lecture quand une voix rude, éclatante, impérieuse l'arrêta par ces mots : « — Cela n'est pas ! » Tous les yeux convergèrent du côté de l'interrupteur. On crut voir un spectre : c'était le maréchal Ney. Hors de lui, tout en feu, comme pris de vertige, Ney poursuivit avec une véhémence croissante : « La nouvelle que vient de vous lire M. le ministre de l'Intérieur est fausse, fausse sous tous les rapports. L'ennemi est vainqueur sur tous les points. J'ai vu le désordre, puisque je commandais sous les ordres de l'Empereur. On ose nous dire qu'il nous reste encore 60 000 hommes sur la frontière ! Le fait est faux. C'est tout au plus si le maréchal Grouchy a pu rallier de 10 à 15 000 hommes, et l'on a été battu trop à plat pour qu'ils soient en état de résister. Ce que je vous dis est la vérité la plus positive, la vérité claire comme le jour. Ce que l'on dit de la position du duc de Dalmatie est faux. Il n'a pas été possible de rallier un seul homme de la Garde. Dans six ou sept jours, l'ennemi peut être dans le sein de la capitale. Il n'y a plus d'autre moyen de sauver la patrie que d'ouvrir des négociations. »

L'Assemblée demeura courbée sous les paroles du maréchal, interdite, anéantie. Carnot balbutia quelques explications pour démontrer sa bonne foi et la véracité du rapport de Davout ; il ne pensa point à protester contre l'étrange discours de Ney, qui, en un véritable accès de folie, osait, lui, maréchal de France, déclarer publiquement devant la Chambre et devant le pays que toute résistance était impossible et qu'il fallait traiter avec l'ennemi (1). Il y avait dans cette salle d'anciens conventionnels

(1) Les paroles de Ney produisirent sur l'opinion la plus funeste impression, tous les rapports des préfets, commissaires généraux de police, commandans de gendarmerie, du 24 au 28 juin en témoignent. — Ney, le 22 juin, avait-il complè-

comme Roger-Ducos, Thibaudeau, Quinette, Sieyès; il y avait de grands et vieux soldats comme Masséna, Lefebvre, Moncey, Mortier, La Tour-Maubourg, Durosnel. Pas un n'éleva la voix, pas un ne trouva dans son cœur de patriote un mot enflammé pour rappeler l'infortuné maréchal au devoir et à la raison. Le général de Latour-Maubourg se borna à dire que, si le rapport lu à la Chambre était reconnu inexact, il demanderait la mise en accusation de Davout. Sous la Convention, ce n'est pas le ministre de la Guerre que l'on eût décrété d'accusation pour avoir voulu ranimer les courages et élever les résolutions, c'est le chef d'armée qui par son cri de désespoir pouvait faire tomber des mains frémissantes de la France le tronçon d'épée qu'elle y tenait encore.

Vers quatre heures, on reçut par un message la résolution de la Chambre des députés. Avec leur docilité accoutumée, les pairs y donnèrent leur adhésion pure et simple. En vain Labédoyère, timidement appuyé par le comte de Ségur, objecta que l'on ne devait pas adopter une résolution équivoque : « Je demande, dit-il, que nous déclarions si c'est Napoléon II que nous proclamons, ou bien si nous voulons un nouveau gouvernement. » L'assemblée passa outre, jugeant, selon l'expression de Boissy d'Anglas, que cette proposition était « intempestive et impolitique. » En fidèle imitatrice de la Chambre des députés, la Chambre des pairs délégua son bureau à l'Élysée afin « d'exprimer à Napoléon sa reconnaissance pour la manière illustre dont il terminait une illustre vie politique. » L'Empereur ne présenta pas un front impassible à ces couronnes d'épines. Il accueillit la députation de la Chambre des pairs à peu près comme il avait reçu celle de la Chambre élective, d'un air moins sévère peut-être, mais avec non moins d'aigreur. « Je n'ai abdiqué qu'en faveur de mon fils, dit-il; si les Chambres ne le proclamaient pas, mon abdication serait nulle... D'après la marche que l'on prend, on ramènera les Bourbons. Vous verserez

tement perdu la tête, comme il le parut à plusieurs membres de la Chambre des pairs? C'est à espérer. Il faudrait des témoignages positifs pour me faire admettre, comme on l'a dit, que le maréchal prononça ce fatal discours à l'instigation de Fouché. Il semble bien que Ney avait vu Fouché la veille ou le matin, afin de lui demander des passeports qui lui furent délivrés. Mais cette visite ne prouve point que le maréchal se soit fait l'instrument criminel du duc d'Otrante; elle prouve seulement qu'il n'avait plus aucune foi dans la résistance, puisqu'il s'y prenait si tôt pour se munir de passeports.

bientôt des larmes de sang. On se flatte d'obtenir d'Orléans, mais les Anglais ne le veulent point. D'Orléans lui-même ne voudrait pas monter sur le trône sans que la branche aînée eût abdiqué. Aux yeux des rois de droit divin, ce serait aussi un usurpateur. »

La séance reprit à huit heures et demie. Lucien, Joseph, le cardinal Fesch, et les plus dévoués partisans de l'Empereur étaient présens. Ils comptaient faire revenir l'Assemblée sur son vote de l'après-midi et obtenir la proclamation de Napoléon II. Fort de la décision de la Chambre haute, l'Empereur, pensaient-ils, pourrait imposer à la Chambre élective la reconnaissance de son fils ; autrement, il retirerait son abdication. Quand Lacépède eut rendu compte en termes atténués de sa visite officielle à l'Élysée, Lucien s'écria : « L'Empereur est mort. Vive l'Empereur! L'Empereur a abdiqué. Vive l'Empereur! Il ne peut y avoir d'intervalle entre l'Empereur qui meurt ou qui abdique et son successeur. Je demande qu'en continuité de l'Acte constitutionnel, la Chambre des pairs, sans délibération, par un mouvement spontané et unanime, déclare qu'elle reconnaît Napoléon II comme empereur des Français. J'en donne le premier l'exemple et lui jure fidélité. » En défendant les droits du jeune prince, Lucien parlait aussi pour soi-même, car la reconnaissance de Napoléon II impliquait, en vertu des constitutions impériales, l'établissement d'un conseil de régence où entreraient nécessairement les frères de l'Empereur.

Loin d'entraîner l'Assemblée, les paroles chaleureuses de Lucien provoquèrent des murmures. Pontécoulant combattit la proposition. Par une précaution oratoire au moins inattendue, il commença par déclarer que Napoléon était son bienfaiteur, qu'il lui devait tout et que « sa reconnaissance durerait jusqu'à son dernier soupir. » Puis, changeant soudain de ton et de sentiment, il demanda à quel titre le prince Lucien avait parlé dans la Chambre. « Est-il Français? dit-il. Je ne le regarde pas comme tel. Lui qui invoque la Constitution, n'a pas de titre constitutionnel. Il est prince romain, et ainsi ne fait plus partie du territoire français... » — « Je vais répondre, » protesta Lucien qui avait, en effet, de bons argumens (1). Mais Pon-

(1) En 1810, par ordre écrit de l'Empereur, Lucien avait été officiellement rayé de la liste des sénateurs, mais cette radiation, motivée, il est vrai, par un séjour de plusieurs années, sans autorisation, en pays étranger, entraînait-elle *implicitement*, en vertu de l'article 17 du Code civil, la perte de la qualité de Français?

técoulant l'interrompit : « Vous répondrez après, Prince ; respectez l'égalité dont vous avez tant de fois donné l'exemple. » Et, abordant enfin la question, il poursuivit : « Le préopinant a demandé une chose inadmissible. Nous ne pouvons l'adopter sans renoncer à l'estime publique, sans trahir notre devoir et la patrie. Je déclare que je ne reconnaîtrais jamais pour roi un enfant, pour mon souverain un individu non résidant en France. Prendre une pareille résolution, ce serait fermer la porte à toute négociation. » Lucien répliqua : « Si je ne suis pas Français à vos yeux, je le suis aux yeux de la nation entière... Du moment que Napoléon a abdiqué, son fils lui a succédé. Ne demandons pas l'avis des étrangers. En reconnaissant Napoléon II, nous faisons ce que nous devons faire, nous appelons au trône celui qu'y appellent la Constitution et la volonté du peuple. » — « J'avais prévu cette difficulté, » dit ingénument Boissy d'Anglas. Il ajouta : « Ne nous divisons pas. On a adopté à l'unanimité l'abdication, il ne s'agit plus que de nommer un gouvernement provisoire. J'espère que nous arrêterons l'étranger, mais il ne faut pas nous ôter les moyens de traiter avec lui. » C'était déclarer trop ouvertement ce que Pontécoulant s'était borné à insinuer, à savoir que la Chambre haute avait déjà pris son parti d'accepter un souverain des mains de l'ennemi.

Révolté de ce manquement à la pudeur patriotique, le jeune général de Labédoyère bondit de sa place et escalade comme à l'assaut les degrés de la tribune. Son animation est effrayante. « Je répéterai, s'écrie-t-il, ce que j'ai dit ce matin, Napoléon a abdiqué en faveur de son fils ; son abdication est nulle, de toute nullité, si, à l'instant, on ne proclame pas Napoléon II. Et qui s'oppose à cette résolution ? Des individus constans à adorer le pouvoir et qui savent abandonner un monarque avec autant d'ha-

C'est très discutable. Quoi qu'il en soit, si l'Empereur, en 1810, avait voulu ou cru priver Lucien de cette qualité de Français, il la lui avait rendue en 1815, en lui reconnaissant les mêmes droits et honneurs qu'aux princes Joseph, Louis et Jérôme ; en le faisant désigner dans le *Moniteur* sous le titre de S. A. I. le prince Lucien ; en le nommant membre de la Chambre des pairs et membre du Conseil de l'Empire. De plus, Lucien avait été élu député de l'Isère, et la commission pour la vérification des pouvoirs n'avait soulevé contre cette élection d'autre objection que l'entrée *de droit* de Lucien à la Chambre des pairs.

Dans la séance du 16 juin à la Chambre des pairs, Pontécoulant, appuyant une motion de Lucien, n'avait nullement pensé à contester au prince la qualité de Français. Il s'en avisa seulement quand l'Empereur eut abdiqué. C'était peut-être habile ; ce n'était pas chevaleresque.

bileté qu'ils en montrèrent à le flatter. Je les ai vus autour du trône, aux pieds du souverain heureux! Ils s'en éloignent quand il est dans le malheur! Ils repoussent aussi Napoléon II, parce qu'ils sont pressés de recevoir la loi des étrangers à qui déjà ils donnent le titre d'alliés, d'amis peut-être... »

Jamais assemblée de courtisans renégats n'a été traitée si bien selon ses mérites. A chaque parole qui les cravache, à chaque nouvel outrage, ils font entendre des exclamations de colère et des murmures menaçans. Les cris : « A l'ordre! à l'ordre! assez! quittez la tribune! » partent de tous les bancs. Mais, à mesure qu'augmente le tumulte, la voix de l'ardent Labédoyère se fait plus forte; elle domine toutes les autres. Il continue de parler au milieu des violentes interruptions qui hachent incessamment ses phrases : « — Oui, l'abdication de Napoléon est indivisible. Si l'on refuse de proclamer le Prince impérial, Napoléon doit tirer l'épée. Tous les cœurs généreux viendront à lui, et malheur à ces généraux vils qui l'ont déjà abandonné et qui peut-être en ce moment méditent de nouvelles trahisons! Quoi! il y a quelques jours à peine, à la face de l'Europe, devant la France assemblée, vous juriez de le défendre! Où sont donc ces sermens, cette ivresse, ces milliers d'électeurs? Napoléon les retrouvera, si, comme je le demande, on déclare que tout Français qui désertera ses drapeaux sera jugé selon la rigueur des lois; que son nom soit déclaré infâme, sa maison saisie, sa famille proscrite!... Alors, plus de traîtres, plus de ces manœuvres qui ont occasionné les dernières catastrophes, et dont peut-être quelques auteurs siègent ici! » En disant ces mots, Labédoyère darde un regard de feu sur le malheureux maréchal Ney. Une violente clameur s'élève. Toute la Chambre est debout, vociférant : « A l'ordre! à l'ordre! » Les apostrophes se croisent : « Désavouez ce que vous avez dit! » commande d'un ton impérieux le général de Valence. « Jeune homme, vous vous oubliez! » dit gravement Masséna. « Vous vous croyez au corps de garde! » crie le comte de Lameth. Lacépède prononce le rappel à l'ordre. Mais Labédoyère veut parler encore. La face convulsée, les lèvres frémissantes, ses beaux yeux bleu d'acier lançant des éclairs, il brave la tempête qu'il a soulevée. Le président se couvre; on assiège la tribune, on en arrache Labédoyère, qui marque la Chambre de ce suprême stigmate : « Il est donc décidé, grand Dieu! que l'on n'entendra jamais dans cette enceinte que des voix basses! »

Le calme très lentement rétabli, la discussion reprit. Ségur, Bassano, le prince Joseph, Rœderer exposèrent tour à tour les raisons d'ordre constitutionnel et d'intérêt militaire qui engageaient à proclamer Napoléon II. Ils furent combattus par Cornudet, Lameth, Quinette, Thibaudeau, et derechef par Pontécoulant. Ces débats se prolongeaient vainement, car la majorité de la Chambre avait depuis longtemps arrêté sa résolution. Flahaut ayant interrompu Pontécoulant par ces mots : « Si l'Empereur avait été tué, n'est-ce pas son fils qui lui succéderait? Il a abdiqué, il est mort politiquement; pourquoi son fils ne lui succéderait-il pas? » le ministre de la Marine, Decrès, repartit avec sa brutalité habituelle : « — Est-ce le moment de s'occuper des personnes quand la patrie est en danger? Ne perdons pas un moment pour prendra les mesures que son salut exige. Je demande que la discussion soit fermée. » Il était plus de minuit, on avait hâte d'en finir. Mis aux voix, l'ajournement de la proposition de Lucien et la clôture de la discussion furent votés à une grande majorité.

Restait encore l'élection des deux membres de la Commission de gouvernement. Les rares bonapartistes demeurés fidèles votèrent pour Lucien; il eut dix-huit voix sur soixante-six votans. Caulaincourt et Quinette furent élus par cinquante-deux et quarante-huit suffrages. Caulaincourt était désigné en sa qualité de ministre des Relations extérieures; on savait en outre que le Tsar lui témoignait de l'amitié. Quant au régicide Quinette, baron de l'Empire, il avait pour lui de s'être montré toujours plein de zèle et de servilité à l'égard du parti au pouvoir. Un homme de ce caractère convenait bien à Fouché, qui, à la Chambre des pairs comme à la Chambre des députés, avait secrètement intrigué pour le choix des candidats.

Pendant que les députés et les pairs sacrifiaient si allégrement sur l'autel de la peur Napoléon et son fils, des bandes de populaire, des officiers sortant du café Montansier et du café Lemblin parcouraient les rues en criant : « L'Empereur ou la mort! » Toute cette journée, il y avait eu dans Paris beaucoup d'agitation. Dès le matin, des ouvriers portant des branches vertes, « comme emblèmes de liberté, » dévalaient en longues colonnes du faubourg du Temple, du faubourg Saint-Antoine, du faubourg Saint-Marcel. La plupart étaient en blouse ou en bougeron de travail; quelques-uns avaient revêtu leur habit bleu à

collet jaune de tirailleur fédéré, uniforme qui évoquait dans l'esprit des gens bien pensans des visions de visites domiciliaires, de pillage et de massacre. Les quais, les grands boulevards, la rue Saint-Honoré, le Palais-Royal, la place Vendôme, les Champs-Élysées étaient sans cesse troublés par les cris et les chants de ces colonnes qui convergeaient toutes vers l'Élysée. Sur les cinq heures, le bruit se répandit dans la foule que les Chambres avaient accepté l'abdication. Cette nouvelle, faite pour réjouir les pacifiques, qui étaient nombreux, fut accueillie par la plèbe avec une sorte de fureur. On entendait dans les groupes : « Non, non! pas d'abdication! c'est une trahison. Vive l'Empereur ou la mort! » Il y eut des rixes, car tout individu qu'un mot équivoque ou même un sourire pouvait faire soupçonner de sentimens royalistes était insulté, maltraité. Sur plusieurs points, les patrouilles de la garde nationale durent intervenir. Place Vendôme, deux à trois cents personnes s'agenouillèrent devant la colonne en jurant de mourir pour Napoléon.

Le peuple ne pouvait se résigner à l'humiliation d'une défaite sans tentative de revanche. Il pensait que cette défaite était un grand malheur, mais qu'avec de l'énergie et du courage « on sauverait la France comme en 93. » Éclairé par un instinct supérieur qui souvent supplée chez lui au raisonnement, il croyait que seul Napoléon était capable d'organiser et de grouper les derniers élémens de résistance et de s'en servir pour la victoire; il sentait que les Chambres, en s'imaginant arrêter par l'abdication la marche des alliés, étaient dupes d'illusions imbéciles; il prévoyait que cette abdication, qui décapitait la défense, aurait pour inévitables résultats l'occupation étrangère et le retour des Bourbons.

Dans la bourgeoisie, on croyait aussi à une nouvelle invasion bientôt suivie d'une seconde restauration. Mais, là, on acceptait généralement, sans aucune révolte, ces conséquences de l'abdication. Les bonapartistes étaient abattus, atterrés; tout ressort semblait brisé en eux. Les royalistes attendaient leur roi. Tout en déplorant la victoire des alliés, les libéraux se réjouissaient de la chute de Napoléon; ils le regardaient comme le plus redoutable ennemi de la liberté; avec Louis XVIII, elle serait moins en péril. Quant à la masse des gens sans opinion décidée qui jugent des événemens par rapport à leurs intérêts, la conviction d'une paix prochaine et l'espoir d'une prompte reprise

des affaires les consolait de revoir à Paris les Prussiens et les Cosaques. Le 21 juin, à la nouvelle terrible de la défaite, la rente avait monté de 2 francs ; le 22 juin, à l'annonce de l'abdication, elle monta de 4 fr. 50. Cette hausse injurieuse et cependant logique indigna les patriotes : ils en accusèrent les royalistes bien qu'elle fût surtout l'œuvre des agioteurs. « Croirais-tu, lit-on dans une lettre écrite ce soir-là, que les rentes sont augmentées de 5 francs! On dit qu'elles vont toujours aller en hausse. C'est la canaille de royalistes qui achète parce qu'elle compte revoir son exécrable roi en croupe sur un cosaque, comme le représente la caricature, et écrasant les cadavres des défenseurs de la patrie. »

V

Carnot et Fouché comptaient l'un et l'autre sur la présidence de la Commission de gouvernement. Mais si Carnot regardait cette présidence comme une charge que son devoir lui imposait d'accepter dans l'intérêt public, Fouché la désirait ardemment pour la réussite de ses intrigues et le triomphe de ses ambitions. Convoqués d'abord par Carnot au ministère de l'Intérieur, puis par Fouché aux Tuileries, les membres de la commission se réunirent aux Tuileries, le 23 juin à onze heures du matin. Fouché, qui n'était jamais embarrassé, dit à Carnot : « — Il faut élire un président, je vous donne ma voix. — Et moi, la mienne, » répondit Carnot, pensant que cette parole de pure courtoisie n'influerait pas sur le vote de ses collègues. Mais le vote eut lieu par surprise. Avant même qu'on se fût assis, le général Grenier dit : « Messieurs, il faut nous constituer promptement. Je propose de nommer président M. le duc d'Otrante. » Caulaincourt et Quinette inclinèrent la tête en signe d'adhésion. La majorité s'étant exprimée, Carnot crut inutile de voter. Fouché ne vota point davantage, mais sans perdre un instant il s'installa au fauteuil. S'était-il concerté avec Grenier? c'est possible. Peut-être aussi Grenier agit-il de sa propre initiative, entraîné par le sentiment général, pensant, comme à peu près tout le monde dans le parlement, que Fouché était l'homme des circonstances, l'homme nécessaire, l'homme indispensable.

Dans cette première séance, on se borna à pourvoir aux vacances que l'élection de Fouché, de Carnot et de Caulaincourt

comme membres du gouvernement provisoire avait faites dans le ministère. Bignon fut nommé aux Affaires étrangères, Pelet de la Lozère à la Police, Carnot de Feulins, le frère de Carnot, à l'Intérieur : Fouché s'était empressé d'appuyer cette candidature afin de faire parade de bonne camaraderie envers son collègue. Carnot, qui ne s'abusait pas sur l'amitié du duc d'Otrante, fut peu sensible à l'attention. Pour combattre l'élection de La Fayette à la Commission de gouvernement, Fouché avait fait entendre que l'on devait réserver à l'illustre général le commandement en chef des gardes nationales, que c'était là qu'il pourrait le mieux servir la patrie et la liberté. Mais Fouché, qui redoutait les coups de tête de La Fayette, ne voulait pas plus de lui comme chef de la garde nationale que comme membre de la Commission exécutive. Après l'avoir écarté du gouvernement, il l'évinça du commandement sous prétexte qu'il serait plus utile en qualité de plénipotentiaire. Il proposa Masséna, qui usé de corps et d'esprit n'était plus qu'une relique glorieuse. Le maréchal fut nommé sans discussion. Fouché, ainsi qu'il y avait compté, était dès le premier jour, non pas seulement le président, mais le maître de la Commission exécutive.

Il n'avait pas attendu son élection à la présidence pour agir en chef du gouvernement. Dès la soirée de la veille, il avait fait mettre en liberté le baron de Vitrolles, détenu depuis la mi-avril à la prison de l'Abbaye. Mme de Vitrolles, à qui il avait remis l'ordre d'élargissement, était chargée de dire à son mari qu'il l'attendait le lendemain de bon matin : Vitrolles n'eut garde de manquer à cet intéressant rendez-vous. Le 23 juin à sept heures, il était rue Cérutti. Fouché avait déjà des intelligences à Gand, mais il pensait que nul mieux que Vitrolles ne pourrait l'y servir. Il lui dit : « Vous allez trouver le roi. Vous lui direz que nous travaillons pour son service, et lors même que nous n'irions pas tout droit nous finirons par arriver à lui. Dans ce moment, il nous faut traverser Napoléon II, et, après, probablement le duc d'Orléans; mais enfin nous irons au roi. » Vitrolles objecta avec vivacité qu'il vaudrait mieux aller au roi tout de suite. Après un instant de réflexion, il insinua qu'il serait plus utile à sa cause à Paris qu'à Gand, mais qu'il ne se déterminerait à rester que sous trois conditions : la garantie de sa tête, la promesse de passeports pour tous les courriers qu'il aurait à envoyer au roi, la faculté de voir secrètement Fouché une fois par jour.

« Remarquez, conclut-il, que si ma présence ici peut être utile au roi, elle le serait encore plus à vous-même. La confiance du roi s'en augmenterait, et je pourrais faire valoir auprès de Sa Majesté la franchise de vos intentions. »

En offrant sa protection, Vitrolles imposait sa surveillance. Fouché le comprit, mais il n'était pas de nature à se priver d'un protecteur, ni à s'inquiéter beaucoup d'un surveillant. Il approuva l'idée du royaliste. « Je vous ferai délivrer cinquante passeports, dit-il; vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Ce n'est pas une fois par jour que vous pourrez me voir, c'est deux et trois fois, en tout temps, en tout lieu. Quant à votre tête, elle sera aux mêmes crochets que la mienne qui est passablement menacée. Si je sauve l'une, je vous garantis l'autre. » Ces deux hommes, doués tous deux, bien qu'à des degrés différens, du génie de l'intrigue et ayant tous deux le goût de conspirer, étaient faits pour s'entendre. Ils se quittèrent bons compères.

Fouché, qui peu après cette entrevue avec Vitrolles s'était fait élever à la présidence du gouvernement provisoire, était content de sa matinée. Mais divers rapports lui donnaient de graves inquiétudes pour la journée. Napoléon était fort irrité de la façon dont la Chambre et surtout la Chambre des pairs avaient éludé la proclamation de son fils. Sans doute l'Empereur n'avait ajouté cette clause à l'acte d'abdication que sur les instances de Lucien et de quelques ministres, et il n'espérait guère qu'elle fût respectée par la coalition, mais puisque *nolens volens* il s'y était déterminé, il regardait comme une offense la conduite du Parlement. En termes très vifs, il reprocha à Regnaud de n'avoir pas su défendre les droits de son fils. Regnaud était sincèrement affligé de la tournure que prenaient les choses, car il n'avait poussé à l'abdication que dans le ferme espoir de la régence. Il protesta de son dévouement et s'offrit à rouvrir la discussion devant la Chambre. Boulay et Ginoux-Defermon s'engagèrent de même à prendre la parole pour faire reconnaître l'indivisibilité de l'abdication. Fouché craignait qu'ils n'y réussissent; et s'ils échouaient, restait le danger que, sous l'impulsion de la colère, l'Empereur ne déclarât nulle son abdication et ne tentât de reprendre le pouvoir. Il aurait pour lui une importante minorité dans la Chambre, les troupes de la garnison, et toute la population turbulente de Paris. Par les rapports de police, Fouché connaissait les manifestations patriotiques de l'avant-

veille et de la veille. Les soldats et les fédérés pouvaient passer des cris à l'action. Des officiers avaient déclaré qu'ils iraient en masse ce jour-là demander leur empereur à la Chambre et que s'ils ne l'obtenaient point, « ils mettraient le feu aux quatre coins de Paris. »

Fouché vit la nécessité de calmer l'irritation de l'Empereur et d'endormir les passions populaires. Il était urgent que la Chambre reconnût Napoléon II. Mais il ne fallait cependant pas qu'elle s'engageât trop, ni surtout qu'une reconnaissance du jeune prince sans aucune restriction entraînât, en vertu des Constitutions impériales, l'établissement d'un Conseil de régence qui se fût substitué à la Commission de gouvernement. La Chambre devait donc reconnaître Napoléon II par une délibération de pure forme et déclarer en même temps qu'elle entendait maintenir en fonctions la Commission exécutive. Ce plan ébauché, le duc d'Otrante l'exposa à Manuel qui se chargea de le mûrir et d'amener la Chambre à émettre le vote souhaité par son habile protecteur.

VI

Le débat s'engagea au milieu de la séance, vers deux heures, à l'occasion de la formule du serment que devaient prêter les membres du gouvernement provisoire. Dupin proposait : *Je jure obéissance aux lois et fidélité à la nation.* « Avons-nous, oui ou non un Empereur des Français? demanda Defermon. Nous devons nous rallier aux Constitutions. Napoléon Ier a signé en vertu de ces lois. Napoléon II est donc notre souverain... Quand on verra que nous nous prononçons en faveur du chef désigné par nos Constitutions, on ne pourra plus dire que vous attendez Louis XVIII ! » Defermon touchait là le point vulnérable de cette assemblée qui, tout en travaillant aveuglément depuis deux jours au retour du roi, ne voulait pas des Bourbons. Mêlés aux applaudissemens les cris de : Vive l'Empereur ! Vive Napoléon II ! s'élevèrent de presque tous les bancs et furent répétés dans les tribunes.

Boulay renouvela avec plus de précision l'argumentation de Defermon, démontrant que l'abdication était indivisible et ne pouvait être admise en partie seulement. « J'ai les yeux ouverts en dehors de cette Assemblée, dit-il avec véhémence. Nous

sommes entourés d'intrigans et de factieux qui voudraient faire déclarer le trône vacant afin d'y placer les Bourbons ! » Interrompu par les cris : « Non ! Non ! Jamais ! » il reprit : « Si le trône était censé vacant, la France ne tarderait pas à subir le misérable sort de la Pologne. Les alliés se partageraient nos provinces et ne laisseraient aux Bourbons qu'un lambeau du territoire français... Je vais mettre le doigt sur la plaie. Il existe une faction d'Orléans... On a beau m'interrompre, je parle d'après des renseignemens certains. Cette faction entretient des intelligences même avec les patriotes, mais elle est purement royaliste. Au reste, il est douteux que le duc d'Orléans veuille accepter la couronne, ou, s'il l'acceptait, ce serait pour la restituer à Louis XVIII. »

En dénonçant « le parti d'Orléans, » Boulay provoqua les rumeurs. Comme il le faisait entendre, la monarchie constitutionnelle avec le fils de Philippe-Égalité était dans les vœux secrets de la majorité des représentans. Mais les partisans d'Orléans appréhendaient tant d'obstacles de la part des Puissances, tant de colères parmi les royalistes purs, tant d'hésitation chez le prince lui-même, qu'ils ne voulaient pas se déclarer avant d'avoir sondé le terrain et aplani les voies. Ils craignaient de tout compromettre s'ils dévoilaient trop tôt leur candidat. A l'envi, ces orléanistes honteux protestèrent contre les paroles de Boulay par des murmures et des dénégations indignées.

Au milieu du bourdonnement, le général Mouton-Duvernet, qui siège comme député de la Haute-Loire, crie de sa place :

— L'ennemi marche sur Paris. Proclamez Napoléon II. Les armées seront à la disposition de la nation pour le service de Napoléon II.

— Tous les militaires, l'Empereur et vous êtes au service de la nation, interrompt Flaugergues.

— Je me suis mal expliqué, je reprends et je dis que la volonté de la nation, la volonté des soldats est d'avoir un gouvernement national et non celui de l'étranger. L'armée de la nation se rappelle que sous Louis XVIII elle a été humiliée, elle se rappelle qu'on a traité de brigandages les services qu'elle a rendus à la patrie depuis vingt-cinq ans. Voulez-vous lui rendre tout son courage et l'opposer avec succès à l'ennemi ? Proclamez Napoléon II !

Garat demande le renvoi aux bureaux. Regnaud s'écrie :

— Veut-on ajourner la délibération jusqu'à ce que Wellington soit à nos portes?

— L'ordre du jour, dit Malleville. Attendons le résultat des négociations; du reste, l'abdication de l'Empereur a été *acceptée purement et simplement.*

— Vous calomniez l'Assemblée! crie-t-on de divers côtés.

A son tour, Regnaud monte à la tribune; il insiste pour le vote immédiat: « La Commission de gouvernement ne peut et ne doit agir qu'au nom de Napoléon II; sans cela l'armée ne sait plus à qui elle obéit ni pour qui elle verse son sang. » Interrompu par des murmures et des cris, au milieu desquels on entend: « L'armée verse son sang pour la nation! » il reprend sans se laisser déconcerter: « Non seulement les soldats doivent savoir au nom de qui on leur donne des ordres, mais les négociateurs eux-mêmes devront savoir au nom de qui ils parlent. » Il conclut que, pour sauver la patrie, il faut proclamer Napoléon II séance tenante. Bigonnet objecte que les Puissances opposeront à la proclamation du Prince impérial cette raison péremptoire qu'elles se sont armées contre la violation du traité de Paris, traité qui exclut du trône Napoléon et sa famille. Dupin dit que « si l'on a accepté l'abdication parce qu'on désespérait que l'Empereur pût sauver la patrie, il est déraisonnable d'attendre d'un enfant ce que l'on ne pouvait espérer d'un héros. » Bien que la logique en soit un peu spécieuse, cet argument frappe l'assemblée, mais Dupin ayant ajouté: « C'est au nom de la nation qu'on se battra, c'est au nom de la nation qu'on négociera, » Bory Saint-Vincent lui crie: « Que ne proposez-vous la République? » Interdit, Dupin quitte la tribune avec un geste de dénégation, murmurant le vers de Corneille:

Le pire des états est l'état populaire.

Tout l'effet de son discours était détruit. La Révolution, même avec ses troubles, — surtout avec ses troubles, — avait encore des partisans dans les masses populaires. Au Parlement à qui cependant la foi et l'énergie des terroristes devait servir d'exemple en ces jours de péril national, les souvenirs de la Convention n'inspiraient que craintes et aversion (1).

(1) Ni dans les articles des journaux, ni dans les discours des Chambres, on ne trouve pendant les quinze jours d'interrègne aucune motion en faveur de la République aucune allusion même à la possibilité d'un gouvernement républicain. Les

On réclama le vote. L'Assemblée semblait gagnée, en grande majorité, à la reconnaissance formelle de Napoléon II. Il était temps que Manuel intervînt.

Jusque-là les orateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent, avaient parlé avec franchise et netteté; Manuel prit un autre ton. Ce ne furent plus, selon l'expression de l'Empereur, que « des *si*, des *mais* et des *car*, » des circonlocutions, des réticences, des équivoques, des conséquences démentant les prémisses, une obscurité cherchée, une confusion voulue. Par un miracle d'habileté, Manuel réussit à satisfaire les bonapartistes, à flatter les royalistes, à contenter les libéraux. Il démontra la nécessité de reconnaître Napoléon II, et les dangers de cette reconnaissance. Il déclara qu'il fallait proclamer le « fils de l'Empereur en vertu de la Constitution, et qu'il fallait cependant porter atteinte à Constitution » pour que tel ou tel prince ne pût être appelé à la tutelle du souverain mineur et pour laisser les intérêts immédiats de la patrie aux mains « des hommes éprouvés » (c'est-à-dire Fouché et ses dupes) à qui ils venaient d'être confiés. Il insinua que la reconnaissance de Napoléon II, « à quoi l'on ne pouvait se soustraire, » n'engagerait pas la Chambre au delà de l'ouverture des négociations, car si elles étaient défavorables au jeune empereur, les représentans seraient bien forcés « de sacrifier leur vœu le plus cher aux intérêts de la patrie,

rares hommes politiques restés républicains de sentiment redoutaient le retour de jours sanglans et pensaient que la proclamation de la République équivaudrait à une nouvelle déclaration de guerre à *l'Europe monarchique*. « Il y a bien quelques républicains dans la Chambre, écrivait le 29 juin l'architecte Philippe Héron à un ami; mais le rétablissement de la République est impossible. Cette forme de gouvernement fait peur. Elle a été chez nous le prétexte de je ne sais combien d'horreurs. » Dans la séance du 22 juin, la proposition de Dupin que la Chambre se déclarât Assemblée nationale et la proposition de Mourgues que la Chambre se déclarât Assemblée constituante avaient été accueillies par des murmures unanimes et les cris : l'ordre du jour! Et cependant une Assemblée nationale ou une Constituante n'impliquaient pas l'établissement de la République, mais on pouvait appréhender ce résultat. Le 28 juin, lorsque l'ex-conventionnel Gamon conjura la Chambre de voter la constitution de 1791, il fit remarquer bien expressément que cette Constitution voulait un roi, et que lui-même, au nom du peuple français, demandait « un roi, un roi constitutionnel, un roi juste et bon qui fît exécuter religieusement la Constitution et qui donnât à l'Europe la garantie d'une longue paix. » Sa proposition, que d'assez nombreux députés regardèrent comme une manifestation royaliste, fut renvoyée à la Commission de constitution.

Au reste, pour juger de l'opinion sur la République en 1815, il n'y a qu'à se reporter à ces paroles de Manuel dans son célèbre discours du 23 juin dont il va être parlé : « Je ne vois rien qui donne lieu de penser que le parti républicain existe, soit dans des têtes encore dépourvues d'expérience, soit dans celles que l'expérience a mûries. »

toujours supérieurs aux intérêts d'un homme. » Il conclut, en proposant cette délibération captieuse : « La Chambre passe à l'ordre du jour motivé : 1° Sur ce que Napoléon II est devenu Empereur des Français par le fait de l'abdication de Napoléon Ier et par la force des Constitutions de l'Empire ; 2° Sur ce que les deux Chambres ont voulu et entendu, par leur arrêté à la date d'hier, portant nomination d'une Commission de gouvernement, assurer à la nation la garantie dont elle a besoin pour sa liberté et son repos, au moyen d'une administration qui ait toute la confiance du peuple. »

Cet équivoque ordre du jour, qui en donnant une satisfaction apparente aux bonapartistes maintenait le pouvoir dans la main de Fouché et laissait toute espérance aux orléanistes comme aux bourbonistes, fut voté à la presque-unanimité. Les bonapartistes crièrent plusieurs fois : Vive l'Empereur ! Furent-ils dupes de leur illusoire triomphe, ou feignirent-ils de l'être ?

Ainsi qu'il l'avait concerté avec Fouché, Manuel avait fait proclamer Napoléon II pour la forme et provisoirement. Il s'était révélé comme un virtuose de l'escamotage.

VII

« Tout s'est très bien passé, » dit triomphalement Regnaud en venant annoncer à l'Empereur le vote de la Chambre. Napoléon voyait trop clair dans le jeu des hommes pour se faire la moindre illusion sur cet ordre du jour. Mais la sanction donnée par les représentans à la clause de son abdication en faveur du Prince impérial sauvait son amour-propre. C'était tout ce qu'il voulait, car, dans l'état des choses, aggravé par l'état des esprits, c'était tout ce que sa souveraine raison lui permettait de vouloir. Il écouta Regnaud d'un air indifférent, et, le récit achevé, il demanda brusquement à quoi s'occupaient les représentans. « — Au projet de Constitution, sire. » « — Toujours le Bas-Empire, dit l'Empereur. Ils délibèrent, les malheureux ! quand l'ennemi est aux portes. »

Déjà Napoléon avait arrêté le lieu de sa retraite. Son premier dessein, auquel il trouvait une grandeur digne de lui, était de se confier à l'hospitalité du peuple anglais. Mais les prières de la princesse Hortense, les conseils de Bassano, les représentations de Flahaut, qu'il ne fallait pas croire à la foi britannique,

lui avaient fait abandonner ce projet. Il était déterminé à aller vivre aux États-Unis. Bertrand, Gourgaud et, au défaut de Drouot qui venait de recevoir le commandement des débris de la Garde impériale, Rovigo, étaient prêts à l'y accompagner, ainsi que son ancien secrétaire Meneval, ses chambellans Montholon et Las Cases et ses officiers d'ordonnance Planat, Saint-Yon, Chiappe, Résigny. Il savait qu'il y avait en rade de Rochefort deux frégates, la *Saale* et la *Méduse*, en état d'appareiller. Dès le soir du 23 juin, il fit demander au ministre de la Marine que ces deux bâtimens ou l'un des deux fussent mis à sa disposition pour le transporter en Amérique avec sa suite. Decrès dit qu'il allait en référer incontinent à la Commission de gouvernement et qu'aussitôt après avoir reçu l'autorisation il s'empresserait de donner les ordres nécessaires. Le lendemain, l'Empereur envoya Bertrand à Decrès pour renouveler sa demande : Decrès fit la même réponse.

Fouché, qui dominait la Commission de gouvernement, n'était point pressé de prendre un parti à l'égard de l'Empereur. Il voulait, auparavant, être bien assuré que les Puissances n'exigeraient pas que Napoléon fût confié à leur garde.

Les plénipotentiaires allaient partir. Ils avaient pour instructions écrites d'ouvrir des négociations sur les bases suivantes : intégrité du territoire français; renonciation des alliés à tout projet d'imposer le gouvernement des Bourbons; reconnaissance de Napoléon II; sûreté et inviolabilité de Napoléon Ier dans sa retraite. Resté bonapartiste, Bignon, ministre intérimaire des Affaires étrangères, avait rédigé ces instructions dans le sens le plus favorable à l'Empereur et au Prince impérial; elles répondaient d'ailleurs à la répulsion contre les Bourbons manifestée par la grande majorité de la Chambre et au texte sinon à l'esprit de l'ordre du jour de Manuel. Mais Fouché était sans inquiétudes. Il savait que, pour beaucoup de raisons, cette mission ne pourrait aboutir à la reconnaissance de Napoléon II. Et tout d'abord, il avait pris soin de faire nommer plénipotentiaires, pour soutenir les droits de la dynastie impériale, les hommes qui y étaient le plus opposés. C'était La Fayette, c'était d'Argenson; c'étaient Sébastiani, qui s'était prononcé avec violence pour l'abdication; Pontécoulant, qui avait entraîné la Chambre des pairs contre la proposition de régence; La Forest, enfin, élu député après avoir été rayé, au retour de l'île d'Elbe, de la liste des conseillers

d'État (1). Quand ils quittèrent Paris, le 24 juin, ils étaient résolus, d'accord avec Fouché, à s'écarter autant qu'ils le jugeraient nécessaire des instructions du ministre Bignon. Mais où ils différaient de sentiment avec le duc d'Otrante, c'était sur l'importance de leur mission. Fouché, lui, n'en attendait aucun résultat. Il y avait prêté la main en exécution du vote de la Chambre et pour endormir ses collègues de la Commission de gouvernement. Mais il n'avait pas la naïveté de croire, comme La Fayette et les libéraux du Parlement, à la déclaration des Puissances que la guerre n'était faite qu'à Napoléon, et d'en conclure, comme eux, que l'ennemi repasserait la frontière au premier avis de l'abdication. Le langage qu'allaient tenir les plénipotentiaires français lui semblait vain, et même quelque peu ridicule, puisqu'ils prétendaient poser des conditions alors que les circonstances leur commandaient d'en subir. Au reste, cette mission officielle lui importait peu. Il s'en désintéressait. C'était par des menées occultes qu'il comptait arriver à un dénouement plus ou moins sortable pour le pays et, en tout cas, heureux pour lui-même.

Napoléon croyait rester à l'Élysée jusqu'à son départ pour Rochefort. Mais, si Fouché ne voulait point que l'Empereur s'embarquât prématurément, il ne voulait pas non plus le laisser à Paris. Les manifestations populaires continuaient autour de l'Élysée. La fallacieuse reconnaissance de Napoléon II n'avait trompé que ceux qui voulaient bien l'être. Jugée illusoire par la noblesse et la bourgeoisie, qui attendaient les Bourbons, elle n'inspirait guère plus de confiance aux soldats et aux gens du peuple. Ils se défiaient du gouvernement provisoire, des ministres, des Chambres, soupçonnaient mille intrigues, sentaient partout la trahison, et voyaient déjà les Bourbons renversant le trône fragile de cet Empereur de quatre ans. L'arrêt subit de tous les travaux du bâtiment, et, conséquence du découragement général, l'abandon graduel des ateliers employés aux ouvrages de défense, avaient désœuvré une multitude d'ouvriers. Ils parcouraient Paris en bandes nombreuses, portant des drapeaux tricolores et des branches vertes, et criant : « Vive Napoléon II, vive l'Empereur ! Mort aux royalistes ! Des armes ! » Leurs colonnes tumultueuses,

(1) Quand on apprit à l'Empereur l'objet de la mission et les noms des plénipotentiaires, il dit, avec plus d'ironie que d'amertume : « S'il est vrai que les instructions données soient dans le sens de ma dynastie, il fallait choisir d'autres hommes. Les ennemis du père ne seront jamais les amis du fils. »

que grossissaient des soldats, des fédérés en uniforme, des officiers à la demi-solde, se succédaient sans relâche aux abords de l'Élysée pour engager l'Empereur, par les cris et les ovations, à reprendre le commandement. « Jamais le peuple, dit un étudiant en droit, témoin de ces jours troublés, jamais le peuple qui paye et qui se bat, ne lui avait montré plus d'attachement. » Napoléon entendait ces acclamations avec quelques tressaillemens au cœur mais sans espérance. Il ne voulait pas se servir de si dangereux auxiliaires, il ne voulait pas retremper son glaive impérial au feu de la guerre civile. Une députation de fédérés ayant pénétré dans la cour de l'Élysée, Napoléon parut à une fenêtre. « Qu'on nous donne des armes ! crièrent ces hommes, nous soutiendrons notre Empereur ! » — « Vous aurez des armes, dit l'Empereur, mais c'est contre l'ennemi qu'il faut vous en servir. » Quelques heures plus tard, comme il se promenait dans le jardin, il vit accourir à lui, se jeter à ses genoux, et embrasser les pans de son uniforme un officier qui d'un bond avait franchi le saut de loup. Cet ardent jeune homme venait le supplier, au nom de tous ses camarades du régiment, de se mettre à la tête de l'armée. L'Empereur le releva en lui pinçant l'oreille avec bonté. « Allez, dit-il. Rejoignez votre poste. »

Malgré la retenue de l'Empereur, Fouché ne laissait pas d'être inquiet. Dès l'après-midi du 23 juin, il avait fait distribuer de l'argent pour empêcher de crier : Vive l'Empereur ! On empochait l'argent, et cinq minutes après on criait de plus belle. Il avait aussi donné des instructions pour que des patrouilles de garde nationale dissipassent les rassemblemens, sans toutefois faire usage des armes. La foule s'éloignait en grondant, puis, le détachement passé, elle revenait dans l'avenue de Marigny. Ne pouvant arrêter ces manifestations, Fouché s'avisa d'en éloigner l'objet. Il n'y avait qu'à engager ou à contraindre l'Empereur à partir pour la Malmaison. Le 24 juin, le représentant Duchesne, inspiré par Fouché, demanda en séance que « l'ex-empereur fût invité au nom de la patrie, à quitter la capitale où sa présence ne pouvait plus être qu'un prétexte de trouble et une occasion de danger public. » Aussitôt, le duc d'Otrante chargea Davout d'aller voir l'Empereur pour l'engager à se retirer à la Malmaison. En arrivant dans la cour de l'Elysée, Davout y vit un grand nombre d'officiers, « qui faisaient étalage, dit-il, de leurs beaux sentimens et de leur inutile jactance. » Il les apostropha durement,

leur représentant qu'il était « indigne de leur uniforme de rester là, oisifs et loin du danger. » Comme si ce n'était pas précisément à l'Élysée, et non au ministère de la Guerre, que se trouvait l'homme qui pouvait encore mener les soldats français au péril des batailles! La vue de Davout, à qui il en voulait de l'avoir si vite et si facilement abandonné, ranima l'irritation de l'Empereur. S'il ne lui fit pas, peut-être, de reproches directs, il fulmina contre les députés, les pairs, les ministres, les membres du gouvernement provisoire, — les cinq empereurs, comme il les appelait, — enveloppant implicitement le prince d'Eckmühl dans le même blâme et le même mépris. « Vous entendez ces cris! dit-il. Si je voulais me mettre à la tête de ce peuple, qui a l'instinct des vraies nécessités de la patrie, j'en aurais bientôt fini avec tous ces gens qui n'ont eu du courage contre moi que quand ils m'ont vu sans défense!... On veut que je parte, cela ne me coûtera pas plus que le reste. » Ces deux hommes, si longtemps compagnons d'armes et rayonnant d'une gloire commune, sentaient l'un comme l'autre, qu'ils se voyaient pour la dernière fois. Ils se quittèrent sans un serrement de main, sans une effusion de cœur, Napoléon encore vibrant de colère, Davout impassible et glacial.

Au moment du dîner, l'Empereur dit à la princesse Hortense : « Je veux me retirer à la Malmaison. C'est à vous. Voulez-vous m'y donner l'hospitalité? » Hortense partit le soir même afin de tout disposer de son mieux pour le séjour de l'Empereur. Mais Fouché, paraît-il, ignorait ce départ, et dans sa défiance d'homme accoutumé à biaiser, il soupçonnait Napoléon de ne point vouloir tenir l'engagement pris avec Davout. Il chercha à l'intimider. Dans la nuit du 24 au 25 juin, il fit avec grand bruit doubler les postes de l'Élysée, sous prétexte d'un coup de main projeté par des royalistes. Le fourbe en fut pour ses frais d'invention. Les officiers de service à l'Élysée ne s'émurent ni de la mesure ni de l'avis; ils n'en parlèrent même pas à l'Empereur. En dernière ressource, Fouché et ses collègues du gouvernement provisoire firent agir Carnot. Le 25 juin, de bon matin, celui-ci se présenta à l'Élysée. L'Empereur le reçut avec amitié, et, sans discuter ni récriminer, il l'assura qu'il partirait le jour même. Au cours de l'entretien, qui se prolongea et fut très cordial, il lui demanda conseil sur le lieu de sa retraite définitive. « N'allez pas en Angleterre, dit Carnot. Vous y avez excité trop de haine,

vous seriez insulté par les boxeurs. N'hésitez pas à passer en Amérique. De là, vous ferez encore trembler vos ennemis. S'il faut que la France retombe sous le joug des Bourbons, votre présence dans un pays libre soutiendra l'opinion nationale. »

L'Empereur avait donné les ordres de départ pour midi. Il y eut des indiscrétions de la livrée. Dès onze heures, la foule se massa dans la rue du faubourg Saint-Honoré, criant à pleine gorge : « Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! Ne nous abandonnez pas ! » Trop ému pour affronter ces acclamations, et appréhendant peut-être qu'une chère violence ne le retînt dans le palais au mépris de sa promesse à Carnot, Napoléon fit sortir les carrosses avec ses aides de camp et l'escorte par la grande porte de l'Élysée ; lui-même gagna à pied la petite porte du jardin où stationnait la voiture de ville de Bertrand ; il y monta avec celui-ci et ne reprit son carrosse que passé la barrière de Chaillot.

La nouvelle fut apportée à Fouché comme il présidait la Commission de gouvernement. Il resta encore en défiance. La Malmaison n'était pas, après tout, si éloignée de Paris, et l'on pouvait craindre quelque démarche de généraux, de groupes d'officiers, susceptible d'entraîner l'Empereur. Pour plus de sûreté, Fouché fit, séance tenante, décider par la Commission que le général Becker, député du Puy-de-Dôme, recevrait le commandement de la garde de Napoléon à la Malmaison. Becker était en disgrâce depuis 1810 pour la liberté de ses opinions : c'est pourquoi Fouché l'avait désigné ; mais ce brave soldat, peu empressé de remplir ce rôle équivoque, accourut aussitôt chez Davout, le priant avec insistance d'en charger un autre officier général. Le ministre réitéra l'ordre au nom de la Commission exécutive. Becker dut partir dans la soirée pour la Malmaison. Ses instructions portaient : « L'honneur de la France commande de veiller à la conservation de l'empereur Napoléon. L'intérêt de la patrie exige qu'on empêche les malveillans de se servir de son nom pour exciter des troubles. » Il n'était pas besoin de lire beaucoup entre les lignes pour comprendre que Fouché entendait qu'à la Malmaison Napoléon fût prisonnier. Et, dans la pensée secrète du duc d'Otrante, ce prisonnier était aussi un otage.

HENRY HOUSSAYE.

POÉSIES

AVRIL

O ma vie! il n'est rien dans les villes du monde
Que ne puisse t'offrir la beauté de ce soir!
Paris, avant la nuit, se regarde au miroir
Du fleuve, — et quand le pont s'ouvre en arche profonde
La Seine rose y fait un bruit étrange et noir.

Je longerai longtemps le quai crépusculaire,
Car rien ne m'émeut plus que cette heure et ces lieux;
Ils dorment dans mon âme et vivent dans mes yeux!
Toute rumeur a fui la berge solitaire,
Et les passans tardifs seront silencieux.

J'aime ce fleuve étroit, et sa courbe imprécise,
Et les vieux monumens reflétés dans ses eaux,
Mieux qu'Amsterdam, luisante au cœur de ses canaux,
Que l'opale irisée où je revois Venise;
Plus que le bord des mers ces quais me semblent beaux

Tout près, le vieux jardin régulier et tranquille,
Allonge sa terrasse aux arbres reverdis...
Que de fois, accoudée aux balustres tiédis,
J'ai regardé bouger le reflet de la ville,
Quand les bruits des bateaux lointains sont assourdis!

C'est la même fraîcheur de ce nouveau feuillage,
La même acidité d'avril et du vent vert,
Le même charme obscur de ce jardin désert;
J'y songe au même instant, j'ai le même visage,
Et j'y respire encore un narcisse entr'ouvert.

J'ai dû vivre cette heure et son amère ivresse;
Je retrouve le goût de l'air soudain glacé,
Le frisson du soir brusque et du soleil baissé,
Et, dans ce flot transi qui passe avec paresse,
Mes yeux pourraient revoir les yeux de mon passé.

J'entends le même écho, la même voix peut-être;
L'or d'un couchant pareil aux toits du Louvre luit.
Ai-je cru le temps mort comme on sait que l'eau fuit?
Quelque chose est en moi qui germe et va renaître,
Puisque tout recommence et que rien ne finit.

APPARITION

D'un petit pas glissant au parquet qui miroite
Ou plus lent, sur la laine en fleur des longs tapis,
Vous avancez, lascive et lasse, et chaude et moite,
Crispant vos doigts aigus, simiesque Balkis!

Entrez. Je reconnais vos grâces étrangères :
Malice langoureuse, œil trop grand, nez qui bat,
Buste étroit balancé sur les jambes légères...
Vous êtes bien ce soir la reine de Saba.

Je vous connais, ô parfumée, ô belle, ô sombre!
Qui, dans vos brunes mains, m'apportez tant de maux
Qu'ils courberaient, plus lourds que des trésors sans nombre,
Vos esclaves, vos onagres et vos chameaux.

Je vous connais. Je sais tout ce qui se dérobe
Sous l'étoffe et sous l'or des joyaux suspendus,
Et je vois piétiner sous la traînante robe
Vos petits pieds de bouc fantasques et fendus.

Mais, comme à Salomon jadis vous apportâtes
Les plus mystérieux et les plus purs parfums,
Vous venez pour m'offrir d'étranges aromates
Dans la troublante odeur de vos cheveux si bruns,

Dans la coupe des seins doublement renversée,
Dans les flacons égaux de vos bras onduleux,
Les baumes différens de la chair nuancée
Et l'ondoyant sachet d'un corps voluptueux;

Et ce souffle lointain, salin et balsamique,
Haleine maléfique ou philtre ardent et frais,
Qui semble avoir passé sur la mer arabique
Pour enivrer mon rêve et ravir mes secrets!

REFUS

Va, pars. Je ne veux rien du bonheur vil des hommes.
Qu'ai-je besoin d'avoir un enclos plein de pommes,
Sous des mains pleines d'or, un cœur plein de souci,
D'inutiles désirs et de colère aussi,
Un front barré d'orgueil, un esprit lourd d'envie?
Pourquoi? N'ai-je donc pas à moi toute la vie
Et le soleil et l'ombre avec la terre et l'eau?
Mon corps n'est-il pas jeune et mon visage beau?
N'ai-je pas tout l'amour et toute la jeunesse?
Pourquoi me parles-tu de gloire et de richesse?
Les heures en collier orneront ma beauté,
Ainsi, que les saisons, de leur diversité
Changent à l'infini la parure du monde.
Pars seul. Écoute en toi l'ambition qui gronde.
Travaille, lutte et crie, et crois-toi libre et fort;
Sans regarder la vie et sans croire à la mort,
Cours, vers l'espoir humain des choses incertaines!
... Moi, je verrai le soir assombrir les fontaines
Avec des yeux emplis de sagesse et d'amour;
J'accueillerai la nuit sans regretter le jour,
Étant sûre d'avoir toujours toutes les choses
Dans ma tombe allongée, où fleuriront les roses.

STANCES

Qu'êtes-vous devenue, enfant songeuse et triste
Aux sombres yeux?
Vous dont plus rien en moi maintenant ne persiste,
Rêves ou jeux?

Qu'êtes-vous devenue, enfant paisible et tendre
Au cœur pensif?
Dans quel étroit tombeau repose votre cendre,
Corps grêle et vif?

Vous êtes morte au fond de moi, vous êtes morte,
Petite enfant!
C'est moi qui vous abrite, et moi qui vous emporte,
Tout en vivant.

Ah! vous aviez si peur de cette ombre lointaine
Que fait la mort,
Et l'écartiez déjà d'une main incertaine,
Tremblant très fort.

Vous étiez douce et caressante et souvent sage;
Je vous revois,
Mais les yeux clos, car je n'ai plus votre visage,
Ni votre voix.

Ainsi je vais mourir tout le long de ma vie,
Jusqu'à ce jour
Où, de l'espoir qu'on rêve au regret qu'on oublie,
Tristesse, amour,

Je ne serai plus rien dans la nuit sûre et noire
Qu'un poids léger,
Et pourrai sans reflet, sans ombre, et sans mémoire,
Ne plus changer.

SOUHAIT

Avoir une maison tranquille et solitaire
Qui serait loin de tous dans un jardin en fleur,
Et là, pouvoir t'attendre, ô si chère à mon cœur,
T'attendre en respirant les parfums de la terre,
O sombre amie, ô Mort! toi qui m'as fait si peur!

Sur le sol carrelé des salles surannées
L'arrosoir balancé ferait un frais dessin;
La pêche à l'espalier mûrirait comme un sein;
Et moi je sentirais s'alourdir les années,
Comme à la branche pend la grappe d'un essaim.

Ma fenêtre ouvrirait sur la pelouse herbeuse
Pour écouter le bruit des faulx dans la chaleur;
Ainsi je pourrai mieux, toi si chère à mon cœur,
Tout en rangeant les fruits dans la faïence creuse,
Entendre que tu viens remplacer le faucheur.

Or, ayant préparé sur la table abondante
Auprès des flacons clairs le lumineux raisin
Et les rayons de miel, et le lait, et le pain,
Je t'attendrai dans la demeure où, prévoyante,
J'aurai tout disposé pour la soif et la faim.

Et je pourrai te dire : « Entre, ô toi, bienvenue,
Qui viens avec le soir et la sombre fraîcheur;
O si chère, ô si douce! et qui m'as fait si peur!
Tu le vois, tout est prêt, et je suis pâle et nue,
Tu pourras me faucher comme une grande fleur.

Je suis lasse. Prends-moi pour les noires paresses
De l'ombre étroite et longue et du repos sans fin.
Mais, ô toi que jamais nul n'attendit en vain,
Il faut que de longs jours dans ma maison tu laisses
Mon enfant radieux, près des fruits et du vin! »

L'AUTOMNE

I

C'est toi, Septembre, ami des rêves et des ombres,
Qui reviens alanguir mon cœur toujours plus las;
Et, parmi la douceur de tes soirs déjà sombres,
L'automne aux talons d'or assourdira ses pas.

Te voici donc encor, beau mois de nacre et d'ambre,
Qui dans l'air tiède étends ton voile nébuleux
Et poses sur les eaux et la terre, ô Septembre!
Pâles et transparens, tes doigts jaunes et bleus.

Tu portes dans tes mains comme de belles armes
Des glaïeuls enflammés en haute floraison,
Et je ne revois pas sans ivresse et sans larmes
Tes pieds aériens entrer dans ma maison.

De tous les souvenirs de ma lente jeunesse,
Tendres, légers, ou lourds d'anciennes douleurs,
Tu viendras délier le charme et la tristesse,
Quand sur mes genoux joints tu poseras ces fleurs.

Ami! n'en garde qu'une, acérée et brûlante,
Pour la jeter, lorsque le soir est rouge encor,
De l'arc de ce grand pont, comme une flèche ardente,
Dans le long fleuve impur qui s'étire et s'endort.

II

Ma jeunesse est liée à ce fleuve, à la pierre
Des hautains monumens, des maisons et des quais,
Aux arbres, aux jardins, à cette ville entière
Qui m'a donné ce que ne me rendront jamais
Les plus belles cités dont se pare la terre.

Que les soirs de Paris sont beaux! du haut des ponts
Lorsque l'ombre descend sur la Seine endormie,
Et qu'elle semble avoir fermé des yeux profonds
Sous les arches qui sont ses paupières sans vie;
Quand la nuit qui s'allume y tremble en feux si longs!

Je sais qu'elle n'a pas de nymphe transparente,
Qu'elle coule sans hâte et sans limpidité,
Sans cacher sous son onde une sirène errante;
Mais j'aime son mystère, et son impureté,
Et son nom dénoué qui sinue et serpente.

Tant d'ors décomposés ont verdi dans ses eaux!
Crépuscules éteints en torches submergées;
Jours clairs, où les rayons ont bordé de roseaux
Roses et irréels, ses berges ombragées;
Matins qui font songer à des couchans plus beaux!

L'hiver qui la transit la fait neuve et morose,
Et l'ondoyant été pâlit ses soirs brumeux;
Mais si le printemps nu l'effleure d'un pied rose,
Octobre y jettera ses fruits miraculeux
Et la corolle en sang de sa dernière rose.

III

Automne! je te vois; aux balcons ajourés
Dont le relief fleurit les façades du Louvre
Tu rêves, et tu tiens entre tes doigts dorés
Une fleur de métal qui paraît vivre, et s'ouvre,
Et hausse jusqu'à toi ses feuillages cuivrés.

Sur ta tête éphémère et pourtant éternelle,
Le grand ciel nuageux suspend de noirs raisins.
Comme un bois jaunissant ta robe est triste et belle,
Ta chevelure tombe en grappes sur tes seins;
Et tu descends vers l'eau, tu te penches sur elle.

La pourpre des forêts qui rougit ton orteil,
Trempe-la, belle Automne, en l'onde taciturne
Du fleuve qui, ce soir, au vieux Styx est pareil
Et, debout dans les plis de ton manteau nocturne,
Tends à quelque passeur l'obole du soleil!

***

LA NAVIGATION AÉRIENNE

CATASTROPHES ET PROGRÈS

I

Quoi que puisse dire Aristophane dans la plus admirable de ses comédies, jamais les oiseaux n'ont été jaloux des hommes. Ce sont, au contraire, les lourds bipèdes condamnés à se mouvoir à la surface du globe qui, toujours, ont été jaloux des hôtes emplumés du firmament. L'exclamation : *Des ailes! des ailes!* que le poète met dans la bouche d'un des deux fondateurs de la « Ville des nuages et des coucous » est bien l'expression de la plus sublime ambition de l'être que notre Lamartine a eu raison d'appeler « un dieu tombé qui se souvient des cieux. »

Le 13 octobre 1902, au moment où le baron Ottocar de Bradsky était trahi par les fils fragiles sur lesquels il comptait pour empêcher sa nacelle d'obéir à la force impitoyable qui se nomme la pesanteur, la *Nouvelle Presse libre* de Vienne publiait un article dû à la plume de l'intrépide et malheureux inventeur. Avant d'exposer des théories aéronautiques dont il n'est pas utile de discuter la valeur, et de décrire le dirigeable auquel il avait confié sa fortune, M. de Bradsky donnait les raisons qui, d'un gentilhomme n'étant ni savant, ni aéronaute, avaient fait le constructeur d'un aérostat automobile.

« C'est par le sport, s'écrie-t-il, c'est par le sport que j'ai été conduit à consacrer mes capitaux, ma vie, à la navigation aérienne. J'ai commencé à me faire connaître comme écuyer et, dans le salon de mon château, j'ai suspendu bien des fois le prix de grandes luttes sportives. Mais, qu'il soit à cheval, à bicyclette ou en automobile, jamais le coureur ne cherche à réaliser autre chose que le mouvement le plus libre et le plus rapide qu'on puisse atteindre. Quel mouvement plus libre et plus rapide que le vol des oiseaux? Que peut rêver de plus impétueux l'imagination vagabonde? Il ne me restait donc plus qu'à m'arracher du sol et à faire de l'air le théâtre de mes exploits! » Belles paroles qui, à l'heure fatidique où on les admirait dans la capitale de l'empire d'Autriche, provoquaient la plus cruelle des catastrophes en vue de nos remparts. Comment n'auraient-elles point séduit l'esprit impressionnable et ardent de Paul Morin, l'habile électricien, le compagnon de gloire de l'intrépide et malheureux inventeur?

Dans la séance du 2 octobre de l'Aéro-Club, nous avons proposé à nos collègues de consacrer l'ascension qu'ils organisaient à l'observation de l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le dernier jour du mois. Cette proposition fut immédiatement acceptée par des jeunes gens enthousiastes pour les progrès d'une science si française et que le sport a conduits, comme M. de Bradsky, à se faire aéronautes.

L'éclipse en question devait être très courte. A Paris, elle ne devait durer que neuf minutes. Lors de la sortie de la lune, le disque du soleil allait être encore presque tangent à l'horizon. Dans de pareilles conditions, les observations devaient être impossibles à la surface de la terre, même avec les lunettes excellentes que l'on possède dans nos grands établissemens astronomiques. Ni M. Janssen à Meudon, ni M. Lœwy à Paris, n'avaient fait de préparatifs qui auraient été forcément inutiles. A Greenwich, on avait dû s'abstenir de même, et le *Nautical Almanac* ne donnait que des nombres incomplets pour les stations anglaises.

Déjà, sous les auspices de M. Janssen, le Club a fait exécuter avec ses ballons plusieurs ascensions astronomiques. Il m'a semblé qu'il y avait lieu de faire un nouvel effort. Les ballons ont certainement fait quelques progrès depuis qu'ils ont servi dans la guerre, et leur emploi pendant le siège de Paris a été le com-

mencement d'une véritable renaissance. Mais que sont ces pas en avant auprès de ceux qui se succéderaient, si nous étions assez heureux pour rapporter une photographie d'éclipse obtenue à bord d'un aérostat en cours de route?

Morin avait été un des premiers à se faire inscrire, et faisait par conséquent partie de l'équipage de l'Aéro-Club qui devait réaliser ce haut fait d'astronomie aéronautique.

Pour guider cet aérostat, on avait désigné un des pilotes officiels du Club, un des plus habiles collègues des comtes de la Vaulx et de Saint-Victor, qui se sont acquis, en si peu de temps, une réputation universelle par tant d'expéditions mémorables. De mon côté, je me mis à étudier de plus près les appareils que je voulais emporter. On exécuta sous mes yeux une épreuve du soleil avec la chambre noire qui m'était destinée. Je constatai à mon amer désappointement que le diamètre du disque solaire n'avait pas beaucoup plus d'un millimètre sur le plus grand cliché que l'on pût obtenir d'un fort joli paysage céleste. Comment soumettre un cercle d'un rayon si minime à un grossissement suffisant pour faire apparaître sur sa circonférence une toute petite échancrure que l'œil le plus exercé confondrait avec une bavure, une granulation quelconque? Désespéré, je déclarai que je renonçais à l'expérience et que l'ascension projetée n'aurait pas lieu. Pourquoi ai-je eu tant de scrupules? Pourquoi me suis-je tant occupé du succès immédiat? Est-ce que je ne sais pas, par expérience, que ce ne sont jamais les aéronautes qui ont le droit de s'écrier comme César : *veni, vidi, vici*... C'est de nous que l'on peut dire que notre faible génie est une longue patience. Les circonstances atmosphériques sont si variées, si instables; les forces qui dominent dans l'océan invisible sont si prodigieuses que, comme Pierre le Grand dans sa lutte contre Charles XII, nous ne pouvons arracher la victoire qu'à force de défaites successives.

Certes, les périls de l'air sont grands, et les plus habiles pilotes, comme le capitaine von Siegsfeld, un des inventeurs du ballon cerf-volant, peuvent être surpris par la tempête dans des circonstances où la mort est inévitable. Moi-même, j'ai éprouvé, plus d'une fois, des accidens dans lesquels il semblait que j'allais périr. Mais ces épisodes n'ont point refroidi mon zèle. L'âge a ajouté un sac de lest au poids de mon corps sans diminuer l'ardeur de mon âme, et ma devise est toujours : *Excelsior!*

Toutefois, lorsque je songe à tous les amis que j'ai successivement perdus parce qu'ils sont morts martyrs d'un élan irrésistible, lorsque je pense au brave Gower, à l'intrépide Éloi, aux deux vaillans Lhoste et Mangot, à l'aventureux Sivel et à son inséparable Crocé-Spinelli, à l'héroïque Andrée, à l'étudiant Strindberg et à l'ingénieur Franckel, ses chevaleresques compagnons, je me sens pris d'une sorte de tremblement intérieur. Je me dis que je n'aurais pas dû renoncer si facilement à l'expédition à laquelle Paul Morin devait prendre part.

Mais la froide raison m'apprend que la prévision de cette tentative ne l'aurait pas détourné de celle qui devait faire couler tant de larmes d'une épouse et d'une fille, mêlant leurs pleurs à celles d'une noble étrangère dont l'enfant ne connaîtra jamais les caresses d'un père...

A peine avais-je renoncé à l'expédition aérienne que M. Bordé, vice-président de l'Aéronautique-Club, me rappela qu'à l'occasion de l'Exposition de 1900, le ministre de la Guerre avait institué un concours pour la construction d'un téléobjectif.

Il fallait qu'à l'aide de cet appareil on pût obtenir, à 8 kilomètres de distance, une épreuve photographique sur laquelle un homme aurait 0,12 millimètres de hauteur et 0,04 de largeur. Ce sont les dimensions nécessaires, à ce qu'il paraît, pour qu'en restant hors de portée du canon, les aéronautes militaires rapportent un cliché sur lequel on puisse compter les hommes, les chevaux, les pièces, et deviner tous les détails de la batterie lointaine que l'on a visée. Il faut interpréter l'épreuve rien qu'à l'œil nu. Il ne serait pas prudent de compter sur un grossissement ultérieur.

M. Bordé m'apprit de plus que ce problème avait été résolu d'une façon brillante, que le prix avait été décerné, et il me montra le rapport du capitaine Houdaille que vient de publier la *Revue du génie militaire*. Naturellement de si bonnes nouvelles exaltèrent mon enthousiasme, surtout quand je vis que la seule difficulté pour obtenir une image parfaite est d'avoir assez de lumière. « Nous n'en manquerons pas, m'écriai-je, puisqu'il s'agit de photographier le soleil! Nous n'aurons qu'à mettre devant l'objectif un verre jaune pour ne pas voiler la plaque, installer un chercheur avec un verre noir pour ménager l'œil du photographe et diminuer le temps de la pose, qui est bien lente.

Elle est d'un cinq-centième de seconde : nous la restreindrons, j'en suis certain, à un cinq-millième ! »

Tout semblait marcher admirablement. L'appareil ainsi disposé n'avait qu'une longueur de 60 centimètres. Il pesait 5 à 6 kilos seulement. Il était parfaitement maniable et garni d'une douzaine de plaques extra-sensibles de dimensions suffisantes. Nous tenions entre nos mains un soleil n'ayant pas moins d'un centimètre et demi de diamètre et supportant un développement notable.

Nous nous occupâmes donc avec ardeur de nos préparatifs de départ. M. Saunière, président de l'Aéronautique-Club, devait piloter notre aérostat.

Malheureusement, nous avons été mis en déroute dans la nuit du 30 au 31 octobre par les nuages dont nous nous imaginions triompher facilement. Nous avons recueilli une nouvelle preuve de la fragilité des combinaisons aérostatiques lorsqu'on n'accumule pas toutes les ressources de la science, du gaz hydrogène, un hangar pour le gonflement, et des études préalables sur le maniement des instrumens scientifiques dont on va se servir.

L'usage des ballons-sondes date de plus de dix ans : c'est le 4 août 1892 que MM. Hermite et Besançon ont eu l'honneur de lancer leur premier aérostat explorateur, à l'usine à gaz de Noisy-le-Sec. Des savans tels que MM. Assmann, Berson, Süring se sont attachés à cette spécialité. On a établi un comité international duquel font partie, pour la France, MM. Bouquet de la Grye, Mascart, Violle et Cailletet. M. Teisserenc de Bort a fondé un établissement spécial près de Trappes; il en a organisé un autre à Viborg, en Danemark. Un observatoire aéronautique a été établi à Tegel, par le gouvernement allemand. Mais que de peines, que de soins ont été nécessaires ! Trois congrès internationaux ont été tenus à Strasbourg, à Paris et à Berlin, à propos d'une question qui paraît aussi simple. Cependant, c'est seulement depuis moins d'un an que les lancers mensuels ont pris une forme définitive, que les ballons-sondes parviennent quelquefois à des hauteurs voisines de 20 000 mètres, que les ascensions libres nécessaires à l'interprétation des tracés exécutés par les enregistreurs ont atteint dans une même ville (Berlin), pendant trois mois consécutifs, des altitudes de 5 à 6 kilomètres. C'est pour la première fois dans l'expérience mensuelle d'oc-

tobre que M. Gilles Valentin, du bureau météorologique de Vienne, s'est élevé jusqu'à l'altitude de près de 7 kilomètres, avec un ballon de 1 200 mètres.

Notre désappointement a été très vif, lorsque, après avoir franchi une première couche flottant de 800 à 1 000 mètres au-dessus de l'usine à gaz de Rueil, nous avons aperçu les falaises nuageuses qu'il nous fallait franchir avant de tourner notre objectif vers le soleil.

La situation était d'autant plus désespérante et désespérée que nous étions partis en retard, à cause des difficultés imprévues qu'avait offertes le gonflement. Le 30 au soir, on avait étalé, sur le sol de la cour des gazomètres, l'étoffe disposée en cercle au-dessous de son filet et recouvrant complètement une manche en toile amenant le gaz léger d'un gazomètre spécialement destiné à l'usage des aéronautes partant de cette usine. Tout était disposé habilement pour que rien n'entravât l'arrivée de l'hydrogène carboné. Mais il était tombé une pluie intense. Le filet s'était gorgé d'eau et, par conséquent, ratatiné d'une façon déplorable. Il aurait été complètement impossible d'y faire entrer l'étoffe, si l'on ne s'était résigné à former un pli détruisant sa régularité, diminuant sa capacité, et augmentant sa tendance aux mouvemens giratoires.

Non seulement notre matériel était lourd, mais nous arrivions bien tard au pied d'un mur formidable de nuées ayant une épaisseur tout à fait inusitée. Pour arriver à l'heure dans les régions lointaines où les doigts de rose de l'Aurore nous rappelaient de plus en plus que l'éclipse n'attend personne, nous n'avions qu'une ressource : jeter, sac sur sac, tout ce que nous avions de lest. Mais si, par impossible, nous avions réussi à atteindre la zone choisie pour l'observation, nous serions arrivés en tourbillonnant dans tous les sens. Il aurait été absolument impossible d'exécuter une visée correcte et sérieuse. Dans ces circonstances, je crus devoir modérer l'ardeur de mes compagnons et leur demander de regagner le voisinage de la terre. Là nous attendait, maigre compensation cependant, une des ascensions les plus heureuses et les plus intéressantes que j'aie exécutées dans toute ma carrière.

Je pensais que nous rapporterions, au moins, une fiche de consolation, un cliché du soleil non éclipsé pris à bord d'une nacelle avec un appareil téléphotographique d'un grossissement

de plus de cinq diamètres. Mais cette modeste espérance ne devait pas se réaliser.

Vainement nous sommes remontés à deux reprises à 1 100 ou 1 200 mètres afin de profiter d'une éclaircie, nous n'avons rapporté à terre que la photographie des nuages qui ont arrêté notre essor et le meilleur souvenir des habitans d'un hameau voisin de Chartres où nous avons organisé notre descente au guide-rope.

II

La catastrophe du 13 octobre 1902 a inspiré à un auteur anonyme une pièce de vers insérée dans le numéro de novembre de l'*Aéronaute viennois*. Le poète nous présente un inventeur en train de préparer son dirigeable. La Reine des airs apparaît; elle interpelle l'audacieux. Elle l'avertit que l'Éternel lui a donné l'empire de l'Océan atmosphérique. L'aéronaute s'indigne qu'une divinité jalouse songe à lui interdire l'accès de la région des nuages. Oubliant la chute d'Icare, il invoque l'exemple de Dédale. La reine se montre accommodante; elle lui fait une proposition fort acceptable : elle le laissera librement pénétrer dans son domaine, pourvu qu'il consente à la laisser guider ses pas, et qu'il s'en fie aveuglément à elle pour le choix de sa route. L'inventeur ne veut rien entendre; il repousse cette proposition comme ignominieuse. Dans un accès d'orgueil, il déclare audacieusement qu'il prétend régner en souverain absolu sur l'air; il doit être le maître, le seul maître là-haut comme ici-bas. En même temps il jette à tour de bras son sable, et à corps perdu il lance son aérostat dans l'espace !

C'est ainsi que sont partis, hélas ! le célèbre Brésilien Severo et son mécanicien, dans leur expérience tragique du 12 mai. Cet élan a été la cause première, la seule peut-être, de leur naufrage. En effet, toutes les imperfections d'un dirigeable conspirent en quelque sorte pour perdre le capitaine qui s'éloigne trop vite de la terre

En indiquant, comme il le fait, par un mot énergique la gravité de l'erreur commise par son héros, le poète autrichien met en évidence d'une façon éloquente la terrible leçon de choses que les amis de la navigation aérienne ont reçue dans cette cir-

constance lamentable. Le plus digne hommage que l'on puisse rendre à la mémoire des intrépides qui ont succombé dans la grande lutte pour la conquête de l'air n'est-il point de faire en sorte que leur sacrifice ne soit point inutile? En opérant ainsi, ne les associe-t-on pas aux triomphes de ceux qui, s'ils ne peuvent être plus braves, seront plus habiles et plus prudens parce qu'ils tireront parti des fautes de leurs prédécesseurs? Si d'autres inventeurs d'automobiles volans parviennent à évoluer avec succès au-dessus de Paris, pendant ou après l'exposition qui s'est ouverte au Grand-Palais le 10 décembre, ne serait-ce point parce que les catastrophes de leurs aînés leur ont servi de leçon et d'exemple?

Aussitôt que la Reine des airs voit le dirigeable s'envoler, elle fait un signe et déchaîne la tempête. Le navire aérien chavire, il tombe à terre devant les hommes frappés de stupeur. La nacelle se brise au milieu d'un tourbillon de flammes. L'aéronaute respire encore. Avant de rendre son âme à Dieu, il a la force de prononcer des paroles dignes du Prométhée d'Eschyle lorsqu'il prend l'éther et la terre à témoin de l'injustice des tortures que lui fait subir Jupiter!

Loin d'imiter l'aéronaute que chante le poète anonyme, nous ne cachons point que nous aurions signé avec joie le traité d'alliance que proposait la Reine des airs. Que de choses à admirer dans son empire sans lui désobéir!

Depuis une quarantaine d'années, j'ai fait un assez grand nombre de voyages aériens pour qu'il ne me soit pas possible de savoir au juste combien de fois je me suis fait véhiculer par le gaz. Jamais je n'ai fait deux ascensions qui se ressemblent. Il ne m'a jamais été possible de deviner ce qui m'arriverait, mais presque aucun des projets d'expériences que j'avais formulés en quittant la terre n'a reçu un commencement d'exécution qu'après plusieurs tentatives. Jamais, non plus, je n'ai parcouru une étape dans le pays des nuages sans revenir plus instruit, mieux portant, meilleur peut-être que je n'étais parti. Ce qui, cependant, ne m'a jamais préoccupé, c'est de savoir dans quel point du globe je descendrais. Il faut en excepter mon ascension du Siège où j'étais parti de jour afin d'y voir clair et de ne point tomber dans un camp allemand. A part cette circonstance exceptionnelle, tout ce que j'ai demandé à Éole, c'est de ne pas m'envoyer dans l'empire de Neptune!

Instruit aujourd'hui par les nombreuses expériences dont j'ai lu le récit et par la descente que j'ai exécutée, il y a une quinzaine d'années, dans la baie de Portsmouth, profitant en outre des évolutions auxquelles je me suis livré avec un guide-rope au-dessus de la forêt de Fontainebleau pour montrer au malheureux Strindberg la nature des précautions que devait prendre le chef de l'expédition polaire, je serais maintenant moins timide.

Armé d'une simple corde traînante, d'un cône-ancre, d'un bout de vergue et d'un morceau de toile à voile, je ne chercherais point à traverser l'Atlantique; mais il me semble que je saurais profiter du vent régnant pour atteindre une île providentielle, sur la Baltique, le golfe du Mexique ou la Méditerranée; je suis persuadé que je parviendrais à débarquer sur une côte amie, que j'atteindrais au moins le sillage de quelque steamer qui ne me refuserait certainement pas l'hospitalité à son bord.

Les spectacles qui se déroulent devant l'œil étonné du voyageur aérien sont d'une nature si sublime et si attrayante que son esprit cesse, malgré lui, de s'intéresser à ce qui se passe à la surface de la terre, au-dessus de laquelle il plane, poussé par une force invisible.

Les ascensions aérostatiques permettent de se livrer à ce qu'on peut appeler la chasse aux idées; c'est là que l'on rencontre les plus brillantes inspirations. Pourquoi, quelque grand qu'il ait été déjà, Victor Hugo n'a-t-il point écouté les conseils des aéronautes qui voulaient l'entraîner dans le ciel? Il serait certainement descendu de l'aérostat qui aurait eu la gloire de lui donner le baptême de l'air, enrichi de pensées que son fertile cerveau n'avait pas encore conçues, il aurait entendu des harmonies qui ne paraissent pas destinées à une oreille humaine.. Matériellement on ne s'approche pas de Dieu, car la distance à laquelle on arrive en s'écartant de la terre est insignifiante. Et pourtant le monde aérien semble l'antichambre du monde éternel! N'est-ce point là qu'on apprend à bien vivre et, par conséquent, à bien mourir?

Par suite de la diminution de la pression de l'air que l'on respire, un sang plus impétueux coule dans les veines du touriste, la tension artérielle augmente, une partie du sérum est éliminée par la respiration cutanée, dont l'activité augmente; en tout cas, le nombre spécifique des globules rouges devient

plus considérable. Si la dépression continue, elle engendre la somnolence, puis bientôt la paralysie, la mort; mais, quand elle est maintenue dans de justes limites, et que l'altitude ne dépasse point le sommet du Mont-Blanc, l'afflux du sang au cerveau produit des effets excellens. Pour me rajeunir, je n'ai pas besoin d'aller chercher en Vaucluse la fontaine de Pétrarque, c'est un ballon qui est ma source de Jouvence. Quand il y a longtemps que je n'ai fait une cure d'air, je languis, je m'étiole. Ce n'est pas chez moi une passion, c'est un besoin physique.

Lorsqu'on n'abuse pas de ses dons, la dépression est une fée bienfaisante. Du fond des cellules pulmonaires, elle chasse l'air flétri, le résidu respiratoire; elle introduit à sa place l'air immaculé des hautes régions : qui sait s'il n'arrive point embaumé d'ozone et parfumé d'hélium?

Sénèque paraît avoir deviné l'impression que font les voyages en ballon sur l'aéronaute le moins habitué aux méditations philosophiques lorsqu'il décrit, dans sa *Vita beata*, si j'ai bonne mémoire, l'état d'âme du sage voguant au milieu des régions célestes et passant avec indifférence sur les palais des rois, les hôtels des grands ou les chaumières des laboureurs.

A l'époque où les ballons furent inventés, on ne connaissait d'autre moyen de transport mécanique que les chevaux ou les navires. La vitesse des vents excitait alors l'admiration de tous les mortels. On considérait comme la solution d'un immense problème, d'un intérêt suprême, urgent, la découverte d'un procédé pour profiter de toute leur vitesse, dans la région où rien n'entrave leur allure. Mais, depuis les Montgolfier, des inventeurs d'un incomparable génie nous ont donné les steamers, les rails, les fils télégraphiques et même la télégraphie sans fil, la bicyclette et l'automobile.

Le sport aérien fait, de nos jours, de grands progrès, non seulement en France, mais dans tous les pays étrangers, la Suède, l'Angleterre, l'empire d'Allemagne, l'empire d'Autriche, où l'on a imité l'initiative du marquis de Dion et fondé des Aéro-Clubs. Toutefois, il faut l'avouer, ce n'est qu'en France que la construction des ballons dirigeables a pris un développement extraordinaire. En effet, il serait difficile de donner l'inventaire complet de tous nos compatriotes, qui se préparent à figurer dans les courses plates de l'aérodrome de Saint-Louis du Missouri.

Il serait fâcheux que la navigation aérienne artistique, scientifique et sportive fût sacrifiée chez nous à une spécialité dont les exploits offrent l'intérêt d'un drame, mais dont les succès ne sont, il faut bien le dire, que problématiques et ne sauraient avoir, en tous cas, qu'une importance pratique moindre que le public ne le pense.

C'est l'attrait de la difficulté vaincue qui en fait le principal charme. J'admire trop le courage à terre pour lui refuser le tribut de mes éloges dans les airs. Loin de moi l'intention de diminuer le mérite des inventeurs qui s'exposent aux plus grands périls, dans le noble dessein de réaliser la conquête de l'air. Je ne suis pas de ceux qui voudraient qu'on limitât le droit au sacrifice épique. Je crois, comme le Comité scientifique de l'Aéro-Club, présidé par le prince Roland Bonaparte, et comme la *Société française de navigation aérienne*, que la seule mesure de prudence qui s'impose est d'inviter les inventeurs de ballons automobiles à faire leurs exercices préliminaires au-dessus de plaines ou de pièces d'eau dans lesquelles leur chute ne peut être fatale qu'à eux-mêmes. Mais, en même temps, il est indispensable de donner un avis utile à ces esprits ardens. Il faut leur faire comprendre que le ballon-bouée qu'ils dédaignent n'a point dit son dernier mot; car, le jour, peut-être prochain, où la science de la prévision scientifique du temps sera fondée, ce jour-là, les aéronautes n'auront plus besoin de lutter contre les vents, qui deviendront leurs amis, leurs serviteurs, et les transporteront sûrement dans les régions lointaines. Or, c'est uniquement par l'usage scientifique de ce flotteur si commode, si délicat, que ce résultat capital sera obtenu d'une façon sûre.

III

Les premiers inventeurs de ballons ne se faisaient qu'une idée extraordinairement imparfaite de la puissance des forces qui règnent dans l'atmosphère. Ils croyaient que l'on pouvait lutter contre le vent en employant intelligemment le bras des hommes. Giffard fut le premier qui eut l'audace de recourir à la vapeur. Comme le célèbre ingénieur avait obtenu quelques résultats positifs, il croyait forcément à la direction des ballons. Il ne cessa jamais, excepté dans les deux dernières années de sa

vie, de s'occuper avec passion de cette question, pour laquelle il fit de grands sacrifices. Non seulement il mit en construction plusieurs appareils, mais l'établissement de ses grands ballons à vapeur n'avait pour but que l'étude des données expérimentales nécessaires à la pratique de la direction mécanique des aérostats.

Les succès réalisés depuis sa mort, par différens inventeurs, ont prouvé que Giffard avait vu juste, au point de vue théorique. En effet, il est établi, par des preuves incontestables, qu'un ballon mécanisé peut se déplacer avec une vitesse très appréciable, et, quand le vent n'est point trop fort, il obéit parfaitement à la main du pilote. De nouvelles évolutions, plus sûres, plus élégantes, plus rapides, ne mettront en évidence aucun fait nouveau. Les expériences de 1901 ne sont que la confirmation de ce qui avait été établi en 1852. Cependant, malgré sa grande fortune, le peu de cas qu'il faisait de l'argent, son assiduité au travail, Giffard n'a donné aucune suite aux projets qu'il avait étudiés pendant une vingtaine d'années et auxquels il avait sacrifié plusieurs millions. Il a même fini par se désintéresser systématiquement des occupations qui avaient passionné sa jeunesse.

La raison de cette abstention est simple, et il me l'a confiée à différentes reprises. En traçant ses plans d'exécution, il avait découvert à tous ses projets des vices rédhibitoires. Il n'avait pas trouvé le moyen de se passer d'un ballonnet, dont il ne voulait entendre parler à aucun prix. En effet, il ne pouvait supporter l'idée que la vie des voyageurs aériens fût compromise, si le ressort d'une soupape de dégagement ne jouait pas ou ne livrait pas au gaz un débit suffisant.

De plus, il n'avait jamais cru les ballons susceptibles d'offrir une grande sécurité, et il ne les croyait utilisables qu'à la guerre. Il était persuadé qu'on ne s'en servirait jamais pour les voyages d'agrément, à cause des dangers que présente leur usage et qu'il connaissait fort bien par expérience. Il savait également que l'on n'irait jamais les chercher pour faire du commerce, à cause de la faiblesse du poids que peut transporter le navire aérien le plus considérable dont on puisse sérieusement proposer la construction.

De nos jours, l'application principale qu'il voyait aux ballons automobiles se trouve bien compromise par suite de la résolution de la Conférence de La Haye qui a interdit leur emploi

pour le bombardement des villes ou l'incendie des récoltes En outre, les ballons dirigeables seront toujours très lourds, de sorte qu'il leur sera difficile d'éviter les projectiles dont la terre ennemie les saluera incontestablement.

Si Londres ou Berlin se trouvaient assiégées, nos successeurs allemands ou anglais auraient beaucoup plus de mal que nous à franchir les lignes de l'investissement. Le blocus aérien, qui était ridicule en 1870-1871, pourrait être sérieux en 1902-1903, à cause des progrès faits par le tir. Il faudrait des praticiens beaucoup plus exercés que les aéronautes improvisés de la troisième République française pour se tenir dans la zone inaccessible aux canons-ballons pendant tout le temps nécessaire.

Il n'y a pas du tout besoin d'avoir recours à des hypothèses pour démontrer que les progrès de la balistique auraient fait renoncer aux observations militaires sans l'invention de la télé-photographie française. Au printemps de l'année 1901, j'ai fait un voyage scientifique en Angleterre, j'ai été admis à visiter l'établissement aéronautique d'Aldershot. Les officiers qui me conduisaient m'ont montré, non sans orgueil, un ballon percé comme une écumoire par les balles des Boers. Il était de couleur blanche, et on l'avait réparé avec des petits cercles noirs. On le préparait pour une exposition d'aéronautique qui a eu lieu au Palais de Cristal, où les badauds ont vu, avec une admiration par trop naïve, cette preuve de la nécessité de placer les observatoires militaires à des distances telles de l'ennemi, que l'inspection à l'œil nu ne saurait suffire.

Dans les recherches d'un ordre purement scientifique, les échecs sont souvent plus utiles que les succès. L'ascension du 31 octobre peut nous fournir une preuve de cette vérité consolante et réconfortante.

Dans le cours du xxe siècle, on comptera plus de 200 éclipses, dont plus d'un quart seront totales. Quelques-unes de ces dernières seront visibles en France, à Paris et dans les environs, avec toute leur splendeur. La zone où les langues de feu étalent leurs merveilles attirera l'attention du Parisien, à une époque où, certainement, je ne serai plus de ce monde, mais dont il ne m'est point interdit de me préoccuper avant d'avoir accompli mon ascension dernière.

C'est à Paris que les ballons ont été inaugurés il y a près de cent vingt ans. C'est à Paris que se trouve le plus ancien obser-

vatoire du monde qui, depuis bientôt deux cent cinquante ans, est une de nos gloires. Ne faut-il point s'y prendre bien longtemps à l'avance pour être certain qu'aucun nuage intempestif n'aura la fantaisie d'empêcher nos hôtes scientifiques de connaître tous les détails du phénomène céleste pour lequel quelques-uns seront venus de très loin?

Ce n'est pas seulement de l'étude des éclipses que nous nous préoccupons, c'est de la photographie du soleil non éclipsé, dans les circonstances où il existe des nuages qui, pendant des mois entiers, condamnent à un repos forcé les astronomes de la terre. Non seulement on perfectionnera la physique solaire en étudiant l'état du disque presque tous les jours sans interruption, mais on photographiera en même temps l'espace céleste où l'astre trône, on le fera dans des conditions excessivement favorables. En effet, son irradiation sera bien moindre, et l'on saisira de plus la silhouette de corps gravitant dans son voisinage. En tous cas, il est indubitable que l'on se fera une idée exceptionnellement exacte de son rayonnement calorifique.

Est-ce trop espérer de la science des siècles futurs que de croire qu'en employant des moyens d'observation plus puissans que les nôtres, elle arrivera à constater des faits d'une importance supérieure? Et le savant qui aurait pénétré les lois de la radiation solaire ne serait-il pas bien près de deviner celles qui règlent le temps futur? Mais elle-même, cette recherche, qui paraît simple, n'est point sans être hérissée de difficultés singulières. Aussi pourrait-on concevoir des doutes légitimes sur le succès de ces opérations délicates, si l'aéronautique ne savait fournir à la météorologie des moyens perfectionnés pour sonder les profondeurs de l'atmosphère, dans les années où le mois de Brumaire empiète, comme en 1902, sur celui de Frimaire.

IV

Les ballons-sondes et les ballons montés ne sont pas restés longtemps isolés. M. L. Rotch, directeur de l'observatoire météorologique de Blue-Hill (Massachusets), a imaginé de lancer dans l'océan atmosphérique de grands cerfs-volans emportant avec eux des enregistreurs automatiques. Ses essais ont été si

démonstratifs qu'on a organisé successivement un nombre considérable d'observatoires dans lesquels on porte journellement les thermomètres à des altitudes de 2000, 3000 et même 4000 mètres.

A terre, ce mode d'observation offre des inconvéniens sérieux qui n'ont point empêché l'exemple d'une si utile innovation d'être contagieux, tant en Europe qu'en Amérique. Souvent les fils d'archal qui retiennent captifs ces véritables aéroplanes sont brisés par le vent. Quelquefois les fragmens de ces fils s'enroulent autour du corps des hommes et des animaux. D'autres fois ils sont frappés du feu du ciel, et leurs débris portés à la température du rouge blanc allument des incendies et produisent des brûlures. Il se peut même qu'ils tombent sur les lignes qui transportent l'énergie électrique, déterminant des courts-circuits, des décharges meurtrières. Aussi, malgré tous les soins que l'on prend pour placer ces établissemens dans des districts peu habités, les savans qui les dirigent sont-ils accablés quotidiennement par des réclamations de toute nature.

De plus, à terre, il faut du vent pour lancer des cerfs-volans d'un poids considérable. En mer, rien de tout cela n'est à craindre. On ne peut blesser que les poissons, si le fil vient à céder. D'autre part, on peut faire servir la vitesse propre du navire à fournir le vent dont le cerf-volant n'a véritablement jamais besoin que pour prendre son essor. En effet, dès qu'il pénètre à 300 ou 400 mètres du sol, il trouve presque toujours le vent dont il a besoin pour se soutenir lorsqu'il en manque à terre. Enfin, le navire peut toujours filer à toute vapeur dans la direction de la tempête, diminuer la résistance que doit supporter le fil, et permettre au moins d'exécuter sans accident la descente.

Bientôt, grâce à l'élan donné par les ballons-sondes, des vapeurs, anglais, allemands, autrichiens, norvégiens, vont remorquer les cerfs-volans météorologiques dans les mers tropicales, la Méditerranée, la Baltique, la mer du Nord, l'océan Glacial arctique.

Sur les océans, qui couvrent les trois quarts de la surface du globe, l'influence des aspérités de la surface, les phénomènes locaux qui déroutent les observateurs se contentant des mesures prises à terre, sont éliminés d'eux-mêmes. Surtout à distance notable des côtes, l'observateur n'est plus en présence que de phé-

nomènes généraux dont aucun phénomène parasite ne masque les effets. Il ne subit plus que l'action cosmique des élémens astronomiques qui sont probablement les moteurs réels des agitations de l'air, de variation de force et de direction des vents, etc.

Dès que l'on connaîtra les lois qui régissent l'évolution des climats, on les appliquera facilement à chaque cas particulier. L'établissement d'une véritable météorologie scientifique est donc un événement qui s'avance et dont nous signalons avec joie les prodromes. Alors il sera inutile, peut-être même ridicule, de lutter contre les enfans d'Éole, qui deviendront nos amis, nos alliés fidèles, et dont nous réclamerons avec confiance le concours, quand nous voudrons voyager sûrement, économiquement, agréablement, par la voie des airs. Qui donc, dans ces temps heureux dont la véritable aéronautique doit avancer l'échéance, ira surcharger son ballon de machines lourdes et dangereuses, abandonner la forme gracieuse qui lui est naturelle pour adopter des combinaisons bizarres et arbitraires? Qui donc proposera d'abandonner ce brave cercle qui m'a si souvent empêché de me briser les jambes, et conseillera de jeter aux chiffons le chanvre de nos cordages?

Il n'y a, comme on le voit, aucun antagonisme réel entre le plus lourd et le plus léger que l'air. Tous deux contribuent d'une façon différente, comme les divers corps d'une armée en campagne, à la victoire. Il n'y en a pas davantage entre les ballons mécanisés et ceux qui suivent le fil du vent. Toutes les découvertes faites dans l'océan atmosphérique se prêtent un mutuel appui, et il n'y a entre ceux qui les font que l'émulation des soldats versant leur sang pour le même étendard. Naturellement nous préférons les méthodes avec lesquelles nous sommes familiarisés; nous les croyons les plus directes, les plus efficaces; mais nous souhaitons ardemment le succès des autres. Nous n'avons point été un des moins enthousiastes à applaudir aux belles tentatives de M. Santos-Dumont.

Certes, si un moteur léger ou tout autre procédé permet d'économiser le gaz et le lest, il sera accepté avec reconnaissance et empressement. Mais, pour qu'un moteur puisse être adopté, il faut qu'il soit commode, qu'il n'offre aucun danger, qu'il soit peu encombrant, et qu'il n'attire pas la foudre. C'est une condition à laquelle sont assujettis les ballons montés ordinaires

et à laquelle non seulement les inventeurs d'automobiles, mais les pilotes d'aérostats sphériques doivent cependant prêter l'attention la plus scrupuleuse. En effet, il paraît résulter d'une conférence faite par le capitaine Von Tschudi, devant la Société aéronautique de Berlin dans sa séance de septembre, que la friction de l'air contre la soie vernissée ou gommée, ou même l'échappement du gaz par les soupapes de sûreté lorsque le ballon pénètre dans une atmosphère raréfiée, suffisent pour expliquer certaines catastrophes qu'on avait à tort attribuées à un incendie allumé par imprudence ou par la machine d'un dirigeable

Sous aucun prétexte, n'abandonnons les recherches auxquelles les ballons ordinaires sont les seuls qui puissent participer, et qui ont produit des résultats si remarquables depuis le jour où le *Zénith* s'est lancé dans la haute atmosphère, armé d'appareils destinés à permettre l'inhalation du gaz oxygène. Car les deux victimes de cette catastrophe n'ont pas péri pour une cause stérile. C'est depuis lors que les recherches se sont multipliées. Après vingt-sept ans de travaux, on entrevoit enfin la possibilité de répondre aux questions qu'on se posait alors. Souhaitons que le trépas des quatre dernières victimes de l'aéronautique militante ait des résultats aussi fructueux pour l'extension de la science de l'air!

WILFRID DE FONVIELLE.

EN ARMÉNIE

JOURNAL DE LA FEMME D'UN CONSUL DE FRANCE

L'effroyable tragédie qui, à la fin de 1895, inonda l'Arménie de sang chrétien est mal connue dans ses détails. Sans doute quelques missions publièrent alors des lettres de témoins oculaires; sans doute aussi, un *Livre jaune* donna, avec des statistiques des massacres, un certain nombre de rapports de nos consuls (MM. Carlier à Sivas, Roqueferrier à Erzeroum, Meyrier à Diarbekir, Cillière à Trébizonde), et les documens de plusieurs enquêtes officielles. Mais tous ces élémens réunis restaient insuffisans pour nous mettre à même de revivre par la pensée cette sinistre époque; encore moins permettaient-ils d'imaginer ce que dut être, au fond des montagnes arméniennes, l'existence d'un consul qui, au souci de protéger les siens, de couvrir efficacement du pavillon les missions françaises, voyait s'ajouter l'extrême difficulté d'arracher à la mort des milliers d'existences. « Il faut avoir vu sur place ces existences sacrifiées pour comprendre ce qui se dépense d'héroïsme obscur dans telle maisonnette d'exil,... dans la bourgade turque où le vice-consul de France, écrasé sous le poids d'un grand passé dont il conserve les charges, consume une vie isolée, ingrate, loin de tout secours, de tout réconfort d'âme, en lutte perpétuelle avec les autorités locales, toujours sous le coup d'un désaveu s'il est trop ferme... Gardien d'un drapeau qu'il arbore aux jours d'épreuve et qui demeure pour tous les chrétiens de ce pays l'emblème traditionnel de force et de justice, l'agent de France est assailli par les supplications de tous les malheureux. Il faut voir alors, — je l'ai vu, dit M. Melchior de Vogüé, — le désespoir au cœur de l'humble vice-consul qui se sent si petit, si faible, avec de si

grands devoirs, et qui accumule toutes ses énergies *pour faire encore avec rien un fantôme de France.* »

Or, en 1899, M. Maurice Carlier, l'un des représentans de la France, qui, d'après le témoignage de ses chefs, eurent la conduite la plus vaillante, prirent les mesures les plus hardies, succombait, tout jeune encore, des suites d'une affection contractée pendant le rude hiver des massacres. Il laissait un jeune fils, né à Sivas, et une veuve qui venait d'être citée avec éloges (article de l'éminent écrivain que nous venons de nommer dans *le Figaro* du 2 février 1897), puis, mise à l'ordre du jour par M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Constantinople. M. Maurice Carlier, vrai type de soldat (il n'avait dû qu'à un cruel accident de cheval de ne point embrasser, comme il l'eût souhaité, la carrière militaire), s'était vu souvent, depuis les massacres, sollicité par ses amis et sa famille de rédiger pour eux un mémorial de sa vie en Arménie. Déjà il leur en avait donné une première partie, son *Carnet de route*, récit alerte du voyage de Constantinople à Sivas; mais il ne se pressait pas d'achever cette petite œuvre rétrospective, disant « qu'il avait largement le temps avant que son fils fût en âge de comprendre ce qui s'était passé autour de son berceau. »

Seulement après sa mort, après une très grave maladie de Mme Carlier elle-même, le grand-père de l'enfant voulut que, si, un jour, son petit-fils n'avait plus personne pour lui raconter de vive voix la conduite de son père et de sa mère à Sivas, il subsistât du moins un récit des événemens où ils s'étaient si fièrement montrés. Aussi pressa-t-il sa belle-fille de refondre les quelques pages laissées par son mari, et de les compléter avec ses notes et souvenirs personnels. Si douloureuse que lui fût une pareille tâche, la jeune veuve s'y consacra durant de longs mois. De là son *Journal de la femme d'un consul de France en Arménie pendant l'hiver des massacres.*

Ce journal circula parmi quelques intimes, notamment à Strasbourg où Mme Carlier a coutume de passer les étés. C'est en Alsace qu'un hasard heureux voulut que nous en entendissions parler et eussions connaissance de fragmens qui nous semblèrent du plus vif intérêt. Rentré à Paris, nous tentâmes alors une démarche auprès de M. Carlier père, afin de persuader le chef de famille que le culte de la mémoire de son fils ne permettait pas de laisser ignorer au public ce que raconte ce Journal. Nous le remercions d'avoir favorablement accueilli cette démarche.

M.-F.

Au camp, août 1895. — Nous avons fui jusque dans ce cirque de rochers les 39° à l'ombre dont le mois d'août gratifie Sivas, Le pays est désert, la roche toute pelée, faisant mal aux yeux; comme ombrage, une forêt dont les arbustes n'ont pas trois mètres de haut. Aucun voisin, sauf le vali de Sivas, campé à une portée de fusil.

On ne peut guère se promener à moins d'être escorté des cawas armés, car il y a des rôdeurs; alors, à rester toutes les journées étendus sur une natte, Maurice et moi, le temps nous paraît long...

J'ai bébé, mais si petit! et puis, je ne le nourris pas, à mon grand regret. C'est une vache noire du pays qui est chargée de ce soin, et notre bonne Lucie, jalouse de Jean à qui elle s'est déjà très attachée, n'aime pas me voir m'occuper de lui; de sorte qu'il me reste bien des heures vides. A quoi les employer?

Écrire à nos amis? Si je mettais beaucoup de mots turcs dans mes lettres, oui, on les lirait volontiers et l'on me répondrait peut-être de ces lettres bien longues, bien pleines, comme il fait si bon en recevoir quand on est au bout du monde; mais je ne sais parler que de nous; et notre vie est si différente de celle de nos amis de France!

Maurice prétend que nous verrons de graves événemens à la *saison douce*, les Turcs, grands pillards, ne se livrent à ce passe-temps qu'en saison propice, quand il ne fait ni trop chaud, ni trop froid.

Notre camp est établi à 5 kilomètres de Sivas près de la chute du Kizil Irmak qui fait tourner un moulin arménien, mais appartenant à un pacha, d'où son nom de *Moulin de Riffat-Pacha.* Il n'est guère riant, ce moulin, au flanc d'une pente dénudée; simplement quelques hangars à toits très bas, avec des meurtrières afin de pouvoir s'y défendre en cas d'alerte.

Nous avons six tentes toutes blanches, doublées d'andrinople, dont deux à nous et quatre louées au bazar à des prix comme on en inflige à un consul. Il y a la tente-salon, la tente-salle à manger, la tente-chambre à coucher, avec une plus petite, toute voisine, pour Jean et Lucie, enfin la tente-cuisine et celle des domestiques. De-ci de-là une chèvre, quelques moutons, des poulets qui constituent notre viande de boucherie, pour les jours, comme aujourd'hui, où la chaleur est tuante et où je n'ose envoyer le bourricot à Sivas.

Grand silence toute la journée. Parfois des oiseaux de proie passent très haut en sifflant. On pourrait se croire en Savoie, sur quelque maigre plateau, n'était que tout le monde a un revolver à la ceinture...

17 août. — Aujourd'hui le cuisinier nous rapporte de méchans bruits. Il paraît que, du côté de Van, où nous n'avons pas de consul, on aurait égorgé beaucoup de chrétiens. Est-ce vrai? En Orient, on exagère; cependant il y a quelque chose dans l'air et il faut tout attendre de... (1).

A Sivas, nous avons déjà eu une alerte. Le mois dernier, un jour que j'étais seule là-bas dans ma chambre et bébé parti à la promenade, j'entends une rumeur de foule, je regarde et je vois quantité d'Arméniens qui courent. Je demande ce que c'est, on me répond qu'ils vont demander à l'évêque (grégorien), qui demeure non loin du consulat, de protéger des prisonniers politiques que les zaptiés ont à moitié assommés.

Tout d'un coup s'élèvent des cris aigus. Un groupe de petits Turcs, venant en sens inverse, s'est battu avec de jeunes Arméniens; ceux-ci se sont dispersés, mais l'un d'eux a reçu un formidable coup de couteau à la tempe. Il est étendu sur le sol, les Turcs passent en riant; quant aux Arméniens, ils sont revenus à pas comptés, l'air effaré, mais regardent le blessé sans le secourir.

Et l'enfant crie toujours et son cri est affreux! Je descends, la foule se découvre, s'écarte, et je prends par les deux bras l'enfant et le traîne au consulat.

Il paraît que la foule fut étonnée, — plus encore de voir arriver bientôt le médecin, le docteur Karakine Ekimian. Le médecin du consulat mandé pour un enfant pauvre!

Le docteur a réclamé quelqu'un de bonne volonté pour tenir le blessé, tandis qu'il va lui recoudre le front dont un lambeau pend sur l'œil du pauvre enfant, mais on a ri et l'on ne s'est pas dérangé. Je ne voudrais pas demander à Panayoti (2), si fier, quelque chose qui n'est pas dans son emploi, et d'ailleurs je sais en quel mépris il tient les Arméniens. Alors je m'offre.

(1) Souvent les points indiqueront des coupures que nous avons cru devoir faire, les événemens dont il est question étant relativement récens.

M.-F.

(2) Un Épirote dont M. Carlier, dans son *Carnet de route,* fait le plus vif éloge. Il l'avait eu déjà pour cawas à Saïda près Beyrouth. M.-F.

Je ne risque rien, ma robe est déjà pleine de sang, seulement je n'ose guère regarder. Quant au garçon, il ne crie pas un instant : ces gens-là sont étonnans de dureté.

Deux heures après, en partant, le gamin gambade, tenant à bout de bras une pièce d'argent.

Les parens, qui le croyaient mort, en avaient, paraît-il, déjà fait leur deuil, mais, tout de même, la population prend en estime la « consulesse, » — du moins à ce que prétendent les sœurs, qui ont appris mon « exploit » par la rumeur publique.

Après cela, je ne voulus plus laisser sortir bébé, mais Maurice m'assura avec tant d'énergie que jamais on ne toucherait à un cheveu de notre Jean que je me laissai persuader. Je n'ai pas eu à le regretter. Tout de même, c'est moi qui ai voulu venir ici sur ce plateau...

18 août. — Notre vie continue à être paisible. Jean se porte admirablement. Le docteur vient le voir souvent et sa visite nous distrait, car il est beau parleur, mais il ne nous apporte guère de nouvelles. Il y a si peu de vie à Sivas ! Un seul consul étranger, M. J..., consul des États-Unis, un homme aimable, mais qui ne parle guère que musique, ce qui n'est pas de ressource ici... Quant aux familles arméniennes cultivées, même celles-là nous sont, je l'avoue, peu sympathiques. Quelle âpreté à l'argent!

30 août. — Bébé grandit. Il va falloir lui confectionner des vêtemens, car ceux expédiés de France par les tantes et grand'-mères n'arrivent pas. Ils auront dû être volés en route, et je ne peux pourtant pas habiller un petit Français en Turc ou en Arménien.

La chaleur est intolérable. Il n'y a plus un brin d'herbe et la vache est malade.

19 septembre. — Nous avons eu une alerte. Vers une heure du matin, la nuit étant très noire, nous avons été réveillés par les grognemens des chiens. Comme ces grognemens augmentaient, Maurice s'est levé, a armé son revolver, et, relevant sans bruit le pan de la tente, s'est glissé au dehors. Il a trouvé bientôt Panayoti, son fusil à la main, qui cherchait à sonder les ténèbres. Le cawas a dit que, depuis un moment, il voyait rôder des ombres. Même il avait poursuivi une de ces ombres, puis s'était arrêté, craignant d'être entraîné dans une embuscade. Lui et Maurice sont alors partis ensemble; je les ai entendus s'éloigner, et le cœur me battait bien fort... Leur ronde est restée

infructueuse, et pourtant les chiens ne cessaient pas de gronder.

Ce matin, par un berger arménien, nous avons appris que c'était Panayoti qu'on voulait tuer. Impossible d'obtenir plus de détails. Il n'ose pas parler, le berger ! Sont-ce des Kurdes, des Circassiens, des Turcs ?

— Sais-tu ce que ça veut dire ? me dit Maurice. Tout simplement que bientôt on va massacrer, et que je gêne, car ils savent bien que je me mettrai en travers ; or, si je perds Panayoti, je ne le remplacerai pas. Vois-tu, assez de villégiature. Rentrons à Sivas !

27 septembre. — *Sivas.* Nous n'avons pas eu de chance pour notre retour. Un orage nous a surpris, la température est glaciale, et Maurice, qui a pris froid, tousse.

29 septembre. — Le beau temps est revenu, et nous étouffons dans la poussière malsaine de la ville ; mais il vaut mieux être ici, car, certainement, il se prépare quelque chose...

D'abord, les Arméniens semblent très montés. Ils rêvent de se soulever, ce qui exaspère Maurice, qui ne comprend jamais les révoltes, lui, soldat discipliné.

Jean est en pleine crise ; il pleure, ses gencives sont gonflées et très rouges, et il serre ses doigts avec rage, puis il se calme et reprend son air souriant.

1er octobre. — Nous apprenons de Paris qu'au ministère, on trouverait tout naturel que Maurice, étant nouveau marié, demandât une résidence plus confortable à une altitude moins extravagante (1) ; mais il me déclare que, pour rien au monde, il ne voudrait demander un changement au moment où les choses se gâtent. « Au surplus, me répond-il, je ne suis pas, moi, désireux de rester à Sivas, l'ambassadeur est le meilleur des hommes, il avisera... » Mais justement, comme M. Cambon m'a dit qu'il aimait les hommes énergiques, je ne suis que trop certaine qu'on ne nous changera qu'après la bataille ; alors, attendons !

L'effervescence augmente dans le pays. Il y a eu des rixes, le sang a coulé. Ces pauvres Arméniens sont-ils pris de folie ? Ils crient très fort. Leurs comités ont des armes. Mais sur quel secours peuvent-ils bien compter ?

Oui, je sais, ils se rappellent notre expédition de Syrie.

(1) Sivas, l'ancienne Sébaste, l'antique capitale de l'Arménie Ire (16000 habitans), est située à 1300 mètres d'altitude. L'hiver y est très rigoureux.

(J'avoue qu'avant de venir ici, je n'en avais jamais entendu parler.) Ils sont persuadés aussi que les États-Unis sont bien plus puissans que les Anglais, lesquels, soit dit en passant, après leur avoir fait de grandes promesses, ne s'occupent plus d'eux, n'ont même plus de consul à Sivas.

3 octobre. — Maurice, sorti ce matin, est rentré très soucieux. Je n'ai pas pu lui arracher un mot, puis soudain, en déjeunant : « Ma petite, écoute la consigne : tu pars demain avec Jean. — Ah, bah !... et pourquoi ? — Parce que l'on va se battre et que, si je dois ma peau au gouvernement, je ne lui dois pas celles de ma femme et de mon Jean-Jean. »

Je me suis mise à rire : « Moi, je ne vois pas si noir que toi, et puis je te réponds que rien au monde ne me fera m'éloigner quand tu crois qu'il y a danger. »

Maurice restait le sourcil froncé, mais il n'a pas insisté. Il s'est mis à tourner autour de la table en tordant sa moustache, puis il est venu m'embrasser.

14 octobre. — Ça approche. On s'est tué aux environs, dans les villages. Aussi, je presse Maurice d'organiser sans retard notre défense. Lucie et moi, emplissons de sable des sacs pour boucher les fenêtres. Puis, Panayoti m'a fait une cible dans le jardin et m'apprend à tirer à la carabine et au pistolet. Lui, ça lui va assez de sentir la poudre ! Moi, les premiers coups, je détournais la tête, si bien que j'ai failli lui tirer dans la figure; maintenant, je ne tire pas trop mal.

5 novembre. — Les détails qui nous arrivent prouvent que ce ne sont pas les Arméniens qui se soulèvent, mais bien les Musulmans qui assassinent et pillent.

Karahissar, Zara, Divreghi sont en flammes. On y a tout massacré, sauf quelques centaines de très jeunes enfans, qu'on a laissés là au milieu des ruines. Ils vont mourir de faim, si les fauves ne les ont pas déjà dévorés. Malheureusement, nous ne pouvons envoyer personne là-bas. Les gens sûrs, nous les comptons, Panayoti et le second cawas, Mehemet; et encore celui-ci, un colosse peu intelligent, a besoin que l'autre le dirige.

Nous faisons au bazar de grandes provisions, car, s'il y a pillage, comme presque toutes les boutiques sont arméniennes, il ne restera rien. La situation devient inquiétante. Chaque nuit, nous nous attendons à être surpris par la fusillade, aussi nous ne dormons pas. Seule notre bonne Lucie garde son tranquille

sourire : « Mais non, madame, c'est pas possible, jamais le bon Dieu ne permettrait ça ! »

7 novembre. — Je suis allée voir les Pères jésuites (1) et les Sœurs, qui demeurent dans un quartier très éloigné, de l'autre côté du Konak du vali, au delà du quartier musulman (les deux missions assez loin l'une de l'autre). Je leur ai dit que Maurice les engageait à faire des provisions et à s'armer.

— Nous armer? non, madame, m'a déclaré le supérieur. Le Seigneur a dit : « Tu ne tueras pas. » — Mais on vous tuera ! — Nous sommes dans la main de Dieu. » Les Sœurs sont moins calmes, moins résignées, mais elles n'osent pas toucher à des armes.

Maurice signale à Constantinople que ça va mal. Heureusement que nous avons le télégraphe ! Par un des employés, on a su que le consul de Diarbekir (2), fait passer de très mauvaises nouvelles, mais mon mari garde sa bonne humeur. Pour lui, il estime qu'à moins d'un ordre formel, ordonnant les massacres, il n'y aura rien de bien terrible...

Me dit-il bien tout ce qu'il pense? J'en doute, car il s'est mis à m'apprendre à chiffrer des dépêches.

10 novembre. — J'apprends par hasard que les massacres sont commencés à Erzeroum. Maurice ne voulait pas me le dire.

11 novembre. — On vient nous rapporter qu'un consul, sur le point d'être mis à mort par les Turcs, aurait télégraphié sa grande détresse à l'ambassade, sur quoi M. Cambon aurait lancé lui-même au vali cette menace : « Votre tête tombera, si mon consul périt ! » Cette rumeur m'épouvante, mais Maurice me jure qu'il n'y a pas d'exemple qu'un consul enfermé dans son consulat ait été frappé, ait même vu son consulat forcé, sa maison regorgeât-elle de réfugiés. Ces rumeurs ne sont donc pas sérieuses.

Alors je veux lui faire promettre qu'il ne fera qu'ouvrir sa porte aux Arméniens, mais que ni lui ni les cawas, quoi qu'il arrive, ne sortiront.

Maurice hésite, puis me répond évasivement.

(1) Leur mission dépend de la maison générale de Lyon. Les sœurs (ordre de Saint-Joseph) sont également de Lyon. M.-F.

(2) Sivas, Diarbekir et Erzeroum sont situés respectivement aux trois pointes d'un V immense. Nombre d'Arméniens dans chacun des vilayets : Sivas 171 000, Erzeroum 135 000, Diarbékir 79 000 (Voyez au *Livre Jaune*, ethnographie arménienne de l'Asie Mineure). — M.-F.

On ne peut pas s'imaginer l'énervement d'une pareille attente...

12 novembre. — A midi précis, nous chiffrions une dépêche, Maurice et moi, Jean jouait dans le bureau au rez-de-chaussée sur la cour, quand retentit le pas rapide de Panayoti, qui, ouvrant la porte, saute sur son fusil : « Cette fois, ça y est ! »

— Quoi ? fait Maurice se levant en sursaut, tandis que, moi, je saisis bébé.

— Le clairon sonne au konak du vali ! Le bataillon Hamidié charge au bout de la rue, ils marchent au bazar. Tenez, les entendez-vous ?

Et, aussitôt, quantité de coups de fusil.

Maurice, d'un bond, est dans sa chambre, endosse son uniforme, saisit sa carabine et se met à la fenêtre. Il distribue ses ordres : « Toi, Panayoti, dans la rue ! Toi, Mehemet, à l'église ! »

Je confie bébé à Lucie, qui, vite, dresse son lit à elle debout devant la fenêtre pour en faire un abri contre les balles. Elle n'a pas dit un mot, elle a bien sa tête, ma brave payse (1) !

Maurice monte sur la terrasse. De là, nous entendons une fusillade terrible. Par instans, des bruits plus sourds. Je crois que c'est le canon. Maurice dit que ce sont des feux de peloton.

De tous côtés on entend des cris désespérés, des râles, des hurlemens. Cela dure vingt minutes. Puis tout se tait.

Maintenant, un silence de mort. Mon mari redescend lentement. Il est exaspéré contre ces bandits. Je le supplie de rester calme.

Sur son ordre, je prends les munitions et les descends en bas dans le bureau, où sont les armes.

Panayoti, qui garde la rue tandis que Mehemet fait la navette du consulat à la ruelle allant à l'église où il y a 2000 chrétiens bien enfermés, nous jette de brèves nouvelles. On a tout tué dans le bazar. Pas un Arménien n'a survécu. Quelques-uns s'étaient réfugiés dans un entrepôt, mais la troupe a fait une sape par en dessous. Elle les tue, en ce moment, à coups de baïonnette : c'est pour cela qu'on n'entend plus de bruit. Les soldats repassent au bout de la rue chargés de butin, les mains en sang. Deux officiers sont suivis chacun par un hamal (porteur)

Mon mari me dit : « Je ne peux pourtant pas rester sans

(1) Une Bourguignonne, originaire de la région de Langres comme Mme Carlier.

savoir ce que deviennent mes nationaux! » Tout d'un coup, il pense qu'on va peut-être, de là-bas, lui faire des signaux. Il monte vite sur la terrasse. Je le suis. Quelques balles sifflent au loin. Nous ne voyons aucun signal.

Soudain Maurice me dit : « Ah çà! qu'est-ce qu'il fiche, celui-là, en face? » Je regarde, il me montre à trente mètres, à la lucarne d'un grenier, une tête d'Arménien, et, tout contre, un fusil. Brusquement il me repousse, une balle passe, tandis qu'un peu de fumée sort de la lucarne.

— Oh! oh! c'était pour moi, fait Maurice. Bizarre!... Bah! nous éclaircirons ça plus tard. Armons les domestiques, — les soldats turcs ont fini, ils sont gorgés; maintenant, c'est la populace qui va donner.

Les domestiques refusent en tremblant les armes que nous leur offrons.

A ce moment arrive comme un fou, les vêtemens en lambeaux, le docteur Karakine, qui a échappé à une bande de forcenés; on saccage sa maison. Aussitôt qu'on l'a vu entrer chez nous, voilà que de partout nous accourent des Arméniens, les mains pleines d'objets précieux. Ils se bousculent, crient, tombent.

Il en arrive encore par-dessus les murs. Il y en a des centaines, plein le jardin, plein la cour, plein les appartemens. Mon mari fait mettre les couleurs en berne, *grand péril!*

— Allons, fait-il, sauvons d'abord la famille de S...

M. S..., le drogman, est Syrien; il ne court donc qu'un faible danger à circuler, mais il a perdu la tête. C'est Mehemet, le 2e cawas, le Circassien géant, qui part tout seul, — Panayoti gardera à la fois la rue et l'église, — à la recherche de sa famille.

A ce moment, tout près de nous, un grand cri : un Arménien qui se sauvait est massacré.

Une troupe hurlante arrive sur nous, criant : « A l'église, à l'église! » Maurice me dit : « Tire, mais en l'air, il ne faut pas en tuer. »

Au bruit, tous nos Arméniens hurlent épouvantés et se jettent à plat ventre ou se tassent dans les coins.

— Ce n'est pas tout cela, dit Maurice au bout d'une demi-heure, Mehemet ne revient pas. Il est peut-être tué. Il ne nous reste que Panayoti; n'importe, la sûreté des nationaux avant la

nôtre! Je vais l'envoyer dire au vali que je lui ordonne de protéger les missions françaises.

— Panayoti! crie mon mari par la fenêtre.

Le brave garçon accourt. Maurice lui indique ce qu'il doit dire.

— Bien, fait l'autre sans broncher, j'y vais.

— Tâche d'en revenir!

Le cawas s'éloigne.

— Allons, me dit Maurice dont le danger excite la verve, madame Carlier, je vous nomme premier cawas. Vous allez garder la porte du Consulat. Moi, je continue à surveiller d'en haut la ruelle qui mène à l'église. » Puis, regardant tout ce monde qui nous écoute : « Et dire que pas un des cinq cents... qui nous encombrent n'est capable de prendre un fusil! »

Le fait est qu'ils sont tous là, gémissant, et pleurant...

A ce moment j'entends encore Maurice qui tire. Je sors devant la porte, la rue est vide, sauf au fond, près de la ruelle. Je tire au hasard tant que mon mari tire. Mais bientôt un groupe de furieux s'avance et lance vers nous des haches à toute volée. J'ai très peur, je recule. Les haches rebondissent avec des étincelles sur les cailloux. J'ai bien cru que c'était fini... Et puis ils sont partis.

Le gros du danger semble passé, car voici Panayoti qui reparaît. Il est entré crânement chez le vali en écartant les baïonnettes menaçantes. Alors, le regardant bien dans les yeux, il lui a ordonné, de la part du *consul de France*, — et il faut voir comme il prononce ça! — d'envoyer immédiatement des détachemens aux missions et d'arrêter les tueries. Il a réussi. Le général et le vali se sont regardés stupéfaits. Des zaptiés sont partis en courant. Dans dix minutes nous aurons, nous aussi, une garde, et même des patrouilles vont être faites.

— Très bien, fait Maurice, parfait! Voilà de la bonne besogne; seulement alors, puisque c'est fini aujourd'hui, Panayoti, renvoie-moi ces gens... Comment ne comprennent-ils pas qu'on va bien plutôt piller et brûler les maisons vides?

En maugréant, les Arméniens sortent. Quelques-uns, plus intelligens, disent que le consul a raison. Restent seulement dans le salon Karakine, deux ou trois notables, quelques femmes, et

deux évêques, catholique et grégorien, lesquels se prévalent de leur dignité.

Tout notre monde a très faim. Je vais à la cuisine avec Lucie allumer du feu, et nous en revenons, au bout d'un quart d'heure, avec un soi-disant beefsteak qui sent la fumée. Maurice ouvre une boîte de sardines. Nous nous mettons à table, mais presque aussitôt la fusillade éclate assez près de nous. Toujours des bandes qui veulent aller à l'église et que disperse Panayoti. Par trois fois mon mari va faire le coup de feu dans la rue.

Puis il s'assoit au piano et attaque une ardente *Marseillaise*, pour donner de l'appétit à ses hôtes, qui « ont des têtes à porter le diable en terre. »

Enfin arrive un lieutenant de zaptiés avec vingt-cinq hommes.

Mais ils ne nous inspirent guère, ces gendarmes! Mon mari ne veut pas d'eux dans la maison, à cause de nos réfugiés. Il exige qu'ils restent au milieu de la rue, tournant même le dos à la maison. Ça ne fait pas du tout leur affaire, mais, quand Maurice ordonne, il faut qu'on obéisse.

Tout de même, que devient notre brave Mehemet? C'est inquiétant. Maurice exige de l'officier qu'il envoie trois hommes à sa recherche et qu'ils le dégagent, s'il est bloqué quelque part.

. . . . . .

Enfin le voilà, avec la sœur et les neveux de M. S... Ils se mettent à table aussi. Ils finissent le beefsteak raté et les sardines.

— C'est bien, Mehemet, fait Maurice; maintenant, retourne à l'église et reconduis chez eux les Arméniens disposés à partir. Va, serre ton ceinturon, mon garçon, je ne déjeune pas non plus!

Le grand Circassien part. Quelques musulmans, le voyant passer, sortent d'une maison et lui offrent de venir piller avec eux; piller, et le reste; il refuse.

Toujours des coups de feu de plus en plus loin. Je vois passer des musulmans chargés de butin, des soieries superbes, des étoffes brochées d'or.

Maurice ordonne d'arrêter tous les pillards qui se permettront de passer devant le consulat français. — Il arrivera ce qui arrivera, mais on ne nous manquera pas de respect!

Dans la soirée, Panayoti apprend que les Sœurs et les Pères sont absolument sains et saufs. La populace continue à piller

surtout les maisons désertes. Cette populace a commis des atrocités. Comme elle n'avait pas d'armes, elle assommait ses victimes à coups de matraque, de barre de fer, ou leur écrasait la tête entre des pierres, ou encore allait les noyer dans la rivière devant leurs femmes muettes de terreur. On a vu ainsi passer des Arméniens qui n'essayaient pas de se défendre. On les déshabillait et on les mutilait horriblement avant de les tuer (1).

Moi, je peux m'occuper maintenant un peu de bébé. Il paraît qu'il n'a pas eu peur. A un moment de terreur, nos réfugiés ont voulu forcer sa porte, et Lucie et Jean allaient être piétinés, sans Porthos et Minka.

Pendant que Lucie est descendue traire la vache, je tâte les gencives de bébé et je m'aperçois qu'il a percé sa première dent. Quelle joie! Je cours chercher Maurice, qui vient embrasser son fils.

A ce moment, Minka se mettant à gémir dans son coin, je vais voir et j'aperçois sous elle cinq petits nouveau-nés.

J'apprends qu'à six heures, les muezzins, du haut des minarets, ont félicité le peuple d'avoir bien massacré.

15 novembre. — La journée s'annonce plus calme, bien que quelques coups de feu éclatent encore par instans. En somme, il doit y avoir eu environ 1 200 tués, mais plus de cinq mille sont saufs, tout le quartier autour de nous est resté intact. Panayoti, qui voit que les évêques et toute leur suite nous encombrent, les engage à retourner chez eux; ils partent...

Puis mon mari m'annonce qu'il va avec ses deux cawas visiter les Sœurs et les Pères. On lui a dit qu'ils sont sauvés, mais

(1) Le conseil de réintégrer leurs demeures, donné par M. Carlier aux Arméniens pourrait paraître bien hâtif. Mme Carlier en explique ainsi les motifs tels que son mari les lui donna à elle-même : « Combien sont-ils chez moi? Quelques centaines sur six mille, généralement les plus riches. Dans un moment de panique, ils ont abandonné leurs maisons, où il reste des infirmes, des malades, parfois des enfans au berceau, et aussi des marchandises, des meubles. Depuis midi je suis en lutte contre la populace, une lutte qui eût mal tourné pour moi, n'était mon ascendant moral. C'est lui qui sauvera maintenant les survivans. Et puis je ne peux pas protéger les maisons vides! On les dévalise en ce moment. Demain on en arrachera jusqu'aux portes, jusqu'aux fenêtres, après-demain on les incendiera. Et, dans un pays où le froid est si terrible, vois-tu ces malheureux sans toit? Eh bien! qu'ils reprennent un peu de cœur, qu'ils tirent leurs grands coutelas et tiennent les Turcs en respect! Après tout, il n'y a jamais eu de sécurité dans ce pays, et les chrétiens ont toujours dû y user de la force pour se défendre. »

Il est certain que M. Carlier était bien inspiré. Il n'y eut pas d'incendies. D'ailleurs, en feuilletant le *Livre jaune* et aussi le *Blue book*, on voit que presque partout les consuls tinrent le même langage aux Arméniens, lesquels se trouvèrent bien du conseil. — M.-F.

il veut le constater de ses yeux. Il engage M. S..., son drogman, à s'armer, mais M. S..., affolé, le supplie de rester. Mon mari hausse les épaules :

— Rassurez-vous, monsieur, ma femme vous défendra !

Le docteur Karakine n'a guère plus de sang-froid ; mais lui, du moins, sait que sa tête est mise à prix. Ce qui me paraît inouï, c'est l'horreur de tous ces gens-là pour les armes à feu.

Pendant toute l'absence de Maurice, je reste à la fenêtre d'en haut, surveillant les soldats qui traînent devant la maison leurs bottes crevées et leurs pantalons à jour. Passe le vali, très escorté, qui, en souriant, me salue de la main, ses officiers du sabre : « Comment, madame, vous avez consenti à ce que le consul s'éloigne ? Vous reconnaissez donc que mes Turcs ne sont pas dangereux ? — Non, dis-je, en montrant le revolver, quand on a cela, pas dangereux ! »

Le vali ne sourit plus. Il s'éloigne, en m'assurant qu'il va mettre l'ordre en ville.

Mon mari rentre. Il paraît qu'on tue encore, mais seulement dans les fermes éloignées. Quant aux Missions, elles n'ont pas été forcées, mais les portes ont été criblées de balles et de coups de hache. Les Sœurs ont recueilli beaucoup d'enfans et les Pères un grand nombre d'hommes (1).

A ce moment, mon mari voit passer un pillard attardé qui nous nargue, sa cigarette à la bouche. « Arrêtez ce coquin ! » crie-t-il à un soldat. Le soldat ne bouge pas. Maurice ne fait qu'un bond, lui colle le canon de son revolver sur le front. Alors le soldat, en maugréant, saisit le pillard, qu'il conduit au vali. Maurice dit aux autres qu'ils devront profiter de la leçon, mais un grand gaillard lui répond : « C'est dégoûtant ! tous nos camarades sont riches, nous, nous n'avons rien pu gagner. Vous nous faites tort ! » Un autre soldat, qui a une tête féroce, dit entre ses dents : « Le fagot qui va brûler votre Karakine est tout prêt ! »

Que dire ?

Maintenant que le calme est revenu, Maurice met Panayoti au courant de la tentative d'assassinat de l'Arménien d'en face, la veille.

(1) « Nous avons été protégés, les Sœurs et nous, d'une manière admirable. » (Lettre d'un missionnaire de Sivas, *Bulletin de l'œuvre des écoles d'Orient*. 1896.)

— Bien, fait Panayoti tranquillement, en tâtant sa ceinture, je vais le tuer, n'est-ce pas?

— Je te le défends, mais tâche de savoir pourquoi il m'en veut.

Pendant ce temps, comme tous les boulangers ont été égorgés, on n'a pas de pain. Il faut en faire. Alors le cuisinier, moi, Lucie, retroussons nos manches et nous nous mettons à pétrir. C'est brisant.

Panayoti revient, l'air farouche, et s'en va causer avec mon mari. Il paraît que l'Arménien a tout avoué. Oui, il s'est dit que, si le consul était tué, on croirait que c'est par les Turcs, et alors la France enverrait son armée le venger, — et sauver la nation arménienne. Panayoti a d'abord fait mine de l'étrangler. L'Arménien alors s'est traîné à ses genoux en suppliant.

— Voilà! et alors qu'est-ce que décide monsieur le consul?

— Je décide, mon ami, qu'il ne faut rien dire. Si on le savait, on le brûlerait vif...

— Il l'a mérité.

— ... Mais alors la populace égorgerait, soi-disant pour me venger, tous les autres Arméniens. Non, l'air y est mauvais, je ne remonterai plus sur la terrasse, voilà tout!

Le soir. — Discussions aigres de mon mari avec les prêtres grégoriens, qui ne veulent pas assister à l'ensevelissement de leurs morts pour lesquels on a creusé d'immenses tranchées. Étant mariés, ils ne se soucient pas d'exposer leurs enfans à devenir orphelins. Et puis, ils voudraient être payés...

14 novembre. — A neuf heures du matin, la fusillade recommence. Heureusement, c'est encore très loin; soudain, tandis que la porte est ouverte et que nos gardes sont dans la cour, leurs fusils restés devant la maison, une bande hurlante arrive. Je tenais bébé, je n'ai que le temps de le jeter sur le lit, de saisir une carabine et de tirer au hasard, en appelant. Aussitôt nos soldats sortent et peuvent reprendre leurs fusils qu'on allait enlever, tandis que Maurice et le cawas font un feu roulant. Cette fois, plusieurs hommes tombent, leurs camarades les emportent tout sanglans. Ils s'éloignent, affolés, en criant : « N'allez pas au consulat, il y pleut du feu! »

La matinée se passe sur le qui-vive. Meurtres et pillages partout. Ce n'était pas la troupe, mais des montagnards du dehors. Il paraît que les bords de la rivière sont couverts de cadavres.

Dans certains endroits, les assassins jouent aux boules avec des têtes qu'ils se lancent.

A onze heures, plus rien.

Notre quartier est toujours intact. Rassurés, un certain nombre d'Arméniens sont restés dans leurs maisons.

Et dire qu'au milieu de tout cela, il m'a fallu faire la soupe aux petits chiens, car Minka n'a pas de lait! La bonne bête me lèche les doigts.

15 novembre. — Il paraît que c'est vraiment fini. Les derniers Arméniens quittent l'église et Mehemet, leur gardien, rentre chez nous.

Toute la ville sent une odeur de charnier; on est obligé de fermer les fenêtres.

J'apprends que les Sœurs voudraient me voir. Je pars, suivie des deux cawas.

Aucun cadavre sur la route, mais du sang partout, poissant aux pieds, des débris de cervelle, des cheveux. Partout des maisons saccagées.

Panayoti me montre l'endroit où, le 12, quand il est passé, une voix, la voix d'un Turc, lui a crié tout à coup : *Jette-toi à droite!* Il a obéi et une balle lui a rasé l'oreille. Il a vainement cherché à savoir qui tirait. Sur la route, il a vu tuer sept ou huit Arméniens, comme des moutons, sans qu'ils tentent de se défendre, muets. Et pourtant ce sont de solides gaillards.

J'arrive chez les Sœurs, qui ne peuvent s'empêcher de m'embrasser en pleurant. Je leur demande des détails, mais elles ne savent rien. Elles s'étaient enfermées dans leur maison, qui est au milieu d'une cour, et sont restées en prières avec les enfans qu'elles avaient recueillis. Elles me disent que, selon Panayoti, c'est moi qui ai proposé qu'il aille chez le vali bien que le Consulat n'eût plus de défenseurs. Je les assure que c'est Maurice seul, — ce qui est la vérité.

Au consulat, nos hôtes sont toujours bien terrifiés. Nous avons trente-sept personnes à nourrir.

Dimanche 17. — C'est navrant, que le sang ne cesse pas de couler! Hier, 44 Arméniens ont été tués sans bruit.

Des cheiks musulmans sont vus s'informant auprès de nos voisins arméniens s'ils ont des provisions suffisantes. J'étais touchée de cette sollicitude, quand Maurice dit : — Mais c'est pour

nous qu'ils font cette démonstration! Les Turcs ont peur des représailles de l'Europe.

Et en effet plusieurs musulmans notables se présentent au consulat et sollicitent une audience. Avant de les recevoir, Maurice exige qu'ils donnent leurs noms et les fait attendre longtemps dans la rue jusqu'à ce qu'il se soit assuré qu'ils n'ont pas trempé dans les tueries. Alors seulement il les reçoit, mais ne serre la main qu'à un seul, un ingénieur des routes, notre voisin, qu'on a vu sauver des Arméniens. — Ce dévouement-là, dit Maurice, la populace le lui fera payer... Gare!

Un Turc parlant français lui raconte quelque chose de bien vilain. Il paraît que les missionnaires, après avoir recueilli environ 150 hommes, n'avaient plus aucune provision dans leurs caves, les Arméniens qui y étaient cachés, dévorant tout à même. Alors plusieurs de ces réfugiés, qui justement habitaient à côté, firent savoir qu'ils avaient chez eux de l'huile, du vin, de la farine, des chèvres et des moutons. — Allez donc les chercher, dirent les Pères. — Non, on pourrait nous tuer. — Alors nous y allons.

Et voici, profitant de l'obscurité, que les Pères escaladent les murs de clôture et, après de nombreux voyages, reviennent avec toutes sortes de provisions. On se met à manger. Le repas fini, les Arméniens présentent leur note. Ils avaient doublé le prix des denrées. Les pauvres religieux n'avaient pas assez d'argent. Un des Arméniens présens s'offrit à leur en prêter, à gros intérêts, bien entendu. Notez que ces marchandises et cet argent n'avaient été sauvés que par leur proximité de la Mission. Le lendemain, rentrant chez eux, les Arméniens remportèrent effrontément tout ce qui restait de marchandises *payées*, et les Pères se trouvèrent dans le plus absolu dénuement.

Alors quelques Turcs, que cette rapacité avait révoltés, apportèrent des provisions à la Mission; Hadji Loufti, un fanatique pourtant, leur donna tout un chargement de pain.

Maurice fait vérifier le fait : il est exact, mais on ne nous avait pas tout dit : *les Pères ont tout de même reconduit chaque Arménien chez lui!*

19 novembre. — Le froid arrive, les meurtres diminuent. Hier on n'a tué que seize Arméniens.

Un des rédifs de garde a raconté à notre boy, Saïs, qu'à Gurun, qui a été assailli, soi-disant par les Kurdes, ceux-ci

n'étaient que des soldats déguisés. — J'en sais quelque chose, *j'en étais!*

Les musulmans ont très peur ici des représailles. De temps en temps le bruit court que les régimens russes du Caucase ont franchi la frontière. — Madame, dans ce cas-là, me dit le lieutenant, nous serons impuissans à vous défendre. Tous les chrétiens, même vous, même votre joli bébé, y passeront. »

Je tâche d'écouter ça d'un air impassible. Du reste Maurice dit que les Russes ne bougeront pas.

23 novembre. — Un boulanger grec a commencé à cuire du pain. Cela nous soulage, car le pétrissage devenait éreintant et notre pain ne valait rien. Jamais je n'ai trouvé d'aussi bon pain que celui que je *remange*. A vrai dire, je croyais que je n'en mangerais plus... Et puis, de longtemps, la viande nous fera horreur.

24 novembre. — Le docteur ne peut plus douter que le vali ait mis sa tête à prix. Cependant, comme partout on le réclame pour soigner des blessés, il nous demande, — c'est le seul Arménien à peu près brave que j'aie vu (1), — de le laisser sortir. « Oui, fait Maurice, mais avec Panayoti. » Karakine saisit la main de Maurice et l'embrasse.

Dans les villages, on massacre toujours.

A Sivas, nous comptons 1 500 tués, 300 magasins et 400 échoppes entièrement détruits. La misère des survivans est poignante.

On voit des chiens passer ayant à la gueule des débris humains : ils ont été déterrer des cadavres dans les champs. Presque toutes les victimes sont des hommes, mais on a enlevé et vendu plusieurs jeunes filles.

Je m'intéresse beaucoup aux blessés de Karakine, à qui j'ai donné peu à peu toute notre petite pharmacie. Le docteur ne désespère pas de les sauver, bien que la plupart soient dans un état affreux; mais, dit-il, il n'y a pas pareils à ses compatriotes pour avoir l'âme chevillée au corps (2).

(1) Dans le Zeïtoun et dans le pays de Van, les Arméniens (ceux-là sont d'origine caucasienne) se défendirent intrépidement. M.-F.

(2) Au sujet de l'exceptionnelle vitalité de l'Arménien, un fonctionnaire de l'ambassade de France nous racontait le fait suivant, qui se place à l'époque des grands égorgemens de Constantinople (août 1896) :

Pendant trois jours on avait tué. Maintenant la police faisait transporter les corps aux cimetières dans des tombereaux. Au seul cimetière de Schichli, plus de

25 novembre. — On a encore assassiné cette nuit. L'inspecteur de la dette publique ottomane a été pillé par des bandits. On a tiré sur lui pendant qu'il déménageait en hâte une caisse de timbres-poste.

Nous tenons à sortir, à nous promener, pour montrer que nous n'avons plus d'inquiétude. Maurice le veut. Il prétend que nous sommes tenus de donner l'exemple. J'obéis. Quand je suis seule, cela va encore, mais quand j'ai bébé... Ce matin, des Arméniens m'ont arrêtée dans la rue, pour me dire insolemment qu'ils ont appris l'arrivée prochaine de troupes anglaises sur la côte. Pour eux, c'est la seule nation d'Europe qui soit brave et forte. Parler ainsi, des gens qui se sont réfugiés chez nous!

Le cadi a déclaré que les musulmans ont violé la loi du Prophète en massacrant et en pillant. Il traite les coupables de *kafirs*. On lui rend l'épithète.

26 novembre. — Cela va recommencer. Certains mettent de grands écriteaux : *Cette maison appartient à un musulman.* Très significatif!

— Elle ferait bien de se presser, l'armée anglaise! dit Maurice; en attendant, je vais aller dire deux mots au vali, deux mots qui vaudront bien comme effet les jaquettes rouges...

Et, de fait, cette alerte n'a aucune suite. Toutes les nuits, il y a des patrouilles de la troupe. Maurice a renvoyé sa garde. Il n'a conservé qu'un soldat, un bon garçon, que bébé a pris en amitié, qui scie le bois, et que, lorsqu'elle est occupée ailleurs, Lucie charge de préparer... la panade

29 novembre. — Sur la place du Konak, à deux pas du général de division, en plein jour, trois Arméniens ont été assassinés. Il n'y a pas eu d'arrestations.

30 novembre — Enfin, des journaux français nous arrivent,

soixante tombereaux venaient d'entrer, on allait refermer les portes, quand cinq sœurs des écoles françaises de Saint-Vincent-de-Paul, se présentèrent, et, à force d'insistance, réussirent à entrer. Alors, elles se trouvèrent devant trois mille cadavres horriblement souillés, nus pour la plupart. Elles eurent le courage de les prendre un à un, de leur tâter le cœur, de se pencher contre leur bouche afin de voir si par hasard il ne s'en trouverait pas chez qui l'on pût surprendre un souffle de vie.

Vers la fin de la journée, après sept heures de recherches, elles avaient retiré, de dessous l'amas des cadavres, deux corps d'hommes qui donnaient encore signe de vie. Elles les prirent dans leurs bras, et aussi un jeune garçon dont le petit corps n'était plus qu'une bouillie sanglante, mais encore tiède, et les emportèrent.

Eh bien! ces trois malheureux survécurent. Or, *le moins blessé* avait le crâne ouvert et sept coups de baïonnette dans la poitrine... M.-F.

racontant les massacres. Voici ce qu'ils disent de Sivas : « Les révoltés arméniens ont attaqué traîtreusement les Hamidiés. Ils ont été défaits. » C'est tout!

2 décembre. — A Césarée, dit-on, massacre épouvantable.

3 décembre. — Des crieurs officiels viennent dans les carrefours publier que désormais quiconque tuera ou pillera sera pendu.

4 décembre. — On dit que l'escadre européenne, la flotte anglaise en tête, va s'emparer de Constantinople. Les Turcs, exaspérés, nous regardent d'une drôle de façon. Je n'ose pas sortir; je suis tout à fait malade. Maurice est à bout.

5 décembre. — Les Arméniens, appelés à faire connaître leurs pertes en marchandises, accusent 26 millions. Maurice trouve le chiffre fantastique.

L'école américaine et les deux écoles françaises rouvrent. Elles n'ont eu aucun enfant aujourd'hui. Maurice fait rendre beaucoup d'objets pillés.

Tout le monde dit, même des Européens, qu'à Gurun les assassins étaient guidés par un prêtre arménien apostat.

8 décembre. — Hier, un Turc qui avait beaucoup pillé *et parlait trop haut*, a été jeté en prison, chaînes aux pieds. Il a continué, citant des noms de chefs. Ce matin, on l'a trouvé mort dans sa cellule.

19 décembre. — Revirement complet. Les Arméniens font l'éloge de la France et de nos missions, qui jamais, reconnaissent-ils, ne les ont poussés à se soulever, tandis qu'ils portent de graves accusations contre d'autres.

Nous avons 67 centimètres de neige et — 14° de froid.

Le vali craint — ou espère des incendies.

25 décembre. — Quel triste jour de Noël!

On vient de tenter, je crois, de nous empoisonner. Ça doit être un de nos domestiques arméniens, payé sans doute par les Turcs. Alors on pourrait reprendre les massacres, car il n'y a que nous qui gênons...

Certainement il y avait un poison dans notre café, car nous en avons donné à Porthos, qui, lui aussi, a eu des vomissemens et a été pris de tremblemens; mais comment faire analyser? tous les pharmaciens sont tués.

Quel est le coupable? Impossible de le savoir. Nous mettons à la porte nos deux domestiques, que nous remplaçons par des Turcs. Le Turc a ses défauts, mais il ne trahit pas.

15 janvier. — Maintenant on est à peu près certain que les massacres sont finis, seulement c'est la famine. La moindre denrée monte à des prix fous. Nous allons être ruinés, si cela continue. Et nous avons toujours chez nous trois Arméniens, dont Karakine. Le pauvre homme se sent perdu et pleure toute la journée. Heureusement sa femme et son enfant sont à Samsoun.

. . . . . .

De partout arrivent à Maurice des félicitations. Il sait que les Européens de Sivas ont écrit à Constantinople et disent qu'ils doivent la vie à son énergie. C'est bien, mais j'aimerais mieux qu'on nous changeât au plus tôt, puisque, paraît-il, M. Cambon a décidé que les deux consuls qui avaient été le plus à la peine seraient bientôt changés (M. Meyrier à Diarbekir, où il s'est passé des choses horribles, et Maurice).

28 janvier. — Un grave incident. Le 24, à dix heures du soir, nous venions de nous coucher, quand dans la rue retentissent des clameurs. Est-ce que cela va recommencer? Nous sautons du lit en hâte, courons à la fenêtre, et apercevons au tournant de la rue à droite une lueur rouge. Il y a un incendie, et c'est sans doute chez un Turc.

Maurice étant très enrhumé, je lui demande de ne pas sortir. Il n'a rien à faire là, puisque ça paraît être une maison musulmane. — C'est très suspect, le feu chez un musulman! — Et il s'habille en hâte.

Mais déjà Panayoti est revenu disant que c'est une baraque qui se trouve entre la maison d'un ingénieur turc et celle du docteur Karakine. Évidemment on a voulu incendier ainsi deux maisons détestées, celle du Turc, parce qu'il est presque le seul musulman qui ait blâmé les massacres (1), et celle de Karakine, parce qu'on est furieux de n'avoir pu se saisir de lui.

Maurice part avec ses cawas. Il trouve la foule qui regarde joyeuse et refuse d'éteindre le feu ou d'aider l'ingénieur à dé-

(1) « J'ai vécu longtemps parmi ce peuple, je ne puis oublier ses nobles qualités. Au cours même de cette période douloureuse, des prêtres musulmans, quelques fonctionnaires ont protégé les victimes contre leurs assassins. » (M. E.-M. de Vogüé, *loc. cit.*) Voyez aussi, dans V. Bérard, *la Politique du Sultan*, plusieurs actes de généreux dévouement accomplis par des prêtres turcs. Enfin il est bon de rappeler qu'un mutessarif (général), Kaïry Bey, fut nommé officier de la Légion d'honneur pour avoir sauvé la Trappe française d'Akbès. (*Supplément au Livre Jaune.*) M.-F.

ménager (ici, il n'y a pas de compagnies d'assurances, et encore moins de pompiers). Quant à la demeure de Karakine, il n'y a plus rien dedans, depuis le pillage et les massacres.

Mais on vient dire que la populace injurie la famille de l'ingénieur et la menace. Je m'habille à mon tour, vais à la maison et, prenant par la main les femmes, je les emmène chez moi, où je leur donne des matelas dans la salle à manger. Quantité d'autres musulmans et d'Arméniens nous envahissent, j'ignore pourquoi. J'ai allumé du feu, fait du thé, et je suis là au milieu de cette cohue, quand la porte s'ouvre et Lucie, scandalisée, apparaît : *Mais, madame*, me fait-elle sévèrement, *si ça continue, on va réveiller monsieur Jean!* » Maurice, qui rentre pour voir comme je me tire d'affaire, lui répond : « Ah! par exemple, le sommeil de *monsieur Jean*, ce que je m'en moque! »

Il vient mettre un paletot, car, dehors, il gèle ferme, — 15°. Il paraît qu'on manque d'eau, la rivière est gelée, et pas un Arménien ne veut sacrifier sa provision. Alors mon mari fait défoncer notre fontaine, et, pour que les cawas puissent, sans déchoir, porter de l'eau, il se charge lui-même d'un seau. Il revient encore. Je le supplie de rester, car il tousse affreusement, mais un gamin entre et dit que, dès que M. le consul a été parti, la foule a excité le feu. Maurice repart. Panayoti et Mehemet ne le quittent pas, car, paraît-il, il y a des Turcs furieux (d'avoir manqué leur coup par sa faute) qui veulent le tuer.

Maurice revient trois fois pour se dégeler, et chaque fois le feu reprend de plus belle là-bas.

Voilà maintenant que le vent porte en grand les étincelles de notre côté. Maurice m'ordonne de tout préparer pour la fuite. Je cours en haut faire des paquets. Lui, retourne au feu.

Enfin, à six heures et demie, au petit jour, l'incendie est enrayé, mais la maison de l'ingénieur est complètement brûlée. Mon mari a constaté que, la veille, on en avait enlevé tous les meubles de la baraque turque. Donc, c'était un coup monté.

Le vali est venu remercier mon mari et nous féliciter...

L'ennuyeux, ce sont les femmes de l'ingénieur. Vainement Karakine leur offre sa maison comme asile, elles répondent nonchalamment : « Nous sommes mieux ici. »

Tout de même, le lendemain, il les met à la porte. Maintenant il va falloir aérer, et longtemps, car c'est tenace, cette odeur de gens brouillés avec l'eau.

30 janvier. — Maurice est atteint d'une grave congestion. Il n'y a pas un sinapisme dans toute la ville.

8 février. — Les heures critiques semblent passées. L'Angleterre envoie un consul, le capitaine Bullmann. Il affirme être sûr que les massacres vont recommencer. Lui, il est garçon, il a fait, dit-il, le sacrifice de sa vie; mais nous, nous devrions partir. Mon mari essaie de lui démontrer qu'il se trompe.

. . . . . .

Son collègue des États-Unis va demander un long congé.

10 mars. — Notre ravitaillement devient d'une difficulté incroyable. Les cawas et moi, faisons vingt courses pour découvrir une paire de poulets, un chevreau, des fèves. Et puis, quand je rentre, c'est pour apprendre du cuisinier que *Monsieur* a fait débrocher le poulet pour le donner à une troupe de malheureuses, — il y a tant de maisons où il n'y a plus un seul homme, et les Arméniens riches sont si peu charitables! Je gronde Maurice, lui déclare que c'est de la folie, que je n'ai plus d'argent, et il recommence.

Maurice a reçu du ministre une médaille d'or de sauvetage. Il en est très fier.

Il a reçu aussi du Saint-Père un cordon de Saint-Grégoire et un autre pour Panayoti. Il paraît que le vali demande pour moi à Yildiz Kiosk un *chefakat*. Je croyais que c'était... un objet d'art, il paraît que c'est une décoration pour les femmes.

Jusqu'à bébé, qui *décore* sa mâchoire avec quatre autres jolies quenottes et cherche à se mettre gentiment sur ses pattes!

11 mars. — Maurice, chaque semaine, réclame au vali une escorte pour conduire Karakine à Samsoun. Le vali refusait toujours : cette fois l'ambassade s'en mêle, et voici une troupe de cavaliers devant notre porte, qui attend.

Karakine n'est guère rassuré. Une escorte! Si le consul qu'elle accompagne ou sa femme étaient tués, elle serait fusillée, c'est connu; mais un Arménien! Cela compte si peu! Les zaptiés raconteront une histoire d'accident quelconque, et cela fera le compte.

Aussi Maurice s'en va-t-il chez le vali, et il lui déclare que M. Cambon a obtenu un firman disant que, si Karakine n'arrive pas vivant à Samsoun, le vali sera exilé au Yemen. L'exil au Yemen équivalant à la mort au fond d'une oubliette, le vali, qui prend peur, s'empresse de donner des ordres à la troupe. Kara-

kine arrivera vivant à Samsoun... Comme dit Maurice : « Avec les Turcs, le tout est d'oser ! »

12 mars. — A peine le docteur est-il parti que, le dégel étant survenu, le typhus éclate. En même temps, ce sont partout des odeurs épouvantables. Bébé, bien pâlot, a besoin d'air, mais je n'ose pas ouvrir les fenêtres.

Le typhus atteint nos Sœurs. Ces pauvres filles, qui, l'an dernier, ont si cruellement payé le tribut au choléra, vont-elles encore le payer au typhus ? C'est bien à craindre, car elles vont dans chaque hutte misérable, aussi bien chez les musulmans que chez les chrétiens.

Et nous n'avons plus un seul médecin, pas un seul pharmacien !

Maurice a été leur défendre de continuer. Il dit qu'elles ont assez fait. En effet, sur cinq, elles sont trois dans leur lit.

13 mars. — De l'ambassade nous arrive une indemnité pour les secours que nous avons distribués depuis quatre mois. Agréable surprise, car Maurice n'avait voulu rien demander.

14 mars. — A cause de bébé, à qui je rapporterais peut-être l'épidémie, je n'ose guère entrer chez les Sœurs; je vais seulement jusqu'à la porte prendre des nouvelles, — et cependant elles sont seules, les femmes du pays les ont abandonnées.

De grand matin, on m'apprend que la sœur Marie, prise brusquement, est au plus mal. C'était celle, de toutes les Sœurs, que je connaissais le moins, mais elle m'avait paru fine, distinguée.

Je pars dès que la voiture est prête, car il y a tant de boue que je ne pourrais passer, et c'est loin. J'arrive, j'entre dans la chambre, je vois des cierges allumés : la sœur Marie vient d'expirer.

On l'a enterrée l'après-midi. Le vali désirait que cela se fît la nuit, par crainte d'un soulèvement des musulmans, car le corps va être présenté à l'église arménienne, donc on va traverser toute la ville. (Ce sera la réouverture; jusqu'ici, les Arméniens morts depuis les massacres n'ont pas passé par les églises.) Mais Maurice n'admet pas qu'une Française puisse être enterrée en cachette. On fera la cérémonie au grand jour et le pavillon français sera étendu sur le cercueil.

. . . . . .

... J'avais été très émue et j'ai dû prendre le lit en arrivant. C'est surtout après coup qu'on a peur...

16 mars. — On a cru que j'avais gagné le typhus. Ce n'était presque rien.

3 avril. — Il ne va pas bien, Maurice. Sa bronchite s'est aggravée, et il a bien changé. C'est ce maudit incendie qui en est cause, et puis toutes ces émotions. Il a moins de ressort. Il veut encore avoir l'air gai, mais je le sens très tourmenté : « Si, au moins, tu partais à la côte avec bébé, me dit-il, je serais moins nerveux. »

Et il me supplie de partir. Je refuse absolument.

Seulement, je fais savoir à Constantinople que la santé de mon mari me donne des inquiétudes.

Mai. — Nous apprenons que les postes de Janina et Andrinople, postes assez doux, vont être donnés l'un à M. Meyrier, l'autre à Maurice. C'est Janina qui nous tente le plus, à cause des complications gréco-turques, qui menacent de tourner à une guerre. Maurice pense que les Grecs, qui convoitent l'Épire, se jetteront sur Janina. En ce cas, il s'y passerait des choses intéressantes. Il demande Janina.

Ici, tout est calme. Maurice en impose trop au vali pour qu'aucun Arménien soit désormais molesté, du moins à Sivas même. Du dehors, nous apprenons encore parfois de tristes choses (1). Il nous est venu quelques étrangers aimables, un Belge (2), un Autrichien fort brave homme qui est devenu un grand ami de bébé.

Un jour il lui demande : « Qu'as-tu dit, Jean, lorsque tu as entendu les soldats faire pan, pan? » Et voilà petit chéri, comme s'il comprenait, qui répond, avec un grand sérieux : « Boum! boum! » Cela nous a donné un coup!... Maintenant Maurice, chez qui les émotions tristes ne durent guère, ne l'appelle plus que *Monsieur Boum-boum.*

J'étais invitée à une petite fête scolaire chez les Pères, mais nos chevaux sont malades; alors, pour que je puisse venir à pied sans risquer de disparaître dans les flaques de boue, les Pères ont dû travailler à installer cinq cents mètres de chemin en planches.

(1) Voir, pour les détails, *le Martyrologe arménien*, par le P. Charmetant.

(2) Dans son *Carnet de route*, M. Carlier parle fréquemment de négocians ou d'ingénieurs belges. « Quant à des Français, dit-il, pas un, en dehors des Missions. » — M.-F

1er juin. — Décidément, c'est Janina. Préparons les paquets. Maurice tousse encore. Aussi M. Cambon, toujours gracieux, nous fait-il télégraphier que nous sommes autorisés à partir sans attendre l'arrivée de notre successeur.

10 juillet. — J'ai été bien émue en disant adieu aux Sœurs et aux Pères. Eux, ne reverront jamais leur pays, ils le savent Ils sont résignés. Et puis, tout de même, au moment des adieux, je les vois bien angoissés...

17 juillet. — *En route.* Nous voici sur le chemin du retour. Nous sommes dévorés par toutes sortes d'insectes, surtout des punaises. Aux haltes, il faut mettre les quatre pieds des lits dans des jarres d'eau. Malgré cette précaution, ce pauvre bébé, qui leur offre une proie plus tendre, est en sang.

Quel changement, et comme, malgré la belle saison, les pays que nous traversons semblent misérables! Les boutiques éventrées restent fermées, le commerce est tué pour longtemps, car, par ici, on n'a pas massacré seulement des Arméniens, mais aussi des Grecs, des Syriens et des Juifs, — en somme tous les riches.

Notre marche est retardée par une masse de chariots d'Arméniens qui nous précèdent. D'autres nous suivent. Tous ceux de Sivas ou des environs qui songeaient à émigrer en Europe, mais n'osaient à cause des brigands, ont profité de notre escorte. Nos zaptiés ont commencé par les bousculer, mais un mot brutal de Maurice à leur chef a tout remis en ordre. Même, au défilé qui m'avait effrayée, en venant (1), Maurice a voulu qu'une partie de l'escorte restât en arrière pour être certain que quelques bandits ne nous sépareraient pas des Arméniens pour les rançonner. Et puis, Panayoti veille, toujours à cheval; alors, partout où nous campons, campent les émigrans. Ce cortège est plutôt désagréable, car ils font lever devant nous un nuage de poussière suffocant.

Ah! que cela m'a fait donc plaisir d'apercevoir la mer!

Nous arrivons aux premières maisons de Samsoun faits comme des voleurs. Trouvé là, venu au-devant de nous, M. de

(1) Il en est parlé dans le *Carnet de route.* Il y eut là une alerte, en venant de Samsoun (port de la Mer-Noire) à Sivas, qui est à sept journées de marche dans la montagne, et l'escorte dut charger ses armes, — mesure de précaution que M. Carlier tenta vainement de dissimuler à sa jeune femme, à qui une émotion vive pouvait être fatale, étant donné son état. M.-F.

Cortange (1), toujours spirituel, et feignant de prendre l'immense caravane d'Arméniens pour notre personnel consulaire.

Une dépêche nous attend chez lui. Maurice l'ouvre; il est fait chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que ses collègues Meyrier et Roqueferrier. Nous connaissions déjà la conduite énergique du second. Consul à Erzeroum, échappé à la tuerie des rues de Trébizonde et ayant eu grand'peine à gagner son poste, M. Roqueferrier n'a pas craint de se risquer hors du consulat et d'encourir la colère des autorités en les sommant d'arrêter le massacre. Ensuite, tandis qu'on enterrait en secret les victimes et qu'il y avait défense aux chrétiens d'approcher, il est arrivé, son appareil photographique à la main, et a pris des clichés effroyables.

Trajet maritime sans incident.

25 juillet. — *Constantinople.* On jase beaucoup ici, surtout dans les salons qui confinent au monde diplomatique.

. . . . . .

On nous dit aussi qu'au quai d'Orsay, on ne désirait donner qu'une seule croix pour les événemens d'Arménie, et qu'elle n'était pas pour Maurice. Sur ce, M. Cambon aurait été voir le Président de la République, qui aurait donné le complément sur son contingent.

Et cette histoire, qui n'est peut-être pas vraie, mais que tout le monde chuchote, est pour nous un prétexte à complimens fleuris, comme on en sert si facilement en Orient.

C'est la gracieuse Mme de la Boulinière (2) qui réclame, comme un honneur, le droit d'épingler elle-même le ruban rouge de celui qu'elle appelle un héros français.

26 juillet. — On croit ici que les massacres sont terminés pour l'Asie Mineure. C'est ailleurs qu'est le danger, c'est d'un autre côté qu'il faut ouvrir les yeux...

27 juillet. — Réception en notre honneur à Thérapia, le palais d'été de l'Ambassade. Après le dîner, il y avait quelques invités, M. Cambon, de sa voix lente, nette, qui met chaque mot bien en valeur : « Mon cher Carlier, je tiens encore une fois à vous féliciter. » Il s'est arrêté, puis, pesant encore plus, semblait-il, ses paroles : « . . . . . .

(1) L'agent des Messageries. Il est cité dans le *Carnet de route.*

(2) La femme du premier secrétaire d'ambassade.

...Nul n'a fait plus que vous. Résidant dans le vilayet qui comptait la population arménienne la plus nombreuse, vous avez réussi, par votre activité, votre dévouement, à ce que ce fût celui qui comptât le moins de victimes. Ce beau résultat est votre œuvre personnelle. »

Pendant que parlait l'ambassadeur, Maurice, qui s'était levé, se tenait raide; puis il a salué militairement, sans pouvoir dire un mot.

28 juillet. — Le temps est superbe, j'ai pu enfin faire connaissance avec un Stamboul doré par le soleil sous un ciel bleu, au lieu de l'affreuse pluie de l'an dernier qui gâtait tout.

Maurice va mieux.

M. Jean de Sivas, comme dit son papa, vient d'avoir sa onzième dent.

Ma décoration du Chefakat, qu'ont ici quantité de femmes, nous a coûté 160 francs de bakchichs divers, mais ces dames de l'ambassade m'ont assuré que ça fait très bien (rouge, vert, blanc) sur une robe de bal.

Oui, mais à quand le bal? Pas à Janina, je suppose. Janina! on dit pourtant que c'est une ville agréable. Cette fois j'emporte un kodak, car, de Sivas, je ne rapporte que quelques mauvaises photographies faites par les Pères.

ÉMILIE CARLIER.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE DÉCOUVERTE RÉCENTE : L'HUMANISME

Une découverte vient d'être faite. Ce n'est pas un secret et nous ne sommes pas tenus à la réserve, puisque au contraire il y a profit pour tout le monde à ce qu'une idée neuve et qui peut devenir féconde, se répande promptement. Ce dont il s'agit cette fois, c'est d'un principe d'art. On a trouvé une méthode pour faire les vers, un moyen pour rajeunir la poésie, un procédé pour donner du talent à ceux qui ne s'empêcheront pas tout exprès d'en avoir. Du principe qui vient d'être ainsi mis en son jour, peut-être tirera-t-on plus tard une morale, une religion et même une sociologie ; en attendant, on en a tiré une poétique : c'est déjà bien joli. Cette recette aux vertus encore ignorées, ce système dont les hommes à systèmes ne s'étaient pas encore avisés et qui manquait aux hommes d'imagination, cette poétique aux recettes mirifiques et insoupçonnées, faut-il enfin l'appeler par son nom? C'est l'humanisme.

L'avènement de l'humanisme dans la littérature ! voilà le fait qui vient d'être brusquement annoncé au monde afin d'y faire sensation.

Il y a des gens qui n'en croiront pas leurs oreilles... Non certes que tant de nouveauté soit pour les stupéfier, mais ils se demanderont s'ils ne sont pas dupes d'une illusion, et s'ils s'étaient trompés jusqu'ici en croyant que le mot leur était familier et qu'ils avaient déjà entendu beaucoup parler de la chose. Dès le temps de la Renaissance, n'est-ce pas sous l'influence de l'humanisme que s'est fait en France et hors de France le renouvellement des esprits? Érasme comme Pétrarque, Rabelais comme Ronsard, et les érudits comme les poètes

n'étaient-ils pas tout pénétrés d'humanisme? C'étaient des humanistes que les écoliers de Navarre ou de Montaigu, et c'en étaient pareillement qu'on formait dans les collèges des Jésuites, à Port-Royal ou chez les Oratoriens. Nos écrivains classiques n'étaient-ils pas des humanistes à n'en craindre pas un? Et, puisque c'est de poésie qu'il est question, tout récemment encore les Parnassiens ne pratiquaient-ils pas l'humanisme, sans d'ailleurs prétendre qu'ils l'eussent inventé? Mais si, depuis tantôt trois cent cinquante années, l'humanisme est le principe sur lequel repose la culture de l'esprit français, et celui même qu'on retrouve dans les temps modernes à la base de toute notre littérature, par quel artifice peut-on venir aujourd'hui nous le révéler? Que signifie cet étonnement de novateurs émerveillés par leur propre audace? Ceux que le paquebot, en 1903, débarque en Amérique auraient autant de droits à se croire des Christophe Colomb. Au fait, humanisme et Amérique, c'est à peu près vers le même temps qu'on a commencé d'en parler dans le monde.

Toutefois, il n'est que de s'instruire : faisons donc l'historique de la découverte. Les lecteurs du *Figaro* en ont eu la primeur. Ils apprirent un matin que des terres nouvelles étaient en vue à l'horizon poétique. Un jeune poète, dont nous avons eu l'occasion de louer ici les vers, M. Fernand Gregh faisait l'office de vigie. Il constatait que le symbolisme est aujourd'hui à l'état d'épave : on est las de son jeu d'énigmes, de ses obscurités et de ses mièvreries. Le décor d'urnes, de cyprès et de roseaux cher aux poètes d'hier est allé rejoindre au dépôt des accessoires les émaux parnassiens et les nacelles romantiques. Une école ayant cessé de plaire, le besoin se faisait sentir d'en inaugurer une autre. Le symbolisme est mort, vive l'humanisme! L'article de M. Gregh était débordant d'enthousiasme et tel qu'on pouvait l'attendre d'un poète lyrique. Il sonnait la marche en avant. Il ralliait toute la jeunesse littéraire. C'était la fanfare joyeuse dans l'aube matinale. On partait en guerre... Quelques jours s'étaient à peine écoulés, on put voir le critique littéraire du *Temps* monter au Capitole afin de célébrer une victoire due à dix années de luttes et qu'il n'espérait tout de même pas si rapide. « Je me réjouis d'entendre un poète, un artiste exprimer ainsi le sentiment et la pensée de toute une génération, » écrivait-il, après avoir cité quelques passages de la déclaration de M. Gregh. « Je suis heureux de voir cette belle doctrine de l'humanisme refleurir et fructifier en moisson de vérité et de beauté, par les soins et sous le charme d'une jeunesse hardiment rénovatrice. Le lecteur ami reconnaîtra aisément dans ce

manifeste quelques-unes des idées qui sont soutenues tant bien que mal, depuis une dizaine d'années, par le critique littéraire du *Temps*. Comme la raison est parfois lente à s'imposer, je ne m'attendais pas à une si prompte réussite et je m'étais armé de patience. Je n'espérais pas vaincre si tôt. Je n'en éprouve que plus de joie à enregistrer cette victoire dont je reporte l'honneur à tous ceux qui ont bien voulu me comprendre et m'encourager. » Tels sont donc les deux parrains du nouvel humanisme. M. Gregh a plus d'impétuosité, plus d'allégresse, il est plus riche en métaphores : c'est le poète. M. Deschamps a plus de gravité, il est plus abondant en maximes, mieux pourvu de citations et de références : c'est le critique. Ils sont deux, c'est plus qu'il n'en faut. Et voilà comment on fonde une école.

Il suffit d'ailleurs qu'on accroche un écriteau à une porte : aussitôt de tous les pavés il sort un peuple de plaignans qui réclament leur bien. Cet écriteau doit être à nous ! S'il faut en croire M. Saint-Georges de Bouhélier, celui-ci aurait été le précurseur de M. Gregh, tandis qu'au dire de M. Gregh, il est lui-même le précurseur de M. de Bouhélier. Et si l'on s'en rapporte à M. Eugène Montfort le « naturisme » n'aurait été rien de moins que l'humanisme avant la lettre. Ces questions de priorité sont toujours délicates. Il ne nous appartient pas de les trancher. Nous ne sommes pour rien dans l'affaire, et nous laisserons donc à ces messieurs le soin de s'arranger entre eux.

Aussi bien, qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos remarques. Nous ne songeons guère à reprocher au nouvel humanisme d'être, comme l'ancien, un mot en *isme*. Nous ne croyons pas que les querelles d'écoles soient vaines, stériles et bonnes pour le divertissement des pédans. On prétend volontiers que manifestes, programmes, formules sont sans influence sur la direction du mouvement littéraire, qu'en art les révolutions se font toutes seules, que les œuvres naissent d'elles-mêmes par voie de génération spontanée, et que tout le travail de théorie est comme s'il n'était pas. Rien de plus faux, et l'histoire littéraire n'est que la série des démentis que les faits donnent à cette opinion généralement adoptée. Les querelles d'écoles sont pour les artistes ce que sont pour les savans les discussions sur la méthode, et l'on sait assez que dans l'ordre des sciences aucun progrès ne s'accomplit que par un changement dans la méthode. Elles portent sur l'objet de l'œuvre d'art et sur les moyens les plus propres à le réaliser. Elles éclairent le but, et partant elles facilitent et abrègent la route. Elles épargnent aux créateurs beaucoup d'hésitations et de tâtonnemens. Elles les renseignent sur les modifications qui se sont

opérées dans le goût du public et sur les besoins de sa sensibilité : elles leur font prendre plus claire conscience des aspirations qui sont en eux, les affermissent dans leurs propres tendances, précisent leurs rêves et en préparent la complète floraison. Le programme des classiques était très net : on s'en est aperçu à leur œuvre. Le programme des romantiques était très confus : leur œuvre en fait foi. Mais les uns et les autres avaient un programme. Les naturalistes savaient en gros ce qu'ils voulaient faire. Romantiques, naturalistes, symbolistes ont pu d'ailleurs raisonner juste ou se tromper, mais ils ont contribué à promouvoir la littérature. Une école qui s'organise, c'est une idée qui cherche à se réaliser. L'école vaudra surtout ce que valent les hommes qui la composent, mais il n'est pas indifférent de rechercher ce que vaut l'idée autour de laquelle ils se groupent. La question est de savoir s'ils apportent une idée juste et une idée neuve; et cette question même en suppose une autre : c'est qu'ils apportent une idée.

Que l'école symboliste ait été assez pauvre en œuvres, cela ne fait guère de doute et nous l'avons déploré maintes fois. Bien qu'on doive lui tenir compte d'un certain nombre d'inspirations heureuses, et qu'on n'ait pas été embarrassé de lui composer une anthologie, il est exact que cette anthologie est loin d'être aussi abondamment fournie que celle des parnassiens ou des romantiques. Cette école n'a pas tenu toutes ses promesses; elle a eu plus d'ambitions que de moyens de les réaliser; et il est vrai aussi qu'elle s'est souvent perdue dans les complications et les bizarreries. Il reste qu'elle s'était fait de la poésie une conception haute, noble et dont on s'était déshabitué. Les poètes se réduisaient à peindre un tableau, à analyser un état de leur âme, à conter une anecdote. Ils mettaient tout leur effort, toute leur probité de bons ouvriers à parfaire un ouvrage qui se limitait à lui-même. C'est alors que les symbolistes sont intervenus pour leur rappeler que l'œuvre poétique doit, outre sa signification prochaine, en contenir une autre plus profonde et qui va plus loin, se continuer par le travail qu'elle éveille en nous et suggérer quelque chose au delà de ce qu'elle exprime. Ils ont remis en honneur l'idée même du symbole, c'est-à-dire de l'élément par excellence, de la poésie. N'est-ce pas celui qu'elle prête aux religions naissantes dans les temps où le ciel marche sur la terre et qui s'y appelle le mythe? Tel a été dans leur théorie le point essentiel et qui suffisait à la protéger contre de faciles railleries. Il n'était pas indifférent non plus de réconcilier avec le rêve une poésie aux contours trop arrêtés et qui emprisonnait l'imagination dans des limites étroites et fixes. Il n'était pas mauvais

de redire que, s'il y a des genres qui vivent de l'observation et dont l'objet est de reproduire exactement ce qui est, la poésie peut seule s'étendre sur un domaine qui lui est propre, celui du mystère. Il y avait lieu encore d'établir que, si les arts plastiques peuvent prêter à la poésie quelques-uns de leurs moyens d'expression, elle n'a pas moins d'affinités avec un autre art, celui même qui dans les temps modernes s'est le plus développé: la musique. C'étaient autant d'idées justes: il était opportun de les réintégrer dans l'art, puisqu'on les avait laissées se perdre. Elles apportaient un principe qui était nouveau, puisque, sous son action, la poésie se transformait dans sa conception et dans ses moyens d'expression. C'est pourquoi les symbolistes ont fait une œuvre qui n'a pas été sans conséquence; ils n'auront pas passé sans laisser une trace de leur passage, après eux; la poésie se trouve différente de ce qu'elle était avant eux; ils ont leur page dans l'histoire du lyrisme. Il y a eu une école symboliste.

Y a-t-il une école humaniste? L'humanisme à la mode de 1903 apporte-t-il quelque principe nouveau? Il n'est que de le demander à ses représentans. C'est surtout à propos d'Homère, de Ronsard et d'André Chénier que M. Deschamps a été amené à parler de l'humanisme. Ronsard, « ce grand homme si longtemps méconnu, a inauguré en France les traditions de l'humanisme. » C'est le moment de nous y initier, et nous allons savoir ce que parler veut dire. « Son programme était conforme aux exemples des anciens et, par conséquent, favorable au progrès de la civilisation et de la société nouvelle: les anciens, s'ils vivaient aujourd'hui, seraient modernes. Et le précepte initial de l'humanisme, c'est que nous devons imiter les Grecs, nos maîtres, en faisant ce qu'ils feraient, s'ils ressuscitaient parmi nous. L'illustre chef de la Pléiade a voulu doter son pays d'un art humain et national, adapté au vœu de l'humanité en général et à la gloire de la France en particulier. Il a aimé la vie, et il a chanté ce qu'un de nos jeunes poètes appelle si éloquemment la « beauté de vivre. » Poète, il a voulu que la poésie, comme au temps où les cités s'élevaient au rythme de la lyre, eût une part de la puissance publique et il a traité d'égal à égal avec les rois. Français, il a aimé la France comme un Athénien du siècle de Périclès aimait sa patrie. » Je suis bien d'avis qu'il faut aimer sa patrie. Cet excellent conseil, s'il était suivi, nous préparerait de bons citoyens; mais il n'est pas certain qu'il nous valût de bons poètes, la poésie patriotique, en tous les temps, n'ayant donné que peu de chefs-d'œuvre. Il faut aussi aimer la vie, à condition toutefois de n'en pas tout aimer, de l'aimer avec choix et de ne pas sacrifier à cet amour de

la vie les raisons mêmes de vivre. Que feraient les anciens s'ils ressuscitaient parmi nous ? cela est assez difficile à imaginer avec quelque précision ; mais, d'ailleurs, on peut dire sur ce sujet tout ce qu'on veut, librement et avec assurance, car on sait bien que les anciens ne ressusciteront pas exprès pour le plaisir de nous apporter un démenti. Quant à la formule qui réaliserait tout à la fois « le vœu de l'humanité en général et la gloire de la France en particulier, » j'avoue humblement ne pas même la soupçonner. Si quelqu'un possède cette heureuse formule de l'universelle réconciliation, de grâce, qu'il s'empresse de nous l'enseigner ; qu'il consente à ne pas la garder pour lui ; qu'il la mette à la portée de tous, sans perdre ni un jour ni une heure ! Il nous épargnera tant de divisions, tant de tristesses, tant de maux ! On est coupable, ayant la main pleine de vérités, de ne pas l'ouvrir ! Qu'il se hâte, cet homme providentiel ! Et qu'il se fasse des titres à la reconnaissance de l'humanité en général et de la France en particulier ! On comprend plus aisément cette proposition : « Les anciens, s'ils vivaient aujourd'hui, seraient modernes. » La réciproque en serait vraie. « Les modernes, s'ils avaient vécu autrefois, auraient été anciens. » On dirait encore dans le même sens : « Les gens du moyen âge, s'ils avaient vécu sous Louis XIV, auraient été des hommes du XVIIe siècle. » Ce sont des vérités incontestables ; mais on les comprend trop : il est impossible qu'elles enferment beaucoup de sens. Ce sont des vérités, mais ce ne sont pas des définitions.

M. Deschamps aurait-il attaché plus d'importance qu'il ne convient au décor antique dont s'encadrent quelques pièces récentes ? Y aurait-il vu le signe d'un retour à l'antiquité ? Mais ce procédé tout extérieur était familier aux poètes de l'école qu'il s'agit de remplacer. Par exemple, M. Henri de Régnier l'appliquait il y a quelque dix ans dans son poème de *l'Homme et la Sirène*, une des œuvres les plus significatives du symbolisme. Il est bien impossible d'en faire le précepte initial de l'école de demain. Ce n'est pas de ce côté que nous trouverons le principe nouveau.

Adressons-nous à M. Gregh. Celui-là est moins savant ; il n'est pas historien des lettres ; il n'est pas professeur de littérature ; il ne se hasarde pas à parler des anciens. Mais, puisqu'il fait des vers, il sait apparemment de quoi il veut que les vers soient faits, et il saura nous l'apprendre. « Nous voulons une poésie qui dise l'homme, et tout l'homme, avec ses sentimens et ses idées, et non seulement ses sensations, ici plus plastiques, là plus musicales. Tous les grands poètes de tous les temps, en même temps que des artistes, étaient des hommes,

c'est-à-dire des pères, des fils, des amans, des citoyens, des philosophes ou des croyans. C'est de leur vie même qu'étaient faits leurs rêves. » Et plus loin : « Poètes, chantons la vie : c'est notre vraie façon, à nous, d'y collaborer. Accomplissons notre tâche sur la terre, qui est d'inscrire en des paroles belles le rêve que fait l'homme à ce moment du temps infini pour le transmettre à ceux qui nous succéderont. Et que chacun de nous, en jetant plus tard un regard sur son œuvre terminée, avant de s'en aller dans l'inconnu terrible, puisse se dire comme tous ceux dont la vie a été bien remplie par les labeurs humains : Je fus un homme. Poètes d'aujourd'hui et de demain, soyez des hommes ! » Les poètes de demain seront donc des hommes ; ils seraient d'ailleurs embarrassés pour faire autrement ; mais il y a tant de manières d'être un homme ! C'étaient des hommes que Lamartine et Victor Hugo, c'étaient même de fort grands hommes. Musset était un homme, incontestablement, ayant cédé à toutes les faiblesses de l'humaine nature. Verlaine fut un pauvre homme. Donc ils ont, comme c'est l'habitude parmi les hommes, aimé, haï, souffert, espéré; ils se sont réjouis, affligés, consolés; et ils ne nous ont laissé rien ignorer de cette part qu'ils prenaient à la comédie de l'existence. Ils nous ont fait confidence de leurs plus intimes émotions : ils nous ont conté toutes les aventures de leur sensibilité. Ils ont crié leurs tristesses et leurs joies. Ils ont mis dans leurs vers leurs rancunes, leurs haines, leurs colères, aussi bien que le signalement de leurs maîtresses. Ils ont pris le monde entier à témoin des injures qui leur étaient faites et des blessures dont ils saignaient. Ç'a été leur manière d'être des hommes, et c'en est une :

Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi !

S'agit-il donc de préconiser un retour à la poésie personnelle? Le fait est que M. Gregh parle beaucoup de l'urgence qu'il y a pour le poètes à sortir de la « tour d'ivoire. » Il reproche fort aux symbolistes de ne pas nous avoir témoigné assez de confiance familière « Jamais chez eux un aveu personnel, un cri, un battement de cœur. » Je ne doute guère que cette invitation à se mettre en scène ne soit du goût de beaucoup d'écrivains : nous sommes dans un temps où l'on ne pèche pas par l'excès de discrétion. Puisque chacun entretient tout le monde de ses affaires particulières, pourquoi le poète serait-il seul à se tenir sur la réserve? Et par quel paradoxe les lyriques échapperaient-ils seuls à la furieuse poussée de notre individualisme? Que les poètes recommencent donc de trouver en eux la matière de

leurs chants ! Seulement on ne peut guère nous présenter l'individualisme en art comme une nouveauté. La poésie personnelle ayant été toute la poésie romantique, il est inadmissible que l'humanisme soit venu précisément pour nous la rapporter.

Ou s'agit-il de parler en vers de ce qui intéresse tous les hommes et qui fait leurs préoccupations communes ? Est-ce le dogme de l'impersonnalité dans l'art qu'on nous propose, au lieu des fantaisies de la poésie personnelle ? Il y a beaux jours que Leconte de Lisle l'a enseigné à ses amis du Parnasse. Ou serait-ce que le temps est venu de mettre en vers la « religion de l'humanité ? » Mais c'est de poésie qu'il est question. Et dans la poésie humanitaire, comme dans toutes les autres, les exigences de l'art restent les mêmes. Le caractère humanitaire d'une poésie ne préjuge rien de sa technique, dont, au surplus, dans tout ceci personne ne souffle mot.

Nous avons beau faire et beau presser ces éloquentes déclarations, nous n'arrivons pas à en faire sortir quoi que ce soit de précis. Nous sommes sans cesse rejetés dans l'océan de la phraséologie. Ce que les exégètes du nouvel humanisme livrent à notre méditation, ce qu'ils offrent comme évangile aux futurs poètes, ce qu'ils prennent pour une nouveauté, tient dans cette déclaration : c'est qu'entre « l'art et la vie il y a des relations nécessaires. » Mais qui donc l'a jamais nié sérieusement ? Comment s'y prendrait-on pour contester une assertion aussi peu audacieuse ? Et qu'y a-t-il ici de particulier à la poésie ? Lui aussi, le roman doit soutenir avec la vie quelques rélations. Lui aussi, le théâtre doit reproduire quelque chose de la vie. Elle aussi, l'histoire n'est pas sans quelque rapport avec la vie. L'art de tous les temps n'a fait autre chose qu'exprimer la réalité plus ou moins déformée. Comme on n'a jamais écrit des livres qu'avec des phrases et des phrases avec des mots, il a toujours fallu que ces phrases et ces mots continssent quelque chose d'humain. S'en tenir à ces généralités, c'est ne rien dire, et alors on se demande si c'était la peine de le dire avec tant de fracas.

Peu nous importerait d'ailleurs, et nous ne nous soucierions guère de troubler les néo-humanistes dans la certitude où ils sont que, pour fonder une école, il suffit d'en avoir bonne envie : il n'y aurait qu'un manifeste de plus, et rien ne serait changé dans le monde. Mais, quand on tente pareille entreprise, il faut avoir la prudence de choisir des termes qui soient bien à vous, n'étant à personne, et dont on puisse accommoder à son gré la signification. Il ne faut pas se servir de termes déjà consacrés, de formules qui ont fait leurs preuves

et dont le contenu, la valeur et la portée ont été précisés, déterminés, arrêtés par tout un ensemble d'œuvres. Si l'humanisme a été la loi même de l'art trois siècles avant que nos contemporains ne se fussent avisés de le découvrir, c'est donc qu'on ne les avait pas davantage attendus pour savoir ce qu'on entend quand on en parle. L'humanisme représente une conception de la vie et une conception de l'art qui ne se confondent avec aucune autre. Entre tant de définitions qu'on en a proposées, nous choisirons celle qu'en a donnée Fromentin : il n'en est guère de plus large à la fois et de plus précise. « Il existait, écrit-il dans ses *Maîtres d'autrefois*, une habitude de penser hautement, grandement, un art qui consistait à faire choix des choses, à les embellir, à les rectifier, qui vivait dans l'absolu plutôt que dans le relatif, apercevait la nature comme elle est, mais se plaisait à la montrer comme elle n'est pas. Tout se rapportait plus ou moins à la personne humaine, en dépendait, s'y subordonnait et se calquait sur elle, parce qu'en effet certaines lois de proportions et certains attributs, comme la grâce, la force, la noblesse, la beauté, savamment étudiés chez l'homme et réduits en corps de doctrines, s'appliquaient aussi à ce qui n'était pas l'homme. Il en résultait une sorte d'humanité ou d'univers humanisé dont le corps humain, dans ses proportions idéales, était le prototype. Histoire, visions, croyances, dogmes, mythes, symboles, emblèmes, la forme humaine presque seule exprimait tout ce qui peut être exprimé par elle. La nature existait vaguement autour de ce personnage absorbant. A peine la considérait-on comme un cadre qui devait diminuer et disparaître de lui-même, dès que l'homme y prenait place. Tout était élimination et synthèse. » Commentant cette belle page dans une des leçons de son cours sur *l'Évolution de la poésie lyrique*, M. Brunetière en précisait encore le sens. « Tout s'exprimait alors en fonction de l'humanité, non seulement les pensées ou les sentimens de l'homme, ses vertus ou ses vices, mais aussi les choses mêmes et jusqu'aux énergies cachées de la nature. En deux mots la forme humaine, avec ce qu'elle comportait d'altérations, d'atténuations ou d'exagérations, sans cesser pour cela d'être humaine, était censée pouvoir tout dire. L'homme était la mesure de toutes choses. Et ce que l'on désespérait de réussir à rendre par le moyen de la forme humaine, on en était arrivé à croire qu'il ne valait pas la peine d'être dit ou représenté. » C'est de la sorte que l'antiquité, lorsque, dans ses mythes, elle donne aux forces de la nature l'apparence humaine, invente l'humanisme; c'est ainsi que la peinture et la statuaire de la Renaissance se réfèrent à la même doc-

trine; et c'est pourquoi, dans leur souci du vrai et dans leur conception réaliste de l'art, nos classiques du XVIIe siècle concentrent leur effort sur l'étude de l'homme même. Mais, d'ailleurs, cet humanisme, qui pendant si longtemps a servi aux écrivains et aux artistes parce qu'il était en harmonie avec la représentation qu'ils se faisaient du monde et avec l'état de leurs connaissances, peut-on espérer qu'il suffise encore aux écrivains de demain et qu'il survive à la révolution qui s'est faite dans la façon dont nous envisageons l'univers? Nous ne croyons plus que l'homme soit la mesure de toutes choses : la science nous a guéris de l'illusion que la terre fût le centre du monde et que tout dans la création ne se rapportât qu'à nous seuls. C'est dire qu'il y a peu de chances que l'art puisse nous en bercer encore. Et l'humanisme n'était autre chose que la traduction artistique de cette illusion.

Souhaitons donc que, reprenant les choses où les symbolistes les ont laissées, il se trouve quelque écrivain assez clairvoyant pour discerner parmi les tendances encore incertaines de l'heure présente, celles qui ont chance d'être viables, et qui méritent de l'emporter dans la lutte pour le plus fort. Qu'il livre sa formule à nos discussions. Ce sera un moyen de mettre un peu d'ordre dans notre anarchie esthétique, et de réagir contre l'émiettement des forces dont nous souffrons en littérature comme ailleurs. C'est à quoi servent les écoles. Mais nous convier à la cérémonie d'inauguration d'une école, haranguer la « jeunesse littéraire » pour lui redire ce qui a été répété à satiété par tous ceux qui nous ont précédés, c'est une duperie. Libre aux poètes d'inscrire en tête de leurs vers l'épigraphe qui leur convient, puisque, aussi bien, la question reste de savoir si ces vers sont bons ou mauvais. Mais la critique ne jouit pas des mêmes immunités. Elle est tenue de peser les mots, d'éprouver la valeur des doctrines, de mesurer les prétentions; elle doit servir à éclaircir et à débrouiller les notions; et nous n'avons certes pas besoin d'elle pour ajouter à la confusion des idées.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *La Carmélite*, comédie musicale en quatre actes et cinq tableaux, paroles de M. Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Hahn. — Théatre de l'Opéra : *Paillasse* (*Pagliacci*), opéra en deux actes, de M. Leoncavallo.

Le même poète qui faillit produire sainte Thérèse sur le théâtre, et sous les traits de Mme Sarah Bernhardt, nous a fait assister à l'Opéra-Comique à la profession de Mlle de la Vallière. Il a même baptisé son œuvre d'un nom religieux, ou de religieuse : *la Carmélite*, que justifient seulement les dernières scènes. Et d'aucuns ont trouvé que chez M. Catulle Mendès tant de dévotion à l'ordre du Carmel avait quelque chose de surprenant à coup sûr, et peut-être d'indiscret.

Il a paru également que la nouvelle « comédie musicale » blessait diverses convenances, dont les unes appartiennent à l'ordre esthétique et les autres sont d'un genre ou d'une qualité plus haute encore.

Wagner a formulé, — s'il ne l'a pas découverte, ainsi qu'on le croit trop souvent — une grande loi de son art, quand il a dit que l'objet de la musique est « le purement humain ; » ce qu'il y a de plus général en nous, notre condition beaucoup moins que notre nature ou notre âme. Que Wagner lui-même ait cherché ce fonds commun de l'humanité dans la légende, cela ne signifie pas que la légende seule le contienne et le puisse fournir. L'opéra légendaire n'a pas détruit l'opéra qu'on peut appeler historique. Ce genre ou cet idéal subsiste en quelques anciens chefs-d'œuvre, tels que *les Huguenots* ou *le Pré-aux-Clercs*, et de nos jours même le génie musical russe a rappelé, dans le *Boris Godounow* de Moussorgski, le parti que le drame lyrique, fût-ce le plus moderne, peut encore tirer de l'histoire. Mais c'est à de certaines conditions. Il ne faut pas d'abord que l'histoire soit trop

proche de nous, ou si connue, que la familiarité supprime la distance. Il messied également, plus encore, de représenter en musique, — surtout au premier plan, — des personnages fixés en quelque sorte sous l'aspect ou sous les espèces purement historiques ou littéraires, les seules qu'ils puissent désormais supporter. Pour ces deux motifs, il semble bien que Louis XIV était le dernier des héros, — ou l'un des derniers, — à mettre en opéra. Il n'offre rien de musical, ou de « musicable, » bien qu'il ait été musicien. Et si, plus encore que la musique, il aima la poésie, assurément c'en était une qui ne ressemblait guère à celle que dans *la Carmélite* nous l'entendîmes soupirer.

Un autre personnage a semblé, sur la scène de l'Opéra-Comique, encore plus déplacé que le « Roi : » c'est « l'Évêque, » cet évêque étant celui que vous savez. L'auteur des terribles *Maximes et réflexions sur la comédie* a paru, de sa personne, dans une comédie, et musicale encore. Il a pu, ne fût-ce que de loin, ouïr quelques-uns de ces « airs, tant répétés dans le monde, » qui ne servent qu'à « insinuer les passions les plus décevantes en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut. » Sous les charmilles, au clair de lune, on a vu Bossuet, on l'a même entendu tenir à Mlle de la Vallière des discours où la musique était à peine plus invraisemblable que les paroles elles-mêmes. D'une voix tonnante, accompagnée à grand orchestre, le prélat aura menaça la pécheresse, et, pour être sûr qu'il ne lui parla jamais ainsi, chacun n'avait qu'à se rappeler comment il a parlé d'elle. Cela ne suffisait pas encore. Au dernier tableau, nous eûmes, — à la cantonade, — une imitation du sermon fameux pour la profession de la pénitente. L' « arrangement » ne fut pas moins fâcheux que n'eût été la citation. Et, si ce n'est point une parodie, c'est du moins une confusion, et des plus regrettables, que de mettre Bossuet au théâtre et de lui faire un « rôle » de ce que son ministère, en de certaines circonstances, eut de plus délicat, de plus grave et de plus sacré.

L'erreur dernière, — heureusement réparée dès le second soir, — avait été de simuler avec exactitude une cérémonie de vêture. Comme de certaines gens, il y a de certaines choses qu'on ne doit pas donner en spectacle. Pour la représentation des choses saintes, en particulier des choses du cloître, le moment, autant que le lieu même, a paru mal choisi. Si c'est une allusion, elle est impertinente ; un hommage, si c'en était un par aventure, n'offenserait guère moins. Les idées et les personnes qui souffrent aujourd'hui violence méritent d'autres revanches et de plus dignes refuges. Les auteurs de *la Carmélite* ont dû pourtant, l'occasion leur en étant donnée, relire le sermon de

Bossuet. Que n'en ont-ils mieux imité la discrétion et la délicatesse! Mais ces vertus-là, même en art, ne s'apprennent peut-être qu'à l'école dont parle Bossuet encore, « école intérieure, qui se tient dans le fond du cœur, » et que le monde, surtout le monde des théâtres, écoute peu.

Si la musique de M. Massenet, — on l'a dit avec malice, — est la fille de celle de Gounod, la musique de M. Reynaldo Hahn pourrait bien être une petite-nièce de celle de M. Massenet. La parenté se reconnaît à certain « air » de famille et même à plusieurs : à cette mélodie entre autres, avant toutes les autres : *O délice douloureuse!* qui fait le thème fragile du principal duo d'amour. Par la grâce des contours, et par les détours aussi, par le rythme et le mouvement général, par les intervalles augmentés et les chutes mourantes, ce motif imite ou rappelle la manière, — et la plus maniérée, — de M. Massenet. De son professeur encore, M. Hahn a reçu le secret ou la formule de telle phrase (chantée par le Roi) qui descend et se déroule en spirale brillante. Et le sentiment, autant que le style du maître, s'est reflété sur l'œuvre de son élève. M. Hahn se plaît à mêler dans le rôle de Louise la passion et la piété, l'amour divin avec les humaines amours. On nous dira que justement le cœur de l'héroïne est bien connu pour avoir été comme le lieu d'élection de semblables rencontres et de pareils combats. Ils s'y livrèrent du moins avec plus de violence. Ici la grandeur fait également défaut à la tendresse de Mlle de la Vallière et à son repentir. Amoureuse et pénitente, elle est l'une et l'autre faiblement. Un certain degré d'élévation manque au personnage. Que la jeune fille rappelle son enfance écoulée parmi les fleurs, les oiseaux et les cantiques, ou qu'elle souhaite, pour y cacher son bonheur, un asile modeste, presque bourgeois, la musique n'a guère donné que de la mièvrerie à l'expression de ses vœux et de ses souvenirs. Ce caractère persiste jusqu'à la fin; il apparaît, il éclate même dans l'exclamation et les transports de la professe ravie : « *Épousailles! Épousailles!* » Le début de la scène, avec l'entr'acte, avec les psalmodies (malgré la polyphonie un peu indigente), avec un soupçon de fugue, avait de la tenue, sinon de la grandeur. Tout est gâté par ce mouvement de faux lyrisme, par cette effusion mystico-amoureuse, de sentiment équivoque, et de pauvre style, dont le contraste avec la situation et le lieu rappelle un mot de Bossuet encore sur le mélange de l'esprit du siècle et de l'esprit de Dieu, sur ces « lambeaux de mondanité » qu'il ne faut pas coudre à « cette pourpre royale. »

Autant qu'au rôle de Mlle de la Vallière, le fond ou la substance manque à celui de Louis XIV. En musique, par la musique, le roi comme la favorite existe à peine. Sa phrase d'entrée pourtant nous avait donné quelque espoir. Elle s'échauffe, elle s'élève, portée par un orchestre qui n'est dépourvu ni de noblesse ni de majesté. C'est le seul passage où le Roi-Soleil ait brillé d'un éclat trop vite évanoui.

Ainsi les deux principales figures sont ternes, plates et sans vie. Les silhouettes accessoires, les menus épisodes ont plus d'agrément. Ils ont aussi trop d'importance. Ils surabondent, sans que les dehors multipliés arrivent à masquer le vide du dedans. Les deux premiers tableaux ne représentent guère que les préparatifs d'abord, puis l'exécution d'un ballet de cour. On y relèverait de jolis détails dans le style de l'époque, et même dans un style moins ancien, car l'imitation de Gluck s'y mêle au pastiche de Lully. Le troisième tableau (la sortie de la chapelle royale) fait encore une part au spectacle des choses extérieures. Une bonne moitié du quatrième se passe en propos galans entre gentilshommes et filles d'honneur. Et le dernier acte même, celui du Carmel, en dépit d'une mise en scène, exacte, nous l'avons dit, jusqu'à l'irrévérence, ne laisse que l'impression fugitive d'une œuvre mince, toute en surface et toute de reflets.

C'est ainsi qu'une fois encore, un fin mélodiste a plié, sinon rompu, sous le pesant fardeau qu'est un opéra. Mais quelle imprudence aussi que de le vouloir porter, comme ils font tous! Il en advient naturellement que leur talent forcé ne fait plus rien avec grâce et que, dans les quatre actes de *la Carmélite*, il n'y a pas vingt mesures qui vaillent ou qui rappellent seulement un des *lieder* de M. Hahn. J'en sais quelques-uns dont le charme subtil n'est pas encore évanoui. Tandis que La Vallière nous parlait, — sans nous émouvoir, — d'un parc et de grands arbres, sous lesquels avait joué son enfance, nous nous souvenions d'un autre jardin et d'une allée aussi, dont une des « Chansons grises » (paroles de Verlaine) a dit plus bas et plus délicatement le mystère. Parmi tant de pages de *la Carmélite*, qui sont ou qui voudraient être d'amour, laquelle, pour la justesse du sentiment et de la déclamation, pour la tendresse et l'humilité que peut donner la musique à l'effusion et au don de soi-même, laquelle est digne de *l'Offrande?* Laquelle enfin égale cet autre chant :

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme...

pour l'amertume des regrets et la ferveur du repentir ?

On assure, depuis *la Carmélite*, que M. Reynaldo Hahn n'est pas un musicien de théâtre; on a peut-être raison. Mais on avait tort, même avant *la Carmélite*, de l'appeler seulement un musicien de salon. Il fut quelquefois davantage.

Un débutant, presque un élève, M. Muratore, ne parut pas ridicule dans le rôle de Louis XIV, qu'il a chanté d'une voix distinguée, agréable même, mais froide et même triste aussi.

Quant à Mme Calvé, chacune de ses notes, isolément, est pour l'oreille un pur délice. Je goûte un peu moins son style ou, comme on disait naguère, son « phrasé. » Son talent, d'ailleurs, sa nature et sa personne sont assez exactement le contraire de ce que demandait son personnage.

Il est superflu, quand on parle de l'Opéra-Comique, de célébrer l'éclat et l'éclairage du spectacle. Ce théâtre est celui de l'audition colorée. Ici le plaisir de voir s'ajoute quelquefois à celui d'entendre et d'autres fois il y supplée.

En lisant *Paillasse*, — avec répugnance, — nous avions espéré que l'entendre, le voir, nous frapperait davantage. Le coup n'a pas même eu la force brutale que nous attendions. Dans l'ordre de la musique voyante ou de l'imagerie sonore où la jeune Italie paraît se complaire, l'œuvre de M. Leoncavallo ne vaut pas la *Cavalleria rusticana* de M. Mascagni.

L'un et l'autre ouvrage ont pour sujet un fait-divers sanglant. *Paillasse* est l'histoire (« arrivée, » paraît-il, au pays du musicien) d'un bateleur trahi par sa femme et qui, jouant avec elle une scène analogue, poignarde à la fin, — pour de bon, — et la femme et l'amant. Ainsi l'œuvre est deux fois théâtrale et le drame véritable s'y ajoute au drame simulé. Drame d'action, de fait encore une fois, et c'est en musique surtout qu'il n'y a « rien de plus méprisable qu'un fait. » La musique réserve ou doit réserver pour le sentiment toute son estime et tout son amour. A l'action pourtant, extérieure et violente, la musique, extérieure aussi, de *Cavalleria* donnait plus de violence encore. Elle redoublait au moins certains effets que dans *Paillasse*, au contraire, elle n'a pas accrus. Le second acte n'est pas même dramatique. En musique ou par la musique il n'a rien d'émouvant, encore moins de terrible. Il ne marche, il ne vit pas; si peu qu'il dure, il paraît long, vide, et la vigueur du poing, ou de la « patte, » ne supplée pas ici à l'inhabileté de la main.

Et puis, et surtout, il y avait un peu plus de musique dans la

musique de M. Mascagni. C'était d'abord l'éclatante et tragique sérénade qui, sur la petite place du village de Sicile, au soleil, faisait une tache de sang. Ailleurs, çà et là, c'était quelque trait un peu gros, mais qui portait, qui perçait même, de simple et rude vérité. C'était, dans l'ordre du récitatif ou de la déclamation, un mouvement, un accent, un cri; dans l'ordre mélodique, c'était l'entr'acte, en dépit de sa banalité. Pour en subir, en goûter peut-être le charme tout extérieur, mais prenant, il suffisait de se faire en quelque sorte une âme italienne et populaire; de se souvenir des quais de Naples ou de Palerme, où sonnent les pianos mécaniques par les beaux matins de printemps. Mais, dans *Paillasse*, rien, sauf peut-être une jolie sérénade, au second acte, ne rappelle ni le peuple, ni le pays italien.

Les élémens ou les formes de cette musique sont d'une trivialité qui n'a d'égale que leur misère. On doute si la violence est ici plus vulgaire, ou plus banale et plus veule la douceur. La plupart des motifs pourraient être proposés, — ou défendus, — comme des modèles de grossièreté mélodique ou rythmique, et la médiocrité de l'harmonie répond à l'indigence de l'orchestration.

Tout cela n'empêche pas que, depuis quelque dix ans, *Paillasse* triomphe partout et qu'à Paris un très grand artiste ait souhaité d'en être l'interprète. Interprète admirable par le chant, par le jeu, M. Jean de Reszké le fut une fois encore. Je l'admire pourtant moins quand il est supérieur au plus médiocre des rôles que lorsqu'il est égal aux plus beaux. M. Delmas a dit le prologue (peut-être la meilleure partie de l'ouvrage) d'une voix aussi puissante et plus souple que jamais, avec autant de verve et d'aisance qu'il montre en d'autres occasions de grandeur et de dignité, Mme Ackté, qui figure l'ardente Italienne, a justement le genre de beauté, de voix et de talent qu'il faut pour la défigurer. L'orchestre a manqué de mordant; les chœurs, de mesure et de rythme. Et ce mélodrame lyrique, qui se passe dans un village de l'Italie du Sud, le 15 août à sept heures du soir, se joue à l'Opéra, dans un décor de Normandie, aux lanternes.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *L'Autre danger*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay. — Théatre Sarah-Bernhardt : *Théroigne de Méricourt*, pièce en six actes de M. Paul Hervieu.

La nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, *l'Autre danger*, est-elle une pièce excellente? Elle contient du moins une excellente leçon d'art dramatique qui, si elle ne profite pas à l'auteur lui-même, ne sera pas perdue pour quelques-uns de ses confrères. Elle leur montrera, avec une clarté aveuglante, les inconvéniens d'une formule qui a été très à la mode sur nos scènes de genre et s'y est longtemps maintenue par la force même et la vertu souveraine du paradoxe.

Elle consiste à supprimer du théâtre tout ce qui lui est essentiel. Ni sujet, ni situation, ni mouvement, ni progrès. Cela ne commence ni ne finit, mais dure le temps qu'il plaît à l'auteur et jusqu'à ce que cet exercice ait cessé de l'amuser. Des scènes se succèdent sans lien, et dont chacune se suffit à elle-même. Des personnages défilent qui n'ont ici rien à faire, mais dont il a paru divertissant de dessiner la silhouette. Des croquis de mœurs sont jetés çà et là et juxtaposés au petit bonheur. Des propos s'échangent qui sont dépourvus de suite. A quoi bon se mettre en peine d'inventer quelque intrigue qui ne peut manquer d'être factice? Ne sait-on pas que s'il y a un art spécial du théâtre, c'est un art inférieur? L'observation, la fantaisie, l'ironie, l'émotion, la satire ne valent-elles pas par des mérites qui leur sont propres? Ce qu'on y ajoute ne peut que les gâter. Le vrai plaisir, n'est-ce pas d'entendre dialoguer des personnages qui ont beaucoup d'esprit, ayant tout l'esprit de l'auteur? Cette théorie est celle d'un théâtre qu'on pourrait, sans aucune arrière-pensée de malveillance et seulement pour le définir, appeler le théâtre de bavardage.

Ce théâtre a son charme fait de nonchalance, de décousu et de

frivolité. M. Donnay y excelle. Il s'en est approprié les procédés et en a tiré des œuvres qui ne sont pas sans grâce. Mais il a le tort d'y rester fidèle les jours même où, travaillant pour la Comédie-Française, il se met en devoir de faire choix d'un beau sujet de pièce et d'une situation pathétique. Abordant le genre de la comédie de situation où tous les développemens sont commandés par la nécessité de résoudre un problème une fois posé, il y applique les ressources d'un art dont la merveille est de se jouer capricieusement autour de rien. Le résultat est qu'il arrive à la partie intéressante de son œuvre à l'instant précis où nous sommes lassés de l'attendre et trop tard pour qu'il ait encore le loisir de la traiter.

La situation qui sert de donnée à *l'Autre danger* est celle d'un homme amoureux de la fille de sa maîtresse. On n'en imagine guère de plus désobligeante. S'éprendre d'une jeune fille parce qu'on est l'amant de la mère, parce qu'elle ressemble à la jeunesse d'une maîtresse qui commence à vieillir, parce qu'on espère retrouver auprès d'elle les sensations qu'on demande vainement à un amour changé en habitude, c'est une calamité à laquelle il se peut qu'on soit exposé, parce qu'on n'est jamais tout à fait à l'abri d'une surprise des sens. Mais que ce goût se développe, grandisse, s'exalte en passion, c'est ce qui n'est pas possible sans une secrète complaisance; car, s'il est commode, il n'est pas vrai de dire que nous subissions la passion comme une fatalité : elle aussi est en grande partie dépendante de notre volonté. Tranchons le mot : c'est un cas de libertinage, une espèce d'aberration. Un homme qui n'a pas perdu tout sentiment de moralité vient-il à découvrir qu'il a laissé monter cette boue du fond trouble de son être, il en concevra pour lui-même une espèce d'horreur qui lui rendra la vie insupportable. Les meilleurs de nos romanciers contemporains ne s'y sont pas trompés. Le héros du roman de Maupassant, *Fort comme la mort*, se jette sous les roues d'une voiture. Celui du roman de M. Bourget, *le Fantôme*, a été hanté par l'idée du suicide, et ne redevient capable de vivre, et de quelle vie douloureuse! qu'après avoir, en quelque manière, soulagé sa conscience par une confession tragique.

Audacieuse dans le livre, une telle étude peut-elle être transportée à la scène avec tous les développemens qu'elle comporte et n'y pas paraître révoltante? Songez que, le langage de l'amour ne disposant que d'un vocabulaire des plus restreints, il faudra que nous entendions notre amoureux sur le retour faire hommage à la fille des mêmes mots et des mêmes sermens dont il a abusé la mère. Songez que nous au-

rons sous les yeux le spectacle d'une mère et d'une fille se disputant leur amant. Ces vilenies ou ces monstruosités peuvent, grâce au recul des temps, s'atténuer dans le décor de la tragédie ou du drame historique. Dans le décor d'une comédie, sous le costume moderne, dans l'atmosphère d'aujourd'hui, le caractère odieux n'en devient-il pas intolérable ? C'est à l'événement d'en décider et l'auteur qui tente l'entreprise s'y aventure à ses risques et périls. Ce qui est certain c'est que d'un tel sujet il ne peut tirer une pièce aimable, spirituelle, ironique, mais bien une de ces pièces âpres, atroces dont on subit la représentation comme un cauchemar. Ce qui l'est plus encore, c'est qu'ayant choisi le sujet, il doit le traiter.

Le dénouement auquel veut nous amener l'auteur de *l'Autre danger* est celui-ci : une femme mariant sa fille à son amant. Laissons de côté le cas où elle userait de cet ingénieux moyen pour retenir et fixer auprès d'elle l'homme qu'elle devine prêt à s'échapper, puisque aussi bien et par bonheur ce n'est pas celui dont l'auteur s'est avisé. Pour qu'une femme d'ailleurs charmante se résolve à une si affreuse détermination, de quelles épreuves n'a-t-elle pas dû être meurtrie, de quelles révoltes n'a-t-elle pas dû se défendre, et quelles humiliations l'ont-elles ployée comme une vaincue à ce parti désespéré ? Ce n'est rien encore que sa souffrance personnelle, sa déception d'amoureuse, et que les tortures de sa jalousie. La crainte que sa fille n'apprenne quelque jour la vérité n'est pas la pire des angoisses qui doivent l'étreindre. Mais, en jetant sa fille dans des bras où elle s'est elle-même reposée, elle commet un crime. C'est ce crime qu'il s'agit de nous faire accepter, et pour cela il est indispensable qu'il nous apparaisse comme nécessaire, imposé par les circonstances, en sorte que l'horreur en disparaisse pour ainsi dire devant la nécessité. Est-il possible de créer une telle atmosphère, de combiner un tel concours de circonstances, de nous amener par un chemin si périlleux à un tournant aussi scabreux ? En tout cas, l'auteur s'était comme engagé à l'essayer.

Il est curieux de voir de quoi M. Donnay, au lieu de suivre ces indications de son sujet, a rempli les trois premiers actes d'une pièce qui en a quatre. On se rend compte alors pourquoi ils paraissent si traînans.

Le premier acte débute par des conversations et propos de table. Deux anciens camarades d'école se revoient après plusieurs années, et ce sont sur la camaraderie, sur les modernes façons d'arriver, des plaisanteries qui ne nous donnent pas l'impression de la nouveauté.

Freydières, joli garçon d'une trentaine d'années, retrouve en Claire Jadain une amie d'enfance. Il l'a aimée étant collégien et ç'a été pour lui un gros chagrin quand elle s'est mariée. Il lui rappelle toutes sortes de gentils souvenirs d'autrefois. Par exemple, il pourrait lui redire la couleur de la robe et la forme du chapeau qu'elle portait un tel jour. Situation banale en somme et d'où il se tire avec les banalités d'usage. Nous devinons bien que cette rencontre aura ses suites naturelles, que Claire deviendra la maîtresse de Freydières. Certes l'auteur reprend les choses d'un peu loin, mais il aurait pu remonter au temps où Claire et Freydières jouaient au cerceau. De la fille de Mme Jadain, à peine est-il parlé : au surplus, ce n'est qu'une fillette de quatorze ans! Freydières nous renseigne en passant sur un trait particulier de sa nature; il est de ceux qui. fidèles à un même idéal, n'aiment dans toute leur vie qu'une seule femme, mais peuvent l'aimer en plusieurs personnes. Nous ne faisons pas grande attention à cette particularité, car rien ne nous avertit qu'elle doive prendre dans la suite une importance essentielle Ainsi nous ne voyons pas même poindre le vrai sujet. La comédie qui s'annonce est celle d'un amour ébauché avant le mariage et qui, après le mariage, va s'achever en liaison. D'ailleurs, on fait beaucoup de musique dans cet acte. Dans les maisons où l'on chante, c'est qu'on n'a pas grande envie de causer.

La scène la plus amusante du second acte est celle où Jadain s'irrite contre son associé Ernstein. C'est Jadain qui travaille, invente, surveille, exécute; c'est Ernstein qu'on décore! Il oublie qu'Ernstein, en se l'associant, a fait sa fortune et l'a tiré d'un poste médiocre où il s'enlizait pour toujours. Mais ceci n'est qu'un hors-d'œuvre. Quatre années se sont passées depuis le premier acte. Naturellement, Freydières est devenu l'amant de Claire. Et, comme il est en même temps l'ami du mari, le familier de la maison, cela entraîne toutes sortes de compromissions qui l'irritent et lui gâtent sa joie. Ajoutez que Claire a maintenant une grande fille à laquelle il faut qu'elle consacre une partie de son temps. Ce n'est plus seulement le mari, les parens, les amis, les indifférens, c'est encore cette grande fille, Madeleine, que Freydières va trouver entre sa maîtresse et lui. Voilà donc comment se dessine la comédie : on va nous montrer, en dépit d'un mot connu, combien il peut être fâcheux d'avoir pour maîtresse une honnête femme. Les devoirs d'épouse, de maîtresse de maison, de mère reprennent peu à peu l'adultère bourgeoise et mettent l'amant en fuite. Le pot-au-feu est plus fort que l'amour.

Le troisième acte est encore un acte en musique; on y chante et on y danse à la cantonade; on s'y promène. On y apporte des accessoires de cotillon; cela occupe. Pourtant au milieu de ce papillotage et du babillage des invités, une scène significative; c'est le premier bal de Madeleine; Freydières reproche à la jeune fille son succès, sa gaîté, son décolletage. Il en est jaloux, donc il l'aime. Une autre minute nous donne encore à réfléchir : Madeleine surprend un bout de dialogue chuchoté à demi-voix; on désigne Freydières comme étant l'amant de sa mère; elle s'évanouit. A vrai dire, cela ne suffirait pas à prouver qu'elle aime cet amant : quand elle entend mal parler de sa mère, s'évanouir est le moins que puisse faire une jeune fille bien élevée. Mais nous ne demandons qu'à profiter de la moindre indication que l'auteur consent à laisser échapper. Madeleine s'évanouit, donc elle aime Freydières. A l'acte suivant, nous apprenons que Madeleine est malade depuis quinze jours, et que les médecins y perdent leur latin. Or sa mère feuillette le cahier d'impressions de la jeune fille. Elle y lit en toutes lettres que Madeleine aime Freydières. Enfin la situation est posée! Enfin la pièce commence! Et nous sommes au milieu du dernier acte.

C'est assez dire que le drame sera escamoté. Surprises, aveux, résolutions *in extremis*, tout cela va se succéder en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. L'auteur a trop flâné en route pour ne pas être obligé maintenant de courir la poste. Il nous mène grand train ; et nous avons beau lui crier que son histoire est sur le point de nous intéresser, coûte que coûte il faut brusquer les choses, brûler les étapes et tourner au plus court.

Notez qu'au moment où nous sommes arrivés, nous sommes à peu près aussi peu renseignés qu'au début sur les trois personnages entre qui va se jouer cette partie rapide comme l'éclair. Freydières c'est Freydières tout bonnement, le beau Freydières si l'on veut, un monsieur au hasard. Madeleine est une jeune fille qui rêvasse dans sa chambre et se donne l'illusion d'avoir une vie sentimentale en griffonnant des choses sur un cahier fermant à clé; elle éprouve auprès d'un bellâtre qui lui offre des bonbons un émoi qu'elle prend pour de l'amour; cela n'a rien de très particulier, ni qui la différencie de toutes les autres jeunes filles. Pour ce qui est de Claire, dont l'auteur a fait le principal personnage, est-elle plutôt femme ou plutôt mère? Nous n'en savons rien encore : l'un et l'autre est possible. Si elle est plutôt femme, et soucieuse avant tout de conserver son amant, elle va donc prendre sa fille en grippe, et, après qu'un petit séjour dans le

Midi lui aura rendu des couleurs suffisantes, la marier à quelque polytechnicien. Si elle est plutôt mère, c'est Freydières qu'elle prendra en aversion, et pour Madeleine le petit voyage s'impose, pareillement, aussi bien que le mariage à bref délai. Mais qu'elle marie Madeleine à Freydières, c'est ce que rien ne faisait prévoir ; qu'elle consente à ce mariage odieux pour assurer le bonheur de son enfant, et aussi pour éviter le scandale, c'est ce à quoi nous nous attendions le moins. Une femme qui marie son amant à sa fille pour conserver à cette fille le respect de sa mère, cela du moins n'est pas banal.

Dans ce dernier acte l'auteur a réuni, entassé, accumulé, comme des matériaux non dégrossis, tous les élémens de drame qu'il a négligé de mettre en œuvre. Commencée, continuée, prolongée en comédie mondaine, la pièce s'y termine sur une note de brutalité. Nous emportons une impression pénible.

Dans *l'Autre danger*, comme dans *le Torrent*, M. Donnay a cru que pour faire une comédie, il n'est que de coudre à trois actes de fantaisie une situation d'une audace devenue bien facile depuis que la complaisance du public est sans limites. Le résultat lui donne tort. C'est par là qu'une leçon générale se dégage de cette pièce mal construite. Non, et quoi qu'on en ait pu dire, il n'est pas vrai qu'un auteur ait le droit de disposer à son gré de l'attention que le public consent à lui prêter pendant quatre heures d'horloge. En venant au théâtre, nous apportons des exigences qui sont légitimes puisqu'elles se bornent à demander que d'un sujet une fois choisi on tire un peu de ce qui y est contenu. La situation impose à la pièce son allure générale et ses développemens essentiels. L'écrivain n'est pas libre de s'y dérober. S'il préfère s'échapper, tourner autour, s'amuser aux bagatelles, fioritures et gentillesses, nous ne prenons pas le change, et nous ne pensons pas que ce soit la marque du trop d'esprit.

Mme Bartet est admirable dans le rôle de Claire Jadain. C'est elle qui a sauvé le dernier acte par tout ce qu'elle a su prêter à son personnage d'émotion, de vie intérieure, de souffrance, de révolte, de résignation, de tristesse. Une débutante, Mlle Piérat, a obtenu un très grand succès dans le rôle de Madeleine. Elle a du naturel, du charme, de la jeunesse ; et on sait assez qu'il ne suffit pas pour cela d'avoir dix-huit ans. Il y a tout lieu d'espérer que la Comédie a trouvé en elle l'ingénue qui depuis longtemps lui faisait défaut. M. de Féraudy est extrêmement amusant dans le rôle de Jadain et dessine avec la fantaisie la plus savoureuse cette silhouette d'envieux et de geignard. Tout ce que peut M. Le Bargy dans le rôle ingrat de Freydières, c'est

y faire preuve de tact et de correction. M. Mayer a dans le rôle d'Ernstein beaucoup d'aisance et de bon garçonnisme.

Nous n'avons pas à nous occuper longuement à cette place de *Théroigne de Méricourt*, qui échappe à notre critique par la façon même dont l'auteur a conçu sa pièce. M. Paul Hervieu a trop le sens du théâtre pour s'être fait illusion sur le caractère proprement dramatique de son œuvre. Ces six actes ne lui servent que de cadres où il a fait tenir à peu près tous les acteurs de la Révolution. Le principal personnage n'est lui-même qu'un symbole. Cette Théroigne, qui commence dans la joie et finit dans le délire sanguinaire, lui a semblé très propre à personnifier la Révolution. Cela est important à noter, si l'on veut apprécier avec équité le rôle qu'il lui a prêté. Nous montrer une Théroigne, Égérie des Sieyès et des Danton, veillant au salut de la patrie, aux intérêts de la liberté, distribuant les conseils, l'éloge et le blâme, et devenue la conscience des meneurs révolutionnaires, c'eût été singulièrement et trop grandir le personnage. Mais le vrai nom de Théroigne c'est la Révolution française. L'auteur a donc pu grouper autour d'elle les grandes figures et les faits principaux de la Révolution sur lesquels il s'est fait une opinion, après de consciencieuses recherches et avec un remarquable effort d'impartialité. Il expose, textes en mains, cette opinion documentée avec soin et fortement motivée. Si intéressante qu'elle soit, ce n'est pas ici le lieu de la discuter. Nous n'apprendrons rien aux amis de M. Paul Hervieu en ajoutant que, s'il n'y a pas de pièce dans *Théroigne*, les scènes du moins n'y manquent pas où se retrouvent la vigueur et l'originalité de son talent.

R. D.

REVUES ÉTRANGÈRES

DEUX PROBLÈMES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Studies of a Biographer, par Sir Leslie Stephen, 2 vol.; Londres, 1903.

Sir Leslie Stephen est incontestablement, aujourd'hui, le plus considérable des critiques anglais. Il écrit en vérité assez mal, et peut-être son indifférence naturelle pour les plaisirs de la peinture et de la musique se traduit-elle un peu trop jusque dans ses travaux de pure critique littéraire, où l'on souhaiterait parfois une couleur plus vive et des rythmes plus variés. Mais il connaît mieux que personne la littérature de son pays. Il la connaît non seulement en érudit, mais en véritable historien, accoutumé toujours à voir les choses du passé à la lumière des temps où elles se sont produites. Son *Histoire de la pensée anglaise au XVIIIe siècle* est un ouvrage d'une importance capitale, un de ces rares monumens historiques dont la valeur ne s'affaiblit pas avec les années. Et M. Stephen a encore pour lui l'autorité que donne une longue vie toute consacrée à une même tâche, toute remplie d'un patient et fructueux labeur.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas du succès que viennent d'obtenir deux gros volumes d'*essais* du vénérable critique. Ces essais traitent des sujets les plus divers, de Shakspeare et de Milton, du vieux poète Donne et du romancier révolutionnaire Godwin, d'Emerson et de Froude, de la littérature cosmopolite et des joies de la marche à pied; mais il n'y en a pas un où ne se retrouvent la science de l'auteur, son solide bon sens, et cette louable passion d'impartialité qui est un des

traits les plus originaux de son tempérament d'écrivain. Et chacun de ces essais nous offre, à sa façon, un curieux modèle d'un genre littéraire essentiellement anglais, un peu démodé à présent, mais après être resté en faveur pendant plus d'un siècle. C'est un genre qui n'est proprement ni de l'histoire, ni de la biographie, ni de la critique, mais un libre mélange de tout cela, accompagné d'une certaine dose de fantaisie personnelle. L'*essayiste* semble toujours admettre, comme point de départ, que ses lecteurs connaissent d'avance le sujet dont il va leur parler : de sorte qu'il s'ingénie à ne jamais leur dire, sur ce sujet, que ce qu'il croit qui va être pour eux absolument nouveau. Traite-t-il d'un poète de la Renaissance? Il signale d'abord un détail de sa vie dont personne avant lui ne s'est aperçu; il rectifie ensuite une erreur d'appréciation commise, au sujet de tel ou tel drame du poète, par un critique précédent; après quoi il expose encore d'autres de ses idées, sur d'autres détails de la vie ou de l'œuvre du poète; et volontiers il conclut par quelque paradoxe hardi ou piquant.

Et quand l'essayiste est lui-même un poète, son essai a pour nous le charme d'une gracieuse causerie, semée de belles images et de mots harmonieux. Quand il est, comme sir Leslie Stephen, à la fois un savant et un sage, son essai lui fournit l'occasion de mille petites remarques infiniment précieuses à recueillir, et qui souvent suffisent pour modifier la physionomie d'un auteur, ou pour rendre plus attrayante l'étude d'une œuvre. Mais le genre même de l'*essai*, si habilement qu'il soit pratiqué, garde toujours le défaut de n'être pour ainsi dire qu'un appendice, incapable d'avoir en lui seul sa raison suffisante. Toujours il suppose que nous connaissons déjà les sujets dont il se borne à « illustrer » pour nous telle ou telle partie. Et voilà sans doute pourquoi, après avoir eu depuis le XVIIIe siècle l'éclat que l'on sait, il paraît aujourd'hui sinon s'éteindre, du moins se transformer en un genre plus didactique et plus impersonnel : le public anglais, sans doute, de même que notre public français, ne connaît plus assez l'œuvre de ses écrivains pour pouvoir prendre plaisir à une série d'additions ou de rectifications dont le sens et la portée, désormais, lui échappent. Il préfère que les critiques, au risque d'y perdre un peu de leur originalité individuelle, lui exposent tout au long le sujet qu'ils traitent, qu'ils se fassent résolument historiens, biographes, vulgarisateurs, qu'au lieu de voltiger plus ou moins agréablement sur une dizaine de questions diverses, relatives à Marlowe, à Pope, ou à Coleridge, ils s'en tiennent à une seule de ces questions et l'épuisent à fond. On ne saurait nier, en tout cas, que le

nombre et l'importance des *essayistes* à l'ancienne manière diminuent très sensiblement, dans la littérature anglaise contemporaine; et il n'a pas fallu moins que la haute situation littéraire et le très grand talent de sir Leslie Stephen pour assurer le succès de deux volumes où se laisse apercevoir, avec une évidence malheureusement indubitable, ce que le vieux genre national de l'*essai* a toujours eu d'artificiel et d'insuffisant.

Mais si je ne vois point, par exemple, comment je pourrais rendre compte ici des essais de M. Stephen sur Milton, sur Godwin, sur Robert Southey, faute de connaître d'avance moi-même, aussi pleinement que ce serait nécessaire, l'œuvre de ces divers écrivains, il y a en revanche, dans les *Études d'un Biographe*, deux morceaux d'un caractère plus général, et qui, sans compter l'échantillon qu'ils nous offrent de la méthode critique d'un des écrivains anglais les plus remarquables d'à présent, ont encore de quoi nous intéresser par leurs sujets mêmes. L'un de ces morceaux traite de la *Littérature cosmopolite au XVIIIe siècle;* l'autre, que je vais résumer d'abord est une longue étude où sir Leslie Stephen s'efforce de deviner ce qu'ont bien pu être le caractère et les sentimens intimes de William Shakspeare.

M. Stephen commence par écarter sans discussion les hypothèses fantaisistes de M. Georges Brandès, qui naguère s'était piqué de reconstituer une biographie complète du poète d'*Othello* (1). Mais il n'admet pas non plus absolument l'avis du dernier biographe anglais de Shakspeare, M. Lee, suivant qui l'homme qu'était Shakspeare nous est et nous sera à jamais inconnu. Sir Leslie Stephen affirme qu'une étude attentive de l'œuvre du poète, sans pouvoir nous rien apprendre des faits matériels de sa vie, peut cependant nous fournir une certaine idée de sa personne morale, de même que le *Paradis perdu* révèle à qui sait le lire l'âme de Milton, ou de même que l'*Origine des Espèces*, avec ses longueurs et ses tâtonnemens, nous permet de pénétrer dans l'intimité de Charles Darwin. Sans doute Shakspeare, en sa qualité d'auteur dramatique, ne saurait être considéré comme éprouvant pour son propre compte les sentimens qu'il exprime par la bouche de ses personnages. « Et cependant, ajoute M. Stephen, les auteurs dramatiques ne laissent pas, eux aussi, de nous révéler leur âme propre à travers leurs œuvres. Les drames de Ben Jonson, par exemple, nous font connaître ce poète presque aussi complètement que nous connais-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1898.

sons, d'autre part, son grand homonyme Samuel Johnson. Un auteur dramatique ne peut s'empêcher de nous dévoiler l'idée qu'il se fait des autres hommes, ainsi que du monde où se passe leur vie, C'est sa fonction même qui l'oblige à cela. » Et Shakspeare ne saurait échapper à la règle commune.

Un auteur dramatique quelle que soit l'*objectivité* de son œuvre, ne saurait prêter à ses personnages des talens dont il est lui-même dépourvu. Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître chez les personnages de Shakspeare une verve, une vivacité d'expression, un « humour », dont on chercherait vainement l'équivalent dans l'œuvre de Marlowe ou de Ben Jonson : c'est donc que Shakspeare avait lui-même à un très haut degré le sens de l'humour. Son esprit était vif et subtil, avec une aisance merveilleuse à reconnaître à la fois, en toute chose, l'élément tragique et l'élément comique qui s'y trouvent mêlés. Shakspeare, nous le savons encore par son œuvre, sentait et comprenait profondément le charme de la campagne. Malgré tout son génie, il n'aurait point pu parler comme il l'a fait des fleurs, ni du printemps, si le printemps et les fleurs ne l'avaient, toute sa vie, attiré et ému pour son propre compte. Tous ces traits ne laissent point, déjà, de constituer un caractère assez défini. Et ce n'est pas tout. On discutera éternellement la question de savoir si Shakspeare était catholique ou protestant ; mais son œuvre, si elle ne nous apprend rien à ce sujet, nous permet au moins de nous représenter très nettement la forme spéciale qu'avait chez lui le sentiment religieux. Catholique ou protestant, nous savons en tout cas qu'il était aussi éloigné que possible d'être un puritain. « Il représente à son degré le plus élevé un type d'esprit qui est l'antithèse absolue du puritanisme : un esprit qui accepte avec une tolérance parfaite la nature humaine tout entière, au lieu d'en condamner telle ou telle partie. » On peut affirmer de plus que la religion de Shakspeare, quelle qu'ait été sa forme extérieure, « était faite d'un sentiment profond du mystère universel : » car l'unité morale de tout son théâtre, comme aussi de toute son œuvre de poète lyrique, consiste à tenir pour peu de chose les misérables existences des marionnettes que sont les plus grands hommes, aux mains du destin. Évidemment Shakspeare était convaincu que notre vie est faite du même néant que nos rêves, qu'elle n'est qu'un moment infinitésimal « dans le vaste abîme de l'éternité. » Protestant ou catholique, Shakspeare avait horreur des pédans, et de ceux de la théologie plus que de tous les autres. Enfin ses opinions politiques ressortent également, sans l'ombre d'un doute possible, de l'ensemble de ses drames.

L'auteur de *Jules César* était ce qu'on pourrait appeler « un aristocrate intellectuel. » Il méprisait la foule, détestait les démagogues, et rêvait un idéal social où l'intelligence devait régner sur le monde, mais affinée, sublimée, et s'identifiant avec la bonté.

Telles sont, résumées en quelques lignes, les principales conclusions biographiques que tire M. Stephen de l'œuvre de Shakspeare. On ne peut se défendre de songer qu'elles sont bien maigres, et ne nous fournissent encore qu'une image bien incomplète : du moins l'éminent critique anglais nous affirme qu'elles sont certaines. Mais le sont-elles vraiment? Est-il vraiment possible de déduire de l'œuvre d'un auteur dramatique ou d'un romancier une image certaine du caractère personnel de cet écrivain? Sir Leslie Stephen nous cite bien, à l'appui de sa thèse, l'exemple du dramaturge Ben Jonson, dont le caractère, d'après lui, se révèle à nous tout entier dans son œuvre; mais est-ce que la supériorité de Shakspeare sur Ben Jonson ne tient pas surtout, précisément, à ce que l'auteur d'*Hamlet* sait animer ses personnages d'une vie plus « objective, » plus détachée de sa vie propre, que son célèbre confrère et ami? N'est-ce point cette merveilleuse « objectivité » de l'œuvre de Shakspeare qui, aujourd'hui encore, et dans le monde entier, fait de lui le plus grand de tous les « créateurs? » Et ne peut-on pas supposer, dans ces conditions, que son génie de créateur ait été assez fort pour se dégager tout à fait des idées et des sentimens de l'homme privé? Si, de la même façon, nous essayions de nous représenter la personne de Balzac sans rien connaître de lui que ses romans, peut-être le portrait ainsi obtenu ne différerait-il pas absolument de ce que nous apprend par ailleurs la biographie de Balzac : mais, certes, il s'en éloignerait sur beaucoup de points. Et sir Leslie Stephen nous rappelle lui-même, dans un autre de ses essais, un amusant épisode qui n'est pas fait davantage pour nous rassurer sur la valeur des indications biographiques tirées des œuvres d'art. Un critique anglais des plus renommés, rendant compte naguère d'un livre de Robert Louis Stevenson, avait cru découvrir, sous ce livre, un homme trop bien portant, trop ignorant de la souffrance physique comme des peines morales, et « dont toute la philosophie s'écroulerait à son premier rhumatisme. » Or Stevenson, comme on sait, n'avait jamais cessé d'être malade, depuis son enfance; et les peines morales, pas plus que les souffrances physiques, ne lui avaient été épargnées. Son optimisme n'était pas la conséquence directe d'un excès de santé, mais plutôt une sorte de réaction volontaire contre l'excès opposé. Qui nous prouve que Shakspeare, lui aussi, dont le

génie était infiniment plus robuste et plus varié que celui de Stevenson, n'ait pas réussi à se constituer, en tant que poète, quelque chose comme une âme nouvelle, spécialement réservée pour sa création poétique, et toute différente de l'âme que la nature avait mise en lui?

Non, si soigneusement qu'on étudie l'œuvre de Shakspeare, jamais sans doute son œuvre ne nous révélera l'homme qu'il a été. La véritable personne de Shakspeare risque fort de nous rester à jamais inconnue. Et peut-être, en somme, le malheur n'est-il pas très grand? C'est à coup sûr une curiosité très naturelle, et très légitime, qui nous pousse à vouloir pénétrer dans l'intimité des hommes que nous admirons; mais je crois bien que cette curiosité s'affaiblit à mesure que notre admiration devient plus profonde. Un moment vient où les belles œuvres suffisent par elles-mêmes à nous occuper tout entiers, de telle façon que nous nous résignons le mieux du monde à ignorer la figure, les habitudes, la vie privée de leurs auteurs. Encore y a-t-il des auteurs qui, par des demi-confidences, semblent nous inviter à nous rapprocher d'eux : nous sommes involontairement tentés de chercher à nous renseigner sur un Musset, un Rembrandt, ou un Beethoven. Mais Shakspeare, toute sa vie, paraît au contraire avoir voulu s'effacer derrière ses personnages; il a offert à notre curiosité des centaines d'êtres vivans que nous pouvons, grâce à lui, connaître d'infiniment plus près que s'ils faisaient partie de notre réalité ordinaire : pourquoi nous désolerions-nous de ne pas pouvoir connaître encore, après les Juliette et les Desdémone, après les Jules César et les Prospero, un petit bourgeois anglais de Stratford-sur-Avon, pratiquant de son mieux, dans un théâtre de Londres, son double métier d'acteur et de faiseur de pièces?

Et d'ailleurs, si l'œuvre de Shakspeare ne nous apprend rien de ce Shakspeare-là, elle ne laisse cependant pas d'être suffisamment instructive pour ceux qui, non contens d'en admirer la beauté, s'obstinent à vouloir qu'elle leur parle de son auteur. « Les critiques qui se sont occupés de Shakspeare dans ces derniers temps, nous dit M. Stephen, nous ont rendu tout au moins un très grand service : ils ont établi approximativement l'ordre de ses ouvrages. Et le fait est que les pièces de Shakspeare, quand nous les considérons dans leur ordre chronologique, nous montrent un développement intellectuel dont je ne crois pas qu'on puisse ailleurs trouver l'équivalent. Je ne connais pas un seul grand écrivain qui nous laisse apercevoir plus clairement le progrès, ni les transformations successives, de sa faculté poétique.

Nous voyons évoluer presque jour par jour, sous nos yeux, le génie de Shakspeare. Il commence par rapiécer et adapter les œuvres d'autrui; puis le voici qui, faisant un pas de plus, se met à imiter Marlowe, dans ses grands drames historiques, et sans cesse s'élève au-dessus de son modèle. Nous pouvons comparer à découvert la gaîté juvénile et la verve satirique de ses premières comédies avec les portraits plus sérieux, plus pénétrans, plus profondément vivans, de ses œuvres postérieures. Nous le voyons déployer toute la richesse et toute la variété de son art dans ses immortelles tragédies, et puis, dans les drames romantiques de sa dernière manière, prendre peu à peu un ton plus doux et plus tendre. Si l'étude de ses contemporains a de quoi nous renseigner sur lui, sa comparaison avec lui-même nous renseigne bien davantage encore... Avec son sens merveilleux de l'observation, Shakspeare ne peut manquer d'avoir fait son profit des conditions intellectuelles et sociales où il avait à vivre. Et, en effet, l'examen de son œuvre nous apprend comment, tour à tour, sous des influences diverses, telle ou telle de ses qualités prédomine en lui, comment l'humour, par exemple, finit par refouler la tendance à l'emphase, ou comment une compréhension plus large de la vie tempère un tourbillon d'ardentes passions. »

N'est-ce point là, en esquisse, toute une biographie de Shakspeare, et uniquement tirée de son œuvre, et telle que, après avoir satisfait notre curiosité, elle a encore de quoi soutenir et renforcer notre jouissance artistique? N'est-ce point là le modèle de ce que devraient être les biographies d'artistes, pour devenir enfin un genre littéraire d'une utilité véritable? Car tout artiste a deux vies, dont l'une consiste pour lui à boire et à manger, à payer son terme, à être un homme pareil à ses voisins, tandis que l'autre est celle d'où résulte son œuvre. Et c'est cette vie-là seulement qu'il nous importerait de connaître : sans compter qu'elle est presque toujours plus intéressante que l'autre, plus variée, plus mouvementée, plus riche en péripéties romanesques ou tragiques. Est-ce que l'œuvre d'un Shakspeare, par exemple, quand on la considère dans l'ordre des dates, ne suggère pas aussitôt tout un roman, le roman d'un poète de génie en lutte inconsciente, incessante, contre la conception théâtrale de son temps? Que lui ont enseigné ses devanciers? Quelles œuvres a-t-il lues ensuite qui l'ont encouragé à modifier sa manière? Et quand, et comment, et pourquoi a-t-il passé des *Deux Gentilshommes de Vérone* au *Marchand de Venise*, de celui-ci à *Jules César*, pour aboutir au *Conte d'Hiver* et à *la Tempête?* Le biographe qui nous renseignerait sur tout cela nous aiderait bien au-

trement à comprendre et à goûter l'art de Shakspeare que celui qui réussirait à établir définitivement si, oui ou non, le poète a eu une intrigue amoureuse avec Mistress Fitton. Et l'on comprend que sir Leslie Stephen recommande à la reconnaissance du public anglais le « grand service » rendu par les récens critiques qui se sont efforcés de fixer la chronologie des pièces de Shakspeare. Bien plus que sur les maigres témoignages des contemporains, bien plus que sur les déductions psychologiques du genre de celles que j'ai citées tout à l'heure, c'est sur cette chronologie que devra s'appuyer, désormais, toute étude biographique du plus grand et du plus mal connu des poètes anglais.

L'essai de sir Leslie Stephen sur la *Littérature cosmopolite au XVIIIe siècle* a été écrit à l'occasion du remarquable ouvrage français publié naguère par M. Joseph Texte sur le même sujet. M. Texte, on s'en souvient, affirmait que Rousseau, en imitant les romans de Richardson, avait contribué pour une forte part à introduire « l'esprit cosmopolite » dans la littérature française. C'est de quoi M. Stephen ne disconvient pas : mais il ajoute, à ce propos, quelques réflexions des plus curieuses sur le véritable caractère des emprunts faits par Rousseau à l'esprit anglais.

L'enthousiasme que provoqua en France *la Nouvelle Héloïse* était dû, sans aucun doute, aux sentimens exprimés dans l'œuvre de Rousseau. Et, de la même façon, c'était le « sentimentalisme » qui avait fait, en Angleterre, le succès des romans de Richardson. Mais peut-on conclure de là que le sentimentalisme de Rousseau soit sorti de celui de Richardson? Rousseau n'aurait-il pas été tout aussi sentimental si même Richardson n'avait jamais existé? Le *sentimentalisme* était-il un produit essentiellement septentrional, transplanté par Rousseau de l'esprit germanique dans l'esprit latin, ou bien n'était-ce pas plutôt le résultat de conditions communes aux deux races?

Le fait est que, en un certain degré, le sentimentalisme de Richardson était même plutôt contraire à l'esprit anglais. Le véritable représentant du roman anglais, au XVIIIe siècle, était bien moins Richardson que Fielding; et aujourd'hui encore, pour la grande majorité du public anglais, c'est Fielding qui est, à beaucoup près, le plus lisible des deux. Nous pouvons, avec un effort, nous mettre dans l'état d'esprit convenable pour comprendre Clarisse Harlowe : mais nous n'avons besoin d'aucun effort pour comprendre et aimer les héroïnes de Fielding. Et cependant jamais Fielding n'a eu, hors de l'Angleterre, une popularité comparable à celle de Richardson. Il ne l'a pas eue, précisément, par ce qu'il était trop anglais. Ce grand animal robuste et plein de santé, ce « bon buffle, » comme l'appelait Taine. n'était pas assez délicat pour plaire à nos voisins. Et son

œuvre n'était qu'une protestation contre le « sentimentalisme » de Richardson : et, en cela, elle traduisait le fond même du goût naturel anglais à l'égard de ce produit d'une mode passagère.

Ce n'est pas que l'esprit anglais ne comporte, lui aussi, une certaine part de « sentimentalisme. » Mais la forme ordinaire de ce sentimentalisme anglais est toute différente de celle qu'il a revêtue dans les romans de Richardson. Elle se retrouve chez Swift comme chez Goldsmith, et chez Fielding lui-même dans ses derniers romans. Elle est un mélange de rêverie et de pessimisme ; le *spleen* y a toujours, plus ou moins, sa part. Et, jusque dans le sentimentalisme de Richardson, Rousseau n'a pris que ce qu'il y avait de moins spécifiquement anglais. « Il y a pris, surtout, la tendance de Richardson au bavardage philosophique et moral ; c'est une tendance qui, chez le romancier anglais, s'accompagnait d'un très réel génie pathétique et réaliste : mais, en soi, elle était « cosmopolite » par nature, et de là vient que les étrangers n'aient eu aucune peine à se l'assimiler. »

M. Texte insistait, en particulier, sur le lien qu'avait créé, entre Richardson et Rousseau, leur commune origine protestante. « Et en effet, dit sir Leslie Stephen, Richardson était essentiellement un esprit religieux. Sa signification dans notre littérature peut être comparée à celle de Wesley dans notre théologie. Tous deux, le romancier et l'apôtre, sont les représentans du mécontentement de la moyenne bourgeoisie anglaise à l'égard des croyances et des traditions des classes supérieures. Et le « sentimentalisme » de Richardson n'est que l'expression littéraire de « l'enthousiasme » religieux de nos méthodistes. » Mais la ressemblance entre Rousseau et Richardson n'en reste pas moins assez superficielle. « Rousseau et ses successeurs ont développé l'esprit du protestantisme d'une façon qui aurait fait dresser les cheveux sur la tête de Richardson. Le digne imprimeur anglais n'aurait pas manqué de penser, comme son ami Johnson, que la meilleure manière de répondre à Rousseau était de l'envoyer simplement aux galères. » Non pas que Richardson ne fût, lui aussi, un *mécontent*. Mais son *mécontentement* ressemblait plutôt à celui de Dickens, « dont le sentimentalisme, tout comme le sien, a fait les délices de nos classes moyennes, tandis que les clubs et les salons l'accueillaient avec un ricanement dédaigneux. L'un et l'autre étaient des mécontens à la manière anglaise, c'est-à-dire ennemis de toute révolution, politique, sociale, ou théologique. Avec tout son mécontentement, Richardson n'en demeurait pas moins un fidèle *tory*, et un membre zélé de l'église anglicane. Pour rien au monde il n'aurait voulu,

comme Rousseau, introduire dans la société un changement radical, ni convertir en une religion nouvelle le principe même de la révolution. »

L'influence exercée par Richardson sur Rousseau a été surtout, d'après sir Leslie Stephen, d'ordre littéraire L'auteur de *la Nouvelle Héloïse* n'était redevable à l'auteur de *Clarisse Harlowe* ni de ses sentimens, ni de sa philosophie : mais il a appris de lui à « affirmer hardiment son indifférence de plébéien à l'égard de canons artistiques admis, en France comme en Angleterre, par l'élite du public et des hommes de lettres. » De même que Richardson, et après lui, Rousseau a entrepris d'en finir avec les vieilles conventions classiques ; et leur succès leur est venu, à tous deux, « de leur franchise à exprimer des sentimens naturels, de leur hardiesse à décrire, dans des milieux bourgeois, de simples et familières émotions humaines. » C'est à ce point de vue que Richardson peut être considéré, avec Defoe, comme l'inspirateur de Jean-Jacques Rousseau.

Quant au « sentimentalisme » de la seconde moitié du XVIIIe siècle, sir Leslie Stephen le tient pour un produit vraiment « cosmopolite, » c'est-à-dire commun à toute l'Europe d'alors, et résultant de conditions philosophiques et sociales également communes à l'Europe entière. « Rousseau, avec sa très vive sensibilité aux grandes impulsions de son temps, se vit naturellement amené à chercher une forme nouvelle qui pût convenir pour les exprimer ; et c'est ainsi que, ayant à écrire un roman, il imita le romancier qui, en Angleterre, avait déjà fait un pas dans la même direction. Mais on se tromperait à croire qu'il se soit approprié ce qu'il y avait d'anglais chez Richardson : il n'y prit que ce qui s'y trouvait de *cosmopolite*. Ou si, peut-être, il emprunta du même coup un ou deux élémens propres à l'esprit anglais, ceux-là n'eurent dans son pays aucune influence, et, chez ses successeurs, ne tardèrent pas à être remplacés par les traits caractéristiques de l'esprit français. Ce que l'Angleterre lui enseigna, c'est qu'il pouvait oser une expression plus directe et plus libre de ses propres sentimens. Et son exemple nous montre comment, au point de vue littéraire, une nation est capable d'en stimuler une autre : mais il nous prouve aussi que les qualités vraiment spécifiques d'une nation ne se laissent jamais transplanter dans une autre. »

Cette conclusion de l'intéressante étude de M. Stephen confirme pleinement ce que nous disait l'autre jour M. Brunetière de l'existence d'une « littérature européenne, » indépendante de toute action directe

d'un pays sur l'autre (1). Si Richardson n'avait pas écrit sa *Clarisse Harlowe*, le sentimentalisme de Rousseau se serait peut-être traduit sous une forme différente : mais il n'en aurait pas moins trouvé quelque moyen de se manifester, étant la conséquence d'un état d'esprit nouveau, essentiellement « européen, » et non pas d'un simple emprunt fait par un Latin à l'esprit germanique. Et je dois ajouter que cette conclusion du critique anglais s'accorde aussi avec ce que m'a toujours appris, à moi-même, la pratique des littératures étrangères anciennes et récentes. Toujours il m'a semblé que, sous les progrès apparens du cosmopolitisme, les qualités proprement nationales d'une race refusaient de se laisser transplanter dans une autre. Je ne m'étonne pas que Rousseau, imitant Richardson, n'ait rien pris de ce qu'il y avait chez lui de foncièrement anglais ; ni que Fielding, étant plus anglais que Richardson, ait été moins goûté que lui hors de l'Angleterre : car, aujourd'hui encore, je ne vois pas un seul auteur anglais, allemand, ou russe, dont l'influence dans les autres pays ne consiste pas exclusivement, comme jadis celle de Richardson, à « stimuler » l'expression de qualités nationales. Aujourd'hui encore, les plus « nationaux » des grands écrivains d'une race demeurent absolument des inconnus pour les races étrangères. Le « bon buffle » Fielding, au XVIIIe siècle, n'était pas aussi ignoré des lettrés français que le sont à présent les deux plus grands écrivaine russes, Pouchkine et Gogol, ou ces poètes et romanciers allemands que leurs compatriotes ne se lassent point de lire, d'admirer, et de vouloir révéler au reste du monde, les Hebbel et les Grillparzer, les Annette von Droste et les Louise de François, les Théodore Storm et les Gottfried Keller. Plus un auteur réussit à mettre dans son œuvre de l'âme de sa race, plus les autres races sont incapables d'apprécier son génie.

Il a cependant existé de tout temps, dans les diverses littératures de l'Europe, deux catégories d'auteurs qui ont exercé au dehors une action très réelle. L'une de ces catégories est celle des génies profondément humains, que leur race seule peut comprendre pleinement, mais dont toutes les races sont capables, chacune à sa manière, de suivre l'exemple ou d'entendre la leçon. C'est ainsi que Dickens, pour m'en tenir à ce seul exemple, a certainement joué un rôle considérable dans l'évolution du roman à tous les coins de l'Europe. Et l'autre catégorie, beaucoup plus nombreuse, est faite d'écrivains qui, pour un motif quelconque, se trouvent en situation d'être

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er janvier 1903, l'étude de M. Brunetière sur *Corneille et le Théâtre espagnol*.

plus goûtés au dehors que dans leur propre pays. Sir Leslie Stephen nous cite précisément le cas, bien caractéristique, de l'un de ces écrivains d'exportation. Il nous rappelle l'influence énorme qu'a eue, dans toute l'Europe, la publication des poèmes attribués à Ossian : dans toute l'Europe excepté en Angleterre, « où l'on chercherait vainement la plus légère trace d'un effet produit par les poèmes d'Ossian. » Il y a, de la même façon, je crois l'avoir dit déjà, un vieux roman français de Claude Tillier, *Mon oncle Benjamin*, qui non seulement est resté jusqu'à présent une des œuvres les plus aimées du public allemand, mais qui, de l'aveu de tous les historiens, a été un des facteurs principaux de l'évolution du roman en Allemagne. De même encore Hoffmann, Henri Heine, et bien d'autres, ont trouvé un accueil infiniment plus favorable à l'étranger que dans leur patrie. Ce sont ceux-là qu'on pourrait proprement considérer comme les représentans de la « littérature cosmopolite : » mais ce serait à la condition de ne pas oublier qu'ils ne nous apportent jamais qu'un écho bien affaibli de l'esprit de leur race, et que la connaissance de leurs œuvres ne nous aide guère à entrer en communion avec les peuples étrangers d'où ils nous sont venus. Et d'ailleurs leur « cosmopolitisme, » qu'il soit inconscient ou voulu, n'a guère qu'une signification tout accidentelle. Comme le dit très justement sir Leslie Stephen, « nous aimons aujourd'hui à planter chez nous toute sorte de fleurs exotiques : mais bien peu d'entre elles prennent racine ; et celles-là seules parviennent à pousser qui d'avance sont appropriées aux conditions de notre sol. »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier.

On a beaucoup disserté dans la presse sur les élections sénatoriales du 4 janvier : ce qu'on peut en dire de plus exact, c'est qu'elles n'ont rien changé à la situation. Le Sénat restera le lendemain ce qu'il était la veille, et si la politique ministérielle s'est renforcée de quelques adhérens nouveaux, le nombre en est négligeable, la majorité du Sénat ne tenant pas à une demi-douzaine de voix. Les journaux du « bloc » affectent de chanter victoire à tue-tête; mais où est leur victoire? Ils aiment mieux la proclamer que la démontrer. Quant à nous, nous ne l'apercevons pas. On doit même être surpris que le parti radical-socialiste, qui est aujourd'hui au pouvoir depuis plus de quatre ans, et qui, certes, use sans scrupule de tous les moyens d'action qu'il y trouve, n'ait pas fait plus de progrès dans le corps électoral du Sénat. Ce corps est, en effet, particulièrement sensible aux influences administratives. Il se compose des délégués des Conseils municipaux, c'est-à-dire, neuf fois sur dix, des maires et des adjoints. La loi de 1884 a cru affranchir les maires en décidant qu'au lieu d'être nommés par le gouvernement, ils seraient élus par les Conseils municipaux; mais la réforme n'a pas produit, au point de vue de la décentralisation communale, tous les résultats qu'on en attendait. Les maires ont besoin des sous-préfets, et dès lors, ils dépendent d'eux. Le lien qui rattache les communes à l'administration préfectorale est resté très étroit. On pouvait donc croire que le corps électoral du Sénat subirait, dans une beaucoup plus large mesure qu'il ne l'a fait, l'impulsion gouvernementale. Il l'a subie, en effet, mais très faiblement.

La vie politique a été suspendue pendant six semaines pour donner à ces élections insignifiantes le temps de se faire : arrêt inévitable, mai

regrettable dans la situation où nous sommes. A la vérité, on ne voit pas bien ce que la Chambre aurait pu faire d'utile si elle avait siégé pendant tout le mois dernier : le budget n'était pas prêt à être discuté, et c'est à peine s'il le sera huit jours après la rentrée. On attend encore le rapport général de M. Berteaux. Il est fait sans doute, puisque les journaux le commentent, mais la Chambre ne le connaît pas encore. Nous souhaitons vivement que la discussion du budget ne soit pas retardée davantage, car tous les jours perdus portent atteinte à son futur équilibre. En effet, quoiqu'on ne cesse pas de répéter qu'il n'y a pas d'impôts nouveaux, il y en a puisqu'il y a des recettes nouvelles prévues dans le futur budget, et qu'elles ne viennent pas du simple accroissement de la richesse publique. En conséquence, chaque douzième provisoire diminue d'un douzième les augmentations de recettes sur lesquelles on avait cru pouvoir compter. Or, il a déjà deux douzièmes votés, pour les mois de janvier et de février, et tout fait craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Ce serait merveille si le budget était voté le 28 février! Cependant la chose n'est pas impossible, pour peu que le « bloc » consente à opérer comme nous l'avons vu faire quelquefois, c'est-à-dire sans regarder autour de lui et sans parler. La majorité ministérielle est si bien disciplinée que, sachant d'avance comment elle doit voter, elle ne prend plus la peine de discuter. Le mot d'ordre préalablement donné rend tout débat inutile. C'est la nouvelle façon de comprendre le gouvernement parlementaire : elle est sans doute fort mauvaise en général, mais elle peut avoir quelques avantages en ce qui concerne le budget, au moins dans les circonstances présentes, la tendance de la Chambre étant d'augmenter les dépenses au moyen d'amendemens dispendieux, et de diminuer les recettes, ou de les rendre aléatoires au moyen de prétendues réformes. Escamoter la discussion est donc aujourd'hui un moindre mal, et si la majorité s'y prête, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons : elle se rendra justice à elle-même.

On aurait tort, toutefois, de trop compter sur le budget pour la fin de février : il faudrait pour cela une rapidité de mouvemens dont le « bloc » lui-même n'est pas susceptible. Il le sera peut-être lorsqu'il s'agira des congrégations religieuses. L'œuvre à accomplir étant plus simple, se présentera à l'esprit de l'assemblée dans des conditions plus rudimentaires. A la façon dont le gouvernement a engagé l'affaire, la question posée se réduit à savoir si on autorisera un tout petit nombre de congrégations, ou si on les dissoudra toutes. Il est probable que cette question sera traitée sans délai, car plusieurs interpellations

ont été déposées à ce sujet, et le gouvernement paraît désireux d'y répondre tout de suite. Il hésite un peu, il tâtonne en ce qui concerne les demandes que les congrégations déjà autorisées ont faites au profit de leurs succursales ; il a besoin d'une règle pour savoir comment il doit procéder à l'égard du Conseil d'État, qui est juge de ces demandes. Enfin, la Chambre elle-même a nommé une commission chargée d'examiner les demandes d'autorisation qui lui ont été adressées, et cette commission ne serait probablement pas fâchée de connaître, elle aussi, d'une manière précise les tendances de la majorité. Aussi ne serions-nous pas surpris qu'un débat sur les congrégations eût lieu immédiatement, et que la Chambre y consacrât un des jours dont elle n'a rien à faire en attendant le budget. L'esprit sectaire qui souffle sur nos assemblées, aussi bien que sur le gouvernement lui-même, préjuge la conclusion d'un pareil débat. On a allumé des passions dont on n'est plus maître aujourd'hui. Gouvernement et parlement iront jusqu'au bout, comme M. Léon Bourgeois le leur a prédit naguère, ou plutôt le leur a enjoint. Nous n'avons aucun doute sur les votes qui seront émis par les deux Chambres, non plus que sur les décisions qui seront prises par le Conseil d'État. Quant à l'effet que produira sur le pays l'exécution de toutes ces mesures, c'est l'histoire de demain : nous ne l'écrirons pas d'avance.

Quoi qu'il en soit, la session parlementaire s'ouvre dans les conditions les plus inquiétantes. Elle sera vraiment la première de la Chambre actuelle, car celle de l'année dernière ne compte pour ainsi dire pas : la Chambre a approuvé docilement tout ce que faisait le ministère, sans rien faire elle-même. Elle avait sans doute besoin de se reconnaître et de se constituer. Ce travail préalable étant terminé, elle va enfin montrer ce dont elle est capable. Quand on songe à la prodigieuse stérilité de sa devancière, on est bien sûr qu'elle ne fera pas moins : mais fera-t-elle plus, et alors que fera-t-elle ? Nous aurons dans peu de jours des indications à ce sujet.

L'incident le plus considérable depuis quelques semaines est à coup sûr la défaite du sultan du Maroc par des troupes insurgées. L'Europe en a éprouvé, au premier moment, une inquiétude très vive, qui commence à se calmer un peu, mais qui pourrait bien se ranimer et prendre un caractère plus grave, si la marche des événemens, suspendue pendant plusieurs jours, se précipitait tout d'un coup. Une leçon ressort cependant de ce qui vient de se passer, à savoir qu'il ne faut pas se presser de prendre trop au tragique des faits que nous

connaissons généralement assez mal, et dont l'évolution, beaucoup plus lente que nous ne sommes tout d'abord portés à le croire, obéit à des lois particulières, assez obscures à nos yeux. Nous devons observer longtemps avant d'agir, à supposer que nous ayons à agir à une heure quelconque, ce qui est douteux, et n'est nullement désirable.

Lorsqu'on a appris que les troupes du sultan Abd-el-Aziz avaient été battues par celles d'un prophète nommé Bou-Hamara, la première impression qu'on a eue en Europe a été que le sultan était perdu. Son empire est si peu homogène, et, comme on dit, si chaotique, qu'au moindre ébranlement il semblait devoir s'effondrer. Ce défaut d'organisation est peut-être ce qui l'a sauvé. Un empire fortement centralisé, s'il est frappé au centre, s'écroule : il n'en est pas de même d'un empire composé de pièces et de morceaux indépendans les uns des autres. L'insurrection, même un moment victorieuse, ne trouve pas tout de suite plus de ressources pour l'attaque que le gouvernement régulier n'en trouve pour la défense, et une assez longue immobilité succède au premier choc. C'est le point où nous en sommes. Le prophète seul, s'il y en a un de vrai, pourrait dire ce qui arrivera demain. Peut-être n'arrivera-t-il rien de décisif, et la situation restera-t-elle, pendant un certain temps encore, incertaine. Ce sera un grand inconvénient pour le Maroc, mais, pour l'Europe, le danger réel ne commencera que le jour où elle voudrait intervenir : espérons que ce jour ne se lèvera pas.

Les causes du mouvement sont aujourd'hui assez bien connues. Elles ne tiennent pas, comme on l'a dit, à des contestations qui se seraient produites sur la légitimité du pouvoir actuel, car on ne connaît guère, dans le monde arabe, que les gouvernemens de fait. Le fait lui-même, c'est-à-dire la force, est le véritable signe de la légitimité. Abd-el-Aziz est arrivé au trône comme beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui et le feront après. Son malheur est que, très jeune et encore dénué, non pas d'intelligence ni de volonté, mais d'expérience, il n'a pas tardé à se rendre impopulaire par des défauts qui n'en étaient que pour lui, c'est-à-dire pour un homme dans sa situation, et où nous serions plutôt tentés, avec nos idées européennes, de voir des qualités. On a remarqué que sa mère était Circassienne, et qu'il n'avait pas un atavisme tout à fait pur; mais d'autres que lui se sont trouvés dans le même cas et n'en ont pas éprouvé les mêmes inconvéniens. Il a naturellement l'esprit ouvert, curieux, actif, et, au lieu de rester étroitement et aveuglément enfermé dans les vieilles traditions

chérifiennes, il s'est épris de notre civilisation, non pas sans doute par ses côtés les plus sérieux, mais par ceux qui pouvaient le mieux l'intéresser, ou peut-être seulement l'amuser. Son intelligence, quelque vive qu'elle soit, est restée à beaucoup d'égards celle d'un adolescent. Tous nos jeux, tous nos sports lui sont devenus familiers, avec les mouvemens brusques et désordonnés qu'ils comportent, et qui conviennent si mal à la lenteur et à la gravité orientales. On a vu avec scandale le descendant du prophète jouer au tennis. On l'a vu monter en automobile, et faire pour cela des routes dont il aimait ensuite à soulever la poussière. La photographie l'a passionné : il s'y est même exercé sur les femmes de son sérail. Et quand on lui a montré un cinématographe, son étonnement et son admiration n'ont plus eu de bornes. Nous concevons sans peine l'état d'âme du sultan, mais c'est parce que nous avons nous-mêmes des âmes européennes. L'impression n'a pas été la même sur ses sujets. Les Ulemas en particulier, gardiens inexorables de l'antique orthodoxie, ont été d'abord choqués, puis alarmés et indignés. Ils ont tremblé pour l'Empire; et comme ils représentent, en somme, l'opinion publique dans un pays profondément imbu du fanatisme religieux, leur mécontentement n'a pas tardé à devenir un péril redoutable pour le jeune souverain. Une insurrection a éclaté. On n'y a pas d'abord attaché beaucoup d'importance, parce que l'insurrection est pour ainsi dire endémique au Maroc. La vie du sultan ressemble un peu à celle de nos vieux rois francs, obligés sans cesse de guerroyer, tantôt sur un point, tantôt sur un autre de leur royaume. La fortune des armes ne lui est pas toujours favorable, sans qu'on s'en émeuve beaucoup. Mais, cette fois, la défaite qu'il a subie a dépassé les proportions ordinaires. Ses troupes se sont, paraît-il, complètement débandées. Il a dû lui-même se replier sur Fez à la hâte, et on a cru au premier moment que l'insurrection l'y suivait victorieuse et menaçante, balayant tout devant elle.

L'alerte a été donnée à l'Europe par le correspondant du *Times*, M. Harris, qui a joué un rôle prépondérant dans toute cette aventure. C'est lui, en effet, qui a été le principal initiateur du sultan à nos arts et à nos industries. Il s'était complètement emparé de l'esprit d'Abd-el-Aziz; il l'inspirait, il le guidait; par lui l'influence britannique s'exerçait avec une puissance presque absolue sur un jeune homme qui ne savait pas s'en défendre. M. Harris était un très grand personnage, et il savait faire bénéficier son pays de sa faveur personnelle. Malheureusement, il a dépassé la mesure; il a tendu la

corde jusqu'à ce qu'elle se rompît. Alors, pris de peur, il a télégraphié à son journal que, dans quelques heures, Fez serait au pouvoir des insurgés, et il s'est enfui le premier de tous sans regarder derrière lui jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Tanger. Ses prédictions alarmistes ne s'étaient pas réalisées. Bou-Hamara, tout vainqueur qu'il était, n'avait pas pu entrer à Fez. Le sultan y était et y réorganisait ses forces. L'état de sa fortune ne semblait déjà plus aussi désespéré. Enfin tout était remis en question, et la diplomatie européenne avait, elle aussi, le temps de respirer.

Qu'est-ce que Bou-Hamara? Nul ne le sait au juste, et bien des gens se demandent s'il n'est pas un mythe. On lui a appliqué quelques-unes des légendes qui courent dans le monde arabe et servent d'une manière assez banale à la plupart des prophètes. Son nom, qui signifie, paraît-il, « l'homme à l'ânesse, » ne le distingue pas de beaucoup d'autres de ses devanciers, dans l'histoire desquels cette humble monture a joué un rôle plus ou moins considérable. Si nous ne craignions pas d'employer une expression par trop européenne, nous dirions de Bou-Hamara qu'il est au Maroc le syndic des mécontens, emploi si facile à remplir qu'il n'est pas, pour cela, tout à fait indispensable d'exister. Qu'il existe ou non, Bou-Hamara est le drapeau de l'insurrection. A défaut de lui, tout autre pourrait servir au même objet : nous n'avons par conséquent aucun préjugé qui lui soit favorable ou défavorable. S'il finit par l'emporter, les puissances étrangères s'entendront peut-être avec lui aussi bien qu'avec le sultan actuel. Si, au contraire, Abd-el-Aziz se maintient sur le trône, la leçon lui aura probablement servi et il sera un autre homme qu'auparavant. M. Harris n'aura plus ses grandes entrées auprès de lui comme autrefois; il le trouvera tout changé. L'influence britannique s'en ressentira-t-elle? Qui sait? L'Angleterre a de multiples moyens d'action; elle se sert de tout et tout lui sert. Quoi qu'il en soit, la première phase de la vie d'Abd-el-Aziz sera terminée. Il aura compris que l'art de photographier ne sert pas de grand'chose à celui de gouverner, que ses sujets sont profondément réfractaires aux innovations européennes, et que, pour conserver son empire, il doit l'y tenir soigneusement fermé. On a voulu faire entrer trop vite et très maladroitement le Maroc dans la voie du progrés; on n'aura réussi qu'à le rejeter dans l'immobilité du passé.

Tout cela n'a pas une importance capitale pour les nations européennes, et en particulier pour la France, si elles ont la sagesse de comprendre qu'elles n'ont rien à faire dans les révolutions maro-

caines. Nous devons y assister en spectateurs attentifs, mais désintéressés de leur résultat, sans nous attacher particulièrement à une dynastie ou à un prince. Que la volonté d'Allah maintienne Abd-el-Aziz sur le trône chérifien, ou qu'elle y place un autre souverain, nous aurions grand tort de nous mêler à cette question de personnee : ce serait la compliquer à plaisir. Après une période d'anarchie plus ou moins longue, un gouvernement quelconque finira par prévaloir. Il n'est même pas impossible qu'il y en ait plusieurs, c'est-à-dire que le pouvoir et le territoire se démembrent, comme cela s'est déjà vu dans l'histoire du pays. Que nous importe, pourvu que la vie et les intérêts de nos nationaux soient respectés, et que les traités soient observés? Or, nous avons des moyens de faire respecter la vie et les intérêts de nos nationaux, et d'assurer l'observation des traités, et ces moyens seront tout aussi efficaces demain qu'ils l'étaient hier.

Nos motifs d'inquiétude sont moins dans la situation du Maroc, quelque troublée qu'elle soit d'ailleurs, que dans l'incertitude de l'opinion au sujet de ce pays, contigu à notre empire algérien. Il n'est question dans les journaux que de savoir comment on pourra partager le Maroc, s'il tombe définitivement en décomposition. Heureusement, nous n'en sommes pas encore là, et nous n'y serons sans doute pas de longtemps. En tout cas, s'il y a une puissance qui soit plus intéressée que toute autre au maintien du *statu quo* marocain, incontestablement c'est nous. Le voisinage d'un État aux trois quarts barbare peut avoir des inconvéniens au point de vue de la civilisation qui y reste en souffrance : au point de vue de notre sécurité politique, il n'en a pas. On a fait beaucoup trop de bruit autour de quelques incidens de frontière, qui n'ont d'autre gravité que celle que nous voulons bien leur donner : ils ont existé de tout temps, et nous en sommes toujours venus à bout sans grande peine. Notre influence et notre domination même n'ont pas cessé de s'étendre et de s'affermir. Sans doute la situation changerait si nous étions menacés au Maroc, comme nous l'avons été il y a quelque vingt ans en Tunisie, par l'introduction à côté de nous d'une autre puissance européenne : mais c'est un danger que les yeux les plus perspicaces n'aperçoivent pas, même à un horizon lointain. Les autres puissances cherchent seulement à développer au Maroc leurs intérêts commerciaux, comme nous le faisons aussi, et comme nous avons tous le même droit de le faire. Cette situation est la meilleure que nous puissions souhaiter. Le jour où nous aurions sur notre frontière occidentale algérienne développée le voisinage immédiat d'une autre puissance européenne, quelle que soit d'ailleurs

cette puissance et quelque fond que nous puissions faire sur son amitié, nous aurions plus perdu que gagné. Il faudrait d'ailleurs commencer par une période de conquête, qui serait longue et difficile pour tous, mais qui le serait d'une manière inégale pour les uns et pour les autres, et on voit immédiatement à quelle délicate épreuve nous serions dès lors exposés. C'est là une éventualité à laquelle un homme de bon sens ne peut pas songer sans anxiété.

Il faudrait pourtant l'envisager si l'imprudence d'autrui nous en imposait l'obligation ; mais tout le monde en Europe semble sincère dans la résolution d'écarter des complications dont chacun sent le danger. L'opinion dont nous avons parlé plus haut juge les choses d'une manière superficielle ; il n'en est pas de même des gouvernemens, qui sont plus sages, parce qu'ils sont mieux informés et avertis. S'ils surveillent le Maroc, ils se surveillent aussi entre eux, et on peut être sûr que l'initiative de l'un serait immédiatement suivie de celle des autres. Cela suffit pour les maintenir dans une réserve qui est pour tous la meilleure des politiques.

Avons-nous une question des détroits ? Cela aurait suffi, il y a un demi-siècle, pour ressusciter la question d'Orient tout entière ; mais aujourd'hui, tant de choses ont changé dans le monde, que les détroits des Dardanelles n'ont plus le don de passionner les esprits, du moins au même degré. Il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. Le gouvernement anglais a adressé une protestation à la Porte, parce que la Russie a été autorisée à faire passer à travers les détroits quatre contre-torpilleurs se rendant de la mer Égée dans la Mer-Noire. Il a soutenu qu'il y avait là une violation flagrante des traités. La neutralisation des détroits est un vieux principe du droit public européen, qui a été consacré par maint traité, et qui repose encore sur des intérêts sérieux. Il faut pourtant y introduire quelques distinctions.

C'est au mois de septembre dernier que la Russie a obtenu l'autorisation dont il s'agit, et qu'elle en a usé pour deux de ses contre-torpilleurs. Comment se fait-il que le gouvernement britannique ait mis aussi longtemps pour énoncer sa plainte ? Il semble qu'il ait été pris d'une émotion toute rétrospective, ce qui n'est pas dans ses habitudes: il n'attend pas d'ordinaire trois mois et plus pour protester, quand il considère un de ses intérêts comme compromis. Le Parlement est en vacances ; il n'a donc pas pu s'expliquer sur l'utitité de l'intervention du gouvernement à Constantinople ; mais il aurait pu le faire, depuis

le mois de septembre, sur le fait même qui a donné prétexte à cette intervention, c'est-à-dire sur le passage des contre-torpilleurs à travers les détroits, et il s'en est abstenu. Cela donne à croire qu'il n'y attachait pas, lui non plus, une extrême gravité. Et, en effet, cette gravité n'est pas bien grande. Mais il est piquant de constater qu'au Congrès de Berlin, en 1878, les plénipotentiaires anglais ont déclaré qu'à leur sens le sultan était seul juge et seul maître de la clôture des détroits, tandis que les plénipotentiaires russes ont soutenu qu'il y avait là une obligation d'un caractère international que le sultan, comme toutes les autres puissances, devait absolument observer.

L'incident vaut la peine d'être rappelé. Il s'agissait de l'avant-dernier article du traité, qui est ainsi conçu : « Le traité de Paris du 30 mars 1856, ainsi que le traité de Londres du 13 mars 1871, sont maintenus dans toutes celles de leurs dispositions qui ne sont pas modifiées ou abrogées par les stipulations qui précèdent. » Lord Salisbury, second plénipotentiaire britannique, demanda à propos de cet article l'insertion au Protocole de la déclaration suivante, qui n'engageait, disait-il, que son gouvernement : « Considérant que le traité de Berlin changera une partie importante des arrangemens sanctionnés par le traité de Paris de 1856, et que l'interprétation de l'article 2 du traité de Londres, qui dépend du traité de Paris, peut aussi être sujet à des contestations, je déclare de la part de l'Angleterre que les obligations de Sa Majesté Britannique concernant la clôture des détroits se bornent à un engagement envers le sultan de respecter, à cet égard, les déterminations indépendantes de Sa Majesté, conformes à l'esprit des traités existans. » Cette phrase n'est pas bien claire : elle ne peut toutefois avoir qu'un sens, à savoir que l'Angleterre reconnaît l'indépendance du sultan en ce qui concerne les détroits, et s'engage à respecter à cet égard les déterminations qu'il prendra. Nous ignorons quelle suite a été donnée à Constantinople à la plainte récente de l'Angleterre : on aurait pu se borner à répondre par la déclaration de lord Salisbury. Mais cette déclaration n'est pas passée purement et simplement au Congrès de Berlin. Le comte Schouvaloff dressa l'oreille en l'entendant, et se réserva aussitôt de faire insérer au Protocole une contre-déclaration s'il y avait lieu. Il trouva qu'il y avait lieu de le faire effectivement, car le lendemain il apporta la rédaction que voici : « Les plénipotentiaires de Russie, sans pouvoir se rendre exactement compte de la proposition de M. le second plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, concernant la clôture des détroits, se bornent à demander, de leur côté, l'insertion au Protocole

de l'observation : qu'à leur avis, le principe de la clôture des détroits est un principe européen, et que les stipulations conclues à cet égard en 1841, 1856 et 1871, confirmées actuellement par le traité de Berlin, sont obligatoires de la part de toutes les puissances, conformément à l'esprit et à la lettre des traités existans, non seulement vis-à-vis du sultan, mais encore vis-à-vis de toutes les puissances signataires de ces transactions. » Ainsi, en 1878, l'Angleterre, en ce qui la concernait, délivait le sultan de l'obligation de tenir la main à la clôture des détroits, et la Russie la lui imposait strictement. Aujourd'hui, c'est la Russie qui demande au sultan et qui obtient de lui l'autorisation de faire passer des contre-torpilleurs à travers les détroits, et c'est l'Angleterre qui proteste. Il y a là, semble-t-il, une interversion des attitudes respectives, et comme un chassé-croisé.

Mais si on néglige les apparences pour aller au fond des choses, il est à croire que l'Angleterre et la Russie n'ont pas changé d'avis depuis 1878. Elles savaient fort bien ce qu'elles voulaient à cette époque, et elles le veulent encore. L'Angleterre proteste contre l'autorisation accordée à la Russie, beaucoup moins pour interdire à la Porte d'en accorder de nouvelles que pour se réserver le droit d'en réclamer à son tour le bénéfice. Lorsque le comte Schouvaloff disait, au Congrès de Berlin, qu'il ne se rendait pas exactement compte de la proposition de lord Salisbury, il dissimulait sa perspicacité. La situation de la Mer-Noire était complètement changée depuis sept ans déjà, c'est-à-dire depuis le traité de Londres de 1871. A cette date, la Russie, profitant de la guerre franco-allemande qui nous réduisait provisoirement à l'inaction diplomatique, dénonçait l'article 11 du Traité de Paris, en vertu duquel la Mer-Noire était neutralisée, et d'un seul coup de plume elle s'affranchissait des obligations qui avaient été pour elle la conséquence de la guerre de Crimée. C'est ce dont la France pouvait se consoler et se consolait en effet sans peine ; mais il n'en était pas de même de l'Angleterre. La Russie reconquérait le droit d'entretenir et de construire dans la Mer-Noire autant de navires de guerre qu'elle le voudrait : dès lors, la question de savoir si elle pouvait, ou non, en introduire quelques-uns par les Dardanelles, perdait beaucoup de son intérêt pratique. L'Angleterre le sentait si bien qu'elle se préoccupait surtout de pouvoir elle-même, avec le consentement qu'elle espérait obtenir de la Porte, y introduire les siens pour faire contrepoids. C'est ce qui explique la déclaration de lord Salisbury au Congrès de Berlin. Quant à celle du comte Schouvaloff, elle s'explique par l'intérêt contraire qu'avait la Russie, et qu'elle a toujours, de maintenir close

une mer dont elle est riveraine, et où elle a repris toute sa liberté. Son intérêt se confond ici avec celui de la Porte.

On peut trouver dès lors qu'elle commet quelque imprudence en réclamant, fût-ce à titre tout exceptionnel, une faculté qu'elle serait très fâchée de voir accorder à autrui. Mais sa situation dans la Mer-Noire est unique. Elle est dans cette mer; elle y a des eaux territoriales, ce qui n'est le cas, ni de l'Angleterre, ni d'aucune autre puissance chrétienne; de sorte que, si une de ces puissances, et l'Angleterre, par exemple, demandait l'autorisation d'introduire un navire de guerre dans une mer où elle n'a rien à faire, la Porte pourrait lui demander des explications embarrassantes. Néanmoins, le point de vue anglais se comprend très bien, au Congrès de Berlin et depuis. Les journaux de Londres ont paru un peu divisés au sujet de la protestation adressée par leur gouvernement à la Porte; ils ne le sont que pour la forme. En réalité, ils pensent tous ce qu'ont dit quelques-uns d'entre eux, à savoir que les stipulations relatives à la clôture hermétique des détroits se rapportent à un état de choses antérieur, et qu'il y a lieu de les modifier. Il est douteux toutefois que la Porte y consente, et la Russie l'aiderait au besoin dans sa résistance. L'incident, on le voit, ne pouvait pas avoir de portée, ou du moins de suite immédiate : mais il est significatif.

M. Sagasta n'a pas survécu à sa chute du ministère : il est mort au bout de quelques semaines, laissant le souvenir d'un homme habile, souple, conciliant, un peu désabusé par une longue expérience des hommes et des choses, n'ayant pas eu les grandes facultés d'un homme d'État de premier ordre, mais largement doué des qualités moyennes et solides, en somme, avec lesquelles on fait vivre longtemps un régime politique. Sa vie se partage en deux périodes distinctes. Dans la première, il a été un révolutionnaire ardent, condamné à l'exil, conspirant à l'étranger contre le gouvernement de son pays; dans la seconde, après la révolution de 1868, et encore plus après la restauration de 1874, c'est-à-dire après l'avènement d'Alphonse XII, il a été un des plus fidèles et des plus utiles serviteurs de la monarchie. La génération actuelle n'a connu que sa seconde manière. Elle a vu en lui un libéral assagi, mais resté libéral, homme de gouvernement, capable de fermeté au besoin et pourvu qu'on ne lui en demandât pas une trop longue continuité, recherchant avec une préférence de plus en plus marquée les solutions transactionnelles et les ministères de conciliation. Pendant plusieurs années, il a été, avec M. Canovas del

Castillo, le facteur le plus important de la politique espagnole. Quand le parti libéral avait été assez longtemps au pouvoir, il y était remplacé par le parti conservateur, c'est-à dire par M. Canovas; et quand le parti conservateur y était à son tour resté suffisamment, il y était remplacé par le parti libéral, c'est-à-dire par M. Sagasta. Ces deux hommes, éminens l'un et l'autre, avec des qualités très différentes, ont personnifié toute une période historique. M. Canovas était supérieur par le caractère ; M. Sagasta était plus délié. Mais tous les deux avaient épuisé leur système lorsqu'ils sont morts, et ils ont laissé leurs partis dans un état qui ressemble un peu à la décomposition.

Cela est vrai surtout du parti libéral aujourd'hui. Après la mort tragique de M. Canovas, M. Silvela était assez naturellement indiqué pour lui succéder : on ne saurait dire la même chose d'un quelconque des lieutenans de M. Sagasta. Il y en a plusieurs de très distingués, comme M. Moret, sans qu'aucun ait un ascendant qui s'impose aux autres. On parle d'un directoire qu'on mettrait, au moins provisoirement, à la tête du parti, ce qui est un fâcheux expédient. Au reste, l'autorité de M. Sagasta lui-même avait cessé d'être reconnue par tous les libéraux, de même que celle de M. Silvela ne l'est plus par tous les conservateurs. Le schisme est partout, et c'est en cela que le temps actuel ne ressemble plus à celui où MM. Canovas et Sagasta étaient les chefs incontestés de tout leur parti. Mais ce temps est déjà lointain. M. Sagasta avait donné sa démission il y a quelques semaines, parce qu'il sentait l'impossibilité gouvernementale de vivre. Tout était usé autour de lui et en lui-même. Sans prévoir sa mort imminente, tout le monde a eu alors le sentiment que sa carrière était finie. Au surplus, il était le doyen des hommes politiques de l'Europe, et les longs services qu'il a rendus, parfois au milieu de catastrophes dont il n'était pas responsable, comme la perte des Antilles et des Philippines, lui vaudront une place très honorable dans l'histoire de son pays.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LIBRARY

VERS BÉNARÈS

PREMIÈRE PARTIE

I. — CHEZ LES THÉOSOPHES DE MADRAS

« Un ciel sans Dieu personnel, une immortalité sans âme précise, une purification sans prière... »

La formule énoncée, comme conclusion suprême, continuait de résonner pour moi lugubrement au milieu du silence, après l'entretien tombé. La tristesse du crépuscule imprégnait la demeure, qui était solitaire, dans la campagne, au bord d'un fleuve, parmi des palmiers et de grandes fleurs étranges. Sur les vitraux, éclairant encore la froide bibliothèque où nous étions, peu à peu s'éteignaient des petites images transparentes qui représentaient, en parcelles de verre coloré, tous les emblèmes de la foi humaine réunis là comme en un musée mortuaire : la croix du Christ, le sceau de Salomon, le triangle de Jehovah, le lotus de Çakya-Mouni, la fourche de Vichnou, les symboles d'Isis. C'était la maison de ces théosophes de Madras, sur lesquels on m'avait conté de si merveilleuses choses; bien que n'y croyant guère, j'étais venu quand même, en dernier ressort, leur quêter un peu d'espérance, et voici ce qu'ils m'offraient : la méthode glacée d'un bouddhisme déjà connu, la lueur seule de ma propre raison!...

— La prière? — m'avaient-ils dit. — Et qui donc l'entendrait?... L'homme est seul en face de sa responsabilité. Rappelez à votre mémoire les lois de Manou : *L'homme naît seul, vit seul, meurt seul; la justice seule le suit...* Qui donc l'entendrait, la prière? Qui prieriez-vous, *puisque vous êtes Dieu?* Il faut *vous prier vous-même*, par vos œuvres.

Donc, un silence venait de se faire entre nous, l'un des plus mornes silences que ma vie ait jamais traversés. Et, au milieu de ce silence-là, une à une, avec d'imperceptibles bruissemens de chute dans le vide, il semblait que mes dernières vagues croyances un peu douces s'effeuillaient, au souffle de mes interlocuteurs, implacables en leur raisonnement, satisfaits en leurs conclusions.

Ils étaient pourtant hospitaliers, bons et accueillans, ces deux hommes qui m'écoutaient; le premier, un Européen, lassé de nos agitations et de nos incertitudes, réfugié dans ce détachement que jadis prêchait le grand Bouddha, et devenu ici le chef de la Société théosophique; l'autre, un Hindou, ayant conquis les plus hauts brevets d'érudition dans nos universités d'Europe, et puis revenu aux Indes, non sans dédain pour nos philosophies occidentales.

— Vous m'avez affirmé, repris-je, avoir la preuve absolue que quelque chose de nous, qu'un peu de notre individualité transitoire résiste *pour un temps* au choc de la mort. Au moins, pouvez-vous me la donner, cette preuve absolue; pouvez-vous me montrer, me fournir une évidence?...

— Nous vous le prouverons, répondit-il, par le raisonnement; mais des preuves visibles, là devant vous, des évidences, non.. Pour voir apparaître ceux que l'on appelle improprement des morts, — car il n'y a pas de morts, — il faut des sens spéciaux, des circonstances, des tempéramens particuliers. Mais vous pouvez bien nous croire sur parole, nous et tant d'autres essentiellement dignes de foi, qui avons vu des apparitions et qui en avons consigné les détails. Tenez, nous avons là, dans cette bibliothèque, des livres qui relatent... Quand vous serez demain établi parmi nous, vous les lirez...

Était-ce donc la peine de venir aux Indes, au vieux foyer initial des religions humaines, si c'est là tout ce qu'on y trouve : dans les temples, un brahmanisme enténébré d'idolâtrie; ici, une sorte de positivisme réédité de Çakya-Mouni, et les livres spirites qui ont traîné par le monde entier!...

Après un silence encore, je demandai, désemparé, ayant conscience que j'allais redescendre à des curiosités enfantines, je demandai presque timidement qu'on m'indiquât des fakirs, de ces fakirs de l'Inde tant réputés prodigieux, qui ont *des pouvoirs* et font des quasi-miracles, pour au moins tenir une preuve de

quelque chose d'en dehors, de quelque chose de supra-physique, d'extra-humain.

L'Hindou assis en face de moi leva au plafond ses yeux d'ascète; une moue contracta son visage fin et dur, son masque de Dante, encadré d'un turban blanc :

— Des fakirs? — répondit-il. Des fakirs?... Il n'y a plus de fakirs.

Et j'entendais ainsi, par la bouche d'un homme de haute compétence en cette matière spéciale, la condamnation sans recours de tout espoir de rencontrer un peu de merveilleux sur terre.

— Même à Bénarès? — dis-je avec crainte. — J'avais espéré qu'à Bénarès... On m'avait affirmé...

J'hésitais à le prononcer, ce nom de Bénarès, car c'était ma dernière carte jouée, et si, même là, il ne devait rien y avoir...

— Entendons-nous. Des fakirs mendians, des fakirs anesthésiés ou contorsionnistes, il en reste beaucoup, et vous n'avez pas besoin de nous pour en trouver. Mais des *voyans*, des fakirs *ayant des pouvoirs*, j'ai connu les derniers. Sur ce point encore, croyez-en notre parole : ils ont existé. Mais le siècle qui vient de finir les a vus disparaître. Le vieil esprit fakirique de l'Inde est mort. Nous sommes une race qui décline, au contact des races plus matériellement actives de l'Occident, — lesquelles d'ailleurs déclineront à leur tour; à cette déchéance, nous nous résignons, car c'est la loi... Oui, nous en avons eu des fakirs, et tenez, précisément sur ce rayon devant vous, des manuscrits leur sont consacrés...

Aux vitraux, tous les symboles morts des religions humaines devenaient indistincts; la nuit tombait, enveloppant la sévère bibliothèque, où déjà il faisait tristement noir. J'étais venu à Madras avec l'intention de m'arrêter longuement chez ces théosophes, je devais m'installer demain matin dans leur maison, et maintenant mon parti était pris de les quitter ce soir pour ne plus revenir. M'enfermer dans cet austère asile du néant et du vide, pour quoi faire? Plutôt continuer, comme toute ma vie, d'amuser mes yeux aux choses de ce monde, qui, si elles passent, sont au moins réelles pendant un instant. Et puis, que m'importerait leur preuve, après tout, leur preuve d'une immortalité comme ils la conçoivent? Pour ceux qui ont vraiment aimé, l'idée de la destruction de la chair est déjà une torture. Alors, que ferions-nous, moi et mes pareils, de cette immortalité qui

leur suffit à eux? Non, il me fallait, comme dans le rêve des chrétiens, la continuation de mon être, intégral, intense, conscient et *séparé*; capable de retrouver ceux que j'aimais, et de les aimer encore. Sans cela, à quoi bon?...

Quand je repris le chemin de la ville, c'était l'heure du grand tapage des corbeaux, qui chantaient la mort tous ensemble, au moment de se grouper sur les branches pour dormir. La doctrine de ces gens que je venais de quitter me paraissait aussi puérile et vaine que les petites statues du dieu à tête d'éléphant, aperçues le long de la route, au crépuscule, sous les banians et les palmiers.

Le soir, j'envoyai à ces théosophes ma lettre de refus, de remerciement désenchanté, leur disant que je reviendrais demain, mais pour une visite de définitif adieu, étant décidé à quitter Madras au plus tôt.

Et, la nuit, je revis en rêve, au milieu de sinistres déformations des vieilles demeures chères à mon enfance, les images pâles, décomposées, *à jamais mortes*, des êtres que j'ai le plus aimés. Comme certaine autre nuit, à Jérusalem, quand venaient de s'effondrer irrémédiablement mes croyances premières, des songes d'une tristesse sans bornes, d'une indicible horreur, se succédèrent jusqu'au matin, -- jusqu'au moment où un corbeau m'éveilla, chantant la mort à plein gosier sur ma fenêtre, devant le soleil qui se levait.

Mais, dans l'après-midi, quand je retournai là-bas pour prendre congé, le chef des théosophes, qui avait lu ma lettre et l'avait comprise, me reçut avec une douceur affectueuse que je n'attendais pas :

— Chrétien! me dit-il, en serrant ma main longuement. Moi qui vous croyais athée! J'ai fait fausse route en vous offrant l'interprétation la plus matérialiste des préceptes que Bouddha nous a légués, celle par où l'on commence d'ordinaire... A une âme comme la vôtre, il faut le brahmanisme ésotérique, et nos amis de Bénarès le possèdent mieux que nous; là, sous une certaine forme, vous retrouverez la prière et le revoir; mais prier ne suffit pas, on vous enseignera qu'il faut mériter aussi... « *Cherchez et vous trouverez;* » moi, j'ai cherché pendant quarante ans; ayez le courage de chercher encore. Essayer de vous retenir parmi nous, oh! non, allez! D'abord, l'enseignement de

notre maison n'est pas celui qui vous convient. Et puis, — ajouta-t-il, en souriant, — votre heure n'est pas venue; la terre vous tient encore par des liens terribles.

— Peut-être.

— Vous cherchez, mais vous avez peur de trouver.

— Peut-être.

— Nous vous parlons de renoncement, et vous voulez vivre!... Continuez donc votre voyage; allez voir Delhi et Agra, tout ce que vous voudrez, tout ce qui vous appelle et vous amuse. Promettez-moi seulement qu'avant de quitter l'Inde vous irez vous reposer chez nos amis de Bénarès; nous les aurons prévenus et *ils vous attendront...*

L'Hindou que j'avais vu hier était entré en silence; lui aussi me regardait avec un sourire de compassion très douce. Et tout à coup ils me parurent grandis, mystérieusement souples et très impénétrables, les deux ascètes étranges, de si différente origine; d'ailleurs la bonté et la paix rayonnaient dans leurs yeux, et sans bien comprendre leur changement soudain, je m'inclinai avec une confiante reconnaissance...

M'arrêter, avant de quitter l'Inde, chez leurs amis de Bénarès, oh! oui, j'y consentais volontiers, avec je ne sais quel pressentiment que l'atmosphère psychique, là, me serait meilleure.

Et je garderais cela pour la fin; je reculerais ainsi le plus possible l'épreuve décisive, — un peu lâchement, dans l'alternative de ces deux frayeurs : être déçu à tout jamais; ou bien *trouver*, et alors, peut-être, ce serait la voie nouvelle, la fin de tous les mirages encore délicieux...

II. — CRÉPUSCULE A IAGGARNAUTH

Iaggarnauth, un temple géant, au milieu d'une vieille ville très brahmanique, loin de tout, parmi les sables et les dunes, au bord du golfe du Bengale.

J'y arrive au baisser du soleil, venant de l'intérieur de l'Inde. La voiture qui m'amène, tout à coup, ne fait plus de bruit, roule comme sur du velours : nous sommes dans les sables. Et, annoncée par ce silence soudain, devant nous se découvre la ligne bleue de la mer.

D'abord des cabanes de pêcheurs, éparses entre des haies de cactus sur les dunes. Ensuite Iaggarnauth apparaît; au-dessus

d'une myriade de toits gris en chaume de palmier, au milieu de l'amas tassé des maisons, la pyramide du temple se lève, particulièrement étrange d'aspect et trop haute dans le ciel de ce paysage marin; toutes les choses d'alentour semblent lilliputiennes à ses pieds; elle affecte la forme, longue et renflée par le milieu, d'un œuf de crocodile, un œuf colossal qui serait posé debout sur la terre; elle est blanche, sans autre ornement que des espèces de nervures d'un rose de brique; elle a deux cents pieds de haut, sans compter le disque de bronze qui la surmonte et les pointes de cuivre qui lui font comme une couronne de lances. Les navires la voient de loin sur ce rivage plat, lorsqu'ils passent au large, cherchant l'embouchure du Gange, et les cartes marines l'indiquent comme point de repère. Mais la côte, en cette région, n'offre point de mouillage propice, et les navigateurs ne connaissent le vieux sanctuaire qu'en silhouette extra-lointaine, au bout de l'horizon.

Une rue large et droite conduit à ce temple, qui est le centre et la raison d'être de Jaggarnaut, et, à l'heure où j'arrive, elle est pleine de monde. Mais c'est ici une Inde un peu sauvage, une Inde qui s'étonne encore de voir des étrangers; on se détourne pour vous regarder, et des enfans changent de route pour vous suivre. Les hommes nus sont noircis par le vent de la mer; les femmes, drapées de mousseline, ont tant de cercles de métal aux chevilles que leur marche en est alourdie, tant de bracelets depuis les poignets jusqu'aux épaules que leurs beaux bras semblent pris du haut en bas dans une gaine d'argent ou de cuivre. Nulle part les maisonnettes indiennes ne sont à ce point couvertes de peinturlures; sur la chaux des façades, les dieux et les déesses, au corps bleu ou rouge, au visage cruel, se succèdent partout en longues files, s'arrangent comme les personnages des fresques de Thèbes ou de Memphis; du reste, les constructions elles-mêmes rappellent l'antique Égypte, avec leur air trapu, leurs contreforts, leurs colonnes, leurs murs qui penchent en arrière par un soin excessif de la solidité.

Le temple est une forteresse immense et farouche, un quadrilatère de hautes murailles crénelées, avec une porte au centre de chaque face. Et, dans l'axe de la rue, que nous suivons maintenant à pied, l'entrée principale s'ouvre, gardée par deux énormes bêtes de pierre qui ont les yeux en boule, le nez écrasé, et le rictus féroce. Entre ces monstres, on aperçoit les grands

escaliers blancs qui montent au sanctuaire et dont les marches sont encombrées d'un va-et-vient de nudités brunes.

Il est impénétrable pour moi, ce temple, cela va sans dire. Et même, ayant eu l'audace de poser le pied sur les dalles qui débordent au dehors, en avant du péristyle, je suis invité, par des prêtres, à reculer, à rester plus loin, sur le sable qui est à tout le monde, — ce sable des plages, ce sable marin dont les rues de Iaggarnauth sont comme feutrées.

Mais j'ai le droit de faire le tour de ce terrible rempart carré que je ne puis franchir. Le long de chacune de ses faces, court une avenue que bordent des maisons en terre séchée. Elles sont très massives, ces vieilles demeures; toutes les murailles penchent en dedans; sur les façades s'alignent des séries de personnages divins ou diaboliques, inscrits toujours en bleu et en rouge; et des escaliers frustes mènent aux vérandas surélevées, — où les Indiennes, en ce moment, sont assises à prendre le frais du soir, regardent ou rêvent, très cerclées de bracelets d'argent, et souvent charmantes dans les plis transparens de leurs voiles.

Un groupe de petites filles, dont la curiosité sans doute ne se lasse pas, me suit dans ma promenade autour du temple. La doyenne montre huit ans au plus, et toutes sont adorablement jolies; leurs yeux, allongés par des peintures jusqu'à se perdre dans leurs bandeaux noirs, regardent avec candeur; elles ont des anneaux d'or aux oreilles, aux narines, à la cloison du nez. L'arrivée d'un grand pèlerinage est prévue pour tout à l'heure, avant la tombée de la nuit, et, pour l'attendre, je contourne lentement le sombre mur crénelé. Derrière le temple, l'avenue est plus solitaire; elle serait lugubre, sans ma gentille escorte de petites filles, qui suit discrètement à deux pas, s'arrêtant si je m'arrête, et, si je presse l'allure, allongeant avec ensemble toutes ses jambes fines où tintent des cercles de métal.

La grande pyramide blanche aux nervures roses demeure toujours aussi loin de moi, puisqu'elle est au centre du quadrilatère muré, infranchissable, dont j'ai entrepris de faire le tour. Mais il y en a quantité d'autres plus petites, adossées intérieurement au rempart d'enceinte, et que je puis voir de près; toutes ont la même forme de courge, ou d'œuf de crocodile, mais elles sont noirâtres, lézardées, accusant une vétusté extrême. Seule, la géante du milieu, celle qui se voit de si loin, est reblanchie, et semble une chose neuve, — mais une chose si inconnue! Avec

sa structure barbare, presque enfantine, avec son disque de bronze, ses pointes brillantes, on la croirait imaginée par les gens d'une autre planète ou de la lune. Et, bien entendu, elle sert de gîte à des peuplades d'oiseaux, — qui commencent déjà dans l'air leur tournoiement effréné du soir.

Nous arrivons, les petites filles et moi, à la troisième face de l'enclos interdit. Beaucoup de belles rêveuses, de ce côté, garnissent les terrasses d'alentour, et, dans la rue, se tient un marché où l'on vend des fruits, des graines, des mousselines peintes, des fleurs.

Le soleil est couché, pour nous qui sommes en bas, mais la grande pyramide le voit encore, elle en est tout illuminée dans des tons roses. Et c'est, paraît-il, bientôt le moment de la promenade crépusculaire, pour les singes sacrés, qui ont des manies immuables. Le premier d'entre eux apparaît au-dessus de la sainte muraille, grimpe sur un créneau, s'assied et se gratte; s'il ne remuait pas, on le confondrait avec les petits dieux, les petits monstres, çà et là sculptés au sommet de ce rempart; un autre émerge à son tour, s'installe sur une pointe voisine; et puis trois, et puis quatre; les créneaux se garnissent de singes.

Très vite le jour baisse; la cime de la pyramide reste seule lumineuse, rosée, dans l'ensemble gris et vieux de l'énorme temple. En haut du mur : singes couleur de pierre, petits monstres couleur de singe; vautours perchés. En l'air : nuages de pigeons et de corbeaux, resserrant les cercles de leur vol autour du disque de bronze dont la pyramide est couronnée.

L'heure de la sortie des singes. L'un d'eux se laisse glisser, descend, saute par terre, traverse impudemment la rue, au milieu des groupes de vendeurs qui lui font place; et les autres suivent à la file, à quatre pattes. Des espèces de chiens, dirait-on, mais trop hauts sur jambes, l'allure sautillante et cocasse, avec de longues queues dressées. Le premier, en passant, vole une prune, dans un mannequin du marché; les suivans font de même, à la même place, et chaque fois, sans protester, le marchand salue. Maintenant ils grimpent lestement le long d'une maison, et s'éloignent, disparaissent en cortège mystérieux sur les toits.

Extérieurement, contre le rempart du temple, dans une sorte de guérite faite avec des branches et des nattes de palmier, réside une idole de Pandavas qui a deux fois la taille humaine, qui est horrible et noire, avec un rictus à longues dents. Un

vieux prêtre, montant sur un escabeau, vient lui passer au cou une guirlande d'œillets jaunes; il lui allume une petite lampe, lui fait tinter une petite sonnette, avec force saluts, et puis l'enferme pour la nuit derrière des rideaux de nattes, et se retire en saluant encore. Quelque chose de rapide et de furtif m'évente le visage : une chauve-souris, de la grande espèce appelée roussette, qui est sortie avant l'heure et vole très bas; elle va, elle vient, en confiance au milieu de la foule.

Une dernière teinte rosée persiste à la pointe de la tour, et voici l'heure de Brahma; le sanctuaire s'emplit de clameurs et de musiques, dont l'ensemble m'arrive confusément. Que se passe-t-il, au fond de ce lieu caché? Quels symboles, effrayans sans doute, y reçoivent ces adorations du soir? Et devant ces images, la prière, quelle forme prend-elle, dans ces âmes, pour moi plus impénétrables que le temple?...

Cependant un singe, un seul, dédaigneux de la promenade, est resté sur le faîte du mur, assis la queue pendante et tournant le dos aux gens du dehors. Mélancolique, il regarde là-haut le jour mourir sur cette pyramide du temple, où viennent de s'abattre, pour se coucher, les nuées de corbeaux et de pigeons qui tournoyaient dans le ciel; toutes les nervures, toutes les saillies de la monstrueuse chose sont noires d'oiseaux qui battent encore des ailes. Je ne vois plus guère le singe qu'en silhouette, son dos presque humain, sa petite tête pensive, ses deux oreilles bien écartées, se détachant sur la pâleur toujours un peu rose de la tour colossale...

Encore la sensation d'un coup d'éventail silencieux; la roussette qui passe et repasse, sans changer l'orbite qu'elle s'est tracée pour son vol.

Le singe regarde la grande pyramide; je regarde le singe; les petites filles me regardent; et un égal abîme d'incompréhension nous sépare tous les uns des autres...

Je suis de retour maintenant près de l'entrée principale du temple, sur la place ensablée où vient aboutir la plus longue rue de Iaggarnauth. L'affluence de monde augmente de minute en minute, pour attendre l'arrivage de ces pèlerins, qui sont déjà signalés, me dit-on, et presque en vue.

Et les vaches sacrées sont là, qui se promènent dans la foule. L'une, la plus caressée par les enfans, est énorme, toute blanche, et sans doute très vieille. Il y en a aussi une petite noire, qui

a cinq pattes, et une grise, qui en a six; leurs pattes en surplus, trop courtes pour toucher le sol, pendent le long de leurs flancs comme des membres atrophiés ou morts.

Là-bas, au bout de la rue, les pèlerins enfin se dessinent. Ils sont deux ou trois cents. Ils portent de larges parasols plats, en sparterie coloriée, que l'on s'étonne de voir ainsi ouverts en plein crépuscule; des besaces, des gourdes de cuivre pendent à leur ceinture; des amulettes, des coquilles s'emmêlent sur leur poitrine; ils ont le torse et le visage poudrés de cendre. Ils marchent vite, vite, comme pris d'une fièvre religieuse à la vue de la pyramide vénérée.

Dans un mirador, qui est au-dessus de l'entrée du temple, on commence de leur faire une musique de bienvenue; les tam-tams résonnent là-haut, accompagnés de longs cris humains, et les trompes sacrées beuglent sinistrement.

Ils marchent vite, vite. Arrivés sur la place, ils jettent à terre les parasols, les hardes, les bissacs, ils prennent leur course, s'engouffrent en tumulte par la porte que gardent les monstres de pierre, montent les escaliers, comme des gens qui délirent, et disparaissent dans le sanctuaire béant.

Il fait nuit. Je m'en vais à la recherche de la « Maison du voyageur, » qui doit être, comme dans toutes les villes indiennes, très à l'écart, presque à la campagne.

Je la trouve dans une petite solitude sablonneuse, où il fait une nuit limpide et douce, et où l'on entend ce bruit berceur de la mer, qui est le même sur tous les rivages. On ne voit plus Iaggarnauth ni sa tour étrange; tout cela s'est noyé là-bas dans l'ombre bleue. Et les senteurs marines, le parfum des petites plantes rudes dont les sables sont tapissés, me rappellent très mélancoliquement, au bord de cette mer de Bengale, mon pays d'enfance, les plages de mon île d'Oléron...

Ceux-là seuls connaissent tout le charme et toute l'âpre tristesse des voyages, qui ont dans le fond de l'âme un invincible attachement au recoin natal.

III. — LA SPLENDEUR BLANCHE DES GRANDS MOGOLS

Des trains express permettent aujourd'hui de brûler l'espace, aux Indes comme chez nous. Et, de Iaggarnauth, des bords du

golfe de Bengale, en quarante-huit heures, à travers les plaines monotones du Nord, — dépassant Bénarès qui m'inquiète et où je recule encore de venir, — je suis retourné dans la région où souffle le vent sec de la famine : me voici dans Agra la musulmane.

Et, pour qui vient comme moi de l'Inde brahmanique, ce qui frappe dès l'abord, c'est le changement absolu dans la conception des monumens religieux, les mosquées remplaçant les pagodes; l'art sobre, précis et svelte, succédant à l'énormité et à la profusion. Au lieu de l'entassement, de l'orgie de divinités et de monstres qui caractérisait les temples inspirés des Pouranas, les lieux où l'on adore, au pays d'Agra, sont ornés de purs dessins géométriques s'entre-croisant dans la blancheur des marbres, avec à peine quelques fleurs rigides, çà et là dessinées sur le poli des surfaces.

Les Grands Mogols! On dirait aujourd'hui un nom de vieux conte oriental, un nom de légende.

Ils vécurent ici, ces souverains magnifiques, maîtres du plus vaste empire qui ait existé au monde. Et un de leurs écrasans palais domine cette ville d'Agra, qu'ils retrouveraient à peu près telle qu'ils l'ont laissée, sauf le délabrement et la misère que sans doute ils n'y avaient point connus.

Sous son ciel de poussière ardente, sous ses tourbillons de corbeaux, d'aigles et de vautours, l'immense ville est bien restée l'Agra d'autrefois.

A l'heure où j'y pénètre aujourd'hui, un cortège de noces en sort, précédé de vingt énormes tambours; un marié de seize ans, vêtu de velours rouge et d'or, sur une jument blanche; une invisible petite épouse, en palanquin fermé; ensuite les présens, dans des coffrets dorés, qu'une théorie de serviteurs portent sur la tête; et enfin le lit nuptial, tout couvert de dorures et promené sur quatre épaules, pompeusement.

Maisons très vieilles, très hautes, qui s'extravasent par le sommet, s'épanouissent en galeries et en miradors; au rez-de-chaussée, les vendeurs de mille choses éclatantes où miroitent à profusion la soie et les paillettes; au premier étage, les bayadères et les courtisanes, au regard lourd et noir, très apparentes à leurs fenêtres ouvertes; au-dessus, les gens quelconques, les logis plus discrètement clos; et, enfin, sur les toits, toujours

quelques grands vautours perchés, ou bien encore des singes, assis en famille, qui regardent passer le monde, queue pendante, et qui rêvent... Les singes ont depuis des siècles envahi Agra, vivant à l'état libre sur les toits, comme les perruches; certains quartiers en ruine leur sont même presque abandonnés et ils y règnent sans conteste, pillant les jardins ou les marchés d'alentour.

Ce palais d'Agra, de loin, c'est presque une montagne, construite en blocs de grès rouge et hérissée de créneaux féroces. Quand on regarde ces murailles couleur de sanguine, si lourdes et si emprisonnantes, on se demande comment la cour des fastueux empereurs pouvait trouver, derrière de tels remparts, un cadre à souhait pour le déploiement de son luxe fantastique. Cependant, si l'on contourne la rouge montagne du côté de la rivière, — du côté de la Iummah très sacrée qui coule dans son ombre, — on entrevoit comme des Alhambras en dentelle blanche, comme des palais de rêve léger, posés par-dessus cette forteresse de Titans et en contraste imprévu avec la massive austérité d'une pareille base : c'était là-haut que vivaient les Grands Mogols et leurs sultanes, dominant tout, presque dans l'air, inaccessibles et cachés au milieu de la blancheur et de la transparence des marbres purs.

On entre par des portes en ogive, des voûtes, des espèces de tunnels, à travers l'épaisseur des triples remparts; on monte, on monte par des rampes grandioses, et toujours au milieu des grès d'une teinte sanglante.

Et puis, tout à coup, c'est la pâleur diaphane, la splendeur muette et blanche; on est arrivé parmi les marbres. Tout est blanc, les dalles, les murs, les colonnes, les voûtes, les balustres ciselés au bord des terrasses qui regardent les profonds lointains; seulement quelques fleurs çà et là, sur les parois immaculées, des fleurs en mosaïque d'agate et de porphyre, mais si fines, si sobres, si rares, que l'effet neigeux de ce palais n'en est pas altéré. Et, dans son abandon, dans son silence de désert, tout cela est aussi frais et aussi net que le jour où fut banni le dernier des empereurs : l'usure du temps n'a sur le marbre qu'une prise très lente; ces choses exquises, de si frêle et si délicate apparence, sont par rapport à nous quasi éternelles.

Un mélancolique jardin a été aussi posé là-haut sur cette montagne factice, au cœur de la citadelle énorme et très fermée. De grands porches de marbre l'entourent, qui semblent des en

trées de grottes blanches aux voûtes de stalactites. Mais ce sont des grottes d'une régularité géométriquement absolue ; la moindre dentelure de leurs pendentifs, la moindre facette de leurs arceaux compliqués, est d'une exactitude rigoureuse, — et toujours lisérée d'un mince filet noir que l'on croirait tracé avec la pointe d'un pinceau, mais qui est une très habile incrustation d'onyx.

Ces salles de splendeur triste n'ont aucune clôture ; elles communiquent entre elles, ou bien s'ouvrent sur les terrasses par des arcades, — et cela donne une menteuse indication de confiance, si l'on oublie de quelle façon jalouse on était gardé ici jadis par les terribles ouvrages d'en dessous. Il y a même une esplanade pour donner des audiences, tenir des conseils en plein air ; elle est d'une simplicité raffinée, avec, seulement, des ciselures parfaites dans les marbres ; presque rien, là ; un trône de marbre noir pour le Grand Mogol ; à côté, un escabeau de marbre blanc pour le bouffon, et c'est tout. (En ces temps-là, paraît-il, les assemblées politiques avaient un tel sérieux que la présence d'un bouffon, chargé de détendre les esprits, s'était imposée. Chacun sait que, dans les assemblées de nos jours, il n'a pas paru nécessaire de spécialiser un personnage pour cet emploi.)

La salle pour les bains de l'Empereur, est blanche, il va sans dire, neigeusement blanche dans son inextricable complication de lignes, d'arceaux entre-croisés, d'ogives à mille brisures ; les voûtes sonores, taillées à facettes, ont l'air toutes givrées de lait glacé ; et, sur le marbre des murailles, on a jeté de sveltes branches de fleurs, dont la moindre est une merveille, une mosaïque d'or et de lapis.

Sur le bord extrême des remparts qui supportent tout l'édifice, du côté de la Iummah et des grandes plaines libres, quantité de petites salles pour prendre le frais, quantité de petits kiosques légers et dominateurs, étaient destinés aux sultanes, à toutes les belles mystérieuses de cette cour. C'est dans cette région du palais que l'ajourage des marbres, l'ajourage en dentelle, arrive à ses effets les plus surprenans. A travers toutes les parois, on peut voir sans être vu ; les grandes plaques qui les composent, d'un seul morceau du haut en bas, sont tellement fouillées à jour que, de loin, on dirait des stores de broderie blanche, tendus entre les minces colonnes charmantes. Mais toutes ces constructions, qui jouent le fragile et l'éphémère, ont une rigidité absolue et représentent ce que les hommes savent créer de

plus durable, en même temps que de plus ruineusement beau.

Dans les sous-œuvres de la monstrueuse demeure, dans le rocher naturel qui la supporte, on a ménagé d'autres salles encore, des quartiers un peu en pénombre et dont la magnificence a je ne sais quoi de clandestin. Entre autres les bains de la Grande Sultane, où l'on sent comme une fraîcheur souterraine et où ne pénètre qu'une faible lumière plongeante ; c'est une sorte de vaste caverne enchantée ; aux voûtes, on dirait un ruissellement de pluie que le gel aurait figé ; quant aux murailles, elles sont revêtues de très fines mosaïques en verre de miroir, et l'humidité, le salpêtre, ont atténué le jeu de ces milliers de petits prismes, dont l'ensemble brille d'un éclat discret, comme ferait un vieux brocart pailleté d'argent. Jadis, des créatures de jeunesse et de beauté, choisies parmi ce que l'admirable race indienne offrait de plus parfait, peuplaient ce lieu si défendu, — et ces dalles où elles se couchaient, ces bancs de repos, dont le temps n'a même pas terni la blancheur, ont longuement connu les contacts de toute cette élite de chair brune.

C'était déjà ici une forteresse de souverains bien des siècles avant l'arrivée des conquérans mogols, qui y ont apporté ces choses nouvelles : la pâleur laiteuse des marbres et la netteté de l'ornementation géométrique. Il y reste encore des salles, aux ciselures de grès rouge, d'un archaïsme très lointain, qui datent des rois Jaïnas. Et, en descendant les escaliers d'ombre, dans l'épaisseur des lourdes pierres, on arrive à des quartiers inquiétans ou tragiques ; des oubliettes, où les gens étaient abandonnés aux serpens cobras ; une chambre pour pendre les sultanes, dont le corps, ensuite, était jeté dans un puits perdu sous la rivière ; des trous noirs sans fond ; des souterrains que l'on n'ose plus suivre, et qui mèneraient à des ossemens ou à des trésors... Ce sont comme les racines lugubres, profondément entrées dans le sol, de cette liliale splendeur blanche qui a fleuri tout en haut.

En remontant des ténébreuses dépendances, je reviens à ces kiosques ajourés, qui dressent leurs fines découpures tout au bord des remparts et avancent leurs balcons sur le vide. Je m'y attarde longuement, aux places où les belles du temps passé, où les sultanes cloîtrées au sommet de l'artificielle montagne, au-dessus des nuées d'oiseaux tournoyans, regardaient à travers les plaques de marbre, ou bien entre les colonnettes fuselées. Tout

ici est d'une finesse exquise, patientes ciselures, ou petites fleurs de mosaïque jetées en semis sur l'invariable blancheur des fonds : tout semble encore plus blanc qu'autre part, il y a partout comme un rayonnement de tristesse blanche. Ce qu'elles voyaient jadis, les sultanes, était moins désolé sans doute que de nos jours ; les mêmes plaines se déroulaient à l'infini, la même rivière serpentait au loin, mais le vent de famine ne soufflait pas comme à cette heure ; sur tout le pays, il n'y avait pas cette poussière de mort, qui estompe les choses comme une brume. Au premier plan, presque sous leurs pieds, les belles contemplaient ce grand carrousel, qui est toujours là, et où se donnaient, pour leur plaire, des combats d'éléphans et de tigres, mais l'arène aujourd'hui est envahie par des broussailles, par des arbres, que la sécheresse a dépouillés et qui, sans la chaleur de cette soirée ardente, feraient songer à l'hiver.

Nulle part, dans l'Inde, la vie des oiseaux n'est innombrable et encombrante comme ici. Leurs cris, à cette heure, sont les seuls bruits qui montent jusqu'à moi ; mais ils emplissent le silence de ces terrasses, ils font vibrer tous ces pâles marbres sonores. Aux approches du crépuscule, un triage par espèce s'opère dans le tourbillon ailé : tel arbre, au-dessous de moi, commence à devenir noir de corbeaux ; un autre est entièrement garni de perruches, qui font comme des feuilles trop vertes sur ses branches mortes. Et des aigles au corps blanc, de grands vautours chauves, dans le carrousel abandonné, se promènent par terre, comme des bêtes de basse-cour.

Au loin dans les plaines, on voit des coupoles blanches, de cette blancheur diaphane des marbres qu'aucune peinture, aucun revêtement ne saurait imiter ; elles émergent çà et là du brouillard de poussière qui traîne sur le sol, et qui bleuit ou s'irise avec le soir. Ce sont les demeures actuelles des princesses qui jadis promenaient ici, dans ce haut palais, leurs mousselines lamées d'or, leurs pierreries, leurs belles gorges dévoilées. Et le plus grand de ces dômes est le Taje, l'incomparable Taje, où la grande sultane Montaz-i-Mahal dort depuis deux cent soixante-dix ans.

Tout le monde a vu le Taje, tout le monde a décrit le Taje, qui est l'une des merveilles classiques de la terre.

Et des miniatures, des émaux nous ont conservé les traits, sous le turban doré et l'aigrette étincelante, de cette Montaz-i-

Mahal (1) qui inspira tant d'amour, et du sultan son époux, qui voulut créer autour de la morte une splendeur tellement inouïe.

Le Taje, c'est, dans un grand parc funéraire muré comme une citadelle, le plus gigantesque et le plus impeccable amas de marbre blanc qui soit au monde. Les murailles du parc sont en grès rouge, ainsi que les hautes coupoles, incrustées d'albâtre, qui s'élèvent au-dessus des portes, aux quatre angles du vaste enclos. Les allées, — palmiers et cyprès, — les pièces d'eau, les charmilles ombreuses, tout est tracé en lignes droites et sévères. Et là-bas, au fond, trône superbement l'idéal mausolée, d'une blancheur plus neigeuse encore au-dessus de ces verdures sombres : sur un socle blanc, une coupole immense, et quatre minarets plus hauts que des tours de cathédrale ; tout cela, d'une tranquille pureté de lignes, d'une harmonie calme et supérieurement simple ; tout cela, de proportions colossales, et construit avec des blocs sans tache, à peine veinés d'un peu de gris pâle.

Si l'on s'approche ensuite, on distingue des arabesques adorablement délicates qui courent sur les murailles, soulignent les corniches, encadrent les portes, s'enroulent aux minarets, et qui sont de très minces et précises incrustations de marbre noir (2).

Sous la coupole du milieu, la coupole de soixante-quinze pieds de haut, qui abrite le sommeil de la sultane, c'est l'excès de la simplicité superbe, le summum de la splendeur blanche. Il devrait faire sombre là, et il fait clair, comme si toutes ces blancheurs rayonnaient, comme si ce grand ciel de marbre, taillé à mille facettes, avait on ne sait quelle vague transparence. Sur les hautes parois, un peu veinées de gris perle, rien que des séries de petits arceaux dentelés qui s'esquissent, s'indiquent en imperceptibles saillies ; et sur le vaste déploiement du dôme, rien que ces facettes géométriques, inspirées des lentes cristallisations souterraines. A la base seulement et tout autour des précieuses murailles, il y a comme un parterre de grands lis, dont les tiges semblent sortir du sol et dont les pétales, sculptés en haut relief et en plein marbre, ont l'air prêts à s'effeuiller... L'art moderne d'Occident a imité plus ou moins bien ce genre de décoration-là, qui fleurissait dans l'Inde au XVIIe siècle.

(1) Épouse de l'empereur Shah-Jehan, elle mourut en 1629, en donnant le jour à son huitième enfant, après quatorze ans de mariage.

(2) Le Taje avait jadis de grandes portes *en argent*, qui furent enlevées lors du pillage d'Agra par Suraj-Mall.

La merveille des merveilles est la grille blanche qui, au centre de la salle transparente, enferme la pierre du tombeau. Elle se compose de hautes plaques de marbre mises debout, si finement ajourées que l'on dirait d'immenses découpures d'ivoire, et, sur chacun des montans, toujours du même marbre sans défaut, sur chacune des traverses encadrant ces plaques presque légères, courent des guirlandes de petites fleurs éternelles, fuchsias ou tulipes, qui sont des incrustations de lapis, de turquoise, de topaze ou de porphyre.

La sonorité de ce mausolée blanc est presque épeurante, les échos n'y cessent pas. Si l'on y chante le nom d'Allah, le son exagéré de la voix s'y prolonge pendant plusieurs secondes, et traîne dans l'air à n'en plus finir, comme un souffle d'orgue.

Derrière les remparts formidables de la ville de Delhi, à soixante lieues environ plus au Nord, les Grands Mogols possédaient un autre palais enchanté, qui dépasse encore la magnificence de celui d'Agra.

Il ouvre ses grandes ogives blanches, ce palais de Delhi, sur un vieux jardin sans vue, très enclos, auquel de trop hautes murailles crénelées donnent la tristesse des prisons.

Prisons pour les Génies ou les Fées, et dont aucun autre palais humain n'égala jamais la splendeur délicate. Tout est de marbre blanc, il va sans dire; tout est découpures, retombées prodigieuses de stalactites ou de grappes de givre. Mais l'or à profusion se mêle à ces inaltérables blancheurs ; et on sait l'éclat particulier que prennent les dorures appliquées sur le poli des marbres. Les milliers d'arabesques, minutieusement ciselées aux parois et aux voûtes, sont comme serties d'or étincelant.

Toute la lumière qui pénètre là vient de ces larges baies ouvertes sur le jardin triste. Les colonnes, les arceaux dentelés, qui se succèdent en perspective, vont s'éteindre dans des fonds lointains un peu noyés de pénombre bleue; mais le palais entier a des transparences d'albâtre.

La salle où était le trône (ce légendaire *trône du paon* en or massif et émeraudes) est entièrement blanche et or. Ailleurs, les hautes parois de marbre sont semées de bouquets de roses ; des roses délicieusement nuancées de rose vif et de rose pâle, comme dans les broderies de la Chine, et dont chaque pétale est entouré d'un imperceptible liséré d'or, comme dans notre *art nouveau.*

Ailleurs encore, c'est un semis de fleurs bleues, lapis et turquoise... Et presque toujours la vue plonge d'une salle dans une autre, à travers ces plaques de marbre, ajourées en dentelle, qui remplaçaient, dans l'Inde aucienne, les stores de nos grossières demeures.

Le vent de famine qui tourmente les bosquets du jardin muré disperse les dernières feuilles comme un vent d'automne ; aujourd'hui les feuilles mortes, dans ce palais du silence, arrivent par tourbillons. Et un grand arbre, encore en fleurs, sème comme une pluie ses larges calices rouges sur le pavage blanc, le pavage précieux de la salle du trône.

IV. — DANS LES RUINES

Tout le pays qui fut habité par les empereurs mogols est aujourd'hui un immense ossuaire de villes et de palais. L'Égypte même n'a pas autant de ruines sur ses sables que cette région sur sa terre mourante. Là-bas, au bord du Nil, c'est le monde des granits monstrueux; ici, les marbres ciselés, les grès à jours, les dentelles de pierre, au milieu de la morne campagne, gisent partout comme choses perdues. Dans cette Inde, où la pensée et l'activité humaines fermentèrent magnifiquement pendant des siècles, les débris des âges antérieurs sont innombrables, et leur profusion, leur beauté, confondent nos imaginations modernes. En plus des villes qui s'anéantirent à la suite de guerres et de massacres, il en est d'autres dont la construction fastueuse fut décrétée par le caprice de tel ou tel souverain et que l'on n'eut pas le temps de finir; il est des palais destinés à telle sultane du temps passé, qui usèrent des peuplades de sculpteurs et n'eurent jamais d'habitans.

Entre Delhi et les ruines d'une capitale des vieux âges, dont la tour de granit rose (1) est peut-être la plus haute tour du monde, on rencontre tout le long du chemin des fantômes de villes ou de forteresses : murs crénelés de trente ou quarante pieds de haut, fossés et pont-levis; là dedans, personne; du silence, ou, si l'on entre, des fuites éperdues de singes parmi des pierres éboulées et des broussailles.

Il y a des nécropoles aussi, des nécropoles dont on ne voit

(1) La tour de Kutb.

plus la fin. La terre, sur des lieues de long, a été remplie de morts; les kiosques funéraires, les tombeaux de toutes les époques se succèdent, s'enchevêtrent en dédale, au milieu des écroulemens, des décombres.

Il en est, de ces tombeaux, que l'on entretient encore avec une piété prodigue, bien qu'ils soient cachés, noyés derrière les milliers d'autres, derrière les abandonnés qui s'effondrent. Les sentiers qui y mènent, parmi les pierres, les trous, les vieux caveaux béans, seraient à peine reconnaissables, s'ils n'étaient jalonnés par toute la truanderie des ruines, estropiés ou lépreux, guettant les pèlerins pour avoir des aumônes. Et c'est une surprise d'apercevoir tout à coup, après ces chemins de poussière, quelque merveilleux mausolée, aux parois de marbre ajouré, aux tentures de soie rouge brodée d'or, aux tapis somptueux où s'étalent des jonchées fraîches de gardénias et de tubéreuses. Les plus luxueuses de ces demeures sont celles d'anciens solitaires, fakirs ou derviches, qui vécurent dans la misère voulue et le renoncement suprême, mais dont quelque souverain voulut honorer follement la mémoire.

La tour en granit rose apparaît de très loin, à l'horizon de ce pays de la Mort, bien avant les remparts et les palais ciselés qui s'étendent à ses pieds, sur les ondulations d'un terrain sec et pierreux, abandonné aux bergers et aux chèvres.

Il est bientôt midi, l'heure accablante, quand je passe les doubles portes, aux ogives brisées, qui donnent accès dans cette ville fantôme : une sorte de lande funèbre, enclose de grands murs à créneaux, et si vaste que l'on voit à peine en entier le déploiement de son enceinte. Là dedans, quelques arbres qui se meurent de sécheresse, qui sèment au vent chaud leurs feuilles jaune d'or; d'informes amas de pierres; des dômes çà et là, des tours, si frustes, que l'on croirait des rochers; aux abords seulement de l'étonnante tour rose, des restes d'une lourde magnificence indiquent un quartier royal. Mais, dans ces glorieux débris, tous les styles se confondent; tant de guerres, d'invasions ont passé sur ce vieux sol, tant de destructions se sont succédé, et de réédifications presque surhumaines, que l'on ne sait plus; l'histoire de ce coin de la terre reste enveloppée de ténèbres.

Et c'est là, dans le palais d'un roi de légende, que je vais m'abriter pendant la période de la torpeur méridienne, à l'ombre

presque fraîche des granits de mille ans. Pour quelques heures de recueillement ou de sommeil, je m'installe seul, sans même un serviteur indien, à l'angle d'une galerie haute, dans une sorte de loggia dominant une salle aux innombrables colonnes carrées, couvertes de sculptures archaïques; seul, afin de mieux pénétrer dans l'intimité de ces ruines, et même des bêtes qui en sont aujourd'hui les hôtes. Au dehors, un soleil torride surchauffe la lande déserte; on n'entend pas chanter les cigales ni bourdonner les mouches; rien que, de loin en loin, le cri strident et isolé de quelque perruche, qui rentre au palais pour dormir à l'ombre, ayant son nid par là, dans les ciselures d'en haut; ou bien, le frôlement d'un petit tourbillon de feuilles sèches, qui s'engouffre entre les colonnes, chassé par une rafale du vent de famine.

Les granits qui recouvrent la salle d'un pesant plafond s'entre-croisent, se superposent en amas pyramidal; ce sont des monolithes très longs, employés un peu comme les poutres de nos vieilles charpentes : procédé enfantin d'une humanité qui ignorait le *dôme*, la *courbure* des voûtes, ou qui ne s'y fiait pas encore. Au-dessous de moi, il y a d'abord la forêt des colonnes, des piliers superbes, — monolithes, il va sans dire, — et dont le dessin carré est aussi pour rejeter l'imagination dans les plus vieux temps hindous. Et, du recoin obscur, de l'observatoire d'ombre où je suis, j'aperçois aussi, par de larges baies ouvertes, les choses du dehors; j'aperçois les granits rouges, les grès rouges, les porphyres, toutes les ruines d'alentour qui ont l'air d'être incandescentes sous le soleil de feu. Dans un recul à peine appréciable, tant l'air est transparent et tant la lumière est précise, d'admirables portiques dressent encore leurs ogives précieusement ciselées, où s'enroulent des inscriptions d'Islam, en primitifs caractères coufiques. Et un obélisque de fer, d'un âge inconnu (1), se lève tout noir et couvert de lettres sanscrites, parmi des tombes, au milieu d'une place dallée qui fut jadis la cour intérieure d'une mosquée très sainte, réputée en son temps « la plus belle du monde. »

Des trottinemens légers, en bas, sur les dalles!... Trois chèvres, suivies de leurs jeunes chevreaux, font leur entrée dans

(1) Obélisque de vingt pieds de haut, élevé, dit l'inscription, par Raja Dhava pour célébrer sa victoire sur les peuples Valhikas, probablement vers le IIIe siècle de l'ère chrétienne; l'unique monument en fer que l'antiquité nous ait légué.

le palais, et, sans hésitation, comme des habituées, montent à ma galerie haute, se couchent à l'ombre pour la sieste de midi. Je reçois aussi des visites de corbeaux, et surtout des visites de tourterelles : tout ce monde cherche la fraîcheur, se pose et s'endort. Et le silence, après cela, s'établit, incontesté, définitif, sans même ce bruit des feuilles mortes qui s'envolaient, car le vent sommeille à présent, comme toutes choses.

Au fond de ma loggia est une petite fenêtre donnant sur l'extérieur, et par où je devrais voir le ciel; mais non, ce que j'aperçois me semble une broderie blanche sur fond rose, qui se tiendrait comme suspendue dans l'air, à une distance imprécise: les flancs de la grande tour, le rose de ses granits et le blanc de ses incrustations de marbre...

C'est ici ma dernière étape avant cette Bénarès dont j'ai peur, et où je serai dans deux jours, ne pouvant reculer davantage la déception suprême qui m'y attend sans doute... J'y songe beaucoup, au milieu de cette mystérieuse paix des ruines; ma pensée est tendue vers la maison de ces Sages, dont je vais accepter la frugale et si étrange hospitalité...

Mais, dans mon imagination, que la torpeur ambiante entraîne au sommeil et au songe, persiste aussi la préoccupation de la grande tour, qui trône dans mon voisinage immédiat. Un roi, dit la légende, la fit construire pour satisfaire à un caprice de sa fille, qui voulait apercevoir à l'horizon une très lointaine rivière. En m'avançant à la fenêtre de ma loggia, je suis on ne peut mieux pour la regarder; toute rose, à côté d'un portique rose, elle s'élance dans l'implacable ciel pur. Elle déroute les yeux par sa sveltesse et sa hauteur, elle dépasse trop les proportions des tours ou des minarets déjà connus (1), et le renflement de sa base lui donne un air de pencher; et puis, c'est anormal, une chose si splendide, si intégralement conservée, qui surgit au milieu d'un désert semé de ruines. La pierre en est tellement polie et d'un grain si fin que la rouille des siècles n'a pas eu de prise, et la fraîche couleur s'y est maintenue (2). Des cannelures rondes, qui vont de la base jusqu'au sommet, simulent les plis d'une étoffe, les « godets » de soie d'une robe de femme; toute la tour est plissée, comme un parasol refermé. La forme de l'ensemble fait songer aussi à une gerbe de tuyaux d'orgue,

(1) Tour de 240 pieds de haut, l'une des merveilles classiques de l'Inde.
(2) Restaurée en 1827.

à un faisceau de gigantesques troncs de palmier, que lieraient à différentes hauteurs des coulans brodés, des coulans qui sont des galeries en granit, surchargées d'inscriptions d'Islam en mosaïques blanches...

Je dormais presque... Des pas d'homme, tout à coup, au-dessous de moi, des pas empressés ! Diversion bien imprévue, après des heures d'un tel silence. Et une dizaine de personnages apparaissent, éclatans de couleurs, — des bleus crus, des blancs, des dorures, — sur la monotonie rousse des grandes pierres. Musulmans du Nord, Afghans reconnaissables à leurs bonnets pointus ; des tarbouchs, enroulés très bas, cachent leurs oreilles et les coins de leurs yeux, laissant surtout paraître le nez en bec d'aigle, la barbe couleur de jais. Ils marchent vite, vite, l'air faux et mauvais. Invisible dans ma niche, insoupçonné là-haut, je m'amuse à les observer. Ils sont de pieux pèlerins que la foi seule amène, c'est manifeste. Dévotement, ils s'arrêtent devant les beaux portiques des mosquées défuntes, ils se prosternent pour baiser des tombes, et puis, toujours en hâte, s'en vont plus loin, je ne sais où, s'évanouissent dans les ruines.

Trois heures bientôt : le recommencement de la vie. Des perruches vertes sortent de tous les trous de la voûte, crochant leurs griffes aux sculptures pour se pencher et regarder, puis s'élancent, prennent leur vol, avec un cri de vitalité inquiète et féroce. Les trois chèvres s'éveillent à leur tour, emmènent leurs petits à la recherche de l'herbe, de l'herbe rase et desséchée. Et je descends moi-même, pour errer dans la ville fantôme.

Ruines de maisons, ruines de temples, ruines de palais et de mausolées ; çà et là, de maigres troupeaux, essayant de brouter parmi les pierres, se dispersent aux lointains de la funèbre lande murée. Les pâtres sauvages qui les mènent jouent du pipeau en sourdine ; ils ont l'air recueilli, l'air intimidé par tant de sanctuaires effondrés alentour. Et de partout on voit se lever la tour rose, qui semble faire le guet, au milieu de l'universelle désolation.

A de vagues carrefours, aux entre-croisemens de ce qui fut des avenues, il reste des balcons, sur des pans de murs ; des espèces de loggias avancées subsistent encore, d'où les belles d'autrefois regardaient passer les éléphans en robe de pourpre, les cortèges de grands parasols, les défilés des cavaliers de guerre, les foules des vieux temps magnifiques...

Oh! la tristesse de ces miradors, aux angles des rues mortes!...

V. — BUCHERS DE CADAVRES

Sur le Gange, en hiver, par un soir gris. La brume des fins de jour monte du vieux fleuve sacré et ternit avant l'heure le soleil qui va s'éteindre. Bénarès, en silhouette prodigieuse de temples penchés et de palais croulans, se dresse devant l'Ouest encore lumineux.

Les autres barques sommeillent, et la mienne seule chemine, chemine lentement, au pied de la ville sainte, dans son ombre colossale, sous l'écrasement de ses temples trop hauts et de ses palais trop farouches.

L'épuisement du fleuve, après ces trois années sans pluie qui ont amené la famine, exagère la hauteur des choses; Bénarès se découvre jusqu'en ses racines extrêmes, jusqu'en ses fondations sans âge: des fragmens d'antiques palais, descendus depuis des siècles sous les eaux, montrent çà et là leur tête parmi les barques immobiles; des ruines englouties et oubliées vont reparaître; le vieux Gange laisse entrevoir son lit plein de débris et de mystères.

A regarder le désarroi des bords, on devine les monstrueuses débauches de ce fleuve déifié, à la fois nourricier et destructeur, comparable à Çiva qui enfante et qui tue; pendant les crues de la saison des nuages, rien ne résiste à sa poussée terrible; d'orgueilleuses murailles en granit, des remparts entiers, ont glissé d'un seul bloc sur ses berges, et restent là, inclinés en tous sens comme après quelque tourmente cosmique, étonnans d'immobilité dans ces attitudes qui présagent les chutes prochaines. La sécurité ne commence qu'à trente ou quarante pieds de haut; là seulement s'ouvrent les premières fenêtres des hommes, s'avancent leurs premiers balcons, leurs premiers miradors. Plus bas, le Gange est le maître; tout est destiné à s'y plonger une fois l'an; tout reste éternellement enduit de son limon sacré; tout est bâti pour lui : kiosques massifs comme des casemates abritant des dieux lourds et trapus, soubassemens cyclopéens, blocs monstrueux, qui semblent immuables, mais qui pourtant, à certaines époques de fureur des eaux, peuvent chanceler et s'engloutir.

Plus haut que les maisons, plus haut que les palais, montent

dans le ciel du couchant les pyramides brahmaniques des innombrables temples ; comme au pays radjpoute, elles ressemblent à de grands ifs de pierre; mais ici elles sont rouges, d'un rouge sombre mêlé de dorures mourantes. Bénarès est, dans toute son étendue, plantée de pyramides rouges à pointe d'or. Et d'un bout à l'autre de cette ville, qui s'éploie sur la rive en croissant superbe, suivant la courbe de son fleuve, des escaliers en granit, vrais escaliers de géans, forment comme un piédestal, descendent de là-haut, de la région où les hommes ont leur demeure, vers la zone profonde et les eaux vénérées.

On les voit ce soir jusqu'aux dernières marches, les grands escaliers, jusqu'aux assises qui ne se découvrent que dans les années de malheur, et dont l'apparition signifie misère et famine. Ils sont vides, à cette heure du jour, ces escaliers majestueux où, jusqu'à midi, s'étageaient en foule les marchands de fruits, les marchands de gerbes pour les vaches sacrées, surtout les marchands de ces bouquets et de ces guirlandes que l'on jette en hommage au vieux fleuve adoré ; mais les innombrables parasols de sparterie qui abritaient tout ce monde restent là, plantés à demeure sur des hampes, et très penchés vers le Levant pour le soleil du matin ; des parasols sans plissure, ressemblant à des disques de métal, et tous les granits qui servent de base à la ville en sont couverts, à perte de vue ; on dirait un champ de boucliers.

Un terne crépuscule s'annonce, et il fait subitement froid. En venant à Bénarès, je n'avais pas prévu des ciels gris et des aspects d'hiver.

Ma barque, au gré du courant, chemine en silence, rasant les bords, sous l'oppression des grandes masses sombres.

En un recoin sinistre de la berge, parmi des éboulemens de palais, sur la terre noirâtre et la vase, il y a trois petits bûchers auxquels des hommes de mauvaise mine, en haillons, s'efforcent de mettre le feu ; trois petits bûchers qui fument et ne veulent pas flamber ; ils sont de forme singulière, inquiétante, longs et étroits : bûchers de cadavres. Des morts y sont couchés, chacun dans le sien, les pieds vers le fleuve ; en s'approchant, on distingue, parmi les morceaux de branches, des orteils enveloppés de linge qui débordent et qui se dressent. Comme ils sont petits, ces bûchers ; il faut donc si peu de bois pour faire brûler un corps !

— Des bûchers de pauvres, m'explique un Hindou, mon bâtelier. Ils n'ont pas eu de quoi en acheter davantage, et c'est du mauvais bois tout humide.

Cependant l'heure de Brahma est venue et, le long du fleuve, la puissante vie religieuse du soir va commencer. Par tous les escaliers descendent les brahmes, drapés dans des voiles; ils viennent jusqu'en bas chercher l'eau sainte, pour les ablutions et pour les rites auxquels leur caste oblige; les marches de granit, qui étaient si désertes, se peuplent en silence; les mille petits radeaux qui attendaient près de la rive, dans l'ombre des palais et des temples, les mille petits appontemens de bambou disposés pour cet instant d'universelle prière, se couvrent de rêveurs, qui s'immobilisent, assis en la pose hiératique. Et bientôt la pensée immense de cette multitude s'envole vers les insondables au-delà, où doivent plus tard se fondre et sombrer toutes nos individualités éphémères.

Dans le recoin des morts, près des trois bûchers fumans, il y a deux autres formes humaines empaquetées de mousselines et à demi plongées dans le fleuve, chacune reposant sur une frêle civière; ils prennent leur bain dans l'eau sacrée, ceux-là, tout comme les vivans d'à côté, leur bain suprême, avant d'être déposés sur les piles de bois que l'on commence aussi à dresser pour eux.

Sur la rive d'en face, — qui est une plaine infinie, de vases et d'herbages, tous les ans submergée par le Gange, — les brumes du soir se condensent de plus en plus; c'était d'abord une rive confusément nébuleuse; mais ces brumes maintenant prennent des formes, accusent des contours comme on en voit dans les ciels de pluie. Et la grande ville sainte a l'air de s'être dressée en amphithéâtre pour contempler à ses pieds des cimes de nuages.

Dans le recoin des morts, un jeune fakir s'est figé debout, les bras croisés, la tête penchée vers ce qui se passe de lugubre au milieu de ces tas de mauvais bois humide; sa chevelure tombe sur ses épaules; sa nudité, encore belle et musculeuse, est poudrée à blanc, et il a sur la poitrine une guirlande de soucis, comme celles que l'on jette au fleuve chaque jour.

Un peu au-dessus des bûchers, sur la frise d'un vieux palais qui a depuis longtemps roulé au fleuve, des gens, cinq ou six au plus, se tiennent accroupis, la tête enveloppée d'un voile, et semblent regarder avec attention comme le fakir : les parens de ceux que l'on brûle. Deux personnages surtout, qui ont des

attitudes prostrées de vieillard, paraissent observer anxieusement le plus humble, le moindre des trois feux. — « Ce n'est qu'un petit garçon de dix ans, explique mon batelier hindou, qui s'est informé sur la rive ; mais c'est égal, ils ont apporté trop peu de bois. » La fumée monte vers leur groupe immobile ; la fumée de leur petit, qui commence tout de même à se consumer, tant les brûleurs éventent, éventent ce feu de pauvres avec un pagne sordide que l'un d'eux vient d'enlever de ses reins. Et les temples, les palais, élancés partout dans le ciel brumeux, dominent de leur impassibilité superbe ce recoin noirâtre où toute chair finit, écrasent de leur magnificence ces trop lentes crémations d'indigens, toute cette misère jusque dans la mort.

Maintenant, au sommet des gigantesques escaliers, une recrue nouvelle pour les bûchers fait son apparition ; un cinquième cadavre débouche là-haut d'un couloir d'ombre qui est une rue, et s'achemine vers le vieux Gange, où sa cendre sera jetée. Sur des branches de bambou liées en brancard, six hommes de basse caste, dépenaillés et demi-nus, l'amènent les pieds en avant, presque debout, tant la pente est rapide ; personne ne suit, personne ne pleure, et des enfans, qui descendent aussi pour se baigner, comme s'ils ne voyaient rien, sautent gaiement alentour. A Bénarès, l'âme seule compte pour quelque chose ; quand elle est partie, on se détache de ce qui reste après. Il n'y a guère que les pauvres qui accompagnent les leurs au recoin des morts, par crainte que le bois ne soit insuffisant et que les brûleurs ne jettent au fleuve des membres non consumés.

Une mousseline rose, à grands dessins éclatans, enveloppe ce cadavre qui arrive, et des fleurs blanches de gardénias, des fleurs rouges d'hibiscus sont attachées à ses reins. C'est une forme de femme ; ces fleurs, du reste, suffisaient à le faire prévoir ; mais l'étoffe légère la révèle admirable, malgré l'affaissement glacé. — « Une fille de riches, me dit le batelier, voyez le beau bois qu'on lui apporte. »

Et, pour l'attendre, je fais arrêter ma barque, — sur cette eau du Gange, sur cette eau trouble, jaunâtre, limoneuse, qui est éternellement couverte de pétales de fleurs, de guirlandes de fleurs, parmi des algues et des immondices, et d'où s'exhale une odeur de sépulcre. Des roses, des tubéreuses, surtout des fleurs jaunes enfilées, des colliers de soucis et d'œillets d'Inde, tout ce que l'on jette chaque jour en offrande au vieux fleuve sacré,

flotte et fermente. L'écume blanche, la bave des bords, est toute semée de fleurs jaunes qui se mêlent aux détritus humains pour une communion dans la pourriture.

Elle descend, la belle morte, livrée à ses porteurs comme chose vile. Quand elle est tout au bord et tout près de moi, on la couche sur la vase, à demi plongée dans le fleuve pour son dernier bain, et l'un des hommes se penche sur elle, avec une nuance de respect pourtant, afin de découvrir son visage une suprême et dernière fois et de lui verser dans la bouche, suivant les rites, un peu de l'eau du Gange qu'il prendra au creux de sa main. Alors j'aperçois deux longs yeux fermés et cernés, que borde la frange noire des cils; un nez droit aux ailes délicates; des joues pleines et des lèvres d'un contour exquis, entr'ouvertes sur de l'émail blanc. Elle était adorablement jolie, et sans doute quelque mal accidentel sera venu la faucher en pleine force, en pleine montée de sa jeune sève, pour qu'elle soit ainsi à peine changée. D'ailleurs, l'étoffe rose qui l'enveloppe, mouillée à présent et devenue transparente, plaque sur sa gorge, sur ses reins, ne dissimule plus assez la beauté de son corps... Et on a livré tout cela à des porteurs grossiers, et dans un instant ce sera détruit... Cependant, c'est le tour de l'un des deux autres qui attendaient là, baignant dans l'eau sainte, — un homme empaqueté de mousseline blanche, — et on le pose sur son bûcher. Il n'est pas raidi; sa tête, un instant, roule de droite et de gauche, puis enfin s'immobilise sur son oreiller de bois; on le recouvre de branches, et on allume du côté des pieds. Quant au petit garçon, lui, il continue de brûler à regret, envoyant sa fumée noire sur le duo immobile des vieux parens qui le regardent.

Il est bientôt l'heure du coucher des oiseaux qui, aux Indes et surtout à Bénarès, prend toujours tant d'importance; des nuées de corbeaux, criant la mort, des nuées de pigeons vont et viennent dans le ciel pâle, et chaque pyramide de temple a son tourbillon spécial, qui évolue en cercle alentour, à la manière des pierres de fronde. La brume du fleuve, qui s'épaissit toujours, est de plus en plus froide, et l'odeur des décompositions traîne plus lourdement dans l'air du soir.

Je voulais rester encore; je voulais voir, quand on la couchera sur son bûcher, la jeune déesse; mais ce sera long, paraît-il, et cette mousseline rose la trahit tout entière d'une façon presque gênante; c'est presque une profanation de tant la regarder, puis-

qu'elle est morte. Non, plutôt je reviendrai dans un moment, quand il sera l'heure; allons-nous-en.

Quel infatigable destructeur, le Gange! Tant de palais écroulés dans ses eaux! Des façades entières ont glissé, sont descendues sans se rompre et demeurent là, à demi noyées. Et tant de temples! Ceux d'en bas, qui voisinent trop avec le fleuve, ont toutes leurs pyramides penchées comme des tours de Pise, sapées en dessous, irrémédiablement. Ceux d'en haut seuls, protégés par l'amas des granits, par l'entassement des substructions de tous les âges, ont gardé droites leurs pointes rouges ou leurs pointes d'or qui montent dans le ciel, chacune accompagnée de son tourbillon d'oiseaux noirs. — Et comme elle est d'aspect mystérieux, en ces pays, la pyramide brahmanique, lorsqu'on la détaille! « Un grand if de cimetière, » avais-je dit en cherchant à la comparer; mais, de près, elle est plus étrange que cela : elle est l'assemblage en faisceau d'une myriade de petits clochetons, d'une myriade de petites choses toutes pareilles, et dont la forme inchangeable, consacrée par les siècles, ne ressemble à rien de connu dans notre architecture occidentale.

Le peuple de Brahma est à présent réuni tout entier sur l'eau de son fleuve profond; les mille petits radeaux attachés à la rive fléchissent et s'enfoncent sous le poids des hommes en prière. Et, au-dessus de tout ce monde, qui a les mains jointes ou qui jette des fleurs, ce sont les escaliers gris, les soubassemens gris, toute la zone des constructions lourdes et couleur de vase, qui semblent les racines déchaussées de la sainte Bénarès.

Ma barque, remontant sans hâte le cours du fleuve, vient à passer ensuite devant des quais plus solitaires, un quartier de vieux palais, où il n'y a plus de radeaux le long du bord. (Tous les rajahs des pays d'alentour ont sur le Gange une résidence, un peu délaissée, où ils viennent de temps à autre faire une retraite.) Les murailles massives montent d'abord droites, sans ouvertures, et c'est seulement tout en haut que commencent les fenêtres, les balcons, la vie de ces impénétrables demeures. Des musiques se font là dedans, ce soir, des musiques étouffées, gémissantes, et comme de souffle trop court. On entend pleurer des musettes au timbre de hautbois. Parfois, ce n'est qu'une seule phrase, une lamentation, qui s'élève et qui meurt; et puis, après un court silence traversé par un croassement de corbeau, une autre phrase, comme une réponse, arrive d'un autre palais.

Et on entend aussi des tamtams au son caverneux, qui sonnent en coups espacés, avec la lenteur des cloches d'agonie... Oh! le mystère, l'indicible tristesse de tout cela, qui passe au-dessus de ma tête, très lointain et très haut, tandis que ma barque se traîne en bas sur ces eaux sentant la mort! Pour moi, c'est un peu comme le chant funèbre de la jeune fille, dont mon imagination reste hantée; — le chant funèbre aussi de tant d'autres, et de tant de choses qui ne sont plus...

De même que je n'avais pas prévu, en venant dans la ville sainte, les ciels gris et les aspects d'hiver, de même je n'avais pas pensé m'y retrouver absolument tel qu'autrefois, et toujours enclin à me laisser dangereusement troubler par le charme nouveau des êtres et des choses, par la séduction du monde extérieur. Dans cette unique Bénarès, qui est le centre religieux, le cœur d'un grand pays détaché de la terre, j'avais espéré rencontrer du détachement, moi aussi, et de la paix, auprès des Sages, grâce à un peu d'initiation que l'on m'a promise et qui commencera demain. Mais voici qu'en arrivant je me sens enchaîné, plus désespérément que jamais, à tout ce qui est beauté visible; à tout ce qui est matériel, illusoire et soumis à la mort...

Et je reviens vers les bûchers... C'est le vrai crépuscule à présent, et les oiseaux ont fini de tournoyer dans l'air; sur toutes les corniches de temples ou de palais, ils sont posés en rang pour la nuit et forment de longs cordons qui frémissent encore, agités de derniers battemens d'ailes. Les pyramides brahmaniques bientôt ne se détaillent plus, mais prennent leurs airs de grands cyprès noirs montant vers le ciel pâle. Ma barque s'en revient sur l'eau lourde, traînant à son étrave des herbes, des fleurs, de jaunes guirlandes d'œillets et de soucis. L'odeur fade augmente, l'odeur de mort, la fétidité sinistre! Pour me rapprocher de ce point là-bas où monte la fumée des cadavres, il me faut longer à nouveau la foule en prière, repasser devant les mille radeaux chargés de brahmes immobiles. Et tous ces hommes extasiés, tous ces visages barbouillés de cendre, dont les yeux ardens rencontrent les miens sans les voir, lors même que ma barque glisse à les frôler, m'apparaissent comme du fond d'un inappréciable lointain.

J'arrive trop tard au recoin des morts. Un grand bûcher flambe, un bûcher de riche, d'où s'échappent des étincelles et

des flammes en tourmente; elle est au milieu, la jeune fille, et on ne voit plus rien d'elle, rien qu'un lugubre pied, un seul, qui a les doigts écartés étrangement comme par un excès de souffrance et qui se découpe en silhouette noire devant la lueur du feu.

Sur des pans de mur qui dominent, quatre nouveaux personnages aux traits invisibles, aux voiles baissés, se tiennent accroupis et la regardent, avec des tranquillités que l'on dirait indifférentes : les parens, les êtres sans doute qui sont du même sang, et de qui sortirent les germes de sa beauté...

Combien cela change les aspects de la mort, de la séparation et du revoir, les croyances de ces gens-là, auxquelles on doit tenter de me rallier demain! Une âme est partie, qui avait à peine une individualité propre, et qui du reste ne procédait point des leurs, mais était une très vieille âme peut-être, devenue consciente depuis déjà des siècles de siècles, et passagèrement réincarnée dans cette jeune chair, fille de leur chair. Une âme est partie; la voici pour un temps délivrée, ou pour toujours, qui sait? Plus tard, à n'en pas douter, elle sera de nouveau réunie à eux, — mais plus tard, plus tard, après la consommation des âges. Et on aura tellement évolué, tellement changé, les uns et les autres, que ce lointain revoir, presque sans personnalité, n'aura plus ni tendresse ni larmes; comme se rapprocheraient des parcelles d'un même tout, qui auraient été pour un temps séparées, on se réunira dans une béatitude sans joie...

Cependant, de ces deux formes humaines prostrées sous des voiles de pauvre, qui regardaient impassiblement brûler le tout petit mort du haut d'une pierre de frise, l'une se lève, se penche au-dessus de lui, se découvre le visage, pour voir de plus près et mieux. Et la lueur du bûcher de la jeune fille éclaire en plein ses traits : une vieille femme décharnée. — « Est-il bien tout brûlé, au moins? » semble-t-elle dire. Elle est très vieille, c'est quelque grand'mère, plutôt que la mère : il y a de mystérieuses affinités et d'infinies tendresses quelquefois entre les grand'mères et les petits-fils. — « Est-il bien tout brûlé, au moins? » Ses pauvres yeux expriment l'inquiétude de n'avoir pas eu assez d'argent pour lui acheter le bois qu'il aurait fallu, la crainte que les impitoyables brûleurs n'aillent jeter à l'eau des fragmens encore reconnaissables. Elle se penche à nouveau, regarde anxieusement, à la lueur du bûcher des riches, tandis

que le brûleur, pour lui montrer qu'il n'y a plus rien, remue avec une branche les restes des tisons noirs qui sont par terre. Alors elle fait signe : « Oui, c'est bien ; allez, vous pouvez jeter au fleuve. » Mais dans son regard j'ai vu passer l'éternelle angoisse humaine, celle qui, aux Indes ou chez nous, est toujours pareille, celle qui nous guette tous, inéluctable à son heure, malgré nos courages ou nos nébuleux espoirs. Sans doute elle aimait, cette grand'mère, la petite forme transitoire qui vient d'être détruite, elle aimait le petit visage, et l'expression, et le sourire ; elle n'était pas suffisamment détachée, et son impassibilité brahmanique s'est trouvée en défaut, car elle pleure... Les yeux des petits enfans qui nous quittent, les yeux des aïeules et leurs cheveux blancs, tout cela, aucune religion, n'est-ce pas, n'a jamais osé promettre de nous le rendre, même point celle des chrétiens, qui est la plus douce...

Avec une pelle de bois on jette au fleuve les derniers tisons noircis, les restes du bûcher de misère.

Et, sur le bûcher voisin, le pied de la belle jeune fille, le pied aux doigts écartés tombe enfin dans les cendres.

VI. — LA MAISON DES SAGES

Au fond d'un vieux jardin, une humble maison indienne, très basse, et que le temps a un peu marquée. Elle est toute blanche de chaux, avec des contrevens verts, comme les maisons d'autrefois dans mon pays natal. Mais le toit, qui s'avance beaucoup pour former alentour une véranda sur des piliers blancs, témoigne où l'on est, indique une région de soleil éternel. Le jardin, cependant, assez à l'abandon, n'est point exotique ni étrange : des ombrages qui ressemblent aux nôtres, et beaucoup de rosiers du Bengale en fleurs, débordant sur des petites allées à la mode ancienne.

Les hôtes, qui ont de graves et beaux visages, comme des Christs de bronze à chevelure noire, vous accueillent avec de bienveillans sourires, en parlant bas ; toutefois, leurs regards très doux semblent promptement désintéressés, repartis ailleurs et plus haut, — dans le monde astral sans doute, où leur âme, par anticipation, s'est déjà presque envolée...

Rien que de très paisible et de très hospitalier, dans cette maison des Sages, toujours ouverte à qui veut y venir.

Et pourtant, avec quelle crainte profonde et indicible je suis venu frapper à cette porte, sentant que pour moi la tentative était suprême et que, si je ne trouvais rien *là*, c'est qu'il n'y aurait rien nulle part!

Ils méditent et ils travaillent, les Sages. Et, comme tous les Hindous, ils subissent avec une gentille patience l'importunité des bêtes de la terre et du ciel : les petits écureuils des arbres entrent chez eux par les fenêtres; les moineaux, en confiance, nichent à leur plafond; leur maison est pleine d'oiseaux.

Dans la salle du milieu, une estrade recouverte d'une toile blanche sert de sièges aux visiteurs, qui arrivent souvent très nombreux, et s'accroupissent à l'indienne, en cercle pour deviser des choses cachées : brahmanes marqués au front du sceau de Vichnou ou de Çiva, penseurs qui vont pieds nus et poitrine nue, un pagne de toile grossière autour des reins, mais qui ont scruté toutes choses et ne se laissent plus prendre à l'illusion de l'univers; érudits qui, dans leur insouciance terrestre, ressemblent aux laboureurs des champs ou même aux mendians des chemins, mais qui ont jugé l'œuvre des philosophes d'Europe les plus transcendans ou les plus modernes, et qui vous disent avec une tranquille certitude : « Notre philosophie commence où la vôtre finit. »

Tout le jour, les Sages travaillent et méditent, solitairement ou ensemble. Sur leurs modestes tables, sont ouverts des livres sanscrits renfermant les arcanes de ce brahmanisme, qui a devancé de plusieurs millénaires nos philosophies et nos religions. Dans ces livres insondables, les penseurs des vieux âges, qui voyaient infiniment plus loin que les hommes de nos races et de nos temps, ont déposé comme le summum de la Connaissance; ils avaient presque conçu l'inconcevable, et leur œuvre, qui a dormi oubliée pendant des siècles, dépasse aujourd'hui nos compréhensions dégénérées. Aussi faut-il des années d'initiation à présent, pour voir peu à peu, derrière l'obscurité des mots, s'élargir et s'éclairer les ineffables abîmes.

Ils sembleraient, plus que personne, capables de comprendre encore, ces Sages de Bénarès, puisqu'ils sont les descendans des philosophes merveilleux par qui ces livres furent écrits; puisqu'ils sont de la même race, héréditairement épurée, de la même race qui ne tue pas et dont la chair n'a jamais été nourrie d'aucune autre chair. En eux, la matière du corps terrestre doit

être moins lourde que chez nous et moins opaque; par un long atavisme de méditation et de prière, ils doivent avoir acquis des délicatesses et aussi des subtilités de perception à nous inconnues. Et cependant ils disent avec modestie : « Nous ne savons rien, nous comprenons à peine, nous cherchons seulement à nous instruire. »

Une femme, une Européenne échappée au tourbillon occidental (1), a pris place et s'est hautement imposée parmi eux. Charmante encore de visage, sous sa chevelure blanche, elle vit là détachée du monde, pieds nus, frugale comme une épouse de brahme et austère comme une ascète. C'est sur son bon vouloir que j'ai compté surtout pour entr'ouvrir un peu à mon ignorance les portes redoutables du Savoir, car il y a moins de barrières entre elle et moi; jadis elle a été quelqu'un de mon espèce, et ma langue natale lui est familière.

Avec quel doute cependant, avec quelle méfiance je viens à elle! Et tout d'abord, pour lui tendre un piège, je lui parle d'une autre femme (2) qui l'a précédée ici même, qui a vécu de longues années parmi ces Sages et dont le souvenir tristement célèbre suffirait à me rendre sceptique, puisqu'on prétend qu'elle fut convaincue d'imposture et de jonglerie.

— Ne pensez-vous point, lui dis-je, qu'elle est excusable d'avoir joué du miracle, pour essayer de convaincre?... L'intention était si excellente!...

— On n'est jamais excusable de tromper; rien de bon ne peut advenir par le mensonge, me répond-elle, en me regardant d'un franc regard.

Alors je prends soudainement confiance en la sincérité de mon initiatrice.

— Nos dogmes, me disait-elle un moment plus tard, nos dogmes?... Mais nous n'en avons point. Parmi les « théosophes »

(1) Madame Annie Besant.

(2) Madame Blavatzky, à laquelle il serait injuste, malgré tout, de ne pas rendre hommage, car elle a été à peu près la première à nous révéler l'existence de doctrines admirables, qui avaient dormi pendant des siècles dans certains livres sacrés de l'Inde. S'il est vrai, comme on l'affirme, et comme ses disciples mêmes ne redoutent pas de l'avouer, que, sur la fin de sa vie, grisée par son initiation, elle ait voulu jouer du miracle pour frapper certains esprits, cette faiblesse humaine n'infirme point ses mérites de révélatrice, et surtout n'entache en rien une théosophie vieille comme le monde, qui est tout à fait au-dessus de sa personnalité et à laquelle on a le tort, en général, d'associer trop étroitement son nom.

(puisque tel est le nom qu'on nous donne), vous trouverez des bouddhistes, des brahmanistes, des musulmans, des protestans, des catholiques, des orthodoxes, ou même des gens comme vous, s'il vous plaît de vous faire recevoir des nôtres...

— Alors, pour être des vôtres, que faut-il?

— Prêter serment de considérer tous les hommes comme vos frères, sans distinction de caste ni de couleur; de traiter avec les mêmes égards les plus humbles ouvriers ou les princes. Prêter serment *de chercher par tous les moyens possibles la vérité, dans le sens antimatérialiste.* Il ne faut rien de plus. Chez nos amis de Madras, que vous avez visités en passant, on incline au bouddhisme, dont la froideur, je le sais, a rebuté votre âme mystique. Nous, c'est dans le brahmanisme ésotérique, sous sa forme la plus ancienne, que nous trouvons l'apaisement et la lumière. Il nous paraît contenir la plus haute expression de vérité qu'il soit donné aux hommes de connaître.

Nous voulons bien vous guider dans la voie que nous essayons de suivre. Mais vous connaissez la vieille allégorie des « gardiens du seuil, » qui, à l'entrée des sanctuaires, ou au commencement des initiations, rôdent pour effrayer les néophytes; le sens véritable en est celui-ci : les débuts de la Connaissance ne vont pas sans épouvante. Nous professons, vous le savez, que toute individualité humaine est éphémère et presque illusoire, et, pour quelqu'un d'aussi intensément individuel que vous l'êtes, c'est là un point bien difficile. Nous professons quantité de choses qui seront le renversement de toutes vos idées héréditaires. Ne nous maudirez-vous pas, si nous achevons de vous enlever d'inconsciens espoirs qui, peut-être, à votre insu, vous soutiennent encore?

— Non. En fait d'espoirs, je n'ai plus rien à perdre.

— Alors, c'est bien; venez auprès de nous.

PIERRE LOTI.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

L'INUTILE EFFORT

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV

Raymond Perreuse vint de bonne heure sonner chez son frère. La tempête de ses émotions était tombée pendant sa nuit d'insomnie. Une seule idée subsistait dans son cerveau harassé par la chasse aux souvenirs et la fièvre des projets, mais nette, impérieuse, excluant toute hésitation : Françoise ne peut être coupable, donc il faut la sauver! Son imagination courut sur cette piste, enflamma dans son pauvre corps débile l'esprit d'aventure, la romanesque volonté d'agir. Et il ne doutait pas que son frère ne traversât la même crise : « Mais lui, songeait-il, connaît le maniement des lois et celui des hommes; il domine les circonstances; nulle difficulté ne l'effraye; sans doute, il a déjà trouvé quelque moyen de salut. » Le tragique retour du passé n'ébranlait pas sa confiance : elle fléchit brusquement à la réponse de Frédéric, qui vint lui ouvrir en tablier, le plumeau sous le bras :

— Monsieur est sorti.

Il demeura bouleversé devant le valet dont la figure épaisse, aux tons de cire, au menton bleu, prit une expression de curiosité narquoise. Il répéta :

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

— Sorti?... Sorti?... Où peut-il être?

A coup sûr, cette question ne s'adressait pas à Frédéric, qui s'empressa pourtant d'y répondre, avec cette nuance d'impertinence qu'à l'exemple de « Madame, » il prenait volontiers pour parler à Raymond :

— Ah! ça, je n'en sais rien. Monsieur n'a pas l'habitude de dire où il va. Il est parti de si bonne heure qu'il n'a pas même attendu son chocolat.

Comme Raymond restait immobile, à réfléchir, Frédéric suggéra malicieusement :

— Monsieur désire-t-il parler à Madame? Elle n'est pas encore prête, mais...

— Non, merci, c'est mon frère que je tiens à voir.

Le valet de chambre élargit les bras et avança la tête en plissant le front, dans ce geste expressif qui signifie : « Vous m'en demandez trop! »

— Si par hasard Monsieur rentrait? fit-il encore avec condescendance.

— Venez me chercher, je vous en prie. Je ne bougerai pas de chez moi de la journée. Et, en tout cas, je dîne ici ce soir : rappelez à Madame que j'amène une amie anglaise.

... Où pouvait être Léonard? aurait-il un autre souci, d'autres pensées? ou tentait-il déjà quelque chose, en homme d'action qui connaît le prix du temps et sait prendre un parti? A l'impossibilité de répondre à ces questions, Raymond s'aperçut tout à coup qu'il ne connaissait pas son frère : depuis l'enfance, il le voyait vivre, au jour le jour, presque heure par heure, — et ne devinait pas ce qui se passait en lui, dans un moment suprême! L'âme assaillie de mauvais soupçons, il se retrouva dans sa bibliothèque, où son domestique, Edmond, l'attendait : un vieux brave homme, ancien maître d'hôtel dans une grande maison, très vénérable avec son chef branlant et la solennité respectueuse de ses manières. De sa voix fluette, il osa reprocher doucement à son maître d'être sorti si tôt, sans précautions spéciales :

— Monsieur sait qu'il s'enrhume si facilement! Pourquoi Monsieur n'est-il pas plus prudent?...

En réalité, Me Perreuse s'en allait simplement à ses affaires, comme un ouvrier marche au travail avec ses soucis et ses peines. Il ne désirait pas voir son frère : parmi les sentimens encore ob-

seurs qui montaient dans son cœur, il y avait la honte de rougir devant cet être un peu négligé dont il craignait soudain de ternir l'adoration; et la volonté de ne s'expliquer avec lui qu'une fois son esprit fixé et sa décision prise. Or, pour la prendre, cette décision, il s'agissait de retrouver le sang-froid, la clairvoyance, le courage. Sans doute, ces vertus, effacées par la première surprise comme la flamme dans la fumée d'une explosion, reviendraient bientôt, dans l'effort de l'action : excitées dans les luttes quotidiennes, nos énergies en travail se bandent avec plus de vigueur contre les défaillances qui nous guettent, et les soucis de la journée chassent les fantômes de la nuit. Mais, à l'heure matinale où Léonard se trouva dehors, un avocat n'a d'occupations que dans son cabinet : un rendez-vous l'appelait rue de Bassano chez Me Lenielle, l'ancien bâtonnier; avec quatre de ses confrères et leurs cliens, ex-administrateurs d'une banque en déconfiture, on arrêterait les lignes d'une défense commune; mais ce rendez-vous n'était que pour neuf heures et demie. D'autre part, Me Billon, son secrétaire, devait passer à huit heures. Léonard, qui l'avait oublié, revint sur ses pas pour dire au concierge :

— Quand Me Billon viendra, ne le laissez pas monter : dites-lui que j'ai dû sortir, et qu'il peut me rejoindre au Palais.

Et il s'enfonça dans la brume froide de cette matinée de février.

L'une après l'autre, les boutiques du boulevard ouvraient leurs devantures. Des commis, des ouvriers, des trottins, des employés glissaient à travers le brouillard, en soufflant dans leurs doigts. En les croisant, en suivant des yeux leurs silhouettes vite effacées, Léonard songeait : « Voilà un garçon qui n'a pas de soucis;... une petite femme en retard;... un monsieur qui a bien dormi... » Quelques-uns couraient, en gens pressés, qui n'ont d'autre pensée que d'arriver à leurs affaires : « Sait-on jamais ce que cache le masque d'un visage tranquille? Dans le nombre, il en est peut-être que tourmente une affreuse angoisse, et qui me trouvent l'air heureux ou le regard reposé... » Sans choisir son chemin, il avait remonté jusqu'à Saint-Germain-des-Prés; il descendit la rue Bonaparte, traversa le pont des Saints-Pères, puis la cour du Louvre, acheta les journaux du matin qu'une marchande pliait dans son kiosque, entra dans un café pour les ouvrir dans l'angoisse et la peur. Plusieurs parlaient de Françoise, sans un détail de plus que la veille, mais parfois avec quelques

commentaires : tandis que ses yeux couraient le long des colonnes, Perreuse crut entendre ces confus bourdonnemens de presse qui préludent au tapage d'une affaire retentissante. Il nota surtout un « billet du matin, » qui relevait l'indifférente brièveté des renseignemens fournis par la presse anglaise :

« Les Anglais, disait l'auteur anonyme de ce petit morceau, ne prennent que peu d'intérêt aux affaires de cette sorte, qui chez nous excitent l'opinion dès qu'elles ont un caractère passionnel ou mystérieux; et peut-être bien que le procès de la petite modiste française fera plus de bruit de ce côté-ci du détroit que de l'autre, où on ne lui accordera qu'une attention distraite. N'est-ce pas nous qui avons inventé les romans-feuilletons? Nous avons un faible pour ceux de la réalité, nous excellons à en compliquer les péripéties, à en ménager les effets : celui de Françoise Dessommes paraît, à première vue, très suggestif; malgré la distance, il n'est donc pas impossible qu'il nous passionne. »

... Ainsi, Paris discuterait le cas de Françoise avec l'ardeur qu'il apporte à ses propres crimes : les journaux en rempliraient leurs colonnes; quelques-uns publieraient son portrait en première page; dans le monde, au Palais, l'affaire défrayerait les conversations; des indifférens en parleraient en sa présence, il en devrait parler lui-même, comme des mille autres sujets qu'on effleure en marchant, en dînant, en fumant, — à moins toutefois que son nom, au cours des débats... Il avala d'un trait sa tasse de café noir, qui s'était refroidi pendant sa lecture, et conclut :

« Pas de temps à perdre. Il faut agir. Je me donne jusqu'à ce soir pour décider quelque chose. »

Une horloge marquait huit heures et demie. Perreuse gagna l'avenue des Champs-Élysées, presque déserte, où de rares voitures glissaient entre les rangées des arbres dépouillés. Il la remonta en marchant vite, à cause du froid. Une lâcheté l'envahissait : pourquoi vouloir, comme il venait de s'y résoudre, « décider quelque chose? » La sagesse ne conseillait-elle pas plutôt de laisser les événemens suivre leur cours, sans risquer d'en aggraver la menace par une intervention maladroite? D'ailleurs, que pourrait-il, ne sachant rien du crime? Son ignorance même lui dictait sa conduite : attendre, — rester spectateur passif du drame qu'il ne pouvait conduire. Une voix lui cria : Mais *après?* » Il l'étouffa : ignorant des faits, sans action possible sur leurs conséquences, pourquoi donc s'obstinerait-il à

chercher dans l'engrenage une place où mettre son doigt?...

Comme ces réflexions ne ralentissaient point sa marche, il arriva trop tôt dans le quartier de son illustre confrère, et se mit à flâner autour de l'Arc de Triomphe, pour attendre l'heure. Déjà son esprit se croyait plus libre. Il put le fixer sur Me Lenielle, dont il admira la carrière : pas assez d'éclat, peut-être, au gré d'une ambition moderne, aux gros appétits, — mais, au terme d'un long travail, une telle sécurité d'aisance, d'estime d'honneur! « Avant tout, conclut-il en se mesurant à ce modèle. je ne ferai rien qui puisse compromettre mon avenir : je n'en ai pas le droit; mon avenir est aussi celui de mes enfans! » Et, plus rassuré, il revint à son but, d'un pas plus ferme.

Les autres arrivaient. Me Lenielle les accueillit avec cette urbanité des anciens temps dont il gardait le privilège. Sa personne, du reste, éveillait l'idée d'une époque dont nous avons perdu les gracieux artifices et la coquetterie discrète. La taille droite, les mouvemens alertes, il soutenait sans fléchir le poids de ses années de labeur, des secrets puissans qu'il avait connus seul, de tout le bien et de tout le mal que peut accomplir un homme dont la parole est une force active, que la vie a mêlé aux grandes affaires d'un demi-siècle d'histoire, dont l'influence a rayonné sur le commerce et sur la politique, sur la législation, sur les traités internationaux, sur les mœurs. Son fin visage aux tons d'ivoire conservait une expression reposée qu'accentuait le regard tranquille de ses yeux clairs. Il portait, à l'ancienne mode, de grands favoris en éventail qui s'argentaient et donnaient à sa physionomie ce trait professionnel que les avocats de la nouvelle école s'appliquent à éviter. Malgré l'art qu'il mit à présider la séance, elle faillit plusieurs fois devenir houleuse. Les cinq financiers, tombés de leurs rêves de millions à la crainte de la correctionnelle, se rejetaient l'un à l'autre la responsabilité de l'effondrement commun, et Me Lenielle, de sa voix claire comme son regard, d'un ton conciliant qui marquait son indifférence aux personnes, répétait de temps en temps :

— Voyons, messieurs, puisque la Loi vous fait solidaires!...

Les avocats, corrects, contenaient leurs cliens. Pourtant l'un d'entre eux, Me Jallade, — un des plus jeunes, avec un teint foncé d'Arabe, des yeux luisans, une moustache de lynx, — releva vivement une assertion de Léonard, qui se laissa entraîner à la riposte. Il y eut comme un assaut de quatre ou cinq mi-

nutes, pendant lequel Perreuse fut aussi attentif que si cette discussion d'intérêts étrangers eût été la chose la plus importante à laquelle il pût songer en ce moment-là. Il y apporta toute sa vigueur d'esprit, entièrement maître de soi, imposant son opinion par l'autorité d'un savoir précis, d'une logique décisive, et son effort le soulagea; quand il eut réduit au silence son contradicteur, il se crut mieux assuré contre lui-même, comme certain que sur le terrain où il titubait depuis la veille, sa dialectique aurait encore le dernier mot.

En reconduisant ses confrères, Me Lenielle retint un instant Léonard pour le féliciter d'un plaidoyer récent. Le jeune maître répondit avec autant de plaisir apparent qu'il en aurait eu la veille à la même heure, — comme s'il n'y avait pas maintenant une sorte de cloison qui l'isolait des impressions agréables ou sereines. Les flatteuses paroles de son aîné, et son impuissance d'en jouir franchement, augmentèrent son désir de repousser le mauvais souci, sa volonté de s'étourdir dans le travail. Il devait plaider dans la journée. C'était une aubaine : il tira sa montre, et s'aperçut qu'il lui restait juste le temps de courir au Palais.

Au moment où il hélait un cocher, une main se posa sur son bras. C'était Me Jallade, la bouche sucrée de complimens. Pour éviter de rester seul, Léonard lui offrit de l'emmener. Mais, en ouvrant la portière, il aperçut dans la poche du paletot de son jeune confrère un paquet de journaux : si Jallade lui parlait du terrible fait divers? Aussitôt, pour prévenir ce danger, il se mit à discuter avec volubilité la politique ministérielle. Comme il l'attaquait, Jallade la défendit, surtout à cause de l'intimité croissante avec la Russie, qui caressait sa haine des Anglais :

— Ceux-ci sont nos vrais ennemis, s'écriait-il. Nous sommes leurs rivaux sur tous les points du monde. Ils nous exècrent depuis des siècles. Jamais ils n'ont manqué une occasion de nous nuire. Toute leur politique tend à nous humilier.

— C'est l'idée courante, repartit Perreuse; je la crois fausse.

Il se lança dans une dissertation historique pour montrer qu'il n'y a pas entre les deux pays une irréductible opposition d'intérêts. L'autre riposta :

— Il y a du moins une absolue incompatibilité d'humeur! La contesterez-vous? elle se manifeste dans les domaines les plus divers. Ainsi, tenez, il se prépare en ce moment à Londres un drame judiciaire...

Léonard frissonna jusqu'à la racine des cheveux : comment son compagnon ne lirait-il pas dans ses yeux le secret de son rôle dans le drame? Il voulut interrompre; sa voix s'arrêta dans sa gorge.

— ... Que nos journaux signalent à peine. Il vous a échappé, sans doute? En deux mots, il s'agit d'une femme accusée d'avoir assassiné son enfant, dans des circonstances qui n'ont rien de commun avec l'habituel infanticide. Comme elle est Française, nous serons renseignés. Eh bien! vous verrez que cette affaire sera instruite et jugée tout autrement qu'elle ne le serait ici : personne ne s'inquiétera du côté passionnel.

Perreuse eut la force de balbutier :

— Ici, on s'en inquiéterait trop.

— Si le fait est établi, continua le petit avocat, on appliquera la loi, simplement. Vous verrez cela!

Et il revint à ses considérations générales, qu'appuyait l'exemple invoqué, sans rien apercevoir du frisson qui courait dans les membres de Léonard. Celui-ci, cependant, étonné de n'être pas en un instant déchiffré, comme une lettre brutalement décachetée, recouvrait peu à peu son sang-froid, pendant que l'autre parlait toujours. Bientôt même il put répondre, d'une voix calme, avec aisance. Il se sentit alors réconforté, comme aguerri par la bonne issue de l'expérience : peut-être qu'elle serait décisive; peut-être que toute l'affaire l'effleurerait à peine ainsi, en se déroulant là-bas, sans qu'un regard étranger pénétrât jusqu'aux ténèbres de son âme; peut-être qu'il resterait seul à connaître l'image aperçue un instant dans le « miroir de la vérité; » peut-être que cette image, à la longue, s'effacerait de sa propre mémoire, et qu'il pourrait reprendre sa vie au point même où l'apparition venait de l'interrompre...

Me Billon attendait son patron dans la salle des Pas-Perdus : le rabat accentuait la gravité rigide de sa figure aux traits durs, qui n'avait pas d'âge, que la toque assombrissait. Correct, glacial et renfermé selon son habitude, il aborda Léonard en lui annonçant que « l'affaire Martin ne viendrait sûrement pas avant deux heures. »

— Eh bien! allons déjeuner, répondit Me Perreuse en lui prenant le bras avec une familiarité inaccoutumée, qu'il réprima bien vite.

Il l'emmena au buffet où, tout en mangeant, — et non sans

quelque appétit, — il lui donna ses instructions pour le reste de la journée. Ils ne parlèrent que de leurs affaires en cours. Me Billon, qui ne prononçait jamais un mot inutile, répondait en termes précis, puis se taisait. Son ton discret, sa déférence un peu hautaine indiquaient clairement qu'aucun autre lien que celui de son état ne l'attachait à Léonard. Aux vibrations d'impatience à peine perceptibles que sa voix prenait quelquefois, un observateur eût peut-être même soupçonné qu'il ne le tenait point en très haute estime et le jugeait avec cette sévérité que ceux auxquels la vie est trop difficile ont volontiers pour ceux qu'elle a trop favorisés. Perreuse, dont la sensibilité s'aiguisait, eut pour la première fois le pressentiment de ces dispositions : il essaya de marquer à son secrétaire plus d'égards ou de sympathie ; mais les avances qu'il risqua furent poliment repoussées. Au café, leur cigare à la bouche, chacun regardait monter au plafond les volutes de sa fumée, et, des deux côtés de leur table étroite, ces deux hommes étaient plus séparés que par un océan.

Quand l'heure approcha, Me Perreuse monta à son vestiaire, prit sa robe dans son armoire, sa toque dans son carton, assujettit son rabat devant la glace, accomplissant ces menus actes réguliers avec autant de soin qu'à l'ordinaire. Son client le guettait au passage : c'était un petit rentier méticuleux, chétif et roux, aux membres fragiles, au teint brouillé, qui réclamait des dommages à cause de l'enlèvement prématuré d'un tapis d'escalier : exaspéré d'impatience haineuse, il s'agitait dans la revendication de ses droits, comme si la Justice éternelle eût dépendu de l'arrêt qui frapperait son propriétaire. La passion que cet avorton apportait à cette bagatelle gagna l'avocat, qui arriva tout enflammé à la sixième Chambre, où la lumière des lampes électriques luttait faiblement contre le faux jour de la sombre après-midi, sous la blancheur atténuée et les dorures éteintes du plafond. Il plaida très bien, emporté par cette ardeur professionnelle qui modifie les proportions des objets sur lesquels notre activité s'exerce, et nous trompe sur leur importance. Comme tout à l'heure chez Me Lenielle, il appartint au moment présent : le tapis, le bail, l'outrecuidance du propriétaire, la complicité perfide de la concierge, fixèrent toute sa pensée : tant que dura son discours, il n'y eut pour lui, dans le vaste monde où sévissent la douleur et la mort, d'autres réalités que cette salle obscure, ces magistrats noirs, son adver-

saire inquiet, les rares auditeurs dispersés derrière lui. Si bien qu'au sortir de l'audience, après la molle réponse des défendeurs, M. Martin, épanoui dans un triomphe anticipé, lui serrait les mains et voulait à toute force lui répéter d'un bout à l'autre son plaidoyer :

— Ah! mon cher maître, comme vous avez bien montré que... que... que... Quelle chaleur! quelle conviction! quel entrain!

Léonard songeait en l'écoutant :

« Oui, dans l'action, j'oublie : là sera le salut! »

Autour d'eux, dans la salle des Pas-Perdus, bourdonnaient sourdement des conversations à voix basse; et qui aurait pu nombrer et définir les douleurs confondues dans ce murmure que grossissait l'écho des voûtes?

— Si nous ne gagnons pas, conclut le petit homme en frappant du pied sur les dalles, c'est qu'il n'y a rien à attendre de la Justice!... Mais nous irions en appel, mon cher maître, si c'était nécessaire... Oui, oui, nous épuiserions toutes les instances!

Un avoué, long et maigre, fit un signe à Léonard, qui interrompit son client :

— Excusez-moi, monsieur, je vois Me Dupin qui désire me parler...

Cette fois, il s'agissait d'un divorce. Les parties étant d'accord sur le fond, il n'y avait qu'à régler la petite comédie exigée par la loi. Les deux hommes se promenèrent un moment, en combinant leurs démarches, dans le vaste hall sonore. Comme ils discutaient un point de détail un peu délicat, un grand cri de femme en détresse traversa le bourdonnement qui montait de la foule. Ils s'interrompirent, cherchèrent des yeux l'incongrue qui s'oubliait ainsi, et distinguèrent une forme noire qu'emportaient des agens. Le bourdonnement interrompu recommença, Me Dupin reprit la conversation. Mais Léonard ne le suivait plus qu'avec peine : ce cri qui peut-être avait percé la voûte et se dissipait à travers l'espace en quête d'une Justice sans attributs ni palais, ce cri perdu dont aucune pitié n'adoucissait le désespoir, ce cri unique où venait de vibrer un infini de souffrances inconnues, ce cri anonyme, étranger, réveillait les voix secrètes qu'il avait crues étouffées...

Il les écouta un instant, réprima son effroi de les entendre, se jura de leur imposer silence. Agir, agir, voilà le remède!

L'heure de sa consultation approchait. Pour l'attendre sans avoir à braver la solitude de son cabinet, ou peut-être les propos prévus de Raymond, il entra à la Cour d'assises.

On y jugeait un de ces meurtres conjugaux dont les mobiles sont difficiles à démêler : basse rancune longtemps préparée ou brusque colère d'aveugle? passion jalouse? hypocrite cupidité? Des témoins défilaient, apportant à la barre le détritus des ragots imbéciles qu'un quartier amasse autour de ces affaires; le public savourait à pleines narines une odeur mêlée de boudoir et de sang. La cause était banale, l'acquittement probable. Pendant que les commères déversaient le flot boueux de leurs bavardages, Léonard, en les écoutant à demi, revint sans s'en apercevoir à son propre cas; bientôt, influencé par le lieu ou poussé par l'instinct professionnel, il se mit à plaider pour lui-même, dans son esprit, comme si, dans cette salle, il eût présenté sa propre défense devant ces juges, — et avec un tel effort de concentration que par momens ses lèvres remuaient, que ses mains posées sur ses genoux se soulevaient comme pour s'élancer dans le geste oratoire. D'abord sa cause lui sembla douteuse. Puis, peu à peu, comme il arrive quand on a besoin de croire à ce qu'on dit, sa conviction s'affermit, des argumens spécieux se présentèrent toujours plus nombreux et finirent par lui paraître vrais, dans l'enveloppe des amplifications et des métaphores. Combien de fois n'avait-il pas ainsi blanchi quelque accusé d'innocence incertaine, rien qu'en maniant avec adresse les vieux outils de la dialectique, rien qu'en entassant sur la simplicité des faits les guenilles de la rhétorique! Mais on ne réussit pas toujours à se tromper soi-même, comme les autres, aux sons de ses propres paroles, et, tout en poursuivant ses sophismes, on les redresse malgré soi : c'est ainsi que la voix intérieure que Léonard entendait depuis la veille répliquait à toutes ses injustices : « Il ne fallait pas abandonner Françoise! » C'était l'unique argument de l'accusation. Un argument? Pas même : un fait; — mais clair et solide comme la vérité. Impossible de la tourner sans le retrouver aussitôt, — fil déposé par une main mystérieuse dans le labyrinthe dont il marquait tous les chemins. Ne pouvant le nier ni le détruire, Perreuse finit par l'accepter, en brave jouteur, comme dans l'élan d'une péroraison où l'on cède sur un point important pour en gagner un plus important encore :

« Hé! sans doute, j'ai eu tort, je le sens, je le reconnais. Mais en quoi ma faiblesse excuserait-elle le crime de Françoise? Elle ne se trouvait point dans la misère; si elle y est tombée plus tard, je n'en ai rien su, je l'ignore encore à cette heure. Quand je l'ai quittée, elle a refusé mon appui. Pourquoi tant d'orgueil? Qui sait si ce geste fier n'avait pas une autre origine? S'il ne cachait pas, par exemple, un scrupule qu'elle ne m'a point avoué? Suis-je donc si sûr d'être le père de cet enfant? Et c'est là toute la question : si je ne le suis pas, je reste en dehors du drame; si je le suis, je ne me reprocherai jamais assez de m'être soustrait à mes devoirs, — mais quelle horreur d'elle, après un tel meurtre! »

Léonard trouva d'inspiration ce dilemme, et le jugea si concluant qu'il s'acquitta. Autour de lui, on riait d'une histoire de linge sale qu'une blanchisseuse détaillait avec un effarement saugrenu : décidément, l'affaire tournait au vaudeville, et se terminerait comme tant d'autres pareilles, où quelques détails grivois ou comiques font oublier le sang versé. Il écouta un moment encore, tira sa montre, pensa aux cliens qui devaient l'attendre, et reprit le chemin de sa demeure. Il se sentait réconforté, prêt à tenir tête à son frère. Raymond ne manquerait pas de parler comme cette voix intérieure qu'un petit effort de logique et le sentiment de la réalité venaient de réduire : l'écarter comme elle, ne serait-ce pas repousser définitivement dans son puits l'importune visiteuse, dont il voulait brandir le miroir? Mais, revenu dans l'après-midi, Raymond était reparti. Il n'y avait que des cliens au salon et Me Billon dans le cabinet. Mécontent de certaines explications que rapportait son secrétaire, Perreuse lui parla durement, — pour regretter aussitôt sa brusquerie : car, en rencontrant le regard glacé qui soutenait le sien, il retrouva plus forte l'impression de crainte sourde et de méfiance qu'il avait éprouvée dans l'après-midi devant son subordonné, — ce témoin qui depuis quatre années l'observait à loisir, le suivait dans son intimité comme dans ses affaires, pouvait prendre la mesure exacte de sa loyauté et celle de son ambition, connaissait ses points faibles, ses calculs habituels, les limites de son savoir juridique, la qualité de ses raisonnemens, le vrai titre de son éloquence. Devant lui, la figure de Me Billon restait muette, comme un scellé apposé sur son âme. Seul, un frémissement presque imperceptible des lèvres montra que les

reproches du maître faisaient mal. Léonard essaya d'en atténuer l'effet :

— Ce sont d'ailleurs des bagatelles, dit-il d'un ton conciliant. Si vous ne m'avez pas bien compris, c'est que je m'étais probablement mal expliqué. Nous arrangerons cela. Maintenant, voyons ce qu'on nous apporte.

Le secrétaire resta impassible : Léonard ne sut pas s'il agréait ses excuses.

Il reçut quatre personnes, dont il écouta les récits prolixes plusieurs fois recommencés. La dernière le retint jusqu'après sept heures. Il s'habilla à la hâte et courut au salon, où ses invités du jeudi l'attendaient. Les grands yeux noirs de Raymond, debout contre la cheminée, à côté de l'étrangère qu'il avait introduite, guettaient la porte : leur regard rouvrit la plaie d'un coup rude. Perreuse tâcha de sourire pour le braver, en serrant les mains qu'on lui tendait, en s'excusant de son retard. D'ailleurs, Lucienne l'appelait d'un signe, pour le présenter à lady Leavermore, dont la toilette de gala et les bijoux somptueux détonnaient dans ce milieu bourgeois. Tout en causant avec Raymond, elle observait du coin de l'œil les autres invités : Gastellier qui pérorait déjà, la poitrine bombée, en rebroussant sa crinière noire d'un geste de ténor, tandis que sa femme s'effaçait dans un coin, menue, fluette, effarée du tapage qu'il faisait; les Du Rosoy, des gens du monde qui tenaient salon et venaient pour la première fois chez les Perreuse : le mari, important malgré sa petite taille, dressé sur les hauts talons de ses bottines laquées; la femme, dont la poitrine énorme débordait d'un corsage rose, parlant d'une voix d'homme, en agitant un face-à-main avec des gestes vulgaires; M. Arondel, conseiller à la Conr de cassation : fin visage allongé, favoris taillés court, regard intelligent derrière les lunettes à branches d'or, et Mme Arondel, poudrée à frimas, d'une élégance d'ancien régime, dans une toilette sobre, de tons mauves, que relevait une broche Louis XV, hyacinthe et roses, d'un travail rare; enfin, le chroniqueur judiciaire d'un des grands journaux du matin, Louis Nagel, qui cachait sous une gaucherie presque paysanne un esprit avisé, personnel, éclairé sur presque tous les grands problèmes contemporains.

Veuve d'un fonctionnaire de l'administration supérieure des Indes, habituée à la société aristocratique du West-End et au

monde cosmopolite de Rome, lady Leavermore se trouvait pour la première fois peut-être dans une compagnie de gens laborieux, peu fortunés, de modestes origines, qui sont cependant des ressorts actifs dans le mouvement de la vie actuelle. Aussi elle regardait et écoutait avec une curiosité que trahissait son effort même pour en réprimer l'expression. La différence des positions, des fortunes et de la caste soulignait avec force la différence de la race. Quand elle passa dans la salle à manger, au bras de Léonard, Mme Du Rosoy exprima l'impression générale en disant bas à Raymond :

— Comme ces Anglais nous ressemblent peu!

Autour de la table, les conversations s'engagèrent lentement. Les convives observaient l'étrangère; ils se turent tous pour l'écouter raconter les mésaventures d'une pièce de Gabriel d'Annunzio, qu'elle avait entendu acclamer à Rome et siffler à Naples, à peu de jours d'intervalle : Nagel lui répondit par quelques remarques sur les effets de la décentralisation littéraire. Tout à coup, Gastellier demanda :

— Qui est-ce qui a lu *Résurrection?*

Sans attendre la réponse, il se lança dans une de ces dissertations esthético-sociales qu'il affectionnait. Partisan de toutes les nouveautés, de toutes les hardiesses, de tous les exotismes, toujours aux aguets des modes naissantes pour les adopter et des gloires contestées pour les prôner, l'architecte était un des facteurs anonymes des engouemens parisiens : il soutenait avec une éloquence de brasserie des opinions d'avant-garde qu'il ne comprenait pas toujours, et qui se trouvaient justes ou fausses selon que le hasard poussait son admiration sur des hommes de génie ou sur des charlatans, entre lesquels il ne distinguait point. Il parla haut, pendant deux ou trois minutes : un flot d'exclamations où roulaient les mots « énorme, — sublime, — vérité. » Comme il ne s'arrêtait pas, la voix virile de Mme Du Rosoy lança un « Permettez! » si autoritaire qu'il s'interrompit net, les yeux en boule. Alors la grosse dame, en détachant chaque syllabe pour marquer l'importance de son jugement, déclara, avec une énergie dont tremblèrent ses épaules :

— Tolstoï a beaucoup de talent, c'est incontestable. Un talent immense! Mais son livre est un mauvais livre. Voilà mon avis!

M. Du Rosoy ajouta aussitôt :

— Le sujet en est déplaisant. Et il n'a pas même l'excuse de la nouveauté.

— C'est vrai, dit M. Arondel, il y a *Un Coupable*.

— *La Lettre rouge*, dit Louis Nagel.

Et Raymond :

— Même *Adam Bede*, si l'on veut.

— Des radotages, ces livres-là, s'écria Gastellier, dédaigneux par principe de tout ce qui ne tombait pas sous l'angle immédiat de son enthousiasme. Le sujet n'est pas nouveau, parce qu'il n'y a pas de sujets nouveaux. Mais il est éternel, il est admirable! Et quelle puissance il prend, entre les mains de ce vieux moujik! Il devient un réquisitoire formidable contre les pourritures de notre société, un plaidoyer...

Mme Du Rosoy lui coupa la parole :

— Pour les filles-mères, monsieur, pour les filles-mères!... Elles valent, ma foi! la peine qu'on les défende! L'idée de Nekhludov d'épouser cette Maslowa, non, mais, voyons, y pensez-vous? Lui, un prince, un vrai prince!... C'est du délire, parole d'honneur!

Elle éclata de rire, son mari renchérit :

— Une idée de détraqué, de neurasthénique!

La voix claire, un peu cinglante, du conseiller Arondel corrigea :

— Dites plutôt : l'inspiration maladive d'une conscience bouleversée, et, à ce point de vue, je crois que le livre est d'une haute vérité. Ces idées extravagantes éclosent parfois sous l'action de la crainte ou du remords, dans les âmes déréglées. Mais Tolstoï se figure peut-être qu'il a démontré je ne sais quelle vérité générale et utile, et là commence son erreur. Son roman n'est ni un plaidoyer, ni un réquisitoire; il n'est qu'une historiette... un peu longue, et qui serait d'un mauvais exemple, si on la prenait trop au sérieux. Supposez en effet que Nekhludov ait été marié, père de famille : qu'aurait-il fait?... Devait-il donc divorcer pour épouser cette...

Il acheva par une grimace de dégoût. Léonard, très pâle, vida d'un trait son verre, en balbutiant :

— Oh! ces Russes!...

— Oui, dit Lucienne, ils sont nos alliés, mais ils ont quelquefois des idées bien singulières!

Raymond, qui regardait son frère et croyait lire en lui, essaya d'intervenir.

— Il faut distinguer entre le relatif et l'absolu. Tolstoï se trompe peut-être dans le relatif, mais...

Il avait la voix faible; on ne l'écouta pas. D'un ton catégorique qui soulignait la netteté de ses paroles, M. Arondel reprit :

— Quand on veut réformer le monde, on devrait commencer par mettre un peu de bon sens dans ses doctrines. La vie sociale a ses exigences, ses cruautés, ses injustices, ses prescriptions : on n'en peut pas impunément gêner le jeu normal, que règlent des lois impérieuses. Nekhludov a eu le plus grand tort de séduire la Maslowa, c'est certain, bien qu'elle ait mis elle-même beaucoup de bonne volonté à se laisser faire...

— Oh! elle ne demandait pas mieux, gloussa Mme Du Rosoy. La nuit de Noël!... Rappelez-vous la nuit de Noël!...

—... Mais ce tort, n'ayant pas été réparé à son heure, est devenu irréparable; en sorte que les efforts de Nekhludov ne feront qu'aggraver les dégâts. Il y a tant de cas où nos efforts tardifs sont inutiles! Le temps cristallise nos actes, si l'on peut dire, et si durement qu'aucune force ne saurait les changer. Quand Nekhludov retrouve la Maslowa, elle est perdue à jamais : « La mer y passerait sans laver la souillure, » comme dit Musset. Son idée de la relever est une idée de collégien. Et, comme il ne peut plus la ramener à son niveau, il serait absurde et coupable de l'épouser, c'est-à-dire de l'introduire dans la société régulière, où son entrée serait un scandale...

— Surtout dans une élite qui doit à ses traditions de la repousser impitoyablement, appuya M. Du Rosoy.

Le conseiller continua :

— Le vrai devoir de ce garçon, c'est d'agir désormais en parfait honnête homme, éclairé sur l'importance de ses moindres actions. Le mal qu'il a fait subsistera, c'est son châtiment. Mais qu'il renonce aux dissipations de son existence facile, qu'il fonde une famille, qu'il l'élève, qu'il enseigne à ses enfans le respect de bonnes mœurs, qu'il les mette en garde contre le danger des entraînemens de la jeunesse : voilà comment il peut *ressusciter* dans le vrai sens du mot, et devenir un membre utile de la famille commune!

— Je crains qu'il ne le puisse plus, dit Louis Nagel : il y

a des mauvaises actions dont on ne guérit jamais. Non qu'elles soient pires que beaucoup d'autres dont la trace disparaît, mais pour la gravité des ravages qu'elles ont préparés. Nekhludov a touché du doigt les conséquences de son caprice : il n'a plus la possibilité de les oublier. Il appartient à sa victime : que retirerait-elle, la malheureuse, des bons conseils qu'il pourra donner à ses enfans?

— Elle, rien, répondit froidement M. Arondel. Mais l'ensemble en profitera davantage que si elle devenait princesse, et peut-être mère. D'ailleurs, une personne de sa catégorie ne saurait être intéressante...

— Pouvez-vous dire! s'écria Gastellier.

Et il se mit à étonner la table en faisant l'éloge de la Maslowa, dont il admirait jusqu'aux yeux un peu louches.

Le regard fuyant, Léonard jouait avec son couteau, comme si la conversation l'intéressait peu. Pourtant les idées que ses convives agitaient légèrement, avec la liberté d'esprit qu'on garde en parlant de choses bien étrangères, prenaient pour lui seul une réalité menaçante. Du Rosoy, Nagel, Gastellier restaient très loin du héros de Tolstoï : ce n'est qu'à grand effort d'imagination ou de solidarité qu'ils pouvaient « se mettre à sa place; » lui, au contraire, en était tout près, et leurs paroles éveillaient au fond de son être intime des résonances qu'aucun d'eux ne pouvait connaître, mais dont il voyait par momens passer le reflet dans les grands yeux noirs de Raymond qui le cherchaient sans cesse.

L'architecte s'arrêta, jugeant son effet produit. Il y eut un silence. Mme Du Rosoy interpella lady Leavermore.

— Voilà quinze jours qu'on n'entend parler que de ce roman. En est-il de même chez vous, madame, et qu'en dit-on?

— Oh! je ne sais pas, puisque je reviens d'Italie, répondit lady Leavermore avec son léger accent et sa voix de cristal, — une de ces voix étudiées que de savans exercices timbrent dès l'enfance; — mais je crois que nous ne pouvons pas très bien le comprendre; nous ne concevons pas qu'un homme soit capable d'abandonner une femme qu'il a rendue mère.

La candeur de cette déclaration provoqua des demi-sourires. Gastellier demanda lourdement :

— Cela n'arrive donc jamais, ces choses-là, de l'autre côté du détroit?

Poussée par son sens national à défendre la vertu de sa race, comme elle venait d'être poussée à l'affirmer, lady Leavermore répondit avec une sereine assurance :

— Cela ne *doit* jamais arriver.

Son accent souligna le verbe qui prit un sens catégorique, presque solennel. Les convives se regardèrent avec une pointe d'ironie au fond des yeux, sans savoir si la pureté d'une âme un peu puérile dictait ces confiantes réponses, ou si elles procédaient du parti pris britannique de ne jamais reconnaître le mal que chez les autres.

— Pourtant, dit Louis Nagel, sous toutes les latitudes, dans tous les climats, les hommes ont les mêmes passions, par conséquent les mêmes faiblesses. La balance du bien et du mal est partout à peu près la même. L'admirable roman de Tolstoï, — pour ma part, je n'en connais aucun qui l'égale ! — pourrait se passer n'importe où : car, partout, les conditions de la vie sociale livrent les jeunes filles sans appui aux convoitises naïves ou perverses des hommes. Je sais qu'en Angleterre les lois et les mœurs les protègent mieux qu'ailleurs, et c'est un honneur pour votre pays, madame ! J'ai toutefois peine à croire qu'un acte de lâcheté, qui n'est malheureusement très rare nulle part, soit chez vous tout à fait impossible ; et, après tout, le beau livre de George Eliot qu'on rappelait tout à l'heure, *Adam Bede*, semble bien me donner raison.

Lady Leavermore sentit le poids du raisonnement et de l'exemple ; aussi chercha-t-elle un instant les paroles qui, sans choquer la vraisemblance, attesteraient le plus fortement la supériorité morale de sa race. Tous les regards se fixaient sur elle, dans l'attente d'une réponse qu'on espérait embarrassée ou, peut-être, un peu ridicule.

— Sans doute, dit-elle enfin lentement, je suppose qu'il se produit aussi chez nous des choses semblables. Oui, cela peut arriver aussi, je pense. Mais les hommes qui commettent ces infamies, oh ! nous les méprisons de toutes nos forces ! Dans la réalité, aucun véritable Anglais ne voudrait les connaître. Personne ne pourrait estimer ce Nekhludov, s'il vivait : alors, pourquoi nous intéresserions-nous à son histoire, quand elle n'est qu'un roman ?

Léonard pâlit encore, ferma les yeux, fit un mouvement comme pour parler, mais ne dit rien. Les autres se regardèrent

tous, étonnés par la fermeté de cette réponse, qui déconcertait leur malice. Ce fut le conseiller Arondel qui répliqua :

— Nous autres Français, madame, nous avons plutôt la vantardise que l'hypocrisie de nos vices. Vous le savez. Cependant, nos sentimens sur un abandon pareil à celui de Nekhludov sont assez semblables aux vôtres : si un homme a dans son passé quelque action de ce genre, il la cache avec soin. Il sait que l'opinion le condamnerait d'autant plus sévèrement, qu'elle est d'autre part plus indulgente.

— C'est vrai s'il y a du bruit, compléta Louis Nagel. Autrement, l'opinion regarde et se tait. Dans ces choses-là comme dans bien d'autres, le mépris ne va point à l'acte, mais au scandale. Voyez plutôt...

Il cita des exemples fameux, empruntés à des domaines différens, et la conversation dévia sur la politique.

Au cours de la soirée, Raymond put isoler son frère un moment; et, dans un angle de ce salon neuf dont l'installation venait de changer le décor accoutumé de leur vie, il lui demanda, les yeux dans les yeux :

— N'as-tu rien à me dire?

Léonard lui posa la main sur le bras, avec un geste de prudence inquiète, en répondant tout bas, comme si des oreilles étrangères guettaient ses moindres paroles pour en deviner le sens :

— Prends garde !

Ce geste et ce cri trahissaient la terreur d'être pénétré, plutôt que la douleur de se juger soi-même. Mais Raymond ne pouvait comprendre une émotion si égoïste encore; il s'y trompa, et murmura, de toute sa pitié :

— Mon pauvre frère !

Et, d'un ton d'affectueux reproche :

— Je t'ai cherché tout le jour. Tu es sorti si tôt ce matin ! Pourquoi n'es-tu pas passé chez moi ?

— Rien ici, je t'en prie... Viens demain, vers neuf heures. Nous serons seuls.

— Oui, je viendrai... compte sur moi !...

Il voulut presser une main qui se déroba, et, malgré l'ordre de se taire qu'il lisait dans des yeux effrayés, il dit encore :

— Je te plains tant !

Mais Léonard le quitta pour Mme Du Rosoy, qui l'appelait d'un signe de son éventail.

V

Fatigué de sa longue journée, Perreuse dormit presque comme un homme qui n'a pas de soucis. Mais, aux approches du matin, quand il sortit de son pesant sommeil, les images chassées avec tant d'effort assiégeaient son chevet. Il songea que désormais il les retrouverait ainsi, veilleuses impitoyables, à chaque aurore; et il raidit sa volonté pour les écarter. Peine perdue ! elles résistèrent : elles restaient là, toutes claires dans la lucidité du réveil, aussi tranquillement installées, aussi réelles que les gardiens d'un condamné.

« Non, non, se dit-il, je ne remettrai pas en question ce que j'ai résolu hier ! »

Il sauta hors du lit, prit son bain, s'habilla, gagna son cabinet où Frédéric venait à peine d'allumer le feu; et il se mit à feuilleter des dossiers. Bien que son attention perdît souvent le fil des écritures, il atteignit ainsi l'heure du petit déjeuner. La théière étincelait sur la table, les bols de lait fumaient devant les enfans, qui gazouillaient comme des pinsons au lever du soleil; Lucienne en peignoir bleu, beurrait les rôties. C'était l'aimable tableautin de la vie familiale, à l'heure charmante où l'intimité reprend, après l'interruption de la nuit, avant que le labeur ou la peine revendiquent leurs droits. Les phrases habituelles s'échangèrent :

— Bien dormi ?

— Oui, très bien.

— ... Beaucoup à faire, aujourd'hui ?

— Comme d'habitude. Rien de particulier.

En répondant, Léonard suivait d'un regard qui s'attendrissait les jeux des enfans. Marc, dont les doigts actifs tripotaient toujours quelque chose, fabriquait des boulettes avec son pain; Raymonde, ayant répandu un peu de lait sur la table, en profita aussitôt pour dessiner des lacs et des rivières. Leur mère les gronda :

— Voyons, qu'est-ce que vous faites ? Marc, quand on a du pain, c'est pour le manger ! Raymonde, polissonne, pourquoi salis-tu la nappe ?

« Ceux-ci sont bien à moi, songeait Perreuse en les regardant. Je les aime, ils sont ma raison d'exister, c'est à eux que je me dois, à eux seuls ! Rien ne peut me frapper qui ne les atteigne.

Mon avenir leur appartient : je ne les sacrifierai pas aux fantômes du passé qui les menacent plus que moi. Je me défendrai pour les défendre !... »

Raymonde, qui s'intéressait passionnément à sa géographie, n'obéit pas tout de suite; sa mère lui tapa sur les doigts, qu'elle retira aussitôt, puis, le cœur gros, elle fixa un instant les yeux sur son ouvrage inachevé, comme si son imagination s'obstinait à poursuivre son rêve de canaux, d'étangs et de fleuves, et les leva, pleins de larmes, sur son père, qui prenait souvent son parti. Mais Léonard ne rencontra pas ce regard chargé de supplications, et la bonne vint effacer, d'un coup d'éponge, le petit dessin liquide, dont il ne resta rien.

L'ordre rétabli, Lucienne demanda :

— Qui donc est cette Anglaise que ton frère nous a fait inviter ?

— Je n'en sais rien, répondit Léonard. Une de ces cosmopolites, je pense, qui vivent un peu partout. Tu sais qu'il aime assez ce monde-là.

— Elle a pourtant l'air d'une très grande dame ?

— Elle peut l'être.

— Quels bijoux ! Les as-tu remarqués ? Je suppose qu'elle est très riche ?

— Probablement.

— Raymond la connaît depuis longtemps ?

— Il est reçu chez elle quand il va à Londres.

— A propos, qu'a-t-il donc, ton frère ? Il est venu deux fois hier te chercher ?

Léonard pensa tout à coup que cette insistance de Raymond pouvait paraître étrange à Lucienne; il eut hâte de l'expliquer; et il mentit :

— Peut-être voulait-il me parler de cette dame.

Il se rappela que Raymond allait revenir, et ajouta :

— En tout cas, je vais savoir ce qu'il me veut, il m'a demandé un rendez-vous; je l'attends.

Il ne réussit qu'à exciter la curiosité de sa femme.

— Oh ! les mystères de Raymond ! s'écria-t-elle avec une moue de dédain. Tu me conteras cela, j'espère.

— Raymond peut avoir ses secrets aussi bien qu'un autre, répliqua Léonard.

Pour couper court à l'interrogatoire, il décacheta ses lettres

et ouvrit ses journaux. Les lettres étaient des lettres d'affaires; les journaux ne parlaient plus de Françoise. Il les parcourait encore, avec un air de grande attention, quand Frédéric vint l'avertir que Me Billon l'attendait. Il posa ses lèvres sur le front de Raymonde, passa la main dans les cheveux de Marc, dit au revoir à Lucienne, et gagna son cabinet.

Avec son savoir, sa mémoire, sa netteté d'esprit, Me Billon aurait pu réussir par lui-même, si le besoin ne l'eût placé dans la dépendance d'un confrère. Sa servitude était lourde. Perreuse appartenait à cette classe d'hommes qui, par le simple jeu de leurs organes, absorbent tout ce qui se trouve autour d'eux : son secrétaire ne comptait à ses yeux que comme un outil qu'il maniait à son seul profit, sans lui laisser aucune occasion de manifester une existence, une intelligence, un talent personnels. Me Billon se prêtait à cette exploitation, mais en jugeant l'égoïsme qui l'opprimait, en amassant contre un maître si dur une haine sourde et rancunière. Il fut surpris, ce jour-là, de se trouver investi de pleins pouvoirs, pour régler des affaires importantes. D'emblée, il pressentit « quelque chose, » le « quelque chose » peut-être qu'il attendait pour aiguiller ses vengeances : son œil méfiant et sournois épia donc les allures de Léonard, sans que sa figure impénétrable trahît par un mouvement l'éveil de sa curiosité.

Leur conférence durait encore quand arriva Raymond, dans un état d'excitation fiévreuse qu'il n'essayait pas même de cacher. Dès le seuil, ses regards impatiens suppliaient le secrétaire de lui céder la place. Me Billon se garda bien de le comprendre, et ne broncha pas, jusqu'à ce que Léonard le priât de les laisser seuls :

— Vous êtes libre aujourd'hui.

Me Billon sorti, Perreuse s'assit dans son fauteuil habituel, montra à son frère la chaise réservée aux cliens, et demanda, comme s'il se préparait à donner une consultation :

— Eh bien?...

Cette aisance déconcerta Raymond. Troublé comme tant d'autres qui s'asseyaient sur cette même chaise sans savoir par où commencer l'explication d'une mauvaise affaire, il balbutia :

— Mais toi?... toi?...

Léonard jouait avec un grand couteau à papier d'ivoire, ses yeux pâles fixés au loin, comme si sa pensée errait à l'aventure.

Ce fut avec une sorte de rudesse calculée qu'il répondit :

— Tu veux parler de cette malheureuse affaire de Londres, n'est-ce pas? Qu'y puis-je?

La figure mobile de Raymond, à laquelle ses grands yeux de velours donnaient un caractère si romanesque et passionné, exprima la plus profonde stupéfaction. Il regarda son frère, leva la main droite comme s'il allait parler, et la laissa retomber sur ses genoux, sans trouver un mot à dire. Aussitôt Léonard, comme pour profiter de ce désarroi, se mit à parler abondamment, en avocat qui compte sur sa faconde pour mener à bien une démonstration délicate, tantôt comme s'il plaidait, tantôt de ce ton mi-compatissant, mi-protecteur qu'il prenait à l'occasion pour morigéner le « petit frère. »

— Je comprends que tu perdes ton sang-froid devant un pareil événement, toi qui es un être imaginatif, une sensitive, un poète! Je le comprends d'autant mieux que j'en ai été moi-même bouleversé. Ah! ces tragédies, on croit qu'elles n'éclatent que dans les romans, quand des auteurs les inventent. Eh bien! non, elles se produisent aussi dans la réalité. Et alors, on n'a pas trop de toute son énergie pour en braver le choc. On chancelle d'abord, comme si l'on recevait un coup sur la tête. J'ai chancelé, moi, mais je suis resté debout. Assez solide, même, comme tu peux voir!... Tu ne t'en douterais pas? Il m'a fallu une pleine journée pour me reprendre. Hier, tout tournait autour de moi, comme dans un vertige. Aujourd'hui, j'ai retrouvé mon équilibre, j'y vois clair, je ne crains plus rien!...

Il redressa sa taille vaillante, dégageant aux yeux de son frère une puissante impression de force, beau de cette beauté des hommes, quels qu'ils soient, qui défient la tempête ou bravent le destin. Raymond n'avait point prévu une telle résistance, si contraire à sa propre faiblesse; il trouva pourtant, sans les chercher, des paroles qui devaient arrêter net cette vigueur dans son premier élan; et il les prononça craintivement, avec une hésitation dans la voix, sans mesurer leur effet :

— Tu ne crains plus rien? Ah! je ne puis te croire : songe donc, si elle est condamnée!

A ces mots, une image si tragique surgit, qu'un frisson courut dans les os de Perreuse. Ses paupières se baissèrent dans une crispation de douleur, il passa la main sur son front comme pour en écarter ce vertige dont il venait de se proclamer guéri.

Puis, dans un violent effort pour dominer cette défaillance, il répondit durement :

— Son crime est sien!

Pensait-il terrasser Raymond par cette affirmation brutale? Ce calcul fut trompé: elle froissa violemment une conviction trop solide pour céder sans preuves, elle fit bondir de révolte l'être patient et doux.

— Son crime!... Mais, malheureux, elle n'est pas coupable!

Sans laisser au doute le temps de l'entamer, Léonard riposta :

— Qu'en sais-tu?

Debout, maintenant, en face de son frère, si petit, si chétif, avec sa figure bouleversée et ses grands yeux éperdus, sans plan concerté, sans autre guide que sa pitié, et ballotté au flux changeant de ses émotions, Raymond semblait un suppliant repoussé, prêt à joindre de faibles larmes à de vaines prières.

— C'est toi qui me le demandes? dit-il. Toi!... Raisonne, je t'en prie!... Tu l'as aimée, tu sais combien elle était douce, digne, courageuse. Interroge tes souvenirs, te rappellent-ils un trait qui soit, qui puisse être d'une criminelle?

De nouveau, Léonard se croyait sûr de son avantage; il balaya d'un geste ces pauvres argumens de rêveur, en reprenant son ton de certitude autoritaire.

— Oui, oui, je me rappelle une petite créature gentille. Mais qu'est-ce que des souvenirs si lointains, et tout ce qu'on en peut déduire, quand il s'agit d'un fait?... Raisonnons, si tu veux, mais raisonnons en hommes qui ne laissent pas déformer les choses par leur imagination ou par leur sensibilité... Voilà huit ans que je ne sais rien de cette malheureuse. Huit ans! comment a-t-elle vécu, pendant ce temps-là? C'est la question... Je sais ce qu'elle était quand je l'ai connue. Encore, suis-je bien sûr de l'avoir jamais su? Nous ignorons toujours, vois-tu, ce qu'il y a au fond du cœur des femmes, de celles mêmes que nous possédons, de celles dont nous nous croyons aimés. Nous ne lisons rien de certain derrière leurs fronts; elles sont aujourd'hui le contraire de ce qu'elles nous semblaient hier, et changent encore avant demain. Leurs métamorphoses nous déconcertent comme celles des nuages, comprends-tu cela? Oh! sans doute, au temps où je la voyais chaque jour, si l'on m'eût dit : « Cette jolie petite Françoise que vous promenez dans le bois de Meudon vient

d'assassiner quelqu'un, » je ne l'aurais pas cru, je me serais révolté comme toi : Impossible! impossible!... Mais huit ans ont passé, mon bon ami! C'est dix fois plus de temps qu'il n'en faut au crime pour mûrir dans un cœur honnête... Huit ans!...

Ses deux bras s'élargirent, comme pour ouvrir l'espace aux ténèbres que ce long délai peut amasser autour d'une destinée inconnue. Au lieu de le suivre vers ces infinis obscurs, Raymond affirma :

— Je suis aujourd'hui aussi sûr de cette impossibilité que tu l'étais hier, que nous le serons demain!

— Sur quoi repose ta certitude? Sur des impressions à demi effacées, sur des souvenirs confus, plus encore peut-être sur ta candeur, qui t'empêche de croire au mal. Ne pouvant examiner les faits, puisque tu les ignores, tu interroges ton cœur, ton imagination, et tu les écoutes... N'est-ce pas vrai?

Au lieu de répondre, Raymond se mit à marcher avec agitation dans la chambre. Léonard prit ce silence pour un acquiescement, et, tout en suivant des yeux la petite silhouette falote qui s'agitait entre les meubles, il lança, d'une voix assurée, les argumens dont il s'était servi pour s'absoudre :

— Tu sens toi-même combien est fragile la base de ta conviction.. Mes souvenirs! Je les ai interrogés, moi aussi, depuis trente-six heures! Ils flottent, ils hésitent, ils m'échappent, ils sont trop lointains... Oui, c'est vrai, cette pauvre fille a été très digne, très courageuse; et je n'ai pas fait pour elle ce que j'aurais dû. Suis-je bien sûr d'en être si coupable? Rappelle-toi comme elle s'est effacée, comme elle a disparu! Fierté, délicatesse? qui sait?... T'es-tu jamais demandé pourquoi Françoise me rendait si facilement ma liberté? pourquoi elle n'essayait pas même de faire valoir les droits que toutes les femmes s'attribuent dans ce cas-là? Étrange conduite, quand on l'analyse : ce désintéressement sacrifiait l'avenir de son enfant, cet orgueil le condamnait à la plus triste condition!... Tout cela, vu de sang-froid, ne te semble pas singulier?... ne t'inspire aucun doute?... Pour moi, quand j'y réfléchis, j'entrevois une possibilité très plausible : étais-je le seul amant de Françoise? suis-je le vrai père de cet enfant?

Raymond s'était arrêté vis-à-vis de son frère, de l'autre côté de la table, sur le bord de laquelle il crispa ses deux mains, la tête tendue dans l'attente de cette conclusion que chaque phrase préparait. Quand elle tomba, quand il eut perdu l'espoir de la

voir s'arrêter dans la gorge et dans l'âme de Léonard, une tristesse si déçue l'envahit, que des larmes mouillèrent ses beaux yeux :

— Est-ce bien toi qui viens de parler? demanda-t-il avec une douceur douloureuse. Est-ce toi, mon frère, qui descends si bas dans le mensonge? Est-ce toi qui, pour les besoins de ta mauvaise cause, te forges après coup des soupçons que tu n'as jamais eus?

Cette douceur et cette tristesse exprimaient une conviction si profonde, qu'elles ébranlèrent à l'instant la factice certitude de Léonard. Mais cette certitude était son arme et son salut; il essaya de la défendre.

— Oh! jamais!... Françoise était une maîtresse d'occasion : je ne me serais pas donné le ridicule d'être jaloux. Mais plus d'une fois il m'a semblé...

Raymond l'arrêta :

— Tais-toi! Ne t'avance pas plus loin dans cette voie! N'ajoute pas une parole à ce que tu viens de dire : tu aurais trop de regrets... Lis et juge!...

Il tira de sa poche la liasse des lettres de Françoise, et la déposa devant son frère.

— Qu'est-ce que cela? demanda Perreuse.

Sa main pesait le paquet des feuilles légères, dans l'angoisse soudaine d'une révélation nouvelle.

— Ce sont des lettres d'elle, expliqua Raymond. Quand tu l'as quittée, j'ai voulu la suivre, à distance. Tu manquais à un grand devoir, Léonard; j'ai fait le plus que j'ai pu pour le remplir à ta place... Elle a été malade, et n'a pas voulu t'avertir; c'est moi qui l'ai soutenue, sans que tu le saches... Oh! cela ne me coûtait guère, va!... J'avais pitié d'elle... Et puis, je l'aimais beaucoup... Plus tard, je l'ai revue à Londres, avec son enfant... Ah! si tu les avais vues ensemble, toi!... Notre correspondance a duré longtemps... Lis ses lettres! La plus récente a deux ans de date; après, elle a cessé de m'écrire... Lis, et tu ne la soupçonneras plus!...

Une de ces craintes que son frère ignorait traversa l'esprit de Perreuse :

— Mais tes lettres à toi? s'écria-t-il. Tes réponses, malheureux? Elle les a conservées, elles seront saisies!

Raymond ne comprit même pas l'égoïste souci que trahissait la question

— Qu'importe! dit-il... Lis celles-ci, d'abord... Je t'en prie, lis-les, et ne dis plus rien avant de les avoir lues!...

Les doigts énervés de Léonard dénouèrent le ruban de la liasse, et il commença sa lecture. Debout, à côté de lui, à peine un peu plus haut que son frère assis, Raymond suivait des yeux ces lignes qu'il avait relues toute la nuit, et parfois soulignait de l'ongle quelque passage, en répétant :

— Lis cela!... Lis!... Comprends-tu?...

L'existence laborieuse et maternelle de Françoise Dessommes se développait devant celui dont le caprice l'avait arrachée à son sol et jetée aux vents du hasard, comme une herbe qu'un promeneur abandonne après l'avoir tordue entre ses doigts, par passe-temps; elle luttait vaillamment, souffrait quelquefois, souriait toujours, avec sa grâce fine de petite artiste adroite, la tendresse perdue de son cœur aimant, les mélancolies de sa solitude, les joies de son dévouement de mère. Chaque lettre envoyait un mot délicat de reconnaissance au confident dont elle appréciait l'amitié sans deviner la passion secrète.

Comme elle sortait, cette passion si longtemps contenue, puis endormie dans l'absence et que la détresse réveillait, comme elle jaillissait maintenant des grands yeux noirs de Raymond, de ses gestes fiévreux, de son âme enflammée! Comme elle s'avouait avec un mélange de douceur triste, prête à tous les sacrifices, et d'ardeur sombre, capable de toutes les énergies! En repliant la dernière feuille, Léonard regarda son frère, comprit le secret de cette âme où jusqu'alors il avait négligé de pénétrer, et se tut longuement. Il ne raisonnait plus. Il ne cherchait plus d'hypocrites excuses. Pour la seconde fois, le Miroir de la Vérité passait devant ses yeux, et lui livrait, des êtres, des choses et de lui-même, une vision nouvelle, dont il tremblait.

— Tu dis que sa dernière lettre a deux ans de date? demanda-t-il en cachant son regard.

Une suprême impulsion mauvaise le poussait à résister encore, le ramenait à ses hypocrites défaites. Son frère lui mit la main sur la bouche, en répétant :

— Tais-toi!... Tais-toi!...

Puis, lisant à livre ouvert dans le cœur fermé de Léonard, il parla, comme s'il tenait dans sa main le miroir redoutable.

— Ce que tu allais dire, mon frère, ne le dis pas! Tu l'as pensé, c'est déjà trop. Refoule ces suggestions mauvaises, in-

dignes de toi. Vois-tu, il y a toujours eu comme des ombres sur ta vraie nature. Oui, il y a en toi je ne sais quelle force tyrannique qui t'empêche d'être tout à fait toi-même, c'est-à-dire l'homme de cœur que tu as toujours été pour ton petit frère, et que tu es dans le fond. Ah! je te connais bien, va, moi qui t'aime de toute mon âme! La vie t'a fait du mal; tu as trop cédé à ses exigences, tu as trop cru à ses mirages, tu as trop tenu à ses promesses. On n'est pas ambitieux impunément : à chaque conquête, on perd un peu de son meilleur soi-même, on se tache à chaque victoire. Mais ces scories s'effacent quand le malheur est là!... Que l'homme de proie recule : je parle à l'autre, je veux réveiller ton âme!... Tu traverses une de ces crises qui sont épargnées à beaucoup, une de ces heures décisives où il faut rompre nos attaches avec la terre, monter au-dessus des bas intérêts et des calculs. Le moment est suprême : il s'agit d'accomplir une tâche terriblement difficile, la tâche héroïque qui remplace le petit devoir simple auquel tu t'es dérobé autrefois. Elle a grossi de tout ce que les années ont amassé entre le passé et le présent, elle est ardue et cruelle, elle effrayerait un être lâche ou vil; toi, tu ne reculeras pas devant elle!

Il grandissait, sa voix vibrait avec une noble assurance, la vigueur de sa conviction donnait à sa chétive personne une autorité presque souveraine, le vent irrésistible de la vérité soufflait avec ses paroles et balayait le tas des pauvres excuses hypocrites. Entraîné, Léonard s'écria, dans un élan de sincérité désespérée :

— Mais que puis-je faire?... Je ne vois pas ce que je puis faire!

Ses yeux exprimaient une nouvelle angoisse, bien plus poignante que ses craintes égoïstes, qui le fit balbutier dans son trouble :

— Je ne jugeais pas la chose ainsi, tu comprends... Je croyais Françoise coupable... J'ignorais ces lettres, je ne savais rien... Pourquoi n'ai-je jamais rien su?... Et maintenant... Ah! Dieu! tout est changé!... J'entends la vérité, je la vois... Tu as raison, je le sens bien; il faut agir... Agir! comment?... comment veux-tu que je prenne un parti, là, tout de suite?... Oh! si le drame se passait ici!... Ici, je saurais que faire, à qui m'adresser, j'aurais bientôt des renseignemens sûrs, un plan d'action... Mais là-bas, avec des lois si différentes, dans un

pays qui nous ressemble si peu!... Que veux-tu que je fasse?...

Raymond contempla un instant l'homme méconnaissable qui l'implorait comme un sauveur, et songea qu'après l'avoir éclairé, il fallait lui rendre l'énergie.

— J'ai réfléchi depuis deux jours, reprit-il avec fermeté, moi qui voyais plus clair que toi, parce que je savais mieux. Écoute! Il faut partir pour Londres, voir les avocats, être entendu par les juges. Il faut que tu t'avances à la barre comme le meilleur des témoins, comme celui dont les paroles pourront jeter le plus de lumière sur le sombre drame, et que tu dises : « Cette femme est innocente. Moi, le père de la victime, je viens l'affirmer devant vous. » Tu expliqueras ce qui fait ta conviction, tout ce que tu sais de Françoise; tu diras ensuite : « Si je ne vous ai pas persuadés de son innocence, j'espère du moins que ma part de responsabilité allégera la sienne. Rappelez-vous qu'elle est une abandonnée, que pendant des années elle a rempli seule tous les devoirs dont je me suis déchargé sur elle, et qu'elle a du moins des droits à la pitié. » Je serai à côté de toi, pour te soutenir, je dirai à mon tour ce que j'ai vu, ce que je sais. Notre témoignage et ses lettres, quelle présomption en sa faveur, dans l'absence de preuves! Car les preuves manqueront : on n'en pourra trouver aucune, puisque ce crime est une invention! Crois-moi, la vérité appelle la vérité : en l'affirmant, tu l'imposeras. Les jurés en mesureront la force à la force même que tu montreras.

Pendant que son frère développait avec une ardeur d'apôtre ce plan marqué d'un idéalisme si candide, Léonard en sentait à la fois la faiblesse et la nécessité. Quelle influence auraient sur des hommes calmes, que des faits seuls convainquent, de tels discours dictés par la passion? Ils répondraient, dans leur honnêteté, par les argumens si plausibles que sa mauvaise foi invoquait encore tout à l'heure; et d'où jaillirait l'éclair qui venait de l'avertir? D'autre part, que tenter d'autre, et pouvait-il sans rien faire laisser les événemens suivre leur cours aveugle? La tête entre ses mains, il réfléchit longtemps, dans la tension la plus violente à laquelle il eût jamais soumis son esprit. Peu à peu, la réflexion modifia son impression, sans la détruire : le romanesque programme de Raymond rompait avec les moyens termes auxquels sa propre nature l'inclinait, à la tactique dont il devait l'habitude à sa profession même. Il en revint ainsi à peser le pour et le contre, à calculer les chances de réussite, d'insuccès,

et, peu à peu, à évaluer le prix de cet héroïsme. Quand il parla, sa volonté vacillait de nouveau :

— Sais-tu les sacrifices que ton plan demande? Après ces scènes de mélodrame, après cette déposition sensationnelle qui fera le tour du monde, je ne serai plus que le héros du scandale à la mode. Or, le scandale est une tare que rien n'efface, la seule qu'on n'excuse point: Nagel nous le disait hier, rappelle-toi! Je serai perdu... Et je ne suis pas un héros de Tolstoï, moi, je suis un homme de nos vieilles races, pratique, pondéré, calculateur. Je n'ai pas en moi une réserve d'idéal qui remplacerait pour moi les biens positifs que je perdrais en m'élevant au sublime : je tiens à garder ceux que j'ai, intacts, à les augmenter même, pour mes enfans... Les enfans! As-tu pensé à eux? J'entends leur léguer le nom d'un homme estimé, non celui d'un apôtre : je n'ai pas cette vocation... C'est à cause d'eux surtout, pour leur avenir, que je veux garder mon sang-froid. J'ai arrangé pour les autres tant d'affaires difficiles! est-il donc impossible que je trouve à celle-ci quelque solution meilleure? Tes goûts de poète pour l'héroïsme t'égarent peut-être, laisse-moi le loisir d'interroger mon bon sens!

Raymond se trouvait plus loin que jamais de cette sagesse terre à terre, dont le retour offensif, qu'il n'attendait pas, l'inquiéta :

— Oui, répliqua-t-il, je reconnais les voix que tu as toujours écoutées : mesure à leurs effets actuels la valeur de leurs conseils! Le bon sens est précieux dans le train-train des jours ordinaires; mais, quand la vie hausse son diapason, il faut prendre l'accord. On ne choisit pas la qualité de ses devoirs. Crois-moi, le temps des petits moyens est passé : au carrefour où tu te trouves, il n'y a plus qu'un chemin pour éviter ce que tu nommes le sublime, c'est celui de la lâcheté!

Cette véhémence allait à fins contraires : elle rappelait à Léonard trop d'incidens minuscules que l'imagination fraternelle avait grossis, trop d'occasions où son propre bon sens avait pourtant eu le dernier mot :

— N'as-tu pas toujours été extrême en tout? répondit-il; n'as-tu pas souvent pris, avec précipitation, des résolutions passionnées que tu as regrettées ensuite? Peut-être avons-nous des moyens d'action auxquels tu n'as pas pensé et que je ne vois pas encore; peut-être une intervention plus modeste serait-elle à la

fois moins dangereuse et plus efficace... Après tout, je suis avocat, il s'agit de choses qui sont de mon domaine; perdrai-je la faculté d'y voir clair parce qu'elles me touchent?... Laisse-moi chercher! Et savoir, d'abord... Veux-tu que je prenne une décision si grave sur la seule impression d'un rêveur comme toi?... Il s'agit d'être informé : je veux connaître les charges, les preuves s'il y en a, les présomptions, le dossier... C'est par là qu'il faut commencer. Tâchons de nous renseigner par les journaux anglais; écrivons au défenseur de Françoise : sa réponse nous dirigera!

Il prit sa plume, avec cette promptitude d'exécution que son frère avait si souvent admirée.

— Tu sais que nous avons à peine une semaine devant nous, objecta Raymond.

Léonard s'écria :

— Une semaine!... Les jours et les nuits, quelle éternité!...

Et il rédigea d'un trait sa lettre à l'avocat inconnu de Françoise Dessommes.

VI

Rien ne réconforte mieux que d'agir : à mesure que Léonard traçait ces lignes, de sa grande écriture droite, tandis que son frère, à côté de lui, suivait des yeux, il retrouvait la pleine possession de soi. Quand il eut achevé, il relut sa lettre à haute voix. Raymond ne soulevant nulle objection, il en prit aussitôt méthodiquement copie; et il dit :

— Maintenant il nous faut le nom de cet avocat : un journal anglais nous le donnera.

Dans un cabinet de lecture, les deux frères obtinrent des numéros dépareillés des principales feuilles d'outre-Manche. Ils les feuilletèrent assez longtemps, sans trouver le petit « fait divers » noyé dans l'océan de la grande politique. Enfin, une courte note, placée sous la rubrique Police, attira l'attention de Raymond, qui la traduisit mot à mot :

« *Hier, Françoise Dessommes, trente ans, modiste française, demeurant à Chelsea, Church Street, a été accusée d'avoir tué volontairement son enfant, Aurélie-Augusta, âgée d'environ huit ans, en la poussant dans la Tamise, derrière Kew Gardens, le*

12 janvier dernier. M. Norton se présente de nouveau pour la poursuite.

« *L'instruction est conduite par Mr. A. L. Dealing. Mr. Lawrence Bell défendait la prisonnière. Plusieurs témoins ont été entendus. La prisonnière, qui paraît une femme très rusée...* »

Raymond s'interrompit :

— « Très rusée, » elle, « très rusée !... comment la jugeront-ils, grand Dieu, s'ils la voient avec ces yeux-là !

Et il reprit :

« *La prisonnière, qui paraît une femme très rusée, n'a pas perdu un instant son sang-froid. Elle continue à affirmer que son enfant est tombée dans le fleuve en jouant sur la berge, et qu'elle-même, paralysée par la terreur, s'est trouvée hors d'état de lui porter secours. Elle a été renvoyée devant la Cour criminelle centrale, pour être jugée.* »

Rien de plus. Tant de choses plus graves se passaient en même temps dans l'immense empire qu'elles n'avaient laissé dans les colonnes serrées du journal que cette petite place pour l'histoire de Françoise.

Un annuaire donna l'adresse de Mr. Lawrence Bell. La lettre fut expédiée. Les deux frères revinrent en silence sur leurs pas, jusqu'au croisement du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac, où ils se séparèrent.

Lucienne venait de se mettre à table et servait les enfans :

— J'ai cru que tu ne rentrerais pas, dit-elle à son mari.

Et pendant qu'il dépliait sa serviette :

— Tu as vu ton frère ? Tu es sorti avec lui ? Il s'agissait donc de choses importantes ?

Perreuse prévoyait la question : sa réponse était prête. Il se troubla pourtant en disant :

— Raymond a en effet quelques ennuis qu'il m'a confiés : il désire que je n'en parle à personne.

— Oh ! des mystères ! fit Lucienne.

Il restait impassible : sa figure au teint brouillé, ses yeux pâles et muets conservaient cette expression préoccupée qu'ont tant de figures d'hommes surmenés, sur lesquelles on ne lit aucun secret. Il mangeait sa portion d'omelette à grandes bouchées, avec la même hâte, les mêmes gestes, le même appétit que les autres jours. Lucienne ajouta ;

— Les ennuis que peut avoir ce pauvre Raymond !...

Sa moue dédaigneuse méprisait les puérilités dont il s'agissait sans doute. Pourtant sa curiosité restait en éveil; elle profita d'une distraction des enfans pour demander, en baissant la voix.

— Aurait-il une histoire de femmes, ton frère?

Léonard s'empressa de démentir.

— Dommage!... Ce serait drôle... Te le représentes-tu dans les pattes d'une gaillarde un peu futée?

Comme son mari ne répondait pas, elle conclut, piquée :

— Enfin, puisque tu ne veux rien me dire!

Et elle se mit à bouder.

C'était sa manière d'obtenir ce qu'elle voulait, ou de punir ceux qui lui résistaient : elle s'enfermait dans un silence maussade, le visage renfrogné, les yeux immobiles, les lèvres en avant. Le bruit de son couteau contre son assiette ou du verre qu'elle reposait, les froufrous de son peignoir, les coups secs de ses talons sur le parquet, la brusquerie cassante de ses gestes, tout ce qui venait d'elle exprimait alors une colère enfermée, tenace, rancuneuse. Cela durait des heures, parfois une journée entière : la maison s'emplissait d'une atmosphère intolérable, les enfans cessaient leurs jeux, n'osaient plus rire, retenaient leur souffle, les domestiques obéissaient à la baguette, en pliant l'échine, et se moquaient à la cuisine, Léonard disparaissait. Ce jour-là, il s'aperçut à peine de la comédie, et laissa sans mot dire Lucienne s'éloigner dans le murmure irrité de ses jupes. Puis, comme il s'oubliait devant la tasse où fumait son café, il tressaillit soudain, à la pression caressante d'une petite main sur son genou : Raymonde était là, fixant sur lui ses grands yeux compatissans, comme si, devinant une souffrance, elle venait offrir pour le soulager le sourire qui hésitait sur ses lèvres, la tendresse de son âme en fleur :

— Qu'est-ce que tu as, papa? pourquoi tu es triste?

Il la prit sous les bras, la souleva, la couvrit de baisers :

— Je ne suis pas triste, puisque j'embrasse ma petite fille.

— Tu as l'air de penser à quelque chose, papa?

Marc, en garçon égoïste, regardait par la fenêtre, indifférent à ce qui se passait derrière lui.

— Les grandes personnes pensent toujours à quelque chose, petite. Tu le verras bien, quand tu seras grande.

— Oh! papa, je n'ai pas envie de devenir grande, moi!

Pour répondre à ce vœu naïf, il voulut fredonner le refrain

de la vieille romance : « Petits enfans, restez toujours petits ! » Mais la voix s'arrêta dans sa gorge : une image soudaine passait devant ses yeux, avec une précision de formes qui la rendait vivante : il vit Françoise enfant, telle que la montrait un daguerréotype de foire qu'elle conservait jadis dans un vieux cadre, il la vit toute en sourire, toute blonde, toute fraîche, aussi pure que Raymonde, aussi naïvement bonne, dans les bras d'un père qu'elle consolait peut-être de quelque souci, et qui rêvait pour elle les meilleures choses de la vie. La vision fut si nette, qu'il en oublia tout ce qui l'entourait et se leva d'un mouvement brusque, en repoussant la fillette.

— Papa, papa, qu'as-tu?

— Rien, chérie, je vais travailler.

La porte s'ouvrait en coup de vent; Lucienne, sur le seuil, appelait :

— Marc, Raymonde, que faites-vous? Venez ici!

Les deux enfans obéirent avec une hâte craintive, la porte se referma derrière eux. Perreuse, resté seul, s'attarda encore dans la salle à manger, puis passa dans son cabinet, où il travailla.

Il travailla toute l'après-midi, toute la soirée, toute une partie de la nuit, toute la journée du lendemain, s'enfonçant dans les affaires comme dans une ivresse. Mais, au lieu d'y trouver l'oubli qu'il cherchait, il en voyait changer l'aspect et l'esprit. Les lueurs qui jaillissent d'une crise d'âme illuminent parfois, aux yeux les plus rebelles, les fonds ignorés de la vie. Depuis des années, Perreuse exerçait presque mécaniquement sa profession. Il en jouissait en homme que récompensent les résultats de ses efforts, sans ce désir du bien commun qui seul ennoblit le travail. Le jeu des lois, des droits, des prétentions, des délits, des crimes et des peines l'intéressait comme la technique de son instrument intéresse un virtuose, sans qu'il y distinguât l'un des spectacles les plus émouvans de l'activité sociale. Le zèle, l'adresse, le savoir qu'il y développait au jour le jour, n'engageaient aucune part de sa sensibilité. Jamais non plus il ne se fût attardé à réfléchir aux conséquences pratiques des actes professionnels qu'il accomplissait avec la plus irréprochable correction. Et voici tout à coup que, bien loin du théâtre de la routine, par derrière le personnel des drames judiciaires, par delà ces sombres salles du Palais où tombent les sentences qui sèment la ruine, la honte et la mort, il entendait pour la

première fois des sanglots et des cris de détresse! Une plainte poignante, qu'il n'avait jamais ouïe, sortait des dossiers que remuaient les mains indifférentes de Me Billon. Dans un frémissement inconnu de son âme, il pressentait qu'à côté de la Justice dont il n'avait jamais songé qu'à aider le fonctionnement régulier, il y a le Malheur et la Pitié, et qu'à poursuivre dans la pratique du droit le gain ou le succès personnel, il construisait sur du sable, il semait dans le vent. Un désir singulier dans sa nouveauté l'étreignit : chercher le sens vrai des problèmes que faussait innocemment sa quotidienne dialectique, en tirer sans plus songer à soi ces étincelles de vérité qui seules importent pour l'avenir.

Justement, son secrétaire lui apporta le texte d'une « demande » lancée par Me Dupin, qu'il devait soutenir. Il s'agissait d'une de ces questions de propriété de « cours d'eau » que les complications et les contradictions du Code rendent absolument indéchiffrables. D'intérêt secondaire pour les demandeurs, gens riches, elle était vitale pour leurs adversaires; tranchée contre eux, elle leur arrachait leur gagne-pain et jetait à la misère leur famille qu'elle dispersait. La « demande, » instruite avec le soin que stimulent de larges « provisions, » semblait prouver péremptoirement le droit des uns et la mauvaise foi des autres. Quand il eut donné lecture de ce document à son patron, Me Billon se frotta les mains, d'un geste coutumier qui rappelait un peu celui des acrobates devant le trapèze; et il dit :

— Tout cela est d'ailleurs plus brillant que solide; si le Tribunal veut aller au fond des choses, il ne restera pas lourd de cette belle argumentation.

— Pourquoi? demanda Perreuse dont l'attention avait fléchi quelquefois pendant la lecture.

Les lèvres minces de Me Billon esquissèrent un sourire pincé qui sans doute opposait en pensée son habileté à l'impéritie du patron; et il se mit à démolir le magnifique échafaudage de Me Dupin jusqu'à la dernière pièce, comme pour étaler le consciencieux scepticisme avec lequel il étudiait ses affaires :

— Heureusement, conclut-il, que les intérêts de la partie adverse sont confiés à Me X... Il n'y verra que du feu.

— Notre client serait donc dans son tort? demanda brusquement Léonard.

La question surprit Me Billon, qui affectait de ne jamais

considérer les choses qu'à un point de vue strictement juridique.

— Je n'en sais rien, dit-il. Si j'étais juge, je crois bien que je le condamnerais. Mais il y a des argumens en sa faveur. Me Dupin en a trouvé beaucoup. J'en trouverai encore d'autres.

— N'en cherchez pas : écrivez à ces cliens que je ne me charge pas de leur affaire.

A peine Léonard eut-il dit cela, qu'il s'étonna de ses paroles, puis les regretta. A la moindre objection, il les aurait retirées. Mais Me Billon se garda bien d'en soulever aucune : ses yeux durs fouillèrent rapidement Perreuse, qui déjà se troublait d'une question nouvelle : « Que va penser ce garçon d'un procédé si distant de mes habitudes? » En quelques secondes, ce souci s'aggrava, l'excita à se moquer de lui-même :

— Ce que je viens de dire est absurde! s'écria-t-il. On est avocat ou on ne l'est pas: j'examinerai la chose et nous verrons

Me Billon garda le silence; Léonard se dit que la vivacité de son second mouvement ferait ressortir la bizarrerie du premier; et il se méfia de ces impulsions, de ces sautes d'humeur qui n'étaient point dans son caractère.

Du reste, pendant deux jours, un vrai tourbillon d'affaires l'entraîna; il n'eut que la halte du déjeuner pour regarder ses enfans et s'abandonner aux suggestions que leur insoucieuse innocence éveillait dans sa pensée, domptée et pourtant prête à gagner sur la main qui la retenait. A l'instant où il se louait d'être forcé d'agir pour oublier son mal, l'inquiétude le reprenait, comme une douleur physique qui s'étire dans le demi-sommeil des narcotiques. Il s'étonnait alors de se trouver en robe, parmi ses confrères, ou bien d'écouter les explications prolixes de ses cliens, ou, le soir, de se mêler à des hommes en habit, à des femmes décolletées, en causant théâtre ou politique, comme si l'horizon de sa vie était encore enfermé dans les limites anciennes. Ou même il songeait que les visages de ces gens, fermés comme le sien, parés d'un sourire semblable, masquaient peut-être aussi d'inavouables tortures, et que tous les rôles se ressemblent dans l'éternelle comédie où chacun fait sa partie.

Raymond vint deux fois aux nouvelles. Il ne dissimulait pas. Sa figure tourmentée le signalait aux regards les moins clairvoyans : on lisait dans son âme comme à travers un cristal. Cette impuissance à se maîtriser irrita Léonard, qui le rudoya :

— A quoi bon ces airs d'âme en peine? Pourquoi montrer

à tous que tu as un souci? Les domestiques te remarquent, ma femme m'interroge : il faut savoir attendre et se taire!

C'était de la bravade : dès qu'il cessait de se surveiller, Perreuse enviait son frère d'être seul, enfermé avec des livres que personne ne l'obligeait à feuilleter, libre de suivre le vol de ses pensées jusqu'aux portes closes de la sombre prison...

Lors de son dernier voyage à Londres, un hasard avait précisément attiré l'attention de Raymond sur les lourds bâtimens de Newgate. Il les longeait en cab, avec une de ses amies, vice-présidente d'une Œuvre pour la Consolation des prisonniers. Frappé de ces murs énormes, noircis par la séculaire patine de la suie, à peine percés de rares ouvertures plus aveugles que des yeux arrachés, il demanda :

— Qu'est-ce donc que cette forteresse?

Pendant que le trot régulier du cheval longeait la massive muraille, la voix claire et très douce de sa compagne expliqua :

— C'est la prison des condamnés à mort, celle où se font les exécutions... Chez nous, vous savez, cela ne se passe pas en public : cela se passe dans un lieu clos, là derrière... Le glas qui sonne avertit seulement les passans, les gens du quartier. Ceux qui s'arrêtent dans la rue pour regarder ne voient rien qu'un drapeau noir, qui flotte là-haut pendant un quart d'heure...

— Ah! s'écria Raymond, qu'importe que l'exécution soit publique ou secrète? Elle n'en est pas moins un crime aussi, puisqu'elle perpétue parmi les hommes la violence qu'il faudrait détruire, les idées de vengeance qui sont la négation de la Justice.

— Oui, répondit la jeune femme, je pense comme vous : le sang du criminel retombe sur la société, comme celui des victimes sur les assassins, et je suis toujours émue en passant devant cette prison. Oh! si vous saviez comme tout est sinistre, là derrière!... Le corridor, la cour, les cellules,... le cimetière, surtout, le cimetière des condamnés... Un préau, avec des dalles, presque aussi noir qu'un cachot... Quand tout est fini, on soulève une de ces dalles, on met le corps dans la chaux vive, et la dalle retombe, et sur le mur on grave une seule initiale... Et les condamnés sont là pour l'éternité... Ils n'ont jamais revu la lumière du soleil, jamais l'air libre ne soufflera sur leur tombe, jamais il n'y poussera le moindre petit brin d'herbe, jamais personne ne viendra la regarder avec affection... Ils seront pri-

sonniers aussi longtemps que dureront ces dalles... Oh! même après leur mort, pas un atome d'eux ne pourra s'enfuir... Ils resteront là jusqu'au jour du jugement dernier, où ils se lèveront avec les autres... Et alors, Dieu les jugera comme il jugera leurs juges... Et ce sera la vraie Justice!

L'aimable femme parlait ainsi, de sa voix égale, sans se défendre d'un peu de pitié pour ces misérables, si coupables et si punis, dont les vertèbres rompues attendent dans la chaux, sous les pierres, l'indulgence finale ou la sévérité suprême de Celui qui les a créés; et le cab s'éloigna, au trot du cheval qui filait sans ralentir son allure à travers le fourmillement de la Cité...

Raymond se remémora dans les moindres détails cette scène qui l'avait troublé : Maintenant, songeait-il, ces murs formidables, construits comme pour des géans, qui n'abritent que des instrumens de vengeance et des hommes inexorables, ces murs noirs comme le crime, durs comme le châtiment, enferment « Petite-Angèle, » — pauvre frêle chose aux mains des geôliers. Elle y sanglote dans l'abandon de sa cellule muette, dans l'effroi des colères sociales soulevées contre elle. Si la vérité n'éclate pas pour l'absoudre, elle ne reverra plus jamais un coin du ciel, elle n'entendra jamais plus une voix amicale. Si elle meurt, innocente, de la main du bourreau, son supplice même ne la délivrera pas : elle restera sous les dalles de pierre jusqu'au jour où luira la Justice divine, si ce jour se lève jamais...

L'imagination de Raymond s'attardait à ces noires images, l'espoir s'envolait de son âme. Il sortait, rentrait, tournait sans dessein dans sa bibliothèque, ouvrait un livre qu'il refermait aussitôt, donnait des ordres contradictoires à son vieil Edmond, qui s'étonnait de le voir tout à coup si différent de lui-même. Impuissant à dominer ses nerfs, il n'avait pas, comme son frère, la distraction forcée du travail qui s'impose : toutes ses minutes appartenaient donc à son angoisse. C'est à peine s'il parvint à noter quelques phrases dans ces carnets où, depuis l'enfance, il consignait ses réflexions ou ses confidences intimes :

« Comment peut-on vivre, — aller, venir, manger, boire, dormir même! — en sachant une destinée suspendue sur le plus affreux abîme? Comment peut-on vivre, lorsqu'on a une fois fixé ses yeux sur l'impitoyable cruauté des causes qui ballottent autour de nous tant de pauvres êtres innocens et victimes? Comment peut-on vivre, quand un éclair vous a une fois révélé

l'universelle sensation de la douleur et du mal épars à travers le monde, non par quelqu'un des signes passagers qui les manifestent à l'ordinaire, mais dans leur essence et dans ce qu'ils ont de plus inexorable?... On vit pourtant, mon Dieu! Mon frère est là, je suis là, comme la veille, nous ne mourons pas de nous sentir impuissans à diriger le drame, nous ne mourrons pas à son dénouement. Elle ne meurt pas non plus, celle qui en est l'héroïne : elle attend, elle espère peut-être. Quelles que soient les tragiques surprises de demain, ses forces la porteront, comme les nôtres, jusqu'au terme marqué. Ainsi s'avancent vers leur destinée des milliers d'êtres dont les fronts nous sont fermés; ainsi marcheront-ils jusqu'à l'heure du glas, ignorans de la cloche qui le sonnera, en résistant au poids de leurs secrets qu'ils ne révèlent pas... »

La réponse de Mr. Lawrence Bell arriva sans tarder : à peine l'eut-il en main, que Léonard remit encore une fois à Me Billon le soin de ses affaires, pour courir aussitôt chez son frère.

C'était une longue lettre, extrêmement précise, rédigée avec un évident souci d'exposer les faits de la manière la plus complète et la plus vraie, par un homme qui a le sentiment de sa responsabilité, comprend à quel souci il répond, et pèse ses paroles. Elle racontait minutieusement le drame, dans les versions contradictoires de l'accusée et de l'instruction, en résumant sans parti pris les dépositions des divers témoins. Les deux frères se trouvèrent donc transportés sur un terrain sûr, qui se prêtait enfin à la construction d'hypothèses plausibles.

La petite Aurélie-Augusta était élevée depuis quinze mois environ à Cantorbéry, dans un bon pensionnat moyen de jeunes filles. Sa mère payait pour elle, avec une régularité parfaite, une pension annuelle de quarante-cinq livres, et lui faisait donner, en outre, les diverses leçons non comprises dans ce prix, que comporte une éducation soignée : danse, musique, langues étrangères, etc. Le salaire fort honorable qu'elle recevait pour son travail suffisait à ces dépenses. Chaque quinzaine, elle visitait sa fillette, sans manquer de lui apporter quelque cadeau Le vingt décembre, elle alla la chercher pour les vacances de la Noël, pendant lesquelles l'usage des pensionnats anglais est de fermer entièrement. L'enfant les passa auprès d'elle, dans le *lodging* assez confortable qu'elle occupait alors à Church Street.

Le douze janvier, — trois jours avant la date de la rentrée, — Françoise emmena la petite à Kew-Gardens, vers midi. Elle lui fit prendre, dans un restaurant du quartier, des œufs à la coque, des sandwichs, une tasse de thé, et la promena dans le parc jusqu'à quatre heures, moment de la fermeture. Bien que le parc soit, comme on sait, un des plus beaux jardins botaniques du monde, il est en général assez peu fréquenté. Ce jour-là, il l'était moins encore que d'habitude. Le temps était pourtant agréable : un léger brouillard commençait seulement à monter de la Tamise quand la mère et l'enfant sortirent par une des portes ouvertes sur la chaussée qui longe le fleuve. Au lieu de se diriger vers la plus prochaine station du chemin de fer, elles marchèrent assez loin dans la direction opposée, du côté de Richmond. Elles rencontrèrent deux ouvriers, qui furent retrouvés, et un vieillard, qu'on cherche encore. Après avoir demandé leur chemin à ce vieillard, elles revinrent sur leurs pas, jusqu'aux environs de la porte même par laquelle elles étaient sorties. C'est là, à quatre heures vingt-cinq, que se produisit l'accident, — ou le crime. La berge, peu escarpée, est bordée de roseaux. L'enfant voulut en cueillir. La mère la laissa faire, ne croyant pas au danger. Elle glissa...

C'était la version de Françoise. Des témoignages la contredisaient, ou, du moins, en dégageaient certaines invraisemblances.

D'abord, celui de deux promeneurs, les époux Lambeth, rentiers, âgés de cinquante-huit et cinquante-trois ans, habitant Kew. La femme affirmait avoir entendu « les cris d'un enfant qu'on violente, » et vu, à travers le brouillard, Françoise s'agiter sur le bord extérieur de la rivière, avec des gestes révélateurs de l'acte qu'elle venait d'accomplir. Elle ajoutait que l'accusée n'avait appelé à l'aide qu'après un intervalle, — probablement en remarquant l'approche des témoins. — Le mari, moins précis, n'avait rien entendu, étant sourd. Il avait vu l'accusée gesticuler et se tordre les mains ; mais il ne se hasardait pas à interpréter ces gestes. — La déposition d'un gardien du parc semblait d'accord avec celle de la femme : comme elle, il avait entendu des cris d'enfant. D'ailleurs il ne pouvait rien dire de plus, n'étant arrivé sur le lieu de la catastrophe qu'après les deux autres témoins.

Françoise fut arrêtée à la suite d'une enquête qui mit en valeur ces trois importans témoignages. Les premiers interroga-

toires en auraient pu détruire l'effet. Elle les subit dans un tel état d'affaissement, elle répondit avec une telle incohérence, qu'au lieu de les atténuer, ils en aggravèrent les charges : la psychologie de convention qui partout sert de guide-âne aux hommes pose en principe qu'un innocent garde le front haut, et, par conséquent, n'admet pas qu'il se trouble, si même il est dévoré par la douleur ou terrassé par le soupçon. Françoise courba la tête sous les « pourquoi » qui l'accablèrent. Pourquoi, en sortant de Kew-Gardens, avait-elle erré le long du fleuve, en traînant son enfant déjà fatiguée par plusieurs heures de promenade? Elle expliquait qu'elle croyait trouver, en aval, une station de chemin de fer plus proche. Mais, alors, pourquoi revenir sur ses pas, sans s'informer de son chemin auprès des deux ouvriers qu'elle avait croisés? Elle prétendait s'être adressée au vieillard rencontré quelques pas plus loin, — qui restait introuvable. Comment admettre que l'enfant, qui devait être lasse, se fût mise à courir au bord du fleuve, avec assez d'étourderie et d'entrain pour tomber? — Toutes ses réponses paraissaient invraisemblables, embarrassées ou confuses.

Après avoir signalé ces détails, et d'autres de même ordre, bien que moins probans encore, Mr. Lawrence Bell exposait sommairement les résultats de la partie de l'enquête qui concernait le passé de la prisonnière.

Elle avait refusé de nommer le père de la malheureuse petite Aurélie, — qu'elle ne connaissait plus, dit-elle, depuis bien des années. Ses patrons et ses camarades parlaient d'elle en termes favorables, louant son zèle, son adresse, son esprit d'ordre, la sûreté et la douceur de son caractère. Quant à sa moralité, Françoise reconnaissait avoir eu une liaison, dont les débuts coïncidaient précisément avec le départ de sa fille pour Cantorbéry, avec un employé dans une maison de commerce, mort d'une pleurésie. Un autre personnage, un professeur de musique nommé William Orchard, la voyait souvent depuis plusieurs mois : on ne put toutefois établir qu'il y eût entre elle et lui des rapports plus qu'amicaux. W. Orchard déclara d'ailleurs, très franchement, qu'il désirait l'épouser; qu'il lui avait adressé dans ce sens, deux ou trois semaines avant la catastrophe, une demande qu'elle n'agréa pas; que jamais elle ne lui avait caché l'existence d'Aurélie, dont au contraire elle parlait souvent avec tendresse; que cette enfant n'eût point fait obstacle à ses projets,

et qu'il l'aurait sans effort acceptée comme sa propre fille. Ces déclarations très nettes gênaient seules le magistrat enquêteur, qui tâchait néanmoins d'établir les « mobiles du crime » à l'aide de nouveaux « pourquoi » dont sa logique tirait des conséquences accablantes. Pourquoi Françoise avait-elle éloigné sa fille au moment même où elle nouait une intrigue amoureuse? Évidemment, parce qu'elle poursuivait un plan d'établissement pour lequel la présence de l'enfant la gênait. Pourquoi, ayant perdu son amant, n'avait-elle pas repris sa fille auprès d'elle? Parce qu'elle comptait réaliser avec un autre ses projets déjoués par la mort. La déposition d'Orchard ne détruisait pas cette hypothèse : car il n'était pas cet « autre, » que l'instruction découvrirait peut-être, ou que peut-être aussi Françoise attendait encore, en jouant avec les sentimens honnêtes du professeur de musique. L'avocat soulignait le caractère hasardeux de ces déductions, qui ne reposaient que sur des possibilités; et il concluait son exposé par cette brève appréciation :

« Je suis pour ma part entièrement convaincu de l'innocence de la prisonnière. Les entretiens que j'ai eus avec elle m'ont fortifié dans cette conviction. Il n'existe d'ailleurs, jusqu'à présent, aucune preuve certaine de sa culpabilité. Les présomptions mêmes qu'on relève contre elle ne reposent point sur des faits patens. J'estime donc qu'il y a des chances pour qu'elle soit acquittée. Mais comme les impressions des jurés exercent toujours une influence sur leur verdict, je pense que tout ce qui contribuera à leur donner d'elle une bonne opinion pourra servir au résultat que je souhaite. »

La pensée de Léonard devançait souvent la traduction de Raymond, et son instinct professionnel construisait la défense à mesure que les faits s'éclairaient : des questions habiles déroutaient le seul témoin redoutable, la promeneuse, qu'elles mettaient en contradiction avec son compagnon; il argumentait : aux hypothèses de l'accusateur il en opposait d'aussi plausibles, il montrait la faiblesse des raisonnemens qui reposent sur des réponses arrachées à l'effroi, au trouble, au désespoir, aux épouvantes légitimes d'une mère qui vient de perdre son enfant, et qu'on accuse; il tirait un brillant parti de la déposition de Mr. Orchard, qui établissait l'absence de mobiles du prétendu crime, des soins prodigués par Françoise à sa fille, qui en prouvaient l'invraisemblance. Il voulut alléguer les antécédens de la

jeune femme, que ses deux fautes n'avaient point avilie : à ce moment, il reconnut clairement que son propre témoignage était indispensable. Ce qu'il pourrait dire, ce qu'ajouterait son frère, les lettres de Françoise, il y avait là, certes, de quoi fixer cette *opinion* des jurés à laquelle Mr. Lawrence Bell tenait si justement à s'adresser, de quoi même ébranler fortement une accusation qui reposait sur des coïncidences et des présomptions. Son trouble moral, la tension de ses nerfs, le surmenage de son imagination le livraient à des impulsions rapides et violentes. Il cessa de calculer et s'écria :

— Nous partirons, c'est nécessaire, il le faut, je le dois!

— Ah! je savais bien, répondit Raymond dans la joie de reconnaître en son frère l'image que depuis leur enfance il dessinait et retouchait avec tant d'amour dans son propre cœur. — Tout de suite, n'est-ce pas?

— Le temps de remettre mes affaires à Me Billon et d'avertir ma femme.

Raymond avait oublié cette adversaire, qu'il regardait comme un mauvais génie.

— Ah! fit-il, Lucienne! Tu veux tout lui dire?

Dans son exaltation, Léonard venait presque d'oublier que l'obstacle était là. Il ne voulut pas s'attarder à en mesurer la résistance; il répondit :

— Je sais que tu la juges mal. Tu ne la connais pas. J'espère qu'elle me comprendra. D'ailleurs, je ne puis partir sans avoir avec elle une explication complète. C'est impossible : tu le sais bien...

ÉDOUARD ROD.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LA TRIPOLITAINE

Sur tout le pourtour de la Méditerranée, l'Islam, lentement, recule devant l'offensive des peuples chrétiens; il refait, pas à pas, en sens inverse, la route que les Arabes, au temps des premiers khalifes, ont franchie d'un seul élan, dans l'ivresse de leur foi, au galop frénétique de leurs chevaux. C'est, depuis un siècle, le fait qui domine l'histoire de la grande Mer intérieure. L'Algérie et la Tunisie devenues françaises, l'Égypte occupée par les Anglais, seuls, sur la côte africaine, le Maroc et la Tripolitaine restent encore les citadelles inviolées de l'Islamisme. Sommes-nous à la veille de voir surgir une « question tripolitaine, » comme il y a une « question marocaine? » Pressée de trouver, dans le monde africain déjà partagé, une terre de colonisation et d'expansion économique, l'Italie a jeté les yeux sur ces côtes, où les deux Syrtes creusent, en face de l'Adriatique, leur double sinuosité; elle les a, pour ainsi dire, marquées pour être, lors d'une dislocation, toujours possible quoique toujours reculée, de l'empire ottoman, sa part d'héritage. Si médiocre que puisse être la valeur économique intrinsèque et l'importance politique de la Tripolitaine, le maintien, dans la Méditerranée, de l'équilibre actuel des forces, en dépend en quelque mesure, et rien de ce qui se passe dans ce bassin, où tant d'intérêts et d'ambitions s'entre-croisent, ne saurait nous laisser indifférens. D'autre part, la Tripolitaine, si elle est méditerranéenne par ses côtes, est aussi saharienne, et même, par les routes qui en partent, presque soudanaise, et, par là encore, elle confine à notre empire colonial. — Ce qu'est la Tripolitaine, ce qu'elle vaut par

elle-même, par sa position dans la Méditerranée et au seuil du continent noir; comment se présente la « question tripolitaine » et dans quelle mesure elle intéresse notre situation de puissance africaine, c'est ce qu'il peut sembler, actuellement, utile de rechercher.

I

S'il est vrai, comme de savans géographes le pensent, que l'un des grands cataclysmes qui, dans les temps très lointains, ont remanié la face de la terre, en creusant la dépression de la Méditerranée, ait bouleversé du même coup les conditions atmosphériques de l'Afrique du Nord et engendré la sécheresse et la désolation sahariennes, il faut reconnaître que la Mer intérieure est elle-même punie de ce « gigantesque méfait (1). » Le désert vient plonger jusque dans les flots ses sables brûlans et frapper de stérilité de longues étendues de côtes; parfois aussi, du fond des *areg* (2) lointains, des souffles étouffans s'élèvent et, attirés vers le Nord, s'abattent sur les eaux et sur les plages de la Méditerranée ; c'est le simoun, c'est le khamsyn, c'est, sous les divers noms que lui prête l'effroi des peuples riverains, le vent du désert, qui trouble de ses poussières impalpables l'azur limpide du ciel, aspire la sève des plantes, brise l'énergie des hommes.

Il me souvient d'avoir eu, un matin, en naviguant entre Malte et Syracuse, l'angoissante impression du voisinage tout proche de cette désolation, le sentiment très vif de cette menace perpétuelle du Sahara à la Méditerranée. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, mais ses rayons ne parvenaient pas à percer les nuages qui couraient vers le Nord et où passaient comme des reflets d'un lointain incendie. Le ciel, la mer, les coteaux de la Sicile, apparaissaient noyés dans une sorte de brume rougeâtre; l'air était suffocant, la chaleur lourde, et, malgré la faiblesse de la brise, une houle, que l'on sentait venue de très loin, balançait le bateau. Il pleuvait, non pas de l'eau, mais des gouttes de boue qui marbraient le pont de taches sanguinolentes. La direction du vent, et, en y regardant de près, la composition de cette boue, toute chargée de minuscules grains de sable, mettaient

(1) Voyez le livre, devenu classique, de M. H. Schirmer, *le Sahara* (Hachette).

(2) *Erg*, au pluriel *areg*, désigne les grands espaces couverts de dunes de sable. La *Hamada*, au contraire, est le désert pierreux.

hors de cause l'Etna, que le voisinage nous avait d'abord fait accuser; ce n'était pas le volcan, c'était le Sahara qui révélait sa présence et qui, par la large échancrure des Syrtes, envoyait jusqu'à la Sicile, soulevés dans les airs par quelque lointaine tornade, les sables de ses dunes. Toute la journée, le ciel resta rouge et triste, et il continua de tomber, de temps à autre, de ces étranges gouttes. Les journaux nous apprirent ensuite que les observatoires avaient signalé jusqu'en Allemagne le vol de ces nuages et la chute de cette pluie de sang. C'était bien, en effet, ce phénomène, si redouté dans l'antiquité et au moyen âge, auquel nous venions d'assister; et, si nous savions qu'il n'y avait là ni un miracle, ni l'annonce de quelque effroyable catastrophe, cette brusque apparition du Sahara, en face des plus verdoyans rivages du monde méditerranéen, n'en était pas moins saisissante; elle évoquait devant nos yeux l'éternel conflit des élémens de destruction et des forces de vie, et l'évolution fatale qui, à la fin des temps, sur notre globe desséché et glacé, amènera le triomphe des puissances de la mort.

La Tripolitaine est précisément, sur la côte septentrionale de l'Afrique, la région où les étendues arides du grand désert sont en contact immédiat avec les flots de la Méditerranée, où, pour emprunter une expression à la géométrie, la Méditerranée et le Sahara sont tangens l'un à l'autre, tandis que partout ailleurs la nature a interposé entre eux un écran bienfaisant de hautes montagnes et de larges plateaux. C'est l'Atlas qui donne aux pays du Maghreb leur aspect riant et leur heureuse fécondité; c'est lui qui repousse les assauts du désert et attire les pluies vivifiantes; mais il n'étend pas sa protection sur toute l'Afrique du Nord; au cap Carthage et au cap Bon, il plonge sous les flots pour aller rejoindre Malte et la Sicile, et la côte, brusquement déviée vers le Sud, se creuse en un immense golfe, terminé par un double cul-de-sac, les deux Syrtes. De ce golfe, la Tunisie occupe la côte Ouest, et le plateau de Barka, l'ancienne Cyrénaïque, la côte Est; au fond, s'étend la rive déserte et brûlée de la Tripolitaine, où, sauf en de rares oasis, aucune zone de végétation ne s'interpose entre la stérilité des sables et la stérilité des eaux marines. La Tripolitaine est donc, avant tout, saharienne : c'est là son caractère géographique dominant. De tout l'immense territoire qui obéit au Sultan de Constantinople, le désert inhabité occupe la partie de beaucoup la plus grande.

Quelques plaines d'alfa, comparables à celles de l'Oranie, couvrent les premières terrasses des plateaux; de belles oasis, les unes au bord de la mer, les autres perdues dans l'intérieur des terres, comme celles du Fezzan, de Rhadamès, de Rhât, jalonnent les pistes du désert Libyque. La Cyrénaïque, avec ses sources et ses cultures verdoyantes, se rapproche davantage des pays méditerranéens, de la Sicile et de la Grèce, par qui jadis elle fut colonisée; elle mérite d'être décrite à part.

Dans l'Afrique massive, ce double golfe des Syrtes, si peu accentué soit-il, était un point d'où l'on pouvait tenter de pénétrer l'énorme continent; il était comme une fenêtre ouverte sur le monde saharien et même, au delà, jusque sur le Soudan et le centre mystérieux de la grande terre inconnue. C'est pourquoi ses côtes inhospitalières ont toujours vu s'élever quelque ville relativement importante et pourquoi elles ont attiré l'attention des peuples méditerranéens. Ainsi, la Tripolitaine a une valeur intrinsèque et une valeur de relation; nous l'étudierons successivement à ce double point de vue.

Un port levantin dans une oasis saharienne, telle est Tripoli. L'antique Tarabolos-el-Rharb, Tripoli de l'Occident, s'est élevée là parce qu'elle y trouvait les belles eaux des puits de Méchya, et elle a prospéré parce qu'elle est devenue à la fois un port de mer, en rapport avec le monde méditerranéen, et un port du désert, en relations par caravanes avec les lointains royaumes du Soudan. Toute la Tripolitaine se résume, pour qui arrive d'Europe, dans la seule ville de Tripoli.

Se détachant, toute blanche, sur le fond vert sombre des palmeraies, ceinturée d'ocre par ses vieux remparts, Tripoli, avec ses sept minarets, sveltes et minces comme des aiguilles, et les mâts de pavillon des consulats dominant l'entassement des toits plats et des terrasses, a la physionomie générale de toutes les villes de l'Orient musulman et du Maghreb. La baie, assez profonde, mais peu sûre, n'a été améliorée par aucun travail d'art; une langue de terre, qui s'avance à l'Ouest, forme une jetée naturelle et protège une rade en forme de croissant; elle porte des fortifications anciennes et se termine par un fort moderne. L'énorme château des anciens pachas Karamanlis fait face à cette digue et ferme la rade vers l'Est. La ville, — avec ses *souks* si animés, avec son arc de triomphe romain dédié à Marc-Aurèle et à Lucius Verus, étrange souvenir classique, à moitié enfoui

dans le sable, et qui détonne au milieu du grouillement d'un marché d'Orient, avec ses rues étroites où les maisons se touchent par le haut, avec son ghetto sordide, — est resserrée jusqu'à étouffer entre ses vieilles murailles croulantes, qui dominent la mer et séparent la cité des jardins. L'activité commerciale est concentrée dans les boutiques des *souks:* là viennent s'entasser les produits du Soudan, les dattes du désert, pêle-mêle avec les articles indigènes et les importations d'Europe. Le *souk* des plumes, où sont apprêtées, triées et vendues les dépouilles des autruches du Soudan, est le plus pittoresque. D'autres boutiques travaillent et débitent ces cuirs ouvragés, décorés d'arabesques, qui ont été de tout temps la spécialité de l'industrie mauresque. Voici les ivoires du Soudan, les peaux de chèvres et de moutons, les tapis que tissent et vendent des Tunisiens de l'île de Djerba. La fameuse poudre d'or, que l'on ne manque guère de citer parmi les articles du commerce saharien, comme si les chameaux l'apportaient à pleines charges, n'arrive à Tripoli qu'en quantités très faibles et chaque année décroissantes. La vente des esclaves noirs ne se pratique plus au grand jour, mais, sous les ombrages épais de quelque jardin des faubourgs, les trafiquans de chair humaine exposent leur marchandise. Le bazar de Tripoli est une sorte de Babel où l'on rencontre des échantillons de toutes les races de la Méditerranée et de tous les peuples de l'Afrique du Nord et du Soudan : chrétiens de toutes les nations européennes; fonctionnaires et soldats turcs ; Maures et Kourouglis, issus du mélange des Ottomans avec les indigènes; Arabes des tribus nomades; Berbères du Djebel Nefousa et des villages troglodytes; Djerbis habiles au négoce; Juifs de Tunisie, du Maroc et du Levant, reconnaissables à leurs costumes et maîtres de presque tout le grand commerce; gens du Fezzan, croisés de sang noir; Touareg de Rhadamès et de Rhât; caravaniers et chameliers des lointaines tribus du désert; nègres du Bornou, du Ouadaï ou du Baghirmi; esclaves venus des régions du Tchad, du Chari et de la Bénoué et jusque des profondeurs immenses de l'Afrique tropicale. La population sédentaire est d'environ 30 000 individus, dont 4 000 chrétiens, la plupart Maltais ou Italiens, vivant, les premiers surtout, dans une curieuse promiscuité avec les indigènes, partageant leur vie et s'enrichissant à leurs dépens. Tout ce monde se coudoie, trafique, s'agite sous l'œil débonnaire des fonctionnaires, de la police et des soldats du Sultan.

Tout autour des murailles de la vieille cité s'étend, vers l'Ouest et vers le Sud, la florissante oasis de Méchya. Une riche nappe d'eau souterraine permet de suppléer à l'extrême rareté des pluies et d'irriguer de magnifiques jardins où poussent toute une forêt de palmiers et d'arbres fruitiers. L'oasis s'étend sur plus de huit kilomètres le long de la mer et sur deux à trois kilomètres de largeur; il n'en est guère de plus riante et de plus féconde dans tout le Sahara; elle le doit à l'industrie des nègres, soudanais d'origine et descendans d'esclaves, qui, sans se lasser jamais, font monter l'eau du fond des puits et la font glisser dans le lacis compliqué des canaux et des rigoles d'arrosage (1). Tous les arbres à fruits de la zone méditerranéenne, orangers, citronniers, figuiers, pêchers, grenadiers, caroubiers, abricotiers, pruniers s'entrelacent en un véritable bois que dominent les fûts élancés et sveltes de plus d'un million de palmiers; sous leur ombre poussent les légumes d'Europe et mûrissent des champs de blé, d'orge, de maïs, de sorgho. Les cabanes des noirs se cachent sous le feuillage; les Européens y habitent de charmantes et fraîches villas; les fonctionnaires et les officiers turcs dissimulent, sous le discret abri des palmiers et des orangers, leurs sérails, où, parmi les roses et les jasmins, s'ébattent les belles filles de la Circassie ou de Galata.

Toute une ville de toile et de bois échelonne ses baraques croulantes et ses tentes délabrées à côté de la ville de pierre : ce sont les camps turcs, où des milliers de soldats attendent, sans se plaindre, que le Sultan soit assez riche pour leur faire bâtir des casernes. Fantassins, cavaliers, artilleurs, presque tout le corps d'armée ottoman de la Tripolitaine est concentré là ou dans les environs; il ne détache que quelques bataillons au Fezzan, à Rhadamès, à Rhât, vers la frontière tunisienne et en Cyrénaïque. Les soldats, à peine nourris, vêtus souvent de guenilles, et rarement payés, n'ont pas, à première vue, un aspect très martial ni une mine très fière; les garnisons tripolitaines sont redoutées des officiers et réservées à ceux qui encourent la disgrâce du maître; mais, si les uniformes sont rapiécés et les ceinturons rattachés avec des ficelles, les fusils sont bons et les canons modernes; et surtout, il y a, chez le Turc, l'instinct du

(1) Sur les procédés d'arrosage, sur le régime des eaux et les formes de la propriété dans les régions désertiques de l'Afrique du Nord, voyez le récent livre de M. Jean Brunhes : *L'Irrigation;* 1 vol. in-8° illustré; Carré et Naud.

soldat, la tradition militaire. Ces hommes qui se livrent à toute sorte de métiers pour augmenter leur maigre pitance ont cependant cette vertu militaire essentielle sans laquelle il n'est pas d'armée : ils savent mourir; ils défendraient jusqu'au dernier, comme les héros de Plewna, le poste que le Commandeur des croyans confie à leur fidélité et à leur ferveur musulmane. L'armée turque de Tripoli est une force.

La ville n'a pas, pour le moment, à repousser une invasion étrangère; mais l'oasis a, en revanche, à refouler sans cesse l'assaut toujours renouvelé des sables soulevés par le vent du désert. La poussière, peu à peu, gagne sur la verdure, et c'est, entre les cultures et la marche irrésistible des dunes, une lutte de tous les jours, où l'industrie de l'homme n'est pas toujours victorieuse. Dès que l'on a quitté l'ombrage des derniers palmiers, on est, sans transition, dans le désert, qui s'étend indéfiniment, le long du littoral, vers l'Est et vers l'Ouest, sur plus de 1 500 kilomètres de côtes, et, vers le Sud, à des centaines de lieues, jusqu'aux confins du Soudan. Tripoli est la seule grande ville, le seul port fréquenté des Syrtes; de là, jusqu'à Zarzis, le premier poste tunisien, c'est à peine si quelques pauvres oasis interrompent la monotonie des solitudes. Parallèlement à la côte, à une centaine de kilomètres, s'allonge la falaise qui forme le rebord du plateau saharien; de très curieux villages, creusés dans le rocher, habités par des troglodytes, descendans directs, selon toute vraisemblance, de ces Garamantes si bien décrits par Hérodote, se blottissent dans les replis du Djebel Nefousa et du Djebel Rharian. Vers l'Est, la côte n'est ni plus fertile, ni plus peuplée : de mauvais petits ports, comme Lebda, l'ancienne *Leptis major*, si célèbre autrefois et qui vit naître Septime-Sévère, Mesrata, Khoms, reçoivent parfois la visite de quelque bateau anglais, qui y charge de l'alfa; une population misérable et clairsemée y vit de la pêche et des médiocres profits d'un commerce languissant.

Ainsi Tripoli n'est pas le centre de quelque riche terroir; l'oasis qui l'entoure est loin de suffire à la nourriture de ses habitans; elle ne doit sa prospérité relative qu'à ses privilèges de capitale ottomane et à sa situation, qui fait d'elle un port de la Méditerranée, et le point d'aboutissement des caravanes du désert. Pour trouver quelques cantons bien arrosés et fertiles, il faut aller jusque dans le vilayet de Cyrénaïque.

II

Tout le long des rivages des deux Syrtes, la stérilité et la mort résultent de l'impuissance naturelle de ces terres, sans eau et sans humidité, à nourrir les plantes et les animaux. Au contraire, dès qu'en longeant les côtes, on a aperçu les blanches murailles de Benghazi et le plateau de Barka, l'aspect du pays change; si les ports sont peu fréquentés et les terres peu productives, c'est que l'activité de l'homme, sur ces bords où s'élevèrent les « cinq villes » de la Cyrénaïque, ne répond plus aux faveurs du climat et à la fertilité du sol; si les campagnes et les villes semblent plongées dans une profonde léthargie, c'est le régime politique et religieux qu'il en faut accuser; la nature, ici, est spontanément féconde. Les sommets élevés, comme le Zeus d'Homère, sont « assembleurs de nuages, » et, comme dans le mythe si poétique de Danaé, la nuée, lorsqu'elle vient rafraîchir le sein brûlant de ces terres sahariennes, laisse tomber une pluie d'or, génératrice de vie.

La côte, sèche, bordée d'une falaise crayeuse, blanchâtre, est redoutée des marins et peu hospitalière. Les Grecs de Théra, lorsqu'ils y abordèrent, au VIIe siècle avant notre ère, s'établirent d'abord dans une île et n'y trouvèrent pas les riches pâturages promis par l'oracle de Delphes; après deux ans d'efforts inutiles, Battos, leur chef, alla porter ses plaintes au dieu; mais Phébus, apparemment bien renseigné, lui reprocha son peu de foi et son manque d'énergie : « Tu veux, répondit la Pythie, connaître le pays, sans y être allé, mieux que moi qui y suis allé. » Les colons comprirent qu'ils avaient manqué de persévérance et qu'ils n'avaient pas su découvrir les trésors promis par l'oracle; revenus en Afrique, ils s'installèrent, cette fois, sur le plateau, auprès d'une magnifique source jaillissante, que les Arabes, encore aujourd'hui, nomment « la Mère de la verdure, » et fondèrent Cyrène, qui fut la capitale de la Pentapole et resta, durant toute l'antiquité, l'une des plus prospères parmi les cités helléniques. Des croisemens avec les Libyens y donnèrent naissance à une race rustique, bien acclimatée, qui prit une part très active à la vie économique, politique, artistique et philosophique du monde gréco-romain. Les doctrines sceptiques et relâchées d'Aristippe et de l'école cynique naquirent dans la molle et douce Cyré-

naïque. Riche du commerce avec le Soudan, de la récolte de ses fruits, de l'élevage de ses chevaux, si souvent vainqueurs dans les courses panhelléniques, et dont Pindare a célébré les hauts faits, fière de posséder seule le fameux sylphium, une plante médicinale qui passait pour une panacée universelle, et dont elle mettait l'image sur ses monnaies, Cyrène était la plus belle et la plus industrieuse des « cinq villes; » elle fut la rivale de Carthage, puis, englobée dans une province romaine et réunie à la Crète, elle resta encore une cité importante jusqu'à la conquête musulmane. Aujourd'hui, les ruines de ses temples et de ses portiques jonchent le sol sur de vastes espaces, et les chèvres y broutent parmi les arcs des voûtes effondrées et les fûts gisans des colonnes de marbre.

Dans la stérilité de l'Afrique tripolitaine, la Cyrénaïque est une verdoyante exception : les géographes la définissent une oasis de montagne au bord de la mer, et les Arabes la nomment le Djebel Akhdar, la Montagne verte. Selon Hérodote, les anciens Libyens disaient qu'au-dessus de Cyrène, « le ciel est percé; » il laisse couler, en effet, vers la terre altérée, d'abondantes pluies d'hiver, et, l'été, la rosée, ce bienfait inconnu aux steppes sahariennes, vient rafraîchir les plantes. On a comparé le plateau de Barka au Sahel d'Alger; mais, au lieu d'être entouré par une Mitidja, il est resserré, comme une île, entre le désert et la mer; il domine, de ses pentes rapides, des régions beaucoup plus basses : à l'Est, les terrasses de la Marmarique, qui ne dépassent pas 300 mètres, et, au Sud, la longue dépression du Barka-el-Beida (Barka-le-blanc), inférieure, par endroits, de 10 à 70 mètres, au niveau de la mer, et qui limite, comme un fossé, la forteresse du plateau.

C'est, semble-t-il, sur le « Plateau vert » que les légendes antiques plaçaient le fameux jardin des Hespérides. Tous les arbres fruitiers de la zone méditerranéenne s'y mêlent, en effet, aux palmiers et aux bananiers africains, et il suffirait de refaire les travaux d'irrigation que les anciens avaient exécutés avec un art si admirable, et dont on trouve partout les vestiges, pour obtenir des vergers splendides, des champs de roses, de safran, de céréales et de légumes. Le blé pousse très bien sur le « Plateau rouge (1) » et, malgré les procédés rudimentaires des indi-

(1) Barka-el-Homra : ce sont les parties du plateau où un humus chargé de sels de fer recouvre le sol, lui donne une teinte rougeâtre, et augmente sa fertilité

gènes, il donne des rendemens supérieurs à ceux de nos campagnes. Les pâturages nourrissent des troupeaux nombreux, mais, faute de soins, les races sont dégénérées; les bœufs sont petits, les chevaux manquent de finesse et d'élégance. L'olivier sauvage pousse partout, sur les coteaux, en dépit de la dent des chèvres. Des forêts de thuyas, de pistachiers, de cyprès, s'étagent sur les collines les plus hautes, et les lauriers-roses tapissent le fond des ravins et des ouadi. Ainsi, un climat doux et tempéré, malgré le *ghebli* qui souffle de temps à autre et qui apporte l'haleine brûlante du désert; une atmosphère salubre, malgré la *malaria* qui sévit dans quelques plaines mal drainées : telle est la Cyrénaïque; de toutes les parties de la Tripolitaine soumises à l'empire ottoman, elle est la seule où puisse prospérer une population européenne. Elle retrouvera sans doute un jour la prospérité qu'elle connut dans l'antiquité, mais, pour le moment, elle est à peine habitée : un vali turc, secondé par cinq caïmacans et gardé par quelques bataillons, est chargé, nous dirions de l'administration, si le mot n'était pas trop ambitieux quand il s'agit du gouvernement turc. L'influence politique et religieuse appartient surtout aux Senoussites; presque tous les habitans sont affiliés à la secte et obéissent aux mots d'ordre transmis, du fond du Ouadaï, par le Mahdi vénéré.

Le commerce de Benghazi est très faible; elle n'exporte qu'un peu de blé et quelques moutons qu'elle envoie à Malte, un peu d'alfa, de laine brute, quelques éponges, et cependant c'est, après Tripoli, le premier port des deux vilayets. Une piste transsaharienne, qui fut jadis assez fréquentée, part de la petite ville, et, par les oasis d'Aoudjila (1) et de Koufra, les caravanes, après un terrible voyage, atteignent le Ouadaï ou le Darfour. Sous la protection des Senoussites, le trafic, par cette voie, s'est quelque peu développé, mais il est encore et il restera toujours d'une importance médiocre.

Le plateau de Barka occupe, dans le bassin oriental de la Méditerranée, une position très avantageuse. Il se dresse, comme un château fort, en face du cap Matapan et des trois pointes de la Grèce, dont il est séparé par 600 kilomètres de mer, coupés à mi-chemin par la Crète; à égale distance de Malte et de l'Égypte, ses ports commandent la route de Suez et des Indes;

(1) A 350 kilomètres au sud de Benghazi.

une station de torpilleurs, qui y aurait son point d'appui, maîtriserait la navigation dans toute la Méditerranée orientale. La côte, avec ses falaises abruptes, offre peu de bons refuges; mais, vers l'Ouest, Benghazi, qui n'est actuellement qu'une rade foraine, pourrait devenir très sûre si on la fermait par deux jetées. A l'Est, se creusent plusieurs baies magnifiques : Ras-el-Halal, l'ancien Nausathmos, offre un abri même aux bâtimens de fort tonnage. Le golfe de Bomba pénètre au loin dans les terres; protégé des vents du Nord et de l'Ouest par de hautes collines, il présente un très bon et très profond mouillage, que l'amiral Gantheaume utilisa en 1808; Rohlfs, qui l'a visité, déclare qu'il pourrait devenir le meilleur port de guerre de toute l'Afrique septentrionale. Plus à l'Est encore, cachée derrière un promontoire rocheux, et garantie de tous les vents par le rebord du plateau de Marmarique, la baie de Tobrouk enfonce dans le littoral ses profondes indentations; Schweinfürth, qui l'a vue en 1883, la déclare vaste, sûre, profonde et la compare à celle de La Vallette et au lac de Bizerte. Une puissance militaire européenne, qui serait maîtresse de la Cyrénaïque, n'aurait donc que le choix pour établir, dans une position excellente, entre Bizerte, Malte, Messine et, d'autre part, l'Égypte et les échelles du Levant, un port de guerre de premier ordre. La nation qui le posséderait serait en mesure d'exercer une influence décisive sur les destinées de la Méditerranée orientale.

III

Où finissent les espaces déserts que les cartes attribuent à la Tripolitaine et que les traités reconnaissent à la Sublime Porte, il est difficile de le dire avec précision; vers l'Est, les Turcs occupent effectivement l'oasis d'Aoudjila; vers l'Ouest, entre le Sahara tripolitain et « l'arrière-pays » tunisien, aucune frontière n'a été tracée. Des garnisons ottomanes ont pris possession des oasis du Fezzan, de Rhadamès, Sinaoun, Derdj, et, plus au Sud, de Rhât; « mais le pays ouvert, les points d'eau, les routes et les pâturages sont restés le domaine indivis de nos tribus tunisiennes, des Touareg et des bergers de Rhadamès et de Sinaoun, sans que jamais les Turcs aient pensé à y faire acte d'autorité (1). » Au Sud du tropique du Cancer, la convention franco-

(1) Commandant Rebillet, *les Relations commerciales de la Tunisie avec le*

anglaise du 21 mars 1899 détermine les limites de « l'hinterland » tripolitain et du Soudan français.

Mourzouk, Rhadamès, Rhât, sont célèbres dans l'histoire des explorations africaines; leurs noms sont familiers à nos oreilles; ce ne sont cependant ni de grandes villes, ni des centres de production et de culture, mais tout simplement des oasis où les caravanes font séjour et où se croisent les pistes du désert; la circulation transsaharienne est leur seule raison d'exister. Les hommes qui les habitent vivent tous du passage des caravanes, soit qu'ils les conduisent, soit qu'ils en exigent un tribut, soit qu'ils les pillent; chameliers et coupeurs de routes, avec quelques noirs qui cultivent les jardins et veillent aux irrigations, voilà toute la population de ces « métropoles du désert. »

Dès que l'on sort de Tripoli, avant d'avoir perdu de vue la mer, on est dans le Sahara, et, si l'on se dirige vers le Ouadaï ou le Bornou, l'on ne cesse d'y rester pendant au moins 2 300 kilomètres (1); si c'est vers Tombouctou et le Niger, la distance est encore plus longue. Et cependant, c'est entre Tripoli et le Tchad que le Sahara offre la moindre largeur : l'échancrure des Syrtes mord sur le désert, et la courbe parallèle, que dessine la bordure montagneuse des plateaux sahariens, recule la limite de l'absolue stérilité; un chapelet d'oasis et de points d'eau facilite, dans une certaine mesure, la redoutable traversée. C'est pourquoi, de toute antiquité, des caravanes sont venues du Soudan à Tripoli, apportant jusqu'à la Méditerranée les produits de l'Afrique centrale. Les Romains ont connu cette route, et probablement les Phéniciens avant eux; ils ont exploré et occupé le pays des Garamantes; l'on retrouve, au Fezzan, la trace de leurs travaux autour des sources et des puits; à Rhadamès, tenait garnison un détachement de la légion IIIe Augusta, qui resta chargée de la défense de l'Afrique pendant presque toute la durée de l'Empire; une inscription a perpétué jusqu'à nous le souvenir de son séjour.

Depuis l'antiquité, les routes du désert sont restées les mêmes : de Tripoli, deux pistes se dirigent l'une, au Sud, vers le Fezzan, l'autre, oblique, au Sud-Ouest, vers Rhadamès.

Sahara et le Soudan (1896). Nous avons réussi, en ces dernières années, à attirer de nouveau vers les marchés de la Tunisie quelques caravanes de Rhadamès, qui, depuis l'établissement de notre Protectorat, en avaient désappris le chemin.

(1) C'est la distance de Tripoli à Barroua, sur le Tchad.

La première traverse le Sahara presque en ligne droite, du Nord au Sud, et aboutit au lac Tchad. Sorties de Tripoli, les caravanes contournent le Djebel Rharian, puis s'élèvent sur les pentes du plateau crayeux qui étend ses champs de cailloux et ses rochers dénudés jusque près de Mourzouk. Quelques puits, çà et là, jalonnent la route et, dans cette première partie de leur course, hommes et bêtes ne restent que quatre jours sans trouver d'eau. Mourzouk, que nos géographies appellent pompeusement « la capitale du Fezzan, » n'est qu'une pauvre bourgade, et le Fezzan lui-même n'est qu'une série d'oasis de médiocre valeur; mais de là rayonnent dans tous les sens, les pistes sahariennes : vers le Kouar et le Ouadaï, au Sud; au Nord, vers Tripoli et la mer; à l'Est, vers Benghazi, Djalo et l'Égypte; à l'Ouest, vers Rhadamès et In-Salah. Le Fezzan est un carrefour, comme le Touât. Il n'y faut pas chercher un centre politique important; le point où séjournent les caravanes et où s'opèrent les échanges a varié selon le caprice des nomades, tantôt Djerma, tantôt Zouila ou Trâghen, aujourd'hui Mourzouk. La ville, où, sauf quelques averses de printemps, il ne pleut jamais, n'a qu'une eau de mauvaise qualité, qui s'épand autour d'elle en marécages croupissans, et en fait un séjour malsain pour les Européens et infesté de malaria. Une longue rue, où s'ouvrent des boutiques, avec quelques ruelles perpendiculaires, constituent la triste « capitale » où réside un mutasserif turc et où campe une petite garnison. Quelques bœufs chétifs et de médiocre qualité, des moutons sans laine, des dattes, sont à peu près les seules ressources de ce pauvre pays.

Les caravanes, reposées et ravitaillées à Mourzouk, reprennent leur marche vers le Sud, s'arrêtent à Ghâtroun et entament la partie la plus pénible de leur voyage. « Des pierres, rien que des pierres (1), » voilà ce que l'on trouve de Mechrou aux oasis du Kouar. La longue traînée de ces oasis, dont Bilma est la principale, permet enfin aux hommes et aux bêtes de se refaire pendant quelques jours. Encore 120 kilomètres de dunes et l'on arrive à Agadem, où les pluies soudaniennes commencent à faire sentir leur bienfaisante influence; il ne reste plus à traverser que la Tintoumma, une steppe désolée et très fatigante, et l'on arrive aux bords du Tchad. De Tripoli à Kouka, sur le lac, le

(1) *De Saint-Louis à Tripoli par le Tchad*, par le capitaine Monteil. Préface de M. E.-M. de Vogüé. 1 vol. in-4° illustré; Alcan

voyage a duré quatre longs mois; hommes et bêtes sont épuisés: les chameaux sont à bout de forces; leurs bosses, où la nature leur permet d'emmagasiner une réserve de vivres, sont presque fondues; beaucoup ont péri et leurs carcasses blanchies jalonnent les routes du désert. Cette voie n'a été parcourue, en ces dernières années, que par une seule mission européenne, celle du capitaine Monteil, au retour de sa mémorable traversée du Soudan; elle conduit de Tripoli au Tchad et à tous les pays qui l'entourent, le Kanem, le Ouadaï, le Bornou, et, jusqu'au delà du puits de Mechrou, elle est nominalement sous l'autorité des Turcs.

De Tripoli, une autre route s'enfonce dans les profondeurs du Sahara. 520 kilomètres, que l'on franchit en quinze ou vingt étapes, et l'on est à Rhadamès, l'antique Cydamus, vieille ville liby-phénicienne, presque aussi célèbre dans l'histoire et dans les légendes du désert qu'In-Salah et Tombouctou. Rhadamès, c'est, comme Mourzouk, une oasis où se croisent, à égale distance de Tripoli et de Gabès, plusieurs routes du désert. La ville doit son existence à une belle source qui jaillit à la limite de l'Erg et des plateaux pierreux, dans un étranglement où la Hamada-el-Homrâ s'enfonce et se prolonge, vers l'Ouest, comme un isthme, entre deux mers de sable. C'est le chemin d'In-Salah et du Touât, la voie qui coupe le désert dans le sens de sa plus grande longueur, d'Est en Ouest, et qui conduit, de Tripoli, du Fezzan et même d'Égypte, vers le Tidikelt et, de là, vers le Maroc au Nord et vers Tombouctou et le Sénégal au Sud. Entre Rhadamès et Tombouctou, les relations, par In-Salah, sont relativement fréquentes, ou du moins l'étaient avant la conquête du Tidikelt et du Touât par les Français; à Tombouctou, les gens de Rhadamès occupent tout un quartier; à Kano, dans le Bornou, ils possédaient aussi, avant le passage dévastateur de Rabah, les plus belles maisons. Les Touareg sont les maîtres du commerce et les propriétaires des jardins; ils sont les vrais seigneurs de Rhadamès, et, s'ils acceptent une garnison turque, c'est pour qu'elle les protège contre une attaque des Français; des noirs, qui cultivent l'oasis, vivent, dans une sorte de servage, sous l'autorité de l'aristocratie targui. Rhadamès est peut-être le centre commercial le plus important et la ville la plus influente de tout le Sahara central, surtout depuis qu'In-Salah, qui, à 800 kilomètres plus à l'Ouest, fait, pour ainsi dire, pendant à la vieille cité phénicienne, est tombée aux mains des chrétiens.

En piquant droit au Sud, une vingtaine d'étapes conduisent à Rhât, la mystérieuse métropole des Touareg Azdjer, l'un des carrefours du commerce saharien, l'étape obligatoire des caravanes en route pour le Soudan. Duveyrier, qui a campé sous ses murs sans y pénétrer, la décrit comme une ville d'environ 4 000 habitans, ceinte de murailles et entourée de palmeraies et d'oasis (1). Mais le naïb Mohammed-el-Taïeb, le chef qui est allé chercher à Rhât les assassins du marquis de Morès, a pénétré dans la ville en 1898 et, d'après lui, elle ne renfermerait plus que 300 habitans sédentaires. Quelque erroné que puisse être un chiffre aussi faible, il n'en semble pas moins très probable que la prospérité de l'oasis a dû pâtir de la présence des Turcs et subir le contre-coup des troubles du Bornou et des ravages de Rabah (2).

Le principe des « arrière-pays » (*hinterland*), défini par la conférence de Berlin, s'il était rigoureusement appliqué à Rhadamès et à Rhât, les placerait sans conteste parmi les dépendances de notre Protectorat tunisien; la frontière, indiquée à travers le désert par la convention du 21 mars 1899, semble aussi les englober dans le Sahara français. Mais, par crainte de la venue des chrétiens, les deux oasis ont accepté des garnisons turques. En 1862, la mission française de MM. Mircher et de Polignac, qui séjourna à Rhadamès et signa un traité d'amitié et de commerce avec les chefs touareg, n'y trouva qu'un gouverneur ottoman sans autorité ; deux ans après, un fort était construit et des troupes installées. Le même fait s'est produit à Rhât. Vers 1880, les Turcs, pour la première fois, y entrèrent par trahison ; mais, en 1886, les Touareg reprenaient la ville de vive force et massacraient la garnison. Les soldats du Sultan, depuis lors, s'y sont de nouveau établis; haïs des nomades, qui ne sont ni de la même race ni de la même secte, ils y sont tolérés pour protéger l'oasis contre un coup de main des Français.

Ainsi, à Rhadamès et à Rhât, nous nous heurtons à des droits acquis ; mais, le jour où la Porte viendrait à cesser d'exercer son autorité dans l'Afrique du Nord, nous aurions le droit strict, en vertu du principe des *hinterland* et de l'ancienneté de nos relations avec les chefs touareg, de revendiquer

(1) Duveyrier, *les Touareg du Nord*. Paris, 1864, in-8°.

(2) Sur Rabah et les pays du Tchad, voyez le beau livre de M. Émile Gentil : *la Chute de l'Empire de Rabah*. 1 vol. in-8° illustré; Hachette, 1902.

les deux oasis; et, si nous consentions à les abandonner aux successeurs des Turcs, ce ne pourrait être que moyennant des compensations et, en tout cas, à la condition expresse que nous y conserverions le droit de passage, soit pour les caravanes de nos indigènes, soit pour le télégraphe, voire pour le chemin de fer, que nous voudrions, plus tard, y faire passer.

De Rhât, dernier poste occupé par les Turcs, les caravanes qui vont au Soudan continuent leur route au Sud, s'élèvent sur les hauteurs du Tassili, longent le pied de l'Ahaggar, parviennent au massif de l'Aïr et, de là, en six jours, atteignent la steppe, c'est-à-dire sortent du désert. Zinder, que commande actuellement un poste français, le fort Cazemajou, est le point d'aboutissement de cette grande voie du désert, la ville où s'échangent les produits du Nord contre ceux du Soudan; M. Foureau témoigne y avoir rencontré une douzaine de négocians tripolitains qui trafiquent avec le Bornou et les riches régions de la vallée de la Bénoué (1).

Telles sont les principales routes du désert qui conduisent à Tripoli; si l'on y joint celle qui, de Benghazi, mène au Darfour et au Ouadaï, l'on aura énuméré toutes les voies par où le commerce africain peut parvenir aux ports des Syrtes.

En dépit des voyageurs, nous craignons qu'il ne subsiste encore beaucoup d'illusions sur la richesse des royaumes qui entourent le Tchad et sur l'importance des échanges qu'ils peuvent faire avec la Tripolitaine ou le Maghreb. La magie des légendes exerce son charme sur nos imaginations européennes; les caravanes nous apparaissent multipliées, les ballots de marchandises prennent des proportions fantastiques; l'éloignement produit dans nos esprits un phénomène de mirage comparable à celui qui, dans les plaines arides du désert, grandit les objets en les réfractant et qui donne à la moindre touffe d'herbe l'aspect d'un grand arbre et à la moindre pierre les dimensions d'un palais. La réalité paraît moins brillante. Tout le commerce transsaharien ne dépasserait pas, selon M. Schirmer, 9 millions de francs par an, et il ne se fait pas tout entier par la Tripolitaine. Le dernier rapport de M. Rais, consul de France, constate qu'en 1900, les échanges de Tripoli avec l'Afrique centrale ont été de 3 millions aux exportations de l'intérieur et de 2 millions et demi

(1) Sur Zinder, voyez le chapitre XI du livre de M. F. Foureau : *D'Alger au Congo par le Tchad.* 1 vol. in-8° illustré; Masson, 1902,

aux importations. Presque chaque année, le trafic transsaharien aboutissant aux ports tripolitains va en décroissant. Comment en serait-il autrement d'un mouvement d'échanges qui s'opèrent à plus de 2 000 kilomètres de distance, à travers le plus redoutable des déserts? Jamais pareil commerce ne pourra prendre un grand développement, quand même la sécurité viendrait à régner dans tous les pays que traversent les caravanes. Des voyages qui durent de dix-huit mois à deux ans ne peuvent être accomplis que par un nombre restreint d'individus. La voie de Tripoli au Tchad, par Mourzouk et Bilma, n'est guère fréquentée chaque année, selon le lieutenant-colonel Monteil, qui l'a parcourue, que par deux caravanes. La route de Rhadamès est plus sûre; les Azdjer du Tassili et les Kel-Oui de l'Aïr, moyennant une taxe fixe, dirigent et protègent les caravanes; les Kel-Oui vont les chercher en janvier à Kano ou à Zinder, où ils possèdent un village, et les conduisent jusqu'à Bir-Assiou, entre Rhât et l'Aïr, où les Azdjer viennent les prendre pour les mener jusqu'à Rhadamès. Malgré ces conditions relativement favorables, l'importance du trafic par Rhât et Rhadamès est très restreinte; comme tous ceux du Sahara et du Soudan septentrional, ces deux marchés sont en décadence.

Le commerce transsaharien de Tripoli est, dirions-nous volontiers, plus pittoresque que productif. Le départ ou l'arrivée d'une caravane, le déballage des marchandises, le chargement des chameaux sont des incidens qui saisissent l'attention des voyageurs; mais, si un pareil trafic peut enrichir des traitans maures ou juifs, des convoyeurs touareg, gens qui se contentent de peu et qui ont l'habitude séculaire de ce genre d'affaires, il ne saurait suffire à attirer sur le pays des convoitises étrangères. Des plumes, dont la valeur a baissé depuis que les autrucheries du Cap font concurrence aux articles du Soudan, un peu d'ivoire, quelques kilogrammes de paillettes d'or, des cornes de gazelles, des gommes, des peaux brutes, un peu de natron, d'encens, de myrrhe, voilà à peu près tout ce qu'apportent les caravanes; au départ, elles emportent des cotonnades, des armes, de la poudre, du sel, des objets fabriqués, tout cela en faibles quantités.

La ruine de ce trafic transsaharien tient à une cause générale, l'occupation, par les puissances chrétiennes, de toutes les côtes de l'Afrique du Nord et de tout le pourtour du grand dé-

sert. Dans notre siècle, où le commerce universel tend à devenir toujours plus rapide et toujours plus spécialisé, les caravanes sont un anachronisme, une survivance d'un passé disparu. Au temps des Phéniciens, des Grecs et des Romains, traverser le Sahara était le seul moyen d'arriver à la Méditerranée et d'y apporter les marchandises de l'Afrique tropicale, et surtout les esclaves; les bateaux du temps ne permettaient pas d'aller par mer au Congo ou au Niger, dont on ignorait jusqu'à l'existence, et les routes du désert de Libye étaient les seules voies connues et praticables. La pénétration européenne modifie chaque jour les conditions de la vie économique dans l'Afrique du Nord; en restreignant l'esclavage, elle supprime l'article le plus recherché sur les marchés du Maghreb et du Levant. Malgré nos efforts, les caravanes ne se dirigent plus guère que vers les pays restés musulmans, le Maroc et Tripoli, ou, transversalement, de Tombouctou en Égypte. La prise d'In-Salah par nos soldats a profondément troublé les habitudes des trafiquans musulmans; l'occupation de Tripoli, de Mourzouk, de Rhadamès et de Rhât par les chrétiens aurait des conséquences plus graves encore; loin d'aider au relèvement du commerce saharien, elle en précipiterait le déclin. A mesure que les colonies françaises, anglaises, allemandes du Congo et du Soudan seront mises en valeur et exploitées, à mesure que les voies fluviales seront améliorées et des chemins de fer de pénétration construits, les produits de l'Afrique centrale seront dirigés directement vers le golfe de Guinée, d'où ils arriveront en Europe, par bateaux, bien plus vite qu'à dos de chameaux ils ne parviendraient à Tripoli. Ainsi il ne subsistera qu'un faible mouvement d'échanges, rendu nécessaire par le ravitaillement des oasis et des tribus nomades et l'exportation de quelques produits spéciaux, propres aux oasis, comme les dattes. Quant au commerce transsaharien par caravanes, à moins que l'on ne découvre dans le désert d'importantes richesses minérales, l'avenir qui l'attend, c'est une diminution graduelle et finalement une disparition presque totale. Comme port du Sahara, comme point d'aboutissement des caravanes, les destinées futures de Tripoli sont donc loin de s'annoncer brillantes; elle cessera de plus en plus d'être un *emporium* du Soudan; c'est vers le monde méditerranéen qu'elle devra tourner ses regards et orienter son activité.

IV

C'est bien aussi comme un pays riverain de la Méditerranée, plus encore que comme un État africain, qu'en Italie la Tripolitaine passionne l'opinion publique et préoccupe les hommes d'État. Que les côtes de Tripoli et de Cyrène ne doivent cesser d'être turques que pour devenir italiennes, c'est ce que personne ne met en doute dans la péninsule, et le gouvernement a réussi à faire admettre tacitement qu'il possède, sur les deux vilayets de Tripoli et de Barka, une sorte de droit de préemption. Ce droit, les Italiens ont-ils quelques raisons de le revendiquer, sont-ils sur le point de le faire valoir, c'est ce que nous nous demanderons maintenant.

La Tripolitaine est aujourd'hui trop connue pour que nos voisins espèrent y trouver, le jour où elle tomberait entre leurs mains, la clé du Soudan ou le débouché d'un très grand commerce. Il y a beau temps que la fameuse prédiction de Rohlfs a perdu tout crédit : « Celui qui possédera Tripoli, écrivait-il sera le maître du Soudan ; la possession de Tunis ne vaut pas la dixième partie de celle de Tripoli. » En dépit de la formule plus frappante que vraie du célèbre voyageur allemand, nous serions imprudens d'offrir aux maîtres, quels qu'ils soient, de la Tripolitaine, d'échanger, contre leur lot, notre Tunisie.

C'est d'abord un pays de colonisation et d'expansion que les Italiens, n'ayant plus le choix dans l'Afrique partagée, espèrent acquérir sur les rivages des Syrtes. Ils n'ignorent pas cependant que toute la Tripolitaine, si l'on en excepte de rares oasis, est et sera toujours rebelle à la culture ; quelques puits qui pourraient être creusés, quelques oasis artésiennes qui pourraient être créées, ne suffiraient pas à transformer le désert en un jardin ou la steppe en un champ de blé. Mais, en Cyrénaïque, quoique l'étendue cultivable ne dépasse pas les limites du plateau de Barka, les paysans de l'Italie du Sud trouveraient une terre où un certain nombre d'entre eux pourraient vivre plus à l'aise que dans les Pouilles ou les Calabres. C'est pour cette raison que plusieurs députés socialistes au parlement de Montecitorio, comme le fameux agitateur sicilien de Felice, se montrent partisans d'une expédition prochaine, tandis que d'autres, comme M. Enrico Ferri, plus préoccupés de leurs passions antimilita-

ristes que de la détresse des paysans du royaume de Naples et de la Sicile, sont opposés à toute intervention. Le député Morgari, récemment envoyé à Tripoli par le journal socialiste l'*Avanti*, en est revenu avec des conclusions optimistes ; il paraît croire à l'avenir de la colonisation en Tripolitaine et à la facilité de la conquête. Ainsi semble s'établir, parmi les hommes de tous les partis, un courant d'opinion qui pousse à une politique d'annexion et d'expansion.

Mais d'autres mobiles, plus impérieusement quoique peut-être plus inconsciemment, agissent sur l'opinion publique. Les peuples, et les latins en particulier, cèdent plus volontiers encore aux entraînemens de leurs passions qu'aux suggestions de leurs intérêts. Plus haut que partout ailleurs, sur le sol de la grande péninsule historique, la voix des générations disparues crie aux vivans la gloire d'autrefois. L'Italie, depuis qu'elle a réalisé son unité politique, a retrouvé, dans la poussière de l'histoire, des formules de domination et des traditions de grandeur : elle s'est souvenue que les Romains d'autrefois, en regardant, des deux côtés de la péninsule, les flots de la Méditerranée qui en viennent battre les rivages, disaient : « *Mare nostrum*, » et que, plus tard, les Vénitiens appelaient l'Adriatique « le golfe de Venise » et couvraient de leurs comptoirs toutes les côtes de l'Orient musulman. Il est impossible, quand on est l'Italie, de n'avoir pas une politique méditerranéenne et des prétentions à faire valoir dans l'un et l'autre bassin de la Mer intérieure. L'Italie, dès qu'elle fut devenue un royaume, connut ces ambitions. C'est comme acheminement à la domination de la Méditerranée, que la possession de la Tripolitaine excite, dans la Péninsule, l'enthousiasme des foules et stimule l'activité des politiques.

L'occupation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque se lie d'ailleurs, dans les conceptions du parti que l'on appellerait impérialiste, si le mot n'était pas trop gros, à tout un programme d'expansion politique et économique dans la Méditerranée orientale. La Cyrénaïque, avec ses terres ouvertes à la colonisation, avec ses belles rades de Bomba et de Tobrouk, serait, pour la puissance italienne, une position de premier ordre d'où, pour ainsi dire, elle couperait en deux la Méditerranée. Depuis longtemps déjà, les Italiens ont cherché à prendre des hypothèques sur la Tripolitaine, mais c'est surtout depuis la proclamation du Protectorat français en Tunisie, que des missions scientifiques péné-

trèrent ou tentèrent de pénétrer en Tripolitaine et en Cyrénaïque, et qu'un grand effort fut fait pour développer le commerce italien dans les ports de l'ancienne régence. Le duc de Gênes lui-même, avec l'aide de quelques capitalistes, organisa, pour l'exploration et la colonisation de la Tripolitaine, une société qui envoya le capitaine Camperio dans le pays de Barka pour y créer des stations agricoles et commerciales. Ces tentatives échouèrent devant l'hostilité des indigènes et le peu d'activité des affaires; mais les progrès du commerce italien, surtout en ces dernières années, ont été considérables : depuis que l'Italie du Nord a pris un grand essor industriel, le gouvernement a cherché, avec plus d'ardeur, des débouchés nouveaux pour la production grandissante des manufactures nationales; la Tripolitaine, quelque faible que soit son pouvoir d'absorption, lui a semblé convenir à ce rôle. En 1898, les importations italiennes en Tripolitaine ne venaient qu'au quatrième rang après celles de l'Angleterre (avec Malte), de la Turquie de la France (avec l'Algérie-Tunisie) et elles ne montaient qu'à 768 000 francs. Depuis lors, l'Italie a augmenté le chiffre de ses échanges, grâce à l'amélioration et à la multiplication des services de navigation. Au commencement de 1900, la compagnie Florio Rubattino, aidée par une forte subvention du gouvernement, a établi une ligne dont les bateaux, tous les quinze jours, touchent à Malte, Tripoli, Mesrata, Benghazi, Derna, la Canée et s'arrêtent encore, au retour, à Benghazi, Tripoli et Malte. En même temps, pour des motifs restés inexpliqués, la compagnie anglaise Knott-Prince suspendait ses voyages, tandis qu'un armateur de Malte, M. Pace, consentait à élever ses tarifs pour les rendre égaux à ceux de la ligne italienne; en sorte qu'aujourd'hui, les « Rubattino » font la plus grosse part du trafic, au vif désappointement des autorités ottomanes, qui, effrayées de voir grandir, dans les deux Syrtes, l'influence italienne et augmenter le nombre des nationaux du roi Victor-Emmanuel III, s'efforcent de créer une ligne de navigation turque. La compagnie française Touache fait, chaque semaine, le service de la côte tunisienne et de Tripoli, où elle apporte surtout des farines, mais elle ne touche pas à Benghazi et néglige la Cyrénaïque, où décidément l'influence italienne l'emporte. Elle s'y est affirmée avec éclat, à la fin de l'année 1901, quand les Italiens, qui sollicitaient depuis longtemps l'autorisation d'établir un bureau de poste à Benghazi, lassés des réponses dilatoires du *vali* ottoman, débar-

quèrent les agens et les sacs de dépêches et installèrent de force le bureau, sous la protection de deux cuirassés et d'un croiseur qui stationnaient en rade.

Cet incident et d'autres de même nature, l'apparition de plus en plus fréquente du pavillon de Savoie sur les côtes des Syrtes, l'augmentation du commerce italien, de fréquentes missions d'officiers ou de voyageurs, enfin les déclarations de M. Delcassé et de M. Prinetti au sujet de la Tripolitaine, tout contribuait donc, à l'automne 1901, à alarmer la Sublime Porte. Mais la Tripolitaine, — bien qu'on paraisse parfois n'y plus songer, — n'est pas une terre sans maître; elle n'est pas non plus le domaine de quelque roitelet africain; c'est une province de l'empire ottoman, et sa situation ne peut être en aucune façon assimilée à celle de la Régence de Tunis avant 1881, ou à celle du Maroc indépendant. A Tripoli, en Cyrénaïque, dans le Fezzan, et même à Rhadamès et à Rhât, l'autorité du Sultan est solidement établie; elle s'appuie sur toute une administration, sur une nombreuse et solide armée que le gouvernement turc a, depuis quelques mois, considérablement renforcée. Bien qu'il soit difficile de le savoir exactement, le corps d'armée d'occupation semble compter plus de 15000 hommes; il est pourvu d'une bonne cavalerie, d'une artillerie qu'un colonel allemand au service de la Porte vient de réorganiser; de pareilles troupes pourraient tenir longtemps autour de Tripoli. De plus, le Sultan, inquiet des ambitions avouées de l'Italie, a récemment institué, dans ses provinces africaines, une sorte de conscription; cette réforme n'a pas été appliquée sans quelque résistance de la part des tribus, et des troubles ont éclaté à l'automne 1901; mais, actuellement, l'organisation des contingens indigènes est en bonne voie et l'on estime qu'ils fourniraient, en cas de guerre contre l'infidèle, 1 200 cavaliers réguliers et 3000 Hamidié, 8000 fantassins réguliers et 12000 Hamidié. Un envahisseur, parvenu à se rendre maître de Tripoli et du plateau de Barka, devrait encore s'enfoncer dans le désert, jusqu'au Fezzan, et peut-être plus loin encore, et y consumer ses forces dans une lutte sans gloire et sans profit. 50000 hommes et 100 millions suffiraient à peine pour mener à bien une pareille entreprise. C'est sans doute assez pour qu'il ne semble pas, dans les circonstances actuelles, que l'Italie soit à la veille de rompre la paix en portant le premier coup à l'édifice encore solide de l'empire ottoman et en débarquant ses troupes sur les côtes des Syrtes.

D'autre part, la valeur propre des vilayets africains, nous l'avons montré, est médiocre, et la France pourrait, sans grand dommage, se désintéresser de leur sort, si le « problème tripolitain » n'était pas de nature à amener des complications jusqu'au Soudan ; s'il n'impliquait pas un changement de l'équilibre actuel des forces dans la Méditerranée et si, enfin, il ne risquait de réveiller la question toujours brûlante de l'intégrité de l'empire ottoman. L'attitude que le gouvernement français a paru prendre vis-à-vis de la Sublime Porte, en se mêlant de traiter, sans elle, de l'avenir de l'une de ses provinces, a déjà eu, les faits permettent de le constater en Afrique même, des conséquences graves. Des soldats turcs, partis du Fezzan, sont allés occuper, dans la zone saharienne nettement reconnue à la France par les traités, les oasis de Kouar et de Bilma, et, s'ils se sont retirés, peu de temps après, sur les injonctions de nos officiers, leur tentative pour se rapprocher du Kanem et du Ouadaï, au moment où des difficultés surgissaient, à l'Est du Tchad, entre nous et la puissance senoussite, était néanmoins significative : elle révélait un accord entre le Sultan de Constantinople et les chefs de la plus puissante des confréries musulmanes de l'Afrique du Nord; un mot d'ordre semblait partir de Stamboul pour exciter contre nous des résistances dans ce monde musulman, où nous comptons tant de sujets et que nous nous efforçons, depuis si longtemps, de gagner à notre cause. Tout récemment, sur un autre point de leur empire, les Turcs ont envoyé des troupes prendre possession, à l'entrée de la Mer-Rouge, du territoire de Cheik-Saïd, que, malgré nos droits incontestables, nous avons toujours négligé d'occuper. Ainsi se manifeste, sans sortir de notre domaine colonial, une solidarité étroite entre les divers problèmes qui intéressent dans le monde notre situation de grande puissance : d'une question, purement méditerranéenne en apparence, naissent des difficultés inattendues au cœur de l'Afrique et jusqu'en Asie. Et ces difficultés, avec les répercussions imprévues qu'elles risquent d'entraîner, ne révèlent que trop la cohésion toujours redoutable qui, en face de l'Europe divisée, peut, à certaines heures, réunir le faisceau des forces de l'Islam.

René Pinon.

LE
MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

LES MOYENS DE TRANSPORTS URBAINS

I [1]

FIACRES ET OMNIBUS

« Ah ! quelle drôle de chose, regardez donc, papa, un tramway tiré par des chevaux ! » disait avec surprise, aux États-Unis, un jeune enfant qui n'était jamais sorti de sa ville natale, desservie uniquement par des « cars » électriques ou à vapeur, et qui, jusqu'à son premier voyage dans une localité moins avancée, n'imaginait pas qu'il pût exister nulle part des véhicules publics à traction animale.

Au contraire, des chevaux allant de Jérusalem à Damas, en caravane à travers la Galilée, s'effrayent et se cabrent, malgré les efforts de leurs cavaliers, lorsque, pour la première fois, ils aperçoivent des quadrupèdes de leur espèce attelés à des voitures ; l'aspect de ces machines, auxquelles sont attachés leurs frères, les plonge dans la stupeur, parce qu'ils n'ont jamais vu que des chevaux montés, parmi les plateaux de la Syrie.

Ces deux extrêmes de la civilisation et de la vie patriarcale marquent aujourd'hui, dans l'espace, la distance parcourue par l'humanité dans la longue suite des temps. Les étapes les plus

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1902.

anciennes, les découvertes les plus rudimentaires à nos yeux, constituèrent sans doute d'étonnans progrès aux yeux de nos pères. Quel beau jour fut celui où l'on inventa la roue, la simple roue, et les échasses, ces bottes de sept lieues !

I

Les transports urbains ne tiennent qu'une place modeste dans ce trésor d'instrumens de communication que le XXe siècle trouve, à son aurore, mille fois plus riche que le XIXe ne l'avait reçu de son prédécesseur. Sous la Restauration les rapports entre Paris, et Saint-Cloud étaient assurés par un « coucou, » qui partait trois fois par jour de la Place de la Concorde, et emmenait chaque fois sept ou huit voyageurs ; 104 trains de chemin de fer, par vingt-quatre heures, font aujourd'hui ce même trajet, sans compter les tramways de la Compagnie des omnibus et les Bateaux parisiens qui descendent la Seine.

Cette circulation locale, pour intense qu'elle soit, n'a pas grande conséquence sur la marche du monde ; elle n'a même pas eu très grande influence sur le développement moderne des villes, car elle l'a plutôt suivi que précédé ; mais elle accroît fort le bien-être du citadin. Elle est devenue une nécessité de son existence. De simples chefs-lieux d'arrondissement sont mieux dotés maintenant de voitures publiques, que n'était le Paris de Napoléon Ier avec ses 600 000 âmes.

Publiques ou privées, les voitures, — dans le sens que nous donnons à ce mot, de boîtes roulantes, couvertes et closes à notre gré, — ne sont au reste ni d'un usage, ni d'une invention très ancienne. Les chars des Romains, ou ceux des monarques asiatiques, malgré leur raffinement proverbial, étaient de pitoyables brouettes qui ne valaient pas un mauvais omnibus. La litière antique ressemblait à ce dur « cacolet, » auquel l'administration de la guerre a fini par renoncer, après avoir été longtemps seule à s'en servir.

Le véhicule du moyen âge, à la ville comme aux champs, c'est, pour les personnes, le cheval de selle et, pour les marchandises, la charrette. Les selles des chevaliers sont luxueuses à souhait, dorées, garnies de cordouan vermeil, ou blanches, brodées d'or, « de la façon de Lombardie, » et non dépourvues de certaines commodités : il se trouve toujours « une pissière en

la selle de Monseigneur. » Les « sambues, » ou selles de grandes dames, sont recouvertes de drap d'or, de velours orné d'orfrois; les femmes du peuple chevauchent à califourchon sur un cuir rembourré.

On ne voit pas que les litières fussent très goûtées, même chez les princes : sur une maison de 340 personnes, dont 53 employées à l'écurie, l'archiduc Philippe le Beau n'a que 3 « valets de litière, » en 1501 ; Yolande de Flandre, comtesse de Bar, qui entretient, en 1352, 31 chevaux, dont 2 palefrois « pour le corps de Madame, montés par elle, » et 4 palefrois pour ses dames et ses demoiselles, sans parler des roussins des femmes de chambre, ne possède point de litière. Il n'y en a pas davantage, à la fin du XIVe siècle, chez Mme de La Trémoïlle; mais, sur l'état de son écurie, à côté des écuyers, palefreniers et valets de haquenée, figure un « valet de char. »

Ces « chars » féodaux ressemblaient à des tapissières, ou mieux à des voitures de blanchisseur, portées sur quatre roues et richissimes. Extérieurement couverts de draps ou peints en or et armoriés, ils étaient à l'intérieur tendus de « samit » ou satin, garnis de coussins et de rideaux en velours, avec des milliers de clous, d'ornemens et de motifs en or et en argent. Mais ils n'étaient nullement suspendus, vrais tombereaux où l'on accédait par une échelle. Ce fut, au début du XVe siècle, un sybaritisme délicat que celui des « chariots branlans ; » de rares et puissans personnages adoptèrent seuls cette nouvelle caisse, sans doute supportée par des courroies pour adoucir les chocs, et que l'état des routes réduisait au rôle de voiture d'apparat.

Inventés à leur tour sous François Ier, les carrosses ne furent longtemps qu'un objet de curiosité; Paris n'en contenait que trois ou quatre sous Charles IX, dont un appartenait à la reine mère, Catherine de Médicis, et un autre à « Madame Diane, légitimée de France. » Il ne s'en vit guère plus, dans les rues de la capitale, jusqu'à la fin de la Ligue. Les princes et Henri IV lui-même, dans les années qui suivirent son arrivée au trône, allaient à cheval par la ville et, « si le temps semblait tourné à la pluie, » mettaient en croupe un gros manteau. Le comte de Guron, les marquis de Cœuvres et de Rambouillet, se dispensèrent les premiers de cette règle ; « encore se cachaient-ils et fuyaient la rencontre du roi, sachant que cela lui était désagréable. »

Le monarque, à la fin de son règne, n'avait d'autre voiture

que celle de la Reine, dans laquelle il fut assassiné par Ravaillac. « Je ne saurais aller vous voir aujourd'hui, écrivait-il à un de ses familiers, parce que ma femme se sert de *ma coche.* » Les magistrats, les présidens au Parlement, se rendaient au Palais,

> Comme au temps passé, sur leurs mules
> Avec un clerc et sans laquais...

Les bourgeois modestes se contentaient de chausser, « pour se sauver des boues, » des galoches aussi justes que possible, avec lesquelles ils cheminaient péniblement le long des voies étroites et malpropres. Allaient-ils aux champs, une charrette couverte, garnie de bonne paille fraîche, servait à asseoir commodément « Mademoiselle » leur femme et les enfans, tandis que la chambrière les escortait sur un âne, et que le valet suivait à pied.

L'usage des carrosses s'établit rapidement sous Louis XIII; voitures monumentales, dans lesquelles huit personnes s'entassaient et bien grossières encore : aux portières, des « bottes » de cuir où l'on mettait les jambes et dont l'usage se conserva jusqu'au XVIIIe siècle ; dans le fond, des appuis de crin, — les « custodes, » — destinés à amortir les cahots ; sur les côtés, des « mantelets » de peau s'abattaient, en guise de glaces. On les bouclait solidement, pour se garantir de la pluie et du froid, pour « faire printemps, » comme disait le surintendant Bullion. Mieux valait demeurer ainsi dans l'obscurité, que d'être exposé aux intempéries. Des montans sculptés portaient un ciel de bois, drapé d'étoffe, — l'impériale, — auquel s'attachaient des paremens de cuir, — les « gouttières, » — qui empêchaient l'eau de tomber à l'intérieur.

Le luxe tenait lieu de confort en ces véhicules primitifs, relevés de housses en velours, à passemens de Milan, et de livrées éclatantes, chamarrés de broderies, avec des roues dorées jusques au moyeu. Six chevaux, quatre au moins, traînaient ces massifs édifices; leur caisse était posée sur deux essieux fixes ; le train de devant ne tournait pas, ce qui suffisait à rendre leur manœuvre très difficile dans la plupart des rues d'alors.

Le premier engin pour porter commodément, « de rues à autres, les personnes qui le désireront » fut la « chaise à bras, » découverte. Un capitaine au régiment des gardes, dès 1617, en fut concessionnaire. Vingt ans plus tard, un nouveau modèle de chaises portatives, couvert cette fois, était importé d'Angleterre. « En vue de les louer et en tirer profit, » le Sr de Cavoy, capi-

taine des mousquetaires du cardinal de Richelieu, reçut pour quarante années le privilège, qui passa à sa veuve et lui valut un beau revenu : elle fournissait les chaises aux porteurs, qui en demeuraient responsables et lui versaient une redevance de cent sous par semaine. Ceux-ci faisaient payer leurs services assez cher au public ; Tallemant prétend même qu'ils le rançonnaient, et « demandaient un écu pour aller de la place Maubert à Notre-Dame ; » ce qui équivaudrait, de la part d'un fiacre d'aujourd'hui, à exiger 12 francs de son « bourgeois » pour le conduire du Palais-Bourbon à l'Opéra.

Les « fiacres, » précisément, commencèrent dès cette époque (1660) à faire concurrence aux chaises portées ou roulées, ces dernières nommées « vinaigrettes, » attelées d'un ou deux tireurs. Un commis du maître des postes d'Amiens, « fort entendu en chevaux, pour les bien ménager et les faire durer longtemps, » s'était, dès le règne de Louis XIII, « avisé d'un nouveau trafic, » qui consistait à louer des carrosses à la journée, pour la ville et pour sa banlieue. L'hôtel de la rue Saint-Martin, siège de cette industrie, avait pour enseigne une image de Saint-Fiacre, qui d'abord donna son nom à l'immeuble, puis aux voitures qui en sortaient, puis à « cette manière de gens » qui les conduisaient, en France et en certaines localités étrangères : à Vienne, une voiture de place à deux chevaux se nomme un « fiaker. » Dès le ministère de Mazarin, « monter dans le char de l'enchanteur Fiacron, » était une forme allégorique suffisamment claire pour dire, en langage précieux, que l'on prenait un fiacre.

Utilisés, au début, par les bourgeois qui se rendaient en leurs « maisons des champs, » ces carrosses furent ensuite « exposés » dans les carrefours, de sept heures du matin à sept heures du soir, pour mener « de lieu à autre, par la ville et faubourgs de Paris, » ceux qui les prendraient à l'heure ou à la demi-heure. Nombre des places et des chevaux, tenue soignée ou sordide des cochers, forme, conditions de louage et, par suite, tarif de ces voitures, — calèches ou berlingots, cabriolets ou gondoles, — varièrent fort jusqu'à la fin de l'ancien régime ; où elles coûtaient, *en monnaie actuelle*, depuis 40 francs par jour pour les carrosses dorés, jusqu'à 2 fr. 40 la course, — 1 livre 4 sous, — pour les simples fiacres, pourboires non compris. Car le pourboire était institué dès le règne de Louis XV et représentait 3 francs par jour.

Cette course, à 2 fr. 40, était même plus chère, — comparée

à celle d'aujourd'hui, — qu'elle ne semble au premier abord, puisque les distances, dans le Paris de Louis XVI, se trouvaient moitié moindres. Pour aller au Gros-Caillou, à l'École militaire, la course était de 4 francs; elle était de 4 fr. 80 pour aller à Vaugirard, Charonne ou Chaillot, et de 6 francs si l'on poussait jusqu'à Passy, « en gravissant la montagne des Bons-Hommes; » ce qui, pour nous, correspond à traverser les jardins du Trocadéro jusqu'à l'angle des rues Franklin, de Passy et de la Tour.

Encore ces prix n'étaient-ils pas suffisans pour déterminer les fiacres à accepter des cliens à destinations si lointaines, puisque les ordonnances de police leur enjoignent de « conduire sans difficulté » les voyageurs en partance pour la Porte-Maillot ou les Invalides. Les « difficultés » du public avec les cochers ne datent pas d'hier, ils passaient déjà pour un peu épineux sous Louis XIV. Saint-Évremond se plaint de leur brutalité, de leur voix enrouée et effroyable, du bruit continuel que font leurs claquemens de fouet; il plaint aussi leurs chevaux décharnés, qui mangent en marchant.

Ces véhicules si coûteux, au nombre d'environ 3000, étaient pourtant le seul mode de locomotion que les Parisiens de la classe moyenne eussent à leur service sous le premier Empire; les gens riches entretenaient à leur usage un chiffre à peu près égal de voitures particulières; la petite bourgeoisie et le peuple allaient à pied.

Nul n'avait songé à leur fournir un mode de transport quelconque, depuis l'échec, au XVIIe siècle, des « carrosses quasi-omnibus » que le grand Pascal avait imaginés et dans lesquels, un jour, le Roi-Soleil avait daigné prendre place. Bien que de tels patronages dussent valoir à cette tentative l'attention de la postérité, les historiens ont rarement envisagé l'auteur des *Pensées* sous l'aspect de père des omnibus. L'entreprise des « carrosses à cinq sols, » dont il avait conçu le plan et fait en partie les frais avec sa sœur, Mme Périer, inaugurée quelques mois avant sa mort (1662), disparut au bout d'une vingtaine d'années, on ne saurait dire pour quelle cause.

Comme nos lignes modernes, ces premières voitures en commun partaient toutes les sept à huit minutes, « quelque petit nombre de personnes qui s'y trouvent, même à vide; » de sorte que nul, disait l'affiche, n'aurait jamais à attendre le passage du carrosse public, en quelque lieu de la route que ce fût, plus long-

temps qu'il ne faudrait pour faire mettre les chevaux à son propre carrosse. »

Cet avis de la compagnie chargée de l'exploitation supposait que ces ancêtres de nos omnibus ne seraient jamais complets. Le nombre des places n'était cependant que de huit. Il fut créé cinq lignes, desservies chacune par sept carrosses, dont les cochers et « laquais, » chargés d'effectuer la recette, portaient des casaques diversement galonnées, suivant les routes, avec les armes de la ville en broderie sur la poitrine. Les commissaires du Châtelet, en robe, assistés d'archers à cheval, présidèrent à l'inauguration, « avec une pompe merveilleuse, et remontrèrent aux bourgeois les utilités » de cet établissement. Pour plus de sûreté, un garde de M. le Grand-Prévôt se tint en permanence dans chaque voiture; la foule encombrait les rues et « les artisans cessaient leur ouvrage pour les regarder. »

Mme Périer, qui voulait juger en personne de l'effet des « carrosses à cinq sols, » constate qu' « il y monta même des femmes. » Elle aussi prétendit en prendre un et attendit, rue de la Verrerie, celui qui allait du Luxembourg à la Porte-Saint-Antoine, par les rues de Tournon, Dauphine, Saint-Denis et des Lombards; mais elle eut le déplaisir d'en voir passer cinq, tous pleins, devant elle. L'institution, critiquée et ridiculisée par les uns, applaudie et encouragée par d'autres, par le Duc d'Enghien notamment qui s'en servit un jour, et par le Roi, qui fit venir l'un de ces omnibus à Saint-Germain et le prit pour se rendre chez la Reine Mère, l'institution, qui s'annonçait avec un succès tel que le prix des places avait été porté de 5 à 6 sous, cessa-t-elle d'être rémunératrice? La clientèle fit-elle défaut? Toujours est-il que les détenteurs du privilège le vendirent en 1691, de leur plein gré, aux propriétaires des voitures de place

Dans la pensée de ses créateurs, le monopole de transport public qui leur était concédé ne devait comporter aucune restriction, quant à la qualité des voyageurs. Mais le Parlement, en enregistrant les lettres patentes, y ajouta cette clause : que « les soldats, pages, laquais et autres gens de livrée, les manœuvres et travailleurs de bras, ne pourraient entrer auxdits carrosses. »

Cette exclusion valut peut-être aux nouveaux véhicules d'être hués par le populaire; mais les catégories, ainsi exclues en principe par décret, l'étaient bien davantage, en fait, par le prix élevé des places : autant vaudrait-il dire qu'il est interdit à nos

terrassiers contemporains de louer un coupé au mois. Pour un ouvrier parisien, qui gagnait 16 sous par jour, en 1662, 6 et même 5 sous représentaient le tiers de son salaire : quelque chose comme 2 francs pour notre compagnon de 1902, dont la journée moyenne est de 6 fr. 50 dans la capitale. Il en était de même du soldat, qui recevait alors 9 sous par jour, avec lesquels il devait se nourrir, ou du domestique nourri, dont les gages journaliers correspondaient à 5 sous.

Le carrosse à 5 sous, pour le peuple du XVII° siècle, était bien plus cher que n'est, pour le peuple actuel, le fiacre à 1 fr. 50. Pour les « bourgeois et gens de mérite, » auxquels on réservait l'accès de ces omnibus, la somme était comparativement moins grosse, parce que le prix de la vie, *en général*, n'a pas du tout changé dans la même proportion que les salaires ont monté : 5 sous d'alors équivalent à 0 fr. 80 seulement. Mais ce carrosse à 0 fr. 80 la place, ne faisait qu'un trajet assez court, — deux kilomètres environ, — comparé à nos lignes d'aujourd'hui, qui parcourent pour 0 fr. 30, 15 et même 10 centimes, 5 ou 6 kilomètres.

Une seule ligne, dite du « Tour de Paris, » était de quelque importance, quoique ce ne fût pas un bien grand tour à faire que celui du Paris de Mazarin : du Marais, près la Place Royale, le carrosse se rendait à la rue Richelieu, passait la Seine au « Pont-Rouge, » à l'emplacement du futur Pont-Royal, suivait le quai, la rue des Saints-Pères, la rue Taranne (boulevard Saint-Germain), la rue Férou (près Saint-Sulpice), longeait le Luxembourg, passait devant la Sorbonne, et, par la rue Saint-Jacques, le quai de la Tournelle et l'île Notre-Dame (Saint-Louis), revenait à son point de départ, la rue Saint-Paul, au Marais.

Mais cette distance était partagée en six tronçons, avec un bureau à chaque arrêt; qui passait plus de deux bureaux sans descendre devait, une seconde fois, payer sa place; de sorte que cet omnibus coûtait 10 sous, — 1 fr. 60, — du Luxembourg à la rue Richelieu.

II

Au début de la Restauration, le fiacre, — en style administratif « carrosse de place », « char numéroté » en langage poétique, — restait encore sans rival et en abusait. Le prix de sa

course, fixé à 1 fr. 50, avait plutôt diminué, — 1 fr. 50, en 1815, étant une somme inférieure à 1 livre 4 sous en 1787, — la première heure coûtait 2 fr. 25, les suivantes 1 fr. 75; mais, sale d'aspect et traîné par des chevaux misérables, il était la honte de Paris. Quant aux environs, ils ne communiquaient avec la capitale que par le « coucou, » dans les brancards duquel terminait sa carrière un animal, ironiquement surnommé *Vigoureux*, d'une force tout opposée aux efforts qu'on attendait de lui.

Le poids du véhicule s'élevait jusqu'à l'inconnu, les dimanches et fêtes, lorsque, aux huit personnes, assises sur les banquettes, ci-devant rembourrées, de ces étranges boîtes, s'ajoutaient, à côté du cocher, accroupis sur le tablier de tôle rabattu, des supplémentaires à qui leur posture fit donner le nom de « lapins, » tandis que d'autres voyageurs, les « singes, » grimpaient sur la toiture.

A côté des fiacres, lourds et lents, de l'époque, le cabriolet, léger et menu, allait si vite qu'il semblait fort dangereux. Il faisait aux piétons désolés le même effet que les automobiles d'à présent. « Si j'étais lieutenant de police, je supprimerais les cabriolets, » disait Louis XV lorsqu'il n'y en avait en circulation que deux ou trois cents. En 1830, où le signe enviable de l'aisance était d'avoir « cheval et cabriolet, » on en comptait plusieurs milliers, et l'autorité s'épuisait à réprimer, par des règlemens multiples, l'excès de leur rapidité. Leur vogue, ébranlée par l'apparition des « broughams » ou coupés modernes, par la concurrence des paniers, des calèches, des américaines, cessa vers la fin du règne de Louis-Philippe, et, lorsque fut fondée, en 1855, la « Compagnie impériale des voitures à Paris » le nom même des cabriolets ne figure plus dans l'énumération du matériel roulant.

Administrée par « les Messageries Caillard et compagnie, » la nouvelle société fut d'abord investie d'un monopole, auquel elle renonça en 1866, moyennant une indemnité annuelle. Mais, durant la période où elle concentra en ses mains la presque-totalité des voitures de place, cette puissante entreprise en avait amélioré le type, la tenue et la traction. Son rôle et son influence demeurèrent prépondérans, sous le régime de liberté absolue, puisqu'elle seule posséda, jusqu'à 1872, près de la moitié des fiacres en circulation dans les rues de Paris : 3000 sur 6400.

Et quoique, depuis lors, des compagnies rivales aient surgi, avec plus ou moins de succès, quoique l'effectif des voitures et surtout celui des loueurs ait grossi sans cesse, les « Petites voitures, » comme on les appelle, n'en sont pas moins demeurées, sous la direction d'un président sagace, M. Bixio, le modèle de cette industrie difficile.

Le plus fort chapitre de dépense, — 10 millions de francs sur les 20 millions de budget annuel de la compagnie, — est naturellement la « cavalerie. » Pour ce dur service du pavé de Paris, il faut des chevaux jeunes, arrivés au maximum de leur force, âgés de 5 ans environ, que l'on ne trouverait pas en France, depuis que le ministère de la Guerre achète, pour l'armée, les bêtes de 3 ans et demi chez les éleveurs. C'est de Hongrie et de Danemark, où chaque année une commission spéciale va faire les achats, que nous viennent des sujets tout dressés, prêts à entrer immédiatement dans les brancards. Ils n'y resteront pas longtemps : quatre années en général. Aussi, quoique le prix de revient de chaque bête, dont l'introduction sur notre sol comporte le paiement d'un droit de douane élevé, soit de 900 francs environ, la cavalerie ne figure à l'inventaire que pour 460 francs par tête. La mortalité normale, compliquée parfois d'épidémies désastreuses, de la « morve » notamment, enlève 11 pour 100 de l'effectif; 14 pour 100 des animaux sont réformés et cédés en moyenne pour 155 francs.

L'établissement des tramways n'a pas été seulement, pour le fiacre, une concurrence, mais aussi une cause indirecte de dommages par leurs rails, qui multiplient les chutes des chevaux et les avaries des voitures. En revanche, le bâton blanc, mis par M. Lépine aux mains des sergens de ville, fut un bienfait, non seulement pour les piétons, mais aussi pour les quadrupèdes. Ils ont, grâce à lui, une minute de repos durant ces arrêts forcés qui, de la Madeleine au Bois de Boulogne, peuvent se répéter huit fois.

La distance journellement parcourue par le cheval de fiacre est de 45 kilomètres; mais la voiture effectue un trajet moitié plus long, parce qu'à chacune sont affectés trois chevaux, dont un, dit de relais, travaille tous les jours, tandis que les deux autres, alternativement, sortent ou se reposent. Ce service de 4 000 voitures, de place ou de « grande remise, » exige ainsi la présence constante de 12 000 chevaux valides, sans compter les indis-

ponibles de l'infirmerie; et ce chiffre est dépassé dans les années d'Exposition universelle.

La nourriture d'un pareil effectif, qui représente 5 millions de frais, est un objet d'étude continuelle. Il faut en réduire le coût au minimum, puisque les plus légères variations de prix se chiffrent par des sommes: 10 centimes de plus ou de moins par tête font, en fin d'exercice, 440 000 francs. Il faut se garder en même temps d'économies obtenues au détriment du bon état dans lequel ces animaux doivent être maintenus. M. Bixio, en ces matières, fut un novateur. Il remarqua, chez le propriétaire des omnibus de la gare de Sceaux, où il était en déplacement de chasse, la belle condition de ses chevaux et demanda quelle était leur ration. — « Pas de ration, lui fut-il répondu, ils mangent ce qu'ils veulent. — Mais mangent-ils toujours la même chose? — Oh! non, tantôt on leur donne plus d'avoine, tantôt moins et l'on remplace ce grain par un autre. » Cette constatation le conduisit à douter de la valeur sacramentelle des comestibles, — foin, paille et avoine, — qui semblaient constituer, du consentement unanime, la ration-type du cheval. En France, du moins, puisqu'en Algérie on le nourrit d'orge, de carottes et de caroubes en Italie, de maïs au Mexique.

Un laboratoire fut établi par la compagnie, qui le mit sous la surveillance d'un comité technique, où figurent des membres de l'Académie des sciences. Sa mission consiste à déterminer sans cesse l'efficacité nutritive des fourrages, laquelle diffère suivant les récoltes. Dans l'avoine, la proportion des substances utiles varie, d'une année à l'autre, de 25 pour 100. D'où il suit que donner toujours la même ration en apparence, c'est, en réalité, la modifier beaucoup. Des essais multiples permirent d'apprécier la quantité et le degré d'assimilation de la cellulose, des matières azotées et non azotées contenues dans les grains. On reconnut ainsi l'inanité du préjugé qui fait regarder comme meilleure l'avoine de gros poids.

Trois chevaux sont continuellement en observation dans une écurie spéciale, dont aucune litière ne garnit le sol bitumé. On les pèse plusieurs fois par jour; leurs crottins, leurs urines sont analysés. A côté de l'écurie se trouve un manège de pompe, assez dur à faire mouvoir, autour duquel court un cheval qui tourne en peinant. Attaché *derrière la branle* qu'actionne son camarade, un autre cheval se contente de le suivre à la même

allure, sans effort. « C'est le sort du second cheval qui me conviendrait, » disait Labiche, en visitant cet établissement. Ces expériences, poursuivies depuis vingt-cinq ans, ont permis de proportionner les trois rations nécessaires à l'animal soit pour produire un travail donné, en kilogrammètres, soit pour transporter son propre poids sans fatigue, soit enfin pour se maintenir en état, sans faire de mouvement.

Cette dernière ration, bien entendu, ne convient qu'à des bêtes en repos prolongé; car les chevaux sortant un jour sur deux mangent davantage quand ils restent à l'écurie, que lorsqu'ils vaquent à leur tâche par la ville, — 9 kilogr. 4, au lieu de 8 kilogr. 8; — et ceux qui sont attelés chaque jour reçoivent près de 12 kilos de fourrage. La liste des fourrages qui composent les rations est assez longue : le foin est exclu, son mérite étant trop mince pour son prix. L'avoine n'y joue qu'un rôle secondaire : un kilo en moyenne. On y voit figurer la « drèche, » résidu de l'orge ayant servi à la fabrication de la bière, des tourteaux de plusieurs sortes, du son, des granules agglomérés par la compagnie avec les déchets de différentes farines. Mais le fond de l'alimentation, c'est le maïs et la paille, formant ensemble près de 7 kilos.

Toutes ces denrées sont mélangées ensemble, concassées et dosées en sacs de poids uniforme, après avoir subi une série de manipulations qui s'exécutent automatiquement dans des ateliers immenses. La paille serait ici un lit trop onéreux; les chevaux de fiacre, comme ceux des omnibus, couchent sur la tourbe, dont un kilo et demi entretient leur litière pour 5 ou 6 centimes par jour. Avant d'être livrée à la consommation, la paille est nettoyée dans des cylindres, hachée sous des couteaux qui se renouvellent toutes les trois heures et mise en balles de 100 rations chacune. Le maïs et l'avoine sont épurés, purgés, le premier, de gros clous de fer qui s'y trouvent, on ne sait comment, et qu'un aimant attire au passage; la seconde, de 30 sortes d'impuretés et de grenailles parasites, revendues 3 ou 4 francs les 100 kilos. Ils vont ensuite se déverser en d'énormes silos, d'une contenance de 700 à 800 quintaux.

Le coût moyen est de 1 fr. 20 pour la ration quotidienne dont partie est absorbée à l'écurie, partie sur la voie publique, là où les hasards de leur existence vagabonde donnent un moment de loisir au cheval et au cocher. Il n'est pas à craindre que

ce dernier détourne peu ou prou du sac qui lui est confié pour sa bête; il achèterait plutôt de sa poche un supplément d'avoine pour obtenir un surcroît de travail.

La traction mécanique qui s'est substituée, dans les rues de Paris, à la traction animale, pour les omnibus et les tramways, devait naturellement tenter, surtout depuis l'invention des automobiles, la grande entreprise des voitures de place. Il était logique de penser qu'elle amènerait la même augmentation de trafic, en permettant d'abaisser le prix des transports. « Les fiacres-automobiles ne marcheront pas, disaient les adversaires du projet; ils seront constamment détraqués et en réparation; les accidens seront plus nombreux. » — « Ils ne le seront pas davantage, répliquaient les partisans du progrès. Les accidens ont d'ailleurs augmenté, avec les chevaux, depuis que la rapidité des voitures a été accélérée, pour répondre aux exigences du public. Rien ne sera plus maniable qu'un automobile qui occupe moins de terrain que la voiture attelée. Jusque vers le milieu du siècle dernier, des hommes graves ne purent se décider à prendre les chemins de fer au sérieux; et, malgré les objections élevées au début contre les bicyclettes et les tramways à vapeur, leur développement a été constant. »

Il serait trop facile et passablement injuste de reprocher à la Compagnie des petites voitures d'avoir tenté une expérience qui lui coûta, sans succès, 4 millions et demi. Mais l'échec n'est pas irrémédiable; le fiacre électrique, bien accueilli, avait bien fonctionné; son entretien seulement était trop cher. Il fallait un accumulateur donnant, sans relais, un parcours de 100 kilomètres; il ne s'en trouva pas qui en fissent plus de 60. Les promesses des constructeurs ne furent pas tenues et, faute de dynamos capables d'électriser les moteurs à prix fixe, on continue d'électriser les chevaux à coups de fouet.

III

On espérait que l'énergie des accumulateurs reviendrait à meilleur marché que celle de l'avoine, pour compenser la différence entre les frais de fabrication d'un *landaulet* automobile et l'achat des trois chevaux, mylord et coupé, qui constituent « le fiacre, » marchant nuit et jour en toute saison.

« Achat » est un mot impropre; les voitures naissent dans

les ateliers de la compagnie et reviennent y mourir, ou plutôt elles sont immortelles. Dans une ville où 45 000 véhicules, dont les deux tiers servant au transport des personnes et un tiers à celui des marchandises, circulent chaque jour, les accidens sont d'autant plus inévitables que les points d'encombrement ont beau varier, de l'été à l'hiver, de l'après-midi à la soirée, du samedi au dimanche ; de nouveaux itinéraires ont beau remplacer les anciens, privilégiés il y a 50 ans, aujourd'hui déserts ; la foule continuera toujours à affluer aux mêmes heures dans les mêmes voies.

La principale rue des quartiers de Grenelle ou de Vaugirard est sillonnée *du matin au soir* par 2 ou 3 000 voitures, tandis que l'intensité du mouvement est de 8 000 sur le boulevard Saint-Michel, sur le pont de la Concorde de 10 000, et de 14 000 dans la rue Royale. Et l'on se rend mieux compte du degré d'envahissement de certaines artères, en métrant *leur largeur* comparée au nombre d'équipages qui les arpentent : sur le boulevard des Italiens passent chaque jour 24 000 chevaux attelés, et 42 000 devant le numéro 156 de la rue de Rivoli ; mais ce boulevard a 18 mètres de large et cette rue n'en a que 12. Ce qui, pour cette dernière chaussée, correspond, *sur chaque mètre de largeur*, à une succession quotidienne de 3 500 chevaux traînant des « paulines » ou des phaétons, des victorias à huit ressorts ou des binards de pierre de taille, des camions ou des omnibus. Parmi les piétons qui s'aventurent au milieu de cet emmêlement de bêtes et de roues, on compte annuellement 1 700 victimes, plus ou moins grièvement blessées, et 76 y trouvent la mort. Non moins redoutables sont ces voitures les unes pour les autres ; les accidens coûtent à la Compagnie générale 350 000 francs par an, sans parler des menues avaries que réparent les spécialistes répartis dans ses dépôts.

Quand le mal est plus grave, le fiacre est envoyé aux ateliers de La Villette. Là, sur un espace de deux hectares et demi, est installée une usine de réfection permanente du matériel et une réserve où 4 000 sortes d'objets différens sont empilés : lanternes ou bandages, balles de crin ou pièces de drap, jusqu'à des pyramides de fers à cheval. A voir ici les troncs de chêne et de hêtre numérotés, représentant 3 000 mètres cubes de bois de carrosserie, il semble que le « sapin » ne soit pas d'essence à justifier son appellation populaire.

900 ouvriers de divers corps d'état sont chargés de remettre perpétuellement à neuf, en été les coupés, les mylords en hiver ; car il n'existe que deux modèles, dont toutes les pièces, pour plus de simplification, sont interchangeables. L'ancienne voiture à quatre places a presque disparu. Au lieu des 1 800 qu'elle possédait naguère, la Compagnie n'en a plus que douze ; les cochers refusaient de les conduire parce qu'ils n'y gagnaient pas leur vie.

De-ci, de-là, renversés ou sur des tréteaux, gisant sur le sol, le dos ouvert, de vieux fiacres semblent bien malades ; leurs essieux sont forcés, leurs coussins montrent la corde ; leur caisse, lavée par les pluies, après tant de cahots et de chocs, aspire au repos. Pourtant elle est solide encore, elle usera bien une jeune paire de roues, qui sort du charronnage, les rais assemblés et châtrés en un clin d'œil par des machines d'invention américaine. Le monteur lui pose des ressorts, envoyés par la forge, le tapissier la garnit à neuf ; demain, la peinture lui rendra le prestige de la fraîcheur. Ainsi soignée et opérée, elle filera de nouveau par les rues, portera les malades au médecin, les amoureux au rendez-vous, les remisiers à la Bourse, les étrangers aux musées, les bourgeois au Bois de Boulogne ; elle entendra bien des projets, bien des plaintes, bien des confidences, bien des colères, et que d'baleines terniront ses vitres, jusqu'à ce qu'elle rentre ici pour ressusciter encore !

Les cochers se renouvellent plus souvent que leurs voitures. Sur les 4 000 dont se compose le personnel, 600 ont moins d'un an, 1 800 de 1 à 5 ans, et 700 de 6 à 10 ans de présence. Plus des trois quarts de l'effectif n'est donc en fonction que depuis une dizaine d'années, et 250 seulement sont depuis plus de 20 ans au service de la Compagnie. Sans doute il en est davantage qui occupent pendant 20 ans le siège ; beaucoup vont d'un loueur à l'autre et quelques-uns deviennent patrons à leur tour. Mais le plus grand nombre, lorsqu'ils ont réalisé des économies, préfèrent un métier sédentaire aux risques d'une voiture qui leur appartiendrait en propre ; ils se font marchands de vins et vieillissent derrière leur comptoir.

Les vieux cochers sont rares : 200 seulement, sur 4 000, ont dépassé la soixantaine ; leur doyen médaillé, qui vient en tête de la liste, est septuagénaire et tient les guides depuis 44 ans ; 600 ont de 50 à 60 ans d'âge, tandis que 1 000 ont moins de 30 ans, et 1 300 de 30 à 40 ans.

D'où viennent-ils? Il n'est guère de profession plus mêlée; la plupart de ceux qui l'exercent ne l'ont pas embrassée de prime abord, à leur début dans la vie. Presque tous en avaient d'abord tenté quelque autre : le légende veut qu'il s'y rencontre des déclassés de la bourgeoisie, des sous-préfets, des notaires, d'anciens prêtres, des professeurs, des poètes, voire l'ambassadeur d'une république sud-américaine. Antécédens difficiles à vérifier; les intéressés, déchus, ne s'en vantent pas. Sur les 4000 automédons dont la situation antérieure nous est connue, il se trouve une trentaine de noms d'apparence nobiliaire, un ex-frère des écoles chrétiennes, 2 instituteurs, 3 négocians ou entrepreneurs, une soixantaine d'employés d'administration ou de commerce, une douzaine de gardiens de la paix, douaniers ou gendarmes. La presque-totalité provient de métiers manuels : 700 ouvriers de l'alimentation, 350 du bâtiment, des métaux ou des tissus, 1400 domestiques, dont beaucoup anciens cochers de maîtres. Mais tous les corps d'état sont, peu ou prou, représentés : machinistes et marins, marchands d'habits et porteurs aux pompes funèbres, bijoutiers, commis voyageurs, camelots et garçons de recettes. Un des plus forts élémens est fourni par les campagnards, au nombre de 1300; mais ce contingent est instable : ce sont les « saisonniers, » qui viennent chaque année conduire un fiacre à Paris, pendant les mois de loisir que leur laissent les travaux des champs. Les Savoyards, les Limousins, arrivent en octobre et repartent à fin mai ; quelques-uns restent jusqu'au Grand Prix. Les Auvergnats passent, les uns l'hiver, d'autres le printemps, dans la capitale. Les Italiens, au nombre de 200, y passent toute l'année, sauf deux mois d'été pendant lesquels ils retournent au pays.

Les étrangers, au reste, sauf les Belges et les Suisses, ne forment dans cette corporation qu'un groupe infime, quoique de nationalités multiples : 3 Autrichiens, 2 Espagnols, 1 Brésilien, 2 citoyens des États-Unis et 2 Égyptiens. Les Parisiens y sont en très petite minorité : 300 à peine, tandis que les Alsaciens-Lorrains sont 150. La Savoie, l'Auvergne et le Limousin fournissent à eux seuls 1900 sujets, contre 1400 originaires de tous les autres départemens.

Ainsi recruté un peu partout, le cocher de Paris ne constitue pas un type homogène; il n'a guère de physionomie propre, bien qu'on lui en prête une, conventionnelle. Il passe pour mal-

honnête dans ses propos, mais il est honnête dans sa conduite, puisqu'on rapporte chaque année à la Préfecture de police près de 39000 objets, oubliés dans les fiacres, omnibus et tramways, et que les modestes auteurs de ces actes de probité, souvent admirables, ne sont pas invités à les accomplir par l'attrait de gratifications qui s'élèvent en bloc à 3 000 francs.

Le cocher n'est pas un salarié ; il commence et finit sa journée aux heures qui lui plaisent, se repose quand il veut, et ne subit point de chômage. Autrefois, il versait à la Compagnie, ou au loueur qui l'employait, le montant intégral de sa recette, déduction faite des pourboires, qui, joints à une paye fixe de 4 francs, constituaient sa rémunération. C'était le travail « à la feuille. » Le cocher devait inscrire le détail journalier de ses opérations sur un tableau qu'il remettait à son patron.

Pour obvier aux fraudes possibles, on lui défendait de charger un voyageur en dehors des stations, où l'heure de son départ était pointée par un agent spécial. D'autres agens notaient, à la volée, les numéros des fiacres occupés qui passaient en certaines rues, Les compagnies avaient aussi un contrôle occulte : à toute personne qui, ayant arrêté une voiture *sur la voie publique*, — condition requise, — faisait part à un bureau intermédiaire du temps qu'elle l'avait gardée, des lieux où elle l'avait prise et quittée, il était alloué une réduction de 1 fr. 25, par chaque heure et demie qu'elle avait payée. L'intermédiaire transmettait ces renseignemens à la Compagnie et, si le travail signalé se trouvait omis sur la feuille des cochers, il recevait, pour sa peine, une part de l'amende infligée à ces derniers, laquelle variait de 25 à 60 francs.

Désireux de se soustraire à cette surveillance, un certain nombre d'automédons offrirent de payer à forfait une somme fixe, supérieure de 1 fr. 50 à la « moyenne » que faisaient ressortir, pour le jour précédent, les indications de leurs camarades. Ceux-ci les imitèrent à leur tour ; ce qui prouve qu'ils y avaient avantage, soit que les « feuilles » ne fussent pas toujours très sincères, soit que la liberté absolue permît de réaliser des recettes plus fortes. Les patrons y trouvèrent aussi leur profit, parce que le système nouveau éliminait les paresseux qui, assurés d'une paye modique, pouvaient impunément s'immobiliser aux stations sans rien faire. L'importance de la recette dépend en effet de l'habileté du cocher, de son caractère, de son

art de physionomiste à « faire la maraude » là où se rencontrent les cliens.

Aujourd'hui, le cocher est un sous-entrepreneur; il garde pour lui tout ce qui excède un prix de location déterminé. Mais c'est justement sur ce prix que l'on ne s'entend pas, et c'est à son sujet qu'éclatent les grèves périodiques. Afin d'en fixer le montant, les patrons prennent pour base les conditions de la température, la saison, le mouvement des hôtels, les arrivées des trains, les fêtes, les courses, les événemens qui modifient la circulation. Il ressort, pour l'année entière, aux environs de 15 francs, mais varie suivant les mois : les meilleurs, pour les compagnies, sont Mai, Juin et Avril; Octobre et Juillet accusent de moindres bénéfices; Septembre et Novembre sont tantôt en gain, tantôt en perte; Janvier, Février, Mars et Août donnent toujours un déficit.

Il s'est produit, depuis dix ans, un phénomène singulier dans cette industrie : malgré la concurrence des moyens de transport en commun, de la bicyclette, du téléphone et de l'automobile, le nombre des fiacres a augmenté de 20 pour 100. Il est monté de 9900 à 12500. Cependant la même période a vu l'une des grandes compagnies, propriétaire de 1500 voitures, l'Urbaine, mise en liquidation judiciaire et résignée, depuis plusieurs années, à laisser les cochers fixer la moyenne à leur guise; l'autre, la Compagnie générale, réduite à suspendre ses distributions de dividende.

D'où vient que le bénéfice minime, — 1 fr. 50 par journée de voiture, — nécessaire à la prospérité des entreprises de ce genre, leur fasse aujourd'hui défaut? Le mouvement observé dans la plupart des commerces, auxquels la concentration des capitaux procure un élément de force et de succès, se produirait-il ici en sens contraire? Les petits loueurs sont-ils mieux placés pour se défendre ou gagnent-ils davantage?

Les impôts qui pèsent sur la Compagnie générale dépassent 3 millions de francs, — 15 pour 100 de ses recettes brutes, près du double des profits qu'elle réalisait jusqu'à ces dernières années, et que les avantages consentis, bon gré mal gré, aux cochers ont fait évanouir; — mais la plupart de ces charges sont supportées, au prorata de leur exploitation, par les petits patrons, par ceux qui conduisent leur propre voiture. Ils ont de plus les frais de leur loyer, et les fourrages doivent leur revenir plus cher.

Leur matériel est-il moins bon? L'usure et le renouvellement des trois chevaux et des deux voitures, ouverte et fermée, qui constituent « le fiacre, » leur coûtent-ils moins des 5 fr. 80 par jour que consacrent à cet objet les grosses compagnies? Chez le patron-ouvrier, l'*intérêt* du capital se confond souvent avec le *salaire* du travail: or, la plupart des simples cochers estiment avoir perdu leur journée quand elle n'atteint pas 10 francs.

Mais le métier est dur; il faut être dehors pendant 14 ou 15 heures par jour, et la nourriture, chez le traiteur, est onéreuse, pour ces gastronomes fort recherchés en général dans leur ordinaire. — « Quand vous verrez un restaurant où sont attablés des cochers de fiacre, m'a dit l'un d'eux, entrez-y avec confiance, vous êtes sûr de bien dîner. » Corporation singulière; âpre au gain et portée au coulage, rude d'allures et souple par nécessité, jalouse de son indépendance et changeant dix fois par jour de maître et de besogne; au pas dans les avenues du Bois, au galop pour ne pas manquer le train, figée sous la pluie nocturne devant une façade illuminée. Témoin involontaire de tant de choses, en marge de tant de deuils et de tant de fêtes, comment le cocher ne serait-il pas souvent de mauvaise humeur?

Sa mauvaise humeur s'est un jour manifestée de façon tragique en la personne du sanguinaire Collignon. Contraint par la Préfecture de police, sur la plainte d'un client, à rapporter à celui-ci la petite somme qu'il s'était indûment fait payer en plus du tarif, Collignon se rendit chez son « bourgeois, » l'argent dans une main et, dans l'autre, un revolver chargé de six coups, qu'il déchargea successivement sur le plaignant, sa femme, ses deux enfans et sa bonne, qui tous furent mortellement atteints.

Ce quintuple assassinat valut à la mémoire sinistre de « Collignon » une horreur demi-séculaire; son nom demeura l'ultime injure qui pût être adressée à un fiacre. Dans le monde des cochers, Collignon ne fut pas jugé aussi sévèrement. La leçon donnée par lui avait imprimé aux voyageurs une terreur salutaire. — « Voyez-vous, monsieur, disait, en hochant la tête, un confrère indulgent qui avait connu le héros de ce drame, l'affaire est assez obscure : *il y a eu des torts des deux côtés!* »

Dans la correspondance du directeur de la Compagnie des Petites voitures se trouvent chaque jour nombre de lettres de doléances, où des personnes délicates, de l'un et l'autre sexe,

consignent les extraits du vocabulaire, ignoble ou simplement grossier, quoique pittoresque d'ailleurs, que des automédons, mal satisfaits de leur pourboire, ont fait pleuvoir sur leur tête ou derrière leur dos. — « Il m'a appelée... je n'ose dire comme. » Parfois ce sont des protestations contre les pièces fausses, introduites, en nombre excessif, dans la monnaie rendue du haut du siège, dans la nuit sombre ou sous la pluie, — fraude savamment organisée, puisque naguère on pouvait lire, sur la devanture d'une boutique du quartier de la Croix-Rouge, cette offre équivoque : « Pièces de monnaie, à l'usage de Messieurs les cochers. » « Monsieur le Directeur, je m'étonne qu'une Compagnie qui se respecte garde à son service des cochers assez malhonnêtes pour glisser à la clientèle de faux écus de cinq francs. C'est une honte pour Paris et une indélicatesse contre laquelle je ne me contente pas de protester, mais dont je vous regarde comme responsable, décidé à vous rapporter moi-même la fausse monnaie dont il s'agit, etc. » Ainsi s'exprimait un bourgeois, justement indigné. En continuant le dépouillement de son courrier, le directeur ouvrit une deuxième missive du même signataire ; elle était conçue en ces termes : « Vous pouvez considérer ma lettre de ce matin comme non avenue; j'ai trouvé moyen de repasser la fausse pièce dont je vous parlais. »

Le cocher n'est pas le seul qui veuille donner des lois au capital. A lui en imposer de trop dures, ne risque-t-il pas de le voir faire grève à son tour? La crise actuelle est toute *financière*, point *industrielle*, puisque les fiacres se multiplient encore. Il n'est même pas à présumer qu'ils disparaissent jamais ; ils satisfont d'autres besoins et offrent d'autres commodités que le tramway. Paris et sa banlieue contiennent 3 millions d'habitans ; pour que les voitures de place puissent vivre, il suffit qu'elles fassent chacune une dizaine de « chargemens, » avec des clients qui les prennent à l'heure ou à la course.

Cette dernière, à 1 fr. 75 pourboire compris, est, dit-on, trop chère; nos ancêtres l'eussent trouvée bien bon marché. La mise en service d'un compteur horo-kilométrique apaiserait-elle les conflits, ferait-elle renaître la prospérité? Les parties en cause, patrons et cochers, s'accusent mutuellement de mauvais vouloir envers le compteur, toujours promis et toujours éludé. Les uns et les autres s'en prennent à l'administration municipale, qui exigeait des futurs compteurs tant de vertus et prétendait

leur faire dire tant de choses, qu'aucun ne s'est trouvé capable de répondre, — à bas prix, — à toutes les questions qu'on lui posait.

Pour qui a voyagé hors de France, il ne semble pas que le compteur soit indispensable à une capitale pour vivre heureuse. Si nous laissons de côté New-York, où il n'existe pour ainsi dire pas de fiacres et où la plus petite course se paie 5 francs, nous voyons qu'à Londres l'organisation est la même que la nôtre. Les *hansoms* et les *cabs* à quatre roues appartiennent à 3600 loueurs, — contre 1423 à Paris, — dont 2000 conduisent leur propre véhicule. Les autres cochers, au nombre de 11000, travaillent à la « moyenne » et paient, à peu près comme chez nous, 15 fr. 30, soit à de petits patrons, soit à quatre grandes compagnies. Le prix des courses est de 1 fr. 25 pour 1600 mètres, avec augmentation de 0 fr. 63 par 800 mètres. Et personne ne réclame de compteurs.

Si l'on tient à cet appareil, il ne paraît pas non plus qu'il soit difficile de s'en procurer de fort simples et peu coûteux, puisque les voitures de Vienne et surtout de Berlin sont munies de compteurs, dont le cadran indique au voyageur soit la distance parcourue, soit la somme dont il est redevable. Le chiffre initial de 0 fr. 62 s'accroît, après le premier kilomètre, de 12 centimes par 200 mètres. Les Parisiens ne descendent pas au-dessous de la « petite course » à 1 franc; encore est-elle facultative pour les automédons, avec qui les femmes, les étrangers, les gens timides, hésitent à entrer en négociations, crainte de voir leurs propositions ironiquement accueillies.

IV

Les fiacres doivent marcher, — théoriquement, — à la vitesse maximum de 8 kilomètres à l'heure; un arrêté préfectoral, vieux d'une quarantaine d'années, l'a ainsi réglé. Pratiquement, ils font 12 et même 14 et 15 kilomètres à la course. C'est peut-être même leur principale raison d'être, depuis la multiplicité récente des transports à bon marché et à itinéraire fixe, qui font en général ces huit kilomètres à l'heure et auxquels le public reproche d'aller trop lentement.

Ce grief, fût-il fondé, ne saurait faire oublier les services rendus, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, par la Com-

pagnie des Omnibus, doyenne de ces entreprises. Jusqu'à 1828, si l'on excepte la tentative avortée du XVIIe siècle, les Parisiens n'eurent à leur disposition aucune voiture publique; et l'on objectait sérieusement en 1824, à qui proposait d'en établir, « qu'il en résulterait un trop grand embarras pour la circulation. »

Le préfet de la Seine, enfin, se laissa fléchir et autorisa l'introduction de 100 omnibus, répartis en 18 lignes : d'où l'on peut inférer que les départs n'étaient pas fréquens. Il était interdit de placer « ni paquets, ni ballots, *ni voyageurs* » sur l'impériale de ces véhicules, rappelant par leurs formes les diligences et divisés, comme elles, en trois compartimens, — coupé, intérieur et rotonde, — chacun de prix gradué. L'affaire réussit, mais les bénéfices restèrent, faute de contrôle, aux mains des agens subalternes, et le fondateur, ruiné, se suicida. Son privilège fut repris et exploité par M. Moreau-Chaslon, plus tard président de la Compagnie actuelle, dont le succès fit éclore aussitôt nombre de concurrences : Dames-Blanches, Tricycles, Orléanaises, Diligentes, Joséphines, Écossaises, Sylphides, etc.

La liberté dont elles jouissaient les porta à lutter ensemble de vitesse, sur les voies les plus fréquentées. Ces courses dangereuses furent interdites, par mesure de sécurité; mais les survivantes, sans rivales sur leurs parcours, virent se créer à côté d'elles de nouvelles lignes, dotées de véhicules tous différens, jusqu'à ce qu'en 1855, après plusieurs tentatives infructueuses, les sociétés existantes eussent réussi à se fusionner, avec l'approbation du gouvernement, qui leur conféra le monopole de circulation et de stationnement dans la capitale. Sur les 400 voitures, alors mises en commun, les *Omnibus*, qui donnèrent leur nom à la collectivité, en représentaient le tiers; les deux autres tiers se partageaient entre neuf entreprises, d'inégale importance, *Favorites* et *Parisiennes*, *Citadines* et *Batignollaises*, ayant de 50 à 7 voitures.

Pour son premier exercice, la « Compagnie générale » transporta 34 millions de voyageurs; en 1861, elle en transportait 81 millions; 122 millions en 1875, 201 millions en 1882, et 318 millions en 1900. La moitié seulement de ce chiffre appartient aux « Omnibus » proprement dits; l'autre moitié vient des tramways, à traction animale ou mécanique, dont je parlerai plus tard. En effet, depuis son demi-siècle d'existence, tout a

changé dans cette industrie, sauf son ancien titre; mais tout n'a pas changé dans la même proportion que le trafic, qui, de 1855 à nos jours, a presque décuplé.

Le personnel a seulement quadruplé : de 2400 à 10000 agens de toute sorte; le matériel n'a guère fait que quintupler : de 400 à 2122 voitures ; le capital engagé est vingt fois plus fort (parce que les automotrices actuelles n'ont rien de commun avec les types d'autrefois) : de 7 millions et demi il est passé à 150 millions. Les impôts, droits et redevances payés sous diverses formes, tant à l'État qu'à la Ville, sont huit fois et demie plus élevés : de 713000 francs à 5863000 francs. Il n'y a que le bénéfice net qui ait décru; il est tombé au tiers de ce qu'il était à l'origine : de 1470000 à 539000 francs. Aussi les actionnaires, comme ceux des Petites voitures, n'ont-ils touché l'an dernier aucun dividende. Le contraste est piquant; il fait réfléchir.

Le personnel *apparent* des omnibus, cochers, conducteurs et contrôleurs, ne constitue pas la moitié de l'effectif réel. Les usines, les dépôts, l'entretien des voies, occupent près de 6000 individus. La compagnie fabrique elle-même tout ce qui lui est nécessaire; grâce à ce système, un omnibus de 30 places ne lui revient pas à plus de 4000 francs. Chaque année elle répare 15000 roues et en réforme un millier de vieilles. C'est dire qu'il n'est pas de voiture qui n'aille plusieurs fois par an aux ateliers. Les simples cadrans, qui sonnent et comptent les voyageurs, occasionnent une dépense annuelle de 60000 francs.

Le cheval d'omnibus, de 100 francs plus cher que le cheval de fiacre, comme achat, coûte presque moitié plus à nourrir, — 1 fr. 75 au lieu de 1 fr. 20 par jour, — quoique sa ration, dans laquelle la mélasse a récemment été expérimentée, soit l'objet d'une constante sollicitude en vue de réaliser des économies. Dans ces écuries de 17000 chevaux, où la vente seule des fumiers se chiffre par 500000 francs, une différence d'un centime est de grande conséquence. La distance quotidiennement parcourue par chaque attelage, — un seul voyage, aller et retour, soit 15 à 16 kilomètres, — est trois fois moindre que celle des bêtes de fiacre. Aussi leur usure est-elle moins rapide : ils servent en moyenne six ans et demi aux tramways et cinq ans aux omnibus, où la traction est plus rude et le coup de collier plus fréquent; bien qu'un frein très puissant, constitué par une corde qui s'enroule autour du moyeu, atténue les brusques arrêts.

La Compagnie a toujours quelques centaines d'animaux employés temporairement aux champs : le labour est pour eux un repos. Sauf cette villégiature, le cheval d'omnibus ne change jamais de ligne; cela lui couperait l'appétit. Il connaît sa ligne; même avec un cocher ivre et incapable de tenir ses guides, il sait tourner là où il faut et s'arrête aux bureaux de lui-même.

Dans les voies honteusement étroites du centre, que nos édiles devraient songer à élargir, dans ces rues du Bac ou de Richelieu, par où le grand courant d'air parisien va d'une rive à l'autre de la Seine, ces lourds véhicules, roulant à toute vitesse, usent avec une adresse extrême du petit espace laissé libre, au milieu de la chaussée, par les rangées de voitures qui bordent le trottoir. Une prime spéciale est donnée aux cochers qui n'ont pas eu d'accident, pendant le mois ou le trimestre. Tous doivent, au reste, à la fin de l'apprentissage, subir plusieurs épreuves délicates : avant d'être admis à conduire au dehors, on les fait promener dans la cour des dépôts, où se trouvent exprès amoncelés des obstacles de différentes natures. Les tramways à chevaux, n'ayant de roues à boudin que d'un seul côté, sont, paraît-il, aussi difficiles à mener que les omnibus; au lieu de bien ménager son passage, il faut prendre garde de dérailler.

Un syndicat d'employés a vitupéré la Compagnie sur ce qu'elle recrutait surtout son personnel en province; les demandes des postulans, quelle que soit leur provenance, se comptent en tout cas par milliers. Des receveurs chargés d'opérer, par fractions de 15 et 30 centimes, une recette de 57 millions, la première qualité requise est la probité. Les fraudes sont fort rares. Un corps d'inspection secrète, qui coûte 86 000 francs par an, est chargé de les découvrir. Tantôt ces contrôleurs occultes, cheminant au long des rues, prêtent l'oreille à la sonnerie des voyageurs qui montent; tantôt, nonchalamment installés sur les banquettes de l'omnibus en marche, ils suivent de l'œil les agissemens du conducteur, soupçonné de « distractions » trop fréquentes.

La comparaison du rendement moyen des voitures d'une même ligne décèle assez vite les indélicatesses : omission volontaire dans l'usage du cadran indicatif; emploi de fausses clefs pour tourner ce cadran en sens inverse, avant le dernier bureau, afin de réduire le chiffre des voyageurs inscrits; surcharges, à l'aide de poinçons simulés, sur les feuilles où se défalquent les

correspondances; ces ruses malhonnêtes ne sont pas très longues à découvrir.

La Compagnie est garantie contre tout préjudice de la part de ses agens, responsables de leurs recettes, mais ceux-ci, dans leur encaissement hâtif, sont sujets à des pertes minimes, qui risqueraient, en se répétant, de rogner leurs salaires. Il se trouve, parmi les voyageurs, des âmes généreuses pour gratifier les conducteurs de légers pourboires; il se trouve aussi des êtres assez vils pour profiter de leurs erreurs.

Un observateur misanthrope s'est plu à faire maintes fois l'expérience de cette ignominie, au temps des anciens omnibus, où les voyageurs se passaient leur argent et se repassaient leur monnaie les uns aux autres. Assis à mi-distance entre le marchepied et le fond de la voiture, au voisin qui lui avait confié une pièce de 0 fr. 50 pour payer sa place, il rendait 0 fr. 30 de gros sous, au lieu des 0 fr. 20 qui lui revenaient, auxquels il ajoutait, sans être vu, 0 fr. 10 de sa poche. Il était, paraît-il, très rare que le destinataire signalât cette méprise, qu'il devait croire imputable au conducteur. Le plus souvent, il s'appropriait les deux sous, rendus en trop, sans mot dire.

V

Dans *les Faux Bonshommes* de Théodore Barrière, la fille aînée d'un agent de change, qui prétendait épouser, contre le gré de sa famille, un artiste sans fortune dont elle était amoureuse, cède enfin aux représentations de son entourage, et sa cadette, moins romanesque, s'écrie, triomphante, en apprenant la rupture de ce mariage : « Au moins, ma sœur n'ira pas en omnibus! » Naturelle en 1868, où c'était une sorte de déchéance, une humiliation intime, en certains milieux, que « d'aller en omnibus, » cette exclamation n'aurait plus de sens aujourd'hui, où des duchesses et des archi-millionnaires coudoient, sur ces coussins démocratiques, des clercs d'huissier et des cuisinières, tandis qu'on voit souvent des maçons revenir de leur journée en fiacre.

Les mœurs ont changé, et aussi les omnibus, plus vastes, plus propres, chauffés, munis de plates-formes et d'escaliers praticables pour accéder à leurs impériales, lesquelles sont couvertes et, sur les tramways, abritées, toutes différentes de celles d'il y a

vingt ans, réservées aux seuls individus mâles et agiles, capables d'y grimper et d'en dévaler par une gymnastique de singes.

Et pourtant l'exploitation de nos omnibus était hier, est encore, sur certains points, très défectueuse. Nos fils la jugeront grotesque et barbare. « Qu'y a-t-il là, grand Dieu! demande un étranger fraîchement débarqué, à l'aspect d'un attroupement houleux, se ruant, le dimanche, sur la voiture qui stationne devant un bureau? Est-ce une émeute? — Non, répond le Parisien, ces gens attendent l'omnibus. » A peine a-t-il stoppé, que les voyageurs, déambulant avec patience ou rivés au sol comme des bornes kilométriques, se forment derrière lui en colonne serrée et frémissante.

Cette masse humaine, où chacun agite un bout de carton indicatif de son numéro, est uniquement occupée de monter dans ce véhicule qu'elle espère devoir être sien. Elle y met toute la passion, toute la force de volonté et d'énergie dont elle est capable. Le conducteur, impassible devant cette bousculade, étudie sa feuille ou, debout sur sa plate-forme, comme un homme prêt à repousser un siège fait par des forces supérieures et décidé à vendre chèrement sa vie, s'oppose à l'envahissement. « Minute, minute, les numéros! » Et les plaisanteries, les quolibets, de pleuvoir sur ce malheureux; chacun formulant son exaspération de manières différentes. « Si j'étais conseiller municipal, ce que je le ferais danser le monopole! — Attendez, le contrôleur va venir, je ne peux pas vous laisser monter avant. »

Le contrôleur arrive enfin, se fraie un passage à travers la cohue compacte, pour aborder la plate-forme. Orgueilleusement il s'y carre, et promène son regard sur la foule avec satisfaction. Cette foule est à lui, ce sont des « administrés; » il est fonction naire en face du peuple. Suivant son tempérament, il sourit d'un air dédaigneux ou paterne, comme s'il allait donner une bénédiction. « Commencez, appelez les numéros. — Bien; où en êtes-vous resté? interroge le conducteur. Y a-t-il des numéros avant le 204? » Ce chiffre n'est pas plutôt proféré, que surgissent de toutes parts des réclamations, des hurlemens. Une tempête éclate; vingt numéros sont criés sur tous les tons. Le conducteur gesticule, essaie de dominer le bruit. « Silence, on n'entend rien, 162. — Non, 150, j'ai le 150. — Oh! là, là, il y a longtemps qu'il est passé! — Allons donc! — Ne poussez pas! — Taisez-vous donc! — Plus haut! » Le conducteur se croise les

bras, fait comprendre qu'on ne montera pas avant que le calme soit rétabli. « Ne vous gênez pas, je ne suis pas pressé. — Commencez au 180, dit un monsieur décoré, d'une voix autoritaire. — Pourquoi monsieur veut-il m'empêcher de monter? — Commencez par le numéro que vous voudrez. — Eh bien ! tonnerre de Dieu, appelez donc les numéros, conducteur. — Appelez le 140, dit le contrôleur, impérativement. »

Tout à coup la voiture s'ébranle, pour aller occuper la place de la précédente, qui s'est mise en route. Affreuse mêlée, dans l'empressement de la foule à la suivre par bonds rapides, pour ne pas perdre sa position ou, au besoin, l'améliorer. Des familles, bien groupées tout à l'heure, sont maintenant séparées et se dépensent en efforts pour se réunir. « Faites place, madame, vous n'avez que le 195, et moi, j'ai le 170. — A quoi sert d'encombrer? » Ceux qui ont des numéros assez bas pour partir donnent tort au dernier interlocuteur. Les autres, sûrs d'attendre le prochain omnibus, s'amusent de la scène; diversion agréable, niaise et gaie. Le contrôleur recueille les correspondances, en haut, en bas, fait sonner tous les voyageurs, vérifie le marqueur, vise la feuille, fait arborer le « complet, » et s'élance, aussitôt suivi de la foule, à l'assaut d'une autre voiture.

Nous sommes ici perdus, noyés, sous un attirail de visas, de timbres, de papiers, de cartons à promener, Quelle perfection de formalités pour s'asseoir sur ces bancs et faire deux kilomètres! Autant prendre un billet pour Marseille; et, de fait, il faut moins de complications pour monter dans le rapide de Marseille que dans beaucoup d'omnibus. Et combien lentement s'accomplit ce court trajet ! Chevaux, employés et clientèle agissent comme s'ils avaient devant eux l'éternité; c'est la diligence *intra muros :* la somnolence s'empare des voyageurs; leurs paupières s'abaissent, se séparent, se rejoignent encore; leurs têtes dodelinent toutes ensemble sous l'influence des cahots; plusieurs s'affalent en des attitudes comiques et lasses.

Un omnibus ne devrait jamais être « complet, » que d'une façon tout exceptionnelle. A moins que l'on ne soit conseiller municipal et, comme tel, autorisé à monter « en surcharge, » par décision du préfet de police, un omnibus complet, c'est un omnibus *qui n'existe pas*, pour le piéton qui veut s'en servir. En vain celui-ci, après une course audacieuse dans la boue, se juche-t-il, essoufflé, sur le marchepied, une voix sévère pro-

nonce le fatal : « Complet partout, » qui l'oblige à redescendre. S'y refuse-t-il, deux agens, requis à cet effet, l'appréhenderont et le conduiront au poste. Et si la Compagnie fermait les yeux et prenait plus de voyageurs que la voiture n'est *censée* en contenir, la régie des contributions indirectes lui dresserait à elle-même un procès-verbal.

Un pareil système est simplement ridicule. Lorsque, sur une moitié de leur parcours, durant un tiers de la journée, certaines lignes régulièrement bondées repoussaient tout client qui se présentait, — témoin l' « Hôtel-de-Ville-Porte-Maillot, » jusqu'à l'avènement du Métropolitain, — c'est comme si l'on avait décidé que le service de cette ligne serait suspendu de telle à telle heure dans telle ou telle direction.

A quoi l'on répond que les transports à Paris sont trop onéreux pour permettre de marcher autrement qu'à voitures pleines; que certaines lignes même pourraient être perpétuellement complètes et néanmoins peu rémunératrices, si les voyageurs ne se renouvelaient pas plusieurs fois durant le trajet; que la faute de cet état de choses incombe au Conseil municipal, qui tient la Compagnie comme un enfant dans des langes; qu'elle est impuissante devant des édiles aussi incompétens qu'exigeans, qui en arrivent à l'administrer eux-mêmes, par-dessus la tête de son directeur, sans encourir aucune responsabilité.

Or, il est clair, pour un observateur sans parti pris, que la Compagnie des omnibus est très fondée à se plaindre du Conseil municipal, et que la population n'est pas moins en droit de critiquer la nonchalance routinière de la Compagnie des omnibus, autant que l'entêtement étroit des pouvoirs publics. Il apparaît : que beaucoup de tracés anciens, traditionnellement conservés, sont très mal conçus; que la vitesse *commerciale*, — c'est-à-dire la longueur du parcours divisée par sa durée, — est abusivement réduite; et que l'exploitation est beaucoup trop chère pour la Compagnie, sans être avantageuse pour le public, parce qu'elle manque totalement d'élasticité. Cependant rien ne serait plus aisé que de remédier à ces multiples défauts.

L'idéal des transports en commun ne doit pas être de déposer exactement les citoyens devant leur porte et, lorsqu'on l'oblige à articuler ses lignes de manière à desservir le plus de voies possible, la Compagnie pourrait répondre, comme ce conducteur à une dame qui lui jetait négligemment cet ordre :

« Vous m'arrêterez telle rue, tel numéro. — Et à quel étage, madame? » Il convient que chaque omnibus aille directement d'un point terminus à l'autre, par *le plus court* chemin, sans aucune inflexion.

Tous les écarts, tous les crochets sont du temps perdu pour le voyageur, et aussi pour la Compagnie, qui le promène à ses frais, inutilement. La moitié des omnibus actuels font l'école buissonnière, comme soucieux de se montrer dans un plus grand nombre de rues ; ils zigzaguent en quête de bureaux, où ils s'amassent, se gênent, s'attendent et s'éternisent. On gagnerait près du tiers de la durée du trajet, en supprimant à la fois ces arrêts et les détours qu'ils motivent. La Compagnie économiserait en outre une bonne part des deux millions que lui coûtent la solde de ses contrôleurs et la location de ses bureaux, qui ne servent nullement à abriter les voyageurs, puisque ceux-ci se tiennent généralement sur le trottoir.

Elle pourrait à son choix supprimer, comme elle le projette aujourd'hui, ses « correspondances, » — Londres et Berlin n'en ont pas, — ou les maintenir en les simplifiant, sur le modèle de plusieurs villes étrangères : à New-York, on délivre indéfiniment la correspondance à tout voyageur qui la désire, et, comme les « cars » marchent nuit et jour, sans interruption, un gentleman moyennant les 25 centimes du prix initial de sa place, peut, comme le Juif Errant, marcher gratis jusqu'à sa mort, à la condition de descendre à certains coins de rues pour changer de « car » et de ne pas s'éloigner.

A Paris, l'usage, l'octroi, la comptabilité de ces tickets, qui coûtent 113 000 francs à établir, sont traités avec une bureaucratie savante, d'abord entre le public et les compagnies, puis entre les compagnies elles-mêmes. Omnibus, Tramways-Nord et Sud additionnent chacun ceux qu'ils ont reçus et se les repassent, les premiers pour 16 centimes, les seconds pour 14 centimes ; échange qui procure aux omnibus un bénéfice de 150 000 francs. Un quart environ des voyageurs d'intérieur usent de la correspondance, qui, pour eux seuls, est gratuite. Ceux de l'impériale, représentant à peu près 50 pour 100 de la clientèle, n'ont guère d'avantage à la payer. De sorte que sa suppression ou son maintien n'offre d'intérêt que pour un huitième seulement du total des personnes transportées.

La Compagnie avait remarqué que, sur les 40 millions de

correspondances, un certain nombre étaient utilisées par des personnes qui profitaient du changement de voitures pour faire à pied une course ou une visite dans le voisinage du bureau, avant de prendre place dans un nouvel omnibus; ou qui même, leur affaire terminée, se faisaient rapatrier, par une ligne à peu près parallèle à la première, vers un quartier voisin de leur point de départ. Elle a, pour déjouer ce qu'elle estimait, — à tort ou à raison, — une fraude à son préjudice, multiplié les formalités en timbrant soigneusement, sur les tickets, l'heure approximative de leur émission. Peut-être eût-il été plus adroit de faire tout le contraire et d'assimiler la correspondance à un billet de retour facultatif. Mais cette administration, en poursuivant une tolérance qui lui semblait diminuer ses recettes, ne s'était pas aperçue, jusqu'ici, que ses intérêts souffraient bien davantage de la perte infligée par ce mécanisme vieilli, tel qu'il est pratiqué dans notre capitale : personnel excessif, kilomètres inutiles, heures perdues.

Le coût exagéré de l'exploitation, provenant du défaut de plasticité, n'est pas uniquement imputable à la Compagnie, parce qu'en face d'elle se dressait une municipalité rigide, talonnée par des corps élus, dénués d'intelligence commerciale. Mais aujourd'hui, menacée de ruine par son « monopole » qui n'est plus qu'un mot, elle serait sans excuse de ne pas prendre ses coudées franches, comme un industriel indépendant, en bravant les foudres officielles.

Lorsque le public se plaint de ne pas trouver de place, la Compagnie répond que, sur 97 lignes en service, 61 seulement sont en gain et 36 en perte. Les premières rapportent de 1 million de francs pour « Madeleine-Bastille, » ou de 793 000 francs pour « Bastille-Porte-Clignancourt, » à 14 000 francs pour « Belleville-Louvre, » ou même à 6 000 francs pour « Square-Montholon-Rue de la Tombe-Issoire. » Leur bénéfice doit compenser le déficit des secondes, qui coûtent de 3 et 4 000 francs par an, comme « Vaugirard-Bourse, » jusqu'à 300 000 francs comme « Louvre-Vincennes. » Mais ce calcul de gains et de pertes suppose une dépense journalière moyenne de 100 francs par omnibus, qui serait facile à réduire sous un régime de liberté. Il est des lignes, bondées le dimanche, qui ne font rien durant la semaine, et réciproquement. La Compagnie ne peut, dit-elle, obtenir de les déplacer; elle n'a qu'à le faire de son autorité propre.

Partie de ses voitures circulent 18 heures, partie 12 heures; mais bien que, le soir, la circulation parisienne soit maintenant beaucoup moins intense qu'autrefois, il n'est pas de ligne dont le dernier départ ait lieu, du centre pour la périphérie, avant minuit moins un quart. Cette uniformité n'a rien de nécessaire; tels omnibus ne devraient marcher que plusieurs heures par jour.

La quasi-uniformité des types est aussi peu raisonnable : de grandes cités ont, pour certaines directions, de modestes véhicules à un cheval, *sans conducteur*, qui suffisent à un faible trafic et vivent là où l'on perdrait de l'argent avec un autre matériel. La Compagnie possède ainsi le petit tramway d' « Auteuil-Saint-Sulpice, » attelé d'un unique quadrupède, qui part toutes les cinq minutes et gagne 32000 francs. Que ne développe-t-elle ce modèle ?

Enfin, comme l'affluence sera toujours plus grande à certaines heures qu'à d'autres, il faut que les omnibus soient *élastiques*, que chacun puisse contenir deux ou trois fois plus de voyageurs aux momens de presse que dans le reste de la journée; pour cela, il suffit que leur plate-forme, couverte et *close*, soit triple de ce qu'elle est présentement, tandis que l'on diminuera d'autant les places assises. Et il faut aussi que l'effectif des voyageurs debout ne soit limité que par la nature des choses, c'est-à-dire par défaut absolu d'espace et non par « ordonnance de Monsieur le Maire. » Ainsi fait-on à Bruxelles, à Vienne et à New-York.

Ce sont là, pour les omnibus, de faciles progrès à réaliser, auprès de ceux qui ont été déjà accomplis, et par eux et par leurs rivaux. L'aspect de nos rues est changé depuis vingt ans, — en beau ou en laid, il n'importe, — mais si profondément, que nous pouvons répéter, à plus juste titre que nos pères, le vieux proverbe du XVIe siècle : « Ne se faut point étonner que l'on ne voie sa tête à bas ses pieds ! »

Vte G. D'AVENEL.

LES VOLCANS SOUS-MARINS

Les terribles événemens qui se sont accomplis à la Martinique donnent un triste intérêt d'actualité aux questions qui touchent à l'économie des volcans, l'un des sujets à la fois les plus simples et les plus compliqués de la géologie. Les nombreux articles de journaux écrits à cette occasion montrent malheureusement que les notions, même élémentaires, relatives aux phénomènes éruptifs, sont encore assez peu répandues. Pour les résumer succinctement, il suffira de dire que les multiples formes des manifestations de l'activité volcanique, la nature des divers produits solides ou gazeux qui en émanent, laves, fumerolles, vapeur d'eau, acide sulfureux, acide chlorhydrique, acide carbonique et autres sont maintenant parfaitement connues depuis les travaux des savans qui se sont occupés de ces études et parmi lesquels on citerait, en France, Élie de Beaumont et Ch. Sainte-Claire Deville. En revanche, rien n'est connu, et l'on ajouterait volontiers, n'est susceptible d'être connu quant à la marche du cataclysme. On calcule les phases d'une éclipse, la trajectoire d'un cyclone, on peut prévoir les débordemens d'un fleuve, on ne peut pas prévoir une éruption volcanique. Les faits abondent, ils rentrent tous dans un certain nombre de catégories, on en a décrit des milliers, mais sans parvenir à formuler une seule loi absolument rigoureuse.

Un volcan demeure inerte pendant des siècles ; n'était son aspect extérieur si caractéristique, on le prendrait pour une montagne ordinaire ; son sommet se couvre de lacs, de forêts ; la

mémoire des hommes perd tout souvenir de son activité passée. Brusquement cette activité se réveille, les flancs de la montagne s'entr'ouvrent, il en jaillit des torrens de laves, de lapilli, de gaz, de vapeurs; son sommet boisé où, comme au Vésuve, on se livrait aux plaisirs de la chasse, où s'étaient réfugiés et avaient combattu Spartacus et ses compagnons, se creuse en cratère; il s'effondre et, en quelques heures, Herculanum et Pompéi sont ensevelies sous les cendres. Dans certains cas, le volcan ne cesse pas d'agir; d'autres fois il paraît s'endormir; tantôt ses paroxysmes ont lieu à intervalles presque réguliers; tantôt ils sont très irrégulièrement espacés. Mais jamais on n'a découvert la loi qui en gouverne le renouvellement, par la simple raison que cette loi n'existe pas. Certes, les théories n'ont pas manqué; beaucoup ont été formulées, mais la réalité leur a infligé de cruels démentis, et elles sont restées ce qu'elles étaient : des hypothèses. Les phénomènes volcaniques s'observent, se découvrent, s'expliquent, et ne se prévoient pas. Quelque opinion qu'on énonce sur un volcan, il est loisible de l'appuyer sur des exemples. La croûte terrestre est un vieil édifice qui tombe. Devant une ruine à l'intérieur de laquelle il est à jamais interdit de pénétrer, quelque architecte se hasardera-t-il à prédire l'instant où s'écroulera tel ou tel pan de mur; affirmera-t-il que désormais les pierres ne s'ébouleront que l'une après l'autre ou par deux ou trois ensemble ou en masse; osera-t-il rassurer celui qui plantera sa tente au pied de cette ruine et lui conseiller de dormir en paix, parce que, hier, avant-hier, telle ou telle portion se sera abattue et que l'on est certain que les chutes n'ont jamais lieu qu'à intervalles fixes? Les observatoires et les observateurs n'y font pas grand'chose et, eussent-ils existé, à cette funeste date du 8 mai 1902, tout autour de la Montagne-Pelée, ils n'auraient rien changé à l'effroyable catastrophe. Il ne s'est, en effet, écoulé que quelques minutes à peine entre le moment où est sortie des flancs de la montagne la formidable bouffée de gaz asphyxians et brûlans et l'instant où celle-ci a balayé la ville de Saint-Pierre en anéantissant tout sur son passage.

Tout ce que l'on est en droit d'affirmer, c'est que les volcans sont distribués sur le globe le long de certaines zones dangereuses déterminées où les phénomènes sismiques se font sentir avec une grande fréquence et exercent leurs ravages, parmi lesquels ceux du genre de la Martinique n'ont rien d'extraordinaire.

Le Krakatoa, au milieu du détroit qui sépare Java de Sumatra, fait 20000 victimes en 1883, porte par un raz de marée un bâtiment à vapeur dans une forêt à deux kilomètres au milieu des terres, envoie un tel nuage de cendres qu'elles se répandent sur une aire d'environ 750 000 kilomètres carrés, tandis que les poussières fines, lancées à une hauteur de 36 kilomètres, font au moins trois fois le tour de la terre en donnant naissance à des colorations particulières des astres et du ciel. Au Japon, chaque année, plusieurs centaines et quelquefois plusieurs milliers d'êtres humains périssent, sinon par les éruptions volcaniques elles-mêmes, du moins par les tremblemens de terre et les mouvemens de la mer, qui ne sont que des aspects différens du même phénomène. Les volcans de l'Amérique centrale, dans des régions peu peuplées, engloutissent des villages entiers sous des flots de boue. Aucune certitude n'existe quant à la périodicité des manifestations volcaniques. Sera-t-il jamais au pouvoir de la science humaine de garantir, même à très courte échéance, l'avenir de celui qui habite les flancs d'un volcan? Sur ce sujet, aujourd'hui, le plus savant et le plus ignorant peuvent parler avec une égale assurance.

Si les volcans continentaux ont été très étudiés quant aux caractères de leurs manifestations, il n'en a pas été de même des volcans sous-marins. Pour beaucoup de savans, leur existence à de grandes profondeurs sous l'eau des océans est même problématique. La commission envoyée à la Martinique a déclaré qu'aucun changement ne s'était effectué dans la topographie du sol immergé voisin du volcan. Peut-être a-t-elle raison. Elle aurait néanmoins eu davantage raison en se montrant moins affirmative. Les câbles télégraphiques ont été brisés à de nombreuses reprises autour des îles des Antilles, théâtre des derniers événemens, et l'on a peine à croire que ces ruptures aient eu lieu sans que le sol sur lequel reposaient les câbles en ait éprouvé aucune modification. Les changemens topographiques auxquels donne lieu, au fond des eaux, un cataclysme du genre de celui de mai-août 1902, ne sont probablement que d'étendue restreinte et, par suite, ils sont difficiles à découvrir, sauf par un examen très long et très précis. Le regard ne pénètre pas au fond de la mer et la sonde ne garantit qu'un seul point à la fois. Encore si l'on était en droit de se fier à des cartes topographiques antérieures très détaillées et absolument exactes! Mais

celles-ci n'existant pas pour la France, — bien entendu, avec le degré de précision indispensable à ces sortes de recherches, — elles existent moins encore pour les parages de la Martinique. Les plans hydrographiques cessent au delà d'une centaine de mètres de profondeur, car leur but est de servir aux atterrissages. Les navires sont en complète sécurité lorsqu'ils ont autant d'eau sous leur quille et ils ne craignent que les faibles profondeurs. C'est ainsi que les *rechs* situés en Méditerranée, devant Banyuls, ces profonds et étroits ravins bien plus larges et plus profonds que des fissures volcaniques, sont restés inconnus avant leur récente découverte par M. Pruvot.

Nulle part, on n'a donc trouvé l'emplacement exact de volcans sous-marins. Si leur étendue, relativement faible, et aussi le peu de développement de la science de l'océanographie, rendent leur découverte difficile, leur existence ne saurait cependant faire l'ombre d'un doute, car elle est la conséquence obligée de plusieurs considérations.

On possède une foule d'exemples d'îles volcaniques surgies du milieu des flots. L'île Julia, ou Ferdinandea, ou Graham apparut au sud de la Sicile en 1831 ; elle disparut après une existence de deux mois environ, et, à la place qu'elle occupait, la sonde accuse une profondeur d'une cinquantaine de mètres. Quel beau, intéressant et utile travail ce serait, et combien digne de tenter un propriétaire de yacht désireux d'employer à une œuvre de science les loisirs d'une croisière dans le plus admirable des pays, que de relever avec exactitude la carte topographique de la localité, d'y récolter les échantillons de fonds nécessaires pour dresser la carte lithologique, d'y recueillir des échantillons d'eau en séries verticales dont on prendrait la temperature, la densité, dont on ferait ensuite l'analyse chimique, surtout au point de vue des gaz ! Combien on regrette de ne pas posséder un bateau, première condition, hélas ! pour étudier les phénomènes de la mer !

L'île Sabrina apparut et disparut en 1811 au voisinage des Açores. En 1866, l'île Giorgios vint agrandir l'île Nea-Kameni dans l'archipel de Santorin. Boguslaw est un volcan marin analogue dans l'Alaska. Au mois de septembre 1901, on annonçait la disparition subite de la petite île Bermuja dans le sud du golfe du Mexique, par 22°34′11″ et 93°38′16″, à la suite de l'éruption de la Montagne-Pelée.

Ces éruptions ont lieu le plus souvent en eau peu profonde, circonstance qui, d'ailleurs, facilite leur apparition au-dessus du niveau de la mer; mais, quelquefois, comme pour Sabrina, elles se font en eau profonde, puisque la sonde indique une fosse aux contours mal définis et d'au moins 3500 mètres sur l'emplacement de l'île disparue. La zone des Açores est particulièrement intéressante; c'est une région privilégiée d'activité volcanique se trouvant précisément au point de croisement des deux grandes zones d'activité actuelles. L'une prend en écharpe le globe terrestre, et son parcours est jalonné par l'Amérique centrale, le Mexique, les Antilles, les Açores, le sud de l'Espagne, l'Etna et le Vésuve, Santorin, puis la Mer-Rouge et le golfe Persique, l'île Bahrein et, enfin, l'archipel Malais. Une autre ligne occupe l'axe même de l'Atlantique, marquée par les îles Tristan d'Acunha, Sainte-Hélène, l'Ascension, les archipels du Cap Vert, des Canaries, des Açores, Madère et, tout au nord, la région si éminemment volcanique de l'Islande. Le Pacifique est entouré d'une ceinture de volcans.

L'axe de l'Atlantique est particulièrement connu comme étant le siège de fréquens tremblemens de mer, autre forme de l'activité sismique. Ce phénomène se traduit par un choc de nature spéciale éprouvé par les bâtimens naviguant au-dessus de la région. L'impression est celle qu'on ressentirait si la quille venait subitement à racler le fond. La carte de l'Atlantique de l'*Atlas physique* de Berghaus indique l'emplacement de quelques points où ont été éprouvées en mer des secousses en 1806, 1824, 1836 et 1878. Les tremblemens de mer sont une preuve directe de commotions sismiques provenant du sol même de l'Océan, et cette origine est d'autant plus certaine que l'événement ne coïncide généralement avec aucune éruption continentale, laquelle ne saurait passer inaperçue. Une seconde preuve de l'existence de foyers d'éruption sous-marins est la rupture des câbles télégraphiques et le mode particulier de leur fracture qui a lieu par arrachement, ainsi que les bouleversemens du fond observés, par exemple, dans les parages de la Grèce et dans l'archipel Malais. Maintenant que l'attention est attirée sur ces phénomènes, il serait à désirer que toutes les circonstances en fussent désormais étudiées avec la plus scrupuleuse attention par des spécialistes compétens, car l'industrie télégraphique sous-marine, pour ne parler que des sciences d'application, a tout intérêt à

les connaître dans leurs moindres détails. On prétend que des dégagemens d'hydrogène sulfuré ternissant les objets d'argent ont lieu en pleine rade d'Ajaccio, entre les îles Sanguinaires et la côte opposée.

Les sondages qui, surtout dans ces derniers temps, ont été exécutés autour des îles volcaniques par les compagnies anglaises de télégraphie en vue d'étudier les points d'atterrissage de leurs câbles ont permis de dresser avec précision le relief des abords de ces îles. Ils ont démontré combien les pentes en étaient abruptes, coupées de ravins profonds et tout à fait analogues, au-dessous des eaux, aux montagnes volcaniques continentales. Les pentes de Tristan d'Acunha sont de 33 degrés : celles autour de Saint-Paul atteignent en certains points 62 degrés ; à San Thomé, dans le golfe de Guinée, aux Açores, à Jan Mayen, aux îles Lipari, à Santorin, à l'île Amsterdam, dans les îles de la mer de Banda et l'archipel de la Société, partout, autour des îles volcaniques, les pentes sont excessivement rapides; partout, comme pour les volcans subaériens, c'est au voisinage immédiat du cratère que se trouvent les plus fortes. Il arrive aussi que diverses îles volcaniques d'un même groupe s'élèvent d'un même massif comme d'un socle commun et ensuite, à une profondeur plus ou moins considérable, s'isolent pour former autant de pitons séparés. On le constate aux Açores, aux îles de la Société, aux Fidji, aux Samoa, au Stromboli. Tout s'accorde pour indiquer que, de même que les volcans subaériens, les volcans marins, après avoir formé par leurs déjections solidifiées un socle massif individuel ou commun, aux parois inclinées, se sont accrus par l'accumulation sur leurs pentes de matériaux éjectés, soit massifs comme les laves, soit pulvérulens comme les lapilli, et tous les débris postérieurement arrachés aux flancs du cône aérien lorsque celui-ci, d'abord sous-marin et s'exhaussant lentement par poussée souterraine, a fini par atteindre les régions superficielles de l'Océan où se fait sentir l'action des vagues et par suite l'érosion, et a, enfin, émergé au-dessus de l'eau. Si tant de volcans sont ainsi parvenus à s'élever jusqu'à apparaître aux yeux, combien ne doit-il pas en exister d'autres en train de s'exhausser, quoique encore loin d'atteindre la surface, cachés qu'ils sont sous les flots et situés en plein océan dans des parages où le hasard problématique d'un coup de sonde heureux paraît devoir être de longtemps le seul moyen d'obtenir la certitude de leur présence?

Tout d'abord notons un phénomène capital parmi ceux qui accompagnent les éruptions sous-marines. Il a été bien mis en lumière par le docteur E. Berté, qui, médecin à bord du *Pouyer-Quertier*, bâtiment télégraphiste français, a assisté en mer à toutes les phases de l'éruption de la Martinique et qui, par ses fonctions, était mieux que personne en mesure d'observer ceux de ces phénomènes s'accomplissant spécialement au fond des eaux. Il s'agit de l'échauffement des couches d'eaux à une profondeur dépassant 2 000 mètres et des courans violens qui en sont la conséquence. Le récit du docteur E. Berté a paru dans le numéro de septembre du *Bulletin* de la Société de Géographie de Paris.

« La toile goudronnée qui entoure les bouts du câble brisé qu'on ramène à bord, et qui, ordinairement, est encore intacte après dix ou quinze ans de submersion, n'existe presque plus. Le goudron qui imbibe la toile coule sur le pont et dans la cuve où le câble est replié : il est chaud ainsi que l'armature en acier qui enveloppe les lignes. »

Cet échauffement du sol communiqué aux eaux sus-jacentes donne naissance à de violens courans se faisant sentir jusqu'à la surface et probablement plus violens encore dans les profondeurs. Je cite de nouveau le docteur Berté :

« Le 7 mai 1902, courant de 3 nœuds portant dans le Nord qui nous fait dériver de 15 milles en 5 heures et qui fait couler une bouée. Le lendemain, catastrophe de Saint-Pierre.

« Les jours suivans, le courant disparaît, et nous pouvons rester les nuits à flotter par le travers de l'île La Perle, sans dériver d'un demi-mille. Pendant ce temps, la Montagne-Pelée est calme ou du moins peu agitée.

« Le 20, éruption, et un courant reparaît, moins violent, il est vrai, que le 8. Le 6 juin, les mêmes phénomènes se reproduisent. »

Les observations de M. Berté sont de la plus grande importance et devront être prises en très sérieuse considération dans toute étude de lithologie sous-marine.

Il est certain qu'un courant aussi violent entraînera des sédimens sableux déjà déposés sur le fond et qu'il les laissera retomber plus loin au milieu des sédimens vaseux habituels des profondeurs. Le phénomène étant transitoire, ces dépôts prendront fin avec lui et, au total, il se sera formé des lentilles sableuses.

La remarque trouve son application en géologie descriptive. Supposons en outre que, dans un sondage, on observe contre le fond un relèvement de la température de l'eau par rapport aux températures régulièrement décroissantes de haut en bas suivant la verticale de ce sondage et, pour plus de sûreté, que l'on reconnaisse que cette température de l'eau immédiatement sus-jacente au fond est supérieure à la température du fond lui-même. On sera alors en présence d'un courant volcanique. Celui-ci sera très probablement non permanent, c'est-à-dire temporaire. En d'autres termes, il est douteux que, en sondant à la même place, après un certain temps, on retrouve la même température de l'eau. Si l'on peut exécuter sans plus tarder cette recherche, en continuant les sondages thermométriques contre le fond et en comparant entre eux les résultats pointés sur la carte, on sera infailliblement amené à la localité-origine en se dirigeant du côté vers lequel l'eau sera plus chaude de même qu'on retrouve la source d'un fleuve en remontant son courant. Le procédé permettra donc de découvrir la position précise d'un centre d'activité volcanique sous-marin. Il importerait aussi de constater et, si possible, de doser l'acidité de l'eau elle-même, très probablement chargée d'acide carbonique.

Il se peut aussi que l'on soit mis sur la voie de la découverte des centres sous-marins d'éruption par l'examen des sédimens volcaniques. Ceux-ci ne sont pas disséminés sur le fond tout entier, comme le pensent certains océanographes qui sont d'avis que les poussières volcaniques décomposées au sein des eaux constituent à elles seules l'élément minéral essentiel de toutes les vases abyssales. Ces sédimens sont au contraire répartis par places et très reconnaissables. Grâce à la bienveillance du prince de Monaco, j'ai eu le loisir d'examiner environ 200 échantillons de fonds recueillis par lui principalement dans les parages volcaniques des Açores, des Canaries et des îles du Cap Vert, et j'ai constaté combien leurs caractères généraux étaient uniformes. Outre le calcaire d'origine organique, débris de foraminifères ou autres, constituant l'élément principal des vases profondes, ils sont composés surtout de grains de basalte, de feldspath, d'amphibole, d'olivine, de pyroxène et de magnétite, ainsi que de minéraux amorphes, scories volcaniques, verres volcaniques bulleux ou compacts et, enfin, débris de ponce. Ces minéraux sont caractéristiques et, pour ce motif, il convient de donner

sur eux quelques détails. Mais, dès à présent, on est en droit d'affirmer que très faciles à diagnostiquer, — au microscope, bien entendu, — et très différens les uns des autres, ils sont localisés non seulement sur le lit océanique tout entier, mais même sur les fonds spécialement volcaniques. Certains d'entre eux sont visiblement scoriacés, c'est-à-dire avec prédominance de scories, d'autres particulièrement riches en obsidienne, d'autres enfin, comme, par exemple, ceux des Açores, éminemment ponceux.

Lorsque, après un nombre suffisant d'analyses, les cartes lithologiques sous-marines auront été amenées à un degré de précision convenable et que les régions à prédominance de fonds scoriacés ou d'obsidienne ou de ponce auront été bien délimités, on observera que leur distribution est ordonnée par rapport à la position de l'orifice volcanique quel qu'il soit, point unique ou fente plus ou moins allongée. Les ponces très légères ont toute probabilité d'être plus éloignées, tandis que les scories, les verres bulleux et, davantage encore, les obsidiennes compactes ont chance d'être plus voisines. De proche en proche, sur la carte, on parviendra donc à circonscrire la position probable de la bouche d'éjection dont il ne restera alors qu'à fixer la position exacte par sondages, car elle doit être accusée par un relief spécial tel qu'une dépression cratériforme brusque et assez circonscrite ou bien plutôt par le sommet ou le plateau culminant d'un dôme aux pentes inclinées. On sera confirmé dans son jugement par l'absence relative de vase et la présence de la roche vive, qui, malheureusement, dans un sondage, ne se traduit que par une indication négative : l'absence de tout sédiment ramené par la sonde ou la déchirure, sinon la perte des dragues et chaluts envoyés sur le fond. Les nouveaux perfectionnemens apportés par le prince de Monaco dans la récolte des échantillons de fonds dont il obtient des boudins longs de 50 centimètres, seront d'un puissant secours dans ces recherches. Il est fâcheux que les appareils destinés à la récolte des échantillons purement sableux laissent encore autant à désirer.

Ces minéraux caractéristiques, scories, obsidiennes et ponces, prenant ainsi un intérêt considérable, devront donc être assez connus pour être immédiatement distingués dans un échantillon. Les scories ont un aspect particulier : noires, brunes ou rougeâtres, poreuses; elles sont identiques à des scories aériennes

finement pulvérisées, quoique souvent, par suite de leur séjour dans la mer, certaines portions, par un phénomène de modification chimique auquel on a donné le nom de diagenèse et qui consiste surtout en une peroxydation du fer, soient partiellement transformées en un produit de décomposition de couleur rouge, mal déterminé et mal déterminable à cause de sa composition assez vague, et nommé palagonite.

Les verres volcaniques, non moins aisés à reconnaître pour quiconque les a vus une fois, sont bulleux ou compacts comme du verre à bouteilles. Le *Challenger* en a trouvé des fragmens gros comme des noix dont le noyau seul était resté vitreux tandis que la périphérie était transformée en palagonite. La plupart de ceux des Açores, — et il est à supposer que, partout dans l'Océan, ils montrent ce même caractère, — sont de couleur verdâtre clair, compacts, ressemblant à du verre à bouteilles pilé et lavé, extrêmement fin, les fragmens n'ayant guère plus de un à deux dixièmes de millimètre. On les imite en pulvérisant et en lavant du verre commun de couleur très foncée ou, mieux, des fragmens d'obsidienne provenant du Mexique ou de Lipari.

Pour m'expliquer leur genèse et les reproduire par synthèse, j'ai fondu de ces verres ou de ces obsidiennes dans un creuset et j'ai versé dans de l'eau froide la matière devenue fluide. J'ai provoqué ce qu'on appelle en langage technique un « étonnement » de la matière. J'ai obtenu ainsi un résidu de fragmens anguleux très fins ou arrondis, véritables larmes bataviques microscopiques dont un très léger choc ou un écrasement provoquait la rupture en éclats excessivement ténus et tellement ressemblans aux minéraux analogues trouvés dans les fonds marins qu'on se ferait fort d'en mélanger une notable proportion dans un échantillon véritable et de mettre au défi de deviner la supercherie et de soupçonner l'addition de ces grains artificiels.

Le dernier produit volcanique caractéristique est la ponce de couleur grise, à structure fluidale bien prononcée, composée de faisceaux filiformes allongés. Si, dans les régions volcaniques, les fonds en sont en certaines places, — autour des Açores, par exemple, — abondamment pourvus, il n'est pas rare d'en trouver des fragmens parfois assez gros sur le sol, très loin de toute région volcanique. J'en ai recueilli en 1895, à bord du *Caudan*,

par dragages, dans le golfe de Gascogne. Le *Challenger* en a dragué dans une foule d'endroits.

Je me suis livré à diverses expériences sur ces ponces. Je ne saurais les décrire ici sans risquer d'allonger beaucoup cette étude. Je me bornerai à dire que mes expériences m'ont amené à la conviction que les ponces de fond, quel que soit leur volume, ne proviennent que d'éruptions sous-marines actuelles. Celles qui ont été au contact de l'air froid et qui ont été amenées à la mer d'une manière quelconque : projection directe hors de la bouche du volcan comme en Sicile et surtout au Krakatoa en 1883, ou bien enlevées par les vagues à des amas de ponce formant rivage, ou bien encore arrachées par les pluies dans l'intérieur des terres et charriées jusqu'à la mer par les rivières et les torrens, toutes ces ponces, à moins qu'elles ne soient à l'état de poussière, ne descendent pas sur le fond. Elles flottent pour ainsi dire indéfiniment à la surface de l'eau, y deviennent le jouet des vents et s'isolent les unes des autres, quel qu'ait été leur amoncellement au début comme au Krakatoa où s'était formé contre le rivage un banc de ponces flottantes long de 30 kilomètres, large de 1 kilomètre et épais de 3 à 4 mètres. Éparpillés, chassés au loin par les courans, les fragmens finissent, quelle qu'ait été la durée de leur course errante, par arriver à très peu près intacts sur un rivage quelconque où ils s'échouent. A cause de leur extrême fragilité, ils sont alors immédiatement triturés par le ressac contre le sable de la plage. J'en ai vu flotter aux îles du Cap Vert autour de la *Princesse-Alice*, que j'ai recueillis, et j'en ai ramassé, après un orage, sur le sable à Sao Antao. Qui sait d'où viennent et combien de temps ont flotté les bouchons qu'il est si fréquent de trouver échoués le long du bord, dans des parages déserts où ils se conservent intacts pendant très longtemps, grâce à leur élasticité qui les fait résister aux chocs? Au contraire, les fragmens de ponce, de nature bulleuse et éminemment fragile, sont bientôt usés et réduits en poussière tellement fine et imperceptible qu'il n'est plus possible de les découvrir au milieu de l'énorme prédominance des galets, des graviers ou même simplement des grains de sable beaucoup plus gros et bien plus résistans des dépôts côtiers au sein desquels ils sont confondus.

Les ponces du fond, sorties de bouches volcaniques sous-marines avec leurs pores remplis de gaz chaud, sont « étonnées »

dès qu'elles parviennent au contact de l'eau de mer froide ambiante. Cette eau les pénètre, les alourdit, leur permet peut-être de s'élever à une certaine hauteur au-dessus du fond et d'y demeurer en flottaison parfaite si leur densité est rigoureusement égale à celle du liquide qui les baigne entièrement et les imbibe en partie, mais elles ne remontent pas à la surface. Que l'on chauffe un fragment de ponce et qu'on le jette dans un vase plein d'eau, il y enfoncera immédiatement et restera submergé, tandis que, si l'on répète la même expérience sur un fragment froid, il demeurera toujours à la surface, même si l'on agite fréquemment le liquide. J'en possède de la dimension d'une noisette, qui flottent ainsi depuis plusieurs années. Les petits fragmens « étonnés » dans la mer sont très lentement transformés en une masse rougeâtre sans consistance, présentant certaines ressemblances avec la palagonite, et qui, en se délitant, a peut-être fourni ces grains opaques d'un brun rouge plus ou moins vif ou jaunes que le microscope permet de distinguer dans la plupart des fonds, surtout volcaniques. Les gros fragmens décomposés à leur surface par leur étonnement peuvent avoir conservé leur intérieur intact. Très peu pesans, ils auront été entraînés par les courans sous-marins, à commencer par le courant extraordinaire dû à l'éruption même, et être chassés très loin sur les fonds d'où la drague nous les ramène aujourd'hui.

Cherchons ce que peut être une éruption sous-marine. Le sol s'entr'ouvre et vomit une masse de matériaux divers à température très élevée. La plupart sont des gaz ou des vapeurs. La vapeur d'eau d'origine interne est immédiatement condensée par l'énorme quantité d'eau marine sus-jacente; chaque bulle, quel que soit son volume, est aussitôt fractionnée, refroidie, condensée et finalement absorbée. Les gaz hydrogène sulfuré, acide sulfureux, acide chlorhydrique et même acide carbonique sont solubles et par conséquent, eux aussi, immédiatement dispersés et dissous. Rien n'a été visible à la surface de la mer, sauf quelques bulles ayant échappé à l'action dissolvante de plusieurs centaines et même plusieurs milliers de mètres d'eau, et qui sont d'ailleurs comme émiettées et rendues indiscernables au milieu du mouvement et de l'écume des vagues. Tout se bornera donc, en tant que manifestation extérieure, à une secousse de tremblement de mer telle que des navires en ont ressenti, ou bien à une vague très grosse et subite se propageant à la surface,

phénomène connu des navigateurs, ou encore à une lame dite de fond, courant avec rapidité à travers les eaux calmes du fond de l'océan, puis, tout d'un coup, remontant verticalement en suivant la montée du sol sous-marin à l'approche d'une terre. Alors, sans doute renforcée par des interférences dues à des chocs contre les sinuosités des rivages et les inégalités du fond, elle donne naissance à ces secousses verticales de bas en haut et ensuite de haut en bas qui, le long de nos côtes atlantiques françaises, ont causé bien des sinistres parmi nos pêcheurs. Le bateau brusquement soulevé et retombant éprouve une secousse qui le disjoint et le fait couler à pic. Très près de ce qu'on pourrait nommer l'épicentre de l'éruption, il se produira des tourbillons et des courans violens qu'on n'aura guère chance de constater s'ils ont lieu au large et par mauvais temps, et qu'en tous cas, on ne songera pas à attribuer à leur véritable cause.

Pendant ce temps, les matières solides éjectées, soumises à un refroidissement subit au milieu des eaux profondes à température de quelques degrés à peine supérieure à zéro, seront « étonnées. » La gigantesque larme batavique formée sera presque aussitôt pulvérisée. Selon sa nature, elle donnera naissance à des scories, à des verres volcaniques bulleux ou compacts et à des ponces. Mais les gaz chauds qui les remplissent et seront immédiatement condensés ne permettront pas aux minéraux bulleux de s'élever jusqu'à la surface. Selon leur volume, ils seront, s'ils sont petits, simplement chassés par la commotion à une faible distance de l'orifice, ou bien si, comme les ponces, ils sont à la fois de gros volume, très bulleux et en même temps de densité réelle relativement faible, étant constitués par du feldspath et peu ferrugineux, ils s'élèveront à une certaine hauteur, seront pris par les courans et emportés. Cependant, par absorption lente de l'eau, ils s'alourdiront peu à peu ; leur trajectoire s'abaissera de plus en plus vers le fond sur lequel ils finiront par se déposer très loin de leur lieu d'origine. Le verre volcanique, plus lourd parce qu'il est plus ferrugineux et plus compact, ira moins loin; le verre complètement compact demeurera presque sur place en paillettes aplaties, les blocs de grosseur moyenne seront rares comme dans les larmes bataviques, qui ne se brisent jamais en gros fragmens. Ces diverses roches à forte température, mises en contact avec l'eau de la mer, seront vivement attaquées dans leurs portions extérieures; elles se transformeront en

palagonite ou, d'une façon générale, en grains amorphes, opaques, rouges, bruns ou jaunes, de composition indécise, sorte de latérite volcanique, qui seront disséminés sur l'immense étendue du lit océanique. Enfin, lorsque la surface de l'énorme magma, pulvérisée par l'« étonnement » sur une certaine épaisseur, aura été dispersée autour de l'orifice volcanique, il restera une masse compacte, tout au plus surmontée localement de gros blocs, et qui, maintenant refroidie, protégera les matières sous-jacentes et leur permettra de se refroidir lentement à leur tour. Peut-être se produira-t-il des fissures de retrait, étroites et profondes, presque impossibles à découvrir par sondages ; mais la masse elle-même aura des bords assez inclinés. De nouvelles éruptions élèveront encore la hauteur de la montagne sous-marine, sans toutefois modifier essentiellement sa structure, et elle deviendra le socle futur d'une île volcanique, laquelle finira bien un jour par surgir au-dessus des eaux comme Saint-Paul, Amsterdam et tant d'autres disséminées dans toutes les mers du globe.

En résumé, tous les faits connus prouvent que des éruptions volcaniques s'effectuent actuellement sur le fond même des océans. Ces phénomènes se traduisent par des événemens qu'il est d'une grande importance pratique de bien connaître, car ils mettent en danger les navigateurs et les pêcheurs. On est en droit d'espérer qu'il deviendra possible de déterminer l'emplacement des foyers d'activité sismique, en s'appuyant d'abord sur des sondages thermiques, puis sur l'analyse des fonds marins avoisinans, en reportant sur une carte les localités où auront été récoltés les échantillons, et, enfin, en établissant à coups de sonde la topographie détaillée de la région restreinte désignée par les recherches précédentes.

J. Thoulet.

UNE VIE D'AMBASSADRICE

AU SIÈCLE DERNIER

II[1]

A LA COUR D'ANGLETERRE

I

Au mois de mai 1812, l'empereur Napoléon était à Dresde. Sous prétexte d'y tenir de solennelles assises et de recevoir l'hommage et le serment des rois (2), il avait voulu se rapprocher de la Russie. Au milieu des fêtes qui signalaient sa présence en Saxe, il se préparait à attaquer Alexandre, tout en feignant, bien qu'il fût résolu à la guerre, de n'avoir pas renoncé à la conjurer. Le tsar n'y était pas moins résolu que lui. Mais il entendait qu'elle se fît en deçà des frontières de son empire ; il espérait attirer là son redoutable rival et lui creuser un tombeau. A la faveur de négociations où personne n'apportait ni sincérité ni bonne foi, chacun des deux adversaires se flattait de dissimuler à l'autre ses dispositions personnelles et ses secrets desseins. Il en résultait par toute l'Europe un état d'incertitude et de trouble dont les lettres de Mme de Liéven nous révèlent maints symptômes.

Rentrée de Berlin à la fin de 1811, elle était encore à Saint-Pétersbourg au printemps suivant. Elle s'impatientait de ne sa-

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1903.
(2) Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*.

voir pas à quel poste on destinait son mari, qu'une mission temporaire retenait hors de la capitale. Le choix de ce poste restait subordonné à la tournure qu'allaient prendre les événemens. On voit alors la jeune femme supporter avec peine « ce vilain climat » nuisible à sa santé, dont l'avait déshabituée son séjour en Prusse. « L'incertitude de mon sort à venir, mande-t-elle à son frère, le 24 mai, fait que je ne puis même pas m'établir à ma guise. Je vous assure que je suis bien fatiguée de cette ignorance complète des événemens. Je n'ai aucune idée du moment et du lieu où je reverrai mon mari. Dans tous les cas, je suis bien décidée à ne pas voir les glaces sur la Néva, et si les circonstances ne me permettent point de me trouver avec mon mari sous un ciel étranger, j'irai en chercher un plus chaud en Russie. La Crimée me sourit beaucoup et Constantin est tout décidé à m'y accompagner si j'y vais... Je ne vous dis rien de ce qui se passe. d'abord par la très bonne raison que je n'en sais absolument rien et que je veux mourir si j'y comprends goutte. Bien fin celui qui peut calculer ce qui va advenir de tout cela. »

Ce qui en advint, on le sait : la brusque rupture des négociations engagées entre la France et la Russie, le déchirement de l'alliance, le passage du Niémen par Napoléon, sa marche sur Moscou, l'incendie de cette ville, et enfin la retraite tragique de la Grande Armée sous les meurtrières rigueurs d'un hiver inexorable. Au mois d'octobre, ce sombre drame touchait à son dénouement. En s'achevant, il préludait aux luttes suprêmes dans lesquelles allait s'abîmer la puissance de Napoléon. A cette heure, le souverain vaincu était condamné.

— Nous ne pouvons plus régner ensemble, avait dit Alexandre ; lui ou moi, moi ou lui !

Et cette menace, il commençait à en assurer l'exécution en se réconciliant avec l'Angleterre, que, depuis Tilsitt, et pour plaire à Napoléon, il avait traitée presque en ennemie. Le premier témoignage de la réconciliation devant être l'envoi à Londres d'un ambassadeur de Russie, il se décidait à en nommer un. Pour occuper ce poste, dont ses projets belliqueux et vengeurs grandissaient l'importance, il désignait le comte de Liéven.

La correspondance est muette sur les circonstances qui déterminèrent cette désignation. Elle nous montre seulement Mme de Liéven non encore fixée à la date du 7 octobre quant à celle de son départ pour l'Angleterre et s'en inquiétant. « Je suis d'une

très grande impatience à me voir hors d'ici, et toujours de nouveaux obstacles viennent retarder ce moment. Maintenant que l'expédition est à peu de chose près terminée, mon mari vient de prendre un rhume assez fort avec de la fièvre, et, selon la manière des hommes d'être malades, il est presque toujours au lit... Je doute que nous partions encore cette semaine. Cela m'afflige véritablement à cause de la saison. » Malgré ce ton désolé, elle se consolait cependant du retard qui lui était imposé. « On est dans une grande attente des nouvelles de la Grande Armée. Les derniers bulletins de Wintzingerode ayant annoncé que les forces de Napoléon se portaient vers elle, je ne suis pas fâchée d'attendre encore ici les résultats de ce grand événement. »

Peu de jours après, d'une lettre de son mari, nous pouvons conclure que les impatiences de Mme de Liéven ont trouvé leur terme et que rien ne s'oppose plus à son départ. Le 9 octobre, le nouvel ambassadeur de Russie à Londres écrit à son beau-frère : « ... Je compte partir dans six ou huit jours au plus tard. Je serais peut-être à la veille de mon départ, si une indisposition de quelques jours ne m'eût retardé. On m'a donné le poste le plus brillant, le plus important et le plus agréable auquel je pouvais aspirer. Le moment présent lui donne surtout le plus grand relief. Vous pouvez juger par là, mon cher ami, du comble de mon bonheur et de la reconnaissance que je dois à l'Empereur de ce témoignage éclatant de ses bontés et de l'étendue de sa confiance. Ma femme, comme vous le pensez bien, participe grandement à ma félicité; que pouvait-elle individuellement désirer de mieux? »

Cette lettre disait vrai. Mme de Liéven partageait l'allégresse de son mari. Deux années passées hors de Russie avaient éveillé en elle des velléités d'indépendance. Le despotisme, auquel cependant elle était faite depuis son berceau, lui semblait moins tolérable qu'au lendemain de son mariage, comme si son séjour à l'étranger lui eût fait une âme nouvelle et suggéré l'impérieux besoin d'une atmosphère plus légère et plus libre que celle de la cour moscovite. Lasse d'une étiquette façonnée aux caprices du maître, lasse de la capitale russe, de la société au milieu de laquelle elle vivait, bien que tout y fût pour flatter son orgueil, elle aspirait à briller sur un autre théâtre. Attrait de l'inconnu ou pressentiment du rôle qu'elle y devait jouer, celui que la faveur impériale ouvrait à ses ambitions l'attirait, lui apparais-

sait comme un séjour enchanteur où tout serait à souhait pour son esprit et pour ses goûts.

Sa correspondance ne nous entretient ni de son départ pour l'Angleterre ni de son arrivée à Londres, et pas davantage de l'accueil qu'elle y reçut. Elle y est installée depuis plusieurs mois lorsque reprend avec son frère son commerce épistolaire. C'est en avril 1813, au moment où Napoléon s'efforce de déjouer les calculs des puissances coalisées et, quoique accablé par le nombre, leur porte de terribles coups. Alexandre de Benckendorff est sur le théâtre de la guerre. « J'apprends ce matin par des extraits du *Moniteur*, lui mande sa sœur, qu'on nous a frottés sur l'Elbe. Comme il n'y a aucun détail d'ajouté à cela, je pense que c'est plutôt d'un avantage remporté sur l'ennemi que j'ai à vous féliciter. On acquiert une certaine facilité à commenter les gazettes françaises; il n'y a jamais qu'à substituer le mot de défaite à celui de victoire qu'ils se donnent. »

Quelques semaines plus tard, la marche des alliés sous l'impulsion toujours plus active d'Alexandre inspire à la jeune femme un véritable chant d'enthousiasme et d'admiration à l'adresse de son souverain : « Qu'il est beau d'avoir fait cette belle guerre et qu'il est gigantesque et digne seulement des Russes de se trouver dans l'espace de cinq mois des bords de la Moskowa à ceux de l'Elbe! Qu'il est bien plus beau encore, après cette série de victoires et de triomphes, d'en user avec la modération que fait notre empereur! Cela le met au-dessus de tout ce qui, jusqu'à présent, a paru sur le trône, et que l'Europe est heureuse de voir ses destinées confiées à Alexandre!... Combien le monde est renversé depuis que nous ne nous sommes vus! Quelle brillante année vous avez vue et comme votre devise, alors, s'est trouvée la véritable arme qu'il fallait employer pour parvenir là où vous êtes et surtout là où vous en viendrez, car tout s'organise pour accomplir le grand œuvre. L'Empereur est admirable et bien admiré aussi, je vous assure. Comme la modération, la loyauté font bien avec la puissance! Sa gloire est solide. »

Entre temps, elle a commencé à se faire une place dans la société britannique. A la cour comme à la ville, elle a trouvé l'accueil qu'elle souhaitait. Le Prince de Galles, qui exerce le pouvoir avec le titre de régent, aux lieu et place de son père George III, frappé de folie et tombé en enfance, la comble de prévenances et d'égards. A son exemple, les membres de la famille

royale, les ministres, tout ce qui compte en Angleterre, témoigne à la jeune ambassadrice sympathie et respect. Mais tant de motifs de se plaire à Londres ne l'empêchent pas d'observer autour d'elle les habitudes, les tendances, les mœurs, de voir tout ce qui manque à cette société où elle occupera bientôt une si grande place et dont elle ne saisit encore que les défauts et les inconvéniens. Voici comment elle la juge au bout de dix mois (6 août 1813) :

« Cette belle Angleterre est toujours la même chose ; c'est une chaîne de perfections, mais qui ne frappent que votre raison et qui sont muettes pour votre imagination. Je vous accorde deux mois d'engouement, parce qu'en effet tout est beau ici, et puis si extraordinaire, que votre curiosité et votre admiration sont sans cesse en jeu. Mais, lorsqu'on a tout vu, lorsqu'on est fatigué d'admirer, on veut sentir et ce n'est point le pays des émotions. Mon individu devrait se trouver heureux ici ; j'y suis sous des auspices si belles (*sic*), on m'y reçoit comme jamais aucune étrangère ne l'a été ; personnellement même, je crois que j'y réussis, mais, je ne voudrais pas mourir dans ce pays. Je suis toujours étonnée de l'anglomanie qu'ont prise tant de mes compatriotes. Il y a de quoi se dégriser lorsqu'on vit avec les Anglais. Je vous en parle trop ; j'ai assez de leur vue et j'aime mieux songer à l'outre-mer. »

Ce sont là des impressions de début, que ne tarderont pas à corriger le temps, un contact plus fréquent avec l'aristocratie anglaise, les amitiés qu'elle y contractera. Nous la verrons subir alors la contagion de cette anglomanie qu'elle critique chez ses compatriotes, la subir à ce point que, lorsque après vingt ans de séjour en Angleterre, elle en devra partir pour rentrer en Russie, elle sera littéralement au désespoir. Mais, il s'en faut de beaucoup que tel soit son état d'âme durant les premiers temps de son séjour. Le charme n'opère pas encore. Elle est dans une période d'étude, d'observation et de défiance, singulièrement troublée d'ailleurs par les tragiques péripéties qui se déroulent sur le continent, auxquelles elle assiste de loin, en s'associant aux anxiétés et aux angoisses que ressentent à cette heure les gouvernemens et les peuples.

Sa conduite et ses paroles témoignent de beaucoup d'énervement et d'impatience. Les défaites de Napoléon, la prise de Paris, l'abdication de 1814, la comblent de joie et d'orgueil ; elle en at-

tribue presque exclusivement le mérite à son souverain; elle est trop bonne patriote pour ne pas se réjouir de le voir cueillir tant de lauriers. Mais, le retour de l'île d'Elbe, le départ des Bourbons, les préparatifs guerriers de l'usurpateur, les calamités nouvelles dont l'Europe est menacée excitent ses critiques et, à la fin de la lettre qui suit, amènent sous sa plume des imprécations insultantes à l'adresse de ces Français que plus tard, beaucoup plus tard, elle aimera passionnément dans la personne de Guizot.

« Que d'événemens depuis quelques semaines, s'écrie-t-elle le 19 avril 1815, et comme un peu de prévoyance eût pu faire éviter toutes les calamités qui attendent encore l'Europe! Au moins l'énergie et les forces que déploient les puissances promettent-elles une fin prompte à cette nouvelle crise. Je la désire vivement et que, de même que l'année passée, vous puissiez venir profiter de la paix en Angleterre. Je vous donne rendez-vous à Brighton pour le mois d'août. Terminez la besogne jusque-là, si faire se peut. Ici, il y a quelques aboyeurs qui crient à la paix, mais tout ce qui a le sens commun comprend qu'il n'y a que les baïonnettes et les boulets pour faire justice de cet homme et préserver l'Europe de sa domination.

« En attendant, il n'est pas à l'aise à Paris. Il est entre les mains des Jacobins, dont le parti est très fort en France, et, en attendant qu'il puisse prendre le dessus, le plus despote des hommes est forcé d'endosser la livrée du républicanisme. Il manque d'argent complètement. Ses paroles sont toutes de miel; mais, ainsi que les abeilles qui sont ses armes, il a son venin tout prêt.

« Les Français sont les plus méprisés et les plus méprisables des hommes. Dans ce moment, ils attendent qu'une autre révolution aussi paisible que celle-ci leur rende les Bourbons et ils les recevront avec la même indifférence qu'ils les ont vus partir. C'est le superlatif de la canaillerie. Le duc d'Orléans est ici; je ne sais trop pourquoi. Ces princes ne sont jamais que là où ils ne devraient pas être. » — « Je suis beaucoup dehors cette année-ci, ajoute-t-elle. Ma santé s'en ressent; les veillées ne me conviennent point, et cependant le besoin de distraction me pousse partout. Cela ira tant que ça pourra. »

Au mois de novembre, la coalition victorieuse a terminé son œuvre; l'Europe est délivrée; Louis XVIII a recouvré sa cou-

ronne. Il semble que désormais la révolution soit désarmée. Mme de Liéven s'apaise, retrouve sa sérénité et commence à justifier ce jugement que, l'année suivante, son amie lady Granville portera sur elle : « Elle devient célèbre par sa politesse et ses empressemens à tout le monde. Sa manière est très admirée et, autant qu'on peut voir, un grand changement a eu lieu. Les convenances sont respectées. Elle est sur le ton le plus amical envers son mari et a pour lui les plus grands égards. »

Ses lettres à son frère témoignent de cet apaisement. Son cher Arrar était venu la voir l'année précédente et elle avait été heureuse de le recevoir à Londres. Bien tendrement, elle lui exprime le regret de ne pouvoir lui faire encore cette année les honneurs de la capitale de l'Angleterre.

« Pauvre petit frère, que je vous plains et moi aussi! J'espérais vous revoir ici, j'avais calculé même que l'époque de votre arrivée serait celle que j'avais destinée à mes visites dans le pays, que nous irions ensemble, que vous vous amuseriez comme je l'ai fait, que nous admirerions ensemble ce beau pays, ces magnifiques établissemens, que nous ririons ensemble de la gaucherie de leurs possesseurs, mais que nous trouverions, comme je l'ai trouvé en effet, qu'on consentirait à être gauche au prix du bonheur qu'éprouvent ces gens-là et qu'ils répandent. Au reste, on trouve sous ces écorces peu provocantes un si grand fonds de bonhomie, de cordialité et de bon esprit qu'on peut quelquefois se rétorquer le compliment et se trouver fort gauche du jugement qu'on a porté. »

Suit la nomenclature des visites qu'elle a faites durant l'été, et qu'elle fera désormais les années suivantes jusqu'à la fin de son séjour en Angleterre. Lady Harriett, lady Granville dont elle goûte fort les qualités d'esprit et de cœur, le duc de Devonshire, dont la maison « est digne d'un empereur, » l'ont reçue tour à tour et fêtée. Peu à peu ces relations vont s'étendre. Elle sera accueillie par toute l'aristocratie anglaise, qui ne fait que suivre l'exemple de la famille royale, pour qui, à Brighton et à Windsor, il n'est pas de fête complète quand Mme de Liéven n'en est pas. A la même époque, M. de Merveld, ambassadeur d'Autriche à Londres, étant mort, le prince Paul Esterhazy vient le remplacer. « C'est une fort bonne acquisition pour nous. Sa femme va arriver au printemps. »

Ce qui ne lui plaît pas moins, c'est que Londres est, en cette

année 1815, le rendez-vous de toute la « fashion russe, » qui y vient en allant à Paris ou en s'en retournant : les Orlof, un comte Lavadowsky, « jeune éventé qui a de l'esprit logé dans la plus mauvaise cervelle, » les deux dames Narishkine, la princesse Serge Galitzine, la comtesse Woronzow, beaucoup d'Autrichiens aussi, dont deux archiducs « qui courent le pays. » A citer encore, parmi ces relations si propres à charmer la jeune ambassadrice, Balmaine « qui vient d'être nommé commissaire à Sainte-Hélène, auprès de Bonaparte, » lord Pembroke, lady Jersey, lady Cowper, le général de Flahaut, fugitif de France, « dont Talleyrand est le véritable père » et qui va épouser la fille de l'amiral Keith, miss Mercer, une riche héritière.

Le cercle, d'année en année, ne fera que s'étendre et tout ce qui compte dans la haute société anglaise y figurera. Dès ce moment, des princes et des princesses de sang royal viennent le grossir : la princesse Charlotte, fille du roi, mariée au commencement de 1816, à Léopold de Cobourg, le futur roi des Belges; le duc et la duchesse de Cumberland; le prince-régent lui-même. Aussi est-il bien sincère le cri de satisfaction poussé par Mme de Liéven dans une de ses lettres en date de cette même année : « Me voilà fixée à Londres, après avoir couru toutes les campagnes de l'Angleterre. Jamais je ne me suis autant plu ici que cette dernière année. Je vois et je connais beaucoup de monde et je m'y amuse vraiment. Pourquoi n'êtes-vous pas ici, cher Alexandre? »

La politique, qui deviendra quelques années plus tard « sa passion, » ne l'a pas encore absorbée. Elle est toute à ses plaisirs. Elle paraît heureuse de voir son mari les partager. Les loisirs qu'ils lui laissent appartiennent à ses enfans dont elle s'occupe activement. Leur nom revient à tout instant sous sa plume avec mille détails qui témoignent de l'ardeur de sa sollicitude maternelle. Cette jeune femme, à qui la maturité de l'âge donnera plus tard un air guindé, hautain, réfrigérant au dire même de ses admirateurs, est à cette heure tout feu tout flamme, rieuse, expansive, animée au plus haut degré du désir de plaire et convaincue qu'elle y réussit. « Sans vanité, mes soirées et celles de lady Jersey sont les plus agréables et les plus brillantes. » Et, comme pour prouver que son bonheur ne l'empêche pas de jouir de celui des autres, elle ajoute : « La princesse Charlotte est heureuse et contente; ils sont tous deux prodigieusement amou-

reux, lui de sa femme et elle de son mari et de sa liberté. J'en jouis pour ma part, car je puis la voir comme jadis: elle est toujours charmante. »

A propos de la princesse Charlotte et de la famille royale, il convient de citer encore ce passage d'une lettre du 30 octobre 1816 : « Je vois beaucoup les Cobourg et, dans le fait, je suis maintenant la plus intime liaison de la princesse Charlotte, tout en gardant de mon côté la mesure et la prudence nécessaires pour ne point donner ombrage au père, car les relations de famille sont les mêmes que de votre temps. Le mari fait fort bien ; elle lui est extrêmement attachée et soumise. Je ne réponds point de la durée de ce bonheur conjugal ; mais, certes, il est bien à désirer qu'il se consolide.

« ... Je vois toujours la duchesse de Cumberland (1) qui malheureusement se trouve dans une situation à ne jamais espérer de réconciliation avec la reine, et comme la cour est brouillée avec elle, les particuliers aussi s'en écartent et lui font éprouver toutes les humiliations possibles. Je me suis mise sur un pied assez indépendant pour pouvoir lui témoigner de l'intérêt, malgré l'anathème général, et l'amitié que je ne lui eusse point montrée si elle se trouvait dans une situation prospère, je me crois tenue en conscience de ne point la lui refuser lorsqu'elle peut lui être de quelque utilité ou seulement d'un peu d'agrément.., »

Voilà, certes, qui n'est pas d'un mauvais cœur, et cette assistance accordée à une princesse malheureuse dépourvue de tout pouvoir, de tout crédit, prouve qu'au moins dans sa jeunesse, Mme de Liéven, a qui, plus tard, la spontanéité des élans de l'âme sera contestée, l'a véritablement possédée et en a fait usage au profit d'autrui. En ce temps-là, du reste, femme et mère heureuse, adulée, admirée, sinon pour sa beauté, du moins pour son esprit et ses dons de séduction, non encore méconnue par son mari, épargnée par le malheur qui s'apprêtait à la frapper sans merci, en lui enlevant son père, son plus jeune frère, deux enfans, elle est peu disposée à ce pessimisme dont s'assombriront les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Elle est mordante dans ses jugemens. Ils se manifestent indulgens ou sévères selon que les gens sur qui elle les porte sont les amis ou les ennemis de son pays, qu'elle aime passion-

(1) Belle-sœur du prince-régent, dont elle avait épousé le frère après la rupture d'un premier mariage, rupture que la reine mère ne lui pardonnait pas.

nément; mais elle n'est pas systématiquement malveillante. Fréquemment, une remarque en retour atténue ses appréciations, qui, dans la plupart des cas, ne vont pas plus loin qu'un coup de patte donné en passant et à fleur de peau. Comme presque toutes les femmes, elle est malicieuse et non méchante. « Notre corps diplomatique est augmenté des ambassadrices de France et d'Autriche, mande-t-elle à son frère : la première, la marquise d'Osmond, une espèce de revenant bien blême, bien maigre, bien bonne personne; la seconde, la princesse Esterhazy, petite, ronde, noire, animée et assez méchante, Je vais également bien avec l'une et avec l'autre. La dernière est la petite-nièce de la reine d'Angleterre, par sa mère, la princesse de la Tour et Taxis. Cette parenté ne lui donne au reste aucune prérogative ici, puisqu'elle forme membre du corps diplomatique. »

Les lettres que, vers le même temps, elle écrit à son père ne contribuent pas moins que celles qu'elle écrit à son frère à nous initier à sa vie, vie brillante, vie de distractions et de plaisirs, qui nous la montrent uniquement occupée à se récréer et à se distraire en se lançant dans le tourbillon mondain.

Le 10 juillet, elle annonce à son père que sous peu de jours elle va quitter Londres, d'abord pour se rendre à Brighton, où le prince-régent lui offre l'hospitalité, et, ensuite pour faire des tournées dans l'intérieur du pays chez des amis. « C'est la manière d'employer mon temps que je préfère à toute autre. Le pays est si beau, les châteaux si bien montés et les propriétaires plus Européens qu'à Londres, c'est-à-dire aimables autant qu'un Anglais peut l'être. Ceci, cependant, ne s'applique pas généralement, car il y a des personnes extrêmement agréables; mais il faut convenir que la généralité pèche pour les formes... Je vais ce soir à la noce de la princesse Marie d'Angleterre. Toute la famille y est réunie, excepté cette pauvre duchesse de Cumberland, qui est traitée avec une injustice sans exemple. Cela révolte tout le monde. Je la vois beaucoup et je lui donne tous les conseils et l'adoucissement à ses peines que je puis. Je suis fort liée avec la princesse Charlotte. Son mari est parfaitement heureux avec elle et mérite vraiment de l'être. C'est un homme tout à fait distingué pour sa manière de penser et son caractère. »

Au mois d'octobre suivant, elle confesse que ses projets de villégiature n'ont été qu'à demi réalisés et que son automne « a été entièrement massacré. » Les occupations de son mari, la

nécessité de divertir des compatriotes de passage à Londres. — Mme Narishkine « pour qui le prince-régent a été d'une galanterie extrême, » le prince Alexis Gortschakoff, le comte Wittgenstein, — l'ont clouée chez elle. « J'ai gagné à cela quelques fatigues de plus auxquelles on n'est pas habitué dans cette saison, j'entends de grands dîners qui sont pour moi une chose tuante. » Heureusement, une course à Paris où son mari l'emmène va la délasser. Elle en revient à la mi-novembre, plus déçue que charmée par ce qu'elle a vu.

« J'ai passé trois semaines dans un tourbillon de plaisirs et de nouveautés. J'en ai été un peu étourdie : après cinq années d'habitudes de gravité, les allures de Paris m'ont assez divertie, mais je ne vous dirai pas qu'elles me plaisent et je crois qu'on se fatiguerait de cette constante frivolité plus tôt que de toute autre chose. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été bien aise de venir me reposer à Londres de mon séjour à Paris et de rencontrer de silencieux Anglais auxquels je puis raconter le bavardage des Français; ne me trahissez pas; on aurait trop mauvaise opinion de mon goût.

« Le Roi nous a reçus avec une véritable bonté, la famille royale de même. Nous avons eu force grands dîners, des prévenances de toutes parts et le choix des plaisirs. Celui que j'ai su le mieux goûter est le petit séjour de Michel Woronzow à Paris pendant que nous y étions; il nous a montré tout plein d'amitié, et j'ai eu mille regrets de me séparer de lui. »

En même temps qu'elle rentre en Angleterre, le duc de Devonshire, son ami, y revient aussi après un voyage à Saint-Pétersbourg. « Il est enchanté de la réception que lui a faite la famille impériale, pas fort édifié de l'accueil des particuliers. Je vois ce que c'est: on se sera diverti à ses dépens et on a eu tort, car, avec sa mine nigaude, il est plein d'esprit, et, avec son esprit, il donnera ici mauvaise opinion de l'urbanité russe. Je voudrais qu'au lieu de rire chez nous de quelques gaucheries étrangères, on ne lançât pas dans l'étranger des Russes qui font pire que faire rire à leurs dépens, mais qui se font, et à juste titre, mépriser. J'en ai rencontré à Paris qui m'ont vraiment donné de la mauvaise humeur. Aussi, d'y rencontrer un Michel Woronzow est vraiment une jouissance patriotique. »

La même lettre se termine par une lamentation :

« Quel triste événement a marqué mon retour ici! cette

charmante princesse Charlotte, si pleine de bonheur, de beauté, de magnifiques espérances, enlevée à l'amour de toute une nation! Il est impossible de retrouver dans l'histoire des peuples ou des familles un événement qui ait causé des pleurs et un désespoir semblables à celui-ci. On voyait dans les rues des gens du peuple pleurer, les églises constamment remplies, les boutiques fermées pendant quinze jours, ce qui est plus éloquent encore pour une population marchande comme celle-ci; enfin, tout, du premier jusqu'au dernier, dans une consternation qu'il est impossible de décrire. J'ai souffert plus que tout autre peut-être; nous étions fort bien ensemble; elle me montrait une amitié plus vive qu'à toute autre femme, et il était vraiment impossible de n'être pas touchée de ses excellentes qualités. Ce pauvre prince Léopold est dans un état à faire pitié. Le prince-régent aussi a senti ce coup avec beaucoup de force. »

Heureusement, l'arrivée du grand-duc Nicolas, héritier présomptif de la couronne de Russie, vient la distraire de son chagrin. Ce jeune prince parcourt l'Europe pour compléter son éducation. « Il plaît généralement et il est vraiment charmant. Je ne lui connais de défauts que sa manie des uniformes; mais c'est seulement pour constater l'impossibilité de la perfection dans les hommes. Ses relations avec le prince-régent sont parfaites; il y a le plus grand mérite lui-même, car ses manières sont toutes captivantes. Je lui ai montré chez moi ce qu'il y a de société à Londres dans ce moment-ci; il a beaucoup d'aisance dans les manières et il en faut pour encourager les gauches Anglais. Avec les femmes, il est fort timide; mais, il a le goût bon et de la galanterie dans les manières. Il a réussi généralement et j'en suis toute glorieuse. Il est parti pour l'Écosse et reviendra dans un mois pour passer un mois à Londres. Il a fait un grand dîner officiel chez nous avec le prince-régent; mais les dîners l'ennuient et il préfère que je lui donne des soirées. »

Je me suis attardé à ces détails parce qu'ils permettent de se rendre compte de ce qu'était l'existence de notre ambassadrice cinq ans après son arrivée en Angleterre. Elle s'y plaisait autant qu'elle avait su y plaire, nulle femme de la société n'y étant, à un plus haut degré qu'elle, environnée d'attentions, de prévenances et d'hommages.

II

Jusqu'à ce jour, la politique l'avait laissée indifférente. Elle paraît ne s'y être que faiblement intéressée pendant les premières années de son séjour à Londres et n'avoir pris que peu de part aux graves affaires dont son mari, en sa qualité d'ambassadeur de Russie, était chargé de débrouiller l'écheveau. Que le pouvoir en Angleterre fût aux mains des tories ou aux mains des whigs, cela lui importait peu. A quelque parti qu'ils appartinssent, n'était-elle pas choyée par les conseillers de la couronne? L'opposition ne l'environnait-elle pas des mêmes égards; la famille royale ne la traitait-elle pas comme une privilégiée; ne trouvait-elle pas partout, enfin, dans la société britannique l'accueil que méritaient les représentans de cet empereur Alexandre qui, depuis qu'il s'était rapproché de l'Angleterre, n'avait cessé d'être son allié fidèle, complaisant, empressé?

Les difficultés qui devaient éclater plus tard entre les deux pays, quand l'étroite union contractée en vue d'une œuvre commune ne serait plus assez nécessaire pour tarir à leur source les causes des conflits et des rivalités, ces difficultés dormaient encore : on ne les prévoyait pas, on ne les soupçonnait pas. La France, dont les puissances alliées occupaient le territoire, était pour tous, au même degré, l'ennemie, la seule et la plus redoutable, la nation turbulente dont il convenait de se défier, de laquelle il y avait lieu d'exiger d'amples dédommagemens aux efforts qu'il avait fallu déployer pour la vaincre. Le péril dont ses agitations intérieures menaçaient l'Europe était encore trop visible et trop pressant pour qu'on laissât se déchirer le contrat qu'avait créé entre les grands États le besoin de la contenir.

Il n'aurait pu, par conséquent, s'élever, à cette heure, de nuages entre les alliés; et au grand poste qu'à côté de son mari, elle occupait dans le concert européen, l'ambassadrice russe n'avait rien à souhaiter. Il lui suffisait, pour être heureuse, de se laisser vivre, de s'en tenir à ses devoirs de mondaine, de donner ainsi du relief à ses fonctions, de les remplir de manière à grandir le pays qu'elle représentait. Elle ne rêvait rien au delà de ce rôle qui exigeait uniquement du tact, de la bonne grâce et de l'esprit. La politique ne l'attirait pas; elle en laissait le monopole à son mari et n'attachait de prix qu'à se rendre digne

des hommages qu'on lui prodiguait. Les appréciations politiques font donc totalement défaut dans toute la partie de sa correspondance qui a été écrite antérieurement aux derniers mois de 1818. C'est seulement à partir de cette date, lorsque venait de prendre fin le Congrès d'Aix-la-Chapelle, où elle avait accompagné l'ambassadeur, que se montre dans Mme de Liéven, quoique bien timidement encore, une femme nouvelle; et qu'elle se hasarde sur un domaine dont l'exploration ne semble pas l'avoir précédemment tentée.

Quels motifs ont déterminé la tardive métamorphose qu'elle commence à subir à trente-quatre ans et par suite de quelles influences va-t-elle se modifier peu à peu? Est-ce le spectacle de tant de conducteurs de peuples, réunis à Aix-la-Chapelle, qui lui a révélé qu'elle peut goûter, en les fréquentant, des jouissances inattendues, et inspiré le goût passionné des choses de la diplomatie, l'impérieux besoin de s'y mêler, d'y jouer sa partie, et de devenir une Égérie constamment au service de qui voudra la consulter? Est-ce l'action personnelle du plus illustre de ces hommes d'État, le prince de Metternich, qui s'est exercée sur son esprit comme la grâce captivante de ce haut personnage s'est exercée sur son cœur? C'est à Aix-la-Chapelle qu'elle l'a rencontré pour la première fois; c'est là que s'est formée entre eux la chaîne d'amour, fragile et fleurie, dont quelques lettres sans signature constituent l'unique, mais décisif témoignage, et qui, trois ans plus tard, surprise à Vérone par Chateaubriand, lui a suggéré des réflexions aussi malveillantes qu'injustes; c'est là, enfin, qu'elle a aimé ou tout au moins qu'elle a cru aimer pour toujours.

Les détails nous manquent de ce suggestif roman, sinon les preuves. Nous en savons assez cependant pour supposer qu'à Metternich est due la métamorphose dont, en dehors de lui, il paraît impossible de reconstituer les origines, et, encore qu'il convienne de glisser sur un épisode dont les voiles mystérieux n'ont été qu'à demi déchirés, on ne saurait passer sous silence que c'est à son retour d'Aix-la-Chapelle qu'on voit Mme de Liéven mêler aux informations dont sa correspondance est coutumière de brèves appréciations sur les événemens et sur les hommes, révélatrices d'un état d'âme nouveau.

Après avoir résidé à Aix-la-Chapelle pendant la durée du Congrès, passé quinze jours à Bruxelles, un mois à Paris, elle

était rentrée à Londres à la fin de décembre, pour s'aliter « en si grand danger d'une inflammation de la gorge et des poumons qu'elle s'est vue tout près de son cercueil. » Le 1er janvier 1819, à peine rétablie, elle rendait compte à son père des impressions qu'elle rapportait de son voyage. Sa lettre est datée de Brighton, où le prince-régent la recevait, ainsi qu'il le faisait chaque année à la même époque.

« Nous sommes logés chez lui et par conséquent aussi bien et aussi commodément que possible, il est toujours plein de bonté et d'amitié pour nous. Mon mari n'a eu qu'à se louer de l'Empereur et de tous ses compatriotes. Le séjour d'Aix-la-Chapelle lui a été intéressant sous tous les rapports, et moi, j'en conserve un souvenir bien précieux. Celui de Bruxelles a été bruyant et fatigant au possible, puisqu'on ne pouvait pas donner trop de fêtes et de courses à l'Impératrice. Quand ce n'était pas à dîner ou aux bals, nous étions auprès de ma belle-mère, de telle sorte qu'il ne nous restait que le strict nécessaire pour dormir. Ma belle-mère a eu l'air fort heureux de se retrouver avec nous. Elle a été enchantée de mes enfans. Paul est certainement le plus joli garçon qu'il soit possible de voir et le plus spirituel et le meilleur. Elle s'est séparée de mon mari avec un véritable chagrin. Elle me semble bien baissée et affaiblie.

« De Bruxelles, nous sommes allés passer quelques semaines à Paris, dont le séjour a été curieux dans ce moment de crise. La retraite de M. de Richelieu a fait de la peine à tous les honnêtes gens. Les dîners m'ont poursuivie à Paris comme à Bruxelles. Mais, comme j'y trouvais l'occasion de faire des connaissances intéressantes et qu'en outre, je pouvais fréquenter également et sans inconvénient tous les partis, le plaisir ne m'a pas fait songer à la fatigue. »

Le surlendemain, en écrivant à son frère, elle marque l'importance qu'elle attache au Congrès dont la réunion l'a attirée à Aix-la-Chapelle.

« La réunion d'Aix-la-Chapelle est sans doute une époque mémorable par les résultats satisfaisans qu'elle doit avoir, et bien extraordinaire par la simplicité, la concorde qui ont présidé à de si grandes questions. J'ai fait à cette occasion des connaissances intéressantes dont le souvenir ne pourra jamais s'effacer en moi. Le bonheur d'y avoir Constantin a été, comme vous pouvez vous l'imaginer, bien apprécié par moi. Il n'a pas

rempli le but de son séjour à Aix-la-Chapelle; mais il a toute la chance et les promesses de l'atteindre sous peu.

« L'Impératrice mère a été comme toujours excellente pour moi. Ma belle-mère a vivement joui de sa réunion momentanée avec nous. Mes garçons ont eu auprès d'elle tout le succès imaginable. J'ai revu toute cette cour de Russie et j'ai trouvé fort commode qu'elle vînt me chercher si loin. J'ai renoué mes tendresses avec le grand-duc Constantin. Enfin, j'ai passé par tant de reconnaissances dans un si court espace de temps que, si je n'avais pas fait une bonne maladie par suite de mes fatigues, je serais fort tentée de prendre tout ce voyage pour un rêve.

« Après avoir expédié Congrès et grandeurs, nous sommes allés nous rafraîchir à Paris, où nous avons trouvé une épidémie de fièvre chaude, tellement était grande l'agitation des partis. La crise a été bien près de devenir dangereuse. Des ministres en retraite, des ministres en faveur, des espérances, des craintes, des courtisans dans les plus vives perplexités, ne sachant distinguer le soleil levant du soleil couchant, car les fluctuations ont été fréquentes et prolongées, tout cela fait un spectacle curieux, et qui eût pu être divertissant s'il n'avait menacé de devenir tragique. Au bout de tout cela, toute l'Europe doit regretter et regrette le duc de Richelieu.

« Nous attendons incessamment Michel Woronzow; il passera six mois en Angleterre. J'ai laissé Mme de Nesselrode à Paris. Elle y reste jusqu'à l'été prochain; je l'ai beaucoup vue pendant toute cette époque; c'est une femme d'esprit et dont la société me convient beaucoup. Il y a des Russes prodigieusement à Paris, ils ne vont pas dans le monde, de sorte que je n'ai vu que les anciennes connaissances inévitables; de ce nombre, la princesse Souvaroff qui s'est donné des dents superbes : je ne vous parle pas du reste.

« Je reviens hier de Brighton, où j'ai passé quelques jours chez le prince-régent; il est plus que jamais honnête et amical pour nous. Toute la Russie m'a parlé de votre femme, cher Alexandre; on la trouve charmante, spirituelle, sensée, tout ce qu'il faut pour vous rendre complètement heureux. Je jouis de cet éloge parce qu'il me répond de votre bonheur. »

On remarquera que, dans ces lettres, elle ne souffle pas mot de Metternich, dont elle a cependant le cœur plein et avec qui elle commence à échanger des lettres passionnées. Il a été à lui

seul l'attrait et le charme de son voyage. Elle est désolée d'être séparée de lui et de ne point savoir quand elle le retrouvera; « elle l'identifie à toutes ses affections, » et à Brighton comme à Londres, la nuit et le jour, elle soupire : « S'il était ici !... » Mais, ses souvenirs, ses regrets, ses désirs, ses espérances, elle se garde bien de les confesser, d'en laisser rien paraître. Dans quelques rares lettres qu'elle parvient à expédier en Autriche, elle verse ses confidences. Il n'y en a pas dans celles qu'elle écrit à son frère. Le nom du « bien-aimé » n'est même pas prononcé, comme si elle craignait de trahir son secret, qu'elle croit bien caché, encore qu'à ce moment il commence à transpirer autour d'elle, à la faveur des commentaires qu'ont rapportés d'Aix-la-Chapelle les témoins des attentions que, durant le Congrès, lui a prodiguées Metternich. Non seulement, elle ne parle pas de lui; mais, elle colore de prétextes la mélancolie qui s'est emparée d'elle depuis qu'elle l'a quitté.

« ... J'ai mal commencé mon année, dit-elle le 2 mai, je suis indisposée presque depuis le moment de mon retour en Angleterre; je crois en vérité que le petit bout d'air continental que j'ai respiré a refait ma nature à ce régime et que j'ai assez des brouillards de Londres. Quelle inconstance que cette humaine nature ! Je recevrais avec plaisir la nouvelle d'une autre place, mais, comme l'a dit Nesselrode lui-même, il n'y a que Paris et Vienne, et Paris, Dieu m'en garde et Dieu en garde aussi Paris! Je crois qu'il y a puissance centrifuge entre nous. »

Puis, pour mieux voiler ce qui la préoccupe, et comme pour s'étourdir, elle entre en mille détails, qu'elle semble ne mettre là que pour remplir son papier :

« Mes enfans vont bien et apprennent avec ardeur. Le plus distingué d'entre eux, sans contredit, est Constantin. Il ne restera pas dans la nullité, bien sûr. Paul est le plus beau, il est aussi plein d'esprit. Londres va son train d'amusemens, et je m'en mêle par vocation, non par choix. Je m'ennuie assez communément, et un grand motif de consolation est de m'ennuyer avec Wellington. Il est fort vieilli de la vie de Londres. Il y a mouvement de corps et pas mouvement d'âme. Il ne peut pas s'y accoutumer. Ce que je dis là se rapporte entièrement à la société. Ensuite, lui, a par-dessus le marché le souvenir de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il n'est plus, et il y a une grande différence du Wellington de l'Europe au Wellington de Londres. Je le vois

beaucoup, et il me conte également ses ennuis politiques et particuliers. »

On a vu qu'au début de cette lettre, elle se plaint d'être indisposée. Il est certain que peu à peu, depuis son arrivée à Londres, sa santé était devenue fort précaire. Cette fois, cependant, l'indisposition n'était due qu'à des causes normales. Après dix-huit ans de mariage, elle commençait une cinquième grossesse, qui s'annonçait laborieuse et pénible. Le 5 octobre, à la veille de ses couches, elle l'annonce à son frère. « Vous savez mes aventures; vous savez que je vais accoucher, lorsque je me doutais à peine que je fusse grosse. » Dix jours plus tard, elle met au monde un fils. « Malgré les appréhensions sérieuses, avec lesquelles elle voyait approcher cette époque, écrit son mari, elle n'a point eu de couches plus heureuses que celle-ci. » Ils eussent préféré une fille, « car on a assez de trois garçons, quelles que soient les espérances qu'ils promettent. » Le nouveau-né n'en est pas moins accueilli avec une joie émue et tendre par la mère. Entre tous ses enfans, il sera bientôt, avec le frère qu'elle lui donnera deux ou trois ans après, l'objet de ses prédilections.

Il n'y aurait pas lieu de s'attarder à cet épisode de la vie maternelle de Mme de Liéven, si de son temps, dans la société de Londres, il n'avait donné prétexte à des insinuations qu'il convient de rectifier. Dans des souvenirs inédits, que j'ai eu l'occasion de citer précédemment (1), la duchesse Decazes raconte que, lorsqu'elle est arrivée à Londres en 1821 comme ambassadrice de France et a connu Mme de Liéven, on désignait sous le nom d' « enfant du Congrès » l'enfant né en 1819, ce qui équivalait à en attribuer la paternité à Metternich. Mais il suffit d'un rapprochement de dates pour démontrer que les dires dont la duchesse se fait l'écho manquent de fondement. La naissance est de la mi-octobre. Il y avait alors onze mois que Mme de Liéven s'était séparée de Metternich. Ils ne s'étaient pas revus dans cet intervalle, ainsi que le prouvent leurs pérégrinations réciproques. Le constater, c'est établir le caractère calomnieux de l'imputation dont, en cette circonstance et sur ce point, était victime Mme de Liéven.

A propos du même épisode, il faut signaler encore un incident

(1) Voyez le journal *le Temps*, 10 et 20 janvier 1898.

curieux et quasi comique, qu'elle narre elle-même sous la forme la plus piquante, peu de temps après la venue au monde de son fils. Cet incident met en scène à l'improviste sa belle-mère, qui lui avait semblé « bien baissée et bien affaiblie, » lorsqu'elle l'avait rencontrée au Congrès d'Aix-la-Chapelle.

« Je m'en vas vous conter une série de cacophonies qu'elle vient de nous faire et qui m'est tout à fait désagréable. J'accouche et mon mari s'empresse de le lui écrire ainsi qu'à l'Impératrice mère, et, comme celle-ci a toujours voulu être marraine de tous mes enfans, il dit à sa mère qu'il lui abandonne de le lui demander ou non à cette occasion, au cas qu'elle juge que l'Impératrice mère s'attend à cette demande ou qu'elle ne s'en soucie pas. Voilà que sur cette phrase, ma belle-mère imagine de dire à l'Impératrice que nous désirons non seulement l'avoir, elle, pour marraine, mais aussi l'Empereur pour parrain. Jamais nous n'avons songé à pareille chose et j'aurais eu vingt-quatre enfans que, jamais, je n'eusse eu l'indiscrétion de le demander. Enfin, voilà qu'elle bâcle l'affaire et nous mande que l'Empereur et l'Impératrice acceptent avec plaisir de tenir l'enfant sur les fonts, chose à laquelle nous n'avons jamais songé.

« Mais ce n'est pas fini. Avant encore de recevoir cette lettre, je lui écris que le régent, au mois de mai dernier encore, m'avait demandé lui-même a être parrain de l'enfant qui devait venir et qu'en conséquence, comme cela ne pouvait pas être honnêtement décliné, il tiendrait l'enfant et qu'il fallait l'appeler George. Ne voilà-t-il pas qu'elle raconte que par vanité, j'ai voulu avoir le régent pour parrain !

« ... Je vous ai écrit toute cette bêtise parce que je serais fort aise, si l'occasion s'en présente pour vous, que vous expliquassiez cette affaire, dans laquelle ma belle-mère nous fait jouer gratuitement le plus sot rôle imaginable. Je n'ai jamais demandé personne et c'est absolument de mouvement spontané que le régent s'y est offert. J'avais même espéré qu'il aurait oublié cela et si bien que j'avais dit à Wellington, lorsqu'il vint me voir quelques jours après mes couches, qu'il fallait qu'il tînt mon garçon. Mais le régent n'a pas lâché prise et a fait venir mon mari pour lui en reparler. Il n'y avait rien à faire qu'à se soumettre. Le bon de l'affaire, c'est que, dans tout cet embarras et cette richesse de parrains, mon pauvre petit garçon n'est pas encore chrétien. Tantôt j'étais malade, tantôt le régent absent, et,

maintenant que le voilà roi (1), il y a trois mois au moins de profond deuil, pendant lesquels il n'est pas question de baptiser. »

L'affaire s'arrangea. Les souverains russes renoncèrent à leur droit de parrainage. Le roi d'Angleterre tint l'enfant sur les fonts baptismaux et lui donna son nom. Quant à Wellington, il reçut la promesse d'être parrain à son tour, si Mme de Liéven redevenait mère, ce qui arriva bientôt.

On devine à ces traits qu'au moment où nous en sommes de la vie de notre ambassadrice, elle brille, à la cour britannique, du plus vif éclat. Peut-être la redoute-t-on plus qu'on ne l'aime. Il y a tant de réticences dans les hommages qu'on lui rend qu'il faut bien croire qu'ils excitent, parmi les femmes de la cour, du dépit, de la jalousie, de l'envie. Le Roi, dont les attentions incessantes et multipliées la compromettent plus encore qu'elles ne la flattent, ne se gêne pas pour dire d'elle « qu'il la déteste. » Les ministres se plaignent « qu'elle intrigaille trop avec l'opposition. » Le prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, confie au duc Decazes, ambassadeur de France, « combien l'inquiète et lui est peu agréable la correspondance secrète et suivie qu'elle entretient avec le prince de Metternich. » Le roi Louis XVIII lui-même, en écrivant à son ambassadeur, le met en garde contre les petites perfidies de Mme de Liéven et « de son cher z'amant. » D'autres vont jusqu'à contester qu'elle ait de l'esprit. Dans celui qu'on lui prête, ils ne voient « qu'une rare faculté d'exercer celui des autres et de se l'assimiler. » Néanmoins, les moins bienveillans sont obligés de reconnaître qu'elle rachète ses travers par de précieuses qualités. Elle est d'un commerce sûr, discrète, fidèle à l'amitié. Ses préjugés aristocratiques ne l'empêchent pas de saluer le mérite partout où elle le découvre, et cette femme, qui si fréquemment paraît accablée sous un incommensurable ennui, possède comme pas une, et par la seule puissance de son esprit, l'art de grouper autour d'elle les hommes les plus éminens et de les y fixer.

Elle est en même temps douée au plus haut degré du sens pratique de la vie. On vante justement la tenue de sa maison, ses réceptions, ses dîners, l'éducation qu'elle fait à ses fils, l'habileté qu'elle déploie pour faire croire en son mari à l'existence

(1) George III venait de mourir et le régent de lui succéder sous le nom de George IV.

de mérites qu'il ne possède pas. Généralement, on le trouve « nul, ennuyeux, frivole. » N'empêche que les affaires de l'ambassade sont menées de façon supérieure et que tout en contribuant à leur direction, Mme de Liéven s'ingénie à en laisser l'honneur à l'homme dont elle porte le nom. C'est elle qui l'informe; c'est pour lui qu'elle enquête, qu'elle interroge, qu'elle fait parler les gens et qu'elle attire chez elle quiconque peut la documenter. Descend-elle de ces hauteurs pour présider le comité de patronage des bals d'Almasks, ou encore pour conférer avec sa couturière ou son joaillier, créer quelque mode nouvelle dont le succès est assuré si elle-même l'inaugure, c'est encore dans une vue d'utilité, et pour relever le prestige de l'ambassade, dont en réalité elle est l'âme et l'inspiratrice. De plus en plus attachée à l'Angleterre, elle s'efforce d'assurer aux Russes l'estime des Anglais et aux Anglais l'estime des Russes. Son compatriote le ministre Capo d'Istria, étant venu à Londres et y ayant obtenu « le succès le plus complet; » elle s'en réjouit autant que de voir « qu'il a rendu justice à ce pays. »

L'activité intellectuelle qu'elle est parvenue à imprimer peu à peu à sa vie ne tarde pas à constituer pour son esprit un besoin de tous les jours et, bientôt, d'autant plus impérieux que ses deux fils aînés, Alexandre et Constantin, viennent de la quitter, — septembre 1821, — pour aller compléter leur éducation en Russie. Après les avoir laissés durant quelques semaines à Paulowsky, auprès de leur grand'mère Liéven, leur père vient de les placer à l'Université de Dorpat. Il se propose d'envoyer Paul, le troisième, à Paris. Désormais, la mère n'aura plus auprès d'elle que George, le dernier né; et, d'être séparée des trois autres, elle est tout attristée. Mais, voilà que soudain, à l'aube de cette période qui sera pour son cœur maternel une période de privations et de sacrifices, et comme si la destinée voulait par avance lui assurer une revanche et un dédommagement, un bonheur inespéré lui survient. Pendant que son mari est en Russie, l'occasion lui est offerte de se rencontrer avec Metternich, qu'elle n'a pas revu depuis Aix-la-Chapelle et n'espérait pas revoir de sitôt. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que cette occasion, c'est le roi George IV qui la lui procure. S'il l'a fait à dessein, il en faut conclure que ce prince est un bon prince. S'il n'a été que le complice inconscient du hasard, on doit convenir que le hasard est parfois un merveilleux arrangeur de circonstances heureuses

Celles dont Mme de Liéven rend compte à son père dans la lettre suivante, datée de Hanovre, le 27 octobre 1821, semblent avoir été machinées comme au théâtre, pour faciliter la rencontre des deux amans en l'absence du mari et leur ménager quelques jours de liberté.

« Mon bien cher papa, je me trouve ici depuis huit jours. Le roi d'Angleterre a eu la bonté de désirer beaucoup que j'y vinsse, et lord Londonderry (1) m'a envoyé un courrier à Francfort pour presser mon arrivée. Comme je ne doutais nullement, d'après les données de lord Londonderry et les miennes propres, de trouver déjà mon mari à Hanovre, je m'y suis rendue sur-le-champ. Malheureusement, mes calculs étaient faux : il n'y était pas et il n'y est pas encore. Ses départs ont fait remettre de plusieurs jours le départ du Roi, parce qu'il avait jugé essentiel de voir mon mari ici en même temps que le prince Metternich, qui s'y était rendu de son côté, en grande partie dans l'espoir de rencontrer mon mari. On lui a encore envoyé un courrier pour le prévenir de l'attente où est le Roi. Mais le dernier terme est arrivé ; les médecins ne veulent plus que Sa Majesté prolonge son séjour ici et Elle part après demain. Je n'ai nulle idée quelconque de ce qui peut être cause du retard de mon mari. Personne n'en a de nouvelles et je commence à m'inquiéter sérieusement de ce fait. Cette terrible distance de la Russie est une affreuse chose. Il y a cinq semaines que je ne sais plus rien de mon mari. Bon cher papa, comme son retour est encore plus vivement désiré par moi, depuis que je sais qu'il me parlera de vous !

« J'ai trouvé à mon arrivée ici le Roi fort malade ; je l'ai vu couché le premier jour; depuis, il s'est remis et a pu recevoir du monde et même, hier, se montrer au public. On ne se fait pas d'idée de l'enthousiasme avec lequel il est reçu. Il y a une fort grande réunion de princes d'Allemagne ici, qui sont tous venus faire leur cour au Roi, en sorte que Hanovre est fort brillant. Le Roi retourne droit en Angleterre et remet à l'année prochaine à faire la tournée des capitales du continent. Quoique je me trouve ici sur son invitation, j'y suis désorientée d'y être sans mon mari, et je ne puis vous dire à quel point cela me contrarie. »

Elle affecte toujours, on le voit, de ne pas parler de Metter-

(1) Lord Castlereagh, marquis de Londonderry, qui se suicida l'année suivante. Il était ministre des Affaires étrangères dans le cabinet britannique. Il y fut remplacé par Canning.

nich, ou tout au moins se borne-t-elle à prononcer son nom, comme si elle redoutait, en racontant ce qu'elle peut avouer de ses relations avec lui, de trahir ce qu'elle est tenue d'en cacher. Il n'est plus là, d'ailleurs, quand elle retrouve son mari. Le comte de Liéven s'était attardé en route, en revenant de Russie, d'où il est parti, « fier de n'avoir pas obtenu de grâces et de n'en avoir pas demandé. » — « Les témoignages gracieux et confians de notre adorable monarque, l'accueil flatteur de toutes les personnes estimables, la réunion avec plusieurs parens que je n'avais pas vus depuis de longues années ou dont j'avais encore à faire la connaissance, l'aspect enfin plus rapproché d'une patrie qui se développe et se transforme avec une rapidité surprenante, sont autant d'objets qui m'ont offert des jouissances inappréciables et qui me sont d'un intérêt et même d'une utilité réels. »

Au commencement de l'année suivante, les époux se réinstallaient à Londres, où la brillante existence qu'aimait Mme de Liéven reprenait bientôt son cours accoutumé. Elle continue à en donner les détails à son frère. « J'ai passé mon hiver entre ici et Brighton, où le Roi nous fait venir souvent. Son palais est devenu une résidence charmante depuis qu'il admet à sa société tout ce qui compose la meilleure société de l'Angleterre. Il y a majorité d'opposition sans doute. Mais, il faut convenir que c'est dans ce parti-là que sont les grands noms, les grands biens et la fashion. Le duc de Wellington y est aussi régulièrement prié, lorsque nous y sommes. Bloomfield a sa retraite (1) ; vous vous souvenez que c'était le factotum chez le régent. Cette déchéance a fait beaucoup de bruit. Lady Pembroke a été à la mort et n'est pas entièrement remise... Le projet de voyage du roi d'Angleterre pour cet été me paraît plus vague qu'il n'était. Je regretterais bien qu'il ne se fît pas, car je m'étais bien réjouie de faire un petit tour d'Europe à cette occasion. Sa santé a beaucoup baissé, il est fort maigri et vieilli, et il est appréhensif sur son compte. »

A glaner encore, parmi ces nouvelles, quelques traits de préoccupations plus intimes. « Paul est à Paris. Il y continue ses études avec un gouverneur particulier et en suivant quelques cours au collège. Nous l'attendons demain ici pour ses vacances de

(1) Il était premier écuyer, secrétaire particulier et trésorier de la cassette privée. La favorite en titre, lady Coningham, le fit brusquement destituer pour mettre un de ses fils à sa place.

Pâques. Mon petit George est un charmant enfant. Sans lui, il me semblerait n'avoir pas d'enfans, tellement je suis séparée des autres. Mon mari s'occupe beaucoup et sort peu dans le monde. J'y vais par devoir et assez par plaisir. J'aime assez le mouvement et le bavardage. »

C'est la première fois qu'elle en fait l'aveu. Il semblait jusqu'à ce jour qu'elle considérât comme une corvée les obligations et les devoirs de sa vie officielle. Mais, peu à peu, elle y a pris goût. Ses fréquentations avec Wellington, l'influence de Metternich, un contact de plus en plus intime avec les diplomates et les gens de cour, ont contribué à ouvrir définitivement son esprit aux affaires publiques, à l'initier à beaucoup de choses, qui étaient antérieurement pour elle comme un livre fermé, et à imprimer à ses facultés une direction dont, désormais, elles ne se désintéresseront plus.

III

A la fin de l'été de 1822, le comte de Liéven ayant été délégué par sa cour pour assister au Congrès qui devait se réunir à Vérone, l'ambassadrice le suivit : « Nous partons sous deux jours. Notre absence d'Angleterre ne sera pas longue; elle dépendra sans doute de celle du duc de Wellington (1); il part demain pour le Congrès. Ce Congrès s'impatientera un peu de ses retards. Une maladie très grave l'a retenu jusqu'aujourd'hui. Les nouveaux arrangemens ministériels l'eussent en tous cas empêché de partir. Ce n'est qu'aujourd'hui que M. Canning a été nommé en remplacement de lord Londonderry... Paul retourne à Paris pour y faire son droit et un peu d'économie politique. Nous sommes fort contens de ses progrès. Mon petit George, que j'adore, restera à Brighton pendant notre absence. Il y aurait eu des risques à le faire voyager aussi vite et aussi loin dans l'arrière-saison. J'accompagne mon mari en grande partie parce que cela épargne les frais de mon séjour d'Angleterre; c'est une double dépense à laquelle nos finances ne sauraient suffire. »

Le 23 octobre, elle était à Vérone ou, comme à Aix-la-Chapelle, quatre ans avant, elle trouvait « toute l'Europe réunie; » les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Naples, le roi

(1) Il avait été désigné comme ministre plénipotentiaire au Congrès.

de Sardaigne, la plupart des petits princes italiens, la fine fleur de la diplomatie, et au milieu d'elle le prince de Metternich. « Je suis fort aise de me trouver ici, écrit-elle. C'est une réunion plus intéressante peut-être que toutes les précédentes. La partie féminine est faible,... je suis seule de mon espèce. La durée du Congrès est incertaine ; on calcule sur quatre semaines; mais je crois que c'est trop modeste; nous ne le coulerons probablement pas à fond; notre départ suivra de près celui du duc de Wellington. »

Malgré ces velléités de prochain départ, elle résidait encore à Vérone au commencement de décembre, bien loin de se plaindre de la longueur de son séjour. C'est de là que, le 1er décembre, elle mande à son frère ses impressions sur les personnages parmi lesquels elle vit, sur Metternich notamment, dont elle n'avait jamais tant parlé et dont, tout en avouant qu'elle le connaissait déjà, elle parle comme si leur intimité venait seulement de se nouer et ne datait pas de plusieurs années. En revanche, ni dans la lettre qui suit, ni dans aucune de celles qu'elle écrit de Vérone, pas un mot de Chateaubriand, qui représentait la France au Congrès ; pas un mot de Mme Récamier. Elle ne semble avoir été frappée ni par le prestige de l'un, ni par la beauté de l'autre, et c'est bien là ce que le grand homme ne lui a pas pardonné. S'il s'est exprimé sur elle avec tant d'amertume et de raillerie, c'est qu'il avait à se venger de n'être pas parvenu à l'éblouir.

... « Nous voici depuis deux mois au milieu du Congrès. L'Europe est intéressante et le cercle dans lequel je vis m'a mise dans des rapports tout à fait satisfaisans pour ma curiosité et mes goûts. Tous les soirs, le Congrès se réunit chez moi (1); le comte Nesselrode et le prince Metternich m'ont demandé cela comme nécessaire pour eux, et j'y trouve tous les avantages, parce que cela me vaut la société quotidienne des personnes les plus remarquables par le rôle qu'elles jouent en Europe, et par leur agrément personnel.

« Je connaissais beaucoup déjà ce prince de Metternich par diverses rencontres que nous avions eues; ici, je me suis beaucoup liée d'amitié avec lui. Le duc de Wellington, en outre, qui est ma plus solide et ma plus intime connaissance de l'Angle-

(1) A la même date, Metternich écrit à sa femme : « Mme de Liéven est ici ma seule ressource en fait de société. Je passe presque toutes mes soirées chez elle, et la plupart des membres du Congrès suivent en cela mon exemple. »

terre, était constamment chez moi : ces deux constellations antipathiques à l'antichambre de l'Empereur m'ont privée solidement de la société de mes compatriotes, en sorte que je vois à Vérone toute l'Europe sauf la Russie; j'en excepte Nesselrode, qui est un brave et loyal homme, et Pozzo, et Tattischeff qui, en qualité de membres du Congrès, viennent tous les jours chez moi.

« Je suis fâchée de rencontrer dans les gens qui devraient être le mieux avec moi précisément tout l'éloignement qu'on porterait à un ennemi. Parce que j'ai passé dix ans en Angleterre, on me croit anglaise, et parce que je vois tous les jours le prince de Metternich, autrichienne. Ce sont de ces jugemens portés en l'air qui ne font guère honneur à l'intelligence de vos camarades. C'est ensuite juger d'une manière bien opposée aux principes de l'Empereur les personnes qui m'exposent à ces commentaires. J'ai quelque soupçon que l'Empereur connaît la haine qu'on me porte et qu'il censure fort ces préventions. On a voulu les lui faire partager, mais le projet a échoué complètement; il me traite avec bonté, et je me flatte qu'il me connaît. Quant à moi, j'ai fait toutes les avances possibles aux Russes, ils y ont répondu comme je viens de vous dire, et je suis restée avec eux polie quand je les rencontre, mais point du tout soucieuse de leurs petits commérages ni empressée d'aucune façon.

« ... Le Congrès se disperse; à la fin de la semaine prochaine, tout le monde part, et nous aussi. Chacun tire de son côté. Le duc de Wellington nous a devancés. Je regretterai Vérone, j'y ai passé un temps bien agréable. Mon mari a été occupé et employé; il était plénipotentiaire au Congrès. Cette école lui a fort convenu. En général, on juge mieux sur les lieux qu'à distance, et jamais sa connaissance des affaires n'eût pu être aussi complète ni aussi utile pour le service, s'il était resté à Londres. Nous y retournons, je ne sais pour combien de temps encore. Il y a dix ans que nous y sommes : c'est long; et j'ai bien répété au comte Nesselrode qu'il nous obligerait de songer à nous donner une autre place, lorsque la convenance du service pourra se rencontrer. Le choix n'est pas grand, il est vrai, parce qu'il roule sur Paris et Vienne. Cette dernière place va être donnée comme ambassade à Tattischeff; c'est un homme de beaucoup d'esprit; quant à Pozzo, il fait bien sa besogne à Paris.

« Je ne pense pas que vous revoyiez l'Empereur avant la fin de janvier à Pétersbourg. Parlez de moi à Nesselrode, lorsque

vous le reverrez; il pourra vous donner de mes nouvelles; je l'aime de tout mon cœur, et je me fie à lui comme à ce qu'il y a de plus loyal et de plus sûr en ce monde. J'aime bien sa femme aussi, et je regrette qu'elle n'ait pas été ici; c'est une femme d'esprit. »

Le besoin de changer de place et de quitter l'Angleterre la reprenait de temps en temps, surtout lorsque elle était loin de Londres. Alors, elle se rappelait qu'elle s'y portait mal, qu'elle y résidait depuis trop longtemps pour y trouver encore des surprises; et elle aspirait à changer de milieu, à vivre sous des cieux moins gris et plus propices à sa santé. Mais, une fois rentrée à l'ambassade, elle était reconquise par les souvenirs des dix années écoulées depuis son arrivée, par les satisfactions qu'elle devait à ce poste, par les amitiés qu'elle y avait contractées; ses plaintes devenaient moins fréquentes, moins vives. Cependant, c'est bien de Londres qu'est datée, — 6 août 1823, — la lettre d'où sont extraites les lamentations qui suivent :

« Ma santé empire plutôt qu'elle ne gagne, et ma position ici m'empêche de rien faire avec suite pour la remettre. J'ai déjà refusé une fois au Roi d'aller chez lui au cottage de Windsor; il vient de me prier encore d'y venir passer quelques jours; il faut que je le fasse; il croit que l'air de Windsor me fera du bien; mais sa manière de vivre doit m'y faire du mal : veiller et dormir tard me sont tout à fait mauvais. Et cependant, comment, dans ma situation ici, ne pas me plier un peu à cette gêne? D'autant qu'en ne le faisant pas, ce serait ôter à mon mari aussi les occasions d'être auprès du Roi. Vous ne vous faites pas d'idée combien j'en ai assez de mon métier d'ambassadrice de Russie en Angleterre; il y est trop beau pour ne pas y être bien incommode. Partout autre part, on aurait beau m'aimer, l'étiquette s'opposerait aux intimités. Je vous prie de ne point croire que cette plainte sente l'orgueil et ne la dites pas à d'autres, car, si l'on ne me comprend point, on me trouvera bien vaine, et Dieu sait que je ne le suis point; je suis seulement triste et malade. »

Triste et malade, deux mots qui, dans l'avenir, vont souvent tomber de sa plume et qui traduisent les progrès de la transformation que l'âge opère en elle. Elle n'est plus une jeune femme; elle va sur ses quarante ans, et il y a loin de la petite pensionnaire que nous avons vue s'élancer du couvent de Smolny,

enjouée et rieuse, pétulante et légère comme un oiseau, se jeter pleine d'ardeurs et d'espoirs dans la vie conjugale et proclamer qu'elle aime son mari. Que de changemens dans son esprit et dans son cœur durant le quart de siècle qui s'est écoulé depuis qu'elle épousa le jeune ministre de la Guerre de Paul Ier! En découvrant peu à peu combien elle lui est intellectuellement supérieure, elle a cessé de l'aimer. Elle ne lui garde d'attachement que pour l'exemple, la correction, la tenue, et parce qu'il est le père de ses enfans.

Elle a cherché la consolation et l'oubli dans la rigoureuse pratique de ses devoirs maternels, puis, comme s'ils ne suffisaient pas aux besoins de son âme, dans les entraînemens du monde et dans deux aventures, dont une seule nous est positivement connue; mais, dans ces aventures, elle n'a pas trouvé ce qu'elle en attendait. Elles l'ont laissée déçue et désabusée. Puis, en se séparant de Metternich, après le Congrès de Vérone, peut-être a-t-elle compris que c'en est fait du sentiment qu'elle avait inspiré à cet homme d'État, peut-être pressent-elle qu'elle ne le verra plus (1). Enfin, trois de ses enfans l'ont quittée. Elle s'inquiète de leur avenir; la présence des deux qui sont auprès d'elle ne la console pas de l'absence des autres, et toute sa personne, à certaines heures, trahit tant de tristesse que ceux qui la fréquentent en sont frappés. C'est vers ce temps que l'un d'eux écrit : « Elle est la personne la plus profondément blasée qui se puisse voir et dévorée par un ennui profond, même dans la compagnie de ses meilleurs amis, car son attitude est si froide, si ennuyée, si languissante, que, lors même qu'elle s'efforce d'être gracieuse et de faire la bonne femme, elle ne parvient qu'imparfaitement à fondre la glace dans laquelle elle semble figée (2). »

Il y a beaucoup d'exagération dans ce jugement. Les lettres qui sont sous nos yeux prouvent au contraire que Mme de Liéven n'est pas toujours « triste et malade, » ni par conséquent en proie « à cet ennui profond, » dont les lignes qui précèdent ont le tort de ne pas assez marquer le caractère accidentel et passager. Il serait plus juste de dire qu'elle tend de plus en plus à devenir d'une mobilité maladive.

Du reste, nous touchons à la période où des morts succes-

(1) Ils ne se revirent qu'à Brighton en 1848. Le silence des documens ne permet pas de préciser la date de la rupture de leur liaison.

(2) Journal de Gréville.

sives vont lui meurtrir le cœur. A la fin de 1825, elle apprend tout à coup celle de l'empereur Alexandre, qu'elle aimait et admirait : « Ah! mon frère, quel malheur que celui qui vient de nous frapper! Un courrier du comte Nesselrode nous apporte aujourd'hui l'affreuse nouvelle; aujourd'hui, jour de sa naissance, nous apprenons sa mort! Depuis huit jours, cette triste nouvelle circulait. Je ne pouvais pas me résoudre à la croire, tant mon cœur se soulevait contre cette horrible pensée que l'empereur Alexandre n'était plus! Qu'il faut de religion pour se résigner à un semblable décret de la Providence! »

Six semaines plus tard, ses regrets sont bien amortis. L'avènement de Nicolas, qui vient d'octroyer un titre princier à la famille de Liéven, console l'ambassadrice de la perte que viennent de faire la Russie et l'Europe. Elle se réjouit en pensant que son ami Wellington assistera comme représentant du roi d'Angleterre au couronnement du nouveau tsar. Dans ses rapports avec le généralissime anglais, elle en est encore à la lune de miel, comme, en parlant de l'empereur Nicolas, elle n'a qu'accès de ferveur. Cet enthousiasme ne durera pas en ce qui touche Wellington. Mais, à cette heure, il affecte des formes lyriques. Elles témoignent d'une chaleur d'âme qui ne s'expliquerait guère si l'ambassadrice était, à l'habitude, la femme ennuyée, figée dans la glace, dont nous parle Charles Gréville.

« Je vous écris un mot, cher Alexandre, par le duc de Wellington. Je suis ravie qu'il aille voir notre pays, et je suis sûre que son arrivée sera reçue avec bien du plaisir par l'Empereur et par notre public. Je jouis d'avance de ses succès, et des impressions qu'il rapportera de chez nous. C'est le plus beau, le plus noble caractère du monde, et il est peut-être plus grand encore par ses sentimens que par sa haute réputation militaire.

« Il se rend chez nous avec un vrai plaisir. L'Angleterre ne pouvait envoyer un ambassadeur plus digne de la grande circonstance. Il admire avec tout le monde la superbe conduite de notre Empereur. Cher Alexandre, quels événemens! quel caractère que celui que l'Empereur déploie! Quel respect, quelle admiration que ceux que lui porte l'univers! Quelle magnifique race de princes que la nôtre! Pauvres princes du reste de l'Europe! Quelle pitié à côté des nôtres! Si vous m'avez vue Russe dans l'âme à mon dernier séjour, jugez tout ce que je dois éprouver dans ce moment!

« Ma santé s'est bien ressentie de tout cela; je n'ai pas une autre pensée que la Russie. Nous attendons avec impatience la fin des travaux de la commission militaire (1); il faut de grands exemples. Je dis avec Wellington : là où les rois savent monter à cheval et punir, il n'y a pas de révolution possible; aussi je suis tranquille.

« J'ai vu avec un sensible plaisir, cher Alexandre, votre nom paraître sous tant de formes honorables et flatteuses (2). Qui aurait dit, lorsque nous nous entretenions l'été passé du grand-duc Nicolas, qu'il remplirait sitôt nos prédictions? C'est bien là le Pierre Ier et le grand homme que nous voyions dans l'avenir. Il a déjà montré tout ce qu'il est. Vous ne m'avez pas écrit un mot depuis la mort de notre cher empereur Alexandre, et je suis plus que jamais avide de lettres. Jugez combien les nouvelles de Pétersbourg doivent nous être précieuses dans ce moment! Que fait notre belle et charmante Impératrice? »

Quinze mois plus tard, par suite des dissentimens qui ont éclaté entre la Russie et l'empire ottoman, et que vient d'aggraver le soulèvement de la Grèce contre la Porte, nous trouvons la princesse de Liéven dans une nouvelle phase. Elle ne pense plus que du mal de Metternich; elle ne prononce plus le nom de Wellington qu'avec raillerie et colère. N'ont-ils pas pris parti l'un et l'autre pour la Turquie contre la Russie? C'en est assez pour déchaîner ses fureurs. Lord Liverpool, chef du cabinet, étant mort, elle use de son influence sur le Roi pour faire nommer Canning à sa place et mettre en échec, par cette nomination, Metternich et Wellington. Elle est tout entière à Canning. « C'est un homme d'un talent extraordinaire; c'est un honnête homme; ce n'est point du tout un Jacobin; c'est le seul membre du cabinet qui soit bien et très bien pour la Russie... Metternich et Canning se haïssent aussi cordialement que par le passé; le premier ne digère pas notre intimité avec l'Angleterre... Entre ces deux ministres qui se détestent, le premier n'est pas le plus coquin; voilà une parfaite vérité. Enfin, qu'on me batte; mais, je soutiens que nous devons aimer Canning. »

(1) On sait que le changement de règne en Russie fut marqué par une grave conspiration militaire, que l'empereur Nicolas eut à réprimer, dès son avènement, et dont il fut d'ailleurs victorieux.

(2) Alexandre de Benckendorff, qui était alors général, se distingua par son intrépidité en défendant son souverain contre les conspirateurs. C'est à sa belle conduite que sa sœur fait allusion.

Dans son enthousiasme pour lui, elle s'exprime avec indulgence pour le Roi, qu'au fond, elle méprise, mais qui a eu le mérite de confier le pouvoir à cet homme d'État. « Le Roi se porte à merveille, il jouit de son beau et bizarre pavillon (1), de sa bonne table et de sa musique bien bruyante, et de sa grosse marquise (2), dont il est un peu ennuyé. Nous avons dîné l'autre jour chez lui avec ses ministres, qu'il n'avait pas vus depuis deux mois, pas même le duc de Wellington. »

Sorti du pouvoir à l'arrivée de Canning, Wellington pousse la mauvaise foi, en le combattant, jusqu'à désavouer les actes que lui-même avait accomplis comme ministre. Cette attitude accroît l'indignation de Mme de Liéven : « Le duc de Wellington poursuit sa carrière d'hostilités contre nous; il a porté une grave atteinte à sa réputation. Sa conduite est mauvaise, perfide, et l'intention est avouée, celle d'embarrasser par le mal qu'il fait à son pays, pourvu qu'il culbute son rival Canning. Mais Canning restera. Le Roi se montre résolu à le soutenir, et voilà des occasions où un roi est beaucoup en Angleterre. » Elle enveloppe Metternich dans les mêmes ressentimens : « M. Canning marche avec nous. Les finesses autrichiennes ont mené loin M. de Metternich. Le voilà joliment planté! Tant mieux. » — « Je crois, moi, que le Metternich homme d'esprit est mort, car il n'y a plus un brin de cela dans toute sa conduite. C'est un usurpateur de son nom qui s'est brouillé avec tout le monde, qui s'obstine dans toutes les erreurs politiques où l'a mené sa vanité. » Voilà un triste dénouement à d'ardentes amours.

La vive amitié qu'elle a professée pour Wellington subit le même sort. Au mois d'août 1827, une cruelle et longue maladie emporte Canning. C'est Wellington qui lui succède. « Nous venons de perdre Canning. Je dis nous, car la perte est vraiment individuelle; je dis nous encore comme Russe, car il était le sincère allié de la Russie... Tout ce qui n'est pas metternichiste est dans la désolation. » — « Le duc de Wellington est toujours en froid avec moi. Il ne me pardonne par d'avoir préféré le ministre ami des Grecs au ministre ami des Turcs. » Et, comme la mort de Canning a ramené Wellington au pouvoir, elle ajoute : « Le Roi lui a bien rendu son poste, mais non sa faveur. » — « Le duc de Wellington est premier ministre, le

(1) La maison qu'il s'était fait construire à Brighton.
(2) La favorite, la marquise de Coningham.

duc de Wellington est autrichien; il préfère les fourberies du prince Metternich à la loyauté de l'empereur Nicolas. A la bonne heure, nous sommes en position de ne point nous en inquiéter. »

Elle s'en inquiétait cependant, et son animosité contre Wellington, loin de désarmer, alla sans cesse en augmentant. On la vit revêtir les formes les plus diverses, se manifester non seulement à propos des événemens d'Orient et de la guerre turco-russe, mais encore à propos des incidens touchant la politique intérieure de l'Angleterre, et des difficultueuses questions qu'eut à résoudre le chef du cabinet pendant la durée de son gouvernement. Même après qu'eut été signée, en 1829, la paix entre la Russie et la Sublime Porte, même quand Wellington eut quitté le pouvoir, Mme de Liéven ne désarma pas. Elle ne pardonnait pas à son ancien ami d'avoir contrecarré la politique et les vues de l'empereur Nicolas. Lorsqu'en 1827, elle se déclare si résolument contre lui, elle ne recule devant aucune extrémité pour rendre mortels les coups qu'elle lui porte : elle s'allie à l'opposition parlementaire comme à celle des journaux; elle excite contre le cabinet les passions, les amours-propres, les rivalités; elle flatte les adversaires du ministre; elle essaye de détacher de lui ses amis, de jeter la division dans le parti qui le soutient; elle sort en un mot de la réserve que lui impose sa situation diplomatique. L'activité de son ressentiment n'est égalée que par sa perfidie féminine. « Elle a agi avec la plus grande impertinence, écrira Charles Gréville au mois de juin de l'année suivante, faisant usage de son crédit auprès du Roi afin de desservir le ministère et Wellington. Son antipathie pour celui-ci va toujours grandissant depuis qu'ils se sont brouillés lors de l'arrivée de Canning aux affaires, alors qu'elle avait été fort malhonnête pour le duc afin de se concilier le nouveau ministre dans l'intérêt de sa cour, qu'elle a fort bien servie en cette circonstance, à ce que me dit Esterhazy. »

Il faut renoncer à citer ici en entier toutes les lettres où s'exercent la verve et les instincts combatifs de l'ambassadrice. Il suffira d'ailleurs de quelques extraits pour en marquer la vivacité : « Le duc de Wellington a été forcé de se faire libéral comme Sganarelle s'est fait médecin dans la comédie de Molière. La Chambre basse n'entend plus les maximes obscurantes. Dans tout ce qui regarde l'intérieur, les mesures de gouvernement

doivent être sur des principes éclairés, — ou bien le gouvernement ne peut plus se soutenir, — et Wellington veut rester premier ministre. L'émancipation des catholiques a passé aux Communes, mais les Pairs vont la rejeter (1). Cette lutte entre les deux Chambres doit trouver son terme. Dans deux ou trois ans, les Pairs n'oseront plus dire non.

« Le Roi est bien pour nous; s'il pouvait, il ferait, mais Wellington est obstiné comme un mulet, en même temps cependant qu'il cède dès qu'il y va de sa place. A propos, je vous mandais, je crois, que, de peur de nous prendre aux cheveux, je ne lui parlais jamais de nos affaires. Je vous avais à peine dit cela que nous voilà en scène. Elle a été si forte que je l'ai écrite de suite; je m'en vais la chercher; si je la retrouve, je la mettrai ici; elle vous prouvera toute sa bienveillance pour la Russie et toute la force de sa logique.

« Wellington a su en imposer à la nation anglaise par je ne sais quel prestige. Durant huit jours après le changement dans le ministère, il y avait comme une insurrection contre ce quartier général qui prétendait gouverner l'État. A les entendre, le gouvernement ne pouvait pas tenir deux jours. Wellington s'est moqué des clameurs; il a pris un air de défi et on en a eu peur. Tout médiocre qu'il soit, il a de la ruse; il flatte les ultras; il flatte surtout les libéraux. Sur la question catholique, ceux-ci sont aussi sûrs qu'il opérera leur émancipation que les autres le sont de son intolérance éternelle. Il est bien évident que les uns et les autres sont ses dupes; mais, en attendant, chacun défend avec acharnement la probité de ce patron commun de deux principes extrêmes. En vérité, les peuples sont faciles à tromper; c'est une réflexion qui vient tout naturellement lorsqu'on voit cette nation, réputée si sage et si pensante, devenir le jouet d'un ministre aussi médiocre...

« Le duc de Wellington persévère dans la marche plus conciliante et plus polie qu'il a adoptée. Peut-être ira-t-il dans cette nouvelle voie aussi loin qu'il était allé dans la voie contraire. Je ne me mêle pas de décider si ce qu'il fait maintenant est par contrainte ou par conviction; malgré sa médiocrité, il a de la ruse dans l'esprit, et il a été si mauvais pour nous qu'il faudra bien du temps pour que ses bonnes façons me séduisent. Il s'est

(1) Mme de Liéven se trompait; les Pairs votèrent comme les Communes.

remis un peu en coquetterie avec moi pendant le dernier séjour que nous avons fait à Windsor chez le Roi. Il y est venu passer un jour; il était fort empressé. Nous avons causé de tout hormis de Turquie. Il se plaint de ce que je le maltraite, de ce que je ne le fais pas venir chez moi comme j'avais accoutumé de faire ci-devant; enfin il agace. Je reste en grande dignité et surtout je ne serai plus dupe de sa mine sagace, car il n'a que cela...

« Wellington a repris toute sa malveillance, ou plutôt cette malveillance qu'il n'avait cachée que par nécessité se remontre aujourd'hui sans contrainte. Toujours est-il que les affaires intérieures l'empêcheront de songer à une guerre étrangère dans ce moment. Mais, enfin, sans l'Irlande, je crois qu'il aurait tiré l'épée contre nous, le jour où il a appris que l'Empereur avait résolu le blocus des Dardanelles. L'opinion n'est pas pour nous dans cette question. Le gouvernement avait fait une telle parade, cet été, de notre renonciation au droit de belligérans dans la Méditerranée qu'il lui devient bien difficile de savoir que dire au public en ce moment. Pourvu que cette complication serve bien nos intérêts, c'est-à-dire que nous affamions Constantinople et forcions le Sultan à nous demander la paix, c'est bien; mais, si elle ne nous profite pas, il nous faudra nous défier, à tout instant, de la vengeance que l'Angleterre croira avoir à tirer de nous pour la réputation de dupe que lui vaut cette circonstance aux yeux du public. »

Quinze jours plus tard, c'est une autre note. Wellington, avec qui elle a eu un long tête-à-tête, lui a témoigné « grande douceur, grande amitié. » — « Il me dit, sur le blocus des Dardanelles, que l'Empereur avait parfaitement le droit de l'établir; qu'il se moquait des gazettes et des clameurs; qu'il serait vivement attaqué au parlement, mais qu'il saurait y soutenir fortement ce qu'il me disait... Il me parla de sa position individuelle et la caractérisa de la plus forte qu'un premier ministre ait jamais eue en Angleterre. Je m'égayai un peu sur le compte de ses collègues ministres. Il admit, en riant, qu'il n'avait pris que des imbéciles. La drôle de vanité! » — « Lorsque Wellington menace, c'est qu'il tremble, et, pour peu qu'on tienne ferme, il fléchit. Il est trop rusé pour ne pas voir que nous le connaissons bien, et c'est précisément ce qui fait qu'il nous déteste. Il aimerait mieux quelque innocence, qu'il pût mener à sa fantaisie, comme il fait du reste du corps diplomatique »

La querelle entre l'ambassadrice de Russie et le premier ministre d'Angleterre devait se prolonger longtemps encore. Il n'apparaît pas que le prince de Liéven y ait pris part. En lisant les lettres de sa femme, où son nom n'est jamais prononcé, on peut même se demander s'il en connaissait les péripéties et s'il approuvait les agitations dont elles témoignent. Nous sommes mieux renseignés en ce qui touche l'opinion qu'en avait l'empereur de Russie. Par l'intermédiaire du général de Benckendorff, l'ambassadrice le tenait au courant de tout. Là, l'approbation était entière et sans réserves, ainsi que le prouve ce billet de remerciemens : « Que je vous remercie, cher Alexandre, du petit mot galant, de bon goût et de bonne amitié que vous me redites de la part de l'Empereur ! Je suis touchée et heureuse de ce qu'il pense un moment à moi. Il me semble qu'il a raison. Voilà une exclamation qui part de mon cœur et de ma vanité ! »

Du reste, quelques mois auparavant, à l'occasion de la mort de sa belle-mère qui ouvrait pour elle la série des calamités et des deuils de cœur, elle avait reçu les preuves de la gratitude impériale et de la justice que le Tsar rendait à ses incessans et patriotiques efforts. C'est encore par une lettre d'elle que nous apprenons combien elle était sensible à ces manifestations de l'intérêt du maître. « Comment vous exprimer, cher Alexandre, tous les sentimens qui ont rempli mon cœur à la lecture de votre lettre du 2 et 14 mars? Le respect touchant par lequel l'Empereur a honoré la mémoire de mon excellente belle-mère à l'occasion de ses obsèques, les larmes pieuses qu'il a répandues sur ses restes, cette recherche de délicatesse qui lui fait porter son souvenir jusque sur la femme de chambre de la princesse, tous ces détails qui marquent si vivement sa belle âme sont pour lui autant de titres aux bénédictions de Dieu et à celles de ses sujets. L'homme qui porte de tels sentimens dans son cœur mérite toutes les prospérités et les aura... J'ai reçu en pleurant la nouvelle qui me regarde : larmes de reconnaissance, larmes de souvenir pour cette bonne et incomparable femme dont l'Empereur me fait hériter les marques d'honneur (1). La faveur est bien grande, la manière de l'accorder en rend le prix plus grand encore. Jamais honneur pareil ne fut reçu avec plus d'attendrissement ; je n'ai

(1) C'est à cette occasion qu'elle fut nommée dame d'honneur de l'Impératrice et reçut la survivance des fonctions de gouvernante honoraire des enfans impériaux. Elle exerça effectivement ces fonctions durant quelques mois en 1834.

pu me refuser au besoin de le dire moi-même à l'Empereur. »

L'année suivante, un autre malheur vient frapper la princesse de Liéven. Constantin de Benckendorff, qui avait passé de la diplomatie dans l'armée et y avait, comme son frère, obtenu le grade de général, fut emporté, dans la vigueur de l'âge, par une brève maladie qui était venue le surprendre en Crimée. La nouvelle en arriva à Londres, le 28 août 1828, par un courrier du ministère des Affaires étrangères. La princesse en fut cruellement atteinte. La lettre qu'elle écrivit à son autre frère atteste l'étendue et la sincérité de sa douleur. « Mon cher Alexandre, désormais mon seul frère, c'est hier au soir que j'ai appris par une lettre du comte Nesselrode à mon mari l'accablante nouvelle qui nous ravit cet angélique Constantin. Je perds l'un après l'autre tout ce que j'aime. Ma douleur est bien amère. Ce cher, cher Constantin! quel malheur pour nous! Comme je l'aimais! Comme il était bon et tendre pour moi! Bon Alexandre, aimez-moi plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici; j'ai besoin de tendresse, de consolation. Rien hors vous ne peut remplacer cette affection de la nature dont mon cœur sent un si vif besoin. Pauvre bon Constantin! Que vont devenir ses pauvres enfans?... Dites-moi tout, tout ce qui se rapporte à notre malheur... Nommez-moi le jour que nous devons pleurer le plus. Quelqu'un a-t-il songé à vous envoyer de ses cheveux? Dans ce cas, partagez avec moi... Voilà un chagrin qui jamais ne s'adoucira dans mon cœur. »

Elle ne mentait pas. « Elle est plongée dans la plus profonde douleur, écrivait son mari. Chaque jour semble accroître, au lieu de diminuer, son chagrin. » Elle n'avait jamais reçu plus cruelle blessure, et nous verrons, quelques années plus tard, celle-là s'élargir, quand la mort franchira le seuil de son foyer et lui enlèvera, d'un seul coup, deux de ses fils.

ERNEST DAUDET.

LA POÉSIE PROVENÇALE

AU MOYEN AGE

III [1]

LA CHANSON

Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, t. III, 1818. — A. Pætzold, *Die individuellen Eigentümlichkeiten einiger hervorragender Trobadors*, Marburg, 1897. — A. Kolsen, *Guiraut von Bornelh, der Meister der Troubadours*, Berlin, 1894. — J. Coulet, *le Troubadour Guilhem Montanhagol*, Toulouse, 1898. — R. Zenker, *Die Lieder Peires von Auvergne*, Erlangen, 1900. — P. Andraud, *La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval*, Paris, 1902, *Quæ judicia de litteris fecerint Provinciales*, Paris, 1902. — H. R. Lang, *Das Liederbuch des Kœnigs Denis von Portugal*, Halle, 1894. — Wilmanns, *Leben und Dichtung Walthers von der Vogelweide*, Leipzig, 1882. — Schœnbach, *Die Anfænge des deutschen Minnesangs*, Graz, 1898. — E. Stillgebauer, *Geschichte des Minnesangs*, Weimar, 1898. — A. Gaspary, *Storia della letteratura italiana* (traduction Zingarelli), Turin, 1887. — N. Zingarelli, *Dante*. Milan, 1901.

Il faut tout d'abord se défaire, quand on parle de la chanson provençale, des idées légères et folâtres que, depuis Béranger et le Caveau, ce mot éveille dans nos esprits. La *canso* des troubadours est, au contraire, comme la *canzone* italienne, comme l'ode dans l'antiquité et chez nos classiques, le plus noble des genres, le suprême effort de la poésie lyrique. Dans les manuscrits, ce sont invariablement les chansons qui occupent le premier rang; seuls, les auteurs de chansons pouvaient, au moyen âge, aspirer à la gloire poétique : la chanson est l'œuvre d'art par excellence, tandis que la tenson, le sirventés, ne sont que d'éphémères œuvres de circonstance. Dante ne faisait donc que répéter une

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er octobre 1899.

opinion universellement admise, quand il disait (*De vulgari Eloquio*, II, 3) que, de tous les genres, « c'est la chanson qui honore le plus celui qui y réussit, car seul il se suffit à lui-même et comprend l'art tout entier. » C'est dans la chanson, en effet, que, pour la première fois, les langues modernes, vulgaires, comme on disait, essayèrent de se hausser à la grande poésie, de traiter avec une noblesse digne d'eux des sujets réservés jusque-là au latin(1). Ce grand effort ne devait pas être stérile : jusqu'au début du XVIIe siècle, c'est le formulaire même de la chanson provençale, à peine altéré et enrichi, qui devait servir dans l'Europe tout entière à l'expression élevée de l'amour : Dante, Pétrarque, le Tasse et tous leurs imitateurs sont, dans leurs œuvres lyriques, consciemment ou non, les imitateurs directs des troubadours.

Tout cela est exact, rigoureusement. Et pourtant le lecteur qui laisserait ici ces pages pour lire dans une traduction, ou même dans le texte, quelques chansons de troubadours risquerait fort d'éprouver une vive désillusion, d'autant plus vive peut-être qu'il en aurait lu davantage. Voici à peu près ce qu'il y trouverait :

« Dame, la plus belle, la plus parfaite des femmes, je vous aime ; mais je sais trop combien l'humilité de ma condition, la faiblesse de mes mérites me rendent indigne de vous, et je n'ose avouer mon amour. A vous de le deviner, en voyant ce qu'il a fait de moi : dès que je suis en votre présence, mon visage blêmit, mes yeux s'obscurcissent, je ne sais plus que balbutier et trembler comme la feuille au vent. Nuit et jour je ne pense qu'à vous et cent fois je me retourne sur ma couche sans pouvoir trouver le sommeil. Mais je suis soutenu par l'espoir d'une récompense d'autant plus douce que l'angoisse aura été plus cruelle. Et si, ce qui ne se peut, Amour faillait à me guerredonner, je ne l'en servirais pas moins, car par ce service je deviens meilleur et plus courtois. Et voilà pourquoi je veux souffrir en silence, préférant votre mépris aux faveurs les plus insignes qui me pourraient venir d'une autre... Cependant, ma dame, prenez garde aux « losengiers : » votre beauté vous attirera mille hommages qui tous ne seront ni aussi sincères ni aussi respectueux que les miens : sachez trier le bon grain de l'ivraie et, tandis qu'un amant loyal languit à vos pieds, gardez-vous d'écouter

(1) Cette pensée a été exprimée avec beaucoup de force par M. P. Meyer dans un important article sur l'*Influence des troubadours sur la poésie des peuples romans* (*Romania*, V, p. 266).

les traîtres, les pervers qui ne cherchent que votre perte. »

Voilà ce que répètent, pendant cent cinquante ans au moins, en des milliers de strophes, des centaines de poètes, de la Saintonge à la Provence, des Pyrénées aux montagnes de l'Auvergne. Qu'ils soient, comme Guillaume IX ou Rambaut d'Orange, chefs d'État, ou chevaliers pauvres, comme Raimon de Miraval, jongleurs errans, comme Gaucelm Faidit, clercs défroqués, comme Uc de Saint Circ, chanoines engagés dans les ordres, comme Peire Rogier, tous sont amoureux invariablement, et ils le sont tous de la même façon. Que la chanson ait uniquement l'amour pour sujet, cela se conçoit encore : jamais les genres n'ont été si rigoureusement délimités qu'au moyen âge, et l'on peut admettre que, dans celui-ci, l'amour fût chez lui. Mais cet amour ne ressemble guère à ce que le commun des hommes entend par ce mot : il n'admet ni tendres effusions, ni reproches amers, ni tous les brusques mouvemens inséparables de la passion : rien qu'une plainte éternellement respectueuse et mesurée, et quelques larmes discrètement répandues. C'est que l'amour, en effet, tel qu'il apparaît dans la poésie lyrique et aussi, à partir d'une certaine époque, dans le roman, doit revêtir certains caractères, s'assujettir à certaines lois. Ces caractères ont été si bien décrits, ces lois si exactement formulées par M. G. Paris, que ce serait se condamner à être inexact que de ne pas reproduire, au moins en partie, cette précise et délicate analyse.

« Cet amour est illégitime, furtif... ; la crainte perpétuelle de l'amant de perdre sa maîtresse, de ne plus être digne d'elle, de lui déplaire en quoi que ce soit, ne peut se concilier avec la possession calme et publique : c'est au don, sans cesse révocable, d'elle-même, au risque qu'elle court constamment, que la femme doit la supériorité que l'amant lui reconnaît.

« A cause de cela, l'amant est toujours devant la femme dans une position inférieure, dans une timidité que rien ne rassure, dans un perpétuel tremblement.

« Pour être digne de la tendresse qu'il souhaite ou qu'il a déjà obtenue, il donne l'exemple de toutes les vertus mondaines et sociales (1) ; elle, de son côté, cherche toujours à le rendre meilleur, à le faire plus valoir.

(1) Je modifie légèrement ici le texte de M. G. Paris, dont l'analyse s'applique plus spécialement à l'amour décrit dans les romans : « L'amant, a-t-il écrit, accomplit toutes les prouesses imaginables... »

« Enfin, et c'est ce qui résume tout le reste, l'amour est un art, une science, une vertu, qui a ses règles, tout comme la chevalerie ou la courtoisie, règles qu'on possède ou qu'on applique mieux à mesure qu'on a fait plus de progrès (1). »

Comment s'explique la formation de pareilles théories? Est-il possible de retrouver leur point de contact avec la réalité? Si, comme il est évident au premier regard, elles ont vite cessé d'y correspondre, comment, par quel miracle de vitalité le genre auquel elles servaient de support a-t-il pu vivre si longtemps et exercer au loin une si profonde influence? Comment s'est exercée cette influence, et quels en ont été les fruits? Telles sont les questions qui demanderaient, pour être traitées à fond, de longues pages, et que nous nous contenterons d'effleurer dans celles qui suivent.

I

Les relations entre les sexes telles que les décrivent les chansons et les romans ne peuvent avoir réellement existé que dans une société qui professait à l'égard du mariage la plus complète indifférence, et qui acceptait sans peine l'idée de la supériorité de la femme sur l'homme. Ces deux conditions étaient-elles donc réunies dans la société du moyen âge? Il semble que poser une pareille question, ce soit la résoudre. L'autorité de la loi religieuse, à défaut de tout autre motif, était alors trop universellement reconnue pour que personne, homme ou femme, ait pu s'affranchir, même dans son for intérieur, d'un lien solennellement consacré par l'Église. On pourrait, si l'on ne craignait de raffiner, alléguer que la conception de l'amour, telle qu'elle vient d'être définie, n'est pas dénuée d'une certaine grandeur morale et qu'elle a même dans son principe quelque chose de chrétien Des âmes au-dessus du commun peuvent aspirer à se créer des devoirs au-dessus des devoirs vulgaires. N'est-ce point ce que font tous ces ascètes, canonisés par l'Église, qui renoncent au monde pour pratiquer des vertus inconciliables avec la fréquentation des hommes? Et l'idée même de donner pour ressort à la vie morale la passion, si elle ne peut être qualifiée de chrétienne, est bien un effet de cette exaltation mys-

(1) *Romania*, XII (1883), p. 518 et s.

tique où aboutit naturellement le christianisme... Tout cela est bel et bon; mais il n'en est pas moins vrai que ces spéculations sont dangereuses et qu'elles ont toujours été surveillées de près par l'Église. L'amour « courtois, » quelque épuré qu'il soit dans son expression, conduisait tout droit, — il faut bien trancher le mot, qui est ici le seul juste, — à l'adultère, et il n'est pas possible que des âmes imprégnées de christianisme, comme l'étaient presque toutes celles du XIIe siècle, aient pu être indifférentes à cette conséquence.

La constitution même de la société civile et l'état des mœurs étaient-ils faits pour favoriser le développement des théories en question? Évidemment non. Nulle société n'a, moins que celle du moyen âge, incliné vers ce qu'on appelle aujourd'hui le féminisme. La loi civile ne reconnaissait à la femme qu'un minimum de droits, et l'opinion était d'accord avec la loi civile. Il faut voir, dans les chansons de geste, le peu d'initiative laissé à l'épouse et à la mère, et avec quelle rudesse elles sont replongées dans leur néant si elles ont quelques velléités d'en sortir. Quand la mère de Raoul de Cambrai, qui a tout sacrifié à son fils, l'adjure de ne pas offenser Dieu en essayant de dépouiller des orphelins, c'est avec des paroles d'une révoltante brutalité qu'il la renvoie à ses *chambres :* « Maudit soit-il, je le tiens pour un lâche, celui qui prend conseil de femme!... Allez, allez vous dorloter dans vos appartemens! Songez à boire, à manger, à engraisser votre corps; de nulle autre chose dame ne doit s'occuper (1). » Le mariage, dans les chansons de geste, est presque toujours regardé, au moins par les hommes, comme une affaire, où le cœur n'a presque aucune part. Quand, dans les *Lorrains*, des considérations politiques exigent que la jeune Blanchefleur, fiancée à Garin, épouse le roi de France, Blanchefleur n'est pas consultée et doit se résigner en frémissant : le roi ne semble pas admettre l'hypothèse qu'il en puisse coûter à Garin de renoncer à sa fiancée, et Garin, en effet, n'en exprime aucun regret. Il y a, dans *Auberi le Bourgoin*, qui pourtant n'est pas une des chansons les plus anciennes, un épisode vraiment caractéristique : « Pour délivrer la dame qui s'est donnée à lui, Auberi a dû livrer un combat dont il est sorti vainqueur, mais où il a perdu son bon cheval Blanchard, et il trouve la délivrance de

(1) Édition P. Meyer, *Société des anciens Textes*, vers 1180-8.

sa maîtresse trop chèrement achetée : « Ah! Blanchard, comme je t'aimais! et voilà que je t'ai perdu pour une femme! Maudit soit le jour où je l'ai rencontrée et l'amour qui m'a fait entreprendre ce combat (1)! » Cette opposition entre une fiancée et un bon destrier se retrouve ailleurs, et le jeune chevalier, placé dans l'alternative, n'hésite guère.

Sans doute il ne faut pas chercher de fidèles images de la réalité dans ces œuvres d'inspiration archaïque, faites pour une société toute guerrière et encore à demi barbare. Mais, de l'étude même des romans d'aventure et de ces œuvres courtoises, écrites pour glorifier la femme, si on met à part ce qui est pure convention, se dégageraient des conclusions analogues. Chrétien de Troyes n'hésite pas à nous montrer Érec traitant sa femme Énide avec la plus grande rigueur et la forçant à conduire les chevaux qu'il a conquis sur ses agresseurs. Ce n'est pas seulement dans des chansons de geste comme *Aliscans* ou les *Lorrains*, mais dans les lais de Marie de France et dans les romances d'Audefroi le Bâtard, que les pères et les maris maltraitent et vont jusqu'à frapper leurs filles ou leurs femmes. Et Bernart de Ventadour dit à la femme qu'il aime et qui est enfermée pour lui : « Si le jaloux bat votre corps, faites du moins qu'il ne batte pas votre cœur. »

Il y a donc, on le voit, un abîme entre le monde réel et le monde de convention qui nous apparaît dans les chansons. Les femmes, dans la réalité, comptaient pour fort peu de chose : si elles obtenaient quelques égards ou exerçaient quelque influence, elles le devaient, non à la reconnaissance d'un droit, mais à la condescendance de leurs maîtres et seigneurs. Les romans et les chansons peignent, non la réalité, mais un idéal. C'est précisément la sujétion, vraiment excessive, où les femmes étaient tenues, qui explique la formation de ce trop ambitieux idéal, sorte de revanche du rêve sur la vie. Qu'il ait été élaboré par des femmes, c'est ce qui est évident : les théories où il s'exprime sont trop favorables à leur sexe pour qu'il en soit autrement. Où et quand ces théories se produisirent-elles pour la première fois? c'est ce que nous rechercherons plus loin. Bornons-nous à constater pour l'instant que les livres où elles s'expriment le plus nettement ont été composés pour des femmes et

(1) G. Paris, *le Roman d'aventure au moyen âge*, dans *Cosmopolis*, septembre 1898, p. 764.

souvent sous leur inspiration directe. Il en est ainsi, par exemple, du très curieux ouvrage d'André le Chapelain (*Flos amoris* ou *De arte honeste amandi*), sur lequel les belles études de MM. Trojel et G. Paris ont récemment ramené l'attention (1). Ce livre singulier et précieux n'est pas seulement un traité théorique, un code de l'amour courtois : après avoir exposé les principes, il en fait l'application à un certain nombre de « cas, » soi-disant réels, qui auraient été soumis à l'arbitrage de dames expertes en la matière et dont nul ne pouvait contester le jugement. Que leurs arrêts soient en tout conformes aux principes exposés plus haut, cela ne saurait nous étonner. Elles déclarent, par exemple, qu'une femme mariée peut, sans manquer à ses devoirs d'épouse, donner son amour à un autre qu'à son mari, car l'amour proprement dit ne peut exister dans le mariage; qu'une femme qui, après avoir octroyé son amour à un chevalier, en épouse un autre ne doit pas pour cela renoncer à sa première liaison, etc. Or, les dames qui rendent ces étranges arrêts sont précisément celles qui nous sont connues d'ailleurs pour avoir exercé sur le développement de la littérature romanesque ou lyrique une influence décisive : c'est cette Éléonore de Poitiers, successivement femme de Louis VII et de Henri Plantagenêt; sa fille Marie, épouse de Henri Ier de Champagne; Aélis de France, seconde femme de Louis VII, belle-sœur de Marie; une comtesse de Flandres (probablement Élisabeth de Vermandois) et Ermengarde de Narbonne. M. G. Paris remarque que presque toutes gouvernèrent plus ou moins directement leurs États; elles jouissaient donc d'une indépendance suffisante pour pouvoir en toute liberté exprimer ou faire exprimer par d'autres les idées les plus hardies. Toutes avaient autour d'elles ce qu'on appellerait aujourd'hui des gens de lettres, poètes, romanciers ou chroniqueurs : Éléonore d'Aquitaine, qui vécut successivement dans les trois cours de Poitou, de France et d'Angleterre, paraît avoir servi de trait d'union entre la littérature du Midi et celle du Nord; Marie de France inspira à Gautier d'Arras son *Eracle*, à Chrétien de Troyes le *Conte de la Charrette*, dont elle lui fournit non seulement la matière, mais le « sens, » c'est-à-dire l'esprit, cet esprit même que nous avons défini plus haut. C'est la même atmosphère que Chrétien de Troyes retrou

(1) E. Trojel, *Middelalderens Elskovshoffer*, Copenhague, 1888. — G Paris Compte-rendu de ce livre dans le *Journal des Savans*, nov. et déc. 1888

vait à la cour de Flandres, où il émigra quand il eut quitté celle de Champagne. La comtesse de Blois, sœur de Marie de Champagne, était également une protectrice attitrée des poètes lyriques et des romanciers. Il semble donc, comme le remarque M. Suchier (1), que ce soit sous l'influence directe de ces deux filles d'Éléonore d'Aquitaine que la littérature narrative se soit, au Nord, si profondément transformée : c'est pour leur plaire, à elles et aux cercles féminins groupés autour de leur personne, que les poètes remplacèrent les légendes héroïques des vieilles chansons de geste par les enchanteresses fictions de la Table ronde, qu'ils s'essayèrent pour la première fois à l'analyse des sentimens et surtout des sentimens tendres. On s'explique à merveille que ces femmes à l'esprit hardi et libre aient choisi le roman pour en faire le véhicule des idées qu'elles tentaient de répandre. Les utopies les plus dangereuses, enfermées dans le cadre d'une aventure fictive, — que d'exemples de ce fait notre siècle ne nous a-t-il pas fournis! — passent sans faire scandale. C'est presque toujours par le roman que se sont insinuées dans le monde les idées qui, après l'avoir révolté ou fait sourire, ont fini par le transformer.

Mais ne l'oublions pas : les théories courtoises, avant d'inspirer le roman, avaient imprégné la poésie lyrique, c'est-à-dire un genre tout proche de la réalité. Le roman met en scène des personnages imaginaires et l'auteur est censé n'y point parler pour son compte; dans la chanson, au contraire, ce sont ses propres sentimens qu'il exprime, et c'est à des personnes réelles qu'il s'adresse. Or, la chanson vivait, au moins cinquante ou soixante ans avant le roman, sur les idées que nous venons de définir : le formulaire courtois nous apparaît constitué de toutes pièces dans les chansons de Guillaume IX, c'est-à-dire aux environs de l'an 1100, et il est certain que Guillaume IX ne l'avait pas créé : il est rare, en effet, qu'un grand seigneur, poète par caprice, soit en poésie un novateur. Le duc d'Aquitaine a pu trouver piquant de se déguiser en jongleur, lui, prince plus puissant que le roi de France même, mais ce n'est certainement pas lui qui a inventé les formules d'un art qu'il pratiquait par pur dilettantisme. Si nous voulons saisir à leur source les idées inhérentes à cet art, il nous faut donc remonter plus haut même que les premières années du XIIe siècle.

(1) *Geschichte der französischen Litteratur*, Leipzig, 1900, p. 135.

II

Cette source, il faut vraisemblablement la chercher dans le changement profond qui, vers la fin du XIe siècle, s'était opéré dans les mœurs et que j'ai essayé de caractériser dans un précédent article (1). Entre 1050 et 1100, disais-je en substance, grâce à l'accroissement de la richesse et de la sécurité publiques, la vie de société avait commencé à naître. Les massifs châteaux, bâtis uniquement en vue de la défense, s'étaient enfin ouverts à des assemblées et à des fêtes. Les grands seigneurs avaient pris l'habitude de s'entourer de cliens, chevaliers pauvres, soudoyers, jongleurs, qui, en temps de guerre, devenaient des soldats, et dont la présence embellissait les loisirs de la paix. Les rois d'Angleterre, qui résidaient le plus souvent en Normandie, les ducs d'Aquitaine, à Poitiers ou à Bordeaux, les comtes de Toulouse, faisaient assaut d'élégance et de luxe; et nous avons vu que des seigneurs de rang bien inférieur, comme les comtes de Limoges, les humbles vicomtes de Ventadour, essayaient de rivaliser avec eux. Ce changement ne s'accomplit point sans de graves désordres et une véritable crise des mœurs publiques. On se précipitait dans le plaisir avec la fougue de natures jeunes, que le christianisme n'avait pas réussi à pénétrer profondément. Il semblait que les grands mesurassent leur puissance et leurs richesses au nombre de leurs bâtards : Henri Ier d'Angleterre en eut jusqu'à douze et les généalogistes ne sont point d'accord sur le nombre de ceux qui pullulaient autour de la dynastie des Raimon de Toulouse. Les prédicateurs se répandent en lamentations sur les désordres qui affligeaient la haute société, et les satiriques ou moralistes profanes leur font écho. Les hommes mariés, nous disent-ils, tombent dans les pires désordres; leurs femmes ne les imitent que trop, ou du moins elles le feraient volontiers; mais ceux-ci, pour les en empêcher, les traitent en esclaves. Guillaume IX, dans une pièce fort spirituelle, qui doit être de l'extrême fin du XIe siècle, nous montre une dame implorant son appui contre un mari qui l'enferme, et il prévient charitablement le jaloux que c'est là le meilleur moyen pour attirer sur lui le malheur qu'il redoute : « Je vous

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1899, p. 367 et suivantes.

le dis, jaloux, et vous en avertis, et celui-là fera grande folie qui refusera de me croire : vous trouverez difficilement gardien qui ne se laisse aller au sommeil; et je n'ai jamais vu femme si fidèle qui, si on l'écarte de la société des honnêtes gens, ne soit disposée à se contenter d'un vilain. Celui qui ne peut avoir un cheval se contente bien d'un palefroi! Et vous-même, si le médecin vous défendait les vins généreux, ne boiriez-vous pas de l'eau pure, plutôt que de mourir de soif? Oui certes : chacun de nous boirait de l'eau pure, plutôt que de mourir de soif (1). »

Le témoignage de Guillaume IX est corroboré, quelque trente ou quarante ans après, par celui de Marcabrun. Mais, tandis que le poète grand seigneur sourit et raille, le troubadour plébéien s'indigne : il flétrit, en termes singulièrement justes dans leur violence, ces maris « geôliers de leurs femmes, larrons de celles d'autrui, » et il leur fait exactement les mêmes prédictions : « Vous n'échapperez pas, dit-il, au châtiment que vous méritez : ce sont des valets, des *girbauts* (on ne sait pourquoi il emploie ce nom, qui était peut-être fréquent dans la domesticité d'alors) qui en seront les ouvriers, et il arrivera que vous caresserez de petits girbauts alors que vous croirez embrasser vos fils! » Et voilà pourquoi, ajoute le poète, qui croit, comme tout le moyen âge, à l'hérédité des vices et des vertus, tout dans ce siècle va de mal en pis. On le voit : l'expression diffère, l'idée est la même. Nous retrouverons encore le même tableau vers 1165, chez Étienne de Fougères, évêque de Rennes, qui avait été chapelain de Henri II et avait vu de près la vie des cours. Chose singulière et vraiment significative, le prélat breton s'exprime presque dans les mêmes termes que le jongleur gascon et le comte de Poitiers, qu'il n'avait certainement pas lus : « D'unions monstrueuses, dit-il, procèdent tels lignages, qui mettent à fin la vraie noblesse : l'héritage du noble baron passe à un bâtard ; voilà pourquoi ils sont si vils, les prétendus descendans des preux de jadis (2). »

Si le rapprochement plus fréquent des sexes devait provoquer des désordres, — dont les moralistes ont du reste pu exagérer la gravité, — il devait avoir aussi quelques conséquences heureuses : il n'est pas possible que les mœurs, hier encore si rudes, des barons féodaux, n'aient pas été polies et affinées sous

(1) *Companho, non pose mudar,* dans Bartsch, *Chrest. prov.*, p. 31.
(2) Ed. Kremer, strophe 271-2.

la bienfaisante influence des femmes qui devenaient l'ornement des réunions. Elles pouvaient exiger, de ceux qui aspiraient à y paraître et à leur plaire, un peu plus de retenue dans les paroles et d'élégance dans les manières : « Les dames, dit Guillem de Cabestanh, ont le pouvoir d'humaniser les malotrus et les rustres : tel est preux et courtois qui, s'il n'eût aimé, fût resté envers tous maussade et revêche (1). » C'est sous l'inspiration des femmes que se forma cet ensemble de qualités mondaines que le moyen âge appelle la courtoisie et qu'un mot résume, la « mesure : » mesure dans les paroles et les actions, mesure dans la gaîté même, mesure en tout, sauf pourtant dans la prouesse et la générosité. Toutes ces qualités, j'allais dire ces vertus, elles deviennent faciles à celui qui sait créer et entretenir dans son cœur cette sorte d'exaltation qualifiée de *joy*, qui élève l'homme au-dessus des sentimens vulgaires et le livre en proie à toutes les belles et généreuses aspirations. Or, si le *joy* est père de la valeur, il est fils de l'amour. « Sans Joie il n'est pas de Valeur, et Joie, c'est Amour qui la fait naître, » chante Arnaut de Mareuil (2). L'amour, voilà donc le principe auquel font appel les dames érigées en professeurs de belles manières : elles deviennent donc en quelque sorte l'enjeu, en même temps que les arbitres, de cette singulière et dangereuse partie qu'elles avaient engagée au profit de l'adoucissement et de l'ennoblissement des mœurs.

Mais cet amour qu'elles acceptent, qu'elles semblent appeler, et qui peut les compromettre si gravement, — car il n'est nulle part donné comme platonique, au contraire, — elles veulent rester libres d'en régler à leur fantaisie les manifestations, de fixer les limites où il doit se renfermer. C'est de leur « merci » que l'amant doit attendre ce qu'il espère ; elles ne veulent pas entendre parler d'un contrat qui assurerait aux deux parties des droits égaux et corrélatifs. La question est discutée *ex professo* dans un très curieux *partimen* entre Gui d'Ussel et Marie de Ventadour. Tandis que le poète prétend, — il eût pu en appeler à l'autorité, alors si peu contestée, d'Ovide, — que l'amour nivelle les conditions et que, quand deux cœurs sont bien épris, ils ont l'un sur l'autre les mêmes droits, la noble dame maintient très énergiquement le principe de l'absolue supériorité de l'amante :

(1) *Ar vêi qu'em vengut*, dans Raynouard, *Choix de poésies*, III, 111.
(2) *Ses joi non es valors*, dans Raynouard, *op. cit.*, III, p. 221.

l'amant n'a pas de droits ; il ne peut rien demander qu'à titre de grâce : « Quoique ami, il reste vassal ; la dame, quoique amie, demeure suzeraine (1). »

Cette métaphore, on me paraît ne pas l'avoir assez remarqué (2), est au fond même de la conception de l'amour chevaleresque et c'est d'elle qu'en est sorti presque tout le vocabulaire. Même quand le poète s'appelle Guillaume IX ou Rambaut d'Orange, qu'il soit comte, duc ou roi, il proteste de l'humilité de sa condition et déclare qu'il s'effraie en la comparant à la noblesse de celle qu'il aime. Il est clair qu'il n'y a là qu'une façon de parler, une simple métaphore ; mais il est infiniment probable qu'à l'origine il y avait autre chose. Les premiers auteurs de chansons, s'ils eussent été socialement les égaux ou les supérieurs de celles qu'ils courtisaient, n'eussent point consenti à leur parler sur ce ton ; et celles-ci elles-mêmes eussent-elles réussi à leur faire accepter cette humiliante terminologie? On est donc amené à penser que les premiers auteurs de chansons courtoises ont été des personnages de condition subalterne. C'est là une idée récemment exprimée par une très ingénieuse et très érudite essayiste anglaise, et qui me paraît, à condition d'être expliquée comme il convient, contenir une grande part de vérité. « Quoi ! répondra-t-on sans doute, ces formes d'une si aristocratique élégance, où fleurissent les plus exquises délicatesses du sentiment, seraient nées dans un milieu servile ! Des princes eussent consenti à élever jusqu'à eux une poésie de valets ! » Sans doute il y aurait là quelque chose de parfaitement invraisemblable, mais la difficulté disparaîtra si l'on réfléchit aux conditions particulières de la famille dans le Midi. La *masnada* se composait, non seulement de serviteurs proprement dits, mais encore de chevaliers pauvres, obligés de louer leurs services à des seigneurs plus puissans et plus riches. Eux aussi étaient nobles ; leur rang, non leur condition, était inférieur, et la prestation d'un serment de temporaire fidélité était loin de diminuer

(1) Raynouard, *Choix de poésies*, IV, p. 28.

(2) Ceci n'est plus exact aujourd'hui : M. E. Wechssler vient précisément de montrer, dans un article très érudit, par une infinie quantité de rapprochemens topiques, que le vocabulaire amoureux est rigoureusement calqué sur celui qui avait été créé pour les besoins du service féodal, et cela au point que l'amante est souvent qualifiée non seulement de dame, mais de seigneur (*mi dons*). (*Frauendienst und Vassallität*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XXIV, p. 159 ; conférence tenue à Strasbourg le 3 octobre 1901.)

en eux le sentiment de leur dignité. Il faut voir sur quel ton de parfaite égalité un simple gentilhomme devenu d'église, comme Peire Rogier, un chevalier ruiné comme Rambaut de Vaqueiras, s'adressent à un prince d'Orange, à un marquis de Malaspina ou de Montferrat. L'humilité de leur situation ne leur en imposait donc nullement en face de leur seigneur; il pouvait donc se faire aussi qu'elle ne mît pas la femme de celui-ci à l'abri de leurs sollicitations ou de leurs hommages. « Il faut se représenter, dit Mme Vernon Lee, ce qu'était un château du moyen âge : c'est une copie en miniature d'une ville de garnison dans une contrée barbare. Il s'y trouve une énorme prépondérance numérique d'hommes ; au chef suprême seul, peut-être à quelques-uns de ses subordonnés immédiats, est permis le luxe du mariage. Les autres nobles sont des subalternes, jeunes gens sans fortune, venus là pour apprendre l'art militaire ou se former à la vie mondaine : donc, toute une masse d'hommes sans femme, sans foyer et sans fortune. Au-dessus d'eux la châtelaine, fière des richesses et des fiefs qu'elle a apportés à son mari... Elle n'a pas d'égale : ses suivantes tiennent le milieu entre la femme de chambre et la dame d'honneur; tout au plus trouve-t-on dans le château les femmes de quelques subordonnés du seigneur ou quelqu'une de ses parentes, recueillie par charité. Autour de cette châtelaine tourbillonne tout le jour l'essaim des jeunes hommes : ils la servent à table, peuvent, comme pages, être admis dans ses appartemens... Elle leur apparaît comme une déesse, comme la personnification de cette supériorité féodale devant laquelle ils s'inclinent, de cette perfection sociale qu'ils sont tenus de poursuivre, et de ce sexe que presque seule elle représente dans le château. Lui plaire devient leur idéal; être distingués d'elle, leur suprême ambition; en être aimés — eux, humbles mortels, par cette divinité — cette pensée doit parfois traverser leur esprit et faire passer en eux un frisson de délicieuse angoisse (1). »

Il peut y avoir dans ce tableau quelques traits de fantaisie, mais l'hypothèse développée dans cette jolie page doit être juste. Elle suffit, en effet, à expliquer deux des particularités les plus singulières de la chanson provençale.

Elle explique d'abord toutes ces formules empruntées au ser-

(1) *Mediœval Love*, dans *Euphorion*, p. 350. Londres, 1899.

vice féodal, dont je viens de noter l'extraordinaire fréquence. L'hommage féodal devait, on le sait, être prêté à genoux : le suzerain, tenant entre ses mains les mains du vassal, en écoutait la formule et en scellait l'acceptation par un baiser. Le vassal, accoutumé à ce cérémonial et à ces formules, ne devait-il pas être tenté de le transporter du service féodal au service amoureux, et n'y avait-il pas, dans cette adaptation, toute une mine de gracieuses métaphores ? « Je suis à vous, dame, tout entier, corps et âme ; vous pouvez disposer de moi à votre gré. Mais n'oubliez pas que tout service mérite récompense ; seul le mauvais seigneur refuse de payer à son fidèle le loyer qu'il lui a promis... Si vous me tuez par vos rigueurs, quel bénéfice en retirerez-vous? N'est-il pas de l'intérêt du maître de conserver son serviteur?... » On voit que, de la comparaison initiale, naissait, pour ainsi dire, de lui-même tout le vocabulaire courtois.

Il y a dans ce vocabulaire une autre série de formules qui n'ont jamais trouvé d'explication satisfaisante et qui, ce point de départ une fois admis, ne présentent plus la moindre difficulté. Il est de style, dans la chanson, de maudire certains personnages mystérieux autant que pervers, dénommés *losengiers* (c'est-à-dire flatteurs), contre les tentatives desquels l'auteur ne cesse de mettre sa dame en garde. Ces losengiers sont donnés comme des hommes sans foi ni loi, grands coureurs d'aventures galantes, étrangers à tout sentiment d'honneur et de fidélité. Ils peuvent être, sans doute, mieux avantagés que celui qui parle du côté de la naissance et de la fortune ; mais que sont ces dons, à côté des vices honteux qu'ils dissimulent en vain ? Et combien la dame aurait tort de ne pas préférer à ces orgueilleux, fanfarons de leurs succès, le serviteur plus humble, mais aussi plus fidèle et plus discret qu'elle voit à ses pieds ! Ces craintes et ces invectives s'expliquent si les losengiers ne sont autres que les rivaux du poète, recrutés pour la plupart dans une classe supérieure à la sienne, et auxquels précisément cette supériorité de la condition assure plus de chances de réussite.

III

Les circonstances si exceptionnelles d'où était né ce genre paradoxal ne pouvaient se prolonger, et ne devaient déjà plus, à l'époque où remontent la plupart des chansons conservées, être

bien fréquentes. Elles se rencontraient cependant, et furent réalisées au moins une fois. Bernart de Ventadour devait être l'un des plus humbles parmi les serviteurs attachés au château dont son père chauffait le four. Il aima néanmoins la vicomtesse et fut aimé d'elle ; le mari ne prit point la chose au tragique : il se borna à enfermer la dame et à expulser le galant jouvenceau. Mais ce Ruy Blas limousin avait le don des paroles harmonieuses et tendres ; et cette aventure assez banale nous a valu l'un des plus beaux cantiques d'amour qui aient jamais été chantés. Cette œuvre vibrante, et très évidemment passionnée, n'est pas, sans doute, dans la poésie méridionale une exception absolument unique; dans les milliers de chansons qui nous sont restées, il y a bien, çà et là, quelques accens sincères, quelques strophes parties du cœur. Lesquelles? C'est ce qu'il serait chimérique de rechercher. L'amour le plus vrai peut s'expliquer en termes alambiqués, et le talent, d'autre part, donner l'illusion de la sincérité. Nous sommes du reste assurés par des témoignages d'une autre sorte que la poésie amoureuse des troubadours ne fut pas toujours un simple jeu de l'esprit : il y a dans les œuvres de Raimon de Miraval, de Uc de Saint-Cire, de quelques autres encore, à l'adresse d'une femme inutilement aimée, de si véhémens cris de colère et de douleur, des reproches si amers, des accusations si outrageantes, que tout cela n'a pu partir que d'une âme vraiment ulcérée et avide de vengeance.

Pourtant la situation dépeinte dans les chansons devait être, tout compte fait, extrêmement rare. Cette attitude de la dame, figée dans une marmoréenne insensibilité, de l'amant prosterné dans une adoration sans espoir est évidemment conventionnelle. Il y a eu sans aucun doute beaucoup d'amans moins timides, d'amantes moins cruelles que ne le feraient croire les chansons. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner dès lors qu'une forme vide, à peu près détachée de toute réalité, ait eu une si longue durée? On pourrait alléguer d'abord que ce peu d'initiative personnelle qui est la marque du moyen âge favorisait singulièrement la pérennité des formes littéraires : ne voyons-nous pas les chansons de geste, avec leur inspiration religieuse et héroïque, durer jusqu'au milieu de ce xve siècle, si profondément laïque et bourgeois? Puis il faut bien reconnaître que les auteurs de chansons, aussi bien que les dames pour qui celles-ci étaient faites, trouvaient leur compte à cette persistance d'un genre suranné. Bien

accueilli dans les milieux les plus aristocratiques, comblé d'éloges et de cadeaux, un troubadour en vogue n'éprouvait nullement le besoin de changer une forme dont s'accommodait si bien la société qui le faisait vivre. S'il était de mode d'adresser, en strophes galamment tournées, ses hommages à la femme aimée, qui nous dit que maint grand seigneur n'en ait pas commandé aux rimeurs de profession? Les femmes enfin, qui continuaient d'en demander, — car nous avons de nombreuses chansons composées sur leur expresse invitation, — jugeaient sans nul doute que les idées qui y étaient prêchées étaient toujours bonnes à répandre, que les madrigaux qui en faisaient la trame étaient toujours agréables à écouter. Puis les chansons n'étaient pas faites seulement de ces formules d'adoration devenues banales, mais d'éloges très précis, adressés à leur beauté, à leur distinction, à leur esprit, et ces éloges, portés sur les ailes d'une strophe en vogue, faisaient le tour de plusieurs provinces; bien plus, ils allaient s'éterniser sur les feuillets de parchemin des beaux manuscrits enluminés. Cette forme de la chronique mondaine flattait trop savamment la vanité pour ne pas être durable. Les distributeurs de cette sorte de gloire étaient recherchés, choyés. Raimon de Miraval s'était fait à ce titre une telle réputation qu'il n'y avait, nous dit sa biographie « aucune grande dame qui ne s'efforçât d'attirer ses hommages, car il savait mieux que quiconque les mettre en prix. » Les entrepreneurs de cette publicité sentaient très bien eux-mêmes la valeur qu'on y attachait; ils ne craignent pas de la faire ressortir, et quelques-uns, avec cette naïve grossièreté qui, au moyen âge, s'associe souvent aux raffinemens les plus inouïs, menacent de démolir de leurs propres mains l'idole qu'ils ont élevée : « De même, dit Jourdain de l'Ile, que j'ai su chanter les louanges de ma dame, je saurais au besoin répandre sur elle de fâcheux bruits (1). » Et Folquet de Marseille, s'adressant à sa dame elle-même : « Quiconque peut servir peut nuire; si je vous fus utile, je pourrais aussi bien m'employer à votre dommage (2). » Et nous avons certaines palidonies, plus déshonorantes encore pour leurs auteurs qu'insultantes pour les victimes.

Néanmoins, le caractère factice de la chanson devait répugner à des âmes un peu délicates, à des artistes quelque peu soucieux

(1) *Longa sazo ai estat*, dans Raynouard, *op. cit.*, III, 245.
(2) *Ai quan gen vens, ibid.*, III, 161.

de l'originalité. Comme on ne pouvait, semble-t-il, toucher à l'essence du genre, dont la vogue durait toujours, on se rabattait sur les artifices de la forme, et c'est par là que tous les troubadours qui passèrent pour des maîtres essayèrent de renouveler un genre prématurément usé. L'histoire de la poésie provençale se confond avec celle de ces tentatives de rajeunissement, qui, ne portant que sur la forme, étaient fatalement vouées à l'insuccès. Ce sont les plus curieuses ou les plus extravagantes de ces tentatives que je voudrais ici passer en revue ; elles ont suffi pour tirer de pair ceux qui les ont tentées, et je ne citerai que des poètes qui ont, aux yeux de plusieurs générations, passé pour des maîtres

IV

Si l'on excepte Guillaume IX, trop grand seigneur pour se donner beaucoup de peine, et Bernart de Ventadour, trop sincère pour tomber (au moins d'ordinaire) dans ces puérilités, la plus ancienne génération de troubadours connus, — et cela seul suffirait à nous convaincre qu'elle a été précédée de plusieurs autres, — se compose presque tout entière d'artisans, extrêmement laborieux et subtils, de mots, de rimes et de rythmes. La recherche ne porte pas sur le même objet, mais elle est poussée également loin. Marcabrun et son disciple Peire d'Auvergne affectionnent surtout les mots aux sonorités éclatantes, les dérivés ou composés bizarres et énigmatiques ; c'est toute une végétation étrange et luxuriante de vocables inouïs, dont beaucoup ne se trouvent pas ailleurs et ont dû être, sinon forgés, au moins altérés, en vue de l'effet. Surtout leurs vers se hérissent de métaphores aux couleurs criardes, qui tirent l'œil et inquiètent l'esprit. Marcabrun veut-il prophétiser la prise de Cordoue par les chrétiens ? « Nous ferons, dit-il, maigrir les Maures de Cordoue. » S'agit-il de flétrir les lâches qui restent chez eux au lieu d'aller à la croisade ? Il les appellera des « entonne-vin, » des « souffle-tison, » des « presse-dîner, » des « croupe-à-terre. » Quand arrivera leur dernière heure, « ils ne donneraient pas de mille marcs un ail, tellement la mort leur rendra la richesse puante (1). » Il nous montre l'arbre Avarice, dont Mauvaiseté est

(1) *Emperaire, per mi,* dans Raynouard, IV, 129.

racine, qui étend son ombre sur toute la terre et aux rameaux duquel sont suspendus rois, comtes et princes (1). Il consacre une longue pièce à combattre les perfidies et les manèges de l'amour, contre lesquels il veut nous mettre en garde : l'amour y est successivement comparé à l'étincelle qui couve dans la suie, à la cavale qui entraîne les étalons jusqu'au sommet d'une montagne escarpée, au chat dont la langue lèche âprement, à l'enchanteur qui transforme les sages en fous, et à bien d'autres choses encore (2).

Parfois, du milieu des énigmes, émergent, on le voit, une pensée forte, une image frappante qui décèlent un tempérament de poète. Mais il faut un talent singulièrement souple et fort pour ne pas s'empêtrer dans ces oripeaux. Malheur à ceux qui en manquent! Ce fut le cas de Peire d'Auvergne, le plus célèbre des imitateurs de Marcabrun. Tant que ses œuvres ont été incomplètement et insuffisamment publiées, on a pu croire qu'il y avait quelque chose au fond de ces arcanes; depuis l'édition toute récente de M. Zenker, l'illusion n'est plus possible. Cette édition a été préparée avec tout le soin et la science dont les savans allemands sont coutumiers; le texte, sauf les améliorations de détail que les critiques pourront y apporter, restera sensiblement ce qu'il est : or dans ces dix-neuf pièces, travaillées avec tant de soin, c'est à peine s'il y a quelques strophes bien venues, et elles se trouvent précisément dans celles où l'auteur a renoncé à faire montre de tout son art. Fauriel avait loué jadis la « hardiesse orientale » de ses métaphores, « qu'on serait tenté de croire échappées au génie arabe. » Il faut décidément en rabattre : des trois ou quatre que nous sommes à peu près assurés de comprendre, il n'y en a pas une qui soit à la fois juste et pittoresque.

On n'ose pas être tout à fait aussi sévère pour Rambaut d'Orange, dont nous n'avons pas encore d'édition lisible. Il faudra s'y résigner sans doute quand cette édition existera. Ce n'est plus par la bizarrerie des images ou de la langue que Rambaut cherche à nous éblouir, mais par le miroitement des rimes et la complication des rythmes : il faudrait, pour en donner une idée, accumuler ici les plus rebutantes formules algébriques. Rimes « dérivatives, » mots formant refrain et revenant à des

(1) *Pos l'iverns*, dans Raynouard, *Lexique roman*, I, 425.
(2) *Dirai vos senes doptansa*, dans *Studi di filologia romanza*, III, 70.

places fixes, alternances savantes qui ramènent de deux en deux ou de trois en trois strophes les mêmes combinaisons, voilà les jeux où se plaît ce poète de cour en qui revit l'antique *joculator*; seulement ce n'est plus avec des pommes ou des couteaux, c'est avec des mots et des rimes que nous le voyons jongler. Rambaut d'Orange est sans doute le plus étonnant des équilibristes, le plus étourdissant des acrobates de versification que jamais aucune littérature ait produit, et malheureusement ce n'est pas autre chose.

Il restait à associer ces deux genres de difficultés. Arnaut Daniel ambitionna cette gloire : c'en était une du moins au XIIe siècle, et c'en était une encore au XIVe, puisque c'est lui qui est pour Dante « le plus fameux Arnaut, » et pour Pétrarque « le grand maître d'amour. » Il ne se contente pas d'inventer la sextine : il double la difficulté en y accumulant les mots les moins appropriés à rendre son idée ; dans une pièce qui n'est qu'un soupir amoureux, il ramène à la rime avec la régularité mécanique que l'on sait, les mots *oncle*, *ongle* et *verge*. Il parle de son « atelier, » de son « rabot » et de sa « lime : » le métier qu'il fait là est en effet, non pas, quoi qu'ait dit Dante, celui du forgeron, qui suppose de la puissance, mais plutôt du mosaïste, du ciseleur, fabriquant à force de patience des bibelots compliqués et fragiles. Il a du reste fort bien défini lui-même ce qu'il y a de paradoxal dans ce travail énervant et vain : « Je suis, dit-il, celui qui emprisonne l'air, qui chasse le lièvre avec le bœuf et rame contre la marée (1). » Chose singulière : c'est en ces tours de prestidigitation qu'on voyait alors le comble de l'art; il n'est pas un seul des poètes que nous venons de citer qui ne se magnifie lui-même en termes ridiculement ampoulés. Déjà Guillaume IX se vantait d'emporter « la fleur du métier; » Peire d'Auvergne oppose « l'art nouveau, » le sien, à celui de jadis, et se vante que jusqu'à lui il n'ait pas été composé une seule strophe parfaite ; ce qui n'empêche pas Rambaut d'Orange d'affirmer que, depuis qu'Adam mangea la pomme, on n'a pas composé un vers qui, comparé aux siens, « vaille une rave ; » et que, de tous ses émules, il n'en est pas un « qui lui aille au talon (2). » Au regard de la logique enfantine du moyen âge, ils n'avaient pas tort : la valeur d'un objet n'est-elle pas en proportion de sa rareté ?

(1) *En est sonet*, éd. Canello, n° X.
(2) Voy. Zenker, *op. cit.*, p. 60.

Choisissons donc, si nous ne pouvons atteindre aux pensées rares, des images, des rimes, des rythmes rares. De là vint la vogue de ce qu'on appela le *trobar clus*. Il est à croire que cet engouement n'était pas partagé par le public, qui, d'abord respectueusement ébahi, finit par demander à comprendre. On s'aperçut un jour, — ce jour ne vint guère qu'au bout de cinquante ans, — que tout ce qui est rare n'est pas nécessairement précieux; et que, pour être apprécié, la première condition est d'être entendu. C'est Guiraut de Bornelh qui paraît avoir fait cette découverte : la question du *trobar clus*, souvent effleurée incidemment ou par voie d'allusions, est traitée *ex professo* dans un *partimen* entre lui et Rambaut d'Orange, qui était, il faut le reconnaître, singulièrement qualifié pour présenter la défense de la poésie inintelligible. C'est là un très curieux morceau de critique littéraire, le plus ancien peut-être qui ait été écrit dans une langue moderne. On aurait tort, bien entendu, de s'attendre à y trouver des idées profondes : « Il faut se distinguer du vulgaire, » affirme le troubadour aristocrate. — « Il faut être compris, » riposte son interlocuteur. — « Que sert d'être compris des sots? » — « Et moi je veux être compris de tous, pour recevoir de tous des applaudissemens. » Guiraut, en effet, ne se laissa pas convaincre et ailleurs il exprime sa pensée en termes plus énergiques encore : « Je veux, ose-t-il proclamer, faire des vers si simples et si clairs, qu'ils soient entendus des enfans, chantés par les femmes qui vont puiser l'eau à la fontaine (1). » Il avait d'autant plus de mérite à se faire le champion de cette doctrine simple et saine que lui aussi avait d'abord appartenu à l'autre école; mais il s'était aperçu à l'épreuve que dire des choses sensées en un style élégant et clair, était aussi difficile que de débiter des énigmes : il le dit bien haut; d'autres firent après lui l'expérience et furent convaincus (2).

Exprimer clairement, mais poétiquement, sans recherche comme sans banalité, des idées justes et qui en vaillent la peine, c'est déjà la doctrine classique. Il y avait là, pour la poésie provençale, le germe d'une rénovation. Mais est-ce une véritable

(1) *A penas sai*, dans *Lexique roman*, I, 377.

(2) Toutes les pièces concernant ce curieux procès d'histoire littéraire ont été réunies et judicieusement commentées par M. A. Kolsen et, plus récemment, par M. P. Andraud, dans une thèse latine qui vient d'être soutenue en Sorbonne. (Voyez en tête de cet article l'indication des deux ouvrages auxquels nous faisons allusion.)

rénovation que celle qui ne porte point sur le fond des choses, et la chanson provençale pouvait-elle sans périr toucher à ces idées sur lesquelles elle vivait depuis si longtemps? Aucun des troubadours de la meilleure époque ne paraît l'avoir pensé. Guiraut de Bornelh lui-même n'a pas une idée originale : il continue, comme tous ses prédécesseurs, à chanter la beauté et les mérites de sa dame, à se plaindre de ses rigueurs, à célébrer les vertus ennoblissantes de l'amour. Il reprend tous les lieux communs du genre, les développe méthodiquement, d'un ton doctoral et pénétré, avec une gravité presque sacerdotale (1). Il essaie même de les rattacher tant bien que mal à la morale universelle, d'en tirer quelques préceptes applicables à la vie. Il mérite, en quelque mesure, la magnifique appellation dont Dante l'a gratifié, de « poète de la rectitude; » mais le fond sur lequel il est réduit à vivre était vraiment trop pauvre : la poésie courtoise était par sa nature même condamnée à ne jamais avoir de Boileau.

D'autres poètes, non moins bien doués, cherchèrent ailleurs le renouvellement que tous sentaient nécessaire. Folquet de Marseille, qui devait se faire, comme évêque de Toulouse et fléau de l'hérésie, une tout autre réputation, crut le trouver dans une application méthodique des procédés de la scolastique aux antiques lieux communs de la chanson. Reprenant chacun de ceux-ci, il consacre les ressources d'un esprit méticuleux et précis, rompu aux subtilités de l'école, à en tirer, comme il eût pu faire d'un aphorisme d'Aristote, toutes les conséquences possibles, jusqu'aux plus absurdes : le *Seicento* italien, dans sa fureur de *concetti*, n'a rien produit de plus laborieusement puéril : « Dame, mon cœur vous porte en lui : si donc mon cœur brûle, vous courez grand risque d'être embrasée : dame, gardez mon cœur de l'incendie (2). »

Ses procédés favoris sont l'antithèse et la personnification des sentimens : Amour et Raison, Orgueil et Merci, Témérité et Crainte, c'est déjà toute la lamentable théorie de fantômes que nous retrouverons dans le *Roman de la Rose*. Et le malheureux s'imagine avoir exprimé une idée parce qu'il a entre-choqué des mots : « Jamais Hardiesse ne m'a fait assez hardi pour avouer

(1) Il avoue lui-même qu'une de ses chansons ressemble fort à un sermon (*Sim sentis* dans Mahn, *Gedichte*, n° 127).

(2) *En chantan m'aven a membrar*, dans Raynouard, III, 159.

mon amour : Hardiesse, en effet, m'est enlevée par Crainte (1). » C'est un chapelet, une cascade d'arguties et de pointes : se fût-on attendu à trouver ici quelque chose comme la chute du sonnet d'Oronte? « Mon cœur est si bien partagé que sans désespérer je n'ose avoir espérance (2). » Dans ce monstrueux amalgame de dialectique et de poésie, il ne reste plus ni poésie ni dialectique, ni sens commun, ni sentiment : ce n'est plus que vaine et glaciale logomachie.

Folquet de Marseille estimait sans doute ces belles trouvailles au prix qu'elles lui avaient coûté; il n'a aucunement conscience de leur puérilité et se prend lui-même fort au sérieux. Il n'en est pas de même de Peire Vidal, dont l'originalité fut d'introduire dans la chanson l'esprit, la fantaisie et jusqu'à de véritables charges de rapsodie en gaîté. Fils d'un pauvre pelletier de Toulouse, obligé néanmoins, de par son métier de troubadour, à courtiser les plus grandes dames, il comprend ce que la fonction a de ridicule et se résigne gaîment à son rôle de bouffon de cour. Adorateur d'une châtelaine affligée du nom ou du surnom de *loba* (louve), il déclare ambitionner celui de loup et réclamer tous les avantages avec tous les risques du métier. Fi des palais et des villes ! Vive la liberté des champs et des grands bois, dussent les vilains lui courir sus et lancer à ses trousses leurs dogues (3). Ayant épousé, au cours de ses lointains voyages, une Grecque, il se laissa persuader, ou du moins le feignit, qu'elle était fille de l'empereur de Constantinople, et revendiqua les prérogatives attachées à cette dignité : à lui le sceptre et le manteau impérial; à lui les hommages des hommes; à lui surtout ceux des femmes. Oublieux de son rang, aussi bien que de son auguste épouse, il daigne, en effet, accepter les cœurs qui s'offrent à lui de toutes parts : « Il y a cent dames que j'ai fait pleurer, cent autres dont j'ai rempli le cœur de joie. Aussi les maris me craignent-ils plus que le fer et le feu... Gloire à celui qui m'a élevé et à Dieu qui m'a fait ce que je suis ! Tous les jours je reçois de Catalogne et de Lombardie mille saluts d'amour. Je

(1) *Molt i fetz gran pecat Amors*, dans *Lexique roman*, I, 343.

(2) *Us volers outracuidatz*, dans Mahn, *Gedichte*, n° 106.

(3) Le biographe de Peire Vidal, comprenant mal ces vers, a bâti sur eux toute une extravagante histoire : selon lui le poète se serait réellement déguisé en loup et aurait couru le risque d'être assommé par des chasseurs et déchiré par des chiens. M. Novati (*Romania*, XXI, 79) a montré comment le passage devait être interprété.

sais cent dames dont chacune voudrait posséder mon cœur. Je ne les nommerai point, car je suis celui qui ne sut jamais se vanter (1). »

Ce don Juan, ce bourreau des cœurs est aussi un foudre de guerre : « Partout où je passe, on s'écrie : Le voilà, ce fameux Peire Vidal, le soutien, la colonne de courtoisie et de galanterie ! Il fait prouesse pour sa dame et se plaît en bataille plus que moine dans la paix du cloître... Quand j'entre dans un tournoi, volontiers je déploie mon enseigne et mets les lances en miettes. Si je trouve un champion qui ose m'attendre, il est mort, car, sous les armes, je suis farouche et n'écoute rien... Mes ennemis, quand ils entendent parler de moi, s'enfuient comme la caille devant l'épervier. Quand j'ai revêtu mon blanc haubert, la terre tremble sous mes pas. J'égale en prouesse Olivier et Roland; en amour, je vaux Bérard de Montdidier. Mes ennemis, fussent-ils couverts d'un corselet de fer ou d'acier, ne seront pas mieux défendus contre mes coups qu'ils ne le seraient par le plumage d'un paon (2). » Mais pour accomplir toutes ces prouesses, il lui faudrait un destrier. Que vaut, à pied, le plus redoutable champion?... Traduisons, en conséquence : « J'accepterais volontiers un cheval, si quelqu'un consentait à me l'offrir. »

Cette curieuse tentative, si elle ne resta pas tout à fait isolée, ne fut jamais, du moins, poursuivie avec autant de suite et de succès. La plupart des troubadours continuèrent à aligner solennellement des formules auxquelles ils ne pouvaient plus croire, et qui allaient se vidant de plus en plus de leur sens. Aussi bien avaient-ils tout intérêt à en atténuer le précision. Ils étaient désormais, comme je l'ai déjà montré (3), suspectés, surveillés de près par un clergé soupçonneux et tout-puissant, ennemi de cette civilisation dont ils étaient l'expression la plus brillante et de cet art qu'on rendait responsable de la corruption des mœurs. Vers le second tiers du XIIIe siècle, nous les voyons insister de plus en plus, à l'exemple de Guiraut de Bornelh, sur les lieux communs de morale générale compatibles avec les théories coutoises, et chanter, non plus comme jadis, un amour qui, pour être voilé dans l'expression, n'en était pas moins fort sensuel dans son essence, mais un amour épuré et qui se pique même

(1) Ed. Bartsch, n° 3 et 45.
(2) Ed. Bartsch, n°s 45, 29 et 30.
(3) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1899, p. 381.

d'être uniquement platonique : « Il semble, dit M. Coulet, qu'au lendemain de l'établissement de l'Inquisition, on ait tenté de désarmer sa rigueur en essayant de concilier la doctrine de l'amour courtois avec l'austérité de la morale chrétienne. On la modifie, on l'épure, on fait de l'amour un principe de vertu, conciliable avec l'amour de Dieu (1). » Le troubabour toulousain Guilhem Montanhagol (on sait que c'est à Toulouse que l'Inquisition se montra surtout rigoureuse) paraît avoir été l'un des premiers représentans de cette école : « Amour, dit-il, n'est pas un péché, mais une vertu, qui fait les méchans, bons, et rend les bons meilleurs. Car l'amour réclame un cœur pur; on n'est digne d'amour que si l'on sait se garder des fautes, si l'on n'est pas également indifférent au bien et au mal, et l'amour va à la vertu... » Il va à la vertu et a pour mission de la protéger. Montanhagol se propose avant tout de veiller sur l'honneur de celle qu'il aime. Qui agit autrement, et, par ses désirs passionnés, met en péril la bonne réputation de sa dame, est indigne du nom d'amant. Car l'amour doit par essence être pur et rester chaste : « C'est d'Amour, dit-il, que procède la Chasteté (2). »

La chanson ainsi entendue pouvait aussi bien servir à l'expression de l'amour divin qu'à celle d'une passion terrestre, aux louanges de la « dame » des Cieux qu'à celles d'une maîtresse. Et, en effet, nous voyons la Vierge célébrée exactement dans les mêmes termes que les brillantes et peu austères châtelaines d'antan. Ne pouvait-elle pas, comme celles-ci, être qualifiée de « fleur de vertu, » de « source de joie, » de « racine et cime de tout bien? » Ne peut-on point, vers elle aussi, crier merci, solliciter sa pitié, protester que, loin de ses regards, tout, dans la vie, n'est que tristesse et misère? Ne peut-elle, surtout, rémunérer au centuple les services de ses fidèles, changer en rire et en joie leurs tourmens et leurs larmes? Aussi arrive-t-il qu'en présence de certaines pièces, on hésite et se demande si ce sont des chansons ou des cantiques (3). Les troubadours de la fin du XIIIe siècle, Folquet de Lunel, Bernart d'Auriac, Guiraut Riquier,

(1) *Le troubadour G. Montanhagol*, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 49.

(3) M. Appel a été jusqu'à soutenir récemment (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. 107, p. 338) que l'*amor de lonh* qu'a chanté Jaufré Rudel est l'amour céleste; que par conséquent sa dame — la « princesse lointaine » de M. Rostand — n'est autre que la Vierge Marie. Ses subtils et ingénieux argumens ne me paraissent pas avoir réussi à démontrer cette thèse hardie.

qui chantent si souvent la Vierge Marie, les tristes rimeurs de la « gaie » science, qui ne chantent plus guère qu'elle, n'eurent pas à créer un vocabulaire nouveau. La chanson pieuse n'eut qu'à s'étendre doucement dans le lit de la chanson courtoise, décidément évincée; on comprend qu'elle n'ait jamais fait qu'y languir et qu'elle s'y soit finalement éteinte, après une agonie de cent cinquante ans.

V

Ces tentatives, à force de se répéter, eussent-elles enfin abouti? Après tant de stériles incursions dans le domaine de la convention, les troubadours pouvaient-ils revenir au simple et au vrai, réaliser cet accord entre l'art et la vie, dont ils ne paraissent même pas avoir soupçonné la nécessité? C'est ce que nous ne saurons jamais, puisque, par suite des circonstances que l'on sait, la poésie profane dut, vers la fin du XIIIe siècle, faire place à une poésie morale et religieuse, qui eut du reste le grand tort de s'en inspirer servilement. Mais l'expérience, interrompue dans la France méridionale, fut reprise presque aussitôt sur différens points de l'Europe: la chanson provençale, transportée au Nord de la Loire, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, allait, au moins sur quelques-uns de ces points, se développer d'une façon originale, produire des floraisons inattendues et donner l'éveil à une poésie nouvelle, plus vivante et variée qu'elle-même ne l'avait jamais été.

Il n'en fut pas ainsi, et le fait a de quoi nous étonner, dans la France du Nord. On ne relèvera, chez les trouvères, ni une idée, ni une image, qui n'ait déjà servi aux troubadours. Les conditions sociales étaient si semblables, les deux langues si voisines que la chanson put s'acclimater au Nord sans y faire cet effort d'adaptation d'où eût pu sortir un rajeunissement. Ce qui est plus singulier, c'est que cet effort n'ait même point été tenté. Quand la chanson descendit des cercles aristocratiques, où elle avait d'abord été accueillie, à la société bourgeoise des grandes cités commerçantes de l'Artois et de la Picardie, les bourgeois et les clercs d'Arras, dont le style est si vif, si acéré, dans leurs « dits » moraux et satiriques, s'expriment dans la chanson avec la froideur guindée d'un Gace Brulé et d'un Thibaut de Champagne. La chanson en effet, ne fut jamais pour eux qu'un simple

exercice littéraire. Comme un rejeton qui tire toute la sève des racines de la plante mère et ne saurait lui survivre, elle périt dans la France du Nord en même temps, sinon pour les mêmes causes, qu'en Languedoc et en Provence.

Ce n'est pas non plus en Espagne que devait être instituée l'expérience dont nous parlions plus haut, et cela aussi a de quoi nous étonner: la poésie provençale s'était, dès les premiers temps, trouvée chez elle au delà comme en deçà des Pyrénées; les comtes de Barcelone, en même temps comtes de Provence, les rois d'Aragon et de Castille, n'étaient pas pour les poètes et jongleurs des protecteurs moins zélés que les ducs d'Aquitaine ou les comtes de Toulouse; leurs vassaux mêmes ne les suivaient pas dans cette voie avec moins d'enthousiasme que les grands seigneurs provençaux ou languedociens (1). Dans tout le nord de l'Espagne, la langue des troubadours était comprise, puisque leurs chants y étaient appréciés; peut-être même la connaissance en était-elle répandue en dehors de la haute société, puisque plusieurs chants de croisade, évidemment destinés à la masse des guerriers, ont été écrits en provençal pour des Aragonais et des Castillans. On s'explique donc malaisément que la poésie provençale n'ait pas provoqué en Espagne, comme dans les autres pays où elle pénétra, un mouvement poétique en langue nationale (car les grands *Cancioneros* du XIVe siècle ne s'inspirent pas directement des troubadours classiques). On a allégué, entre autres raisons, que la poésie plus nationale et plus populaire des *romances* avait étouffé le germe apporté de Provence; mais, dès le commencement du XIIIe siècle, la veine épique à laquelle nous devons le *Poème du Cid* était bien près d'être tarie et la chanson des troubadours eût pu s'acclimater sans avoir à vaincre de bien redoutables concurrences. Il y a là, en réalité, un problème dont l'histoire littéraire n'a pas encore trouvé la solution.

On ne s'explique pas beaucoup mieux que le Portugal ait joué le rôle qui semblait dévolu à l'Aragon ou à la Castille. En effet ses relations politiques avec le Midi de la France furent au XIIIe siècle assez rares (2), et fort restreint le nombre des trou-

(1) Voyez le passage de Raimon Vidal, cité dans la *Revue* du 15 janvier 1899, p. 382.

(2) Les relations du Portugal avec la France du Nord paraissent avoir été au contraire assez fréquentes (voy. R. Lang, *Das Liederbuch des Königs Denis von Portugal*, p. XXI s.), et il n'est pas impossible que ce soit à travers leurs imitateurs français que le Portugal ait connu les troubadours.

badours qui le visitèrent. Ce qui est certain c'est que, dès le début de ce siècle, la poésie provençale était connue en Portugal et que pendant une centaine d'années au moins, toutes les formes en furent passionnément imitées par les grands seigneurs des cours de Sanche II, Alphonse III et Denis, qui fut lui-même l'un des plus adroits parmi ces imitateurs. Cette floraison fut du reste beaucoup plus riche qu'originale : les *trobadores* galiciens ne sont, comme les trouvères du Nord, que de simples traducteurs et, dans les innombrables chansons qu'ils nous ont laissées, il n'y en a peut-être pas une qui ne soit un centon.

Mais ces poètes, quoique entichés de formes savantes, eurent l'idée originale et charmante de se pencher vers la poésie populaire et de sauver de l'oubli, en les remaniant pour les lettrés, quelques-uns des genres qui y vivaient, peut-être depuis des siècles. Quelque chose d'analogue avait été tenté dans la France du Nord, mais avec des soucis littéraires dont l'excès dénatura complètement les genres auxquels il eût fallu toucher d'une main légère et respectueuse : nos « pastourelles, » nos « chansons d'aube » et de « mal mariées, » le plus souvent alambiquées ou licencieuses, ne sont que des paysannes d'opéra-comique, minaudières ou provocantes. En Portugal, au contraire, ces *cantigas d'amigo*, que les poètes courtois plaçaient dans la bouche de naïves filles du peuple, — chansons de danse, de pèlerinage, de séparation, etc., — sont parfois de petites merveilles d'ingénuité, de grâce naïve ou mutine : il semble bien que dans quelques-unes nous soyons aussi près que possible de la source populaire, et ce n'est pas une médiocre surprise que de retrouver, dans les énormes bouquets de fleurs artificielles que sont les *Cancioneros*, quelques fraîches primevères, dont l'éclat nous paraît, grâce à ce contraste, plus vif encore et le parfum plus suave.

Mais ce n'était là qu'un heureux accident. En Portugal comme dans la France du Nord, la poésie courtoise n'a pas, pour ainsi dire, d'existence propre : elle n'est que le reflet d'une lumière elle-même bien pâlie. En Allemagne et en Italie au contraire, comme si la transplantation l'avait rajeunie, elle poursuivit, avec une aisance et une liberté qu'elle n'avait jamais connues, le développement interrompu dans son pays d'origine. Non point qu'il n'y ait eu, là aussi, une longue période de maladroites et stériles imitations et une ardente production d'œuvres mort-nées ; là aussi, en effet, la plupart des poètes n'étaient que des dilettantes

rimant pour obéir à la mode et sans avoir rien à dire. Mais parmi eux il se trouva quelques hommes de génie, et c'en fut assez pour rajeunir un genre qui paraissait épuisé : pour ne citer que les deux plus grands, il y eut, en Allemagne, Walther von der Vogelweide et, en Italie, Dante.

Le premier réalisa un vrai prodige : ce fut, sans rien changer d'essentiel à la technique de la chanson, c'est-à-dire en restant chargé d'entraves sans nombre, de s'y montrer naturel, véhément, passionné : le lecteur profane, étranger aux arcanes de la poésie courtoise, admire chez lui la grâce ou l'énergie de l'expression, la tendresse ou la profondeur du sentiment. Celui qui a vécu dans l'intimité des troubadours, sans être moins sensible à ces qualités, est stupéfait de les voir associées à un formulaire usé, à des lieux communs vieillots. Mais ces lieux communs, Vogelweide les faits siens; ces formules, il les renouvelle par la dose de pensée originale qu'il y verse : il sait toujours ce qu'il veut dire, — et ce n'est pas, chez les lyriques d'alors, un mérite aussi mince qu'on pourrait croire, — a toujours l'air d'éprouver avec intensité les sentimens qu'il exprime : on ne le voit pas, comme Folquet de Marseille, par exemple, entre-choquer dans la même strophe des idées contradictoires, comme s'il s'intéressait beaucoup moins à elles qu'à sa propre virtuosité : pour bâtir une pièce, une pensée lui suffit et ses pensées sont de celles qui, aujourd'hui encore, peuvent être comprises de tous. Et puis, il n'est pas, comme ses modèles, l'homme d'une idée et l'esclave d'un genre. Ce gracieux poète d'amour est en même temps un politique avisé, un patriote clairvoyant, un moraliste ingénieux. Il dit son mot sur les questions qui divisent ses contemporains et donne aux princes des leçons aussi sensées qu'éloquentes; il sait, dans ses chansons de croisade, faire vibrer, par de naïfs et pieux accens, l'âme des humbles, et résumer, dans ses *Sprüche*, qui ont parfois la grâce d'une épigramme antique, les résultats de ses réflexions et de son expérience. Enfin, à cette âme vraiment riche s'associait un délicat tempérament d'artiste : ce penseur a le don du style, le sens de l'image; et tout cela réuni produisit un poète lyrique comme l'Allemagne n'en devait pas retrouver avant le grand renouveau du XVIIIe siècle.

Si Vogelweide est immédiatement accessible à tous, il n'en est pas de même de Dante : ce Latin, contemporain de Boniface VIII, est beaucoup plus loin de nous que cet Allemand, contemporain

de Philippe-Auguste. Les *canzoni* de Dante restent le « livre scellé » qui ne peut être entr'ouvert qu'après une longue et assez pénible initiation. C'est que Vogelweide a dégagé de la poésie courtoise (ou plutôt, peut-être, y a fait entrer) tout ce qu'elle pouvait contenir de vérité générale et humaine, et que Dante, au contraire, s'est volontairement asservi à une tradition qui avait fini par en bannir presque complètement cette vérité. Déjà les rimeurs juristes de Bologne, et après eux le pesant Guittone d'Arezzo, poussant à l'excès les tendances philosophiques et morales si sensibles chez Folquet de Marseille et quelques-uns des derniers troubadours, avaient fait de la chanson une province de la métaphysique; Guinicelli, l'inventeur du *dolce stil nuovo*, n'avait pas su (ou voulu) se dégager de ce fatras : il avait seulement, par de nobles et claires images, fait pénétrer un peu de lumière dans le monde blafard des nuageuses entités. C'est tout l'héritage de ses devanciers que Dante recueille : il accepte les définitions et les syllogismes de Guittone, comme les abstractions des Bolonais; il emprunte à son ami Guinicelli le « beau voile » des lumineuses images; il veut, en outre, et c'est en cela surtout que consiste son originalité, que le poète croie à son œuvre, qu'il y mette tout son cœur, qu'il se borne à écrire sous la dictée du maître intérieur (1). Mais cette idée, quelque féconde qu'elle soit, ne suffisait point à renouveler la poésie lyrique : nous retrouvons chez lui les allégories et les symboles, les soupirs, les pensers, les « esprits » qui dialoguent ou luttent entr eux, en somme toute la vieille défroque scolastique. Chez lu comme chez tous ses prédécesseurs, platoniciens avant la découverte de Platon, la dame n'a plus rien d'humain : elle est « angélisée, » comme on disait alors; c'est un rayon céleste descendu sur la terre pour l'illuminer, symbole du beau et du bien. Nous voilà donc aussi loin que possible de la réalité sensible. Mais

(1) C'est ainsi que je comprends, comme M. Zingarelli et, je crois, la plupart des commentateurs, le fameux passage du *Purgatoire* (XXIV, 52) :

> ... Io mi son un che, quando
> Amor mi spira, noto, ed a quel modo
> Che detta dentro, vo significando.

Je dois dire que M. V. Cian a récemment exprimé, sur la poésie du *dolce stil nuovo* et ses rapports avec les écoles antérieures, des idées notablement différentes, qui m'ont paru plus ingénieuses que solides et que ce n'est pas ici le lieu de discuter (*I contatti letterari italo-provenzali e la prima rivoluzione poetica della letteratura italiana*, Messine, 1900).

cette scolastique a passé à travers un esprit lucide et puissant, cette pesante matière est pétrie par une main géniale : voilà pourquoi ces chansons, en dépit de l'aridité du sujet, restent encore lisibles et même attachantes. Sa puissance d'imagination créatrice est telle qu'elle réussit à animer les symboles, à faire vivre les abstractions : ces fantômes deviennent chez lui des figures sculpturales qu'on dirait taillées par le ciseau d'un Michel-Ange. Il voit Amour « sous la figure d'un voyageur, l'air abattu comme s'il avait perdu sa seigneurie, soupirant et marchant tête baissée. » La Justice, errante et persécutée, lui apparaît « comme une rose dont la tige est brisée... Elle se penche et appuie sa joue sur sa main; les pleurs inondent cette joue et coulent le long du bras nu. » Il prête aux choses inanimées un esprit et une volonté. Les murailles elles-mêmes s'animent et lui crient : « Meurs (1)! » On dirait un géant qui s'amuse à jongler avec des poids que nul autre ne pourrait soulever. Mais ces tours de force ne nous intéressent que médiocrement : les *canzoni* de Dante purent faire les délices d'un cénacle, elles font encore l'étonnement de quelques lettrés; elles ne sont pas entrées dans le patrimoine commun de l'humanité.

La gloire de faire éclater les vieux cadres, de dégager de la vieille poésie de cour la poésie du cœur, était réservée à un esprit moins puissant et pourtant moins respectueux de la tradition, moins empêtré dans les langes du moyen âge, à Pétrarque. Cette grande rénovation de l'art s'accomplit, comme elles s'accomplissent toutes, par un retour à la nature. En écrivant en langue vulgaire ses poésies amoureuses, Pétrarque, en effet, ne poursuivait pas la gloire littéraire, qu'il demandait uniquement à ses œuvres latines; ses sonnets et ses chansons, composés au jour le jour, n'étaient qu'un passe-temps, une « bagatelle, » ou plutôt c'était l'intime confession où se soulageait son cœur agité d'éternelles inquiétudes. « Pleurer me suffisait et je ne demandais pas à ces pleurs la gloire. » Et voilà pourquoi il osa ici ce qu'il n'eût pas osé dans ses œuvres latines. Sans doute il ne brisa pas complètement avec la tradition : il y a encore, dans son vocabulaire, beaucoup du vieux matériel usé des troubadours, dans sa conception de l'Amour un reste de la métaphysique dantesque. Il proteste que Laure, comme Béatrice, est une incarna-

(1) Voyez N. Zingarelli, *op. cit.*, p. 363-4

tion du Beau Éternel, l'échelle par où son âme s'élève au créateur de toute beauté; mais on sent que ces protestations sont de pure forme, qu'elles ne partent pas du cœur. Elles ne réussissent point, en tous cas, à nous convaincre. Nous voyons fort bien, comme dit spirituellement De Sanctis, que ce qui échauffe son imagination, « c'est la personne de Laure, considérée en elle-même, et non comme l'incarnation de la sagesse (1). » Sans doute il admire toutes ses vertus, mais c'est à cause de sa beauté qu'il l'aime. Cette beauté, il ne cesse de se la représenter à lui-même, embellissant la réalité de toutes les couleurs que peut fournir une complaisante imagination : il se peint celle qu'il adore au milieu d'un pré verdoyant, au bord des ondes pures où elle va plonger son beau corps, au pied d'un arbre qui fait neiger sur elle des fleurs printanières : et voilà la description de la nature qui vient s'associer à l'analyse du sentiment et tempérer ce que cette analyse pourrait avoir d'aride et de monotone. « Cela, dit encore De Sanctis, paraissait un recul, et c'était un progrès : l'amour, dégagé de tous les sentimens étrangers qui l'étouffaient, n'est plus idée ou symbole, mais sentiment; et l'amant, qui occupe sans cesse la scène, nous fait l'histoire de son âme... Nous sortons des mythes et des symboles pour entrer dans le temple de la conscience, éclairé d'une pure lumière : plus rien désormais ne s'interpose entre l'homme et nous : le sphinx s'évanouit et l'homme est retrouvé. »

Pétrarque revenait en somme, par un chemin détourné, à la voie royale du naturel et du simple, que n'avaient su découvrir ni les troubadours ni aucun de leurs premiers imitateurs, et que le grand *minnesinger* allemand avait retrouvée par le sûr instinct du génie. L'exemple de Pétrarque, comme celui de ce précurseur, qu'il ignorait sans aucun doute, montrait une fois de plus qu'il n'est pas de forme si vieillie, si desséchée, qui ne puisse refleurir, si on fait d'elle l'expression de sentimens simples et sincères.

A. Jeanroy.

(1) *Storia della letteratura italiana*, I, p. 269.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA SÉNESCENCE ET LA MORT

Certains ouvrages, d'un caractère philosophique, comme le beau livre de M. L. Bourdeau sur *la Mort*, ou d'une nature plus étroitement biologique, comme le livre de M. Yves Delage sur *l'Hérédité et les grands problèmes de la Biologie générale* et celui de Le Dantec sur une *Théorie nouvelle de la Vie;* — les publications de M. E. Metchnikoff et de M. Marinesco sur la sénescence et la destruction des tissus; — d'autres, enfin, plus spéciales et plus techniques, ont renouvelé, dans ces dernières années, l'intérêt qui s'attache à de bien vieilles questions qui ont préoccupé et préoccuperont toujours l'humanité : nous voulons parler de la caducité et de la mort. — Nous vieillissons et nous mourons : nous voyons vieillir et disparaître les êtres qui nous entourent. Tout d'abord nous n'apercevons pas d'exceptions à cette loi inexorable et nous la considérons comme une fatalité universelle de la Nature. — Mais cette généralisation est-elle bien fondée? Est-il vrai qu'aucun être ne puisse échapper à ces cruelles nécessités de la vieillesse et de la mort, qui nous régissent et, avec nous, tous les représentans de l'animalité supérieure? Ou, au contraire, y a-t-il des êtres immortels? — La biologie répond qu'il y en a, en effet. Il y a des êtres à la vie desquels aucune loi n'assigne de limite; et ce sont précisément les plus humbles, les moins

différenciés et les moins parfaits. La mort apparaît, ainsi, comme un singulier privilège attaché à la supériorité organique, comme la rançon d'une savante complexité. — Au-dessus de ces êtres élémentaires, monocellulaires, indifférenciés, qui sont soustraits à la léthalité, on en trouve d'autres, déjà plus élevés en organisation, qui y sont assujettis, mais chez qui la mort ne semble qu'un accident, évitable en principe, sinon en fait. Les élémens anatomiques des animaux supérieurs sont dans ce cas. — Flourens, autrefois, avait entrepris de nous persuader que le seuil de la vieillesse devait être considérablement reculé, et voici que des naturalistes nous font entrevoir aujourd'hui une sorte de vague immortalité.

Il paraîtra donc convenable que nous entraînions notre lecteur dans l'examen de ces questions renouvelées, sinon nouvelles, et que nous nous expliquions sur ce qu'est la mort, au regard de la physiologie contemporaine, sur ses causes, ses mécanismes et ses signes.

I

Un philosophe anglais a prétendu que le mot que nous traduisons par *Cause* n'a pas moins de soixante-quatre sens distincts dans Platon et quarante-huit dans Aristote. — Le mot de Mort n'en a pas autant, dans le langage moderne : mais il en a encore beaucoup. Les phénomènes qu'il désigne sont, aux yeux de beaucoup de biologistes, tout à fait différens, suivant qu'on les envisage chez un animal d'organisation complexe, ou, au contraire, chez les êtres monocellulaires, protozoaires et protophytes. Il faut distinguer la mort des élémens anatomiques de celle de l'individu envisagé dans sa totalité, et reconnaître une *mort élémentaire* et une *mort générale*, comme l'on reconnaît déjà la *vie élémentaire* et la *vie générale*. — A un autre point de vue, on a aussi à envisager la *mort apparente* (vie latente) et la *mort réelle*. A mesure qu'on analyse davantage, on voit se multiplier les catégories et les espèces.

Que serait-ce si nous sortions du domaine scientifique! En dehors de la solution donnée au problème de la mort par les croyances religieuses, nous verrions se heurter sur ce point toute la diversité des doutes philosophiques et des superstitions. « Un saut dans l'inconnu, » dit l'un. « Une nuit sans rêves et

sans conscience, » dit un autre. « Un sommeil dont le réveil se fait plus longtemps attendre. » Pour Horace : « l'exil éternel. » Pour Sénèque, le néant : *Post mortem nihil; ipsaque mors nihil*

Une idée qui revient souvent au milieu de ce conflit d'opinions, c'est celle de la *dispersion* des élémens vivans. Celle-là, comme nous le verrons, a un fondement réel qui peut être avoué par la science. Nous ne trouverons pas, en effet, de meilleure manière de définir la mort individuelle que de dire qu'elle consiste dans « la dissolution de la société formée par les élémens anatomiques, ou encore dans la dissolution de la conscience que nous avons de l'existence de cette société. » C'est la rupture du lien social. La dispersion est une variante de la même idée. Mais les anciens ne pouvaient évidemment pas entendre à notre façon la nature de ces élémens qui s'étaient associés pour former l'être vivant et que la mort libère ou disperse. Nous avons en vue des organites microscopiques, à existence objective réelle : les anciens pensaient à des élémens spirituels, à des principes, à des entités. Pour les Romains, qui s'octroyaient, en quelque sorte, trois âmes, la mort était produite par leur séparation d'avec le corps : la première, le souffle, *spiritus*, montant vers les espaces célestes (*astra petit*); la seconde, l'ombre, restant à la surface de la terre et errant autour des tombeaux; la troisième, les mânes, descendant aux enfers. La croyance des Hindous était un peu différente : le corps retournait à la terre; le souffle, au vent; le feu du regard, au soleil; l'âme éthérée, au monde des purs. Telles étaient les idées que l'humanité antique se formait de la dispersion mortelle.

La science moderne se place à un point de vue plus objectif. Elle se demande par quels faits, par quels événemens observables se traduit la mort. D'une façon générale, il est permis de dire que ces faits interrompent un état de choses antérieur qui était la vie et qu'ils y mettent fin. La mort se définit ainsi par la vie. C'est la pensée très sage de Confucius, disant à son disciple Li-Kou : « Quand on ne connaît pas la vie, comment pourrait-on connaître la mort? »

Mais la cessation des phénomènes vitaux peut être plus ou moins absolue. Elle peut se réduire à une diminution, une atténuation passagère de ces phénomènes, et alors la mort est apparente : elle peut être complète, définitive, irrémédiable, et alors c'est la mort réelle.

La première question qui se pose est de savoir si cette mort est la conséquence obligatoire de la vie elle-même, si elle en est l'aboutissant fatal, le terme nécessaire. On peut s'adresser pour cela à l'observation vulgaire, pratiquée, pour ainsi dire, sans lumières et sans précautions spéciales. Mais c'est l'analyse physiologique de la notion d'individualité qui, seule, permettra une réponse précise à cette question de la fatalité de la mort.

II

L'opinion vulgaire nous enseigne que les êtres vivans n'ont qu'une existence passagère, et, selon le mot d'un poète, que la vie n'est qu'un éclair entre deux nuits profondes. Mais, d'autre part, une très facile observation nous montre ou paraît nous montrer des êtres dont la durée d'existence est de plus en plus longue, et, pratiquement, illimitée.

On connaît des arbres d'une antiquité vénérable. Parmi ces patriarches du monde végétal, on signale un châtaignier de l'Etna qui est vieux de dix siècles, et un if, en Écosse, dont l'âge est évalué à trente siècles. Les arbres dont la durée approche de cinq mille ans ne sont pas absolument rares. On peut citer, parmi ceux qui se trouvent dans ce cas, le dragonnier d'Orotava, dans l'île de Ténériffe. On en connaît deux autres exemples en Californie, le pseudo-cèdre ou *Tascodium* de Sacramento et un *Sequoïa gigantea.* On sait que l'olivier peut vivre sept cents ans. On a signalé des cèdres de huit cents ans et des chênes de quinze cents ans.

Des espèces végétales d'une durée de vie presque illimitée s'offrent sans cesse à l'observation des botanistes. Telles sont les plantes à rhizome défini, comme le colchique. Le colchique automnal a une tige souterraine dont le bulbe pousse chaque année de nouveaux axes pour une nouvelle floraison; et, chacun de ces nouveaux axes atteignant une longueur à peu près constante, un botaniste a pu se proposer le singulier problème de savoir combien de temps il faudrait à un même pied, convenablement dirigé, pour arriver à faire le tour du globe.

Les végétaux reproduits par bouture fournissent un autre exemple d'êtres vivans d'une durée indéfinie. Tous les saules pleureurs qui ornent les bords des pièces d'eau dans les parcs et les jardins de l'Europe entière proviennent directement ou indi-

rectement des boutures du premier *Salix Babylonica* introduit dans nos pays. Ne peut-on pas prétendre qu'ils sont les fragmens, permanens, de cet unique et même saule?

Ces exemples, aussi bien que ceux que fournit aux zoologistes la considération des polypiers qui ont produit par leur lente croissance les récifs ou *atolls* des mers de la Polynésie, ne prouvent pourtant pas la perennité des êtres vivans. L'argument est sans valeur, car il est fondé sur une confusion. Il équivoque sur la difficulté que les naturalistes éprouvent à définir l'individu. Le chêne, le polypier ne sont pas des individus simples, mais des associations d'individus; ou, suivant l'expression de Hegel, des nations dont nous observons les générations successives. Nous faisons de cette succession de générations une existence unique, et notre raisonnement revient à conférer à chaque citoyen actuel de ce corps social l'antiquité qui appartient à son ensemble.

Quant à la destruction, à la mort de cet individu social, de cet arbre centenaire, il semble, effectivement, que rien n'en fasse une nécessité naturelle. On trouve la raison suffisante de sa fin habituelle dans la répercussion sur l'individu de circonstances extérieures et contingentes. La cause de la mort d'un arbre, d'un chêne plusieurs fois centenaire, réside dans les conditions ambiantes et non point dans quelque condition interne. Le froid et la chaleur, l'humidité et la sécheresse, le poids de la neige, l'action mécanique de la pluie, de la grêle, des vents déchaînés et de la foudre ; les ravages des insectes et des parasites : voilà les véritables artisans de sa ruine. De plus, les rameaux nouveaux, poussés chaque année, accroissant la charge du tronc, aggravent la pression des parties et rendent plus difficile le mouvement de la sève. Sans ces obstacles, étrangers, pour ainsi dire, à l'être végétal lui-même, celui-ci pourrait continuer indéfiniment à fleurir, à fructifier et à pousser, au retour de chaque printemps, de nouveaux bourgeons.

Dans cet exemple, comme dans tous les autres, il faut savoir quelle est la nature des êtres que nous voyons durer et braver les siècles; est-ce l'individu, est-ce l'espèce? Est-ce un être vivant proprement dit, ayant son unité et son individualité, ou est-ce une série de générations qui se succèdent dans le temps et s'étendent dans l'espace? En un mot, la question est de savoir si nous avons affaire à un arbre vrai ou à un arbre généalogique.

L'incertitude est la même lorsqu'il s'agit des animaux. L'être durable est-il une colonie ou un individu ? Il est impossible d'aller plus loin sans résoudre par avance cette première difficulté.

III

Le premier objet à examiner, c'est l'*être élémentaire*, et, avec lui, la vie élémentaire, et, par conséquent, la mort élémentaire.

L'analyse anatomique nous apprend que les êtres animés et les plantes sont résolubles en parties de moins en moins complexes, dont la dernière et la plus simple est l'*élément anatomique*, la *cellule*, organite microscopique qui, lui aussi, est vivant. Tous les êtres, complexes ou simples, totaux ou fragmentaires, collectivités ou cellules isolées, possèdent une même manière d'être ; ils présentent un ensemble de caractères identiques qui leur mérite la désignation univoque d'êtres vivans. La vie est essentiellement cette manière d'être commune aux animaux et aux végétaux considérés dans leur entier ou considérés dans leurs élémens. Saisir isolément ces traits universels, nécessaires, permanens, les synthétiser ensuite en un tout, c'est suivre la seule méthode vraiment scientifique pour définir la *vie élémentaire* et pour faire connaître, du même coup, les fondemens de la vie animale et de la vie végétale.

Ces traits caractéristiques de la vie élémentaire ont été suffisamment fixés par la science. — C'est, d'abord, l'*unité morphologique*. Tous les élémens vivans ont une composition morphologique identique ; c'est-à-dire que la vie ne s'accomplit et ne se soutient, dans toute sa plénitude, que dans des organites ayant la constitution anatomique de la cellule, avec son cytoplasme et son noyau, constitués sur le type classique. — C'est, en second lieu, l'*unité chimique*. La matière constitutive de la cellule s'écarte peu d'un type chimique, qui est un complexus protéique, à noyau hexonique, et d'un modèle physique, qui est une émulsion de liquides granuleux, non miscibles, de viscosité différente. — Le troisième caractère consiste dans la possession d'une *forme spécifique*, que l'élément acquiert, conserve et répare. — Le quatrième caractère, peut-être le plus essentiel de tous, consiste dans la *propriété d'accroissement* ou *nutrition*, avec sa conséquence, qui est une relation d'échanges avec le

milieu extérieur, échanges dans lesquels l'oxygène joue un rôle considérable. — Vient enfin une dernière propriété, celle de *reproduction*, qui est, dans une certaine mesure, la conséquence fatale de la précédente, c'est-à-dire de l'accroissement. Les élémens vivans, les cellules, ne peuvent, en effet, continuer à subsister sans s'accroître; et comme, d'ailleurs, elles ne peuvent grandir sans mesure, au delà des limites que leur assigne leur statut morphologique, il arrive fatalement un moment où la cellule se divise, par un procédé direct ou indirect : et bientôt, au lieu d'un élément anatomique, on en compte deux.

Ces cinq caractères vitaux des élémens, ils existent avec leur maximum d'évidence chez les cellules vivant isolément, chez les êtres microscopiques formés d'une cellule unique, protophytes et protozoaires. Mais, on les retrouve aussi dans les associations que les cellules forment entre elles, c'est-à-dire dans les animaux et les plantes ordinaires, complexes, polycellulaires, appelés, en raison de cette circonstance, métaphytes et métazoaires. Libres ou associés, les élémens anatomiques se comportent de même, se nourrissent, s'accroissent, respirent, digèrent de la même façon. A la vérité, le groupement des cellules, les relations de voisinage et de contiguïté qu'elles affectent, introduisent alors quelques variantes dans l'expression des phénomènes communs. Mais ces légères différences ne sauraient dissimuler la communauté essentielle des processus vitaux.

La majorité des physiologistes, à la suite de Claude Bernard, admettent pour valable et convaincante la démonstration que l'illustre expérimentateur a fournie de cette unité des processus vitaux. Il y a cependant quelques protestataires isolés : M. Le Dantec en est un. Dans sa théorie nouvelle de la vie, il amplifie, il exalte les différences qui existent entre la vie élémentaire des protozoaires et la vie associée des métazoaires : il ne veut y voir que contrastes et divergences.

Si telle est la vie élémentaire, demandons-nous ce que c'est que la *mort élémentaire*, c'est-à-dire la mort de la cellule. Posons-nous, à ce propos, les questions que l'on a précisément à examiner à l'occasion des animaux élevés en organisation et de l'homme lui-même. La mort de la cellule a-t-elle un caractère de nécessité, de fatalité? Existe-t-il des cellules, des protophytes, des protozoaires qui soient immortels? Comment la cellule

meurt-elle ? Sa mort est-elle précédée d'un vieillissement ou sénescence ? Quels en sont les signes avant-coureurs et les symptômes confirmés ?

IV

En principe, les êtres composés d'une cellule unique, protophytes et protozoaires, les algues et les champignons unicellulaires, les infusoires, échappent à la nécessité de la mort. Ils n'ont pas, sans doute, comme le remarque Weissmann, l'immortalité idéale des dieux de la mythologie qu'aucune blessure ne pouvait atteindre. Au contraire, ils sont infiniment vulnérables, fragiles, et périssables ; il en meurt à chaque instant des myriades. Mais leur mort n'est pas fatale ! Ils succombent à des accidens : jamais à la vieillesse.

Imaginons un de ces êtres placé dans un milieu de culture favorable au plein exercice de ses activités, et, d'ailleurs, d'une assez grande étendue pour n'être pas affecté par les infimes quantités de matériaux que l'animal pourra y puiser ou y rejeter. Que ce soit, par exemple, un infusoire dans un océan. Dans ce milieu invariable, l'être vit, s'accroît, grandit incessamment. Quand il a atteint les limites de taille fixées par son statut spécifique, il se divise en deux moitiés que rien ne distingue entre elles. Une de ses moitiés va coloniser dans son voisinage, et il recommence la même évolution. Il n'y a pas de raison pour que le fait ne se répète pas indéfiniment, puisque rien n'est changé ni dans le milieu ni dans l'animal.

Il ne faut pas demander pourquoi la cellule ne peut vivre indéfiniment sans s'accroître, ni s'accroître sans se multiplier. Telle est sa manière d'être. Elle est propre au protoplasma cellulaire vivant. Il n'y a pas autre chose à en dire. C'est un fait irréductible, une propriété vitale, la base fondamentale de la faculté de génération.

En résumé, les phénomènes qui s'accomplissent dans la cellule du protozoaire ne comportent pas de cause d'arrêt. Le milieu permet à l'organisme de se ravitailler et de se décharger de telle manière, avec une telle perfection, que l'animal est toujours en régime régulier, et que, sauf son accroissement et, ultérieurement, sa division, il n'y a rien de changé en lui.

L'immortalité appartient ainsi, en principe, à tous les pro-

tistes qui se reproduisent par division simple et égale. Si l'on remarque que ces organismes rudimentaires, dotés de pérennité, sont les premières formes vivantes qui ont dû se montrer à la surface du globe et qu'elles ont sans doute précédé de beaucoup les autres, les polycellulaires, soumis, au contraire, à la caducité, la conclusion saute aux yeux : la vie a longtemps existé sans la mort. La mort a été un phénomène d'adaptation apparu au cours des âges, par suite de l'évolution des espèces.

On peut se demander à quel moment de l'histoire du globe, à quelle période de l'évolution des faunes, cette nouveauté, la mort, a fait son apparition. Les célèbres expériences de Maupas sur la sénescence des infusoires semblent autoriser une réponse précise à cette question. En se fondant sur elles, on peut dire que la mort a dû apparaître de conserve avec la reproduction sexuelle. La mort est devenue possible lorsque ce procédé de génération s'est établi, non pas dans toute sa plénitude, mais dans ses plus humbles commencemens, sous les formes rudimentaires de la division inégale et de la conjugaison. Et cela est advenu lorsque les infusoires ont commencé à peupler les eaux.

Les infusoires sont, en effet, capables de se multiplier par division simple. Il est vrai de dire qu'à côté de cette ressource, la seule qui nous intéresse ici parce que c'est la seule qui confère l'immortalité, ils en possèdent une autre. Ils présentent et exercent, dans certaines circonstances, un second mode de reproduction, la conjugaison caryogamique. — C'est un procédé assez compliqué dans son détail, mais qui, en définitive, se résume dans l'appariement temporaire de deux individus, d'ailleurs très semblables et qui ne sauraient être distingués en mâle et femelle. Ceux-ci se soudent intimement par une de leurs faces, échangent réciproquement un demi-noyau qui passe dans l'individu conjoint, puis se séparent. — Mais on peut empêcher les infusoires de se conjoindre ainsi en les isolant régulièrement aussitôt après leur naissance. Alors, ils s'accroissent, et ils sont contraints, après un certain temps, de se diviser suivant le premier mode.

M. Maupas a démontré que les infusoires ne pouvaient pas s'accommoder indéfiniment de ce régime et se diviser éternellement. Après un certain nombre de divisions, ils présentent des signes de dégénérescence et de caducité évidente. La taille di-

minue, les organes nucléaires s'atrophient, toutes les activités déchoient et l'infusoire périt. — Il succombe à cette sorte d'atrophie sénile, à moins qu'on ne lui fournisse l'occasion de se conjuguer avec un autre infusoire dans la même situation. Il puise alors, dans cet acte, des forces nouvelles, il grandit, reprend sa taille et reconstitue ses organes. La conjugaison lui rend la vie, la jeunesse et l'immortalité.

Des observations récentes dues à un naturaliste américain, G. N. Calkins, et confirmées par M. G. Loisel, ont montré que ce moyen de rajeunissement n'est pas le seul et qu'il n'est même pas le plus efficace. La conjugaison n'a pas une vertu spécifique mystérieuse. Il n'est pas nécessaire de marier l'infusoire pour le rajeunir : il suffit d'améliorer son régime. En remplaçant, chez la paramécie caudée, la conjugaison par du bouillon de bœuf et des phosphates, Calkins a pu observer 665 générations consécutives, sans tares, sans défaillance, sans signe de vieillesse. Un régime plantureux, des drogues simples ont eu ici raison de la sénilité et du cortège de dégénérescences atrophiques qu'elle traîne après elle.

Quant aux causes de la sénescence à laquelle on a remédié avec tant de succès, elles ne sont pas exactement connues. Calkins pense qu'elle résulte de la perte que fait progressivement l'organisme de quelque substance essentielle à la vie : la conjugaison ou l'alimentation intensive agiraient en restituant ce composé nécessaire. M. G. Loisel croit, au contraire, qu'il s'agit de l'accumulation progressive de produits toxiques dus à une espèce d'auto-intoxication alimentaire.

En résumé, les infusoires ne sont déjà plus des animaux chez qui les échanges matériels se passent avec assez de perfection, et chez qui la division cellulaire, conséquence de l'accroissement, se produise avec assez de précision pour que la vie se poursuive indéfiniment en un équilibre parfait dans le milieu approprié, sans subir d'altération, sans comporter de cause d'arrêt. A plus forte raison ne retrouve-t-on plus la parfaite régularité des échanges nutritifs dans les classes placées au-dessus de celle-là. En un mot, à partir de ce groupe si inférieur, il n'y a pas d'êtres animés qui soient dans la situation d'existence que M. Le Dantec appelle la « condition n° 1, de vie manifestée. » La matière vivante, au lieu de se maintenir continuellement identique en des

conditions de milieu identiques, se modifie au cours de l'existence. Elle devient tributaire du temps : elle décrit une trajectoire déclinante; elle a une évolution, une caducité et une mort. La condition fondamentale de la jeunesse invariable et de l'immortalité fait, ainsi, défaut chez tous les métazoaires. Chez tous, les tares vitales s'accumulent par insuffisance ou imperfection de l'absorption ou de l'excrétion nutritives : la vie déchoit, l'organisme s'altère progressivement et ainsi se trouve constitué un état de décrépitude par atrophie ou modification chimique, qui est la sénescence et aboutit à la mort.

Il faut ajouter, cependant, — comme un enseignement fourni par l'expérience, en général, et en particulier par celles de Lœb, de Calkins et de Loisel, — qu'un faible changement du milieu, amené à propos, est capable de rétablir l'équilibre et de procurer à l'infusoire un rajeunissement complet. La sénescence n'a donc pas, ici, un caractère définitif, non plus qu'intrinsèque : une modification dans la composition du milieu alimentaire en a raison. S'il est permis de généraliser ce résultat, on pourra dire que la sénescence, la trajectoire déclinante, l'évolution se dégradant jusqu'à la mort, ne sont point, pour les cellules considérées isolément, une fatalité profondément inscrite dans l'organisation et une conséquence rigoureuse de la vie elle-même. Elles conservent un caractère accidentel. Il n'y a pas, à la sénescence et à la mort, de cause interne vraiment naturelle, inexorable et irrémissible, comme l'ont prétendu autrefois Jean Müller, et, plus récemment, Cohnheim en Allemagne et Sedgwick, Minot en Angleterre.

Quant aux cellules, aux protophytes et aux protozoaires qui sont moins différenciés, qui sont situés à un degré de l'échelle inférieur à celui des infusoires, il faut admettre, chez eux, la possibilité de l'équilibre parfait et soutenu qui les soustrait à la décrépitude sénile. Mais il est bien entendu que ce privilège reste subordonné à la constance parfaite du milieu approprié. Si celui-ci vient à changer, l'équilibre est rompu, les petites perturbations insensibles de la nutrition s'accumulent, l'activité vitale déchoit, et, par suite de la seule imperfection des conditions extrinsèques ou de milieu, l'être vivant se trouve encore traîné à la déchéance et à la mort.

V

Tous les faits et les considérations qui précèdent sont relatifs aux cellules isolées, aux êtres monocellulaires. Mais, — et c'est là ce qui fait le grand intérêt de ces vérités, — elles peuvent s'étendre à toutes les cellules vivant en collectivité, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les êtres vivans que nous connaissons. Dans l'édifice compliqué de l'organisme, les élémens anatomiques, les moins différenciés tout au moins, auraient un brevet conditionnel d'immortalité. L'œuf, les élémens sexuels, en général; peut-être encore les globules blancs du sang, les leucocytes, seraient dans ce cas. Encore faudrait-il qu'autour de chacun de ces élémens fût réalisé le milieu invariablement parfait qui en est la condition nécessaire. Ce n'est pas ce qui a lieu. — Quant aux autres élémens, ils sont dans la condition des infusoires, mais sans la ressource de la conjugaison. Le milieu ambiant s'épuise ou s'intoxique autour de chaque cellule par suite des accidens qui frappent les autres. Chacune subit donc une déchéance progressive et finalement une destruction qui, en principe, sont peut-être accidentelles, mais qui, en fait, sont la règle.

On remarquera que cette mort accidentelle des élémens anatomiques et des protozoaires n'est pas instantanée : elle a une préparation, un développement, une histoire. Cette phase intermédiaire entre la vie parfaite et la mort avérée peut être longue ou courte. — Lorsqu'elle est longue, c'est-à-dire lorsque la mort survient lentement, par suite de l'accumulation progressive de très petites perturbations insensibles, cette déchéance traînante constitue le vieillissement, la sénescence. Elle se manifeste, en général, par l'atrophie, qui réduit la taille et les dimensions de l'élément, et par des modifications chimiques, dégénérescence graisseuse, calcification, destruction granuleuse, qui en altèrent la substance. — Lorsque au contraire la mort est le résultat d'une action plus brutale, la période intermédiaire se trouve écourtée. On ne peut assimiler cette phase morbide et survenue prématurément à la déchéance sénile vraie : on l'appelle la *nécrobiose*. Les causes en sont étrangères à la matière vivante. Elles sont d'origine externe. C'est l'insuffisance des matériaux alimentaires, de l'eau, de l'oxygène; c'est la présence, dans le milieu, de poi-

sons véritables, destructeurs de la matière organisée ; c'est la violente intervention des agens physiques.

Les divers élémens anatomiques de l'organisme sont plus ou moins sensibles à ces perturbations qui causent la sénescence, la nécrobiose et la mort. Il y en a de plus fragiles, de plus exposés. Il y en a de plus résistans; et il y en a enfin qui sont réellement immortels. On vient de dire que la cellule sexuelle, l'œuf, est dans ce cas. Il en résulte que le métazoaire, l'homme, par exemple, ne meurt pas tout entier. Considérons, en effet, un de ces êtres. Ses ascendans, peut-on dire, n'ont pas disparu tout entiers, puisqu'ils ont laissé l'œuf fécondé, élément survivant, d'où est sorti l'être que nous avons en vue; et, quand celui-ci s'est développé, une partie de cet œuf a été mise en réserve pour une nouvelle génération. La mort des élémens n'est donc pas universelle. Le métazoaire se divise dès l'origine en deux parts : d'un côté, les cellules destinées à former le corps, cellules *somatiques;* celles-là mourront. D'autre part, les cellules *reproductrices* ou *germinales* ou *sexuelles*, capables de vivre indéfiniment. On peut dire, en ce sens, avec Weissmann, qu'il y a deux choses dans l'animal, dans l'homme : l'une mortelle, le *soma*, le corps; l'autre immortelle, le *germen*. Ces cellules germinales, comme les protozoaires dont nous avons parlé plus haut, possèdent une immortalité conditionnelle. Elles ne sont pas impérissables, mais, au contraire, fragiles et vulnérables. Des milliers d'œufs sont détruits et disparaissent à chaque instant. Ils peuvent mourir d'accident ; jamais de vieillesse.

On comprend maintenant que, si les protistes sont immortels, c'est parce que ces êtres vivans, réduits à une cellule unique, cumulent en elle les caractères réunis de la cellule somatique et de la cellule germinale, et jouissent du privilège attaché à cette dernière qualité.

VI

Il resulte de la doctrine cellulaire une conception des êtres vivans qui est singulièrement suggestive. Les métazoaires et les métaphytes, c'est-à-dire les êtres vivans polycellulaires qui s'offrent à la vue simple, et qui n'ont point besoin de microscope pour se révéler, sont un assemblage d'élémens anatomiques

et la postérité d'une cellule. L'animal, au lieu d'être une unité indivisible, est une « multitude, » selon la propre expression de Gœthe, méditant, en 1807, les enseignemens de Bichat. Il est, suivant le mot non moins juste de Hegel, « une nation; » il sort d'un ancêtre cellulaire commun, comme le peuple Juif du sein d'Abraham.

On peut se représenter l'être vivant complexe, animal ou plante, avec sa forme qui le distingue de tout autre, comme une cité populeuse que mille traits distinguent de la cité voisine. Les élémens anatomiques de l'organisme en sont les citoyens. Tous ces habitans ont, en définitive, la même vie élémentaire : ils se nourrissent, respirent de la même façon. Mais, en outre, chacun a son métier, son industrie, ses aptitudes, ses talens, par lesquels il contribue à la vie sociale et par lesquels il en dépend à son tour.

Tel est l'animal complexe. Il est organisé comme une cité. Mais la loi supérieure de la cité, c'est que la vie matérielle des habitans soit assurée; c'est que les besoins de l'existence communs à tous les citoyens anatomiques reçoivent satisfaction. Il faut que les matériaux alimentaires, l'eau, l'air, la chaleur, soient amenés partout à chaque élément sédentaire, dans la mesure convenable, et que les déchets soient emportés aux décharges qui débarrasseront l'agglomération de l'incommodité ou du danger de ces débris. C'est pour cela qu'existent les divers appareils de l'économie. — Pourquoi un appareil digestif? Pour préparer et introduire dans le sang, la lymphe, et finalement dans l'atmosphère liquide qui baigne chaque cellule et forme son véritable milieu intérieur, les matériaux liquides nécessaires à sa vie. — Pourquoi un appareil respiratoire? Pour importer le gaz vital nécessaire aux cellules et exporter l'excrément gazeux, l'acide carbonique. — Pourquoi un cœur et une canalisation circulatoire? sinon pour amener et dispenser, dans la mesure convenable, à tous les élémens sédentaires, ce même milieu, convenablement épuré et ravitaillé. L'organisation est donc dominée par les nécessités de la vie cellulaire. Sa savante architecture et l'ajustement de ses canalisations circulatoire, respiratoire, digestive, excrétrice, n'ont pas d'autre objet. C'est en cela que consiste la *loi de constitution des organismes* de Claude Bernard.

On comprend par là ce qu'est la vie — et, du même coup, ce

qu'est la mort d'un être vivant complexe. La cité périt, si les mécanismes plus ou moins compliqués qui présidaient à son ravitaillement et à sa décharge sont gravement atteints en quelque point. Les divers groupes peuvent survivre plus ou moins longtemps, mais, privés progressivement des moyens de s'alimenter ou de s'exonérer, ils sont enfin entraînés dans la ruine générale. — Que le cœur s'arrête : c'est la famine universelle. — Que le poumon soit gravement lésé : c'est l'asphyxie pour tous. — Que le principal instrument de décharge, le rein, cesse de fonctionner : c'est l'empoisonnement général par les matériaux usés et toxiques retenus dans le sang.

Il existe entre les parties de l'organisme une sorte de solidarité humorale. Il y en a une autre encore, la solidarité nerveuse ; mais nous la laissons de côté en ce moment. — Les humeurs se mélangent. Toutes les atmosphères liquides qui entourent les cellules et forment leur milieu ambiant sont en communication plus ou moins facile les unes avec les autres, et, en définitive, avec le sang et la lymphe. Une altération dans un groupe cellulaire et dans le milieu correspondant a donc pour conséquence une altération dans le milieu voisin, et, par suite, dans le tissu voisin. Le malaise en un point pourra se propager, ainsi, de proche en proche.

On vient de voir comment l'intégrité des grands appareils, le cœur, le poumon, le rein, est indispensable au maintien de l'existence. On comprend que leur lésion, par une série de répercussions successives, entraîne la mort universelle. — On meurt toujours, disaient les anciens médecins, par suite de la faillite de l'un de ces trois organes : le cœur, le poumon, le cerveau. La vie, disaient-ils, dans leur langage imprécis, repose sur eux, comme sur trois étais. De là la notion du *trépied vital*.

Mais ce n'est pas seulement ce trio d'organes qui soutient l'organisme ; le rein, le foie, n'ont pas moins d'importance. A des degrés divers, chaque partie exerce son action sur toutes les autres. La vie repose en réalité sur l'immense multitude des cellules vivantes associées pour la formation du corps ; sur les trente trillions d'élémens anatomiques qui vivent par eux-mêmes.

Il n'y a pas une mort unique : il y a une série de morts partielles pour les divers élémens de l'organisme. — On peut appliquer à la mort ce que Paracelse et plus tard Bordeu ont dit

de la vie, lorsqu'ils distinguaient d'une part la vie collective, vie de l'ensemble : *vita communis* et, d'autre part, la vie de chaque partie, *vita propria*. De même, nous devrons distinguer la *mort générale*, qui est la dissolution de l'individualité formée par la collectivité cellulaire, et la *mort élémentaire* qui détruit les cellules isolées.

Parmi les désordres qu'entraîne la dissolution mortelle de l'organisme, ceux qui nous frappent le plus sont ceux qui atteignent les fonctions supérieures, la sensibilité, le mouvement volontaire, l'intelligence. Quand elles sont perdues, il semble que la vie soit perdue. Nous disons d'un homme dont le cerveau est atteint qu'il ne vit plus, qu'il végète. — Cette sorte d'activité végétative ne saurait se maintenir indéfiniment. Par une série de ressauts dus à l'agencement solidaire des parties, l'atteinte matérielle portée au cerveau se répercute sur les autres organes et vient, en fin de compte, suspendre la vie élémentaire dans chaque élément anatomique. — Alors seulement la mort générale est consommée.

Quant à la mort élémentaire, elle peut être directe, c'est-à-dire résulter de l'action d'un poison général du protoplasma introduit dans le sang. Elle peut être indirecte, c'est-à-dire succéder à quelque atteinte brutale portée primitivement à un appareil essentiel, au cœur ou au poumon et répercutée sur l'atmosphère cellulaire. Le milieu de chaque cellule est troublé, ses opérations chimiques sont faussées, la nécrobiose se montre sous quelqu'une de ses formes habituelles, la cellule meurt. Mais la mort élémentaire peut être l'effet d'une altération plus lente du milieu ou des cellules elles-mêmes. Elle prend alors le nom de sénescence. Les expériences récentes de Lœb, de Calkins, et toutes les observations similaires tendent à attribuer à ce phénomène du vieillissement le caractère d'un accident remédiable. Mais le remède n'est pas trouvé, et l'animal succombe finalement à ces lentes transformations de ses élémens anatomiques : on dit alors qu'il *meurt de vieillesse*.

M. Metchnikoff a proposé une théorie du mécanisme de cette sénescence générale. Les élémens du tissu conjonctif, phagocytes, macrophages, qui existent partout autour des élémens anatomiques spécialisés et plus nobles, les détruiraient et dévoreraient ces derniers, dès que leur vitalité fléchit. Ils prendraient leur place. Dans le cerveau, par exemple, ce seraient les pha-

gocytes qui, s'attaquant aux cellules nerveuses, désorganiseraient ces élémens nobles devenus incapables de se défendre. Cette substitution du tissu conjonctif au tissu nerveux qu'il semble étouffer est un fait très réel : il constitue ce que l'on nomme la sclérose sénile. Mais le rôle actif que lui attribue M. Metchnikoff dans le processus de la dégénérescence n'est pas aussi certain. Un observateur spécialisé dans l'étude microscopique du système nerveux, M. Marinesco n'accepte pas cette interprétation, en ce qui concerne la sénescence des élémens du cerveau. Le rapetissement de la cellule, la diminution du nombre de ses granulations colorables, la chromatolyse, la formation de substances inertes pigmentées tous ces phénomènes qui caractérisent la déchéance des cellules cérébrales, s'accompliraient, suivant cet observateur, en dehors de l'intervention des élémens conjonctifs phagocytes.

La sénescence ni la mort ne sont des phénomènes instantanés, ni universels. Malgré les apparences contraires, on ne meurt pas d'un coup. La mort est un processus : elle commence, en général, quelque part et s'étend plus ou moins vite. Dans un organisme qui meurt, il y a côte à côte des cadavres et des vivans cellulaires. De même dans un organisme qui vieillit, il y a des élémens séniles. Tant que leur désorganisation n'est pas poussée trop loin, ils peuvent être rajeunis. Il suffit de leur rendre un milieu ambiant approprié. Le tout est de bien connaître et de pouvoir réaliser, pour telle ou telle partie que l'on veut ranimer et rajeunir, les conditions très spéciales ou très délicates que doit remplir ce milieu. C'est, comme nous l'avons dit, ce à quoi on a réussi, en ce qui concerne le cœur, par exemple. Grâce à la connaissance de ces conditions, un physiologiste russe Kuliabko a réalisé cette expérience, que l'on eût regardée comme un miracle, il y a seulement quelques années, de faire fonctionner et battre, avec la même régularité que pendant la vie, le cœur d'un jeune homme mort depuis plus de dix heures.

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

M. Combes est déconcertant. Sa psychologie était encore inconnue il y a quelques jours, et nous ne sommes pas bien sûrs qu'elle ne le soit pas encore, car il y a peu de logique dans sa manière d'être, et on ne peut pas dire de lui, comme d'un autre grand personnage, qu'il ait les intentions de tout ce qu'il fait. Il semble, au contraire, d'après ses derniers aveux à la tribune, que ses intentions aillent dans un sens et ses actes dans l'autre. A le juger seulement d'après ceux-ci, on l'avait pris pour un homme qui en voulait un peu à la religion de ce qu'il l'avait quittée, et qui faisait tous ses efforts pour la détruire. Eh bien ! on se trompait. M. Combes a une âme profondément religieuse. Il cherchait une occasion de le dire, et l'a trouvée dans la discussion du budget des Cultes. Ses meilleurs amis demandaient la suppression de ce budget. Ils savaient qu'ils seraient battus, et n'attachaient aucune importance particulière à une manifestation qu'ils font machinalement tous les ans. Quand ils ont vu monter M. Combes à la tribune, ils croyaient connaître d'avance son discours : ce devait être celui que tous les ministres des Cultes prononcent en pareille occasion, et qui est presque devenu une formule de protocole. O surprise ! O stupeur ! M. Combes a fait à la Chambre une profession de foi religieuse, et il en est résulté un grand scandale. Personne ne s'y attendait, et on était vraiment en droit de ne pas s'y attendre.

M. Combes a protesté qu'il était personnellement d'accord avec ses amis de l'extrême gauche, et qu'il était arrivé à une supériorité d'esprit qui lui permettait de se passer de religion, tout en restant honnête homme ; mais il n'a pas admis qu'on pût conclure de lui aux

autres. Ce passage de son discours est trop important pour que nous ne le reproduisions pas intégralement. « Notre société, a-t-il dit, ne peut pas se contenter des simples idées morales telles qu'on les donne actuellement dans l'enseignement superficiel et borné de nos écoles primaires. Pour que l'homme puisse affronter les difficultés de la vie avec ces idées, il faut les étendre, il faut les élever, il faut les compléter par un enseignement que vous n'avez pas encore créé, et que vous devez créer avant de songer à répudier l'enseignement moral qui a été donné jusqu'à présent aux générations... Nous considérons, en ce moment, les idées morales telles que les Églises les donnent, — elles sont les seules à les donner en dehors de l'école primaire, — comme des idées nécessaires. » Il serait difficile de faire le tableau de la Chambre, et surtout de l'extrême gauche, au moment où M. le président du Conseil a prononcé ces paroles imprévues. L'émotion était vive, le désarroi profond. M. le président du Conseil a provoqué des réponses indignées. On s'est efforcé de lui faire sentir sa faute, mais en vain : il a persévéré obstinément dans son hérésie. « Je ne sais pas, s'est-il écrié, si la majorité a pris le change sur mes sentimens. J'ai dit à la tribune du Sénat, il y a deux ans, en défendant l'article 14 de la loi sur les associations, que j'étais un philosophe spiritualiste, et que je regardais l'idée religieuse, — je l'ai répété aujourd'hui, — comme une des forces morales les plus puissantes de l'humanité. La majorité savait très bien ce que j'étais quand elle m'a accepté comme président du Conseil. Si elle trouve que je ne suis pas à ma place, elle n'a qu'à le dire. » C'était poser la question de confiance. M. Combes a obtenu gain de cause ; le budget des Cultes a été voté à une grande majorité ; mais ce n'était plus celle sur laquelle le gouvernement s'appuyait hier. Toute l'extrême gauche a voté contre lui, toute la droite a voté pour lui. Ce n'est pas la première fois que nous assistons à ce phénomène : mais, cette fois, il a eu un caractère particulièrement grave, et il laissera un trouble durable, parce que M. Combes a attaqué de front une des idées les plus chères à la partie la plus active de la majorité, à savoir que l'école laïque est une église, la meilleure de toutes, la seule, celle hors de laquelle il n'y a pas désormais de salut, et que l'enseignement qu'on y donne remplace à tous les points de vue avec avantage celui de la religion. En disant cela, M. Combes s'est fait beaucoup d'ennemis. M. Ferdinand Buisson lui a répondu. M. Buisson est un des principaux pontifes de cette religion purement laïque qu'il a chargé les instituteurs de propager dans les écoles primaires. Serait-ce donc en vain qu'on a

fait tant de manuels de morale civique, avec le but avoué de les mettre à la place du catéchisme? Aurait-on échoué dans cette grande tâche? L'enseignement moral des écoles primaires serait-il inférieur en qualité et en autorité à celui de l'Église? M. Buisson ne l'admet pas, et il a élevé une protestation polie, mais énergique, contre l'allégation téméraire de M. Combes. Il s'est même laissé entraîner jusqu'à prononcer un mot violent et injurieux, en parlant d'un autre enseignement, qui, « sous prétexte de religion, perpétue les superstitions, les préjugés et les fanatismes, et constitue une véritable entreprise d'abêtissement. » Voilà donc l'Église et la contre-Église dressées en face l'une de l'autre, et la plus intolérante des deux n'est peut-être pas celle que pense M. Buisson.

Ceux qui disent que M. le président du Conseil a quelque peu déplacé la question et que son discours n'était pas indispensable pour défendre le budget des Cultes et le Concordat, n'ont peut-être pas tout à fait tort. Mais prenons sa thèse telle qu'il l'a présentée ; elle contient certainement beaucoup de vérité actuelle ; aussi nous sommes-nous permis de dire en commençant qu'il y avait quelque contradiction entre ses paroles et ses actes. Il croit à la nécessité de la religion : est-il bien sûr de ne l'avoir pas ébranlée depuis qu'il est au ministère? Sa politique a reçu, jusqu'à son dernier discours, les applaudissemens enthousiastes et frénétiques des ennemis déclarés de toute religion. Il faut donc bien que quelqu'un se soit trompé, ou M. Combes, ou ceux qui l'ont soutenu, et nous croyons, quant à nous, que ce ne sont pas ceux-ci. Lorsque M. Combes déclare que l'enseignement donné dans les écoles primaires est insuffisant pour servir de base à une doctrine morale, il a raison. Nos instituteurs ne sont pas des prêtres en jaquette ou en veston. Ils sont faits pour enseigner à lire, à écrire, à compter; ils sont professeurs d'histoire et de géographie; mais voilà tout. C'est une grande puérilité de croire qu'ils peuvent être par surcroît les apôtres d'une croyance nouvelle. Lorsqu'on a fait l'école neutre, on a voulu séparer l'enseignement scolaire proprement dit de l'enseignement plus profond qui touche aux idées philosophiques et religieuses. Qu'il y ait à cela des inconvéniens, soit; mais enfin, c'est ce qu'on a voulu faire, ou du moins on l'a dit. Aujourd'hui, on veut autre chose, et le discours de M. Buisson en contient la déclaration formelle. On veut élever les enfans dans la pensée que la religion est une superstition du passé, et que nous avons aujourd'hui beaucoup mieux. C'est là une violation flagrante de la neutralité qui avait été promise : et c'est une raison de

plus pour que l'État respecte, à côté de lui, la liberté d'un autre enseignement que le sien. Nous ne demandons pas autre chose que cette liberté : et qui donc la refuse? C'est M. Combes. Il la supprime avec les congrégations qui l'exercent. Après son dernier discours, on ne saurait trop s'étonner de ce défaut de logique. Au début de la session, il a répondu à des interpellateurs qui lui demandaient ce qu'il comptait faire relativement aux établissemens non autorisés, des congrégations qui l'étaient elles-mêmes, ou qui avaient demandé à l'être : il a expliqué qu'il autoriserait à titre provisoire ces établissemens là où il n'y avait pas encore une école communale suffisante, mais qu'il les dissoudrait ailleurs. N'était-ce pas professer, comme M. Buisson, que les écoles laïques suffisaient à tous les besoins moraux dès qu'elles suffisaient à tous les besoins matériels? Moins de quinze jours après, M. Combes disait le contraire : il tenait sur l'insuffisance morale des écoles laïques un langage que nous n'aurions pas tenu nous-mêmes. Sans doute il veut maintenir l'enseignement religieux dans l'Église; c'est là seulement qu'il le juge à sa place : mais M. Buisson est bien fort contre lui lorsqu'il vient dire que le meilleur moyen d'inculquer à l'enfant l'inutilité de la religion est de ne pas lui en dire un mot à l'école. M. Buisson est logique; M. Combes ne l'est pas. Sans prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre, nous nous contentons de demander la liberté, et de dire que c'est elle qui est nécessaire. Elle l'est d'autant plus que l'esprit de secte prévaut plus impérieusement du côté où auraient dû être la tolérance et l'impartialité.

Nous ne savons pas encore quelles seront pour M. Combes les conséquences de ce que ses amis les plus indulgens appellent son incartade. Quelques-uns essaient timidement de le défendre, en prétextant qu'on l'a mal compris; mais d'autres le jettent résolument par-dessus bord. Le charme est rompu entre sa majorité et lui; une fissure s'est faite dans le « bloc. » M. le président du Conseil n'est d'ailleurs pas le seul qui se soit mis dans un mauvais cas. M. le ministre de la Guerre est en train, lui aussi, de perdre les bonnes grâces de l'extrême gauche. Qui l'aurait cru? Il avait si bien commencé! Il avait donné tant de satisfactions aux radicaux socialistes! Il s'était si bien mis, au Sénat, à la remorque de M. Rolland pour organiser le service de deux ans! Mais le pli originel persiste toujours chez les hommes : un moment est arrivé où le général André s'est rappelé qu'il était soldat. Pendant ses vacances, il a écrit une lettre au président de la commission sénatoriale de l'armée pour faire des réserves

sur certains points que son adhésion antérieure avait fait considérer comme acquis : c'est tout un contre-projet qu'il introduisait dans le débat. La presse radicale socialiste en a éprouvé de la mauvaise humeur : elle avait attendu mieux d'un ministre qu'elle avait tant prôné, et cette fois encore nous sommes obligés de dire qu'elle était un peu dans son droit. Tout à coup la chaîne a paru lourde au général André, et il a fait un mouvement pour la secouer. Il ne s'en est pas tenu là, et, dans une discussion récente, à propos de la détestable propagande qui répand dans l'armée l'indiscipline et le mépris du devoir militaire, il a tenu un langage qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait désavoué. C'en était trop : M. le général André est devenu suspect à son tour. Mais il faut dire un mot de cette affaire.

La Chambre a commencé la session comme elle le fait toujours, c'est-à-dire par la constitution de son bureau. Elle a nommé M. Jaurès vice-président. Quels que soient son talent et la situation considérable qu'il a prise au Palais-Bourbon, M. Jaurès était contre-indiqué pour la vice-présidence. Son élection ne pouvait être qu'une élection de parti, et le parti socialiste n'est pas de ceux qu'on puisse sans imprudence porter, en quelque sorte, au pinacle : il a une tendance suffisamment caractérisée à s'y placer à lui tout seul. De plus M. Jaurès a écrit, il y a quelques mois, une lettre pour le moins inconsidérée à un socialiste italien : il y proclamait l'utilité de la Triple-Alliance pour faire contrepoids aux fantaisies franco-russes. M. Jaurès a pris l'habitude de vivre dans une improvisation continuelle, il ne mesure pas toujours la portée des mots qu'il laisse tomber à toute volée de ses lèvres ou de sa plume; son tempérament oratoire l'emporte au delà de ses propres prévisions. Il n'avait peut-être pas voulu dire tout ce que signifiait sa lettre; mais il l'avait dit, et le sentiment national en avait été chez nous profondément froissé. Nous ne sachions pas qu'aucun Allemand ait jamais écrit que l'alliance franco-russe était nécessaire pour faire contrepoids à la Triple-Alliance et à ses tendances parfois agressives : cependant il aurait pu le faire sans blesser aussi profondément le patriotisme spécifique de son pays, car son pays est victorieux, et, comme aimait à le répéter M. de Bismarck, rassasié au point qu'il n'a plus rien à désirer. Tel n'est pas notre cas. Une lettre comme celle de M. Jaurès aurait suffi, partout ailleurs qu'en France, pour tenir, au moins quelque temps, son auteur en dehors de toutes fonctions et dignités parlementaires. Mais nous avons une vieille habitude de commettre des imprudences ou des inconvenances, sauf à nous en repentir ensuite. M. Jaurès a donc été élu vice-président.

L'élection du reste du bureau allait de soi. Aussitôt après, la Chambre est entrée avec un louable empressement dans la discussion du budget.

La discussion générale a été remarquable : M. Paul Deschanel et M. Ribot y ont prononcé des discours dont l'effet a été très grand. Un peu de curiosité s'attachait d'avance à celui de M. Deschanel, qui, président de la Chambre pendant toute la dernière législature, avait dû longtemps se taire et avait pu se recueillir. Il opérait vraiment une rentrée : on se demandait ce qu'il dirait. Il a fait preuve des mêmes qualités brillantes que les Chambres antérieures avaient connues et applaudies, et a repris tout de suite sa place parmi les premiers orateurs de l'assemblée. Il a montré que la classification des partis, et des hommes dans ces partis, était aujourd'hui tout arbitraire, et tenait aux circonstances qui, depuis quelques années, ont jeté tant de trouble dans les esprits et ailleurs. Cette démonstration a été singulièrement confirmée, quelques jours après, par la confession publique, faite par M. Combes, de ses dissentimens avec la majorité. Pourquoi, aurait pu demander M. Deschanel s'il avait su déjà à quoi s'en tenir à ce sujet, pourquoi M. Combes est-il le chef d'une majorité avec laquelle il est en désaccord sur le plus important de tous les points ? Personne n'est plus à sa place; tout le monde continue de vivre sur un malentendu qui commence à peine à s'éclaircir. Mais la partie essentielle du discours de M. Deschanel est celle qui s'appliquait à M. Jaurès et au socialisme. M. Deschanel a usé avec une cruauté d'ailleurs légitime de la lettre de l'orateur socialiste à laquelle nous avons fait allusion plus haut, pour faire sentir à la Chambre la faute qu'elle avait commise en portant au fauteuil de la vice-présidence l'homme qui l'avait écrite. Il y a eu dans sa parole, sous la correction de la forme, quelque chose d'énergique et de vibrant dont la Chambre a été remuée. C'est pourquoi son discours a paru avant tout être un acte : il s'était placé résolument entre les socialistes et la majorité, afin de les séparer. Inutile de dire que le lendemain, et depuis, il a été de la part de la presse socialiste l'objet des plus violens anathèmes ; mais nous pensons qu'il ne s'en tourmente guère et qu'il n'a fait que ce qu'il avait voulu faire.

Un pareil discours appelait une réponse. M. Jaurès, qui n'assistait pas à la séance, n'a pas pu la faire tout de suite. Toutefois la Chambre n'y a rien perdu. Elle a entendu d'abord un discours de M. Ribot, un des meilleurs certainement et des plus complets qu'il ait prononcés, discours qu'il est difficile d'analyser parce qu'il touche en passant à tous les sujets, financiers et politiques, et qu'il est, avec une grande

précision dans les détails, un tableau d'ensemble de notre situation. Le succès de M. Ribot a été aussi grand que mérité. Sur notre politique intérieure il a dit, en des termes que M. Jaurès a mieux goûtés, la même chose que M. Deschanel. S'il a ménagé davantage la personne de ses adversaires, il ne s'est pas expliqué avec moins de netteté et de force sur la politique néfaste à laquelle ils condamnent le pays. On ne lui a pas répondu ; après lui, la discussion générale du budget a été close ; mais, deux ou trois jours plus tard, une interpellation sur la propagande antimilitaire dans l'armée a rouvert le débat en le portant sur un point plus précis. M. Jaurès voulait s'expliquer, se justifier. Il a prononcé une belle harangue : nous ne pensons pas qu'il ait convaincu son auditoire de l'innocuité de ses théories, ni de l'opportunité qu'il y avait de sa part à les exprimer.

M. Jaurès est un grand partisan de la paix ; nous aussi, cela va sans dire, et à peu près tout le monde avec lui et avec nous ; mais non pas au même degré que lui, ni dans les mêmes conditions. Il ne croit pas que la Triple-Alliance ait été conçue dans une pensée agressive. Elle n'a eu, du moins en principe, d'autre objet que de garantir à l'Allemagne la libre possession de ses conquêtes, et de nous décourager de toute velléité de reprendre ce qui nous en avait appartenu. Cette paix imposée ne choque pas M. Jaurès autant que d'autres. Il reconnaît d'ailleurs que la Triple-Alliance s'est quelquefois éloignée de son idée première, et que, si elle n'a jamais voulu la guerre d'une manière tout à fait consciente, elle s'est assez souvent exposée à la provoquer par ce qu'il y a eu, sinon d'offensif, au moins d'offensant dans son attitude. Aussi ne désapprouve-t-il pas, toujours en principe, l'alliance franco-russe ; il s'est même peu à peu laissé aller jusqu'à l'approuver. Seulement il ne lui déplaît pas de voir à côté d'elle un contrepoids. Sa pensée personnelle est si élevée qu'elle plane un peu dédaigneusement au-dessus de tous les systèmes d'alliance : elle les englobe tous pour les confondre dans une synthèse supérieure qui ne saurait mieux se traduire que par le désarmement universel et simultané. Rêveries, dira-t-on ! M. Jaurès est convaincu du contraire ; il est convaincu que ses rêveries se réaliseront dans un avenir prochain, et les socialistes lui apparaissent comme les vrais conducteurs de l'humanité vers une société internationale meilleure dont il aperçoit déjà les signes avant-coureurs. Il réussit moins à nous les montrer. M. Jaurès est un idéaliste. Les idéalistes sont dangereux en politique, surtout lorsqu'ils passent de l'intérieur à l'extérieur. M. Jaurès ne croit pas affaiblir chez nous l'idée de patrie, il a la prétention de la

transformer et de l'élever : il se trompe sur le premier point comme sur le second. La réponse que lui a faite M. Ribot a dégagé la Chambre du poids que son discours avait fait peser sur elle. Quand bien même tout ce qu'a dit M. Jaurès serait vrai, M. Ribot a demandé si c'était à nous de le dire, et la Chambre a témoigné par ses manifestations qu'elle ne le croyait pas. Le patriotisme a sa pudeur comme la vertu, a affirmé M. Ribot; il y a des choses qu'un peuple vaincu fait mieux de taire; sa dignité le lui conseille quand même son intérêt ne le lui imposerait pas. Au surplus, il n'est pas vrai que l'attitude de l'Allemagne à notre égard ait été constamment pacifique depuis trente ans. M. Ribot a rappelé les incidens de 1875, l'affaire Schnæbelé, le voyage intempestif de l'impératrice Frédéric à Paris. Ce sont choses que tout le monde connaît. Il y en a d'autres qui sont restées dans la pénombre des chancelleries et ne sont heureusement pas parvenues au grand jour de la publicité. Ceux qui ont vu de près comment les affaires de l'Europe ont été conduites depuis la guerre savent quelles amertumes nous avons dû dévorer, quelles angoisses nous avons dû étouffer, et pour mieux dire quelle sagesse nous avons dû avoir pour garantir intact ce trésor de la paix si précieux à M. Jaurès, mais qui a été si souvent en péril sans qu'il s'en doutât. La situation s'est peu à peu améliorée parce que nous sommes restés forts, et qu'une grande alliance est venue nous en récompenser : mais qu'arriverait-il si les théories de M. Jaurès prévalaient dans nos âmes, alors qu'elles ont si peu de prise sur celles de nos rivaux ? C'est la question que la Chambre se posait en écoutant M. Jaurès, et qui s'est trouvée résolue pour elle lorsqu'elle a entendu M. Ribot.

Elle a entendu ensuite M. le ministre de la Guerre, auquel M. Ribot avait ouvert et même indiqué les voies. Cette propagande abominable qu'on fait dans nos casernes, cette exhortation à l'indiscipline qu'on y répand, M. Ribot a sommé M. Jaurès de les désavouer à la tribune. M. Jaurès n'en a rien fait, mais le général André l'a fait, lui, en termes catégoriques. Lorsqu'on est passé au vote, les déclarations du gouvernement ont été approuvées par 441 voix et désapprouvées par 55. Parmi ces dernières était celle de M. Jaurès : c'était sa réponse aux invitations de M. Ribot. De tout ce qui précède, nous nous garderons bien de tirer une conclusion exagérée. Il n'est pas probable que nous soyons déjà à la veille d'une transformation dans la majorité de la Chambre. Il est toutefois permis de constater qu'à deux reprises différentes, et sur des questions aussi simples que graves, cette séparation des socialistes et de la majorité que M. Deschanel a voulu préparer

et que M. Ribot a évoquée, lui aussi, comme un dénouement nécessaire, s'est faite naturellement et par la force des choses. Une majorité ministérielle qui se disloque lorsqu'il est question des plus hautes questions religieuses et scolaires, ou de la manière dont il faut entendre le patriotisme, ou des conditions d'existence de l'armée, est-elle une majorité de gouvernement? Non, certes. Elle se dissoudrait demain s'il n'y avait pas la question des congrégations. Là est la sauvegarde de M. Combes : elle peut encore durer et le faire durer longtemps.

Le conflit qui s'est élevé entre le Venezuela d'une part, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie de l'autre, est-il sur le point d'atteindre son terme pacifique? Les dernières dépêches le font espérer et nous le désirerons, car, s'il se prolongeait, les puissances européennes alliées pourraient finir elle-mêmes par n'être plus tout à fait d'accord. Leurs gouvernemens ont toujours bien l'air de l'être. Les notes officieuses publiées par la presse anglaise donnent à croire qu'ils le sont. Tout le monde est décidé à maintenir le blocus jusqu'à ce que le Venezuela ait pris des engagemens suffisans, et donné surtout des garanties qu'il les tiendra. Il y a même, dans les notes anglaises, un essai, à la vérité un peu timide, de justifier les procédés particuliers par lesquels les marins allemands ont maintenu le blocus. Mais, si on se retourne du côté de l'opinion, et si on en juge par des articles de journaux qui, cette fois, ne sont pas officieux, la note change aussitôt, et on s'aperçoit que, non seulement en Angleterre, mais aux États-Unis, les esprits sont bien près de l'exaspération. En Angleterre, on regrette hautement de s'être engagé avec l'Allemagne; aux États-Unis, on se demande si on pourra longtemps encore accommoder la doctrine de Monroë avec les façons de faire des Allemands. Il faut convenir que ceux-ci ont, pour n'en rien dire de plus, la main terriblement lourde. Ils n'ont d'ailleurs pas l'air de croire que la situation soit délicate ou puisse le devenir. Ne sont-ils pas dans leur droit? Les États-Unis n'ont-ils pas reconnu qu'ils y étaient? L'Angleterre ne leur fait-elle pas escorte? Dès lors, ils ne mesurent plus la portée de leurs coups, et ils s'appliquent surtout à frapper fort, comme s'ils voulaient laisser aux Vénézuéliens la même impression de terreur qu'ils ont inspirée naguère aux Chinois. C'est leur manière, il faut s'y habituer. Mais on s'en souviendra désormais avant d'engager, sur un point quelconque du globe, une nouvelle action commune avec eux.

Le premier exploit de leur marine a consisté, après avoir capturé quelques vaisseaux vénézuéliens, à les couler purement et simplement. A Washington et à Londres, aussi bien d'ailleurs que dans le reste du monde, un pareil acte a paru inutilement brutal, à supposer même qu'il fût conforme au droit des gens, ce qui est douteux, et le gouvernement anglais a tenu à faire savoir que les Allemands en avaient pris seuls la responsabilité. Nous devons reconnaître que le gouvernement allemand lui-même a estimé que le fait méritait explication : l'officier qui l'a commis a été rappelé. Il est malheureusement mort en route, de sorte qu'on ne saura jamais la vérité. S'il s'est suicidé, comme le bruit en a couru, on peut en induire qu'il avait outrepassé ses instructions ; mais les circonstances de sa mort n'ont pas été éclaircies.

Le blocus a continué. Il a été sévèrement maintenu et pratiqué, non sans dommage pour le commerce international. Néanmoins, la situation était correcte ; personne ne pouvait s'en plaindre ; on pouvait seulement exprimer le souhait qu'elle prît fin le plus tôt possible. C'est ce qu'a fait le président Castro : il lui semblait qu'ayant accepté le principe de l'arbitrage, il avait quelque droit de demander la levée du blocus. Les puissances alliées ne l'ont pas entendu ainsi, et nous ne les en blâmons pas : elles ont réclamé des gages plus sérieux, plus substantiels, que l'acceptation théorique de l'arbitrage ou des négociations qui devaient le préparer. Toutefois, au point où on en était, il n'y avait plus lieu à des faits de guerre proprement dits. Aussi l'émotion a-t-elle été vive en Amérique et en Angleterre, sans parler de l'étonnement qu'on a éprouvé partout ailleurs, lorsqu'on a appris qu'un vaisseau allemand, la *Panther*, bombardait le fort de San Carlos. Ce fort est situé sur une petite île qui commande le chenal entre la mer et la ville de Maracaïbo. Que s'était-il passé ? On dit et le fait n'a rien d'invraisemblable, que la *Panther* a voulu poursuivre la petite chaloupe vénézuélienne *Miranda* dans la lagune de Maracaïbo ; ou encore, et c'est la version officielle du gouvernement allemand, que l'occupation de cette lagune était indispensable pour empêcher les communications entre le Venezuela et la Colombie. Mais il fallait, pour cela, passer devant le fort de San Carlos. L'officier allemand qui commande la *Panther* prétend que le fort a tiré le premier sur lui ; les Vénézuéliens disent, au contraire, que c'est le navire allemand qui a ouvert le feu : encore un point qui reste obscur. Ce qui donne à croire que la *Panther* n'avait pas l'intention d'attaquer le fort, c'est que ce vaissaau était insuffisamment armé pour le faire, qu'il a

subi d'abord des avaries notables, et qu'il a dû rebrousser chemin. Il n'a pas tardé, comme on devait s'y attendre, à revenir à la charge escorté du *Vineta*. Le bombardement de San Carlos a redoublé alors d'activité. Les premières dépêches ont annoncé que le fort avait été réduit en cendres; d'autres sont venues depuis, d'après lesquelles le drapeau vénézuélien continuerait d'y flotter; le fort d'une part, le navire allemand de l'autre, auraient été également éprouvés. Il ne semble pas, en tout cas, que l'affaire ait été bien brillante pour ce dernier. Nous en parlons au point de vue militaire: au point de vue politique, il n'est pas douteux qu'elle ait été fâcheuse. L'enthousiasme a été grand à Caracas lorsqu'on y a appris la belle défense de San Carlos, ce qui n'a pas grande importance et peut même passer pour une effervescence assez factice. Mais l'impression ressentie en Angleterre et aux États-Unis n'a, elle, rien d'artificiel, et ne pourrait pas se renouveler impunément. Il est grand temps que tout cela finisse. A tort ou à raison, l'opinion britannique est convaincue que les Allemands ont des vues beaucoup plus étendues que le paiement de leurs créances. L'expédition du Mexique, qui s'est terminée si misérablement pour nous sous le second Empire, revient à toutes les mémoires et sert à des comparaisons faciles. On se demande si l'Allemagne, comme autrefois la France, n'a pas une idée de derrière la tête, qu'elle fera connaître au bon moment. En Amérique, on a des préoccupations analogues : on y voit avec une impatience croissante une puissance européenne faire acte de guerre et tirer le canon contre le sol américain. Le Venezuela, si peu intéressant il y a quelques semaines encore, lorsqu'il n'était qu'un petit État obstinément banqueroutier, commence à retrouver les sympathies qu'il avait perdues et si bien mérité de perdre. Il en résulte une situation générale équivoque, tendue, énervante pour tous, que la sagesse des gouvernemens a su jusqu'ici maintenir à peu près régulière et pacifique, mais qui n'en reste pas moins très inquiétante.

Nous avons dit que le dénouement semblait prochain. On sait qu'une commission de diplomates s'est réunie à Washington pour le préparer. Le Venezuela y est représenté par M. Bowen, ministre des États-Unis à Caracas, que le président Castro a investi de ses pleins pouvoirs. Il y a quelques jours, une note officieuse a été publiée par la presse britannique, d'où il résultait qu'on s'entendrait sans doute à Washington, sans avoir besoin d'aller jusqu'à la Cour de la Haye, le tribunal arbitral que toutes les puissances ont institué, mais devant lequel elles ne sont généralement pas pressées de comparaître. Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, n'y montrent la moindre inclination;

elles cherchent plutôt à y échapper. Elles avaient bien accepté l'arbitrage du président Roosevelt, mais ce n'est pas la même chose. Le président Roosevelt est un chef d'État; on aurait senti derrière sa sentence autre chose qu'une force morale; enfin, l'Angleterre et l'Allemagne, sans parler de l'Italie, n'auraient pas été fâchées de l'engager avec elles dans une affaire où son impartialité l'aurait bien obligé de reconnaître au Venezuela quelques torts. C'est même pour tous ces motifs que le président Roosevelt a décliné l'honneur qu'on voulait lui faire, et a suggéré de s'adresser à la Cour de la Haye. Mais les puissances aiment mieux s'entendre directement entre elles à Washington : les inquiétudes de quelques-unes d'entre elles sont de nature à les y aider. De son côté, le président Castro a compris qu'il n'obtiendrait la levée du blocus que s'il donnait des gages réels de l'acquittement de ses dettes, et M. Bowen a fait connaître qu'il proposait une délégation de 30 p. 100 sur les douanes de la Guayra et de Puerto-Cabello, sans que ce nouvel engagement portât atteinte à ceux que le Venezuela avait déjà contractés.

Tout fait croire qu'on s'entendra, car tout le monde est excédé de la situation actuelle, et, quelque bonne contenance qu'ils fassent, les gouvernemens sentent bien qu'ils ne pourraient plus contenir longtemps l'explosion de l'opinion. Elle se tournerait contre l'Allemagne avec une violence dont les premiers symptômes sont déjà très significatifs. On compare volontiers, à Washington, et même à Caracas, les procédés de l'Angleterre à ceux de l'Allemagne, et la comparaison tourne au profit de la première, qui n'est certainement pas incapable de brutalité, — elle l'a montré de reste, — mais qui n'en commet qu'à bon escient, lorsque l'enjeu en vaut la peine, et non pas seulement pour s'exercer et s'entretenir la main. En Allemagne, on se demande si on a fait une bonne campagne : mais le premier soin à remplir est de réparer les avaries de la *Panther*.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

PUBLIC LIBRARY.

VERS BÉNARÈS

DERNIÈRE PARTIE (1)

VIII. — LA GLOIRE DU MATIN

Du fond de la plaine où coule le vieux Gange, du fond de l'immense plaine de vase et d'herbages que les vapeurs de la nuit embrument encore, l'éternel soleil vient de surgir et, comme chaque jour depuis trois mille ans, il rencontre là devant lui, arrêtant son premier rayon rose, les granits de Bénarès, les pyramides rouges, les pointes d'or, toute la ville sainte dressée en amphithéâtre, comme pour saisir avidement la lumière initiale, se parer de la gloire du matin.

Et, ici, c'est l'*heure* par excellence; c'est, depuis le commencement des âges brahmaniques, l'heure consacrée, l'heure de la grande vie religieuse et de la grande prière. Bénarès soudainement déverse sur son fleuve tout son peuple, toutes ses fleurs, toutes ses guirlandes, tous ses oiseaux, toutes ses bêtes. Par les escaliers de granit, à cette apparition du soleil, c'est un joyeux écroulement de tout ce qui vient de s'éveiller, de tout ce qui a reçu de Brahma une âme, humaine ou obscure. Les hommes descendent, l'air heureux et grave, drapés dans des cachemires roses, ou jaunes, ou couleur d'aurore. Les femmes, en blanches théories, descendent voilées à l'antique sous des mousselines. Elles apportent des aiguières, des buires, qui mettent partout

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

l'éclat rouge ou jaune des cuivres fourbis, à côté de l'étincellement de leurs mille bracelets, colliers, ou anneaux d'argent autour des chevilles. Noblement belles d'allure et de visage, elles marchent comme des déesses, et on entend sonner, à leurs bras, à leurs jambes, les cercles de métal.

Et chacun veut offrir au fleuve des guirlandes, des guirlandes, comme s'il ne suffisait pas de toutes celles des jours précédens qui flottent encore; il y a des torsades, en fleurs de jasmin enfilées, qui ressemblent à des boas blancs; d'autres, en fleurs d'œillets d'Inde, où des rangs jaune d'or et des rangs jaune soufre se mêlent, de façon à produire ce contraste de nuances qué les femmes indiennes affectionnent aussi pour leurs voiles.

Le monde des oiseaux, qui avait dormi en longs cordons noirs sur toutes les frises de maisons ou de palais, est en pleine ivresse de réveil, de croassemens ou de chansons. Des compagnies de tourterelles, des compagnies de petits chanteurs ailés viennent se baigner et boire parmi le peuple de Brahma, s'ébattre en confiance au milieu des hommes qui ne tuent pas. On entend des aubades pour tous les dieux, dans les temples; des coups de tamtam comme des bruits d'orage, des plaintes de musettes, des beuglemens de trompes sacrées. Là-haut, tous les miradors ajourés, toutes les fenêtres à festons et à colonnettes, toutes les terrasses qui voient le Levant, se garnissent de têtes de vieillards, spectateurs empêchés de descendre, par la maladie ou les années, mais qui veulent leur part de lumière matinale et de prière. Et le soleil les inonde de chauds rayons.

Des enfans nus, qui se tiennent par la main, arrivent en troupes joyeuses. Il descend aussi des yoghis et de lents fakirs. Il descend d'inoffensives vaches sacrées auxquelles chacun, cédant le pas avec respect, se fait honneur d'offrir une gerbe fraîche de roseaux ou de fleurs, et qui regardent se lever le soleil, commencer la fête du jour, et qui, dans leur bestialité douce, ont l'air de comprendre et de prier à leur manière. Il descend des moutons et des chèvres. Il descend des chiens empressés, il descend des singes.

Le soleil, le soleil à flots ramène la bienfaisante chaleur, dans l'air que la nuit de rosée avait presque glacé. Tous les édicules de granit, échelonnés sur les marches pour servir de niche et d'autel, les uns à Vichnou, les autres à Ganesa aux bras mul-

tiples, présentent à ce soleil leurs petits dieux pesans, qui sont encore tout gris d'une couche de limon séché, et qui pendant plusieurs mois avaient dormi sous les eaux troubles, saturées de cendres humaines. Et, parce qu'il brûle déjà, ce soleil, des gens s'installent à l'ombre de tous ces grands parasols qui sont toujours là plantés à demeure et ressemblent à des ombelles de champignons géans, éclos en masse aux pieds de la ville sainte. Tandis qu'en haut, les vieux palais s'éveillent rajeunis dans le matin, et les pyramides rouges resplendissent, et les pointes d'or étincellent, les flèches d'or et les girouettes d'or.

Sur les radeaux innombrables et sur les marches d'en bas, le peuple de Brahma, déposant ses guirlandes et ses aiguières, commence de se dévêtir. Les draperies blanches ou roses, les cachemires de toutes nuances sont jetés çà et là, ou tendus sur des bambous, et alors des nudités admirables apparaissent, couleur de bronze sombre ou de bronze pâle. Les hommes à la fois sveltes et athlétiques, avec des yeux de flamme, entrent jusqu'à la taille dans l'eau sainte. Les femmes, moins dévoilées, gardant une mousseline sur la gorge et les reins, trempent seulement dans le Gange leurs jambes, leurs beaux bras cerclés d'anneaux, et puis elles s'agenouillent et se penchent sur le bord extrême, pour lancer plusieurs fois dans le fleuve leur longue chevelure dénouée; l'eau qui ruisselle alors sur leur poitrine, sur leurs épaules, fait plaquer la fine étoffe révélatrice, et elles ressemblent à la « Victoire aptère, » plus belles et plus troublantes que si elles étaient nues.

Des bouquets, des guirlandes, on en offre au Gange à profusion; en lui faisant des saluts, des révérences, on lui en jette de tous côtés. Et on remplit les aiguières, les buires, et chacun, dans le creux de sa main, puise, pour boire, à l'eau sacrée.

Du mélange et du frôlement des nudités superbes, aucune pensée charnelle ne semble jaillir, tant le sentiment religieux est exclusif, ici et à cette heure; on ne se voit pas les uns les autres, on ne voit que le fleuve, le soleil, la splendeur de la lumière et du matin; on admire, on adore. Et quand sont finies les longues ablutions rituelles, les femmes remontent paisiblement vers leur maison, pendant que les hommes, sur leurs radeaux, parmi leurs guirlandes et leurs gerbes, se préparent à la prière.

Oh! le réveil quotidien de ce peuple du passé, chaque fois se réunissant pour prier son Dieu, les plus humbles ayant place

sous la magnificence du ciel, dans l'eau, parmi les bouquets, les colliers de fleurs... Et, par contraste, chez nous, gens d'Occident qui sommes à l'âge du fer et de la fumée, le réveil de nos fourmilières sordides! Sous nos nuages épais et froids, la populace, empoisonnée d'alcool et de blasphème, s'empressant vers l'usine meurtrière!...

Pour remonter dans leurs demeures, les femmes reforment leurs théories blanches ou multicolores, qui, cheminant le long des marches, tout contre les larges pierres, rappellent les bas-reliefs de la Grèce antique. Leurs cheveux qui ruissellent encore, leurs cheveux lourds et mouillés, tombent en masse sur leurs draperies de mousseline, et elles portent chacune, à l'épaule, une grande buire de métal clair, ce qui est une occasion de relever un bras nu.

Les hommes, tous restés sur le Gange, et assis maintenant dans la pose hiératique, achèvent, avant de s'immobiliser en extase, leur toilette religieuse; sur le bronze lavé de leur torse, ils tracent en l'honneur de Çiva des raies de cendre, et sur leur front, avec du carmin, le sceau terrible.

Dans le recoin des morts, où la lumière matinale montre les pierres d'alentour un peu noircies par les fumées de cadavres, on ne brûle personne en ce moment. Deux formes humaines, enveloppées de linceuls, sont là, dont nul ne s'occupe; l'une déjà étendue sur son bûcher, l'autre prenant dans le Gange son bain suprême, à côté de tant de baigneurs vivans et beaux, dans la plénitude musculaire. Sur les radeaux, sur les marches inférieures des escaliers qui descendent au fleuve, la prière, l'immense prière est partout commencée, et, à cette heure, elle fait différer toutes choses, même l'allumage des bûchers, et les cadavres attendent.

Oh! les étranges expressions d'absence, les traits figés, les yeux qui ne voient plus! Jeunes hommes en contemplation mystique, les mains sur le visage ne laissant paraître que deux prunelles ardentes qui regardent *au delà;* fakirs couverts de chapelets, dont l'âme a pour un temps fui le corps anesthésié; vieillards aux membres poudrés de cendre grise...

Au ras de l'eau, un qui prie, les yeux blancs, assis sur une peau de gazelle, garde avec une fixité à faire peur la pose des statues de Çakya-Mouni, qui est aussi par excellence la pose fakirique : accroupi les jambes croisées, les genoux touchant le

sol, et la main gauche, — une longue main osseuse, — tenant le pied droit. C'est un vieillard, et la couleur de sa robe, qui plaque toute ruisselante sur son corps décharné, indique un saint yoghi : elle est d'un rose orangé très pâle, cette robe, comme les nuages d'aurore. Il prie immobile, le sceau de Çiva fraîchement inscrit sur le front, les prunelles vitreuses, la face livide tournée en plein soleil, en plein soleil étincelant, avec une expression de béatitude infinie. Un jeune athlète nu, préposé à sa garde, de temps à autre prend de l'eau du Gange au creux de sa main pour inonder la robe couleur d'aurore, ou pour asperger toutes les guirlandes posées devant le vénérable ascète, sur la peau de gazelle dont la tête et les cornes trempent dans le fleuve. Afin de bercer mieux son rêve, sans doute, on lui joue aussi une petite musique sacrée : il y a pour cela deux garçons, qui sourient gaiement, perchés au-dessus de lui sur les granits éboulés : l'un souffle dans une conque marine, qui fait : hou! hou! d'un timbre plaintif de cor lointain; l'autre frappe doucement sur un petit tamtam, de sonorité voilée. Des corbeaux, çà et là perchés alentour, l'observent avec attention. Et tous ceux qui remontent vers leur demeure, femmes ou enfans, se détournent de leur chemin pour venir le saluer avec respect : rien qu'un sourire de joyeux bonjour, une révérence les mains jointes, et on s'en va discrètement, comme par crainte de détourner son attention, de troubler sa prière.

Ma barque revient une heure plus tard, après avoir remonté le courant jusqu'au quartier des palais mystérieux. Et, à mon retour, il est encore là, le vieillard, tenant son pied maigre dans sa main aux longs doigts; son regard même n'a pas bougé, et le soleil plus brûlant ne semble pas éblouir ses yeux ternes, levés béatement vers le ciel.

— Comme il est tranquille! dis-je...

Le batelier me regarde, me sourit comme on ferait à un enfant dont la réflexion serait trop naïve :

— Celui-là?... Mais... il est mort!

Ah! il est mort!... En effet, je n'avais pas remarqué une lanière de cuir, qui passe sous le menton pour retenir la tête contre un coussin. Je n'avais pas remarqué non plus un corbeau qui s'obstine à tourner autour et tout près du visage; le jeune athlète, chargé de jeter de l'eau sur la robe jaune rose et sur les

guirlandes de jasmin, est obligé à toute minute de l'effrayer, avec une draperie qu'il agite.

Il est mort depuis hier au soir, et, après l'avoir baigné, on l'a pieusement assis là, en pleine gloire du matin, dans la pose de prière qui fut la pose de toute sa vie. Et, en attachant sa tête, on l'a un peu renversée en arrière, pour qu'il pût mieux voir le soleil et le ciel.

Il ne sera point brûlé, car on ne brûle pas les yoghis, la sainteté de leurs actes ayant purifié suffisamment la matière de leur corps ; ce soir, on l'ensevelira tel quel dans un vase de terre qui sera descendu au fond du Gange. Et ce sont des saluts de félicitation, des complimens de fête, que chacun, avec une figure joyeuse, vient lui adresser, à ce bienheureux, qui, par ses mérites et son détachement de ce monde, est sans doute affranchi à jamais du cycle des réincarnations, délivré de l'abîme de la vie et de la mort.

Un chien s'approche, le flaire, et s'en va la queue basse. Trois oiseaux rouges s'approchent aussi et le regardent. Un singe descend, touche le bas de sa robe mouillée, puis remonte en courant jusqu'au sommet des escaliers. Et le jeune gardien les laisse faire, ne chassant avec impatience, — une impatience inusitée en ce pays où l'on supporte tout de la part des bêtes, — que le corbeau entêté, qui a senti la décomposition et qui revient toujours, frôlant presque de son aile noire le visage du bienheureux, extasié dans la mort.

IX. — CHEZ UN BRAHMANE PRÈS DU TEMPLE D'OR

« Des choses hyperphysiques?... Peut-être avons-nous des fakirs qui en ont obtenu jadis, ou même qui en obtiennent encore... Mais les penseurs de notre pays dédaignent de tels moyens pour convaincre... Non, la voie indienne est celle de la méditation profonde; *elle seule conduit à la certitude...* »

L'homme qui me parle ainsi est un vieillard, un brahmine; il porte le titre de Pandit, c'est-à-dire de savant en langue et en philosophie sanscrites, et je vois qu'il a pour le miracle le même dédain que les Sages de la petite maison du silence.

A l'heure du crépuscule, nous sommes assis pour causer sur la terrasse de son antique maison, au cœur de Bénarès. La terrasse est petite, triste et enclose; on y monte par un escalier

extérieur, qui vient de la rue étroite. Et mon interprète, — un paria d'origine, qui ne pourrait entrer ici sans profanation, — se tient sur la plus haute marche du dehors, apparaît au second plan dans l'encadrement de la porte; sa voix, lorsqu'il traduit, arrive presque de loin à travers la sonorité tranquille du soir; entraîné par le feu de la traduction, s'il s'oublie jusqu'à poser un pied en dedans du seuil, mon hôte, — qui n'est point affilié aux théosophes et ne transige pas sur la question des castes, — le rappelle aux convenances millénaires, et alors il recule sans dépit.

Du haut de cette terrasse on ne voit guère que les murs caducs d'alentour, au crépissage fendillé par le soleil, et les essaims de corbeaux en mouvement dans l'air, — mais il y a aussi une chose merveilleuse, qui surgit là tout près, au milieu de ces vieilleries et de ces ruines, une pièce d'orfèvrerie incomparable dont les reliefs arrêtent les derniers reflets du couchant, et sur laquelle, à cette heure, s'assemblent des perruches : l'un des dômes du « temple d'or. »

Je viens quelquefois visiter le vénérable Pandit, dans sa demeure dont la seule richesse est une bibliothèque de livres et de manuscrits centenaires. On est ici dans la partie la plus ancienne et la plus sainte de Bénarès, — très loin de ces quartiers nouveaux qui se banalisent odieusement et où passe le grand niveleur universel : le chemin de fer. Et les ambiances, nullement dérangées encore, agissent sur l'esprit comme dans le vieux temps ; on est baigné dans cette mystique atmosphère de Bénarès qui porte au recueillement, qui ramène sans cesse la pensée vers la mort terrestre et les choses d'au delà. Ainsi que l'admettent les Sages de la maison blanche, il est des lieux privilégiés; il est des villes, — Bénarès, La Mecque, Lhassa, Jérusalem, — encore tellement imprégnées de prière, malgré l'invasion du doute moderne, que l'on y est plus qu'ailleurs libéré d'entraves charnelles, et plus près de l'infini. Même la magnificence des temples, disent-ils, même la pompe des cérémonies, ont leur action sur les âmes. *Rien de tout cela n'est indifférent.*

X. — AU HASARD, DANS BÉNARÈS

En quittant la maison des Sages, — où, dans le silence entrecoupé de chants d'oiseaux, de très nouvelles et terrifiantes notions

d'éternité vous ont été données, — on est comme en proie au vertige de l'infini, et chaque fois il faut un temps pour se reprendre aux petits mirages de cette terre.

La féerie orientale est bien toujours là qui vous guette, au sortir de l'humble demeure, mais elle a perdu de son pouvoir sur vous-même ; et, du reste, dans cette Bénarès, il s'y mêle on ne sait quoi de recueilli et de mystérieux ; c'est la même chose ici qu'autre part, dans l'Inde, et cependant cela diffère de tout... Il y a bien, comme ailleurs, l'amusant dédale des petites rues indiennes, les maisons à fenêtres festonnées, à colonnettes, à peinturlures. Surtout il y a ces femmes qui passent, belles comme des Tanagra, sous des voiles légers; dans l'ombre des rues étroites, un rayon de soleil quelquefois tombe sur leurs anneaux de métal, leurs bracelets, leurs colliers, sur leurs mousselines roses, ou jaunes, ou vertes à dessins d'argent; alors, au milieu des vieux murs en grisailles, elles ont l'air de lumineuses Péris, et, si elles vous regardent, tout le leurre de la vie terrestre, tout l'appel de la chair est comme concentré dans la caresse involuue de leurs yeux...

Mais il y a aussi les fakirs en extase, que l'on rencontre accroupis aux carrefours, et qui soudainement vous rappellent la prière et la mort; il y a partout des pierres saintes, des symboles informes dont personne ne sait plus l'âge ni le sens, et qu'*il ne faut pas toucher*, certaines castes ayant seules le droit d'y porter la main, d'y déposer des guirlandes de fleurs. Des divinités, emprisonnées derrière des grilles, habitent des trous sombres creusés dans l'épaisseur des murs ; des temples, où *l'on n'entre pas*, dressent de tous côtés leurs pyramides de pierre. Les vaches sacrées, bêtes errantes des foules, circulent du matin au soir, étrangement inoffensives et douces, de préférence choisissent les marchés, les places où le grouillement humain est le plus compact, et *il faut s'en écarter par respect*. Les singes, tous les oiseaux du ciel, pigeons, corbeaux ou moineaux, s'ébattent effrontément parmi les hommes, entrent dans leurs demeures, viennent manger auprès d'eux, — et cela seul est pour donner l'impression de quelque chose d'anormal pour nous, d'une tolérance édénique inconnue à notre Occident.

On rencontre quantité de cortèges de noce, qui défilent au son de musiques gémissantes, précédés par des danseurs aux flancs chargés de grelots et de sonnettes, les mariés ayant le

visage caché sous des franges en fleurs de jasmin naturel, qui descendent de leur coiffure dorée et leur font comme un voile. Mariages de tout petits quelquefois : l'époux paraissant avoir cinq ans, l'épouse deux ou trois, et le couple adorablement comique est assis avec gravité dans un même palanquin. Si le marié est plus viril, s'il a quinze ou seize ans, il passe à cheval; mais toujours les franges de fleurs dissimulent ses traits derrière leur retombée blanche. — Ce peuple de Brahma est resté gentiment primitif, presque enfantin pour les choses de ce monde; mais ses conceptions abstraites dépassent les nôtres; et, dans le pur et supérieur domaine psychique, le plus humble brahmine, vêtu d'un pagne de toile, à quelles hauteurs n'est-il pas au-dessus de tel important imbécile de chez nous, qui cependant, avec dédain, lui soufflerait à la figure la fumée de son cigare!...

Il règne à Bénarès une ambiance de méditation et de prière qui *vous porte*, comme disent les Sages de la petite maison du silence : c'est vrai, ce qu'ils affirment, que, même après un court séjour, on n'est déjà plus celui qu'on était à l'arrivée. Et pourtant, nulle part la fantasmagorie de ce monde n'est plus charmeuse; nulle part la forme n'est plus troublante, ni la chair plus tentatrice; entre l'appel d'en bas et l'appel d'en haut, il y a une lutte qui déséquilibre.

Et les trompes sacrées sonnent dans tous les sanctuaires, les tamtams énormes font leur bruit d'orage; matin et soir, aux heures de Brahma, le fracas des musiques religieuses domine le croassement éternel des corbeaux, épandus en nuage autour des pyramides rouges.

La Dourga, la Kali, l'épouvantable déesse, a aussi son temple dans la ville sainte, un temple tout rouge sombre, couleur du sang dont elle est altérée et insatiable, un temple qui répand une fétidité de boucherie et où les dalles sont tachées sinistrement, car on y tue encore. Elle-même apparaît au fond, la Kali, toujours petite et informe, ainsi qu'il est d'usage de la représenter, et embusquée dans une niche; sa figure noire, imprécise, à gros yeux comme celle d'un embryon humain, sort à moitié de son manteau de drap rouge. Dans son repaire, une intolérable odeur de singe s'ajoute à celle du sang croupi, et des yeux qui clignotent vous regardent venir, vous observent de tous les coins; à peine est-on entré, que des petits êtres impudens vous sautent aux épaules, des petites mains alertes et froides vous tirent les

cheveux ou se glissent dans vos manches... Une famille de singes était arrivée des bois, dans les temps, pour s'établir chez Kali, sans que personne ait osé la mettre dehors ; elle a pullulé, dans le sanctuaire et le jardin, protégée par un religieux respect, et aujourd'hui chacun se fait un devoir d'apporter des graines pour les petits intrus, d'ailleurs sans grande malice, qui sont devenus les despotes du lieu.

Au centre de tout, il y a le Temple d'Or, qui est comme le cœur de Bénarès, son cœur jalousement caché, au plus inextricable entre-croisement des ruelles sombres. C'est un petit temple ; on ne le voit presque de nulle part, tant il est enveloppé, et ses dômes fabuleux, tout en or fin, ne sont guère familiers qu'aux rêveurs des terrasses voisines, ou bien aux oiseaux du ciel qui les regardent en planant. Le dédale se complique et se resserre, lorsqu'on s'en approche, et les symboles se multiplient. Des ruines, des immondices ; des dieux partout dans des espèces de guérites ; des guirlandes de fleurs jaunes qui pourrissent par terre ; sur des socles, des agates arrondies comme des œufs ou taillées en Lingam, pierres que l'on n'ose pas frôler tant elles sont saintes. Dans les échoppes, on vend des petites idoles de bronze ou de marbre, particulièrement vénérables, rien que parce qu'elles viennent d'ici. Et des fakirs aux traits de spectre, aux yeux de fou, tout barbouillés de cendre, la figure marquée de signes secrets, accroupis devant quelque petit feu de bois sec, dans la pénombre de ces rues, vous bénissent au passage, d'un lent geste décharné.

Une sorte de place très enclose, très surplombée de murailles et de ruines, sert de cour, de péristyle pourrait-on dire, au Temple d'Or, sans cependant l'aborder de front, car il faut se replonger dans une ruelle obscure et serrée pour en trouver la porte. Déjà extrêmement sainte, cette place est toujours peuplée de fakirs, et un étranger doit se garder ici de toucher quoi que ce soit, sous peine de sacrilège. Des niches, creusées çà et là dans l'épaisseur des murs, et fermées par des battans de bronze ajouré, contiennent des rangées de ces précieuses agates polies qui symbolisent le mystère de l'engendrement et de la mort. Des cages aux épais barreaux de métal, comme pour de grands fauves, sont remplies de divinités au visage féroce, et, dans l'ombre des recoins, se tiennent, entourés de chiffons et de guirlandes jaunes, d'horribles Ganesa tout crassés, tout usés par les pieux attouchemens des fidèles. Les colliers de fleurs fanées jonchent le

sol, se mêlent à l'épaisse poussière des ans, et on piétine la fiente de ces vaches sacrées qui, après avoir erré tout le jour dans les foules, rentrent quand le soir tombe. Le lieu est aussi un rendez-vous pour les pèlerins qui viennent au sanctuaire : pieux ermites des solitudes d'alentour, purs yoghis au beau visage d'inspiré et à la robe couleur d'aurore, tous gens couverts de chapelets et de coquilles, y stationnent à l'abri d'un kiosque de granit, élevé à leur usage dans les temps anciens. Et autour d'eux s'asseyent les habitués de la place, les fakirs mendians, les fakirs épileptiques, les squelettes terreux au regard de fièvre, les lépreux qui, pour avoir l'aumône, vous tendent des mains toutes rongées n'ayant plus de doigts... Ces êtres par trop immobiles, ces masques figés sous une couche de cendre ou de poudre jaune, et dont toute la vie s'est concentrée dans les prunelles, ce sont eux surtout qui répandent aux abords de ce temple la vague horreur dont on ne se défend pas; quand une fois on est passé dans le champ du regard de certains vieux fakirs, aux cheveux déroutans noués en haut chignon de femme, on se sent poursuivi, on n'oublie plus.

Aucun profane ne saurait pénétrer dans le Temple d'Or. Mais, en face de la porte, il est permis de monter dans une antique maison de prêtres, qui n'en est séparée que par une ruelle étroite; là, chaque matin et chaque soir, on fait au Dieu de la Mort une funèbre musique, accompagnée par des tamtams géans, et le balcon où s'installent les sonneurs de trompe est un des rares points où l'on ait vue, et de tout près, sur les folles richesses des dômes. Il y en a trois. L'un, en marbre noir, représente un amas de dieux groupés en pyramide. Les deux autres sont entièrement *en or*, en épaisses plaques d'or repoussées et ciselées; ils en donnent d'ailleurs parfaitement l'impression extraordinaire : aucune dorure, aucun artifice n'arriverait à cet éclat inimitable de l'or épais et sans alliage, que les siècles n'ont pas su ternir. Et des familles de perruches, que l'on ne dérange jamais, bien entendu, ont bâti leurs nids dans les creux de ces orfèvreries; parmi les fleurs d'or et les feuillages d'or, on les voit circuler comme chez elles, nombreuses, empressées, — et vertes, plus vertes que nature, semble-t-il, sur ces fonds sans prix.

Presque toutes les rues viennent aboutir au Gange, et là, elles s'élargissent, elles s'éclairent; là, c'est tout à coup la magnifi-

cence, les palais, la lumière à flots. Pour le Gange, on a fait, d'un bout à l'autre de la ville, ces escaliers pompeux qui permettent de descendre en tout temps jusqu'aux eaux saintes, même aux périodes de sécheresse où elles sont si basses, comme en ce moment, et découvrent les ruines ensevelies dans leur lit profond. Et, à tous les étages des marches, on a construit ces petites guérites de granit, comme des chapelles, où sont reproduits les différens dieux des temples, mais en réduction et avec des formes très massives, pour résister à l'effort des eaux qui chaque année, à la saison des pluies, les submergent longuement.

Ce fleuve, c'est toute la raison d'être, toute la vie de Bénarès. Du fond des palais ou des jungles, de partout, on vient pour mourir sur ces bords sacrés; des vieillards, des malades s'y font apporter de loin, accompagnés de leur famille, qui, après leur mort, ne s'en va plus. Et ainsi la ville, qui a déjà trois cent mille âmes, se peuple chaque année davantage; elle est, pour tous ceux qui sentent approcher leur fin, l'objectif, le lieu ardemment rêvé...

Oh! mourir à Bénarès! Mourir au bord du Gange, avoir là son cadavre baigné une suprême fois, avoir là sa cendre jetée!...

XI. — DÉSÉQUILIBREMENT

« *Manas*, âme : en sanscrit, un principe qui rayonne, qui se diffuse autour de nous, sans qu'il soit possible de lui assigner ces limites précises qui font une individualité distincte, irréductiblement et à jamais distincte... »

Ainsi parle mon initiatrice, dans le calme de la petite maison hantée par les oiseaux, tandis que je suis assis en face d'elle, sur la modeste banquette garnie de toile blanche.

Et toujours son enseignement, d'une façon obstinée, d'une façon à la fois inexorable et compatissante, tend à détruire dans mon esprit la notion de la personnalité. Les êtres que j'ai aimés, les miens, les autres quelconques et moi-même, tous : parcelles momentanément séparées d'un même ensemble, et plus tard, après que les âges seront révolus, parcelles appelées à revenir s'abîmer dans cet ensemble ineffable, pour l'éternité! Quelle interprétation tristement claire de cette obscure, mais si douce promesse de l'Évangile : Vous serez réunis un jour *dans le sein de Dieu!*

Illusion, l'individualité durable de ceux que nous aurons chéris; choses d'un jour, leur sourire, l'expression de leur regard, tout ce qui nous les distinguait essentiellement des autres, tout ce qui nous semblait un reflet presque immatériel de leur âme, et que nous aurions souhaité impérissable et inchangeable comme cette âme elle-même. Jadis, attaché désespérément que j'étais à la conception chrétienne de la vie, j'avais dédaigné l'examen de cette doctrine qui révoltait toute mon humaine tendresse; dernièrement, à Madras, je l'avais aussi repoussée, il est vrai, sous sa forme bouddhique, plus froide et plus cruelle; mais voici qu'aujourd'hui elle s'impose à moi d'heure en heure davantage, dans son intégrité première, telle que l'énoncèrent, au commencement des temps, nos grands ancêtres mystérieux, et, après des épouvantes que je ne puis ni ne veux traduire, j'entrevois que je me résignerai à la somme de consolation qu'elle peut donner encore.

Comme conséquence, le détachement préconisé par les Sages a commencé de poindre au fond de mon âme; détachement des êtres, ou de leur mémoire terrestre s'ils ont quitté la terre. L'angoissante interrogation n'est plus associée au souvenir de ceux que j'ai perdus; ils vivent sans doute, presque libérés déjà de leur moi tyrannique et illusoire, et j'accepte l'idée de ce revoir lointain, plutôt de cette *fusion* avec eux, qui ne sera pas au lendemain de la mort, mais peut-être après des siècles de siècles, — les durées, d'ailleurs, étant elles-mêmes illusoires au premier chef, et appréciables pour nous par rapport seulement avec la brièveté de notre incarnation présente...

Je sais que ce renoncement passera, et que peu à peu, échappé à cette sphère d'influence, je me reprendrai à la vie, mais jamais comme avant; le germe nouveau qui a été déposé dans mon âme est destiné à l'envahir, et me ramènera vraisemblablement à Bénarès. Et combien ce qui fut jusqu'ici mon rôle en ce monde se révèle à moi pitoyable et vain : affolé que j'étais de formes et de couleurs, éperdument épris de vie terrestre, m'acharnant à fixer tout ce qui est éphémère, à retenir tout ce qui passe!...

Je sors le soir de la maison des Sages, et le charme extérieur est toujours là qui m'attend pour me ressaisir.

Errant sans but dans Bénarès, j'arrive cette fois, et par hasard,

au quartier des bayadères et des courtisanes. Au-dessus des mille petites échoppes où les marchands de mousselines pailletées, de mousselines dorées et peintes, viennent d'allumer leurs lampes, tous les étages supérieurs des maisons, d'un bout à l'autre de la rue, appartiennent aux créatures de caresses et de ténèbres; elles commencent de se montrer, à leurs fenêtres, à leurs balcons, très barbarement parées pour la grande prostitution du soir; derrière elles, on aperçoit leurs logis éclairés, avec une profusion enfantine de girandoles et de verroteries retombant des solives, et, sur les murs blanchis à la chaux, des images de Ganesa, d'Hanuman ou de la sanglante Kali. A leurs bras nus, à leurs oreilles, à leurs narines, brillent des anneaux et des pierreries; des colliers de fleurs naturelles, aux parfums qui entêtent, descendent en plusieurs rangs sur leur gorge. Elles ont les mêmes yeux de velours, et sans doute aussi les mêmes chairs de bronze et d'ambre, que ces inapprochables filles de Brahmes qui se dévoilent le matin au bord du Gange, et dont elles pourraient donner l'illusion, dans l'étreinte...

XII. — UN BANC SUR LEQUEL BOUDDHA S'EST ASSIS

Mon ami le Pandit m'emmène aujourd'hui faire une excursion à la campagne, pour voir un banc sur lequel Bouddha s'est assis. Et, chemin faisant, nous causerons d'ésotérisme, dans le silence champêtre.

Campagnes de Bénarès, campagnes solitaires, paisibles, pastorales, avec des champs d'orge et des champs de blé; à part que les moissons, en février, sont déjà mûres, et que les arbres sont verts, on dirait un peu nos plaines de France. Des pâtres, en gardant leurs zébus, leurs chèvres, leurs buffles, jouent de la musette et du chalumeau. Aux coins des bois, il y a de très vieilles pierres sacrées, sur lesquelles, en passant, quelque pieux laboureur a jeté une guirlande d'œillets jaunes; elles ont représenté jadis Ganesa ou Vichnou, dont elles conservent encore l'informe ressemblance. Des oiseaux, des oiseaux de belles couleurs, ceux-ci bleu turquoise, ceux-là vert émeraude avec une huppe rouge, viennent en confiance se poser tout près de nous, se laissent regarder, n'ayant aucune peur de l'homme, puisqu'il ne tue pas. Et, sur tout ce pays, des tranquillités religieuses semblent planer.

Çà et là gisent des amas de ruines et de tombeaux, qui sont

enlacés de branches, de racines, et sur lesquels on a bâti d'humbles villages, utilisant, pour les chaumières d'aujourd'hui, les vieilles murailles des temples ou des nécropoles. Monastères de bonzes, construits au moment de l'expansion des doctrines de Bouddha, transformés en mosquées lorsque vint à passer le torrent de l'Islam, et puis abandonnés quand l'antique brahmanisme reprit possession du sol héréditaire; sépultures de fakirs, de guerriers ou de derviches; tout cela se confond à l'ombre bleue des manguiers ou des banians; de grandes pierres, qui ont été plusieurs fois retournées au gré des fanatismes divers, portent sur une face le lotus de Bouddha, sur l'autre des versets du Coran. Et, au-dessus des tranquilles débris, les gens des chaumières actuelles exercent de petites industries, par des procédés surannés; ils tissent des ceintures de soie, dont les fils, tendus parmi les herbes, traversent quelquefois tout un vieux cimetière; ou bien ils colorent des mousselines, qu'ils mettent à sécher dans des recoins de soleil, parmi les lézards, sur quelque ancien pylône de temple.

C'est loin, ce lieu de pèlerinage où me conduit le vénérable Pandit.

En route, nous dépassons une charrette à zébus, remplie de petits enfans qu'emmène une espèce de vieux sorcier, et cela rappelle la voiture ou la hotte de croquemitaine. Au moins vingt bébés de cinq ou six ans, garçons et filles, tiennent là entassés; on voit sortir leurs têtes de partout, d'entre les planches à claire-voie et de dessous la bâche qu'ils soulèvent. Ils sont parés de bijoux, de colliers, d'anneaux dans le nez, ils sont vêtus de robes de gala et coiffés de hauts bonnets à paillettes d'or; leurs yeux, déjà grands, ont été amplement cerclés de noir, — moins par coquetterie, me dit-on, que par prudence, pour neutraliser les sorts qui pourraient leur être jetés, à ces innocens, par les regards de quelque méchante vieille des chemins. Le croquemitaine débonnaire qui conduit le lent attelage a la barbe blanche, aussi longue qu'une barbe de fleuve, et son torse nu est couvert de poils blancs, comme une fourrure d'ours arctique. Où les mène-t-il, ces bébés? A quelque fête enfantine, évidemment, pour qu'ils aient de tels airs d'importance joyeuse, et pour qu'on les ait ornés comme des idoles.

Maintenant nous sommes en pleine campagne, et il faut descendre de voiture, traverser à pied sous l'ardent soleil une petite

lande stérile. Et enfin voici le but de notre course; c'est, au milieu d'un site pierreux, parmi des roches d'un gris sombre qui imitent des ruines, une sorte de cirque naturel, où des chèvres, en ce moment, paissent une herbe fine, au son du chalumeau de leur berger. Là, à l'ombre de grands arbres qui de loin ressemblent à nos chênes, se trouve un très vieux banc de pierre noircie, sur lequel le Pandit et moi, nous nous asseyons avec respect: le banc où Bouddha prit place, il y a un peu plus de deux mille ans, pour *prêcher son premier sermon*. Maintenant que le bouddhisme, depuis des siècles, a disparu d'ici et de tous les pays d'alentour, pour s'étendre vers l'Orient extrême, les Indiens ne fréquentent plus cette région, très sacrée jadis. Mais le vieux banc de pierre, malgré son apparence délaissée, joue encore un grand rôle dans des milliers de pieuses imaginations humaines; on en rêve, de ce banc légendaire, dans d'incompréhensibles cervelles jaunes, écloses au fond de la Chine, ou des îles du Japon, ou des forêts du Siam; et quelquefois des pèlerins de là-bas font à pied des centaines de lieues pour venir le baiser à genoux. Le Pandit et moi, nous y devisons de choses brahmaniques, au grand calme pastoral, dans la solitude charmante.

Et, non loin de ce banc si spécial, inspirateur d'antique et froide sagesse, s'élève une tour large comme une colline, en granit massif, qui fut très ouvragée en son temps, mais sur laquelle deux millénaires ont passé, usant les sculptures, installant du haut en bas les herbes et les broussailles sauvages: ce sont les restes du premier temple bouddhique, construit dans l'ancienne Bénarès. Sur les parois de l'énorme tour, à hauteur d'homme, presque toutes les saillies, toutes les pierres frustes sont dorées à l'or fin, et l'éclat en est étrange, imprévu dans cette vétusté extrême: des pèlerins chinois, annamites ou birmans, lorsqu'ils réalisent ce rêve de venir voir le banc et le temple, se font un devoir d'apporter, de leur patrie reculée, des feuilles d'or, et de les fixer là; c'est leur hommage, — leur carte de visite, pourrait-on dire, — au vieux sanctuaire méconnu.

En rentrant à Bénarès, vers la fin de la journée, mon compagnon de promenade fait arrêter notre voiture devant la maison de campagne d'un de ses amis, noble brahmine comme lui, et savant en philosophie, en langue sanscrite. C'est pour m'y offrir des fruits et m'y faire boire de l'eau fraîche. (Lui-même, il va

sans dire, se garderait de toucher à quoi que ce fût en ma présence impure.) La vieille demeure est exquise. Et aussi le jardin, qui a des allées bien droites, avec des bordures imitant nos buis, et des petits bassins à jet d'eau comme les plus surannés de nos jardins de France ; on y retrouve nos marguerites-reines, nos capucines, nos roses ; malgré certains arbres dépouillés par l'hiver, ces fleurs, cette atmosphère si chaude, ces feuilles jaunes, y donnent l'impression d'un été finissant, ou d'un automne ensoleillé, — on ne sait plus, — d'un automne prématurément languide faute de pluie, et mélancolique dans un excès de lumière...

XIII. — PENSÉES DES SAGES DE BÉNARÈS SUR LE CHRISTIANISME

« Si vous êtes chrétien, disent les sages de Bénarès, gardez précieusement ce que vous avez, sans chercher au delà. Le christianisme est un symbole admirable, qui fut pendant des siècles merveilleusement approprié aux âmes occidentales, et derrière lequel réside la vérité. Vous avez en Christ un maître divin, et un maître toujours vivant, car il n'y a point de morts ; il est bien « *le chemin* et *la vie ;* » et l'attente de ceux qui meurent en lui ne sera point trompée.

« Mais si le dogme, si la « *lettre qui tue* » révolte votre raison, alors seulement venez à nous. Si la voie de la dévotion et de la prière vous est fermée, nous vous ouvrirons celle de la connaissance abstraite ; elle est plus difficile et plus sévère, mais l'une et l'autre, après la consommation des siècles, se rejoignent et conduisent au même but. »

« Prier, — disent-ils encore, — ne sert peut-être de rien pour modifier le cours des petits événemens de ce monde. Mais, pour l'évolution et l'apaisement des âmes, la prière est souveraine.

« Nous ne pensons pas que le grand Dieu, — *Celui duquel on évite ici de parler*, — écoute les prières des hommes. Mais tant de parcelles de Lui, individualisées, éparses en personnalités bienfaisantes dans le plan astral, sont autour de nous qui veillent !... Pour vous, chrétiens, c'est Jésus que vous appelez : il est là, n'en doutez pas, ou bien quelqu'un qui vit en lui, quelqu'un des siens, et vous serez entendus. »

XIV. — AUTRE MATIN

Matins de Bénarès, matins frais et de rosée; ici, matins d'hiver, mais qui ressemblent à ceux des beaux temps d'octobre dans notre Midi français.

Comme à l'aube de chaque jour, quand je me rends au fleuve, du lointain faubourg que j'habite, je rencontre sur le chemin tous les petits marchands de la campagne qui se hâtent vers la ville, enveloppés jusqu'aux yeux dans des mousselines ou des cachemires, autant que s'il faisait grand froid; ils portent aux épaules, au bout de bâtons, des jattes de crème, des corbeilles de gâteaux de riz, mais surtout des fleurs, des mannes remplies de fleurs, — toujours ces mêmes guirlandes de jasmin, ces mêmes guirlandes d'œillets jaunes, que l'on jettera au vieux Gange, vers qui toute la vie du matin est concentrée.

En haut des grands escaliers de granit, avant de descendre au fleuve, je m'arrête chez un fakir, qui est venu se fixer là, il y a une trentaine d'années, dans un vieux kiosque sacré, et qui nuit et jour y entretient un feu *allumé sur le sol, à cette même place, depuis mille ans.* C'est un vieillard qui n'a plus de chair et qui est nu sous une couche de cendre, avec de longs cheveux noués au sommet de la tête en chignon de femme. Il me jette au cou un collier de jasmin, me regarde une seconde avec ses yeux d'halluciné très doux, et puis retourne à son rêve, après m'avoir fait signe du bras : « Assieds-toi, si tu veux, et contemple. » Entre les colonnes archaïques de son logis toujours ouvert, la vue plonge de haut sur le Gange, et sur l'immense plaine de l'autre rive, la plaine déserte et encore enveloppée de vapeurs nocturnes, au fond de laquelle surgit lentement l'enchanteur, l'astre Sourya, le soleil! Et, dans un kiosque voisin, qui, lui aussi, domine et surplombe, on sonne en ce moment la grande aubade séculaire pour le fleuve et pour tous les dieux de Bénarès; de longues trompes, que l'on voit sortir entre les colonnes et qui se tournent vers le levant, beuglent comme des monstres aux abois, et des tamtams, à l'intérieur, les accompagnent d'un fracas énorme et sourd.

Je descends au fleuve, comme je fais chaque matin, et comme c'est l'usage à Bénarès; ma barque habituelle est là qui m'attend.

D'abord le recoin des bûchers, devant lequel il faut passer. Un seul cadavre, bien que la peste ait fait depuis quelques jours son apparition dans la ville sainte; il se baigne, couché sur la berge et plongé jusqu'aux reins dans le Gange. Mais on a brûlé sans doute plusieurs corps cette nuit, car je vois par terre des amas de tisons fumans, et l'eau, en face, est toute noircie de charbon humain, sous les guirlandes fanées, qui flottent avec des détritus et des pourritures. Et le jeune fakir des morts est là toujours, dans sa même pose, debout, les bras croisés, la tête baissée, le menton entre ses doigts; avec son poudrage gris, il a l'air de quelque bronze de la Grèce qui aurait séjourné dans la terre, mais ses longs cheveux sont teints en rouge et il s'est couronné de jasmin.

Parmi les fleurs, parmi les obsédantes guirlandes jaunes, flottent aussi des carcasses gonflées, des bœufs noyés, des chiens morts, et la vieille fétidité du Gange emplit l'air si merveilleusement limpide; elle amène, impose et maintient l'idée de la mort dans la féerie du matin rose.

On sent le printemps venir; les furtives indications d'hiver, qui m'avaient accueilli à mon arrivée, ne se retrouvent plus. On sent une langueur nouvelle, dans le matin; on dirait aussi que l'eau du fleuve s'est attiédie; les baigneuses aux longues chevelures, aux seins voilés de fines mousselines des Indes, s'y attardent aujourd'hui davantage. Il y a une affluence extraordinaire de petits baigneurs ailés; pigeons, moineaux, oiseaux de toutes couleurs s'abattent par troupe au milieu des brahmines en prière, se posent sur leurs buires de cuivre étincelant, sur leurs fleurs et sur leurs guirlandes; à tous les cordages des barques, ils s'accrochent par grappes, et chantent à plein gosier. Et les vaches sacrées, devenues plus nonchalantes, se couchent voluptueusement au soleil, en bas des grands escaliers où les enfans viennent les caresser, leur offrir des graminées fraîches, des bouquets de roseaux verts.

Comme chaque jour, tout Bénarès est là, toutes les nudités, tous les bronzes des hautes castes s'étagent sur les immenses gradins de la rive, à l'ombre des parasols étranges, ou dans les kiosques de granit qu'habitent les dieux à six bras, ou bien en pleine lumière, sur les planches flottantes et dans l'eau.

Je suis à peu près le seul qui ne prie pas, sur le Gange, à cette heure, ou tout au moins suis-je le seul à ne pas accomplir

des rites religieux : ablutions, révérences, offrandes de jasmin ou de fleurs jaunes. La grande extase de chaque matin est commencée sur tous les radeaux, sur toutes les marches, et je n'ai point ma place parmi les croyans dédaigneux, qui ne semblent même pas me voir ; je passe comme n'importe lequel de ces touristes, qui affluent maintenant à Bénarès, depuis que le voyage est facile et que l'Inde s'est ouverte à tous... Mais je ne suis déjà plus le même qu'en arrivant ; les heures passées dans la maison des Sages ont laissé en moi une empreinte qui sans doute ne s'effacera plus jamais. J'ai franchi les « terreurs du seuil, » et j'entrevois l'apaisement, dans la résignation aux vérités nouvelles. Tout commence à changer d'aspect, la vie et même la mort, depuis que réapparaissent en avant de ma route, sous une forme différente, des durées infinies que depuis longtemps je n'apercevais plus...

Et cependant, combien l'« illusion de ce monde, » — pour parler comme ces Sages, — me tient et m'obsède encore ! Le détachement suprême, dont ils ont déjà déposé le germe dans mon âme, le renoncement à tout ce qui est charnel et transitoire, je ne connais pas sur terre un lieu capable à la fois d'y conduire plus vite et d'en éloigner davantage que cette Bénarès essentiellement affolante où un peuple entier ne songe qu'à la prière et à la mort, — et où, malgré cela, tout est piège pour les yeux, pour les sens : la lumière, les couleurs, les jeunes femmes demi-nues aux voiles mouillés, aux regards de langueur ardente ; le long du vieux Gange, l'étalage de l'incomparable beauté indienne...

Mes bateliers, sans que je le leur commande, remontent comme chaque jour le courant du fleuve, et nous arrivons devant le quartier des vieux palais, qui est plus solitaire et favorable au recueillement... Cette après-midi, je serai de retour dans la petite maison des Sages, où me ramène une attirance mêlée d'effroi ; leur enseignement gagne du terrain d'heure en heure dans mon âme, d'abord inattentive ou révoltée. Déjà ils ont déséquilibré l'être que j'étais ; il semble qu'ils aient entamé mon individualité intime, pour commencer de la fondre, comme la leur, dans la grande âme universelle...

« Tu ne peux désirer, disent les Sages, que ce qui est différent de toi-même, ce qui est en dehors de ton être ; et, si tu sais que les objets de ta conscience sont en toi, et qu'en toi est

l'Essence de toutes choses, le désir s'évanouit et les chaînes se dissolvent. »

« Tu es essentiellement Dieu. Si tu pouvais graver en ton cœur cette vérité, tu verrais tomber d'elles-mêmes les limitations illusoires qui produisent la tristesse et les souffrances, *les désirs de l'être séparé* (1)... »

Nous longions ces vieux palais de mystère. Au bord du fleuve, il n'y avait plus de femmes lançant leur chevelure dans l'eau, pour ensuite la tordre et la faire ruisseler sur leurs épaules; personne dans les escaliers, au pied des hautes murailles sombres. Mais tout à coup une porte s'ouvrit dans les soubassemens des princières demeures, une de ces lourdes portes de caveau destinées à plonger tous les ans dans le fleuve pour une saison, et une jeune femme parut sur le seuil, s'arrêta tout illuminée de soleil, petite vision étincelante parmi ces énormes granits moroses. Deux voiles la drapaient, l'un violet à broderies d'argent, l'autre jaune orange, jeté sur ses cheveux comme celui des dames romaines; elle regardait je ne sais quoi dans la plaine d'en face, pourtant toujours déserte, et relevait son bras nu pour abriter avec la main ses grands yeux, — ces yeux d'Indienne, dont la séduction est indicible. Et les mousselines, la violette et la jaune, détaillaient sa belle gorge fière, la ligne de ses reins souples, toute l'harmonie de son jeune corps...

XV. — POUR MES FRÈRES INCONNUS

J'ai prêté le facile serment que l'on me demandait, et les Sages de la petite maison silencieuse m'ont admis pour l'un de leurs disciples.

Ce qu'ils ont commencé de m'apprendre, je n'essaierai pourtant pas de le redire.

D'abord, suis-je assuré que l'on me suivrait dans ces régions abstraites, qui paraîtraient si en dehors de ma voie? On n'attend de moi, je le sais, que l'illusion du voyage, le reflet des mille choses sur lesquelles j'ai promené mes yeux.

Ensuite et surtout, après un semblant d'initiation qui a duré si peu de jours, comment me croirais-je capable d'enseigner?

(1) Paroles de Brâhmachârin Bodhabhikshu.

Le peu que je saurais dire ne pourrait que déséquilibrer, mener peut-être jusqu'aux terreurs du seuil, mais non plus loin.

D'ailleurs, pas plus que je n'ai découvert l'Inde, je ne prétends avoir découvert les Védas; depuis quelques années, commencent à se répandre parmi nous des traductions, — encore bien incomplètes, il est vrai, — de ces écrits surhumains.

A mes frères inconnus, qui se comptent par légions au siècle où nous sommes, je veux donc seulement dire ceci : au fond des doctrines védiques, il y a plus de consolation qu'on ne le pense au premier abord; et la consolation puisée là, au moins, n'est pas destructible par le raisonnement, comme celle des religions révélées.

Ce recueil des Védas, qui est l'œuvre, non pas d'un homme, mais de toute une race; qui, à côté de choses transcendantes et merveilleuses, contient aussi tant d'obscurités, de contradictions, de naïvetés enfantines; ce recueil, touffu comme la jungle et insondable comme le gouffre éternel, les Sages de Bénarès, qui l'étudient dans le recueillement sans trouble, sont peut-être les seuls capables de nous le rendre un peu accessible. Personne avant eux ne m'avait jamais entr'ouvert de tels abîmes, je n'avais entendu de telles paroles nulle part; sur les mystères de la vie et de la mort, les Sages de Bénarès détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine; et ils font passer devant vous de telles évidences, que l'on ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée, au delà des destructions terrestres.

Cependant, il ne faut pas s'approcher à la légère de la petite maison blanche, toujours si ouverte et accueillante dans son jardin de rosiers, car elle est avant tout l'asile du renoncement et de la mort; on ne redevient jamais tout à fait soi-même, lorsqu'une fois on a été touché, si légèrement que ce fût, par la paix qui règne là. Et c'est une épreuve terrible que d'entrevoir, même de bien loin et de bien bas, *Brahm l'absolu, qui réside au fond de l'abîme obscur; le dieu sans rapport concevable avec l'univers manifesté; Brahm l'essentiellement ineffable, Celui qui est au delà de toute pensée, dont rien ne peut être dit, et qui ne s'exprime que par le silence.*

PIERRE LOTI.

LES
PRUSSIENS EN 1813

L'ARMÉE DE SILÉSIE, BLÜCHER ET LA KATZBACH

Les historiens et les patriotes allemands ont plus d'une fois exagéré l'action considérable que les Prussiens ont exercée dans la campagne d'automne de 1813.

On avait relégué les troupes et les généraux prussiens sur les théâtres secondaires d'opérations, loin du quartier général des souverains, loin des cénacles où s'élaboraient avec quelque lenteur, sous la haute direction de l'empereur Alexandre, sous l'influence des méthodes autrichiennes, sous la direction nominale d'un chef autrichien, les grandes résolutions politiques et militaires. Malgré cette sorte de relégation, les Prussiens ont réussi, par leur vigueur, par leurs initiatives, par leurs actes propres, comme aussi par l'impulsion qu'ils surent imposer au grand quartier général lui-même, à imprimer plus d'une fois aux opérations de la campagne d'automne le caractère audacieux et vigoureux de leurs méthodes de guerre.

Il est donc très légitime d'opposer l'ardeur et l'esprit d'initiative des chefs prussiens en 1813, à la prudence et aux timidités des Autrichiens et de Bernadotte. Mais c'est compromettre les plus justes thèses que de les exagérer. Les Prussiens ne furent pas seuls à se montrer vigoureux en 1813; et, à tout prendre, peut-être les prudences du grand quartier général ont-elles encore rendu quelques services à la coalition, même au regard du Napoléon affaibli et diminué de 1813.

Si l'on veut rechercher quel fut, dans cette année, l'acte décisif de la Prusse, ce fut, nous pensons l'avoir montré ailleurs, d'avoir constitué en quelques mois, au seuil du XIXe siècle, par un effort national qui n'a jamais été surpassé, une armée nouvelle; sinon la première armée nationale, — l'honneur en revient à la Révolution française, — du moins la première armée du service obligatoire. C'est le fait capital, décisif, de l'histoire de Prusse en 1813; on peut dire de l'histoire d'Europe; car il a dominé par ses conséquences toute l'évolution historique de la fin du XIXe siècle.

Après la campagne du printemps, l'armistice avait donné à la Prusse le temps de former une armée d'opérations de 160 000 hommes, d'inaugurer un mode de recrutement nouveau, d'organiser ses landwehrs. Elle a déjà pris par là, numériquement, une part considérable aux événemens de 1813. Son contingent, presque égal à celui des Russes, supérieur à celui des Autrichiens, était, dès le début, hors de proportion avec son étendue territoriale et sa population. Mais elle n'était qu'un des élémens de la coalition européenne où son gouvernement n'avait qu'une faible part d'influence et d'autorité. A côté de l'importance numérique de ses effectifs, à côté de la faible action de son souverain et de ses ministres dans les conseils de l'Europe, quelle est, autant qu'on peut l'apprécier, la valeur morale du concours qu'elle a apporté à la coalition européenne en 1813? Quel a été, dans les événemens de 1813, le rôle de la première armée du service obligatoire et des Prussiens qui l'avaient créée? C'est dans l'histoire même de la campagne d'automne que se trouve la réponse.

I. — L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE SILÉSIE. BLÜCHER ET GNEISENAU

Lorsque s'ouvrit, au milieu d'août, la campagne d'automne, Napoléon, dans le réduit qu'il s'était constitué à Dresde, était cerné par trois armées coalisées : l'armée du Nord, l'armée de Bernadotte, groupée en avant de Berlin; — l'armée de Bohême, rassemblée au Sud de l'Erzgebirge; — l'armée de Silésie à l'Est.

La formation de ces armées avait été fort compliquée par les difficultés politiques d'une coalition qui embrassait l'Europe presque entière. On avait eu pour préoccupation dominante de disperser les nationalités, la nationalité prussienne plus qu'au-

cune autre. Il y avait des Prussiens un peu partout : fort peu à l'armée des souverains, davantage à l'armée de Silésie. Il y en avait beaucoup à l'armée du Nord dont on avait confié, par compensation, le commandement à l'un des anciens maréchaux de Napoléon, à Bernadotte. L'armée de Silésie était surtout russe par ses troupes ; elle était prussienne par ses chefs et par son état-major. Cet état-major était devenu le refuge, et l'on pourrait presque dire, depuis la mort de Scharnhorst, l'unique refuge du parti des patriotes prussiens. Aussi inspirait-il au grand quartier général, à l'entourage des souverains, particulièrement aux directeurs de la politique autrichienne, les plus vives méfiances. L'ardeur intempérante et concentrée de ces audacieux, heurtait les habitudes d'esprit de Metternich ; les visées occultes, les arrière-pensées politiques qu'il leur supposait l'inquiétaient.

Ce n'était pas sans discussion que le commandement de l'armée de Silésie avait été confié à Blücher. Son autorité militaire avait été ébranlée par la bataille de Bautzen. Son ancienneté et ses longs services, — peut-être aussi l'influence posthume de Scharnhorst, — la nécessité de faire quelque place aux Prussiens l'avaient poussé au commandement. Les Autrichiens avaient tenté de réduire l'armée confiée à sa direction à un petit noyau de 50 000 hommes. Ce fut seulement en dernier lieu qu'on se résolut à lui en laisser 80 000. Encore cette armée de 80 000 hommes, palladium de la nationalité allemande, était-elle en grande majorité formée de soldats russes. On avait cherché à écarter de l'état-major silésien et à disperser le groupe suspect de patriotes qui avait commencé, durant la campagne de printemps, à se former autour de Blücher. C'est ainsi que, malgré son désir, le chef de l'armée de Silésie n'avait pu obtenir d'avoir auprès de lui, ni Clausewitz, que le roi avait refusé de réadmettre dans l'armée prussienne, ni Grolmann, que l'on avait retenu à l'armée des souverains En revanche, on y avait introduit quelques témoins des tendances du grand quartier général, destinés à surveiller ce foyer inquiétant. Le chef de l'état-major de l'armée de Silésie n'avait pas été choisi par Blücher. C'était un représentant de l'entourage direct de Frédéric-Guillaume III ; c'était Müffling, le type de l'officier d'état-major consciencieux et expert, aussi mesuré que Gneisenau était audacieux : le *philosophe de Weimar*, comme l'appelait Blücher. Il avait l'esprit assez ouvert pour juger les travers du milieu exubérant où il vivait, assez fin pour

les railler, assez prudent pour que ses railleries ne l'exposassent point directement. Mais le témoin le plus gênant pour Blücher était le chef de l'un des corps d'armée russes. C'était un gentilhomme français qui s'est chargé de souligner lui-même, dans ses mémoires (1), le contraste original des grâces du XVIIIe siècle français égarées au milieu de l'intempérante grossièreté des patriotes allemands. Le comte de Langeron n'était point un émigré Il avait quitté la France en 1787, et son esprit aventureux de soldat de fortune, qu'il tempérait d'une mesure de bon goût et de bonne éducation, l'avait poussé dans l'armée russe. Il y avait fait la guerre contre les Turcs; il avait joué son rôle à la bataille d'Austerlitz. Il était de la pléiade de Français dont Alexandre s'entourait. Avec Saint-Priest, Rochechouart, le baron de Crossard, il y représentait la vieille France, que l'éclectisme d'Alexandre associait, dans cette œuvre antinationale, aux transfuges de la France nouvelle, à Moreau, à Bernadotte, à Rapatel. Langeron commandait le plus important des corps de l'armée de Silésie Il avait sous ses ordres 44 000 hommes. Il était fort ancien général. Nous verrons qu'il avait été destiné à servir de modérateur et de surveillant à Blücher.

Cependant, malgré toutes ces précautions, malgré le mélange des nationalités, l'armée de Silésie n'en a pas moins porté l'empreinte apparente des passions ardentes et brutales, et aussi des tendances à l'intrigue secrète, qui distinguaient l'action des patriotes prussiens. Elle a dû surtout cette empreinte à la personnalité puissante de ses deux chefs, intimement associés dans une œuvre commune : à Blücher et à Gneisenau.

Blücher, tout incomplet qu'il est, tout simple qu'il paraît dans sa violence intempérante d'offensive, est un personnage plus complexe qu'on ne serait tenté de le penser au premier abord. Il avait déjà marqué sa trace dans l'histoire de la Prusse, conservant sa vigueur jusque dans la retraite qui suivit Iéna, emporté et ardent dans les conspirations des patriotes prussiens en 1811, impatient d'offensive sur les champs de bataille de la campagne de printemps. Il avait soixante et onze ans lorsqu'il s'engagea dans la campagne qui consacra sa gloire, et où il assumait pour la première fois les charges et les responsabilités du com-

(1) Mémoires inédits du comte de Langeron, dont l'original est conservé aux Archives du ministère des Affaires étrangères sous le titre : *Journal des campagnes faites au service de la Russie par le comte de Langeron, général en chef.*

mandement en chef d'une armée. Il n'était pas Prussien : il était de ces Allemands sur lesquels l'État prussien avait exercé sa force d'attraction; mais cependant déjà, par lui-même et par ses origines, Allemand du Nord et très voisin de la Prusse. Il était né à Rostock, dans une ville qui n'est point encore prussienne. Sa famille appartenait à la classe des possesseurs de biens-nobles du Mecklenburg, dont la condition sociale et la vie offraient beaucoup d'analogies avec celles de l'oligarchie prussienne.

Élevé dans des conditions assez modestes, à peu près sans instruction; livré dès l'enfance à une vie d'initiative débridée et de violence physique, il avait été entraîné un jour, au cours de la guerre de Sept ans, à la suite d'un des régimens de cavalerie suédoise qui guerroyaient, de ce côté, contre Frédéric II. Il était ainsi entré, à seize ans, en 1758, comme *Junker*, au service de la Suède, à moitié contre le gré de son oncle, chez lequel il résidait. Il n'y demeura pas longtemps. Deux ans plus tard, en 1760, il passa, par un procédé d'une brusquerie originale, et avec la parfaite indifférence des existences aventureuses de ce temps pour le sentiment national, au service de la Prusse contre laquelle il venait de faire ses premières armes. L'audace du jeune Junker suédois avait attiré l'attention des hussards prussiens qui se rencontraient presque journellement, sur ce théâtre d'opérations secondaires, avec la cavalerie suédoise. C'étaient les hussards prussiens de Belling, un chef de partisans actif et audacieux. Dans l'une de ces fréquentes escarmouches, un grand hussard prussien rencontra le jeune Blücher désarçonné, le saisit d'une poigne vigoureuse et le transporta en travers de sa selle au camp prussien. Il y resta : il paraît qu'au temps de la gloire de Blücher plus d'un vieux hussard se vanta d'avoir ainsi amené à la Prusse un de ses plus grands généraux. Beaucoup se présentèrent à Blücher qui les accueillait tous également bien et les faisait asseoir à sa table. « Si ce n'est point celui qui m'a pris, » disait-il, « c'est toujours un vieux hussard. » De fait, les scrupules de Blücher ne le gênèrent pas pour échanger le rôle de prisonnier contre celui de transfuge; il se borna à demander que, pour compenser la perte que sa défection causait aux hussards suédois, on leur renvoyât un de leurs officiers prisonniers. Le prestige de Frédéric II et de l'armée prussienne le retinrent au service de la Prusse, et Belling devint son protecteur. Blücher ne prit point part aux grandes actions de la guerre de Sept ans

Il demeura presque constamment avec Belling sur les théâtres secondaires, associé à ces aventures audacieuses que Frédéric II lui même comparait à celles d'Amadis.

Et puis, ce fut une longue période de paix. Blücher y dépensa ce qu'il avait d'activité en surcroît; mais de façon à ne point s'attirer la bienveillance du grand roi. Les hussards chargés d'occuper les nouvelles provinces polonaises, où Frédéric II cherchait à apaiser, du mieux qu'il pouvait, l'hostilité des Slaves, se prêtaient mal aux vues conciliantes du roi de Prusse. Chaque jour quelqu'un des leurs disparaissait, et il était difficile de savoir sur qui exercer les représailles. Blücher, alors capitaine, fit arrêter le curé polonais d'une paroisse voisine, suspect d'exciter ses ouailles, le fit placer au-devant d'une fosse, et fit le simulacre de l'exécution, les fusils n'étant chargés que de poudre. Le curé prit l'exécution au sérieux, tomba dans la fosse et faillit en mourir, s'il n'en mourut pas tout à fait. On attribue à cet esclandre la disgrâce où tomba Blücher. Lorsque, s'étant vu préférer pour le grade de major un camarade qu'il jugeait moins digne, il demanda à se retirer, Frédéric II le congédia assez brusquement. On prétend qu'il écrivit sur le congé : « Le capitaine de Blücher peut aller au diable. »

En vain Blücher demanda à maintes reprises à reprendre du service. Avec une persistance presque rancunière, le roi, de sa propre main, repoussa chaque fois la demande. Ainsi Blücher dut, moitié de bon gré d'abord, puis de fort mauvais gré ensuite, employer treize années de sa vie à l'autre occupation favorite qui se partageait, avec le métier des armes, l'existence des hobereaux prussiens : à la direction économique de ses biens-nobles. Mais il ne faut point se représenter le seigneur revenant au berceau de sa famille : les biens-nobles changeaient souvent de mains, et leur mobilité, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dépassait ce que l'on peut imaginer. Depuis longtemps, la famille de Blücher était déracinée; elle avait abandonné le bien patrimonial du Mecklenburg. Blücher s'était marié dans la Prusse occidentale. En quittant le service, il s'établit dans cette province, en pays polonais, sur un bien-noble appartenant à la famille de sa femme. Quelques années plus tard, il acquerra d'autres biens-nobles en Poméranie et ira s'y installer. Il les vendra plus tard, recevra, d'un des successeurs de Frédéric II, une part des dépouilles polonaises, des biens-nobles confisqués

lors des derniers partages de la Pologne, les revendra, et se lancera dans une série de ventes et d'achats qui ne sont plus que des spéculations immobilières.

Les treize années que Blücher consacra à ces occupations, et durant lesquelles il tint sa place dans les associations oligarchiques de la Poméranie, n'ont certainement pas été employées selon ses goûts. Elles ont joué leur rôle dans la formation de son caractère. Sorti pour un temps du milieu militaire si exclusif d'alors, et mêlé à la vie sociale de la nation, il prit au contact ce goût de sociabilité, parfois même de sociabilité populaire, qui contraste avec la violence de son tempérament.

La mort de Frédéric II mit un terme à cet exode de Blücher dans la vie civile. La réaction contre le grand roi était de mode, et Blücher dut à cette mode un retour de faveur. Rentré au service, sans avoir rien perdu à son absence, il prit une part considérable aux campagnes des Prussiens contre les armées révolutionnaires. Il en a laissé de sa plume un récit très personnel, succinct et vivant. Il y apportait une ardeur d'offensive convaincue qui contraste avec le dilettantisme de la plupart des chefs autrichiens, et même prussiens, de cette époque. Après la paix de Bâle, Blücher fut chargé de surveiller la ligne de démarcation qui protégeait la neutralité de l'Allemagne du Nord. Ce fut à Münster, lors de l'occupation des territoires annexés à la Prusse en 1804, et qui résistaient à l'annexion, qu'il se lia avec Stein. Ce fut dans la retraite de 1806, après Iéna, qu'il se lia avec Scharnhorst. Depuis, associé étroitement à l'action des patriotes prussiens, il avait été de bonne heure choisi par eux pour conduire l'armée prussienne à la revanche, et imposé par Scharnhorst.

Ce serait se faire une idée fausse du caractère de Blücher que d'y voir seulement la violence irrépressible et aveugle d'offensive qui est demeurée le trait saillant de sa figure légendaire. Fermé aux théories de la science militaire, n'ayant d'ailleurs aucune prétention à les connaître, il n'a pas dû seulement ses succès aux chefs d'état-major éminens qui l'ont secondé et dans quelque mesure dirigé, à Scharnhorst et à Gneisenau. Il les a dus aux facultés géniales qui lui permettaient de discerner sûrement le point et le moment où devaient être portés les coups et l'effort. Son impétuosité n'excluait point cet instinct, ce don naturel qui supplée chez l'homme de guerre à plus d'une lacune. Lui-même en savait la valeur. On raconte que le soir de la

Katzbach, rentrant au quartier général sous les torrens d'eau qui inondaient les deux armées et cheminant côte à côte avec Gneisenau, il se retourna après un long silence, et, sous son capuchon, avec cette pointe de raillerie qui ne lui était pas étrangère, il dit à son compagnon : « Eh bien! Gneisenau, nous avons gagné la bataille, personne au monde ne peut nous contester cela; mais comment allons-nous faire maintenant pour expliquer aux gens comment nous nous y sommes si bien pris pour cela? »

« C'était un vieux houzard dans toute la force du terme, » écrit de lui Langeron. « Buveur, joueur, débauché, il avait tous les défauts que l'on pardonnerait à peine à un jeune homme. » Et cependant, avec cela, d'une psychologie plus compliquée qu'on ne pourrait croire : l'homme double dont Arndt prétendait retrouver les deux masques dans son visage. Moitié sanglier et moitié renard, — volontaire par la carrure du front et le haut du visage, — rusé par le plissement des lèvres et le sourire des yeux. Lorsque la Prusse avait occupé Münster, et des pays qui répugnaient au régime prussien et à la religion protestante, Blücher, s'il n'y avait pas fait aimer la Prusse, s'y était fait aimer lui-même par une diplomatie toute en rondeur et en bonne humeur. Il réussissait par une sorte de familiarité populaire, qu'à la différence d'un très grand nombre de chefs prussiens, comme Bülow notamment, beaucoup plus entichés de morgue que lui, il étendait, non sans succès, à ses relations avec la population civile. Éloquent à l'occasion, d'une éloquence un peu spéciale qu'il avait cultivée dans la fréquentation assidue des loges maçonniques.

Tel était l'homme auquel les souverains avaient confié, non sans quelques hésitations, l'armée de Silésie, et qui allait se tailler, dans les grandes guerres qui ont ruiné l'Empire, un rôle si original. Toutefois, Blücher, livré à lui-même, eût probablement été fort incapable de diriger une armée. Nulle part il n'a joué son rôle qu'à la condition d'être complété par des auxiliaires dont on serait embarrassé de dire s'ils étaient des subordonnés ou des directeurs. Dans la campagne de 1813, ce rôle était échu à Gneisenau.

Ce qui marque cette physionomie si différente de celle de Blücher, c'est le sang-froid, le jugement sûr, dont il tempère une ardeur qui paraît, au premier aspect, fougueuse, presque

désordonnée et brutale. Pendant l'inaction forcée à laquelle l'avait condamné l'apogée du régime napoléonien, Gneisenau avait construit, avec tout le feu d'une imagination débordante, des plans de reconstitution européenne. A la même époque, avec un singulier génie d'intrigue, il s'était fait en Angleterre, en Suède, en Allemagne, le commis-voyageur de la conspiration européenne, l'intermédiaire officieux, pas toujours très scrupuleux, du parti anti-napoléonien, de l'Angleterre et de la Prusse, de Hardenberg et de Münster. Sous cet aspect d'imagination exubérante, et d'intrigue compliquée, qui le fit prendre parfois pour un dangereux démagogue, il recélait la plupart des qualités d'un chef militaire : une activité inlassable, une volonté tenace, solide, persévérante, un jugement sûr. Mais, avec cela, brutal et grossier à souhait; ne prenant aucun soin d'adoucir ou de tempérer les contacts extérieurs d'une volonté qui était aussi déplaisante dans ses manifestations qu'elle était ferme et assurée dans son action; traitant en despote, sans même s'abriter sous la signature du chef d'armée dont il n'était que l'auxiliaire, les commandans de corps de l'armée de Silésie.

« En rendant justice aux talens du général Gneisenau, » écrit Langeron, « je ne puis donner les mêmes éloges à son caractère. Son orgueil et son amour-propre ne lui permettaient pas de souffrir la moindre contradiction. Égoïste, dur, emporté, plus grossier et plus brutal qu'il n'appartient même à un Allemand de l'être, il ne ménageait personne, il était généralement haï et devait l'être. »

Langeron, qui partageait les préjugés de Metternich contre les doctrines nouvelles, ajoutait un autre trait à ce portrait de Gneisenau : « Ses principes libéraux, » écrivait-il encore, « son attachement aux funestes opinions des publicistes et des professeurs de l'Allemagne, sa haine pour son roi, le rendaient également dangereux à son souverain et à son pays. » Et l'ancien chef de corps de l'armée de Blücher, rédigeant ses mémoires en 1826, alors que Gneisenau, chargé d'honneurs, était devenu feldmaréchal, terminait par un dernier trait : « Il faut espérer que ce grade et les grâces dont il a été comblé, affaibliront ses idées révolutionnaires, ou du moins l'engageront à les dissimuler. »

De fait, en 1813, Gneisenau ne dissimulait guère ce que Langeron appelle ses idées révolutionnaires : comme la plupart des patriotes allemands de cette époque, il subordonnait tout à sa

passion dominante, même le sentiment monarchique fort attiédi au spectacle des souverains légitimes domestiqués par Napoléon. Il dissimulait encore moins ses liens avec les publicistes et les professeurs de l'Allemagne ; car il avait installé, à côté de l'état-major militaire de Blücher, tout un état-major civil, qui ne forme pas l'un des traits les moins originaux de l'armée de Silésie. Gneisenau avait réuni là, plus d'un ancien agent des conspirations antinapoléoniennes engagé aux premières heures dans les détachemens de chasseurs volontaires ou dans la landwehr. C'était Steffens, le professeur d'histoire naturelle, dont un discours enflammé à son cours de l'Université de Breslau avait entraîné tous ses élèves à s'enrôler le premier jour dans les détachemens de chasseurs volontaires. C'étaient des fonctionnaires comme Charles de Raumer, ou Eichhorn, ou Häkel. C'était enfin, le célèbre Jahn, le père des sociétés de gymnastique, qui n'avait guère d'autre titre à se trouver là que la violence brutale d'un sentiment patriotique peu éclairé.

Tous ces héros de parole ou de plume avaient quelque peine à se transformer en héros de guerre. Assez désemparés les jours de combat, trouvant que c'était trop peu pour eux de risquer leur vie dans le rang, nullement préparés à l'exercice du commandement, ils n'avaient point facilement trouvé leur emploi. L'un d'eux nous raconte la désillusion qu'il éprouva, le soir de Lützen, en écoutant, dans la voiture qui ramenait Scharnhorst blessé et Clausewitz du champ de bataille, le dialogue des deux officiers. Clausewitz exprimait le regret que Steffens, son cousin, ne pût rendre que de médiocres services dans le bataillon où il s'était enrôlé, et fût réduit à l'état de « chair à canon. » Il demandait à Scharnhorst de l'appeler à l'état-major. Et Scharnhorst de répondre : « Eh! que voulez-vous que nous en fassions! Ses discours nous ennuieront très vite. Mais, après tout, n'est-ce pas un professeur de sciences naturelles? Ces Messieurs sont souvent fort amusans. Il pourra nous distraire. Oui, oui, faites-le venir, je compte sur vous pour cela, Clausewitz. »

Gneisenau avait repris l'idée de Scharnhorst et de Clausewitz; il avait associé les volontaires venus des chaires universitaires ou des milieux éclairés à la vie de l'état-major. Ils apportaient à sa table, où il les réunissait, un mouvement d'idées qui lui plaisait : l'esprit de la conspiration patriotique, l'ardeur et la confraternité d'esprit. Les matins de bataille, ils escortaient le général de-

vant le front des troupes et l'assistaient de leur présence dans les harangues familières qu'il adressait à ses soldats. Parfois Gneisenau les utilisait pour ses polémiques; soit qu'il s'agît de célébrer la gloire de l'armée de Silésie; soit qu'il s'agît de prendre parti dans ses querelles intérieures. C'est ainsi qu'à Gieszen, Steffens se fit ouvrir au passage les salles de l'Université et y tint, devant un nombreux public, un discours où il ne ménagea au corps prussien d'York aucune des critiques et des attaques que la rancune de Gneisenau lui tenait en réserve.

Gneisenau avait enfin trouvé à ses compagnons civils une occupation plus pratique, dans les services administratifs et politiques de l'état-major, et en particulier dans le service des renseignemens. Lui-même se tenait en rapports constans avec Hardenberg, avec Knesebeck, fort éloigné de ses tendances, mais qui lui donnait accès auprès de Frédéric-Guillaume; surtout avec Stein, qui lui servait d'intermédiaire auprès de l'empereur Alexandre. Ainsi Gneisenau complétait très utilement ce qui manquait de science, de calcul, d'esprit d'organisation au chef de l'armée de Silésie.

Les précautions prises par les souverains pour que l'armée de Silésie ne devînt point un foyer d'action indépendante, ou d'idées révolutionnaires, n'y avaient point favorisé la bonne organisation et l'unité du commandement. Si jamais armée parut vouée à l'insuccès par l'opposition et les incessans conflits des chefs qui la commandaient, ce fut bien l'armée de Silésie.

Une circonstance particulière vint aggraver les difficultés qui naissaient naturellement de la situation et des caractères. Blücher avait reçu verbalement de Barclay de Tolly, le 11 août, à Reichenbach, les instructions secrètes destinées à son armée. Elles prescrivaient à Blücher de prendre le contact de l'ennemi, de ne point le perdre de vue, et de le suivre de près s'il se portait sur l'armée de Bohême, mais de se dérober à toute action décisive. C'était interdire à l'armée de Silésie toute offensive, la réduire à une réserve fort différente du rôle qu'elle devait jouer d'après les premiers projets des coalisés, du rôle qu'elle a joué en réalité. Blücher n'était point d'humeur à se laisser ainsi brider; il déclara qu'il ne prendrait pas le commandement s'il ne demeurait pas maître de ses initiatives, libre de prendre l'offensive quand il le jugerait nécessaire. Barclay ne voulut point modifier l'in-

struction secrète que les souverains avaient approuvée. Lui et son chef d'état-major Diebitsch apaisèrent toutefois Blücher en lui donnant verbalement toutes les assurances qu'il demandait. Le général prussien accepta donc le commandement, mais à la condition expresse qu'il demeurât libre d'attaquer l'ennemi quand il le jugerait convenable. Barclay se chargea de faire connaître aux souverains les réserves de Blücher; mais on ne sait s'il s'acquitta de sa mission, de façon à dissiper l'équivoque. En tout cas, si cette équivoque n'a nullement pesé sur les rapports de Blücher avec le grand quartier général, elle a pesé d'autre façon sur l'armée de Silésie.

Les instructions secrètes n'avaient pas été communiquées seulement à Blücher; on les avait fait connaître également à l'un de ses chefs de corps, au chef du corps russe, qui formait, à lui seul, presque la moitié de l'armée de Blücher. Langeron était déjà, nous le savons, assez disposé à être un subordonné indocile. Il avait commandé des armées; il partageait, quoique Français, le dépit des Russes, qui se plaignaient qu'aucune des armées ne fût commandée par un chef de leur nationalité. Comme tous les généraux russes, il ressentait comme une sorte de disgrâce d'être appelé à combattre loin des yeux de l'empereur Alexandre. En recevant communication des instructions secrètes du grand quartier général, il put se croire, non sans raison, investi d'une sorte de mission de surveillance. De plus, il ne connut ni les réserves de Blücher, ni le compromis intervenu entre lui et Barclay de Tolli. Déjà porté naturellement à tempérer de mesure et de prudence les ordres du chef d'armée, il se crut, dans son insubordination répétée, le représentant de la volonté vraie des souverains contre les initiatives intempérantes de l'état-major silésien.

L'autorité de Blücher n'était pas beaucoup mieux assise sur ses autres corps d'armée. Sacken, le commandant du second corps d'armée russe, n'était point, non plus, fort maniable. Il s'entendit, dès le début, plus facilement, avec l'état-major de l'armée. Il n'en est pas moins vrai qu'il négligea plus d'une fois d'obéir aux ordres qu'il reçut, et qu'il se contenta parfois de transmettre à Gneisenau les refus d'obéissance de ses propres subordonnés.

Mais ce n'était pas tout; ce n'était même pas le pire. Le plus hostile des chefs de corps n'était pas parmi les chefs russes : c'était le commandant du corps d'armée prussien. York était de longue date en état d'hostilité aiguë avec Gneisenau. Il considé-

rait peu Blücher qu'il jugeait trop dépendant de son entourage. Il avait travaillé après Bautzen à le faire écarter du commandement. « York, dit de lui Langeron, est un homme d'un grand caractère, d'une intrépidité héroïque au feu. Il a, de plus, de grands talens militaires. Il a prouvé qu'il avait autant d'esprit que d'énergie, en se séparant du maréchal Macdonald en Courlande. Mais il est d'un caractère dur, intraitable; il est violent, haineux et grossier. et il est difficile de l'avoir comme camarade et comme subordonné. »

Les circonstances n'étaient pas faites pour estomper ces traits de caractère qui étaient ceux de tant de Prussiens d'origine à cette époque : York était aigri par les épreuves récentes qu'il avait traversées. Il ne voyait partout qu'hostilité systématique, mesures dirigées contre lui. Et, de fait, si son humeur atrabilaire le portait à se croire persécuté, sa susceptibilité n'était point tout à fait sans fondement. A cette date encore, Frédéric-Guillaume III, fermé aux plus élémentaires inspirations du sentiment national, ne lui pardonnait ni son action dans la Prusse orientale, ni la capitulation de Tauroggen.

Le 4 août, vers la fin de l'armistice, les souverains passèrent, à Rogau, la revue du corps prussien, et York se plaignant au Roi du mauvais état de ses troupes et du manque de souliers, Frédéric-Guillaume lui répondit : « J'en suis bien au regret, mais c'est vous qui avez voulu la guerre et tout mis en branle. » On n'avait pas traité son corps avec faveur : la proportion des landwehrs y était plus forte que dans chacun des autres corps prussiens. On lui avait refusé ses aides de camp favoris; et il avait presque considéré comme une offense personnelle qu'on eût désigné, pour commander l'une de ses brigades, le prince Charles de Mecklenburg, le frère de la reine Louise. Le prince avait conservé, depuis 1806, un mauvais renom militaire, et York le regardait comme une sorte d'espion officiel.

Les conflits, si bien préparés par tant de jalousies, d'inimitiés personnelles ou nationales, ne se firent pas attendre. ils éclatèrent dès les premiers jours, rendus plus violens par une divergence complète de vues sur la direction même des opérations militaires, entre Blücher, Gneisenau, l'état-major de l'armée d'une part, les commandans de corps d'armée de l'autre.

II. — LA CRISE DE L'ARMÉE DE SILÉSIE. GOLDBERG

Depuis que l'armistice avait été signé, c'est-à-dire depuis le début du mois de juin, l'armée française et l'armée des alliés, qu'elle avait refoulée durant la campagne de printemps jusqu'au fond de la Silésie, étaient séparées par une large zone de neutralité qui coupait en deux la Silésie et comprenait Breslau.

L'armée de Blücher se trouvait sur l'emplacement même qu'avait occupé, après la retraite qui suivit Bautzen, l'armée coalisée des Russes et des Prussiens. Blücher n'avait pas attendu le terme de l'armistice pour engager les hostilités. Il prit prétexte de quelques excursions de fourrageurs français et, sans aucun scrupule, poussa ses corps d'armée à travers le territoire neutralisé. Lorsque les officiers russes de l'armée de Blücher déclarèrent ce procédé équivoque et indigne, lorsque les commissaires des puissances alliées eux-mêmes lui firent des représentations et insistèrent pour qu'il revînt en arrière, il parut prendre ce rappel au droit des gens comme une offense personnelle et répondit au commissaire prussien Krusemark que « l'ère des bouffonneries et des notes diplomatiques était close et qu'il n'avait pas besoin de notes pour battre la mesure. » De fait, alors que l'armistice expirait le 17 août, Blücher avait commencé ses mouvemens dès le 14, et, le 17, avant l'expiration de l'armistice, il avait franchi le terrain neutre. L'armée de Silésie était tout entière sur la Katzbach qui en marquait la limite du côté des Français. Napoléon ne cherchait point à s'étendre. Il avait prescrit, le 15 avril, à Ney de réunir ses troupes au camp de Bunzlau.

Les Français se retirèrent donc devant l'agression inopinée de Blücher, et celui-ci, poussant sa pointe, porta ses corps d'armée en avant de la Katzbach dans les journées du 18, du 19 et du 20. Dès le 18, les Français commencèrent à faire sentir leur résistance. La journée du 19 fut marquée par des combats violens et meurtriers. Le corps de Sacken, qui formait la droite de Blücher perdit, le 19, 68 officiers et 1 573 hommes à Kreibau et à Kaiserswalde. Il ne put occuper ce jour-là Bunzlau, où il n'entra que le 20. Le corps prussien de York, qui marchait au centre, se heurta, le 19, au corps de Ney à Gräditzberg. Le 20, son avant-garde soutint un combat à Plagwitz. Elle s'arrêta le même jour

en face de Löwenberg, ayant rejeté les Français de Lauriston sur la rive gauche du Bober.

Enfin, le corps de Langeron, qui formait la gauche de l'armée de Silésie, subit des épreuves plus rudes. Son avant-garde, commandée par Rudzewitsch, avait franchi le Bober à Siebeneichen dans la matinée du 19, enlevé dans un coup de main heureux les bagages et la chancellerie du corps de Macdonald. Mais, repoussé bientôt après, Rudzewitsch eut quelque peine à repasser le Bober. Il ne fut sauvé que par un hasard heureux qui lui permit de trouver un gué au moment opportun, et par l'arrivée tardive du gros du corps de Langeron qui protégea sa retraite. Le 19 au soir, le corps de Langeron s'était reformé en arrière du Bober sur la rive droite, à Zobten, où il demeura le 20. Il avait perdu plus de 1 500 hommes.

Ainsi, l'offensive audacieuse de Blücher avait, trois jours après la rupture de l'armistice, porté son armée sur le Bober, gagné plus de 25 lieues de terrain. Le 20, il occupait toute la ligne du Bober, le corps de Sacken à Bunzlau, le corps de York en face de Löwenberg, le corps de Langeron à Zobten, ayant partout le contact des Français retirés sur la rive gauche. Mais déjà, dans cette marche hardie, et marquée de combats acharnés, les premières difficultés avaient commencé à poindre.

Le 19, le corps de Ney, n'ayant point battu en retraite de la même allure que les autres corps français, était demeuré en pointe en avant du Bober, au Gräditzberg, en face du centre de l'armée de Silésie. Blücher, ayant constaté la situation aventurée du corps de Ney, envoya, dans la soirée du 19, l'ordre aux corps d'armée de ses deux ailes, — au corps de Sacken et au corps de Langeron, — de se rabattre, le 20, dès le point du jour, sur le corps de Ney pour l'écraser. Cet ordre eût-il été exécuté, qu'on n'en pouvait rien attendre, car Ney repassa le Bober dans la nuit du 19 au 20. Mais aucun des deux généraux russes ne se conforma aux ordres du quartier général. Leurs troupes avaient soutenu, durant la journée du 19, des combats meurtriers dont les pertes équivalaient à celles d'une bataille. Sacken fit des représentations sur les inconvéniens et l'inutilité des opérations qu'on lui prescrivait. Quant à Langeron, il se refusa explicitement, malgré des instances répétées, à suivre les instructions de Blücher. Il avait eu une journée difficile, où il avait le sentiment d'avoir couru quelques risques. Il

jugeait que ce qu'on lui demandait excédait les forces de ses troupes et les possibilités. Il se sentit, depuis ce jour, une tendance de plus en plus marquée à réagir par sa prudence contre les audaces du chef d'armée. Blücher dut passer condamnation sur ce refus d'obéissance. Il feignit de croire à un malentendu; mais il commença, de son côté, à concevoir quelque rancune contre Langeron.

Au corps prussien, les difficultés n'étaient pas moins sensibles. Les ordres du quartier général imposèrent, dès la première heure, aux troupes, des fatigues excessives. Gneisenau avait pour principe qu'il fallait toujours demander aux hommes quelque chose de plus que ce qu'on voulait en obtenir. Il semble que ses ordres ne fussent pas expédiés avec toute la méthode désirable. Le 16, le corps de York s'était croisé avec celui de Langeron et n'avait pu parvenir au bivouac que le 17 au matin, sous des torrens d'eau, après une marche de nuit, où les bataillons de landwehr avaient perdu beaucoup de traînards. Le 18, York n'avait reçu l'ordre de marche qu'à midi, et son corps n'était arrivé à l'étape qu'à minuit. Le 19, le corps, parti à cinq heures du matin, avait été arrêté à 8 heures par un contre-ordre; son avant-garde, mise en marche à deux heures du matin, était tombée à l'improviste sur le corps de Ney. Le 20, il avait voulu remettre ses troupes par quelque repos. Mais les ordres du quartier général lui prescrivirent, malgré ses représentations, de porter tout de suite son corps d'armée à Sirkwitz sur le Bober. Les chemins détrempés par la pluie rendaient la marche extrêmement difficile. La brigade de Horn n'arriva qu'à minuit à Deutmannsdorf, encore à quelques kilomètres de Sirkwitz. York prit le parti de s'arrêter là. Encore la fin de la colonne n'arriva-t-elle qu'à cinq heures du matin.

Dès le 20, York commença à protester, à discuter les méthodes du quartier général, à déclarer qu'on ruinait l'armée en marches et en contremarches. Ses troupes n'étaient point en état de répondre à de semblables impulsions. Elles offraient le contraste le plus complet avec celles des deux corps russes. Sacken surtout commandait des régimens qui avaient fait campagne en Turquie pendant des années, qui n'avaient point reçu d'hommes de remplacement, qui étaient presque exclusivement formés de vieux soldats.

Les troupes de Langeron étaient aussi de vieilles troupes

d'une solidité à toute épreuve. Le chef de corps nous les montre manœuvrant sur le champ de bataille comme à la parade. « L'ordre qui régna, » dit-il, « fut vraiment admirable ; il n'y eut pas une faute de faite, pas un bataillon ni un escadron ne perdirent leur direction ni leur alignement. L'infanterie passait rapidement les ravins et les défilés, se reformait et se déployait ensuite plus rapidement encore sur les hauteurs qui dominaient ces ravins... Le général Blücher, qui vint me rejoindre, en était dans l'enchantement et répétait sans cesse : « Ah! que c'est beau! » Je le surpris même battant des mains pour applaudir ; il s'oublia tellement qu'au second mouvement de retraite, il resta immobile, en disant toujours : « Ah! que c'est beau! » Et je fus obligé de le réveiller de son admiration et de l'avertir que, s'il restait encore cinq minutes dans la position où il était, en avant de tous les avant-postes, il irait porter son enthousiasme chez les ennemis. »

L'aspect des troupes prussiennes était tout différent : le corps prussien comptait 18000 hommes de landwehrs sur un effectif total de 38500. C'étaient des landwehrs silésiennes, que l'on considérait comme de qualité inférieure, recrutées parmi les tisserands, les ouvriers des fabriques silésiennes. Les hommes étaient malingres. Ils ne s'étaient point laissé recruter sans résistance. Tous les élémens éclairés de la jeunesse étaient ailleurs : ils s'étaient enrôlés dans les bataillons de volontaires. Sur quatre compagnies de landwehr silésienne, on n'avait pu trouver un *Feldwebel* sachant écrire. Les bataillons de ligne n'étaient guère plus riches en hommes exercés. Les mieux dotés comptaient un tiers de recrues, et, sur l'ensemble, la proportion était bien plus forte. Des bataillons entiers n'avaient pas même reçu un commencement d'instruction. Dans tout le corps d'armée, on ne comptait pas mille vieux soldats. L'habillement était lamentable. Le drap, travaillé à la hâte, se rétrécissait sous la pluie et n'habillait plus les hommes. On n'avait pu leur procurer de demi-bottes. La plupart perdirent leurs souliers dans les boues détrempées et durent faire la campagne nu-pieds. La classique *Mütze* du landwehrien avec sa croix ne protégeait le crâne ni contre la pluie, ni contre les coups de sabre. Les pantalons étaient de toile. L'Autriche avait bien fourni 20000 fusils ; mais on avait oublié d'en percer les lumières ; plusieurs bataillons de landwehrs entrèrent en campagne, leurs deux premiers rangs armés de piques,

et n'eurent d'autres armes que celles qu'ils ramassèrent sur les champs de bataille. Il n'était point possible que ces troupes résistassent aux épreuves auxquelles les soumettait l'ardeur intempérante de Gneisenau.

Ce fut pis encore à partir du 20, lorsque Napoléon apparut à Löwenberg pour arrêter les progrès de l'armée de Silésie et lui faire subir sa poussée vigoureuse.

Il était arrivé le 20 à Lauban; le 21, il dirigeait sur Löwenberg le corps de Lauriston, celui de Macdonald et la cavalerie de Latour-Maubourg, et sur Bunzlau le corps de Ney, celui de Marmont et la cavalerie de Sébastiani. La présence de l'Empereur produisit son effet accoutumé. L'armée de Silésie dut battre en retraite et parcourir, en sens inverse, le terrain qu'elle avait gagné. Le 21, les troupes de York et celles de Langeron furent repoussées en avant de Löwenberg à Plagwitz. Le même jour, Sacken fut rejeté hors de Bunzlau. Blücher perdit dans cette journée 30 officiers et 1600 hommes. Il avait appris l'arrivée de l'Empereur, et reconnu sa présence. Il résolut de lui refuser la rencontre décisive qu'il cherchait; et, dans la nuit du 21 au 22, il groupa son armée en arrière de la Schnelle Deichsel, mais encore en avant de la Katzbach entre Adelsdorf et Pilgramsdorf. Le 22, Langeron, attaqué de nouveau par les Français, évacua, malgré les ordres de Blücher, la ligne de la Schnelle Deichsel, franchit la Katzbach à Goldberg et se retira en arrière de cette rivière jusqu'à Seichau. Mais Blücher, qui avait songé d'abord à défendre le passage de la Schnelle Deichsel, ne voulait du moins pas livrer sans combat la ligne de la Katzbach. Il accourut au quartier général de Langeron, et le reporta en avant sur la Katzbach, à Goldberg, dans la nuit du 22 au 23.

Ainsi, seule en somme des armées de la coalition, l'armée de Silésie exécutait à la lettre le fameux programme de Trachenberg; poussant en avant son offensive contre les lieutenans de Napoléon, reculant dès que l'Empereur lui faisait sentir son effort personnel et sa présence; se soustrayant à ses coups, mais toujours au contact des Français, et se dépensant en efforts incessans.

Cette tactique, prudente malgré son aspect d'exubérante ardeur, atteignit bien son but. Napoléon ne pouvait s'éloigner de Dresde, ni poursuivre l'adversaire qui se dérobait devant lui, et l'eût entraîné trop loin. Le 22, il disloquait les troupes qu'il

avait lancées contre Blücher, rentrait lui-même à Görlitz; il confiait à Macdonald le soin de tenir en respect l'armée de Silésie. Toutefois, l'élan que la présence de l'Empereur avait donné aux corps français ne s'arrêta pas tout de suite. Blücher avait voulu défendre la Katzbach; il avait laissé à Goldberg et aux abords de Goldberg le corps de Langeron et une partie du corps d'York. Macdonald les attaqua le 23 à Goldberg; et dans les trois combats distincts qui furent livrés ce jour-là, il leur infligea l'échec le plus sensible.

Les Prussiens célèbrent la valeur de leurs troupes au combat de Goldberg, l'héroïsme du frère de la reine Louise, du prince Charles de Mecklenburg, qui refit ce jour-là sa réputation militaire et désarma l'hostilité d'York. Et en effet, l'expérience et la solidité des jeunes troupes prussiennes se trempaient rapidement dans cette suite de combats. A Niederau, elles étaient 6 400 contre une vingtaine de mille hommes. Les coalisés manifestaient dans la retraite une fermeté exceptionnelle; Blücher essayait de persuader à ses troupes que c'était en vertu d'un plan préconçu qu'elles se retiraient. Mais l'armée de Silésie n'en avait pas moins reçu, le 23, un coup qui menaçait jusqu'à son existence. Elle avait perdu 4000 hommes en un jour. Blücher, repoussé sur tous les points, était obligé de reculer toujours, de concentrer péniblement ses corps d'armée sur Jauer. Son armée, déjà si éprouvée dans la marche en avant du 16 au 20, le fut bien davantage dans sa retraite du 21 au 23. Six jours après l'ouverture des hostilités, elle semblait sur le point de disparaître dans une crise de dissolution totale.

Le corps prussien surtout ressentait péniblement le contrecoup de la stratégie orageuse de l'état-major silésien. Le 21, il avait subi à Plagwitz le retour offensif des corps français. A cinq heures du soir, il avait reçu l'ordre de battre en retraite sur la Schnelle Deichsel; il n'était arrivé qu'après de nouvelles discussions et une nouvelle marche de nuit. Le 22, tandis que Langeron continuait à reculer devant la poussée des Français, York avait reçu le matin l'ordre de battre en retraite, à midi l'ordre de faire halte, à trois heures l'ordre de reprendre la retraite. « On semble croire, écrivait Schack, qu'il est plus facile d'observer l'ennemi avec des brigades qu'avec des avant-postes. » Le 22 au soir, Blücher, résolu à défendre la Katzbach, avait exigé des troupes d'York un retour offensif. Il avait jeté dans

Goldberg six bataillons prussiens conduits par von der Goltz. Dans la nuit, il avait pris au corps d'York toute la brigade du prince de Mecklenburg pour la reporter au-devant des Français, à côté de Goldberg, à Niederau. Depuis trois jours, les troupes de York n'avaient point eu de repas chaud.

Le 23, tandis que le prince de Mecklenburg engageait le combat où il perdit un tiers de sa brigade, le reste du corps d'York recevait, à huit heures du matin, l'ordre de se porter en avant, à onze heures, pour appuyer à Goldberg les troupes prussiennes engagées. A deux heures, revirement complet. Le prince de Mecklenburg était rejeté en arrière. Le reste du corps prussien, arrivé à une lieue de Goldberg, reçut un nouveau contre-ordre, qui le ramena sur les positions qu'il venait d'abandonner quelques heures auparavant, puis, au commencement de la nuit, l'ordre de reculer encore jusqu'en arrière de Jauer.

Le commandement supérieur perdait de plus en plus de son autorité dans ses incessantes fluctuations. Il fallait quelque réflexion et beaucoup de bonne volonté pour y discerner le résultat d'un calcul. Les commandans des corps d'armée n'avaient point le secret des ordres et des contre-ordres qui les harcelaient. Ils étaient, nous le savons, disposés à incriminer le commandement. Ils ne firent point la part de ce qui était conception stratégique, incertitude dans les renseignemens ou incertitude dans la direction.

Lorsque York comprit le but que poursuivait l'état-major de Blücher, il en discuta les moyens d'exécution. Il était possible, disait-il, d'obtenir les mêmes résultats sans épuiser et désorganiser au même degré les troupes. Au lieu de mettre, au moindre bruit, l'armée tout entière en branle, il conseillait de suivre seulement avec une avant-garde les mouvemens de l'ennemi.

Le débat n'est point sans intérêt. Gneisenau représente la foi illimitée dans l'action des forces morales, de la volonté du chef qui rend possible ce qu'il commande. York, tout résolu qu'il est lui-même, expert de vieille date dans le contact et la direction des troupes, habitué à tendre leurs efforts et leur vigueur, mais sentant les limites qu'il ne faut point franchir et répugnant à les franchir, fait valoir les droits de la matière humaine.

Le succès n'a peut-être point tranché définitivement ce débat au profit de l'état-major de Blücher. Il est permis de penser qu'il y eut quelque excès inutile dans les allures de la direction.

En tous cas, la crise de l'armée de Silésie atteignit son paroxysme au lendemain de l'échec de Goldberg.

Langeron se sentait soutenu au quartier général des souverains et n'en faisait qu'à sa tête. Le 23, il avait reçu assez mal les ordres et les aides de camp prussiens de Blücher. Le matin du 26, il déclara net qu'il n'obéirait pas, qu'il avait des instructions secrètes lui prescrivant de ménager son corps d'armée, et, s'adressant au lieutenant de Gerlach qui lui portait les ordres de Blücher, il ajoutait d'un ton dégagé, que les Prussiens semblent avoir gardé sur le cœur : « Votre général est un bon sabreur, mais voilà tout. Il nous faut de la prudence et vous m'avouerez que la prudence n'est pas la faute du général Gneisenau. »

Au corps prussien les conflits ne se dénouaient point sur ce ton d'aimable raillerie. Sa situation, le soir de la défaite de Goldberg, était lamentable. En pleine nuit, on vit arriver à Galgen les brigades prussiennes de Horn et de Hünerbein, puis les troupes qui avaient combattu à Goldberg et à Niederau, la brigade du prince de Mecklenburg et les bataillons de Goltz. Aux épreuves physiques qui s'accumulaient, s'ajoutaient cette fois le sentiment de la défaite et un commencement de désorganisation. Les troupes de la dernière brigade prussienne, la brigade Steinmetz, s'égarèrent dans l'obscurité. Elles se croisèrent avec les troupes russes du corps de Sacken. Une compagnie prussienne fraya son passage à coups de crosse à travers les bagages du corps russe. Deux bataillons de landwehrs, même le bataillon de grenadiers d'un vieux régiment, le régiment de la Prusse orientale, furent coupés et se perdirent. Les landwehrs silésiennes étaient à deux pas de leurs foyers. Elles quittèrent quelques jours le drapeau pour y rentrer. On vit les hommes retourner chez eux, comme avaient fait les volontaires de 92, et rejoindre, quelques jours après, leur régiment. En attendant, les effectifs s'effondraient. Après Goldberg, le 6e régiment de landwehr dut être fondu en un bataillon qui ne comptait plus que 920 hommes sur 2200.

De l'aveu des Prussiens eux-mêmes, ce fut un instant critique, un de ceux où l'énergie morale faiblit, où l'on peut saisir les causes qui font la défaite ou qui font la victoire. Les reconnaissances prussiennes annonçaient que les Français se mettaient en marche de Liegnitz en deux colonnes. Et, de l'aveu de Schack, si ç'eût été vrai, c'était la fin du corps d'York. Mais, hélas! les

chefs français n'avaient plus le feu sacré qui emportait maintenant les Blücher et les Gneisenau.

York était bien l'homme de ces situations. Vigoureux et hargneux, incapable de démoralisation, prompt à se ressaisir, dès le 24, en poursuivant la retraite, il travaillait à reconstituer son corps. Mais lorsque, le soir de ce même jour, le 24, il reçut un nouvel ordre du quartier général, qui prescrivait pour le 25, à huit heures du matin, de faire de nouveau demi-tour, de reprendre la marche en avant, et de commencer un mouvement offensif, son irritation, mal contenue durant les jours précédens, fit explosion. Il envoya l'un de ses officiers, le major Diederich, au quartier général pour exiger quelque repos. Pour toute réponse, Diederich fut menacé des arrêts et du conseil de guerre. Il fallut obéir, et, le 25 au matin, à huit heures, le corps prussien se mit en marche vers l'ennemi. La tête du corps était à peine arrivée à Jauer qu'un nouveau contre-ordre l'y arrêta. Cette fois, York n'y tint plus. Il se rendit lui-même au quartier général, et y exposa ses griefs avec la plus extrême violence. Mais il trouva à qui parler. Blücher, dit le biographe d'York, se laissa emporter aux dernières limites. Le biographe de Gneisenau retrace la scène entière. York entre au milieu des officiers prussiens et étrangers. Gneisenau, maître de lui-même, entraîne York dans une salle voisine pour que les étrangers n'assistent point à ce débat orageux. Blücher vient les y rejoindre. Gneisenau, bien qu'inférieur en grade, tient tête à York et répond avec aigreur, mais avec sang-froid, à ses emportemens.

La scène a laissé un souvenir très vif à ceux qui en furent témoins. Langeron, qui y assistait, ne manque pas de nous la décrire. « Le général Blücher, » raconte-t-il, « prit son quartier à Jauer; j'y allai, le 25 de grand matin. J'y fus témoin de la scène la plus scandaleuse, York était dans la chambre de Blücher et vomissait contre lui et contre Gneisenau et contre Müffling les plus formidables injures que la langue allemande peut fournir. Je ne les comprenais point, car, Dieu mercy, je ne scais pas l'allemand, mais le ton me faisait juger de leur énergie; les trois antagonistes de York lui rendaient ses vociférations avec usure; le tapage et les cris de ces messieurs s'entendaient de la rue: je crus qu'ils allaient se sabrer et ils n'en furent pas éloignés; je me retirai sans avoir pu dire un mot à aucun d'eux et je revins à mon quartier général qui n'offrait pas de pareilles scènes; du

reste j'ai ignoré le sujet de tout ce tapage; lorsque je le demandai à Müffling, il éluda de me répondre. »

York écrivit le même jour au roi pour lui demander à être déchargé de son commandement et à quitter le service. Il se répandait en récriminations contre le commandement supérieur. « Peut-être, disait-il, mon imagination est-elle trop bornée pour concevoir les idées géniales dont s'inspire l'état-major du lieutenant général Blücher. » Il évoquait le souvenir de 1806 et il ajoutait : « La précipitation et l'inconséquence dans les opérations... la croyance aux fausses nouvelles, les décisions prises sur la moindre apparence d'un mouvement de l'ennemi, l'ignorance des élémens pratiques dont l'appréciation est bien plus nécessaire pour la conduite des armées que de sublimes conceptions... telles sont les causes qui peuvent ruiner les armées. »

Qui n'aurait cru, avec York, que l'armée de Silésie marchait à la ruine ? Épuisée par des combats incessans et meurtriers, accablée d'épreuves matérielles qui dépassaient ce que l'homme paraît pouvoir supporter, réduite à une retraite qui prenait par momens l'allure d'une déroute, ses effectifs fondus presque d'un tiers en huit jours, le commandement désorganisé par l'insubordination chronique, ou par les résistances scandaleuses des commandans de corps d'armée, n'étaient-ce point là les prodromes assurés de la défaite et de la dissolution ? Et cependant l'armée de Silésie s'acheminait à la victoire. Qui eût cru de même, à la veille de Valmy, au triomphe inattendu des premières armées anarchiques de la Révolution française ?

Il arrive ainsi que les événemens paraissent déjouer toutes les prévisions que peuvent faire naître les circonstances immédiates au milieu desquelles ils se produisent. C'est que le témoin contemporain des faits, ou l'historien qui les analyse, perd de vue l'ensemble des causes générales et lointaines qui en règlent le développement. Et alors le dénouement imprévu qui surgit dans un milieu qui lui paraît contraire surprend et déconcerte. Il semble mal préparé à qui néglige l'ensemble des causes qui l'ont amené. Parfois il prend l'aspect d'un hasard inexpliqué ; parfois, il semble qu'une volonté humaine ait, par son seul effort, brisé tous les obstacles, et remonté les courans qui l'entraînaient. Sous la pression des causes profondes qui condamnaient Napoléon à la ruine, et qui portaient la coalition au succès, un revirement singulier a transformé en marche triomphale la

retraite désordonnée de l'armée de Silésie. Et, dans ce ressaut imprévu, la personnalité de Blücher et celle de Gneisenau prennent un relief extraordinaire. Loin de se laisser abattre par l'accumulation des circonstances contraires, suppléant à tout, à la démoralisation de leur entourage, à l'effondrement de leurs moyens d'action, par une énergie morale indomptable, ils n'ont jamais mieux payé d'audace, ils n'ont jamais imposé plus brutalement leur volonté, qu'à l'heure où leur situation semblait désespérée et leur autorité irrémédiablement compromise. Quelles qu'aient pu être leurs erreurs, quelque excès qu'on puisse reprocher à leur ardeur intempérante, quelque fondement que pussent avoir les résistances de leurs subordonnés, ils ont offert, dans toute sa grandeur, le spectacle de la force morale triomphante; ils ont fait à l'action des volontés individuelles la part probablement la plus large qui puisse lui être réservée dans l'évolution des événemens humains. Langeron, qui était resté tout juste assez Français pour se vanter de ne pas savoir l'allemand, pouvait railler l'aspect abrupt et grossier de ces énergies. Le peuple dont elles ont fondé la grandeur a certainement le droit de les glorifier.

III. — LA KATZBACH. — LA POURSUITE DE BLÜCHER ET LA RETRAITE DE MACDONALD

Si les Français, après leur victoire de Goldberg, le 23, n'avaient point poussé plus vigoureusement leurs succès, ce n'était point seulement défaut d'énergie. Les instructions de l'Empereur ne prescrivaient à Macdonald qu'une offensive très réservée, plutôt destinée à contenir l'ennemi qu'à le briser. Un incident malheureux empira d'ailleurs la situation. L'Empereur, laissant Macdonald à la tête de l'armée, avait voulu lui en faciliter le commandement. Il avait rappelé Ney, supposant que le prince de la Moskowa ne serait point, pour le duc de Tarente, un subordonné docile. Ney comprit que ses troupes étaient rappelées en même temps que lui-même, et de Liegnitz, où il occupait, en pointe sur la gauche, une situation fort menaçante pour les Prussiens, il mit le 3e corps en retraite sur Dresde, dégarnissant fort mal à propos l'aile gauche de l'armée. Ce faux mouvement, que Macdonald appelait « une cruelle méprise, » contribua à arrêter les progrès des Français, après leur succès du 23.

Le 24, dès le lendemain de sa défaite à Goldberg, Blücher avait connu le départ de l'Empereur. Le mouvement du 3e corps le porta à croire que les Français se retiraient. Il donna aussitôt à son armée à demi dissoute, à ses chefs de corps récalcitrans, l'ordre de se porter en avant. Macdonald au contraire laissa passer dans une inaction relative les journées du 24 et du 25. Ce fut seulement le 26 au matin qu'il distribua ses ordres de mouvement. Il croyait pousser encore devant lui l'ennemi qu'il avait défait le 23 autour de Goldberg.

Ainsi chacune des armées s'avançait, croyant trouver en face d'elle un adversaire en retraite, et marchait, sans s'en douter, au-devant d'un choc décisif. Mais Macdonald s'y exposait dans les conditions les plus défectueuses. Le 3e corps, retardé par le malentendu qui s'était tardivement dissipé, se trouvait encore trop éloigné pour prendre une part effective à l'action. Macdonald, loin de grouper ses forces comme le lui avait prescrit Napoléon, les avait fractionnées dans un terrain coupé d'obstacles matériels, de montagnes, de rivières, que les pluies diluviennes de ces derniers jours d'août grossissaient d'heure en heure et transformaient en obstacles infranchissables. Blücher était en pays ami, mieux renseigné, mieux servi aussi par une cavalerie active et mobile. Il avait, lui aussi, arrêté ses ordres de marche, le 26 à onze heures, dans l'ignorance des mouvemens de l'ennemi. Mais des services d'avant-postes, son avant-garde, le renseignèrent à midi, avant la rencontre. Il apprit que les Français s'avançaient en colonnes nombreuses et put prendre ses dispositions pour les recevoir.

Le champ de bataille de la Katzbach est limité au Nord par la rivière qui a donné son nom à la journée et dont le cours est dirigé à peu près de l'Est à l'Ouest. A l'Ouest, le champ de bataille est borné par un affluent de la Katzbach par la Wüthende Neisse, qui coule du Sud au Nord. C'est dans l'angle formé par les deux rivières, sur la rive droite de la Katzbach et de la Wüthende Neisse, sur le plateau qui occupe cet angle, que s'est décidé le sort de la journée.

Toutefois en dehors de cet angle, de l'autre côté de la Wüthende Neisse et sur sa rive gauche, le corps de Langeron, séparé du reste de l'armée de Silésie, devait recevoir, dans une action très isolée du reste de la bataille, le choc du 5e corps français commandé par Lauriston.

Sur la rive droite de la Wüthende Neisse, sur le terrain de la rencontre décisive, les corps de York et de Sacken allaient se trouver en face du 11e corps et de la cavalerie de Sébastiani.

Le 3e corps français, commandé par Souham depuis le départ de Ney, était au nord de la Katzbach, sur la rive gauche, au delà de Liegnitz. Obligé de faire un long détour pour franchir la Katzbach, il parut sur le champ de bataille plus tard que ne l'attendait Macdonald, trop tard pour exercer une action réelle, assez tard pour ne pas être irrémédiablement entraîné dans la déroute.

L'action décisive se déroula entre les corps de York et de Sacken, groupés sur le plateau dans les positions que Blücher leur avait assignées à la nouvelle de l'attaque des Français, — et le 11e corps appuyé de la cavalerie de Sébastiani qui gravissait, non sans difficulté, les pentes abruptes, qui conduisent du lit du torrent sur le plateau. On n'y montait que par des chemins encaissés, détrempés par la pluie, sortes de défilés presque infranchissables. Macdonald paraît avoir eu l'intention, lorsqu'il reconnut la difficulté du terrain, de s'arrêter, de retourner en arrière. Mais l'étroitesse du passage ne lui permettait même point de revenir sur ses pas. Après avoir franchi, non sans désordre, les défilés et gravi, non sans difficultés, les pentes abruptes qui dominent le torrent, les bataillons de la division Charpentier, qui marchaient les premiers, se déployèrent à droite, et la cavalerie de Sébastiani s'étendit successivement sur la gauche. En face des bataillons Charpentier, se trouvaient, sur la gauche de Blücher, les brigades prussiennes d'York.

Les récits prussiens ont conservé le souvenir des premières rencontres de la division Charpentier avec les troupes prussiennes. C'est d'abord l'avant-garde prussienne, portée le matin dans la vallée et qui se retire sous la poussée des Français en regagnant le gros du corps. « L'ennemi nous croyait en retraite, » écrit le major Hiller qui la commandait, « et nous poursuivait de ses quolibets. Il se développa rapidement, poussa une masse de tirailleurs. Mais, en raison de la pluie qui commençait, leur feu fit peu d'effet. Trois des quatre batteriees qui successivement avaient débouché du défilé commencèrent à tirer vivement sur nous. Quelques boulets qui atteignirent le bataillon de landwehr von Kempsky, — c'était celui d'Oppeln, — y mit le désordre. Il ne fut bientôt plus qu'une masse débandée, qui fit

mine de se jeter sur les autres bataillons. Le brave Kempsky se donna avec moi toutes les peines du monde pour retenir le bataillon qui n'était formé que de grossiers paysans de la Haute-Silésie. Nous n'y réussîmes que lorsque j'eus fait braquer les canons sur eux, en leur donnant ma parole d'honneur que je ferais tirer. La menace eut son effet et le bataillon reprit si bonne attitude qu'une grenade étant tombée dans ses rangs, et ayant abîmé quatorze hommes, il demeura néanmoins en bon ordre. Aucun homme ne pouvait tirer, et cependant le carré tint ferme, même lorsque la cavalerie l'entoura complètement. Le bataillon de landwehr Seydlitz (de Schweidnitz) a tenu durant tout le combat en bon ordre comme un vieux bataillon. »

C'étaient là les combats d'avant-garde. On nous décrit ensuite la première rencontre de l'infanterie française de la division Charpentier avec le gros du corps prussien. Les Français sont montés sur le plateau; les Prussiens voient devant eux trois bataillons en carré et quatre pièces d'artillerie. La première ligne, le second bataillon du régiment de Brandebourg en tête, — c'était un régiment de ligne, — s'avance contre les carrés français, recevant le feu de l'artillerie. « Ce qui tombait, tombait, le reste avançait, » écrit un officier du régiment. « Arrivés à portée de fusil, nous doublâmes le pas, nous abaissâmes nos armes, et nous abordâmes à la baïonnette, avec des hurrahs terribles, le carré du milieu, un carré de grenadiers français. Le carré se tenait ferme comme un mur. Nous approchâmes à deux pas. Un instant nos hommes se tinrent en face des Français et, des deux côtés, on se regarda. Nous autres officiers, nous criâmes : « Allez, allez. » Les soldats retournèrent leurs fusils et se mirent à frapper à coups de crosse. Le carré fut bientôt entouré à droite et à gauche, attaqué de toutes parts. Il n'y avait plus de quartier. En dix minutes, le carré fut à terre et transformé en pyramide, 150 hommes sortirent vivans du tas de cadavres, on les fit prisonniers. » Mais le premier élan des bataillons français n'avait pas été arrêté seulement par les résistances de l'infanterie prussienne. L'intervention de l'artillerie du corps de Sacken, que le général russe avait mise en action dès l'apparition de la division Charpentier sur le plateau, avait puissamment contribué à faciliter la résistance du corps de York.

Les Prussiens ont moins complaisamment décrit l'épisode qui suivit ces premières rencontres. Leur cavalerie de réserve, con-

duite par leurs chefs de cavalerie les plus célèbres, par Katzeler et par Jürgasz, crut le moment venu de compléter les premiers succès de l'infanterie. Elle s'engagea tout entière; mais elle se heurta à la cavalerie de Sébastiani, qui la repoussa dans le désordre le plus complet. Un combat de cavalerie long et acharné s'engagea alors. « J'ai tenu six heures, » écrivait Sébastiani, « sous une canonnade horrible et devant des forces sans aucune espèce de proportion avec les miennes. Nous avons toujours chargé aux cris répétés de : Vive l'Empereur! » Et le chef du 2e corps de cavalerie n'était pas seul à rendre hommage à ses troupes. Le 2 septembre, après la retraite, Lauriston écrivait à l'Empereur : « La cavalerie du 2e corps est bonne, elle a fait le 26 des choses que l'on aurait à peine attendues de vieux cavaliers. » La cavalerie prussienne, rejetée avec perte, dut venir s'abriter derrière les carrés de l'infanterie de York. « Pourvu, » disait Jürgasz, « que le général ne voie pas cette *cochonnerie.* »

Mais tandis que la cavalerie du corps prussien subissait cet échec, Blücher portait son armée en avant. Le corps russe de Sacken marqua son offensive. Blücher lui-même prit la tête de la cavalerie russe, à laquelle il agrégea les restes de la cavalerie prussienne. Et, dans un dernier effort, la charge de ces masses énormes brisa la résistance des Français. La retraite prit bientôt l'aspect d'une déroute. L'artillerie française était restée sur le plateau, à sa position de batterie, enfoncée dans les terres; toute l'armée dévalait pêle-mêle, dans un désordre inexprimable, les défilés qu'elle avait si péniblement franchis le matin; elle trouvait, au bas des pentes, les ponts emportés; les torrens grossis par les pluies engloutissaient les fuyards. En vain, les troupes du 3e corps avaient franchi la Katzbach et s'étaient montrées sur le plateau à la fin de la journée; elles s'étaient heurtées aux troupes victorieuses de Sacken. En vain, le corps de Lauriston avait poussé devant lui le corps de Langeron, qui s'était mollement défendu, ayant jugé de son côté qu'il n'y avait pas lieu de livrer bataille. Macdonald dut donner le soir à Lauriston l'ordre de battre en retraite.

La journée de la Katzbach a eu des conséquences considérables. Mais la rencontre en elle-même ne fut point, parmi les combats livrés par l'armée de Silésie dans la seconde quinzaine d'août, l'une des plus meurtrières. Elle n'avait coûté au corps prussien que 874 hommes tués ou blessés. Il fallut tous les

efforts d'imagination et la propagande de Gneisenau pour en faire une grande victoire. Müffling lui-même protestait contre ces exagérations, et appréciait d'une façon plus modeste « la rencontre sur le plateau, » dont les exaltés de l'état-major silésien amplifiaient sans mesure les proportions.

Les troupes russes de Sacken avaient eu dans le succès une part prépondérante. Il reçut, sur le champ de bataille même, le témoignage de Blücher, et le lendemain, le 27, il fut l'objet d'une manifestation flatteuse. Passant à cheval le long du corps prussien formé en colonne, il fut accueilli par le hurrah des troupes. Le rapport officiel rédigé par l'état-major silésien était, à l'égard des Russes, d'une reconnaissance moins expansive. Sacken et ses officiers pensèrent qu'il ne rendait pas suffisamment justice à leurs efforts. Et afin d'effacer cette fâcheuse impression, Blücher baptisa, le 30 août, sa victoire, pour faire honneur au corps russe de Sacken, du nom de la Katzbach. A la première heure les Prussiens lui avaient donné le nom de la Wüthende Neisse dont leurs troupes avaient occupé les rives. « Il nous sied, » écrivait Gneisenau dont la modestie n'était pas le fort, « d'être modestes après avoir été si longtemps malheureux. »

Mais si la journée du 26 n'avait pas été des plus meurtrières, elle eut, par les événemens qui suivirent, pour les troupes de Macdonald, les conséquences les plus funestes. La crise que traversa, après la rencontre de la Katzbach, après le 26 août, l'armée française placée sous les ordres de Macdonald, rappelle trait pour trait celle qu'avait franchie trois jours plus tôt, le 23, après le combat de Goldberg, l'armée de Silésie vaincue et battant en retraite. Mais, après Goldberg, l'énergie du dernier effort manqua aux Français; leurs ennemis évitèrent le dernier abandon, réussirent à se ressaisir Après la Katzbach, au contraire, l'armée de Blücher victorieuse poussa sa pointe jusqu'à l'épuisement de ses forces, et le ressort manqua aux malheureuses divisions françaises qui se ruinèrent, sans retour possible, dans l'eau des torrens et la boue des chemins. Et à quelques jours d'intervalle, dans deux situations exactement semblables mais renversées, on saisit, par la différence des résultats, l'action des forces morales, — la réaction des nations européennes résolues à s'affranchir, — l'épuisement de l'effort gigantesque qui avait porté la France victorieuse aux confins de l'Europe.

L'armée française avait à traverser, dans sa retraite, successivement la Katzbach, le Bober et le Queiss. Soixante-douze heures de pluies continuelles avaient fait déborder toutes les rivières et emporté à peu près tous les ponts.

Le 3e corps et la cavalerie de Sébastiani avaient repassé assez facilement la Katzbach à Kroitsch. Ils se retirèrent en faisant bonne contenance, offrirent le 30, au passage du Bober à Bunzlau quelque résistance aux troupes qui les poursuivaient, et se retirèrent sans se désorganiser sur le Queiss. Lauriston écrivait, le 2 septembre, à l'Empereur : « Le 3e corps est encore sain et vigoureux en hommes et en choses. »

Mais les autres corps ne franchirent point aussi facilement les obstacles naturels que leur opposaient les lignes successives des torrens débordés. Le 11e corps, celui de Macdonald, qui avait supporté le principal effort de la journée du 26, en était sorti dans le plus grand désordre. Le 5e corps, celui de Lauriston, qui avait lutté avec succès, le 26, contre le corps de Langeron, commença sa retraite, dans la nuit du 26 au 27, avec assez de régularité. Les deux corps, le 11e et le 5e, franchirent la Katzbach à Goldberg. Entre la Katzbach et le Bober, le 5e corps encore assez intact tenta d'arrêter à Pilgramsdorf, le 27, la poursuite de Langeron. Il n'y réussit pas, perdit son artillerie embourbée et s'y désorganisa entièrement. Les débris du 11e et du 5e corps purent cependant franchir le Bober à Löwenberg, et poursuivre leur retraite. Mais les hommes qui en masse avaient quitté leur corps, les détachemens isolés qui s'étaient égarés, tous ceux qui n'étaient point venus, à la première heure, chercher les seuls passages demeurés libres, errèrent à l'aventure, emprisonnés entre les rivières infranchissables, cherchant un passage qu'ils ne trouvaient plus, et tombèrent successivement aux mains de l'ennemi. Ce fut le sort de la malheureuse division Puthod, que Napoléon avait prescrit à Macdonald de détacher au loin sur sa droite et qui fut prise tout entière.

Ces journées désastreuses coûtèrent à l'armée de Macdonald plus de 30000 hommes. Les épreuves matérielles, plus encore que l'échec du 26, y portèrent la démoralisation à son comble. Dès le 27 août, à deux heures de l'après-midi, Macdonald écrivait de Goldberg au major général : « Le général Lauriston vient d'être informé qu'un seul régiment de hussards a suffi pour faire débander 14 bataillons. Le soldat est dégoûté par les marches et

le mauvais temps, et découragé parce qu'il ne peut se servir du feu de son arme. » Et le même jour, à sept heures du soir, la déroute atteignant Löwenberg, le commandant d'armes de cette place écrivait (1) : « Depuis hier soir sur les neuf heures (c'est-à-dire le jour même de la Katzbach) sont arrivés ici, venant de Goldberg, quantité de militaires épouvantés et fuyards annonçant un mauvais résultat de l'affaire d'hier après-midi. Je les fis chasser et leur donnai l'ordre de retourner promptement sur leurs pas. J'ai donné la consigne aux postes de ne plus les laisser entrer. Ils font le tour de la ville ; j'ai placé un poste au pont pour leur en empêcher le passage ; ils ont passé les gués plus haut ou plus bas et ont évité mes gardes. »

Même au 3e corps, qui n'avait point été engagé à fond le 26, l'état des troupes n'était point satisfaisant. Macdonald mandait le 29, de Bunzlau où il s'était rendu : « Nos troupes sont dans un état pitoyable, percées de la pluie pendant quatre-vingts heures consécutives, marchant dans la boue jusqu'à mi-jambe et traversant des torrens débordés. Dans cet état, les généraux en chef ne peuvent empêcher que le soldat ne cherche un abri, son fusil lui étant inutile. »

Et, le 27 août, Puthod, qui allait être pris avec sa division deux jours plus tard, mais qui n'avait pas encore eu affaire à l'ennemi, adressait à Lauriston un rapport que les cosaques interceptèrent et qui fortifia la confiance de Blücher et de Gneisenau. « J'ai la douleur de vous rendre compte, » écrivait-il, « que les trois quarts des soldats, malgré mes efforts, malgré ceux des chefs et des officiers, se jettent dans les bois et dans les maisons, et que ni les menaces, ni les coups ne peuvent rien ; ils répondent qu'ils aiment mieux encore être pris que périr de misère. Le cœur me saigne, je suis au désespoir, et je n'en ferai pas moins mon devoir avec honneur jusqu'au bout. »

Après la perte de la division Puthod, Macdonald avait évacué la ligne du Bober. Il s'était retiré sur le Queiss, et, le 31 août, il écrivait de Lauban : « Il nous est déjà rentré 7 à 8 000 hommes ; il faut qu'il y en ait encore plus du double jusqu'à Dresde. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'y a ni terreur, ni crainte ; le soldat cherchait des abris ; en cela il imitait trop bien l'exemple de ses officiers. »

(1) Archives historiques du ministère de la Guerre.

Mais Macdonald n'avait pu tenir même sur le Queiss ni sur la Neisse, et c'était de Nostitz, se dirigeant vers la Sprée, qu'il écrivait, le 2 septembre, au major général : « Je dois déclarer que la tiédeur des chefs, l'indiscipline, le maraudage, le manque d'armes pour peut-être dix mille hommes, et de munitions de guerre sont autant de motifs qui doivent déterminer Sa Majesté à rapprocher d'elle son armée, à l'effet de lui donner une plus forte constitution et de retremper tous les esprits. »

Les épreuves qui accablaient les Français n'étaient point épargnées aux troupes de l'armée de Silésie qui les poursuivaient. Elles y produisaient des effets analogues. Seulement, là, la vigueur du commandement à tous ses degrés, le sentiment du succès, conservaient intacte l'énergie du petit noyau d'hommes qui ne succombaient pas à l'excès de la fatigue ou des épreuves. Surtout, la solidité éprouvée des troupes russes maintenait intacte la charpente de l'armée de Silésie. Si le corps russe de Sacken avait assuré à Blücher la victoire de la Katzbach, le corps russe de Langeron, ménagé davantage par la prudence parfois excessive de son chef, permit seul de donner à la poursuite assez d'activité pour ruiner les corps français, détruire leur matériel, et capturer la division Puthod. Ce sont les troupes russes de Langeron qui ont désorganisé le 27, à Pilgramsdorf, une grande partie du 5e corps, et qui, le 29, en avant de Löwenberg, ont fait prisonnières les troupes de Puthod.

Quant au corps prussien, il n'était plus en état de participer utilement à la poursuite. Ce n'était pas faute d'en avoir reçu de l'état-major l'ordre pressant. A peine abrité de la pluie, à Brechtelshof, dans la nuit qui suivit la bataille, Blücher avait expédié ses rapports au grand quartier général et, aussitôt après, dans la nuit du 26 au 27, il avait fait parvenir à York l'ordre de se mettre en marche à deux heures du matin et de franchir la Katzbach à Kroïtsch avec son avant-garde, la brigade de Horn, et la cavalerie de réserve. York déclara une fois de plus que « Messieurs de Gneisenau et de Müffling n'avaient pas la moindre idée des mouvemens d'une armée. » Et, une fois de plus, Gneisenau incrimina le mauvais vouloir et l'esprit d'opposition de York. L'ordre était inexécutable. La Katzbach montait sans cesse sous la pluie qui continuait; les ponts étaient recouverts d'eau. Il était impossible d'y passer en pleine nuit, même pour

de troupes qui eussent été en meilleur état que celles de York. Demeurés toute la nuit sans bois, sans paille, sans pain, trempés jusqu'aux os sous une pluie diluvienne et sous le vent du Nord, les Prussiens étaient dans l'état le plus pitoyable. Les régimens, les landwehrs surtout, fondaient avec une rapidité sans précédens. Dans le régiment de landwehr de la brigade Hünerbein, le premier bataillon se réduisit dans la nuit qui suivit la Katzbach de 577 hommes à 271, et le lendemain à 180. Le second bataillon avait pu, dans une de ses attaques, ramasser les souliers et les manteaux des Français tués ; il ne perdit que 54 hommes. Mais le troisième bataillon passa dans la nuit de 510 hommes à 202 et le quatrième, qui n'avait pas vu le feu, de 625 à 407.

Le 27 août, au point du jour, Horn avec l'avant-garde de York franchit la Katzbach à Kroïtsch avec trois régimens d'infanterie, la cavalerie de réserve, et deux batteries. L'infanterie passa ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, la cavalerie à la nage, l'artillerie dans l'eau qui recouvrait le pont. York, avec le reste du corps, tenta en vain de franchir la rivière ; il n'y put réussir. Il fit savoir à Blücher qu'il ne pouvait exécuter ses ordres, reçut, rédigées de la main de Gneisenau, les remontrances les plus désobligeantes, et demeura toute la journée immobilisé sur la rive droite. Le 28, au matin, il se résolut à se diriger sur Goldberg pour tenter le passage. Il y arriva à dix heures du soir, mais au prix d'une désorganisation à peu près complète.

Le 29 août, Horn, qui menait l'avant-garde et avait de son côté suivi l'ennemi jusqu'à Bunzlau, faisait son rapport. Les majors Reibnitz et Kottulinzky, des bataillons de landwehr, lui déclarèrent que leurs bataillons ne comptaient plus que 100 hommes, et encore tellement épuisés de faim et de fatigue qu'ils ne pouvaient plus marcher. Il avait laissé ces deux bataillons à Haynau en leur recommandant de rassembler les traînards de la landwehr « Je crois, » dit-il, « qu'un grand nombre de landwehriens, poussés par la faim, sont rentrés chez eux Deux cents pains de dix livres, c'est tout ce que j'ai pu trouver dans la ville et dans la contrée. »

Le gros du corps prussien était dans le même état. Il manquait de munitions et manquait totalement de vivres. Les quatre bataillons de landwehr de la 2e brigade qui avaient 2 200 hommes au début des hostilités, n'en comptaient plus que 320 le 28 au matin. Ils se trouvèrent sans chef dans la nuit du 27 au 28. Les

hommes n'avaient pas mangé. On leur distribua de l'eau-de-vie, qui, dans l'état où ils étaient, les acheva.

York, le 29 août, se déclarait impuissant à rien entreprendre. Il résumait la situation de son corps d'armée. Les landwehrs de la brigade de Horn étaient à moitié dissoutes. Celles de la 8e brigade, de la brigade Hünerbein, marchaient pieds nus et fondaient d'heure en heure. Il avait fallu renvoyer celles de la 2e brigade, du prince de Mecklenburg, en arrière pour les réorganiser. La brigade Steinmetz avait dû laisser en arrière un bataillon de landwehr. Gneisenau avait donné l'ordre d'habiller les landwehriens avec les effets des 2 000 prisonniers français qui se trouvaient à Goldberg. Mais l'officier qui conduisait les prisonniers avait reculé devant cette inhumanité et refusé de les dépouiller sans un ordre de Blücher. Le même jour encore, le 29, York écrivait de Leisersdorf à Blücher : « J'ai le regret de vous faire savoir qu'en raison du mauvais temps et de l'habillement extraordinairement défectueux de la landwehr, les landwehrs, celles de la brigade du prince de Mecklenburg surtout, commencent à se dissoudre. Soit par épuisement, soit par mauvaise volonté, les hommes restent par centaines en arrière, et, comme nous n'avons pas de moyens d'action sur les derrières, ils peuvent ou se disperser ou rentrer chez eux. »

Lorsqu'on fit le compte des effectifs, on trouva que le 1er septembre, après une campagne de dix-huit jours, le corps prussien de York était tombé de 38 221 combattans à 25 296. Les landwehrs surtout étaient terriblement réduites. Sur 13 369 hommes il n'en restait plus que 6 277. Plus de la moitié de l'effectif, 7 092 hommes avaient disparu. Les bataillons de ligne avaient moins perdu. Il leur manquait un quart de l'effectif, 4 040 hommes sur 16 747.

L'état-major silésien, dans l'enthousiasme communicatif du succès, célébrait l'ardeur des troupes prussiennes, et glorifiait la vigueur de leur patriotisme. Hiller écrivait, le soir de la Katzbach, que les troupes prussiennes, dans leurs souffrances sans nom, conservaient le meilleur moral. Elles donnaient cours, en composant des chants grossiers, à leur haine contre les Français. Le 29 au soir, Gneisenau, après avoir décrit les souffrances des troupes, entonnait un chant d'allégresse. « Le soldat supporte toutes ces misères sans murmurer, même avec gaieté. Vive le roi ! Son trône est fondé à nouveau et nous laisserons à nos enfans l'indépendance nationale. »

Tout n'était point sincère dans ces manifestations, et l'on y retrouverait sans peine l'arrière-pensée politique d'exciter ou d'entretenir l'enthousiasme en le célébrant. Gneisenau, fort expert aussi dans ce genre de manœuvres, avait pris ses précautions pour que la gloire de l'armée de Silésie et des armes prussiennes, et même ses propres mérites, ne fussent pas tenus sous le boisseau. Ce n'était pas par amitié pour Münster, ou par prévenance pour le prince régent d'Angleterre, qu'il se mettait, le soir même de la bataille, à peine descendu de cheval et abrité de la pluie, à écrire au ministre hanovrien de Londres, le récit détaillé et bien mis en valeur, des événemens de la journée. Il recommandait à son correspondant de ne point garder pour lui ses confidences, d'en faire usage pour rectifier les versions erronées qui risquaient de circuler, et de les confier aux voix de la renommée, c'est-à-dire aux gazettes anglaises. Münster ne demandait pas mieux que de mettre, en tant qu'il dépendait de lui, la presse anglaise au service de la bonne cause. Il y faisait imprimer les lettres de Gneisenau. Tout au plus s'excusait-il auprès de son correspondant d'en avoir supprimé les réflexions désobligeantes pour Langeron, que Gneisenau n'avait pu se tenir d'y insérer.

Il faut, de ces manifestations triomphantes, rapprocher les documens positifs qui établissent que, ni en haut lieu, ni à l'état-major silésien même, on n'était fort rassuré sur la solidité et sur la fidélité des landwehrs silésiennes. Le 31 août, un ordre de cabinet suspendit l'article 18 du code de justice militaire dans la Haute-Silésie, « dans cette province qui se distingue d'une façon si fâcheuse par son manque d'attachement à la patrie, » en raison des progrès de la désertion dans cette région. Et, symptôme frappant de la persistance des anciennes mœurs en contraste flagrant avec l'esprit d'une armée nationale, l'ordre de l'armée du 7 septembre prescrivit que les landwehriens fatigués seraient *rafraîchis* de trente coups de bâton. Ce ne fut pas, dit-on, la seule manifestation du même genre.

Il y avait quelques excès, certainement, et de l'ingratitude même dans les inquiétudes qui se manifestaient aussi brutalement. Les désertions des landwehriens avaient leur excuse. Beaucoup d'entre eux, après avoir pris quelque repos, revinrent d'eux-mêmes, sans se douter, paraît-il, qu'ils eussent rien fait de répréhensible. L'effectif des landwehrs au corps d'York, qui

était tombé à 6277 hommes, au 1er septembre, était remonté quatorze jours plus tard à 8540 hommes. Les bataillons qui s'étaient dissous dans la poursuite de la fin d'août se réorganisèrent. Le bataillon Brixen, celui qui, dans la nuit du 26, avait perdu 200 hommes sans s'être battu, se retrouva, le 4 septembre, à l'avant-garde près de Hochkirch; et le 30, à Bunzlau, Horn réussit à forcer avec ses landwehrs épuisées, après trois attaques assez pénibles, le passage du pont sur le Bober. Ce qui demeure, c'est que le corps prussien n'avait eu qu'une part restreinte dans la victoire de la Katzbach, et n'en prit pour ainsi dire point à la poursuite qui désorganisa l'armée de Macdonald.

Lorsqu'on rapproche sa situation de celle du corps de Lauriston dans les journées qui suivirent la « rencontre sur le plateau, » il semble que poursuivans et poursuivis soient dans le même état de désorganisation. Les épreuves sont les mêmes, l'état des troupes est aussi pitoyable dans la poursuite que dans la retraite. D'où vient donc que le succès fut d'un côté et le désastre de l'autre? Il serait sans doute injuste de négliger, comme le font volontiers les historiens prussiens, l'élément considérable de succès qu'apportaient à Blücher la résistance et la solidité des vieilles troupes russes. Il serait également injuste de méconnaître que la cause principale du désastre des Français a été dans la différence de l'état moral des deux armées, dans la vigueur indomptable, dans la confiance inébranlable de cet état-major silésien, où la Prusse a cherché, — non sans raison, — comme la synthèse de son esprit national.

Mais cette énergie n'allait pas sans une brutalité qui dépassait les bornes : ce n'était pas seulement cet esprit querelleur, ce défaut de formes, cette grossièreté de relations que raillait Langeron. C'était quelque chose de plus et quelque chose de pis. Les édits qui avaient organisé le landsturm au printemps de 1813, contenaient des prescriptions barbares. Les lettres par lesquelles Blücher et Gneisenau prescrivaient au gouverneur de la Silésie de sonner les cloches et de convoquer le landsturm au lendemain de la Katzbach, éveillaient comme un écho de cette inhumanité. Ce n'était point seulement pour ramasser les prisonniers français que Gneisenau faisait convoquer le landsturm et soulever la population : c'était aussi pour les massacrer.

L'on pourrait croire, à lire les lettres qu'il adressait à Münster

en Angleterre, et où il lui annonçait ces nouvelles, qu'il s'agissait d'une exagération littéraire ou d'une manifestation romantique, si l'on n'avait la preuve qu'à cette férocité d'imagination correspondait bien une barbarie réelle.

Dans une lettre qu'il adresse au comte Münster, de Löwenberg, le 30 août, et où il lui rend compte des combats qui se poursuivaient, à cette heure même, autour de Bunzlau, Gneisenau écrit : « En ce moment même, se livre à Bunzlau un violent combat. On se dispute le passage du pont. L'ennemi a mis le feu au village de Tillerdorf. Le général prussien Horn a donné l'ordre de ne pas faire de prisonniers, mais de les rejeter dans les flammes du village en feu. » Ce n'est pas la seule fois que l'acharnement d'une lutte ait entraîné de semblables horreurs : on les a rarement vu prescrire avec ce sang-froid, et raconter avec ce calme, par celui sous les ordres duquel elles s'accomplissaient. Même dans la correspondance de Napoléon, les manifestations les plus intempérantes de sa volonté débridée ont laissé peu de traces pareilles.

Ce fut seulement le 1er septembre que Blücher et Gneisenau consentirent à relâcher les instances dont ils harcelaient les corps engagés dans la poursuite des Français. Les troupes eurent un jour de repos et furent invitées à célébrer solennellement des actions de grâces. York qui, dans ses résistances hargneuses de vieux soldat, ne manquait pas de finesse, et qui retrouvait dans le succès quelques éclairs de bonne humeur, reçut avec surprise l'ordre du quartier général : « Un jour de repos et des prières? » dit-il, « nous avons sûrement reçu des coups. » Et, de fait, l'état-major silésien venait de recevoir la nouvelle de la victoire remportée à Dresde, le 27, par Napoléon.

GODEFROY CAVAIGNAC.

L'INUTILE EFFORT

TROISIÈME PARTIE (1)

VII

Mme Perreuse n'était point de ces âmes sensitives qui pressentent les dangers suspendus sur les têtes aimées : sans se douter des angoisses où se débattait son mari, sans rien deviner de l'orage qui le secouait, elle poursuivait son existence bien réglée de maîtresse de maison soigneuse des moindres détails du ménage, accaparée par la surveillance de ses domestiques, par ses emplettes, la ponctualité de ses visites, l'ostentation de ses œuvres. Entre temps, elle songeait aux singulières allures de son beau-frère. Quels désagrémens pouvaient menacer cet être inoffensif, étranger aux difficultés de la vie ? ce rat de bibliothèque qui ne s'occupait que de ses livres ? Elle en voulait à Léonard de conserver si sérieusement, vis-à-vis d'elle, un secret qu'elle jugeait d'avance un peu ridicule ; mais, piquée de la sèche réponse qu'elle s'était attirée, elle n'eut garde de revenir à la charge et ne sortit qu'à demi de sa bouderie. Quand Frédéric vint la prévenir que « ces deux messieurs demandaient Madame dans le cabinet de Monsieur, » elle supposa d'emblée qu'on l'appelait pour lui livrer la clef du mystère. Elle s'en réjouit. Elle souriait en suivant le valet de chambre, tout en se promettant de leur faire expier leur

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

réserve, et en se disant aussi que Raymond devait être dans un gros embarras pour recourir à elle. Quand la porte s'ouvrit devant elle, aucune voix intérieure ne l'avertit qu'elle allait être elle-même entraînée dans le drame inconnu.

Les deux hommes l'attendaient en silence : Léonard, enfoncé dans son fauteuil, dont ses deux mains serraient nerveusement les bras; Raymond, debout à côté de son frère comme pour l'appuyer, les yeux exaltés, le front vaillant. Avant de les regarder, en franchissant le seuil, elle demanda, d'une voix dure où passaient les restes de sa rancune :

— Eh bien! que me veut-on?

En même temps, elle remarquait la pose accablée de son mari, l'expression si différente de Raymond. Une crainte l'effleura; elle répéta, plus doucement :

— Qu'y a-t-il donc?

Sans lever les yeux sur elle, Léonard répondit, sourdement :

— Des choses graves.

— Ah!... Pour Raymond?

— Non, pour moi.

Toujours immobile et debout, la main sur le dossier d'une chaise, elle balbutia, tout à fait effrayée :

— Tu m'avais dit... Ce n'était donc pas lui?... Tu me fais peur!

Perreuse s'accouda sur sa table de travail, le front dans ses mains, et dit lentement, comme s'il tirait avec effort chacune de ses paroles de lointains obstrués et ténébreux :

— As-tu remarqué... dans les journaux... ces derniers jours... l'histoire... de cette modiste française... à Londres... qu'on accuse d'avoir... d'avoir assassiné son enfant?

Lucienne chercha dans ses souvenirs, où le « fait-divers » indifférent, parcouru d'un œil distrait, ne s'était point fixé.

— Oui, fit-elle, j'ai lu cela quelque part.

La voix de Léonard s'assourdit encore :

— Cet enfant a un père...

Et, dans un souffle :

— Comprends-tu?

Il écarta ses mains et la regarda, les traits tendus dans une indicible expression d'angoisse.

Elle recula, la main sur sa poitrine :

— Toi?... Toi!... Oh!...

Puis, hautaine et violente, en secouant sa stupeur :

— Pourquoi me le dis-tu?

— Tu ne peux pas l'ignorer... Écoute : la malheureuse est innocente...

Dans le bouleversement de cette révélation, ce ne fut pas la pitié qui s'éveilla dans Lucienne, mais un instinct bourgeois de possession et de défense : elle sentit un danger secret dans cette conviction qui la blessait encore ailleurs, au tréfonds d'une jalousie ignorée. En un clin d'œil, elle songea tout à la fois au passé qui se révélait ainsi, à la tranquillité de leur foyer détruite, au scandale imminent, aux complications certaines, à l'influence romanesque de Raymond. Sans savoir encore comment se combinaient ces élémens, elle les vit chargés de menace, fit face au péril et s'écria :

— Innocente! Qu'en sais-tu?

Raymond, qui semblait prêt à protéger son frère, répondit avec élan, la main tendue comme pour un serment :

— Nous en avons la certitude absolue!

Elle l'écarta d'un geste dédaigneux.

— Oh! vous!...

Et revenant à son mari :

— Dis, qu'en sais-tu?... Quand l'as-tu connue?...

— Il y a huit ans que je ne l'ai pas revue.

— Huit ans!... huit ans!...

Lucienne respira : le drame reculait dans un passé qui ne lui avait jamais appartenu; elle ne se heurtait pas du moins contre une rivale oubliée; elle n'avait point à combattre une passion présente et aveugle.

— Si tu ne l'as pas revue depuis huit ans, reprit-elle, comment peux-tu savoir qu'elle est innocente? Sur quoi repose ta certitude? Parle, dis, je veux tout savoir!

Elle se rapprocha, ne fut plus séparée de son mari que par la table de travail, sur laquelle elle se penchait, les yeux dans les yeux. Il évita ce regard, et se mit à raconter à traits sommaires sa liaison avec Françoise et la conduite de Raymond envers l'abandonnée.

— Une histoire comme en ont presque tous les jeunes gens... Une histoire banale, qui ne finit jamais en tragédie... Et dans le fait, il n'y a qu'une erreur, une affreuse erreur!...

En s'excusant ainsi, il tendait à sa femme le petit paquet

des lettres de Londres. Lucienne le prit, mais le rejeta aussitôt sur la table :

— Te figures-tu que je vais lire cela?...

Léonard voulut expliquer le sens de ces pauvres lettres. Elle l'interrompit :

— Les femmes de cette sorte écrivent ce qu'elles veulent : cela coûte si peu !... Plus on vit dans la boue, plus on se plaît aux belles paroles : tout le monde sait cela !... D'ailleurs, tu viens de me dire que cette correspondance a cessé depuis deux ans : que veux-tu donc qu'elle prouve?... J'admets que cette femme ait eu sa crise de vertu quand tu l'as quittée; j'admets même que cette crise ait été sérieuse, si tu y tiens... Eh bien, c'est fini ! Elle est revenue à ses habitudes, elle a cessé d'écrire des lettres qui l'ennuyaient, elle est rentrée dans une existence conforme à ses goûts, à sa nature. Quoi de plus clair? Tu ne la connais plus, ses aventures ne te regardent pas.

Ce fut Raymond qui s'écria :

— Vous vous trompez en toutes choses : elle n'a jamais été ce que vous croyez... Elle a aimé Léonard. Elle aimait son enfant, elle travaillait pour l'élever, elle en faisait sa joie !...

Lucienne toisa d'un regard dédaigneux ce chétif adversaire :

— Vous, mon pauvre Raymond, vous raisonnez comme un enfant. Les hommes, les vrais, — son accent souligna ce mot offensant, — ne s'attardent pas à de pareils scrupules. Pourquoi se tourmenteraient-ils pour ces créatures? Vous figurez-vous peut-être que le successeur de Léonard auprès de cette personne soit en train de se déranger pour elle ? Les plus récens auront peur d'être compromis, voilà tout !

— Vous ne savez pas de qui vous parlez, répliqua Raymond, c'est votre excuse. Mais lui, maintenant, il a vu son devoir : rien ne l'empêchera de l'accomplir jusqu'au bout.

— Son devoir?... Léonard en aurait un dans cette affaire?... Lequel?... Voyons, qu'avez-vous comploté tous les deux?

Raymond posa la main sur l'épaule de son frère, dans un geste touchant qui mêlait à la vaillance que les événemens développaient en lui son ancien besoin d'être protégé.

— Parle, toi !

Les yeux de Léonard fuyaient, son embarras trahit une volonté vacillante :

— Nous avons réfléchi, dit-il lentement, comme s'il cherchait

des excuses à leur décision... Quoi que tu penses, Lucienne, nous ne pouvons pas abandonner cette malheureuse... Impossible!... Mais nos moyens d'action sont bien faibles : nous ne pouvons qu'apporter notre témoignage à la cour d'assises, dire ce que nous savons du passé, montrer ces lettres...

Il diminuait ainsi l'importance qu'il attachait lui-même à ce plan pour en cacher le péril à sa femme :

— C'est peu de chose, sans doute... Qui sait pourtant? L'affaire est mystérieuse : en l'absence de preuves certaines, les présomptions prennent plus de valeur. Le jury prononcera d'après des probabilités, selon ses impressions : ma déposition pourra le guider... C'est peu de chose, encore une fois, mais la conduite de l'accusée, au moment de notre rupture, est toute à sa décharge... Que de paroles significatives, que de menus incidens me sont revenus à la mémoire, qui la défendront! Son instinct maternel, par exemple, quel argument en sa faveur!... Et je puis l'attester, moi! — Je me rappelle très bien que, lorsqu'elle s'est sentie mère, elle s'est réjouie au lieu de s'affliger. Quant à moi,... ah! tu comprends, une pareille nouvelle tombant sur un jeune homme qui n'a jusqu'alors pensé qu'à s'amuser... Eh bien! elle m'a dit, — il me semble que je l'entends parler : — « Tu ne m'aurais jamais épousée, et, après ce qui s'est passé entre nous, je n'aurais jamais pu me marier, n'est-ce pas? Et, vois-tu, je désirais un bébé, je l'aurai, je suis contente : il me tiendra compagnie quand tu me quitteras! » Des paroles comme celles-là, il faut que le jury les connaisse : elles peuvent emporter sa conviction. D'autant plus qu'on ne découvre aucun mobile à ce prétendu meurtre... Aucun... Alors, ce que nous pouvons dire, Raymond et moi, rend plus plausible la version du simple accident, qui doit être la vraie... Je le vois bien : je sais mieux que personne le parti qu'un avocat intelligent tirera de notre déposition!...

Lucienne avait l'esprit trop positif pour se laisser égarer par la tactique de son mari, trop égoïste pour comprendre le caractère impératif des motifs qu'il alléguait ainsi. Elle avait tout de suite calculé le danger d'une telle résolution pour leur avenir : la peur du scandale prima dans sa pensée les craintes plus humaines que l'hypothèse de la condamnation de Françoise ne pouvait manquer d'y éveiller :

— Ma parole, dit-elle, tu parles comme son avocat. C'est pour cela, je suppose, que tu te cites parmi les témoins à décharge.

Très bien ! j'admets que ta déposition ne soit pas inutile à l'accusée : as-tu compté ce qu'elle te coûterait ?

— Oh ! s'écria passionnément Raymond, nous savons combien le monde est égoïste pour ceux...

Lucienne lui coupa la parole, en continuant, pour son mari :

— Tu n'as pas calculé les conséquences d'un acte pareil pour notre vie de famille, pour tes enfans, pour leur avenir, pour leur éducation?... Tu n'as pas mis dans la balance, avant de faire pencher le plateau, d'un côté, ce que tu dois à cette femme, qui a passé si vite dans ta vie ; de l'autre, ce que tu dois aux tiens, à ceux qui t'appartiennent et dépendent de toi?... Ton imagination s'est ébranlée... On l'a aidée, — elle mesura de nouveau son beau-frère de ce regard insultant qu'elle avait pour lui dès qu'il résistait, — et il n'en a pas fallu davantage : tu nous sacrifies, tu pars !...

— Il y a des heures où l'on ne choisit pas sa route, dit Raymond.

Lucienne cessa de l'ignorer et se retourna violemment contre lui :

— Je vous en supplie, vous, ne dites plus rien ! Vous n'avez pas de femme, pas d'enfans, vous ne pouvez pas comprendre !... Le débat est entre lui et moi ! Il y a des choses que je ne peux pas dire en votre présence.

Prêt à la résistance, Raymond regarda son frère, qui lui dit doucement :

— Elle a raison, elle est ma femme ; ces choses la touchent en plein cœur, elle a le droit de me parler seule à seul.

— C'est bien. Fais-lui comprendre. Je t'attends chez moi.

Raymond sortit. Lucienne alla tourner derrière lui la clef de la porte, et, revenant à son mari :

— Enfin, c'est un homme que j'ai devant moi ! s'écria-t-elle.

Et, plus posément :

— Ton frère prend toujours la vie pour un roman. Comment a-t-il fait pour te monter à son diapason? Avec lui, impossible de raisonner ; mais, nous deux, nous allons nous entendre... Et d'abord, remontons un peu haut, puisqu'il s'agit du passé.

En parlant ainsi, elle s'assit tout près de Léonard : l'aisance de son attitude et le calme de sa voix la montraient, après l'émotion du premier instant, prête à discuter sans passion ni

rancune, avec le sang-froid d'une tête solide que le tragique même des événemens n'échauffe pas longtemps :

— Lorsque tu m'as choisie pour fonder un foyer, je ne t'ai point interrogé sur ton passé. J'ignorais bien des choses; je savais pourtant que les hommes en ont toujours un : mon père m'avait raconté tant d'histoires de filles délaissées, d'enfans sans nom ! Tu ne m'as rien dit, j'ai eu confiance en toi. J'ai supposé que tu avais liquidé ton passif, quel qu'il fût; qu'il n'en serait jamais question entre nous; que tu engageais loyalement ton avenir et ne connaîtrais plus d'autres liens que ceux qui nous unissent. Voilà ce que j'ai pensé toute seule, n'ayant personne à qui demander conseil, puisque mon père,... tu le connais ! — Je réfléchissais à ces choses avec tout mon sérieux de jeune fille habituée à ne compter que sur elle-même; et, maintenant, je me demande comment j'aurais pu les concevoir autrement. Rien jusqu'à présent ne m'a jamais fait supposer que je m'étais trompée. Les enfans sont venus; j'ai cru qu'ils rendaient plus intime encore, plus complète, notre solidarité. Avec eux, nous devenions une famille, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus uni, de plus sacré; nous n'étions plus qu'un corps, qu'une âme, qu'une volonté... Oh ! s'ils n'étaient pas là, si j'étais seule en cause, tu pourrais peut-être écouter ton frère, donner suite aux projets chevaleresques qu'il te suggère, oublier tes engagemens envers moi pour remplir un devoir chimérique. Mais ils existent, ils grandissent; nous leur avons donné la vie; ils dépendent de toi comme les feuilles d'un arbre; tes actes préparent leur avenir; ils auront le sort que tu leur feras. Eh bien ! je le demande à ton cœur et à ton bon sens : n'est-ce pas à eux que tu te dois tout entier ?... As-tu le droit de commettre un acte dont les conséquences les frapperaient ?... au profit d'une étrangère ?... d'une ennemie ?... Car cette femme est leur ennemie, puisqu'elle peut te détourner d'eux !... Oh ! je ne sais pas, je ne veux pas savoir jusqu'à quel point tu l'as aimée : tes enfans me défendent d'être jalouse, comme ils te défendent de te souvenir d'elle... Je ne veux pas rechercher si tu te retournes vers le passé, ou si ton frère t'a simplement égaré; je chasse les mauvais soupçons qui voudraient m'assaillir; mais aussi, j'écarte de toi les idées folles qui nous menacent... Tu ne vois plus clair, dans l'étourdissement de ce coup inattendu : je suis là, près de toi, je te prends la main et te remets sur la bonne route...

L'énergie contenue de la voix rehaussait l'autorité des paroles qui s'accordaient si bien avec la vraie nature de Perreuse. L'âme héroïque de Raymond avait pu l'exalter un instant : il se retrouvait lui-même, sous la douche froide, si bien dirigée, de ce bon sens. Il se leva, arpenta son cabinet, sans rien dire, les mains au dos, la tête basse : au lieu de réfuter les argumens de sa femme, il en poursuivait les conséquences extrêmes, en augmentait la force, sentait fléchir ceux qu'il leur opposait encore. Quand il revint auprès de Lucienne, la crispation de ses traits trahissait l'intensité de sa lutte intérieure :

— Tu as raison, dit-il, tu as raison sur tous les points. Il est si facile d'avoir raison! Je me suis dit tout ce que tu viens de dire... Mais ne vois-tu pas que nous sommes aux prises avec un de ces événemens qui bouleversent tous les calculs, toutes les prévisions, tous les plans d'existence?... Je ne t'ai point trompée, en te taisant mon passé : je m'en croyais délivré; je ne pensais jamais à cette femme, jamais à cette enfant; je crois que j'avais oublié jusqu'à leur existence! Et voici cette mort dans la Tamise, ce mystère, ces débats qui vont s'ouvrir... Puis-je taire ce que je sais? Puis-je éviter d'agir, selon mes forces, pour la lumière?... Aucun danger ne vous menace, toi et les enfans; vous êtes en sûreté dans la vie. Je ne vous suis plus même indispensable; je n'ai plus qu'à vous assurer un peu plus de bien-être, un peu plus de bonheur... Tandis que cette malheureuse, là-bas, je puis peut-être la sauver!... Suppose que je reste là, les bras croisés, tranquille et caché comme un complice honteux, et qu'un de ces jours j'apprenne par les journaux que... Ah! grand Dieu! dis, peux-tu te représenter cela?

Il eut un tel regard d'effroi que la vision qui passait dans ses yeux traversa aussi l'esprit de Lucienne. Elle raidit sa volonté pour en repousser l'horreur : dans le drame qui l'emportait déjà, elle ne distinguait encore que le péril de leur équilibre social; toute idée de justice ou de devoir humain s'effaçait dans son effort pour le défendre. C'est pour cela qu'elle ne songea qu'à rassurer son mari :

— Tu m'as dit toi-même qu'il n'y a pas de preuves, dit-elle. Recouvre ton sang-froid : puisque les preuves manquent, c'est l'acquittement certain.

— Il y a un témoignage écrasant, repartit Léonard, un seul. On sait ce que vaut un témoignage unique. Mais devant le jury!...

Elle revint à son idée, avec cette ténacité calme qui en impose :

— Je t'ai entendu répéter si souvent qu'en Angleterre la loi donne à l'accusé tant de garanties! Et voici que maintenant tu parles comme si cette femme était condamnée d'avance! Les plus clairvoyans deviennent aveugles dès qu'ils sont en cause, et qu'ils craignent. Un seul témoignage, devant une justice si méticuleuse, dans une affaire où il y a tant de mystères! Qu'est-il besoin de tes souvenirs pour établir le doute qui, dans tous les pays, profite à l'accusé? Ainsi, à quoi bon ce voyage romanesque? à quoi bon cet éclat dont tu regretteras le tapage, — trop tard, quand il aura tout perdu?

De tels argumens flattent toujours cet optimisme qui, dans les crises, escompte des arrangemens bénins. Ils ramenaient Léonard à ses secrets penchans, à sa révolte contre les faits ourdis sourdement par la malice du hasard, à son égoïsme l'homme qui ne veut pas se souvenir et suit sa route. Lucienne s'aperçut qu'ils portaient, et les reprit, les développa, les répéta avec plus d'insistance :

— Il n'y a pas bien longtemps qu'à propos de je ne sais quelle affaire j'ai entendu M. Le Terrier dire, chez M. Arondel, qu'en Angleterre l'erreur judiciaire n'existe pas. Tu étais là, t'en souviens-tu? Tout le monde faisait chorus. Pourquoi donc t'imaginer qu'il pourrait s'en produire une, dans ce cas unique?... C'est Raymond qui t'a insinué cette crainte : ne sais-tu pas qu'il est l'esprit le plus faux qu'il y ait au monde? Son imagination l'emporte; il est incapable de lui résister... Tu l'as suivi, cette fois, toi qui pourtant le connais! Et tu n'as pas vu que son plan était aussi absurde qu'inutile!...

Léonard écoutait sans un geste, les yeux fixes; Lucienne ntinua :

— ... Oui, inutile, puisque cette femme sera acquittée, simplement, par la force des choses, sans que tu t'en mêles... Oh! si tu te trouvais devant un vrai devoir, quelque périlleux qu'il pût être, je serais la première à te conseiller de le remplir... Mais pour une vieille histoire comme celle-là!... Et tiens, là même, si tu avais un fait précis ou récent à porter au jury, je comprendrais tes scrupules, je te laisserais partir... Est-ce le cas? Non, tu n'as que des souvenirs de jeunesse à leur raconter, des souvenirs lointains qui n'ont plus de sens... Tu paraîtrais

un homme pusillanime, et l'on ne t'écouterait pas... Décidément votre idée est absurde : ce pauvre Raymond a pu la trouver héroïque; c'est qu'il a l'âme d'un don Quichotte. Les gens rassis la jugeraient plutôt ridicule...

Le voyant ébranlé, elle précipita ses coups :

— Tu te serais donc perdu pour rien. Car tu sens bien, n'est-ce pas, qu'une telle équipée est ta perte? Tu y laisseras l'estime de tes amis, ta situation au Palais, ta clientèle,... ta famille... Oui, je dis bien : ta famille... T'imagines-tu que, si tu partais malgré moi, tu me trouverais au retour, à t'attendre?... Ah! mais non! S'il te plaît de te jeter à l'eau, je ne te suivrai pas : je sauverai ce que je pourrai, pour les enfans, pour moi-même...

Léonard leva sur elle ses yeux pâles, qui depuis le commencement de l'entretien l'évitaient :

— Tu m'abandonnerais? Tu te tournerais contre moi?...

Lucienne pensa que sa vague menace suffisait ; elle évita de la préciser; sa voix s'adoucit :

— Tu aimes trop tes enfans pour qu'une telle question se pose. Je sais que tu nous appartiens. Tu ne peux rien faire contre notre bien : tu n'en aurais pas l'affreux courage. Tu ne nous obligeras pas à nous écarter de toi, comme d'un mari et d'un père dénaturé. Tu as ouvert les yeux; les fantômes s'éloignent. Ton frère est très dangereux, à sa manière. Il n'y a rien de pire, à certains momens, que l'influence de ces cerveaux morbides où les idées romanesques poussent comme des herbes folles... Leurs fumées obscurciraient le soleil!...

Comme il se taisait, le regard errant, elle se pencha vers lui et lui prit les mains :

— C'est fini, conclut-elle. Tu nous restes, dis?

Perreuse tarda longtemps à répondre, mais il serrait la main de sa femme, et ce contact acheva de lui imposer une volonté plus forte que la sienne, et qui d'ailleurs flattait son vrai désir. Il pesa la menace qu'elle n'avait pas tout à fait exprimée, mais qu'il la savait capable d'exécuter; et, poussant un de ces longs soupirs qui s'exhalent avec l'aveu du dessein coupable, dans la consommation des irréparables lâchetés, il capitula, en se déchargeant sur Lucienne d'une part de sa décision :

— Je sais que tu as tes droits, je n'ai jamais pensé rien faire sans ton assentiment. J'en avais averti Raymond... Tu ne veux pas, c'est bien : je cède, je resterai...

Il était si défait, si misérable, que Lucienne voulut le réconforter :

— Je prends toute la responsabilité de cette résolution, dit-elle. C'est un orage, je suis là pour t'aider à le supporter. Il passera.

Perreuse, le front dans sa main, répéta :

— Il passera!...

Et un second soupir, aussi pesant que le premier, lui gonfla la poitrine.

VIII

Pendant ce temps, Raymond, très exalté, tournait dans sa bibliothèque : tantôt, pour tromper son impatience, il ouvrait quelque livre qu'il refermait aussitôt; tantôt il soulevait le rideau de la fenêtre pour contempler un instant le vieux jardin dont il connaissait si bien les arbustes aux rameaux grêles, poussés en hauteur dans un effort désespéré pour s'approcher des rayons de soleil accrochés au haut des toits, les bancs vermoulus, les lierres sombres, la grelottante nymphe aux épaules vêtues de mousse verdâtre. Il se représentait les phases de la lutte dont on l'avait exclu; il entendait la femme attaquer, le mari répondre, devinait leurs paroles, et gardait sa confiance. Ou bien, dépassant la minute présente, il se figurait le départ pour Londres, la première entrevue avec Mr Lawrence Bell, leurs démarches communes; il escomptait la victoire finale, parlant à haute voix, réfutant les objections de leurs contradicteurs, gesticulant. La matinée s'acheva ainsi, lentement. Edmond, toujours en retard pour le déjeuner, entra avec son plateau, — les deux œufs et la côtelette, — qu'il servit comme à l'ordinaire, sur un guéridon, à côté de la table de travail. Avec sa figure épaisse, aux joues tombantes, son teint de graisse molle, son menton luisant, ses favoris blancs en pattes de lièvre, Edmond était un domestique à l'ancienne mode, très fidèle, respectueusement familier. Tout en disposant le service, sans bruit, avec des mouvemens ouatés de garde-malade, il demanda de sa voix fluette, qui chevrotait :

— Monsieur n'a pas sonné, aujourd'hui; monsieur n'aurait-il pas d'appétit?

— Non, je n'ai pas faim, répondit Raymond en se mettant à table

— Monsieur n'est pourtant pas souffrant, j'espère?

— Non, non, je ne suis pas souffrant.

— C'est que Monsieur a l'air si fatigué!...

Le vieillard se plaisait à prolonger ces dialogues dont les thèmes ne variaient guère. Raymond, d'habitude, s'y prêtait volontiers. Mais, ce jour-là, il cessa de répondre, sans remarquer les regards malheureux ni les soupirs suggestifs de son domestique. Il songeait que nos actes les plus graves sont rythmés par les habitudes : l'âme bouleversée, il n'en trempait pas moins dans son œuf les mouillettes de pain préparées par Edmond. De même, sans doute, la discussion s'étant prolongée, son frère se trouvait retenu par le déjeuner; maintenant, comme lui-même, il était à table avec les enfans qui gazouillaient et Lucienne irritée; sous les regards d'espion de cet inquiétant Frédéric, il mangeait son bifteck aux pommes comme un autre jour. Ainsi, tandis que le drame avance, poussant les protagonistes vers un dénouement qu'ils ignorent, les comparses gardent leur aspect tranquille, dans le décor qui ne change pas...

— Monsieur prendra-t-il du café aujourd'hui?

— Si vous voulez, Edmond.

Le café fuma dans la petite tasse de porcelaine blanche. Pourquoi Léonard tardait-il? Se laissait-il retenir par quelque affaire imprévue? Mais quelle affaire pouvait l'occuper en un tel moment? Peut-être que la discussion recommençait avec Lucienne; peut-être aussi qu'il attendait, au lieu de venir, par l'effet d'un malentendu? Raymond finit par admettre cette explication et, vers deux heures, retourna demander son frère. Il ne le trouva pas, craignit de l'avoir croisé dans la rue, se hâta de rentrer :

— Non, dit Edmond, M. Perreuse n'est pas venu...

... Trois interminables heures égrenèrent leurs minutes : une fine pluie tombait du ciel gris sur les vieux arbustes du jardin et sur la pauvre nymphe. La confiance de Raymond fléchit : il pensait à l'habileté de sa belle-sœur, à l'influence qu'elle exerçait sur son frère, à l'énergie qu'elle déploierait pour défendre ce qu'elle prenait évidemment pour ses droits. Prolongé, le retard devenait inexplicable, sauf par une reculade dont Raymond s'efforçait de repousser la supposition. Il retourna sonner chez Léonard.

— Monsieur est rentré depuis un moment, lui répondit Frédéric; mais il est occupé.

— Avec Me Billon?

— Avec des cliens.

— Il faut absolument que je le voie! Portez-lui ce mot. C'est urgent. J'attends la réponse.

Il crayonna sur une feuille du bloc-notes placé sur la console de l'antichambre :

« Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi n'es-tu pas venu? Quand te verrai-je? »

Frédéric, l'œil pétillant de malice curieuse, emporta la feuille pliée en deux, et revint au bout d'un instant.

— Monsieur prie Monsieur de revenir demain.

— A quelle heure?

— Monsieur n'a pas dit.

Raymond déchira nerveusement une autre feuille, sur laquelle il écrivit :

« L'express du matin part à dix heures. Je viendrai te chercher à huit. Tu seras prêt. »

Il négligea de plier ce second billet, sans le moindre souci des curiosités de Frédéric, qui le prit d'un air narquois; et il rentra. Edmond préparait le dîner, avec la minutie d'un cuisinier très appliqué, qui n'a jamais sur ses fourneaux plus de deux plats de choix. Il reçut avec stupéfaction l'ordre de faire les malles, tout de suite. Troublé dans ses habitudes, il demanda des explications, s'effara, s'aperçut que la blanchisseuse était en retard, fouilla dans les tiroirs sans rien trouver de ce qu'il cherchait; et il manqua son ris de veau aux petits pois, un de ses meilleurs plats, un de ceux que préférait son maître!

Pendant qu'il se désolait encore de sa maladresse, bien que Raymond ne s'en fût pas même aperçu, Frédéric arriva avec un billet : deux lignes au crayon, sans signature, sur du papier à en-tête, dans une grande enveloppe de format commercial :

« Ne te dérange pas demain matin; nous ne partons pas. »

C'était clair : Lucienne l'emportait. Mais quelle lâcheté, dans cette fuite honteuse! Léonard croyait-il donc éviter le malheur en verrouillant sa porte? Et tout à coup Raymond s'aperçut que cette misérable tactique devait répondre à quelque trait obscur du caractère de son frère, puisqu'elle lui servait si souvent : n'était-ce pas précisément celle qu'il avait employée en « lâchant » Françoise, avec l'aisance, la légèreté, la prestesse d'un homme coutumier du fait? Voici qu'il recommençait la même

faute, dans des circonstances qui en centuplaient la gravité, en comptant sans doute encore sur la complicité des choses pour atténuer les suites de sa désertion...

— ... Mais je suis là, je veillerai, je le défendrai contre l'égoïsme de sa femme, je le sauverai de sa propre faiblesse!

Dans l'antichambre, Edmond continuait à remplir la malle, en secouant tristement sa bonne tête grasse, avec de gros soupirs, comme si ce départ précipité lui présageait des catastrophes. De temps en temps, il se redressait, en s'essuyant le front, pour tendre l'oreille à la voix de son maître qui monologuait devant sa table de travail. Le tremblement de ses vieilles mains trahissait l'inquiétude de son esprit, lent à se remettre d'une émotion. Quand il eut abaissé le couvercle et tourné la clef dans le cadenas, il frappa deux fois à la porte de la bibliothèque. Ne recevant pas de réponse, il entra. Il s'arrêta sur le seuil en voyant Raymond debout et gesticulant, les yeux fous :

— Monsieur est souffrant? Monsieur a besoin de quelque chose?

— Non, non, non!

— La malle est faite. Monsieur veut-il que je lui explique?...

— Non, je ne partirai probablement pas. Je ne sais plus ce que je vais faire!

Comme Edmond restait immobile et ahuri, Raymond le congédia, avec une brusquerie inaccoutumée :

— Laissez-moi, je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Il ne se coucha pas, admonesta son frère comme s'il l'eût tenu là, dans un coin, essaya de lire, finit par s'assoupir, aux approches du matin, sur sa chaise longue. Et, dès sept heures, pendant qu'Edmond dormait encore, il se trouva de nouveau en face de Frédéric, pincé et narquois :

— Monsieur n'est pas levé : à ces heures!...

— Il n'importe! Dites-lui que je suis là, que je l'attends, que je veux le voir, que je ne m'en irai pas sans l'avoir vu.

— Monsieur ne permet pas qu'on le réveille...

— Ah! vous pouvez être sûr qu'il ne dort pas!

Sur cette phrase étourdie, lancée d'un ton tragique, il entra dans le cabinet de son frère, pendant que Frédéric obéissait. Léonard le rejoignit bientôt, en veston du matin. Il prévoyait cette insistance, et comptait la réduire. Que de fois il avait eu raison de ce qu'il appelait les « lubies » de Raymond en l'étourdissan-

par la rapidité de sa décision, par son ton catégorique, par ses affectations d'énergie et d'autorité! Sans doute, ces bons moyens allaient produire leur effet. La porte à peine ouverte, il se mit à parler, la voix ferme, comme s'il disait des choses très simples, et définitives.

— Nous ne partons pas, mon cher; Lucienne m'a montré que notre plan était impossible. Elle n'en veut pas entendre parler. C'est son droit, n'est-ce pas? Tu l'as reconnu toi-même : je ne peux rien tenter sans son aveu. D'ailleurs, tout réfléchi, j'estime qu'elle a raison. Nous nous étions échauffés, nous deux. C'est un peu ta faute : tu t'emballes, et tu m'as entraîné! Heureusement que Lucienne a plus de sang-froid que nous. Elle n'a pas perdu la tête; elle a bien vite remis les choses au point.

Raymond écoutait en frémissant ce petit discours, dont le ton plus encore que le texte révélait un si prodigieux parti pris d'inconscience.

— C'est abominable! s'écria-t-il.

Léonard, qui le dominait de sa haute taille, ne releva pas ce mot passionné.

— Nous ne discuterons plus, déclara-t-il. Cela serait inutile. Tu m'as dit hier tout ce que tu pouvais me dire, et tu m'avais presque ébranlé. Mais l'opposition de ma femme est irréductible, et légitime. Surtout, ses raisons sont bonnes. Je lui ai promis de ne rien faire : cette fois, mon parti est bien pris.

Tout à coup, malgré lui, il laissa éclater l'angoisse qui l'étouffait.

— Je ne veux plus parler de cette horrible affaire, entends-tu?... Plus un mot!... J'attendrai... J'ignorerai tout, jusqu'au verdict... Je n'ouvrirai pas un journal... Je te défends de me rien dire... Je ne puis rien; j'écarte cela comme un cauchemar!

Raymond ne se rappelait plus les argumens qu'il avait répétés toute la nuit, ou les devinait impuissans contre cette volonté douloureuse et froide. Son frère lui parut un voyageur perdu qui ferme les yeux pour ne pas voir l'abîme où le pousse une force étrangère, à laquelle il s'abandonne.

— Je ne te juge pas, dit-il doucement. Puisses-tu ne jamais regretter, quand il sera trop tard, quand aucun effort ne pourra plus rien contre l'irréparable, cette décision qui ne vient pas de toi!

— Je ne suis pas de ceux qui regrettent leurs actes, affirma Léonard dans un geste de défi.

— Qui sait? répondit Raymond avec la même douceur. Le repentir, comme le châtiment, ne suit l'acte qu'à distance. Nous verrons. Mais moi, je ne puis être ton complice : j'entends faire ce que je peux.

— Tu veux partir seul, toi?...

Ce « toi, » le ton dont il fut lancé, le regard qui l'accompagna, — ce regard de pitié cruelle qu'il connaissait si bien! — rappelèrent à Raymond sa faiblesse. Il se vit à la barre, pauvre avorton chétif au milieu des Anglais à robustes charpentes, apportant à l'accusée un appui si timide; il entendit les questions que le juge en perruque ne manquerait pas de lui poser : « Pourquoi votre frère n'est-il pas ici? Que venez-vous faire, vous, à sa place? Avez-vous été aussi l'amant de cette femme? » On se méfierait de lui, on le soupçonnerait de quelque louche intrigue, son embarras et l'absence de Léonard détruiraient l'effet de son témoignage, qui, peut-être même, irait à fins contraires. Il n'eut pas la force de braver ces suggestions :

— Non, répondit-il, je ne partirai pas. Sans toi, que pourrais-je? Mais j'enverrai les lettres à Mr Bell : elles parleront mieux que je ne saurais le faire. Rends-les-moi!

Dans les yeux de son frère, il vit clairement passer une de ces tentations que le péril suscite dans les âmes lâches. Un souffle d'indignation le souleva, et il y répondit, avant que les paroles l'eussent exprimée :

— Tu ne vas pas me les soustraire, je suppose!

Le soupçon frappait juste. Léonard haussa les épaules pour cacher sa honte :

— Pour qui me prends-tu? Tiens, les voilà!

Il sortit d'un tiroir la petite liasse, qu'il lui tendit, en ajoutant avec un regard mauvais :

— Je les ai relues : elles ne produiront pas l'impression que tu penses. A la place de l'avocat, je ne sais pas même si je m'en servirais. Mais tu peux les lui envoyer : cela m'est égal, elles t'appartiennent.

Comme ces rayons qui montrent les lésions cachées par le tissu des chairs, les événemens des derniers jours découvraient à Raymond l'âme ignorée de son frère. De minute en minute, il y distinguait des tares toujours plus inquiétantes d'égoïsme,

de calcul, de lâcheté. Il eut peur, en insistant davantage, d'apercevoir des bas-fonds plus ténébreux encore, dont le spectacle accroîtrait encore son dégoût; et, prenant les lettres sans toucher la main qui les offrait:

— Adieu, dit-il. Ne parle plus!

Sur le seuil, pourtant, il se retourna pour ajouter :

— Je ne veux pas encore désespérer de toi. Si tu te décides à faire ce que tu dois, tu me retrouveras. Sinon, nous ne nous reverrons jamais...

Et il sortit, tandis que Léonard, plus humilié de subir ce mépris que de le mériter, détournait les yeux de soi-même en raidissant sa volonté.

Comme dans ces opéras italiens où l'orchestre accompagne d'accords légers, de rythmes sautillans, les chants de la passion ou du désespoir, ainsi, quelles que soient les émotions qui soulèvent nos âmes, les mêmes actes de la vie poursuivent leur cours régulier malgré les cris de nos voix intérieures...

Raymond n'allait plus chez son frère; mais, ne pouvant se résoudre à le mépriser sans appel, il l'attendait encore, prêt à lui pardonner au premier retour. Lucienne restait troublée dans sa victoire : loin de la rassurer, la retraite de son adversaire lui semblait trop rapide pour être définitive et, ne sachant rien des événemens qui se déroulaient à distance, elle en redoutait toutes les surprises. Elle étouffait dans un silence volontaire le secret qu'elle partageait, et ne parlait que de petites choses, — visites, soirées, emplettes, invitations, — comme si vraiment ces futilités remplissaient seules sa pensée. Quant à Léonard, ni le masque de sa figure inexpressive, ni le regard atone de ses yeux pâles, ne livraient ses obscurs soucis. Ses journées s'écoulaient semblables à celles des hommes qui ont une famille qu'ils aiment, des occupations qui les absorbent, des obligations mondaines, trop peu de loisirs pour rêver. Aux heures dont l'intimité rapproche un moment les pères qui travaillent et les enfans qui grandissent, les siens lui souriaient, innocens et gracieux, grimpaient sur ses genoux, offraient à ses lèvres leurs joues fraîches, à son esprit leur doux babil.

Dans son cabinet, comme d'habitude, il recevait des cliens, qui l'entretenaient avec des détails infinis de leurs minuscules intérêts, grossis démesurément par la chicane. Au Palais, il les

retrouvait tenaces, infatigables, discutait avec des avoués, échangeait en passant quelques propos avec le conseiller Arondel, Me Lenielle, ou Me Jallade, qui le recherchait particulièrement. Le soir, il s'en allait de salon en salon, derrière sa femme, rencontrant des gens d'autres professions, mais peu différens, dont les propos ne varient guère. Il plaida une fois, sans entrain, pour une actrice contre un couturier : il perdit. Un autre jour, avant d'aller applaudir chez les Du Rosoy une comédie de société, il dîna chez les Gastellier, où vint aussi son beau-père, qu'il voyait rarement. Le docteur Moncharny, homme silencieux et distrait, au grand front pensif, à la redingote élimée, ne s'anima que pour parler d'un nouvel « ouvroir » de son quartier, où l'on procurait du travail aux filles repenties. Léonard n'avait jamais pris la peine de l'observer, le regardant comme un songe-creux coupable de négliger ses intérêts et de gaspiller ses ressources. Il se surprit à l'écouter avec attention, puis à le trouver plus heureux que les autres, dans son rayonnement de bonté charitable, enfin à admirer les belles idées dont la générosité brillait dans ces yeux limpides, à envier la paix de cette existence vouée au bien des malheureux : celui-ci, songea-t-il, peut se contempler dans le « miroir de la vérité, » sans reculer devant son image; et, vraiment, vaut-il la peine de chercher autre chose ?...

Ainsi coulaient les heures inoffensives, à travers le murmure accoutumé des efforts et des amusemens, des plaisirs et des affaires; ainsi couleraient-elles, égales, inaperçues, jusqu'au premier coup de celle qui les effacerait toutes, pareilles aux légers accords qui sautillent dans l'orchestre jusqu'à ce qu'éclate le chant suprême. Autour de lui, plus loin, la vie universelle suivait aussi son cours, dans la tranquille ignorance du drame que ses flots roulaient avec tant d'autres. Les conversations ou les journaux effleuraient ou rapportaient mille bagatelles : des naufrages, des incendies, des combats lointains, des tumultes dans des Parlemens, des massacres de chrétiens par des barbares ou de barbares par des chrétiens, des morts illustres, des naissances royales, des fêtes somptueuses, des commémorations solennelles, — ou bien encore des accidens, des querelles d'artistes, des anecdotes de boudoir ou de salon, des scandales que gonfle la rumeur publique. Cependant, dans quatre jours, puis dans trois, puis dans deux, ce bourdonnement de la

ruche humaine se tairait tout à coup dans un silence haletant, il n'y aurait plus au monde que le procès de Françoise, les brèves dépêches qui le résumeraient, le coup décisif du verdict...

Quelquefois Mme Perreuse devinait, sous le front muet de son mari, le vol noir de ces pensées : elle se raidissait alors, pour les braver, dans son silence orgueilleux. De son côté, Me Billon observait les sautes d'humeur, l'énervement, les distractions du « patron ; » pressentant un mystère, il tendait de son mieux sa curiosité perspicace et haineuse. A l'office même, les domestiques notaient la disparition de Raymond, Frédéric leur ayant raconté ses visites singulières, dont ils prenaient prétexte pour inventer d'abominables histoires. Et là-bas, de l'autre côté de la Manche, chaque minute avançait le choc qui arrêterait net ces petits mouvemens réglés d'avance, ces allées et venues des fourmis charriant leurs grains et remplissant leurs greniers.

Le 21, — un vendredi, — dès la première heure, Léonard fut chassé de son lit et de sa maison, comme au lendemain de la terrible nouvelle. Il fut violemment tenté de monter chez son frère, que le même aiguillon devait harceler parmi ses livres : bien qu'il n'eût pas encore pris au sérieux la menace et le mépris de Raymond, la honte le retint. Il se dit : « Après l'acquittement ! » et passa. Sûr de trouver Gastellier, toujours matinal, à son bureau du Faubourg-Montmartre, il prit prétexte d'une affaire de construction qu'il avait parmi ses dossiers pour aller le consulter. L'architecte poursuivait toujours de vastes projets, dont il aimait à parler à tout venant avec abondance : il retint longtemps son beau-frère, en lui montrant les plans de maisons ouvrières où les droits de l'Art, — il prononçait ce mot avec une énorme majuscule, — étaient sauvegardés. Une société se formait pour exploiter son idée : des peintres, des sculpteurs, des écrivains, des financiers, des gens du monde, des philanthropes se groupaient pour installer dans les quartiers populeux les chefs-d'œuvre du *Modern Style*, réservés jusqu'alors aux quartiers bourgeois. Elle s'appellerait : Société de l'Art mutuel. Et l'architecte clamait, en rebroussant sa chevelure d'Absalon :

— Un beau titre, hein ? qui exprime mon Idée, dans sa grandeur simple. L'Art appartient à tous : il doit s'échanger entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Plus de chapelle fermée ! Plus de mandarins ! Les conditions actuelles de la vie sociale...

Il continua. Ses paroles bourdonnaient aux oreilles de Léonard comme le murmure éloigné d'une musique qu'on entend à peine. Un client survint; il fallut partir. La matinée avait avancé : Me Perreuse put se rendre au Palais, où d'ailleurs rien d'urgent ne l'appelait. Il y subit d'abord les jérémiades d'une grosse dame, qui plaidait contre une Compagnie d'assurances, et dont l'affaire venait d'être remise pour la troisième fois. Me Billon l'entretint ensuite; puis Me Dupin vint lui parler de ce divorce que les deux parties souhaitaient avec une égale ardeur : aucune ne voulant plus assumer la responsabilité des torts juridiques, la mise en scène de la comédie qui satisfait la loi se trouvait ralentie. Comme l'avoué s'éloignait, Me Jallade s'approcha, un journal à la main, la mine alerte, la voix gaie, et cria presque, dans un frétillement de sa moustache hérissée :

— Vous savez, mon cher maître, c'est aujourd'hui que s'ouvrent les débats de cette affaire d'enfant assassiné, à Londres... Je vous l'ai signalée l'autre jour : vous ne vous rappelez pas ?... Belle occasion de voir à l'œuvre cette fameuse justice anglaise, dont on nous rebat les oreilles !... J'espère que nos journaux seront renseignés, et nous donneront des détails...

Un confrère, un peu sourd, très conservateur, s'arrêtait pour les saluer. Il entendit qu'on parlait de journaux, et dit, en leur serrant les mains :

— Depuis qu'ils publient tant de dépêches, on ne sait plus ce qui se passe : leurs comptes rendus sont trop sommaires, leurs informations sont généralement fausses, et, quand on rectifie, il est trop tard.

Dans le fait, les feuilles du soir se contentèrent d'annoncer l'ouverture des débats, qui, disaient-elles, dureraient au moins trois jours. Pour savoir quelque chose, il fallut donc attendre ceux du matin suivant, toute une longue nuit sinistre. Par crainte d'éveiller l'attention des domestiques ou la perspicacité de son secrétaire, Léonard n'osa sortir de bonne heure, comme la veille. Mais il entra plus tôt que d'habitude dans la salle à manger, où son courrier l'attendait. Il parcourut rapidement ses trois journaux : tous reproduisaient la même dépêche, qui résumait en dix lignes confuses le discours de l'accusateur et mentionnait sans autres détails l'audition des premiers témoins. Comme il achevait cette lecture, Lucienne apparut, en peignoir. Elle regarda les journaux que son mari repoussait, comprit, avança machi-

nalement la main pour en prendre un, mais interrompit son geste, comme pour affirmer sa pleine possession d'elle-même ou pour jouer l'indifférence; et elle se mit tranquillement à préparer des tartines. Marc et Raymonde arrivaient, derrière l'Anglaise, en gambadant:

— Oh! papa! s'écria la petite, tu es déjà là? Tu as déjà lu tes lettres?

Marc, très gourmand, exultait devant une assiette exceptionnelle.

— Maman, maman, il y a des brioches!...

Ses yeux goulus les dévoraient déjà; Lucienne l'arrêta:

— Attends un peu, on n'a pas encore apporté le chocolat.

Il s'agissait de prendre patience. Les deux enfans, actifs et rieurs après leur bonne nuit, et incapables de rester inoccupés, s'emparèrent des journaux dépliés.

— Tu as fini de les lire, papa? demanda Raymonde. Donne-les-nous pour faire des bateaux, dis?... Puisqu'on n'a pas son chocolat!

— Quelle idée! fit Lucienne.

Déjà quatre petites mains tâtonnantes pliaient les feuilles sur la table; le papier froissé gémit entre les doigts malhabiles. Dans leur exubérance matinale, dans leur hâte à jouer n'importe comment, les petits riaient de leur maladresse. Une déchirure s'étant produite, Marc se découragea :

— On ne sait pas, nous, c'est trop difficile!

Et Raymonde, en même temps :

— Papa sait, lui! Aide-nous, papa, s'il te plaît :

Elle courut à son père, les bras chargés des grandes feuilles froissées où tenaient tant de choses, la bouche fleurie de ce joli sourire confiant des petites filles qui sont sûres de tout obtenir. Léonard la repoussa, en se levant brusquement :

— Non, je n'ai pas le temps, je m'en vais.

Raymonde, à qui rien n'échappait, s'écria :

— Mais tu n'as pas eu ton thé, papa!...

— Je ne puis l'attendre. Je suis pressé.

Il ne les embrassa pas, il ne regarda pas sa femme; la porte résonna derrière lui; quelque chose comme un souffle d'angoisse ou de malheur passa dans la chambre familiale et gaie. Les enfans cessèrent leurs jeux. Lucienne, silencieuse, poursuivait ses pensées et ne les voyait pas.

Perreuse venait d'être remué jusqu'à l'âme, comme si le geste de sa fille, portant dans ses mains innocentes le récit dont il tremblait, lui montrait la longue série ouverte des inéluctables réversibilités. Un éperdu désir le prenait de crier son angoisse, ou de la tromper en apprenant quelque chose de plus. Il sortit en courant presque, héla un fiacre, se fit conduire chez Galignani. Les journaux anglais arrivaient. Il les acheta. En sortant, il reconnut la brève silhouette de son frère, qui l'avait devancé et lisait déjà, appuyé contre une arcade. Il l'appela :

— Raymond ! J'allais chez toi, viens !

Pas d'autre explication. Raymond sauta dans le fiacre et, dans le jour fuligineux de cette matinée sans lumière, se mit à traduire le compte rendu : une sorte de procès-verbal, strict, concis, rédigé sans le moindre souci d'art, en courtes phrases dont chacune renfermait un fait. Cette sécheresse dégagea bientôt une impression de réalité qu'aucun effet de rhétorique n'eût jamais atteinte : dépouillé de tout élément pittoresque, le drame se déroulait dans sa nudité poignante, sans qu'il fût possible de choisir entre l'hypothèse du crime et celle de l'erreur ; des termes d'une banalité courante, répétés abondamment, soulevaient à chaque ligne comme des nuages d'effroi ; le mystère des faits indéchiffrés et de la sentence incertaine amassait ses ténèbres autour des alinéas hachés, glacés, saccadés. Au début, suivant l'usage anglais, Mr Lawrence Bell annonçait que « la prisonnière plaiderait non coupable. » Aussitôt après, Mr Norton, chargé de soutenir l'accusation, introduisait l'affaire par un exposé minutieusement circonstancié. L'analyse de ce morceau remplissait les trois quarts d'une colonne de petit texte serré. C'était le récit des événemens que les deux frères connaissaient déjà par la lettre du défenseur, mais enchaînés autrement, avec une logique menaçante et démonstrative. Il reconstituait minute par minute la promenade de la mère et de l'enfant dont il constatait simplement la disparition soudaine, rapportait sans la déformer l'explication de l'accusée, résumait les témoignages qui semblaient la contredire, insistait sur les actes et les paroles de Françoise à partir de ce moment jusqu'à son arrestation, et terminait, sans indiquer ses conclusions, par cette simple phrase :

« Le corps de la petite fille a disparu ; mais on a retrouvé son chapeau au bord du fleuve, à dix mètres environ, en aval,

de l'endroit exact où était la prisonnière quand elle fut aperçue par les témoins. »

Depuis quelques instans, le fiacre stationnait devant la maison de Raymond. Inquiet de ses cliens qui ne bougeaient pas, le cocher descendit du siège ; sa tête rouge apparut à la portière.

— Nous ne descendons pas, répondit Léonard à l'interrogation des gros yeux étonnés.

Et il donna la première adresse qui lui vint à l'esprit, celle de Me Lenielle. Le fiacre tourna, et se remit à trotter ; Raymond poursuivit sa lecture.

Après le discours de Mr Norton, le défilé des témoins commençait : la même méthode de précision rigoureuse dégageait l'essentiel de chaque déposition. Cependant l'importance des trois premières échappait. On comprenait mieux les suivantes.

« Mrs Oxbridge, propriétaire, Arthur Street, dit que la prisonnière a occupé pendant plusieurs mois le rez-de-chaussée de sa maison. Quand elle est venue, la prisonnière avait déjà placé sa petite fille à Cantorbéry. Elle vivait tranquillement, rentrait de bonne heure, et ne recevait que peu de personnes. Mr W. Orchard venait souvent la voir dans la journée, mais ne restait jamais tard. Elle avait sa petite fille avec elle pendant les vacances. Le témoin dit que, le soir du 11 janvier, la prisonnière lui dit : « Je conduirai demain la petite fille à Kew-Gardens ; ses vacances vont finir, et je veux qu'elle ait un plaisir. » Le lendemain matin, le témoin entendit la petite fille dire à sa mère, en anglais : « Maman, j'ai un peu mal à la tête, j'aimerais mieux rester à la maison. » La prisonnière répondit en français : le témoin ne put comprendre. Le témoin dit encore que la prisonnière paraissait préoccupée, et ne répondit pas quand il lui fut demandé à quelle heure elle rentrerait. Dans la *cross-examination*, le témoin dit que la prisonnière était très douce avec tout le monde, et aussi avec la petite fille ; qu'elle paraissait l'aimer beaucoup et se réjouissait dès que les vacances approchaient ; qu'elle payait une guinée par semaine pour son logement.

« Mr Hawley, restaurateur, Sandy Combe Road, dépose que le 12 janvier, entre midi et une heure, il a servi des œufs, des sandwichs et du thé à la prisonnière et à la petite fille. Il remarqua que la petite fille mangeait de bon appétit, mais que la prisonnière avait l'air soucieux et touchait à peine à son repas.

Il ne comprit rien de ce qu'elles disaient, parce qu'elles parlaient français. En partant, la prisonnière lui demanda, en anglais, où se trouvait la plus prochaine entrée de Kew-Gardens, et il le lui dit.

« Mr Woolwig, ouvrier charpentier, dit que le 12 janvier, vers quatre heures, en revenant du travail avec son camarade Branton, le long de la Tamise, il rencontra une femme et une petite fille qui s'avançaient en sens inverse. Il dit que la prisonnière était cette femme, et qu'il la reconnaît bien. On lui montre une photographie de la petite fille, et il croit aussi la reconnaître, mais sans pouvoir l'affirmer. Dans la *cross-examination*, le témoin dit que cette rencontre eut lieu à peu près à la hauteur d'Old Deer Park, et qu'à cet endroit, on devait être plus près de la station de Saint-Margaret que de celle de Kew-Bridge. Il dit qu'il s'étonna de rencontrer à cet endroit les deux promeneuses, à l'heure où la nuit va tomber, mais que leurs allures n'avaient rien de suspect. Il n'a vu aucun vieillard derrière eux.

« Mr Branton, *id.*, dit la même chose. S'étant retourné peu après avoir rencontré les deux promeneuses, il remarqua que la mère se retournait aussi. Il ne pourrait pas reconnaître la petite fille s'il la rencontrait, à plus forte raison d'après une photographie. Dans la *cross-examination*, il dit que la rencontre eut lieu à la hauteur à peu près d'Isleworth ait, c'est-à-dire plus près encore de la station de Saint-Margaret. Il dit qu'en se retournant, il n'a vu personne auprès des deux promeneuses, ni plus loin, mais qu'il faisait déjà sombre, et que d'ailleurs, à cause du brouillard qui commençait, on ne distinguait rien au delà de quelques mètres. »

— C'est tout, dit Raymond. Le compte rendu se termine ainsi : *La continuation de l'affaire a été ajournée à demain.*

Comme son frère se taisait, très sombre, il ajouta :

— Que penses-tu de cela?

— Que sais-je? Il n'y a que des faits, dans ce journal. Je n'y vois rien de concluant. Il faut attendre la suite.

Le fiacre s'arrêtait devant la porte de Me Lenielle.

— Non, cria Léonard au cocher, pas ici non plus !

Il donna cette fois sa propre adresse. Le cocher se remit en route en grognant.

Le trajet fut silencieux. Les deux frères poursuivaient chacun

ses pensées, l'un en observant par la portière le défilé des arbres dépouillés des Champs-Élysées, l'autre en remuant le tas des journaux anglais, dans l'espoir d'y recueillir quelque trait nouveau. Comme ils approchaient de leur but, Raymond dit seulement :

— Il serait encore temps de partir,... ce soir...

Léonard secoua la tête, sans répondre. Après un silence, il demanda :

— Tu as envoyé les lettres ?

— Oui.

— Mr Bell t'a répondu ?

— Non.

Puis, en descendant de voiture :

— Tu ne montes pas ? Tu ne viens pas déjeuner chez nous ?

— Si tu as besoin de moi, tu viendras, toi. Moi, je ne rentrerai jamais dans ta maison.

Debout devant sa porte, Léonard suivit des yeux son frère, qui s'éloignait sur ce mot, sans lui tendre la main, et disparut sans s'être retourné. L'idée de prendre place, comme chaque jour, à la table de famille, de rencontrer les regards de Lucienne, d'entendre la voix des enfans, lui fut insupportable. Après avoir hésité un moment, il prit à pas lents la direction du Palais, dont le bourdonnement berça son angoisse jusqu'à l'heure des journaux du soir.

Tous publiaient le même télégramme communiqué par quelque agence .

« Le procès de Françoise Dessommes, la modiste française qui est accusée d'avoir tué son enfant en la poussant dans la Tamise, a continué aujourd'hui. On a entendu un certain nombre de témoins cités par l'accusation, dont un seul paraît important. Jusqu'à présent l'ensemble des dépositions est peu concluant. Parmi les nombreuses personnes qui suivent les débats, beaucoup prévoient un acquittement. »

Le dimanche matin, la lecture des journaux eut lieu devant le kiosque du Grand Hôtel, où les deux frères se rencontrèrent à la même heure. Résumées avec une sécheresse encore plus concise, les dépositions pouvaient aussi bien sembler puériles qu'accablantes. L'importance en échappait en partie, nulle impression précise ne s'en dégageait.

C'étaient d'abord celles des époux Lambeth, les deux promeneurs arrivés sur les lieux au moment du drame. La femme, très catégorique, précisait avec des détails minutieux :

« Ils s'en allaient à petits pas le long du fleuve, dit-elle, quand elle entendit des cris. Aussitôt elle entraîna son mari dans la direction d'où ces cris venaient, et vit la prisonnière au bord du fleuve, muette, un peu penchée en avant. « Le témoin dit qu'elle demanda : « Qu'y a-t-il donc, madame? » et que la prisonnière répondit : « Mon enfant! mon enfant! » Elle dit que la prisonnière ne pleurait pas, et paraissait plutôt feindre le désespoir. Le témoin demanda encore : « Mais qu'est-il arrivé ? » Et la prisonnière répondit : « Ma petite fille a glissé là. Elle voulait cueillir ces roseaux. Ah! mon Dieu! » — « Mais, madame, lui dit le témoin, il faut appeler au secours. » Alors la prisonnière se mit à crier, le gardien du parc arriva, et les recherches commencèrent. C'est le témoin qui retrouva le chapeau de la petite fille. Dans la *cross-examination*, le témoin explique que, si elle n'a pas tout de suite rapporté ces détails, c'est qu'elle n'en comprenait pas l'importance, ne pouvant croire qu'il s'agissait d'un crime. C'est une de ses amies, Mrs Combith, qui éveilla ses soupçons et lui fit comprendre que, si elle était bien sûre de ce qu'elle avait vu, elle devait le révéler. Un juré lui ayant demandé si elle était certaine d'avoir bien vu tout cela et de ne pas se tromper, elle affirme qu'elle l'est. »

Son mari, cependant, se montrait moins affirmatif. Il invoquait sa surdité, le brouillard, la nuit tombante, et répondait en hésitant : il n'avait pas entendu de cris, il ne regardait pas du côté de la prisonnière au même moment que sa femme, il ne comprenait pas ce qui se passait; son attention ne s'éveilla que plus tard, quand sa femme lui donna des explications. Les questions captieuses de la *cross-examination* ne parvinrent pas à le tirer de sa réserve. Il ajouta pourtant que la prisonnière levait les bras au ciel, se tordait les mains et tournait sur elle-même, comme affolée.

Après les époux Lambeth, le gardien du parc, Mr O'Clean, déposa qu'il avait vu sortir les deux promeneuses un moment avant de fermer la grille à l'heure réglementaire. Il remarqua que la petite fille paraissait fatiguée. Un peu plus tard, ayant entendu des cris répétés, il sortit sur le chemin et vit la prisonnière, à côté des époux Lambeth, qui s'essuyait les yeux et

parlait toute seule en français. Il s'empressa d'appeler du secours, mais ce ne fut qu'une demi-heure au moins après l'accident que les recherches commencèrent; le courant était très fort, le cadavre devait être déjà bien loin.

« Il ne peut pas dire si les cris qu'il a entendus venaient de la prisonnière ou de la petite fille; il dit qu'il croit plutôt que c'étaient des cris d'enfant. Sur une question d'un juré, il explique que le parc ferme à quatre heures, et que les promeneuses n'auraient pas eu le temps de le retraverser pour aller prendre le train à la station de Kew-Gardens, où elles étaient descendues. »

Trois hommes de la police, un inspecteur et deux détectives, racontaient ensuite l'arrestation de Françoise. Quand l'inspecteur annonça à la jeune femme la terrible accusation qui pesait sur elle, elle s'écria : « Oh! mon Dieu! » en cachant sa tête dans ses mains :

« Comme elle voulait encore parler, l'inspecteur l'avertit que tout ce qu'elle dirait désormais serait rapporté à la justice, et pourrait servir contre elle, et que, par conséquent, elle ferait mieux de ne rien dire. Alors elle dit : « Mais je suis innocente, je ne peux pas dire autre chose! Ma petite fille est tombée dans le fleuve. Qui pourrait croire que je l'ai tuée? » Elle répéta plusieurs fois : « Je suis innocente! » Et elle se mit à sangloter convulsivement. »

Les témoins qui suivirent étaient ceux de la défense :

Mr W. Orchard, professeur de musique, trente-trois ans, demeurant à Chelsea, Chayne Walk, fit le récit de sa liaison amicale avec Françoise. Après avoir raconté comment il avait connu la jeune femme, leurs premières rencontres, ses visites de plus en plus fréquentes, il expliqua sans fausse honte, avec une simplicité tranquille et digne, le sentiment qu'elle lui avait inspiré; et, même à travers le style de procès-verbal qui la résumait, cette déposition dégageait une émouvante impression d'attachement fidèle jusque dans la pire détresse, de respect inébranlable, de confiance, de courage, de loyauté :

« ... Le témoin dit qu'il ne désirait pas nouer avec la prisonnière de relations irrégulières et cachées, mais que son grand désir était de la prendre pour sa femme. Il dit qu'il le lui demanda à plusieurs reprises, et qu'elle refusait toujours sans donner de raison. La prisonnière lui parlait souvent de son enfant : un jour même, il l'accompagna jusqu'à Cantorbéry; mais elle

ne voulut pas l'introduire dans le pensionnat. Il se promena dans la ville jusqu'à l'heure où ils rentrèrent ensemble. Ce jour-là, dans le train qui les ramenait, la prisonnière lui parla beaucoup de sa petite fille et lui promit de la lui montrer pendant les vacances : ce qu'elle fit en effet. Il dit que la petite fille était douce et timide, mais qu'elle paraissait heureuse et s'égayait facilement. Le témoin dit que la prisonnière ne lui a jamais parlé de ses relations avec un jeune homme qui était mort quand il l'a connue. Il n'a appris cette chose que par l'instruction du procès, et il en a eu un grand chagrin. Il a pensé que c'était peut-être pour n'avoir pas à s'en expliquer avec lui que la prisonnière refusait de l'épouser, bien qu'elle lui marquât de la sympathie. Il a vu la prisonnière le 11 janvier, dans l'après-midi : elle ne lui dit rien de la promenade qu'elle devait faire le lendemain. Ce jour-là, il apporta des bonbons à la petite fille, qui fut très contente et lui dit qu'elle voudrait bien rester à Londres, où elle se plaisait mieux qu'à Cantorbéry. Il a revu la prisonnière pour la dernière fois deux jours après, quelques heures avant qu'elle fût arrêtée. Il dit qu'elle était dans un grand désespoir. Elle ne se doutait pas encore qu'on la soupçonnait. Elle pleura beaucoup, et dit au témoin qu'elle ne se consolerait jamais de la perte de sa petite fille, et qu'elle ne pouvait se pardonner d'avoir manqué de prudence. Elle lui dit aussi que tout était fini pour elle dans ce monde, qu'elle ne désirait plus que la mort. En terminant, le témoin déclare avec une profonde émotion qu'il est convaincu de l'innocence de la prisonnière. »

— Voilà un brave homme ! s'écria Raymond en regardant son frère, qui détourna les yeux.

Il reprit sa lecture, un tremblement dans la voix :

La directrice du pensionnat de Cantorbéry, l'aînée des misses Jewell, succéda à Mr Orchard. Elle affirma que la prisonnière payait régulièrement la mensualité de sa petite fille, qu'elle visitait deux fois par mois. Elle paraissait l'aimer beaucoup. L'enfant avait d'ailleurs un caractère agréable et une vive intelligence. Ses maîtresses louaient son application. Très ardente au jeu, elle jouissait d'une sorte de popularité parmi ses camarades. Elle parlait de sa mère avec la plus vive tendresse.

Enfin, la patronne de Françoise rendit hommage à son caractère, à sa bonne tenue, à son esprit d'ordre, à son habileté dans les choses de son métier : jamais elle n'avait eu de meilleure ou-

vrière; elle ne pouvait la croire coupable d'un crime aussi noir.

Le défilé des témoins étant ainsi terminé, Mr Lawrence Bell annonça, selon la coutume anglaise, qu'il appelait la prisonnière à témoigner pour sa propre défense; les petites phrases sèches du journal atteignirent alors au pathétique :

« Appelée à témoigner pour sa défense, la prisonnière dit qu'il y a environ huit ans, habitant encore la France, elle s'aperçut qu'elle allait devenir mère. Elle se décida alors à quitter son pays. Son départ fut retardé par une maladie assez grave. Elle guérit, et put se rendre à Londres, où la petite fille vint au monde. Elle la garda, et la nourrit au lait de vache. Elle dit qu'à ce moment déjà, elle n'avait plus aucune relation avec le père, qu'elle n'a jamais revu. Elle demeurait alors à Chelsea, Church Street, chez une Mrs Duke. Cette Mrs Duke était une très bonne personne, et prenait soin de la petite fille pendant qu'elle-même était à son atelier. Il y a environ dix-huit mois, Mrs Duke mourut. La prisonnière dit qu'elle chercha un autre logement. Elle vint chez Mrs Oxbridge, Arthur Street. La petite fille, en grandissant, exigeait plus de soins. Mrs Oxbridge ne pouvait les lui donner comme faisait Mrs Duke : elle avait ses occupations et n'aimait pas à se déranger. Et la prisonnière travaillait tout le jour hors de la maison. C'est alors qu'elle se décida à conduire la petite fille dans le pensionnat des misses Jewell, que sa patronne elle-même lui indiqua. La petite fille ne voulait pas quitter sa mère et pleura beaucoup. Plus tard, elle s'habitua. Elle se plaisait chez les misses Jewell. Pour les vacances, sa mère la reprenait avec elle. La prisonnière n'a rien à dire sur ses relations avec un jeune homme qui est mort. En ce qui concerne Mr W. Orchard, elle dit qu'elle le considérait comme un homme très bon et très honnête, et qu'elle avait beaucoup de plaisir à le voir, mais qu'elle n'aurait pas consenti à l'épouser. Elle ne lui a pas parlé du jeune homme qui est mort, parce que cette affaire ne le regardait pas, puisqu'elle ne voulait pas être sa femme. Elle l'a vu le 11, à la fin de l'après-midi, en sortant de son atelier. Elle ne lui a pas parlé de sa promenade du lendemain, parce que cette promenade ne fut décidée que dans la soirée. C'est la petite fille elle-même qui manifesta le désir de la faire. Elle voulait voir Kew-Gardens, parce qu'une de ses amies du pensionnat des misses Jewell lui avait dit que c'est le plus beau jardin du monde, avec des arbres comme il n'y en a nulle part. La petite

fille était très contente de faire cette promenade, et se réjouissait de voir les arbres, pour raconter à son amie qu'elle les avait vus. Mrs Oxbridge a mal entendu la conversation du matin. La prisonnière dit que c'est elle-même qui a proposé de renoncer à la promenade quand la petite fille a dit qu'elle avait un peu mal à la tête, et que la petite fille n'a pas voulu et a dit qu'elle avait très peu mal. — Il est vrai qu'elles sont entrées pour se restaurer dans le bar de Mr. Hawley. Ce n'était pas l'heure habituelle du *lunch* de la prisonnière : c'est pour cela qu'elle manquait d'appétit. Mais elle était contente, parce que la petite fille mangeait bien et ne se plaignait plus de son mal de tête. Ensuite elles sont entrées dans le parc, où elles se sont promenées. La petite fille était toute contente de voir les arbres. Elle demandait leurs noms, et la prisonnière ne les connaissait pas. Elle s'amusait beaucoup. Elle ne s'est pas plainte une seule fois d'être fatiguée. Du reste, elles se sont reposées en plusieurs endroits. Elles sont restées longtemps dans le jardin botanique, et aussi dans le jardin d'hiver. Le temps était doux : on pouvait s'asseoir dehors, sur les bancs. La petite fille a joué au bord du lac. En quittant le jardin, elles ne savaient pas bien de quel côté aller. Le gardien paraissait sommeiller dans sa loge : elles n'ont pas osé le déranger. Elles ont pris à leur gauche, au hasard. Après avoir marché un moment, elles ont demandé leur chemin à un vieillard qu'elles ont rencontré après les deux ouvriers, un peu avant le tournant du fleuve. Ce vieillard était très grand, avec une barbe blanche. C'est lui qui leur a conseillé de retourner sur leurs pas vers Kew-Bridge. Il allait dans la même direction qu'elles. Après, il a rebroussé chemin, en disant qu'il s'était assez promené et qu'il rentrait chez lui. La prisonnière ne peut pas comprendre comment l'accident est arrivé. Vis-à-vis de Syon House, elles se sont arrêtées un moment pour regarder des vaches dans le pré, de l'autre côté de la Tamise. On les distinguait encore à travers le brouillard qui commençait. La petite fille a vu des roseaux et a dit : « Maman, laisse-moi cueillir ces grandes herbes ! » Elle s'est échappée en courant. La prisonnière n'était pas inquiète, et ne voyait aucun danger ; elle a cependant crié à la petite fille de prendre garde. La prisonnière dit : « La petite fille avait envie de ces roseaux. Si j'avais pensé qu'il y avait du danger, je serais allée les chercher moi-même. » La prisonnière resta sur la chaussée. Elle ne quittait pas des yeux la petite

fille. Tout à coup, elle l'a vue chanceler et disparaître, en poussant un cri. Elle dit qu'elle est restée un instant comme paralysée, puis qu'elle a crié, et qu'elle a couru au bord du fleuve. Elle ne voyait que l'eau qui coulait. Elle appelait au secours. Et puis, elle a vu des gens autour d'elle, et ne sait plus ce qui s'est passé.

« La prisonnière explique encore qu'au moment de rentrer elle eut l'idée de retraverser le parc, mais qu'elle pensa qu'il était trop tard et que les grilles seraient fermées. Elle ne savait pas où se trouve la station de Saint-Margaret : si elle l'avait su, elle aurait continué dans la même direction. Elle répète que c'est le renseignement du vieillard qui l'a trompée et qu'elle ne peut rien dire de plus sur ce vieillard, qu'elle a échangé quelques paroles à peine avec lui, mais qu'elle le reconnaîtrait si elle le voyait. Elle ne sait pas le nom de l'amie qui avait parlé de Kew-Gardens à la petite fille. Elle dit qu'elle n'a jamais pensé à épouser Mr W. Orchard ni personne, excepté le jeune homme qui est mort. »

Les dernières lignes du compte rendu affirmaient à la fois la minutie avec laquelle le journal notait les moindres détails de cette dramatique affaire, et le flegme tranquille du personnel judiciaire qui la suivait : la suite des débats étant remise au lundi, le juge avait annoncé aux jurés que les shériffs mettraient le lendemain des voitures à leur disposition.

La beauté de ce dimanche presque printanier invitait aux gaies flâneries dans la lumière poudrée de brumes, sous le ciel bleuissant, parmi les arbres ou les haies dont la sève est prête à s'éveiller : les jurés de Londres avaient une belle journée pour se délasser dans les calèches des shériffs! Et, par une de ces coïncidences comme la vie se plaît à en prodiguer, Lucienne, en se mettant à table, annonça de sa voix résolue :

— J'ai retenu une voiture pour cet après-midi. Les enfans ont besoin de respirer. Je les mène au Jardin d'acclimatation : auras-tu le temps de venir avec nous, Léonard?

Elle restait dans son rôle, elle jouait, sans fléchir, celle qui ne veut rien savoir. Les enfans ne laissèrent pas à leur père le temps de prétexter quelque travail : ils l'entourèrent en battant des mains, en sautant de joie, et la voix de Raymonde suppliait si gentiment :

— Tu viens, papa, tu viens! Maman, papa vient avec nous!...

... Là-bas, isolés entre eux comme le veut la loi, les jurés devisaient dans les voitures qui les emmenaient vers la banlieue, par les rues mornes du dimanche britannique. C'étaient de bons gros Anglais, marchands, fonctionnaires, industriels, aux teints de brique, aux barbes rousses, aux solides épaules, buveurs d'ale, mangeurs de rosbif, lents, graves, lourds, plutôt taciturnes. Peut-être qu'ils discutaient les preuves, les témoignages, les attitudes de l'accusée, sans émotion, en spectateurs flegmatiques d'un drame qui leur reste étranger; ou bien, leur conviction faite, ils parlaient politique, affaires ou religion, l'esprit aussi libre que s'ils ne tenaient pas une vie humaine entre leurs mains. — Pendant ce temps, Mr le juge Drayton, après avoir suivi pieusement le culte du matin, et tout en regardant ses enfans jouer sur la pelouse de son joli cottage, se demandait sans doute s'il aurait ou non, le lendemain soir, à mettre sa toque noire pour prononcer une sentence de mort : comme il avait déjà rempli maintes fois cette formalité au cours de son existence, la perspective de la remplir une fois encore ne le gênait point. Mais Françoise, qui dirait comment elle passait son dimanche?...

... Dans la tiédeur de l'air, les enfans s'amusaient de toutes choses : des cygnes qui flottaient sur les lacs, des cavaliers qui galopaient dans les allées, des piétons qui s'en allaient à petits pas, des cyclistes qui forçaient leur vitesse, des teuf-teuf qui remplissaient l'air du son de leur cornet, du bruit de leur machine, de l'odeur de leur pétrole, des marchands ambulans qui s'enrouaient à faire l'article. Ils voulurent monter sur l'éléphant, puis sur le chameau, puis voyager dans la voiture aux chèvres. Léonard, qui volontiers mesurait leurs plaisirs « pour leur donner de bonnes habitudes, » ouvrit sa bourse, en songeant aux peines inconnues qui guettaient leur avenir; Lucienne, à l'ordinaire plus parcimonieuse que son mari, sourit et laissa faire.

Elle tâchait de causer avec sérénité de choses indifférentes : elle eut des phrases dégagées sur le beau temps, sur l'utilité des sorties du dimanche, sur l'anémie qui menace les enfans à la fin des hivers parisiens. C'était sa tactique : le parti pris d'éviter le sujet sur lequel convergeaient leurs pensées la lui imposait. Par momens, elle aurait voulu prendre la main de ce pauvre homme qui souffrait à côté d'elle, et lui dire : « Moi aussi, je

guette les nouvelles, j'ai peur, je participe à ton angoisse! » Mais elle repoussait ses impulsions, et croyait mieux faire en affectant la liberté d'esprit. Ses efforts, toutefois, ne réussissaient qu'à demi : son inquiétude se trahissait dans la douceur inhabituelle de ses manières. Intuitifs comme on l'est à leur âge, les enfans sentaient par momens, autour d'eux, quelque chose d'inconnu qui gâtait leur plaisir. En chuchotant devant la cage aux singes, Marc, tout à coup, dit à l'oreille de sa sœur :

— Maman est gentille aujourd'hui, elle n'a pas grondé une fois!

La petite répondit, tout bas, avec un regard presque angoissé de ses grands yeux :

— Mais papa a un drôle d'air!

Les grimaces d'un ouistiti les interrompirent; leurs impressions étaient légères, et s'envolaient...

Dans un journal du soir, une « Lettre de Londres » reprenait le récit du procès, avec moins de précision, mais plus de vie et de pittoresque que les feuilles anglaises. Les principaux personnages du drame judiciaire, jusqu'alors presque indistincts aux yeux de Léonard, lui apparurent dans leur réalité, dessinés non sans relief par une plume qui cherchait plutôt à donner l'impression des débats qu'à les résumer avec une fidélité méticuleuse. Il vit ainsi le juge Drayton, rasé, placide et gras sous sa perruque, avec une petite loupe sur la joue, au-dessous de l'œil gauche; Mr Norton, l'accusateur, long, raide, parlant avec des gestes rares et anguleux, fascinant les témoins qui finissaient par trembler sous son regard; Mr Lawrence Bell, plus vibrant, plus agité, questionnant avec adresse; il reconnut Françoise « en robe de drap noir, façon tailleur, avec un col blanc » :

« La tête, plutôt petite, se meut avec grâce, sur un cou resté juvénile; le visage est d'un ovale légèrement allongé, fort agréable, éclairé par de beaux yeux un peu proéminens; la bouche est charmante, plantée de dents irréprochables; le fin retroussis du nez donne à la figure un caractère de gaîté mutine; mais le teint a pris une couleur de plomb qui vient sans doute du manque d'air et de lumière, et les cheveux grisonnent. L'accusée s'exprime avec assurance et modestie, d'une voix mélodieuse qui prévient en sa faveur. Elle parle un anglais correct, tout en conservant son accent étranger. En somme, pas un trait méchant, cruel ou tragique : un criminaliste chercherait

en vain sur cette physionomie la marque du crime, un philosophe celle de la fatalité. Françoise Dessommes est une petite personne dont l'extérieur ressemble à celui de beaucoup de jolies femmes, qui arrivent au terme de leur existence sans accident grave.

« Quel contraste avec Mrs Lambeth, dont la déposition constitue, en somme, la seule charge redoutable!

« Celle-ci, forte, lourde, imposante, rougeaude, est une bavarde intarissable, qui s'excite en parlant. On la reconnaît à première vue pour l'avoir rencontrée parmi ces immortelles pies-grièches que Shakspeare a si bien croquées dans ses comédies. C'est pour elle une aubaine que de se trouver là, devant un tribunal où personne n'a le droit de l'interrompre; de pouvoir raconter à son aise ce qu'elle a vu et peut-être aussi ce qu'elle n'a pas vu, avec des détails qu'elle répète vingt-cinq fois, en foudroyant de ses yeux vengeurs l'accusée qui l'écoute avec un mélange de résignation et d'étonnement, sans paraître se douter que c'est sa vie qui roule dans ce flot de paroles.

« A côté de Mrs Lambeth, son mari : sourd, un cornet sur l'oreille droite, il regarde avec des yeux ronds gesticuler des gens qu'il n'entend pas. Impossible d'imaginer une tête plus ahurie : c'est bien celle qui convient à l'époux de cette mégère, qu'on devine docile, craintif, accoutumé à plier le dos et à filer doux, comme un chien trop souvent battu. Je me figure que ces débats, où il est bien étonné d'avoir son mot à dire, se ramènent pour lui aux proportions d'une de ces folles pantomimes si fort à la mode en ce pays. Dans le fait, sa terrible moitié fait tout ce qu'elle peut pour qu'on termine, selon la tradition, par une gigue, — cavalier seul! »

A ce mot macabre, comme au portrait de Mr Lambeth, comme à l'éloge de Mr W. Orchard, qui suivait, on devinait ce correspondant anonyme très favorablement disposé pour l'accusée. D'ailleurs, sa sympathie se manifestait plus clairement encore dans les dernières lignes de l'article, qui marquaient avec beaucoup de justesse, semblait-il, le sens de ce procès :

« En France, je parierais sans hésiter pour l'acquittement. Ici, je me garderai d'aucun pronostic. L'existence irrégulière de l'accusée constitue contre elle la plus dangereuse présomption. Les Anglais, en effet, sont impitoyables pour ce qui touche aux mœurs : à leurs yeux, une femme sortie du droit chemin est capable de tout. Ils ne distinguent pas entre les nuances de l'in-

conduite. Le vice, pour eux, n'a pas de degrés : celle qui a pu avoir un enfant illégitime, a pu l'assassiner. Aucun fait secondaire ne vaudra contre ce préjugé qui conduit leurs déductions. Ne croyez pas pour cela qu'ils soient plus vertueux que nous : non, mais ils déclarent qu'ils le sont; et ils le déclareraient contre l'évidence. Leur excessive sévérité pour tous les péchés d'amour, c'est peut-être une manière de se persuader à eux-mêmes qu'ils les ignorent; c'est, en tout cas, un procédé certain pour affirmer qu'ils n'admettent pas la faute, et que, s'ils la tolèrent à l'état caché et honteux, ils l'extirpent sans ménagement dès qu'elle se révèle.

« Cette disposition constitue, pour le procès pendant, un facteur avec lequel il importe de compter. Si l'accusée est condamnée, on ne manquera pas de dire que sa nationalité a témoigné contre elle. Cela ne sera pas exact : une Anglaise même ne serait pas mieux traitée. Mais il se peut que Françoise Dessommes périsse moins parce que son crime est prouvé, — à mes yeux, il est très loin de l'être, — que parce que son immoralité est établie : quand une femme a commis l'imprudence d'avoir un enfant en dehors du mariage, il ne faut pas qu'elle s'avise encore de le perdre dans un accident où il y a du mystère; la certitude de sa faute empêchera de croire à ses explications, et revêtira d'une terrible vraisemblance les présomptions qui pourront se dresser contre elle. Dans tous les pays du monde, les décisions des jurys sont soumises à de telles influences, trop générales à la fois et trop instinctives pour qu'on puisse les empêcher de s'exercer. »

Cette lecture ouvrait l'espace à toutes les angoisses. Elles s'amassèrent, comme des nuages dans un ciel étroit et fermé, pendant la longue nuit d'abord, puis l'interminable lundi que les deux frères passèrent ensemble, chez Raymond, muets, échangeant à peine à longs intervalles quelque phrase de terreur ou d'espoir. Elles emplirent leurs deux âmes, qu'elles rapprochèrent jusqu'à les confondre et à les broyer : Raymond ne songeait plus à mépriser ce frère dont la misérable détresse se serrait contre lui; Léonard hésitait, dans une attente qui voulait espérer encore et pressentait l'horreur. Les feuilles du soir leur apprirent seulement que les plaidoiries n'étaient pas achevées, et que le verdict serait rendu très tard. Ils l'attendirent toute la nuit, sans se quitter. Le mardi matin, devant le premier kiosque

ouvert dans le crépuscule, ils lurent la dépêche laconique et définitive :

« Françoise Dessommes a été condamnée à mort. »

IX

Les détails des journaux anglais aggravaient encore l'horreur du dénouement. Ils donnaient un résumé succinct du discours de Mr Norton et de celui de Mr Lawrence Bell, d'où jaillit une phrase vague et sèche sur les lettres de Raymond :

« Mr Bell parle d'une correspondance de la prisonnière adressée antérieurement à un Français, et il en lit quelques fragmens. »

Puis ils s'étendaient avec une certaine complaisance sur les dernières formalités : le jury délibérant pendant deux heures, — le cri de l'accusée après le verdict : « Je suis complètement innocente! » — le juge coiffant sa toque noire pour prononcer la sentence, et échanger ensuite quelques complimens avec les jurés, très satisfaits de la manière dont ils ont été traités.

Les deux frères lurent ces lignes comme ils avaient lu les précédens comptes rendus, debout au bord du trottoir, sous les arcades de la rue de Rivoli, — et rien n'était changé dans le va-et-vient des passans! Cependant à cette heure même, les jurés, satisfaits des biftecks, des puddings et des voitures des shériffs, se délassaient dans leurs familles, autour d'un copieux déjeuner, avant de reprendre le cours de leurs affaires, un instant interrompu par leurs devoirs judiciaires. Ayant prononcé selon leur conscience, en loyaux défenseurs de l'ordre social et de la morale éternelle, ils avaient dormi sans cauchemar d'aucune sorte : aucun doute, aucune pitié ne les troublait; jamais dans la suite ils ne seraient hantés par le souvenir d'un épisode qui les avait probablement plus étonnés qu'émus, — ni par les deux grands yeux dont le regard poursuivait Perreuse, fixe, chargé de regrets, d'épouvante, de reproches. Leur œil distrait épellerait dans les journaux les « informations » qui courraient sur les chances de Françoise à la clémence royale; ils les discuteraient avec leurs amis, en gens bien informés, contens de l'être; les uns souhaiteraient la grâce, d'autres trouveraient que la condamnée « n'a que ce qu'elle mérite. » Et puis, un jour, en rentrant chez eux à l'heure du dîner, ils diraient à leurs femmes, à leurs enfans :

« Vous vous rappelez cette Française que nous avons condamnée à mort il y a quelque temps? Eh bien, on l'a pendue ce matin! » La femme, peut-être, aurait un mouvement, une pensée de compassion pour cette inconnue, dont la tragique mémoire traverserait quelquefois la paix familiale de leur *home;* les enfans regarderaient avec plus de respect ce père qui faisait ainsi pendre les gens aussi simplement qu'il avalait son rosbif, et sans d'ailleurs en perdre une bouchée. Et l'on parlerait d'autre chose...

Les deux frères marchaient devant eux, pareils à des flâneurs qui errent par passe-temps. Comme un encombrement de voitures les arrêtait à l'angle de la rue de Rohan, Raymond murmura :

— Mais c'est impossible!... C'est impossible!...

Les voitures se dégagèrent. Ils purent traverser. Plus loin, Léonard répondit :

— Pourquoi? De tels drames arrivent. Nous n'en sentons l'horreur que lorsqu'ils nous touchent.

Raymond s'écria, en frappant du pied sur le trottoir, dans un geste nerveux de révolte impuissante :

— Tu sais bien qu'elle n'est pas coupable!

— Je le sais.

Quelques pas encore, et Raymond reprit :

— Tu le sais!... Alors, qu'allons-nous faire pour la sauver?

Ces mots terribles : « Il est trop tard! » montèrent aux lèvres de Perreuse. Il les refoula, et se contenta de répéter, sombrement :

— Qu'allons-nous faire?

Un peu plus loin, il fixa son frère avec des yeux fous, remua les lèvres sans parler, et s'éloigna très vite, comme au signe d'une impulsion qui se fait obéir. Raymond le regarda filer sans comprendre, et resta perdu dans le brouhaha de la rue, petit être falot que les passans bousculent; puis il se reprocha de l'avoir laissé partir ainsi, craignit des résolutions extrêmes, voulut courir après lui, ne le vit plus.

Léonard s'en allait dans le mouvement et le bruit du matin. Marcher très vite l'apaisait : ses pensées devenaient confuses comme le murmure de foule qui les dispersait; puis, soudain, elles se condensaient en une question, en un mot, en un cri qu'il se répétait cent fois : « Qu'allons-nous faire? » Ou bien : « Pourquoi l'ai-je écoutée? » Ou encore : « Trop tard! trop tard! trop

tard ! » Ou même : « Oh ! mon Dieu ! » Jamais encore, au cours d'une de ces vies que trop d'incidens surchargent, il n'avait réfléchi au caractère irrévocable de l'acte accompli, de la possibilité perdue : et voici qu'au lieu de les reconnaître peu à peu, comme la plupart des hommes, à travers la paisible série des expériences courantes, il en recevait d'un seul coup, par un fait terrible, la révélation brutale et complète. Jamais son regard, borné par l'horizon de sa journée, n'avait essayé de suivre un peu loin la chaîne des conséquences dont nulle énergie ne peut plus rompre la continuité : voici qu'un éclair sanglant la déroulait devant lui jusqu'au point où le dernier anneau plonge et disparaît dans l'horreur. Si longtemps obscure, sa conscience devenait soudain d'une lucidité qui dissipait toutes les ténèbres. De temps en temps, au coin d'une place, en traversant une rue, la voix qui l'avait si longtemps égaré essayait de le tromper encore : « Que pouvais-tu faire ? insinuait-elle, personne ne t'aurait écouté ! » Au lieu d'acquiescer, comme lorsque cette même voix lui parlait par la bouche de Lucienne, il répondait aussitôt : « Du moins, j'aurais essayé ! » La voix, plus faible, reprenait : « Pourtant, si *elle* est coupable, c'est justice ! » Il s'indignait du doute, et affirmait : « Elle ne l'est pas ! » Ou bien, sans formuler les paroles qui tremblaient en lui-même, il songeait que la culpabilité de Françoise le chargeait davantage encore : qu'il n'était pas tout à fait étranger à ce crime ; — et qu'il le savait maintenant.

L'habitude le conduisit jusqu'aux abords du Palais. Des silhouettes connues se mouvaient à l'entour. Il rebroussa chemin, reprit son mouvement d'épave à travers la foule. La lassitude de la marche prolongée commençait à lui raidir les genoux ; la boue des rues souillait ses vêtemens éclaboussés ; il allait toujours. Il traversa la Seine sans s'en apercevoir, et la remonta, le long des boutiques et des vieilles maisons, jusqu'à ce qu'une rencontre, sur le quai de Montebello, le rappelât à la réalité. C'était Me Jallade, qui demeurait dans ce vieux quartier et passait très vite, en homme pressé. Il arrêta pourtant Perreuse :

— Vous ici, mon cher maître ?... A cette heure !...

Et tout de suite, avec l'accent triomphal du prophète qui ne s'est pas trompé :

— Eh bien ! que vous avais-je dit ? Ils l'ont condamnée, la petite modiste, avez-vous vu ?

Léonard balbutia :

— La Reine fera grâce...

Jallade haussa les épaules :

— La Reine?... Vous verrez qu'ils la pendront !...

Et il fila, du pas léger d'un homme qui n'a point de responsabilités dans les horreurs du monde, et dont aucun spectacle étranger ne saurait ébranler la philosophique indifférence.

Perreuse alors remarqua ses souliers maculés, les éclaboussures qui constellaient son paletot, et craignit d'attirer les regards, après avoir peut-être excité l'attention de ce confrère que le hasard mêlait si singulièrement aux périodes aiguës de sa crise. Il rentra.

— Me Billon vient de partir, lui dit Frédéric, dans l'antichambre. Monsieur ne l'a pas rencontré ? Il a longtemps attendu dans le cabinet. Il a dit que Monsieur le retrouverait au Palais.

— Bien, bien !

Raymonde, au piano, dérouillait ses doigts. Léonard entr'ouvrit la porte du salon : c'était l'Anglaise qui surveillait les exercices, en battant la mesure avec son index. Tout heureuse d'être interrompue, la fillette se retourna sur son tabouret, en tendant les bras, avec un beau sourire rayonnant et des yeux tendres :

— Papa !

Sans répondre à cet appel par le baiser sur le front ou la caresse dans les cheveux que l'enfant attendait, Léonard se retira et se retrouva avec Frédéric :

— Où est Madame ?

— Madame est dans sa chambre.

Au lieu d'aller et venir avec son habituelle activité, Lucienne, accoudée dans un fauteuil, le menton sur sa main, semblait abîmée dans une lointaine rêverie. Devant ses pieds, un journal froissé traînait sur le tapis. Elle tressaillit au bruit de la porte, à la voix de son mari :

— Tu as lu?... Tu sais?...

— Oui, je sais.

Surprise au fond de ses pensées, elle ne songeait point à les cacher : leurs reflets noirs traversèrent ses yeux qui se levaient sur l'homme bouleversé debout devant elle. Dans les regards qui fouillaient les siens, elle vit de la colère, de l'effroi, de la haine, des menaces, les passions remuées d'un complice aux abois. Elle

eut peur. Tout près l'un de l'autre, elle assise, appuyée sur son bras gauche, la tête tendue dans une pose inquiète et défensive; lui, penché sur elle, la dominant de sa haute taille robuste, — ils se regardèrent longtemps, comme deux bêtes de force inégale qui se mesurent des yeux. Puis, comme si le courage d'attaquer manquait à sa vigueur, Léonard se détourna lentement. Tandis que Lucienne respirait, il se mit à arpenter la chambre, d'un pas lourd que le tapis étouffait, que rythmait le son grêle du piano de Raymonde, derrière la cloison. A intervalles presque réguliers, il poussait de longs, de profonds soupirs, dont chacun semblait soulever un poids énorme, qui retombait. Lucienne en frissonnait jusque dans sa moelle. Elle attendait une parole, la souhaitait, la redoutait, et n'entendait que ces soupirs qui lui faisaient mal; elle voulait parler, et ne trouvait pas les mots qu'il aurait fallu dire, ou les sentait arrêtés dans sa gorge. Lui, cependant, marchait toujours du même pas, tournait le long des murs du même mouvement instinctif de prisonnier, tandis que gazouillaient les gammes enfantines. Elles se turent. Le silence s'alourdit dans le glissement des pas et des soupirs. Enfin, Léonard s'arrêta de nouveau devant sa femme, non plus menaçant comme tout à l'heure, mais écrasé, criant à l'aide, et d'une voix rauque, comme cassée, il dit, très bas :

— Pourquoi m'as-tu empêché de partir?

Comme Lucienne ne répondait pas, il répéta, plus haut :

— Oui, pourquoi?... pourquoi?...

Elle continua de se taire. Elle aurait pu reprendre un à un les argumens qui l'avaient persuadé : mais en même temps qu'elle les repassait dans sa mémoire, elle en comprenait le sens véritable; et il lui eût été aussi impossible de les répéter que si une invisible main eût pressé sa bouche.

— ... C'est toi qui m'as retenu, poursuivit Léonard, c'est toi, c'est toi!...

Il s'aperçut que ces paroles le soulageaient, comme les premières gouttes d'un sang corrompu qui s'échappent d'une plaie trop longtemps fermée. Il voulut continuer, pour se soulager encore. La plaie s'ouvrit toute grande, les mots jaillirent comme des flots de sang :

— Ne comprends-tu pas ce que ma parole aurait apporté à ces débats?... Un doute, et il n'en fallait pas plus!... Je tenais son salut dans ma main : tu m'as empêché de l'ouvrir... Toi,

toi!... On l'a condamnée sans preuves,... sur des présomptions... sur des impressions... Rien contre elle, que le témoignage d'une radoteuse... et cette chose terrible : son passé... Son passé, non pas tel que je l'ai connu, moi,... mais tel que l'ont compris ces jurés et ces juges, qui n'en ont vu que l'immoralité, comme ils disent... Ah! pauvre petite créature d'amour, je pouvais leur dire ce que tu fus pour moi, ce que tu fus vraiment!... Mais on m'a retenu, on m'a menacé, j'ai été faible, j'ai cédé, je t'ai sacrifiée... Ah! tu n'aurais jamais été si lâche, toi,... si lâche et si cruelle!...

Pendant que ces reproches roulaient sur elle, Lucienne se rappelait sa facile victoire, ses argumens accueillis d'emblée parce qu'ils tombaient dans une oreille propice, la capitulation complaisante suivant le départ de Raymond. Mais, à défaut d'autre vertu, elle avait ce courage qui ne se dérobe point aux responsabilités ; elle s'interdit d'ôter au désespéré sa pauvre excuse, elle continua de se taire en détournant les yeux.

Léonard s'excitait à la charger davantage :

— Tu as vu qu'elle est innocente... Tu l'as vu!... Cela saute aux yeux, quand on sait ce que tu savais!... Et tu prévoyais bien l'erreur, oh! oui, tu la prévoyais!... Mais tu me leurrais d'un espoir imbécile, tu m'étourdissais, tu me disais des choses, des choses!... Dans quels bas-fonds de l'âme allais-tu les chercher?... Et je te laissais dire, et je t'approuvais!... Tu menaçais d'emporter les enfans... Car tu m'as fait cette menace, n'est-ce pas?... C'est ce qui m'a vaincu, j'ai eu peur de les perdre... Ah! le vrai danger n'était pas là!... Il n'y en avait qu'un : la condamnation de ce pauvre être dont le seul crime est de m'avoir aimé,... et que j'ai aimée, moi,... et que je devais sauver au prix de ma vie,... et qui mourra,... qui mourra de cette mort-là,... de cette mort effroyable!... Ah! je pouvais l'empêcher, et je ne peux plus... Il est trop tard!...

Il haletait, les deux poings levés vers le ciel :

— Trop tard!... Trop tard!... Trop tard!...

... Marc, à son tour, venait de se mettre au piano, où il répéta bientôt un paisible *andante* de Clementi. Mieux doué que Raymonde, il avait un jeu plus ferme : ses notes se détachaient avec plus d'entrain. Au contraste de ces sons enfantins avec les soupirs de l'homme accablé qui s'affaissait dans son désespoir, Lucienne eut pour la première fois l'intuition vraie et complète

de tout le malheur tombé sur leur foyer. Le père atteint si profondément dans son âme, c'était l'arbre attaqué dans sa racine, qui s'étiole et meurt. Affaibli par un souvenir plus dévorant qu'une fièvre maligne, Léonard ne serait plus désormais qu'un infirme impropre au combat, — plus infirme encore que son frère, dont l'âme au moins restait intacte ! — un de ces cadavres vivans qui flottent sans consistance parmi les tempêtes humaines. Qu'était-ce qu'un scandale, dont le bruit s'éteint, en regard d'un pareil virus entré au plus profond de l'être ? Qu'était-ce que la défaite dans la lutte des intérêts en regard de cette honte intime, dévorante, implacable, qu'il faudrait porter jusqu'au tombeau ? Hélas ! leur sort à tous était lié à celui de l'étrangère, nul effort ne romprait cette chaîne invisible ; il fallait la sauver pour que le blessé retrouvât l'espérance, leur salut dépendait de son salut. Et Lucienne se mit à le désirer de toutes ses forces. Elle y voulut croire. Ses lèvres se desserrèrent; elle dit :

— Il reste la grâce...

Peut-être qu'une voix plus pure lui soufflait ce beau mot, qui ranime une dernière lueur au fond des nuits les plus obscures; peut-être qu'elle pressentait le sens profond du drame dont elle n'avait d'abord pensé qu'à écarter l'horreur; peut-être qu'un vent de vraie pitié chassait les passions égoïstes qui depuis si longtemps réglaient seules les battemens de son cœur.

— La grâce est si rare, dans ce pays-là ! répondit Léonard. Pourquoi la grâce ? Le crime est affreux... Les doutes ? Après le verdict, ils ne comptent plus... Selon la convention légale, le jury est infaillible : il prononce sans recours, et les pouvoirs responsables s'abritent derrière son verdict... C'est avant, c'est avant qu'il fallait agir !

La voix de l'Anglaise s'éleva pour gronder Marc et traversa la cloison; puis l'*andante* reprit son cours, avec moins d'entrain, comme si les notes hésitaient à tomber des doigts intimidés.

— Il s'agit d'une femme, répliqua Lucienne. Ici, le Président les gracie toujours. Quand je pense que son salut dépend d'une femme aussi, de la Reine, qu'on dit bonne, que la vieillesse doit incliner à la pitié...

Léonard l'interrompit, avec un geste d'indicible détresse :

— La Reine ! te figures-tu qu'elle écoute la voix de son cœur ? Elle n'a pas de volonté, elle consulte son ministre et fait ce qu'il lui conseille; elle n'est qu'un instrument presque passif qui

règle l'application de la loi... Quant à nos sentimentalités sur le sexe et la peine, les Anglais les ignorent. La peine de mort est inscrite dans leur code : ils l'appliquent aux femmes comme aux hommes, avec cette cruauté froide que dans tous les pays l'instinct de barbarie et de vengeance abrite derrière la loi... Pour tous, pour toutes, le même arrêt, la même corde, le même bourreau... Ah ! c'est épouvantable !...

La sinistre vision se dressa dans la chambre confortable, aux murs tendus d'étoffe claire, aux guéridons chargés d'élégans outils de toilette et de flacons de cristal, dans la chambre où Léonard amenait sa jeune femme quelques mois après avoir abandonné Françoise, où Marc et Raymonde étaient nés dans le grand lit Louis XV que recouvrait le tapis d'Aubusson à guirlande d'épis et de roses.

— Écoute ! s'écria passionnément Lucienne, on ne ferait rien si l'on doutait toujours. Ce ministre, qui conseille la Reine, c'est un homme : on peut le voir, lui parler, l'émouvoir, le convaincre. Fais maintenant ce que voulait Raymond. Pars ! Ton frère t'accompagnera. Vous tenterez tout... Il ne faut jamais désespérer !...

— Ah ! murmura Léonard, tu ne sais pas combien cette chance est faible !... Tu ne le sais pas !...

ÉDOUARD ROD.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE MAROC D'AUTREFOIS

LES CORSAIRES DE SALÉ

Lorsque, dans les cercles politiques, on entend parler avec chaleur et avec une touchante sollicitude de la nécessité de respecter l'intégrité d'un État, on peut tenir pour certain que chacun escompte déjà les chances de son démembrement ou, pour rajeunir un terme qui a un peu vieilli depuis le partage de la Pologne, « de sa vivisection. » C'est le cas de l'empire du Maroc et le *sujet*, à n'envisager que lui seul, serait assez facile à opérer, car les parties qui le composent sont, en quelque sorte, des membres épars, *disjecta membra;* le Maghreb-el-Aksa a pu même être appelé ici (1) avec justesse une « fiction créée par nos imaginations européennes. »

Empire, il y a près de quatre siècles que ce mot n'a plus de sens appliqué au Maroc. L'évolution importante qui, à cette époque lointaine, s'est accomplie dans ses destinées et qui marque un tournant de son histoire a été la substitution des dynasties chérifiennes aux dynasties nationales, substitution fatale, qui a amené la concentration dans les mêmes mains de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle. Alors que les nations chrétiennes *renaissaient* par les lettres, par les arts, par l'activité des relations commerciales et aussi par une séparation de plus en plus accusée du pouvoir civil et du pouvoir religieux, le Maroc, après plusieurs règnes glorieux, reculait dans l'obscurantisme et dans le fanatisme. Pour s'emparer du pouvoir et pour s'y maintenir, les chérifs firent passer sur le Maghreb-el-

(1) *Le Maroc et les puissances européennes*, par M. René Pinon. Voyez la *Revue* du 15 février 1902.

Aksa un souffle de guerre sainte et, s'ils contribuèrent dans une certaine mesure (1) à arrêter l'invasion portugaise, ce fut pour comprimer la population berbère sous le despotisme le plus aveugle et la ruiner par la plus insatiable cupidité.

Le prestige religieux a pu seul faire accepter, malgré leur odieuse manière de gouverner, les tyrans de droit divin qu'ont été les chérifs marocains. L'esprit islamique, par l'effet d'une propagande très habilement conduite, finit par s'infiltrer dans les tribus berbères du Maghreb-el-Aksa et elles en arrivèrent, malgré l'éclat jeté par leurs dynasties nationales, à moins respecter un pouvoir qui était dépourvu de la consécration religieuse; mieux valut à leurs yeux être mal gouvernées par un chef revêtu de l'autorité spirituelle, comme un chérif, que par des souverains, si glorieux fussent-ils, qui étaient obligés de chercher au dehors l'influence religieuse. Les missionnaires chérifiens enseignaient que l'esprit de corps (c'est ainsi qu'ils appelaient l'esprit autonomiste) était un reste de paganisme. « Dieu, disaient-ils, vous a délivrés de cette fierté qui vous dominait dans les temps antérieurs à l'islam; il vous a ôté l'orgueil de la naissance ! » L'amoindrissement du sentiment national chez les Berbères fut le résultat de ces prédications qui étaient loin d'être désintéressées; il permet d'expliquer la soumission du Maghreb-el-Aksa, si relative qu'elle soit, aux dynasties chérifiennes qui occupent si mal le pouvoir depuis le XVIe siècle.

Une de ces traditions qui circulent au Maroc, sans nom ni date, mais qui n'en sont pas pour cela moins caractéristiques, fera voir d'ailleurs que les sujets des chérifs sont fixés sur les vices de leur gouvernement, en même temps qu'ils reconnaissent, sans nous l'envier, la supériorité de nos institutions politiques. Un prince ayant envoyé son fils voyager en Europe et lui ayant demandé, au retour, quelle impression il rapportait de son séjour chez les chrétiens, reçut cette réponse: « Leur gouvernement est comme notre religion; leur religion est comme notre gouvernement. » C'est-à-dire, en rétablissant les qualificatifs sous-entendus : « Leur gouvernement est aussi parfait que notre religion; leur religion est aussi détestable que notre gouvernement. » La conclusion qu'il lui semblait inutile d'exprimer, tant

(1) Cette restriction est nécessaire, car la principale cause qui vint détourner le Portugal de son plan d'occupation du Maroc fut la conquête et l'exploitation du Brésil.

elle était évidente à ses yeux, était celle-ci : « Notre part est encore la meilleure. »

Et cependant le Maroc des chérifs, si divisé et si troublé que certaines chroniques parlent « des rebelles ordinaires du Roy de Fez et Maroc, » comme l'on ferait de ses sujets; cet empire en façade arriva à en imposer pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle à ce point que les puissances chrétiennes recherchèrent son alliance et, — fait inouï, — s'abaissèrent jusqu'à lui payer tribut. Une marine de course plus audacieuse que puissante, connue sous le nom de « Corsaires de Salé, » était alors la terreur des vaisseaux marchands dans « la mer du Ponant, » comme on appelait l'Atlantique par opposition à la Méditerranée, « la mer du Levant, » théâtre des exploits des autres corsaires barbaresques. Il fallait bien assurer aux flottes marchandes par des traités de paix et par des tributs une sécurité contre les « Salétins, » puisque la jalouse rivalité des nations chrétiennes empêchait de les détruire et que, le plus souvent, les marines de guerre dédaignaient de convoyer les vaisseaux qui allaient trafiquer. Il y avait, en outre, pour le commerce européen un intérêt de premier ordre à conserver le marché du Maroc, car, malgré les difficultés de toutes sortes dont il était entouré, le trafic d'importation et d'exportation y était la source de bénéfices considérables.

C'est l'histoire des pirates de Salé, de leur repaire, de leur origine, de leurs moyens d'action et de la politique européenne à leur égard que nous voudrions retracer. Si cette étude purement historique ne prête pas aux digressions sur les questions actuelles, elle offrira du moins l'intérêt de reconstituer la physionomie du Maroc d'autrefois sous un de ses aspects les plus curieux; rien d'ailleurs dans le présent ne saurait évoquer ce passé, car dans ce pays où les institutions et les mœurs changent si peu, les corsaires de Salé ont disparu sans laisser la moindre trace.

I

On peut reconnaître dans l'histoire maritime du Maroc trois périodes bien caractérisées. La première correspond à la domination des dynasties berbères sur la péninsule hispanique, à la fondation du double empire de l'Afrique et de l'Espagne : les

souverains Almohades, maîtres des deux côtés du détroit de Gibraltar, avaient besoin de flottes pour assurer les communications entre les deux parties de leurs États, ainsi que pour leurs expéditions dans la Méditerranée; c'est la période de la marine organisée. Il y avait bien au Maroc, dès cette époque, quelques pirates; mais ils opéraient en dehors de l'autorité des émirs berbères, qui parfois, au contraire, étaient obligés de leur donner la chasse: les descentes qu'ils opéraient sur les côtes d'Espagne, déjà au temps des Ommiades, relèvent plutôt de la razzia que de la guerre de course. Dans la seconde période, nous assistons à la revanche prise par l'Espagne et le Portugal sur leurs envahisseurs, qui est suivie de l'occupation par les chrétiens des principales villes maritimes du Maghreb-el-Aksa: c'est une période défensive pour le Maroc; la guerre maritime se borne à des tentatives faites par les sultans Merinides pour secourir l'Espagne musulmane; sur la côte atlantique, à la Mamora, au nord de Salé, un nid de pirates commence à être célèbre; mais ce sont des pirates de tous pays, « et plus de chrétiens de toutes nations que de musulmans. » Enfin la troisième période de l'histoire maritime du Maroc, celle que nous nous proposons d'étudier et qui est de beaucoup la plus importante, commence après l'avènement des dynasties chérifiennes et la reprise par le Maroc de ses places maritimes; deux événemens d'une importance capitale en marquent les débuts : la fondation de l'odjak d'Alger par les Turcs et le déplacement du commerce européen qui, à la suite des découvertes des navigateurs, abandonne de plus en plus le Levant pour se porter vers l'Occident; le détroit de Gibraltar va devenir la grande voie commerciale. Cette période finit avec les corsaires marocains eux-mêmes qui disparaissent au XIXe siècle, plus de vingt ans avant ceux des régences barbaresques.

Deux villes sur les côtes du Maroc avaient échappé aux entreprises des Portugais et des Espagnols : Salé sur l'océan Atlantique, et Tétouan sur la Méditerranée; elles furent le berceau des pirates marocains; mais Tétouan n'atteignit jamais, pour les armemens en course, l'importance de Salé, qui fut, avec Tripoli, Tunis et Alger, la quatrième ville corsaire du Maghreb. Tétouan surveillé par Ceuta, qui restait à l'Espagne, avait surtout pour champ d'action la Méditerranée, tandis que les pirates de Salé, comme nous le verrons, opéraient le plus souvent sur « la mer océane. » Quant aux autres places maritimes que le Maroc venait

de reconquérir sur les chrétiens, elles étaient pour la plupart ruinées et désertes; si elles offraient aux corsaires de précieux abris, elles ne pouvaient leur servir de ports d'armemens.

Salé, à l'embouchure de l'oued Bou-Regrag et sur la rive droite de ce fleuve, fait face à Rbat placé sur l'autre rive, et la situation de ces deux villes rappelle un peu celle de Bayonne et de Saint-Esprit à l'entrée de l'Adour. On pourrait appeler Salé et Rbat les deux villes sœurs, puisque cet euphémisme sert le plus souvent à désigner deux cités voisines et jalouses de leur prépondérance. Le groupe Salé-Rbat, ou plutôt l'embouchure du Bou-Regrag, est une position de la plus haute importance; c'est la clef de l'empire du Maroc sur l'Atlantique au point de vue politique, économique et stratégique. La terrasse, dans laquelle le fleuve a creusé son lit, est issue d'un nœud orographique situé non loin du versant nord du haut Atlas, à l'opposite des vallées qui descendent au sud vers le Tafilelt; ce nœud orographique comparable à notre *massif central*, comme centre de dispersion des eaux et comme forteresse naturelle, présente cette particularité qu'il ne peut être tourné facilement par le sud, étant presque soudé aux pentes du haut Atlas. Dans toutes les autres directions, c'est-à-dire vers l'Ouest, le Nord-Ouest, le Nord et le Nord-Est, ce nœud orographique a donné naissance à de forts soulèvemens qui s'étagent en terrasses et s'épanouissent en éventail pour s'arrêter tous vers le Nord à une ligne allant de Rbat sur l'Atlantique à Oudjda (frontière est du Maroc) par Mekinez, Fez et Taza.

Parmi ces terrasses, celle du Bou-Regrag est tout particulièrement intéressante, car elle a longtemps constitué, et l'on pourrait presque dire, constitue encore une ligne de démarcation politique. Deux centres d'hégémonie se sont créés de part et d'autre : le premier, le plus important, au nord à Fez; le second, au sud dans la ville de Maroc. La terrasse du Bou-Regrag orientée du Sud-Est au Nord-Ouest, et qui finit en musoir sur l'Atlantique, coupe le Maroc en deux parties distinctes appelées autrefois le royaume de Fez et le royaume de Maroc (Marrakech) (1); elle s'oppose à toute communication directe et facile

(1) Il semble qu'il soit temps de restituer à cette ville son véritable nom de Marrakech; celui de Maroc donné à la fois à une ville et à un État entraine de nombreuses confusions; c'est ainsi que les expressions royaume *de* Maroc et royaume *du* Maroc sont loin d'être svnonymes.

entre leurs deux capitales et les sultans eux-mêmes sont obligés de la doubler par son extrémité Nord-Ouest et de passer par Rbat dans leurs périodiques déplacemens du Nord au Sud. Ce n'est pas que l'obstacle créé par la nature soit bien considérable : le pays ne présente pas de difficultés très sérieuses ; mais il est habité par des confédérations très jalouses de leur indépendance et sur lesquelles les sultans chérifiens, malgré de nombreuses expéditions, n'ont jamais pu asseoir leur autorité d'une façon ferme et durable.

Le groupe Rbat-Salé, placé dans une situation mitoyenne entre la région de Fez et celle de Marrakech, participe de l'une et l'autre, quoique rattaché plus naturellement à Fez dont il est le véritable port. Maître de cette position, l'on peut se porter également sur l'une ou l'autre des deux capitales, comme il est loisible d'isoler les deux pays qui n'ont en réalité que ce point de contact. Ajoutons que c'est à l'embouchure du Bou-Regrag que vient aboutir sur l'Atlantique la grande voie de Tlemcen à Fez. L'importance de ce point avait été reconnue dès l'antiquité et, bien avant les Romains, les Carthaginois y avaient établi une colonie : « Chaque domination, dit Godard, s'est assise à l'embouchure du Bou-Regrag, comme sur la meilleure position de la côte (1). » Suivant les époques de l'histoire, le groupe Rbat-Salé a été désigné par le nom de celle des deux villes qui l'emportait en prépondérance : dans l'antiquité, il n'est question que de Salé ; à la fin du XIIe siècle, le sultan almohade Yacoub el Mansour (1184-1199) fonde Rbat et c'est le nom de cette nouvelle ville qui se rencontre le plus fréquemment dans l'histoire jusqu'aux environs du XVIe siècle. A cette époque, Salé devient prépondérante pour le commerce et pour la course ; elle s'érige en république tantôt vassale, tantôt indépendante, et son renom éclipse, pendant plus de deux siècles, celui de sa rivale restée fidèle aux souverains du Maroc. A la fin du XVIIIe siècle, la marine ayant complètement disparu, Rbat reprend le pas sur Salé, dont le nom s'efface de plus en plus de l'histoire.

Salé, placée dans une situation si avantageuse par rapport au Maroc, n'était cependant, au point de vue maritime, qu'un « havre de barre » sans profondeur ; le port était formé du che-

(1) Pour les différens auteurs cités sans indication de référence, on peut consulter : *A Bibliography of Empire of Morocco from the earliest times to the end of 1891* by Lieut.-Col. Sir. R. Lambert Playfair and Dr Robert Brown 1893, London.

nal même du fleuve dont la berge, rocheuse du côté de Rbat, présentait, du côté de Salé, une grève de sable resserrant la passe; les navires étaient souvent obligés de décharger leurs canons et leurs marchandises en pleine mer pour pouvoir franchir la barre. Il est à remarquer que les autres villes corsaires n'étaient pas mieux partagées : Tripoli, dans les sables, était exposée aux mauvais vents; Tunis communiquait avec la mer par un chenal si étroit qu'une galère avait peine à y passer; Alger n'était pas même située dans une découpure de la côte, et sa darse, constamment réparée par les esclaves chrétiens, n'offrait qu'un médiocre abri. On en peut conjecturer que ces conditions maritimes, défectueuses pour un port ordinaire, étaient au contraire favorables à l'établissement des repaires de pirates; elles les obligeaient à avoir des bateaux plats, de formes légères, dont les vitesses étaient très supérieures à celles des vaisseaux chrétiens et qui avaient, en outre, l'avantage de se dissimuler dans les plus petites baies où ne pouvaient les atteindre nos pesans navires, contraints de mouiller au large. Salé, avec son mauvais port, était cependant la meilleure « échelle d'Occident » : l'Europe y écoulait ses produits à destination du Maroc et leur affluence était telle qu'ils se vendaient au-dessous de leur valeur. « Il serait très nécessaire, écrit un de nos consuls à Maurepas en 1699, que Votre Grandeur donnât des ordres pour diminuer le commerce de Salé de la moitié, en empêchant les bâtimens français d'y aller aussi fréquemment qu'ils font; comptez, Monseigneur, que d'une très bonne Échelle ils en vont faire une très méchante, de manière qu'aujourd'hui les marchandises d'Europe sont à meilleur marché en Barbarie qu'en Europe même, par la quantité qu'on y a portée (1). »

II

C'est aux Maures d'Espagne qui vinrent s'y fixer que Salé dut sa prospérité. Dès le commencement du XVIe siècle, en 1502, un premier décret d'expulsion avait fait émigrer d'Espagne au Maroc des milliers de musulmans, malgré la défense qui leur avait été faite, sous peine de mort et de confiscation, de passer en Afrique (2).

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documens*. Maroc 3, f° 187.

(2) Décret du 12 février 1502. On laissait aux Maures la faculté de disposer de leurs biens et on leur assignait la Turquie pour séjour.

Cet exode se continua jusqu'en 1610, date de l'arrêt d'expulsion définitive rendu par Philippe III. Ce fut à Salé, à Fez et à Tétouan que les proscrits s'installèrent en plus grand nombre; mais tandis qu'à Fez et à Tétouan les *Andalos*, comme on les appelait, furent assez vite absorbés par la population indigène; ils ne se fondirent pas à Salé avec les habitans de la cité et arrivèrent à la dominer par leur nombre et par leurs richesses. Salé, dont le port comptait déjà quelques corsaires, dut attirer plus particulièrement ceux des Maures qui, ayant le goût des armemens maritimes, virent dans la course un moyen de se venger de l'Espagne en particulier et de la chrétienté en général, tout en augmentant leurs richesses. Le sultan Abd-el-Malek (1576-1578) favorisa l'installation dans cette ville de ces familles d'Andalos qui par la suite exercèrent le double et lucratif métier d'armateur en course et de marchand, et qui devaient bientôt secouer l'autorité des souverains du Maroc.

A une époque où Arzilla, Larach et la Mamora étaient encore aux mains des chrétiens, Salé se trouvait le premier port marocain sur l'Océan pouvant surveiller le détroit de Gibraltar dont il n'était séparé que de cinquante lieues. Cette situation, remarque le Père Dan, permettait aux corsaires « d'être toujours en embuscade pour aller à la rencontre des navires marchands qui passent du Ponant en Levant et de la mer Océane en la Méditerranée. A quoy leur sert beaucoup qu'étant Espagnols originaires et renégats, ils savent la langue et le pays où ils se jettent déguisés pour épier les vaisseaux, quand ils partent des ports d'Espagne et des autres endroits. » Outre les renégats d'origine espagnole, il y avait encore parmi les émigrés de la péninsule un grand nombre de ces *Moriscos* baptisés par force en Espagne et qui retournaient si souvent à l'islam que les papes avaient été obligés de décider qu'on absoudrait les relaps d'origine musulmane autant de fois qu'ils auraient apostasié (1).

Les Andalos de Salé, pris dans leur ensemble, étaient, comme

(1) Bulle du 12 décembre 1530. Quelques-uns de ces Moriscos expulsés n'avaient pas renoncé à la religion chrétienne et ce fut, en partie, pour eux que le Père Joseph du Tremblay envoya au Maroc sa mission de capucins de la province de Touraine. *Ex relationibus P. P. Leonardi et Josephi Paris., annotare libuit... duos missionarios captivos in Marochio obtinuisse a Rege ut ministrare possent sacramenta captivis catholicis numero tria millia idemque præstare Mauris fidelibus qui ex Hispania ejecti in fide catholica ibi permanserunt.* Acta S. C. de Propaganda Fide, 22 fév. 1627, p. 191, verso.

on le voit, des gens ayant plus ou moins changé de croyances et chez lesquels les convictions religieuses s'étaient fortement émoussées; les tribus du voisinage les tenaient pour de très médiocres musulmans; rien que le fait d'avoir été sujets des chrétiens les faisait regarder avec ce sentiment de pitié méprisante que les Marocains d'aujourd'hui ont pour nos sujets algériens. Par la suite, il arriva à Salé des Turcs et des renégats de provenance méditerranéenne, tous forbans de profession, et cette population bariolée finit par ressembler à celle des autres villes corsaires. Elle était caractérisée par un esprit entreprenant et mercantile, un manque absolu de scrupules et cet endurcissement que donne la fortune gagnée dans des expéditions aventureuses. On peut dire qu'à la religion près, les populations de certaines villes chrétiennes de la Méditerranée, et en particulier celles de Gênes, Pise, Livourne et Barcelone, lui ressemblaient beaucoup. De part et d'autre l'esclavage était le principal objectif de la course; les Génois déshonorèrent même leur commerce en trafiquant des chrétiens comme des musulmans et en faisant la traite des blanches pour approvisionner de Circassiennes les harems de l'Égypte et du Maghreb. En plein XVIIe siècle, on voyait à Gênes de riches armateurs se faisant servir par des esclaves barbaresques, et Moüette raconte qu'à la même époque un Maure de Tlemcen était esclave du cardinal d'Aragon. « Nous croyons, dit Mas Latrie, l'auteur le plus documenté sur la question, que la statistique des forfaits dont la Méditerranée a été le théâtre du XIe au XVIe siècle, s'il était possible de la dresser, mettrait à la charge des chrétiens une quotité fort lourde dans l'ensemble des pillages et des dévastations maritimes que nous rejetons trop facilement au compte des Barbares. Si les chrétiens nous paraissent avoir plus souffert de la piraterie musulmane, c'est qu'ils avaient un commerce plus considérable et des côtes moins faciles à défendre; c'est que leur histoire générale nous est mieux connue que celle des Arabes. Les témoignages des chrétiens révèlent eux-mêmes tout le mal imputable aux pirates d'origine chrétienne. Du XIIe au XVe siècle, Grecs et Latins ont commis sur mer d'innombrables forfaits. »

La forme du gouvernement créait entre Salé et les villes corsaires de la Méditerranée, barbaresques ou chrétiennes, une autre ressemblance, car Salé arriva comme elles à se constituer en république. C'est une loi de l'histoire que toutes les grandes

cités maritimes et marchandes, sur la Méditerranée comme sur les autres mers, ont toujours aspiré à l'autonomie. Elles restèrent presque toujours en dehors des partis qui se disputaient la souveraineté territoriale; elles devaient leur puissance au commerce et à la course; les guerres continentales leur importaient peu, car leurs intérêts étaient sur mer; elles avaient une vie propre, des mœurs et des habitudes qui demandaient des lois spéciales; enfin elles possédaient de grandes richesses dont elles voulaient être seules à profiter. Aussi ces cités se sont-elles détachées peu à peu des États dont elles dépendaient pour s'ériger soit en républiques vassales, soit en républiques indépendantes. Si quelques-unes, comme Marseille, La Rochelle et Saint-Malo, ne purent réaliser complètement leur rêve d'indépendance, par suite des résistances d'un pouvoir central fortement constitué, au moins arrivèrent-elles à obtenir des privilèges et des franchises qui équivalaient à une véritable autonomie.

C'est avec Alger que Salé présentait le plus d'analogie. La ville des Barberousse n'était rattachée à l'autorité du Grand Seigneur que par un faible lien de vasselage; Salé ne payait aux sultans du Maroc qu'une redevance gracieuse; son caïd officiel, quand elle en eut, n'avait qu'une souveraineté nominale, plus précaire encore que celle de ces chefs de la milice turque qui gouvernèrent sous les noms de pacha, d'agha et de dey. Alger était en réalité une république de janissaires (1) au milieu d'indigènes et de renégats, et ce que furent les janissaires à Alger, les Andalos le furent à Salé. Comme les premiers apportèrent à Alger la langue turque, les lois et les coutumes du Levant, les Andalos introduisirent à Salé la langue espagnole et une grande partie des lois et usages de la péninsule. Rien n'est plus suggestif à cet égard que les listes des membres du divan de Salé où nous voyons figurer des Blancos, des Squerdos, des Ozaras, etc., avec quelques noms arabes, accompagnés toujours d'un surnom ethnique : el Cortoubi (de Cordoue), el Gharnathi (de Grenade . De même que les janissaires avaient concentré dans leurs mains tous les pouvoirs et n'admettaient pas qu'une parcelle d'autorité fût dévolue à un indigène, de même

(1) Les janissaires eux-mêmes étaient recrutés en grande partie parmi les sujets chrétiens de la Turquie qui étaient astreints à fournir, au fur et à mesure des besoins, un millier de jeunes gens chaque année; ceux-ci, enlevés à leurs familles, étaient envoyés à Brousse pour y recevoir une éducation musulmane et militaire.

les Andalos pouvaient seuls faire partie du divan. Au point de vue de la religion, nous avons déjà dit ce qu'étaient les Andalos; les forbans d'Alger n'étaient pas meilleurs musulmans. Il arrivait parfois aux uns et aux autres de capturer des navires chargés de vins d'Espagne avec lesquels ils s'enivraient, considérant que le mettre en vente eût été une transgression plus grave de la loi coranique; le sieur d'Aranda, témoin de ces libations pendant sa captivité, note dans sa relation : « Le boire est toléré, mais non pas de le vendre. »

Salé, comme Alger, tirait ses principales ressources des prises de ses corsaires et de ses droits de douane, ce qui implique la coexistence dans une même cité de deux choses en apparence contradictoires, la piraterie et le commerce maritime. Fait singulier pour une époque qui ne soupçonnait pas les tolérances modernes du droit international, la liberté commerciale et le brigandage des corsaires existaient simultanément. Les marchands chrétiens étaient souvent entourés de soins et d'égards par les habitans des ports musulmans et restaient d'autre part exposés, en dehors des eaux d'Alger ou de Salé, à toutes les entreprises des pirates. Le commerce avec les Européens était pour les ports barbaresques une source trop grande de bénéfices pour que tous les efforts ne tendissent pas à le maintenir au-dessus des préventions religieuses et même d'actes d'hostilité répétés. Au Maroc surtout, les importations européennes étaient considérables, parce qu'elles s'étendaient aux villes de l'intérieur, tandis que dans les régences barbaresques elles étaient presque exclusivement limitées aux places de la côte. Cette liberté dont jouissaient les trafiquans chrétiens, et qui a si complètement disparu du Maroc, était en outre une nécessité pour les corsaires; elle leur permettait d'écouler la plupart des prises faites sur les vaisseaux chrétiens, butin dont ils n'auraient pas eu le débit sur place; les objets capturés, le plus souvent dépourvus de valeur pour les musulmans, n'avaient d'autres débouchés que Gênes, Livourne et Florence où ils étaient vendus à vils prix; une ordonnance royale en prohibait l'achat en France, à peine de confiscation et d'amende. Il faut donc expliquer par l'intérêt l'autorisation de posséder des chapelles pour leur culte, qui fut parfois accordée aux chrétiens dans les ports barbaresques; ce n'était pas par tolérance religieuse que les corsaires concédaient ces privilèges, mais bien parce que les marchands européens en avaient

fait une condition formelle de leur venue et de leur trafic.

Un autre effet de la coexistence de la piraterie et de la liberté commerciale, qui est de nature à nous surprendre, était la présence dans la même ville de négocians chrétiens vaquant paisiblement à leurs affaires et d'autres chrétiens, — gens parfois de plus grande qualité, — chargés de chaînes, occupés aux plus durs travaux et endurant les plus cruels tourmens. Ces malheureux chrétiens avaient été pris sur les mers du Ponant ou du Levant et réduits en servitude; ils constituaient la partie la plus importante du butin fait sur les vaisseaux européens et l'on peut presque avancer que, sans le bénéfice réalisé sur la rançon ou l'échange des captifs, il n'y aurait pas eu de pirates sur les côtes du Maghreb. La capture des esclaves était d'ailleurs l'objectif des corsaires chrétiens eux-mêmes, quand ils donnaient la chasse aux navires barbaresques; mais la partie était loin d'être égale entre chrétiens et musulmans : les premiers, faisant par mer un commerce considérable et ayant un grand nombre de vaisseaux, étaient beaucoup plus vulnérables que les seconds qui n'armaient que pour pirater ; les musulmans qu'arrivaient à prendre les chrétiens, à l'exception de quelques pèlerins se rendant par mer à La Mecque, ne provenaient que de bateaux corsaires, tandis que les esclaves chrétiens, en très grande majorité, étaient pris sur des navires marchands. Cette course entre musulmans et chrétiens ne fut jamais complètement arrêtée par les traités internationaux. La démarcation entre le corsaire et le pirate, entre la course, acte légitime de la guerre navale, et le brigandage sur mer s'exerçant en tout temps et contre toute nation, fut très lente à s'établir en Europe, à telle enseigne que les mots corsaire et pirate y sont restés presque synonymes (1). Cette distinction ne fut jamais acceptée complètement par les musulmans; pour eux, le chrétien étant l'ennemi à cause de sa religion, on se trouvait dans un état permanent et légitime d'hostilité avec lui. Une telle doctrine justifiait amplement, en dehors même du droit de représailles, les entreprises de nos corsaires contre ceux du Maghreb : « On ne doit point imputer à blâme, écrit le Père Dan, les courses faites par les chrétiens contre les ennemis de la foi. »

(1) La lettre de marque délivrée aux corsaires autorisés les distinguait des pirates; mais, comme le dit le député Lasource à l'Assemblée législative, le 1er juin 1792, « on devient bientôt brigand insigne, quand on est voleur patenté. »

III

La grande extension prise par la piraterie sur les côtes barbaresques a fait avancer à certains auteurs que les populations du Maghreb avaient des aptitudes à la navigation ; d'autres ont supposé qu'elles avaient été initiées à ces connaissances soit par les Normands, soit par les Grecs. Contrairement à ces opinions, nous ne pensons pas que les diverses races fixées dans le Maghreb, berbère, arabo-berbère et arabe, aient jamais formé des gens bien entreprenans sur la mer. Sans doute la conquête de l'Espagne, celle des Baléares et de la Sicile supposent l'existence de flottes; mais ces flottes ne devaient servir qu'à transporter des troupes et il est vraisemblable que la conduite des bâtimens était confiée à des renégats, voire même à des capitaines chrétiens. Quant aux Barbaresques qui se livrèrent au commerce avec les pays chrétiens, ils le firent plutôt comme armateurs et marchands que comme capitaines de navire.

Il faut repousser également toute assimilation des Arabes du Maghreb avec ceux qui, de temps immémorial, ont navigué sur la Mer-Rouge, le golfe Persique et la mer des Indes. Les tribus arabes adonnées à la navigation sont celles fixées sur le littoral sud de la péninsule; elles constituent une exception en Arabie. La véritable Arabie, celle des tribus pastorales, celle du Prophète, celle de La Mecque et de Médine, est le plateau sur lequel on s'élève brusquement après avoir quitté les côtes. C'est de cette contrée si peu faite pour former des hommes de mer que venaient les tribus arabes qui se sont établies dans le Maghreb. Le sultan Moulay Ismaïl lui-même, dans une lettre pleine de superbe adressée à Louis XIV, reconnaissait que « Dieu avait donné aux musulmans l'empire des terres, laissant aux païens celui de la mer. » — « Par Dieu, écrit Ben Aâïcha, le capitaine de la mer, le grand amiral de Salé, à son ami Pontchartrain, si les Arabes étaient gens à faire la guerre par mer et à monter les vaisseaux et les galères, nous ne laisserions pas passer un seul corsaire anglais dans le détroit de Gibraltar; mais c'est que les Arabes ne connaissent que le dos de leurs chevaux (1). »

(1) Affaires étrangères. Maroc. Correspondance, I, f° 120. — Ben Aâïcha avait été envoyé en ambassade par Moulay Ismaïl auprès de Louis XIV; son esprit fut très goûté à la cour, et le *Mercure de France* est rempli de ses bons mots. Il est généralement appelé Ben Aïssa.

On est donc autorisé à avancer que les pirates de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Salé, pour ne citer que leurs principales villes, ne se recrutaient généralement pas parmi les indigènes du Maghreb, et nous ajoutons : pas davantage parmi les Turcs, car ceux auxquels on donne ce nom étaient, pour la plupart, des renégats ou des descendans de renégats. Le nombre des chrétiens ayant renié leur foi et fixés soit en Turquie, soit dans les États barbaresques, impossible à évaluer même approximativement, dépasse toutes les suppositions. Les chérifs du Maroc, avant la création de leur milice noire, avaient pour leur garde personnelle un corps de renégats et ce fut cette troupe, rapporte Treillant, qui, à la bataille de Tagouat (30 août 1595), décida la victoire et « gaigna le prix sur tous. » D'après un autre témoignage, celui du P. François d'Angers, capucin envoyé en mission au Maroc par le Père Joseph en 1626, « les côtes du Ponant étaient dégarnies de matelots, mais les renégats y étaient communs. » Sur 35 galères recensées à Alger en 1588, il y en avait 23 commandées par des renégats. Dans la régence de Tunis, à « la Mahomette, » place voisine de Porto Farina, le chevalier de Vintimille constate, en 1606, qu'il y avait « autant de chrétiens reniés qu'il en faudrait pour faire la guerre (1). » Renégats étaient les frères Barberousse, les fondateurs de l'Odjak d'Alger, qui avaient vu le jour à Metelin; renégat, le fameux corsaire Mohammed Kuprili, issu de la famille des Mastaï Ferretti, qui devait plus tard donner à l'Église le pape Pie IX; renégat, né dans l'Anatolie, le terrible Dragouth, qui brava si souvent les flottes de Doria et fonda la régence de Tripoli; renégat, cet autre pirate que les chroniques du XVIe siècle appellent Louchaly, ou Ulluch-Ali, et dont le vrai nom devait être el Euldj Ali (le renégat Ali); il était né dans la Calabre et, au dire de Brantôme, « il avait pris le turban pour cacher sa teigne. » Le spectacle de la Barbarie remplie de « Grecs, Russiens, Portugais, Espagnols, Flamands, Allemands et autres qui avaient abandonné le culte du vrai Dieu pour sacrifier au diable, » excitait l'indignation du P. Dan : « Que s'il me fallait, écrivait-il, faire un parallèle d'une si malheureuse contrée où les crimes les plus noirs font leur demeure et sont dans leur élément, je ne la pourrais mieux comparer qu'à cette paillarde de l'Apocalypse qui, montée sur la bête à plusieurs

(1) *L'Esclavage du brave chevalier François de Vintimille*, par Henry du Lisdam, Lyon, 1608.

têtes et tenant une coupe à la main, enivre par la douceur de ses charmes tous les peuples de la terre. »

Il y eut bien quelques indigènes de la Barbarie qui se formèrent au métier de *raïs*, capitaines de navires ; mais leurs connaissances nautiques furent toujours très insuffisantes. « Combien, écrit dans sa relation de captivité un capitaine marchand qui était tombé entre leurs mains, combien ne seraient-ils pas dans le cas d'interrompre notre commerce s'ils connaissaient la navigation ! Le corsaire qui me prit était perdu sans ressources s'il ne nous avait rencontrés. Je fus forcé, le pistolet sur la gorge, de les piloter jusqu'à leurs côtes. » La plupart des raïs des galères turques elles-mêmes étaient des renégats; il en était de même des pilotes. « Les Turcs, écrit le sieur de Rocqueville, sont gens fainéans et peu accoutumés à travailler. Quand ils sont en mer, ils ne font aucune chose que de prendre du tabac et dormir... Sans les renégats, ils ne pourraient faire la navigation ni la course (1). » Telle était l'inhabileté de leurs équipages que l'on était parfois contraint « de déferrer quelques esclaves chrétiens » pour aider à la manœuvre (2).

Ce recrutement des raïs et des pilotes parmi les renégats, qui était déjà une nécessité dans la Méditerranée avec la navigation facile de la galère et de ses dérivés, s'imposait bien davantage à Salé où les bâtimens longs et exclusivement à rames, ne possédant pas des qualités nautiques suffisantes pour affronter les tempêtes de l'Atlantique, furent remplacés soit par des caravelles, soit par des pinasses légères bordant des avirons et dans la suite par des *vaisseaux ronds*, quand le type de ce bâtiment se généralisa au XVIIe siècle.

Les bâtimens salétins, à quelque type qu'ils appartinssent, calaient fort peu d'eau en raison du manque de fond de leur port; ils avaient une voilure énorme; leur armement en hommes et en artillerie était, à tonnage égal, très supérieur à celui des navires européens. Tout était sacrifié à la vitesse et à la puissance offensive. En dehors des équipages, les hommes embarqués se composaient de tous ceux qu'attirait le pillage et parmi eux se trouvaient des indigènes, car si les races du Maghreb, comme

(1) Rocqueville, *Relation des mœurs et du gouvernement des Turcs d'Alger*. Paris, 1675.

(2) *Voïage de Levant fait par le commandement du Roy en l'année 1621*, par le Sr D. C. [des Hayes, baron de Courmesnin], in-4°. Paris, 1624.

nous l'avons dit, n'étaient pas des races de marins, elles avaient toutes les mêmes dispositions pour le brigandage, et la razzia les attirait sur mer comme sur terre. On distinguait donc à bord d'un corsaire : en premier lieu, l'état-major composé du raïs, du lieutenant, du pilote et de quelques autres professionnels de la mer; ils étaient tous des renégats; en second lieu, les hommes d'armes recrutés, à Alger parmi les Turcs, à Salé parmi les Andalos; à eux venaient se joindre des indigènes des tribus voisines attirés par le pillage et quelquefois par une exemption de l'impôt, comme cela avait lieu au Maroc; enfin venait, en troisième lieu, l'équipage formé d'esclaves chrétiens, manœuvrant les voiles ou attachés au terrible banc des rameurs; ils ne pouvaient, sous peine de bastonnade, s'approcher du gouvernail et de la boussole; on les enchaînait tous au moment du combat. En Méditerranée, où les pirates d'Alger conservèrent longtemps l'usage exclusif de la galère, les équipages chrétiens, divisés en chiourmes de rameurs, étaient beaucoup plus nombreux que sur les bâtimens salétins marchant à la voile; cependant les corsaires de Salé, même après l'adoption des vaisseaux ronds, ne supprimèrent jamais les avirons, ce qui leur permettait de manœuvrer par les calmes, et leur donnait, de ce chef, une telle supériorité que Seignelay dut prescrire, en 1680, de donner à l'avenir des rames aux vaisseaux de Sa Majesté qui seraient armés contre les corsaires de Salé. Cette détermination fut prise à la suite d'un engagement que l'*Hercule*, la *Mutine* et l'*Eveillé* avaient eu, le 21 mai 1680, avec ces pirates, près de la rivière de Lisbonne : les trois Français avaient serré de près les corsaires et les auraient infailliblement pris sans le calme qui donna à ces derniers le moyen de se sauver à force de rames. « Le sieur de Langeron, qui commandait l'*Hercule*, ne doute pas qu'il eût pu joindre celui à qui il donnait la chasse, si on l'avait pourvu de rames à Brest (1). »

IV

Les navires de Salé, comme la plupart de ceux des autres pirates barbaresques, n'étaient pas construits dans les ports du Maghreb. « Malgré toutes leurs voleries, les Barbaresques ne

(1) Lettre du comte d'Estrées à Seignelay

pourraient jamais achever une galère si ce n'est par la faveur et intelligence qu'ils ont avec leurs pensionnaires, confédérés et associés qui leur envoient le bois, les charpentiers, les mâts, les avirons, les chaînes toutes faites pour enferrer les chrétiens (1). » Ces pensionnaires, confédérés et associés, étaient les Hollandais. La Hollande qui, au XVIe et au XVIIe siècle, possédait la marine de commerce la plus active et la plus riche, était le véritable arsenal de la Barbarie et de Salé en particulier; elle fournissait aux corsaires tous les matériaux nécessaires à la construction de leurs navires, ou leur livrait des bâtimens tout armés. Le temps était passé où les rescrits des papes interdisaient de transporter en pays musulman des armes, des munitions et tout ce qui pouvait servir à faire la guerre sur terre et sur mer. Même parmi les nations catholiques, la France était à peu près la seule à tenir compte de ces prohibitions que les rois avaient d'ailleurs renouvelées dans leurs ordonnances. Aussi, alors que les autres puissances se livraient plus ou moins clandestinement à ce commerce, voyait-on le brave chevalier François de Vintimille épuisé par la fatigue et la maladie refuser de traiter de sa rançon avec des négocians chrétiens qui voulaient en faire le prix avec de la poudre : « Deux ou trois marchands de Marseille lui présentèrent sept ou huit cents quintaux de poudre, luy donnant pouvoir de s'en servir pour son rachat; lesquels il remercia, leur disant qu'il aimait beaucoup mieux mourir en esclavage que de se servir de ces poudres, scachant par la règle des consciences que ceux qui donnent aux infidelles semblables commoditez, sont excommuniez et blessent infidellement la volonté des Roys (2). » La Hollande, beaucoup plus préoccupée des intérêts de son commerce que de ceux de la chrétienté, apportait dans ses relations avec le Maroc et avec Salé un esprit particulariste et un manque de scrupule dont les corsaires surent profiter. L'incident arrivé en 1658 au navire le *Prophète Daniel*, du port de Lubeck, en donne la mesure. Le *Prophète Daniel* s'était emparé d'un corsaire de Salé, avait capturé l'équipage et mis le feu au navire, après l'avoir pillé. Un bâtiment hollandais survint trois jours après et prétendit que le corsaire n'était pas de bonne prise, ayant été capturé à la vue des Hollandais qui étaient en paix avec Salé.

(1) *Mémoires portant sur plusieurs avertissemens presentez au roy* par le capitaine Foucques. Paris, 1609.

(2) *L'Esclavage du brave chevalier François de Vintimille*, p. 104.

En conséquence ils conduisirent de force à Rotterdam le *Prophète Daniel* et le firent vendre en 1659 pour acheter aux Salétins un bateau de même tonnage qu'ils convoyèrent à Salé (1).

Le champ le plus habituel des opérations des Salétins était l'Atlantique, où ils croisaient depuis les Canaries jusqu'aux environs de Brest. C'est dans cette partie de l'Océan que furent capturés tant de vaisseaux marchands des ports de Bayonne, de Bordeaux, de La Rochelle, de Nantes, du Havre, de Dieppe et de Dunkerque, — pour ne parler que des Français — qui allaient négocier sur les côtes du Portugal, acheter des vins à Madère, ou qui faisaient route vers « les Iles » sans être convoyés. Le retour annuel de la flotte du Brésil était souvent pour les corsaires l'occasion de prises importantes, aussi l'escorte des galions redoublait de surveillance à l'approche de Lisbonne; le roi faisait garder les côtes par des frégates de guerre. Toutes ces précautions n'arrivaient pas à déjouer la ruse et l'audace des Barbaresques : à la fin de septembre 1676, à l'époque du retour de la flotte du Brésil, trois corsaires venaient mouiller à l'embouchure du Tage ; des pêcheurs de la côte, trompés par le pavillon portugais que les pirates avaient arboré et croyant que ces vaisseaux avaient devancé la flotte attendue, détachèrent leurs barques et s'approchèrent des navires pour les introduire dans le port; ils furent capturés au nombre de cent et les corsaires, en s'enfuyant avec leur prise, saisirent encore une caravelle qui revenait de Terceïra (2). Les Salétins franchissaient rarement le détroit de Gibraltar pour pénétrer dans la Méditerranée où les corsaires d'Alger s'opposèrent longtemps à leur présence, prétendant s'y réserver le monopole de la course; ils préféraient écumer l'Atlantique. Quelques-uns plus aventureux, montés sur des chebecs, vaisseaux de plus grand tonnage, abandonnaient les côtes, se risquaient en haute mer, et allaient croiser dans les eaux britanniques. Il y eut même des corsaires marocains, raconte le Père François d'Angers, qui s'avancèrent jusqu'à Terre-Neuve et sur le Grand Banc « où ils firent des ravages si étranges que du Havre de Grâce seul, ils amenèrent ou coulèrent à fond plus de quarante vaisseaux qui allaient au poisson, et ce dans l'espace de deux ans. Il en fut aussi pris des autres villes maritimes dont le nombre n'est pas aisé à dire. »

(1) Aff. étr. Maroc. *Mémoires et Documens*, 2, f° 86.
(2) *Gazette de France*, octobre 1676.

Quand le butin leur manquait sur mer, les pirates effectuaient d'audacieuses descentes sur les côtes; les pêcheurs vivaient dans des alertes continuelles et plus d'un, dit Cervantès, « avait vu coucher le soleil en Espagne qui le voyait se lever à Tétouan. » Lorsqu'ils étaient en nombre, les Barbaresques s'aventuraient dans l'intérieur des terres, faisaient irruption dans un village endormi et enlevaient les habitans de tout sexe et de tout âge. Parfois au milieu des divertissemens, des dîners sur l'herbe, on voyait apparaître tout à coup « des gens en culotte rouge et en cape blanche » qui criaient : « Chiens, rendez-vous à ceux de Salé. » C'est parce qu'il arrivait de pareilles aventures sur les côtes de France que Molière put, sans trop d'invraisemblance, introduire dans *les Fourberies de Scapin* l'explication de la galère enlevant le fils de Géronte. Cyrano de Bergerac, le véritable auteur de cette scène bouffonne, faisait enlever le fils du « Pédant » par les corsaires, entre la porte de Nesles et le quai du Louvre. « Hé, de par le cornet retors de Triton, dieu marin! s'écriait le Pédant, qui jamais ouit parler que la mer fut à Saint-Cloud? qu'il y eut là des galères, des pirates et des écueils? » On voudrait croire, pour l'honneur de l'Europe, que ces descentes de corsaires barbaresques ne furent que des faits exceptionnels et cessèrent bien avant leurs exploits sur mer. Il n'en est malheureusement rien. En 1816, lord Exmouth, commandant les forces britanniques dans la Méditerranée, rencontra un corsaire algérien qui lui demanda des vivres pour deux cents esclaves chrétiens qu'il avait pris sur les côtes de la Pouille et de la marche d'Ancône, en menaçant de les jeter à la mer, si l'amiral refusait des vivres; les vivres furent accordés.

V

La manière d'opérer des corsaires de Salé ne différait pas de celle employée habituellement par les autres Barbaresques. Leurs exploits étaient dus aux qualités de vitesse de leurs bateaux, aux bandits armés qui y étaient entassés par centaines, à leur puissante artillerie, mais par-dessus tout à leurs ruses et à leurs procédés d'intimidation. Quant à de véritables engagemens, ils n'en eurent presque jamais et ils les évitaient, préférant de beaucoup une proie désarmée et pacifique à la chance glorieuse

d'un combat; la razzia (1) est sur terre l'exacte image de ces expéditions maritimes, et, dans les deux cas, on s'enfuit en hâte, si l'ennemi est en force ou fait bonne garde, car la surprise est le premier facteur du succès. L'audace des pirates était donc assez relative; on peut dire qu'ils n'attaquaient qu'à coup sûr: « A la découverte d'une voile, ils s'appliquent à connaître si le vaisseau est grand ou petit, s'il est navire du Roi ou marchand, et demandent aux renégats des nouvelles positives de leur découverte, car la crainte et la peur s'emparent facilement de leurs cœurs et ils balancent longtemps sur l'incertitude de prendre ou d'être pris (2). » Ces détails donnés par un captif pris par des Salétins sont d'une observation très juste, et cette psychologie du corsaire qui aperçoit une voile est celle du *rezzou* qui, après une nuit de marche, découvre le matin à l'horizon la fumée des douars qu'il vient razzier.

La ruse la plus fréquemment employée par les Barbaresques était d'arborer de faux pavillons et elle réussissait d'autant mieux qu'ayant à leurs bords des renégats parlant toutes les langues de l'Europe, il leur était facile de se donner pour Italiens, Espagnols, Flamands, Français ou Anglais. Lorsque Salé et Alger, réconciliées par l'Angleterre, après la prise de Gibraltar, vécurent en bonne intelligence, les corsaires de ces deux villes s'entendirent pour échanger leurs couleurs; ils trompaient ainsi les équipages des bâtimens de commerce auxquels ils donnaient la chasse, car, s'il était relativement facile de distinguer de près un corsaire barbaresque d'un croiseur européen, il devenait beaucoup plus difficile de reconnaître « si le pèlerin était d'Alger ou de Salé, » et cependant cette distinction avait aussi son importance, puisque les navires marchands n'avaient à se précautionner que contre celle de ces deux villes qui, ayant rompu sa paix avec l'Europe, pouvait seule régulièrement exercer les droits d'un belligérant. Une voile était-elle signalée à un raïs, il lui courait sus et, se gardant de toute démonstration hostile, procédait aux formalités prescrites pour l'application du droit de visite. C'était pour lui la meilleure manière de se renseigner sur la force du navire chrétien ainsi que sur l'importance de sa cargaison, et d'ailleurs elle l'exposait fort peu, car, par sa vitesse et

(1) Le mot arabe *ghâzia*, que nous avons francisé sous la forme razzia, s'applique, d'ailleurs, à la course sur mer aussi bien qu'à une expédition sur terre.

(2) *Histoire d'un captif racheté à Maroc*, s. l. n. d. 8e pièce.

son armement, le corsaire restait toujours maître de la situation. Le Barbaresque, Algérien ou Salétin, tirait donc le coup de canon appelé coup de semonce, en hissant un faux pavillon et en se mettant en panne à portée de canon ou à moindre distance si on le laissait approcher; le navire marchand, dont la défiance n'était pas éveillée, qui d'ailleurs n'avait souvent à bord que le nombre d'hommes nécessaire à la manœuvre, répondait à la semonce en hissant ses couleurs et « brouillant ses voiles. » Un dialogue s'engageait de bord à bord : où allait-on ? d'où venait-on ? Le point le plus délicat était l'exhibition des papiers; le droit maritime ne spécifiait pas qui, du corsaire ou du marchand, devait aller au bord de l'autre, et le raïs commençait toujours par exiger la production des papiers à son bord. Que le capitaine chrétien mis en soupçon refusât « de mettre l'esquif à la mer, » pour aller sur le corsaire faire examiner ses passeports, ou qu'il acceptât de s'y rendre, les choses changeaient peu, si l'on avait reconnu qu'il ne pouvait opposer de résistance : les pirates armés jusqu'aux dents et dans des accoutremens terrifiques faisaient irruption sur le bateau marchand en poussant des cris sauvages; les renégats vociféraient dans toutes les langues; la scène avait un aspect diabolique; on dépouillait à nu les passagers et l'équipage; tout le monde était mis aux fers.

Parmi les nombreux récits où sont racontés les détails de ces drames maritimes, la relation du sieur Emmanuel d'Aranda est particulièrement intéressante par son air de sincérité et par l'humour que ce Flamand savait conserver dans les circonstances les plus critiques. Le sieur d'Aranda voyageant dans le sud de l'Espagne en 1640 et, désirant retourner en Flandre, alla s'embarquer à Saint-Sébastien sur un vaisseau anglais, « pour éviter tant de mer et principalement le danger des Turcs qui tiennent la côte d'Andalousie et de Portugal. » Mal lui en prit, car à hauteur de La Rochelle, on rencontra un navire qui arrivait voiles tendues : « il fut presque sous le canon sans mettre aucun pavillon, par où il fut aisé à juger que ce navire était quelque pirate ou corsaire. » C'en était un, en effet, qui fut bientôt rejoint par deux autres. « Alors en un moment, ils nous gagnèrent le flanc à pleines voiles, à la portée d'un mousquet. Il y avait sur la poupe du plus grand navire un Turc qui tenait une banderole brouillée entre ses bras avec un esclave chrétien qui cria en flamand : « Rendez-vous pour Alger. » Après ce cri, celui qui

tenait la banderole l'abandonna au vent. Elle était de couleur verte, semée de demi-lunes d'argent entrelacées. Il est aisé de conjecturer combien nous fut agréable cette banderole et de se voir emmener à Alger. » On parlementa peu et, les corsaires ayant promis de « faire bon quartier, » le capitaine anglais mit l'esquif à la mer pour se rendre entre les mains de ses ennemis.

Alors les soldats turcs désireux de piller vinrent à bord du navire chrétien au nombre de douze ; d'Aranda pris par un renégat anglais ne fut pas trop maltraité. « Je lui donnai l'argent que j'avais sur moi, et en même temps un autre Turc mit sa main dans ma poche, prenant mon étui, mon mouchoir, mon chapelet et mes Heures, lesquelles il me rendit avec le mouchoir ; mais il retint le rosaire avec l'étui, à cause de quoi il disait que j'étais chirurgien. » Le pillage des passagers et de l'équipage constituait la part de prise des hommes d'armes embarqués sur le corsaire, car la cargaison et les esclaves étaient l'objet de répartitions ultérieures entre le sultan du Maroc (ou bien le dey d'Alger), les armateurs et le raïs, répartitions dans lesquelles ils étaient le plus souvent oubliés. D'Aranda, transporté avec ses compagnons à bord du corsaire, croyait rêver : « J'étais jusqu'ici comme dans un sommeil où l'on voit d'étranges fantômes qui causent de la crainte, de l'admiration et de la curiosité ; prenant garde aux diverses langues (car on parlait turc, arabe, franco, espagnol, flamand, français et anglais) ; aux habitudes étranges et aux armes différentes avec les cérémonies ridicules, quand ils font leurs prières, vous assurant que tout ceci me donnait matière pour spéculer. »

De pareils coups de main étaient faciles, comme on le voit, et se terminaient généralement sans mort d'hommes. Cependant il arrivait que des navires chrétiens faisaient résistance jusqu'à la dernière extrémité ; ce fut le cas du capitaine anglais Bellami qui, allant de Londres à Livourne en 1683, fut rencontré par Venetia, fameux corsaire de Salé ; Bellami riposta décharge pour décharge, et lorsqu'il se rendit n'ayant plus de poudre, les Salétins avaient trente hommes tués ou blessés. Par contre, la capture de certains navires ne coûtait même pas aux corsaires une démonstration ; il y avait des capitaines qui, spéculant sur les assurances maritimes et faisant acte de *barateric*, livraient leurs propres navires aux Barbaresques. Il en arriva ainsi à la *Royale*, frégate de soixante tonneaux et armée de six pièces de canon ;

elle fut livrée avec son équipage, ses passagers et sa cargaison à un corsaire de Salé, le 16 septembre 1670. Son capitaine, Isaac Beliart, de Dieppe, « avait, raconte Moüette, pris de grandes assurances pour son vaisseau, en sorte qu'il se faisait riche par sa perte. » Une exception à signaler dans cet écumage des mers par les pirates barbaresques est celle dont jouissaient les bâtimens ayant à bord des religieux, Trinitaires ou Mercédaires, allant en rédemption et porteurs de sommes destinées aux rachats de captifs : ordre était donné aux raïs de les respecter, et les missionnaires recevaient, avant de s'embarquer, des sauf-conduits envoyés par les divans d'Alger et de Salé, voire par le sultan du Maroc. La raison de ce privilège ne doit pas être cherchée dans un sentiment de pitié pour le dévouement héroïque des « rédempteurs, » mais dans la propre cupidité des corsaires qui avaient intérêt à ne pas tarir la source du principal bénéfice de la course, celui que procurait la rançon des esclaves chrétiens.

VI

Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée même approchée de la terreur inspirée par les corsaires barbaresques, et surtout par ceux de Salé, les plus redoutés sur les mers. Tous les autres périls de la navigation disparaissaient devant « ces épouvantails qui glaçaient d'effroi les marins les plus intrépides. » La perspective de l'esclavage, « plus horrible que celle de la mort, » justifiait en partie ces alarmes auxquelles se mêlait une frayeur superstitieuse, car plus d'un parmi les marins tenait les Barbaresques pour des êtres diaboliques ou tout au moins pour des sorciers et des enchanteurs. Les crédules populations de la mer acceptaient les légendes les plus invraisemblables qui circulaient sur les artifices et les maléfices de ces *Turcs* dont les prières passaient pour des incantations. Le chroniqueur du « Victorial » raconte qu'il fut témoin sur les côtes d'Espagne de ce fait extraordinaire : « C'est que, lorsque les galères longeaient la côte en ramant à deux milles environ de Malaga, la mer étant calme, le ciel serein, le soleil au Sud-Ouest, le mois de mai en son milieu, il s'éleva tout à coup un brouillard très épais qui, venant du côté de la ville, enveloppa les galères d'une obscurité telle que, de l'une à l'autre, on ne se voyait plus, quoiqu'elles fussent très rapprochées. Et quelques marins qui avaient été déjà témoins de

cela d'autres fois, dirent que les Mores produisaient de pareils effets au moyen de charmes et qu'ils le faisaient pour que les galères se perdissent; mais qu'il fallait délier les rameurs pour le cas où l'on donnerait sur quelque rocher et faire tous ensemble le signe de la croix en adressant à Dieu des prières pour qu'il les délivrât de ce sortilège qui ne durerait pas, mais disparaîtrait tout de suite. De fait, aussitôt que la prière fut dite, le brouillard disparut tout d'un coup et fut tourné à néant; le ciel redevint clair (1). » Quand le fameux Dragouth, tenu étroitement bloqué par Doria, arrive à s'échapper, après avoir fait transporter ses galères par terre, et reparaît sur la mer, cela passe pour « une œuvre diabolique et infernale à laquelle les Romains, forceurs de la nature, n'eussent pu approcher (2). »

La France était, au XVIIIe siècle, une des nations les plus éprouvées par la piraterie de Salé : les corsaires du Maroc étaient journellement sur nos côtes, prenant un très grand nombre de vaisseaux marchands et « gâtant notre trafic. » Lorsque parvenait dans nos ports la nouvelle de quelque capture importante opérée par les Salétins, le prix du fret montait aussitôt, le taux des assurances maritimes s'élevait à des chiffres prohibitifs; on ne trouvait plus de matelots pour embarquer. Un marin au patriotisme éclairé et qui était des mieux informés sur le Maroc, le chevalier de Razilly, signalait au cardinal de Richelieu, superintendant de la marine et du commerce de France, la gravité de cette situation dans un mémoire qu'il lui adressait le 26 novembre 1626 et que cet homme de mer, rude et modeste, appelait « un grossier discours de matelot. » « Il est constant, écrivait-il, que tous les corsaires ne vivent que de ce qu'ils piratent sur les Français, et les appellent les *sardines* et les *poissons volans* de la mer. C'est pourquoi les habitans de Salé demandaient un million de livres et cent pièces de canon pour ne prendre plus de marchands français, d'autant qu'ils disaient que c'étaient leurs revenus ordinaires et ne pouvaient vivre sans cela. » Razilly ajoutait que les corsaires de Salé, qui n'étaient encore qu'à leurs débuts, avaient pris en huit années « plus de 6 000 chrétiens et 15 millions de livres dont la France en a souffert les deux parts de la perte »

(1) Le Victorial, *Chronique de Don Pedro Nino, comte de Buelna,* par Gutierre Diaz de Gamez (1379-1449).

(2) Brantôme, *Vie des grands capitaines étrangers*

Richelieu, qui avait à cœur de détruire la piraterie, avait eu déjà recours à l'intervention de la Porte pour obliger les Barbaresques à cesser leurs courses contre la France; mais cette intervention, d'ailleurs peu efficace vis-à-vis des corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli, ne pouvait être employée contre les pirates salétins sur lesquels le sultan de Constantinople n'avait aucune autorité. Le cardinal adhéra donc à l'une des propositions de Razilly qui demandait l'organisation d'une croisière contre les pirates salétins (1). Le chevalier qui en eut le commandement partit avec quelques vaisseaux ayant pour mission de bloquer le port de Salé, de racheter les captifs chrétiens et de signer un traité avec les habitans de cette ville et avec le roi de Maroc, leur suzerain. Il ne fut pas donné suite à l'autre partie de son projet dont les conséquences eussent été de tout autre importance; Razilly proposait, en effet, au cardinal d'occuper l'île de Mogador et d'y laisser cent hommes et six pièces de canon; il voulait y créer à la fois un port de commerce et ce que nous appellerions aujourd'hui un point d'appui de la flotte : « Ce serait, disait-il, avoir un pied dans l'Afrique pour aller s'étendre plus loin. » L'idée de Razilly est d'autant plus digne de remarque que la ville de Mogador n'existait pas encore à l'époque où il écrivait son mémoire, cette ville n'ayant été fondée qu'un siècle et demi plus tard, en 1770, par le sultan Mohammed. La croisière de Razilly et le blocus de Salé amenèrent la conclusion d'un traité, mais furent sans résultat pour la cessation de la piraterie.

VII

Il en fut ainsi de toutes les expéditions entreprises et de tous les traités signés pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle avec l'illusion de détruire les corsaires de Salé. La France prit le plus souvent l'initiative de ces répressions et les Archives de la marine comme celles des Affaires étrangères renferment divers mémoires et projets relatifs à des armemens contre les Salétins qui témoignent que cette question était une des préoccupations constantes de

(1) Le mémoire de Razilly existe à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Ms. 2036; il a été imprimé dans la *Revue de Géographie*, 1886, t. XIX. Le Père Joseph du Tremblay fut l'instigateur de cette expédition à laquelle il adjoignit quatre capucins de la province de Touraine. — Cf. Richard, *Histoire du Père Joseph*, t. I, p. 323 et Rocco da Cesinale, *Storia delle Missioni dei Cappuccini*, t. III, Roma, 1873.

notre marine. Mais il faut reconnaître les difficultés que présentaient ces expéditions : il était impossible de songer à prendre les Salétins à la course à cause de leur voilure : « Un vaisseau de vingt canons en a autant que ceux du Roi de quarante. » Sur nos frégates les plus légères, les officiers de la marine royale, habitués à leurs aises, emportaient des vivres et des meubles en quantité considérable, ce qui était un embarras pour ces vaisseaux et les plaçait dans une condition d'infériorité par rapport aux « pinques » de Salé, où toute la place était occupée par des gens de guerre, où les officiers vivaient de la même vie que leurs équipages et où l'âpreté au gain était d'autant plus grande que chacun savait qu'en cas d'insuccès, il ne serait pas payé. Dans un projet daté de 1683 et intitulé : « Projet pour armer des barques et tartanes bien armées pour faire la guerre aux corsaires de Salé (1), » on préconise l'emploi de navires marchands de faible tonnage portant cinquante soldats et cinquante matelots ; ces navires, qui n'auraient pas éveillé la défiance des corsaires et pouvaient au besoin mouiller dans leurs rades, devaient se faire poursuivre par les *pinques* marocaines et l'on espérait que dans un combat d'abordage, nous reprendrions nos avantages. Le « Mémoire sur la guerre contre les corsaires de Salé, » daté de 1687, demande l'envoi de six frégates choisies parmi les meilleures voilières ; elles devront avoir des avirons, et emporter des vivres pour deux mois ; les équipages seront nombreux ; mais il y aura peu d'officiers « à cause de la grande quantité de vivres et de meubles qu'il leur faut, ce qui embarrasse considérablement ces petits vaisseaux : » les capitaines devront être bons manœuvriers et gens « qui n'aiment point la terre ; » cette escadre aurait croisé des îles Berlingues à Salé. Notre consul Estelle, en 1698, revenait à la charge et réclamait l'envoi de huit frégates sur la côte ouest du Maroc. Pointis, en 1702, proposait d'occuper Salé et la Mamora ; Salé, d'après ses renseignemens, pourrait tout au plus tirer dix ou douze coups de canon et « l'on ne saurait faire d'entreprise où il y ait moins à craindre. » Ce n'était pas le danger qui arrêtait l'exécution de ces plans, mais les dépenses considérables qu'eût exigées leur réalisation pour un résultat aléatoire. C'est pourquoi, en 1732, Nadal, capitaine de vaisseau marchand, proposait à Louis XV d'affecter le produit

(1) Aff. étr. Maroc. *Memoires et Documens*, 2, f° 128.

d'une loterie à un armement contre les corsaires marocains. C'était le moment d'une de nos ruptures avec Salé et notre marine marchande tombée en discrédit ne trouvait plus de fret en Italie, en Espagne, en Portugal et en Hollande où l'on préférait les bâtimens anglais qui n'étaient pas exposés aux risques des corsaires, l'Angleterre se trouvant en paix avec le Maroc.

Les expéditions organisées contre les corsaires de Salé, croisières, blocus, bombardement, furent, au point de vue de la répression durable de la piraterie, des demi-mesures plus pernicieuses qu'utiles, et l'on peut en dire autant de celles entreprises contre les autres Barbaresques. Quant aux divers traités qui intervenaient à la suite de ces opérations, ils furent la honte de l'Europe. Ce que Depping dit des relations des puissances chrétiennes avec les souverains musulmans de l'Orient, s'applique très exactement à leurs rapports avec les États Barbaresques. « En Europe on déclamait, on écrivait contre leur perfidie; mais sur place on redevenait humble pour obtenir des libertés de commerce. » Si sévère qu'eût été le châtiment infligé aux corsaires, comme on savait trop par expérience qu'il n'empêcherait pas la course de recommencer, on se préoccupait d'assurer pour l'avenir le meilleur *modus vivendi;* on négociait en marchand au lieu d'agir en vainqueur et au nom des intérêts de l'humanité; on acceptait même de discuter la rançon des captifs avec des pirates, ce qui était les encourager à en faire de nouveaux. Quant à la liberté des mers, chaque puissance, traitant isolément avec le sultan du Maroc, était jalouse de l'obtenir pour elle seule et il y eut des nations qui, pour soustraire leurs vaisseaux marchands à la course des corsaires, consentirent à certains amoindrissemens dans le cérémonial de réception de leurs ambassadeurs, au maintien de certaines formules employées par les chérifs et flatteuses pour l'orgueil musulman; elles s'abaissèrent même jusqu'à donner au sultan une redevance annuelle. Ces concessions serviles furent de fâcheux précédens qui peu à peu s'introduisirent dans les protocoles et s'y sont maintenus jusqu'à nos jours; elles sont l'origine de ces remises de présens que font avec solennité les ambassadeurs chrétiens en mission auprès du sultan. Pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, la plupart des États européens achetaient la vaine promesse de la sécurité sur les mers en payant annuellement au Maroc un tribut en argent, et les chérifs, parlant des nations chrétiennes, les qualifiaient haute-

ment de « tributaires ; » c'était, aux yeux de leurs coreligionnaires, se conformer au précepte musulman qui prescrit d'imposer une contribution aux peuples juifs et chrétiens. A l'époque où Salé s'était affranchie de l'autorité chérifienne, il y eut plusieurs traités qui furent conclus directement avec le divan de cette ville, de même qu'on avait pris l'habitude en Europe de négocier avec Alger sans recourir à l'intervention de la Porte ; ces incorrections diplomatiques justifiées par les circonstances eurent pour conséquence de reconnaître aux corsaires pendant deux siècles une existence légale et quasi officielle.

L'esprit particulariste et étroitement mercantile apporté par les États européens dans leurs négociations avec le Maroc ne leur réussissait guère, et les promesses d'immunité pour leurs navires inscrites dans les traités restaient purement illusoires. Il ne pouvait en être autrement ; si de telles clauses eussent été observées, si une puissance eût obtenu pour sa marine marchande une immunité complète, elle aurait *ipso facto* accaparé tout le trafic européen ; la course eût disparu, faute de navires à capturer, et les corsaires n'étaient pas gens à se détruire eux-mêmes. Nous avons vu d'ailleurs que le subterfuge du faux pavillon leur permettait de s'attaquer aux vaisseaux d'une nation amie ; enfin, ils avaient toujours la ressource, pour ne pas donner l'éveil, d'en massacrer l'équipage, de transporter la cargaison à leur bord et de faire couler le navire. Ce manque de solidarité des États européens, divisés par les intérêts politiques et commerciaux, se manifestait non seulement dans les traités que les puissances se ménageaient isolément avec le Maroc, mais encore dans certaines occasions où les marines de ces puissances devenaient la sauvegarde de ces pirates. Nous avons cité plus haut le fait inouï des États Généraux de Hollande obligeant les armateurs de Lubeck à faire les frais d'un vaisseau neuf pour être remis aux pirates de Salé, en remplacement de celui qui avait été coulé par le *Prophète-Daniel*. En 1681, le 15 juillet, Jean Bart, avec deux frégates de dix-huit canons, donnait la chasse sur les côtes de Portugal à deux corsaires salétins et il allait s'emparer de l'un d'eux, lorsque celui-ci, pour se sauver, alla se mêler à une flotte de vaisseaux anglais, « à cause que cette nation était en paix avec ceux de Salé (1). » Au milieu de ces tristes exemples de défection,

(1) *Gazette de France*, 1681.

Malte seule, fidèle aux statuts de son ordre qui lui interdisaient de traiter avec les musulmans, donnait sans relâche la chasse aux Barbaresques; mais les chevaliers, sur lesquels l'Europe semblait se reposer de ce soin, ne pouvaient armer de forces suffisantes pour détruire la piraterie.

Il eût fallu, pour l'anéantir, une action combinée des nations chrétiennes qui permît l'occupation des villes corsaires d'une façon solide et durable. Le sieur de Brèves, qui avait longtemps représenté la France à Constantinople, et qui avait été envoyé en mission dans les États Barbaresques, rêvait cette action combinée pour la destruction des Ottomans. « Le Turc, exposait-il dans un mémoire adressé au roi Louis XIII, ne se doit pas attaquer avec une petite puissance; mais j'assurerais, *si les princes chrétiens se voulaient résoudre à une union générale*, que, dès la première année ils le bouleverseraient par mer et par terre. » C'est cette union générale qu'il était téméraire d'espérer entre « princes tant de l'une que de l'autre créance » et toujours prêts à entrer en conflit les uns avec les autres « sur la démarche de la précédence. » Une autre difficulté était à prévoir, et Brèves y songeait. Que ferait-on de la conquête? « Il serait nécessaire, ajoutait-il, si cela était agréé desdits princes, qu'il se fît un projet de partage afin que, Dieu permettant la victoire, l'on évitât les débats qui pourraient, pour cet égard, avoir lieu entre eux (1). » Dans un langage moins simple et qui sent son philosophe du XVIIIe siècle, Raynal, en 1770, préconisait la formation d'une « ligue universelle » pour la destruction des pirates barbaresques. « Aucune nation, écrivait-il, ne peut la tenter seule et, si elle l'osait, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettrait-elle des obstacles secrets et publics. Ce doit être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. » Raynal supposait avec raison, comme le sieur de Brèves, que la réalisation de son plan entraînerait l'occupation des États Barbaresques et il traçait de la future conquête un tableau enchanteur qui fera sourire ceux qui se rappelleront

(1) François Savary, marquis de Maulevrier, sieur de Brèves, qui avait quitté en 1606 l'ambassade de Constantinople, dut composer son mémoire à l'époque où le Père Joseph agitait son projet de croisade contre les Turcs; il a été imprimé sous le titre *Discours abrégé des asseurez moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des princes ottomans*, s. l. n. d.

toutes les difficultés qu'a rencontrées notre établissement en Algérie. « Les pays subjugués resteraient aux conquérans, et chacun des alliés aurait des possessions proportionnées aux moyens qu'il aurait fournis à la cause commune. Ces peuples de pirates, ces monstres de la mer seraient changés en hommes par de bonnes lois et des exemples d'humanité. Élevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureraient avec le temps un fanatisme que l'ignorance et la misère ont nourri dans leurs âmes; ils se souviendraient toujours avec *attendrissement* de l'époque mémorable qui nous aurait amenés sur leurs rivages (1). »

L'Europe, dont l'unité morale avait été brisée par la Réforme et que la politique d'intérêts divisait autant que la variété de « créance, » resta sous le régime honteux de traités qui la faisaient vassale et tributaire de la piraterie; elle se refusa toujours à une entente pour la destruction des corsaires. La question soulevée au Congrès de Vienne fut écartée par des diplomates qui abolirent la traite des noirs, avant d'avoir songé à réprimer l'esclavage des blancs. Les pirates barbaresques infestaient encore en 1816 les côtes des États de l'Église, de la Sardaigne et du royaume des Deux-Siciles. Lord Exmouth, envoyé pour les châtier une fois de plus, bombardait Alger et donnait encore l'exemple de ces négociations égoïstes qui avaient fait la force des corsaires, en faisant signer au dey un traité dans lequel aucune stipulation n'était inscrite pour la liberté générale des mers. Il fallut la conquête de l'Algérie pour permettre aux nations chrétiennes de s'affranchir des tributs qu'elles payaient au Maroc et aux régences barbaresques. Mais il serait aussi téméraire de compter sur la reconnaissance de l'Europe pour le service que lui a rendu notre établissement en Algérie, qu'il serait naïf de prétendre à celle des populations indigènes se rappelant avec attendrissement, comme l'aurait voulu l'abbé Raynal, la date de notre débarquement à Sidi Ferruch.

COMTE HENRY DE CASTRIES.

(1) *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale.* Ouvrage posthume de l'abbé Raynal. Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

LA
RELIGION COMME SOCIOLOGIE

I

« Une sociologie mythique ou mystique, conçue comme contenant le secret de toutes choses, tel est, selon nous, *le fond de toutes les religions*. Celles-ci ne sont pas seulement de l'anthropomorphisme;... elles sont une extension universelle et imaginative de toutes les relations bonnes ou mauvaises qui peuvent exister entre des volontés, de tous les rapports sociaux de guerre ou de paix, de haine ou d'amitié, d'obéissance ou de révolte, de protection et d'autorité, de soumission, de crainte, de respect, de dévouement ou d'amour : *la religion est un sociomorphisme universel.* »

C'est à l'*Introduction* du livre de M. Guyau sur l'*Irréligion de l'Avenir*, — ce jeune philosophe aimait les titres à effet, — que j'emprunte cette définition de la religion, et, quoique *Sociomorphisme* soit assurément un peu rude, je la crois non seulement bonne, mais encore la meilleure que l'on puisse donner du fond commun de toutes les religions.

J'aurais toutefois aimé qu'en le définissant ainsi, M. Guyau se souvînt qu'Auguste Comte l'avait fait avant lui. J'ai tâché de montrer, dans une précédente étude, qu'il y avait non seulement une « métaphysique, » mais une « religion » d'impliquée dans les données premières du positivisme. Le caractère essentiel de cette religion est d'être conçue comme sociale; ou plutôt, il faut dire davantage, et, dans l'évolution de la pensée d'Auguste Comte, « religion » et « sociologie » ne font qu'un. C'est par le chemin

de la sociologie qu'il aboutit à la religion, et c'est sa religion qu'il a vue devenir à son tour la règle et à la fois le juge de sa sociologie. Sa religion, dont il a eu grand soin de n'éliminer ni l'inconnaissable ni le surnaturel, — et au contraire, personne n'a qualifié plus sévèrement que lui la « monstrueuse » contradiction qui se dissimule sous le nom de « religion naturelle, » — est le fondement mystique de sa sociologie. Sa sociologie n'est qu'un effort pour réaliser son « royaume de Dieu » sur la terre. « Le mot même de religion, lisons-nous dans son *Catéchisme Positiviste*, indique l'état de complète unité qui distingue notre existence, à la fois personnelle et sociale quand toutes ses parties, tant morales que physiques, *convergent habituellement vers une destination commune*... La religion consiste donc *à régler chaque nature individuelle* et *à rallier toutes les individualités*, ce qui constitue seulement deux cas distincts d'un problème unique. » Je voudrais montrer aujourd'hui comment cette conception ou cette idée de la religion s'oppose à de plus superficielles ou de plus étroites, ce qu'elle a de vraiment, de profondément, d'éternellement religieux, et qu'il suffit enfin, pour l'utiliser, de la compléter. Quelque contraste qu'il y ait entre le plaisir et la peine, disaient les Anciens, ils ne laissent pas d'être conjoints par un lien de nature : *societate quadam naturali*. C'est ainsi que l'erreur et la vérité ne sont pas toujours ni même ordinairement séparées l'une de l'autre par des abîmes ; on les trouve souvent plus voisines qu'on ne les croyait; et, pour faire quelquefois servir la première à la démonstration ou à la glorification de la seconde, il y faut moins d'adresse ou d'intelligence que de « bonne volonté. »

II

J'ai déjà cité bien des fois, — et je ne suis pas incapable de citer plus d'une fois encore, — le mot si caractéristique de Madame, mère du Régent : « Chacun se fait son petit religion à part soi. » C'est qu'en effet, s'il n'y en a pas de plus allemand, ni peut-être de plus protestant, je n'en connais guère de moins « religieux : » je veux dire de moins conforme à tout ce que nous enseigne l'histoire même des religions. On se fait peut-être « son petit métaphysique, » ou « son petit philosophie » à part soi ! Mais en histoire, dans la réalité de l'histoire, nous ne connaissons

pas une seule religion qui ne nous apparaisse avant tout comme « un motif de rassemblement. » Fétichistes ou polythéistes, religions de la nature ou religions de « la souffrance humaine, » religions de haine ou religions d'amour, religions de la famille, du clan, de la cité, religions nationales, religions universelles, toutes les religions ne sont que des rassemblemens, des groupemens, des ralliemens d'êtres humains autour de l'idée commune qu'ils se font de la Divinité; la mise en participation d'une croyance; le partage effectif des cérémonies d'un même culte; et, comme conséquence, l'engagement que prennent les fidèles de souscrire au *Credo* que leurs prêtres promulgueront pour entretenir ce culte, préserver ou développer cette croyance, l'organiser, la propager, et honorer ce Dieu. Cette société de croyances peut d'ailleurs être, et se trouve avoir été dans l'histoire, plus ou moins étroite, plus ou moins durable, plus ou moins étendue. On a vu des religions locales et on en a vu d'universelles; on en a vu de familiales et on en a vu de politiques. La religion des Romains a longtemps été « familiale; » les religions grecques sont de bonne heure devenues « politiques. » On en a vu de jalouses et de fermées, comme le brahmanisme et comme le judaïsme; on en a vu d'ouvertes et d'accueillantes, comme le bouddhisme. D'autres encore, comme l'islamisme, ont formé des sociétés militaires. Mais ce que l'on n'a jamais vu, c'est une religion qui fût celle d'un seul homme, et la « religion de Socrate » ou la « religion de Platon, » — si l'on tient à se servir de ce mot de « religion, » — n'ont commencé qu'avec les disciples de Platon ou de Socrate. Il n'y a pas de « religion naturelle, » disions-nous tout à l'heure avec Auguste Comte : les termes sont contradictoires. Disons pareillement qu'il ne saurait y avoir de « religion individuelle. » On ne peut pas plus être seul de sa « religion » qu'on ne le pourrait être de sa « famille » ou de sa « patrie. » Famille, patrie, religion, ce sont des expressions « collectives, » si jamais il y en eut. On n'en diminue pas seulement la portée, mais on en altère, on en dénature, on en corrompt le sens quand on les « individualise. » Toute religion, dans l'histoire, avant d'être autre chose, et de quelque manière qu'on essaie d'en définir l'essence, est association, congrégation, communion, Église! Et pour achever de nous en convaincre, nous n'avons qu'à considérer dans l'histoire ce que toutes les religions ont appelé du nom de « schisme » ou d' « hérésie. »

Bossuet l'a dit quelque part, avec sa franchise habituelle : « L'hérétique est celui qui a une opinion ; » et il ajoute : « C'est même ce que le mot veut dire. » Ni Calvin avant Bossuet, ni, avant Bossuet et Calvin, les juges de Socrate n'ont pensé autrement. Anciennes ou modernes, dans toutes les religions, l'hérétique est celui qui se détache du groupe, qui s'y oppose lui tout seul, qui le met donc par là même en danger de se dissocier, et c'est une chose bien remarquable que, sur quelque paradoxe que son hérésie se fonde, on lui en veut toujours bien moins de ce que son paradoxe a de blasphématoire, ou de scandaleux, que de ce qu'il a d'individuel, ou de solitaire. *Væ soli!* Malheur à celui qui est seul! Les hommes aiment à penser en troupe. C'est pourquoi tout hérétique a toujours succombé dans l'histoire qui n'avait pas réussi d'abord à devenir « plusieurs. » Et comme, en devenant « plusieurs, » s'il ne cessait pas pour cela d'être hérétique, son hérésie changeait cependant de nature, devenait ce qu'on appelle un « schisme, » et qu'un schisme est une communion, la communion des séparés, la religion se trouve ainsi ramenée à son caractère principal, en tant qu'il est d'être une croyance collective. Aucun effort n'a jamais prévalu contre une religion qui lui-même ne fût collectif. Tout hérétique est un meneur ou un conducteur d'hommes qui veulent comme lui se détacher de la collectivité dont ils faisaient partie, et c'est ce qui explique en tout temps la violence des luttes religieuses : « Rien, a dit encore Bossuet, n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. »

« Rien ne les remue moins, » parce qu'en effet les préoccupations de la vie quotidienne rejettent ordinairement la préoccupation religieuse à l'arrière-plan de notre activité et comme dans l'ombre de l'inconscience! Mais, « rien en même temps ne les remue davantage, » parce qu'une religion qui se sent menacée, c'est une société qui se sent ébranlée jusque dans ses fondemens; c'est une communauté qui se sent inquiétée dans le principe de son existence même; c'est une collectivité dont les élémens se retournent, pour ainsi parler, contre elle-même, et rompent, en brisant le lien qui formait leur union, celui qui faisait en même temps le secret de sa force. Aussi les historiens ont-ils quelquefois hésité sur le vrai caractère des révolutions religieuses. Ils les ont crues plus d'une fois « politiques, » et

de ce qu'en effet elles le sont toutes, ou presque toutes, devenues, ils en ont conclu que la religion n'en avait donc été que le prétexte. La conclusion était fausse, mais l'hésitation était permise. Elle ne l'est plus, si l'on fait attention qu'étant chose collective, aucune religion ne saurait être « réformée, » que la structure d'une société tout entière n'en soit nécessairement et profondément modifiée.

En voici un exemple dans l'analyse qu'Eugène Burnouf a donnée (*Introduction à l'histoire du bouddhisme Indien*, IIe Mémoire, IIe section) des relations du bouddhisme et du brahmanisme. En proclamant, — non pas l'égalité des hommes, « peu comprise, en général, des peuples asiatiques, » — mais la possibilité pour tout homme « d'échapper à la loi de la transmigration, » ce qui est sans doute éminemment une affirmation de l'ordre dogmatique, Çakya-Mouni ne « tendait à rien moins qu'à détruire, dans un temps donné, la subordination des castes, » ce qui sans doute était une réforme de l'ordre politique ou social. Un autre exemple de cette solidarité nous est manifesté dans le procès de Socrate. « On peut l'avouer aujourd'hui, nous dit expressément Victor Cousin (*Œuvres de Platon*, t. I, p. 56), Socrate ne s'élève tant comme philosophe qu'à condition précisément d'être coupable comme citoyen. » Et qu'est-ce encore que la politique des Empereurs a poursuivi dans le christianisme naissant, sinon le danger qu'en attaquant « la religion de l'État » et les « dieux de la patrie, » la religion nouvelle faisait courir à la collectivité dont ces dieux étaient les protecteurs, et cette religion d'État la garantie de durée? « Les religions se jugent par les services qu'elles rendent, disait Symmaque dans un discours célèbre (Cf. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 317-323), l'homme ne s'attache aux dieux que quand ils lui ont été utiles, *utilitas quæ maxime homini deos asserit.* » Quelle que soit l'origine d'une révolution religieuse, on ne saurait donc l'empêcher d'être ou de devenir presque toujours une révolution politique, et surtout « sociale. » C'est ce qui n'aurait probablement pas lieu si la religion n'était qu'une « affaire individuelle. » Et je n'examine point, pour le moment, s'il vaudrait mieux qu'elle le fût, ni s'il faut travailler à ce qu'elle le devienne, mais je dis qu'aucune religion ne l'a été dans l'histoire, et c'est, pour le moment, tout ce qu'il s'agissait de montrer, — ou de constater.

Mais, c'est précisément ce qu'Auguste Comte, sous l'influence de Joseph de Maistre, et aussi de Lamennais, a parfaitement vu. On nous a reproché que, dans ces études sur « l'utilisation du positivisme, » nous ne faisions pas assez de citations du *Cours de Philosophie positive* ou du *Système de Politique :* j'en ferai donc ici quelques-unes, dont j'espère que l'on ne méconnaîtra ni l'intérêt ni surtout la portée. Tel est le passage où Comte déclare que, l'organisation ou la réorganisation d'un « pouvoir spirituel » étant à ses yeux le premier besoin des sociétés modernes, « loin de proposer à cet égard une régénération dépourvue de tous antécédens, » il s'honore au contraire de n'en pas dissimuler « la relation fondamentale avec l'admirable ébauche qui constitue le principal caractère du moyen âge, » et d'avoir lui-même, à cet effet, pour bien montrer cette relation, « rendu au catholicisme une plus complète justice qu'aucun de ses propres défenseurs, sans en excepter l'éminent de Maistre. » (*Système de Politique positive*, I, 86-87.) En s'exprimant ainsi, il fait allusion à la 54e leçon de son *Cours de Philosophie positive*, où il a tant insisté sur « le génie *éminemment social* du catholicisme » V, 233 ; — sur « l'admirable modification *de l'organisme social* » dont l'action catholique a été dans l'histoire l'infatigable ouvrière, V, 259 ; — sur la « grande *destination sociale* » du pouvoir catholique, V, 243 ; — sur « l'irrécusable nécessité relative, *intellectuelle ou sociale*, des dogmes les plus amèrement reprochés au catholicisme, » V, 269. Autant en dit-il des « institutions » du catholicisme ; et, dans les justifications qu'il donne de l'existence des ordres monastiques, V, 245-246 ; — de l'infaillibilité pontificale, V, 249-250 ; — du célibat des prêtres, V, 252-253 ; — du pouvoir temporel de la papauté, V, 255-256 ; — de la confession, V, 263-264, c'est toujours de leur fonction ou de leur utilité sociale qu'il s'autorise. La signification ou la valeur sociale du catholicisme, telle est la base de l'apologie qu'il en fait. Et, finalement, le grand grief qu'il oppose au protestantisme, c'est de n'avoir été, dès ses débuts, « qu'une protestation contre les bases intellectuelles de l'*ancien ordre social*, ultérieurement étendue à... toute véritable organisation quelconque, » V, 379. Au nom même du christianisme, le protestantisme s'est attaché à ruiner l'admirable système de la hiérarchie catholique, tel qu'il « en constituait *socialement* la réalisation fondamentale, » V, 381-382. Ce que le protestantisme a profondément altéré,

s'il ne l'a pas anéantie, c'est la « notion fondamentale du *progrès social*, » V, 475. Et c'est encore lui, toujours lui, qui en faisant de la religion « une affaire individuelle, » a sans doute, et comme il s'en vante, inauguré le règne du « sens propre » en matière de religion, mais en même temps, et par cela même, ruiné la notion de « religion. » (V, 54e et 55e leçons, *passim.*) Car, s'il est vrai que l'office propre de toute religion consiste, tant « à *régler* chaque existence personnelle, qu'à *rallier* les diverses individualités, » il est encore plus vrai que « *régler* et *rallier* exigent nécessairement les mêmes conditions fondamentales; » que « les sentimens qui *rallient* sont aussi les plus propres à *régler;* » et qu'une véritable discipline affective ne peut « s'établir et se développer que sous l'uniforme subordination de tous les sentimens personnels *aux sentimens sociaux.* » (*Système de Politique positive*, t. II, p. 9-10.)

Voilà, si je ne me trompe, des textes assez démonstratifs, et dont l'interprétation ne laisse aucune place à l'arbitraire! Aux yeux d'Auguste Comte, toute religion, ou, pour parler sa langue, toute théologie ne vaut qu'en fonction de la sociocratie, et comme acheminement vers l' « unification de l'espèce humaine. » La « théorie générale de la religion » se confond, pour Auguste Comte, avec la « théorie positive de l'unité humaine. » C'est sur la base de cette identité qu'il reconstruit successivement l'édifice du dogme, celui du culte, et de la discipline. Et cette identité n'est pas déduite, mais induite. C'est l'examen de toutes les religions qui la lui a enseignée : « religions spontanées » ou « religions révélées, » religions « transitoires » ou « préliminaires. » Les conclusions où il aboutit, c'est l'histoire qui les lui a dictées. Et il ne nie pas d'ailleurs que d'autres élémens, d'une tout autre nature, puissent entrer, pour y concourir et s'y unir, dans la composition générale de la religion. Toutes les formations historiques sont complexes. Mais, quels que soient ces autres élémens, il a cru voir qu'ils ne servaient qu'à différencier les religions entre elles; et, au contraire, ce qui les rapproche les unes des autres, — j'entends pour l'observateur désintéressé, — c'est d'être des « sociologies, » puisque c'est l'élément commun qu'on retrouve en elles toutes.

Voulons-nous maintenant une confirmation « actuelle » de ces vues d'Auguste Comte? Nous n'avons nous-mêmes qu'à ouvrir les yeux, et par exemple, à nous demander quelle est la

raison de l'impénétrabilité, — je dirais volontiers l'imperméabilité, — de la civilisation chinoise à la propagande chrétienne? Je sais le zèle de nos missionnaires, et je n'aurais garde ici de vouloir décourager leur effort! Mais on peut bien dire que les progrès du christianisme en Chine sont étrangement lents et de nature à désespérer une religion qui n'aurait pas confiance, comme la nôtre, en son éternité. La raison en est que la religion de la Chine, autant ou plus qu'une « religion, » est une « sociologie. » La part de la métaphysique ou de la spéculation y est nulle, et le caractère en est éminemment pratique. C'est même ce qui l'a fait longtemps considérer comme athée; et, si l'expression de « religion athée » ne laissait pas d'être paradoxale et contradictoire, on ne se trompait pourtant pas sur le fond. La religion de la Chine semble consister tout entière en un corps de préceptes moraux dont l'objet n'est que de réaliser un idéal social. Mais comme cet idéal social est assez éloigné de celui que le christianisme propose à ses fidèles, il en résulte que le christianisme ne saurait faire en Chine de progrès qui ne tende à modifier la structure de la société; — et là même est l'explication de la résistance qu'il rencontre. Si jamais le christianisme triomphe des religions de la Chine, cela ne voudra donc pas dire qu'elles aient reconnu sa supériorité dogmatique ou métaphysique, mais la civilisation chinoise aura reconnu la supériorité des civilisations du type occidental. Ou, en d'autres termes encore, ce n'est pas l'enseignement du christianisme qui aura modifié la mentalité chinoise, mais c'est la mentalité chinoise préalablement modifiée, et transformée, qui sera devenue capable de l'enseignement du christianisme. Et, en attendant, s'il n'y est pas persécuté, cet enseignement y sera rendu vain par la résistance que lui opposera la forme même de la société. La preuve que toute religion est essentiellement une « sociologie, » c'est qu'aussi longtemps qu'une société n'est pas modifiée dans sa structure intime, on ne la verra pas changer de religion, et quand elle en changera, ce ne sera pas, à proprement parler, de « religion » qu'elle aura changé, mais de manière d'entendre la nature, l'objet, et le but de la société.

J'en trouve une autre preuve dans les transformations qui s'opèrent en ce moment même au sein du protestantisme, et qui semblent avoir pour objet la « socialisation » d'une formule religieuse dont le calvinisme avait fait si longtemps une « affaire

individuelle. » Un jeune écrivain français, M. Henry Bargy, dans un livre récent sur *La Religion dans la société aux États-Unis*, — notons ce titre, — les a très habilement décrites, et sa conclusion est intéressante à retenir : « L'évolution qui prépare en Amérique l'unité du christianisme est un effet du positivisme. » Espérons avec lui qu'il ne se trompe pas! Mais un livre plus significatif encore est le recueil qu'on a formé, sous le titre de *Christianisme social*, des « discours et conférences, » ou de quelques-uns des discours, et de quelques-unes des conférences, du pasteur G. D. Herron, professeur de « christianisme appliqué » au Collège de Grinnell, dans l'État d'Iowa. L'origine de cette chaire et l'objet de sa fondation sont déjà bien caractéristiques : c'est une femme qui l'a instituée, « pour qu'on y dégageât des enseignemens de Jésus une philosophie sociale et économique, en vue de l'application de ces enseignemens aux problèmes et aux institutions sociales. » Les titres mêmes de quelques-uns de ces discours : *l'État chrétien*, *l'Avènement politique du Christ*, *Une confession de foi sociale*, sont encore plus éloquens. Et voici quelques-unes des déclarations qu'ils contiennent : « L'accroissement de la liberté personnelle et le perfectionnement des armes destinées à lutter contre les concurrens, telles ont été les idées fondamentales de l'économie politique, celles qui ont dominé toute l'activité du monde moderne. Nous commençons à nous douter que l'individu n'atteint son véritable développement que par l'association, et qu'il n'arrive à la liberté que par l'union avec ses semblables. Au prix de douloureuses expériences, notre race conquiert peu à peu une science qui dépasse également les déductions logiques des économistes et des philosophes : c'est à savoir qu'elle n'est pas un simple agrégat d'individus... L'évolution que nous voyons poindre sera supérieure à la phase individualiste, dont nous sortons, autant que l'état d'être raisonnable le fut à l'animalité primitive. » Si l'on considère que le discours d'où ces lignes sont extraites est intitulé : *l'Avènement politique du Christ;* qu'elles sont d'un professeur de « christianisme appliqué; » que l'Université dans laquelle il enseigne est « congrégationaliste; » et qu'enfin il est lui-même pasteur dans son église, on y verra sans doute ce que nous y voyons nous-mêmes, la religion redevenant, d'une « affaire individuelle, » une « affaire sociale. » La croyance en Jésus-Christ « comme principe de rénovation politique *et sociale*, » voilà ce que nous offre un pro-

testant d'Amérique. Il dit ailleurs, dans un discours sur l'*Approche de la crucifixion :* « L'idéal divin de société humaine que Jésus avait conçu était la croix sur laquelle il a été cloué, *car ses doctrines étaient moins théologiques que sociales.* » Il nous assure que ce qu'il pense et ce qu'il exprime ainsi, des foules, autour de lui, le pensent comme lui. On traduit ses *Discours* à Genève, et on le suit dans la voie qu'il indique. Mais, dans cette même voie, lui et ses adhérens, Auguste Comte les avait précédés. Avant eux, — et peut-être pour eux, — il avait montré qu'au fond de toute religion il y a une « sociologie. » Et, puisqu'il l'avait montré surtout à l'encontre du protestantisme primitif, c'est une occasion qui s'offre à nous de passer de la preuve à la contre-épreuve, et de montrer ce que devient une religion quand elle cesse d'être une « sociologie. »

III

Quelle est, en effet, je ne dis pas la seule cause, mais l'une au moins des principales causes de ce phénomène de « déchristianisation » lente et continue, dont on pourrait dire qu'il résume, depuis trois ou quatre cents ans, l'histoire de la pensée religieuse ? Est-ce que par hasard, aux environs du XVIe siècle, des impossibilités ou des difficultés de croire auraient brusquement surgi, dont la raison de l'homme ne se serait pas avisée jusqu'alors ? On le dit ; mais on ne s'en douterait guère à lire Luther ou Calvin ! Les sciences naturelles, dont on verra sortir les plus troublantes et les plus redoutables de ces « difficultés, » ne se sont constituées qu'à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe ; on en peut dire, il en faut dire autant de l'exégèse ; et, en réalité, contre l'enseignement du catholicisme ou du protestantisme, qu'il confond indistinctement dans une haine commune, Voltaire n'a fait valoir aucun argument qui ne fût dans Celse ou dans Porphyre. Oserai-je ajouter qu'aussi bien, en 1903, sur la question de savoir « si la foi suffit à nous justifier, » ou si le sacrifice de la messe est une idolâtrie, nous n'avons ni plus ni moins de lumières, en dépit du progrès de la « science » que n'en pouvait avoir un chrétien du Ve siècle ?

On dit encore, — et j'inclinerais davantage à le croire, — que la sévérité de la morale chrétienne aurait découragé de la suivre une humanité « régénérée » dans le paganisme, et rendue par

lui, dans l'Europe des Médicis et des Borgia, des Valois et des Tudors, à la brutalité de ses instincts ou à son avidité naturelle de jouissance. Ç'a été le grand argument de Bossuet, comme de Bourdaloue, contre les « libertins » de leur temps; et on ne saurait nier qu'en leur temps, le libertinage des mœurs n'allât presque toujours de pair avec celui de la pensée. Les choses n'ont un peu changé qu'avec Bayle; et combien peu, c'est ce que suffit à dire l'histoire des mœurs au temps de la Régence ou de Louis XV! Joignons-y l'histoire de la littérature, et convenons que, si l'auteur du *Temple de Gnide*, si celui de *la Princesse de Babylone*, si celui des *Bijoux indiscrets* tiennent alors école, ce n'est pas tant de « philosophie » que de « morale facile. » Nous avons déjà relevé sur ce point le témoignage d'Helvétius. Les difficultés de croire choquaient bien moins la raison de la plupart des Encyclopédistes que la morale de l'Évangile, et même celle des casuistes, ne condamnait, ne jugeait, et par conséquent ne gênait la liberté de leurs mœurs.

Mais une autre cause a eu bien plus d'influence encore, et c'est celle qu'Auguste Comte caractérise admirablement, quand, après avoir défini la « grande maladie occidentale, » par la révolte qu'elle a été contre « l'ensemble des antécédens humains, il en trouve le principe dans le triomphe de la « raison individuelle » graduellement développée par le protestantisme, le déisme et le scepticisme. Ce sont ses termes mêmes que je reproduis ici. [*VIII*e *Circulaire annuelle*, 1857, dans Robinet, *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte*, p. 529-531.] Et, en effet, qu'est-ce que l'histoire des variations des églises protestantes, depuis Luther jusqu'à Socin, si ce n'est l'histoire des revendications de la « raison individuelle, » opposant son indépendance et son autonomie natives à tant de *Symboles* ou de *Confessions*, dont l'objet n'était inversement que de contenir, de limiter et, en quelque manière, de fixer sa liberté? Le déisme, à son tour, n'est qu'une conséquence de ces variations, s'il n'est *historiquement* qu'une tentative désespérée pour essayer de rallier autour d'un minimum de croyances, considérées comme nécessaires à la vie sociale, une civilisation déjà trop divisée contre elle-même. Il nous laisse libres en tout le reste, si seulement nous lui accordons son « Dieu rémunérateur et vengeur, » afin, comme dit Voltaire, que nous ne soyons pas assassinés par nos domestiques, si toutefois nous en avons; et ainsi sa religion,

qui n'est pas une religion, mais une police ou une gendarmerie, n'est qu'une limitation provisoire des droits de la « raison individuelle. » Et le scepticisme, enfin, dans l'impuissance où il se sent d'assurer ce minimum de croyances, essaie de se faire illusion en émancipant cette même raison des derniers scrupules qui l'empêchaient encore de se croire uniquement souveraine. Tous et chacun, nous voilà désormais devenus « la mesure de toutes choses; » nous faisons seuls toute la vérité de ce que nous croyons, comme la beauté de ce que nous aimons; personne de nous n'a le droit d'ériger sa vérité particulière en règle de la vérité non plus qu'en maxime générale de conduite. Le subjectivisme triomphe; et la société tout entière se sent à ce coup menacée de la même dissolution que les doctrines communes qui lui servaient de fondement, d'armature ou de support. Le philosophe avait raison : « Graduellement développée par le protestantisme, le déisme et le scepticisme, la maladie occidentale consiste dans une révolte continue de la raison individuelle contre l'ensemble des antécédens humains. » Et c'est encore lui qui ajoute : « qu'elle est résultée de la décadence nécessaire des croyances propres au moyen âge. » Nous ne différons d'avis avec lui que sur la « nécessité » de cette décadence.

En tout cas, il n'est pas le seul ni le premier qui se soit aperçu que tout ce qu'on faisait contre la religion tendait nécessairement à l'affaiblissement du lien social, et, sous ce rapport, rien n'est plus instructif, ni plus démonstratif du caractère « sociologique » de toute religion, que les efforts qu'on a tentés pour empêcher cet affaiblissement d'aboutir à une rupture. « Il y a, dit Rousseau [*Contrat social*, Livre IV, ch. 8], une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme *sentimens de sociabilité* sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle. Il peut bannir de l'État quiconque ne les croit point, non comme impie, *mais comme insociable*. » Et, comment donc? voilà qui est bien différent, mais on n'en est pas moins toujours banni! Avec son admirable inconscience, — que l'on nommerait encore mieux son impudence dans le sophisme, — Rousseau, qui ne croit qu'en lui-même, incorpore la religion au pouvoir politique, et il en met les vérités, — qui ne sont pas des vérités, mais des opinions, — sous la protection de la loi pénale de l'État. Nous avons

le droit imprescriptible de penser autrement que l'État, mais, comme il faut une religion, l'État se réserve le droit de nous bannir, ou de nous supprimer, si nous pensons autrement que lui! Et pourquoi faut-il une religion? Parce que, sans religion, l'État n'est plus l'État, une société organisée, un corps dont ses citoyens ne sont que les membres, mais un agrégat d'élémens disparates, hétérogènes, hostiles, et en un mot le contraire de tout ce qu'implique la notion de l'État. L'État laïque ne peut demeurer l'État qu'à la condition de se faire une religion de lui-même, et du système des moyens qu'il estime les plus propres à lui garantir sa propre durée.

Cette unité « sociale, » que les caprices de la « raison individuelle » menacent à chaque instant de briser, d'autres, plus libéraux que le citoyen de Genève, ont essayé de la refaire par le sentiment, et ce sont ceux qu'on pourrait appeler les théoriciens de la religiosité : Keble en Angleterre, Schleiermacher en Allemagne, Renan chez nous, en ont été les plus éminens. Rendons justice à leurs intentions! Mais ils n'ont oublié qu'un point qui est que la « religiosité » n'étant rien de plus que le goût des choses religieuses, tout le monde ne l'a pas; et, quand tout le monde l'aurait, nos goûts à chacun nous sont assurément plus « individuels » que notre raison même. L'union qu'on a rompue au nom de la « science positive, » on ne saurait donc la refaire dans « la catégorie de l'Idéal; » et nos « raisons d'aimer » ne se fondent point sur notre impuissance à trouver des « raisons de croire. » Mais la tentative n'en demeure pas moins caractéristique, et on voit bien quelle en est la nature. Il s'agit d'obtenir de la sensibilité cette part de sacrifice qu'il est convenu que l'on ne saurait demander à la raison, et d'opposer « l'union des cœurs » au danger de dissolution que fait courir à la société la désunion des intelligences.

Et d'autres enfin, comme Vinet, ont essayé de résoudre la difficulté par une distinction subtile, plus imaginaire que réelle, entre l' « *Individualisme* et l'*Individualité.* » Il ne faut point confondre, a dit Alexandre Vinet, ces deux ennemis jurés, l'Individualisme et l'Individualité : *le premier, obstacle et négation de toute société, la seconde, à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur, de vie et de réalité.* » (*Études sur Blaise Pascal*, p. 101.) On ne voit pas très bien ce que cela veut dire. Si l'individualisme est de tout rapporter à soi, on ne voit pas très bien par quels

caractères l'individualité s'en distingue, ni surtout s'y oppose. Mon opinion ne m'est « personnelle » que de la quantité dont elle diffère de l'opinion commune, et mon « individualité » ne s'affirme que dans ce contraste. Individualisme, individualité, s'il ne faut pas les confondre, Vinet aurait bien dû nous dire de quelle manière, ou par quel artifice, on réussira jamais à les distinguer. Mais qu'il reconnaisse dans l'Individualisme, « l'obstacle et la négation de toute société, » voilà, encore ici, ce qui est intéressant, et j'oserai même dire capital. *Confitentem habemus reum.* Il n'y a pas moyen de laisser libre cours à l' « individualisme; » l'autonomie du Moi est la « négation de la société; » et ce n'est pas seulement l'unité religieuse, mais l'unité sociale qui est menacée par les divisions religieuses.

Ce que manifestent donc toutes ces tentatives, c'est qu'en quelque point de la chaîne du dogme que se soit opérée la rupture, et pour quelque motif que ce soit, les causes de la rupture pouvaient bien être « intellectuelles, » ou « métaphysiques, » ou « théologiques, » mais les conséquences en sont surtout « sociales. » Ce n'est pas seulement une communauté d'opinions qu'on a brisée, c'est une communauté d'intérêts et d'intérêts majeurs. On n'avait cru toucher, d'une main généreuse et hardie, qu'à des « superstitions, » ou à des « survivances » d'un passé condamné sans retour, et on s'aperçoit, avec un peu d'effroi, qu'on a, sans le vouloir, ébranlé jusqu'en ses fondemens la structure même d'une société. Mais, comme on ne voudrait pourtant pas retourner en arrière, ou plutôt, comme on sent que l'on aurait beau le vouloir, on ne le pourrait pas, on essaie donc, par des moyens nouveaux, de refaire cette cohésion sans laquelle une société n'est pas une société, mais une poussière d'hommes; et on n'y a pas jusqu'à présent réussi; mais si l'on n'y a pas plus complètement échoué, ce n'est, et nous venons de le constater, qu'en « laïcisant » les principes d'une religion.

C'est ce que Stuart Mill, et depuis lui tous ceux qui persistent à ne voir dans la religion qu' « une affaire individuelle, » ont prétendu sans doute reprocher à Auguste Comte quand ils lui faisaient un grief « d'avoir tiré de la discipline catholique la plupart de ses idées de culture morale. » Et, de fait, nous en avons nous-mêmes fait plus d'une fois la remarque, le positivisme, à plus d'un égard, n'est qu'une « laïcisation » du catholicisme. Mais il ne l'est point consciemment, ou, comme on dit, de dessein

principal et formé. Auguste Comte n'a point « tiré de la discipline catholique » ses idées de culture morale. Seulement, et du moment qu'il posait la « reconstitution sociale » comme objet capital et dernier de son positivisme, l'impossible était qu'il n'y eût point quelque part coïncidence ou rencontre de ses « idées de culture morale » avec « la discipline catholique. » Et je ne nie pas pour cela qu'il ait subi l'influence de la « discipline catholique! » Si je le niais, j'oublierais ce qu'il a lui-même déclaré qu'il devait à Joseph de Maistre. J'oublierais qu'aucun philosophe ne s'est moins soucié d'être « original, » de penser comme personne avant lui, et, au contraire, on l'a vu, sa méthode est essentiellement de rattacher ses doctrines à « l'ensemble des antécédens humains. » Ses conclusions ne sont que des totalisations de son expérience. Mais ce qui ne se pouvait pas, c'est que ses « idées de culture morale, » étant sociales, ne se terminassent pas, en tant que sociales, à une religion. La religion, une religion quelconque était, non seulement le terme, mais la sanction de sa « sociologie. » Et, il s'est trouvé que, de toutes les disciplines religieuses que l'on connaisse, la chrétienne ou la catholique étant la plus sociale, il a donc dû, comme sociologue, incliner vers elle, et se l'approprier ou se l'assimiler, se la convertir en sang et en nourriture, avant de la combattre. Mais son pseudo-catholicisme, qui répugnait si fort à Stuart Mill, se tire du même fond que ce que l'on pourrait appeler son anticléricalisme; les contradictoires « s'identifient » dans ses conclusions; et finalement, tout aboutit à une démonstration, ne disons pas encore de la vérité, mais de la portée sociale du catholicisme, par l'excellence de sa sociologie, ou réciproquement, et puisque c'est ici la question qui nous occupe, à une confirmation presque expérimentale, de la nécessité d'une religion comme terme et comme couronnement de la sociologie.

Ainsi donc, non seulement dans l'histoire toutes les religions nous apparaissent comme étant des « sociologies, » — et pour en faire en passant la remarque, c'est ce que le catholicisme veut dire quand il dit que l' « Église est une société complète, » — mais encore on ne peut toucher à une religion, pour des motifs purement religieux, qu'il n'en résulte des conséquences sociales; et toute hérésie contient le germe d'une révolution. Il nous reste maintenant à montrer que le cas d'Auguste Comte n'est pas unique, et, — dans l'histoire, — que l'on n'a guère vu de mouve-

ment social qui, en durant ou en s'étendant, et, pour s'étendre ou pour durer, n'ait affecté tôt ou tard l'allure et le caractère d'un mouvement religieux.

IV

« *Comment la révolution française a été une révolution politique qui a procédé à la manière des révolutions religieuses, et pourquoi?* » C'est la question que s'est proposée Tocqueville, tout au début [chapitre III] de son livre classique sur *l'Ancien Régime et la Révolution*. Et il y répond que « le caractère habituel des religions étant de considérer l'homme en lui-même, sans s'arrêter à ce que les lois, les coutumes et les traditions d'un pays ont pu joindre de particulier à ce fond commun, » la Révolution française, en tant qu'elle n'a pas recherché seulement « quel était le droit particulier du citoyen français, mais quels étaient les devoirs et les droits généraux des hommes en matière politique, » est donc marquée au même signe d'universalité. La réponse est juste, mais insuffisante, étant trop générale, et la question est assez mal posée.

La Révolution française a-t-elle été d'abord ou principalement une « révolution politique? » Si l'on pouvait encore le croire au temps de Tocqueville, on ne le peut plus de nos jours, et certes, nous savons que, de 1789 à 1815 (pour nous contenir entre ces limites) il s'est agi de tout autre chose que de changer la forme ou le personnel du gouvernement. Lui aussi, comme l'Église, l'Ancien régime était « une société complète, » et de la révolution qui renversait cette société, Gœthe a pu dire, avec raison, au soir de Valmy, qu'elle ouvrait une « ère nouvelle de l'histoire du monde. » D'un autre côté, cette révolution, quoi qu'on en puisse dire, et de quelque universalité de principes qu'elle ait fait montre, a été déterminée dans sa forme, — je dirais volontiers jusque dans ses excès, — par l'état antérieur de la France, comme le conséquent par son antécédent, ou l'effet par sa cause, et pour n'en citer qu'un unique exemple, la Constituante n'aurait pas dépecé le territoire français en départemens, s'il ne s'était agi de détruire à fond ce que les anciennes provinces, malgré nos rois, et en dépit du progrès de la centralisation administrative, conservaient d'autonomie, d'indépendance, et d'unité géographique. Et quand enfin, comme Tocqueville, on

définit les religions par leur tendance à l'universalité, on oublie que, s'il y a des religions « universelles, » il y en a aussi de « nationales, » qu'on pourrait nommer, et dont les confins, de nos jours mêmes, se hérissent, pour ainsi parler, d'autant de baïonnettes que les frontières de la race avec laquelle elles font corps. Mais ce qu'il faut dire, plus simplement, c'est que la Révolution française « a procédé à la manière des révolutions religieuses, » parce qu'elle-même en était une, et sous ce rapport, je ne vois même pas qu'elle diffère sensiblement de la Révolution d'Angleterre, — celle de 1648, — et encore bien moins du grand mouvement de la Réforme.

On peut essayer de dire en quoi consiste le caractère religieux de certaines révolutions, — j'entends celles qui sont l'œuvre d'une collectivité, — et à quels signes on les reconnaît donc. C'est que la grandeur des événemens y déborde ou y dépasse, et en tout sens, la médiocrité de ceux qui s'en croient ou qu'on en croit les auteurs, mais qui n'en sont que les artisans. Tel est le spectacle que nous offre l'histoire de la Révolution française. La disproportion y est prodigieuse entre l'œuvre et les ouvriers, Les plus fameux d'entre eux, — un Mirabeau, un Danton, un Robespierre, Bonaparte lui-même, peut-être, — ne sont les maîtres du mouvement qu'autant et dans la mesure où ils s'y abandonnent. Ils sont « agis » plus souvent qu'ils n'agissent. Un courant plus fort qu'eux les entraîne, les emporte, les roule, les brise... et continue de couler. Et parce qu'ils s'en rendent compte confusément, parce qu'ils se sentent les instrumens ou les jouets d'une force majeure, parce qu'ils ont éprouvé qu'ils ne sont rien sans elle, ou peu de chose, ils s'en font littéralement une idole ou un Dieu :

— *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo* —

que, littéralement aussi, ils adorent, et dont ils deviennent, après en avoir été les prophètes, non seulement les apôtres, mais encore et au besoin les martyrs. C'est ainsi que les mouvemens « collectifs » se transforment en mouvemens « religieux. »

Nous étonnerons-nous, après cela, que le même Tocqueville, qui avait si bien discerné ce qu'il y a de « religieux » dans la Révolution française, ait écrit » qu'à mesure que son œuvre

politique s'était consolidée, son œuvre irréligieuse, au contraire, s'était ruinée? » C'est ce qu'il n'écrirait assurément plus de nos jours! Ou du moins, il voudrait s'expliquer; et, au lieu de dire que « l'objet fondamental et final de la Révolution n'a pas été de détruire le pouvoir religieux, » il dirait que l'intention dernière du mouvement a été de substituer, à l'ancienne religion, la religion nouvelle qu'il était, avec ses dogmes, ses rites et ses prêtres. L'équivoque, — et c'est pour cela que je crois y devoir insister, — ne procède que de ce que, si Tocqueville, avec ses contemporains, ne voyait pas précisément dans la religion « une affaire individuelle, » il n'y voyait pas non plus une « affaire sociale. » La religion n'était à ses yeux qu'une métaphysique transcendantale, une règle de morale et un culte public. Elle était une « philosophie; » elle n'était pas une « sociologie. » Il savait l'importance des idées religieuses ; il ne savait pas à quelle profondeur les sociétés humaines en sont comme imprégnées, et que ce sont ces idées dont on peut vraiment dire qu'on ne les détruit qu'en les remplaçant. Et, il a bien vu que la Révolution française était à sa manière une révolution religieuse, mais il ne s'est pas rendu compte qu'une révolution religieuse ne peut pas ne pas être une révolution sociale.

Je n'en donnerai que deux raisons, qui sont : la première, qu'on ne fait pas à l'hérésie sa part; et la seconde, que, ce qui distingue les révolutions sociales ou religieuses des révolutions politiques, c'est qu'elles ne sauraient réussir sans la complicité des foules. On ne fait pas à l'hérésie sa part, en ce sens que, comme le prouve bien l'histoire de la réforme du XVIe siècle, par exemple, on n'attaque pas en un point l'édifice du dogme qu'il n'en soit ébranlé tout entier, et dès que l'hérétique n'est plus seul de son opinion, il faut, comme encore au XVIe siècle, ou comme autrefois, au temps de l'arianisme, que ce soit une moitié de la catholicité qui se détache de l'autre. Des phénomènes analogues se sont produits au sein de l'islamisme. Mais ce qui semble encore presque plus certain, c'est qu'ils ne sauraient se produire dans l'ombre, comme les révolutions politiques, dans le secret d'un sérail ou dans les couloirs d'un palais, et, si j'ose me servir de cette expression familière, il faut que la foule s'en mêle. Une révolution sociale ou religieuse n'est l'œuvre ni d'un homme, ni d'un parti, ni d'un jour.

C'est qu'il ne semble pas qu'elle puisse être, ou qu'elle ait

jamais été dans l'histoire l'œuvre d'un profond calcul ou d'un dessein longuement prémédité. Les révolutions sociales ou religieuses ne savent même jamais exactement ce qu'elles veulent, et, comme les forces de la nature, elles agissent dans une entière inconscience de leurs propres résultats. Le principe de leur force est dans l'incertitude ou dans le vague de leurs intentions. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans leurs causes, et d'imprévu dans leurs effets. « Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines... Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'Empire. » A plus forte raison les ouvriers de la Révolution ou de la Réforme n'ont-ils su ni pour qui ni dans quel dessein ils travaillaient. Mais ce qu'ils n'ont pas ignoré, c'est qu'à tout prix, et au hasard de ce qu'il en pourrait advenir, ils voulaient refaire la société dans laquelle ils vivaient, et ce que l'histoire nous enseigne, c'est qu'en pareille occurrence, l'ivresse de leur colère ou de leur enthousiasme a toujours porté avec elle quelque chose de religieux.

« Quelque chose de religieux ! » Si nous disons en effet qu'une révolution religieuse ne peut pas ne pas être sociale, nous ne disons pas qu'inversement une révolution sociale ne puisse pas ne pas être une révolution religieuse, mais seulement qu'elle affecte toujours un caractère plus ou moins religieux. Il y a une religion de la Révolution, mais nous ne voulons pas dire que la Révolution soit elle-même une religion. Nous disons qu'en un certain sens, — et nous croyons l'avoir montré, — toute religion est une « sociologie. » Nous ne disons pas que toute « sociologie » soit une religion. Et encore bien moins voulons-nous dire qu'au fond de toute religion il n'y ait rien d'autre ni de plus qu'une « sociologie. » Si nous le disions, ce ne serait plus « utiliser, » sauf à les « transformer » au besoin, les données ou les conclusions du positivisme, ce serait les accepter pleinement, nous y ranger sans plus, et nous-mêmes nous déclarer « Comtistes. » C'est ce que nous ne faisons pas, et je suis bien aise d'en avertir ceux qui veulent bien s'intéresser à cette série d'études. L'identification absolue de la religion et de la sociologie, l'équation parfaite qu'il établit entre ces deux termes est la chimère d'Auguste Comte. C'est ainsi que Lamennais, en son temps, a essayé, lui, d'identifier les deux termes de « christianisme » et de « démocratie. » Nous n'allons pas aussi

loin que Lamennais et nous restons en deçà d'Auguste Comte. Mais, de l'enseignement de Lamennais nous avons retenu qu'à tout le moins n'y a-t-il aucune opposition de principes entre le christianisme et la démocratie; et, pareillement, nous retenons de la philosophie d'Auguste Comte, qu'à la manière de ces valeurs qu'on appelle « fonctions » l'une de l'autre, la religion et la sociologie se tiennent et varient ensemble d'une manière constante. Il ne paraîtra donc pas surprenant que, toute religion étant une sociologie, on ne connaisse guère de mouvemens sociaux qui n'aient affecté le caractère religieux; — et c'est tout ce que nous avons voulu dire.

Quelques théoriciens feraient volontiers un pas de plus. « Quand la critique moderne parle de la Renaissance religieuse qui serait en train de s'accomplir de nos jours — écrivait, il y a quelques années, un jeune et ardent publiciste italien, M. Guillaume Ferrero, — on songe au Tolstoïsme, à l'armée du salut, à la foule des sectes néo-chrétiennes qui pullulent en Europe autant qu'en Amérique, et personne ne s'avise que la vraie forme, et la forme vraiment moderne de la religion, est le socialisme allemand. » [*L'Europa Giovane*, Milan, 1897, p. 90.] Pourquoi le « socialisme allemand? » C'est le « socialisme » en général qu'il faut dire, — en France aussi bien qu'en Allemagne, en Italie comme en Angleterre, — le socialisme sans épithète, le socialisme des foules : je veux dire le socialisme considéré, non dans les programmes ou à travers l'éloquence des politiciens qui s'en font une carrière et une voie d'accès aux jouissances du pouvoir, mais dans les aspirations de ces masses populaires qu'agitent, que soulèvent, et qu'entraînent ses prédications. Moins Français, plus international et plus universel que notre révolution, ce que le socialisme aspire à réaliser, c'est proprement « le royaume des Cieux » sur la terre; c'est le rêve de l'universelle fraternité dans l'universel amour. Assurément il ne faut pas confondre, comme l'a fait Renan, ou affecter de confondre, le socialisme avec le christianisme, et la prédication de saint Paul avec celle de Ferdinand Lassalle. Le badinage est d'un goût douteux, et nous mènerait un peu loin si nous commettions l'imprudence de le prendre au sérieux. Ce n'est point après la mort, ni dans une autre vie, dont celle-ci ne serait que la voie douloureuse, mais sur terre, et demain, que le socialisme promet à ses adeptes la réalisation du royaume des Cieux. Son

idéal n'exige de ceux qui s'y convertiraient qu'un « minimum » d'abnégation ou de dévouement, et sa loi n'a rien de commun avec celle de la souffrance pieusement subie, acceptée ou aimée. Mais on ne se tromperait guère moins si l'on ne voyait d'autre part en lui que le déchaînement des appétits grossiers ou de l'avidité de jouir. Antithèse vivante, et ennemi né de l'individualisme, c'est par sa lutte contre lui qu'il faut nous représenter le socialisme. Et ce qu'il y a de certain, c'est que ses espérances n'étant pas conçues comme immédiatement réalisables, mais dans un avenir indéterminé, l'enthousiasme qu'elles inspirent à ceux qui les partagent est lui tout seul une manière de religion. C'est de cet enthousiasme que dérivent, — ainsi que d'une source très pure on voit sortir quelquefois sortir un torrent bourbeux, — ses colères mêlées de convoitise, de violence et de générosité; ses haines auxquelles une certaine conception de la justice n'est pas tout à fait étrangère; ses revendications, dont l'âpreté se tempère, s'adoucit, et s'achève parfois en rêveries presque idylliques; son ardeur infatigable de propagande, de prosélytisme et de conversion.

Mais où la ressemblance apparaît plus frappante encore, c'est dans la mentalité qu'il suscite ou qu'il crée chez ses adeptes. « Dans le socialisme comme dans le christianisme, dit à ce propos M. G. Ferrero, le sentiment fondamental du disciple est la foi... Rien ne justifie le socialiste de manquer de foi, ni les considérations d'utilité pratique, ni même l'avantage de la propagande immédiate, ni la peur des persécutions. Si les mouvemens religieux ne se distinguent en rien tant des autres mouvemens sociaux qu'en ce qu'ils ne sont pas actionnés par l'impulsion des intérêts matériels, du moins immédiats et tangibles, et s'ils consistent essentiellement dans le culte passionné d'une idée, le plus manifeste des mouvemens religieux du temps présent est celui de ce socialisme qui, dans l'attente de la rédemption finale, ne travaille uniquement qu'à la propagation de son principe... » [*L'Europa giovane*, p. 93, 94.] On ne saurait, à notre avis, mieux dire; et tout ce que nous ajouterons à cette page du brillant publiciste italien, c'est encore une fois que, dans les limites qu'il indique lui-même, nous ne connaissons pas de « mouvemens sociaux » qui n'affectent nécessairement, dès qu'ils durent et dès qu'ils s'étendent, quelques-uns des caractères qui sont ceux des « mouvemens religieux. »

Par tous les chemins, pour ainsi parler, et de quelque manière que nous posions la question, nous sommes donc ramenés à notre point de départ, et notre conclusion ne le confirme pas seulement, mais à vrai dire elle le rejoint. Toute religion est une « sociologie. » Une religion peut être autre chose, nous ne saurions trop le répéter. Une religion peut être une « physique » ou une « cosmologie, » une interprétation de la nature, l'expression des rapports que l'homme soutient ou croit soutenir avec les puissances naturelles, amies ou ennemies, dont il est comme enveloppé ; et ce sont alors les religions helléniques. Une religion peut être, comme la religion des anciens Romains, une « discipline » ou une politique, je veux dire une sanction d'en haut, qui garantisse à ses participans la durée du contrat de puissance et de gloire qu'ils ont passé avec leurs dieux. Ou bien encore, et comme le bouddhisme, une religion peut être un moyen de salut, « la voie de l'affranchissement, » une manière de se libérer, en en détruisant le principe en soi, des maux donnés comme inséparables de l'humaine condition. Mais, explication du monde, discipline pratique, ou préparation au *Nirvana*, ce que toute religion est toujours, et ne peut pas ne pas être, c'est une sociologie. J'ai tâché de le montrer dans l'histoire. J'ai tâché de faire voir en second lieu que l'individualisme, « obstacle et négation de toute société » — ce sont les expressions du sage Vinet, — n'était qu'un autre nom de ce que les théologiens de toutes les religions ont appelé du nom d'hérésie, et qu'ainsi tout ce qu'il gagnait de terrain, c'était la religion, mais aussi la sociologie qui le perdait du même coup. Et j'ai tâché de montrer enfin que, tout mouvement social ayant quelques traits d'un mouvement religieux, c'était encore une preuve de la « nécessité » des liens qui joignent l'une à l'autre la religion et la sociologie. On en trouvera d'autres preuves, et admirablement développées, dans les premiers chapitres du livre de M. Benjamin Kidd sur l'*Évolution sociale*. Mais elles ne rentraient pas dans le plan de mon sujet ni du sujet plus général dont cette étude n'est qu'un fragment, et, à la vérité, je n'ai pas cru devoir m'astreindre à ne rien dire que n'eût dit avant moi, ou indiqué, Auguste Comte, mais je ne me suis proposé cependant que d'utiliser les données du positivisme, et, en les prolongeant dans leur propre direction, je n'ai voulu qu'établir la solidité du principe par la vérité de ses conséquences.

V

Faut-il maintenant essayer de dire l'insuffisance du principe? On le pourrait, si l'on le voulait, et il suffirait pour cela de développer le contenu d'une simple observation. Il ne résulte pas en effet, de ce que toutes les religions sont des sociologies, que la valeur propre ou intrinsèque s'en mesure à l'efficacité de leur action sociale, et on ne doit pas admettre aisément que l'efficacité de cette action sociale puisse être le juge naturel et souverain de leur vérité. Elle ne le serait que s'il était préalablement démontré que les religions sont d'institution purement humaine, et c'est une question que nous n'avons pas seulement abordée. Mais plutôt que de la discuter, ce qui ne servirait guère aujourd'hui qu'à brouiller les idées, nous aimons mieux nous en tenir à ce qui nous paraît acquis, et, en terminant, c'est ce que nous voudrions préciser.

Quand donc les religions ne seraient rien de plus, elles seraient encore les meilleures des « sociologies, » voilà ce qu'Auguste Comte a solidement établi, par son enseignement comme par son exemple, et voilà d'abord qui est capital. Que cherche-t-on de tous côtés? et quand ils sont sincères, quelle est aujourd'hui l'ambition de ceux qui se posent en adversaires de toute religion? C'est de trouver en dehors, — je ne dis pas de toute « révélation, » mais de toute idée religieuse, — un principe de conduite qui puisse être proposé comme obligatoire. Auguste Comte a montré qu'ils ne le trouveraient pas. Ils ne le trouveront ni dans les conséquences naturelles des actes humains; ni dans ce respect de soi-même qui n'est de son vrai nom que l'idolâtrie superstitieuse du Moi, la philosophie de Marc-Aurèle ou la déclaration des droits du « Surhomme; » ni dans cette solidarité, qui n'est que l'expression de la pure nécessité, quand elle n'est pas consentie, et qu'on ne peut consentir qu'au nom d'un principe qui lui soit supérieur. « Est-ce que l'un de nous, a-t-on dit justement, se priverait d'un seul seau de charbon pour que nos bassins houillers durent une génération de plus? » Et l'argument, ai-je besoin de le faire observer, suffit en même temps à ruiner dans son principe la « religion de l'humanité. » Mais, encore une fois, je ne discute pas aujourd'hui la religion de l'humanité, ni généralement les principes d'Auguste Comte, et je n'en retiens que

la conclusion. Point de sociologie sans une religion qui la fonde en nature, qui la sanctionne en fait, et qui la couronne en raison.

Il ne m'est pas non plus indifférent, et il ne saurait l'être à personne, que cette conclusion soit d'Auguste Comte. « Je puis maintenant espérer, écrivait-il en 1855, que les âmes vraiment religieuses, disposées à la synthèse par la sympathie, sauront bientôt surmonter les discordances dogmatiques pour encourager le seul effort de notre siècle envers la religion universelle. Dès mon début, le célèbre écrivain qui défendait alors le catholicisme, — c'est Lamennais, je pense, — témoigna dignement cette affinité, qui ne cessa que lorsqu'il devint un déplorable auxiliaire des doctrines anarchistes. Le développement de ma carrière a fait spontanément surgir, au sein du protestantisme, d'équivalentes manifestations... En même temps, j'ai directement constaté mon active sympathie envers les cultes utiles et sincères, d'après un engagement solennel d'alimenter le budget catholique, quand il sera seulement fondé sur de libres souscriptions. Ainsi, de tous côtés, ont déjà surgi les germes essentiels de la grande alliance que les principaux besoins du XIXe siècle doivent bientôt développer entre les âmes religieuses contre les instincts irréligieux. » (*VIe Circulaire*, dans Robinet, *L'Œuvre et la Vie d'Auguste Comte*, p. 515.) Non, il ne saurait être indifférent à personne que ces lignes soient du fondateur du Positivisme; qu'elles forment à ses propres yeux la conclusion d'une philosophie essentiellement « scientifique; » et que, de son aveu même, cette philosophie soit inséparable de cette conclusion. Le lien qui unit la religion à la sociologie ne nous était donné tout à l'heure que comme logique, et l'idée que nous nous en formions était encore toute « subjective : » la voici qui « s'objective » maintenant, et le lien n'est pas seulement logique, mais réel, — et je serais tenté de dire « expérimental, » puisqu'il est historique.

Et quelle est enfin la nature de ce lien? Il est « moral » autant que « social, » ou, pour mieux dire encore, il n'est « social » qu'autant qu'il est « moral. » « La plupart des positivistes qui se qualifient d'*Intellectuels*, écrivait Auguste Comte en 1855, n'aspirent qu'à perpétuer la situation révolutionnaire; » et, pour ne rien dire de cette expression d'*Intellectuels* qu'il est curieux de trouver sous sa plume, il indique là, très nettement, avec la vraie

cause de la défection des Littré et des Robin, le point essentiel qu'il n'a, pour sa part, jamais abandonné. Ce sont en tout les exigences morales qui doivent passer les premières, parce qu'elles sont en effet les premières qui puissent assurer la durée de l'organisation sociale. « Le perfectionnement ne saurait consister uniquement à dissoudre l'ancienne discipline, » a-t-il encore dit avec une force et une concision qui ne lui sont pas habituelles ; et ailleurs : « Pendant les cinq siècles de l'anarchie occidentale, le désordre de l'esprit a de plus en plus affecté le cœur. C'est d'après celui-ci qu'il faut définir la maladie révolutionnaire, consistant en une surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité, par suite d'une tendance, éminemment contagieuse, vers l'infaillibilité personnelle. Ainsi se trouve compromis le principal résultat de l'ensemble du régime théologique : le développement de la vénération, seule base de la discipline et garantie nécessaire des autres instincts sympathiques. » [*VI*e *Circulaire*, Robinet, p. 513.] C'est encore une déclaration dont on ne méconnaîtra pas l'intérêt; — et sur laquelle je n'insisterai pas aujourd'hui, sauf à la développer dans une dernière étude. Si toutes les « religions » sont des « sociologies, » et si les « sociologies » conditionnent toutes une « morale » et sont à leur tour conditionnées par elle, c'est ce qu'il me reste à examiner. Je le ferai prochainement, en essayant d'expliquer, pour cela, ce que l'on veut dire quand on dit que « les questions sociales sont des questions morales, » et « les questions morales des questions religieuses. »

FERDINAND BRUNETIÈRE.

EN RUSSIE

INDUSTRIES DE VILLAGE

Pendant mon séjour à Pétersbourg, quelqu'un me montra mystérieusement une certaine caricature du Tsar qui ne l'aura nullement offensé si jamais elle est tombée sous ses yeux, car elle n'exprime rien de plus que les difficultés indiscutables de la situation. Nicolas II est représenté pliant sous le faix d'une pyramide humaine; il porte sur ses épaules le bon géant Tolstoï, qui, lui-même, sert de piédestal à un tout petit personnage très vivant, très remuant, malgré sa taille exiguë et qui certes grandira, qui déjà, quoiqu'il ne fasse que de naître, paraît passablement incommode. C'est le prolétariat des villes. Le pope cramponné à l'une des jambes du tsar, le soldat qui embrasse son autre jambe et l'étudiant qui se pousse entre les deux achèvent d'expliquer la légende que ne manquerait pas de ratifier l'empereur : « Quel lourd métier! »

Mais on voudrait savoir ce que dit de son côté Tolstoï dont le socialisme évangélique a peu d'analogie avec celui des Marxistes résolus à n'appuyer le leur que sur des principes purement économiques. Lui aussi doit être mal à l'aise, ne reconnaissant plus, dans le peuple qui surgit, ses chers paysans, humblement, chrétiennement résignés. Ils commencent à se transformer en ouvriers des villes, aussi peu disposés que partout ailleurs à tendre la joue gauche quand ils ont été souffletés sur la joue droite. Un événement considérable à l'égal de celui qui jadis changea un empire presque asiatique en grande puissance occidentale s'est récemment produit. L'immense pays agricole est en

train de devenir un immense pays industriel; la Russie se couvre d'usines; au midi l'exploitation des mines attire de loin une multitude d'ouvriers dont le contact fait faire au peuple des villages voisins plus de chemin qu'il n'en avait franchi depuis des siècles; le travail d'hiver des fabriques est remplacé sur beaucoup de points par un travail permanent à mesure que les grandes manufactures, favorisées dans leur expansion par un tarif protecteur, supplantent les petites et ne donnent plus aux hommes qu'elles emploient le loisir d'aller cultiver leurs champs une partie de l'année. Le prolétariat dont le parti de la réaction s'est servi si longtemps comme d'un épouvantail, apparemment chimérique, commence tout de bon à poindre, mieux encore à se développer, à s'organiser. D'autres plus compétens que moi parleront des périls dont l'avènement de cette nouvelle force sociale menace la Russie. Je voudrais indiquer ici à travers le pêle-mêle de mes impressions personnelles, pourquoi elle a tant tardé à naître, quel état de choses a précédé son éclosion, montrer enfin comment les paysans russes, ayant toujours été depuis des siècles des artisans, seront prêts, le moment venu, à répondre aux exigences nouvelles de l'industrie.

Dans une précédente étude (1) nous avons noté les ressemblances qui existent entre Américains et Russes, encore que les premiers soient par excellence des organisateurs et que les autres représentent en général tout le contraire de l'ordre. L'une des tendances que les deux peuples ont le plus évidemment en commun, c'est l'instinct nomade. Pionniers américains et paysans russes se portent avec le même entrain vers les terres neuves à défricher sans se laisser arrêter par les liens de l'habitude qui ailleurs attachent si étroitement l'individu au coin de terre natal. C'est cet élan de migration qui a colonisé la steppe; c'est lui qui annuellement emporte hors de chez eux les campagnards de la Grande-Russie. Dès le premier pas que je fis dans la Petite, j'en eus la preuve sur le parcours de la ligne du chemin de fer ouvert de Kiev à Poltava. Tous les travaux de cette voie du midi étaient faits par des Russes du Nord. On les reconnaît à la chapka qui les coiffe, à la chemise de couleur vive retombant par-dessus les chausses prises dans de hautes bottes, à une sta-

(1) Femmes russes, *Revue* du 15 octobre 1902.

ture plus généralement robuste que celle des Petits-Russiens, à leurs yeux bleus, à leur teint coloré, à leur large visage qu'encadre d'ordinaire une barbe blonde; d'ailleurs il suffirait de voir les deux voisins à l'ouvrage pour les distinguer l'un de l'autre. Ce ne peuvent être que des équipes de Grands-Russes qui s'escriment ainsi de la pioche et de la pelle vigoureusement, tous à la fois, en mesure. On dirait une forte machine aux cent bras et, pour soutenir cette énergique activité, un morceau de pain noir, une gorgée de vodka suffisent; moyennant un salaire minime, le Grand-Russe travaille consciencieusement, infatigablement. Le Petit-Russien se garderait de prendre tant de peine et n'affecte pas la même sobriété. Quelquefois il émigre, mais non pas pour chercher au loin un travail temporaire comme fait le Russe du Nord qui, restât-il vingt ans éloigné des siens, leur enverrait, sans y manquer, tout ce qu'il gagne, en ne se réservant que le strict nécessaire. Le Petit-Russien, presque exclusivement cultivateur, moins pauvre, moins industrieux, est tout à la charrue et au bétail. Peut-être, si ses terres prennent de la valeur, les vendra-t-il pour aller une bonne fois avec toute sa famille en exploiter d'autres, là où elles sont encore à bas prix, au bord du fleuve Amour, en Sibérie, du côté d'Orenbourg, aux portes de l'Asie. Les différences, si frappantes au physique, s'affirment entre gens de la Grande et Petite-Russie dans les mœurs, le gîte, le caractère. Chez les premiers les isbas de bois, souvent misérables, donnent aux villages un air provisoire et dépenaillé, — rappelant par parenthèse les défrichemens et le *log house* d'Amérique, — ce qui n'empêche pas les habitans de ces cabanes d'être propres à leur façon, puisque chaque samedi, ils vont s'entre-frotter à l'étuve du village. Chez les seconds, nous avons vu qu'il n'y avait de lavées que les chaumières éblouissantes de blancheur.

Enfin le Grand-Russe est communiste né; l'*obtchina*, qui met la propriété en commun, n'existe que chez lui et chacune des familles, représentée au *mir* par son chef, vit étroitement groupée sous le même toit, plusieurs générations ensemble. Les hommes jeunes et valides s'en vont travailler l'hiver dans les villes au profit de toute la famille. Ils deviennent charpentiers, maçons, etc., membres des *artèles* ou coopératives. Leur gain s'accumule entre les mains du père. Celui-ci est resté dans la ferme avec sa femme, ses belles-filles et ses petits-enfans qui

l'aident à cultiver. Chaque famille paysanne est donc une association ouvrière, possédant tout en commun et dont le chef naturel est aussi l'administrateur. Le bétail, les instrumens aratoires, tout ce que renferme la maison, argent compris, appartient à la famille en bloc. Il semblerait au premier aspect que ce régime fût un premier pas vers le socialisme; cependant les socialistes modernes n'en veulent pas; ils y voient un dernier vestige, au contraire, des mœurs primitives, à supprimer avec le reste.

Malgré les grands avantages qu'offre la vie en commun ainsi comprise, moins de dépense d'abord et aussi le genre de vertu physique et morale que laissent à l'artisan des villes de vigoureuses racines plantées à la campagne où il revient toujours, où ses enfans sont élevés, où, s'exilât-il des années de suite, il a encore son foyer, les inconvéniens sont assez graves : mauvaise intelligence éventuelle entre les différens membres de la nombreuse famille, tyrannie du chef avec les abus qui en découlent. Il arrive par exemple que ce patriarche, resté maître absolu d'une armée de brus sans maris, mette l'une d'elles dans une situation que le roman russe a maintes fois exploitée. Ce n'est pas un vieillard; s'étant marié de bonne heure, il peut avoir de quarante à quarante-cinq ans, et tout lui obéit. Quelquefois, au retour, le mari offensé se fâche, brutalise sa femme; il est même allé jusqu'à tuer son père; mais la résignation est plus fréquente. Toujours cette même absence de fermes principes, de ce que les Anglo-Saxons appellent le *backbone*, l'épine dorsale au figuré; toujours le doux fatalisme d'un peuple enfant sous beaucoup de rapports. Et tout cela en somme a des excuses : la promiscuité des longs hivers, la crainte, l'habitude du despotisme, les antiques souvenirs de la polygamie pesant inconsciemment sur ces âmes à peine éveillées. Leur christianisme est demeuré païen malgré la noyade dans le Dnieper, par le grand saint Wladimir, des idoles qui représentaient le panthéisme slave, et la religion pour eux ne différant guère au fond de ce qu'elle pouvait être chez les adorateurs de Peroun, n'a rien ou presque rien à faire avec la morale.

Le Petit-Russien, beaucoup plus individualiste que le Grand-Russe, j'ai eu déjà l'occasion de le dire, revendique son chez soi. Dans une famille, s'il y a deux femmes, la belle-mère et la bru, chacune d'elles aura sa cruche, ses ustensiles de cuisine; elles se disputeront ces objets très aigrement. Le tien et le mien sont net-

tement établis; la *gramada*, l'assemblée, qui au midi remplace le *mir*, n'implique pas que les terres soient propriété obtchinienne, c'est-à-dire commune à tous. La gramada comme le mir est une institution représentative du village où l'Ancien, le Staroste, occupe à peu près la même place que le père dans la famille. L'autorité de l'un est limitée par les voix des adultes de son entourage, comme le pouvoir de l'autre peut l'être par celles des chefs de famille du village tout entier, mais l'obtchina ne s'allie pas à la gramada comme elle le fait au mir en Grande-Russie. Cependant tel est l'instinct et le besoin de l'association chez ce peuple tout entier, qu'au sud, au nord, partout, les artèles s'imposent.

Qu'est-ce que les artèles? — Je renverrai ceux qui me posent cette question au livre excellent et si documenté de M. Paul Apostol (1); ils y trouveront résumé, sous une forme claire et intéressante, tout ce qui concerne la question des coopératives à base communiste ancienne. L'auteur les distingue absolument de celles que la Russie a empruntées depuis une trentaine d'années au reste de l'Europe, groupement conscient de forces individuelles, tout opposé par l'esprit qui l'inspire à la simple extension de la communauté domestique, que furent les premières artèles. Personne n'a su mieux que lui tirer de ce contraste les conclusions qui permettent de juger du passé, du présent et de l'avenir agricole ou industriel de la Russie, et je suis redevable en grande partie à ses recherches du peu que je sais.

Dans le sens primitif, on nomme artèle toute organisation pour un travail en commun: artèle, dérivé du turc *orta*, signifiant association. Le mot n'existe dans la langue russe que depuis le XVIIe siècle, mais de tout temps la chose subsista de fait. On l'appelait alors *wataga*. Les anciennes chroniques décrivent des watagas d'oiseleurs, car la chasse au faucon fut toujours le plaisir favori des tsars et des boyards. Dès les temps les plus reculés, des watagas de chasseurs et de pêcheurs faisaient la guerre aux morses, aux loutres, aux phoques, au saumon, aux oiseaux aquatiques; elles exploraient la Mer-Blanche, les grands fleuves, les marais de la steppe, elles poussaient jusqu'à l'Océan glacial. On

(1) *L'artèle et la coopérative en Russie*, par Paul Apostol, 1899, traduit par M. Castelot, avec préface de M. A. Raffalovich, 1 vol., Guillaumin, Paris. Ceux qui comprennent le russe peuvent lire aussi le livre, ancien déjà, du professeur Issaiev et l'ouvrage, qui vient de paraître, de M. Prokopovitch.

sait que le tribut payé aux Mongols l'était souvent en fourrures; les forêts russes sont riches en martres, en cerfs, en sangliers, sans compter les lièvres par milliers, et, aujourd'hui comme autrefois, les artèles russes trafiquent de tout cela. Ce sont les watagas du passé devenues indépendantes; l'outillage que leur procuraient les princes, les nobles ou les monastères, un entrepreneur le leur fait payer cher. Comme autrefois, les rivages de la Mer-Noire et de la mer d'Azov sont exploités par des bandes organisées de Cosaques. Les quarante-six tribus nomades de Bouriates en Sibérie se partagent le gibier en vertu des principes communistes dont les antiques associations de chasse leur ont légué l'exemple. Sous leurs *yourtes* en peau de bêtes, ils mènent la même vie, et on en pourrait dire autant des chasseurs actuels de rennes au nord, de renards au sud, — de l'artèle des haleurs restée si primitive sur le Volga, où les Bourlaks tirent de l'épaule, en chantant, des bateaux lourdement chargés, — des artèles de bûcherons (1), de débardeurs, de rouliers, etc.

Dès le XIe siècle, un des princes régnans qui voulait bâtir une église, fait appeler l'ancien des charpentiers; l'artèle des sauniers remonte au temps où les Finnois enseignèrent aux Russes la fabrication du sel; même les artèles de crédit, — le crédit jouant à toute époque un si grand rôle dans la vie du paysan russe, — existaient déjà en 1531. Qu'il s'agisse de l'exploitation d'une industrie, d'une émigration, d'une bâtisse, d'une entreprise quelconque, les Russes s'organisent toujours en artèles. Celles-ci sont devenues, avec le temps, des coopératives de production qu'administre un conseil élu parmi les sociétaires. Les grands propriétaires louent des artèles pour la moisson, le fauchage des foins, le battage du blé, la construction d'une grange, la coupe des arbres. La vie du village russe étant régie par le principe communiste, toutes les entreprises des paysans se font en commun. La Pomotch (secours), association très répandue dans la Russie du Sud, n'est autre que le travail successif chez les propriétaires paysans des autres paysans formant une artèle. Ils ne sont jamais payés en espèce, mais en nature.

Chaque artèle cosaque a son *ataman* (nous traduirions hetman ce titre militaire) qui dirige les travaux.

Les ouvriers demeurent ensemble, se nourrissent et tra-

(1) Lire le roman de Pétchersky : *Dans la forêt.*

vaillent ensemble, puis, leur tâche accomplie, se partagent les profits. C'est toujours le même esprit qui produisit les premières watagas indépendantes. L'œuvre énorme de la colonisation de l'Europe orientale avait exigé le groupement des forces. Il continue pour tenir tête à d'autres difficultés : poids excessif des impôts, rigueur du service militaire, et misère, qui augmente toujours à mesure que s'accroît la population sur les terres insuffisantes accordées jadis au serf émancipé.

Vivre de leur produit est à peine possible sur les riches terres noires de la Petite-Russie; mais, si l'on pousse vers le nord, le seul aspect des champs, entrevus du chemin de fer, vous fait constater que la culture très élémentaire, telle qu'elle est pratiquée, faute de grands capitaux, ne peut fournir à ceux qui l'exercent des moyens d'existence. Une fois l'ancienne ligne des steppes passée, dans le gouvernement d'Orel, les terres encadrées de forêts où domine le bouleau n'offrent rien de comparable à la fertilité de l'Ukraine. De plus en plus, en avançant, on comprend que le climat impitoyable limite à peu de mois la durée des travaux en plein air et que l'activité humaine doit chercher un autre courant. De là l'émigration des laboureurs vers les centres industriels. La Russie est le seul pays du monde où l'on rencontre dans les villes autant de paysans que de citadins. Il est vrai que toutes les villes, sauf Pétersbourg, participent du village. Situées généralement à distance assez grande des stations, — car la main de l'autocrate qui traça la plus longue des lignes de chemin de fer, la fit absolument droite, d'un geste impérieux, en s'aidant d'une règle et sans aucun souci des localités desservies, — elles sont disséminées sur d'énormes distances. La cabane primitive y apparaît parmi des constructions ambitieuses. Une multitude rurale fréquente leurs bazars et les produits qu'elle y vend ne sont pas seulement, nous le verrons bientôt, ce que les fermiers de chez nous portent d'ordinaire au marché. Nombre de ces paysans-là hiverneront en ville et y exerceront un métier.

A Moscou, tous les cochers de fiacre, par exemple, sont accourus de la campagne, en houppelande fourrée de peau de mouton; ils font siffler un fouet rustique dont le manche fut cueilli dans leur bois natal, et conduisent à fond de train par les rues de petits drojkis où il y a difficilement place pour deux. Ils n'ont pas de tarif; la voiture, le cheval leur appartiennent.

Le voyageur fait son prix; on marchande, on discute, on crie; d'autres drojkis se précipitent; le plus ou moins de concurrence décide du salaire, généralement modique, bien que les premières prétentions aient été hautes. Et vous voilà emporté au pas égal et allongé d'un excellent cheval qui mériterait de traîner un meilleur véhicule; vous filez comme le vent au milieu du tumulte des rues où aucun accident n'arrive, car le paysan russe naît bon cocher comme il naît beau danseur. A travers l'encombrement des marchés, par les montées rapides, les descentes en abîme, les chemins défoncés des faubourgs, le drojki vole, son conducteur n'oubliant jamais néanmoins de se signer devant chacune des 440 églises qui restent à Moscou sur les 1600 qu'elle possédait du temps de Napoléon. De même il se découvrira dévotement, quelque temps qu'il fasse, pour passer sous les longues voûtes de la porte Spaskiia, où brûle nuit et jour une lampe devant le Sauveur. Il faut dire qu'aucun homme, fût-il juif, n'a encore manqué à l'ordre absolu donné par le tsar Alexis Mikhaïlowitch qui apporta l'image vénérée de Smolensk.

C'est aussi à Moscou, la ville la plus commerçante de toute la Russie, qu'on peut le mieux se rendre compte de la situation des paysans ouvriers. Ils affluent par milliers dans les fabriques.

Le gouvernement de Moscou est le seul dont les paysans n'émigrent pas, tant les métiers y sont prospères. Mais de toutes les autres provinces les hommes partent au nombre, me dit-on, de plus d'une million et demi. Tout en restant liés par d'indestructibles chaînes à la commune rurale, ils envahissent au loin les usines. Longtemps ces pauvres gens eurent le travail de fabrique en horreur et ne s'y laissaient contraindre que par la dure nécessité, ce qui se conçoit d'après les nombreux rapports antérieurs à 1900, exposant la situation lamentable de l'ouvrier. Il faut voir, par exemple, le portrait que le professeur Roussakoff, après une visite dans les ateliers du gouvernement de Moscou, trace des ouvrières de tout âge à partir de quatorze ans. Malheureuses créatures qui n'ont jamais eu d'enfance ni de jeunesse, paquet informe de haillons mal attachés sur une épouvantable maigreur, rides précoces labourant des visages qui expriment l'épuisement. Courbées sur leur métier, elles travaillent dix-huit heures sur vingt-quatre, recevant pour cela vingt-cinq roubles par an! Et le salaire de l'ouvrier mâle, quoiqu'un peu supérieur, suffit tout juste à l'empêcher de mou-

rir de faim. Il ne monte pas au tiers des salaires peu élevés pourtant qu'on accorde en Angleterre dans les mêmes conditions. Ouvriers et ouvrières sont parqués comme des animaux dans d'affreuses baraques en planches dépendantes de la fabrique. De chaque côté d'un long corridor obscur s'ouvrent les chambres petites et grandes où le nombre des habitans n'est pas déterminé, soit qu'une famille s'entasse dans une des petites chambres, soit que les individus isolés logent en dortoir (1). L'air manque, les deux sexes sont réunis pêle-mêle, les petits enfans se traînant pâles et chétifs sur le sol couvert d'immondices.

Détail caractéristique : pour certaines industries plus mal payées que les autres, le staroste, qui traite avec le fabricant au nom de l'artèle, promet dans le contrat de s'abstenir d'aller en ville demander l'aumône! Jusqu'en 1882, il n'y avait pas de règle pour les heures de travail, le patron exigeait parfois quinze et dix-sept heures, sans considération de l'âge. A partir de cette date, l'attention du gouvernement ayant été attirée sur un scandaleux état de choses, quelques réformes importantes se produisirent. Des inspecteurs entrèrent en fonctions; les heures de travail des femmes et des enfans furent limitées et le travail de nuit défendu ensuite à toute cette catégorie d'ouvriers.

La maison de convalescence fondée à côté du grand hôpital Catherine est une institution à leur usage. Les enfans des deux sexes y sont admis.

En 1899, une loi borna pour les adultes la durée quotidienne du travail à onze heures et demie. Le développement de l'industrie et les premières améliorations apportées au sort de la classe ouvrière remontent à 1861, l'ère de l'émancipation. Dans cette période relativement courte de quarante années, il y a eu certainement des progrès, mais ces progrès semblent de nature à léser des intérêts nombreux, comme il arrive pour toutes les révolutions, même inévitables et salutaires. Leur premier résultat sera d'imposer la division du travail. En effet, dans les grandes manufactures nouvellement fondées sur le plan occidental, il devient de plus en plus difficile de compter avec la saison des récoltes et avec les cent vingt-sept jours fériés que célèbre scrupuleusement dans l'année tout bon moujik. C'est un adieu au village qui s'ensuivra; la ville retiendra les anciens travailleurs

(1) Très intéressant rapport de Mme Zénéide Serghievna d'Ivanoff au Congrès international des femmes en 1899.

des champs une fois pour toutes, ils ne pourront plus faire deux parts de leur vie; les forces du prolétariat proprement dit grandiront d'autant, l'agriculture sera de plus en plus abandonnée.

Pour conjurer ce péril, le gouvernement, et aussi beaucoup de bienfaiteurs, s'efforcent de diminuer autant que possible l'enrôlement des paysans dans les fabriques, par une faveur croissante accordée aux industries de village. Celles-ci sont multiples. Il ne faudrait pas croire que tous les paysans russes qui exercent un métier s'en aillent au loin. Il y a six fois plus de travailleurs domestiques que d'ouvriers d'usine, et le nombre de ces derniers atteint un million et demi (1). Aussitôt que s'étend, sur l'immense Russie, l'épais manteau de neige annuel, les cultivateurs d'été se livrent dans leurs isbas, calfeutrées avec soin, à une étonnante variété d'industries hivernales. Où les ont-ils apprises? Plusieurs d'entre elles viennent des ancêtres; aux siècles les plus reculés, les slaves russes connurent l'art de la poterie, des verroteries qui se retrouvent encore dans les colliers des femmes; ils savaient forger en outre des glaives renommés jusque chez les Arabes, différens objets de métal. Puis chaque association devait fabriquer tout ce dont elle avait besoin. La tradition du passé se retrouve dans certains dessins, certaines teintures, certains procédés de tissage; des symboles ayant un caractère autochtone ont été relevés jusque dans les broderies.

Par la suite aussi, les seigneurs développèrent chez leurs serfs l'adresse des doigts en leur faisant apprendre tel ou tel métier. Beaucoup de maîtres agissaient de même en Amérique à l'égard des esclaves pour leur donner plus de valeur. Des deux côtés, l'esclavage se trouva donc être une initiation à l'industrie. Et à ce propos je mentionnerai la très intéressante lettre d'une dame russe qui, après la publication dans la *Revue* d'une étude sur *Booker Washington* (2), me pria de la mettre en rapport avec le promoteur nègre des études industrielles : « Je voudrais lui dire, m'écrivait-elle, combien me frappent les traits de ressemblance entre son peuple et le mien; l'esclavage sans doute en est la cause; je voudrais lui faire remarquer que l'apparition des mêmes idées et de la même manière de traiter les mêmes questions aux deux extrémités du globe est la preuve incontestable de la conformité de ces idées, de leur justesse, et le garant de

(1) Dans la Russie d'Europe, sans compter la Pologne et la Finlande.
(2) *Autobiographie d'un nègre*, par Th. Bentzon, 1er octobre 1901.

leur réalisation future. Les idées sont comme des épidémies; elles gagnent le monde insensiblement et apparaissent tout d'un coup, sans indices, sans annonces quelconques, dans des lieux différens; elles donnent à penser que c'est la marche historique des choses qui les fait naître et qui nous amène à croire en elles. »

N'est-il pas curieux de voir une propriétaire russe envier pour son pays l'Institut nègre de Tuskegee (Alabama) et une correspondance s'établir sur des questions de pédagogie très spéciale entre deux personnes dont la race et l'origine n'ont rien de commun? Peut-être, si les moujiks savaient lire, n'en seraient-ils pas très flattés.

Au risque de tomber dans l'aridité des statistiques, il me faut indiquer le plus sommairement possible la nature de quelques industries de village et leur produit approximatif (1). Dans d'autres pays, notamment en Hongrie, en Suède, en Irlande, ces industries existent encouragées par l'État et par des sociétés d'art national, mais nulle part le travail à domicile n'a autant d'importance qu'en Russie. On le constatera en parcourant ce qui suit.

Les industries des paysans s'exercent surtout dans six gouvernemens, ceux de Moscou, de Wladimir, de Tver, de Kostroma, de Nijni-Novgorod, de Iaroslav, et peuvent être divisées en cinq groupes principaux : le bois, les métaux, les autres minéraux, le cuir, les filatures.

L'une des plus considérables est certainement celle du bois; les paysans presque partout fabriquent des charrettes, des véhicules de toute sorte; d'un seul district sortent annuellement deux mille traîneaux en genévrier.

Le gouvernement de Kalouga a la spécialité de la tonnellerie; 2200 ouvriers y travaillent dans 900 ateliers, dont chacun est dirigé par un patron, paysan comme eux, et ils produisent, chaque année, pour 272 000 roubles de marchandises. La fabrication des meubles occupe, dans le gouvernement de Moscou, 87 villages. Des meubles de prix, vieux style russe, que nous avons admirés à l'Exposition de 1900, en venaient. Placages de noyer, ouvrages délicats en bambou, les doigts exercés

(1) Les chiffres sont tirés d'une description géographique complète de la Russie publiée sous la direction de P. P. Sémionoff, vice-président de la Société russe de géographie, et du professeur V. G. Lamansky, président de la Section ethnographique de cette même Société.

des paysans abordent tout cela et s'en tirent à merveille. Le district de Moscou et Nijni-Novgorod ne possède pas moins de 2500 menuisiers ébénistes, livrant chaque année pour 460 000 roubles de produits. La tabletterie de Nijni-Novgorod est renommée : on exporte des jouets et des objets de ménage jusqu'à Khiva, dans le Ferghana, en Perse, de tous côtés, à l'étranger, où ils sont vendus parfois comme japonais.

Au marché de Siméonoff figurent plus d'un demi-million de cuillères de bois; dans toute la Russie les paysans en font usage. On les expédie sur le Volga par bateau spécial. Le district de Moscou compte 120 ateliers de jouets rapportant plus de 33 000 roubles. Le seul village de Saint-Serge produit, outre les jouets, pour 28 000 roubles d'objets divers en bois, cuillères, écuelles, salières, porte-allumettes, boîtes avec sujets nationaux russes. Le district de Veresk envoie pour plus de 30 000 roubles, dans la seule Ukraine, de ces bouliers destinés apparemment à ceux qui ne savent pas écrire, mais dont on se sert partout dans les magasins, dans les restaurans, pour compter avec une rapidité extraordinaire.

L'art naïf du paysan crée une immense variété de bagatelles en bois, souvent très fines, très ingénieuses. Lors de son voyage, le président de la République, a honoré d'une attention particulière et rapporté avec lui ces amusantes poupées creuses en bois peint, de la Petite-Russie, qui rentrent l'une dans l'autre comme des boîtes japonaises. Il y en a dix de différentes tailles formant une espèce de mère Gigogne et commençant au nouveau-né, toutes coiffées du traditionnel mouchoir, vêtues du casaquin et du tablier, l'une tenant un pain, l'autre une poule, la troisième un panier, etc. Chacun des visages diffère de l'autre, tout en restant curieusement fidèle au type du pays. Sous le patronage d'une grande-duchesse, des myriades de jouets minuscules, d'un réalisme qui n'exclut pas la gentillesse, ont voyagé jusqu'à Paris où les amateurs se les sont disputés, lors de notre Exposition qui a été pour les petites industries russes un véritable triomphe. Ces jouets étaient partis du gouvernement de Wladimir d'où viennent aussi les tarantasses en osier exportées annuellement au nombre de 6 ou 7000 à Pétersbourg. Le district de Zwenigorod (gouvernement de Moscou) produit pour 42000 roubles de vannerie, meubles en osier, corbeilles, etc.

Les nattes proviennent surtout de ce pays de forêts qu'est le

gouvernement de Kostroma. Dans deux districts seulement les paysans y font 100 000 *pouds* (le poud équivaut à 40 livres) de torchons de tille. Pendant quatre mois, mille hommes dans un district voisin, 2200 dans un autre travaillent sans relâche à ce produit textile d'une utilité journalière. De même le village de Siméonofka fabrique pour 100 000 roubles de lapti, sandales de tilleul que chaussent les paysans. A Nijni-Novgorod, plus de 300 hommes en font, pendant la mauvaise saison, chacun ses 400 paires. Le tissage de la toile à Iaroslav entraîne avec soi la fabrication des peignes de fileuses, des quenouilles, des rouets dans toutes les campagnes de ce gouvernement.

Le goudron tiré des arbres, notamment des bouleaux dans le gouvernement de Tver, au poids de 300000 pouds représentant 200000 roubles, est exploité dans 976 petits chantiers par près de 2000 paysans.

Mais surtout le gouvernement de Tver est le pays des bottes. 20000 hommes font sans relâche des bottes dans les villages. On en cite un, Kimr, où 627 familles, soit 55 pour 100 des habitans, ne s'occupent pas d'autre chose. Kimr est le grand centre de la cordonnerie. Au marché qui s'y tient, plus de 15 000 bottiers paysans, qui gagnent chacun par mois de dix à treize roubles, envoient leur ouvrage, exporté ensuite dans les grandes villes. Comme tous les autres ouvriers des campagnes, ils sont à la merci des agens entremetteurs qui payent par exemple les bottes blanches, réclamées en quantité par les paysans du Nord (1), de 30 à 40 copeks la paire (le copek vaut 2 centimes et demi). Il faut reconnaître que les ateliers de paysans, qu'il y ait ou non un patron, sont aussi mal organisés que possible, mais ce n'est ni l'industrie, ni l'activité qui leur fait défaut. Dans le gouvernement de Wladimir, 500 ouvriers produisent pour 80000 roubles de bottes par an et il y a plus de 1 000 bottiers parmi les paysans du gouvernement de Kostroma.

L'industrie du cuir est, on le sait, en Russie l'une des plus florissantes. Elle prospère spécialement dans le gouvernement de Moscou où se préparent toutes les différentes sortes de peaux, jusqu'à la peau de gants. Ces peaux achetées en ville sont ensuite dispersées dans les villages et fournies aux paysans qui rendent les objets fabriqués. Moscou à elle seule en prend pour

(1) D'où le nom de Russie blanche.

300000 roubles; mais cela n'assure pas à l'ouvrier un salaire de plus de 40 copeks par jour. A ce prix, les paysans travaillent les cuirs fameux entre tous de Nijni-Novgorod, 500 hommes, dans trois districts, livrant pour 100000 roubles de marchandises.

A Tver 350 hommes, répartis dans 165 ateliers, qui ne sont autres que l'isba du patron paysan, produisent de même pour 80000 roubles de cuir travaillé.

La préparation des fourrures est aussi jusqu'à un certain point entre les mains des paysans. Ceux des gouvernemens de Wladimir et de Nijni-Novgorod confectionnent des pelisses et des bonnets de peau de mouton. A faire les chapeaux exportés en quantité considérable de Nijni et censés venus de Paris, 600 ouvriers gagnent environ chacun la somme infime de sept ou huit roubles par mois. Les bonnets en peau de chat et autres fourrures occupent 6000 hommes dans un seul district. Les schouboks, les pelisses pour paysans, hommes et femmes, sortent du gouvernement de Wladimir; 440000 peaux de lièvres y sont apprêtées par 1120 ouvriers. Ceux-ci gagnent de 10 à 27 copeks par peau de mouton.

Passons aux métaux: les haches, les faux, les charrues, les faucilles et autres instrumens aratoires qui, du gouvernement de Wladimir, s'exportent dans toute la Russie et jusqu'en Roumanie, sont en grande partie l'ouvrage des paysans.

A Worsm, un grand village de ce gouvernement, 4000 hommes font exclusivement de la coutellerie. A Pawlov, ce sont des verrous; dès le XVIIe siècle, ils étaient renommés. On sait combien la quincaillerie abonde à la grande foire de Nijni-Novgorod. En fabriquant des clous, un ouvrier gagne par semaine d'un rouble 50 à 2 roubles, payés d'avance et le fer fourni.

A Tver, sur 3000 hommes, il y en a 1300 qui ne font que des clous. On cite un village qui en produisait durant la première partie du XIXe siècle pour 200000 roubles. Mais devant la concurrence des machines, cette industrie commence à tomber.

Iaroslav est renommé pour ses samovars et ses casseroles. Dans 23 villages de ce département on fabrique des ressorts de meubles, des chaînes, des étriers, distribués à Pétersbourg dans les meilleurs magasins et qu'emploie la cavalerie.

Les paysans du gouvernement de Moscou font de la batterie de cuisine et des serrures, ceux de Kostroma une bijouterie d'argent vendue relativement cher à Pétersbourg et à Moscou, mais

qui ne rapporte que bien peu à chacun des 100000 ouvriers qui s'y livrent. La matière première est fournie par des agens accapareurs du profit. Les jolis bijoux d'émail noir incrusté d'argent, les objets de fantaisie en acier et en métal composé, dit de Toula, sont fabriqués à domicile. Le pays qui entoure Toula est riche en minerai. La manufacture d'armes fondée par Pierre le Grand en 1712 pour l'utiliser, en témoigne; elle emploie de 8000 à 10 000 ouvriers; mais ici nous nous écarterions des petites industries indépendantes. Parmi ses principaux produits, il faut citer cette parure des paysannes, les colliers de perles fausses exportés en quantité considérable du département de Moscou.

La poterie se façonne un peu partout. Il n'existe pas de grande fabrique. Le paysan reproduit les formes et les dessins traditionnels en y ajoutant ce que lui suggère son imagination. J'ai déjà dit que j'avais vu en Petite-Russie des faïences très joliment décorées. Les comités qui entreprennent aujourd'hui de faire l'éducation de ces potiers naïfs respectent leurs qualités naturelles, tout en les rompant au métier. Autant que j'ai pu le voir en visitant les Musées du peuple, ils ne les gâtent pas par le souci de ce qui est à la mode et réclamé par le commerce, péril à craindre malheureusement aussitôt qu'une autorité quelconque procure des classes techniques et des moyens de vente. De savans archéologues, de véritables artistes s'efforcent de maintenir dans son intégrité l'art russe ancien, d'y intéresser le monde. L'exemple a été donné par une femme, Mlle Polénova, qui, peintre et céramiste distingué, ancienne élève à Paris de Chaplin et de Deck, mit ses talens au service de l'enseignement des humbles. C'est elle aussi qui a fourni des modèles admirables aux sculpteurs sur bois, voyageant dans toutes les parties de la Russie où elle pouvait dessiner et collectionner des antiquités, prenant sur le vif les productions du génie national pour les donner directement au paysan, qui, disait-elle avec raison, rend plus facilement ce qu'il conçoit, ce qui lui est proche. L'école industrielle d'Abramtzovo, fondée dans un village dont les habitans, depuis des générations, s'appliquent à tailler et sculpter le bois, lui doit en grande partie sa prospérité. Il suffirait de développer de même le côté esthétique de plusieurs autres industries primitives et de leur assurer des débouchés pour qu'elles devinssent rémunératrices ; par exemple le tissage et la broderie.

Au tissage sont employées beaucoup plus de femmes que

d'hommes. D'un bout de la Russie à l'autre, toutes les femmes filent, tissent et brodent pendant les mois d'hiver, le plus souvent sans sortir de chez elles ou bien réunies quelquefois dans le petit atelier dont une société coopérative fait les frais. La meilleure toile est celle des gouvernemens de Iaroslav, de Kostroma et de Tver. Dans le premier, les hommes, pour éviter la pression des intermédiaires, se font marchands ambulans et transportent jusqu'au Caucase l'ouvrage de leurs femmes. Elles-mêmes exercent quelquefois ce rude métier de colporteur, afin de gagner un peu plus qu'on ne gagne à Kostroma par exemple où 2 000 tisserands produisent chaque année pour 70 000 roubles de toile et n'en reçoivent entre eux que 6 000. L'archine (deux tiers de mètre leur est payé un demi-copek, un copek au maximum.

Il n'y a pas moins de 17 000 ateliers ou demeures particulières renfermant 35 000 métiers à tisser le coton dans le gouvernement de Moscou. On y tisse de la percale et du madapolam pour 12 millions et demi de roubles, dont 2 millions seulement à répartir entre les ouvriers.

Les 20 000 tisserands du gouvernement de Wladimir n'ont à se partager par an que 400 000 roubles, 20 roubles pour chacun !

Les filatures de laine existent plus ou moins dans toutes les provinces russes, mais surtout dans le gouvernement de Kalouga.

Le tissage de la soie dans le gouvernement de Moscou remonte loin ; il rapporte chaque année par les mains des paysans 6 millions et demi de roubles ; 3 millions et demi dans le département de Wladimir. Ce chiffre de 10 millions égale presque celui que donnent les 203 manufactures des deux mêmes gouvernemens. Le canton moscovite de Grebenkov est le Lyon de la Russie ; on y fait annuellement pour 650 000 roubles d'affaires. Il n'y a guère de maison qui ne renferme un métier.

Le tissage de la soie et du velours dans le gouvernement de Wladimir indique par sa perfection que d'anciens ouvriers de fabrique, rentrés au village, ont instruit à fond les paysans. Beaucoup de femmes travaillent à la soie, ne fût-ce que pour dévider les cocons ; mais leur industrie spéciale est la broderie et la dentelle. Presque partout elles font de la dentelle, plutôt en ville, cependant, ou aux environs des villes, sauf une ou deux exceptions dans le gouvernement de Moscou ; par exemple le district de Podolsk qui est le centre de l'industrie dentellière compte 800 ou-

vrières réparties en 22 villages ; et, dans un seul district du gouvernement de Kalouga, 2 000 ouvrières, appartenant à 39 petits villages, font chaque année pour plus de 20 000 roubles de dentelle de soie et de fil. Ces dentelles sont remises à des agens qui les échangent contre les étoffes dont la famille a besoin. Jamais ils ne payent en argent, mais ils procurent le matériel. En s'épuisant à un travail pénible qui lui use les yeux et altère sa santé, la dentellière gagne l'équivalent de 35 à 50 roubles par an. Les exploiteurs agissent de même pour les broderies sur toile qui sont vendues dans toute l'Europe. Les femmes russes les plus incapables de raccommoder leurs nippes et celles de leurs enfans brodent en perfection. Dans deux districts du gouvernement de Wladimir 8 000 brodeuses font pour 25 000 roubles de ces essuie-mains, de ces tabliers, de ces mouchoirs que l'on retrouve transformés en ornemens dans plus d'un intérieur luxueux.

Les brocarts, les passementeries, les broderies d'or, les galons de clinquant qui servent à la décoration des églises occupent 500 ateliers de 3 000 ouvriers et surtout ouvrières dans le grand village de Saint-Serge où se tiennent trois foires par an et que ne visitent pas moins de 100 000 pèlerins attirés par le célèbre couvent de Troïtsa. La fabrication des bas, des gants, des mitaines, la bonneterie en général, regarde presque exclusivement les femmes ; 4 000 dans le gouvernement de Wladimir, 2 000 dans celui de Nijni-Novgorod. Les tailleurs de caftans et de tchiouikas sont au nombre de 900 dans cinq gouvernemens. Les seules casquettes du gouvernement de Wladimir rapportent net 11 000 roubles.

Les chaussures en feutre, les filets pour la pêche sont par excellence industries de paysans. Dans le gouvernement de Novgorod, parens et enfans emploient la veillée à faire du filet, exporté sur la Mer-Noire, la mer Caspienne et le Volga. On gagne de 75 copeks à 3 roubles pour 40 livres de filets. Un millier de paysans s'emploie à la même besogne dans le gouvernement de Tver. Le gouvernement de Kalouga et quelques districts de Moscou ont la spécialité de la brosserie et produisent pour 245 000 roubles de brosses par an. Dans le gouvernement de Moscou plus de 8 000 personnes roulent des tubes ou moules à cigarettes, la cigarette étant aussi nécessaire au Russe que le pain quotidien. Mille ouvriers s'occupent à tailler des peignes, des boutons et autres objets en corne.

Près de Tver, 6 000 paysans font des manches de pompes, des

courroies de machines; 500 au moins travaillent aux horloges dans le gouvernement de Kostroma. D'autres produits encore du travail d'hiver dans les campagnes sont les instrumens de musique, qui accompagnent leur danses : guitares et violons dans le département de Moscou, accordéons dans le gouvernement de Kostroma, flûtes, cithares et citres, dans le gouvernement de Kalouga. On paye les cithares de trois jusqu'à 50 roubles, les flûtes de 15 à 40 roubles chez les marchands de Moscou et de Pétersbourg. Les paysans du village de Volozoff fabriquent des instrumens de physique ; on voit jusqu'à quel degré peuvent être poussées de certaines connaissances techniques chez ces prétendus sauvages.

Arrêtons-nous. J'ai, dans une énumération trop longue et bien incomplète cependant, lassé la patience de mes lecteurs. Il faudrait pouvoir leur montrer ces industries presque innombrables, comme elles me sont apparues à Moscou dans l'immense Musée ethnographique de Dachkov, l'un des plus riches qui soient au monde. Là tous les produits industriels et agricoles des diverses parties de la Russie sont exposés à côté de figures qui représentent avec art les types et les costumes nationaux, hommes ou femmes engagés dans les occupations familières aux habitans de chaque province, pittoresquement groupés auprès de leurs demeures respectives, chaumière ou isba, yourte, hutte en pain de sucre, etc. Quelquefois c'est un intérieur dont les meubles, les ustensiles ont été rendus avec exactitude. Ils sont tous là, depuis le Petit-Russien au teint brun, aux sourcils spirituellement arqués, le bonnet de peau de mouton sur l'oreille, bien pris dans la svietka qui forme de gros plis autour de sa taille, jusqu'au pâle Finnois au visage plat, aux pommettes saillantes ; depuis la Grande-Russienne robuste, en sarafanc attaché sous les bras, le kakochnik au front, tel un diadème, des bandes d'étoffe entre-croisées au lieu de bas sous ses chaussures de tille, jusqu'à la Tatare en caftan et en pantalon, le corsage chamarré de clinquant, coiffée d'une calotte garnie de piécettes d'or, à demi masquée par un grand voile de soie, — jusqu'à la Courlandaise chaussée de sandales de cuir, portant la couronne ronde en laiton garnie de perles ; depuis le Tcherkesse en long habit ajusté de laine rude, vastes manches retroussées, plusieurs rangs d'étuis à cartouches sur la poitrine, la bourka de feutre à l'épaule et chargé d'armes de toute sorte, jusqu'au Russe

blanc rongé de maladie et de misère, dans ses vêtemens clairs souillés et en loques, — jusqu'au Polonais, élégant de taille et d'allure sous son bonnet carré et son sukman de drap gris à coutures de toutes couleurs. Et voilà les riverains de la Kama, Bachkirs, Michtcheriaks, Vozouls, Voliaks, etc., nomades ou sédentaires, beaux cavaliers, chasseurs de fourrures, pêcheurs dans les marais, buveurs de koumiss, voilà les fiers visages, les riches costumes, l'attitude guerrière des Géorgiens, des Mingréliens!... C'est un voyage à travers les mœurs, les travaux, la vie intime des paysans de toutes les Russies, et en outre à travers les antiquités slaves, que l'on fait d'une extrémité à l'autre et dans tous les replis de ces immenses galeries dépendantes du Musée Roumiantzov. Je ne crois pas qu'il existe ailleurs rien de comparable. Devant ces gens aussi différens les uns des autres que s'ils appartenaient à différentes parties du monde, différens de physique, de mœurs, de religion, de langue, les uns proches parens des Chinois, les autres pareils à des Persans, d'autres encore à des Grecs ou à des Allemands, que sais-je, une pensée vous frappe et ne vous quitte plus; c'est qu'il est vraiment impossible que les bureaucrates de Pétersbourg puissent régler d'une façon satisfaisante le sort de peuples si peu homogènes, orthodoxes, musulmans, sectaires.

Avant d'en finir avec les petites industries de village, je voudrais dire encore un mot de celle qui s'est élevée parfois jusqu'à l'art, la fabrication des icones. Les saintes images sont peintes en grand nombre par les paysans. Dans un seul village du gouvernement de Wladimir, 600 hommes et 200 femmes y travaillent; dans un autre village, 800 hommes et 400 femmes. Les hommes se chargent de la figure et du cadre que les femmes ornent ensuite de filigrane et de fleurs artificielles. D'un district du gouvernement de Wladimir sortent assez d'icones pour rapporter net 400 000 roubles; il y a des icones à un copek, il y en a de 100 roubles, selon la distance du manœuvre à l'artiste; les uns comme les autres sont exploités par les colporteurs et les commis voyageurs. Parfois, en travaillant aux icones, le paysan se découvre des talens plus ambitieux. Il s'en va de côté et d'autre décorer des iconostases. Ces cloisons qui séparent du chœur le saint des saints sont par parenthèse une des principales industries du laborieux gouvernement de Moscou. Mais je

reviens aux peintres ambulans dont j'ai vu un échantillon dans certaine église de Petite-Russie.

Nous y étions entrés un matin, les portes grandes ouvertes laissant apercevoir des échafaudages qui indiquaient quelques réparations. En effet les panneaux de l'iconostase portaient des peintures toutes fraîches inspirées de loin par celles de Saint-Wladimir de Kiev : on reconnaissait vaguement la sainte Barbe frêle et maladive, extatiquement souriante de Nesteroff. A côté d'elle, le chevaleresque Alexandre Newsky s'appuyait sur son glaive ; puis venait saint Nicolas, patron favori des paysans, et un autre saint d'allure plus originale, d'un assez intéressant réalisme qui échappait tout à fait au type convenu des figures grecques.

— Sans doute un donataire, me dit quelqu'un.

Une bonne femme du village ne se vantait-elle pas d'avoir mis son mari en pied pour l'éternité, moyennant cinq roubles, sur la porte de droite d'une iconostase ?

Le peintre était maintenant occupé de la coupole ; au sommet d'une échelle, il travaillait ferme et, vu d'en bas, rappelait en perfection le plus lourd des moujiks. Peut-être cependant trouvait-il des joies très nobles dans l'exécution de son esquisse imparfaite. Il recueillait en outre le tribut d'admiration d'un public sympathique, car auprès de lui, sur l'échafaudage, était perché le pope, sa chevelure, retenue derrière la nuque par un ruban comme celle d'une petite fille, flottant très bas sur un caftan de toile grise extrêmement sale. Pope et peintre, aussi attentifs l'un que l'autre, n'échangeaient pas un mot, mais leurs impressions intimes étaient probablement celles que peut donner d'une part la production et de l'autre la contemplation d'un chef-d'œuvre. Pendant ce temps, le staroste occupé en bas à surveiller les travaux, nous faisait les honneurs de l'église encombrée de plâtras, nous montrant avec insistance les dons des personnes riches de la paroisse, entre autres un tombeau du vendredi saint, gaîment peint en vert très vif rehaussé d'or. Et le bruit de nos conversations ne troubla ni le pope ni le peintre. Ils ne tournèrent même pas la tête. La fresque était trop sommairement ébauchée pour que j'en pusse rien voir ; mais elle devait sûrement posséder à défaut d'autres qualités ce qui manque à tant de peinture dite religieuse, l'élément principal, la foi.

Il y avait quelque chose de plus dans celle qu'un moine me fit remarquer à Chersonèse. La cathédrale enferme, comme le

ferait un reliquaire, les murs vénérés d'une église plus ancienne où Wladimir le Grand, après avoir assiégé la ville et y être entré en vainqueur, se fit baptiser à cette place, puis à cette place encore épousa la sœur des empereurs grecs en l'honneur de laquelle il renvoya ses femmes presque aussi nombreuses que celles de Salomon. Et sur le théâtre de ces événemens mémorables, à côté des tableaux de Riss et de Korsoukhine, un paysan avait été admis à peindre, comme il la concevait, une envolée d'anges. Il y avait mis un sentiment mystique très sincère, très doux, et l'œuvre, pour naïve qu'elle fût, était intéressante dans sa timidité de vaporeuse grisaille.

On trouve de la peinture de paysan au Kremlin même. Certains voyageurs n'ont pas épargné leurs railleries à ce barbouillage qui dépare le palais des tsars sans autre excuse que d'être l'informe tentative d'un moujik. J'en fus touchée au contraire, j'y vis comme le symbole de cette familiarité singulière entre l'esclave et le maître souvent tyrannique, mais qui cependant se laisse approcher. Je me rappelais le troisième acte d'un beau drame d'Alexis Tolstoï représenté à Moscou, quand le peuple entre librement dans ces mêmes salles du Kremlin, où un vieux paysan conte les hauts faits d'Ivan le Terrible à son fils dégénéré.

Certainement toutes ces industries de paysans méritent d'être encouragées, puisque sans remédier tout à fait à la misère, elles peuvent du moins l'alléger et puisqu'elles laissent la famille réunie au foyer, en lui procurant un élément d'intérêt et même de plaisir. Car c'est l'unique plaisir de l'hiver que ces veillées de travail pour tous les âges, appelées, selon les régions, *beceda* ou *vitcherinka*. On cause, on rit, à la chaleur du poêle. Les jolis contes populaires se propagent ainsi. En outre, les industries de village font partie du trésor des traditions, le plus précieux de tous pour chaque peuple. D'un si utile exemple que puissent être les civilisations voisines, le grand empire, hâtivement créé par Pierre le Grand, fera bien de se rappeler, — d'autres aussi avec lui, — le mot de Mme de Staël : « La véritable force d'un pays est son caractère naturel, et l'imitation des étrangers est un défaut de patriotisme. » Or, les hautes sphères de la société russe ont presque tout emprunté à l'étranger ; les intellectuels veulent, en Russie comme ailleurs, être citoyens du monde ; qu'on laisse donc au peuple cette supériorité de rester

parfaitement lui-même et d'avancer vers la civilisation, si lentement que ce soit, par des moyens qui sont à lui. Il n'en est pas moins vrai que la marche générale des choses contrarie quelquefois ce progrès particulier ou même peut l'arrêter; ainsi l'observateur le plus superficiel ne manquera pas de discerner qu'il est devenu impossible d'exercer l'industrie à domicile dans les mêmes conditions que par le passé, les circonstances économiques s'étant modifiées profondément. Autrefois le paysan achetait lui-même la matière brute, puis vendait lui-même au marché l'objet fabriqué. Les manufactures se sont multipliées depuis, les lignes de chemins de fer se sont ouvertes; sur l'aile de la vapeur arrivent, avec les néfastes influences des villes, les marchandises confectionnées à la machine, et le travail manuel que n'aide pas celle-ci ne peut soutenir la concurrence.

En outre, les intermédiaires entre le producteur et l'acheteur ont surgi dans les villages russes et se font la part du lion; ils procurent au paysan les matériaux indispensables, l'amènent à s'endetter et se font livrer à un prix déterminé, le plus bas possible bien entendu, l'objet revendu dans les magasins permanens qui presque partout nuisent fort aux bazars. Ce que c'est que le bazar vieux style, on l'apprend à Moscou. Il y en a dans toutes les parties de la ville et l'étranger qui passe croit à une émeute en présence de ce tumulte où domine la foule des paysans. Est-on tout de bon dans une grande ville, presque une capitale? Je me suis posé cette question devant les bazars qui se tiennent dans l'interminable rue des Jardins (Sadovaia) enroulée sur un espace de douze kilomètres autour du centre de la ville, là où se dressaient autrefois les remparts de terre du Zemlianoïgorod. La haute silhouette d'une tour énorme, celle du Château d'eau, domine une grande place, la place Soukharev. Ce jour-là y débordait, jusque dans les rues avoisinantes, un amoncellement invraisemblable de meubles, parmi lesquels les coffres en bois peint, garnis de fer-blanc, et des montagnes d'étoffes, de vaisselle, de cuillères de bois, de victuailles, de vêtemens, d'ustensiles de ménage, avec tant d'autres choses qu'il était difficile de croire en les regardant que Moscou eût en outre quantité de marchés spéciaux, y compris celui des fripiers qui doit être aussi celui de la vermine.

Les mouchoirs à fleurs flottaient de tous côtés, les verroteries s'accrochaient aux échoppes en longs festons étincelans, les caf-

tans, les peaux de moutons tentaient les amateurs qui, se poussant, marchant les uns sur les autres, essayaient, comme s'ils eussent été chez eux, les bonnets, les chemises, les bottes surtout! Il y avait des régimens de bottes neuves et de vieilles, et les paysans, assis par terre, les passaient sans vergogne à leurs pieds nus. La circulation des voitures étant empêchée par cette incroyable cohue, nous avions dû la traverser à pied et je crus être étouffée avant d'arriver au bout. C'est le diminutif modeste des grandes foires où se vendent encore beaucoup les produits de villages. A Nijni-Novgorod, par exemple, dans la galerie des chaussures de feutre, il se fait pendant le mois que dure la foire un million d'affaires, le million n'étant pas, cela va sans dire, pour le producteur. Mais à Moscou même le règne des bazars a déjà baissé. Les magasins proprement dits se multiplient en même temps que l'emporte comme partout le règne du commerce de gros. Les Rangées, ces fastueux passages couverts à trois étages, qui bornent d'un côté la place Rouge et tranchent par leur architecture toute moderne sur les fantastiques splendeurs de Saint-Basile et la bizarrerie barbare des murailles du Kremlin, montrent assez comment entend être logé le commerce de l'avenir. Le paysan n'entrera point dans ces palais. Force lui est bien de travailler à prix fixe pour le commis voyageur. Trop heureux, quand pour mieux rançonner sa victime, celui-ci ne se met pas en grève. L'usurier aide aussi de son mieux à ruiner le paysan. L'unique moyen de défense du pauvre producteur est l'artèle. Grâce à ces associations on a pu, dans les villages, établir à frais communs des fours pour la cuisson de la poterie, des locaux pour le foulage du feutre, des ateliers collectifs où se poursuit telle ou telle branche d'industrie au grand avantage de la santé publique. Le tissage lui-même n'est pas sans inconvénient par les parcelles de laine qu'il dégage dans la chambre étroite et close d'une isba. Qu'est-ce donc quand il s'agit de fumée de charbon, par exemple? Malsain partout, le travail en chambre peut devenir presque meurtrier en Russie où l'air se renouvelle à peine, des mois de suite. Les fours collectifs ont rendu plus de services que tout le reste et, quant à l'atelier, les artèles le chauffent et le nettoient, tous les frais d'entretien étant communs. Par ces moyens, les petites entreprises, exigeant peu de capitaux, peuvent encore se maintenir, mais dès que les frais de production s'élèvent, les paysans sont obligés pour l'achat des ma-

tières premières d'avoir affaire à l'ennemi né de leurs artèles, le marchand qui les opprime. Ils n'ont pas le moyen d'attendre la saison favorable à la vente ni de payer les frais de transport; de là leur triste dépendance. Dans plusieurs provinces les zemstvos, les assemblées provinciales, dont il faut toujours louer l'intervention pleine de zèle, se sont efforcés de soutenir les artèles industrielles en facilitant le transport des marchandises jusque dans les villes et l'ouverture de magasins pour les recevoir, mais le paysan russe accepte difficilement une règle, des statuts, il se méfie des « messieurs » et ne se prête guère à des combinaisons imposées par une évolution économique qu'il ne comprend pas; il aimera mieux avoir affaire à l'usurier qu'à une union de prêts. D'autre part, il y a contre ces mesures bienfaisantes la ligue des marchands et des entremetteurs. Les généreux efforts des zemstvos ont été maintes fois déjoués; c'est d'eux néanmoins que peut venir le secours beaucoup plus que des sphères officielles du gouvernement, incapable d'apprécier de si loin les besoins ni les aspirations très complexes du milieu populaire tel qu'il existe dans chaque lointaine province.

L'opinion des économistes, c'est qu'il faudrait avant tout élever le niveau intellectuel du peuple pour le mettre à même de concevoir les services que lui rendra la coopérative assise sur des bases modernes en rapport avec l'expansion d'un mouvement industriel qui n'a plus aucun rapport avec celui des temps primitifs où se formèrent les premières artèles.

On parle déjà beaucoup en Petite-Russie des artèles Levitzky (1) ainsi nommées du nom de leur organisateur, un « monsieur, » à qui, par exception rare, peut-être unique, un groupe de paysans a demandé spontanément des statuts. Elles commencèrent dans les gouvernemens de Kherzon et de Perm, leur but étant d'améliorer la culture, d'obtenir du crédit et de réduire les arriérés d'impôt, plus une considération morale très touchante qui devrait être au fond de toutes les entreprises d'un bout du monde à l'autre : éteindre les haines, enseigner l'amour réciproque. Toutes les terres ne forment qu'un bloc, la culture se fait en commun, le fonds de roulement provient des apports des sociétaires égalisés par un moyen ingénieux. Le produit des récoltes est réparti entre tous en tenant compte pourtant de l'âge.

(1) Lire la brochure de M. Faressof sur ce mouvement coopératif dans la Russie du Sud.

Une partie du gain est réservée pour la semence, le remboursement des prêts et l'acquittement de l'impôt, une partie vendue pour le compte commun, tout le lait partagé également entre les membres des familles sociétaires. L'artèle est constituée pour un terme de cinq ans. En cas de fusion de plusieurs artèles ensemble, un curateur collectif peut être nommé : ecclésiastique, maître d'école, fonctionnaire de province quelconque. Jusqu'ici les sociétaires vivent en paix, s'engagent à ne pas tomber dans l'ivrognerie et en cas de contestation acceptent, sous peine d'être exclus, l'arrêt prononcé par la collectivité. Les avantages de la grande culture sont assurés ainsi au laboureur.

Des guides prudens, de bons bergers dévoués à la conduite du troupeau, en même temps beaucoup d'écoles, voilà ce qu'il faut pour faire passer le peuple russe des travaux en commun non spécialisés, l'ancienne artèle, à l'organisation plus complexe des sociétés coopératives modernes. Mais ces écoles quelles seront-elles? C'est ici que s'affirment les différences fondamentales entre la Russie et l'Amérique. L'admirable système des écoles publiques, rapprochées à un mille d'intervalle dans les parties les plus lointaines des États-Unis, manque déplorablement ici. Le petit paysan russe doit franchir souvent d'énormes distances à pied pour se rendre à l'école paroissiale où peut-être il n'aura pas d'autres leçons que celles d'un sacristain presque aussi ignorant que lui. Les écoles du zemstvo, — les écoles communales, — sont bonnes et font du bien, quoique l'on compte encore 70 pour 100 d'illettrés. Elles ne sont pas à beaucoup près assez nombreuses, et il se trouve, même parmi les bienfaiteurs des paysans, un certain nombre d'esprits rétrogrades pour critiquer et contrarier leurs tendances. Dans une brochure intitulée : *Suum cuique*, écrite par une personne que paraît préoccuper beaucoup la destinée future du peuple russe, je lisais dernièrement que les enfans qui ne savent *a* ni *b* deviennent généralement des hommes plus forts, plus actifs que les autres; que l'école éloigne trop souvent l'enfant des travaux rustiques et lui donne de vagues aspirations à l'existence des villes; que des conflits fâcheux entre pères qui ne savent pas lire et enfans barbouillés d'un demi-savoir naissent de l'existence des écoles, etc. Ces mêmes propos ont été tenus chez nous avant l'enseignement obligatoire, et ils ne suffisent pas à prouver que des millions d'individus doivent rester dans l'ignorance. Du reste l'auteur de *Suum cuique*

ne le voudrait pas : il demande seulement que les enfans apprennent juste ce qu'il faut pour devenir des agriculteurs éclairés. Avant tout il exigerait la réforme de l'alphabet. Quelle idée de faire lire au petit paysan des mots tels que *chaise longue*, *commode*, *fauteuil* et autres choses qu'il n'est pas destiné à connaître, au lieu des mots plus usuels : *charrette*, *traîneau*, *hache*, etc. (1). Par l'alphabet, l'auteur de *Suum cuique* entend naturellement tout l'enseignement. A cette appréciation il serait amusant d'opposer celle de certains éducateurs qui souhaitent que le paysan, ayant appris à lire, dévore indistinctement tout ce qui lui tombera sous la main. Pourquoi ces perpétuelles lisières? Laissez l'homme arriver librement au degré de perfection qui permettra un jour qu'il n'y ait plus de maître, tous étant égaux. D'autres rejettent la lenteur du progrès des paysans sur leur religion. Ceux-là espèrent bien que tôt ou tard le paysan transformé en citoyen armé de droits publics ne sera plus guidé que par la science.

— Je m'écrie : « Lui ôter Dieu, quel péril ! » « Nous lui donnerons mieux que cela, » répond l'utopiste avec une effrayante bonne foi.

Voilà en somme la Russie. Exagération dans l'idéalisme scientifique chez les intellectuels, obscurantisme déplorable chez les conservateurs et, dominant ces contradictions, un gouvernement qui fait un pas en avant, puis deux en arrière, qui abolit les verges, puis les remet en vigueur, qui ne veut pas d'un peuple trop instruit et qui cependant le punit impitoyablement parce qu'ignorant tout, sauf la soumission aveugle de siècle en siècle aux ukases impériaux, il accepte les yeux fermés ceux que les agitateurs malfaisans distribuent au nom du Tsar! L'absence de mesure, tel est pour l'étranger le caractère le plus frappant de l'esprit russe, qui dépasse constamment le but à atteindre. Heureusement il existe entre les chimériques et les réactionnaires une élite de libéraux patiens et forts. Favoriser l'instruction élémentaire, de quelque côté qu'elle vienne, organiser sur des bases

(1) Il est remarquable que Tolstoï ait attaché, lui aussi, une grande importance à ces livres primaires, puisque, au milieu de l'immense succès de *Guerre et Paix*, il interrompit des travaux qui devaient personnellement l'intéresser davantage pour écrire de ces humbles alphabets où il se met, avec la charité dont lui seul, parmi les hommes de génie, est capable, au niveau des petits enfans. Personne n'a été plus occupé que lui de la solution de ce problème, l'instruction du peuple ; il veut l'éclairer et cependant il est d'avis que beaucoup de prétendus progrès ne sont pas à son usage.

solides le crédit rural, encourager, stimuler l'esprit d'initiative au lieu de produire l'apathie par de prétendus bienfaits, apprendre aux paysans à compter sur eux-mêmes, à se perfectionner dans des métiers ébauchés déjà et qui peuvent contribuer à leur indépendance, telle est l'œuvre à longue échéance que se propose plus d'un propriétaire foncier. Mais ces procédés semblent un peu lents aux réformateurs trop pressés. Tous les êtres jeunes, qu'il s'agisse des individus ou des foules, poussent les théories droit à leurs dernières conclusions. On croit une chose juste en principe, elle vous paraît scientifiquement prouvée, il faut donc l'exécuter sans retard, attendre serait une lâcheté. Les inconvéniens, les impossibilités, on ne s'y arrête pas, on passe par-dessus.

Il y aurait cependant, pour faire réfléchir, l'exemple récent des Doukhobors. Chacun connaît, au moins par la sympathie que leur a témoignée Tolstoï au milieu des persécutions dont ils étaient l'objet, l'existence de ces sectaires. Pour n'être pas forcés de porter les armes, d'agir ainsi contre leurs croyances, sept mille d'entre eux émigrèrent, il y a quatre ans, au Canada, où on leur fit l'accueil que reçurent en Amérique les Quakers d'autrefois. Affranchis de tout service militaire et de certaines obligations légales qui offensaient leur sentiment du devoir, ils obtinrent une vaste concession où ils avaient jusqu'ici mené une vie exemplaire, faisant l'admiration de tous par leurs habitudes chastes et laborieuses. Leur prospérité semblait assurée; mais le serpent pénétra dans ce Paradis terrestre conquis à grand'peine après un très pénible exode. Il suffit pour chavirer ces honnêtes cervelles du passage d'un apôtre agitateur, à demi religieux, à demi socialiste, comme la Russie en produit trop. Ce n'était pas la première fois qu'un prophète quelconque les conduisait au précipice. Celui-ci leur persuada qu'il est contraire à l'idée de liberté et par conséquent criminel de faire travailler de force les animaux, et, convaincus, les pauvres Doukhobors, qui déjà se défendaient de goûter à la chair des bêtes, qui ensuite s'étaient interdit ce qui sort d'elles, le lait, les œufs, etc., s'attelèrent eux-mêmes docilement à la place des chevaux. On les vit, hommes ou femmes, traîner la charrue et de lourdes voitures. Affaiblis par le régime végétarien, vêtus de cotonnade pour ne pas voler sa toison à la brebis, chaussés de sabots ou de mauvaises sandales pour ne pas transformer illicitement en bottes ce cuir qu'ils voulaient laisser désormais à son légitime propriétaire, le bœuf, ils se réduisirent

volontairement au métier de bêtes de somme. Ne leur avait-on pas prouvé que dans la Bible l'homme seul, ayant péché, est condamné au travail? Ils ont chassé leur bétail dans l'immense Prairie pour n'être pas tentés de le reprendre autant que pour éviter qu'il ne devînt la proie des Indiens. L'hiver fond sur eux, en ce moment, ils ne pourront dans les conditions physiques où ils se sont mis résister au froid terrible de la contrée qui avait été un instant pour eux la Terre promise. Pendant ce temps, l'apôtre, retourné à New-York, se repose, satisfait, de sa prédication.

Je ne veux pas dire que tous les Russes soient fanatiques à l'égal des Doukhobors, mais tous ne sont peut-être pas aussi vertueux, en revanche; et il y a des apôtres malfaisans de plus d'une sorte. Abandonnés à eux-mêmes en masse dans les fabriques des grandes villes, sans contact avec la terre, à laquelle si longtemps ils furent attachés, qui sait ce que deviendront les meilleurs d'entre les paysans? Il y a donc tout avantage à les retenir aux champs, qui déjà sur de certains points périclitent faute de bras. Pour y réussir, il suffira longtemps encore d'améliorer la situation économique de ces pauvres gens et de relever leur bien-être. Le gouvernement a raison de favoriser les artèles. Il ne peut d'ailleurs leur rendre un meilleur service que de ne pas s'y trop immiscer et de laisser la bride sur le cou aux zemstvos, qui sont avec elles en contact plus proche et plus naturel. Pierre le Grand a tranché beaucoup de nœuds gordiens, mais il en est un qui ne pouvait alors être prévu, la division du travail, la création d'une classe ouvrière proprement dite en Russie; et cette difficulté est peut-être la plus redoutable de toutes celles contre lesquelles doit encore lutter cet empire destiné à devenir quand même, — c'est un Anglais qui le proclame (1) — « l'un des grands facteurs du xxe siècle dans le mouvement et le développement de la société humaine. »

TH. BENTZON.

(1) Dans un livre très remarqué, paru à New-York, *All the Russias*, par Henry Norman, 1902.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

L'ALCOOL, ALIMENT OU POISON

Question scientifique! La question de l'alcool, aliment ou poison, n'est pas une pure question scientifique. Elle n'est pas de celles que les physiologistes puissent traiter dans le calme et avec la liberté qui conviennent à la recherche de la vérité. Et on le voit bien depuis quelque temps, puisque telle doctrine est qualifiée couramment de « mauvaise action » et accablée d'anathèmes, tandis que telle autre, contraire, est déclarée conforme au progrès et à l'intérêt de l'humanité et de la nation. Il y a de fort honnêtes gens, inspirés par l'amour du bien public, membres de Ligues et d'Unions diverses, animés d'un zèle apostolique et intransigeant, qui ne souffrent pas que l'alcool soit autre chose qu'un poison : ce sont les alcoolophobes, les anti-alcoolistes.

Dans le camp opposé, se trouve la multitude, moins respectable, des alcoolâtres, des alcooliques, la clientèle des bars et des débits, qui se gorge des spiritueux les plus divers; puis, formant une seconde catégorie, les professionnels qui sans boire l'alcool en vivent pourtant, les distillateurs, bouilleurs de cru, et débitans; et, enfin, derrière ceux-là, les personnages qui ont intérêt à ménager les intéressés, qu'ils soient bouilleurs, débitans ou buveurs. Dans ce conflit d'intérêts et de passions nobles ou basses, où trouver le calme et le sang-froid nécessaire pour juger une question difficile de biologie générale? Ce sont des sujets

qui ne sont point de la compétence du public, et il n'y a rien à gagner à les lui soumettre.

Qu'importe, d'ailleurs, que les physiologistes déclarent que l'alcool est ou n'est pas un aliment? Croit-on que les consommateurs s'en préoccupent et que, dans les cabarets, les cafés, et les bars, le respect des arrêts de la science empêchera les verres de s'emplir et de se vider? — Et, d'autre part, la solution de ce problème académique peut-elle changer quelque chose aux dispositions et à la conduite de tous les bons citoyens? Ne sait-on pas, de reste, que l'alcoolisme est un fléau redoutable? L'alcoolisme a un dossier écrasant qui s'est constitué pièce à pièce. Tour à tour, les médecins, les moralistes, les criminalistes et les économistes ont témoigné de ses méfaits. Les dépositions se résument dans le jugement formulé par Gladstone : « L'alcool est un fléau plus dévastateur que les fléaux historiques, la peste, la guerre et la famine; plus que ceux-ci, il décime l'humanité; il fait plus que de tuer, il dégrade. » Ajoutons qu'il ne se contente pas de tuer et de dégrader l'individu, mais qu'étendant ses ravages par delà le temps présent, il compromet l'avenir de la race en procréant des générations tarées d'épileptiques, d'idiots et de dégénérés. C'est donc un devoir social et moral auquel ne saurait se soustraire aucun homme éclairé, de lutter contre le monstre et d'essayer de lui arracher sa proie.

Cette obligation est d'autant plus rigoureuse que le mal est en progrès, qu'il s'étend et s'aggrave d'année en année. Notre peuple, qui a été le dernier à s'adonner à l'alcool, distance aujourd'hui tous les autres par l'abondance de sa consommation. Le Français de 1850 buvait annuellement 1 litre 46 d'alcool en nature. Un rapport célèbre sur l'œuvre humanitaire de Magnus Huss résumait la situation, en 1852, dans cette phrase : « La France compte beaucoup d'ivrognes; on n'y rencontre heureusement pas d'alcooliques. » Aujourd'hui, il faudrait dire qu'elle compte plus encore d'alcooliques que d'ivrognes. En ajoutant à l'alcool en nature celui des boissons fermentées, vins, cidres, bières, la consommation individuelle s'élève par an au chiffre de 14 litres d'alcool absolu. Et le flot monte toujours. On disait jadis « boire comme un Suisse, » « boire comme un Polonais; » nous battons le Suisse, nous battons le Polonais. Nous nous surpassons entre nous. Le Parisien boit annuellement 27 litres

d'alcool pur à 100°, ce qui est l'équivalent de 60 litres d'eau-de-vie. Le Normand bat, dit-on, le Parisien. Où nous arrêterons nous dans ce match désastreux? N'est-ce pas, dès maintenant, le cas de nous appliquer le mot de l'Écriture : « Malheur à ceux qui sont des héros pour boire. »

Ajoutons que cette prodigieuse extension de l'alcoolisme est, pour une très grande part, imputable à deux mesures législatives que l'on peut qualifier de déplorables. La première est la loi du 14 décembre 1875, qui a créé le privilège des bouilleurs de cru; la seconde est la loi du 17 juillet 1880, qui a supprimé toute entrave à l'établissement des débits de boisson. Le remède le plus efficace à la situation présente consisterait à abroger ces lois néfastes et à rétablir le sage décret du 29 décembre 1851, qui limitait le nombre des débits et soumettait leur ouverture à l'autorisation préalable. C'est la limitation obligatoire qui a tiré de l'abîme les pays du Nord, la Suède et la Norvège et les a régénérés. En Angleterre, ce sont également des mesures limitatives, telles que l'élévation de l'impôt, le haut prix des licences, le droit d'interdiction conféré aux magistrats, qui ont enrayé le mal et l'ont fait rétrograder. C'est d'ailleurs un principe d'expérience que l'on ne vient à bout des passions qu'en accumulant devant elles les obstacles matériels. Sans doute, en ce moment, la coalition des intérêts enlève toute chance de succès aux moyens que nous conseillons. Mais il faut éclairer l'opinion; et il faut la préparer à cette réforme nécessaire de façon que le sentiment de l'intérêt général triomphe de toutes les résistances.

On peut être parfaitement décidé à remplir ce devoir, en croyant à la valeur alimentaire de l'alcool, aussi bien qu'en n'y croyant pas. On peut conserver assez de liberté d'esprit pour donner à la controverse soulevée par la publication de M. Duclaux la solution quelle qu'elle soit que comporte l'examen des faits.

I

Les problèmes physiologiques, en général, sont infiniment plus complexes que ne l'imaginent les personnes qui ne sont point préparées à cet ordre d'études. Cela est vrai, en particulier, de celle qui est relative au rôle de l'alcool dans l'économie. Et

c'est pourquoi il était tout à fait vain d'en appeler au public, dans la querelle qui vient de se rouvrir, et qui, depuis plus de cinquante ans, divise les physiologistes. Le public est simpliste et utilitaire. Il n'a, au fond, qu'une préoccupation, comme les enfans : Est-ce bon? Est-ce mauvais? Il oublie la fable d'Ésope, — et que toute chose, comme la langue, peut être bonne ou mauvaise, suivant l'usage qu'on en fait, suivant la dose, la mesure et les circonstances de son emploi.

L'alcool est-il bon ou mauvais, utile ou nuisible? Voilà ce qu'il veut savoir.

Lorsque M. Duclaux, commentant les expériences de l'Américain Atwater, déclare que l'alcool est un aliment, le public pense aux alimens qu'il connaît et il comprend qu'une ration d'alcool remplit le même office qu'une ration de pain ou de viande. — Lorsque les médecins le prémunissent contre l'emploi des spiritueux en lui disant que ce sont des poisons, le public prend un terme de comparaison dans les poisons qui lui sont connus, et il conclut que l'alcool doit être quelque chose comme l'arsenic. Mais comme les deux assertions, ainsi interprétées, sont manifestement contradictoires, le lecteur ne sait plus auquel entendre du physiologiste ou du médecin : il les suspecte l'un et l'autre. En quoi il a tort, car l'un et l'autre méritent confiance. Leurs affirmations peuvent être également vraies, dans les limites et sous les conditions qui conviennent. Leur vérité est relative à des circonstances qui, malheureusement, sont sous-entendues parce qu'elles sont mal précisées et mal connues. L'alcool, en fait, est une sorte de Maître Jacques qui peut remplir des offices très différens : il peut être tour à tour, ou même à la fois médicament, poison, excitant, aliment. Contrairement à l'opinion défendue par M. Duclaux, nous pensons que, de ces quatre rôles, c'est celui d'aliment qui est le moins bien tenu.

Il ne faut pas nous étonner de cette multiplicité de rôles quelquefois contraires, joués par une même substance. Ce n'est pas une exception en physiologie; c'est la règle. Claude Bernard l'a formulée sous le nom un peu spécial et rébarbatif de « loi de l'excitation préparalytique. » Il avait remarqué que la plupart des substances ou poisons qui paralysent le système nerveux commencent par l'exciter. L'organisme est, à cet égard, comme un feu de coke incandescent qu'une masse d'eau projetée finit par éteindre, tandis que les premières gouttes l'avivent. Les

anesthésiques agissent de cette façon. Les premières vapeurs de chloroforme qui arrivent au cerveau l'animent avant d'en éteindre l'activité. Avec l'éther, la période d'agitation qui précède l'inertie est extrêmement marquée; elle l'est au point que le chirurgien est empêché plus ou moins longtemps d'exercer son office. La même chose se produit dans l'action de la plupart des substances toxiques et médicamenteuses, sur la plupart des tissus et des élémens anatomiques. Ces agens sont excitans au début, à faible dose; ils sont paralysans, destructeurs de l'activité vitale à dose plus forte.

C'est précisément l'histoire de l'alcool. Il fait éprouver au début une excitation agréable, accompagnée d'une sensation de bien-être; il engendre une disposition de l'esprit vers les images gaies et riantes, il fait naître le sentiment d'une vitalité plus intense. C'est cette impression bienfaisante que le buveur recherche. Mais il poursuit un vain mirage, car cette excitation ne se mesure pas; elle est bientôt dépassée. Elle se transforme en exaltation, en incohérence intellectuelle; et s'accompagne d'émotions violentes ou tristes, de colère ou de sensiblerie. Tel est le tableau de l'ivresse. — A cette période d'excitation passagère succède bientôt la prostration, le sommeil de plomb, l'obtusion des sens, l'abaissement de la température, l'alanguissement des fonctions; en un mot, la torpeur de l'ivrogne qui « cuve son vin. » Si le buveur récidive, les traits du tableau changent un peu. A mesure que l'habitude s'établit, la période initiale s'abrège, et l'homme arrive presque d'emblée à la prostration alcoolique.

On est donc également en droit de dire de l'alcool qu'il est un *excitant* et qu'il est un *agent de dépression*. Si la dose est forte, l'ingestion brusque, c'est la dépression qui domine la scène. On a soulevé la question de savoir si l'alcool peut remplir le premier de ces rôles sans aboutir au second : s'il existe une excitation bienfaisante qui ne soit point compensée par la dépression finale. Ce qui est certain, c'est que la profondeur de l'état comateux est en proportion de la quantité de liqueur enivrante qui a été absorbée. La dose optima, c'est-à-dire telle que les effets nocifs sont insignifians, tandis que le bienfait d'une excitation modérée subsisterait, correspond à une faible quantité de liqueur diluée dans une assez grande masse d'alimens.

II

L'alcool n'est pas seulement l'excitant de choix recherché par une grande partie de l'humanité ; il est aussi un médicament : pendant des siècles, il n'a été que cela. Il est né dans quelque officine arabe où, à l'aide d'une cornue improvisée, la distillation du vin fut pratiquée pour la première fois vers le xe siècle Il est resté jusqu'au xvie siècle une préparation pharmaceutique dont les apothicaires avaient le monopole. Ceux-ci, en 1514, partagèrent leur privilège avec la corporation des vinaigriers d'où sortit bientôt la corporation des distillateurs. — Arnaud de Villeneuve et les premiers médecins qui en firent usage, lui attribuèrent des vertus merveilleuses, parmi lesquelles le pouvoir « de retarder la vieillesse et de nourrir la jeunesse. » D'où le surnom d'*eau-de-vie* qui remplaça le nom arabe d'alcool.

La propriété que possède cette eau-de-vie, employée à dose convenable, d'exciter le système nerveux, d'activer la circulation, d'élever la température, explique qu'elle se soit maintenue jusque dans la pharmacopée moderne. En 1860, un médecin anglais bien connu, R. B. Todd, essaya d'en systématiser l'emploi dans le traitement des maladies fébriles et inflammatoires; et, en même temps, un médecin de Paris, Béhier, en conseillait l'usage dans les maladies où il se produit une dépression considérable des forces. La potion de Todd, qui n'est autre chose qu'une dilution d'alcool, a été fort employée pendant longtemps et elle subsiste encore dans l'arsenal thérapeutique. Mais l'alcool est encore employé sous d'autres formes, et par exemple, comme excipient et dissolvant. Les antialcoolistes et, notamment le docteur Legrain, président de l'Union antialcoolique se sont élevés contre cet usage abusif qu'ils appellent « l'alcoolâtrie thérapeutique. » M. L. Jacquet a fait ressortir l'énormité des dépenses qu'il impose chaque année à l'Assistance publique. Récemment un conseiller municipal, M. Ranson, signalait l'augmentation inquiétante de la consommation d'alcool dans les hôpitaux de Paris. Elle a atteint, en 1901, le chiffre excessif de 500 hectolitres de rhum et de 620 hectolitres d'alcool.

Après l'alcool-excitant, l'alcool-médicament, il nous faut examiner l'alcool-poison. Les antialcoolistes prétendent que l'alcool est toujours un poison et qu'il n'est pas autre chose

qu'un poison. Ils lui refusent de pouvoir être jamais hygiénique, jamais alimentaire, jamais inoffensif. — Selon la pure doctrine, on commettrait un abus de mots quand on appelle *boissons hygiéniques et naturelles* le vin, la bière et le cidre. Tous ces liquides sont du poison dilué, comme l'eau-de-vie est du poison concentré.

C'est là une doctrine excessive que les physiologistes ne sauraient ratifier. La nocivité d'une substance commence à un certain point, au-delà d'une certaine dose limite. La toxicité est tout aussi bien relative à la dose qu'à la substance. Et l'on a pu dire sous une forme un peu paradoxale qu'il n'y avait pas de substances toxiques, mais seulement des doses toxiques, ou même des concentrations toxiques. Les exemples abondent : tous les composés chimiques de l'organisme peuvent devenir nuisibles s'ils sortent des proportions réglées. Les conditions physiques donnent lieu à la même remarque. Il faut dans le milieu intérieur, dans le sang, une certaine proportion d'eau, une certaine proportion de chlorure de sodium, une certaine quantité d'oxygène, un certain degré de chaleur : il n'en faut ni trop ni trop peu. — Les conditions du milieu vital sont, comme on l'a dit, des conditions de *juste milieu.* Si quelque élément s'écarte de la règle, il agit d'une manière nuisible : il devient toxique par une infraction à la loi de la mesure. — Il en est sans doute ainsi pour l'alcool : — sa nocivité ne commence certainement qu'au delà d'une certaine dose. En deça, il reste une zone maniable où les perturbations qu'amène sa présence restent contenues dans les limites de l'oscillation physiologique : et l'on conçoit que l'effet bienfaisant de l'excitation puisse subsister seul, l'effet nocif ne commençant que plus loin.

Mais si ces absorptions anodines se répètent, l'effet nocif pourra devenir sensible. A plus forte raison si la dose isolée est déjà altérante. En d'autres termes la chronicité de l'alcoolisation peut produire des désordres; et ces désordres peuvent devenir considérables en proportion de ceux qui succèdent à un excès isolé. En général, l'alcoolisation accidentelle qui ne va point jusqu'à l'ivresse, et l'ivresse elle-même ne laissent pas de traces, si elles ne sont point suivies de rechutes. Répétées, elles conduisent aux désordres de l'*alcoolisme avéré*, puis de l'*alcoolisme chronique.* Alors l'alcool se manifeste dans toute sa perversité. Il apparaît comme poison. Les troubles qu'il produit sont de deux ordres : d'ordre physique et d'ordre moral.

L'abus de l'alcool entraîne à un degré plus ou moins marqué la déchéance morale du buveur. C'est un fait universellement admis aujourd'hui que la criminalité suit le mouvement de l'alcoolisme et grandit avec lui. Si la déchéance ne va pas jusqu'au crime, elle diminue l'homme dans son intelligence, dans sa moralité, dans son caractère. Nous n'avons pas à tracer le tableau de cette chute. Que signifie-t-elle sinon que l'alcoolisme est une sorte d'empoisonnement moral?

L'alcool est aussi un poison manifeste pour l'organisation physique. — L'ivresse accidentelle présente bien tous les traits d'un empoisonnement passager. — Le second échelon, l'*alcoolisme avéré* est, sans conteste, une intoxication générale et durable qui ne laisse presque aucun organe parfaitement intact, tout en portant son effort principal sur le cerveau et sur le foie. — La troisième étape sur cette pente lamentable que descend le buveur, c'est l'*alcoolisme chronique*. — Les altérations matérielles atteignent tous les organes, les uns plus légèrement comme l'appareil digestif dont la lésion ne se manifeste que par les dyspepsies et la pituite ; les autres plus profondément comme le cerveau. C'est parce que le cerveau est frappé que l'on voit éclater le délire simple des buveurs, le délire avec tremblement (*delirium tremens*), la démence, la paralysie générale. Les altérations du système nerveux se traduisent encore par le tremblement des extrémités, par les paralysies symétriques et par la névrite multiple. La lésion caractéristique du foie est la cirrhose.

Quant aux affections intercurrentes auxquelles l'alcoolique est plus exposé que tout autre sujet, elles prennent chez lui une gravité spéciale. Elles revêtent habituellement la forme cérébrale. La tuberculose y trouve un terrain de choix. Ajoutons que les fous se recrutent chez les alcooliques dans la proportion de 20 pour 100 en moyenne. D'autre part, la postérité de ces malheureux est affectée de tares innombrables.

III

Les notions qui précèdent sur le rôle excitant de l'alcool et surtout sur son action toxique permettent d'aborder maintenant le problème de l'alcool-aliment. Il fallait savoir auparavant qu'en tant qu'excitant, l'alcool est extrêmement difficile à manier et à

maintenir dans les limites de l'innocuité, — Il fallait aussi être prévenu que cette liqueur produit un empoisonnement plus ou moins grave pour la santé si l'usage, même modéré, se répète fréquemment et en dehors des repas (1).

On voit que l'habitude de l'alcool ne peut pas maintenir l'organisme dans l'état d'intégrité normale et de parfait équilibre qui constitue la santé, puisque les tissus dégénèrent et subissent les processus de la stéatose et de la sclérose.

D'autre part, l'observation médicale enseigne quel est le critérium d'un régime alimentaire normal, d'une *ration d'entretien*. C'est précisément la permanence de la composition normale des tissus, le maintien absolu de leur constitution. L'alcool passé à l'état d'habitude dégrade l'organisme au lieu de le maintenir. A moins, par conséquent, que toute la pathologie de l'alcoolisme ne soit une fable, l'alcool ne peut faire partie en proportion notable et d'une manière durable d'aucun régime alimentaire d'entretien.

La question de l'alcool-aliment est donc résolue en ce qui concerne l'alimentation habituelle. Et c'est là le seul point qui intéresse le public. A moins qu'il ne s'agisse de quantités insignifiantes, il n'y a pas de place pour l'alcool dans l'alimentation rationnelle.

Le problème qui intéresse les physiologistes est autre. Ils n'envisagent que de courtes périodes. Ils cherchent à savoir ce que deviennent de faibles quantités d'alcool dans des expériences qui ne durent que quelques jours, non pour en tirer un programme d'alimentation populaire, mais simplement pour saisir le jeu et les secrets de la machine vivante.

S'il nous était permis d'écrire une préface pour une édition nouvelle de l'article de M. Duclaux et de nous adresser à ses lecteurs, voici ce que nous leur dirions : « Amis lecteurs, médecins ou simples curieux, buveurs ou abstinens, ennemis ou partisans de l'alcool, ne vous mettez pas en peine de ce qui est dit dans les pages que vous allez lire. Ce n'est pas à vous qu'elles s'adressent. Ne cherchez pas une règle de conduite dans ces expériences américaines; il n'y en a pas. Comprenez bien que c'est un jeu de physiologistes, un jeu savant, sans doute, d'un inté-

(1) Le régime quotidien de beaucoup d'ouvriers et d'employés, un litre et demi de vin, deux apéritifs et deux petits verres, amène en quelques mois les désordres organiques de l'alcoolisme. — Il en faut quelquefois beaucoup moins.

rêt doctrinal et théorique, mais qui ne s'adresse qu'à des initiés.

La question replacée sur son véritable terrain, examinons-la. Une commission a été instituée par le gouvernement américain pour éclairer une enquête sur l'alimentation et la nutrition du peuple des États-Unis. Cette commission s'est fondue avec la section physiologique de la Wesleyan University qui poursuivait un objet analogue. M. Atwater en a dirigé les travaux; il a eu pour collaborateurs MM. Woods, Benedict, Rosa, Bryant, Smith et Snell. Les recherches ont commencé en 1898.

Les expériences d'alimentation de courte durée sont sujettes à de graves objections. Le critérium idéal d'un régime alimentaire normal, d'une ration d'entretien parfaite, c'est de maintenir le corps du sujet, vivant et fonctionnant sans changemens dans sa composition et sa constitution. Toutes les fois que l'on fera l'épreuve d'une ration, c'est ce critérium qui permettra d'en juger la valeur. Or, comme cette fixité est impossible à constater directement, on en juge par deux signes conventionnels : la permanence du poids du corps, l'invariabilité du poids de l'azote dans l'organisme. En principe, ni l'un ni l'autre de ces signes n'a de valeur probante. On pèse le sujet en expérience, on voit que son poids n'a pas changé; d'autre part, on analyse les alimens qu'il ingère et les déchets qu'il excrète, et on constate que les uns et les autres contiennent autant d'azote, c'est-à-dire que le sujet n'en a ni perdu ni gagné, qu'il est, en un mot, en *équilibre azoté*. On conclut de ces deux faits que la constitution de l'animal s'est maintenue au cours de l'expérience et, par conséquent, que le régime alimentaire qui correspond à cet état de choses est bien un véritable régime d'entretien.

La plus simple réflexion montre l'insuffisance de ces preuves. La permanence du poids du corps est compatible avec tous les changemens chimiques imaginables. C'est la loi fondamentale de la chimie depuis Lavoisier. L'équilibre azoté est lui-même compatible avec un très grand nombre de réactions intéressant ou non ces substances azotées. Les élémens, le protoplasma, étant composés de matière azotée, la perte de cette matière indiquerait fatalement une destruction : mais la conservation du poids d'azote n'indique pas l'invariabilité des tissus; elle pose seulement une condition à leurs changemens.

Il y a un moyen d'atténuer l'erreur qui peut résulter de ce principe vicieux, c'est de prolonger l'expérience. Si des change-

mens profonds avaient lieu, on est en droit de penser qu'à la longue ils se manifesteraient. La prolongation de l'expérience, malheureusement, est très difficile ou impossible. On ne fait pas d'expériences longues. Les recherches américaines n'échappent pas plus que les expériences antérieures à ce défaut.

Atwater et ses collaborateurs remplacent dans la ration de l'homme des alimens gras ou féculens, par de l'alcool sous forme de vin ou d'eau-de-vie. Ils fournissent au sujet de l'expérience 100 grammes d'alcool par jour aux lieu et place d'un certain poids de beurre et de légumes, par exemple de 46 grammes de beurre et de 56 grammes de féculens; ils constatent que le sujet se maintient avec le nouveau régime dans la même condition, dans le même parfait équilibre qu'auparavant, — et qu'ainsi l'alcool est un aliment équivalent aux graisses, aux sucres et aux farineux. — En quantité, un gramme d'alcool équivaut à $1^{gr},66$ de sucre, à $1^{gr},44$ d'albumine (viande), à $0^{gr},73$ de graisse.

Telle est la conclusion de ces expériences. M. Duclaux les célèbre trop. Il leur donne trop de louanges. Il va jusqu'à dire : « Il n'y avait pas de doctrine. La science n'avait pas étudié cette question. » C'est être injuste pour Voit et toute l'école de Munich, pour Pflüger et l'école de Bonn, pour Zuntz à Berlin, pour Chauveau à Paris, en un mot pour tous les physiologistes qui, depuis vingt-cinq ans et plus, exécutent et répètent des expériences, exactement instituées de la même manière. Il n'y a rien de nouveau ni d'original dans les recherches de la commission américaine, sinon l'instrumentation qui est d'une richesse et d'une complication rare, et le fait que l'épreuve porte sur l'homme, au lieu de porter sur les animaux. — Le sujet vit dans un calorimètre meublé, il y mange, il y dort, il y travaille, il y fait de la bicyclette. La paroi est formée de deux plaques métalliques entourées de trois murailles de bois. La température est maintenue constante : la chaleur est enlevée par un courant d'eau dont l'échauffement est mesuré électriquement au pont de Wheatstone. Un galvanomètre renseigne sur l'inégalité de température des enceintes : l'expérimentateur y pare au moyen de fils électriques et de tubes à eau froide qu'il met en jeu sans quitter sa table. La ventilation est appréciée, réglée électriquement. Il y a des congeleurs. Il y a des pompes-compteurs. L'appareil est admirable. C'est un appareil de milliardaire.

L'expérience permet d'établir le bilan de la matière et de

l'énergie. On sait tout ce qui entre; on analyse et mesure tout ce qui sort. L'énergie mesurée en chaleur dans le calorimètre est confrontée avec celle qui est calculée au moyen du bilan de la matière. On les compare : l'accord existe au millième. Le budget des États-Unis n'est pas mieux réglé : on trouve 9 102 calories d'un côté, 9 239 de l'autre. Mais, tout de même, lorsque, avec M. J. Lefèvre, l'on regarde les chiffres de près, on éprouve certains étonnemens. Tout le carbone retenu est évalué en graisse et donne le chiffre 623. On peut se demander pourquoi on ne l'évalue pas en glycogène. Alors le chiffre serait réduit de moitié. Ce serait le déficit, le hideux déficit.

Il y a deux intéressantes questions de théorie engagées ici : celle du rôle thermique de l'aliment, et celle des bornes de l'isodynamie. Il est piquant de remarquer qu'un lecteur de la *Revue des Deux Mondes* est aussi bien renseigné que personne sur ces questions s'il a lu avec attention une étude sur la physiologie de l'alimentation publiée dans le numéro du 1er novembre 1898. Il n'ignore pas, non plus, que les expériences antérieures de von Noorden et de ses élèves, Stammreich et Miura, avaient abouti à un résultat exactement contraire à celui d'Atwater. Il en résultait que l'alcool ne peut pas être substitué, dans une ration d'entretien, à une quantité exactement isodyname d'hydrates de carbone. Si l'on opère cette substitution, la ration, naguère capable de maintenir l'organisme en équilibre, devient insuffisante. L'animal diminue de poids ; il perd plus d'azote par ses excrétions qu'il n'en récupère par son régime. Une telle situation prolongée deviendrait insoutenable. Elle est la condamnation de l'opinion que l'alcool équivaut isodynamiquement aux autres alimens.

Les expériences de Chauveau concluent dans le même sens. M. Chauveau substitue dans la ration du chien 48 grammes d'alcool à 84 grammes de sucre, quantité théoriquement capable de fournir autant d'énergie et de chaleur, et l'animal n'a pu tenir son équilibre ; il a perdu du poids ; il a fourni moins de travail.

L'expérience d'Atwater donne un résultat contraire à ceux-là. La question reste pendante. Qui a tort ? Qui a raison ? Au point de vue pratique, le résultat est indifférent.

A. Dastre.

LE DOCTEUR SCHAEPMAN

Le docteur Schaepman vient de mourir à Rome d'une maladie de cœur dont il était atteint depuis de longues années déjà. Avec lui disparaît un des types les plus caractéristiques et en lui s'éteint un des hommes les plus représentatifs de la Hollande contemporaine. Son nom, peu répandu à l'étranger, même en France où il se plaisait et à Paris où il fit de fréquens séjours (1), ne dit que très imparfaitement la place considérable qu'il prit de bonne heure et qu'il tint durant plus d'un quart de siècle dans l'histoire politique et aussi dans l'histoire littéraire de son pays. Prêtre catholique, professeur au séminaire de Rijsenburg, député à la Seconde Chambre des États-Généraux, chef du parti ou d'une fraction importante du parti catholique, le docteur Schaepman était à la fois un grand théologien, un grand orateur, un grand tacticien parlementaire ; et, quoique l'on en discutât, comme c'est le lot de tous ceux qui font preuve de talens très éminens en des genres très divers, il passait en outre pour être un grand poète, l'un des plus grands que les Pays-Bas aient eus depuis Vondel.

Il savait bien que la jeune école souriait de cette réputation qu'une plus vieille lui avait faite, mais il s'en consolait en riant largement des sourires de la jeune école. Il n'en continuait pas moins de marcher, dans sa force, et l'on eût dit que c'était la Hollande même qui marchait. Physiquement et moralement, il en symbolisait, il en traduisait, il en exprimait la solidité simple et saine. De haute taille, un peu pesant; les cheveux rares, de nuance indécise entre le blond et le roux; les yeux clairs, sous leurs gros sourcils, ni bleus ni verts derrière les lunettes à branches d'or, couleur d'eau de mer, si j'ose ainsi parler ; le nez puissant, charnu, aux ailes ouvertes et mouvantes ; la

(1) Le dernier, pour assister au congrès organisé par M. Étienne Lamy, et y défendre la liberté d'association.

bouche hardiment fendue pour la tribune et pour la table ; la lèvre supérieure épaisse, tendue, creusée, au milieu, d'un pli profond ; deux autres plis aux deux coins de la lèvre inférieure, proéminente, éloquente jusque dans le silence et gourmande même au repos ; puis, terminant et achevant la figure, et comme la marquant du sceau canonical, la chute douce et molle d'un double ou triple menton : tête au front osseux, aux joues pleines, posée droit sur les épaules carrées ; de longs bras, de longues jambes, tout un long corps s'avançant avec le dandinement, le balancement cliché dans les moelles, imprimé aux muscles de la race par l'hérédité d'on ne sait combien de générations de matelots ; tel apparaissait le docteur Schaepman, et tel il se retrouve dans le beau portrait qu'a fait de lui l'habile dessinateur et graveur Jan Veth. Ces traits nettement accusés, et comme soulignés d'un accent si franc, si originaux et si nationaux tout ensemble, étaient populaires dans les rues de La Haye ou d'Utrecht, non moins que le chapeau plat de feutre noir souvent cabossé et la redingote ecclésiastique du docteur (je ne l'ai vu en soutane qu'une seule fois, au couronnement de la reine Wilhelmine) ; chacun le connaissait, le reconnaissait, et le saluait ; au surplus, quiconque eût eu l'envie de lui manquer de respect, eût bien fait de ne pas lui en manquer de trop près. Un jour, quelque anticlérical du trottoir s'amusait à le suivre, en l'apostrophant : « Hé, petit père ! » A la fin, impatienté, le docteur Schaepman se retourna : « Père, dit-il, oui, sans doute ; mais pas petit ! » Et de sa lourde main il joignit à la leçon un soufflet qui dut la faire parvenir à destination.

Sa vie politique fut très laborieuse et remplie de discours et d'actes. Un fait, il n'est pas excessif de dire un événement, la domine toute : l'entente, l'accord entre le théologien, l'orateur, le tacticien catholique qu'était le docteur Schaepman et cet autre théologien, orateur et tacticien, cet agitateur et cet organisateur incomparable, — mais protestant, calviniste, celui-là, — qu'est le docteur Kuijper ; l'alliance que leurs adversaires communs ont pu qualifier de » monstrueuse, » *Monster-Verbond*, mais dont il ne serait pas difficile de dégager les principes et qui, à y regarder mieux, n'est pas si monstrueuse, mais, au contraire, la plus naturelle, la plus rationnelle que l'un et l'autre pussent conclure, s'ils ne s'alliaient pas pour faire de la théologie, mais pour faire de la politique. Préoccupés l'un et l'autre des questions sociales, hostiles l'un et l'autre au « libéralisme » entendu comme peuvent l'entendre des théologiens d'une Église quelle qu'elle soit et considéré, à travers toutes ses transformations ou tous ses

travestissemens, comme l'esprit de la Révolution française, — c'est-à-dire, pour des croyans, des traditionalistes et des autoritaires, comme l'Esprit même du Mal déchaîné dans le monde moderne, — ce qui les séparait était peu de chose auprès de ce qui les portait à s'unir; et, puisqu'il s'agit ici de deux théologiens, d'un prêtre et d'un pasteur, je me garderai d'ajouter que le succès les a justifiés, cette sorte de justification ne suffisant pas pour eux; mais pourtant le succès vint démontrer bien vite qu'au moins au point de vue purement politique, ils ne s'étaient pas trompés.

Comment ne me rappellerais-je pas l'après-midi du 25 octobre 1890 où, dans son cabinet de Prins-Hendrikskade, à Amsterdam, le docteur Kuijper me tint un langage assurément nouveau pour un Français de la troisième République? Élu député peu auparavant, il s'était aperçu, dès son entrée au Parlement, que son heure n'était pas encore venue et n'avait pas tardé à s'en retirer afin de continuer et de redoubler sa propagande par l'enseignement et par la presse. Il se contentait donc de soutenir du dehors le premier ministère anti-révolutionnaire, mêlé de calvinistes et de catholiques, formé par le baron Mackay, et dont M. de Savornin-Lohman, alors son confident intime, était le membre le plus influent. Comme je lui demandais, non sans quelque ingénuité, si le mouvement religieux qu'il avait provoqué et qu'il dirigeait était tout à fait exempt d'une arrière-pensée politique : « Nous sommes, répondit vivement le docteur Kuijper, comme les huguenots du XVIe siècle; nous, calvinistes, nous avons toujours été en même temps des hommes de foi et des hommes politiques. Notre centre d'action étant dans le peuple et notre force dans les petits, dans les humbles, nous ne craignons pas de faire route, au besoin, avec les radicaux et même avec les socialistes; car enfin tous ces ouvriers, tous ces paysans de Hollande, qui valent mieux que beaucoup de comtes et de barons, nous ne pouvons pas les laisser croupir éternellement dans la misère : cela ne se doit ni ne se peut, cela n'est ni juste ni possible. Cependant nous sommes et nous nous disons *anti-révolutionnaires*, ce qui signifie, à la lettre : « opposés à l'esprit de la Révolution. » Non pas que nous n'acceptions ce qu'il y a de bon dans l'esprit de la Révolution française, mais nous ne l'acceptons qu'en le faisant dériver d'une autre source que la source révolutionnaire. En notre qualité de calvinistes, nous sommes des hommes d'ordre et de progrès, et, à cet égard, vous ne saurez jamais tout ce que la France a perdu par la révocation de l'Édit de Nantes. Il est de l'essence de notre foi, qui s'appuie sur le libre examen des textes, de développer l'indépen-

dance personnelle, de donner plus de ressort à l'esprit et plus de trempe au caractère. Mais si nous sommes des hommes de progrès, nous sommes aussi des hommes d'ordre. Il y a, au-dessus de toutes les divisions, des choses sur lesquelles il ne faut pas permettre de porter la main; et c'est pourquoi nous sommes, ici, alliés avec les catholiques, qui, d'ailleurs, ne sont pas les mêmes en Hollande qu'en d'autres pays; qui, vivant au milieu de nous, se sont pénétrés de nos mœurs, et ne ressemblent nullement, par exemple, aux catholiques belges. » — Ainsi parla le docteur Kuijper, accoudé sur le grand pupitre, recouvert d'une riche étoffe, où la Sainte Bible était posée.

Quelques jours après, à La Haye, le Dr Schaepman me tenait, dans le parloir, dans la *Sprechtkamer* de la Seconde Chambre, quoique sur un autre ton, un langage à peu près pareil : « C'est en 1853, me dit-il, que la hiérarchie catholique a été rétablie dans le royaume des Pays-Bas. Les évêques sont alors rentrés et ils sont restés, malgré la véritable tempête d'intolérance qui s'est déchaînée contre eux. Les catholiques ont recommencé à sentir leurs forces, qu'une circonstance est venue de reste les aider à organiser et à discipliner. L'enseignement des Universités, des anciennes Facultés de théologie protestantes, avait versé dans le rationalisme allemand, notamment à Groningue, à Leyde et à Utrecht. On y subissait très docilement l'influence des écrits du docteur Strauss et des exégètes ses disciples. Néanmoins, tant que ce rationalisme fut modéré, les catholiques ne récriminèrent point, et tous les protestans se résignèrent ou se turent. Mais il s'accentua bientôt, et si fort que, d'un côté et de l'autre, on convint qu'il ne pouvait plus être supporté. Il se forma donc comme une union spontanée, et toute naturelle, des catholiques et des protestans non rationalistes. D'un côté et de l'autre, on se dit qu'après tout, on avait un fonds de croyances commun, et que, ce fonds commun, il le fallait préserver de toute atteinte. Les choses allèrent donc ainsi, par une sorte d'entente tacite, et comme d'elles-mêmes, jusqu'à la revision constitutionnelle de 1887. C'est à ce moment-là que l'on ouvrit, entre catholiques et protestans, des pourparlers. Réduits à leurs seules forces, les catholiques eussent été battus presque partout, hors dans les deux provinces catholiques, où ils peuvent, en toute circonstance, compter sur seize ou dix-sept sièges. Et quant aux protestans, à eux seuls, eux non plus ils n'eussent pas eu de bien grandes chances de succès. Comme les élections approchaient cependant, il devenait urgent d'adopter un plan de campagne et de décider sur qui, de ca-

thoïque à protestant anti-révolutionnaire ou de catholique à libéral imbu de l'esprit révolutionnaire, et inversement, on reporterait ses voix en cas de ballottage. Chaque parti ayant fait ses déclarations, on releva les points sur lesquels il n'y avait pas de divergence; on résolut de faire front contre l'ennemi commun de la croyance commune, cet esprit révolutionnaire en quoi se résumait et se condensait tout le libéralisme, rose ou rouge; et, à la suite du docteur Kuijper et de M. de Savornin-Lohman, leur théologien et leur juriste, les calvinistes sous le nom, relevé et renouvelé, de parti protestant anti révolutionnaire, opérèrent leur jonction avec les catholiques démocrates ou sociaux qui voulaient bien me suivre. L'alliance, officieuse à son origine, ne tarda pas à devenir officielle. Le résultat de cette action concertée fut, en effet, que nous obtînmes une majorité de dix voix (sur cent membres) dans la Seconde Chambre, et qu'en conséquence, sous la direction du baron Mackay, un cabinet prit le pouvoir, dont on dit que c'est un cabinet anti-révolutionnaire, mais où les catholiques ont plusieurs portefeuilles. »

C'est dans ces conditions que fut conclu ce *Monster-Verbond* qui, pour la seconde fois, après un interrègne libéral, rempli par les ministères Van Tienhoven-Tak van Poortvliet et Roëll-Van Houten, vient de ramener au gouvernement les anti-révolutionnaires, avec leur chef lui-même, et qui dure depuis lors, à travers tant d'épreuves, sans que sa stabilité ait été ébranlée. A la prompte conclusion et au long maintien du traité, a certainement et grandement contribué la vive estime que s'étaient vouée réciproquement le docteur Schaepman et le docteur Kuijper. Il se pouvait que la sincérité n'en exclût pas la clairvoyance et que la chaleur des sentimens s'accompagnât et dût s'accommoder de la liberté du jugement. Il se pouvait que le docteur Schaepman, dans l'intimité, reprochât au docteur Kuijper son goût pour les vastes programmes, et que le docteur Kuijper répliquât non moins amicalement : « Le docteur Schaepman? c'est un poète! » L'un et l'autre sentait et savait pourtant combien ils étaient nécessaires l'un à l'autre, et en quelque façon, étant donnée la situation des partis en Hollande, complémentaires l'un de l'autre. Au surplus, cette estime affectueuse et confiante, non seulement les amis politiques du docteur Schaepman la lui avaient vouée, mais ses adversaires mêmes ne la lui marchandaient pas. Au premier dîner où il m'invita, — un de ses dîners fameux de chez Van der Pijl, — se coudoyaient fraternellement, sous la paternité du bon docteur, M. de Savornin-Lohman, ministre de l'Intérieur et l'un des chefs des anti-révolutionnaires,

M. Van Houten, chef de l'un des groupes libéraux; et je ne suis pas bien sûr que, ce soir-là, le chef des radicaux, M. Kerdijk, ne fût pas des nôtres; nous eûmes, en tout cas, une autre occasion de nous rencontrer. Imaginez, en France, M. Méline, M. Clemenceau, et M. Jaurès, par exemple, assis à la table de M. l'abbé Lemire, et y devisant des affaires du jour! — La grande affaire du jour était la maladie du Roi et la proclamation de la régence.

Je ne revis le docteur Schaepman qu'au mois de février 1894, lors de la discussion de la réforme électorale. Cette discussion n'était pas sans lui causer quelques embarras ou même quelques inquiétudes. Personnellement, il pensait qu'il y avait au moins une raison décisive d'étendre largement le droit de suffrage : et c'est qu'il est d'une sage politique de céder avec grâce ce que l'on se ferait arracher de force en résistant. Il y en avait, ajoutait-il, une autre raison meilleure encore, et c'est qu'au fond de tout ce débat, et derrière toutes ces questions, on retrouvait toujours une seule et même question, la question sociale. Catholique démocrate ou catholique social, il ne pouvait pas hésiter, et, dès lors que le droit de suffrage était susceptible de préparer des solutions justes, légales et pacifiques à la question sociale, il devait être pour le droit de suffrage. Mais il s'en fallait de beaucoup que tous les catholiques le suivissent; et, d'autre part, du camp libéral, on insinuait, non sans fondement peut-être, que sa position dans l'Église et devant le clergé était compromise, difficile depuis la mort de son cousin, l'archevêque d'Utrecht, qui jusque-là avait couvert, sinon encouragé ou approuvé ses hardiesses. Il en était de même, disait-on, de sa position politique. « Une circonscription purement catholique n'élirait jamais le docteur Schaepman, excepté dans l'Over-Yssel, son pays natal, où il passe pour le plus grand homme qui ait existé depuis deux siècles; » mais c'était sans doute quelque chose, d'être prophète en son pays! Pour qu'il le fût davantage, avec plus d'éclat, et incontestablement aux yeux de tous, pour qu'il eût ailleurs, et au centre même de l'Église catholique, le point d'appui qui lui manquait en Hollande, le docteur Kuijper désirait, — est-ce commettre une indiscrétion que de le révéler maintenant? — que le docteur Schaepman fût créé cardinal. « Éminence, » il ne le serait jamais; mais plus tard, du moins, il fut « Monseigneur, » et ce titre le revêtit, dans la hiérarchie, d'une autorité extérieure égale à celle d'autres prêtres qui étaient loin d'avoir, dans la politique, son autorité personnelle.

A ce moment, en 1894, le docteur Schaepman refusait de signer le

manifeste des députés catholiques, et s'expliquait en ces termes dans une note rédigée à Paris, en français, et qui ne fut peut-être pas publiée, mais dont il m'avait remis et dont j'ai conservé la minute originale : « Le docteur Schaepman a refusé de signer ce manifeste parce que, pendant la revision constitutionnelle de 1887, il avait reconnu que l'article 80, tout en excluant le suffrage universel proprement dit, permettait une extension du droit électoral qui y confinerait. Pendant la discussion sur les lois électorales du ministre Tak, il avait déclaré à la Chambre à plusieurs reprises, et notamment encore le 6 mars dernier, que les projets n'étaient pas en désaccord avec la Constitution. Pendant tout le débat, il a été partisan d'une conciliation. C'est à cause de cela qu'il a voté un amendement qui levait chez beaucoup de membres, même parmi les catholiques, leurs scrupules constitutionnels. Après la dissolution, le temps des conciliations et des compromis était passé. Il fallait dire *pour* ou *contre*. Le docteur Schaepman, ne pouvant dire *contre*, a dit « carrément » *pour*. Il ne pouvait faire autrement, s'il ne voulait renier une conviction bien fondée et sérieuse. »

Le différend, heureusement, s'arrangea; et quand j'allai enfin revoir le docteur Schaepman, lors du couronnement de la reine Wilhelmine, dans l'été de 1898, il me parut rasséréné, rajeuni, réchauffé de toute la ferveur orangiste, rayonnant de toute la joie patriotique. Il venait d'écrire sa cantate à la « Dame des Pays-Bas » et s'épanouissait dans sa victoire. Surtout, il avait foi dans le triomphe futur et prochain de ses idées; et il ne cessait de me le répéter, pendant nos longues promenades à travers cette admirable banlieue d'Utrecht, toute verte et toute fleurie en cette admirable saison. Plus favorisé que tant d'autres, il aura vu ce triomphe avant de mourir; mais il est mort prématurément de toute manière; et sa perte pourrait n'être pas sans conséquences graves pour la fortune de son parti et pour les destinées de son pays.

CHARLES BENOIST.

REVUE LITTÉRAIRE

MADAME DE STAËL ET NAPOLÉON

Ce qui expliquerait, s'il en était besoin, la curiosité passionnée qui nous reporte vers les souvenirs de l'époque napoléonienne, c'est que plus on ramène sur elle notre attention, plus nous nous apercevons combien elle nous réserve de surprises. Sur presque tous les points, il faut substituer l'histoire à la légende; tel a été l'objet des curieux travaux qui se sont multipliés en ces derniers temps, sans lasser l'intérêt. A son tour, M. Paul Gautier vient de consacrer au différend de *Mme de Staël et Napoléon* (1) une étude qui jette sur cet épisode un jour tout nouveau. Ce livre, remarquable par l'abondance et la précision de renseignemens, dont beaucoup étaient inédits, l'est aussi bien par l'art de l'exposition. M. Paul Gautier sait conter et il sait peindre. Les portraits qu'il a semés dans le récit, ceux d'un Necker, d'un Fouché, d'un Bernadotte, sont d'une touche juste, fine, spirituelle. La figure de Mme de Staël apparaît en plein relief : voilà bien cet incurable ennui dont elle souffre et qui la jette dans toute sorte d'agitations, cet orgueil, cette personnalité exubérante, ce besoin de tout rapporter à soi, et aussi ce courage, cette énergie, cet amour vrai des idées, cette noblesse d'âme, ce continuel progrès, cette sorte d'ascension vers un idéal supérieur. Le nouvel historien de ce duel fameux a su conserver à la question elle-même toute son ampleur; en outre, les vues qu'il nous ouvre de plus d'un côté nous aident

(1) Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, 1 vol. in-8° (Plon). — Cf. Lucie Achard, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, 2 vol. in-12 (Paris, Fischbacher; Genève, Eggiman).

à mieux comprendre certains aspects du gouvernement de Napoléon.

Si l'on s'en rapportait au témoignage de Mme de Staël, elle aurait été dès le premier jour l'ennemie de Bonaparte; elle aurait deviné son ambition, prévu son despotisme; elle aurait aperçu tout de suite l'attitude qu'il lui convenait de prendre et choisi le rôle qu'elle se devait à elle-même de jouer en face du tyran; elle aurait jusqu'au bout persévéré dans son hostilité irréconciliable. Nous, d'autre part, apercevant à distance Napoléon à travers tout l'appareil de sa gloire, il nous semble que la lutte dut être prodigieusement inégale entre une femme qui n'a pour elle que son éloquence, et le souverain que la France adore, devant qui tremble l'Europe et qui dispose du dévouement aveugle de ses agens et de l'organisation incomparable de sa police!... Ce sont autant d'erreurs. A cette conception simpliste et qui fige les personnages dans un rôle arrangé après coup, M. Paul Gautier substitue la réalité complexe, variée, mouvante, vivante et singulièrement plus curieuse.

Il s'en faut que Mme de Staël ait débuté par haïr Bonaparte, puisque au contraire elle commença par faire de lui son idole. Doit-on croire qu'elle ait éprouvé à son égard un sentiment différent de l'estime, plus tendre et plus passionné? Elle avait écrit au général d'Italie, qu'elle ne connaissait pas encore, des lettres où elle le comparait à Scipion et à Tancrède. « Il semble même, dit M. Gautier, qu'elle ait dépassé les termes ordinaires de l'admiration. Bonaparte était très épris de sa femme et Mme de Staël lui aurait écrit que « c'était une monstruosité que l'union du génie à une petite insignifiante créole, indigne de l'apprécier ou de l'entendre. » Plus tard Joseph disait à son frère : « Si vous montriez pour elle seulement un peu de bienveillance, elle vous adorerait. » Ce sont là propos sans consistance et vagues on-dit. Et c'est dans cet ordre de sentimens qu'il faut se garder de rien affirmer ou même de rien insinuer! Comparer un général à Scipion, fût-ce à Tancrède, ce n'est pas tout à fait la même chose que le prier d'amour. Il est tout naturel que Mme de Staël ait voulu complimenter dans la phraséologie du temps celui qui avait si bien mérité les éloges même les plus emphatiques.

Ce qui ne fait pas doute, c'est qu'elle ait ressenti pour le jeune vainqueur l'enthousiasme le plus vif. Elle était romanesque, elle aimait la gloire; ce qu'il y avait d'étrange et d'énigmatique dans la figure de Bonaparte contribuait encore à la séduire. Elle l'admirait, après la campagne d'Italie; après la campagne d'Égypte, elle en raffola : il lui apparut comme un personnage fabuleux, ce fut son

héros. Autant que de gloire, Mme de Staël était éprise de liberté, et comment ne pas croire que la cause de la liberté eût en Bonaparte son plus ferme champion? C'est sur lui qu'on pouvait compter pour terminer la Révolution, c'est-à-dire pour mettre un terme au règne de l'arbitraire, à la série des coups de force, et assurer définitivement le jeu des institutions républicaines. Aussi Mme de Staël est-elle au premier rang dans ce parti de l'Institut qui applaudit au 18 brumaire. Renseignée sur les événemens qui se préparaient, elle accourt de Coppet. Mme de Staël rentrant à Paris le soir du 18 brumaire et se croisant sur la route avec Barras qu'une escorte de dragons reconduit à sa terre de Grosbois, c'est un de ces spectacles où se complaît l'ironie de l'histoire. Le 19, Benjamin Constant, qui s'est hâté de courir à Saint-Cloud, lui envoie des messages d'heure en heure. Elle apprend que les grenadiers conduits par Murat ont envahi l'Orangerie, que les représentans se sont enfuis par la fenêtre. Alors « je pleurai, dit-elle, non la liberté, elle n'exista jamais en France, mais l'espoir de cette liberté sans laquelle il n'y a pour le pays que honte et malheur. » Le fait est qu'elle pleura de joie : la liberté triomphait! Rien n'égale désormais l'ivresse, l'enchantement de Mme de Staël : Bonaparte est premier consul et Benjamin Constant est tribun!

Durant toute cette période, Mme de Staël ne cesse de poursuivre Bonaparte de ses assiduités. Elle va au-devant de lui, elle l'invite, elle le provoque, elle s'arrange pour se trouver partout sur son passage. Le rêve qu'elle avait conçu apparaît avec évidence et dans toute sa profondeur de naïveté. Hantée du désir de jouer un grand rôle, elle avait fait choix de Bonaparte pour gouverner d'après ses inspirations : elle aurait été la tête, il aurait été le bras. Son malheur fut que Bonaparte perça tout de suite ses intentions et se soucia aussi peu que possible de les réaliser. Outre qu'il n'aimait pas ce genre de femmes, il redoutait qu'une telle alliée ne fût pour lui singulièrement compromettante. Tout en la ménageant, il mit à la fuir autant de soin qu'elle en apportait à le rechercher. N'ayant pas réussi à plaire, Mme de Staël essaya de se faire craindre. Ce fut le secret de l'intrigue ourdie avec Benjamin Constant et qui aboutit au discours que celui-ci prononça au Tribunat contre Bonaparte. L'effet fut immédiat, mais très différent de celui qu'avaient escompté les conjurés. Le soir même, Mme de Staël donnait un dîner en l'honneur de Constant : en quelques heures, elle reçut dix lettres d'excuse. Elle apprit avec étonnement la colère de Bonaparte, elle s'aperçut avec stupeur que le vide se faisait autour d'elle. L'intimidation ne lui avait pas réussi mieux que la coquetterie :

elle fut atterrée. D'ailleurs les mécomptes allaient se succéder rapides et cruels. Les desseins de Bonaparte se découvraient : ils tendaient sûrement au pouvoir personnel. Sa plus grande désillusion, ce fut de le voir signer le Concordat. Elle ne lui reprochait pas de reconnaître une religion d'État; mais que cette religion d'État fût le catholicisme, c'est le coup auquel elle ne s'attendait ni ne se résignait. Elle s'était expliquée sur ce point de façon fort nette, quatre ans auparavant, dans le livre : *Des circonstances actuelles*, que les événemens de Brumaire l'avaient empêchée de publier. Elle y proclamait la nécessité de restaurer en France l'idée religieuse; mais « en bonne calviniste, » disait-elle, elle proposait d'établir comme religion d'État la religion protestante. Elle exposait longuement les raisons de ce choix. La religion catholique donne trop d'importance au dogme qui choque les principes de la raison; son sort est intimement lié à celui de l'ancienne monarchie: elle rappelle des souvenirs détestables comme celui de la Saint-Barthélemy. Au contraire, la religion protestante assure la plus grande place à la morale; elle est l'ennemie de la royauté qui l'a persécutée ; par l'organisation même de son culte et de ses ministres, elle s'inspire des grands principes de liberté et d'égalité. Le protestantisme devenu religion d'État sera la plus formidable machine de guerre qu'on ait jamais dirigée contre le catholicisme et ses alliés. « Je dis aux républicains, écrivait Mme de Staël, qu'il n'existe que ce moyen de détruire l'influence de la religion catholique. Alors l'État aura dans sa main toute l'influence du culte entretenu par lui, et cette grande puissance qu'exercent toujours les interprètes des idées religieuses sera l'appui du gouvernement républicain. » L'effondrement était complet. Mme de Staël était à la fois déçue dans ses rêves d'ambitieuse, dans ses croyances de libérale, dans ses sympathies de protestante. Il lui restait à engager les hostilités contre l'ennemi qui lui avait été si cher. Elle va se jeter dans ce parti désespéré avec l'impétuosité qui lui est naturelle; toutefois, dans son attitude nouvelle on retrouve la trace des sentimens anciens. Si elle n'est pas Hermione poursuivant Pyrrhus de sa vengeance, elle est Clorinde harcelant Tancrède de ses coups. Chaque fois que Bonaparte reconnaît sa main dans les blessures faites à son pouvoir, elle en éprouve une sorte de satisfaction. Elle consent qu'il la persécute, mais non pas qu'il l'ignore. Elle préfère la haine à l'indifférence. Elle est femme.

Chacun des livres de Mme de Staël ne sera qu'un épisode de sa lutte contre Bonaparte : cela fait l'unité de son œuvre. C'est un des points

que M. Paul Gautier a le mieux vus et mis en lumière. « Toutes les fois qu'on examine un de ses ouvrages, il faut bien se pénétrer de cette idée : tout livre de Mme de Staël est un acte. Elle n'écrit pas pour chanter, mais pour penser et agir. Cette formule convient à ses romans mêmes, à *Delphine*, à *Corinne;* elle s'applique mieux encore au livre *De la littérature*. Tel qu'il est et paraissant à son heure, c'est plus qu'un acte, c'est un véritable manifeste. » Mme de Staël y soutient cette thèse de la perfectibilité, dans laquelle les philosophes du XVIIIe siècle avaient mis toutes leurs complaisances; elle y appelle la philosophie et l'éloquence au soin de diriger les États; elle humilie le prestige de l'esprit militaire devant l'éclat des lumières de la raison; elle rallie le parti des idéologues. C'est le mérite de Mme de Staël d'avoir fait entrer dans le roman la discussion des questions sociales et son originalité, d'y avoir, la première, fait entendre certaines réclamations; seulement ces réclamations n'étaient pas du goût de Bonaparte, et, sur toutes les questions qu'elle soulevait, elle se trouvait en opposition formelle avec lui. Il voulait rendre à la société un peu de cet ordre, et de cette régularité que dix années de troubles succédant à une époque de relâchement lui avaient si bien fait perdre; c'était le moment que l'auteur de *Delphine* choisissait pour proclamer en face de la société les droits de l'individu et notamment son droit au bonheur! Il constatait les ravages faits par l'extrême fréquence du divorce et il travaillait à faire disparaître de la législation cette cause d'immoralité : c'est le moment que choisissait Mme de Staël pour faire l'apologie du divorce! Ajoutez qu'elle opposait les vertus du protestantisme aux erreurs du catholicisme, qu'elle vantait les bienfaits de la liberté, et enfin qu'elle louait les Anglais! Ce panégyrique de l'Angleterre recommence de plus belle dans *Corinne*, où la frivolité des Français, personnifiés par le comte d'Erfeuil, est raillée en contraste avec le sérieux des Anglais représentés par le digne Oswald; cela, au moment où la lutte de Napoléon contre l'Angleterre était le plus âpre! Mme de Staël y montrait encore que sans liberté, sans institutions, il n'y a rien qui exalte les cœurs; qu'une nation languit; que le ressort de l'énergie s'y énerve : c'est la théorie de l'enthousiasme, celle qu'elle devait reprendre ailleurs pour lui donner sa forme définitive. Et à quel instant s'avise-t-elle de nous peindre une Allemagne rêveuse et tout absorbée dans la spéculation métaphysique? C'est celui où, réveillée par le coup de tonnerre d'Iéna, l'âme allemande avait compris la nécessité de redescendre des nuages sur la terre. Fichte, qui avait commencé par se dire citoyen du monde, proclamait dans ses leçons à Berlin que

le bon moyen de servir l'humanité est de servir et d'aimer la patrie. Les poètes comme les philosophes, et les pasteurs comme les poètes, travaillaient à rallumer l'ardent amour de la patrie. Le livre de l'*Allemagne*, s'il avait paru alors, aurait pu, suivant une remarque de Gœthe, aider à se reformer la nationalité allemande. Après cela, et si rien ne justifie d'ailleurs les brutalités policières et le ton lourdement ironique de la lettre de Savary, est-il bien étonnant que Napoléon ne fût pas pressé de voir lancer ce livre pareil à un brûlot dans une Europe prête à s'enflammer?

La principale querelle que nous ferons à M. Paul Gautier est d'avoir manqué de mesure dans les chapitres où il apprécie le rôle européen de Mme de Staël. Il remarque que l'attitude prise par Mme de Staël ne pouvait manquer d'entraîner une conséquence résultant en quelque manière de la logique des faits. Les destinées de la France s'étant pendant toute la durée de l'Empire confondues avec celles de l'Empereur, l'ennemie de Napoléon était exposée à ne plus distinguer nettement que des intérêts généraux étaient liés à la fortune particulière de celui-ci. Elle ne fait pas difficulté d'avouer le chagrin que lui a causé l'annonce de telle de nos victoires. Marengo la consterne. « Je souhaitais que Bonaparte fût battu, » écrit-elle, car elle est persuadée que le bien de la France exigeait qu'elle eût alors des revers. Lorsqu'on signe à Londres les préliminaires de la paix, elle retarde son retour à Paris « pour ne pas être témoin de la grande fête de la paix. » Lorsqu'elle connaît les conditions de cette paix, elle s'étonne que l'Angleterre rende tout à une puissance qu'elle a constamment battue sur mer. Au moment où règne dans le camp de Boulogne une fiévreuse activité, elle est de ceux qui ne voient dans l'expédition projetée que matière à railleries. Elle dirige un feu roulant d'épigrammes sur « la grande farce de la descente, » sur les bateaux plats et les péniches que l'on construit au bord des grands chemins, sur les écriteaux qui portent : route de Londres ! A Berlin elle s'attache Auguste Guillaume Schlegel, sans songer que chez celui-ci la haine de la France allait jusqu'à la rage. A Vienne, elle est accueillie par tous ceux, Russes, Autrichiens, Allemands, qui ne peuvent aimer la France, ayant été trop souvent vaincus par elle et humiliés : on s'y presse au cours de Schlegel où, sous couleur de combattre l'influence française en littérature et en art, il s'agit de hâter le réveil du peuple allemand exalté par les souvenirs de son histoire. Elle entretient une correspondance active avec Gentz, l'agent de la politique anglaise, l'ancien conseiller privé de Prusse passé au service de l'Autriche. En Russie,

elle est fêtée par les vaincus de Zurich, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland. Elle est écoutée d'Alexandre, qu'elle peut renseigner sur les avantages qu'il retirerait de l'appui du prince royal de Suède, et à qui elle a peut-être suggéré l'idée de faire revenir Moreau d'Amérique. En Suède, elle retrouve Bernadotte, ce cadet de Gascogne qui avait si parfaitement oublié ce qu'il devait à son ancien compagnon d'armes. Elle a une part à la rédaction de la brochure *Sur le Système continental*, qui paraissait au début de la campagne de 1813 et contenait une invitation à la Suède de se joindre à la Russie et à l'Angleterre. Elle arrive enfin à Londres et elle y est acclamée.

M. Paul Gautier a souligné cet aspect du rôle de Mme de Staël : il y a mis trop d'insistance et de lourdeur. Il a, comme on peut le voir par le résumé que nous venons de donner, chargé le tableau et il l'a poussé au noir. Mme de Staël a sûrement, et dans toute la sincérité de son âme, cru que les intérêts de Napoléon ne pouvaient se confondre avec ceux de la France. Elle ne voyait plus en lui que l'aventurier corse, ne se recommandant ni de la tradition de l'ancienne royauté, ni des principes révolutionnaires. Il est pour elle un intrus dans l'histoire de France. Ajoutez que Mme de Staël a une excuse qui lui vient de son cosmopolitisme même. Elle est née d'un père genevois et d'une mère vaudoise, elle a épousé un Suédois. Elle réside à Coppet, à quelques lieues de Genève, et Genève, située à la rencontre des grandes routes d'Europe, est le confluent de toutes les nationalités, Coppet est le lieu de rendez-vous de tous les étrangers de marque. Cosmopolite par sa parenté intellectuelle avec nos philosophes du XVIIIe siècle, Mme de Staël l'est encore par son genre de vie, par celui que lui impose Napoléon en la tenant à distance de Paris et la forçant d'aller chercher à l'étranger ce mouvement d'idées, cette société des hommes distingués qui est un besoin pour sa vive intelligence. Le cosmopolitisme est la marque de l'esprit de Mme de Staël, c'est une bonne part de son originalité et c'est par là qu'elle a rendu un service inappréciable aux lettres françaises, qu'elle a mises en communication avec les littératures du Nord : aussi devait-elle se sentir moins dépaysée que d'autres ne l'eussent été dans la société des hommes d'État et des penseurs de l'étranger. Ce qui est encore à la décharge de Mme de Staël, c'est qu'elle a souffert de son cosmopolitisme et qu'elle en a vivement ressenti la tristesse. Elle erre de la France à l'Allemagne, à la Suède, à la Russie, à l'Angleterre. « Il lui arrive d'écrire : « Tous ces pays délivrés ne sont pas le mien et le mal du pays me prend sur ces vents de nuages. » De quel pays parle-t-elle ? De la France, sans doute ? Au fond elle est

une errante, elle n'a pris racine nulle part. Il lui manque ce qui soutient les autres hommes aux heures tristes et troublées : le souvenir de la terre natale, la tradition des ancêtres, la communauté longtemps éprouvée des joies, des peines, des espérances. Elle est emportée par les vents des nuages... » Et enfin rien ne prévaut contre ce fait lui-même : elle a cruellement souffert d'être éloignée de la France, vers laquelle la ramenait une invincible nostalgie.

Ce qu'il faut dire surtout à la louange de Mme de Staël, c'est qu'un moment est venu où ses yeux se sont ouverts; elle a compris enfin, et, du jour où elle l'a compris, elle a su dire que les ennemis de Napoléon étaient ceux de la France. Elle a eu pitié de la France souffrante, envahie, déchirée par les alliés. Alors elle a changé d'attitude et son cœur a recommencé de battre à l'unisson du nôtre. Pour apprécier la dignité de son langage en cette heure de crise, il n'est que de le mettre en contraste avec celui de Benjamin Constant. C'est lui qui est coupable d'impénitence finale : c'est lui qui trouve élégant de déblatérer contre la France meurtrie et de piétiner les vaincus. Il écrit dans son *Journal intime :* « Les Français sont toujours les mêmes : fous et méchans. » Il ne comprend pas que les Français se fassent tuer sous la conduite de celui qui défend le sol de leur pays : « Nous verrons si les Français tiendront à cet enragé qu'ils nomment Empereur... Je n'aurais pas cru cette nation bête à ce point. » Il charge Mme de Staël de faire imprimer à Londres sa brochure sur *l'Esprit de Conquête,* où il flétrit la nation conquérante. Mme de Staël lui répond : « Ne voyez-vous pas le danger de la France?... Je suis comme Gustave Wasa; j'ai attaqué Christiern, mais on a placé ma mère sur le rempart. Est-ce le moment de mal parler des Français quand les flammes de Moscou menacent Paris?... Que Dieu me bannisse plutôt de France que de m'y faire rentrer par le secours des étrangers. » Constant est incorrigible, et la beauté d'une âme de dilettante se fait voir chez lui dans tout son jour. Il écrit, quatre jours avant l'entrée des alliés dans Paris, que la France doit être mise « au ban des nations, » et il adresse à Mme de Staël un mémoire de même encre pour qu'elle le mette sous les yeux des ministres anglais. Cette fois elle lui envoie cette apostrophe indignée : « J'ai lu votre mémoire; Dieu me garde de le montrer! Je ne ferai rien contre la France. Je ne tournerai contre elle dans son malheur ni la réputation que je lui dois, ni le nom de mon père qu'elle a aimé; ces villages brûlés sont sur la route où les femmes se jetaient à genoux pour le voir passer. Vous n'êtes pas Français, Benjamin! » C'est la punition

de Benjamin Constant d'avoir mérité cette flétrissure, mais c'est l'honneur de Mme de Staël de la lui avoir infligée.

Si Mme de Staël est incapable d'aucune bassesse, même dans la haine, la pitié et la générosité sont aussi bien parmi les traits essentiels de sa nature. Cela explique son attitude pendant la dernière période de l'Empire agonisant et définitivement condamné. Ici encore, la réalité des faits est en désaccord avec le témoignage de Mme de Staël. Tandis qu'elle veut, aux yeux de la postérité, passer pour avoir été irréconciliable, au contraire elle s'est laissé adoucir. Elle avait eu, pendant le séjour de l'île d'Elbe, l'occasion de rendre service à l'Empereur dans une circonstance singulière que rappelle M. Gautier. « Un jour, elle est avertie par un de ses amis que deux sicaires ont formé le projet de se rendre à l'île d'Elbe pour assassiner Napoléon. L'imagination de Corinne s'enflamme ; son cœur s'émeut; elle accourt à Prangins, hors d'haleine. Ce jour-là, Joseph recevait Talma à sa table. Mme de Staël leur fait part du complot, et, avec l'impétuosité de son caractère, s'offre à partir sur-le-champ pour l'île d'Elbe. Talma lui dispute cet honneur. Il fallut que le prudent Joseph les mît d'accord en choisissant comme envoyé un personnage obscur, moins capable d'attirer l'attention que l'illustre tragédien et la femme célèbre. » Napoléon pouvait donc lui dire à son retour en France qu'il savait combien elle avait été généreuse pour lui pendant ses malheurs. La glace était rompue. Joseph Bonaparte fut le trait d'union entre elle et Napoléon. D'ailleurs Napoléon se donnait pour respectueux de la liberté, appelait Benjamin Constant à rédiger l'Acte additionnel. Mme de Staël se rallie à une cause qui lui semble bien être celle de la France et de la liberté. Et tandis que jadis elle se servait de son influence pour exciter contre Napoléon les nations étrangères, dans une lettre adressée à Crawfurd et destinée à être mise sous les yeux du prince régent d'Angleterre, elle affirmait les intentions libérales et pacifiques de Napoléon. Elle plaidait pour lui contre l'Europe. C'était la situation retournée.

Il reste à montrer quelle fut la portée de l'opposition faite à Napoléon par Mme de Staël, et pourquoi il vit toujours en elle sa plus redoutable ennemie. Aurait-il pu, avec plus d'adresse, moins d'impatience et de raideur, en faisant des concessions à sa vanité, rallier à lui Mme de Staël ? On l'a beaucoup dit ; rien d'ailleurs n'est plus incertain, attendu qu'il y avait entre les deux adversaires une profonde antipathie de nature et, sur tous les points essentiels, une complète divergence de vues. Ce qui est établi au contraire, c'est qu'il aperçut

avec une parfaite clairvoyance toute l'étendue du danger que lui créait l'hostilité de Mme de Staël. Certes il avait en Chateaubriand un adversaire passionné et éloquent; mais Chateaubriand, quoiqu'il en eût bonne envie, ne réussit jamais à lui faire peur. Il n'avait pas eu de peine à comprendre que la haine de Mme de Staël était d'une tout autre conséquence. C'est pourquoi il s'en montre en maintes rencontres si préoccupé et si inquiet. Du camp de Boulogne et au moment où il arrêtait le plan de la magnifique campagne de 1805, il ne croit pas prendre un soin superflu en écrivant à Fouché pour qu'il interdise à Mme de Staël le séjour de Paris. Le 31 décembre 1806, il écrit de Pultusk à Fouché en ce sens. Le 15 mars 1807 : « Vous devez veiller à l'exécution de mes ordres et ne pas souffrir que Mme de Staël approche à quarante lieues de Paris. » En l'espace de cinq mois, dix lettres sur le même sujet. A cinq cents lieues de sa capitale, au lendemain d'Eylau, il trouve le temps de s'occuper d'une femme de lettres et de stimuler contre elle le zèle de sa police. S'il la laisse encore libre de voyager dans tel pays qu'il lui convient, et s'il enjoint même à ses agens de la traiter avec déférence, un moment vient où il la fait au contraire traquer par sa police, devenue celle de Savary et non plus de Fouché. Il s'enquiert de qui elle reçoit. Quiconque l'approche est impitoyablement frappé. Il est de toute évidence qu'en persécutant Mme de Staël, Napoléon l'a singulièrement grandie : il l'a signalée à l'admiration de l'Europe; il a augmenté son influence. Mais c'est qu'il ne doutait pas qu'en tout cas elle ne disposât d'une grande influence.

Le fait est que Chateaubriand n'est qu'un poète ; Mme de Staël a, au plus haut degré, les facultés qu'exige l'action. Elle a le goût de l'intrigue; si l'opinion de Napoléon sur ce point nous était suspecte, nous pourrions nous en rapporter à celle de Benjamin Constant : le premier la traitait d'intrigante, mais le second l'appelle intrigailleuse. Elle entretient la plus vaste correspondance. Elle est en relations avec tout ce que l'Europe compte de personnages marquans, depuis les écrivains jusqu'aux diplomates et depuis les grandes dames jusqu'aux souverains. Elle réalise ainsi contre Napoléon une coalition d'autant plus dangereuse qu'elle est insaisissable. Elle est une puissance ; et sa puissance est celle de l'opinion.

On comprend alors l'intérêt supérieur qu'il y avait pour Napoléon à ne pas permettre à Mme de Staël de séjourner dans Paris. Entre deux dangers il choisissait le moindre; et il préférait encore la laisser libre de communiquer avec ses ennemis du dehors, plutôt que de laisser der-

rière lui, dans sa capitale, cette « machine de mouvement, » alors que lui-même était retenu sur les lointains champs de bataille. C'est que cette capitale il la savait toujours frémissante, inquiète et près de se reprendre. De toute l'étude de M. Paul Gautier cette conclusion se dégage et peut-être en est-ce la partie la plus neuve et la plus saisissante. Aujourd'hui et tout éblouis que nous sommes des gloires de l'époque impériale, il nous semble qu'aucun pouvoir ne dut être plus solide que celui de Napoléon : le fait est qu'il n'en fut pas de plus instable. Ce n'est qu'à coups de victoires qu'il parvient à raffermir, pour un temps, une autorité sans cesse remise en question. Aux premiers jours du Consulat, il a devant lui le parti républicain qui dispose encore de forces considérables, comptant des généraux illustres, des écrivains, des orateurs. Son ambition commence à éveiller le soupçon, à provoquer des résistances. Il était perdu s'il n'avait disposé de moyens qui, à vrai dire, lui étaient particuliers : Marengo vint consolider sa puissance. L'exécution du duc d'Enghien ravive contre lui les haines. Le procès du général Moreau est très impopulaire et révolte les anciens compagnons d'armes du vainqueur de Hohenlinden; le public est favorable aux accusés; l'opinion se prononce nettement contre Bonaparte. Le faubourg Saint-Germain conspire. L'Empereur répond, encore une fois, à sa manière, par le bulletin de victoire d'Austerlitz. La situation, après Eylau, est des plus critiques. On répand des bruits sinistres, que la Garde Impériale a été détruite, que 500 000 Russes s'avancent pour écraser l'armée française. Les fonds publics sont en baisse, l'industrie souffre, la conscription soulève des clameurs dans le peuple qui veut la paix. Fouché transmet à l'Empereur des rapports alarmans. Il était urgent que la nouvelle de Friedland vînt remettre les choses dans l'ordre. En 1808, l'Empereur sent que sa fortune chancelle; les événemens d'Espagne ont soulevé une réprobation unanime; en France même, on admire le courage des Espagnols; la capitulation de Dupont à Baylen, celle de Junot à Cintra portent au prestige de l'Empereur un coup fatal. Napoléon n'est plus l'invincible : le charme est rompu. C'est bien pis en 1809, en 1812. La conspiration de Malet fut à deux doigts de réussir. D'autres, qui nous semblent des échauffourées, mirent en danger le trône ou les jours de l'Empereur. S'il a un petit groupe de fidèles, il est d'ailleurs environné d'ennemis. Les modérés, les idéologues, le parti de l'Institut, la coterie Staël le détestent. Les jacobins ne lui pardonnent pas d'avoir étranglé la République. Les royalistes servent dans ses antichambres, par habitude, et en attendant que les

circonstances leur ramènent le prince qu'ils n'ont pas su conserver. Les grands chefs militaires, ses anciens compagnons d'armes, le jalousent et ne lui font cortège qu'en maugréant. Ses ministres, les agens directs de son gouvernement, ceux qui sont associés le plus intimement à sa pensée, comme un Fouché, un Talleyrand et tant d'autres, n'aspirent qu'à le trahir, et de longue main préparent leur accommodement avec le régime qui recueillera sa succession. Telle est la faiblesse prodigieuse de ce gouvernement : il lui faut à tout prix le succès, ou plutôt un continuel renouvellement du succès. Après des moissons de gloire, après le bienfait de l'ordre rétabli, des ruines réparées, tout est sans cesse à recommencer. Il ne se maintient qu'à la condition d'éblouir la nation et de l'étourdir, et la nécessité d'aller chercher sur de nouveaux champs de bataille de nouveaux alimens à l'enthousiasme, est pour lui en quelque sorte une nécessité d'existence. Quel jour jeté sur l'histoire d'une époque! Napoléon est continûment dans la situation du joueur qui engage la partie décisive et qui joue le tout pour le tout. C'est, pour une bonne part, l'explication de ses colères, de ses imprudences, de ses coups d'autorité. Dans ces conditions, la durée même de son règne est un prodige. C'est le prodige chaque jour renouvelé du génie et de la volonté, tendus dans une lutte inégale, et fatalement destinée à une catastrophe, puisqu'elle était engagée contre les lois de l'histoire.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

BEETHOVEN ET SCHUBERT

Franz Schubert, par Richard Henberger, 1 vol. in-8°, illustré, Berlin, 1902.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, durant l'automne de l'année 1825, les habitans de la Bognerstrasse, à Vienne, voyaient souvent passer devant leurs maisons un personnage extraordinaire. Toute la rue, tout le quartier, le connaissaient; on l'appelait *der Narr* « le fou; » et en effet il avait l'apparence et les manières d'un fou. C'était un homme d'une soixantaine d'années, courtaud et trapu, avec une épaisse crinière de cheveux d'un gris sale, que surmontait, toujours rejeté jusque sur la nuque de la façon la plus comique du monde, un chapeau haut de forme à bords très étroits : à moins cependant que le personnage n'allât nu-tête, car parfois, — de préférence les jours de pluie, disait-on, — il avait négligé d'emporter son chapeau. Vêtu d'une redingote crasseuse et d'un pantalon tout effiloché, il allait, d'un pas décidé et rapide, le nez au vent, les mains jointes derrière le dos, sans paraître entendre les cris des gamins qui le poursuivaient. Puis, tout à coup, on le voyait s'arrêter au milieu du trottoir. Il tapait du pied, hochait la tête, semblait battre la mesure avec ses deux mains; après quoi, il tirait de sa poche un gros carnet auquel était attaché un crayon, et, très vite, il y inscrivait quelque chose qui ressemblait à des notes de musique. Mais ces notes, elles aussi, étaient folles, semées au hasard, de droite et de gauche, sur le papier blanc, sans la moindre trace d'une portée, ni d'une clef, ni de rien qui pût leur donner une signification définie. Et puis le « fou, » reprenant sa course, se dirigeait vers un petit restaurant, *Au Chameau*,

où une table lui était réservée dans un coin de la salle. Là, il s'asseyait, commandait son souper, et aussitôt recommençait à battre la mesure, de la tête et des mains, tout en fredonnant entre ses lèvres une sorte de grognement informe et monotone, comme un chant d'idiot; ou bien encore il se parlait à mi-voix, éclatait de rire, et promenait ensuite autour de lui un regard effaré.

Aux étrangers qui les questionnaient sur cet extravagant, les garçons du *Chameau* répondaient que c'était un vieux musicien, demeurant dans une rue voisine. « Il y demeurait, en tout cas, récemment, ajoutaient-ils; mais peut-être a-t-il déménagé une fois de plus, car les propriétaires des maisons où il se loge lui donnent tous congé, les uns après les autres. Non pas qu'il soit aussi absolument fou qu'on le supposerait : mais le pauvre homme est sourd comme une borne, ce qui doit avoir un peu contribué à lui troubler la raison. Et avare! un vrai grippe-sou! Quand nous lui apportons sa demi-livre de café, — c'est chez nous qu'il s'approvisionne de café et de sucre, — figurez-vous qu'il renverse le paquet sur la table et compte les grains, tant il a peur d'être volé par sa femme de ménage! Et ivrogne! Vous allez le voir se soûler, tout à l'heure, avec M. Holtz, le seul homme qui consente à lui tenir compagnie! Qui pourrait croire, monsieur, qu'un maniaque tel que celui-là ait été reçu, autrefois, dans les meilleures maisons de la ville? Il a même donné des leçons à Son Altesse l'archiduc Rodolphe! Et on dit que, pendant le Congrès, toute la cour l'a complimenté, pour un certain morceau qu'il a fait jouer quelque part. Il s'appelle Beethoven. Peut-être le connaissez-vous de nom? »

Beethoven? Oui, quelques-uns des étrangers se souvenaient de ce nom. Et, en effet, il évoquait surtout dans leur mémoire l'image des fêtes de toute sorte qu'on avait naguère organisées à Vienne, à l'occasion du Congrès. Dans la grande salle de la Redoute, ils se rappelaient avoir entendu deux morceaux composés expressément pour la circonstance par l'homme qu'ils voyaient à présent devant eux : une cantate, *Le Moment glorieux*, et cette inoubliable *Bataille de Vittoria*, une symphonie où l'orchestre imitait tour à tour le galop des chevaux, le choc des armées, les coups de canon.

Le succès avait été immense : toute la ville avait cru à la révélation d'un second Joseph Haydn. Mais on s'était trompé. Ni un ancien opéra de Beethoven, *Fidelio*, qu'un théâtre avait repris à la suite de ces fameux concerts, ni une nouvelle symphonie, énorme et incompréhensible, avec un grand chœur en guise de finale, — une symphonie, hélas! bien différente de la *Bataille de Vittoria*, — rien de tout

cela n'avait réalisé les belles espérances de 1814. Sans compter que, depuis lors, on avait eu la révélation d'un véritable génie musical : *Le Barbier de Séville*, *Tancrède*, *Otello* avaient été accueillis à Vienne avec plus d'enthousiasme, peut-être, que dans le reste de l'Europe ; et d'année en année, à la lumière de ces chefs-d'œuvre, le public viennois s'était mieux rendu compte de ce qu'il y avait de contraint, de pédantesque, de démodé à jamais, non seulement dans l'art obscur et mal venu de ce Beethoven, mais jusque dans celui du « père » Haydn, ou de Mozart lui-même.

Pourtant, le nom de l'auteur de la *Bataille de Vittoria* ne laissait pas de garder encore un certain prestige : et sa figure, telle qu'on la voyait à cette table de restaurant, offrait un spectacle à la fois si drôle et si pitoyable qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être frappé. Il était maintenant en train de manger son dîner ; tantôt dévorant à la hâte de grosses bouchées, tantôt s'interrompant au milieu du repas, étalant son carnet sur la table toute tachée de graisse, inscrivant fiévreusement quelques notes, et, coup sur coup, vidant deux ou trois verres de son vin du Rhin. Mais parfois aussi une rêverie soudaine l'envahissait. Il se renversait sur sa chaise, relevait la tête, et, immobile, regardait longtemps le vide devant lui : de telle sorte que les étrangers assis aux tables voisines pouvaient avoir tout le loisir d'examiner son visage. Et ils découvraient alors, avec surprise, que c'était un visage d'une admirable beauté. Ceux d'entre eux surtout qui avaient connu Beethoven dix ans auparavant, au temps de son élégance mondaine et de ses succès, s'émerveillaient du changement que l'âge, ou peut-être la souffrance, avait produit en lui. L'ovale de la face, naguère un peu boursouflé et d'une vigueur un peu commune, s'était aminci, affiné, en quelque sorte ennobli. Tous les traits, plus nettement accusés, avaient pris une harmonie plus douce et plus pure : le vaste front bombé, le nez droit et ferme, le pli impérieux des lèvres, la saillie du menton, où s'était désormais creusée une large ravine. Et, sous de terribles sourcils en broussailles, les deux grands yeux noirs trop ouverts s'étaient chargés d'une tristesse si profonde, si tragique, si désespérée, qu'on se sentait tout à coup frémir d'angoisse à les voir, comme si toute la douleur humaine s'y fût trouvée reflétée.

Mais bientôt l'arrivée d'un compagnon tirait le malheureux de sa rêverie. Ce compagnon, le violoniste Charles Holtz, était un jeune homme à figure de coquin, sournois et plat, avec l'air à moitié d'un artiste, à moitié d'un commis de boutique. Évidemment ivre déjà, il

s'installait près de Beethoven, se commandait une bouteille de vin : et entre les deux hommes s'engageait un étrange et navrant dialogue. Holtz écrivait sur le carnet ce qu'il avait à dire ; Beethoven, seul, parlait, — d'une voix rude, sauvage, à peine distincte ; et, par instans, lui-même, oubliant qu'il avait une voix, s'emparait du crayon et écrivait ses réponses au-dessous des demandes. Puis venaient des intervalles de silence, sans cesse plus fréquens, sans cesse plus longs. Assis l'un près de l'autre comme des étrangers, les deux amis ne pensaient plus qu'à vider leurs verres ; jusqu'à ce qu'enfin le « fou, » stimulé par l'ivresse, momentanément distrait par elle de la souffrance qui tout à l'heure l'avait accablé, transporté par elle, de nouveau, dans le monde bienheureux de la création artistique, se remît, plus bruyamment encore qu'avant son repas, à taper des pieds en fredonnant sa lugubre chanson, et à faire trembler la table sous la violence soudaine de ses coups de poing.

Or, pendant que Beethoven s'occupait ainsi à terminer son *Quatuor en la mineur*, — la plus puissante, peut-être, et certainement la plus pathétique de toutes ses œuvres, — un autre musicien, habitant le même quartier, passait souvent par les mêmes rues, où il n'était pas sans piquer, lui aussi, la curiosité des badauds. C'était le petit homme le plus amusant qu'on pût voir ; un ventre rond sur des jambes torses, un dos rond, de petits bras ronds avec des doigts trop courts, et une tête ronde d'une grosseur disproportionnée, une tête qui, plantée sur ce corps de nain, faisait l'effet d'une boule sur une autre boule. Pareillement le visage, tout bouffi, avec ses lèvres charnues, son nez épaté, ses yeux de myope cachés derrière d'épaisses lunettes, avec son front bas et ses favoris en buisson, ce bon visage de maître d'école d'opérette exprimait un mélange tout à fait comique d'innocence puérile et de solennité. Le personnage à qui il appartenait avait-il vingt ans ? En avait-il quarante ? Il était de ces hommes qui, nés vieux, gardent toute leur vie la même figure. Et, indolemment, il se promenait par les rues de Vienne, toujours vêtu à la dernière mode, beau linge, chapeau de feutre gris, redingote olive à col de velours. Puis, lorsqu'il avait pris sa provision d'air, il entrait dans son café, où aussitôt dix voix joyeuses acclamaient sa venue. « Hourrah! criait-on, voici Canevas ! » ou encore : « Voici l'Éponge ! » On l'avait surnommé « Canevas » parce qu'il avait l'habitude de demander invariablement, à propos de tout homme dont on lui parlait : *Kann er was?* — « A-t-il quelque valeur ? » Et quant à son autre surnom,

« l'Éponge, » c'était un hommage rendu à ses remarquables qualités de buveur. Le vrai nom du petit musicien était François Schubert.

Les jeunes gens qui l'avaient appelé se serraient pour lui faire place à leur table. L'un d'eux était le peintre Maurice Schwind, qui allait devenir plus tard le plus délicieux poète de la peinture allemande; d'autres rêvaient d'écrire des drames ou des symphonies; et parmi eux se détachait la svelte et élégante figure du Suédois Schober, qui, peintre, poète, musicien, avait encore à leurs yeux le mérite supplémentaire d'être un « homme du monde. » Depuis plusieurs années déjà, ils formaient une sorte d'association fraternelle; et c'était Schubert qui en était l'âme. Ils s'intitulaient volontiers les « Schubertiens; » ils donnaient le nom de « Schubertiades » à leurs grosses et bruyantes parties de plaisir. Et ce n'était pas que leur petit compagnon eût rien d'un brillant causeur, ni d'un boute-en-train. Timide, taciturne, et d'intelligence médiocre, il faisait même assez pauvre figure, toutes les fois que la musique n'était pas en jeu. Mais la musique jouait un rôle énorme dans les plaisirs de ces jeunes Allemands : et Schubert était en vérité la musique faite homme; la musique jaillissait de lui spontanément, sans arrêt, comme l'eau d'une source, s'écoulant autour de lui en danses et chansons.

Aussi s'empressait-on à fêter sa venue. Les jeunes amis causaient gaiement, à la table du café; après quoi, ils allaient boire de la bière dans des brasseries, en attendant le souper. Et, lorsqu'ils avaient achevé de souper, ils montaient dans la chambre de l'un d'eux, de Schober, par exemple, ou bien ils allaient passer la soirée chez les Sonnleithner, une famille de riches bourgeois passionnés de musique.

Là, dès son entrée, Schubert s'installait au piano, pour n'en plus bouger. Il jouait la grande symphonie (aujourd'hui perdue) qu'il avait composée en quelques jours à Gastein, le mois précédent, ou encore une sonate de piano, qu'il venait d'écrire dans la matinée. Et tout le monde, respectueusement, orgueilleusement, l'écoutait, en regardant sautiller sur les touches ses doigts trop courts, de petites boules de chair. Le morceau qu'il jouait était, le plus souvent, fort long : car, depuis quelques années surtout, Schubert avait renoncé à écrire d'abord des brouillons de ses œuvres; symphonies, messes, sonates et quatuors, ils les improvisait d'emblée, en une ou deux séances; et, — je ne connais pas d'homme à qui cette locution ingénieuse puisse s'appliquer plus exactement, — il avait de moins en moins « le temps de faire court. » On l'écoutait respectueusement, orgueilleusement, pa-

tiemment. Mais, quand il avait fini, et qu'on avait fini de le complimenter, lui-même et son auditoire avaient l'impression d'avoir suffisamment sacrifié au « grand art. » Et alors Schubert, ou l'une des demoiselles Frœlich, se mettait à chanter les derniers *lieds* du jeune maître, les *Cinq Chants sur des Poèmes de Walter Scott*, où le piano, avec ses arpèges, rappelait la harpe des bardes écossais, et *la Jeune Religieuse*, dont la plainte se mêlait, tour à tour, au fracas du tonnerre et au son lointain des cloches d'une église. Tous les yeux brillaient sous les larmes. Et soudain Schubert attaquait une danse, une *allemande*, une *scottisch*, un *lændler*, — choisissant à dessein des tonalités à nombreux dièses ou bémols, *fa dièse majeur*, *la bémol mineur*, pour que, sur les touches noires, ses gros doigts pussent courir avec plus d'aisance. Ah! l'excellent petit Schubert! personne ne s'entendait comme lui à rendre la vie aimable! On écartait les chaises, les mains se joignaient, et bientôt tous les cœurs s'étaient consolés de la plainte tragique de la religieuse.

A minuit, les *Schubertiens* se retrouvaient dans la rue. Marchant l'un derrière l'autre, au milieu de la chaussée, ils chantaient en canon un air formé des notes *do*, *la*, *fa*, *fa*, *mi*, *mi*, ce qui, traduit en lettres, signifiait *caffee*. Malheureusement les cafés étaient fermés : on allait donc dans les brasseries, où l'on buvait encore quelques chopes de bière pour bien finir la journée. Et parfois Schubert s'apercevait, tout à coup, qu'il avait oublié de composer un quatuor vocal, promis à des camarades pour le lendemain. Aussitôt ses amis tiraient de leurs poches un livre, un journal, contenant des vers : des vers de Gœthe ou d'un rimailleur anonyme, une ode romantique ou une chanson à boire. Ils savaient que, pour Canevas, tout était également bon à mettre en musique; ne l'avaient-ils pas vu, certain dimanche, improviser un *lied* sur le texte, en simple prose, de l'évangile du jour? Et, en effet, Schubert se mettait aussitôt en devoir de composer son quatuor : de sa belle écriture de maître d'école, il inscrivait le titre, notait le chant et les paroles des quatre parties, copiait, au-dessous, le reste des couplets. Puis on déchiffrait l'œuvre nouvelle, séance tenante, on buvait une dernière chope, et l'on montait se coucher, après s'être donné rendez-vous pour le soir suivant.

Ainsi vivaient ces deux hommes, Beethoven et Schubert, les deux plus grands musiciens de leur temps. Ils habitaient la même ville, le même quartier. Ils publiaient leurs œuvres chez les mêmes éditeurs, Steiner, Harlinger, Diabelli. Ils faisaient exécuter leurs compositions

de musique de chambre par le même quatuor, le fameux quatuor Schuppanzigh, dont le violoniste Charles Holtz, précisément, était l'un des membres. Ils avaient des amis communs : Schindler, l'élève et confident de Beethoven, se mêlait volontiers au groupe des « Schubertiens, » et ce fut un des plus intimes compagnons de Schubert, Anselme Huttenbrenner, qui assista Beethoven à son lit de mort. J'ajoute que, sans aucun doute possible, chacun des deux maîtres connaissait, au moins en partie, les œuvres de l'autre : car Schubert, surtout depuis qu'il avait secoué l'influence de Salieri, ne cessait pas de prendre pour modèles les symphonies, les quatuors, les sonates de Beethoven ; et celui-ci ne pouvait manquer d'avoir lu non seulement les recueils de *lieds* de Schubert, mais aussi quelques-unes de ses œuvres de musique de chambre, ne fût-ce que ses pièces pour le piano (dont l'une lui était dédiée) et son grand *Octette en fa majeur*, dont l'exécution, sous la conduite de Schuppanzigh, avait eu à Vienne toute l'importance d'un événement musical. Et sans cesse, dans le cercle restreint où se passait leur vie, Beethoven et Schubert avaient l'occasion de se rencontrer : plus d'une fois pendant ce même automne de 1825, les garçons du *Chameau* durent les voir assis à des tables voisines. Mais, avec tout cela, on est aujourd'hui à peu près certain que, jusqu'à la mort de Beethoven, en 1827, jamais les deux hommes n'ont échangé une seule parole. Vivant côte à côte, se connaissant de nom et de visage, ils sont restés jusqu'au bout étrangers l'un à l'autre. Pourquoi ? Il y a là un petit problème que, depuis trois quarts de siècle, les musicographes allemands débattent sans pouvoir le résoudre.

Une chose, du moins, paraît évidente : si un obstacle s'est dressé entre Beethoven et Schubert pour les empêcher d'entrer en rapports, cet obstacle n'a pas pu venir du côté de Schubert. Celui-ci, à vrai dire, n'a pas toujours admiré Beethoven autant qu'on l'imagine. A propos du jubilé de son maître Salieri, dans un fragment de journal de l'année 1816, il écrivait : « Quel plaisir et quel réconfort doit éprouver un artiste à voir réunis autour de soi tous ses élèves, dont chacun s'efforce de produire en son honneur ce qu'il peut de plus parfait, et à trouver dans toutes ces compositions la vraie nature directement exprimée, sans aucune de ces bizarreries qui dominent aujourd'hui chez la plupart des musiciens, et qui ont eu pour unique initiateur un des plus grands de nos artistes allemands ! » Cet « initiateur des bizarreries, » dans la musique allemande de 1816, c'était, incontestablement, l'auteur de la *Symphonie héroïque* qui, l'année précédente, avec sa sonate de piano en *la majeur* (op. 101) et ses deux sonates pour

piano et violoncelle (op. 102), venait précisément d'inaugurer ce qu'on appelle « sa dernière manière. »

Mais Schubert avait alors dix-neuf ans : et, peu de temps après, il a dû pardonner à Beethoven ses « bizarreries, » car le fait est que, depuis l'année 1822 surtout, comme je l'ai dit, et jusqu'à sa mort, en 1828, il n'a plus cessé de vouloir l'imiter. Chacune de ses compositions, depuis lors, a été, en quelque sorte, directement inspirée d'une œuvre de Beethoven; et je supposerais volontiers que, si sa *Symphonie en si mineur* (qu'on nomme, bien à tort, la « symphonie inachevée, ») n'est faite que d'un *allegro* et d'un *andante*, c'est qu'il l'a écrite sous l'influence d'une sonate de Beethoven en *mi mineur* (op. 90), faite, pareillement, d'un pathétique *allegro* en mineur que suit une façon de *canzone* en majeur. Au reste, tous ses amis sont unanimes à affirmer que, dans les dernières années de sa vie, il « tenait Beethoven pour un dieu. » La façon dont il l'imitait prouve, malheureusement, qu'il continuait à ne pas le comprendre : mais, à coup sûr, il l'adorait, et nous n'avons pas de peine à croire son ami Spaun quand il nous dit que « Schubert se serait estimé infiniment heureux s'il lui avait été possible d'approcher Beethoven. »

L'obstacle est donc venu entièrement du côté de ce dernier. Spaun, — le plus autorisé des biographes de Schubert, — nous le dit encore expressément : « Mais Beethoven, vers la fin de sa vie, s'était assombri au point d'être inaccessible. » Et cependant il n'avait pas été « inaccessible » pour les amis de Schubert, — pour Schwind, pour Grillparzer, pour Hüttenbrenner, — dont aucun n'avait autant de droits à attirer son attention que le jeune auteur de l'*Octette* et de *la Belle Meunière*. De telle façon qu'on se trouve forcément conduit à penser que Beethoven a dû avoir contre Schubert une prévention spéciale, qui toujours l'a empêché non seulement de se lier avec lui, mais même de faire sa connaissance et d'accueillir son hommage.

Et, en effet, pour peu que l'on considère la personne et l'œuvre des deux musiciens, les motifs de cette prévention se devinent aisément. L'avouerai-je? Je ne serais pas surpris que, en premier lieu, Beethoven ait été jaloux de son jeune confrère. Avec tout son génie, ce grand homme n'était toujours qu'un homme; et la souffrance avait encore avivé en lui la fièvre d'une âme naturellement passionnée. Pauvre, malade, délaissé, condamné par sa surdité à une solitude éternelle, comment n'aurait-il pas envié un heureux garçon qui ne lui apparaissait jamais qu'entouré d'une troupe enthousiaste d'admirateurs et d'amis? Comment n'aurait-il pas envié le talent de Schubert,

sa prodigieuse facilité à trouver des rythmes et des mélodies, tandis que lui-même, d'année en année, se désolait davantage de la faiblesse de son invention musicale?

Toute sa vie, du reste, il avait eu à lutter contre ce défaut naturel : et je ne crois pas qu'aucun musicien, si ce n'est peut-être Hændel, ait aussi souvent « plagié » autour de lui les *motifs* de ses œuvres, — sauf ensuite, pour Hændel comme pour Beethoven, à soulever des mondes à l'aide des misérables outils ainsi empruntés. Et maintenant, aux dernières années de sa vie, la moindre ligne à écrire lui valait des semaines d'hésitations, de fatigues, d'angoisses; comment n'aurait-il pas éprouvé quelque jalousie à l'endroit d'un musicien qui, spontanément, sans l'ombre d'efforts, et du matin au soir, improvisait des sonates, des symphonies, des quatuors, plus riches en mélodie et plus longs que les siens?

Mais ce grand homme avait le cœur si noble qu'un sentiment comme celui-là aurait eu de quoi, plutôt, lui faire rechercher l'amitié de Schubert. Si réellement il s'est refusé de parti pris à cette amitié, c'est qu'il aura eu contre son jeune rival d'autres griefs encore qu'une jalousie toute personnelle. Et, en effet, il n'a pu manquer de sentir que, avec tout son talent, Schubert achevait de gâter, de désorganiser, de corrompre et de tuer la musique, telle que lui-même, Beethoven, la comprenait et l'aimait, telle que l'avaient patiemment constituée, avant lui, quatre ou cinq générations de maîtres de génie. Avec l'ensemble séculaire de ses règles et de ses traditions, cette musique était devenue un puissant appareil de beauté artistique, capable tout à la fois, — l'exemple de Mozart l'avait bien montré, — d'exprimer dans leurs nuances les plus fines tous les sentimens humains, et de les revêtir d'une grâce, d'une pureté, d'une harmonie merveilleuses. Depuis la statuaire antique, aucun art n'était parvenu à une perfection aussi riche, ni aussi profonde. Sans compter que, sous les règles et les traditions extérieures, cette musique en avait d'autres, plus intimes, qui prêtaient à ses moindres détails une signification propre. Les diverses parties d'une sonate ou d'une symphonie étaient réunies entre elles par un lien secret : chaque tonalité, chaque rythme avait pris un caractère spécial, qui comportait un mode spécial d'expression et de beauté. Tout était simple, clair, organisé, vivant. Et sans doute, aux dernières années du XVIIIe siècle, un vent de révolution avait soufflé sur ce délicat édifice de la musique de Bach et de Hændel, de Glück et de Mozart. Beethoven lui-même, alors, avait eu des aspirations « romantiques : » il avait essayé de rompre l'entrave

des vieilles règles; il avait sacrifié au goût nouveau d'un art moins savant, plus brillant, plus pathétique et moins recueilli.

Mais bientôt, sous l'heureuse influence de la solitude, il s'était arrêté dans la fausse voie où il s'était engagé : il s'épuisait désormais à redevenir un « classique, » de toute son âme, il luttait contre la mode de son temps; et ses dernières œuvres ne sont qu'un prodigieux effort pour créer, — pour ressusciter, — une musique savante et vivante, traduisant, dans la langue et suivant l'esprit des maîtres anciens, l'océan infini de passions qui coulait en lui. La sobriété, la simplicité, la vie intime et profonde, c'est tout cela qui, toujours plus impérieusement, lui apparaissait comme l'idéal de son art. Et voici que, dans les compositions du jeune Schubert, il voyait se manifester un esprit nouveau. Sous l'apparence trompeuse des formes classiques de la symphonie et de la sonate, il découvrait un art tout d'éclat extérieur et de sensiblerie, un art où des motifs et des rythmes, souvent très beaux, ne produisaient plus l'émotion que par eux-mêmes, et non par le vivant travail de leur mise en œuvre. Le jeune confrère que lui vantaient Schindler et Schuppanzigh pouvait avoir de quoi mouiller les yeux des « belles Viennoises : » mais Beethoven sentait bien qu'avec tout son génie d'invention, il ne savait ni varier, ni développer, ni transformer en « art » les idées musicales dont il était rempli. En vain il tentait d'employer les formes anciennes : il était l'homme de son temps, d'un temps que le vieux Beethoven haïssait et méprisait sans cesse davantage. Jusque dans ses *lieds*, il introduisait l'esprit de ce temps : il imitait le son de la harpe et le fracas du tonnerre, il décrivait les sauts d'une truite dans l'eau, il sacrifiait au murmure d'un rouet la plainte amoureuse de Marguerite délaissée. Et, certes, ses *lieds* étaient des chefs-d'œuvre de grâce pittoresque : mais comment Beethoven les aurait-il aimés, lui qui, toute sa vie, s'était ingénié à resserrer, à simplifier, à rendre plus concise et plus pénétrante la traduction musicale de ces quatre vers de Gœthe : « Celui-là seul qui connaît la mélancolie sait combien je souffre. Sans amis, et privé de toute joie, en vain je regarde l'horizon! » Comment ce dernier « classique » n'aurait-il pas détesté, en Schubert, l'homme qui allait achever de détruire le glorieux et vénérable édifice que, lui-même, de toutes ses forces, vingt ans, il s'était épuisé à vouloir sauver?

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février

Il y a eu trop, beaucoup trop d'incidens militaires depuis quelques jours : quelle que soit l'explication qu'on donne à chacun d'entre eux, leur multiplicité est un grand mal. Nous n'en signalerons que deux : l'un s'est produit à Poitiers, l'autre à Clermont-Ferrand. Le second a eu, dans la disgrâce infligée au général Tournier, une conséquence imprévue sur laquelle le dernier mot n'est pas dit, puisqu'une interpellation a été déposée à la Chambre des députés, mais n'a pas encore été développée.

L'incident de Poitiers n'est pas le plus important : nous n'en parlerions même pas s'il s'agissait seulement du fait qui lui a donné naissance. Les canonniers d'une batterie du 33e d'artillerie se sont rendus la nuit, sans autorisation, à un bal public aux environs de la ville, et sont rentrés par groupes au quartier. Ils méritaient une punition ; mais, a déclaré le colonel Laffon de Ladébat dans un ordre qui a été lu devant chaque batterie du régiment, il leur a été tenu compte de leur bonne conduite habituelle, et l'affaire a été considérée, en ce qui les concernait, comme une simple peccadille. Le colonel, il est vrai, a ajouté que, si pareil fait venait à se reproduire, il sévirait avec la dernière rigueur : on punira demain. Mais ce n'est pas à ce passage de l'ordre du jour que s'adressent nos critiques. Pour justifier, ou du moins pour excuser leur conduite, les canonniers du 33e d'artillerie se sont plaints d'un de leurs officiers qui montre à leur gré trop de zèle, passe toute sa journée à la caserne, et leur a refusé la permission dont ils se sont si bien passés. Qu'ils aient tort ou raison, ce n'est pas ici la question. Nous ignorons si les griefs des canonniers du 33e étaient fondés contre l'officier en cause ; nous ne voulons même

pas le savoir. S'ils l'étaient, le colonel pouvait appeler l'officier par devers lui et lui donner des conseils qui auraient certainement été entendus. Le commandement sert à cela. Mais qu'a fait le colonel Laffon de Ladébat? Il a fait l'ordre du jour public dont nous avons déjà parlé, et qui se termine par la phrase suivante : « En même temps, les officiers et les gradés, chacun dans leur sphère, s'attacheront plus que jamais à commander avec fermeté, mais sans vexations et tracasseries inutiles. » En d'autres termes, il a dit tout haut ce qu'il fallait peut-être dire directement et discrètement. En d'autres termes encore, il a donné tort à un officier devant ses hommes, au moment même ou ceux-ci, après s'être rendus coupables d'un acte d'indiscipline, étaient traités avec une indulgence qui aurait gagné à se passer de ces commentaires. Le colonel Laffon de Ladébat a parlé comme aurait pu le faire un journal, et peut-être parlait-il, en effet, pour les journaux : mais alors il s'est trompé en le faisant devant les troupes. Il est à désirer que de pareils faits ne se produisent plus.

L'affaire du général Tournier est plus grave. Tout le monde politique connaît le général Tournier, à cause des fonctions délicates qu'il a remplies pendant quelque temps à l'Élysée avec beaucoup de convenance et de tact. Mais, avant tout, il est un soldat, et c'est par l'ensemble de sa carrière militaire qu'il faut le juger. Laborieux, consciencieux, ponctuel, exigeant pour les autres et encore plus pour lui-même, il commandait, à Clermont-Ferrand, le 13e corps d'armée avec distinction et autorité. Aussi quelle n'a pas été la surprise générale, lorsqu'on a appris que, nommé à la tête d'une simple division, il avait été mis en disponibilité sur sa demande? Nous ne savons pas s'il y a des exemples d'une pareille mesure. Qu'avait donc fait le général Tournier de si coupable? Rien : il s'était conduit en homme de cœur et d'honneur. C'est du moins ce qui résulte des récits qui ont paru dans tous les journaux, et qui n'ont pas été démentis. Nous répétons qu'une interpellation est pendante devant la Chambre. Si elle modifie les données de l'incident, nous ne manquerons pas de le dire. En attendant, voici les faits : nous les reproduisons sans citer aucun nom propre.

Il y a à Clermont un cercle militaire dont, paraît-il, la porte est mal gardée; tout le monde peut y entrer ou en sortir. Il y a aussi à Clermont des sociétés politiques très ardentes, qui cherchent à pénétrer partout, ce qu'on ne saurait en somme leur reprocher, car elles sont faites pour cela. Comment un affilié d'une de ces sociétés a-t-il déposé sur les tables du Cercle militaire des papiers ou des prospectus

politiques, peu importe : il suffit de savoir que le fait s'est produit et qu'un officier s'en est plaint. Il l'a fait par écrit, sur le registre des réclamations, et dans des termes peu mesurés : lui-même l'a reconnu depuis. Cependant, si on avait été dans des circonstances normales, personne ne s'en serait ému, ni peut-être même aperçu. Les officiers sont chez eux au Cercle militaire, et, vivant les uns avec les autres dans une grande familiarité, il leur arrive quelquefois d'écrire sur le registre *ad hoc* des observations dont ils surveillent mal la rédaction. Généralement, cela ne tire pas à conséquence. Mais nous vivons en un temps où l'on prend tout au sérieux, et avec un ministre de la Guerre qui ne plaisante pas. L'officier imprudent avait mérité sans doute qu'on le rappelât à plus de circonspection ; mais, enfin, son cas n'était pas pendable. Par malheur, l'affaire s'est ébruitée, comme tout s'ébruite aujourd'hui, et il en est résulté une grande effervescence dans le Cercle militaire et au dehors. Un autre officier s'est exprimé publiquement en termes extrêmement vifs contre le premier : il a annoncé que l'affaire ne s'arrêterait pas là, qu'elle serait portée devant des groupes ou des hommes politiques, que le Cercle militaire serait au besoin fermé. Et, bientôt après, une campagne commençait dans les journaux radicaux-socialistes autour de l'incident de Clermont. Qu'a fait, en tout cela, le général Tournier ? Ce qu'un autre, également soucieux de ses devoirs, aurait fait à sa place. Il n'a pas méconnu que le premier officier avait, peut-être par légèreté, commis une faute : à notre avis, l'acte du second mérite une qualification beaucoup plus sévère. Pourtant, le général Tournier, dans l'espoir de clore l'incident et de ramener la paix, a infligé un blâme à tous les deux : c'est le plus qu'il pouvait faire pour le premier, et le moins pour le second. Il est probable que l'apaisement se serait produit, si M. le ministre de la Guerre n'avait pas jugé à propos d'intervenir. Le général André a donné au général Tounier l'ordre de retirer le blâme qu'il avait infligé au second officier : quant au premier, il a été déplacé et envoyé en disgrâce. Le général Tournier a exécuté les ordres qui lui avaient été transmis, puis il a demandé à être relevé de ses fonctions. Nous avons dit ce qui est arrivé : avant de le mettre en disponibilité, M. le ministre de la Guerre a tenu à nommer le général Tournier à la tête d'une simple division, de manière qu'il prît dans quelques années sa retraite à ce dernier titre. Il y a là, de la part de M. le ministre de la Guerre, un acharnement dans la persécution qui ne lui fait à coup sûr aucun honneur. Quel peut en être le motif ? Depuis quelque temps, la popularité du général André a subi des éclipses auprès de l'extrême

gauche : a-t-il pensé qu'il relèverait ses affaires en donnant à l'esprit anti-militariste une satisfaction sans précédens? C'est possible; nous doutons cependant qu'il y ait réussi. Certes, les journaux socialistes sont enchantés de voir arracher les plumes blanches du chapeau d'un général; ils en éprouvent quelque plaisir; mais ils n'oublient pas pour cela les tentatives d'indépendance, bien vite réprimées pourtant, auxquelles le général André s'est laissé entraîner quelquefois.

Au surplus, qu'il se réconcilie ou non avec l'extrême gauche-cela n'intéresse que lui. La question posée par les incidens de Clermont a une portée beaucoup plus haute. L'armée était autrefois une famille dont tous les membres vivaient les uns avec les autres dans une camaraderie pleine de confiance. Depuis quelque temps, il n'en est plus ainsi. On a prononcé un très gros mot, celui de délation. Nos officiers ne vivent plus, ne peuvent plus vivre à côté les uns des autres dans le même abandon que permettait la familiarité d'autrefois. On les menace de les dénoncer tantôt en haut, tantôt en bas lieu, ce qui revient au même. Il semble bien que l'incident de Clermont soit une manifestation de ce nouvel état d'esprit : si nous nous trompons, l'interpellation le montrera. Mais, jusqu'ici, que voyons-nous? Une cause infime et misérable ayant pour conséquence la disgrâce d'un officier général estimé de tous : et, certes, un pareil fait a besoin d'être expliqué.

La récente publication d'un Livre Jaune par notre ministre des Affaires étrangères n'est pas le premier fait qui ait attiré l'attention sur les affaires de Macédoine : depuis assez longtemps déjà, on entendait dire partout, et on lisait dans tous les journaux européens, que le retour du printemps ne manquerait pas d'amener des événemens très graves dans la péninsule balkanique. A coup sûr, le danger est grand. Il l'est plus que jamais. Ce n'est pas la première fois qu'il apparaît comme inquiétant à cette période de l'année, et, sans remonter plus haut, il se présentait déjà l'année dernière avec des symptômes assez analogues à ceux d'aujourd'hui : cependant, ces symptômes s'accentuent à mesure que le temps passe et que les griefs s'accumulent contre l'administration ottomane. La périodicité de ces crises orientales est d'ailleurs un phénomène bien connu, et constaté par une observation à la vérité plus empirique que scientifique. Dans le dernier grand discours qu'il a prononcé devant le Reichstag, le 6 février 1888, discours où il a résumé un certain nombre de faits se rattachant à sa longue expérience politique, le prince de Bismarck s'ex-

primait ainsi : « Quand peut survenir une crise orientale ? Nous n'avons à ce sujet aucune certitude. Il y a eu, selon moi, quatre crises en ce siècle, si je ne fais pas entrer en compte les crises moindres et qui ne sont pas arrivées à leur complet développement : l'une en 1809, terminée par la conclusion de la paix qui donna à la Russie la frontière du Pruth ; puis en 1828 ; puis, en 1854, la guerre de Crimée ; puis en 1877 ; elles se sont succédé ainsi par étapes distantes l'une de l'autre d'environ vingt années et un peu plus. Pourquoi donc la prochaine crise devrait-elle se produire plus tôt qu'après la même période de temps, c'est-à-dire vers 1899 ? » La crise, on le voit, a été retardée de quelques années encore : mais, si elle éclate en ce moment, on pourra dire que le prince de Bismarck ne s'est pas trompé de beaucoup. Ce sont là, sans doute, des jeux d'esprit. Toutefois, jusqu'à ce que la question d'Orient soit résolue, — et il y en a encore pour longtemps, — il faut s'attendre au renouvellement périodique de ces crises. La sagesse de la diplomatie peut plus facilement les prévoir qu'y échapper.

Celle qui se prépare actuellement aurait tout aussi bien pu éclater l'année dernière. On voit dans le Livre Jaune qu'elle a été presque constamment sur le point de le faire, et même qu'elle l'a fait dans une certaine mesure, mais trop tard : l'hiver est venu y mettre un terme, et tout a été renvoyé au printemps prochain. Les dépêches de nos agens sont, à ce point de vue, parfaitement concordantes. Toutes déclarent qu'il faut s'attendre à une insurrection sérieuse, et le seul point sur lequel elles diffèrent est relatif à l'efficacité des réformes qui pourraient peut-être en empêcher l'éclosion. Nous parlerons de ces réformes dans un moment.

Pour revenir aux incidens de l'automne dernier, s'ils n'ont pas pris plus de gravité, il faut l'attribuer sans doute à la brusque apparition de l'hiver, mais aussi aux divergences qui se sont produites dans les comités révolutionnaires bulgares. On se rappelle qu'à la suite de conciliabules ou de congrès qui ont eu alors quelque retentissement, ces comités ne sont pas parvenus à s'entendre et se sont coupés en deux. Il y a eu, dès lors, le comité Michaïlowski ou Zontchef et le comité Sarafof. Le premier passait pour plus modéré, parce qu'il voulait le rattachement de la Macédoine à la Bulgarie ; le second pour plus révolutionnaire, parce qu'il voulait une Macédoine indépendante. Mais, en somme, une de ces solutions pouvait amener à l'autre, et il ne semblait pas impossible que les deux comités fissent provisoirement cause commune. L'accord, toutefois, ne s'est pas opéré l'année dernière, et, par un renversement de rôles qui a pu passer pour singulier,

c'est le comité le plus modéré en apparence qui s'est jeté tout de suite dans l'action révolutionnaire, tandis que l'autre se réservait et désapprouvait le mouvement. Si elle a pu surprendre, cette résolution immédiate du comité Michaïlowski s'explique cependant. Ce comité est le moins nombreux et le moins bien organisé des deux, mais le mieux soutenu à Sofia. Il a pensé, sans doute, qu'il y avait intérêt pour lui à brusquer le mouvement afin d'en prendre la direction et de le conduire vers la solution qu'il préférait : mais il a compté sans la résistance des troupes ottomanes et sans l'hiver. La résistance des troupes ottomanes a été plus prompte et plus énergique que ne l'avait cru le général Zontchef, qui est revenu de son expédition personnellement fort éclopé. Enfin l'hiver, qui a été très rigoureux dans les Balkans, a jeté son manteau de neige sur toutes les passions en effervescence. Il a été convenu que cette première tentative n'était qu'une escarmouche, et que le combat sérieux serait livré au printemps. Le comité Sarafof marcherait alors, et les choses prendraient aussitôt une autre allure.

Il aurait fallu fermer les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre ce qui se préparait. La diplomatie européenne les a, au contraire, très ouverts : on peut lui reprocher de manquer de résolution, mais non pas de perspicacité. Il est vrai que celle-ci sans celle-là ne sert pas à grand'chose. Le Livre Jaune est rempli des démarches faites par les diverses puissances en vue d'un péril qui semblait à toutes imminent et redoutable. Notre gouvernement a émis des suggestions parfaitement sages. Celles des autres apparaissent plus confuses; mais c'est peut-être parce que, dans un Livre Jaune, nous parlons principalement de nous, ce qui est d'autant plus naturel, que nous ne pouvons parler des autres qu'avec leur consentement, et qu'ils ne le donnent pas toujours. Quoi qu'il en soit, le Livre Jaune présente, à cet égard, des lacunes. Nous y voyons bien qu'à Saint-Pétersbourg, on pense la même chose que nous, et qu'à Vienne, on pense la même chose qu'à Saint-Pétersbourg : mais rien ne vaut les impressions directes, et nous serions bien aises de savoir, d'une manière fermé et concrète, ce que le gouvernement russe et le gouvernement austro-hongrois se proposent de faire.

On parle dans les journaux des vues communes qu'ils sont sur le point de faire connaître à Constantinople. Il s'agit certainement des réformes à opérer en Macédoine, et vraisemblablement ces réformes se rapprochent beaucoup de celles que nous avons suggérées nous-mêmes, sans les avoir inventées. « Les idées de M. Steeg, écrit le

30 décembre dernier M. Edmond Bapst, notre chargé d'affaires à Constantinople, sont, à quelques nuances près, celles de tout le monde ici. » M. Steeg est notre consul à Salonique : il paraît être un agent distingué, observateur attentif, jugeant bien ce qui se passe autour de lui, et proposant les remèdes les mieux appropriés au mal. Il a contribué, dans une assez large mesure, à préciser, sur ce qu'il y avait à faire, les idées de notre gouvernement. Au reste, les suggestions de M. Steeg sont très simples. Pour faire cesser les principaux abus qui ont créé en Macédoine une situation intolérable, il faut avant tout payer régulièrement les fonctionnaires et les gendarmes, contrôler au moyen d'inspecteurs européens la perception des impôts, enfin assurer au gouverneur de la province une autorité effective, qui lui fait complètement défaut aujourd'hui, en le nommant pour un nombre d'années fixé d'avance. Si ces réformes étaient sérieusement faites et appliquées, la situation de la Macédoine ne tarderait pas à se modifier. Les fonctionnaires ottomans sont bien obligés de se payer eux-mêmes et de vivre sur le contribuable, puisqu'ils ne sont pas payés par leur gouvernement. Il en est de même des gendarmes. On trouve une observation parfaitement juste dans le Livre Jaune, à savoir que les Ottomans, et en particulier les Turcs employés dans les administrations dirigées par des Européens, sont le plus souvent honnêtes : ils ne cessent de l'être que lorsqu'ils sont employés par le gouvernement, et la raison en est celle que nous avons dite. Quant aux gouverneurs de province, il y en a quelques-uns déjà dans l'Empire ottoman auxquels des arrangemens internationaux ont garanti une certaine indépendance; ce régime a produit d'heureux résultats. Mais les gouverneurs qui dépendent d'un caprice du Sultan, soit pour leur nomination, soit pour leur révocation, sont les premiers à sentir leur fragilité, et ils occupent, sans la remplir, une place qu'ils s'efforcent surtout de rendre rapidement lucrative. L'autorité directe du Sultan s'exerce par-dessus leur tête. C'est là un des vices principaux d'une organisation qui suscite inévitablement autour d'elle le mépris et la haine, et ne peut se soutenir que par la terreur. Si le mot de décentralisation n'avait pas en Occident une signification qui ne saurait s'appliquer exactement ailleurs, nous dirions que c'est une décentralisation véritable qu'il faudrait introduire dans l'Empire ottoman, en assurant à chaque province la disposition da la partie de ses ressources correspondant à ses besoins constatés, et en mettant à sa tête des gouverneurs qui disposeraient d'une autorité sérieuse. Mais ce serait toute une révolution.

Supposons qu'on la fasse, — et nous sentons bien tout ce qu'il y a là d'hypothétique, — croit-on que la Macédoine, heureuse et paisible sous la souveraineté ottomane, n'aura plus rien à désirer? Quand même il en serait ainsi, on continuerait de demander pour elle autre chose encore. Ce ne sont pas des réformes que réclament les comités révolutionnaires formés en Bulgarie : ils seraient même désolés de les voir faire et réussir. Le but qu'ils poursuivent est très différent. Aussi faut-il faire des réformes; mais il y aurait quelque naïveté à croire que la paix renaîtra le lendemain du jour où on les aura faites. Derrière cette question des réformes, est une question politique qu'on ne prend même pas la peine de dissimuler. Les comités bulgares s'en sont emparés, et se sont chargés de la résoudre. Lorsque le général Zontchef a passé la frontière et qu'il a essayé de soulever la Macédoine, il voulait incorporer cette province à la Bulgarie ; et demain, lorsque Sarafof fera à son tour une tentative analogue, ce sera pour rendre la Macédoine indépendante, solution provisoire, probablement destinée à faire place à une autre à travers des aventures qui mettront en cause plusieurs grandes puissances, sinon toutes. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, si on veut se rendre vraiment compte des intérêts qui s'agitent dans la péninsule des Balkans.

Certes, le paysan macédonien est très malheureux. Il n'y a rien d'exagéré dans tout ce qu'on a dit des exactions dont il est l'objet de la part des percepteurs d'impôt, des gendarmes, de toutes les autorités civiles et militaires de la province. Nous avons signalé la principale cause de ses souffrances et le principal remède qu'on pourrait y apporter. En attendant ce remède, le paysan macédonien est digne d'une profonde pitié, et les révolutionnaires venus du dehors trouvent des élémens très inflammables dans une population qu'on a réduite au désespoir. Tout cela est vrai, mais ne l'est pas seulement d'aujourd'hui. Il y a longtemps que les choses sont ainsi, et qu'elles continuent de marcher, très mal sans doute, mais enfin sans provoquer de ces secousses et de ces heurts violens qu'on appelle des révolutions. On dira peut-être qu'il n'est patience si grande qui enfin ne se lasse : cependant, la lassitude des Macédoniens n'est pas la cause la plus active du péril dont est menacé l'empire ottoman.

La vérité est que, si la Macédoine est un terrain admirablement préparé pour la révolution, c'est en Bulgarie que celle-ci fermente et s'élabore. On ne fera croire à personne que le gouvernement princier ne viendrait pas facilement et rapidement à bout des comités, s'il le voulait; mais il ne le veut pas ; il se contente de désavouer officiel-

lement Zontchef et Sarafof et les soutient en réalité. Qui pourrait s'en étonner? L'élément bulgare est aujourd'hui le plus nombreux, le plus remuant, peut-être le plus intelligent du monde balkanique. La Bulgarie se regarde volontiers comme le Piémont montagneux destiné à exercer un jour son hégémonie sur la péninsule tout entière et à en assurer l'unité politique. Elle ne dissimule pas son ambition. Malheureusement, cette ambition est partagée, on peut dire par tout le monde autour d'elle. Le *statu quo* territorial peut être maintenu pendant longtemps encore en Orient; mais ce qui est hors de doute, c'est qu'il ne peut pas être changé au profit d'une petite puissance quelconque, sans que toutes les autres se présentent pour prendre leur part du gâteau. On a pu croire qu'il n'en serait pas ainsi pour la Crète, parce que c'est une île, et qu'il paraît être dans l'ordre évident des destinées qu'elle appartienne un jour à la Grèce : mais la Macédoine, province continentale et qui contient en nombre appréciable des représentans de toutes les races orientales, ne saurait devenir le lot d'un seul. Elle ne le deviendrait du moins qu'au prix d'une guerre. Il y a bien la solution du comité Sarafof, la Macédoine indépendante : mais pourrait-elle se maintenir longtemps? Les races qui voisinent en Macédoine se détestent cordialement les unes les autres; le Turc seul les empêche de tomber dans l'anarchie et dans la guerre civile, qui seraient la rançon immédiate de leur indépendance commune, et la préparation de la conquête ou de l'absorption par les nationalités environnantes, ou par l'une d'elles. La principale, nous l'avons dit, est la nationalité bulgare. Le prince Ferdinand est à la fois prudent et ambitieux. Depuis quelque temps, il a donné des signes assez manifestes que son ambition est sur le point de l'emporter sur sa prudence. C'est là, et non pas ailleurs, qu'il faut chercher l'explication de ce qui se passe en Orient. Le prince Ferdinand joue son rôle; on ne saurait le lui reprocher. Il le joue même bien. Tout autre, à sa place, ferait sans doute comme lui. Il s'agit seulement de savoir si l'Europe le laissera faire. L'Europe a d'autres intérêts que ceux de la Bulgarie; elle a les siens propres, qui ne peuvent trouver quelque sécurité que dans le maintien du *statu quo* politique et territorial. C'est pourquoi nous serions désireux de savoir ce qu'on pense réellement à Saint-Pétersbourg et à Vienne, non pas des réformes, sur lesquelles tout le monde est du même avis, mais de l'action révolutionnaire qui se prépare à Sofia et des mesures à prendre, pour en régler ou même pour en arrêter les développemens.

Le Livre Jaune ne nous renseigne pas à ce sujet, et ce n'est pas un reproche, c'est un regret, que nous exprimons. A peine parle-t-il

du voyage que le comte Lamsdorf a fait récemment à Vienne, en passant par Belgrade et par Sofia. On ne saurait pourtant se méprendre sur l'importance de ce voyage; elle est considérable. Une dépêche de notre ambassadeur à Vienne dit bien que le comte Lamsdorf s'est mis d'accord avec le comte Goluchowski et avec l'empereur François-Joseph; mais les conditions de cette entente restent dans le vague, et ce vague se répand sur toute la situation. Il s'agit de savoir ce que, à Saint-Pétersbourg et à Vienne, on compte faire, à Constantinople d'abord, cela va de soi, pour y imposer les réformes nécessaires, mais aussi à Sofia pour empêcher qu'on ne passe outre à ces réformes et qu'on ne déchaîne dans la Macédoine la révolution avec toutes ses suites.

Le bruit a couru, ces jours derniers, que la Porte mobilisait, c'est-à-dire qu'elle complétait par l'appel des réserves asiatiques les deux corps d'armée qu'elle a à Monastir et à Andrinople. On s'en est ému, et la Porte a cru devoir faire démentir la nouvelle. Peut-être cette nouvelle était-elle inexacte dans les termes où on la présentait; mais il y a lieu de croire qu'elle n'est pas tout à fait fausse, et que, si la mobilisation n'a pas été ordonnée, elle a été préparée. Y a-t-il un gouvernement au monde qui, menacé d'une insurrection qu'on lui annonce tous les jours comme sur le point d'éclater, ne prendrait aucune précaution pour la réprimer? Ce serait une surprenante négligence, de la part de la Porte, de ne rien faire contre un danger qu'il lui est vraiment difficile d'ignorer. Tout ce qu'on peut lui demander, — et c'est peut-être plus qu'on ne peut obtenir d'elle, — est d'agir à la manière d'un gouvernement civilisé, qui se défend quand on l'attaque, mais par d'autres moyens que ceux de la barbarie. Le fantôme sanglant des massacres arméniens se présente à toutes les imaginations, avec le cortège d'horreurs qui l'accompagne. Si le Sultan jetait de nouveau un pareil défi à l'Europe, ou plutôt à l'humanité, l'indignation générale prendrait contre lui une forme moins platonique qu'autrefois. Tant de sang versé retomberait enfin sur sa tête. Mais qui pourrait refuser au gouvernement ottoman le droit de se défendre contre l'insurrection fomentée au dedans, et surtout contre la révolution venue tout armée du dehors? Lui aussi sera dans son rôle en le faisant; et on ne pourra lui adresser aucun reproche si, après avoir consenti sincèrement à des réformes, il prend des mesures pour en protéger l'exécution. A coup sûr, la situation est grave : elle le deviendra bien plus encore, si on ne sent pas, soit du côté de l'Europe, soit du côté de la Porte elle-même, une force capable de se faire res-

pecter. Quant à la France, elle a fait ce qu'elle pouvait et devait faire jusqu'ici, en donnant à tous des conseils de modération et de prudence. Notre situation politique, et même territoriale, nous permet de parler avec d'autant plus de franchise et de netteté que, n'ayant pas de prétention personnelle à faire valoir, on ne saurait douter de notre désintéressement. Aussi notre intérêt est-il celui de tous. Il peut se résumer en deux mots : la civilisation et la paix.

Nous nous bercions, il y a quinze jours, de l'espoir que les affaires de Venezuela touchaient enfin à leur dénouement. Depuis, le kaléidoscope s'est remis à tourner, et nous ne savons plus très bien où nous en sommes. Les alliés, — puisqu'il faut les appeler de ce nom, — ont émis une prétention qui paraît difficile à soutenir, à savoir que, parce qu'ils ont fait un blocus, brûlé de la poudre et bombardé quelque peu, leurs créances doivent prendre un rang privilégié et être acquittées avant les autres, c'est-à-dire au détriment de celles-ci. M. Bowen a protesté, en quoi il a eu bien raison. Le fait, de la part d'un créancier, d'aller faire du bruit chez un débiteur récalcitrant, et même d'y casser quelques meubles, peut avoir des conséquences utiles, mais ne donne aucun droit particulier à celui qui en a pris l'initiative. Il en est ainsi dans le domaine du droit privé, et nous ne voyons, dans celui du droit public, rien qui soit en contradiction avec ce principe. Les alliés ont pourtant demandé à être payés les premiers : les autres le seraient ensuite, s'il y avait encore des fonds.

Les autres sont assez nombreux ; et, parmi eux, il y a au moins deux puissances qu'on ne saurait traiter par prétérition : les États-Unis et la France. M. Bowen, parlant au nom du Venezuela, proposait d'affecter 30 pour 100 du revenu des douanes au paiement des créances nouvelles. Il y a lieu de rappeler que le Venezuela a déjà affecté 40 pour 100 des mêmes douanes au service des dettes anciennes, reconnues légitimes et réglées par des arrangemens internationaux. Il s'est donc dessaisi de 70 pour 100 du revenu de ses douanes, ce qui rend difficile de lui demander davantage, mais rend aussi plus nécessaire la participation de tous les créanciers aux 30 pour 100 concédés par M. Bowen. C'est là-dessus qu'on s'est disputé et presque brouillé. Les alliés ont proposé une fois de plus de s'en remettre à l'arbitrage du président Roosevelt. Il n'y avait certainement aucune chance de voir celui-ci revenir sur la décision qu'il avait déjà prise de s'abstenir, et de renvoyer les parties devant la Cour de La Haye. Que ne va-t-on devant cette Cour ? Elle est faite évidemment pour dénouer

les contestations de la nature de celle dont il s'agit. On l'accuse, ou plutôt on la soupçonne de lenteur; mais on vient de voir que la diplomatie est tout aussi lente, et elle a par surcroît l'inconvénient d'aigrir terriblement les esprits et de faire naître entre des nations, qui hier encore étaient amies, des germes de division et même de haine. L'état de l'opinion, aux États-Unis contre l'Allemagne et l'Angleterre, en Angleterre contre l'Allemagne, en Allemagne contre tout le monde, est arrivé à une exaspération sans précédens. Telle est l'œuvre de la diplomatie, et le point de départ en est en somme des créances peu importantes. A un moment, tout le monde a dit de guerre lasse : Allons à La Haye! Et nous souhaitons qu'on y aille, sans être encore bien sûrs qu'on s'y résigne. La question à soumettre à la Cour arbitrale serait de savoir si les créances des alliés ont droit, sous une forme quelconque, à une situation qu'on appelait hier privilégiée, et que, plus modestement, on appelle aujourd'hui distincte. Nous avouons ne pas discerner l'origine de ce droit. Viendrait-il du danger auquel les alliés se sont exposés? Ils ont couru un grand danger, nous l'avouons; mais ce n'est pas de la part du Venezuela. Si leur action commune continuait quelque temps de plus, ils finiraient par tirer les uns sur les autres. Et qui sait si ce n'est pas seulement partie remise?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CINQUIÈME PÉRIODE — LXXIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER 1903

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

DANS L'INDE AFFAMÉE. — I. HYDERABAD. — GOLCONDE. — ODEYPOURE, par PIERRE LOTI, de l'Académie française. 5

LA SECONDE ABDICATION. — I. LE RETOUR DE L'EMPEREUR A PARIS, par M. HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française. 38

DANTE ET LA MUSIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 67

CAVALIERS ET DRAGONS, dernière partie, par ***. 87

LA FIN DE DONATIENNE, dernière partie, par M. RENÉ BAZIN. 118

UNE VIE D'AMBASSADRICE AU SIÈCLE DERNIER. — I. A LA COUR DE RUSSIE, par M. ERNEST DAUDET. 154

CORNEILLE ET LE THÉATRE ESPAGNOL, par M. FERDINAND BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 189

REVUE SCIENTIFIQUE. — LA MUTILATION SPONTANÉE CHEZ LES ANIMAUX, par M. A. DASTRE. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE. — LES AFFAIRES DU VENEZUELA, par M. CHARLES BENOIST. 229

Livraison du 15 Janvier.

DANS L'INDE AFFAMÉE. — II. JEYPORE. — GWALIOR. — LA MONTAGNE DES ROIS, par PIERRO LOTI, de l'Académie française. 241

AUGUSTE COCHIN. — SON ACTION SOCIALE ET RELIGIEUSE, par M. LÉON LEFÉBURE. 274

L'INUTILE EFFORT, première partie, par M. ÉDOUARD ROD. 311

Pages.

La Seconde abdication. — II. Le Départ de l'Empereur pour la Malmaison, par M. Henry HOUSSAYE, de l'Académie française. 349
Poésies, par ***. 382
La Navigation aérienne. — Catastrophes et progrès, par M. W. DE FONVIELLE. 389
En Arménie. — Journal de la femme d'un consul de France, par Mme Émilie CARLIER. 406
Revue littéraire. — Une Découverte récente : l'Humanisme, par M. René DOUMIC. 434
Revue musicale. — *La Carmélite*, a l'Opéra-Comique ; — *Paillasse*, a l'Opéra, par M Camille BELLAIGUE. 444
Revue dramatique. — *L'autre danger*, a la Comédie-Française. 450
Revues étrangères. — Deux problèmes d'histoire littéraire, par M. T. DE WYZEWA. 457
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 469

Livraison du 1er Février.

Vers Bénarès. — I. Chez les Théosophes de Madras. — Iaggarnauth. — La Maison des Sages, par Pierre LOTI, de l'Académie française. 481
L'Inutile effort, deuxième partie, par M. Édouard ROD 515
La Tripolitaine, par M. René PINON. 557
Le Mécanisme de la Vie moderne. — Les Moyens de transports urbains. — I. Fiacres et omnibus, par M. le vicomte Georges D'AVENEL. 580
Les Volcans sous-marins, par M. J. THOULET. 611
Une Vie d'ambassadrice au siècle dernier. — II. A la cour d'Angleterre, par M. Ernest DAUDET. 625
La Poésie provençale au moyen age. — III. La Chanson, par M. A. JEANROY. 661
Questions scientifiques. — La Sénescence et la mort, par M. A. DASTRE. 692
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 709

Livraison du 15 Février.

Vers Bénarès, dernière partie, par Pierre LOTI, de l'Académie française. . 721
Les Prussiens en 1813. — L'Armée de Silésie, Blücher et la Katzbach, par M. Godefroy CAVAIGNAC. 743
L'Inutile effort, troisième partie, par M. Édouard ROD. 780
Le Maroc d'autrefois. — Les Corsaires de Salé, par M. le comte Henry DE CASTRIES. 823
La Religion comme sociologie, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 853
En Russie. — Industries de village, par Th. BENTZON. 878
Questions scientifiques. — L'Alcool, aliment ou poison, par M. A. DASTRE. 906
Le docteur Schaepman, par M. Charles BENOIST. 918
Revue littéraire. — Madame de Staël et Napoléon, par M. René DOUMIC. 925
Revues étrangères. — Beethoven et Schubert, a propos d'une nouvelle biographie de Schubert, par M. T. DE WYZEWA. 937
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères — 43042.

3 9090 007 525 724